





210 26 / 6 / 2

Pre-1850 stack

by Jean Emfied

D V F I E V

DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

D'ANATOMIE

ET DE PHYSIOLOGIE,

Dans lequel on trouve, 1°. la description exacte de toutes les parties du corps humain; 2°. l'étymologie de beaucoup de termes difficiles; 3°. des réflexions pathologiques & thérapeutiques sur les parties que l'on décrit; 4°. la manière de faire toutes sortes de préparations anatomiques, & l'art de les conserver; 5°. l'explication physique & mécanique de toutes les fonctions de l'homme; avec des réflexions pathologiques & thérapeutiques sur les dérangemens qui peuvent y survenir. Le tout orné de beaucoup d'observations utiles & curieuses.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez P. ER. DIDOT LE JEUNE, Libraire, quay de Augustins, près du pont S. Michel, à S. Augustin.

M. D C C. L X V I.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Re-1850 slab





AVERTISSEMENT.

IL feroit inutile de chercher dans ce Dictionnaire les termes de Pathologie & de Thérapeutique. On n'y trouve que ceux qui concernent l'Anatomie & la Physiologie. Ainsi pour avoir quelques idées sur l'opération du trépan, sur le cancer, les maladies vénériennes, &c. il faut avoir recours, dans ce Dictionnaire, aux parties que ces maladies attaquent, par exemple, *Tête*, *Mammelle*, *Génération*; & ainsi des autres parties, relativement aux maladies qui peuvent les affecter.

Toutes les dissections ne se trouvent pas réunies dans un seul article. Il est vrai qu'au mot *Dissection* on donne un moyen général de préparer les différentes parties du cadavre : mais aux articles *Injection*, *Myotomie*, *Névrotomie*, *Ostéotomie*, *Phlébotomie*, *Splanchnotomie*, on entre dans des détails bien plus intéressans. Quelquefois, après la description de quelque viscere, comme *Œil*, &c. on trouve la maniere de disséquer cette partie, soit pour une démonstration publique, soit pour conserver dans un cabinet.


Il y a des fonctions qui, pour être bien comprises, demandent des notions sur les organes à qui elles sont propres. On est souvent entré dans l'énumération des parties, avant d'expliquer la fonction qui leur est particulière; par exemple, à l'article *Génération* on a dit un mot des parties

génitales. Ce petit détail préliminaire devient utile à ceux qui ne s'adonnent pas par état à la Physiologie.

On voit ici un grand nombre de termes grecs , moins d'arabes , & très-peu d'hébreux , qui ne sont presque plus en usage : il paroïssoit cependant utile de les insérer dans cet ouvrage en faveur des jeunes gens qui veulent lire les ouvrages des anciens.

Il n'est pas possible de faire ici l'énumération de tous les ouvrages qui ont servi de base à ce Recueil alphabétique. On a puisé dans les sources les plus anciennes comme dans les plus modernes de la Médecine , de la Physique , de l'Histoire naturelle , &c. & souvent on a employé les termes mêmes des Auteurs. Les Hôpitaux de Lyon , ceux de la Capitale , les écoles des grands Maîtres de l'art de guérir à Paris , les Hôpitaux de Londres , de Flandres & de Normandie ont fourni les matériaux aux observations & aux réflexions qui accompagnent la description des parties.

L'impression ne s'étant pas faite sous les yeux de l'Auteur , il s'est glissé quelques fautes que le lecteur voudra bien lui pardonner.



DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

D'ANATOMIE

ET

DE PHYSIOLOGIE.

A B A

ABAISSEUR, *adj. & subst.* Il s'applique à plusieurs muscles du corps, dont l'usage est d'abaisser ou tirer en-bas quelque partie. Par exemple, la mâchoire inférieure est abaissée par les muscles digastriques & les péauciers. L'œil est abaissé par un des muscles droits, qu'on nomme l'humble, ou le muscle inférieur de l'œil, ou simplement abaisseur de l'œil, &c. *Voyez ces mots.*

ABARTICULATION, *abarticulatio*, ἀπαρθρωσις, espece d'articulation des os, qui est évidemment mobile. Les Anatomistes l'appellent encore diarthrose, ou déarticulation. *Voyez ces mots.*

ABDOMEN, l'abdomen, le bas-ventre, le ventre inférieur, ou enfin le ventre proprement dit, est cette cavité du corps humain qui comprend toute l'étendue considérée depuis le diaphragme jusqu'au bas du bassin; en sorte que le bas-ventre est borné antérieurement par la ligne blanche &

& le malade aura un rire involontaire , communément appelé rire sardonique. Ce rire sardonique est une convulsion presque inséparable de la blessure du diaphragme.

On ne peut guere connoître la blessure du mésentere que par la vivacité de la douleur , s'il est blessé dans son centre , c'est-à-dire vers sa partie la plus étroite , par laquelle il tient aux vertebres des lombes , & où est placé le *plexus* mésentérique. L'inflammation de la partie pourra s'étendre jusqu'aux intestins , & en conséquence causer par leur inflammation la suppression des matieres stercorales avec des vomissemens.

Toute plaie au ventre , en quelque région que ce soit , peut intéresser quelqu'un des intestins , puisqu'ils remplissent la plus grande partie de la capacité ; & on ne pourra le connoître qu'au cas qu'il sorte des excréments par la plaie , ou du sang avec les selles. L'inflammation du canal intestinal & les nausées en sont des accidens inséparables ; mais comme cela peut arriver sans que le canal intestinal soit blessé , ce n'est pas un signe certain de sa blessure.

Si le rein est blessé , la situation , ou du moins la direction & la profondeur de la plaie peuvent le faire présumer : mais le siege de la douleur & les urines sanguinolentes en seront des preuves.

La vessie peut être blessée à son fond ou vers son col. On pourra tirer quelque signe de la situation du coup & de sa direction. Si le coup plongeant de haut en bas , perce la cloison qui enferme la vessie dans le bassin & l'ouvre dans son fond , l'urine pourra s'épancher dans le ventre , & alors elle ne pourroit sortir par l'uretre , le malade ne sentant aucune envie d'uriner. Si elle est ouverte dans son col , alors il pourra sortir de l'urine par la plaie ; & s'il en sort par l'uretre , elle pourra être sanguinolente , supposé que la plaie soit faite par un instrument tranchant.

S'il y a dans la capacité quelque vaisseau considérable ouvert , la mort prompte du malade l'annonce. Si ce n'est qu'un petit vaisseau , & qu'il fournisse toujours , le malade sera dans une foiblesse ou un anéantissement continuel.

Chacun de ces cas demande une attention particuliere , & dans tous on ne peut trop prendre de précautions pour

prévenir l'inflammation par les remèdes généraux & par les topiques convenables ; car l'inflammation est la source de mille autres accidens ; & s'il étoit toujours possible de la prévenir, il y auroit très-peu de plaies qui ne guérissent. Dans tous ces cas , loin de songer à une prompte réunion des tégumens , il faut au contraire agrandir l'ouverture de la peau & des graisses , afin de donner une issue libre , tant à la suppuration qu'à ce qui peut sortir des parties blessées.

Les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas d'entrer ici dans un détail sur le traitement des différentes plaies qui peuvent se faire à chaque viscere renfermé dans l'abdomen. C'est au Chirurgien , une fois instruit de la situation des viscères , & des moyens de connoître leur blessure , de se comporter pour le traitement de la maniere que lui indiqueront une théorie éclairée & la pratique soutenue de cette théorie.

ABDUCTEUR, pris *adj.* nom que l'on donne à différens muscles destinés à éloigner les parties auxquelles ils sont attachés, du plan que l'on imagine diviser le corps en deux parties égales & symétriques, ou de quelqu'autre partie avec laquelle on les compare.

Ce mot vient des mots latins *ab*, de & *ducere*, mener. Les antagonistes des abducteurs sont appelés adducteurs.

ABDUCTEUR de la cuisse. On donne ce nom à chaque muscle fessier. *Voyez* FESSIERS.

ABDUCTEUR du doigt auriculaire , ou petit doigt. C'est l'*hypothénar*, ou le petit *hypothénar* de M. Winslow. Ce muscle vient de l'os pisiforme , du gros ligament du carpe , & se termine à la partie interne de la base de la première phalange du petit doigt.

ABDUCTEUR du pouce de la main , ou *antithénar*. C'est un muscle plat & d'une figure presque triangulaire , qui a ses attaches fixes , par sa portion la plus large , intérieurement aux os du métacarpe , qui soutiennent le doigt indice & celui du milieu ; il s'avance même jusqu'aux os de la seconde rangée du carpe , qui lui répondent. Il se porte ensuite vers la partie postérieure externe du pouce , pour se terminer , par sa portion la plus étroite , à la partie inférieure de sa première phalange , & à la supérieure de sa seconde par un tendon assez fort. M. Winslow nomme ce

contre la trompe de fallope , l'ovaire & le ligament large de la matrice de ce côté-là.

Dans la partie moyenne de la région hypogastrique supérieure , se voyent une portion de l'ileum , le rectum & la vessie ; & outre cela dans la femme , la matrice située entre ces deux parties.

Dans la partie moyenne de la région hypogastrique inférieure , se trouvent les parties extérieures de la génération ; & dans les latérales , se rencontrent plusieurs glandes lymphatiques , avec les principaux troncs des vaisseaux cruraux , tant artères , veines que nerfs.

Un Chirurgien qui sçait bien la situation des viscères du bas-ventre , est en état de mieux distinguer la partie qu'un coup pénétrant peut avoir blessée.

Des plaies faites au bas-ventre , les unes sont superficielles & ne pénètrent pas , les autres sont plus profondes & pénètrent dans la capacité. De ces dernières , les unes sont sans lésion des viscères , les autres sont accompagnées de la blessure de quelqu'un des viscères de l'abdomen. Dans ce dernier cas , un Chirurgien doit avoir des attentions différentes , selon la nature de la partie lésée , & les premiers soins doivent être de connoître quelle est la partie blessée. Pour le connoître , il a des signes que lui offrent la situation de la plaie , la nature de la douleur , l'action ou la fonction blessée , les excréments , c'est-à-dire tout ce qui sortira par la plaie , & les accidens propres à la blessure de chaque viscère.

On peut soupçonner que l'estomac est blessé , si la plaie est à l'épigastre ou à l'hypocondre gauche , ou si la plaie étant ailleurs , la direction oblique du coup tend vers l'une de ces régions. La douleur sera vive , sur-tout si la plaie est auprès de l'orifice supérieur. Il pourra y avoir des envies de vomir fréquentes & convulsives. Enfin on sera certain de la blessure , s'il sort des alimens par la plaie , ou du moins l'odeur de quelque liqueur dont le malade aura bu très-peu de tems avant d'être blessé.

Paul Godefroy , Chirurgien , a observé qu'un Soldat ayant reçu un coup d'épée à la partie inférieure de l'estomac , vomissoit sur le champ tout ce qu'il prenoit. La plaie fut cousue comme on fait aux intestins , de sorte que le fil avec

lequel la suture avoit été faite , traversoit les muscles du bas-ventre : par ce moyen le malade guérit.

Jacob Ætheus, *lib. obs. prop.* rapporte la même chose d'un Paysan qui fut blessé à l'estomac par un épieu. Tous les alimens qu'il prenoit passaient par la plaie : c'est pourquoi les Chirurgiens furent d'avis d'approcher la partie blessée du ventricule près des muscles blessés du bas-ventre , pour fermer par la même suture la plaie du ventricule avec la peau & les muscles blessés. Cela réussit si bien , que ce Paysan se rétablit & reprit sa même vigueur.

Le Chirurgien est en droit de croire que le foye est blessé, si la plaie pénètre dans l'hypocondre droit , parce qu'il remplit toute cette capacité ; & comme son lobe moyen avance jusques dans l'épigastre , il peut être blessé , si la plaie pénètre dans cette région. Ce viscere n'est que peu sensible , ainsi il peut être blessé sans qu'aucune douleur vive nous l'annonce : mais la douleur , de sourde qu'elle est d'abord , peut devenir très-vive par l'inflammation de sa membrane externe. Quoiqu'il passe beaucoup de sang dans ce viscere , il ne faut pas s'attendre à en voir sortir beaucoup par la plaie, quand même elle seroit profonde , & cela à cause du tissu compacte de ce viscere. Enfin ses fonctions pourront être dérangées , c'est-à-dire que la filtration de la bile venant à être suspendue ou dérangée par l'inflammation , si elle survient , le chile ne sera plus perfectionné dans le duodenum , ce que l'on connoitra par la couleur des excréments , qui ne seront pas teints de bile.

La vésicule du fiel pourroit être percée : alors la situation du coup & sa direction le feront soupçonner ; mais s'il sortoit de la bile par la plaie , c'en seroit une preuve certaine.

La ratte peut être blessée , si la plaie est dans l'hypocondre gauche , & s'il y a une hémorragie. Elle est d'ordinaire si vive , qu'elle ne donne guere le tems d'y porter remède , à moins que la plaie ne soit superficielle.

On peut soupçonner la blessure du diaphragme , si la direction du coup tend vers ce muscle. La douleur sera plus ou moins vive , suivant que le coup l'aura percé dans la partie charnue , ou dans son centre aponévrotique , où elle le fera bien davantage. La respiration , dont il est le principal organe , sera difficile , entre-coupée , convulsive , &c.

les deux muscles droits ; postérieurement , par les vertèbres lombaires , l'os sacrum & le coccyx ; latéralement , par les fausses côtes , les os des hanches & les muscles obliques & transverses ; supérieurement , par le diaphragme ; & inférieurement , cette cavité finit au bas de celles que forment les os des hanches , & que l'on nomme le bassin.

Toute l'étendue du bas-ventre est ordinairement divisée en trois parties générales , que l'on appelle régions , distinguées en supérieure , moyenne & inférieure.

La partie supérieure est nommée région *épigastrique* ; la moyenne , région *umbilicale* ; & l'inférieure , région *hypogastrique*. La région épigastrique commence au cartilage xiphoidé , & finit à deux travers de doigt au-dessus de l'umbilic ; elle est divisée elle-même en trois parties , sçavoir : en moyenne qui retient le nom d'épigastre , ou de région épigastrique proprement dite ; & en parties latérales , que l'on nomme les *hypochondres* , l'un droit & l'autre gauche.

La région umbilicale commence à la fin de l'épigastrique , & se termine à deux travers de doigt au-dessous de l'umbilic. Elle est également divisée en trois parties : en moyenne & en latérales. La première retient le nom d'*umbilic* , ou de région *umbilicale* ; les latérales se nomment les *lombes* droit & gauche , ou les régions *lombaires*.

La région hypogastrique est divisée en supérieure & inférieure. Le milieu de la région hypogastrique supérieure retient les noms d'hypogastre , & les latérales se nomment les *flancs* ou les *iles* , ou régions *iliaques* , du mot latin *ilia* ; l'une droite , & l'autre gauche. La partie inférieure de la région hypogastrique est pareillement divisée en trois régions , sçavoir , en moyenne & en deux latérales. La moyenne est nommée *pubes* ou *pubis* par les Latins ; & par les François , la *motte* ou le *penil*. Ses régions latérales , l'une droite & l'autre gauche , sont nommées *inguina* par les Latins ; & par les François , les *aînes*.

La partie postérieure du bas-ventre est nommée communément le bas du dos , ou bien les reins. C'est ce qu'on désigne par le nom de *rale* dans les animaux.

Toutes ces divisions sont d'une grande importance pour mieux connoître les parties blessées dans les plaies du bas-ventre. C'est ce qui nous engage à dire ici un mot de la

situation des viscères de l'abdomen , par rapport à ses différentes régions.

Le péritoine étant ouvert , on observe que dans l'hypochondre droit se trouvent situés le grand lobe du foye , la vésicule du fiel , & une portion de l'intestin colon. Dans l'hypochondre gauche se trouvent la rate , une portion de l'intestin colon , de l'épiploon , du fond de l'estomac & du pancréas.

Dans l'épigastre se voyent les deux orifices de l'estomac avec une partie de son fond , l'intestin duodenum , une portion du pancréas , le petit lobe du foye , une partie du colon & de l'épiploon , le tronc de la veine-porte & de la veine-cave inférieure , & celui de l'aorte avec sa distribution en cœliaque & en mésentérique supérieure , & enfin le réservoir du chyle.

Dans la région lombaire droite , on remarque une portion de l'intestin cœcum , le commencement du colon , le rein droit , la capsule atrabilaire & le commencement de l'uréter de ce côté , avec les vaisseaux émulgens. Dans la région lombaire gauche , on voit une partie du colon , le rein gauche , la capsule atrabilaire , avec le commencement de l'uréter de ce côté-là , & les vaisseaux émulgens. Dans la région ombilicale moyenne , se trouvent la réunion des vaisseaux ombilicaux , les circonvolutions de l'intestin jejunum , une grande portion du mésentère , & les vaisseaux tant sanguins , nerveux , que lymphatiques , qui le parcourent , enfin les troncs de la veine-cave & de l'aorte inférieure.

Dans la région iliaque droite , on trouve la plus grande partie du cœcum avec son appendice , les circonvolutions de l'intestin ileum , les vaisseaux iliaques , le progrès de l'uréter de ce côté là , celui des vaisseaux spermaticques dans l'homme ; & dans la femme , outre ces parties , il s'y rencontre une des trompes de fallope , un des ovaires , & un des ligamens larges de la matrice.

Dans la région iliaque gauche , se trouvent une portion de l'intestin ileum , les vaisseaux iliaques , le progrès de l'uréter du même côté , celui des vaisseaux spermaticques dans l'homme ; & dans la femme , outre ces parties , il s'y ren-

muscle *mesothernar*, & lui donne l'usage d'approcher la première phalange du pouce vers le creux de la main, ce qu'il fait plus ou moins obliquement, selon qu'il agit seul, ou avec la grosse portion du thenar.

ABDUCTEUR du doigt indice. C'est le premier muscle des inter-osseux internes. Voyez INTER-OSSEUX, muscles de la main.

ABDUCTEUR du petit doigt de la main, nommé le petit *hypothernar*, a ses attaches fixes un peu postérieurement au ligament annulaire & à l'os du carpe appelé *orbiculaire* ou *pisiforme*, & il va se terminer à la partie postérieure & supérieure de la première phalange du petit doigt.

ABDUCTEUR du gros orteil, ou l'*antithenar*. Ce muscle a ses attaches fixes à la partie postérieure & inférieure du deuxième, troisième & quatrième os du métatarse & des ligamens voisins, & il se termine à la partie postérieure & externe de la première phalange du gros orteil, & à l'os *sesamoïde* le plus voisin.

ABDUCTEUR, ou *hypothernar* du petit orteil. Voyez *HYPOTHENAR*.

ABDUCTEUR de l'œil. Ce muscle retire l'œil du côté du petit angle, & fait regarder par-dessus l'épaule. Voyez *DROITS*, muscles de l'œil.

ABDUCTION, nom dont se servent les Anatomistes, pour exprimer l'action par laquelle les muscles abducteurs éloignent une partie d'un plan qu'ils supposent diviser le corps humain dans toute son étendue en deux parties égales & symétriques, ou de quelque autre partie avec laquelle ils les comparent.

ABLACTATION, *ablactatio*, action ou manière de sevrer les enfans.

ABSORBANS, pores absorbans. Il y a à la superficie de notre corps, & à celle de ses cavités, une infinité de petites ouvertures qu'on appelle pores absorbans, qui répondent aux veines, par où certaines substances peuvent s'insinuer dans nos vaisseaux. Ce ne peut être que par ce moyen qu'on gagne certaines maladies en touchant ceux qui les ont, & que les remèdes appliqués extérieurement, tel que le mercure, pénètrent dans l'intérieur. Ce ne peut être aussi que par ce moyen que l'eau des hydropiques, ou celle qu'on

aura injectée dans le ventre d'un chien , se dissipe quelquefois en fort peu de tems. Ainsi on n'aura pas de peine à expliquer comment une ceinture garnie de poudre d'aloës ou de scammonée , sera capable de purger celui qui s'en servira ; comment les bains peuvent nous rafraîchir , &c.

ACCÉLÉRATEURS , deux muscles du clitoris. Ils naissent de la tubérosité de l'ischion , & viennent se terminer au corps du clitoris , en s'étendant à côté de l'urethre , du grand conduit , & même jusqu'au voisinage de l'anüs.

ACCÉLÉRATEURS , muscles de la verge , autrement dits *bulbo-caverneux*. Ils sont , comme les précédens , au nombre de deux , & tirent leur origine du sphincter de l'anüs , du tendon mitoyen des muscles transverses , & d'une ligne blanche aponévrotique qui les unit. Ils embrassent tout le bulbe de l'urethre , & montent obliquement vers la partie latérale des corps caverneux , sur laquelle ils se répandent jusqu'au ligament suspensoire , sous lequel leurs parties aponévrotiques se rencontrent.

Ces muscles servent à l'excrétion de l'urine & à l'éjaculation de la semence. Dans leur contraction , ils compriment les prostates , les vésicules séminaires & l'urethre , & contribuent ainsi à l'éjaculation de la semence qui est versée dans ce conduit , aussi-bien qu'à l'émission des dernières gouttes de l'urine.

ACCENT. Les accens de la voix. *Voyez* VOIX , PAROLE , CHANT.

ACCESSOIRE , pris comme adjectif & comme substantif , *accessorius* , *a* , *um* , se dit de quelques parties ajoutées ou survenues à d'autres plus considérables qu'elles. Ce mot s'applique aux cartilages , aux ligamens , aux muscles & aux nerfs. *Voyez* ces trois mots. M. Winslow nomme *accessoires* de petits muscles droits & des obliques , & autres qui quelquefois se trouvent accompagner les droits & les obliques qui meuvent la tête.

ACCESSOIRE de la huitième paire , nerf. *Voyez* SPINAL , NERF.

ACCESSOIRES du nerf crural. *Voyez* la quatrième & la cinquième paire lombaire de nerfs.

ACCOUCHEMENT. C'est une fonction naturelle , par laquelle la matrice se décharge au bout d'un certain tems du

les passions & les exercices modérés, les alimens tirés des végétaux & variés selon les saisons, la tempérance, & l'air dont on peut corriger l'intempérie par différens moyens, peuvent être employés utilement pour retarder la roideur des solides & prévenir les vices des fluides. Le terme de la vieillesse de l'homme s'étend jusqu'à cent, & même jusqu'à cent vingt ans.

Outre l'accroissement & le décroissement des parties, qui se font depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse la plus avancée, il y a une espèce d'accroissement & de décroissement qui se font chaque jour; en sorte que nos corps sont constamment plus grands le matin que le soir; & cet accroissement peut aller dans la jeunesse jusqu'à six ou sept lignes. Ce phénomène est une suite de la disposition des cartilages qui unissent les vertebres les unes aux autres, & de l'aplatissement de la plante des pieds par la compression qui résulte de la pesanteur des parties.

ACCROITRE. *Voyez* ACCROISSEMENT.

ACHILLE, tendon d'Achille. C'est le tendon formé par les muscles jumeaux & soleaire, qui sont des muscles du pied. *Voyez* ces muscles.

ACROLENION, Ἀκρολήνιον. Castelli prétend que c'est la même chose que *olecranon* ou *ancon*, le coude.

ACROMION, ἀκρόμιον d'ἄκρος, *extremus*, extrême, & ὤμος, épaule; comme qui diroit extrémité de l'épaule. C'est une apophyse de l'omoplate, produite par une éminence appelée épine. *Voyez* OMOPLATE.

ACROMPHALION, ἀκρομφάλιον, ἄκρος, *extremus*, extrême, & de ὀμφαλός, *umbilicus*, umbilic. L'extrémité du cordon umbilical.

ACTIF, état actif des muscles. C'est cet état où les muscles propres à faire exécuter à une partie le même mouvement, sont en contraction. Dans le passif, leurs antagonistes sont, pour ainsi dire, en souffrance, & contraints de céder à leurs efforts.

ACTION, dans l'œconomie animale. C'est un mouvement ou un changement produit dans le corps ou dans quelque partie, & qui diffère de la fonction, en ce que celle-ci n'est qu'une faculté de produire, au lieu que l'action est la faculté réduite en acte. *Voyez* cependant le mot FONCTION.

ACOUSTIQUE, *ἀκουστικός*, *acousticus*. On donne cette épithète aux nerfs qui servent à l'ouïe.

ADARTICULATION, *adarticulatio*, ou *arthrodia*, arthrodie. *Voyez* ce dernier.

ADDUCTEUR, pris substantif & adjectif, *adductor*, composé des deux mots latins *ad*, vers, & *ducere*, mener. Il se dit de différens muscles destinés à approcher les parties auxquelles ils sont attachés, du plan que l'on imagine diviser le corps en deux parties égales & symétriques, ou de la partie à laquelle on les rapporte.

ADDUCTEUR du doigt indice de la main. Il a ses attaches fixes au haut de la partie latérale externe de la première phalange du pouce à l'os du carpe qui la soutient, & tout le long de la partie antérieure du premier os du métacarpe, & il va se terminer à la partie supérieure & antérieure de la première phalange du doigt indice. Ce muscle dans son action éloigne le doigt indice des autres doigts, en l'approchant du pouce.

ADDUCTEUR du petit doigt de la main. C'est le dernier des inter-osseux internes. Ce muscle, en agissant, l'approche des autres doigts. *Voyez* INTER - OSSEUX, muscles des doigts.

ADDUCTEUR du gros orteil. Il est aussi appelé thenar. Il a ses attaches fixes à la partie interne du calcaneum, à celle du scaphoïde & du grand os cunéiforme, aussi-bien que la partie interne & inférieure du premier os du métatarse, & se termine à la partie postérieure & interne de la première phalange du gros orteil.

ADDUCTEUR de l'œil. C'est le muscle droit qui tire l'œil du côté du nez. *Voyez* DROIT, muscle de l'œil.

Il y a bien d'autres muscles qui, par rapport à leur action, peuvent être appelés adducteurs; mais nous en parlerons ailleurs.

ADDUCTION. C'est l'action par laquelle une partie du corps est approchée d'un plan que l'on supposeroit le diviser en deux parties égales, depuis la tête jusqu'aux pieds.

ADEN, *ἀδὴν*, une glande.

ADENOGRAPHIE. Ce mot est composé du grec *ἀδὴν*, glande, & *γραφὴ*, description; c'est-à-dire description des glandes. *Voyez* GLANDE.

sans qu'il ne reste dans l'intervalle quelque molécule de matière. C'est ainsi que les membranes, les ligamens, les tendons, les os mêmes ne sont dans un état parfait qu'après la destruction d'un certain nombre de vaisseaux; & cette destruction, qui est la suite de l'accroissement, se fait avec l'extension des vaisseaux principaux & l'addition d'une nouvelle matière.

Si on peut juger de l'accroissement des parties molles, par ce qui se passe dans les os, on voit que l'ossification ne devient complète qu'avec le tems, qu'il se forme un noyau osseux dans l'épiphyse qui n'étoit d'abord que cartilagineuse, & que la structure des os a des variétés sensibles depuis l'instant de la naissance jusqu'à l'accroissement parfait. De-là il semble qu'on pourroit penser que l'accroissement est une génération continuée, dans laquelle les parties se développent par l'action vasculaire, & ce développement suppose l'oblitération de quelques vaisseaux & l'addition d'une nouvelle matière.

Plus le corps s'éloigne de l'enfance, plus l'union des molécules qui forment les solides, est intime, plus il y a de rigidité. Par conséquent les parties résistent davantage à l'extension; elles perdent les conditions requises pour l'accroissement, & il est plus lent.

L'accroissement a lieu tant que le cœur conserve assez de force pour étendre un peu les vaisseaux : ainsi on conçoit pourquoi l'accroissement diminue avec l'âge, pourquoi il cesse entièrement quand nos parties ont une certaine solidité, & pourquoi il cesse plutôt ou plus tard, selon que le corps est plus ou moins fort.

Les différentes parties du corps ont un degré, par-delà lequel le cœur ne peut plus les étendre. Le degré varie selon la structure particulière de chaque partie; ainsi les tissus cellulaires, les membranes des artères, les fibres musculaires, &c. résistent quand elles ont un certain degré de rigidité.

Les parties parvenues à cet état, persistent pendant un tems sans accroissement & décroissement sensibles. Elles ont assez de souplesse pour l'exercice des fonctions, & les fluides font toujours effort pour les étendre; mais elles ne peuvent être étendues au-delà du degré d'élasticité qui leur est propre : & alors le corps, en cessant de croître, devient plus fort.

L'accroissement étant achevé , le corps peut cependant encore augmenter de masse & d'épaisseur. Cette augmentation ne dépend pas des solides augmentés ; elle est seulement l'effet de la plus grande quantité de fluides amassés dans les différentes parties , & elle a rarement lieu pendant le tems de l'accroissement.

Les sécrétions sont plus abondantes quand l'accroissement diminue ; quelques-unes même ne commencent à se faire que dans ce tems : telles sont les sécrétions de la semence dans les mâles , & l'apparition des menstrues dans les filles. Elles cessent avec l'âge , & les autres sécrétions diminuent.

L'exercice immodéré , en procurant la rigidité des parties , peut être un obstacle à l'accroissement ; & on observe que ceux dont la vie a été employée à de pénibles travaux , sentent plutôt les inconvénients de la vieillesse , que ceux dont la vie a été tranquille. L'usage immodéré des liqueurs spiritueuses produit les mêmes effets.

Le mouvement continuel des parties tend à leur procurer plus de rigidité ; les petits vaisseaux s'obliterent & se changent en fibres solides plutôt ou plus tard , à raison du mouvement du cœur & de tous les solides ; les parties deviennent plus dures , les tissus cellulaires s'affaissent , la distribution des sucs se fait moins bien , & le corps éprouve un état de décroissement.

La rigidité portée à un certain point , change la nature des parties ; les fibres musculaires se durcissent , & sont à peine propres au mouvement ; les gros vaisseaux deviennent durs , & même s'ossifient ; le poulx devient dur & lent ; les cartilages deviennent os ; & les vertebres rapprochées en-devant , donnent au tronc une figure courbe , & lui permettent à peine quelques mouvemens. Ces changemens mènent naturellement à la mort ; le cœur devenu rigide & calleux , ne peut plus pousser le sang avec une force convenable ; les poumons durs & schirreux ne peuvent plus accomplir la respiration ; la circulation se déränge , le mouvement cesse , & le corps périt.

Telles sont les causes naturelles du décroissement & de la mort des vieillards. On ne peut empêcher ces causes d'agir ; on peut seulement diminuer leur action , en entretenant un état de médiocrité dans la force des solides : c'est pourquoi

foetus ou fruit de la conception. *Voyez-en le détail au mot*
GÉNÉRATION.

ACCOUCHER. *Voyez* ACCOUCHEMENT.

ACCROISSEMENT. L'état du corps de l'homme est peu constant ; très-petit dans les premiers tems de sa formation , il croît peu à-peu , se développe & grandit jusqu'à un certain terme d'accroissement , qu'il conserve avec peine pendant quelque tems ; l'âge ne permet pas à cet état d'être durable , & le corps décroît. La nutrition a des différences , selon ces différens états ; dans les premiers tems & dans l'enfance , elle se fait en plus grande quantité , & elle donne aux parties l'accroissement. Dans un âge plus avancé , & dans la vieillesse , les pertes ne sont pas suffisamment réparées par la nutrition ; les parties diminuent , & le corps éprouve un état que l'on appelle *décroissement*.

Dans le premier tems de la conception , l'embryon paroît à peine sous la forme d'une goutte de liqueur ; si on l'examine environ un mois après , on apperçoit une masse pulpeuse & membraneuse , dans laquelle on découvre déjà la trace & la figure imparfaite des parties ; & celles qui doivent devenir os , ne sont encore que membranes. Dans la suite , l'action organique , en modifiant la matiere de la nutrition , développe les parties ; elles croissent sensiblement ; & le corps qui n'étoit presque rien d'abord , parvient à un tel accroissement , qu'il acquiert dans l'espace de neuf mois la pesanteur d'environ douze livres , & la grandeur de seize pouces. L'accroissement ne se fait pas aussi vite après ce terme ; il se fait plus lentement après la naissance , & il devient d'autant plus lent , que le corps en est plus éloigné. En suivant ces différens degrés d'accroissement , depuis la naissance jusqu'à l'âge de seize , dix-huit ou vingt ans , & même plus , le corps devient trois ou ou quatre fois plus grand.

L'observation prouve que la partie qui se développe la première & qui remplit les premières fonctions , est le cœur. Le cœur ne peut agir sans des vaisseaux qui lui soient continus ; & on observe qu'en effet les premières parties qui se développent , ne sont que vaisseaux. L'inspection fait voir que les vaisseaux sont en moindre nombre proportionnellement dans les parties d'un adulte , & on remarque alors des

sucs épanchés , ou des tissus cellulaires , dans des parties qui ne paroissent que vaisseaux dans l'enfance.

Le cœur vivifié le premier dans l'embryon , communique son action aux vaisseaux qui se forment successivement. La texture des parties étant plus molle & plus souple dans les premiers tems , & le corps ayant moins d'étendue , le cœur agit avec plus de force & de fréquence ; les vaisseaux sont alongés & dilatés , & les fluides portés par-tout réparent les pertes qui sont d'autant plus grandes que les parties sont plus molles ; & en conséquence le corps doit d'autant plus croître qu'il est plus près de la naissance. Le rapport du cœur aux autres parties est plus grand dans le fœtus que dans l'adulte ; de plus le cerveau est aussi en plus grande masse proportionnellement dans le fœtus. De-là dépendent la fréquence du mouvement du cœur & des artères , & la facilité du mouvement dans les jeunes sujets.

On a pensé que l'accroissement du corps pouvoit être la suite du développement des parties déjà formées ; mais pour que cela eût lieu , il faudroit supposer que tous les vaisseaux qui sont dans le corps d'un grand homme , étoient dans ce même corps lorsqu'il n'étoit qu'un embryon , & qu'ils n'ont fait que se remplir successivement , lorsque les dimensions du corps ont augmenté ; & s'ils sont formés dans le corps d'un embryon , il faut les supposer formés dans l'œuf dès l'instant de la conception : ce qui répugne. D'ailleurs , si l'accroissement ne se faisoit que par le développement seul des vaisseaux , il faudroit que dans le plus haut point de l'accroissement , le corps fût composé d'un plus grand nombre de vaisseaux que dans les premiers tems. L'inspection démontre le contraire.

Si on examine le corps dans les différens tems de sa formation , il paroît que les parties se forment peu-à-peu par des loix particulieres , & qu'elles sont aidées dans cette opération par l'apposition d'une nouvelle matiere qui leur sert de base. On remarque que les parties qui se forment les premières , ne sont que vaisseaux. La force qui met les vaisseaux en mouvement , tend à les alonger & les écarter en même tems ; & pendant que les principaux vaisseaux sont dilatés , les petits qui forment les parois , sont comprimés ; ils s'obliterent , & cette oblitération ne peut avoir lieu

ADENOÏDES, *A'denoïdης*, de *ἀδὴν*, glande, & *εἶδος*, semblable. Glanduleux, glandiforme, épithète que l'on donne aux prostates.

ADENOLOGIE, *adenologia*, terme composé de deux mots grecs *ἀδὴν*, glande, & *λόγος*, discours; c'est-à-dire, discours raisonné sur les glandes.

ADENOPHARYNGIEN, nom d'une paire de muscles qui sont formés par un paquet de fibres, qui se détache de la glande thyroïde, & s'unit de chaque côté avec le thyropharyngien.

ADENO-TOMIE, *adeno-tomia*, terme composé de deux mots grecs, *ἀδὴν*, glande, & *τέμνειν*, disséquer; c'est-à-dire, préparation anatomique des glandes.

ADIPEUX. Il se dit de certains conduits & de certains vaisseaux qui se distribuent à la graisse.

Il y a des vaisseaux adipeux qui sont, suivant quelques Auteurs, une partie de la substance de l'épiploon.

Malpighi doute si les conduits adipeux sont des vaisseaux distincts. Morgani, *Adus. anat. III. p. 3*, insinue qu'ils ne sont pas nécessaires, parce qu'il pense que la sécrétion de la graisse peut se faire au moyen des artères, dans les cellules adipeuses, de même que dans les autres parties, d'où elle peut ensuite être reprise par les veines, sans qu'il soit besoin d'admettre un troisième genre de vaisseaux propres à cet office, tels que Malpighi paroît les avoir soupçonnés. Rivin n'admet point de conduits adipeux.

Le terme adipeux s'applique encore au dernier des régu-mens communs, qui est la *membrane adipeuse*, ou autrement, le *corps graisseux* ou *adipeux*. Voyez GRAISSE.

ADOLESCENCE. C'est le tems de l'accroissement dans la jeunesse, ou l'âge qui suit l'enfance, & qui se termine à celui où un homme est formé. Ce mot vient du latin *adolescere*, croître.

L'état de l'adolescence dure tant que les fibres continuent de croître & d'acquérir de la consistance; & ce tems se compte ordinairement depuis quatorze ou quinze ans jusqu'à vingt-cinq, quoique, selon les différentes constitutions, il puisse durer plus ou moins.

ADULTE. Il se dit des corps animés, dont toutes les parties sont parvenues à leur dernier état de perfection.

AERIENS

AERIENS. On appelle vaisseaux aériens du poumon, ces vaisseaux qui sont formés par les différentes divisions des bronches, & qui, remplis d'air dans l'inspiration, dilatent le poumon, dont ils composent en partie la substance. *Voyez* BRONCHES & POUMON.

AFFLICTION. C'est cet état que nous sentons mieux que nous ne pouvons exprimer, dans lequel l'ame est attentive à quelque chose qui lui fait de la peine & qui la rend triste. Les maladies du corps, à la conservation duquel elle veille perpétuellement, sont capables de l'affliger, comme l'expérience journalière le confirme; & une maladie devient toujours plus difficile à traiter, lorsque l'affliction se met de la partie.

AGE, *etas*. C'est l'espace de la vie pour tous les animaux. L'homme a différens âges, l'enfance, l'adolescence, l'âge viril, la vieillesse, la caducité; mais une mort prématurée nous empêche souvent de parcourir ces divers états de la vie.

AIDOIA-GRAPHIE, *aidoia-graphia*, composé de deux mots grecs, *αἰδοῖα*, parties de la génération, *γραφη*, description; c'est-à-dire, description des parties de la génération.

AIDOIA-LOGIE, *aidoia-logia*, composé de deux mots grecs, *αἰδοῖα*, parties de la génération, & *λογος*, raisonnement; c'est-à-dire, discours raisonné sur les parties de la génération.

AIDOIA-TOMIE, *aidoia-tomia*, composé de deux mots grecs, *αἰδοῖα*, parties de la génération, & *τεμεῖν* disséquer; c'est-à-dire, préparation anatomique, ou administration des parties de la génération.

AILE, *ala*, se dit de différentes parties du corps humain, qui ont quelque rapport avec des aîles.

AILE de chauve-souris de la matrice. On donne ce nom aux ligamens larges de la matrice, qui sont deux productions élargies du péritoine. *Voyez* MATRICE & LARGE ligament.

AILES du nez. On nomme ainsi les parties latérales du nez. Ces parties latérales sont formées par la peau & deux cartilages appelés *alæ* ou *pinnæ nasi*, qui se joignent aux extrémités des os du nez, & en forment la partie inférieure & mobile.

AILES de l'oreille, *ala* ou *pinna auris*. C'est la partie supérieure de l'oreille externe.

AILES de l'os sacrum. *Voyez* SACRUM.

AILES de l'os sphénoïde, grandes & petites aîles. *Voyez* SPHÉNOÏDE.

AILES du thyroïde, cartilage du larynx. On peut donner ce nom aux deux parties latérales de ce cartilage, séparées par une ligne qui regne longitudinalement sur le milieu de sa face externe.

AILES inter-Pterigoidiennes, ou aîles interne & externe de l'apophyse pterigoïde du sphénoïde. *Voyez* SPHÉNOÏDE.

AILES, grandes & petites aîles de la vulve. On nomme grandes aîles les grandes levres de la vulve, & on donne le nom de petites aîles aux nymphes. *Voyez* LEVRES & NYMPHES.

AILES ligamenteuses des duplicatures membraneuses du genou. *Voyez* LIGAMENT du genou.

AILERONS des ligamens larges de la matrice. Sur le bord supérieur des ligamens larges de la matrice, on observe postérieurement une duplicature double, que l'on nomme communément les petites aîles, ou les aîlerons des ligamens larges.

AINES. On nomme ainsi les deux parties latérales de la région hypogastrique inférieure de l'abdomen. *Voyez* ABDOMEN, où nous avons donné une division exacte de toutes les régions du bas-ventre.

Le mot *aîne* est purement latin, & dérive, selon quelques-uns, d'*unguen*, onguent, parce qu'on oint souvent ces parties. D'autres le dérivent d'*ango*, à cause qu'on sent souvent des douleurs dans cet endroit ; d'autres, d'*ingenero*, à cause que les parties de la génération y sont placées.

AIR, *aer*. C'est un fluide invisible, qui nous environne & qui forme autour de la terre une atmosphère dont on ne connoît pas l'étendue. Sa nature est inconnue. Il n'en est pas de même de ses propriétés, que l'on réduit à quatre : la pesanteur, la fluidité, la rarescibilité & l'élasticité.

L'air qui entre dans la composition des corps y est fort dispersé, & réduit à des parties très-petites. Il n'y conserve pas ses propriétés, excepté la pesanteur ; mais s'il peut se

dégager & se rassembler , il les reprend aussi-tôt. C'est ainsi que l'air ne se fait point appercevoir , tant que nos parties jouissent d'une bonne organisation ; mais si la maladie produit quelques changemens dans le corps , si une partie tend à la pourriture , & que l'air puisse se dégager , il s'amasse sous la forme d'un fluide très-délié , rarescible par la chaleur , & élastique. L'emphysème spontané à la suite des maladies , la pourriture en sont des preuves.

1°. L'air est pesant : cela est prouvé par l'action des pompes , & l'élevation des chairs dans la ventouse , &c. Sa pesanteur varie , selon qu'il est plus ou moins chargé de molécules étrangères : elle est considérable ; & on a évalué le poids de l'air qui comprime un homme d'une taille médiocre , à environ trente mille livres. Ce poids pourroit aller à quarante mille , si dans toute la hauteur de l'atmosphère l'air étoit chargé d'une grande quantité de vapeurs.

Les effets de la pesanteur de l'air , relativement à l'économie animale , sont de comprimer nos parties , qui tendroient , sans cela , à la distension ; de servir à la respiration , à la sanguification , à la progression des alimens dans les intestins , à l'intrusion du chyle dans les veines lactées , &c. Sa pesanteur est nécessaire pour resserrer les parties , &c. conserver la santé , &c. On voit les animaux supporter mieux une grande quantité d'air comprimé , & mourir plus promptement dans la machine du vuide.

2°. L'air ne résiste que peu , & même point ; on le divise , on le fait sortir d'un grand espace par un très-petit trou ; quelque condensé qu'il soit , il paroît toujours fluide. Toutes ces choses établissent sa fluidité.

A raison de cette propriété , il pénètre facilement l'intérieur du corps ; il se distribue par-tout dans les fermentations. Dans la pourriture , il tend à entraîner les molécules des corps. Enfin il sert de véhicule aux huiles , aux sels ; & comme très-fluide de sa nature , il se joint à eux , & peut les entraîner par-tout.

3°. La rarescibilité de l'air est un état dans lequel il occupe un espace beaucoup plus considérable : elle est démontrée par l'expansion qui lui arrive ; & plus la chaleur est grande , plus il se dilate.

Ses usages , relativement au corps des animaux , sont de

tendre à procurer la division des fluides , d'entretenir leur fluidité , de diviser les parties intégrantes des alimens pendant la digestion , de procurer la dissolution des mixtes , comme dans la fermentation & la pourriture ; elle procure même l'expansion , effet qui peut dépendre en même tems de l'air.

4°. L'élasticité de ce fluide est d'une étendue & d'une force immense : elle est démontrée par l'élasticité des corps qui contiennent beaucoup d'air. De plus , le corps d'un animal mis dans la machine du vuide , augmente de volume , & la peau se creve par l'élasticité de l'air intérieur du corps ; dans ce cas l'air n'étant plus comprimé , son élasticité se développe.

Plus on comprime l'air , plus il offre de résistance ; & plus il a offert de résistance , plus il montre d'élasticité : ainsi la compression de l'air contribue à son élasticité. L'élasticité de l'air a des usages pour l'œconomie animale ; l'air contenu dans les liqueurs ou dans les solides , résiste à la compression de l'air extérieur , & entretient une réaction réciproque ; il circule avec les fluides , & il soutient les vaisseaux pendant que l'air extérieur tendroit à les affaïsser , s'il ne trouvoit aucune résistance. Ainsi il est nécessaire pour aider la circulation , les sécrétions & différentes fonctions. C'est par le moyen de l'élasticité de l'air , que les liqueurs sont moins grossières , que les matieres alimentaires se divisent par la chaleur des premières voies , que l'air se dégage d'autant plus des liqueurs qu'elles ne sont plus travaillées par l'action des vaisseaux.

L'élasticité de l'air contenu dans les humeurs , devient encore sensible dans les maladies ; & de même que l'action des vaisseaux le dégage peu-à-peu pendant la santé , ainsi dans la maladie une action violente des vaisseaux le dégagera dans très-peu de tems , comme il arrive dans certaines pourritures , la petite vérole , les fièvres malignes. Les mouvemens spontanés de pourriture , comme dans les gangrenes par congestion des suc , le défaut d'action des vaisseaux qui ne peuvent l'expulser , donnent aussi lieu à des gonflemens & à des tumeurs venteuses considérables.

AISSELLE , cavité qui est sous la partie la plus élevée du bras. Ce mot est un diminutif d'*axis* , & signifie *petit axe*.

ALAIRES, *musculi Alares*. Voyez PTERIGOÏDIENS muscles. On leur donne le nom d'alaires, parce qu'ils ont leurs attaches aux apophyses pterigoïdiennes de l'os sphénoïde, où l'on distingue deux aîles, l'une interne & l'autre externe.

ALAIRES veines, *alares venæ*. On nomme ainsi trois veines opposées au coude ; savoir : l'interne, qui a sous elle l'artere ; la moyenne ou médiane, qui a sous elle le tendon ; & l'externe qu'on appelle humérale, *humeralis*.

ALBUGINÉE, *albuginea*. Ce terme vraisemblablement dérive d'*albus*, blanc, ou d'*albugo* qui signifie taye, à cause de la blancheur des membranes, auxquelles on a donné ce nom. On appelle *albuginée* la tunique la plus extérieure de l'œil, nommée autrement *conjonctive*. Albuginée est aussi la tunique qui enveloppe immédiatement le testicule. Voyez CONJONCTIVE & ALBUGINEUSE.

Enfin on donne le nom d'albuginée à l'humeur aqueuse de l'œil.

ALBUGINEUSE. La troisième des tuniques propres du testicule est appelée albugineuse, parce qu'elle est blanche. Elle est nerveuse, épaisse & serrée, & couvre immédiatement la substance du testicule.

La surface extérieure de cette membrane est lisse, polie & humide ; mais sa face intérieure, qui est adhérente au corps du testicule, a toujours des aspérités & des inégalités.

Cette tunique reçoit en sa partie supérieure les vaisseaux sanguins, les nerfs & les vaisseaux lymphatiques, qui se distribuent ensuite au testicule par plusieurs divisions & subdivisions qui parcourent toute sa substance.

ALBUMINEUX. Dans l'œconomie animale, c'est une espèce d'huile fort fixe, tenace, glaireuse & peu inflammable, qui forme le sang & la lymphe des animaux. Ses propriétés sont assez semblables à celles du blanc d'œuf. C'est ce qui lui a fait donner le nom de *suc albumineux*.

L'huile albumineuse a des propriétés fort singulières, dont il est difficile de découvrir le principe. Elle se durcit au feu, & même dans l'eau chaude. Elle ne se laisse point délayer par les liqueurs vineuses, même par l'esprit de vin, ni par l'huile de thérébentine & les autres huiles résineuses fluides. Au contraire, ces huiles la durcissent. Elle contient

assez de sel tartareux pour être fort susceptible de pourriture, sur-tout lorsqu'elle est exposée à l'action de l'air; mais elle n'est sujette à aucun mouvement de fermentation remarquable, parce que son sel est plus volatilisé & plus tenacement uni à l'huile que celui des végétaux: aussi le feu le fait-il facilement dégénérer en sel alkali volatil, ce qui n'arrive presque pas au sel tartareux des végétaux, sur-tout lorsqu'il n'est encore uni qu'à une huile mucilagineuse. L'indissolubilité, le caractère glaireux, & le défaut d'inflammabilité de cette huile lui donnent beaucoup de conformité avec l'huile muqueuse; mais elle en diffère par quelques autres propriétés, & sur-tout par le sel qu'elle contient, & dont l'huile muqueuse est entièrement ou presque entièrement privée. *Voyez* Essais de Physiologie par M. Quesnay.

ALIMENT, en Physiologie, est tout ce qui peut se dissoudre & se changer en chyle par le moyen de la liqueur stomachique & de la chaleur naturelle, en un mot par le mécanisme de la digestion, pour être ensuite converti en sang, & servir à l'augmentation du corps, ou à en réparer les pertes continuelles.

ALIMENTAIRE, en Physiologie, c'est ce qui a rapport aux alimens ou à la nourriture.

ALIMENTAIRE, conduit. C'est un nom que Tyson & quelques autres Auteurs ont donné à cette partie du corps par où la nourriture passe depuis qu'elle est entrée dans la bouche, jusqu'à sa sortie par l'anus, & qui comprend le gosier, l'estomac & les intestins.

ALLANTOÏDE, membrane allantoïde. C'est une membrane qui enveloppe le fœtus de différens animaux. Elle est continue avec l'ouraque, qui est un canal ouvert, au moyen duquel elle est remplie d'urine. Ce mot est grec, *Ἀλλῶς*, *farcimen*, boyau, & de *Εἶδος*, forme, parce que la membrane allantoïde est de la forme d'une andouille dans plusieurs animaux, tandis que dans d'autres elle est ronde. Plusieurs Auteurs nient dans l'homme l'existence de cette membrane, tandis que d'autres Anatomistes l'admettent.

ALONGÉE, la moëlle alongée. C'est la moëlle du cerveau, réunie de toute part pour former deux cylindres médullaires, qui s'unissent avec deux pareils du cervelet sur l'apophyse basilaire de l'os occipital. Les nerfs olfactifs ne

viennent point de la moëlle alongée. La fin de la moëlle alongée s'étrécit sous les corps pyramidaux & olivaires , & sort obliquement du crâne pour entrer dans le canal de l'épine, où elle prend le nom de *moëlle épiniere*. Voyez CERVEAU.

ALVÉOLAIRE , *alveolaris* , *re* , adj. Il se dit de tout ce qui appartient aux alvéoles. L'arcade alvéolaire , ou apophyse de l'os maxillaire , dans l'épaisseur de laquelle les alvéoles sont creusées. L'*artere alvéolaire* , qui fournit aux dents le sang nécessaire , & la veine qui en rapporte le superflu. Le nerf alvéolaire ou *dentaire postérieur* , qui donne de la sensibilité aux dents.

ALVÉOLE , *alveolus* , fosses ou cavités qui se trouvent au bord de chaque mâchoire pour renfermer les racines des dents. Ces fosses sont ordinairement au nombre de trente-deux ; seize pour chaque mâchoire d'un adulte ; mais dans le fœtus , les alvéoles ne sont pas toutes formées , & il n'y a dans chaque mâchoire que dix ou douze dents.

AMBON , *ἄμβων* , nom que l'on donne au bord cartilagineux qui environne les cavités des os qui en reçoivent d'autres. Tels sont ceux de la cavité glénoïde de l'omoplate , de la cavité cotyloïde des os des hanches.

AME. Ce que nous allons dire sur l'ame sera presque une copie du Mémoire à ce sujet de M. Louis , célèbre Chirurgien de Paris ; nous y ajouterons seulement quelques réflexions sur le siege de l'ame.

Le pouvoir d'agir ou de mettre quelque chose en mouvement , doit dépendre & dépend effectivement d'un principe actif ; & il n'y a qu'un principe sensible qui puisse s'apercevoir des impressions qui lui sont extérieures. Le principe du mouvement & du sentiment qui a ces propriétés , est donc une substance sensible & active , & cette substance est un être distingué de la matiere ; car ce principe & la matiere ont des propriétés incompatibles & contradictoires : l'une n'est qu'un assemblage d'êtres infiniment petits & infiniment solides ; on ne voit dans l'autre que sensibilité & activité. Si l'ame étoit matérielle , elle n'auroit point d'autres propriétés que celles de la matiere , & la matiere auroit aussi toutes les propriétés de l'ame , & devroit être sensible & active. Proposition absurde , qui trouveroit

dans toutes les parties d'un grain de sable , d'une goutte d'eau , d'une particule d'air , autant d'agens libres & intelligens. Telle est l'extravagante conséquence qui se déduiroit de la supposition que l'ame n'est que le résultat de la mécanique du corps.

On peut joindre à cette preuve le raisonnement qui suit : c'est un extrait d'un livre de l'Abbé de Dangeau , fait par Bayle , qui est inséré dans le premier tome des Nouvelles de la République des Lettres , & que quelques Auteurs , dont les sentimens du cœur sur cet article ne doivent point rendre le témoignage suspect , ont regardé comme une démonstration aussi assurée que celles des Géometres.

Quand vous vous chauffez la main , il est sûr que vous avez une sorte de plaisir ; si dans le même tems on approche de votre nez une odeur agréable , vous sentez une autre espèce de plaisir. Si je vous demande lequel de ces deux plaisirs vous plaît davantage , vous me répondrez que c'est celui-ci ou celui-là. Vous comparez donc ensemble ces deux plaisirs , & vous jugez d'eux en même tems. Si , après que vous vous êtes chauffé , & que vous avez senti l'odeur , l'on vous fait voir un beau tableau du *Poussin* , si l'on vous fait entendre Mademoiselle *Rochois* , si l'on vous fait manger un potage de *Talvot* , n'est-il pas vrai que vous pourrez dire lequel de tous ces plaisirs a été le plus grand ? Il faut donc que ce qui juge en vous ait ressenti tout cela. Ce même vous qui juge , connoît si un plaisir des sens est plus grand qu'une spéculation , & choisit entre ces deux choses. Donc le même principe qui sent les plaisirs sensuels , sent aussi les spirituels , & juge & veut. C'est une preuve manifeste que votre nez ne sent pas l'odeur , & que votre main ne sent point la chaleur ; car comme la main & le nez sont deux choses absolument distinctes l'un de l'autre , il est aussi impossible que l'une sente ce que l'autre sent , qu'il est impossible que nous sentions dans cette chambre le plaisir que sentent présentement ceux qui sont à l'Opéra. Il faut donc non-seulement que vous qui sentez l'odeur & la chaleur tout-à-la-fois , ne soyez point le nez & la main , mais aussi que ce soit une chose où il n'y ait point plusieurs parties , parce que , s'il y avoit plusieurs parties , l'une sentiroit la chaleur , pendant que l'autre sentiroit l'odeur ; & l'on n'y

trouveroit rien qui sentît tout ensemble l'odeur & la chaleur, qui les comparât ensemble & qui jugeât que l'une est plus agréable que l'autre. Il faut donc conclure de toute nécessité que votre ame qui est le principe de vos sentimens, est un être simple; si elle est simple, elle est indivisible; & si elle est indivisible, elle est immortelle, parce qu'il ne se fait point de destruction naturellement que par la séparation des parties qui composent un tout. Il ne faut pas dire que chaque partie de l'ame reçoit ce que toutes les autres reçoivent; car dans cette supposition, si votre ame avoit deux parties, il y auroit en vous deux choses qui sentiroient, qui jugeroient & qui voudroient, sans qu'il vous arrivât plus d'avantage que s'il n'y en avoit qu'une: d'où il s'ensuit que l'une d'elles deviendrait inutile.

Ce que l'on vient de rapporter est plus que suffisant pour convaincre de l'existence d'une substance, principe de nos fonctions & absolument différent de la matiere. On nomme cette substance spirituelle, mais quelle est sa nature? C'est un être tout différent de la substance matérielle, puisqu'elle a des propriétés contradictoires; elle n'est point solide, parce que la solidité est opposée à la sensibilité & à l'activité; elle n'est pas pesante, puisqu'elle n'est pas solide; elle n'a pas de figure déterminée, parce qu'une figure déterminée suppose de la solidité; par la même raison elle n'est pas visible, parce qu'il faut de la solidité pour réfléchir la lumière; enfin elle n'est point dure, parce que la dureté est opposée à la sensibilité, & que d'ailleurs elle suppose la solidité.

La substance spirituelle est simple, sensible & active; elle a en elle-même le principe de son action, & constitue un être qui a le pouvoir de sentir, de juger, de réfléchir, de vouloir & d'agir, toutes propriétés négatives à celles de la matiere.

Il ne faut point de raisonnemens pour se décider sur le lieu que l'ame occupe; il faut que les conjectures soient soumises à des faits constans. Le *corps calleux* est la partie du cerveau où l'ame réside; c'est-là son siege, c'est de ce lieu qu'elle exerce ses fonctions.

Descartes vit la glande pinéale unique & comme suspendue au milieu des ventricules du cerveau par deux filamens

nervoux & flexibles , qui lui permettent d'être mue en tous sens , & par où elle reçoit toutes les impressions que le cours des esprits ou d'un fluide quelconque qui coule dans les nerfs , y peut apporter de tout le reste du corps. Il vit la glande pinéale environnée d'artérioles , tant du lacis choroïde que des parois internes des ventricules , où elle est renfermée , & dont les plus déliés tendent vers cette glande ; & sur cette situation avantageuse , il conjectura que la glande pinéale étoit le siege de l'ame & l'organe commun de toutes nos sensations. Mais on a découvert que la glande pinéale manquoit dans certains sujets , ou qu'elle y étoit entièrement oblitérée , sans qu'ils eussent perdu l'usage de la raison & des sens. On l'a trouvée pétrifiée dans d'autres , dont le sort n'avoit pas été différent. Elle étoit pourrie dans une femme de vingt-huit ans , qui avoit conservé le sens & la raison jusqu'à la fin. Donc la glande pinéale n'est point le siege de l'ame.

On a des expériences de destruction d'autres parties du cerveau , telles que les *nates* & *testes* , sans que les fonctions de l'ame aient été détruites. Il en faut dire autant des corps cannelés , malgré leur structure singulière , selon les observations de M. Petit.

Écoutons M. de la Peyronie , qui saura nous instruire.

Un Payfan , dit-il , perdit par un coup reçu à la tête , une très-grande cuillerée de la substance du cerveau ; cependant il guérit sans que sa raison en fût altérée : donc l'ame ne réside pas dans toute l'étendue de la substance du cerveau : reste donc le corps calleux ; & c'est-là que M. de la Peyronie , guidé par les expériences les plus curieuses & les réflexions les plus judicieuses , établit le siege de l'ame. Il soutient que cette partie n'a pu être altérée ou détruite , sans que l'altération ou la perte de la raison ne s'en soit suivie. Un jeune homme de seize ans fut blessé d'un coup de pierre au haut & au devant du pariétal gauche ; l'os fut contus , & ne parut point fêlé ; il ne survint point d'accident jusqu'au vingt-cinquième jour , que le malade commença à sentir que l'œil droit s'affoiblissoit , & qu'il étoit pesant & douloureux , sur tout lorsqu'on le pressoit. Au bout de trois jours il perdit la vue de cet œil seulement ; il perdit ensuite l'usage presque entier de tous les sens , & il tomba dans un assoup-

piſſement & un affaiſſement abſolu de tout le corps. On fit des incifions & trois trépanſ ; on ouvrit la duremere ; on tira d'un abcès qui devoit avoir environ le volume d'un œuf de poule , trois onces & demie de matiere épaiſſe , avec quelques flocons de la ſubſtance du cerveau. On jugea par la direction d'une ſonde applatie & arrondie par le bout en forme de champignon, qu'on nomme *meningophylax*, & par la profondeur de l'endroit où cette ſonde pénétoit , qu'elle étoit ſoutenue par le corps calleux , quand on l'abandonnoit légèrement.

Dès que le puſ qui peſoit ſur le corps calleux , fut vuidé , l'aſſoupiffement ceſſa , la vue & la liberté des ſens revinrent. Les accidens recommençoient à meſure que la cavité ſe rempliſſoit d'une nouvelle ſuppuration , & ils diſparoifſoient à meſure que les matieres ſortoient. L'injection produiſoit le même effet que la préſence des matieres. Dès que l'on rempliſſoit la cavité , le malade perdoit la raiſon & le ſentiment ; & on lui redonnoit l'un & l'autre , en pompant l'injection par le moyen d'une ſeringue ; en laiſſant même aller le meningophylax ſur le corps calleux , ſon ſeul poids rappelloit les accidens , qui diſparoifſoient quand ce poids étoit éloigné. Au bout de deux mois , ce malade fut guéri ; il eut la tête entierement libre , & ne reſſentit pas la moindre incommodité.

Le 30 avril 1761 , Jean Champin de Venitieu en Dauphiné , âgé de treize ans , fut reçu à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour une plaie très-légere en apparence à la partie ſupérieure & un peu antérieure du pariétal gauche. Elle avoit été faite par un instrument tranchant , appelé ſerpete , qui ſert à tailler la vigne. Il n'y avoit aucun mauvais ſymptôme , & l'enfant avoit toute la tranquillité poſſible. Elle fut d'abord traitée avec le baume d'arceus & le digeſtif ; elle commençoit à ſe cicatrifer vers ſes deux angles. Cependant ſous les tégumens l'oſ étoit réellement fracturé , quoiqu'il n'eût jamais paru à découvert. Il y avoit même une eſquille qui avoit pénétré dans la ſubſtance du cerveau , comme on le reconnut après la mort.

Le 11 mai à deux heures après midi , l'enfant qui juſques-là n'avoit reſſenti aucune douleur , dit tout-à-coup qu'il ſe trouvoit mal , & à trois heures il perdit toute con-

noissance. A quatre heures on découvrit la plaie , & on reconnut la fracture , ce qui , joint à d'autres symptômes , fit connoître la nécessité du trépan. L'opération fut faite sur le champ. Deux couronnes que l'on appliqua découvrirent la dure-mere altérée : il fallut l'ouvrir , & il en sortit une grande quantité de pus , parce que sous cette enveloppe du cerveau l'esquille avoit produit un grand abcès. Pour mieux reconnoître la profondeur de l'abcès , & en même tems pour le mieux déterger , on tenta plusieurs injections d'une décoction vulnéraire & un peu de baume de Fioraventi.

A mesure qu'on vuidoit l'abcès , l'enfant portoit la main à la tête , & paroissoit sensible ; mais lorsque la liqueur de l'injection avoit rempli la cavité , il redevenoit immobile & restoit dans un si grand assoupissement , que le pouls , quoique très-foible , étoit le seul moyen pour décider qu'il n'étoit pas mort.

Dans la nuit il écuma considérablement , & le lendemain matin il mourut. A l'ouverture du cadavre on trouva le pariétal fracturé , une esquille engagée dans la substance du cerveau , & cette substance corrompue presque jusqu'à la base du crâne.

Il paroît surprenant que , depuis le coup reçu jusqu'à la veille de sa mort , ce malade ne se soit jamais plaint , & qu'il ait pu conserver cet air enjoué qui le caractérisoit , dans le tems même que dans l'intérieur du crâne , une esquille enfoncée le rapprochoit tous les jours du tombeau. Ceci prouve combien , dans le traitement méthodique des plaies de la tête , même les plus légères en apparence , on doit être attentif à examiner avec soin la nature & la cause de la maladie , afin de pouvoir plus sûrement travailler à la cure.

Dans le même hôpital , on a vu en 1762 une jeune fille d'environ cinq ans , qui fut trépanée la veille de Pâques , à la suite d'une fracture faite par un coup de corne de bœuf à la partie supérieure du frontal. La piece d'os fracturée & la couronne de trépan laisserent une ouverture assez grande. Le traitement cependant conduit avec prudence , & la gaieté de la jeune malade sembloient promettre un heureux succès ; mais quelques jours après il sortit par l'ouverture des fungus formés par la substance même du cerveau. On les coupa , & il en survint d'autres. Par une suite conti-

nuelle de ces fongosités , le crâne se trouva presque vuide de la substance du cerveau ; en sorte que l'enfant étant mort , on ne trouva qu'un petit reste de cerveau de la grosseur d'un poingt. La malade n'avoit pourtant perdu connoissance que deux jours avant sa mort.

Nicol. Fontanus , respons. & curat. med. lib. 1 , page 13 , fait mention d'un Soldat , dont la substance du cerveau avoit été percée par une pique , & qui avoit servi les autres malades plus de six semaines , immédiatement après que la cicatrice fut faite ; & après qu'on lui eut ôté plusieurs pieces d'os , ce malade néanmoins mourut la huitieme semaine , avec contraction de membres. Fontanus , pour sçavoir la cause de cette mort inopinée , en fit l'ouverture , & trouva une partie du cerveau putréfiée & corrompue , ou plutôt presque consumée & changée en pourriture. Cependant Fontanus assure qu'il n'avoit jamais eu de fièvre.

Quoi qu'il en soit , l'observation donnée par le célèbre M. de la Peyronie prouve évidemment que l'ame réside dans le corps calleux du cerveau. Comment y réside-t-elle , & quelle est son union avec le corps ? Ce sont deux questions à discuter.

L'ame est un être infini & borné , qui est étendu dans le lieu qu'il occupe. Cette proposition n'est point téméraire , & il est aussi facile de la prouver , que de faire voir que la proposition contraire , quoiqu'admise par plusieurs Philosophes , & entr'autres par les Cartésiens & les Mallebranchistes , est une source d'erreur & d'impiété. L'étendue est un attribut nécessaire à tout ce qui existe de créé : notre ame existe , comme il a été démontré : elle est donc étendue. Un être fini ne peut exister sans être quelque part & sans occuper le lieu où il est. L'ame étant un être simple , ne peut pas à la vérité être bornée par des parties terminantes ; mais elle le sera par les êtres environnans & par l'être où elle sera contenue , puisqu'elle n'est pas infinie : elle occupera donc le lieu où elle sera , & par conséquent aura une étendue. En vain objectera-t-on que *tout ce qui est étendu est matériel* : c'est un faux principe qu'une philosophie trop universellement reçue a fait admettre comme une vérité incontestable ; car tout être qui existe , doit être étendu à raison de sa substance , l'étendue étant l'attribut inséparable de l'être à

raison de ce qu'il est. L'étendue n'est qu'une idée abstraite de l'existence des choses , & par conséquent n'a , ainsi que toutes les autres propriétés ou attributs , rien de réel que la substance même des choses qui existent. L'étendue est une propriété universelle , qui convient à tout être existant , même de nature essentiellement différente. Elle ne leur convient pas à la vérité de la même manière , mais à raison de la nature de leurs substances , puisqu'elle n'est rien en soi de distinct de la réalité de leurs substances.

Il y a plus : si l'on entend par étendue quelque chose de divisible & de mesurable , on pourroit dire que la matière n'est point étendue ; car la matière étant physiquement impénétrable , elle est indivisible. On ne peut pas dire la moitié d'une substance , le quart d'une substance ; ce seroit une contradiction dans les termes , comme une impossibilité dans la chose. Quand on dit qu'on divise un corps , on ne fait qu'une séparation des parties qui le composent ; on ne divise point la matière en elle-même , on détruit seulement l'union & l'assemblage des molécules de la matière. Ainsi ceux qui objectent que par-tout où il y a de l'étendue , il y a de la divisibilité , se trompent ; & voici la cause de leur erreur : sans avoir fait attention à ce que c'est que l'étendue dont ils ont reçu une idée abstraite de la co-existence des êtres visibles & de la distance de ceux qu'ils apperçoivent dans l'éloignement , qu'ils ont vu ces êtres distincts les uns des autres , terminés par des figures particulières , séparables les uns des autres par le mouvement ; ils ont joint l'idée de l'étendue & de la divisibilité si étroitement l'une à l'autre , qu'ils se sont aisément persuadés qu'elles se supposoient nécessairement , sans observer que , quoique la divisibilité supposât l'étendue , l'étendue ne supposât pas la divisibilité ; qu'ainsi c'étoient deux propriétés qui pouvoient se trouver ensemble , mais qui pouvoient aussi ne s'y pas trouver. Descartes & tous ceux qui ont embrassé sa doctrine , au lieu de dire que l'étendue étoit *un attribut essentiel à la matière* , & la pensée *un attribut essentiel à l'esprit* , ont dit que l'essence de l'esprit consistoit dans la pensée , & l'essence de la matière dans l'étendue ; & ils l'ont dit par opposition de l'être pensant à l'être matériel ; comme si le propre ou l'essence de l'un étoit d'être étendue , & le propre ou l'essence de

L'autre étoit de ne l'être pas. Ainsi ils ont fait consister l'essence d'une substance dans ce qui la suppose, & ont pris des propriétés pour l'essence réelle des êtres. C'est un renversement d'idées, d'où peut naître une confusion & dans les choses & dans les termes.

Descartes, en faisant consister l'essence de la matiere dans l'étendue, a conclu que *tout ce qui étoit étendu, étoit matériel*, & a été obligé de dire que l'ame n'avoit point d'étendue. De ces propositions, de prétendus esprits forts ont conclu que l'ame n'étoit point un être différent du corps, mais qu'elle consistoit seulement dans les mouvemens de sa mécanique, comme si des mouvemens pouvoient être des êtres qui eussent des propriétés, & qu'un mouvement pût sentir, pût avoir une idée & une volonté. Ils appellent à leur secours leur grand raisonnement, qui fait impression sur tant de gens, qu'il y en a qui admettent la distinction réelle de l'ame & du corps, & qui prétendent & soutiennent en même tems qu'on ne peut la prouver ni la croire que par les lumieres d'une révélation divine. Voici ce grand argument.

L'ame n'est point étendue, car elle seroit matérielle. N'ayant point d'étendue, elle n'est nulle part; car si elle étoit quelque part, elle occuperoit un lieu, & auroit par conséquent une étendue quelconque. Or on ne conçoit pas qu'un être qui n'est nulle part, existe. L'ame n'est donc qu'un résultat de la mécanique du corps, &c. On croit le prouver, en faisant voir combien dans certains cas, l'ame est affectée des divers états de bien ou de mal où le corps se trouve, & combien ce qu'ils disent que nous appelons *ame*, influe sur l'état du corps.

Les principes qu'on a posés détruisent & renversent ce raisonnement, qui n'a, comme on le voit, d'autre appui que la négation de l'étendue de l'ame.

En privant l'ame d'étendue, Descartes a-t-il mieux rencontré, en lui donnant la pensée pour essence? Non, sans doute. La pensée n'est que l'effet de la sensibilité & de l'activité: or un effet n'est point une propriété essentielle; il en suppose seulement une capable de la produire, & la propriété de pouvoir penser suffit pour faire un être pensant, un être spirituel. Quand un être, qui par sa nature est sen-

sible & actif, n'exerceroit ni sa sensibilité ni son activité ; comme il arrive par la mauvaise disposition des organes dans certaines maladies , il ne laisseroit pas toujours d'être ce qu'il est , capable de sentir & d'agir ; & cela suffit pour le distinguer essentiellement de tout être matériel.

Si l'essence de l'ame consistoit dans la pensée , on ne dormiroit jamais ; car le sommeil est la suspension de toute action. Dormir , c'est ne penser à rien ; ce n'est pas le corps qui dort , c'est l'ame : le corps ne dort ni ne veille. Il agit & se repose , mais sans sentir qu'il agit ou qu'il se repose : non plus qu'une montre qui va , ou une montre qu'on a oublié de remonter ; l'Horloger s'en apperçoit , mais la montre n'en sent rien.

L'union de l'ame avec le corps cause quelques doutes sur la distinction réelle de ces deux substances. On a peine à concevoir qu'une si grande dépendance , qu'une union si étroite puisse se trouver entre deux êtres si distincts. Ces fureurs , ces extravagances , ces visions , ces aliénations de l'esprit , cet abattement douloureux , la perte de la mémoire , les inquiétudes , les angoisses , les altérations de toute la machine qui passent jusques dans l'ame , ou les passions de l'ame qui altèrent toute la machine , les diverses façons de penser dans la santé ou dans la maladie , dans l'agitation ou dans la sérénité , sont les fondemens de ces doutes. Une comparaison aussi sensible que juste , répondra à ces difficultés. C'est M. de Saint-Hyacinte qui parle :

Je suppose un Pilote qui monte un vaisseau pour un voyage de long cours ; il a divers Matelots sous ses ordres : ce sont les esprits animaux du vaisseau dont il est l'ame. Il leur commande , ils obéissent à sa voix ; ils appareillent , ils partent ; le Pilote ordonne la manœuvre nécessaire pour prendre le vent ou pour le conserver ; la mer est sans vagues , le ciel sans nuages , le vent doux & favorable ; le vaisseau gouverne bien & sans peine : il ne peut se faire que le Pilote ne goûte du plaisir dans le commencement de cette navigation. Il jouit long - tems de ce plaisir , tout le favorable.

Cependant le vent cesse tout-à-coup , un calme parfait succede & dure presque la moitié d'un mois , l'eau de la mer est comme de l'huile , un soleil ardent darde à plomb ses rayons

rayons, le gouvernail est inutile, & les voiles ne peuvent servir qu'à faire de l'ombre : le plaisir s'évanouit alors, l'ennui prend sa place ; & avec l'ennui, la crainte qu'un si long calme ne soit suivi de quelque tempête.

En effet le ciel se couvre de nuages, l'air s'obscurcit, le vent s'élève, devient furieux, & bientôt on voit les vagues blanchissantes accourir de toutes parts & venir se briser contre le vaisseau ; elles l'agitent si rudement qu'elles l'engloutiroient s'il étoit moins grand, & qu'elles l'ouvreroient s'il étoit d'une moins bonne construction ; le Pilote peut à peine tenir le gouvernail ; & quelque effort qu'il fasse, il ne peut tenir son vaisseau contre la mer & le vent. Pour comble de malheur, il est porté dans un courant qui l'entraîne loin de sa route, & qu'il ne peut refouler lors même que la tempête est finie. Que faire ? Il est dans ce vaisseau, il est vrai qu'il le gouverne à sa volonté quand il n'est pas maîtrisé par les vents ni les flots ; mais il en doit souffrir tous les inconvéniens, lorsque leur force est supérieure à la sienne & à tout l'art de la manœuvre.

Lors même que le Pilote vogue avec le meilleur vent, peut-il s'empêcher de sentir les moindres mouvemens de ce vaisseau ? Non. Il y est uni, il faut qu'il sente ce qui s'y passe, qu'il y effuye jusqu'au désagrément des vapeurs qui s'élèvent du fond de cale, & celui des mauvaises odeurs qui s'exhalent des marchandises, des provisions, des passagers & de tout l'équipage. Il est uni à ce vaisseau. Je suppose maintenant que ce vaisseau, entraîné par la rapidité du courant, soit porté contre des rochers où il se brise ; tout est englouti, le seul Pilote échappe. Le vaisseau peut donc périr, & le Pilote subsister après la perte de son vaisseau. Ainsi, quoiqu'uni avec son vaisseau, le vaisseau & lui n'étoient pas la même chose.

En supposant, si on veut, qu'il eût péri dans le naufrage de son vaisseau, quoique lorsqu'ils étoient l'un & l'autre en bon état, l'un fit sentir des mouvemens involontaires à l'autre, & que l'autre fit changer & mouvoir son vaisseau selon sa volonté, il est certain que le corps du Pilote n'étoit point une partie du vaisseau.

Deux êtres très-distincts peuvent donc être unis, de sorte qu'ils seront dans une mutuelle dépendance, sans être pour

cela de la même espèce. Ainsi l'existence de l'être spirituel ; nécessairement distinct de la matière , étant démontrée par l'impossibilité qu'il y a que la matière soit sensible & active , la dépendance mutuelle de l'ame & du corps ne fait pas une difficulté qui puisse affaiblir la conviction de la distinction réelle de ces deux êtres.

Après tout ce qui vient d'être dit , les loix de l'union de l'ame avec le corps ne seront pas difficiles à concevoir ; car deux choses sont unies , lorsque leur situation est telle qu'elles se touchent immédiatement : c'est-là l'idée de l'union. Or , puisque l'être spirituel existe en quelque part , il touche ce qui l'environne immédiatement , quelque chose que ce soit : car ce n'est pas la nature des êtres qui fait qu'ils se touchent , c'est leur approximation & leur situation. Que l'ame se trouve donc placée dans le cerveau immédiatement où se rapportent tous les mouvemens de ce qui se passe dans le corps ; & qu'active , elle y puisse même parcourir l'endroit où vraisemblablement se conservent les traces qu'elle aura reçues : elle recevra alors , à l'occasion de tels ou tels mouvemens , tous les sentimens qu'elle doit recevoir selon l'institution du Créateur , & retrouvera même ceux qu'elle aura reçus autrefois ; & comme cette union l'affervit à recevoir divers sentimens involontaires , elle la met aussi en état de communiquer au corps sa volonté , & de le faire agir en conséquence. Quoi de plus conforme à ce que nous sentons lorsque nous rentrons en nous-mêmes ?

Les impressions faites sur les organes encore tendres des enfans , peuvent avoir des suites si fâcheuses , relativement aux fonctions de l'ame , que les parens doivent veiller avec soin qu'on ne leur donne aucune terreur panique , de quelque nature qu'elle soit.

Une jeune fille que les dispositions naturelles , ou la sévérité de l'éducation , avoient jettée dans une dévotion outrée , tomba dans une espèce de mélancolie religieuse. La crainte mal raisonnée qu'on lui avoit inspirée du souverain Être , avoit rempli son esprit d'idées noires ; & la suppression de ses regles fut une suite de la terreur & des alarmes habituelles dans lesquelles elle vivoit. L'on employa inutilement contre cet accident les emménagogues les plus efficaces & les mieux choisis ; la suppression dura ; elle occasionna des effets

si fâcheux , que la vie devint bientôt insupportable à la jeune malade. Elle étoit dans cet état , lorsqu'elle eut le bonheur de faire connoissance avec un Ecclésiastique d'un caractère doux & liant , & d'un esprit raisonnable , qui , partie par la douceur de sa conversation , partie par la force de ses raisons , vint à bout de bannir les frayeurs dont elle étoit obsédée , de la réconcilier avec la vie , & de lui donner des idées plus saines de la Divinité ; & à peine l'esprit fut-il guéri , que la suppression cessa , que l'embonpoint revint , & que la malade jouit d'une très-bonne santé , quoique sa maniere de vivre fût exactement la même dans les deux états opposés. Mais comme l'esprit n'est pas moins sujet à des rechûtes que le corps , cette fille étant retombée dans ses premières frayeurs superstitieuses , son corps retomba dans le même dérangement , & la maladie fut accompagnée des mêmes symptômes qu'auparavant. L'Ecclésiastique suivit , pour la tirer de-là , la même voie qu'il avoit employée : elle lui réussit ; les regles reparurent , & la santé revint pendant quelques années. La vie de cette jeune personne fut une alternative de superstitions & de maladies , de religion & de santé. Quand la superstition dominoit , les regles cessoient , & la santé disparoissoit ; lorsque la religion & le bon sens reprenoient le dessus , les humeurs suivoient leur cours ordinaire , & la santé revenoit.

On n'a tous les jours que trop d'exemples des desordres que fait au corps tout chagrin auquel l'ame se livre trop. Les tumeurs skirreuses au foie , les hydropisies , & tant d'autres maladies ont souvent leur véritable source dans un chagrin de l'ame , & l'on devroit faire des efforts pour se procurer dans les malheurs même quelques sujets de joie , pour dissiper les ennuis. Mais cela n'est pas toujours possible ; & le plus grand Philosophe , malgré son esprit profond , ne peut quelquefois , dans différentes calamités , s'affranchir des sentimens de tristesse , qui sont alors l'ouvrage ou les expressions de la simple nature.

Je vais prouver par l'observation suivante , qui me paroît curieuse , combien le chagrin est nuisible.

La nommée Anne-Marie , âgée de trente-neuf ans , fille de la Communauté des Thereses de l'hôpital général de la Charité & Aumône générale de Lyon , fut jusqu'à l'âge

de dix-huit ans d'un tempérament gai , vif & hardi , d'un naturel fociable & bienfaifant. Elle fut bientôt foupçonnée & en même tems accusée de quelque intrigue galante. Sensible à mille calomnies dont on l'accabloit chaque jour , elle perdit totalement cet air enjoué qui la diftinguoit ; & aux plaifirs innocens qu'elle prenoit , on vit fuccéder dans peu une fombre mélancolie. Ces révolutions interrompirent dans ce tems-là des évacuations périodiques. Alors fon ventre s'enfla , & ce nouveau malheur fembloit justifier les foupçons. Son chagrin fut extrême , & fon fort lui parut à elle feule d'autant plus à plaindre , qu'elle ne doutoit pas de fon innocence. Quelques mois après , la nature renouvella les pertes ordinaires , mais en moindre quantité ; & le ventre , loin de diminuer , groffiffoit à chaque tems de l'évacuation naturelle , qui fe continua jufqu'à la mort du fujet , dans tous les mois. Un an & demi s'étant écoulé , on commença à attribuer à quelque maladie la groffefle prétendue : mais , quoique la malade fe vît pleinement justifiée , la nature qui s'étoit frayé une route , dépofoit par des canaux délicats une férofité dans l'abdomen ; & le ventre groffit jufqu'au mois de décembre 1757 , tems où la malade , en tombant de quatre pieds de hauteur fur des chaises , fe frappa le ventre du côté gauche. Cette chute funefte l'obligea de garder le lit , où l'on lui appliquoit les topiques convenables.

Il furvint bientôt une inflammation au-deffous de l'ombilic , inflammation qui , terminée par la gangrene , produifit dans peu un ulcere horrible du diametre de fix pouces. Il en fortit un pus abondant , féreux & infupportable à l'odorat. Cette fuppuration foulageant la malade , la rendit à fes occupations ordinaires. Quoiqu'on ne tentât pas la cicatrice de l'ulcere , parce qu'il étoit une décharge favorable , il fe rétrécit beaucoup (a) , après une longue fuppuration qui commença à diminuer très-fenfiblement les premiers jours du mois de mars 1759. La cicatrice avançoit à grands pas avec la fièvre qui accabloit la malade. Pour remédier au dégoût continuel & aux fympômes de fon état déplorable ,

(a) Il n'y avoit que les mufcles abdominaux qui fe cicatrifoiert ; les tégumens reftoient ouverts & ulcérés.

on employa les évacuations nécessaires & les autres remèdes convenables.

Pour rétablir la suppuration, on employa le basilicum animé avec la poudre cantharide, mais ce ne fut pas pour long-tems; car la fièvre lente qui faisoit ses progrès, porta le coup mortel le premier avril 1759, à dix heures du matin.

Voici ce qui parut remarquable à l'extérieur, à l'ouverture du cadavre, qui fut faite le 2 avril.

Le ventre avoit quinze pouces deux lignes de diamètre, ce qui rendoit sa circonférence de trois pieds neuf pouces six lignes.

Depuis la partie supérieure du sternum jusqu'au mont venus, il y avoit deux pieds onze pouces.

L'ulcère avoit six pouces de longueur, quatre pouces six lignes de largeur, huit lignes de profondeur.

A l'ouverture de l'abdomen, pour ne pas être inondé, on fit une petite ouverture suffisante à l'écoulement de l'eau. En continuant ensuite la section, on parvint jusqu'au kist. Il pesoit quatre livres dix onces, & il contenoit cent livres d'eau, dont la gravité spécifique étoit à l'eau commune de la pompe de la Charité, qui est dans la cour de la Chirurgie, comme dix-neuf à dix-neuf & demi. Je veux dire qu'un pot de cette sérosité pesoit deux livres & sept onces, & l'eau commune deux livres six onces.

L'épaisseur du kist, dans sa partie supérieure, étoit d'une ligne & demie; dans sa partie inférieure, de trois lignes; & dans les côtés, d'une ligne.

A son adhérence du côté gauche, on remarqua une poche particulière de la longueur d'un pied quatre lignes, & de la largeur de sept pouces six lignes. Elle renfermoit environ trois chopines de sérosité sanguinolente. Ce second kist ou cette poche se divisoit en nombre de feuillerts. Son épaisseur supérieurement étoit d'environ seize lignes; mais inférieurement elle n'avoit qu'un pouce.

L'épaisseur des tégumens communs à la partie supérieure de l'abdomen étoit de six lignes; mais à la partie inférieure de l'ulcère, proche le mont venus, elle avoit un pouce & demi.

L'intérieur du péritoine étoit sain supérieurement, si on

en excepte cependant l'endroit du kist du côté gauche. Aux côtés & dans l'intérieur du grand & petit bassin, la couleur du péritoine légèrement enflammé paroïssoit foncée & bafanée.

La rate étoit toute ramassée sur elle-même, revêtue d'un léger tissu; & d'une substance si molle, qu'à la réserve de quelques fibres, tout ce viscere étoit semblable à la lie du vin rouge.

Le foie étoit un peu plus gros qu'à l'ordinaire. Sa substance intérieure étoit teinte d'une bile épaisse.

L'estomac avoit à peine quelque vêtige d'épiploon.

L'adhérence des poumons étoit plus forte du côté droit que du côté gauche. Leur couleur étoit grisâtre supérieurement, & d'un rouge pâle inférieurement; l'intérieur, coloré de même, étoit rempli de vésicules purulentes.

Voici à présent les expériences que l'on a faites sur l'eau contenue dans l'abdomen. Nous avons dit qu'elle étoit de deux especes, l'une sereuse & non sanguinolente contenue dans le grand kist, l'autre sanguinolente renfermée dans la poche du grand kist. L'une & l'autre avoient un goût salé & acide.

1°. La premiere liqueur mêlée avec l'esprit de vitriol, abandonne son sel au fond sous la couleur de crème. Le même effet paroît avec plus de promptitude, & avec un grand nombre de grumeaux au fond, lorsqu'on substitue la dissolution de mercure, quoiqu'en moindre quantité que l'esprit de vitriol. Il paroît un nuage qui peu-a-peu se dissipe, & le lendemain les grumeaux qui se ramassoient étoient beaucoup plus gras, & semblables à des flocons de neige. Le sel que l'on trouve dans cette expérience, & qui se précipite au fond, étoit contenu dans l'eau, puisque, comme nous l'avons dit, elle étoit salée. Nos alimens contiennent des sels; & par la digestion, ces principes dégagés avec les autres, circulent avec le sang & font corps avec lui. Ce fluide poussé dans les arteres lymphatiques abandonne ses globules rouges, quoiqu'il trouve un passage libre par les sels qu'il charie. Ce sel se trouve donc dans les différentes liqueurs qui émanent du sang, ainsi que dans le sang même. Voilà donc l'origine de ce sel dans la sérosité de notre hydro-pique. Tant qu'il se trouve logé paisiblement dans les pores

innombrables de l'eau , il n'y est point apperçu ; mais lorsque par un repos trop long ou quelqu'autre cause il cede place , il tombe au fond & devient sensible. L'esprit de vitriol & la dissolution mercurielle , qui n'est autre chose que l'eau forte impregnée de mercure , en pénétrant la sérosité , ont chassé de leurs logettes les particules salines , pour y trouver place. De-là ce sel chassé avec quelques parties grasses , paroît au fond sous la couleur de crème , parce que ce corps est capable de réfléchir tous ou presque tous les rayons de lumiere , ce qui donne la couleur blanche.

Si l'effet est plus prompt avec la dissolution de mercure qu'avec l'esprit de vitriol , c'est que ce dernier est moins actif , moins subtil , &c. puisque sur les chairs baveuses il fait moins d'effets que la dissolution.

Le nuage apperçu dans cette expérience , pourroit venir de ce que dans la pénétration des deux liqueurs il s'est dégagé quelque partie hétérogene , grasse , par exemple , dont la gravité spécifique la fixe pour quelque tems à la superficie , jusqu'à ce qu'elle se dérobe à nos yeux , en se logeant dans d'autres petits pores de la liqueur.

2°. Sur la même eau on a versé quelques gouttes de la seconde liqueur (a) de l'encre de sympathie , l'effet a été le même à-peu-près que lorsqu'on réitere l'expérience sur l'urine.

Ceci prouve qu'il n'y a presque pas de différence entre l'eau des hydropiques & l'urine , & que les sels y abondent également. Voyez l'explication de cet effet à l'Encre de sympathie , dans la Physique de M. l'Abbé Nollet.

3°. On a mis demi-once de poudre hydragogue dans six onces d'eau de l'hydropique , la couleur n'a pas plus varié que lorsqu'on met cette poudre dans l'eau commune , & on n'a apperçu aucune précipitation. On avoit dessein dans cette expérience de chercher de quelle façon les hydragogues agissent dans l'hydropisie.

4°. La liqueur sanguinolente contenue dans le petit kist ou la poche du grand kist , mêlée avec la dissolution de

(a) Cette liqueur se fait en mettant deux onces de chaux vive & deux onces d'orpiment jaune dans huit onces d'eau. On laisse le tout dans une phiole longue pendant vingt-quatre heures. On verse ensuite l'eau claire , & on s'en sert.

mercure , donne un nuage à la superficie & un sel au fond de couleur de lait. Ce nuage disparoît peu-à-peu , & se rend au fond avec le sel pour former quelques petits grumeaux comme des pointes d'épingles. Le lendemain tous ces grumeaux étoient réunis en forme de pâte. Cette expérience s'explique à-peu-près de même que la première. La dissolution chasse ce sel qui se trouve divisé au fond par l'interposition de plusieurs parties hétérogenes , dont cette liqueur se trouve plus chargée que l'autre , & ce sel paroît en petits grains. Insensiblement bien des particules huileuses se réunissent au fond , & s'attachant au sel , forment une espece de lie ou de pâte.

AMER de bœuf. C'est le fiel de cet animal.

AMNIOS ou AMNION est la membrane qui enveloppe immédiatement le fœtus dans la matrice , & qui est la plus intérieure. Ce mot paroît venir du grec ἀμνός, agneau, comme qui diroit *peau d'agneau*. L'amnios est une membrane blanche , molle , mince & transparente , contiguë au chorion , dans laquelle on ne voit presque point de vaisseaux , ou bien il n'en paroît qu'un petit nombre. Elle fait partie de l'arrière-faix , & elle est placée sous le chorion. Elle contient une liqueur claire , semblable à une gelée fine , que quelques-uns croyent servir à la nourriture du fœtus , parce qu'on en trouve toujours son estomac rempli. Voyez cependant FŒTUS.

AMOUREUX , muscles amoureux , *amatorii musculi*. C'est le nom que l'on donne quelquefois aux muscles de l'œil , qui le font mouvoir obliquement , & lui font faire ce qu'on appelle des *ocillades*.

Lorsque l'abducteur & l'abaisseur agissent ensemble , ils donnent à l'œil ce mouvement oblique.

AMPHIARTHROSE , *amphiarthrosis* , composé de deux mots grecs ἀμφι, *amphi*, deux, & ἀρθρῶσις, articulation : c'est-à-dire . articulation qui tient des autres especes d'articulations. C'est une sorte d'articulation neutre ou moyenne , qui est distinguée de la *diarthrose* en ce qu'elle n'a pas un mouvement manifeste , & de la *synarthrose* par sa connexion. Quelques-uns lui ont donné le nom de *diarthrose-synarthrodiale*.

AMPHIBLESTROÏDE , nom d'une tunique ou membrane de l'œil , appelée plus ordinairement *retine*.

Ce mot est grec : ἀμφιβληστροειδής, composé d'ἀμφιβληστρον, rets , & de εἶδος , forme , parce que le tissu de cette membrane est en façon de rets , d'où les Latins l'appellent aussi *retiformis*.

AMPHIBRANCHIE, *amphibranchia*, ἀμφιβράγχια, d'ἀμφι, autour , & βράγχια , proprement les ouïes des poissons ; mais on le prend quelquefois pour le gosier , les parties qui sont autour des amygdales.

AMPHIBRONCHES. C'est le nom qu'on peut donner aux parties circonvoisines des bronches , & qu'on applique , selon Harris , à celles qui environnent les glandes des genitives & autres qui arrosent la gorge , la trachée-artère & l'œsophage. On dit aussi *amphibronchies*.

AMPHIDEON , ἀμφίδειον , l'orifice de l'utérus , appelé *os tinea*.

AMPHIDIARTHROSE. C'est le nom que M. Winslow donne à l'articulation de la mâchoire inférieure avec les os des tempes , parce qu'elle tient du ginglyme & de l'arthrodie.

AMPHITHÉÂTRE, *amphitheatrum*, terme composé de deux mots grecs, ἀμφι, autour , & θεάομαι, regarder. *Amphithéâtre* signifie donc proprement un lieu d'où les spectateurs rangés circulairement voyent également bien.

AMYGDALES , nom de deux glandes du gosier , appelées en latin *tonsillæ*. Ces deux glandes sont rougeâtres , de la figure à-peu-près d'une amande , d'où elles ont été appelées *amygdalæ* , qui signifie *amandes*. Elles occupent chacune l'interstice des demi-arcades latérales de la cloison du palais, l'une à droite, l'autre à gauche de la base de la langue , & sont recouvertes de la membrane commune du gosier. Elles ont chacune une grande sinuosité ovale qui s'ouvre dans le gosier , & dans laquelle répondent des conduits plus petits qui versent dans le gosier , dans le larynx & dans l'œsophage une liqueur mucilagineuse & onctueuse pour humecter & lubrifier ces parties.

ANADOSE, *anadosis* , d'ἀνάδοσις , d'ἀναδίδωμι, distribuer, distribution de l'aliment dans toutes les parties du corps.

ANAGLYPHE , d'ἀναγλύφω , je grave; nom qu'Herophile donnoit à une portion du quatrième ventricule du cerveau , & que les Anatomistes modernes appellent *calamus scriptorius*.

ANAPNEUSE, *anapneusis*, ἀναπνευσις; d'ἀναπνέω, respirer, respiration. Ce mot signifie aussi transpiration. Voyez RESPIRATION & TRANSPARATION.

ANASPASE, *anaspasis*, ἀνασπασις, d'ἀνὰ & σπάω. Ce mot signifie la contraction de l'estomac.

ANASTOMOSE, ἀναστόμωσις. Il signifie quelquefois une si grande ouverture de l'orifice des vaisseaux, qu'ils ne peuvent retenir ce qu'ils contiennent.

Ce mot est formé du grec ἀνὰ, *per*, à-travers, & στόμα, *os*, bouche.

Ce mot est plus en usage pour signifier l'ouverture de deux vaisseaux, dont elle rend la communication réciproque.

Il en est plusieurs de cette espèce : par exemple, d'une artère avec une artère, d'une veine avec une veine, ou d'une veine avec une artère.

ANATOMIE, *anatomia*, du grec ἀνατέμνω, je coupe, je disseque : c'est-à-dire, dissection, division ou séparation. On peut définir l'anatomie, une division artificielle du corps humain mort, en ses parties tant internes qu'externes, faite avec ordre & dextérité, pour acquérir une connoissance distincte des différens organes qui entrent dans la composition.

Quelquefois le mot d'*anatomie* se prend pour une simple idée de la structure du corps humain & de ses parties, que l'on peut fort bien se former en examinant la figure, le nombre, la grandeur, la connexion, la situation, & en réfléchissant sur l'usage de chacun de ses organes; de sorte que l'on peut sçavoir l'anatomie sans être Anatomiste.

Aussi entend-on tous les jours des Physiciens & d'autres personnes curieuses parler juste & se bien expliquer sur l'anatomie, sans avoir jamais mis la main à l'œuvre pour faire des dissections, mais pour avoir assisté fréquemment aux démonstrations anatomiques & aux sçavantes explications que font les Professeurs dans les Ecoles publiques, & pour avoir lu avec attention les bons livres des Auteurs anciens & modernes qui ont écrit sur cette matière, & qui ont eu soin d'y faire représenter les parties disséquées, au moyen des figures qu'ils en ont fait graver.

Cette manière d'apprendre l'anatomie spéculative est à

présent devenue très-facile , depuis que l'Abbé Zumbo , Sicilien , fameux Peintre & Sculpteur , & après lui le sieur Desnouës , ci-devant Chirurgien du grand hôpital de Genes , ont trouvé le moyen de représenter au naturel & en relief sur de la cire colorée la structure intérieure des viscères contenus dans les principales cavités , l'ordonnance des muscles & le progrès des artères , des veines & des nerfs ; puisque par cette nouvelle invention , la structure de tous les organes frappe les yeux d'une manière beaucoup plus sensible que la gravure qui , n'étant point aidée du relief & du coloris , représente les choses moins distinctement que la cire sculptée & colorée : ce qui fait qu'entre une infinité de gens que leur curiosité porte à se vouloir connoître eux-mêmes par le moyen de l'anatomie , on voit un grand nombre de Dames qu'un esprit supérieur engage à s'instruire de bien des choses qui semblent être au-dessus de leur portée , se rendre sçavantes en anatomie , sans être détournées par l'horreur que l'on a naturellement d'un cadavre , ni par la mauvaise odeur qui en exhale.

Pour ce qui est des Chirurgiens , il faut qu'ils apprennent l'anatomie par la pratique , c'est-à-dire par la dissection , afin qu'ils sçachent plus précisément les routes qu'ils doivent suivre , en faisant leurs incisions , pour éviter de donner atteinte aux parties qu'il est à propos de conserver.

Quoique le corps humain soit le sujet propre de l'anatomie , les Chirurgiens ne doivent pas pourtant laisser de s'exercer sur le corps des brutes , tant pour acquérir l'adresse de la dissection , que pour faire sur le corps des animaux vivans des démonstrations que l'on ne peut faire sur les cadavres : comme , par exemple , les expériences propres à démontrer la circulation du sang , les veines lactées , le canal thorachique , le réservoir du chyle & les vaisseaux lymphatiques ; ces sortes d'expériences ne pouvant pas se faire sur le corps humain vivant. De plus , au défaut des cadavres humains que l'on ne peut pas toujours avoir , on se sert du corps des brutes , dont on compare les organes à ceux de l'homme , afin d'en connoître la différence ; & c'est ce qu'on appelle anatomie comparée.

ANATOMISTE , *Anatomista*. Ce mot , dans son étymologie , signifie celui qui sçait disséquer. On donne aussi ce

nom à ceux qui enseignent l'anatomie , ou qui sont auteurs en ce genre. MM. Winslow , Petit , Disdier , Duverney , Albinus , &c. sont des excellens Anatomistes.

ANATOMIQUE, *anatomicus, a, um* ; ce qui appartient à l'anatomie. Observations *anatomiques* , préparations *anatomiques* , injections *anatomiques* , démonstrations *anatomiques* , Ecoles *anatomiques*.

ANCON, *ἀγκών*, mot , comme on voit , purement grec, usité en anatomie pour signifier la courbure du bras en-dehors , ou la pointe du coude sur laquelle on s'appuie. On l'appelle autrement olécrâne.

ANCONÉ, *anconeus* , dérivé du grec *ἀγκύαι* , qui signifie l'os du coude , ou l'apophyse olécrâne. On donne cette épithète à quatre muscles qui vont s'attacher à l'apophyse ancon. Trois de ces muscles s'unissent si intimément ensemble , qu'ils forment un vrai muscle *triceps*.

Le grand *anconé* ou long extenseur est attaché supérieurement à la partie supérieure de la côte inférieure de l'omoplate , & à son col. De là il va se terminer , en s'unissant intimément avec l'*anconé* externe & interne , par un tendon large qui s'attache en forme d'aponévrose à l'olécrâne.

L'*anconé* externe ou court extenseur , prend ses attaches de la tête au-dessous de l'humerus , & se termine , en s'attachant tout le long de la partie latérale externe de l'humerus , & en s'unissant intimément avec le grand *anconé* , à la partie latérale de l'olécrâne.

L'*anconé* interne est attaché supérieurement au-dessous du grand rond , le long du ligament de la ligne saillante qui répond au condyle interne , le long de la partie moyenne & inférieure du grand *anconé* , & va se terminer à la partie latérale interne de l'olécrâne.

Le petit *anconé* est attaché à la partie inférieure du condyle externe de l'humerus , & se termine le long de la partie latérale externe postérieure & supérieure du cubitus à côté de l'olécrâne.

ANCUNULENTES , *ancunulenta* , nom qu'on donne aux femmes dans le tems qu'elles ont leurs regles , parce qu'on les regarde alors comme souillées.

ANCYROÏDE, *ancyroides processus* , *ἀγκυροειδής*. On donne ce nom à l'apophyse coracoïde de l'omoplate. Voyez CORACOÏDE.

ANDRANATOMIE ou **ANDROTOMIE**, *ἀνδραντομή* ou *ἀνδροτομή*, de *ἀνὴρ*, homme, & de *τέμνω*, couper ; dissection du corps humain, & particulièrement de l'homme.

ANDROTOMIE. Voyez **ANDRANOTOMIE**.

ANFRACTUOSITÉ. Il se dit des différentes cavités ou sillons profonds formés par les bourlets du cerveau dans sa surface, & qui ressemblent fort à des circonvolutions d'intestins. La pie-mere s'insinue dans ces anfractuosités, & en tapisse de part & d'autre les parois. L'os ethmoïde dans sa substance a beaucoup d'anfractuosités ou cellules, formées par les lames osseuses qui le composent.

ANGEIO-GRAPHIE, *angeio-graphia*, composé d'*ἀγγεῖον*, vaisseau, & de *γράφω*, décrire, c'est-à-dire, description des vaisseaux, artères ou veines.

ANGEIO-LOGIE, *angeio-logia*, dérivé du grec *ἀγγεῖον*, vaisseau, & *λόγος*, discours ; c'est-à-dire, discours sur les vaisseaux. C'est la partie de l'anatomie qui donne la description des artères & des veines.

ANGEION, *ἀγγεῖον*, vaisseau, artère ou veine, &c.

ANGEIO-TOMIE, *angeio-tomia*, dérivé du grec *ἀγγεῖον*, vaisseau, & de *τέμνω*, disséquer ; c'est-à-dire, administration anatomique des vaisseaux.

ANGEIO-HYDRO-GRAPHIE, *angeio-hydro-graphia*, *ἀγγεῖον*, vaisseau ; *ὕδωρ*, eau ; & *γράφω*, décrire : c'est-à-dire, description des vaisseaux lymphatiques.

ANGEIO-HYDRO-LOGIE, *angeio-hydro-logia*, du grec *ἀγγεῖον*, vaisseau ; *ὕδωρ*, eau ; & *λόγος*, discours : c'est-à-dire, discours raisonné sur les vaisseaux lymphatiques.

ANGEIO-HYDRO-TOMIE, *angeio-hydro-tomia*, du grec *ἀγγεῖον*, vaisseau ; *ὕδωρ*, eau ; & *τέμνω*, disséquer : c'est-à-dire, administration anatomique des vaisseaux lymphatiques.

ANGEIO-LOGIE. Voyez **ANGEIO-LOGIE**.

ANGIOLOGIE. Voyez **ANGEIO-LOGIE**.

ANGLE. Il se dit de différentes parties qui forment un angle solide ou linéaire. C'est dans ce sens que l'on distingue dans les pariétaux qui ont la figure d'un quarré, quatre angles : dans l'omoplate qui a la figure d'un triangle, trois angles : dans les yeux, les bords de la paupière tant supérieure qu'inférieure, étant considérés comme deux lignes qui se rencontrent, d'un côté aux parties latérales du nez, & de

l'autre au côté opposé ; on a donné à ces points de rencontre le nom d'*angle* ou *canthus*, distingué en interne & en externe : le premier est du côté du nez, & le second du côté opposé.

L'angle du pubis est formé par la rencontre des deux os pubis ; l'angle de cet os, par son corps & sa branche ; les angles de la bouche sont formés par le concours des lèvres ; l'angle de la mâchoire inférieure est formé par le concours de ses branches avec son corps, &c. &c.

ANGOS, ἄγγος. C'est la même chose que ἀγγείον, qui signifie un vaisseau en général, ou un réservoir des humeurs. Hippocrate ne s'en est servi qu'une seule fois, *lib. 6 Epid.* pour signifier l'*uterus*.

ANGULAIRE. Il se dit de quelques parties relatives à d'autres qui ont la figure d'un angle.

Les quatre apophyses *angulaires* du coronal sont ainsi nommées, parce qu'elles répondent aux angles des yeux.

Le muscle *angulaire* de l'omoplate s'appelle ainsi, parce qu'il s'attache à l'angle postérieur supérieur de l'omoplate. On le nomme aussi le *releveur*.

L'artere *angulaire* ou maxillaire inférieure répond à l'angle de la mâchoire inférieure.

On donne le nom d'*angulaires* aux dents canines, parce qu'elles font une espèce d'angle qui sépare les dents molaires d'avec les incisives.

ANIMAL. On donne ce nom à tout corps organisé, doué de vie & d'un mouvement volontaire. L'homme est un animal raisonnable, capable de penser & d'agir. Le mot *animal* est un terme générique, parce qu'il convient aussi bien aux autres animaux qu'à l'homme. Je peux dire : un chien, un chat, &c. est un animal. Mais le mot raisonnable est le terme spécifique qui distingue l'homme de tout autre animal.

ANIMALCULE, *animalculus*, petit animal. On entend ici par ce mot les animaux si petits qu'on ne peut les voir qu'à l'aide du microscope, tels que sont ceux de la semence. Voyez SPERMATIQUES (animaux).

ANIMALES, fonctions animales. Ce sont les mouvements & ce qu'il y a de corporel dans les sensations, dans l'imagination & dans la mémoire. Ces fonctions sont quel-

quelques fois volontaires & involontaires. Voyez FONCTION.

ANIMAUX spermaticques. Voyez SPERMATIKQUES.

ANIMAUX , esprits animaux. Voyez ESPRIT.

ANIMELLES , *animellæ*. On donne ce nom aux glandes salivaires situées sous les oreilles , tout le long de la mâchoire inférieure. On les appelle encore *lacticia*.

ANI-SCALPTOR , d'*anus* , le fondement , & *scalpo* , gratter. C'est le nom du muscle long dorsal , appelé autrement *torche-cul* , parce que ce muscle sert au mouvement nécessaire à cette opération.

ANNEAU , *annulus* , petit corps circulaire que l'on met au doigt. C'est dans ce sens que nous donnons ce nom à des parties qui sont de même circulaires.

On donne le nom d'*anneau* à l'écartement des fibres de l'oblique externe de l'abdomen vers sa partie inférieure pour le passage du cordon spermaticque dans les hommes , & du ligament rond dans les femmes.

L'intestin & l'épiploon s'engagent quelquefois dans cet anneau , & forment des descentes ou hernies *inguinales*.

ANNULAIRE , *annularis* , *e* , adj. Tout ce qui a la forme d'un *anneau*. Le second cartilage du larynx s'appelle *annulaire* & *cricoïde*.

Le ligament *annulaire* est un ligament du carpe ou poignet. Son usage est de restreindre les tendons des différens muscles de la main & des doigts , afin d'empêcher qu'ils ne se dérangent quand ils agissent.

Le ligament du tarse est aussi nommé *annulaire* , ainsi que le sphincter de l'anus , à cause de sa figure.

Pour les ligamens *annulaires* en général , voyez LIGAMENT.

Le quatrième doigt de la main s'appelle *annulaire* ; parce que c'est celui qu'on orne d'une bague ou d'un anneau.

Willis donne le nom de protubérance *annulaire* à une éminence en forme d'anneau , formée par l'union des cuisses , des bras de la moëlle allongée , & de deux productions médullaires subalternes du cervelet , qui ceignent le tout en manière d'anneau.

Enfin on donne le nom d'*annulaire* à une veine , *annularis vena* , qui est située entre le doigt annulaire & le

petit doigt, qu'Actius veut qu'on ouvre dans les maladies de la rate.

ANONYME, *anonymus*, ἀνώνυμος, d'a privatif, & ὄνομα, nom. C'étoit autrefois une épithète du second cartilage du larynx, auquel on a donné dans la suite le nom de cricoïde & d'annulaire. Il y a d'autres parties, comme trous, &c. qui ont été nommées anonymes; & dans la suite on a donné des noms à quelques-unes.

ANTAGONISME, dans l'œconomie animale, c'est l'action d'un muscle dans un sens opposé à celle d'un autre muscle son antagoniste.

ANTAGONISTE, *antagonista*, de ἀντὶ, contre, & de ἀγωνίζομαι, j'agis. C'est le nom qu'on donne aux muscles qui ont des actions directement opposées. Tels sont dans tous les membres le fléchisseur & l'extenseur, dont l'un raccourcit le membre, & l'autre l'étend.

Nous avons quelques muscles solitaires & sans aucun antagoniste; comme le cœur, &c.

Tous les muscles abducteurs & adducteurs sont antagonistes les uns des autres.

ANTÉRIEUR. Il se dit de toutes les parties qui sont tournées vers le plan vertical que l'on conçoit passer sur la face, sur la poitrine, le bas-ventre, &c. & perpendiculaire au plan qui divise le corps en deux parties égales & symétriques.

ANTHELIX, ἀνθέλιξ, d'ἀντι, contra, & ἑλιξ, Eminence du cartilage de l'oreille, située devant l'hélix; c'est ce qui l'a fait nommer ainsi: ou bien c'est le circuit intérieur de l'oreille externe, ainsi nommé par opposition au circuit extérieur, appelé hélix.

ANTHEREDU, ἀνθερεὼν. Ce mot signifie le menton.

ANTHROPE, ἀνθρωπῶν ou ἀνθρωπέν, en sous-entendant δόξα, *pellis*; ἀνθρώπος, un homme. La peau humaine, à laquelle Hérodote donne ce nom, comme Vesale l'observe, liv. 2, ch. 5.

ANTHROPO-GRAPHIE, *anthropo-graphia*, composé de deux mots grecs, ἀνθρώπος, homme, & γράφω, j'écris, je décris; c'est-à-dire, description de l'homme. On divise cette partie en deux autres, dont l'une concerne la description des parties solides, & l'autre celle des parties fluides: *somato-graphie* & *hydro-graphie*.

ANTHO-

ANTHROPO-LOGIE, *anthropologia*, composé de deux mots grecs, *άνθρωπος*, homme, & de *λόγος*, traité; c'est-à-dire, discours raisonné sur l'homme. On divise cette partie en deux autres, dont l'une conserve les parties solides, & l'autre les parties fluides : *somato-logie* & *hydro-logie*.

ANTHROPO-METRIE, *άνθρωπομετρία*, d'*άνθρωπος*, un homme, & *μέτρον*, mesure. On entend par-là la vue de l'homme, suivant toutes ses dimensions.

ANTHROPOSOMATOLOGIE, description du corps humain ou de sa structure.

Ce mot est composé du grec *άνθρωπος*, homme ; *σῶμα*, corps ; & *λόγος*, traité : c'est-à-dire, traité du corps de l'homme.

ANTHROPO - SOPHIE, *άνθρωποσοφία*, d'*άνθρωπος*, un homme, & *σοφία*, sagesse ou connoissance. La connoissance de la nature de l'homme.

ANTHROPO - TOMIE, *anthropo-tomia*, composé de deux mots grecs, *άνθρωπος*, homme, & *τέμνω*, disséquer ; c'est-à-dire, administration anatomique du corps humain. On divise cette partie en deux, dont l'une indique les préparations des parties solides, & l'autre celle des parties fluides. *Voyez* SOMATOTOMIE.

ANTI-CŒUR. *Voyez* AVANT-CŒUR.

ANTI-LOBE, *anti-lobium*, *άντιλόβιον* & *άντιλοβις*, partie de l'oreille opposée au lobe. C'est apparemment le *tragus*.

ANTIPATHIE, *άντίπαθεια*, d'*άντι*, contre, & *πάθος*, affection. Antipathie, c'est l'aversion que nous avons pour une chose ou pour quelqu'un préférablement à tout autre. *Voyez* SYMPATHIE.

ANTI-PERISTALTIQUE, *adj.* de *άντι*, contre, & *περισταλτικός*, comprimant. C'est dans les intestins un mouvement contraire au mouvement péristaltique. Le mouvement péristaltique est une contraction des fibres des intestins du haut en bas, & le mouvement *antipéristaltique* en est une contraction du bas en haut.

ANTI-PROSTATES. Un peu au-dessous & en-devant de la glande prostate se rencontrent sous les muscles accélérateurs de la verge & à chaque côté de l'uretre, deux petits corps glanduleux, aplatis & de figure oblongue, dont les canaux excréteurs sont très-longs ; car après avoir percé le

tissu spongieux de l'uretre , ils viennent s'ouvrir environ la partie moyenne de ce canal , pour y déposer la liqueur capable de l'humecter , de le lubrifier & le garantir ainsi des impressions trop fortes des sels dont se trouvent chargées les urines. Ce sont ces deux petites glandes que les Anatomistes nomment les prostates inférieures , ou les anti-prostates.

ANTI-STERNUM , ἀντίστερνον , d'ἀντι, contre , & στέρνον, le sternum. On donne ce nom au dos , à cause qu'il est opposé au sternum.

ANTI-THENAR , ἀντίθεναρ , nom que les Anatomistes donnent à plusieurs muscles , autrement appelés *adducteurs*.

Ce mot est grec ; il est composé d'ἀντι, contre, & de θέναρ, la paume de la main , à cause que ces muscles agissent en antagonistes aux thenars & abducteurs.

L'anti-thenar ou adducteur du pouce de la main s'attache tout le long de l'os du métacarpe , qui soutient le doigt du milieu , à celui du doigt index , & s'insere à la partie latérale de la première & à la partie supérieure de la seconde phalange du pouce , en recouvrant l'os sésamoïde interne : c'est le mésiothenar.

L'antithenar ou adducteur du gros orteil s'attache à la partie antérieure de la face inférieure du calcaneum , au grand os cunéiforme , & va se terminer à l'os sésamoïde externe.

ANTI-TRAGIEN , muscle de l'oreille. Voyez OREILLE, MUSCLE.

ANTI-TRAGUS , ἀντίτραγος , d'ἀντι, contre, & τράγος , éminence du cartilage de l'oreille , ainsi nommée parce qu'elle est devant le *tragus*.

ANTONNOIR de l'ethmoïde. On nomme ainsi un trou de l'os ethmoïde , qui laisse passer dans le nez la morve séparée dans les sinus frontaux.

ANTONNOIR du rein. On donne ce nom aux capsules membraneuses qui enveloppent les mammelons du rein.

ANTRE de hygmor , cavité découverte dans le sinus de chaque os de la mâchoire , appelé autrement *sinus maxillaire*.

L'antre du pylore est une grande cavité dans le fond de l'estomac à droite.

ANUS , la plus basse extrémité de l'intestin *rectum* , ou l'orifice du fondement.

Anus est aussi le nom que l'on a donné à une ouverture du cerveau, formée par la rencontre des deux convexités des tubercules antérieurs avec les convexités postérieures des couches des nerfs optiques.

AORTE, *aorta*, ἀορτή, *arteria magna, maxima, crassa, μεγάλη*. Ce mot est formé du grec ἀορτή, qui signifie vaisseau, sac, coffre, &c. C'est une artère qui s'élève directement du ventricule gauche du cœur, & de-là se partage dans toutes les parties du corps.

L'aorte s'appelle autrement la *grande artère*, parce qu'elle est le tronc duquel sortent les autres artères, comme de leur source, & le grand conduit ou canal par où le sang est porté dans tout le corps.

L'aorte, à sa sortie du cœur, se fléchit d'abord à droite, puis à gauche & en arrière, en formant un arc très-aigu.

On divise ordinairement l'aorte en *aorte ascendante* ou *supérieure*, & *aorte descendante* ou *inférieure*. L'aorte ascendante prend ce nom depuis sa sortie du cœur jusqu'à la fin de sa grande courbure; le reste de ce tronc, qui depuis l'arcade s'étend jusqu'à l'os sacrum, s'appelle *aorte descendante*.

L'aorte descendante se subdivise encore en portion supérieure, sçavoir, celle qui est située au-dessus du diaphragme; & en portion inférieure, & c'est cette portion qui suit depuis le diaphragme jusqu'à l'os sacrum.

Les branches que l'aorte en général produit immédiatement sont deux artères coronaires du cœur, deux artères sous-clavières, deux artères carotides, les artères bronchiales, les artères œsophagiennes, les artères intercostales, les diaphragmatiques inférieures, une artère cœliaque, une artère mésentérique supérieure, deux artères renales ou artères émulgentes, les artères spermaticques, une artère mésentérique inférieure, les artères lombaires, les artères sacrées, & les deux artères iliaques. Voyez chacune à son article particulier.

APARTHROSE, *aparthrosis*, ἀπάρθρωσις, *abarticulatio*, *abarticulation*.

APHRODISIE, *aphrodisia*, *aphrodisiasmus*, ἀφροδίσια, ἀφροδισιασμός, d'ἀφροδίτη, Venus. L'acte vénérien, le coït.

APHRODISIE, *aphrodisia*. Dans Johnson & Kulan, c'est

l'âge où l'on commence à être disposé à la génération, c'est-à-dire l'âge de puberté.

APONEVRO-GRAPHIE, *aponevro-graphia*, description des aponevroses.

APONEVRO - LOGIE, *aponevro-logia*. C'est la partie de l'anatomie, dans laquelle on donne la description des aponevroses.

Ce mot est composé du grec ἀπό, de νεῦρον, nerf, & de λόγος, traité ; c'est-à-dire, traité des nerfs, parce que les anciens se servoient du même mot *nerf* pour exprimer les *tendons*, les *ligamens* & les *nerfs*. On y ajoutoit des caractères particuliers.

APONEVROSE, *aponevrosis*, ἀπονέυρωσις, des mots grecs ἀπό & νεῦρον, nerf. C'est, parmi les Anatomistes, l'extension ou l'expansion d'un tendon à la manière d'une membrane, parce que les anciens attachoient au mot *nerf* l'idée des *nerfs*, *tendons* & des *ligamens*, en y ajoutant des caractères particuliers.

Les aponevroses sont donc des especes de membranes tissues de filets tendineux, qui couvrent & environnent les muscles dans différentes parties du corps, pour les fortifier.

Différens muscles se terminent par des aponevroses : tels sont les obliques & les transverses du bas-ventre, les occipitaux & les frontaux, grands dorsaux, les trapezes, les dentelés postérieurs, supérieurs & inférieurs, les rhomboïdes, l'extrémité inférieure des biceps & des triceps du bras, les extrémités des vastes, du crural & du droit antérieur de la cuisse, les grêles internes, &c.

Outre toutes ces aponevroses, on découvre autour de l'extrémité supérieure & de l'inférieure une espece de *gaine aponevrotique*, tissue non-seulement des filets des tendons de quelques muscles, mais encore de filets semblables, qui paroissent se détacher des os mêmes.

L'aponevrose palmaire, *aponevrosis palmaris*, est une expansion semblable, qui s'observe en-dedans de la main.

L'aponevrose plantaire, *aponevrosis plantaris*, est une espece de membrane forte, aponevrotique, couchée sur les muscles situés dans la plante du pied.

L'aponevrose temporale, *aponevrosis temporalis*, est une

toie aponévrotique d'un tissu serré , tendue sur les muscles temporaux.

APONEVROTIQUE. Il se dit des membranes qui ont quelque ressemblance avec l'aponévrose. C'est dans ce sens qu'on dit *membrane aponévrotique*.

APONEVRO-TOMIE , *aponevro-tomia* , administration anatomique des aponévroses.

APOPATEMA & APOPATHOS, ἀποπάτημα & ἀπόπαθος. Ces mots signifient également les commodités & les excréments.

APOPHYSE , nom composé de deux mots grecs ἀπὸ , & de φύω , croître. On appelle ainsi l'éminence d'un os , ou la partie éminente qui s'avance au-delà des autres.

Les apophyses prennent différens noms , par rapport à leur situation , leur usage & leur figure. Ainsi les unes s'appellent *coracoïdes* , *styloïdes* , *mastoïdes* , *obliques* , *transverses* ; d'autres , *trochanters* , &c. Voyez ces mots.

L'usage des apophyses en général est de rendre l'articulation des os plus solide , soit qu'elle soit avec mouvement ou sans mouvement , de donner attache aux muscles & d'augmenter leur action , en les éloignant du centre du mouvement.

APPAREIL , *apparatus* , se dit de quelques parties qui en accompagnent d'autres plus considérables & d'un caractère différent. L'*appareil ligamenteux* de la membrane capsulaire de l'articulation de l'astragal avec le naviculaire , l'*appareil ligamenteux* des tendons des fléchisseurs des doigts du pied , l'*appareil ligamenteux* qui unit la tête avec la seconde vertèbre. Voyez LIGAMENT.

APPENDICE , *appendix* , c'est une partie détachée en quelque sorte d'une autre partie , à laquelle cependant elle est adhérente ou continue.

Il y a des appendices membraneuses de différentes figures dans la plupart des parties intérieures du corps.

L'oreillette gauche du cœur a une petite appendice comme découpée dans une grande portion de sa circonférence.

APPENDICE vermiculaire de l'intestin cœcum. Voyez VERMICULAIRE.

APPENDICE xiphoïde. Voyez XIPHOÏDE.

APPETIT , *appetitus* , *appetentia* , ὀρεξις , ὄρεσιν , ἐπιθυμία .

envie qu'on a de manger & de boire. *Voyez FAIM, SOIF.*

APPROPRIATION. On entend par ce mot cette action de chaleur naturelle ou de la flamme vitale, en vertu de laquelle les humeurs & les esprits s'unissent & se joignent tellement avec les parties solides, qu'ils en sont inséparables, sans que celles-ci perdent la faculté de remplir leurs fonctions.

APRE, ligne âpre du fémur. C'est une ligne saillante & inégale, située environ vers le tiers supérieur du corps du fémur, & donne attache à des muscles voisins.

APRE ARTERE. *Voyez TRACHÉE-ARTERE.*

AQUEDUC, *aquæductus*, terme dont on se sert pour désigner certains conduits qu'on a trouvé avoir du rapport avec les aqueducs qui servent à conduire de l'eau d'un lieu dans un autre.

AQUEDUC de Fallope. A la face externe de l'os temporal on voit un trou appelé stilo-mastoidien, ou trou mastoïdien antérieur, qui est l'orifice du conduit de la portion dure du nerf auditif. Fallope a appelé ce conduit *aqueduc*, non pas par rapport à sa fonction, mais par rapport à sa ressemblance avec une espèce d'aqueduc de son pays.

AQUEUX, *aquosus*, *a*, *um*, qui participe ou qui est de la nature de l'eau, ou bien ce en quoi l'eau abonde ou domine.

Ainsi l'on dit que le lait consiste en parties *aqueuses* ou *séreuses*, & en parties *butyreuses*.

Conduits ou canaux aqueux. *Voyez LYMPHATIQUE.*

Humeur aqueuse. C'est la première ou l'antérieure des trois humeurs de l'œil. Elle occupe la chambre antérieure; elle laisse par l'évaporation un sel lixiviel, & au goût elle est un peu salée: elle s'évapore promptement, & toujours après la mort. Il est très-constant qu'elle se régénère, & qu'il y a par conséquent quelque source d'où elle coule sans cesse. Est-ce dans les vaisseaux sécréteurs, qu'Hovius croit avoir vus à l'extrémité de l'uvée, ainsi que la Charrière? Albinus a vu ses injections transuder par les extrémités des vaisseaux de l'iris: mais on n'est pas décidé à le croire, & l'analogie des liqueurs exhalantes qui viennent toutes des artères, persuade autre chose.

L'humeur aqueuse est repompée par des veines absorbantes, autrement, comme elle abonde sans cesse par les

arteres, elle s'accumuleroit, & l'œil deviendroît hydropique. D'ailleurs on fait par expérience que le sang épanché dans l'humeur aqueuse a été repompé. Elle circule donc : mais, encore une fois, quels en sont les conduits ? Nuck croit les avoir découverts. Ruisch en parle dans deux endroits. Santorini dans un aveugle a quelquefois vu des canaux pleins d'une liqueur rougeâtre. Hovius a cru découvrir de nouvelles sources, mais il les regarde comme artérielles, & il a nié qu'elles fussent des conduits particuliers. Mais comment d'une artère visible, dans un canal également sensible à l'œil, une autre liqueur que le sang pourroit-elle passer ? Il n'y a aucun exemple de ce fait dans le corps humain, qui empêche le sang même d'entrer dans un vaisseau d'un aussi grand diamètre.

ARACHNOÏDE, *arachnoïdeus*, se dit des membranes minces qui ressemblent aux toiles d'araignée. Ce mot est dérivé du grec ἀράχνη, une araignée, une toile d'araignée, & de ἴδος, forme, eu égard à la finesse de la membrane mince transparente du cerveau, que l'on croit ressembler à une toile d'araignée, & qui, selon quelques-uns, regne entre la dure-mère & la pie-mère, & enveloppe toute la substance du cerveau, la moëlle allongée, la moëlle de l'épine.

Plusieurs Anatomistes nient l'existence de cette troisième meninge ou membrane, & ils prétendent que l'on doit plutôt la regarder comme la lame externe de la pie-mère, dont la lame interne s'insinue dans les circonvolutions du cerveau.

Arachnoïde, ἀραχνοειδής, se prend aussi pour une tunique fine & déliée, qui enveloppe l'humeur cristalline de l'œil. Cette tunique est appelée par d'autres cristalloïde, ou capsule du cristallin. Il est aisé de la trouver dans les quadrupèdes, particulièrement dans le mouton, le bœuf, le cheval ; & quoiqu'il soit un peu plus difficile de la découvrir dans l'homme, néanmoins une personne qui l'a vue une seule fois, pourra la trouver assez vite.

Elle est adhérente par sa partie postérieure à la tunique vitrée. Dans l'homme, elle est deux fois aussi épaisse qu'une toile d'araignée, au moins par sa partie antérieure. Dans un bœuf, elle est encore aussi épaisse que dans l'homme.

& dans un cheval, elle est plus épaisse que dans un bœuf.

Cette tunique a trois usages, 1°. de retenir le crystallin dans le chaton de l'humeur vitrée, & d'empêcher qu'il ne change de situation; 2°. de séparer le crystallin de l'humeur aqueuse, & d'empêcher qu'il n'en soit continuellement humecté; 3°. les vaisseaux lymphatiques fournissent une liqueur qu'ils déposent dans sa cavité par le moyen de laquelle le crystallin est continuellement rafraîchi & tenu en bon état; de sorte que quand cette liqueur manque, le crystallin se sèche bientôt, devient dur & opaque, & peut même être réduit en poudre. *Voyez M. Petit, Mém. de l'Académie des Sciences, 1730, p. 622.*

ARBRE de vie du cervelet. Le cervelet étant ouvert suivant sa longueur, on observe que sa substance blanche représente de chaque côté une espèce d'arbre nommé de quelques-uns l'*arbre de vie*. *Voyez CERVELET.*

ARCADE, *arcus*, *arcuatio*, se dit des parties figurées en arc. L'*arcade alvéolaire*, pour signifier le contour formé par toutes les alvéoles; l'*arcade des muscles de l'abdomen*. Sous le ligament inguinal (*voyez INGUINAL*, ligament) passent l'extrémité inférieure du muscle *iliaque*, le tendon du *psoas*, fléchisseurs de la cuisse, & outre cela les vaisseaux cruraux, tant artère, veine que nerf, avec la graisse & les membranes qui les accompagnent. Cet espace, qui donne passage à toutes ces parties, est ce que l'on nomme communément l'*arcade des muscles du bas-ventre*, & c'est par-là que s'échappe aussi quelquefois une portion d'intestin ou d'épiploon, qui forme au haut de la cuisse une hernie appelée crurale, & assez ordinaire aux femmes, plus rare aux hommes.

ARCADE surciliere ou orbitaire. Chaque orbite est surmontée d'une avance sensible, qui couvre en partie & défend le globe de l'œil. Cette avance qu'on découvre à l'os coronal, s'appelle arcade surciliere ou orbitaire, & elle est interrompue dans sa partie qui approche du nez, par une impression en forme de poulie, qui donne passage au tendon d'un muscle de l'œil.

ARCHÉE, terme de physiologie, qui signifie *ancien* dans sa propre étymologie. Van-Helmont voulut exprimer par-là un être qui ne fût ni l'esprit pensant, ni un corps gros-

fier & vulgaire , mais quelque être moyen qui dirigeât toutes les fonctions du corps sain , guérît les maladies. Ce seroit perdre du tems , que de vouloir réfuter de pareilles extravagances.

ARÉOLE , *areola*. C'est ce cercle coloré qui entoure le mamelon. Ce cercle est d'un rouge agréable dans les filles , un peu plus obscur ou d'un rouge pâle dans les jeunes femmes , & tout-à-fait livide dans les vieilles. On remarque sur les aréoles tant des hommes que des femmes , des tubercules dont la situation n'est pas constante. Bidloo a observé qu'il s'écouloit de ces tubercules , lorsqu'on les comprime , une humeur limpide. Morgagni , *Adv. anat.* 1 , pag. 11 , ajoute qu'il s'en écoule quelquefois une humeur fort semblable au petit lait , & qu'il a même fait sortir de ces tubercules quelques gouttes de lait dans les hommes comme dans les femmes. Il dit même avoir vu des conduits laiteux dans trois femmes , tels que sont ceux de la papille , qui y aboutissent , desquels il a fait sortir à plusieurs reprises des gouttes de lait.

ARRIERE-DENT. On donne ce nom à la dernière dent molaire , parce qu'elle vient fort tard , & ordinairement dans l'âge de maturité.

ARRIERE - FAIX. C'est la membrane ou tunique dans laquelle étoit enveloppé l'enfant dans l'uterus. On l'appelle ainsi parce qu'il ne sort qu'après l'enfant , comme par un second accouchement. C'est aussi ce qui lui a fait donner le nom de *délivre*.

Les Médecins l'appellent aussi *secondine* , encore par la même raison. Il contient le placenta & les vaisseaux ombilicaux.

ARRONDI , *subrotundus* , qui est presque rond , nom d'un ligament situé entre l'os naviculaire & le cuboïde.

ARTÈRE , *ἀρτηρία* , dérivé des mots grecs *ἀήρ* , *aer* , air , & *τηρέω* , je conserve , parce qu'effectivement la trachée-artère conduit l'air dans le poumon ; & c'est-là le nom qu'on lui avoit d'abord donné. Les vaisseaux auxquels nous donnons le nom d'arteres , s'appelloient *veines saillantes* ou *internes* , par opposition aux veines qui ne battent point ; mais depuis qu'Erasistrate imagina que les vaisseaux que

nous nommons *arteres*, charioient l'air, on leur donna ce nom.

Les *arteres* sont des parties solides figurées en canaux membraneux, élastiques, qui ont la figure d'un cône allongé, lisses & polis intérieurement, sans valvules, si ce n'est dans le cœur, destinés à recevoir le sang du cœur, pour le distribuer au poumon & à toutes les parties du corps, en décroissant à mesure qu'ils se divisent en un plus grand nombre de rameaux.

Toutes les *arteres* du corps sont des branches de deux gros troncs, dont l'un vient du ventricule droit du cœur, & porte tout le sang au poumon, d'où on le nomme *artere pulmonaire*; l'autre part du ventricule gauche du cœur, & distribue le sang dans toutes les parties du corps: on l'appelle *aorte*.

Les Auteurs sont fort partagés sur la structure des *arteres*. Les uns ont multiplié les membranes, d'autres en ont diminué le nombre. Il y en a qui en admettent jusqu'à six, savoir, la *nerveuse*, la *cellulaire*, la *vasculaire*, la *glanduleuse*, la *musculaire* & la *tendineuse*.

M. de Haller n'en admet que deux, l'*interne* & la *charnue*; la *cellulaire* n'est que leur accessoire, & il ne regarde pas l'extérieure comme constante.

Les *arteres* ont, comme le cœur, un mouvement de *systole* & *diastole*. Voyez ces mots. Et ce sont ces mouvements qui en rendent la réunion bien difficile, sur-tout dans certaines parties, lorsqu'elles ont été ouvertes: ce qui souvent produit des anévrysmes. En voici deux exemples.

Au milieu d'octobre 1760, le nommé Etienne Daumon, de Jancy dans le Maçonnois, âgé de dix-huit ans, fut saigné à l'hôpital de Châlons par l'Eleve de M. Pacar Chirurgien de la Ville. L'*artere* fut ouverte, & le Chirurgien eut une peine étonnante pour arrêter le sang à l'aide des bandes & des compresses. Le bras s'enfla considérablement, & il fut pansé avec les liqueurs, ce qui diminua le gonflement; mais il resta à l'endroit de la piquure une tumeur grosse comme un poing. On employa encore les liqueurs & les compresses graduées, ce qui la réduisit à la grosseur d'un œuf. Le malade prit alors le parti de venir à Lyon,

pour y être traité dans l'hôpital. On le saigna , purgea , autant qu'il fut nécessaire , pour le préparer a l'opération. Pour pansément , on se contenta de compresses graduées & une bande.

Le 21 novembre l'opération fut faite de cette maniere.

Le malade ayant le bras droit tendu & appuyé sur un banc , le Chirurgien Major , assis sur une chaise un peu basse , fendit les tégumens & prolongea l'incision jusqu'au sang grumelé de l'artere ; il en détacha des caillots noirâtres & fort durs. L'artere mise à découvert donna par l'ouverture de la saignée un sang vermeil ; mais ayant refermé le tourniquet , on mit ordre à la saillie du sang. Quand la plaie fut bien débarrassée du sang qui formoit la tumeur , on mit sur le trajet de l'artere même , sur l'ouverture de la saignée , sept à huit doubles d'agaric ou amadou préparée , ensuite des bourdonnets de charpie , les compresses & le bandage ferré. D'abord que le malade fut dans son lit , on mit sur toute la main & l'avant-bras plusieurs compresses trempées dans l'eau-de-vie , & on tint la main au tourniquet & sur l'appareil , comme aux amputations des extrémités.

Pendant huit minutes le malade eut beaucoup d'inquiétude ; l'avant - bras étoit insensible. Cependant peu-à-peu le battement de l'artere se fit sentir très-faiblement , la chaleur se manifesta dans la partie. Le soir le battement de l'artere étoit plus fort ; mais le malade ne dormit point dans la nuit. Le lendemain il fut plus tranquille , & dormit ensuite toute la nuit. On lui donnoit tous les jours une potion.

Le 24 novembre on ôta la bande ; & après avoir mis un plumasseau de digestif sur tout l'appareil , on remit les compresses & la bande. Ce pansément se fit de même pendant trois jours.

Le 27 , le gonflement qui étoit survenu à la suite des compressions à l'avant-bras & au métacarpe , fut entièrement dissipé , & le malade tenu à une diete sévère , prenoit bon appétit.

Le 28 , on leva toute la charpie qui tamponnoit la plaie ; & y laissant toujours l'amadou , on employoit un plumasseau de digestif simple. La suppuration s'établit au mieux ; elle étoit fort louable & bien liée. Cependant il survint au bord de la plaie un petit point de pourriture qui ne dura

que deux jours , à l'aide des liqueurs qui entroient toujours dans le pansement ordinaire. L'artere ne donna jamais une goutte de sang.

Le 11 décembre on leva toute l'amadou ; mais sous elle on découvrit un escarre de gangrene , qui donna de l'inquiétude , à cause des ravages qu'elle fait dans cet hôpital. On employa alors le baume de Fioraventi & les liqueurs , ainsi que le digestif simple.

Le 19 du courant l'escarre se détacha très-bien , & sous lui on ne vit point d'artere , ce qui fut un grand sujet de joie , parce qu'on ne douta pas qu'elle n'eût échappé à la gangrene.

On se servit alors du digestif simple & des liqueurs pendant dix jours , & à chaque pansement l'on voyoit le fond vermeil de la plaie se remplir de chairs solides & grenues.

Le 29 de décembre on ne se servit que de digestif , parce que les chairs étoient de niveau , & la cicatrice commençoit à se faire. On vint ensuite à la charpie sèche , pour moriginer la saillie des chairs , qu'il falloit souvent saupoudrer d'alun calciné. Enfin le 4 février 1761 on finit de panser le malade , & la cicatrice fut très-solide. Il a un peu de peine à étendre le bras droit aussi loin que le gauche.

Le 16 juillet 1761 on fit à l'Hôtel-Dieu l'opération de l'anévrisme au bras droit à la nommée Jeanne - Françoise Bernard , de Manigou en Savoye , âgée de vingt-cinq ans. Le 8 mai de la même année elle avoit été saignée dans son village , & on avoit ouvert l'artere. Lorsque la malade arriva , elle avoit une tumeur sur le trajet du vaisseau , de la grosseur d'un petit œuf. L'opération , après une préparation convenable , fut faite en ouvrant les tégumens , pour faire sortir les grumeaux de sang durcis , presque carnifiés & noirâtres. L'artere ensuite darda avec force ; le tourniquet mis à l'aisselle arrêta le sang. On mit quatre doubles d'amadou sur l'ouverture de l'artere , de la charpie par-dessus , & enfin le bandage ferré. On lâcha un peu le tourniquet , & le sang ne sortoit pas. Un quart-d'heure après , le bras paroissoit un peu chaud ; mais on ne sentoît point de poulx. Le 20 il sortit un peu de sang gâté & puant. La gangrene s'empara de tout le bras , & la malade mourut le 27 juillet.

L'aorte , en se divisant & subdivisant , prend plusieurs

noms , ce qui établit autant d'arteres , qui toutes cependant viennent immédiatement ou médiatement de l'aorte. Pour ne pas mettre ici une répétition évidente , nous donnerons la description de chaque artere dans son lieu & son rang.

ARTÉRIEL , ce qui a rapport ou ce qui appartient aux arteres. On pense que le sang artériel est plus chaud , plus vermeil , plus spiritueux que le sang veineux.

Le conduit *artériel* dans le fœtus est un canal de communication entre l'aorte & l'artere pulmonaire , par lequel le sang passe de l'artere pulmonaire dans l'aorte , tant que l'enfant n'a pas respiré. Lorsque le sang trouve une issue par les poumons au moyen de la respiration , ce conduit se ferme , les parois se rapprochent & forment le ligament *artériel*.

La veine *artérielle* , ou la veine pulmonaire.

ARTERIO-GRAPHIE , *arterio-graphia* , description des arteres.

ARTERIOLE , *arteriola* , petite artere.

ARTERIO-LOGIE , *arterio-logia* , discours raisonné sur les arteres.

ARTERIO-TOMIE , *arterio-tomia* , dissection ou préparation anatomique des arteres.

ARTÉRIEUX , euse , qui tient de la nature de l'artere , veine artérielle. C'est le nom de l'artere pulmonaire. *Voyez* PULMONAIRE.

ARTERIO-PITUITEUX. Ruysch a fait connoître dans les narines , des vaisseaux singuliers qu'il nomme *arterio-pituiteux* , qui rampent suivant la longueur des narines , & font de longues aréoles réticulaires.

ARTHRODIE , *ἀρθωδία* , mot formé du grec *ἄρθρον* , articulation , & de *δέχομαι* , je reçois. C'est une espece d'articulation , dans laquelle la tête plate d'un os est reçue dans une concavité peu profonde d'un autre os : telle est l'articulation des os du métacarpe avec les premières phalanges des doigts , des apophyses obliques des vertebres entre elles , &c.

ARTHRON , *ἄρθρον* , jointure. *Voyez* ce dernier. Les anciens ont nommé *ἄρθρον* l'articulation des os avec mouvement ; & l'articulation sans mouvement est nommée par eux symphyse , *συνφυσις*.

ARTHROSE , *arthrosis* , *ἀρθρωσις* , d'*ἄρθρω* , articuler. Ce

mot est synonyme à articulation. *Voyez* ce dernier.

ARTICULAIRE, *articularis*, *e*, qui appartient à l'articulation.

L'apophyse *articulaire* du temporal n'est autre chose que la base de l'apophyse zigomatique, où, pour mieux dire, qu'un rebord osseux assez considérable, qui paroît à la circonférence de la cavité glénoïde de cet os, & qui sert à fortifier considérablement l'articulation de la mâchoire inférieure. C'est pour cette raison qu'elle porte le nom d'apophyse *articulaire*.

Chaque vertebre a quatre apophyses latérales, sçavoir, deux à chaque côté, une en-haut, & une en-bas. On leur donne le nom d'apophyses articulaires, parce qu'elles s'articulent les unes avec les autres, c'est-à-dire, les deux supérieures d'une vertebre avec les deux inférieures d'une autre vertebre. On les nomme *obliques*, parce qu'elles le sont par rapport à celles avec lesquelles elles s'articulent. On les distingue en apophyses obliques supérieures ou ascendantes, & en apophyses obliques inférieures ou descendantes. Ces quatre sont les plus petites de toutes dans chaque vertebre, & elles ont chacune une facette cartilagineuse.

On donne aussi le nom d'*articulaire* à certains ligamens qui servent aux articulations. *Voyez* LIGAMENT.

Enfin *articulaire* est le nom du nerf axillaire. *Voyez* ce dernier, & NERF.

ARTICULATION, *ἄρθρωσις*, *articulatio*, *articulus*, *conjunctio*, *nodus*, *commisura*, *structura*, *compages*, *compositio*, *syntaxis*. Ce mot se dit de la manière dont les os sont naturellement assemblés les uns avec les autres. Ce mot est dérivé du grec *arthron*, qui vient de *arho* qui signifie *j'adapte*, *j'ajuste*, parce qu'effectivement les os sont ajustés d'une manière propre aux usages auxquels ils sont destinés.

Les anciens, dans l'explication des articulations, ont employé des termes qui ont paru embarrassans à plusieurs modernes, ce qui les a engagés à en substituer d'autres pour en faciliter l'intelligence, sur-tout à la jeunesse. Pour bien remplir notre objet, nous croyons qu'il est nécessaire d'exposer ici les deux explications.

Des articulations , suivant les Anciens.

Tous les os du corps , selon le sentiment des anciens , sont articulés & joints ensemble en deux manieres , ſçavoir , ou avec mouvement , ou ſans mouvement. L'articulation des os avec mouvement eſt ce qu'ils ont appellé *arthron* ; & celle qui n'en eſt pas , eſt nommée par eux *ſymphife*.

L'*arthron* eſt diviſé en deux eſpeces générales d'articulations , ſçavoir , en *diarthroſe* , ou articulation lâche & libre ; & en *ſinarthroſe* , ou articulation ferrée , gênée & obſcure.

La *diarthroſe* , ou articulation libre , eſt ſubdiviſée en trois eſpeces , ſçavoir , en *énarthroſe* , *arthrodie* & *gyn-glime*.

L'*énarthroſe* ſe fait , lorsqu'une groſſe tête eſt reçue dans une cavité profonde & qui lui eſt proportionnée : telle eſt la réception de la tête du fémur dans la cavité profonde , appellée *cotyloïde* , des os des hanches.

L'*arthrodie* au contraire ſe fait , lorsqu'il y a une diſproportion entre la tête reçue & la cavité qui la reçoit : telle eſt la tête de l'humerus & la cavité ſuperficielle , ou glénoïde de l'omoplate deſtinée à la recevoir.

Enfin le *gyn-glime* ſe fait , lorsque deux os ſe reçoivent mutuellement , ou , ce qui eſt le même , par une réciproque union de deux os : telle eſt l'articulation de l'humerus avec le cubitus. On peut diſtinguer quatre eſpeces de *gyn-glime* , ſçavoir , le *gyn-glime* proprement dit , le *gyn-glime* éloigné , le *gyn-glime* latéral , & le *gyn-glime* par pivot.

Le *gyn-glime* proprement dit eſt la réception mutuelle de deux os dont le mouvement eſt borné à l'extenſion & à la flexion : telle eſt l'articulation du cubitus avec l'humerus.

Le *gyn-glime* éloigné , lorsqu'y ayant trois os dans une partie , celui du milieu reçoit le ſupérieur , & eſt reçu en même tems lui-même par l'inférieur : telle eſt l'articulation des vertebres entre elles par leur corps.

Le *gyn-glime* latéral ſe fait , lorsqu'un os reçoit ſupérieurement un autre os , dont il eſt reçu inférieurement : telle eſt la jonction des deux os de l'avant-bras , puis-que le cu-

bitus reçoit supérieurement le radius , dont il est reçu lui-même inférieurement.

Enfin le gynglime par pivot est celui qui se rencontre lorsqu'un os tourne autour d'un autre , comme une roue autour de son essieu : telle est l'articulation de la premiere vertebre du col avec la seconde. Voilà quelles sont les articulations avec mouvement sensible & manifeste ; voyons à présent celles qui se font avec des mouvemens gênés & obscurs.

La sinarthrose est la seconde espece d'articulation avec mouvement ; mais dans celle-ci il est gêné , ferré , & beaucoup moins sensible que dans la précédente. On peut néanmoins la diviser , de même que la diarthrose , en énarthrose , arthrodie & gynglime.

L'énarthrose avec mouvement gêné est la réception d'une grosse tête dans une cavité qui lui est proportionnée , mais où le mouvement est très-peu sensible : telle est l'articulation de la tête de l'os astragal avec la cavité de l'os sca-phoïde ou naviculaire du tarse.

L'arthrodie avec mouvement gêné & obscur se fait lorsque la tête d'un os est reçue dans une cavité qui ne lui est pas proportionnée : telle est la jonction de la premiere avec la seconde rangée des os du carpe.

Le gynglime avec mouvement ferré est la réception mutuelle de deux os , sans qu'il y ait beaucoup de mouvement. On peut établir aussi trois especes de gynglime avec mouvement gêné , sçavoir , le gynglime proprement dit , le gynglime éloigné , & le gynglime latéral.

Le gynglime proprement dit avec mouvement obscur est comme la jonction du calcaneum avec l'os astragal.

Le gynglime éloigné du même genre se fait par l'union des vertebres dorsales entre elles par leur corps.

Enfin le gynglime latéral avec mouvement ferré se trouve dans la réception mutuelle du tibia & du peroné , le tibia étant reçu supérieurement par le peroné , par qui il est reçu à son tour inférieurement.

Si on n'établit point ici de gynglime par pivot avec mouvement gêné , c'est qu'il est impossible qu'un os tourne autour d'un autre , sans qu'il y ait un mouvement libre & sensible , & qu'ici il doit être gêné & obscur.

Pour

Pour combiner à présent en précis tout ce qu'on vient de dire, il faut remarquer seulement que la diarthrose, qui est l'articulation avec mouvement aisé, & la sinarthrose qui est l'articulation avec mouvement difficile, sont toutes les deux également divisées en énarthrose, arthrodie & gynglime. L'énarthrose se fait toutes les fois qu'une grosse tête est reçue dans une cavité profonde & qui lui est proportionnée. Le mouvement est-il libre? ce sera une énarthrose de diarthrose: est-il gêné? ce sera une énarthrose de sinarthrose. L'arthrodie se fait, lorsqu'une tête est reçue dans une cavité qui ne lui est pas proportionnée. Le mouvement est-il libre? ce sera une arthrodie de diarthrose: le mouvement est-il gêné? ce sera une arthrodie de sinarthrose. Enfin le gynglime se fait par la réception mutuelle ou réciproque de deux os. Le mouvement est-il libre? c'est un gynglime de diarthrose: le mouvement est-il gêné? c'est un gynglime de sinarthrose. Il en est de même des autres especes de gynglime, qui seront des gynglimes de diarthrose, dès qu'ils permettront un mouvement libre; & au contraire des gynglimes de sinarthrose, s'ils ne permettent que des mouvemens difficiles.

La seconde espece d'articulation générale est la symphise, dans laquelle les os sont unis de façon à n'exécuter aucun mouvement. Les anciens ont établi deux sortes de symphise, sçavoir, une qui se fait sans moyen, & l'autre qui se fait avec moyen. La symphise sans moyen, que quelques Auteurs confondent avec la syncondrose, est de trois especes, sçavoir, la suture, l'harmonie & la gomphose.

La suture est une espece d'engrainure, dans laquelle l'union de deux os se fait en maniere de deux feuillets de scie entrelacés l'un dans l'autre au moyen de leurs dentelures: telle est la jonction des os du crâne entre eux.

L'harmonie est l'union de deux os par une simple application, enforte qu'elle ne présente point de dentelures. Les anciens ont cité pour exemple de l'harmonie, la jonction de quelques-uns des os de la face.

Enfin la gomphose ou l'enchâssement se fait, lorsqu'un os est comme enclavé dans un autre, à-peu-près comme une cheville ou un clou dans du bois. Cette espece de sym-

phise est sensiblement marquée dans l'enchâssement des racines des dents dans les fosses alvéolaires.

La seconde espece de symphise, ou celle qui est avec moyen, est aussi divisée en trois, sçavoir, en sinévrose, sinchondrose, & sifarcose.

La sinevrose unit les os par le moyen des ligamens, comme l'est l'os hyoïde aux apophyses stiloïdes des temporaux.

La sinchondrose joint les os ensemble par le moyen des cartilages, comme le sont les os pubis entre eux, & les vertebres par leurs corps.

La sifarcose enfin unit des os ensemble par le moyen des chairs : telle est la jonction de l'omoplate avec les côtes par le secours des muscles.

Quelques-uns ajoutent une quatrieme espece de symphise avec moyen, qu'ils appellent *meningose*, dans laquelle les os sont unis au moyen des membranes, ainsi que le sont les os du crâne dans le fœtus, les sutures n'étant pas encore formées.

Des articulations, suivant les Modernes.

Les modernes ont rangé toutes les articulations sous quatre especes générales, qui sont, le genou, la charniere, la coulisse & le pivot.

L'articulation par genou se fait toutes les fois qu'une tête plus ou moins grosse se trouve reçue dans une cavité plus ou moins profonde, & que le mouvement est libre en tout sens : telle est l'articulation de la tête du fémur dans la cavité profonde des os des hanches, & celle de la tête de l'humerus dans la cavité superficielle de l'omoplate.

Le genou a été divisé en genou parfait & en genou imparfait ; le parfait est celui qui se passe dans l'articulation du bras avec l'omoplate, parce que le mouvement y est très-libre, très-étendu, & que le membre peut s'éloigner considérablement du tronc. Le genou imparfait est celui qui se rencontre dans l'articulation du fémur avec les os des hanches, dans laquelle le mouvement se trouve moins libre que dans le précédent.

Le genou est encore divisé en vrai & en faux. Le genou vrai se rencontre dans les deux exemples que l'on vient de citer ; & le faux , dans l'articulation de la premiere phalange du pouce avec l'os trapeze du carpe.

La charniere est une articulation dans laquelle le mouvement se trouve borné à l'extension & à la flexion ; elle est comparée communément à la charniere des tabatieres & à celle des volets de fenêtrés : telle est l'articulation de l'humérus avec le cubitus.

La coulisse est l'union de deux os , qui se fait de telle sorte qu'ils glissent l'un sur l'autre en maniere de chassis : telle est l'articulation qui se passe entre les apophyses obliques ascendantes & les obliques descendantes des vertebres , lesquelles glissent les unes sur les autres dans les différens mouvemens que l'épine du dos exécute.

Enfin l'articulation par pivot est celle qui se fait lorsqu'un os tourne autour d'un autre , comme la premiere vertebre autour de l'apophyse dentiforme de la seconde.

Les modernes n'ont presque rien changé à la symphise , si ce n'est qu'ils ont réfuté la symphise sans moyen des anciens ; & quant à la symphise avec moyen , ils en ont seulement adouci les termes ; c'est-à-dire , qu'ils ont appelé la finevrose *symphise ligamenteuse* ; la finchondrose , *symphise cartilagineuse* ; la fîsarcole , *symphise charnue* ; & la meningose , *symphise membraneuse*.

Un Auteur moderne pense que la symphise avec moyen ne doit pas être regardée comme une articulation distincte , mais qu'il est plus raisonnable de considérer les ligamens , les cartilages , les chairs & les membranes comme des moyens dont la nature s'est servie pour maintenir les os articulés ; car ces différentes parties se rencontrent presque toujours dans toutes les especes d'articulations mobiles ; & de là il seroit nécessaire de conclure que toutes les articulations seroient des symphises avec moyen.

Un Chirurgien doit bien s'appliquer à connoître la maniere dont les os sont assemblés , tant pour sçavoir quand ils sont déplacés , que pour les pouvoir réduire. Pour parvenir à une bonne réduction , il faut avoir égard à trois choses : au lieu d'où l'os est sorti , au chemin qu'il a tenu en se déplaçant ,

& à l'endroit où il est retenu. L'art de bien connoître les luxations est difficile.

Dans la réduction d'une luxation, on peut opérer avant que de faire l'appareil, quand il n'y a rien qui l'empêche; mais il n'en est pas de même dans la réduction d'une fracture; il faut que l'appareil soit prêt avant que l'on en fasse la réduction.

Les ligamens des articles s'abreuvent quelquefois de sérosités & se relâchent, ce qui occasionne des dislocations qui sont toujours difficiles à guérir, & souvent entièrement incurables.

Il se fait aussi quelquefois des dislocations chez les personnes qui sont attaquées de la goutte, ce qui arrive par le dépôt d'une matière plâtreuse, qui s'accumulant dans l'article, écarte l'un de l'autre les deux bouts des os articulés. Ces luxations sont au moins aussi fâcheuses que celles dont on vient de parler, & qui arrivent par le relâchement des ligamens. On a vu des os chassés de leurs cavités, & entièrement luxés par des fongus qui avoient pris naissance dans les articles.

ARTICULER. Il se dit des os qui sont articulés, unis ensemble. Voyez ARTICULATION. Et il s'applique aussi aux mots, aux paroles qui sont articulées, prononcées. Voyez VOIX, PAROLE.

ARY-ARYTENOÏDIEN, nom d'un muscle qui quelquefois est situé transversalement entre les deux cartilages arythénoïdes, auxquels il s'attache. On y observe des fibres qui se croisent en X, ce qui a donné lieu à la distinction que l'on en a faite en grand & en petit arytenoïdien, ou en arytenoïdien croisé & en transversal.

ARYTENO-EPIGLOTTIQUE, nom d'une paire de muscles de l'épiglotte, qui viennent de la tête des cartilages arythénoïdes, & s'insèrent antérieurement aux bords de l'épiglotte.

ARYTENOÏDE, *arytenoïdeus*, *a, um*, ἀρυτενοειδής, nom de deux cartilages du larynx, situés à la partie postérieure & supérieure du cartilage cricoïde. Ce mot est composé d'ἀρύταινα, aiguière, & εἶδος, figure.

La figure de ces cartilages approche de celle d'une pyra-

mide. Ils sont joints par leur base, & à peu de distance l'un de l'autre, avec le cricoïde. La partie antérieure de ces cartilages est convexe, & la postérieure concave, formant comme une espece d'échancrure.

ARYTENOÏDIEN, nom de trois muscles du larynx; dont deux sont appelés *arytenoïdiens croisés*, & le troisième *arytenoïdien transversal*. Voyez ARY-ARYTENOÏDIEN.

ARYTENOÏDIENNES. M. Morgagni a découvert sur la partie antérieure des cartilages arytenoïdes du larynx, deux petites glandes qu'il a nommées, à raison de leur situation, *arytenoïdiennes*. Elles sont du nombre des conglomérées, & leur usage est de fournir une humeur lymphatique qui mouille l'intérieur du larynx.

ASARCON, *ἄσαρκον*, d'a privatif, & *σὰρξ*, chair: qui n'a point de chair. Aristote employe ce terme pour signifier la tête qui, en comparaison de l'estomac & du bas-ventre, a très-peu de chair.

ASCENDANT, *ascendens*, se dit des parties qui sont supposées prendre naissance dans une partie, & se terminer dans une autre, en s'approchant du plan horizontal du corps.

L'aorte *ascendante*, c'est le tronc supérieur de l'artere qui fournit le sang à la tête. Voyez AORTE.

La veine-cave *ascendante* est une grosse veine formée par la rencontre & la réunion des deux iliaques. Voyez VEINE-CAVE.

Plusieurs Anatomistes l'ont appelée *veine-cave descendante*, parce qu'ils s'imaginoient que le sang descendoit du foie par cette veine, pour fournir du sang aux parties qui sont au-dessous du diaphragme: mais les modernes ont démontré qu'elle avoit un usage tout-à-fait contraire, & qu'elle servoit à porter le sang des parties inférieures au cœur: d'où lui est venu son nom d'*ascendante*.

On donne encore le nom d'*ascendant* à l'oblique interne muscle du bas-ventre. Voyez OBLIQUE (muscle).

Ascendant est encore le nom d'un muscle du nez, appelé *myrtiforme*, ou oblique *ascendant*. Il a ses attaches fixes à l'os maxillaire, vis-à-vis le fond de l'alvéole de la dent.

canine, & se termine aussi au cartilage qui forme l'entrée de la narine.

ASSEMBLAGE des os. *Voyez* ARTICULATION.

ASSEMBLÉ, ÉE, *adj.* Il se dit de plusieurs glandes réunies dans un même endroit.

ASSIMILATION, *assimilatio*, ἐξομαίωσις, ὁμοίωσις. C'est l'action par laquelle les alimens sont altérés & assimilés à la partie qui les reçoit.

ASTRAGAL ou ASTRAGALE, *astragalus*, ἀστράγαλος. C'est un os du tarse, qui a une éminence convexe, articulée par ginglyme avec le tibia. Il est le plus supérieur de tous les os du tarse.

Quelques - uns appliquent le nom d'*astragale* aux vertèbres du col. Homère, dans son Odyssée, emploie ce terme dans ce sens.

On peut distinguer dans l'astragal cinq faces qui sont presque toutes articulées & revêtues d'un cartilage.

La face supérieure est convexe & un peu concave dans sa longueur, & est articulée avec le tibia. L'inférieure est concave, comme en deux facettes articulaires, séparées par une gouttière, & s'articule avec le calcaneum. L'antérieure est arrondie & articulée avec le scaphoïde ou naviculaire. Des deux latérales qui sont les moins considérables, la latérale externe qui est la plus grande, est articulée avec la malléole externe; & la latérale interne, avec la malléole interne: & comme la malléole externe, qui est faite par l'extrémité inférieure du péroné, est plus longue, il est à observer que la luxation du pied se fait presque toujours en dedans, & qu'elle ne se peut faire en-dehors que quand le péroné est cassé ou écarté du tibia par la rupture des ligamens qui unissent ces deux os, ce qui met presque toujours le malade dans le danger de perdre la jambe, tant à cause de la difficulté de la réduction, que par rapport à l'énorme dépôt qui se fait sur la partie, & qui donne lieu à l'inflammation, la fièvre & la mortification, que l'on ne peut arrêter que par l'amputation.

J'ai vu une femme qui, en badinant avec son mari, se jeta par la fenêtre. Elle se luxa si bien le pied, que l'extrémité du tibia paroissoit à nud, au moins de deux pouces de

longueur. On en vint à l'amputation du membre qui se mortifioit. Après l'opération, la malade se trouva fort bien, & la suppuration s'établit malgré de fréquentes hémorragies. Elle cessa peu de tems après, & la malade mourut, quoique d'un tempérament robuste & vigoureux.

ATLAS, *ἄτλας*. On nomme ainsi la première vertèbre du col, parce que la tête est appuyée sur elle. Elle est de figure presqu'ovale, & a à sa face supérieure deux cavités pour recevoir les condyles de l'occipital, avec lequel elle s'articule. Elle reçoit l'apophyse odontoïde de la seconde vertèbre; elle n'a presque point d'apophyse épineuse.

ATRABILAIRE, adj. *atrabilarius*, *a*, *um*, qui a du rapport avec la bile noire.

Les capsules atrabilaires, ainsi appelées par les anciens, parce qu'ils avoient cru qu'elles séparent ce qu'ils nommoient l'humeur atrabilaire, sont nommées par les modernes *reins* succenturiaux, ou glandes surrenales. Ce sont deux corps aplatis, d'une figure irrégulière, qui approche de la triangulaire. Elles égalent presque les reins en grosseur dans le fœtus, mais elles ne croissent pas dans la suite à proportion des autres parties. Elles sont d'une substance assez molle, recouverte d'un tissu cellulaire. Elles sont appelées *surrenales*, parce que chacune d'elles tient à la partie supérieure du rein.

Les artères des glandes surrenales viennent des artères voisines, quelquefois de l'aorte immédiatement. Leurs veines se rendent pareillement dans les veines voisines. Les nerfs sont des branches de l'intercostal.

L'usage de ces parties n'est pas bien connu. Peut-être qu'une partie du sang qui dans l'adulte est porté aux reins pour fournir la matière de l'urine, se porte aux glandes surrenales dans le fœtus, en qui la sécrétion de l'urine doit être peu abondante.

M. Lieutaud pense que le suc amer, qui se filtre dans ces capsules, est savonneux & propre, en se mêlant au sang veineux, à lui rendre la fluidité qu'il auroit perdue dans le cours de l'articulation: il présume qu'il est inutile de chercher les vaisseaux excréteurs des capsules, & qu'elles n'en ont point d'autres que les veines elles-mêmes, par lesquelles le suc est absorbé & porté dans la veine-cave, où il sert à

délayer le sang & à lui donner assez de fluidité pour qu'il puisse monter jusqu'à l'oreillette droite du cœur.

La *vésicule atrabilaire* est un petit réservoir qui reçoit la bile du foie, la retient pendant quelque tems; & comme cette bile s'y épaisit, elle devient plus foncée en couleur : c'est là pourquoi on l'a appelée atra-bile ou bile noire. *Voyez BILE, & VESICULE* du fiel.

ATTENTIF, qui donne de l'attention. *Voyez ATTENTION.*

ATTENTION. C'est de la part de l'ame une application volontaire à quelque chose, comme à un discours, à un ouvrage, &c. Il y a des personnes qui, débarrassées ou totalement exemptes des soucis qui suivent nos jours, sont faciles à donner attention à quelque chose; mais il y en a d'autres à qui mille soucis, mille affaires enlèvent presque toute l'attention à un objet seul, & les rendent fort distraites. *Voyez DISTRACTION.*

ATTROUPÉ, ÉE, *adj.* se dit de certaines glandes qui sont réunies dans un même endroit. *Voyez GLANDE.*

AVALER, terme de Physiologie. *Voyez DEGLUTITION.*

AVANT-BRAS. L'avant-bras est cette partie du corps humain, qui s'étend depuis l'extrémité inférieure du bras jusqu'au haut du poignet.

AVANT - CŒUR ou ANTI - CŒUR. C'est cette partie creusée proche le cœur, communément appelée le creux de l'estomac, & par quelques-uns *scrobiculus cordis*. Ce mot est composé de *avri*, *contra*, contre, & de *cor*, cœur.

AUDITIF, VE, *adj.* *auditivus*, *a*, *um*; ou *acousticus*, *a*, *um*. Il se dit de tout ce qui appartient ou qui a du rapport à l'organe de l'ouïe. Le conduit auditif externe commence par le trou auditif externe; il a environ cinq ou six lignes de profondeur; il est creusé obliquement de derrière en devant; il se termine en dedans par un bord circulaire, qui a dans sa circonférence une rainure située entre l'apophyse mastoïde & la fissure ou fêlure articulaire. Ce conduit manque dans les enfans, & on trouve à sa place un petit cercle osseux, qui dans les adultes devient la base de ce conduit.

Le trou *auditif* externe s'observe à la face latérale externe

de l'os des tempes , & le trou *auditif* interne se remarque dans la face postérieure du rocher. *Voyez* TEMPORAL.

L'*arrere auditive* externe se distribue à l'oreille externe ; c'est un rameau de la carotide externe.

L'*auditive* interne se distribue à l'oreille interne , en passant par le trou auditif interne : c'est un rameau de l'artere basilaire.

Les nerfs *auditifs* naissent de la partie latérale & postérieure de l'éminence annulaire. Chacun de ces nerfs est double ou partagé en deux cordons qui s'accompagnent de fort près , & vont ensemble gagner le trou auditif interne de l'os pierreux. L'un de ces cordons est grêle , ferme & antérieur : on le nomme la *portion dure* du nerf auditif. L'autre cordon est moins ferme & postérieur : on l'appelle la *portion molle* de ce nerf.

La portion molle du nerf auditif pénètre dans la partie du labyrinthe , nommée le *vestibule* , pour se perdre ensuite dans les trois canaux demi-circulaires & dans les rampes du limaçon. C'est à cette portion que convient proprement le nom de *nerf auditif*.

La portion dure du nerf auditif entre dans un conduit appelé *aqueduc de Fallope*. Dans ce trajet elle envoie à la dure-mere un petit rameau par un trou particulier de l'os pierreux , & elle en fournit aussi un autre lequel , joint à un rameau de la troisième branche de la cinquième paire , forme la corde du tambour. Elle jette encore d'autres rameaux plus petits aux muscles & aux autres parties de la caisse du tambour ; & avant que de sortir de son conduit , elle reçoit la branche du nerf de la cinquième paire , dont nous venons de parler. La portion dure sort ensuite de l'aqueduc de Fallope par l'issue de ce conduit , laquelle se trouve entre l'apophyse mastoïde & la styloïde , & se nomme , à cause de sa situation , trou *stylo - mastoïdien*. Au sortir de ce trou , elle fournit un rameau qui remonte en arriere de l'oreille , va se répandre dans toutes les parties de l'oreille externe , & vers l'apophyse mastoïde.

Les veines *auditives* , ou les veines de l'oreille , déposent dans les jugulaires le sang superflu.

AVEUGLE , trou du frontal. *Voyez* CUL-DE-SAC.

AVEUGLES, conduits aveugles de l'urethre. *Voyez* **LACUNES** de l'urethre.

AUGE. On distingue trois sortes de canaux, dans lesquels nos fluides sont contenus. Le liquide a dans les uns un mouvement continuel : tels sont les arteres, les veines & autres vaisseaux coniques & cylindriques. Dans les autres, l'humeur séjourne, comme dans la vessie, dans la vésicule du fiel, dans les follicules adipeux ; & on les appelle *réservoirs*. Dans les troisiemes, l'humeur coule, mais d'un mouvement interrompu, & ils sont tantôt vuides & tantôt pleins : tels sont les ventricules & les oreillettes du cœur ; & c'est ce qu'on appelle *auges*.

AURICULAIRE, ce qui appartient ou qui a rapport à l'oreille. *Voyez* **OREILLE**.

AURICULAIRE, nom du cinquieme, ou petit doigt de la main, parce qu'on s'en sert quelquefois pour nettoyer l'oreille.

AUTOMATIQUE, dans l'œconomie animale, se dit des mouvemens qui dépendent uniquement de la structure des corps, & sur lesquels la volonté n'a aucun pouvoir.

AUTOPSIE. Ce mot est grec, de *αὐτός*, soi-même, & de *ὥρις*, vue. C'est l'action de voir une chose de ses propres yeux.

L'*autopsie* des anciens étoit un état de l'ame, où l'on avoit un commerce intime avec les Dieux.

AUXILIAIRE, *auxiliaris*, *e*, se dit de toutes les parties qui paroissent être de quelque secours aux autres. Les ligamens auxiliaires de la membrane capsulaire de l'avant-bras avec le coude. *Voyez* **LIGAMENT**.

On nomme *auxiliaires* certains muscles de l'épine. Ces muscles sont plusieurs petites masses charnues, placées en droite ligne entre les apophyses obliques & transverses des vertebres de l'une à l'autre, & quelques-unes entre les apophyses épineuses & transverses dans une direction oblique. Ces muscles sont des coadjuteurs des grands muscles dorsaux, & servent à l'extension de l'épine.

AXE, *axis*. Ce mot signifie aissieu. C'est le nom de la seconde vertebre du col ; elle a un corps plus considérable que toutes les autres vertebres du col ; a sa partie supé-

rière & antérieure est une apophyse appelée *odontoïde*, qui entre dans la première vertèbre.

On dit communément que c'est sur la seconde vertèbre que la tête se tourne à droite & à gauche ; mais il n'est pas possible que la face se tourne de la valeur d'un quart de cercle, c'est-à-dire jusqu'à l'épaule, sur cette seule vertèbre ; car la moëlle de l'épine seroit alors coupée transversalement par la première vertèbre : ce qui causeroit la mort sur le champ. Toutes les vertèbres du col concourent donc à ce mouvement, quand il est fort sensible.

M. Petit dit, dans son Traité des maladies des os, qu'il a observé que dans presque tous les pendus, la première vertèbre du col étoit entièrement séparée de la seconde, & que c'est peut-être cette séparation qui est la principale cause de leur mort. Cette même séparation ne peut guère arriver que par la rupture ou la forte distension du ligament transversal de la première vertèbre du col. Il est important d'observer que ce même ligament se rompt quelquefois chez les enfans que l'on souleve de terre en leur mettant une main sur la tête & l'autre sous le menton, ce que l'on appelle *faire voir à l'enfant son grand-pere*. Il y a eu plusieurs enfans qui ont subitement perdu la vie par un jeu pareil.

La luxation des deux premières vertèbres du col est mortelle.

AXILLAIRE, *axillaris*, *e*, ce qui a du rapport ou ce qui appartient à l'aisselle.

L'artere *axillaire* est une suite de la sous-clavière qui prend ce nom de son passage sous l'aisselle. Elle jette quatre ou cinq branches principales, savoir, la thorachique supérieure ou mammaire externe, la moyenne & l'inférieure, la musculaire ou scapulaire interne, & l'humérale.

Les glandes *axillaires* séparent de la masse du sang l'humour qui lubrifie sans cesse cette partie qui, sans cette sage précaution de la part de l'Auteur de la nature, ne manqueroit pas de s'échauffer par le frottement, de s'enflammer, de s'écorcher, &c.

Le nerf *axillaire* ou *articulaire* prend son origine des deux dernières paires cervicales, & paroît n'être qu'une grosse branche du nerf radial. Il va dans le creux de l'aisselle.

selle, derrière la tête de l'os du bras. Il se divise en plusieurs rameaux qui se distribuent aux muscles deltoïde ou sous-scapulaire.

La veine *axillaire* passe sous les aisselles, & se divise en plusieurs branches, savoir, la supérieure, l'inférieure, l'externe & l'interne, &c. qui sont répandues sur le bras.

On donne le nom d'*axillaire* à la seconde vertebre dorsale, parce qu'elle répond aux aisselles.

AZYGOS, ἄζυγος, d'*a* privatif, & ζυγος, paire. Ce mot est purement grec, & signifie *seul*. On le dit de différentes parties du corps qui ne sont pas paires. La luette a un muscle appelé *azygos*. M. Littre le décrit ainsi dans les Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1718.

Ce muscle, dit-il, a un pouce & demi de longueur; il est plus menu en ses extrémités que vers son milieu, où il a environ une ligne & demie de grosseur. Il traverse la cloison de la bouche par son milieu, suivant la direction de la langue. Il est attaché, par son extrémité antérieure, à la partie postérieure des deux os du palais, à l'endroit de leur jonction. Enfin il est fort charnu, & ses fibres charnues sont longitudinales, & paroissent s'étendre, la plupart, d'un bout du muscle à l'autre: d'où il suit que, lorsque ce muscle se contracte, il doit beaucoup raccourcir la luette, relever & rétrécir la partie postérieure de la cloison de la bouche.

Le muscle décrit ici par M. Littre est composé de deux petits muscles distincts & placés l'un à côté de l'autre. On les nomme les *épiptaphilins*. Ils forment le muscle *azygos* de M. Morgagni.

La veine *azygos*, ou veine sans paire, *vena sine pari*, est une veine située dans la poitrine; elle verse son sang dans la veine-cave ascendante. On la nomme *azygos*, parce qu'elle est seule.

La veine-cave, avant que de percer le péricarde, se divise en deux gros troncs, dont le supérieur ayant percé le péricarde, produit d'abord la veine *azygos*, qui naît postérieurement du côté droit de ce tronc, au-dessus & proche du péricarde. Cette veine qui est fort remarquable, est couchée & descend le long de la partie latérale droite du corps des vertebres du dos; ensuite elle pénètre dans la cavité du

ventre inférieur, en passant entre les deux appendices du diaphragme, & se termine par une anastomose très-sensible, tantôt avec la veine renale ou émulgente, tantôt avec une veine lombaire voisine, tantôt immédiatement avec le tronc inférieur de la veine-cave, & tantôt autrement.

Riolan & d'autres observateurs rapportent qu'on trouve quelquefois une azygos de chaque côté; mais cette observation est assez rare. En ce cas, on a remarqué que l'azygos du côté gauche se rencontre plutôt dans les femmes que dans les hommes; que son tronc s'ouvre dans la veine sous-clavière gauche, & non dans la veine-cave supérieure; & que son extrémité inférieure se joint transversalement sous l'aorte descendante, avec l'azygos du côté droit.

B A I

BAILLEMENT. Le bâillement est un effet de la respiration, pendant lequel la poitrine se dilate lentement; & ayant reçu l'air peu-à-peu, elle le fait ensuite sortir par une expiration forte. Ce mouvement se fait par l'action simultanée de presque tous les muscles sur lesquels la volonté agit.

On pourroit peut-être soupçonner que le bâillement est produit par une cause légèrement stimulante. Il y a lieu de croire que cette cause dépend de la circulation qui se fait avec peine, puisqu'il n'a lieu pour l'ordinaire que quand on est pressé par le sommeil, lorsqu'on est menacé de la fièvre, lorsque le sang circule avec peine après la fatigue & la digestion, &c. ce qui paroît d'autant plus probable, que le bâillement est souvent accompagné d'une action de tous les membres, qui est nécessaire pour accélérer la circulation: ainsi le bâillement peut être utile.

BAILLER, c'est respirer en ouvrant la bouche extraordinairement & involontairement. *Voyez* BAILLEMENT.

BALANUS, βάλανος, nom du gland de la verge. *Voyez* GLAND.

BANDE, *fascia*, sorte de lien plat & large pour enve-

lopper, retenir ou serrer quelque chose : c'est dans ce sens qu'on donne ce nom à différentes parties. La *bande médullaire* de la quatrième paire de nerfs, *tractus medullaris*. Voyez CERVEAU. Les *bandes ligamenteuses* des vertèbres. Cette bande est couchée le long de la partie concave du corps des vertèbres, en-dedans de l'épine, pour les unir. *Bande tendineuse* d'Hippocrate. Voyez POUPART ou FALLOPE (ligament).

BANDELETTE, *fascicula*, petite bande. Les *bandelettes ligamenteuses*. Voyez LIGAMENT.

BARBE, c'est le poil qui croît au menton & autres parties du visage, sur-tout des mâles adultes.

La barbe est la première marque de puberté ; c'est un indice que la semence commence à se faire. Elle continue, si le sang produit la même humeur prolifique ; elle cesse de pousser, ou tombe, si cette sécrétion importante est empêchée. On connoît par-là pourquoi la barbe & les cheveux tombent souvent dans la vieillesse. La voix d'un garçon ressemble à celle d'une fille avant la sécrétion de la semence, après quoi elle devient grave & rauque ; & ce symptôme paroît avant la barbe.

BARRÉ, nom de l'os pubis. Voyez PUBIS. On nomme *barrées* les dents molaires qui ont plusieurs racines écartées & crochues. Voyez DENT.

BARTHOLIN, nom d'un Auteur qui entre dans la dénomination de quelques parties qu'il a découvertes ou mieux développées. Nous aurons occasion d'en parler.

BASE, *basis*, se dit des parties qui servent de soutien à d'autres, ou des parties qui forment un des côtés de quelques autres qui ont la figure triangulaire. Base du cœur ; c'est la partie supérieure & large de ce viscère, d'où partent quatre gros vaisseaux, deux artères, l'aorte & l'artère pulmonaire, & deux veines, la veine-cave & la veine pulmonaire.

La base de l'os hyoïde est la partie principale de cet os.

La base de l'omoplate, c'est le grand côté de cet os. Voyez OMOPLATE.

La base de l'étrier, os de l'ouïe, est sa partie principale.

La base de la tête, c'est la partie inférieure de la tête.

BASILAIRE, épithète de différentes parties qui sont con-

fidérées comme servant de bases : c'est dans ce sens que l'os sacrum & l'os sphénoïde ont été appelés os *basilaires*.

L'apophyse *basilaire* ou cunéiforme de l'os occipital se nomme ainsi, parce qu'elle s'articule avec l'os basilaire ou le sphénoïde. C'est un grand allongement ou une grosse avance qui est à la partie antérieure de l'os occipital, qui par cette apophyse est articulé avec l'os sphénoïde. L'éminence *basilaire* est creusée en gouttière dans sa partie supérieure ou interne, pour loger la moëlle allongée; & c'est cette gouttière ou fosse, que l'on appelle aussi *basilaire*. L'apophyse basilaire de l'occipital se nomme encore *sphénoïdale*.

L'artère *basilaire* s'avance sous la protubérance annulaire, où elle distribue plusieurs branches; & lorsqu'elle est parvenue à l'extrémité de cette apophyse, elle se divise en deux, & s'anastomose avec les branches postérieures de la carotide.

Enfin on donne le nom de *basilaire* à la dernière vertèbre des lombes, parce qu'elle fait la base & le soutien des vingt-trois vertèbres supérieures.

BASILEION, βασιλειον, os sphénoïde. Voyez ce dernier.

BASILIQUE, *basilicus*, *a*, *um*, se dit d'une partie qui paroît être plus utile qu'une autre, ou préférable à une autre.

La veine *basilique* naît du rameau axillaire, & court dans toute la longueur du bras. C'est une des veines qu'on a coutume d'ouvrir en saignant au bras.

La veine basilique du bras droit a été nommée par les anciens *veine hépatique* du bras, & ils ont appelé celle du bras gauche *veine splénique* du bras; mais ils n'ont ainsi nommé ces deux veines que par l'ignorance où ils étoient de la circulation du sang: c'est pourquoi l'on ne doit plus aujourd'hui leur donner ces noms.

BASIO-CERATO-GLOSSE. Le muscle basio-cerato-glosse, dont quelques-uns font deux portions sous les noms de *basio-glosse* & de *cerato-glosse*, est le troisième muscle de la langue; il a reçu son nom à raison de ses différentes attaches; il prend son origine à la partie supérieure du corps de l'os hyoïde, ainsi que de la partie voisine de la corne du même os; d'où il monte ensuite pour se terminer tant à la racine de la langue, qu'à la partie latérale voisine de son

corps. Son usage est , lorsqu'il se contracte , de tirer la langue en dedans ou dans le fond de la bouche : ce qui se fait lorsqu'ayant mâché quelques alimens , nous les conduisons dans la partie postérieure du gosier , pour leur faire enfler la route de l'œsophage , action qui est encore considérablement favorisée par un repli particulier que fait en même tems de devant en arriere tout le corps de la langue , au moyen duquel l'épiglotte est exactement appliquée sur la glotte , crainte que quelque particule d'aliment n'entre dans la trachée-artère.

BASIO - GLOSSE , *basio - glossus* , nom d'une paire de muscles de la langue. Ils viennent de la base de l'os hyoïde & de la partie voisine de la grande corne de ce même os , & s'insèrent aux parties latérales de la racine de la langue , pour la porter en arriere.

BASIO-PHARINGIEN , nom d'une paire de muscles du pharynx. Voyez HYO-PHARINGIEN.

BASSIN , *pelvis*. On donne ce nom à la partie la plus inférieure de la cavité de l'abdomen , a cause de sa ressemblance à un bassin ou à une aiguiere , appelée *pelvis* en latin.

Le bassin est toujours plus large ou plus grand dans les femmes que dans les hommes , pour faire place à l'accroissement du fœtus.

Cette cavité est très-bien fortifiée par les os des hanches , le coccyx & l'os sacrum , pour mettre à couvert des injures du dehors les parties qui y sont contenues.

Le bassin ou *bassinnet* des reins est un grand sinus ou cellule membraneuse dans la partie concave des reins. Des douze mamelons des reins sortent douze canaux appelés tuyaux membraneux , *fistulæ membranaceæ*. Ils se réunissent ensuite en trois grosses branches , d'où enfin il en résulte une seule qui forme le bassin ou bassinnet. Ce bassin venant encore à se contracter ou rétrécir , se termine en un canal membraneux , appelé l'*uretere*.

BASSINET des reins. Voyez BASSIN & REIN.

BAS-VENTRE , tout ce qui est au-dessous du diaphragme dans la cavité du ventre. Voyez ABDOMEN.

BATHME , *bathmis* , *baduis* , lien , base , fondement. Hippocrate & Galien se sont servis de ce mot pour désigner le

le sinus ou la cavité naturelle d'un os, pour recevoir l'éminence d'un autre os, sur-tout à l'égard de l'articulation de l'humerus & du cubitus.

BATTEMENT, c'est l'agitation & la palpitation réciproque du cœur & des artères, ce qui forme le pouls. *Voyez* SYSTOLE, DIASTOLE & POULS.

BAUHIN, nom d'un Auteur qu'on fait entrer dans la dénomination de quelques parties. La *valvule de Bauhin* est une reduplicature membraneuse & particuliere, qui se trouve dans l'intérieur du colon, environ son commencement, & à trois travers de doigt de son fond ou de son cul-de-sac. C'est cette production membraneuse que quelques-uns ont appelée la valvule du colon, d'autres la valvule du cœcum, d'autres la valvule de l'ileum, & d'autres enfin la valvule de *Bauhin*, du nom de celui qui l'a observée & décrite le premier.

BEC, *rostrum*, se dit des parties qui ont la figure d'un bec. Le *bec* de l'os sphénoïde est une apophyse de cet os. On nomme *bec-à-cuillier* une éminence qui se trouve dans la caisse du tambour de l'oreille.

BELEMNOÏDES, *belenoïdes* ou *beloïdes processus*, apophyse styloïde. *Voyez* STYLOÏDE. On donne aussi ce nom à l'apophyse de la partie inférieure du cubitus, d'où partent quelques ligamens qui unissent cet os au carpe.

BEX, βήξ, la toux. *Voyez* ce dernier mot.

BICEPS, qui a deux têtes. Les Anatomistes ont donné ce nom aux muscles qui sont divisés par l'une de leurs extrémités en deux portions distinctes, qu'ils ont appelées *têtes*.

Le *biceps* du coude est situé le long de la partie interne du bras; une de ses têtes vient de la partie supérieure de la cavité glénoïde, & passe dans la sinuosité de l'humerus, entre les tendons du grand pectoral & du grand dorsal, comme dans une gaine. L'autre tête vient de l'apophyse coracoïde, & s'unit avec la première vers le milieu de la partie interne du bras. Ce muscle va ensuite s'insérer par un fort tendon à une tubérosité qui se remarque un peu au-dessous de la tête du radius, après avoir fourni quelques fibres tendineuses, qui par leur épanouissement forment une aponévrose qui s'étend sur la partie supérieure & interne des muscles qui sont situés sur le cubitus.

On a vu des sujets où il s'est trouvé une troisième tête à ce muscle, laquelle étoit charnue, venoit antérieurement de la partie presque inférieure de l'humerus, & alloit se perdre dans le corps du muscle près de sa fin.

Comme le tendon du biceps se trouve ordinairement sous la veine nommée *médiane*, qui paroît au milieu du pli du coude, il faut que les Chirurgiens prennent garde, en saignant, à ne pas piquer ce tendon qui en est fort proche. L'on s'apperçoit bientôt de cette faute, quand on l'a faite, par les fâcheux accidens dont cette piquure est suivie, qui sont une grande douleur que le blessé ressent à l'instant, une tumeur énorme qui arrive à tout le bras, l'inflammation & la fièvre qui s'ensuivent; & si l'on ne remédie promptement à tous ces accidens, la convulsion & le délire succèdent bientôt; & la mortification survenant à la partie, peut faire périr le blessé en fort peu de tems.

Lorsque pour cette maladie on auroit tenté les saignées pour diminuer l'inflammation, les cataplasmes anodins pour relâcher la partie tendineuse & diminuer la douleur, &c. & que le bras, malgré cela, menaceroit de se gangrener, je serois d'avis qu'on coupât tout-à-fait le tendon piqué, & les symptômes ne manqueroient pas de disparaître.

L'aponévrose du muscle biceps est plus exposée à être piquée dans la saignée que son tendon: aussi n'arrive-t-il que très-rarement que celui-ci soit blessé, c'est plutôt l'aponévrose; & les accidens qui accompagnent sa piquure, sont moins considérables que ceux de la piquure du tendon.

Dans l'interstice du muscle biceps & du deltoïde, à la partie extérieure du bras, l'on remarque un enfoncement qui est l'endroit où l'on applique le cautere. On l'apperçoit aisément, lorsqu'avec une main on étend & fléchit l'avant-bras alternativement, & qu'avec le pouce de l'autre main on touche cet endroit. Si l'on appliquoit un caustique sur un autre endroit outre qu'on intéresseroit l'action du bras, les douleurs qu'il causeroit au malade ne lui permettroient pas de le supporter long-tems.

Les usages du biceps sont de servir à la flexion de l'avant-bras, & il concourt à la supination, à raison de l'attache de son tendon à la tubérosité du radius. Ce muscle peut encore dans certaines occasions mouvoir le bras sur l'avant-

bras , le bras sur l'omoplate , & l'omoplate sur le bras , suivant l'observation de M. Winslow.

Le biceps de la jambe a deux portions d'inégale longueur : la plus longue a son attache postérieurement à la tubérosité de l'ischion , & la plus courte est attachée au côté extérieur de la ligne osseuse du fémur , à quatre travers de doigts ou environ au-dessus de ses condyles ; elle s'attache aussi à l'aponévrose du *fascia lata* , qui dans cet endroit forme comme une cloison entre le biceps & le vaste externe. Ces deux portions se réunissent ensuite , pour ne former ensemble qu'un seul corps de muscle , dont il part un tendon qui va se terminer à la partie supérieure & externe du péroné. Ce muscle est un des fléchisseurs de la jambe.

BICIPITALE , gouttiere bicipitale. On nomme ainsi une espece de coulisse ou de sinuosité , située entre les lignes qui partent de chacune des tubérosités de l'humerus. Dans cette sinuosité ou gouttiere glisse une des têtes du muscle biceps.

BILE , c'est une liqueur jaune & amere , séparée du sang dans le foie , & portée par les pores ou conduits biliaires dans le foie & dans la vésicule du fiel , & ensuite déchargée par le conduit commun ou canal cholidoque dans le duodenum. Ce mot vient du latin *bilis* , que quelques-uns font venir du grec *βίω* , violence , parce que les gens bilieux sont sujets à la colere. D'autres le font venir du latin *bullire* , bouillir.

On distingue deux sortes de bile , l'hépatique & la cystique : la premiere , plus particulièrement appelée bile , est séparée immédiatement dans le foie , d'où elle est rapportée dans le conduit hépatique. La seconde , appelée fiel , est séparée pareillement dans le foie , d'où elle coule par le conduit cystique dans la vésicule du fiel.

La bile est composée de parties aqueuses , salines , résineuses & sulfureuses , fort atténuées & bien mêlées ensemble ; elle est par conséquent savonneuse , très - pénétrante & très-propre à achever la dissolution des parties sulfureuses , gommeuses , mucilagineuses & salines des alimens.

Par les différentes expériences , on reconnoît que la bile est un mélange d'huile & de sel alkali , tel que le savon. Les Auteurs l'appellent un savon animal.

Le foie la sépare d'un sang vénal , apporté par la veine

porte qui le reçoit de la rate , de l'estomac , des intestins & de l'épiploon , par un seul tronc de veine , formé de la réunion des veines qui viennent de ces différentes parties ; car une partie de ce sang a reçu une préparation. Une autre partie vient de l'estomac & des intestins , où elle s'est chargée , selon quelques-uns , de parties chyleuses. Et enfin une autre partie vient de l'épiploon , où elle s'est chargée de parties graisseuses.

La bile , séparée dans les glandes du foie , passe par les pores des vaisseaux biliaires , qui par leur réunion forment un canal appelé *hépatique*. D'autres petits canaux , découverts par MM. Winslow & Verdier , qui partent de ces pores du foie , & qui sont appelés *hépatocystiques* , la portent dans la vésicule du fiel , d'où elle sort par un canal qu'on nomme *cystique*. Ce canal se joint avec l'hépatique , & ne forme avec lui qu'un seul conduit qu'on appelle *cholidoque*. Ce canal commun dépose la bile dans le duodenum.

La bile qui se trouve dans la vésicule est très-épaisse , très-jaune & très-amère. La compression des muscles du bas-ventre , la contraction de ses fibres charnues , & surtout la pression de l'estomac lorsqu'il est rempli , contraignent cette bile de couler dans le duodenum. Celle qui vient par le canal hépatique est plus fluide , plus transparente & plus douce que la première. L'action du diaphragme , celle des muscles du bas-ventre , & le mouvement progressif des liqueurs la font couler par ce canal dans le duodenum.

L'usage de la bile est de diviser le chyle , de le rendre plus fluide & plus doux , & d'exciter un certain mouvement dans les intestins. Quelquefois elle s'épaissit dans la vésicule jusqu'à consistance de pierre assez dure. Il en résulte des maladies affreuses qui souvent sont mortelles. Les fondans , comme les différens savons , doivent alors être mis en usage.

BILIAIRE, *biliarius* , a , um , *biliaris* , e , se dit de différentes parties qui ont rapport à la bile. Conduit *biliaire*. Voyez **HEPATIQUE** (conduit).

Les pores biliaires sont des canaux qui ont leur source dans les glandes du foie. Ils s'unissent en plusieurs troncs d'une grandeur égale aux branches hépatiques , & les accompagnent toutes à-travers la substance entière du foie , enveloppés dans la même capsule que la veine porte.

BILIEUX, EUSE, adject. qui abonde en bile. Une humeur bilieuse. *Voyez* BILE. Un tempérament bilieux. *Voyez* TEMPERAMENT.

BILS (de), nom d'un Auteur qu'on fait entrer dans la dénomination de quelques parties anatomiques.

BIVENTRE, *biventer*, διγαστρικὸς, à deux ventres, digastrique. On appelle muscles *biventres*, ou à deux ventres, ou muscles *digastriques*, ces muscles qui sont faits de deux portions charnues, mises bout à bout l'une de l'autre, & séparées par un tendon mitoyen. *Voyez* DIGASTRIQUE.

BLANC de l'œil, c'est la première tunique ou enveloppe de l'œil. On l'appelle aussi *albuginée* & *conjonctive*, parce qu'elle sert à unir les paupières au globe de l'œil.

BLANCHE, substance médullaire du cerveau. *Voyez* MEDULLAIRE.

BOERHAAVE, c'est le nom de l'un des plus grands Professeurs en Médecine. On le fait entrer dans la dénomination de quelques parties.

BOIRE, action par laquelle on fait entrer des liqueurs dans la bouche, puis dans le gosier, pour les conduire dans l'estomac.

On boit en pompant, en suçant, quand on boit avec un chalumeau. Les enfans tettent leurs nourrices en suçant. On suce de même en buvant dans un verre, dans un biberon, ou lorsque l'on boit dans une rivière ou au bassin d'une fontaine. En suçant, on raréfie l'air de la bouche; & les liqueurs poussées par l'air extérieur, comme dans une pompe aspirante, entrent dans la bouche, où elles éprouvent moins de résistance de la part de l'air raréfié. Les liqueurs passent ensuite dans l'œsophage, & de-là dans l'estomac.

BORBORYGME, *borborygmus*, βορβορυγμός. Ce mot signifie un bruit excité dans le ventre par des vents accompagnés de quelque humidité. L'air contenu dans les alimens se développe par la digestion; il se raréfie par la chaleur, & roulant dans les intestins, y fait de tems en tems un petit bruit sourd.

BORD, *margo*, se dit d'une partie qui termine un tout, quel qu'il soit.

Le Bord *frontal* est le bord antérieur de l'os pariétal;

parce qu'il s'unit avec le frontal ; & par la même raison , le bord de l'os du front pourroit être appelé *pariétal*. Il en est de même des autres bords qu'on observe aux os du crâne , &c.

BORDÉ, adj. corps bordés , *corpora fimbriata*. C'est le nom d'un petit rebord collatéral , mince & plat , comme une espece de bandelette , que l'on remarque aux côtés externes des piliers postérieurs de la voûte à trois piliers du cerveau. *Voyez* CERVEAU.

BORGNE, adject. *cocles* , *itis* , qui a perdu un œil. On le dit par comparaison d'un petit conduit qui n'a pas de sortie.

Le trou borgne du frontal. *Voyez* CUL-DE-SAC.

Trou borgne de la langue. *Voyez* LANGUE.

BOSSE, *gibbus* , épithete dont on se sert pour caractériser une éminence : ainsi l'on dit la protubérance ou bosse occipitale. *Voyez* OCCIPITAL.

Les bosses du front sont au nombre de trois , plus ou moins apparentes sur la face convexe de l'os coronal ; sçavoir , une entre les deux arcades orbitaires , & deux autres plus élevées au dessus de chaque arcade. *Voyez* FRONTAL.

BOTALL, trou. On donne le nom de *trou botall* au trou ovale situé entre les deux oreillettes du cœur , de Botall , Conseiller & Médecin de Charles IX , à qui on en attribue la découverte. *Voyez* CŒUR.

BOUBON , *βουβων*. Ce terme signifie quelquefois dans Hippocrate l'aîne , & le lieu où le fémur & l'os des hanches se rencontrent. D'autrefois il signifie les glandes de l'aîne , enflammées & tuméfiées.

BOUCHE , c'est une partie du visage , composée des levres , des gencives , du dedans des joues & du palais. Dans l'article du GOUT , on trouvera une description des parties de la bouche.

BOUFFE , nom que donne Dulaurens à la petite éminence formée par la rencontre des deux levres.

BOURLET ou **BOURRELET** se dit d'un certain rond formé par quelque partie accessoire. Par exemple , la cavité cotyloïde des os des îles est aggrandie & fortifiée par un *bourlet* cartilagineux & ligamenteux , qui regne sur toute la circonférence de son bord , & donne par-là plus de place à la tête du fémur.

BOURSE ou **BOURSES**. Il se dit de deux sacs formés par le dathos & le scrotum, qui enveloppent les testicules comme dans une bourse. *Voyez* SCROTUM.

BOYAU. *Voyez* INTESTIN.

BRACHIAL, **LE**, adject. *brachialis*, *e*, épithete que l'on donne aux différentes parties qui composent le bras. C'est dans ce sens que l'on dit les nerfs brachiaux, l'artere brachiale, le muscle brachial, &c. mais on donne plus particulièrement ce nom à l'artere qui est placée le long de l'humerus, & à deux muscles, dont l'un est placé à la face interne, & l'autre à la face externe de ce même os, & sont en conséquence appellés l'un *brachial interne*, & l'autre *brachial externe*, ou *anconé externe*.

Le *brachial interne* a ses attaches fixes antérieurement aux parties moyenne & inférieure de l'humerus, en s'avancant de côté & d'autre aux angles ou crêtes qui répondent à chaque condyle, & il va se terminer à la partie supérieure & interne du cubitus. Il y a plusieurs fibres de ce muscle qui se terminent au ligament capsulaire, ce qui empêche que ce ligament ne soit pincé dans la flexion de l'avant-bras par l'approche des os. Ce muscle sert à la flexion de l'avant-bras.

Le *brachial externe*, ou *anconé externe*, s'attache à la face externe de l'humerus, depuis son col jusqu'à son extrémité inférieure. Plusieurs de ses fibres naissent du ligament inter-musculaire externe. Toutes les fibres de ce muscle vont plus ou moins obliquement de haut en bas, & de dehors en dedans, se terminer au grand anconé, & se confondre avec lui. Ce muscle sert à l'extension de l'avant-bras.

Il y a une réflexion à faire sur ce muscle. *Voyez* TRI-CEPS brachial.

L'artere brachiale vient de l'axillaire; & après que son tronc a produit la scapulaire interne, la thorachique supérieure ou mammaire externe, la thorachique inférieure & l'humérale, il s'étend par le milieu du bras (le long du nerf qui l'accompagne) jusques vers le milieu du pli du coude, en donnant en passant quelques branches aux parties voisines.

Les nerfs brachiaux naissent de l'union des cinq dernières paires cervicales & de la première dorsale qui se divise prin-

ciatement en six rameaux remarquables. En 1697, M. Duverney en caractérisa cinq par ces noms, le *musculo-cutané* ou *cutané externe*, le *médian*, le *cubital*, le *cutané interne* & le *radial*; & le sixième a été appelé par M. Winslow *nerf axillaire* ou *articulaire*.

Outre ces gros nerfs brachiaux, il part plusieurs petites branches des paires cervicales, qui se distribuent aux épaules, à la poitrine, &c.

Les veines brachiales sont connues sous le nom de *basili-que*, *céphalique* & *médiane*. Voyez ces mots.

Les anciens avoient donné le nom de *brachial* au carpe, d'où le mot *bracelet* paroît être tiré. On pourroit aussi le donner à l'humerus qui est l'os du bras.

BRACHIO-CUBITAL. On donne ce nom à un ligament qui unit l'os du bras ou l'humerus avec l'os du coude ou le cubitus.

BRACHIO-RADIAL, *brachio-radialis*, le, se dit des parties relatives au bras & au radius. On donne ce nom à un ligament qui unit le rayon ou radius avec l'os du bras ou l'humerus.

BRANCHE, *ramus*, *furculus*. C'est un nom qui se donne à quelques productions d'autres parties qui en sont considérées comme le tronc. Il se dit sur-tout des divisions des artères & des nerfs.

Les artères principales se divisent en branches, & ces branches se subdivisent en rameaux.

Les nerfs se divisent en branches, & ces branches en rameaux.

Les branches ou cuisses du clitoris, qui sont comme les racines des deux corps caverneux du clitoris, sont de même attachées au bord de la branche de l'os ischion, où elles se terminent peu-à-peu, quoiqu'une portion du tuyau membraneux paroisse dans quelques-unes s'étendre jusqu'à la tubérosité. Elles sont trois fois aussi longues que le tronc ordinaire du clitoris même ou des cuisses.

Les branches antérieures de la moëlle allongée, ou ses grosses branches, que l'on nomme aussi *jambes* antérieures de cette moëlle, *pédoncules* du grand cerveau, *bras* de la moëlle allongée, *cuisses* de la moëlle allongée, sont deux faisceaux médullaires très-considérables, dont les extrémi-

rés antérieures s'écartent l'une de l'autre , & les extrémités postérieures s'unissent , de sorte que les deux faisceaux représentent un V romain. Leurs extrémités antérieures paroissent se perdre au bas des corps cannelés. Les petites branches , ou branches postérieures de la moelle allongée , sont des productions latérales de la protubérance annulaire , qui vont se perdre dans le cervelet. On nomme aussi ces petites branches *jambes postérieures du cervelet* , *pedoncles du cervelet*.

Branches de l'ischion & du pubis. *Voyez* ISCHION & PUBIS. Branches de l'étrier. *Voyez* ETRIER. Branches du scalene muscle. *Voyez* SCALENE. Branches des vertebres , ce sont les parties postérieures de ces os.

BRAS , *brachium* , c'est une partie du corps humain , qui se termine d'un côté à l'épaule , & de l'autre à la main.

Chez les Médecins & les Anatomistes , le bras signifie seulement cette partie qui est entre l'épaule & le coude ; le reste , depuis le coude jusqu'au poignet , se nomme l'*avant-bras*.

Le bras , dans ce dernier sens , n'a qu'un seul os appelé *humerus*.

L'autre partie du bras , ou l'avant-bras , est composé de deux os , le radius & le cubitus.

Observation sur un dépôt considérable.

La nuit du 20 avril 1761 , le nommé Jean-Marie Desfarges , Boucher , de Fontaine en Lyonnais , âgé de vingt-cinq ans , homme vigoureux & bien portant , se sentit une douleur profonde & aiguë dans la partie moyenne & interne du bras gauche , sur le trajet des vaisseaux brachiaux. Par un préjugé vulgaire , il s' imagine que les nerfs sont foulés , & demande du secours à un nommé Virian , rabilleur prétendu , & Cabaretier de la rue Grenete. Celui-ci le confirmant dans ses idées , lui assure qu'un tiraillement de toutes parts sera le spécifique remède aux nerfs *croisés* (c'étoit le terme du Charlatan) de ce bras. Il se met donc en fonction , & après avoir fait plutôt l'office de Bourreau que d'Opérateur , il le renvoie avec promesse de parfaite guérison. Le malade de retour chez lui , fut en proie

aux plus vives douleurs. Il fit usage du cataplasme anodin ; qu'on lui conseilla ; malgré ces topiques , les douleurs augmentant , une dureté & une tension forte se mirent de la partie , ce qui détermina le malade à venir à l'Hôtel-Dieu de Lyon le 25 juin. A la vue de ce dépôt accompagné de chaleur , gonflement circonscript , d'une dureté sans égale , on appréhenda beaucoup pour lui. Le même jour il fut saigné deux fois au bras , & pansé avec le cataplasme anodin ; il fut ensuite vuïdé par haut & par bas. Le 28 il fallut revenir à une saignée copieuse , parce que la douleur lui causoit la fièvre & des insomnies.

Le 2 mai on sentit une fluctuation très-profonde à la partie moyenne & interne du bras , dans l'endroit où l'on reconnoît ordinairement le battement de l'artere brachiale. L'ouverture étoit délicate : on commença à ouvrir en premier lieu les tégumens communs ; & l'artere étant reconnue , on enfonça la lancette bien avant entre le muscle biceps & les brachiaux. Pour donner issue à la matiere qui étoit en petite quantité , on introduisoit le doigt bien près de la partie externe du bras. Pour procéder au premier appareil , on introduisit dans l'ouverture une grosse tente , & de la longueur de trois travers de doigt , le tout recouvert d'un plumasseau. On fomenta ensuite le bras avec la décoction vulnéraire & le vin aromatique. Outre la dureté qui s'observoit dans tout le corps du biceps , il y avoit œdeme aux tégumens de la partie.

Le lendemain à la levée de l'appareil , on employa le digestif , dont on chargea la tente & le plumasseau , ayant soin de la diminuer dans la suite des pansemens ; le pus étoit séreux & en petite quantité.

Le 9 mai la plaie parut disposée à la gangrene : on voulut s'y opposer , en vuïdant le malade par haut & par bas ; mais elle se manifesta dans sa vigueur. Le 12 on vint aux cordiaux , & si-tôt que les forces furent un peu ranimées , le malade sortit pour se soustraire aux ravages fréquens d'une gangrene trop longue dans cet hôpital. Elle se détacha entièrement au bout de huit jours que le malade venoit se faire panser deux fois par jour. Les topiques furent le styrax & le digestif pour les plumasseaux. Pour borner l'escarre , on mit en usage l'huile de térébentine & l'esprit de sel. Le 28

la plaie étant bien détergée , on bannit l'usage des tentes , & on voyoit avec plaisir la régénération des chairs. Cependant le premier juin il parut des points de pourriture , qui céderent à l'esprit de sel. On continua ensuite les pansemens ordinaires , ayant soin de consumer les chairs fongueuses avec le précipité , la pierre infernale , l'alun calciné , le précipité rouge , &c. & enfin la charpie brute , ce qui termina la cure le 20 juin 1761.

Cette observation prouve combien il faut se précautionner contre les vaines promesses d'un Empyrique qui souvent trouve du mal là où il n'y en a pas , & qui ne peut reconnoître celui qui existe.

Le 5 mars 1761 , on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Matthieu Charvieu de Montieu en Dombes , âgé de vingt-sept ans. Il avoit eu quelque tems auparavant un phlegmon au bras gauche , terminé par suppuration ; & comme il manquoit des secours de l'art dans son village , le pus se fit lui-même une issue , en rongant les tégumens au-dessus & au-dessous du coude. Il détruisit même le tissu cellulaire , de façon que la sonde se promenoit à l'aise sous les tégumens. Tel étoit l'état du malade , lorsqu'il fut reçu.

Après l'avoir purgé une fois , on employa le digestif simple ; & la suppuration , quoique fort abondante , paroissoit fort louable. Le 10 le métacarpe & le carpe devinrent œdémateux , & on employa l'eau de chaux. Le 12 le pus , ramassé sous les tégumens du carpe , se fit une sortie par un petit trou. Ils furent ouverts jusqu'au ligament annulaire , pour lui donner une pleine liberté. Il y eut une veine qui donna beaucoup de sang.

Le 16 la suppuration étoit roussâtre & de fort mauvaise odeur. Le 17 il fallut ouvrir près du coude , à la partie externe , un abcès comme un œuf , qui dans la suite fournit un pus noirâtre & très-abondant. Le malade pendant ce tems-là étoit en proie aux douleurs. La gangrene s'en mêla & faisoit un grand ravage aux tégumens qu'elle détachoit par lambeaux , en sorte qu'on craignoit qu'en peu de tems le bras fût tout dépouillé. On eut soin alors de faire vomir , de purger , & de donner au malade les fébrifuges , ainsi que les cordiaux. Le 24 la gangrene cessa ses ravages , les tégumens se recollèrent , & toutes les larges plaies étoient en

fort bon état. On concevoit de grandes espérances , lorsque le 4 avril il survint un gonflement flegmoneux sur toute la main , accompagné de la douleur la plus vive. On employa le cataplasme anodin & les liqueurs sur tout le bras. Le 6 les douleurs diminuerent considérablement , & les chairs devenoient vermeilles & grenues. Pour terminer ce gonflement de la main , on se servit du vin aromatique & de l'eau-de-vie camphrée. On pansoit toutes les plaies avec des plumasseaux & des compresses trempées dans ces liqueurs. Le 8 avril on ouvrit un abcès au-dessus du coude , & on le pansa ensuite avec le digestif , jusqu'à ce que les chairs fussent de niveau avec les tégumens ; & quand elles débordèrent , on les touchoit avec l'alun , le précipité , &c. On se contenta le 22 avril d'un pansement sec , qui fut continué jusqu'à parfaite cicatrice ; & le malade étant purgé , quitta l'hôpital.

On donne le nom de *bras* à une partie de la moëlle allongée. Voyez BRANCHES de la moëlle allongée.

BRECHET , c'est le nom vulgaire du cartilage xiphoïde. Il s'appelle aussi *ensiforme*.

BREGMA , βρέγμα , βρέγμα , βρεχμός , de βρέχω , arroser ou humecter. C'est la partie de la tête qu'on appelle le *sinciput*.

Le bregma est composé de deux os que l'on appelle le *bregma* , ou *bregmatis ossa* , qui sont les deux pariétaux.

BRIDE , *frænum* , ce qui sert à retenir quelque chose. La gaine du long tendon du biceps a une bride membraneuse ; le petit cartilage inter-articulaire de l'omoplate a des brides circulaires ; les veines des grands ventricules du cerveau ont de petites brides. Voyez LIGAMENT & CERVEAU.

BRONCHES , *bronchia* , βρόγχια , terme dérivé de βρόγχιος , qui signifie gosier.

On appelle ainsi les petits tuyaux dans lesquels se divise la trachée-artère à son entrée dans les poumons , & qui sont distribués dans chaque partie du poumon , pour servir de passage à l'air dans la respiration.

Hippocrate nomme la grande artère , ou la trachée-artère , βρόγχις , *bronchia*.

La trachée-artère étant parvenue environ à la quatrième vertèbre du dos , se partage en deux branches qu'on a nom-

mées les *bronches*. Ces branches conservent leur portion membraneuse jusqu'à leur entrée dans les poumons, où elles fournissent autant de rameaux que les poumons forment de petits lobes ou lobules.

Les bronches, aussi-bien que le tronc de la trachée-artère, sont formées de cartilages & de membranes; mais lorsque la trachée-artère est entrée dans le poumon, ses cartilages qui n'étoient que demi-circulaires dans son tronc, deviennent tout-à-fait circulaires dans toutes ses divisions; mais les cercles de ces cartilages sont brisés en trois ou quatre pièces, ce qui fait que les fibres charnues en peuvent plus aisément contracter en tous sens toutes les bronches, & expulser avec plus de facilité les corps qui leur sont nuisibles. Par-là aussi l'air du poumon est mieux chassé au-dehors dans l'expiration, & peut mieux se renouveler.

Les rameaux de la trachée-artère, ou les bronches, & ceux de l'artère & de la veine bronchiale vont toujours de compagnie dans toute l'étendue du poumon, en sorte qu'une bronche, ou branche de la trachée-artère, se trouve au milieu, & un petit rameau de l'artère & de la veine bronchiale de côté & d'autre.

Pour avoir une idée juste des bronches, il faut considérer le corps de la trachée-artère comme le tronc d'un arbre, & ses branches ou bronches comme les branches d'un arbre. On verra cela avec plaisir, si on injecte une trachée-artère avec du plomb, en se tenant à l'écart dans le tems qu'avec une cuillère à long manche on verse le métal fondu dans la trachée-artère qu'on disséquera ensuite. On peut le faire également avec de la cire; mais la dissection en est plus difficile, parce que ce corps se casse aisément dans les petites ramifications bronchiques. Dans l'une & l'autre injection, il arrive souvent des crevasses.

BRONCHIAL, LE, *bronchialis*, le : ce qui a rapport aux bronches du poumon.

L'artère bronchiale est une artère des poumons, qui vient du tronc de l'aorte descendante ou des intercostales; & après avoir embrassé la trachée, elle poursuit son cours avec les bronches dont elle accompagne toutes les branches dans tout leur cours.

La veine bronchiale vient des intercostales, accompagne

l'artere , & se divise en autant de branches qu'elle. L'artere porte le sang aux bronches pour leur nourriture & pour celle des vésicules des poumons , & la veine le rapporte à la veine-cave , dans laquelle elle se jette. L'artere bronchiale est quelquefois simple ; mais elle est souvent double , & quelquefois triple.

On découvre dans les poumons plusieurs glandes noirâtres qui se rencontrent à chaque division des bronches , depuis la première de ces divisions jusqu'à celles qui sont les plus éloignées. On a nommé ces glandes *bronchiales*. Leur volume est différent ; les plus grosses approchent de celui d'une noisette : il s'en trouve qui ne sont guere plus grosses que des pois. Quelques-uns regardent ces glandes comme conglobées ; d'autres veulent qu'elles soient conglomérées , en assurant que les conduits excréteurs de ces glandes déchargent dans la cavité des bronches une sérosité lymphatique , qui garantit les parois des bronches de l'impression trop vive de l'air qui passe continuellement dans les poumons.

Vercelloni prétend que les glandes bronchiales séparent plutôt une liqueur qui aide à la digestion , & qui entre par des conduits très-petits & subtils dans l'œsophage & dans le ventricule.

Les glandes bronchiales peuvent se durcir jusqu'à consistance de pierre , c'est de-là sans doute que plusieurs Observateurs ont trouvé des pierres dans le poumon de quelques cadavres. Kerckring & Hilden en donnent des exemples.

BRONCHIQUE , épithete de différentes parties qui sont relatives aux bronches. Artere bronchique : voyez BRONCHIALE. Veine bronchique : voyez BRONCHIALE.

Il y a dans les poumons des cellules qui composent les lobules , & qu'on appelle *cellules bronchiques* , parce qu'elles communiquent avec les ramifications de la trachée-artere , appelées les *bronches*. Voyez POUMON.

Il y a des muscles qui s'appellent *bronchiques* : tels sont les deux sterno-thyroïdiens. Voyez ce mot.

Les nerfs bronchiques sont fournis par le plexus pulmonaire , lequel est formé par l'assemblage & l'entrelacement de filets fournis par la huitieme paire & le nerf intercostal. Ces filets nerveux se joignent ensemble derriere le poumon ,

& bientôt après se dispersent dans toute l'étendue de la substance, en suivant exactement l'ordre de la distribution des tuyaux bronchiques & celui des autres vaisseaux pulmonaires, de manière qu'il n'y a pas une seule ramification vasculaire dans le poumon, qui ne soit accompagnée d'un & même de plusieurs filets nerveux. *Voyez* POUMON.

BRUNNER ou BRUNIER, nom d'un Auteur qu'on fait entrer dans la dénomination de quelques parties. Les glandes de Brunner sont situées à l'entrée du duodenum. Elles portent le nom du Médecin Brunner, qui les découvrit & les décrivit dans une observation communiquée à la société des curieux de la nature. *Voyez* DUODENUM. Ce Médecin étoit né le 16 janvier 1653 à Diessenhofen, petite ville municipale près de Schaffouse en Suisse.

BUCCAL, LE, adject. *buccalis*, e, se dit des parties qui ont rapport à la bouche.

L'artere buccale se nomme ainsi, parce qu'elle se distribue principalement au muscle buccinateur.

Les glandes buccales sont de petites glandes dispersées sur le côté intérieur des joues & des lèvres, qui séparent du sang la salive qui sert à la mastication & à la digestion.

Il y a un nerf qui porte le nom de *buccal*. La branche inférieure de la cinquième paire de nerfs, appelée *maxillaire inférieure*, sort du crâne par le trou maxillaire inférieur. Elle jette aussi-tôt quatre rameaux, dont le premier va se rendre entre les deux apophyses de la mâchoire inférieure, au muscle masséter. On le nomme le *buccal externe*. Le troisième rameau va au muscle buccinateur, aux glandes buccales & à la lèvre supérieure. On le nomme le *buccal interne*.

BUCCINATEUR, *Buccinator*, un Trompette, qui sonne de la trompette. On donne ce nom à un muscle de la bouche, qui agit effectivement lorsqu'on sonne de la trompette. Il est situé transversalement sous les joues, dont il fait partie. Il s'attache à la partie antérieure & inférieure de l'apophyse coronoïde de la mâchoire inférieure, & vis-à-vis les racines des dernières dents molaires de l'une & l'autre mâchoire, & se termine à la commissure des deux lèvres. Il est percé vers son milieu par le conduit salivaire de Stenon. Le Chirurgien, en ouvrant quelque abcès à cette partie, doit

donc éviter ce conduit , crainte de fistule , &c. Un plumasseau chargé d'huile , guérit très-bien les plaies de ce conduit.

L'usage du buccinateur est de presser les alimens dans la bouche , de pousser l'air de la bouche en-dehors , &c.

BUCCULE , *buccula*. On donne ce nom à la partie charnue qui est sous le menton.

BUCTON , nom que Severinus Pinæus , *de notis virginitatis* , donne à cette partie qu'on appelle *hymen* dans les filles.

BULBE , *bulbus* , petit oignon. On a donné ce nom à des parties qui en ont à-peu-près la figure. Bulbe des dents : voyez BULBEUSE. Bulbe des poils ; c'est leur racine : voyez POILS , CHEVEUX. Le bulbe de l'urethre est une tumeur assez saillante , formée naturellement dans la partie inférieure de l'urethre par le tissu spongieux , qui est plus épais dans cet endroit. Voyez URETHRE & VERGE.

BULBEUSE , troisième substance de la dent. C'est une espèce de bulbe qui se trouve dans la cavité même de la dent , & qui est formée par l'épanouissement même des vaisseaux qui entrent dans son intérieur. Voyez DENT.

BULBEUX - CAVERNEUX , adject. *bulbo-cavernosus* ; *a* , *um* , se dit des parties qui ont rapport au bulbe de l'urethre. Muscles bulbo-caverneux de la verge : voyez ACCELERATEURS.

BUVEUR. On donne ce nom à un muscle droit de l'œil , autrement appelé *adducteur de l'œil*. Voyez ADDUCTEUR , &c.

C A D

CADAVRE , *cadaver* , corps mort. Il ne se dit que du corps humain. Un des plus grands avantages qu'on puisse retirer de l'anatomie , c'est dans l'ouverture des cadavres. Nous donnerons la manière d'ouvrir un cadavre dans le mot OUVERTURE.

Un Chirurgien vraiment observateur , est empressé d'ouvrir les cadavres , parce qu'il reconnoît quelquefois si la maladie qu'il a traitée étoit incurable , ou s'il devoit procéder

céder à la guérison du malade par d'autres moyens , & il devient par-là plus habile dans son art. Nous dirons ici ce qui s'est observé à l'ouverture de quelques cadavres , & nous en réserverons aussi pour d'autres articles

Vers le mois d'octobre de l'année 1759 on ouvrit à la Charité de Lyon le cadavre de la nommée Juste , Fille du grand Corps des Thérèses , morte fort promptement d'une pleurésie. On trouva la plevre des deux côtés de la poitrine , si adhérente aux côtes & au poumon , que le scalpel suffisoit à peine pour la séparer. Le lobe gauche des poumons étoit tout ulcéré , tout gangrené , & l'autre lobe assez endommagé , quoiqu'avant cette maladie elle ne se fût jamais plainte de la poitrine. Elle étoit âgée d'environ trente ans.

Le 4 mai 1761 , on ouvrit à l'Hôtel-Dieu de Lyon le cadavre d'un homme d'environ cinquante ans , mort d'une pleurésie qui fut courte. On trouva tous les viscères dans le meilleur état du monde ; la plevre seule du côté droit avoit été en suppuration , sans que le lobe droit du poumon fût endommagé.

Le 17 février 1761 , on ouvrit à l'Hôtel-Dieu de Lyon le cadavre du nommé Claude Micou , de Monferan en Dauphiné , âgé de quarante ans. Sa mort fut causée par un métastase dans le foie ; il avoit à la tête une plaie simple , mais qui cependant , quelques jours après son entrée à l'hôpital , eut tous les plus mauvais symptômes : transport au cerveau , délire affreux , assoupissement qui ne cédoit à aucun remède. La suppuration disparut , la plaie devint sèche , & il se forma un abcès à la partie convexe du foie , qui ne fut découvert qu'à la mort du Sujet.

Le 24 mars 1761 , on ouvrit le cadavre d'un homme gros & gras , mort à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Tous les tégumens étoient infiltrés à la suite d'une hydropisie qui remplissoit la poitrine & le bas-ventre. La tunique vaginale du testicule gauche avoit une hydrocele consécutive par infiltration. La poitrine & l'abdomen étoient pleins d'une sérosité mêlée au fond d'une matiere purulente ; la partie gauche du thorax étoit plus pleine que la droite , où le poumon étoit fort adhérent aux côtes par le moyen de la plevre. Comme on avoit injecté le Sujet , sur-tout pour les parties génitales ,

en difféquant le foie , on trouva à une bifurcation d'une veine de ce viscere une tumeur enkistée de la grosseur d'une noix , qui paroissoit sur la branche de la veine , dans la substance du foie , comme un escargot sur un sep de vigne. On ouvrit la tumeur , & on la trouva du caractère du stéatome.

La vésicule du fiel étoit comme une petite poire de bon chrétien , & si remplie de bile , qu'elle paroissoit un véritable balon.

Le 23 mars 1761 , on ouvrit à l'Hôtel-Dieu le cadavre d'un homme qui avoit eu depuis un mois une pourriture considérable au métatarse gauche , qui découvroit tous les extenseurs des orteils , une autre à la malléole interne , & au-dessus de la malléole du même pied , une troisième aux fesses du même côté. Il avoit été traité avec les attentions nécessaires , sans qu'il ait jamais été possible d'arrêter les progrès de la gangrene. A l'ouverture du cadavre , on trouva un abcès considérable au lobe gauche du poulmon , un épanchement d'environ quatre livres d'une sérosité purulente dans la poitrine du côté gauche , un abcès considérable dans le muscle psoas du même côté , & le rein gauche avoit deux ureteres. Il est à croire que la gangrene avoit produit ces dépôts par un métastase , parce que deux jours avant sa mort , la suppuration étoit tarie , & le malade déclina à vue d'œil.

Le 4 février 1761 , à trois heures après minuit , on porta à l'Hôtel-Dieu de Lyon le cadavre du nommé Jean-Pierre Dejammes , dit Bon-Rencontre , Soldat du régiment de Rohan Rochefort , compagnie de Chussey. Il étoit âgé de vingt-six ans , & venoit de recevoir à l'heure même un coup d'épée qui porta sur la mammelle droite , & de-là jusques dans la substance du poulmon. Comme il y eut emphyseme & épanchement de sang en grande quantité , il n'est pas douteux qu'un vaisseau aérien , ainsi qu'un vaisseau sanguin , n'ayent été ouverts , & n'ayent précipité la mort du Sujet.

CAILLETTE. On donne ce nom au dernier des quatre estomacs des animaux , qu'on appelle *abomasus*. Voyez ce dernier.

CAISSE , *tympanum* , pris pour signifier un tambour. I.

se dit par comparaison d'une cavité de l'oreille, qui est irrégulière, qui est creusée dans l'os temporal, où elle a sept à huit lignes de largeur, sur environ la moitié de profondeur. Elle communique avec la bouche par une de ses ouvertures, qu'on appelle *trompe d'Eustache*. Voyez OREILLE.

CALAMUS SCRIPTORIUS. On nomme ainsi l'extrémité postérieure du quatrième ventricule du cerveau, qui se termine comme le bec d'une plume à écrire. Voyez CERVEAU.

CALCANEUM, c'est la même chose que l'os du talon. Il est situé sous l'astragal, à la partie postérieure du tarse. C'est le plus gros des os du pied, & en même tems le plus postérieur. On peut y distinguer quatre parties, une antérieure, une postérieure, une supérieure & une inférieure, & outre cela deux faces, une externe & une interne. La partie antérieure se termine par une cavité superficielle qui reçoit le cuboïde; & la postérieure a une tubérosité considérable qui est épiphyse dans les enfans. A la partie supérieure se voyent une éminence assez considérable & une petite face, qui se joignent à l'astragal. On trouve à l'inférieure des inégalités qui facilitent l'attache des muscles & des ligamens; & à la face externe se remarque une petite tubérosité & une sinuosité: c'est du côté de la face externe que le calcaneum forme dans sa partie supérieure une échancre qui répond à celle de l'astragal. La face interne de cet os est creusée obliquement, & on trouve dans sa partie supérieure une sinuosité. Le calcaneum tient aux os qu'il touche, par le moyen de forts ligamens.

CALCAR, c'est la même chose que calcaneum.

CALCOÏDIENS, *calcoïdea officula*, trois petits os qui appartiennent au tarse, ainsi nommés par Fallope, & les mêmes que les os cunéiformes.

CALICES du rein. On donne ce nom aux capsules membraneuses qui enveloppent les corps coniques des reins. Voyez REIN.

CALLEUX, *corps calleux*, c'est le nom qu'on a donné à la partie supérieure, ou à celle qui couvre les deux ventricules du cerveau, qui paroît immédiatement au-dessous de la faux, lorsqu'on l'a enlevée, & légèrement écarté les deux

hémisphères du cerveau. Elle est enfoncée au - dessous de toutes les circonvolutions du cerveau ; elle est formée par l'union des fibres médullaires de chaque côté. Ses fibres paroissent se rencontrer un peu obliquement sous une espece de raphé que l'on remarque tout le long de la partie moyenne de la face supérieure ; de maniere que celles qui viennent du côté droit , se croisent légèrement avec celles qui viennent du côté gauche. *Voyez* CERVEAU.

CANAL , *canalis* , c'est un mot pris généralement pour exprimer tous les vaisseaux du corps , tels que les veines , les arteres , &c. par lesquels différens fluides circulent.

Les canaux aqueux , *ductus aquosi nuckii* , sont certains canaux dans la sclerotique , que M. Nuck a découverts , par lesquels on croit que l'humeur aqueuse de l'œil est apportée dans l'intérieur des membranes qui renferment cette liqueur ; mais cette découverte n'est pas généralement reçue.

Canal cystique , déférent , hépatique , lacrymal , thorachique : *voyez* ces mots.

Canal de la verge : *voyez* URETHRE. Canal mitoyen du cerveau : *voyez* CERVEAU.

A l'égard des os , le mot *canal* ou *conduit* signifie une cavité qui fait quelque chemin dans l'os , en maniere de tuyau , & dont l'orifice est aussi quelquefois appelé *trou*.

Les canaux demi-circulaires sont des canaux osseux qui se trouvent à la partie postérieure de la roche de l'os temporal. Ils sont au nombre de trois , & forment bien chacun les trois quarts d'un cercle de plus d'une ligne de diametre. Leur direction différente leur a fait donner des noms différens pour les distinguer. L'un s'appelle le *vertical* ou *vertical supérieur* ; l'autre le *vertical postérieur* , qu'on pourroit aussi appeller *oblique* ; & le troisieme , l'*horizontal*. Ces trois canaux ne montrent que cinq ouvertures dans le vestibule , parce que le vertical supérieur & l'oblique se réunissent à une de leurs extrémités , pour former ensemble une embouchure commune. Ces canaux ont un peu plus de diametre vers leurs orifices que dans la partie moyenne.

CANAL , petit canal , *canaliculus* ou *canalis arteriosus* ; canal ou ligament artériel : c'est un vaisseau situé entre l'artere pulmonaire & l'aorte dans le fœtus , mais qui est es-

facé dans les adultes. Son usage est de conduire le sang qui dans le fœtus ne passe point par les poumons, de l'artere pulmonaire dans l'aorte.

CANAL, *canalis*, σωλην, la cavité qui traverse les vertebres du col, & donne passage à la moëlle épiniere.

L'assemblage de toutes les vertebres forme un canal considérable, qui loge la moëlle épiniere.

CANICIDE, *canicidium*, terme pour exprimer la dissection d'un chien vivant. Il est très-utile d'ouvrir souvent différens animaux, & de tenter sur eux diverses expériences relatives à l'art de guérir, afin que cette anatomie comparée & les opérations qu'on peut tenter sur eux, nous donnent bien des lumières que nous manquons.

CANIN, nom du troisieme muscle commun des levres. Il est ainsi appelé, parce qu'il vient au-dessus de la dent canine. C'est une petite bande charnue, qui du fond de la fosse malaire s'étend jusqu'à la commissure des levres. Ce muscle est un peu plus large en haut qu'à son extrémité inférieure; il marche un peu obliquement de dedans en dehors; ses attaches sont en haut, à la surface externe de l'os maxillaire supérieur, dans la fosse malaire, près de l'harmonie, par laquelle l'os de la pommette s'unit à l'os maxillaire. En bas, ce muscle se termine à la commissure des levres. Son action est de tirer cette commissure en haut & vers le nez.

CANINES (dents). Voyez DENTS.

CANNELE, les corps cannelés, quelquefois corps *striés*; sont deux éminences qui se trouvent à la partie antérieure des ventricules du cerveau, qui sont formés par l'entrelacement de la substance médullaire & de la substance cendrée: ce qui fait paroître, lorsqu'on les racle avec un scalpel, des lignes blanches & des lignes cendrées, alternativement disposées, & que l'on a regardées comme des cannelures.

CANTHUS, c'est le coin ou angle de l'œil, formé par la commissure ou jonction de la paupiere supérieure & de l'inférieure.

L'angle qui est du côté du nez s'appelle le *grand canthus* ou le *canthus interne*; celui qui est du côté des tempes s'appelle *petit canthus* ou *canthus externe*.

CAPILLAIRE, tiré du latin *capilli*, cheveux, se dit de plusieurs choses, pour marquer leur petitesse, &c. qui ressemble à celle des cheveux.

Vaisseaux capillaires, ce sont les dernières & les plus petites ramifications des veines & des artères, qui sont insensibles, & qui, lorsqu'on les coupe ou rompt, ne rendent que fort peu de sang.

Les vaisseaux capillaires doivent être beaucoup plus fins que les cheveux; on ne sauroit mieux les comparer qu'aux fils des toiles d'araignée, & on les appelle quelquefois vaisseaux évanouissans.

CAPILLAMENT. Il signifie à la lettre un cheveu, étant formé du latin *capillus*, & *caput* de *caput*, tête, & de *pilus*, poil. C'est pourquoi on donne figurément ce nom à plusieurs choses qui, par rapport à leur longueur & à leur finesse, ressemblent à des cheveux: comme les capillamens des nerfs, qui signifient les fibres déliées, ou les filamens dont les nerfs sont composés.

CAPILLAMENT, *capillamentum*, *τρίχωμα*, *τριψωματιον*. Ce mot signifie tout tégument velu des animaux.

CAPREOLE, *capreolus*, nom de l'hélix ou circuit extérieur de l'oreille, à qui on a donné ce nom à cause de sa tortuosité.

CAPSULAIRE, adject. *capsularis*, e, se dit de tout ce qui appartient à la capsule. On donne ce nom aux ligamens & aux membranes qui forment, avec les os auxquels elles sont attachées, des espèces de capsules.

Ligamens capsulaires en général: voyez **LIGAMENT**.

CAPSULAIRE, ligament de l'articulation des os de l'avant-bras avec l'os du coude, qui environne tout-à-fait l'articulation du cubitus & du radius avec l'humérus.

CAPSULAIRE, ligament du fémur. Il s'attache largement tout autour de l'extrémité inférieure de l'os de la cuisse, à quelque distance au-dessus des parties antérieures, latérales & postérieures du cartilage qui l'encroute, & au-dessus de la partie postérieure de la grande échancrure. Il tapisse & environne l'os depuis le cartilage & l'échancrure jusqu'à la distance marquée; de-là il se renverse en bas, pour former la capsule de la liqueur mucilagineuse de l'articulation.

Le ligament capsulaire, ou tunique mucilagineuse de l'ar-

ficulation de la tête de l'os du bras avec l'omoplate , environne toute l'articulation assez largement. Depuis son attache autour du bord de la cavité glénoïde , il s'étend autour du bord de l'hémisphère de la tête , & s'attache près de ce bord , vers les facettes musculaires de la grande tubérosité , & la facette musculaire de la petite.

Ensuite il s'en éloigne de côté & d'autre dans le grand intervalle des deux tubérosités , c'est-à-dire , entre la petite tubérosité & la facette la plus inférieure de la grande tubérosité cartilagineuse , en descendant comme par degrés sur le col de l'os , & jusqu'au-dessous & à quelque distance de la portion inférieure de l'hémisphère cartilagineuse.

Dans tout ce trajet , la capsule s'attache fortement à l'os , excepté au petit intervalle des tubérosités , c'est-à-dire , à l'endroit de la gouttière ou coulisse de cet os. Elle forme ici un allongement comme un tuyau d'entonnoir , proportionné à la capacité de la coulisse , & fortement attaché à la portion supérieure de la même coulisse. Ce tuyau membraneux est la gaine du tendon inter-articulaire du biceps.

On donne le nom de *capsulaire* à une apophyse qui sert de base à l'apophyse styloïde de l'os temporal , & dans laquelle le stilet osseux paroît être enchâssé. On l'appelle aussi *apophyse vaginale*.

Les artères capsulaires viennent quelquefois des émulgentes , & d'autres fois un peu plus haut de l'aorte. Elles forment assez souvent des lombaires , & se distribuent aux capsules atrabillaires ou glandes renales.

La veine-cave donne quelquefois les veines capsulaires qui vont se distribuer aux capsules atrabillaires , ou du moins qui en rapportent le sang superflu. Les émulgentes fournissent pour l'ordinaire les veines capsulaires.

CAPSULE. Ce mot signifie à la lettre bourse , étui , poche ; il vient du latin *capsula* , diminutif de *capsa* , qui signifie une boîte à serrer quelque chose.

La capsule de glisson est une membrane qui naît du péritoine , enveloppe le tronc de la veine porte à son entrée dans le foie , & lui sert comme d'étui , se partageant en autant de branches qu'elle , & l'accompagnant jusques dans ses moindres ramifications.

Cette même capsule ou membrane enferme aussi le con-

duit biliaire & autres vaisseaux du foie , ce qui lui a fait donner le nom de *capsule commune*.

CAPSULE du cœur. *Voyez* PERICARDE.

CAPSULES atrabilaires. *Voyez* ATRABILAIRES.

CAPSULES séminales. *Voyez* VESICULES séminales.

CAPUCHON , nom du muscle trapeze de l'omoplate ; *Voyez* TRAPEZE.

CAPUCIN , nom du muscle abaisseur de l'œil. *Voyez* ABAISSEUR.

CARCASSE , c'est proprement le squelette d'un animal , ou le corps mort de cet animal , tel qu'il est lorsque la chair en est enlevée , brûlée ou desséchée.

CARDIA-GRAPHIE , *cardia-graphia* , partie de la somatographie , dans laquelle on donne la description du cœur.

CARDIA - LOGIE , *cardia-logia* , partie de la somatologie , dans laquelle on raisonne sur les usages des différentes parties du cœur.

CARDIAQUE , adject. *cardiacus* , *a* , *um*. Il se dit de ce qui appartient au cœur. C'est aussi le nom de l'orifice gauche de l'estomac , à cause de sa proximité du cœur.

On donne aussi cette épithète aux vaisseaux , arteres , veines , &c. qui s'y distribuent. *Voyez* CŒUR & ESTOMAC.

Le plexus cardiaque est un lacis de différens rameaux , tant de la huitieme paire que du nerf intercostal , qui se distribuent au cœur.

CARDIA-TOMIE , *cardia-tomia* , partie de la somatomie , dans laquelle on indique la maniere de préparer & de disséquer les différentes parties du cœur.

CARONCULE , *caruncula*. Il signifie à la lettre une petite portion de chair , étant un diminutif du latin *caro* , chair.

Mais ce terme s'applique d'une maniere plus spéciale à quelques parties du corps en particulier.

Les caroncules lacrymales sont deux petites éminences situées l'une à droite , l'autre à gauche , chacune au grand angle de l'œil , & qui séparent les deux points lacrymaux.

Quelques Auteurs n'appellent *lacrymale* que la caroncule qui est au grand angle ou angle interne , & appellent celle qui est au petit , *innommée*. C'est une glande sébacée conglomérée , oblongue , transversalement située dans l'appendice

De la fente de l'œil, pleine de follicules qui donnent une cire qui sort par divers petits trous, sous la forme de vers, pleine aussi souvent de divers petits poils, comme on en voit presque par-tout dans les glandes sébacées.

Cette glande empêche le sac lacrymal, ainsi nommé par M. Petit, de se dessécher. Quand les bords des paupieres sont exactement joints, elle distend les points lacrymaux, afin qu'ils soient libres, éminens, & comme attentifs à leur devoir; elle retient dans les poils les ordures de l'œil; enfin elle sépare une partie de l'humeur sébacée de méibomius.

Les caroncules myrthiformes sont quatre petites éminences charnues, environ de la grosseur d'une baie de myrthe, raison pour laquelle on les a appellées *myrthiformes*. Elles sont situées proche ou, pour mieux dire, à la place même de l'hymen, aux parties génitales des femmes.

Quelques-uns prétendent qu'elles sont plus grosses dans les filles, & qu'elles s'appetissent de plus en plus par le coït; mais d'autres, avec plus de vraisemblance, veulent que ce soit le coït même qui leur ait donné naissance, & qu'elles ne soient autre chose que des portions de la membrane même de l'hymen déchirée, qui se sont retirées.

Les caroncules papillaires ou mamillaires sont de petites protubérances en-dedans du bassin des reins, formées par l'extrémité des conduits qui portent la sérosité des glandes des parties extérieures au bassin.

Elles ont été découvertes par Carpi, & ainsi appellées parce qu'elles ressemblent à un petit teron ou une mamelle. Elles ont la figure d'une tête de gland, & sont moins rouges & plus dures que la chair; elles sont de la grosseur d'un pois, mais elles sont plus grosses en haut qu'en bas; elles se terminent en quelque sorte en pointe, à l'endroit où elles sont percées pour laisser passer l'urine dans le bassin.

CARONCULE de l'urethre. Voyez VERUMONTANUM.

CAROTIDE, *carotides*, *καρωτίδες*, de *κάρη*, la tête, parce que ce vaisseau se distribue à la tête.

Il y a deux arteres carotides, l'une droite, & l'autre gauche: la droite prend naissance de l'artere sous-claviere, au lieu que la gauche part immédiatement de la crosse de l'aorte; elle monte le long de la partie antérieure du col, à côté de la trachée-artere, n'étant couverte dans ce che-

min que par les muscles mastoïdien & péaucier , sans fournir de rameaux considérables ; mais parvenue à la hauteur du larynx , elle se partage en deux branches principales , dont l'une , & qui paroît comme la continuation du tronc de la carotide , est nommée *carotide interne* : celle-ci pénétre dans le crâne , & dans son chemin elle forme trois contours , dont le premier est logé dans le conduit osseux du temporal , & les deux autres dans le réservoir sphénoïdal ou sinus caverneux ; & un peu avant sa sortie de ce sinus , elle se distribue à l'œil par des rameaux qui entrent dans l'orbite par la fente sphénoïdale & par le trou optique ; elle fournit aussi des rameaux à la glande pituitaire. La carotide interne perce ensuite la dure-mère , & va sous la base du cerveau gagner le côté de l'entonnoir , à peu de distance de l'autre carotide , & là elle se partage en deux branches principales , une antérieure & une postérieure. La branche antérieure , après avoir fait quelque chemin , s'unit par une anastomose avec la pareille branche de la carotide du côté opposé , & se divise ensuite en une infinité de rameaux qui se distribuent aux parties antérieures du cerveau. La branche postérieure communique d'abord avec l'artere basilaire ou tronc vertébral , & se partage ensuite en plusieurs rameaux qui se distribuent aux parties moyenne & postérieure du cerveau.

L'autre branche de la carotide , appelée *carotide externe* , donne plusieurs rameaux : le premier , nommé *thyroïdien* , se distribue au larynx ; le second , nommé *sublingual* , se distribue à la glande sublinguale & à la langue , où il se nomme *artere ranine*. Le troisième , appelé *maxillaire externe* , fournit à la glande qui porte ce nom , & aux muscles voisins , & s'avance sur la mâchoire inférieure , pour se porter vers la commissure des lèvres , auxquelles il se distribue ; il passe ensuite à côté du nez , à qui il fournit aussi des rameaux , & vient gagner le grand angle de l'œil , où il prend le nom d'*artere angulaire* , laquelle , après avoir fourni des rameaux aux paupières & à l'œil , & communiqué avec un des rameaux de la carotide interne qui ont passé dans l'orbite , va se perdre aux muscles frontaux , où elle communique avec l'artere temporale.

Le quatrième rameau est connu sous le nom d'*artere occi-*

pitale, parce qu'elle va se perdre aux muscles occipitaux. Cette artère se distribue à la dure-mère par un rameau qui entre dans le crâne par le trou mastoïdien.

Le cinquième rameau, nommé *artère auriculaire*, fournit à l'oreille extérieure ; elle entre ensuite dans la caisse du tambour, pour se distribuer à la membrane qui la tapisse & aux parties qui y sont renfermées.

Le tronc de la carotide externe continue sa route derrière l'angle de la mâchoire ; & parvenu vis-à-vis son apophyse condyloïde, il donne quatre rameaux principaux qui se subdivisent en plusieurs autres. Le premier, après avoir fourni au crotaphite, pénètre dans l'orbite par la fente sphéno-maxillaire, pour se distribuer à l'œil & à ses muscles ; se distribue aussi dans l'intérieur du nez par des ramifications qui passent par le trou sphéno-palatin, & au palais par d'autres qui passent par le trou gustatif ou palatin postérieur. Le second rameau se perd dans la glande parotide. Le troisième, connu de quelques-uns sous le nom de *maxillaire interne*, entre dans le conduit de la mâchoire inférieure, pour se distribuer aux dents, en sort ensuite par le trou mentonnier, pour se perdre dans le voisinage. Le quatrième des rameaux que la carotide externe fournit, lorsqu'elle est parvenue près le condyle de la mâchoire, se nomme *artère de la dure-mère* ; & par quelques-uns, *artère épineuse*. Ce rameau entre dans le crâne par le trou nommé *petit rond* ou *épineux*, & se distribue à toute la dure-mère, en communiquant non-seulement avec l'artère de la dure-mère du côté opposé, mais encore avec les autres rameaux que la carotide lui fournit, & qui entrent dans le crâne, soit par les trous mastoïdiens, soit par les trous des pariétaux, ou par les orbitaires internes, &c.

La carotide externe passe ensuite sur l'apophyse zygomatique & sur le muscle crotaphite, où elle se termine en formant l'artère nommée *temporale*, qui se partage en trois rameaux principaux, distingués en *antérieur*, en *moyen* & en *postérieur*, lesquels se distribuent aux muscles frontaux & occipitaux, en communiquant non-seulement avec les ramifications de l'artère temporale du côté opposé, mais aussi avec celles des artères nommées *nasales* & *occipitales*.

CARPE, *καρπός*, *carpismus*, le poignet, ou la partie qui

est entre la paume de la main & la partie inférieure de l'avant-bras.

Le carpe est composé de huit os de figure & de grosseur différentes, placés en deux rangs, quatre a chaque rang. Le premier rang s'articule avec les deux os de l'avant-bras, & le second avec les os du métacarpe. Ces os sont fortement liés ensemble par des ligamens qui viennent du radius, & par le ligament annulaire, par lequel passent les tendons qui font mouvoir les doigts.

Les os du carpe sont le scaphoïde, le sémi-lunaire, le cunéiforme, le pisiforme ou hors de rang, le trapeze, le trapezoïde, le grand & le crochu. *Voyez* ces mots.

CARRÉ (muscle), c'est un muscle qui a quelque part à l'abduction du pouce ou gros orteil. Quelques-uns le nomment le *transversal*, & d'autres le *carré*. Il est couché transversalement le long de la partie antérieure & inférieure des quatre derniers os du métatarse, dans l'endroit où ils s'articulent aux orteils, & il a ses attaches fixes, comme par digitations, aux ligamens qui joignent ces os ensemble. Ce muscle se termine à la partie postérieure & externe de la première phalange du pouce, en se confondant avec l'*anti-thenar*.

Il y a le muscle carré de la cuisse, &c. *Voyez* **QUARRÉ**.

CARROTIDIENNES, apophyses du sphénoïde. *Voyez* **SPHENOÏDE**.

CARROTIQUE, trou de l'os temporal. *Voyez* **TORTUEUX** (canal du temporal).

CARTILAGE, *cartilago*, *χόνδρος* en grec. Il se dit des choses qui ont du rapport à la farine détrempée dans de l'eau.

Les cartilages sont des parties solides des corps animés, les plus compactes après les os, dont la plus grande partie est d'un blanc de nacre des perles.

Les cartilages sont flexibles, élastiques; ils paroissent être à-peu-près de même nature que les os, puisque ceux-ci ont été cartilages, & que d'ailleurs toutes les parties solides ne paroissent différer que par le plus ou moins de consistance.

Le nombre des cartilages est plus grand aux enfans qu'aux adultes, parce que dans les premiers il y en a plusieurs qui doivent s'ossifier dans la suite.

Il y en a qui s'ossifient contre l'ordre naturel, comme on le remarque aux Sujets d'un âge fort avancé, où l'on trouve les cartilages des côtes & ceux des os pubis tout-à-fait ossifiés. J'ai vu quelquefois le cartilage thyroïde du larynx ossifié, & c'est même une des raisons pour lesquelles certains pendus échappent à la potence.

On trouve des cartilages presque à toutes les extrémités des os qui forment des conjonctions, & l'on en remarque de très-forts & de très-épais aux grandes jointures, comme sont celles des hanches & des épaules. Il y en a aussi de minces & de flexibles, comme sont ceux de la trachée-artère.

Ils ont des figures différentes, en ce que les uns forment des éminences, & les autres des cavités; de plus les uns sont longs & ronds, les autres larges & plats; & d'autres ont une autre forme.

Les cartilages ont différens usages dans le corps animé : ceux qui se trouvent aux extrémités des os, dans la plupart des jointures, facilitent & adoucissent le mouvement des os, dont les extrémités s'useroient par leur collision fréquente, si elles se touchoient immédiatement. Il y en a d'autres qui servent à couvrir & à défendre des viscères, aussi-bien qu'à soutenir des muscles, comme sont les cartilages qui forment les extrémités des côtes qui se joignent au sternum : d'autres servent à former des organes, comme ceux des oreilles & du nez; & d'autres entretiennent des conduits toujours ouverts, comme ceux du larynx & la trachée-artère : mais le principal usage des cartilages est de servir de moyen pour l'union des os.

Voici une liste de plusieurs cartilages.

Cartilages arythénoïdes, *cartilagine arythenoïdeæ* ou *gutturini-formes*. Voyez ARYTHENOÏDES.

Cartilage cricoïde ou annulaire, *cartilago innominata*, *seu annularis*, *seu cricoïdea*. Voyez CRICOÏDE.

Cartilages des côtes, *costarum cartilagine*, sont des pièces qui allongent les côtes en devant. Voyez COTES.

Cartilage ensiforme. Voyez XIPHOÏDE.

Cartilages qui enduisent les extrémités des os, *cartilagine ossium extrema obducentes*, sont ceux qui revêtent les

parties des os articulés ensemble , qui frottent les unes contre les autres.

Cartilage intermédiaire ou inter-articulaire de la mâchoire inférieure , *cartilago intermedia seu , inter-articularis maxillæ inferioris* , est situé dans l'articulation de la mâchoire inférieure.

Le cartilage intermédiaire & triangulaire de l'extrémité inférieure du rayon , *cartilago intermedia triangularis* , s'étend de la cavité de l'extrémité inférieure de cet os sur son bord postérieur.

Le cartilage inter-articulaire de l'articulation du sternum avec la clavicule , *cartilago inter-articularis connexionis sterni cum claviculâ* , est situé au milieu de cette articulation.

Le cartilage inter-articulaire de l'articulation de la clavicule avec l'acromion , *cartilago inter claviculam & acromium* , est situé dans cette articulation.

Les cartilages inter-vertébraux , *cartilagine inter-vertebrales* , ou les ligamens inter-vertébraux , *seu ligamenta inter-vertebralia* , remplissent l'intervalle qui se trouve entre les corps des vertèbres , & les unit.

Le cartilage de la cloison des narines , *septi-narium cartilaginea pars , seu septum cartilagineum narium* , forme le devant de cette cloison.

Les cartilages du nez , *cartilagine narium* , sont ceux qui donnent la forme à la partie inférieure mobile du nez ; ils sont au nombre de trois ou de cinq.

Le cartilage de l'oreille , *auriculæ cartilago* , est celui qui donne à l'oreille extérieure la forme qu'elle a. Voyez OREILLE.

Les cartilages des paupières, ou les tarfes , *palpebrarum cartilagine* , *seu tarsi* , sont des piéces qui soutiennent les bords des paupières. Voyez PAUPIERE & TARSE.

Le cartilage du pubis , *commiffura cartilaginea ossium pubis* , c'est celui au moyen duquel les os pubis sont unis ensemble.

Le cartilage scutiforme ou thyroïde , *cartilago scutiformis , seu thyreoïdea* , c'est un des cartilages du larynx. Voyez THYRO DE.

Les cartilages demi-lunaires du genou , *cartilagine lunæ* ,

riæ seu semi-lunares, sont placés entre l'extrémité du fémur, articulée avec le tibia.

Le cartilage de la trompe d'Eustache, *tubæ Eustachianæ cartilago*, forme la parois latérale interne de cette trompe.

Le cartilage xyphoïde ou ensiforme, *cartilago xyphoïdea, ensiformis, ensiculata, mucronata, epiglottalis, scutiformis, malum granatum*, termine la partie inférieure du sternum, & se trouve dans l'endroit qu'on appelle vulgairement le *brechet*.

La poulie cartilagineuse du grand oblique de l'œil, *trochlea cartilaginea obliqui majoris oculi*, c'est une espece d'anneau plus ligamenteux que cartilagineux, par lequel passe le tendon du grand oblique de l'œil.

La poulie cartilagineuse de l'éminence de la face latérale interne du calcaneum, *trochlea cartilaginea calcis, seu ligamentum cartilagineum, seu zona*. Voyez LIGAMENT.

Les cartilages ligamenteux sont des cartilages très-moux, & qui tiennent quelque chose de la nature des ligamens.

CARTILAGINEUX, EUSE, adject. *cartilagineus, a, um, cartilaginofus, a, um*, qui est de nature de cartilage, qui est composé de cartilage. Voyez CARTILAGE.

La membrane cartilagineuse des os sésamoïdes, le bourlet cartilagineux & ligamenteux de la cavité glénoïde de l'omoplate. Voyez LIGAMENT.

CASÉEUX, EUSE. Ce mot vient de *caseus*, fromage; & signifie, qui a du rapport au fromage. Il y a dans le lait des parties caséuses. Voyez LAIT.

CASSERIUS, muscle du marteau de l'oreille, qui porte le nom de l'Anatomiste qui l'a découvert. Casserius étoit Médecin & Chirurgien; il naquit à Plaisance en Italie en 1545, & fut disciple de Fabrice Abaquapendente.

CAVE, *cavus, a, um*, creux, se dit particulièrement de deux grosses veines qui se déchargent dans l'oreillette droite du cœur. On dit ordinairement la veine-cave en général. Alors on considère la réunion de ces deux veines comme une seule veine.

La veine-cave se divise en ascendante & descendante: l'ascendante est celle qui vient des parties inférieures; elle est ainsi appelée, parce que le sang qui vient au cœur par cette veine, monte. La descendante est celle qui vient des

parties supérieures; elle est ainsi appelée, parce que le sang qu'elle apporte de la tête & des autres parties, descend. Il y a des Auteurs qui donnent le nom de *veine-cave supérieure* à la descendante, & de *veine-cave inférieure* à l'ascendante.

La veine-cave supérieure est formée par la réunion des deux veines sous-clavières, environ vis-à-vis & derrière le cartilage de la première vraie côte du côté droit; elle se porte ensuite obliquement vers la gauche, & entre dans le péricarde, où elle est placée au côté droit de l'aorte, & occupe la longueur de deux doigts environ, après quoi elle entre dans l'oreillette droite.

La veine-cave inférieure est cette grosse veine qui paroît formée de la réunion des deux veines iliaques; elle monte de la partie supérieure de l'os sacrum sur les vertèbres des lombes; elle s'incline un peu à droite, vient passer derrière le foie par sa grande échancrure; elle perce le diaphragme, entre dans le péricarde, & après un trajet d'environ trois à quatre lignes, elle entre dans l'oreillette droite du cœur.

Elle reçoit dans tout ce trajet les veines sacrées, les veines lombaires, spermaticques, renales, adipeuses, hépatiques, & les veines diaphragmatiques inférieures, ou veines phréniques.

CAVERNE, *caverna*. Quelques Anatomistes donnent ce nom aux parties naturelles de la femme.

CAVERNEUX, EUSE, adject. *cavernosus*, *a*, *um*, ce qui est composé de petites cavernes, de petites loges, comme une éponge.

Les corps caverneux de la verge. Voyez VERGE. Nous y en avons donné l'explication.

Le corps caverneux de l'urethre est un troisième corps spongieux de la verge, ainsi appelé parce qu'il enferme l'urethre. Sa figure, au contraire de celle des deux corps caverneux, a plus de grosseur aux extrémités, & moins au milieu. Sa partie supérieure est au périnée, & s'appelle *bulbe* à cause de sa figure. Sa membrane externe est mince, & divisée en longueur par une cloison; le milieu de ce corps est à-peu près cylindrique. Le passage de l'urine n'est pas situé précisément au centre, mais un peu incliné vers sa
partie

partie supérieure, près du corps du pénis. Son extrémité inférieure forme, en se dilatant, ce qu'on appelle le *gland*.

Corps caverneux du clitoris. *Voyez* CLITORIS.

Les sinus caverneux de la dure-mère, ou sinus latéraux. *Voyez* DURE-MÈRE.

Quelques-uns ont donné l'épithète de *caverneux* à l'orifice de la matrice ou au vagin.

CAVITÉ, *cavitas*, creux, un vuide dans un corps; les cavités du cœur, du cerveau, des os, &c. On donne à ces cavités différens noms: *ventricule*, *sinus*, *conduits*, *canaux*, &c. Les cavités condyloïdiennes ou articulaires de la mâchoire inférieure, la cavité cotyloïde ou cotyloïdienne des os des îles, les cavités sygmoïdes du cubitus, la cavité glénoïde de l'omoplate: *voyez* ces mots.

CEIGNANTE, nom qu'on a donné à la douzième vertèbre du dos, parce que c'est environ sur elle qu'on applique la ceinture.

CELIAQUE. *Voyez* CELIAQUE.

CELLULAIRE, adject. *cellularis*, *e*, qui appartient à la cellule, qui a du rapport avec les cellules, qui est composé de cellules.

On a donné le nom de *cellulaire* à l'os ethmoïde, parce qu'il est rempli d'une quantité prodigieuse de petites cellules & de feuilletts. *Voyez* ETHMOÏDE.

La substance cellulaire des os. *Voyez* OS.

La membrane cellulaire est le tissu cellulaire. *Voyez* le mot suivant.

CELLULAIRE (tissu). Le tissu cellulaire est une substance membraneuse, composée de différentes cellules qui communiquent ensemble. On peut le remarquer dans presque toutes les parties du corps; il a beaucoup de part à leur formation.

Le tissu membraneux est composé de fibrilles & d'un nombre infini de petites lames, dont la direction & la disposition différentes les faisant rencontrer en divers sens, établissent par ce moyen différens espaces ou loges, auxquelles on a donné le nom de *cellules*. La jonction de ces cellules & leurs adhérences mutuelles forment ainsi une membrane cellulaire qui s'étend par tout & fournit aux parties tantôt une enveloppe, tantôt un lien lâche, mais

cependant ferme , qui , en les unissant , n'empêche pas leur mobilité.

Les lames qui composent ce tissu sont solides , sans cavité particulière & sans vaisseaux propres ; & si on trouve dans leur texture des nerfs & des vaisseaux de tout genre , ils ne lui sont point essentiels , mais seulement accessoires. Quoiqu'insensible par lui-même , les nerfs qui le parcourent peuvent cependant produire quelque sensibilité ; & les autres vaisseaux qui le parcourent servent à déposer ou à repomper la liqueur aqueuse , grasse & onctueuse , que l'on trouve dans les différentes cellules. Les injections ordinaires & le soufflé démontrent des lames solides , impénétrables aux injections , & seulement recouvertes d'un réseau vasculaire.

Ce tissu ne se borne pas à la superficie du corps , il n'enveloppe pas seulement chaque partie , il pénètre encore dans leur substance intime , il s'y infinue en accompagnant les vaisseaux , leur fournit des gâines , & fournit à chaque fibre , quelque petite qu'elle soit , une enveloppe particulière. Les membranes des nerfs & des artères , la dure-mère , la pie-mère , le périoste , la cornée , la peau , la plevre , les poumons & beaucoup de visceres paroissent presque entièrement formés par ce tissu seulement.

Ce tissu varie dans sa composition , selon les parties dans lesquelles on l'examine ; il est mince & composé de fibres serrées dans certaines parties , comme entre la sclérotique & la choroïde , entre les membranes des intestins ; celui qui accompagne les vaisseaux est un peu plus lâche ; ce tissu ne contient point de graisse , mais seulement une humeur aqueuse grasse ; on le découvre par le soufflé , par la dissection , par l'œdeme.

Le tissu cellulaire qui sépare les fibres musculaires est , dans l'intérieur du muscle , très-délicat , & seulement arrosé d'une humeur aqueuse grasse ; extérieurement il est plus épais , & il reçoit un suc gras plus épais. Cette structure le rend propre à entretenir l'action musculaire.

Celui qui compose ce que l'on appelle vulgairement la graisse ou , pour mieux dire , le tissu graisseux qui se trouve à la superficie du corps & dans les grandes cavités , est formé de lames plus épaisses & de cellules plus grandes ;

Il contient une humeur grasse & onctueuse, jaunâtre, insipide, inflammable, susceptible de consistance par le repos ou par le froid.

La nature de la graisse n'est pas la même dans tous les âges; elle n'a point de consistance dans le premier tems de la formation du fœtus; lorsqu'il croît, elle devient grasse & plus ferme; dans les adultes elle conserve cette fermeté; elle devient plus molle dans les vieillards. Elle s'épaissit un peu & se perfectionne, en séjournant dans les cellules, & elle a toujours assez de fluidité pour pouvoir être facilement repompée; on voit même des différences dans la graisse, en comparant celle qui est dans la région des reins avec celle qui est sous la peau & dans les autres parties. Les anciens avoient fait cette distinction: c'est pourquoy ils la nommoient *suif*, *axonge*, *moelle*, *graisse*, &c.

Cette liqueur est déposée dans les cellules par les extrémités des artères, & repompée par les veines. Le mécanisme est conforme aux loix de la circulation, & il est démontré par les injections d'eau & de colle de poisson dans ces différens vaisseaux.

La graisse n'a pas les qualités requises, si elle ne séjourne pendant quelque tems dans les cellules, ou si l'action des vaisseaux n'est pas médiocrement forte. Les gens foibles ont la graisse peu ferme & après les grandes maladies, celle qui se sépare n'est presque qu'aqueuse, & cause la bouffissure.

La graisse, après avoir séjourné un peu, est reprise par les veines; sans cela, elle s'amasseroit & seroit nuisible par sa quantité. L'eau épanchée dans les cellules est reprise par les veines; les mouvemens violens font dissiper la graisse: ainsi elle est séparée continuellement, & reprise à proportion.

Les cellules ont encore, outre les ouvertures des vaisseaux, des communications réciproques; l'emphysème qui s'étend par tout le corps en est une preuve.

Le tissu cellulaire a des usages communs & particuliers: en général il recouvre toutes les parties, il les unit ensemble, il leur donne la configuration, contribue aux différens replis de la peau; il fournit un lien lâche & souple à chaque partie, il appuie & accompagne les vaisseaux,

& est disposé de façon à permettre tous les mouvemens possibles.

La liqueur dont le tissu est arrosé, dans quelques endroits plus subtile, dans d'autres plus onctueuse, l'entretient dans une souplesse extrême, lubrifie les parties, facilite leurs mouvemens, les tient écartées, les empêche de devenir roides ou de se réunir. Elle contribue à la beauté de la peau, se mêle utilement dans les liqueurs pour tempérer leur acrimonie; elle devient la matiere de certaines sécrétions; elle entretient la souplesse des os, & les rend moins fragiles, comme la moëlle & le suc moëlleux; enfin dans certains cas elle peut tenir lieu d'alimens, & empêcher les impressions de la faim.

Le repos du corps & de l'esprit, le sommeil, les alimens succulens augmentent ce fluide; les exercices violens, le chagrin, l'insomnie, la diete austere & les maladies le détruisent assez promptement. Elle est nécessaire pour le bien-être du corps & l'exercice des fonctions; son défaut auroit quelques inconvéniens, & sa trop grande quantité devient nuisible, en relâchant trop les parties, en les gênant & en rendant le corps trop lourd pour exercer ses fonctions.

CELLULE, *cellula*, se dit des petites loges adossées les unes aux autres, comme dans les ruches à miel.

Les cellules adipeuses sont les petites loges ou capsules qui contiennent la graisse dans un corps qui a de l'embonpoint.

Elles s'observent dans toutes les parties du corps: dans ceux qui sont amaigris, ces cellules n'étant point remplies de graisse, ressemblent à une membrane flasque & transparente.

CELLULOSITÉS de l'ethmoïde. Voyez SINUS de l'ethmoïde.

CENDRÉ, ÉE, adject. *cinereus*, *a*, *um*, de couleur de cendre. La substance cendrée du cerveau: voyez CERVEAU.

CENEONES, *κενέωνες*, de *κενός*, vuide. On a donné ce nom aux flancs, région de l'abdomen. Voyez FLANCS.

CENTRE, *centrum*, le milieu, le point du milieu de quelque chose.

Le centre tendineux du diaphragme, c'est la partie dans laquelle les queues des muscles du diaphragme se rencontrent. Ce centre est troué vers sa droite pour donner passage à la veine-cave; & vers sa gauche en arriere, sa partie charnue donne passage à l'œsophage, au tronc descendant de l'aorte, au canal thorachique & à la veine azygos entre ces deux piliers.

Le centre ovale du cerveau est une convexité médullaire beaucoup plus petite que la convexité générale ou commune de tout le cerveau, mais conforme à cette grande convexité. On la trouve en emportant adroitement par plusieurs coupes, selon la convexité du cerveau, toute la substance corticale avec les lames médullaires dont elle est entremêlée.

CEPHALE, κεφαλή, la tête.

CEPHALA-GRAPHIE, *cephala-graphia*, description du cerveau ou de la tête; c'est une partie de la somato-graphie.

CEPHALA-LOGIE, *cephala-logia*, discours raisonné sur le cerveau ou la tête; c'est une partie de la somato-logie.

CEPHALA - TOMIE, *cephala - tomia*, administration anatomique du cerveau ou de la tête; c'est une partie de la somato-tomie.

CEPHALINE, κεφαλίνη, la partie de la langue qui est la plus proche de sa racine & la plus voisine de la gorge.

CEPHALIQUE, adject. *cephalicus*, *a*, *um*, qui a du rapport avec la tête.

La veine sousclavière étant arrivée près de la partie moyenne de la clavicule, donne une branche nommée *céphalique*, laquelle descend superficiellement entre le muscle deltoïde & le grand pectoral, & va au bras. Cette veine, dans la quantité prodigieuse de rameaux qu'elle donne au bras, &c. en donne un particulier qui rampe entre le pouce & le métacarpe, & porte le nom de veine *céphalique* du pouce.

CEPHALO-PHARYNGIEN, *cephalo-pharyngæus*, de κεφαλή, tête; φαρυγξ, *pharynx*, gosier: c'est le nom de deux muscles de l'orifice de l'œsophage qu'on appelle *pharynx*; ils viennent de la face inférieure de l'apophyse basilaire de l'occipital vers sa partie moyenne, & s'épanouissent

sent sur la partie supérieure & postérieure du pharynx, qu'ils tirent en haut & en arrière.

CERATO GLOSSE, *cerato-glossus*, de *κέρας*, corne; *γλῶσσα*, langue: c'est le nom d'un muscle qui s'attache à la grande corne de l'os hyoïde, & se termine à la langue. On le nomme aussi *basio-glosse*, parce qu'il s'attache un peu à la base de l'os hyoïde, & *chondro-glosse* parce qu'il s'attache un peu aux cartilages qui s'élèvent sur la jonction des cornes avec la base. Enfin il est nommé *hyo-glosse*.

Il y a un cérato-glosse de chaque côté.

CERATOÏDES, *κερατοειδης*; on sous-entend *ὀμὴν*, membrane: la cornée. Voyez ce dernier.

CEREBRAL, LE, adject. *cerebralis*, *le*, qui appartient au cerveau.

Les artères cérébrales, distinguées en internes, en externes & en inférieures, sont des branches des carotides internes & des vertébrales. Elles se distribuent au cerveau.

CERKIS, *κερκis*, le radius, os de l'avant-bras.

CERVEAU, *cerebrum*, ou vulgairement la cervelle: c'est une masse glanduleuse, inégalement arrondie, d'une consistance assez molle, dont la figure imite celle de la boîte osseuse qui lui sert de domicile, parsemée de toute part d'un nombre prodigieux de ramifications artérielles & veineuses, lesquelles serpentent en tout sens par plusieurs contours admirables.

La superficie extérieure du cerveau représente un amas de plusieurs circonvolutions de petits intestins de poulet, très-exactement adossés & unis les uns aux autres. Il n'en est pas de même quand on vient à pénétrer dans sa substance, comme nous le verrons plus bas.

Le cerveau en général est divisé en trois parties, sçavoir, en cerveau proprement dit, en cervelet & en moëlle allongée. On pourroit néanmoins en ajouter avec raison une quatrième, qui est la moëlle épinière, comme étant une véritable continuation du cerveau.

La figure du cerveau, considérée après avoir enlevé la calotte du crâne & les membranes appelées *meninges*, nous représente une espèce de sphere; mais en examinant le cerveau du côté qu'il répond à la base du crâne, nous som-

mes bientôt convaincus qu'il ne forme que la moitié d'une sphere , qui , se trouvant encore partagée longitudinalement en deux parties latérales égales , représente deux quarts de sphere posés dans le même plan l'un contre l'autre , & c'est de ces deux portions que résulte toute la masse du grand cerveau , ou du cerveau proprement dit.

Chaque quart de sphere pris séparément , est arrondi & convexe dans la plus grande partie de son étendue , qui est celle qui répond à la cavité de la calotte du crâne ; il est applati & très-uni du côté qui répond à la faux , & inégalement convexe & concave du côté de la base du crâne.

Chaque portion du cerveau est encore divisée elle-même en trois parties , sous le nom de *lobes* , lesquels sont distingués en antérieur , moyen & postérieur. Le lobe antérieur est le moins considérable ; il est séparé du lobe moyen par un enfoncement remarquable , qui commence de chaque côté vers la grande aîle du sphénoïde , & monte ensuite obliquement de devant en arrière. Cet enfoncement est un sillon plus considérable que ceux qui paroissent sur la surface du cerveau , destiné à favoriser l'étendue de la substance corticale , quoique dans un petit espace : cet écartement est nommé la *grande scissure de Sylvius*.

Le lobe moyen tient un milieu entre le volume de l'antérieur & du postérieur ; & enfin le dernier , ou le lobe postérieur , forme une masse très-considérable relativement à celle des deux autres : aussi remarquons-nous que la cavité de la boîte osseuse du crâne est bien moins évasée antérieurement que postérieurement. De cette division particulière de chaque portion du cerveau , nous devons conclure que le cerveau pris en général comprend six lobes , sçavoir , deux antérieurs , deux moyens & deux postérieurs.

Après avoir examiné le cerveau en général , l'ordre demande que nous poussions plus loin nos considérations : pour cet effet , nous remarquerons en premier lieu quelles sont les différentes substances qui entrent dans la composition du cerveau ; secondement , quelles sont les différentes parties , à la formation desquelles elles concourent ; troisièmement , les cavités que l'on doit y observer ; enfin les vaisseaux qui s'y distribuent.

Par rapport à la substance du cerveau , tous les Auteurs

conviennent aujourd'hui qu'elle est glanduleuse ; de sorte que toute cette masse considérable occupant la cavité du crâne , n'est qu'une glande conglomérée , formée d'une multiplicité prodigieuse de petits corps glanduleux , qui tous réunis & comme entassés les uns avec les autres , constituent cette première substance du cerveau , qui est la plus extérieure , & de laquelle toutes les autres parties de ce viscere sont exactement environnées. C'est pour cette raison qu'on la nomme *substance corticale*. Quelques - uns la nomment encore , à raison de sa couleur , *substance grise* ou *substance cendrée*. Au - dessous de celle-ci se remarque une seconde substance appelée blanche , ou substance médullaire du cerveau : elle est formée par le concours & la réunion des vaisseaux excréteurs de toutes les glandes qui forment la substance corticale , de manière que de chacun de ces corps glanduleux part un vaisseau excréteur ; & comme les glandes sont dans un nombre infini , celui des vaisseaux excréteurs qui s'en détache , doit être aussi proportionnellement considérablement multiplié. Ce sont là les deux sortes de substances que l'on trouve plus ou moins répandues dans toute l'étendue du cerveau , & desquelles toutes les éminences que nous y allons remarquer sont plus ou moins formées. Il y a cependant quelques différences entre elles ; car premièrement la substance corticale est beaucoup plus molle que la substance médullaire , secondement elle est très-épaisse dans la circonférence du cerveau , & elle diminue à mesure qu'elle pénètre plus avant dans son intérieur. Le contraire arrive à la substance médullaire , car plus on l'examine de l'extérieur vers l'intérieur , & plus elle paroît augmenter en masse , quoique toujours plus ou moins environnée de la substance corticale. L'on peut aisément se convaincre de tout ceci , en coupant horizontalement & , pour ainsi dire , par tranches , à l'aide d'un instrument bien tranchant , différentes portions de ces deux substances en même tems. Il y a ceci de plus à remarquer , c'est qu'en continuant cet examen , & lorsqu'on est parvenu aux environs de la base du cerveau , on ne rencontre plus que la substance médullaire , sans aucun mélange de la corticale , de manière qu'il semble qu'il n'y a dans cet endroit que des faisceaux multipliés de vaisseaux excréteurs , puisqu'on n'y peut distinguer que la substance blanche qui doit résulter de leur union. On

peut toujours regarder la substance blanche ou médullaire du cerveau comme une véritable substance nerveuse, c'est-à-dire qu'on conçoit que chaque capillaire excréteur qui part de chaque glande en particulier, est un véritable filament nerveux, & que ce sont ces mêmes vaisseaux excréteurs qui forment l'origine & le principe de tous les nerfs qui se distribuent dans les différentes parties du corps.

Il est tems à présent de procéder plus attentivement à l'examen des différentes parties que nous pouvons observer dans le cerveau : ainsi nous remarquerons d'abord que la base de chaque quart de sphere qui forme la plus grande partie de la masse du cerveau, est composée sans aucune adhérence, du moins du côté de la *faulx*, sur une double convexité médullaire, en forme de voûte ou de plafond très-mince ; c'est cette partie qui a été nommée par Vieussens le *centre oval* ou la *voûte médullaire*, dans le milieu de laquelle on apperçoit une espece de cordon blanc en forme de raphé, auquel viennent se rendre quantité de fibres médullaires très-déliées, mais de maniere que celles qui viennent du côté droit, vont au côté gauche, & celles du gauche se rendent au droit.

Le milieu du centre oval, ou la réunion de ces deux convexités, dont résulte le plancher des deux ventricules supérieurs du cerveau, est nommé le *corps calleux*. Cette partie paroît réellement distinguée des portions latérales du centre oval, dont elle est cependant une vraie continuation, parce que les fibres médullaires qui la composent, y paroissent d'une maniere plus sensible.

Le corps calleux a environ trois travers de doigts de longueur sur un demi-travers de doigt de largeur ; néanmoins il est moins large antérieurement que dans la partie postérieure ; on peut l'appercevoir aisément, en écartant légèrement & avec adresse les deux grandes portions du cerveau, ayant la précaution d'enlever auparavant cette duplicature de la dure-mere que nous avons appelée la *faulx*, laquelle doit être renversée en arriere : alors l'on voit très-distinctement les deux extrémités du corps calleux, dont l'antérieure se recourbe en se repliant en devant & en dessous, pour concourir à la formation d'un gros cordon médullaire très-court, situé transversalement entre les deux portions anté-

rières, voisines des lobes antérieurs du cerveau, lesquels il tient exactement unis ensemble. Ce cordon médullaire est nommé la grande commissure antérieure du cerveau; cette même extrémité antérieure du corps calleux paroît encore se continuer longitudinalement dans l'intérieur & dans le milieu des ventricules antérieurs, en s'attachant tout le long de la partie de la face interne du corps calleux qui répond au raphé, & forme ainsi une cloison dans l'intérieur de ces mêmes ventricules, de laquelle nous allons parler.

L'extrémité postérieure du corps calleux se recourbe de même que l'antérieure, & se porte de dehors en dedans, pour s'attacher par un double cordon aux deux piliers postérieurs de la voûte, de même qu'aux portions médullaires, voisines des lobes postérieurs du cerveau.

Ayant enlevé avec méthode le plancher des ventricules, sans toucher au corps calleux, l'on découvre deux cavités séparées l'une de l'autre par une cloison médullaire & transparente, nommée *septum lucidum*; cette cloison, formée de deux lames très-minces, regne dans toute la longueur du corps calleux qui répond au-dessous du raphé, & se porte perpendiculairement dans le milieu des ventricules qu'elle semble séparer exactement; mais un peu d'attention fait voir que son bord inférieur n'étant adhérent à aucune partie, permet la communication d'un ventricule à l'autre, en sorte que les sérosités du ventricule droit peuvent passer dans le gauche, & *vice versa*. Nous remarquons encore que dans certains cas l'on trouve quelque peu de sérosités entre les deux lames du *septum lucidum*.

En examinant plus intérieurement, on découvre dans le milieu des ventricules un corps médullaire très-blanc, convexe supérieurement, & légèrement concave inférieurement, lequel se termine par trois branches, dont l'antérieure qui est la plus grosse, s'unit au gros cordon médullaire qui fait la commissure antérieure du cerveau: c'est dans cet endroit qu'est attachée la partie antérieure du *septum lucidum*, le reste de son bord inférieur étant flottant dans toute sa longueur; & les deux branches postérieures se recourbent en bas, & se portent de dessus en dessous dans la cavité des ventricules, étant accompagnées vers leurs bords extrêmes, chacune d'un petit cordon aplati & très-mince: c'est ce qu'on ap-

pelle *corpora fimbriata*, corps bordés. Ce corps médullaire, à raison de quelque ressemblance qu'on a prétendu lui trouver avec les especes d'anciennes voûtes, porte le nom de *voûte à trois piliers*.

Après avoir renversé en arriere, ou même totalement enlevé le corps calleux, le *septum lucidum* & la voûte à trois piliers, l'on apperçoit une cavité double, beaucoup plus longue que large, & très-peu profonde. Ces deux cavités, auxquelles on donne le nom de *grands ventricules* ou, à raison de leur situation, de *ventricules latéraux* du cerveau (afin de les distinguer de deux autres plus petits & plus postérieurs) s'écartent l'une de l'autre en arriere d'une maniere plus sensible, se continuent de dessus en dessous & de derriere en devant, en faisant une espece de grand fillon tortueux, en maniere de cornes de béliet, dont les extrémités viennent presque répondre au commencement supérieur de ces mêmes ventricules : c'est dans les cavités supérieures de ces ventricules que nous observons les parties que nous allons décrire.

La premiere partie qui se présente à l'ouverture des ventricules, est une membrane vasculaire très-fine, parsemée d'un nombre prodigieux de ramifications capillaires, sanguines, dont résulte un réseau admirable, laquelle tapisse plus ou moins toutes les parties contenues dans les ventricules : cette membrane est nommée le *plexus choroïde* ; il faut la détacher avec précaution, afin de ne point enlever les éminences postérieures des ventricules, auxquelles elle est très-adhérente. Cette membrane enlevée, nous découvrirons quatre paires d'éminences, dont les quatre plus considérables sont antérieures, & les quatre subalternes sont situées plus postérieurement, & plus entassées ensemble.

Les deux premieres des grandes éminences sont nommées corps cannelés, parce qu'en les coupant comme par petites lames avec un instrument bien tranchant, elles présentent différentes lignes grisâtres & blanchâtres, lesquelles sont formées par le mélange des deux substances que nous avons remarquées dans le cerveau. La figure de ces éminences est en quelque sorte pyramidale ou piriforme, leur extrémité antérieure est arrondie & approchée l'une de l'autre ;

elles s'écartent ensuite de devant en arrière , & se terminent par une extrémité étroite & recourbée.

Les deuxiemes éminences considérables des grands ventricules du cerveau sont appellées couches des nerfs optiques, parce que les nerfs du même nom en tirent leur origine; elles ont une figure en quelque sorte ovalaire , sont adossées assez exactement l'une contre l'autre entre les deux portions postérieures des corps cannelés , par lesquels elles sont en quelque sorte embarrassées ; elles paroissent blanches , considérées superficiellement ; mais en pénétrant dans leur substance , on la trouve assez semblable à celle des corps cannelés , c'est-à-dire parsemée de plusieurs lignes , tantôt blanches & tantôt cendrées. L'adossément de ces éminences est si parfait , qu'on y découvre réellement une vraie continuation de leur substance , laquelle regne jusqu'environ le milieu de leur épaisseur , où elle se trouve interrompue pour former un léger canal , auquel on donne le nom de troisieme ventricule , lequel par l'une de ces extrémités s'ouvre en devant , & par l'autre en arrière , ainsi que nous le dirons ailleurs.

Du fond de chacune des dernieres éminences dont nous venons de parler , naissent deux gros cordons qui se portent en dessous & de derrière en devant , en faisant deux contours semblables à ceux des cornes de bœliers , & se rapprochent ensuite de nouveau , en diminuant de plus en plus pour atteindre les trous optiques , à la faveur desquels ils sortent de la base du crâne , & parviennent dans les fosses orbitaires , comme nous verrons ailleurs.

Les éminences plus petites , contenues dans les grands ventricules du cerveau , qu'on nomme , afin de les distinguer des précédentes , *éminences subalternes* , communément décrites chez les Auteurs sous les noms de *nates* & de *testes* , & par M. Winslow , sous le nom commun de *tubercules quadrijumcaux* , auxquels il en faut ajouter un cinquieme qui est impair , occupent la partie postérieure des ventricules , & sont si parfaitement adossées ensemble , que ce n'est qu'avec beaucoup de précaution & d'adresse que l'on parvient à les rendre parfaitement sensibles. On rencontre ces éminences , qui ne semblent d'abord former

qu'un seul & même corps , précisément derrière l'union des couches des nerfs optiques ; les deux antérieures étant plus grosses & plus arrondies que les postérieures , sont aussi beaucoup plus apparentes. La substance des unes & des autres est pareillement cannelée & mêlée de lignes blanches & cendrées , quoiqu'à l'extérieur elle paroisse presque entièrement blanche.

Sur le haut de ces deux paires de tubercules , & précisément sur le milieu , se découvre un petit corps pyramidal , grisâtre , d'une consistance plus ou moins mollette , & de la grosseur d'un petit noyau de cerise , appelé *glande pinéale* , à raison de ce que l'on a prétendu qu'il approchoit par sa figure de celle d'une pomme de pin : cette petite éminence impaire est attachée au bas des couches des nerfs optiques , au moyen de deux petits cordons médullaires qui paroissent quelquefois d'une manière très-sensible.

Après avoir examiné les éminences contenues dans les grands ventricules du cerveau , il nous reste à y observer quelques cavités particulières , à part celle qui leur est commune , dont nous avons déjà parlé. Pour cet effet , il est nécessaire de se rappeler ici ce que nous avons remarqué ci-devant , que dans l'union de la moitié inférieure de l'épaisseur des couches des nerfs optiques , regne un écartement en forme de canal triangulaire , appelé le troisième ventricule du cerveau ; cet écartement ou ce canal s'ouvre antérieurement sous une ouverture assez large , qui se termine ensuite par une espèce de goulot , à raison de quoi elle porte le nom d'*entonnoir* , dont l'extrémité rétrécie se rend à un corps glanduleux particulier , logé sur la selle turcique du sphénoïde : c'est ce qu'on nomme la *glande pituitaire*. L'ouverture ovale de l'entonnoir , nommée encore l'ouverture antérieure commune , pour la distinguer de la postérieure , se découvre entre le pilier antérieur de la voûte & les portions antérieures des couches des nerfs optiques. Ce même canal , qui forme le troisième ventricule , s'ouvre postérieurement sous l'ouverture commune postérieure , située précisément entre la partie postérieure des couches des nerfs optiques & l'antérieure des tubercules quadrijumeaux. Enfin sous les tubercules quadrijumeaux regne un petit canal , lequel par son ouverture antérieure communique avec le troi-

sieme ventricule , & dont la postérieure se rend & conduit dans le quatrieme ventricule qui appartient au cervelet. Nous observerons , en terminant la description du cerveau proprement dit , que les fibres médullaires , répandues dans toute la substance , se réunissant vers sa base , forment deux faisceaux considérables , appelés les péduncules du cerveau , desquels est en partie formée la moëlle allongée.

Du cervelet.

Le cervelet , comme qui diroit le petit cerveau , parce qu'il est beaucoup inférieur en masse au cerveau proprement dit , dont il n'est dans le fond que la continuation , est logé sous la tente du cervelet , dans les fosses postérieures & inférieures de l'occipital , lesquelles sont en partie formées par les os temporaux , étant à-peu près d'un volume en état de remplir ces mêmes cavités. La figure du cervelet est inégalement arrondie , & il paroît légèrement partagé en arriere par une petite cloison qui regne le long de la crête occipitale interne , de maniere qu'en général nous pouvons y distinguer deux portions , dont chacune s'étend considérablement sur les parties latérales des fosses où elles sont situées.

La substance du cervelet est plus ferme , plus maniable que celle du cerveau , quoiqu'on y rencontre également le mélange de la substance corticale ou cendrée , & celui de la substance médullaire , avec cette différence que l'une & l'autre paroissent plus intimément jointes ensemble.

La surface extérieure du cervelet est en partie recouverte par une continuation du plexus choroïde , que quelques uns ont regardé comme une membrane vaiculeuse particulière : cette surface est beaucoup plus unie & plus égale que celle du cerveau , parce qu'on n'y apperçoit aucun sillon , & que sa masse ne paroît qu'un composé de quantité de couches exactement appliquées , & comme entassées les unes sur les autres , entre lesquelles s'insinuent autant de reduplicatures très-fines de la membrane interne de la pie-mere , destinée à en faire la séparation.

En pénétrant médiocrement dans la substance du cervelet par une légère coupe , on apperçoit d'abord la portion postérieure de la moëlle allongée , dont nous allons parler ; &

Dans la surface postérieure de cette portion, depuis les tubercules quadrijumeaux jusqu'au-dessous de la division postérieure du corps du cervelet, on appercevra une cavité oblongue, qui se termine en arriere en forme de bec d'une plume taillée pour écrire, d'où vient que cette partie est nommée *calamus scriptorius*, plume à écrire : or toute cette cavité en général est considérée comme le quatrieme ventricule, laquelle communique, comme il a été dit, avec le troisieme, au moyen du canal mitoyen.

Sur la partie antérieure du cervelet, nous observerons quatre avances particulieres, nommées en général appendices vermiformes, à raison de leur prétendue ressemblance à un gros bout de ver de terre. De ces quatre appendices, deux sont moyennes, sçavoir, une antérieure & l'autre postérieure; & deux sont nommées, à cause de leur situation, appendices latérales. Enfin le cervelet se termine, ainsi que le cerveau, par deux faisceaux blancs & médullaires, qui forment deux cordons, auxquels on donne pareillement le nom de péduncules du cervelet : ces péduncules, ainsi que ceux du cerveau, concourent à la formation de la troisieme partie que nous avons établie, nommée la moëlle alongée.

La plupart des Auteurs qui ont écrit du cerveau, du cervelet & de la moëlle alongée, donnent à entendre que la substance médullaire, dont la corticale se trouve plus ou moins parsemée, soit dans le cerveau, soit dans le cervelet, est fournie par des troncs, des branches, des ramifications qui émanent de la moëlle alongée. M. Didier prétend qu'il est bien plus raisonnable & en même tems plus vraisemblable de penser que la moëlle alongée elle-même n'est formée que de la réunion de ces mêmes ramifications, rameaux, branches & troncs différemment répandus dans la substance corticale du cerveau & du cervelet. En effet, dit-il, si l'on convient une fois que la substance corticale est un entassement, un assemblage d'un nombre prodigieux de petits corps glanduleux, & que la substance médullaire est le résultat de l'union des canaux excréteurs qui partent de ces mêmes glandes, ne sera-t-on pas forcé de convenir que ces vaisseaux excréteurs augmentant de plus en plus en nombre, à mesure qu'ils se portent de la circonférence au centre, produiront à la fin des gros faisceaux mé-

dullaires , dont résultera la moëlle alongée , bien loin que cette même moëlle fasse la distribution de cette substance médullaire. Cette réflexion étoit nécessaire pour une intelligence plus parfaite de la formation de la moëlle alongée , dont on va parler , & pour éviter l'erreur dans laquelle peut induire la controverse des Anatomistes.

De la moëlle alongée.

La troisième division qui a été faite du cerveau , comprend la moëlle alongée , ainsi nommée parce que c'est un corps médullaire , produit par un allongement de la substance blanche du cerveau & du cervelet : ainsi on pourroit considérer la moëlle alongée en général , comme un gros faisceau résultant de l'union de plusieurs autres faisceaux subalternes de la même substance , lesquels sont eux-mêmes produits de l'assemblage d'une multitude innombrable de canaux excréteurs , qui émanent de chacune des glandes qui composent la substance corticale du cerveau & du cervelet ; mais comme l'arrangement de la substance blanche de la moëlle alongée , donne lieu à la formation de différentes parties éminentes qu'on y découvre , les Anatomistes ont donné des noms particuliers à ces éminences , autant convenables qu'il a été possible à la figure de chacune d'elles en particulier : ainsi nous observerons en premier lieu à la moëlle alongée quatre gros cordons en forme de péduncules ou de piliers , dont deux sont antérieurs & deux postérieurs. Les antérieurs naissent des deux portions du cerveau , & sont nommés les cuisses de la moëlle alongée : les postérieurs viennent du cervelet , & sont appelés les bras de la moëlle alongée.

L'union des cuisses , des bras de la moëlle alongée , & de deux productions médullaires & subalternes du cervelet , qui ceignent le tout en manière d'un anneau , donne lieu à la formation d'une éminence qui , à raison de sa figure , est nommée par Willis protubérance annulaire ; & comme les cuisses de la moëlle alongée se glissent en dessous , & qu'elles représentent une espèce de pont , c'est cet endroit que Varole a nommé le pont de la moëlle alongée. Nous remarquerons enfin à la partie antérieure de la moëlle alongée

gée deux paires d'éminences, dont deux occupent la partie moyenne, & sont nommées les éminences pyramidales, & deux sont placées latéralement, l'une à droite & l'autre à gauche, qui portent le nom d'éminences olivaires. C'est ainsi que Vieussens nomme les unes & les autres.

Il nous reste à présent à donner une idée des dix paires de nerfs qui viennent tant du cerveau que du cervelet & de la moëlle allongée. Pour les examiner, on souleve légèrement les lobes antérieurs du cerveau de devant en arrière, ou sur le côté. On aperçoit d'abord les nerfs olfactifs, qui sont la première paire : ce sont deux cordons blancs & mols, plus gros à leur extrémité que vers leur origine ; ils naissent de la partie inférieure & antérieure des corps cannelés, & vont se distribuer à la membrane pituitaire qui est dans le nez, après avoir passé par les trous de l'os criblé.

Les nerfs optiques, qui sont la seconde paire, naissent de la partie inférieure des couches des nerfs optiques, sortent du crâne par les trous optiques, & étant parvenus dans les orbites, forment dans leur trajet deux courbures, ensuite entrent postérieurement dans le globe de l'œil, & vont former en s'épanouissant la membrane rétine.

La troisième paire, ou les moteurs des yeux, vient de la partie antérieure de l'éminence annulaire. Ces nerfs, après avoir passé par les fentes sphénoïdales, se partagent en plusieurs branches, pour se distribuer aux muscles des yeux.

Les pathétiques sont la quatrième paire de nerfs : ils semblent partir de la partie postérieure des éminences testées ; ils sortent du crâne par la fente sphénoïdale, & étant parvenus dans les orbites, ils se distribuent aux muscles grands obliques des yeux.

Les nerfs de la cinquième paire sont deux gros cordons plats, composés de plusieurs filets qui naissent des parties latérales de l'éminence annulaire : ils se partagent ensuite chacun en trois branches, une supérieure, une moyenne, & l'autre inférieure. La branche supérieure se distribue dans le nez, au front & à la glande lacrymale.

La branche moyenne va se perdre à la mâchoire supérieure, & forme un ganglion d'où partent des filets dont les uns vont dans le nez, & les autres vont concourir à la

formation du nerf intercostal ; & la dernière branche se distribue à la mâchoire inférieure & aux parties voisines.

La sixième paire vient de la partie postérieure de l'éminence annulaire ; elle se glisse dans le sinus caverneux , & donne un filet qui s'unit avec deux autres qui sont produits par la cinquième paire , pour former le nerf intercostal. La sixième paire se distribue au muscle abducteur de l'œil.

Dans la septième paire , nommée *auditive* , chaque nerf est composé de deux portions qui sont distinguées en portion molle & en portion dure. Ces deux portions naissent des parties latérales de l'éminence annulaire ; après qu'elles sont entrées dans le trou auditif interne , la portion molle ou *acoustique* va se distribuer dans les canaux demi-circulaires , c'est-à-dire , au vestibule & au limaçon , pendant que l'autre portion sort du crâne par le trou stilo-mastoïdien , & se partage en plusieurs branches qui se distribuent principalement à la face.

La huitième paire , surnommée la paire *vague* , tire son origine de plusieurs filets des éminences olivaires , sort du crâne par les trous déchirés , va se distribuer au larynx , dans la poitrine & dans le bas-ventre , & communique avec plusieurs autres.

La neuvième paire prend naissance entre les éminences pyramidales & olivaires , sort du crâne par les trous condyloïdiens antérieurs , & se distribue aux muscles de la langue.

La dixième paire naît des éminences olivaires , & va se ramifier aux muscles extenseurs de la tête.

Les vaisseaux du cerveau sont des artères & des veines ; dont les tuniques sont fort délicates. Les artères sont les carotides internes & les vertébranes. Les veines sont les jugulaires internes , qui rapportent le sang des différens sinus qui se trouvent dans les duplicatures de la dure-mère. Les artères ne sont point accompagnées de veines , comme dans toutes les autres parties du corps. Les unes & les autres entrent dans le crâne par un chemin différent , parce que si elles entroient ensemble , elles pourroient par une compression mutuelle former quelque obstacle au cours du sang.

Le cerveau a pour enveloppe la dure & la pie-mère. *Voyez* ces mots.

Le cerveau sert à la séparation des esprits animaux. Les

petites artérioles de ce viscere se terminent à quelques-unes des petites glandes qui composent sa substance corticale , & ces glandes n'admettent dans leurs pores que les particules les plus volatiles , les plus fines du sang , qui forment les esprits animaux (voyez ESPRITS animaux) , pendant que les autres particules du sang retournent par les veines.

Willis croit que c'est dans le grand cerveau que s'exécutent l'imagination , le raisonnement , la mémoire & les principales fonctions de l'ame , & que les nerfs qui partent du cerveau fournissent les esprits qui servent aux mouvemens volontaires dont nous avons connoissance ; & quant au cervelet , qu'il sert à la production des esprits qui sont employés aux mouvemens naturels & involontaires : telles sont la circulation , la respiration , la digestion , &c.

Descartes a placé à la glande pinéale le siege de l'ame , ou le principe de toutes nos actions ; il s'est trompé. Voyez AME.

MM. Lancisi & la Peyronie ont assigné le corps calleux pour le siege de l'ame , & M. Bordenave n'est pas de cet avis ; il pense que le principe des mouvemens n'existe que dans l'origine des nerfs , & que l'intégrité des fonctions de l'ame dépend de l'intégrité des fonctions des nerfs , parce que plusieurs nerfs étant blessés , l'ame elle-même souffre quelques dérangemens , comme le démontre la paralysie qui influe sur l'ame assez pour en diminuer les fonctions. Plus les nerfs sont affectés fortement , plus l'ame souffre. Le cerveau , ajoute-t-il , & le cervelet peuvent souffrir une altération considérable , sans un grand dérangement des fonctions de l'ame ; la moëlle allongée & la moëlle de l'épine étant altérées , elles dérangent beaucoup plus sensiblement les fonctions de l'ame & du corps , parce qu'elles donnent naissance à beaucoup de nerfs : d'où il paroît vraisemblable que l'ame a son siege dans le principe de chaque nerf. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait un point de réunion où l'ame soit affectée ; il suffit de remarquer qu'elle démontre l'intégrité de ses fonctions , lorsque les nerfs sont dans une parfaite intégrité.

CERVELET , *cerebellum* , comme si on disoit petit cerveau ; c'est la seconde portion , ou la partie postérieure du cerveau. On en a donné la description au mot CERVEAU.

CERVICAL, LE, adject. *cervicalis*, *le*, qui appartient au col, qui a du rapport au col : *cervix*.

Les arteres cervicales sont distinguées, eu égard à leur situation, en superficielles & en profondes, en antérieures & en postérieures. Elles sont des branches des sous-clavières & arrosent les parties du col.

Les ganglions cervicaux. Voyez ci-après NERFS cervicaux.

Les glandes cervicales sont toutes celles qui se trouvent au col : la thyroïde, par exemple, &c.

Les ligamens cervicaux sont ceux qui unissent les vertèbres du col.

Les cervicaux descendans de Diemerbroeck sont une paire de muscles antagonistes aux sacro-lombaires, qui prennent leur origine de la troisième, quatrième, cinquième & sixième vertèbre du col.

La plupart des Auteurs les regardent comme une production du sacro-lombaire : c'est le petit *transverse* du col, ainsi nommé par M. Winslow.

Les nerfs cervicaux sont au nombre de sept paires. La première passe entre la première & la seconde vertèbre du col ; elle communique avec le nerf sous-occipital, avec le nerf intercostal, avec la seconde paire cervicale, & se distribue aux muscles postérieurs de la tête. Elle jette antérieurement un filet qui, après avoir communiqué avec le nerf intercostal, avec la seconde paire cervicale, avec le nerf lingual, va se distribuer aux muscles sterno-hyoïdien, thyro-hyoïdien, &c.

La seconde paire cervicale passe entre la seconde & la troisième vertèbre du col. Elle communique en-devant avec le premier ganglion cervical du nerf intercostal, en haut avec la première paire cervicale, en bas avec la troisième. Elle jette différens rameaux, dont les uns communiquent avec le grand hypoglosse, d'autres avec la portion dure du nerf auditif. Un de ses rameaux s'unissant avec un autre de la troisième paire cervicale, concourt à la formation du nerf diaphragmatique.

La troisième paire cervicale passe entre la troisième & la quatrième vertèbre du col, & communique en haut avec la seconde paire, en bas avec la quatrième, en devant avec

le nerf intercostal , le grand hypoglosse & la paire vague. Elle communique encore avec le nerf accessoire ; après cela , elle jette plusieurs branches. Parmi les branches antérieures , il y en a une qui , en s'unissant avec un rameau de la seconde paire cervicale , forme une partie du nerf diaphragmatique.

Tous les nerfs cervicaux envoient une infinité de branches aux muscles & aux autres parties de la tête , du col & des épaules.

Les quatre dernières paires cervicales passent entre les portions du muscle scalene , & sont en général plus grosses que les trois premières , & forment avec une partie de la troisième paire cervicale & la première paire dorsale , les nerfs bronchiaux.

Les plexus de nerfs cervicaux. *Voyez ci-dessus Nerfs cervicaux.*

La veine cervicale externe est un rameau de la branche postérieure de la jugulaire externe , & se distribue aux muscles vertébraux du col.

La veine cervicale interne est une branche de la vertébrale.

Les vertèbres cervicales sont au nombre de sept. *Voyez VERTEBRE.*

CERUMINEUX , EUSE , *adject. ceruminosus , a , um ;* qui tient de la cire ; il se dit des glandes jaunes presque rondes ou ovales , suivant Duverney & Vieussens , qui percent de petits trous la peau du conduit auditif dans la partie de ce conduit collée aux tempes , & dans les fissures ; & depuis la partie qui est couverte d'un cartilage , jusqu'à la moitié du canal , selon Morgagni , sur la convexité supérieure de la membrane , où rampe un réseau réticulaire , celluleux , fort , fait d'aréoles qui les renferment. C'est par ces orifices que sort cette espèce de cire jaune , huileuse , amère , & qui prend feu lorsqu'elle est pure & fort épaisse. L'absence de ce suc , dont l'abondance peut cependant nuire , on devient sourd , ce qui arrive souvent pour cette raison dans la vieillesse , comme le racontent Valsalva , Morgagni & Duverney.

L'humeur cérumineuse est la même que la cire des oreilles. *Voyez CIRE.*

CHAIR, *caro*, c'est la partie du corps animal, uniforme, fibreuse, molle & pleine de sang; celle qu'on peut regarder comme la composition & la liaison de la plupart des autres parties du corps.

Par le mot *chair*, on entend proprement les parties du corps où les vaisseaux sanguins sont si petits, qu'ils ne retiennent que la quantité de sang nécessaire pour conserver leur couleur rouge.

Les modernes n'admettent qu'une sorte de chair, celle qui forme les muscles, & qui est composée de petits tuyaux ou vaisseaux qui contiennent du sang: ainsi les parties charnues & les parties musculieuses du corps sont la même chose, selon eux.

Quelquefois cependant ils donnent le nom de *chair* aux glandes: en ce cas, pour la distinguer, ils l'appellent *chair glanduleuse*.

CHAIR musculieuse quarrée, *caro musculosa quadrata*, est le nom que Fallope & Spigellius donnent à un muscle qu'on appelle plus communément *court palmaire*. Voyez **PALMAIRE**.

CHALEUR naturelle. Voyez **FEU**.

CHAMBRE, *camera*. La chambre de l'œil est un espace compris entre le crySTALLIN & la cornée, lequel contient l'humeur aqueuse qui remplit l'œil; & comme cet espace est divisé en deux parties par l'uvée, M. Brisseau, Médecin des hôpitaux du Roi, & Professeur à Douai, a donné le nom de *premiere chambre* à la partie antérieure que tous les Anatomistes appellent aujourd'hui *chambre antérieure*, comprise entre l'iris & la cornée; & il a nommé *seconde chambre* l'espace compris entre le crySTALLIN & l'uvée, & que l'on appelle présentement d'une voix unanime *chambre postérieure*.

On dispute l'existence de cet espace ou chambre.

CHANT, *cantus*. Le chant n'est autre chose que la voix mesurée & modulée, qui passe par différens degrés d'un ton à un autre, du grave à l'aigu, d'un ton lent à un ton vite, & qui parcourt également ces tons, ou avec différentes vitesses.

L'agrément du chant dépend du résonnement produit par les parties de la bouche, de la flexibilité de la glotte, de la

facilité de ses mouvemens , des inflexions de la voix requises pour produire l'harmonie , & de la justesse dans l'exécution. Ainsi le chant , exécuté selon des regles qui lui sont propres , devient un phénomène presque inconcevable , & son ouvrage est un prodige de l'esprit humain.

CHANTER , *cantare*. Voyez CHANT.

CHARNIERE , c'est une articulation dans laquelle le mouvement se trouve borné à l'extension & à la flexion. Elle est comparée communément à la charniere des tabatieres & à celle des volets de fenêtre : telle est l'articulation de l'humerus avec le cubitus. Voyez ARTICULATION.

CHASSIE , c'est une humeur visqueuse , gluante , sulfureuse , qui se sépare du sang artériel dans des grains glanduleux , appelés *glandes de Meibomius* , situés le long des tarses (cartilages des paupieres) , & qui sert à oindre , à lubrifier les bords des paupieres , & à les empêcher de se froisser dans leurs fréquens frottemens. Comme cette humeur est en médiocre quantité dans l'état de santé , elle se dissipe entierement ou se dissout par l'humeur lacrymale ; mais quand elle est trop abondante , qu'elle s'échauffe & qu'elle devient âcre , elle s'épaissit considérablement , elle colle les paupieres & les enflamme.

CHATON. L'humeur vitrée contenue dans sa capsule , présente antérieurement un petit enfoncement en maniere d'un petit chaton arrondi , auquel on a donné le nom de *chaton* de l'humeur vitrée ; ou bien à raison de son usage , qui est de loger en partie le crystallin : on peut appeller cette fossette le *chaton* du crystallin.

CHATOUILLEMENT , espece de sensation hermaphrodite , qui tient du plaisir quand elle commence , & de la douleur quand elle est extrême. Le chatouillement occasionne le rire ; il devient insupportable , si vous le poussiez plus loin ; il peut même être mortel , si l'on en croit plusieurs Historiens.

Il faut donc que cette sensation consiste dans un ébranlement de l'organe du toucher , qui soit léger , comme l'ébranlement qui fait toutes les sensations voluptueuses , mais qui soit cependant encore plus vif , & même assez vif pour jeter l'ame & les nerfs dans des agitations , dans des mouvemens plus violens que ceux qui accompagnent d'ordi-

naire le plaisir, & par-là cet ébranlement approche des secousses qui excitent la douleur.

CHAUD. Tempérament chaud. *Voyez* TEMPERAMENT.

CHEVAL. Selle à cheval de l'os sphénoïde. *Voyez* SPHÉNOÏDALE, selle de l'os sphénoïde.

CHEVELURE, partie chevelue de la tête. *Voyez* le mot suivant.

CHEVEUX, ce sont des filamens très-fins & très-déliés, plus ou moins longs, plus ou moins forts & plus ou moins nombreux, relativement aux différentes parties, aux tempéramens, à l'âge & au sexe des personnes dans qui on les examine. Ils reçoivent différens noms, à raison des différentes parties où ils se rencontrent : ainsi à la tête, on les nomme *cheveux* ; au-dessus des fosses orbitaires, *sourcils* ; au bord de l'une & l'autre paupière, *cils* ; sur la levre supérieure, *moustache* ; sur tout le reste de la face & la partie voisine du col, *barbe* ; enfin sur toutes les autres parties du corps, où ils sont tantôt fort apparens, & tantôt peu sensibles, ils retiennent le nom général & commun de *poils*.

L'origine ou la naissance des poils se trouve dans leur racine, nommée *oignon* ou *bulbe*, à cause de sa figure. Il y a apparence que cette racine est creusée & vasculaire, comme la racine des plumes des oiseaux. Dans cette capsule bulbeuse on apperçoit les racines des poils, qui sont baignées d'une liqueur qui s'y filtre continuellement. Avant que le corps du poil commence, il se trouve à la racine une substance moëlleuse, qui fournit sans doute la nourriture ; & c'est des parties de cette substance, différemment combinées & mêlées, que résulte la différente couleur des cheveux, sans qu'on soit en droit de conclure avec le vulgaire qu'un homme à cheveux rouges soit plus malin que tout autre.

Comme la naissance des poils ne se fait au visage & aux aisselles, à l'entour des parties génitales, que dans l'âge de puberté, il est aisé de conclure qu'il y a une correspondance entre la semence & les poils. C'est peut-être de-là que l'on juge de la force d'un homme pour l'acte vénérien par la quantité de ses poils. Cela n'est pourtant pas toujours vrai, & cette force dépend mieux de la différence des tempéramens.

Quelques-uns ont dit que tout le corps des cheveux étoit creux, & que les sucs nourriciers les parcouroient dans toute leur étendue, & d'autres ont prétendu que l'oignon fournissoit simplement la nourriture, & que le poil ne croissoit que par sa racine.

Les fers à cheveux les font friser ; parce que l'humidité des cheveux s'étant exhalée par la chaleur du fer, les parties solides se rapprochent, & conservent la situation que la papillote leur donne.

Dans certains sujets les cheveux frisent naturellement. Cela vient sans doute de la figure que les poils prennent dans les pores ; s'ils sortent par des pores tortueux, ils y prennent la même configuration : dès qu'ils seront exposés à l'air, leurs parties se resserrent dans le même arrangement qu'elles ont reçu dans leur passage : semblable à une plante qui sortant d'entre les rochers qui la gênent inégalement, penche sur l'endroit qui lui laisse plus de liberté ; ou comme un jet d'eau qui sçait prendre diverses inclinaisons, selon le trou que l'on pratique à l'ajutage du laiton.

Les usages des poils sont différens selon les différentes parties où elles se trouvent. Aux yeux ils servent pour les garantir des corps extérieurs, des particules de poussière, &c. Aux parties naturelles les poils servent à couvrir ces parties, &c.

CHEVELUE, partie de la tête garnie de cheveux.

CHEVILLE du pied, *cavilla*, nom vulgaire des Mal-léoles. Voyez ce mot.

CHIGNON, partie postérieure du col.

CHOLEDO - GRAPHIE, *choledo - graphia*, partie de l'hydrographie, qui traite de la bile. Description de la bile.

CHOLEDO - LOGIE, *choledo-logia*, partie de l'hydrologie qui raisonne sur les usages de la bile.

CHOLEDOQUE, ou CHOLIDOQUE, *χοληδόχος*, de *χολή*, bile, & de *δέχομαι*, recevoir. C'est l'épithète qu'on donne communément à la vésicule du fiel, aux vaisseaux hépatiques qu'on appelle *πόροι χοληδόχοι*, conduits biliaires, & au canal commun *ductus communis*, qui communique avec le duodenum.

Ce canal formé de l'union du pore biliaire & du conduit cystique passe obliquement à l'extrémité inférieure du duodenum, sert à porter la bile du foie aux intestins.

Quelques-uns ont voulu qu'il portât la bile du foie à la vesicule du fiel : mais si l'on prend garde que c'est le duodenum qui s'enfle & non pas la vesicule du fiel lorsque l'on souffle ce canal, il est évident que la bile qui y est contenue ne va point ailleurs qu'au duodenum.

CHOLIDOQUE. *Voyez* le terme précédent.

CHONDRO - GLOSSE, muscle. *Voyez* CERATO-GLOSSE.

CHONDRO-GRAPHIE, *chondro-graphia*, description des cartilages, c'est une partie de la Somato-graphie.

CHONDRO-LOGIE, *chondro-logia*, discours raisonné sur les cartilages ; c'est une partie de la Somato-logie.

CHONDRO-SYNDEME, *chondro-syndesmus*, *χονδρο σύνδεσμος*, ligament cartilagineux. Ce mot vient de *χόνδρος*, cartilage, & de *σύνδεσμος*, ligament.

CHONDRO-TOMIE, *chondro-tomia*, préparation anatomique des cartilages ; c'est une partie de la Somatomie.

CHORION, *χάριον*. Ce mot signifie cuir, & c'est aussi le nom de la membrane extérieure qui enveloppe le fœtus dans la matrice. Ce mot vient du mot grec *χαρῆν*, contenir.

Pour le fœtus elle est épaisse & forte, polie en-dedans, par où elle s'unit à une autre membrane appelée *amnios*, mais rude & inégale en-dehors, parsemée d'un grand nombre de vaisseaux, & attachée à la matrice par le moyen du placenta qui y est fort adhérent.

Cette membrane se trouve dans tous les animaux. Elle forme avec l'*amnios* & le placenta ce qu'on appelle les *secondines* ou l'*arriere-faix*.

CHOROÏDE, *choroides*, *choroïdeus*, *a*, *um*, *χωροειδής*, de *χάριον*, & de *ἴδος*, ressemblance, qui a du rapport avec le chorion.

On donne cette épithete à différentes membranes, qui par la multitude de leurs vaisseaux sanguins, ressemblent au chorion.

Le plexus choroïde, est une production des mem-

branes du cerveau, chargée d'un assemblage de veines & d'arteres, qui se trouve dans les ventricules du cerveau.

On donne aussi le nom de choroïde à la pie-mere.

L'œil a une membrane appelée choroïde. *Voyez* le mot VUE, où l'on donne la description de l'œil.

CHYLE, *chylus*, en grec *χυλος*, *suc*, est un suc blancâtre dans lequel les alimens se changent immédiatement par la digestion, ou pour parler plus proprement, par la chylification, qui est la premiere partie de la digestion.

Nous avons expliqué au mot DIGESTION la maniere dont le chyle se formoit, & son cours.

CHYLIDOQUES, épithete des vaisseaux qui portent le chyle. On les nomme encore *chyliferes*, ou *veines lactées*. On en traite au mot DIGESTION.

CHYLIFERES, le même que le précédent.

LE CANAL CHYLIFERE, ou CHYLIDOQUE. *Voyez* THORACHIQUE.

CHYLIFICATION, *chylificatio*, *chylosis*, *χύλωσις*, *χυλοποίησις*. Action par laquelle les alimens se convertissent en chyle. On explique ce mécanisme au mot DIGESTION.

CHYLOSE, *χύλωσις*, action par laquelle les alimens se tournent en chyle. *Voyez* DIGESTION.

CHYLO-SEREUX, *chylo-serosus*, *a*, *um*, qui tient de la nature du chyle & du serum. Quelques Auteurs donnent ce nom aux veines lactées.

CHYME, *χυμος*, suc animal qui est le même que celui qu'on appelle ordinairement *chyle*.

Il y a cependant des Auteurs qui distinguent entre le chyme & le chyle, & qui restreignent le mot chyme à signifier la masse de nourriture telle qu'elle est dans l'estomac, avant qu'elle soit assez atténuée & liquéfiée pour pouvoir franchir le pylore, passer dans le duodenum, & de-là dans les veines lactées, pour s'y dissoudre davantage & s'y impregner du suc pancréatique; après quoi elle commence à être dans l'état de chyle. D'autres prétendent tout le contraire.

CILIAIRE, ou CILIER, CILIERE, adj. *ciliaris*, *e*; ce qui appartient aux cils. Ce terme s'applique à différentes parties de l'œil.

Les glandes ciliaires sont des grains situés dans le tissu cellulaire des paupieres. Meibomius décrivit leurs conduits en 1666 , trois ans après les avoir découverts.

Le ligament , ou procès ciliaire , est un tissu de fibres noires , disposées circulairement , dont l'origine est dans la partie intérieure de l'uvée , & qui se terminent à la partie prominente du crystallin qu'elles environnent.

Le muscle ciliaire est la partie du muscle orbiculaire des paupieres , la plus voisine des cils , à laquelle Riolan a donné ce nom , parce qu'il la prenoit pour un muscle entier.

Les points ciliaires sont les petites ouvertures de canaux excréteurs des glandes sébacées dont les tarfes des yeux sont parsemés.

CILS , *cilia* , en grec *ταρσοι*. Ce sont les poils dont le bord des paupieres est garni , sur-tout celui des supérieures , qui est plus gros & plus épais qu'à celles d'en-bas. Leur usage est vraisemblablement de rompre l'impression des rayons de lumière , & de garantir l'œil des petits insectes volans & des atomes qui pourroient y nuire.

Ces cils prennent leur origine d'une petite rangée de glandes dont est couvert un cartilage mince & tendre qui borde chaque paupiere , & qui sert comme de tringle ou d'anneau pour les approcher l'une de l'autre.

CIRCONFLEXE du palais , c'est le muscle spheno-falpingo-staphylin , le pterygo-staphylin supérieur , & le pterygo-falpingo-hyoïdien. Voyez ces mots.

CIRCONVOLUTIONS des intestins. On nomme ainsi les différens plis & replis & contours du canal intestinal.

CIRCULAIRE , adj. *circularis* , *re* , se dit de ce qui va en rond.

Le sinus circulaire de Ridley est un sinus de la dure-mere , qui prend ce nom à cause de sa figure , & de l'Auteur qui l'a décrit.

Le mouvement circulaire du sang. Voyez CIRCULATION.

CIRCULATION , *circulatio sanguinis*. La circulation est ce mouvement du sang par lequel il est déterminé du cœur vers les extrémités du corps par le moyen des arteres , & rapporté de ces extrémités vers le cœur par le

moyen des veines. Ce mouvement est regardé comme le principe de la vie ; il commence & finit avec elle. L'examen de l'action du cœur, des artères & des veines, doit servir à établir comment se fait la circulation. *Voyez* CŒUR, ARTERES & VEINES.

Si on considère la structure du cœur & des vaisseaux qui s'y abouchent, la différence des mouvemens de ces parties, & les rapports de leur structure ; on voit que ces parties doivent s'entr'aider réciproquement dans leurs fonctions, & qu'elles sont disposées de façon à recevoir les unes après les autres le sang qui est déterminé vers toutes les parties du corps par la force primitive du cœur, laquelle en se continuant contribue à le faire revenir par le moyen des veines.

Le cœur & les artères sont les forces mouvantes qui accomplissent le mouvement circulaire du sang, ainsi nommé, parce qu'il se fait du cœur vers les extrémités par les artères, & des extrémités au cœur par les veines.

Les anciens, sans connoître précisément les loix de la circulation, ont admis dans le sang un mouvement onduleux, que les uns attribuoient au cœur & les autres au foie. Servet & Colombus ont les premiers connu le passage du sang dans l'artère & dans la veine pulmonaire ; Césalpin a ensuite découvert la circulation du sang dans la veine cave ; il a reconnu dans les parties une structure qui empêchoit le sang de revenir sur ses pas ; Fabrice d'Aquapendente reconnut aussi ce mouvement, & le célèbre Harvey l'a exposé avec tant de lumière vers le milieu du dix-septième siècle, qu'on lui a donné l'honneur de la découverte.

Le sang circule, & cela est prouvé par ce qui se passe après l'ouverture d'une artère qui donne issue à presque tout le sang du corps, plus ou moins promptement à raison de son diamètre. Les effets de la ligature des artères & des veines, les différens effets qui résultent du souffle & des injections selon les vaisseaux par lesquels on les met en usage, la structure des parties, la disposition des valvules, l'inspection des animaux vivans par le moyen du microscope, enfin le mouvement réciproque de tout les vaisseaux, ne doivent laisser aucun doute sur la circu-

lation, & prouvent que le cours du sang se fait dans une direction déterminée. Ajoutons encore que l'injection de certaines liqueurs dans les vaisseaux d'un animal vivant, ou l'infusion & la transfusion du sang artériel d'un animal dans les veines d'un autre, pratiquée avec succès à Oxford en 1655, la vie de l'animal étant conservée, ne laissent aucun lieu de douter du mouvement circulaire du sang des veines dans le cœur, & du cœur dans les artères.

Il est assez difficile de déterminer la vitesse avec laquelle le sang circule, il sort avec plus ou moins de force des artères plus ou moins grandes, il sort des grandes veines avec plus de lenteur, ce qui varie selon les circonstances. On a estimé sa vitesse telle qu'il parcourt en une minute au moins cent vingt pieds ; mais sans avoir aucune connoissance précise de cette vitesse, on peut concevoir que la force du cœur & des artères, & la rapidité du mouvement de ces parties peuvent lui faire parcourir un grand espace en peu de tems ; il faut cependant avoir égard aux frottemens & aux résistances qu'il trouve dans les vaisseaux.

Le sang qui revient de toutes les parties du corps par les veines-caves, est déterminé vers l'oreillette droite par la pression du sang qui y aborde continuellement, & ne peut refluer à raison des autres valvules qui se remarquent dans la veine-cave. L'oreillette, irritée par la présence du sang veineux se contracte, & en se resserrant, détermine le sang à passer vers le ventricule droit, qui étant relâché, n'offre aucune résistance ; le ventricule droit irrité à son tour par la présence du sang se contracte ; pendant cette contraction, le cœur exprime dans le ventricule le sang des vaisseaux qui parcourent sa substance, les valvules se relâchent, le sang les écarte & les détermine vers l'axe du ventricule ; elles résistent étant attachées aux colonnes charnues, & l'effort du sang contenu dans le ventricule ne peut vaincre leur résistance, 1°. à raison de leur disposition : 2°. à raison de l'orifice même du ventricule devenu plus étroit : 3°. à cause de la résistance du sang veineux contenu dans l'oreillette qui contrebalance cette action, d'où il arrive que le sang passe dans l'artère pulmonaire, dont l'orifice est devenu libre.

Le sang poussé dans l'artere pulmonaire se forme une voie libre en appliquant contre les parois de l'artere les valvules sygmoïdes posées à son orifice. Par leur disposition le sang ne peut revenir sur ses pas pendant la contraction de l'artere. Elles ferment l'ouverture du côté du ventricule par leur abaissement ; le ventricule plein de sang soutient une partie de l'effort de ces valvules , & empêche qu'elles ne soient forcées ; le sang doit donc se porter en avant dans l'artere pulmonaire ; & repris par les racines des veines pulmonaires , il est déterminé par l'action des parties vers l'oreillette gauche.

Cette oreillette reçoit le sang du poumon ; irritée par la présence du sang , elle se contracte & chasse le sang dans la cavité du ventricule dont les valvules abaissées n'offrent aucune résistance ; le ventricule irrité tend ensuite à la contraction, les valvules sont relâchées, le sang les élève , les détermine vers l'axe de la cavité , & bouche par-là l'ouverture du ventricule du côté de l'oreillette ; ainsi par cette action du ventricule le sang est chassé dans la cavité de l'aorte devenue libre. Les valvules sygmoïdes posées à l'orifice de cette artere , empêchent pendant sa contraction le sang de revenir dans le ventricule ; ainsi le sang ne pouvant rétrograder , il est pressé plus avant dans les ramifications arterielles , & se distribue à toutes les parties pour être de - là rapporté à l'oreillette droite par les veines.

Tel est l'ordre dans lequel se fait la circulation du sang ; ce mouvement , quoique continuel , depuis le premier instant de la formation du cœur jusqu'à la fin de la vie , subit cependant des variations. Sa vitesse est telle que les pulsations du cœur & des arteres sont répétées environ soixante & dix fois en une minute dans l'homme en santé ; cette vitesse , plus grande dans l'enfance & moindre dans la vieillesse , augmente ou diminue selon l'état de santé ou de maladie ; ainsi on peut par un calcul simple voir combien il y a à-peu-près de pulsations dans une heure , dans un jour , dans un mois , dans une année ; par conséquent on conçoit que le nombre des pulsations est infini pendant la vie. La force de la contrac-

tion considérée dans les animaux vivans sert à connoître la violence de ce mouvement. Les parties qui servent à la circulation agissent successivement & réciproquement, en sorte que le mouvement des oreillettes & des ventricules est toujours antagoniste, & celui des oreillettes & des arteres est congener ; mais cet ordre est changé dans l'animal malade ou prêt à mourir : il y a d'abord plus de vitesse dans les mouvemens, quelquefois les oreillettes palpitent & se contractent plusieurs fois avant une seule contraction des ventricules, & on observe dans l'animal mourant que le ventricule gauche cesse le premier de se mouvoir, & que le mouvement finit dans l'oreillette droite.

La circulation du sang dépend de deux causes, l'une premiere qui est le cœur, l'autre secondaire déterminée par le cœur, qui est l'action vasculaire, laquelle coopere efficacement avec lui pour porter le sang a toutes les parties.

On peut juger que la force du cœur est très-grande, en examinant la vitesse avec laquelle le sang sort des arteres voisines du cœur, & la promptitude avec laquelle le sang contenu dans les gros vaisseaux se vuide ; mais si on considere le mouvement dans les dernieres ramifications artérielles, on concevra qu'il n'auroit pu être exécuté par la seule force du cœur, quoique très-grande, si les vaisseaux que le sang parcourt eussent été sans action.

La continuité des vaisseaux artériels avec les vaisseaux blancs & avec les veines, n'est point un obstacle a la circulation, & c'est l'action combinée du cœur & des arteres, qui fait passer le sang dans les veines & qui les détermine vers le cœur. A cette cause générale il faut ajouter des causes auxiliaires, comme le mouvement des arteres voisines, la disposition des valvules & l'action musculaire.

Quoique les arteres ne soient pas continues par-tout avec les racines des veines, comme dans les tissus spongieux, cependant le même mécanisme servira toujours a faire passer le sang dans les veines & de-là au cœur.

Les liqueurs circulent dans les vaisseaux de tout genre, &

& l'analogie donne lieu de penser que leur mouvement dépend de la même cause commune ; ainsi la quantité de fluide mis en mouvement par le cœur est immense.

La circulation du sang est la cause de la chaleur naturelle & des sécrétions , elle contribue à la contraction des muscles , aux mouvemens de toutes les parties , elle opere la nutrition , enfin elle est le premier mobile de l'économie animale , & elle sert beaucoup à connoître l'état sain ou malade du corps.

CIRCULER. On a appliqué ce terme au mouvement du sang , par lequel ce fluide est porté du cœur aux artères , & revient au cœur par les veines. *Voyez* le mot précédent.

CIRE des oreilles , en latin *cerumen auris* , & par les anciens Médecins , *aurium fordes*. *Voyez* CERUMINEUX , où l'on parle des glandes & de l'humeur qui se filtre dans l'oreille.

CITERNE , *cisterna* , est un terme pour signifier certaines parties du corps , comme par exemple , le quatrième ventricule du cerveau , ou plutôt du cervelet , & le concours des vaisseaux lactifères dans les mammelles des femmes pour former le mammelon.

CLAVICULAIRE , adj. *clavicularis* , *re* , se dit de ce qui a rapport à la clavicule. Les glandes claviculaires sont des glandes lymphatiques.

CLAVICULE , *clavicula*. La clavicule , ainsi nommée à cause de sa figure , ressemblante à une clef des anciens , est un os situé transversalement à la partie supérieure & antérieure de la poitrine. Il est recourbé aux deux extrémités en un sens opposé , de sorte qu'il représente assez bien la lettre S couchée. Cet os est de la grosseur du petit doigt , mais plus long , d'une substance spongieuse , & par cette raison très-cassante. Il est rond en partie , & assez épais dans sa partie antérieure au moyen de laquelle il s'articule avec le sternum. Il est plus plat & plus large à son extrémité postérieure par laquelle il est articulé avec l'apophyse de l'omoplate , qu'on nomme *acromion*.

La clavicule sert à assujettir l'omoplate pour l'empêcher de se porter trop en-devant ou en arriere. Car quand on fait effort pour traîner quelque fardeau , les ligamens

qui attachent ces deux os ensemble, retiennent l'omoplate & empêchent qu'elle ne se jette trop en arriere.

Cet os donne attache à plusieurs muscles, & sert à couvrir & à défendre les arteres sous-clavieres, ainsi nommées à cause de leur situation sous la clavicule.

Les femmes ont les clavicules moins courbées & moins saillantes que les hommes, & de-là vient que le haut de la gorge est plus beau, plus uni, & paroît mieux rempli chez elles que chez les hommes.

Le 26 Octobre 1759 le nommé Baillou, âgé d'environ 14 ans, reçu au Corps des Enfans Légitimes dans l'Hôpital général de la Charité de Lyon, eut à la suite d'une fracture de la clavicule mal réduite une tumeur inflammatoire de la grosseur d'un œuf de poule. Comme il y avoit tension & douleur, on mit en usage le cataplasme anodin. Le 10 Novembre la fluctuation étant sensible, on ouvrit la tumeur longitudinalement & selon la direction de la clavicule, donnant cependant une pente au pus par l'obliquité de l'incision. On débrida tout l'intérieur & il en sortit beaucoup de pus bien conditionné.

Le premier appareil fut la charpie brute, & le bandage appelé *spica*. On employa ensuite le digestif simple jusqu'au 25 Novembre. On y substitua ensuite le baume d'arceus, & peu-à-peu la cicatrice se forma au mieux. Vers la fin on ne mit qu'un petit plumasseau sec.

Le malade eut d'ailleurs les remedes internes qui convenoient le mieux.

CLEFS du crâne. Voyez OS VORMIENS.

CLEITHRON, κλειθρον, le même que claustrum.

CLIGNEMENT, froncement des deux paupieres qu'on tient volontairement à demi-rapprochées l'une de l'autre, soit pour regarder un objet plus fixément en tenant un œil fermé, soit pour empêcher l'œil à demi-fermé qui regarde, d'être blessé par un trop grand nombre de rayons.

Cette action de clignement s'exécute par la contraction volontaire de toutes les portions du muscle orbiculaire dont on suppose ici l'attache, la distribution & la terminaison connues, (voyez orbiculaire,) car ses fibres demi circulaires se distribuant aux deux paupieres jusqu'à leur cartilage, peuvent les fermer à moitié, ou entiere-

ment. Dans cette action les sourcils se baissent aussi avec la paupiere supérieure ; parce que diverses portions du muscle orbiculaire sont adhérentes à la peau , & se portent depuis le sourcil jusqu'au haut de la joue. Voilà la raison des plis de toutes ces parties qui paroissent dans le clignement , & qui sont différens selon la différence de la direction des fibres du muscle orbiculaire. On en voit comme rayonnés autour de l'angle temporal. Il y en a peu entre le sourcil & la paupiere supérieure. Il y en a plusieurs au-dessous de la paupiere inférieure , lesquels descendent très obliquement de devant en arriere.

On cligne les paupieres pour regarder un objet éloigné , en comprimant l'hémisphere antérieur du globe de l'œil , & l'on dilate les paupieres pour voir un objet de près , non pas que ces deux états des paupieres soient absolument nécessaires pour donner au globe les figures qu'il doit prendre dans les deux cas proposés. Ces figures du globe ont d'autres causes plus puissantes ; & l'on peut sans déranger leurs effets , cligner les paupieres dans l'un & l'autre cas. On le fait effectivement toutes les fois qu'on double d'efforts pour mieux voir , soit de loin , soit de près ; mais cette espece de clignement n'a aucun rapport à la figure du globe. Tout son mécanisme aboutit à rétrécir les paupieres pour empêcher les rayons de tomber en trop grande quantité sur la surface polie de la cornée , d'où ils se réfléchissent , s'éparpillent à la ronde , & nuisent à la pureté des rayons qui entrent dans l'œil. C'est pourquoi machinalement nous clignons les yeux , afin de ne laisser presque que le passage du cône de lumiere qui porte l'image , & afin que cette image ne soit point troublée , salie , si l'on peut le dire , par des rayons étrangers. C'est ainsi qu'on voit mieux un objet par un tuyau qu'on ne le voit en plein air.

Quoique les paupieres , suivant la remarque judicieuse de M. Lecat , servent , comme l'iris , à conserver le cone lumineux qui entre dans l'œil , plus pur , & à rendre les images plus nettes ; cependant , si on regarde une chandelle en clignant & en approchant les paupieres si près l'une de l'autre , qu'elles ferment en partie la prunelle , & qu'elles interceptent une portion du corps lumineux qui y doit entrer : alors on ne voit plus la lumiere nettement , mais avec de grands

traits lumineux, dirigés vers le haut & le bas de cette lumière, & ces grands traits sont les portions du cône réfléchies par chaque paupière; mais les paupières ne troublent ainsi la vue que quand on les ferme exprès, & encore l'objet n'a ces grands traits de lumière qu'en dessus & en dessous, parce que les paupières dans cet état de clignement interceptent les rayons du cône lumineux de la chandelle. La vue est un sens qui se trompe lui-même, & qu'on trompe perpétuellement.

CLIGNER. Voyez CLIGNEMENT.

CLINOÏDES, de κλίνη, lit, & εἶδος, figure. On nomme ainsi, à cause de la ressemblance à une colonne de lit, quatre apophyses qu'on remarque à la face interne de l'os sphénoïde. Elles sont distinguées en deux antérieures & en deux postérieures: ces dernières sont pour l'ordinaire si confondues ensemble, qu'elles n'en forment qu'une. L'usage des unes & des autres est de donner attache à de petits alongemens de la dure mère, qui bornent les parties latérales de la selle turcique, & en forment une fosse exactement entourée & bornée de toute part.

CLITORIS, κλειτορίς, du verbe κλείω, je ferme: c'est un corps rond & long, situé à la partie antérieure de la vulve ou des parties naturelles des femelles, en qui il est un des principaux organes de la génération.

Sa figure ressemble ordinairement à celle d'un gland; il est pour l'ordinaire proportionné à la grandeur de l'animal: cependant il y a des femmes qui l'ont fort gros & fort long. Il ressemble en beaucoup de choses à la verge du mâle, ce qui fait que quelques-uns l'appellent la verge de la femelle.

En effet il est composé des mêmes parties; il a deux corps caverneux, un gland à l'extrémité couvert d'un prépuce, mais qui n'est pas percé comme le membre viril; il a seulement la marque du trou.

C'est une partie extrêmement sensible, & qui est le siège principal du plaisir dans la femelle, raison pour laquelle quelques-uns lui ont donné le nom d'*æstrum Veneris*, aiguillon de Venus. Il est quelquefois si gros & si long, qu'il a tout-à-fait l'air d'un membre viril; & c'est de-là souvent que l'on qualifie des femmes d'être hermaphrodites.

Bartholin dit que le clitoris s'officia à une courtisane Vénitienne qui en avoit abusé.

CLOAQUE, *cloaca*, canal qui est dans le corps des oiseaux, & qui sert à conduire l'œuf depuis l'ovaire jusqu'à son issue. Il a cela de remarquable, que la partie qui est contiguë à l'ovaire, est dentelée comme le morceau du diable ou la portion frangée de la trompe, & flotte dans le bas-ventre, sans être attachée à l'ovaire.

CLOISON, *septum*, *sepimentum*, nom de différentes parties qui font l'office de mur mitoyen.

La faux & le pressoir d'hérophise tiennent lieu de deux cloisons, dont la première sépare les deux hémisphères du cerveau; & la seconde, le cerveau du cervelet.

CLOISON transparente du cerveau. Voyez *SEPTUM lucidum*.

Les deux sinus sphénoïdaux & les deux frontaux sont séparés chacun par une cloison osseuse.

Les fosses nasales sont séparées par une cloison formée par l'os vomer, la lame verticale de l'os ethmoïde & un cartilage.

Les deux ventricules du cœur sont distingués par une cloison charnue.

Le diaphragme fait l'office d'une cloison qui sépare la poitrine d'avec le bas-ventre.

Le *dartos* forme une cloison qui distingue les deux testicules l'un de l'autre.

La cloison du palais, en latin *velum palati*, est, dit M. Litre, une espèce de membrane qui est d'une consistance molle, de couleur blanchâtre, gluante au tact, convexe par-dessus, & concave par-dessous. Elle est environ d'une demi-ligne d'épaisseur, de quinze lignes d'un côté à l'autre, & d'un pouce de devant en arrière. Sa situation est à la partie postérieure de la voûte du palais, & elle est plus antérieure, plus haute & plus élevée que celle de l'épiglotte de trois à quatre lignes. Son attache est par-devant à la partie postérieure des os du palais, par les côtés aux parties latérales & internes des mêmes os & des apophyses pterigoïdes; par sa partie postérieure, elle n'est attachée à rien, excepté par les deux côtés, étant lâche & comme pendante par son milieu.

La luette est regardée comme une partie de la cloison du palais, qui pourroit également être appelée la *cloison du nez*, du gosier.

La cloison de la verge est une cloison membraneuse qui unit ensemble les deux corps caverneux de la verge. Elle est percée de plusieurs trous qui établissent une communication entre les corps caverneux.

COARTICULATION. Voyez ABARTICULATION.

COCCYGIEN, NE, *coccigeus*, *a*, *um*, ce qui a du rapport au coccyx, ce qui appartient à cet os.

Les petits ligamens longitudinaux coccygiens attachent le coccyx à l'os sacrum.

Les petits ligamens latéraux antérieurs coccygiens s'unissent au muscle releveur du coccyx.

Le muscle coccygien antérieur ou latéral vient de la face interne de l'os des îles, de l'os ischion & du corps de cet os, derrière le trou ovale & s'insère à la partie latérale interne & inférieure du coccyx.

Le muscle coccygien postérieur vient de la face antérieure des deux premières vertèbres de l'os sacrum, de la face interne du corps de l'épine de l'os ischion, & s'insère à la partie moyenne de la face interne du coccyx.

L'usage de ces muscles est de ramener en-devant & dans son premier état le coccyx porté en arrière ou trop considérablement reculé par quelque cause que ce soit.

COCCYX, *κοκκυξ*, c'est un os composé de quatre parties dans la jeunesse, & d'une seule dans les adultes; il est situé à l'extrémité de l'os sacrum, dont il est comme l'appendice. Sa figure est en quelque manière comme celle d'une pyramide renversée, & un peu courbée vers le bassin, à-peu-près comme le bec d'un coucou. Sa face antérieure est plate, & la postérieure un peu arrondie.

On a vu des sujets à qui le coccyx étoit si alongé, qu'il faisoit l'office de queue.

COCHONE, *κοχώνη*. Galien dit que ce mot signifie l'articulation de l'os ischium avec l'os sacrum: mais on le donne encore indistinctement aux parties voisines de cette articulation, comme à la partie de l'épine du dos, qui est proche de l'os sacrum, ainsi qu'aux deux faces de l'os sacrum, & aux os ischium.

CŒCALE, nom de l'artere & de la veine qui se distribuent au cœcum. *Voyez* INTESTIN.

L'appendice cœcale est une appendice de l'intestin cœcum. *Voyez* INTESTIN.

CŒCUM. C'est le nom d'un intestin dont nous avons donné la description *au mot* INTESTIN.

Entre les mamelons de la racine de la langue & ceux qui sont situés en-deçà de ces mamelons, se découvre quelquefois précisément sur le milieu de la face supérieure de la langue, un trou qui porte le nom de *trou cœcum* de Morgani, parce que cet Auteur en a parlé le premier.

COEFFE. C'est une petite membrane qu'on trouve à quelques enfans qui enveloppe leur tête quand ils naissent.

Drelincourt pense que ce n'est qu'un lambeau des tuniques du fœtus, qui ordinairement se creve à la naissance de l'enfant.

Le peuple se persuade sans raison que ceux qui naissent avec cette coëffe seront heureux toute leur vie. Rien de si faux.

CŒLIAQUE. Artere qui provient antérieurement & un peu à gauche du tronc descendant de l'aorte dans l'abdomen, vis-à-vis le cartilage qui est entre la dernière vertebre du dos & la première des lombes.

Elle produit d'abord après sa naissance deux petites arteres, quelquefois une seule qui se distribue à droite & à gauche du diaphragme. Elle communique avec les diaphragmatiques supérieures ; & peu après elle donne une branche qu'on appelle *artere coronaire stomachique*, ou *artere gastrique supérieure*, ou *artere gastrique*. Incontinent après elle se divise en deux autres branches, l'une à droite, nommée *artere hépatique*, l'autre à gauche, appelée *artere splénique*. Quelquefois elle se divise tout-à-coup en ces trois branches. *Voyez* chacune à leur article.

COENE. Croûte ordinairement blanche, dont le sang est quelquefois recouvert après la saignée dans le vaisseau où elle est faite.

Le mot de *coëne* pourroit bien avoir été formé de *kenn*, qui dans la langue du pays de Galles signifie *peau*, *cuir*, d'où vient le terme Anglois *skin*, qui veut dire la même chose.

La coëne est cette humeur concrete du sang refroidi & en repos, formée sur la superficie en une espece de croûte ordinairement pâle, épaisse & tenace.

Lorsqu'on a tiré du sang d'une personne qui est attaquée d'une inflammation violente, on voit le phénomène en question.

COENEUX, EUSE, *adj.* qui a de la coëne. Sang coëneux; Voyez le mot précédent.

CŒUR, *cor, cardia.* On le nomme ainsi, ou parce qu'il est toujours en mouvement, ou parce qu'on le regarde comme une des principales parties du corps.

Ce que nous allons dire du cœur se réduit à quatre articles principaux. Dans le premier, nous examinerons sa figure, sa substance, l'arrangement de ses fibres, en un mot toute sa structure. Dans le second, nous dirons un mot sur les plaies de ce viscere. En troisieme lieu, nous examinerons les premiers linéamens, la premiere formation du cœur du poulet, & je prie de bien observer que ce dernier article est une copie d'une partie d'un Mémoire du célèbre M. Haller; que par conséquent c'est lui qui parle alors. Enfin nous donnerons la maniere de préparer le cœur pour le conserver dans un cabinet.

Le cœur, le plus noble & le plus précieux de tous les visceres, celui par lequel le jeu & le mouvement de toutes nos parties commencent & se soutiennent, & avec lequel l'un & l'autre finissent, est un double muscle creux, capable de dilatacion & de resserrement, placé dans la cavité de la poitrine, où il est comme à l'abri des injures des agens extérieurs, à moins qu'ils ne soient poussés avec violence dans cette capacité. Comme le médiastin, qui fait la cloison de la poitrine, incline du côté gauche de cette cavité, & que le péricarde, placé entre les deux lames du médiastin, a la même direction, il est nécessaire de conclure que le cœur, qui est logé dans le péricarde, doit aussi incliner un peu obliquement du côté gauche; mais il faut observer que c'est principalement la pointe du cœur qui est tournée de ce côté, la base répondant environ la partie moyenne de la poitrine, & n'étant pas plus inclinée du côté gauche que du côté droit; par-là il est aisé de comprendre que le cœur est situé dans une ligne un peu oblique, & dans cette situation il n'est soutenu qu'au moyen de quatre gros vaisseaux qui se

rencontrent à sa base , par lesquels il est comme suspendu , sans avoir aucune autre attache fixe.

La figure du cœur est connoïde ou pyramidale ; mais par rapport à sa situation , il représente une pyramide renversée & posée à contre-sens , de manière que la partie la plus évasée , qui en est la base , est tournée en haut , pendant que la plus déprimée qui en est la pointe , est en en-bas , & dans une direction un peu oblique. L'on a observé que la pointe du cœur répond aux environs (comptant de haut en bas) de la sixième des vraies côtes du côté gauche , endroit qu'indique le mammelon , du moins dans une mammelle qui n'est pas pendante. C'est aussi sur ce point que se font sentir les mouvemens du cœur , le doigt y étant appliqué.

La pyramide que représente le cœur n'est pas exactement ronde dans toute sa circonférence ; il est au contraire très-aisé de se convaincre que le cœur est applati antérieurement , pendant qu'il est beaucoup plus arrondi postérieurement : c'est ce que nous aurons encore lieu de faire remarquer plus bas ; & quoique le cœur soit revêtu extérieurement d'une tunique forte , élastique , très-lisse & très-unie , dans laquelle toutes les fibres qui concourent à sa formation , sont très-exactement renfermées , & à laquelle elles sont si adhérentes , qu'il n'est pas possible de l'en détacher , sans occasionner des déchiremens de part & d'autre , la circonférence du cœur , bien loin d'être lisse , égale & unie dans tous ses points , se trouve au contraire très-inégaie dans certains endroits ; les différentes inégalités qu'on y observe résultent principalement des vaisseaux propres du cœur , qui serpentent & se distribuent par des ramifications très-sensibles dans l'extérieur de sa substance , comme aussi de la quantité plus ou moins grande du corps graisseux qui s'accumule vers sa base.

Quoique la substance du cœur ne paroisse d'abord qu'un tissu très-épais de fibres charnues , disposées & comme entassées les unes sur les autres en tout sens , dans un ordre cependant très-irrégulier , néanmoins comme ces fibres , ainsi que dans toutes les autres parties musculuses , se terminent par des extrémités tendineuses , nous pouvons considérer la substance du cœur comme étant en partie charnue & en partie tendineuse ou aponévrotique ; & comme ces

extrémités tendineuses se rendent pour la plus grande partie vers la base du cœur, elles y forment par leur assemblage des pellicules aponévrotiques, ou comme des especes de tendons aplatis, auxquels, à raison de leur usage, on a donné le nom de *valvules*.

Mais la disposition & l'arrangement des fibres charnues qui entrent dans la composition du cœur, méritent une attention singuliere; car comme elles paroissent d'abord confusément entassées les unes sur les autres, cette espee de confusion a donné lieu aux différens Auteurs qui ont entrepris d'en indiquer la véritable direction, de tomber souvent dans des contradictions entre eux. M. Winslow, à la sagacité & aux recherches duquel il n'est presque rien échappé, est le premier qui paroît avoir mieux qu'aucun autre Anatomiste développé la véritable structure & l'arrangement particulier des fibres du cœur. Voici comment cet illustre Auteur s'explique à ce sujet.

Les fibres musculieuses ou charnues, dont la masse du cœur est composée, sont arrangées d'une maniere fort singuliere, principalement celles du ventricule droit ou antérieur. Elles sont toutes ou courbées en arcs, ou pliées en angles.

Les fibres pliées en angles ont plus d'étendue en longueur que celles qui ne sont que courbées en forme d'arcs ou d'arcades; le milieu de ces arcades & l'angle de ces plis sont tournés vers la pointe du cœur, & les extrémités des fibres en regardent la base. Ces fibres different entre elles non-seulement en longueur, mais encore en direction, qui presque par-tout est fort oblique, mais beaucoup plus dans les fibres longues ou pliées que dans les courtes ou simplement courbées.

C'est un langage commun, que cette obliquité ressemble à un 8 de chiffre; mais la comparaison est très fautive, & ne peut convenir qu'à quelque figure mal dessinée; & ce n'est qu'une méprise dans la perspective, qui a donné lieu à cette idée.

Toutes ces fibres, par rapport à leur obliquité & à leurs différentes étendues, sont arrangées de maniere que les plus longues forment en partie les couches les plus externes de la convexité du cœur, & en partie les couches les plus in-

ernes de sa concavité , & que la rencontre oblique & successive du milieu de leurs courbures & de leurs angles forme insensiblement sa pointe.

Les fibres qui sont situées entre les couches formées par les fibres les plus longues , deviennent courtes de plus en plus & moins courbées , & cela par degrés , jusques vers la base du cœur , où elles paroissent très-courtes & très-peu courbées. C'est par cet arrangement que les parois des ventricules sont très-minces vers la pointe du cœur , & deviennent ensuite très-épaisses vers la base.

En pénétrant dans l'intérieur du cœur , nous découvrons deux cavités plus étendues dans leur longueur que dans leur largeur : ces deux cavités sont nommées les ventricules du cœur ; elles sont séparées l'une de l'autre par une cloison mitoyenne , nommée le *septum medium*.

Les ventricules du cœur sont communément distingués en ventricule droit & en ventricule gauche , parce que l'on a prétendu pendant long-tems que l'un répondoit principalement au côté droit , & l'autre au côté gauche de la poitrine ; mais si l'on examine la chose avec un peu d'attention , l'on verra bientôt que le ventricule droit est tourné antérieurement , le gauche postérieurement. Quoi qu'il en soit , on ne changera rien ici , en faveur de l'usage , aux dénominations qu'ont recues ces deux ventricules.

La cavité ni l'épaisseur des ventricules du cœur ne sont pas les mêmes dans l'un & dans l'autre : en effet , le ventricule droit est beaucoup plus large & plus spacieux que le ventricule gauche ; mais aussi les parois du premier sont moins fortes & plus lâches que celles du ventricule gauche , dans lesquels la quantité des fibres charnues est beaucoup plus considérable , & où elles sont aussi plus fortes. La raison de cette différence se présente d'elle-même , si l'on observe les fonctions de ces deux cavités : en effet , le ventricule gauche devant par sa contraction pousser le sang qu'il contient dans les parties du corps les plus éloignées , doit aussi avoir une force infiniment supérieure à celle du ventricule droit , qui ne doit chasser le fluide qu'il vient de recevoir , que dans la substance du poumon , au voisinage duquel il se trouve situé.

L'ouverture longitudinale des ventricules du cœur , mé-

rhodiquement faite, expose à nos yeux un appareil bien digne de nos considérations, & bien capable de fixer notre admiration sur l'habileté du souverain Artiste. En effet, nous y voyons un arrangement merveilleux d'une quantité prodigieuse de fibres différentes en longueur, en consistance & en direction, dont il résulte des especes de mailles plus étroites vers la pointe du cœur, & qui deviennent de plus en plus grandes, en s'approchant de la base. Ces différentes fibres s'entre-croisent en une infinité de manieres différentes; mais le nombre de celles qui croisent les fibres longitudinales transversalement, surpasse de beaucoup celui des autres, ce qu'il est très essentiel d'observer pour expliquer la maniere dont se fait la contraction du cœur; & comme la plupart des fibres longitudinales qui répondent dans la paroi intérieure des ventricules sont trop courtes pour parvenir à la base du cœur, elles se réunissent plusieurs ensemble, & forment ainsi par leur assemblage des especes de colonnes ou de cordages charnus, dont les extrémités deviennent tendineuses, pour se terminer ensuite au bord inférieur de plusieurs pellicules flottantes & tendineuses, dont la base du cœur se trouve environnée intérieurement: ce sont ces especes d'appendices flottantes que l'on nomme les *valvules triglochines* du cœur, desquelles on parlera plus bas. Outre l'arrangement merveilleux de toutes ces fibres, nous découvrons encore dans l'intérieur des ventricules du cœur quantité de petites monticules & de petits orifices, qui sont les ouvertures des veines propres du cœur.

Avant que d'abandonner l'intérieur des ventricules du cœur, nous observerons qu'ils sont séparés l'un de l'autre par une cloison mitoyenne, plus inclinée du côté gauche que du droit: ce qui contribue à rendre la cavité de ce dernier plus spacieuse en largeur que celle de l'autre: c'est cette séparation que l'on nomme le *septum medium*, laquelle est principalement formée par le concours des fibres internes, voisines de l'un & de l'autre ventricule.

Aux environs de la partie supérieure du cœur qui en est la base, l'on apperçoit deux especes de sacs en partie charnus & en partie membraneux, dont l'un est situé à droit ou antérieurement, & l'autre à gauche ou postérieurement. Ces deux poches musculieuses particulieres aboutissent aux

deux ventricules : l'une , ſçavoir la droite , au ventricule droit , & l'autre au ventricule gauche. Elles ont reçu le nom d'*oreillettes* ou de *petites oreilles* , parce qu'on a prétendu qu'elles avoient quelque reſſemblance avec le pavillon de l'oreille. L'une & l'autre de ces oreillettes eſt l'aboutiſſant d'un gros tronc veineux : ſçavoir , la droite , de la veine cave ; & la gauche , de la veine pulmonaire. Elles ſont , pour la plus grande partie , charnues ; mais la diſpoſition de leurs fibres mérite une attention particulière : ce ſont en effet comme autant de colonnes charnues , différentes en longueur , en groſſeur & en direction , couchées à la circonférence interne d'une pellicule ou d'une poche membraueuſe , où elles ſont maintenues , ainſi qu'entre elles , par un tiſſu cellulaire très-fin ; de manière qu'en regardant ces oreillettes à la transparence , ou après les avoir renverſées ſur le doigt , on découvre d'une manière très-ſenſible les interfices des colonnes charnues qui les compoſent ; & comme elles ſont croiſſées en différens ſens , elles repréſentent une quantité prodigieuſe de mailles plus ou moins grandes , au travers deſquelles on apperçoit la membrane extérieure qui ſoutient tout cet appareil.

L'oreillette droite eſt infiniment plus grande & plus ſpacieuſe que la gauche , & cette dernière a ceci de particulier , qu'elle préſente d'abord un grand ſac liſſe & très-uni , tant intérieurement qu'extérieurement , réſultant de la réunion des quatre troncs veineux pulmonaires , & en outre une petite appendice auriculaire comme découpée dans une grande portion de ſa circonférence : c'eſt cette dernière partie que quelques Anatomiſtes ont voulu nommer l'*appendice* de l'oreillette gauche , & le ſac membraneux l'*oreillette* proprement dite ; mais tout bien conſidéré , comme la ſtructure de cette partie eſt à-peu-près la même que celle de l'oreillette droite , & que d'ailleurs ſa cavité & celle du ſac des veines pulmonaires ne ſont qu'une ſeule & même cavité , il convient de donner à cette partie le nom d'oreillette gauche. Nous obſerverons que les deux oreillettes ſont unies enſemble par une cloiſon interne , & par des fibres communes externes , à-peu-près comme les ventricules , laquelle interdit pareillement toute communication de la cavité de l'une dans celle de l'autre. Chacune de ces oreillettes doit être conſidérée comme

ayant deux ouvertures , l'une desquelles répond à la veine dont elle reçoit le sang , & l'autre à l'un des ventricules où elle le dégorge.

Outre ces deux ouvertures auriculaires , chacun des ventricules en a encore une qui répond de chaque côté à un gros tronc d'artere , ainsi les deux ouvertures du ventricule droit seront celle de l'oreillette droite , & celle du tronc de l'artere pulmonaire , & les ouvertures du ventricule gauche résulteront de celle de l'oreillette gauche & de celle du tronc de l'artere aorte.

Il sera aisé de comprendre par tout ce qui vient d'être dit qu'il y a quatre gros troncs de vaisseaux à la base du cœur , par lesquels il est comme suspendu & maintenu dans sa situation , dont deux sont placés du côté droit & deux du côté gauche ; de ces quatre vaisseaux , il en est deux artériels & deux veineux , en sorte qu'il y a une artere & une veine pour chaque ventricule : l'artere du ventricule droit est nommée artere pulmonaire , & la veine du même ventricule est la veine-cave ; l'artere du ventricule gauche est l'artere aorte , & la veine du même ventricule est la veine pulmonaire ; c'est par le moyen de ces quatre gros vaisseaux & par leurs distributions que s'accomplit le mécanisme merveilleux de la circulation du sang si indispensablement nécessaire pour l'entretien de la vie de l'animal ; mais c'est dans cet endroit que nous remarquons encore un trait admirable de la sagesse infinie du souverain Auteur de toutes choses. Car comme les embouchures artérielles sont destinées à recevoir le sang contenu dans les ventricules lorsque le cœur se contracte , & que les embouchures auriculaires versent celui qu'elles rapportent des veines dans ces mêmes ventricules lors de la dilatation du cœur , il fût indubitablement arrivé un désordre qui auroit été bientôt suivi de la mort du sujet, si ce n'eût été l'admirable apposition de plusieurs pellicules flottantes disposées dans un ordre merveilleux à l'entrée de ces différentes embouchures : ce sont ces parties flottantes qui , à raison de leur usage , ont reçu le nom de valvules ; elles sont de deux especes , les unes permettent au sang d'entrer dans le cœur & l'empêchent d'en sortir par le même chemin , les autres le laissent sortir du cœur & s'opposent à ce qu'il puisse rétrograder dans le cœur ; celles de la pre-

miere espece se trouvent aux embouchures des oreillettes, & celles de la seconde aux ouvertures des arteres. Les valvules qui terminent les oreillettes portent le nom de *triglochines*, ou *tricuspidés*, ou bien encore celui de valvules *mitrales*. Celles qui se trouvent à l'entrée des arteres sont nommées valvules *semi-lunaires*, ou valvules *sigmoïdes*.

Les valvules triglochines ou tricuspidés de l'un & de l'autre ventricule sont disposées de maniere que leur bord flottant est en bas & le bord le plus solide en haut, ou du côté de la base du cœur; le premier tient aux colonnes charnues dont nous avons parlé au moyen des extrémités tendineuses de ces mêmes colonnes charnues, ce bord paroît encore dentelé & comme découpé en différens endroits; mais il y a ceci de particulier, que l'on trouve trois de ces languettes à l'embouchure de l'oreillette droite, pendant qu'il n'y en a que deux à celle de l'oreillette gauche, & les deux dernières à raison de leur ressemblance prétendue avec une mitre, ont été nommées valvules mitrales. Ces cinq valvules, que l'on peut nommer *auriculaires* ou *veineuses*, s'écartent lors de la contraction des oreillettes pour permettre l'entrée du sang qu'elles chassent dans les ventricules du cœur, & bouchent en même tems par cette disposition l'entrée artérielle qui appartient à ces mêmes ventricules.

Les valvules de la seconde espece, placées à l'entrée des arteres, sont nommées pour cette raison valvules artérielles, ou bien à raison de leur figure valvules *semi-lunaires* ou *sigmoïdes*; elles sont au nombre de six, savoir, trois à l'embouchure de l'aorte, & trois à celle de l'artere pulmonaire; celles ci sont dans une disposition entierement opposée à celle des valvules veineuses: en effet, elles sont ouvertes en haut ou du côté de la cavité de l'artere, en sorte que leur bord flottant est tourné supérieurement, où elles représentent chacune deux petits croissans, & leur bord solide est en-bas ou du côté de la cavité des ventricules du cœur, où chacune représente le fond d'un panier de pigeon. Il est essentiel d'observer que les deux croissans que représente le bord supérieur de chacune de ces valvules se trouve comme distingué & séparé par une espece de petit bouton mitoyen destiné à remplir le vuide qu'il y auroit entre ces trois valvules, lorsqu'elles sont redressées & appliquées les unes contre les au-

tres , & par cette structure l'on peut concevoir qu'il n'est pas possible que la moindre petite partie du sang puisse rétrograder dans le ventricule lorsqu'une fois il a été chassé dans le canal artériel.

Au reste on apperçoit , en examinant par le secours de la loupe , la structure particuliere de ces dernieres valvules , nombre de fibres charnues , qui entrant dans leur composition , servent à favoriser les différentes contractions , & les différens mouvemens auxquels elles sont destinées ; enfin on observe que lors de la contraction du cœur , les valvules semi-lunaires s'appliquent exactement contre la paroi intérieure de l'artere , afin de permettre au sang d'en enfiler le canal ; mais aussi-tôt qu'il s'y est introduit , elles s'écartent , se joignent ensemble , & bouchent exactement par ce moyen l'ouverture artérielle qui répond au ventricule du cœur , ce qui fait que le sang ne sauroit rétrograder ; il ne peut non plus enfiler la route des oreillettes , parce que les valvules triglochinés se trouvent dans ce même tems exactement appliquées sur les embouchures auriculaires , ainsi il est nécessairement forcé d'entrer dans l'artere dont l'orifice seul est ouvert.

Outre les vaisseaux dont nous venons de parler , le cœur a ses vaisseaux propres & particuliers , connus sous le nom de vaisseaux *coronaires* , ils sont artériels & veineux. Les arteres coronaires , au nombre de deux pour l'ordinaire , & rarement de trois , sont les premieres distributions de l'aorte , elles naissent l'une à droite & l'autre à gauche du commencement du tronc de l'aorte , serpentent autour de la base du cœur , continuent leur route en se ramifiant l'une & l'autre sur la superficie extérieure du cœur , & dans l'épaisseur de sa substance , & se rencontrent enfin vers sa pointe.

Les veines coronaires , plus grosses & plus nombreuses , paroissent suivre le même trajet que les arteres des extrémités desquelles elles naissent , & elles vont ensuite s'ouvrir dans l'intérieur des ventricules & dans la cavité des oreillettes ; mais on observe que le nombre des orifices veineux est bien plus considérable dans la cavité du ventricule droit & de l'oreillette du même côté , que dans celle de ces mêmes parties du côté opposé : ces vaisseaux sont nommés *coronaires* par rapport aux différens contours qu'ils font à la circonférence

conférence de la base du cœur , lesquels ils semblent ceindre en maniere de couronne.

Il est aisé de comprendre par tout ce qui vient d'être dit , que le cœur est principalement attaché dans la cavité de la poitrine , au moyen de quatre principaux vaisseaux communs qui partent ou qui viennent aboutir à sa base ; mais il est encore maintenu dans sa situation par le secours du péricarde , attendu que celui-ci est attaché aux deux lames du médiastin dans la reduplicature duquel il est logé , ainsi qu'il a été observé ci-devant. *Voyez PERICARDE.*

L'usage du cœur est de recevoir le sang qui revient de routes les parties du corps , par le moyen de la veine-cave dans l'oreillette droite , puis dans le ventricule droit ; & de le pousser ensuite par sa contraction dans l'artere du poumon , puis dans la veine du même nom , ensuite dans l'oreillette gauche , enfin dans le ventricule gauche ; d'où , par une contraction semblable , il le pousse dans la grosse artere vers toutes les parties du corps. De cette maniere le sang continue sans cesse son mouvement circulaire , en quoi consiste la vie de l'animal.

Or comme le sang du ventricule gauche devoit être poussé à toutes les parties du corps par les arteres au moyen d'une forte impulsion , il étoit nécessaire que la paroi du ventricule gauche fût plus épaisse que celle du ventricule droit , qui n'ayant à pousser le sang que dans l'artere du poumon , n'étoit pas engagée à donner à cette liqueur un mouvement impulsif si vigoureux.

Ainsi le cœur est le grand mobile de la circulation du sang ; car il reçoit le sang de toutes les parties du corps par les veines , & le renvoie de nouveau à ces mêmes parties par les arteres ; & c'est de ce mouvement circulaire que dépend les fonctions de toutes les autres parties. *Voyez CIRCULATION. Voyez aussi DIASTOLE & SISTOLE* , deux mouvemens du cœur nécessaires pour la circulation.

Les plaies qui pénètrent jusques dans les gros vaisseaux , les ventricules & les oreillettes du cœur sont absolument mortelles. L'on connoît que le cœur est blessé par la situation de la plaie qui pénètre avant dans la poitrine , à l'endroit où le cœur se trouve intérieurement placé ; de plus il sort de la plaie du sang en abondance : il arrive un trem-

blement à tout le corps ; le pouls est petit & languissant ; la sueur froide survient , de même que la syncope , & la froideur des extrémités , & la mort s'ensuit promptement.

Ambroise Paré assure avoir vu à Turin un Gentilhomme, qui se battant avec un autre, reçut un coup d'épée sur la mamelle gauche, pénétrant dans la substance du cœur. Ce Gentilhomme ne laissa pas de porter encore quelques coups d'épée à son ennemi qui s'enfuyoit , & de le poursuivre la longueur de deux cents pas , jusqu'à ce qu'il tombât mort lui-même. Paré trouva à l'ouverture de son corps une plaie qui traversoit la substance du cœur , de largeur à y mettre le doigt , & une grande quantité de sang épanché sur le diaphragme.

M. Saviard rapporte qu'un homme de vingt-six ans fut blessé d'un coup d'épée dans la poitrine, dont il mourut. Il trouva à l'ouverture de son corps que le cœur avoit été percé de part en part, le coup ayant passé du ventricule gauche à travers la cloison moyenne, & toute la cavité de la poitrine étoit remplie de sang. Ce blessé vécut quatre ou cinq jours, quelques grumeaux de sang ayant bouché les ouvertures des ventricules.

Il arrive quelquefois que le cœur s'enflamme. C'est un muscle, il peut par conséquent être sujet aux maladies des autres parties charnues. Le danger alors est fort pressant. Le malade se sent prodigieusement fatigué, il éprouve une palpitation considérable, & quelquefois il ne faut que douze, quinze ou vingt-quatre heures pour que la maladie soit terminée par la mort.

C'est dans ces cas-là qu'il ne faut point épargner les saignées fréquentes & copieuses du bras & du pied pour diminuer le mouvement trop rapide du cœur dans ces circonstances ; mais il est difficile de bien connoître cette maladie, parce que le malade conserve le coloris des joues, & l'on diroit que c'est un commencement de pleurésie ou d'autre fois de fièvre maligne.

Le 24 Décembre 1763, en disquant à l'Hôtel des Invalides à Paris sous le scavant M. Sabatier, pour qui je conserverai toujours une vive reconnoissance, je trouvai le cœur d'un homme âgé, fort noir & gangrené sur toute la surface externe du ventricule & de l'oreillette droite. Le péricarde

contenoit une demi-livre de pus , & à la face externe du péricarde , entre les deux lobes du poumon , vers leur partie inférieure , je trouvai une tumeur ovale du caractère du stéatome , renfermée dans un kist ou membrane très-adhérente au péricarde. La tumeur pesoit deux onces & six gros. Les poumons étoient très-adhérens à la plèvre. Le foie étoit beaucoup plus dur qu'à l'ordinaire , & en le coupant j'entendois le même bruit que lorsque l'on coupe une pomme crüe un peu dure. Quelques cartilages intermédiaires des vertèbres avoient dans l'intérieur de la poitrine des nœuds saillans comme des os sesamoïdes. Le sujet avoit d'ailleurs une épiplocelle , mais il n'y avoit point eu d'étranglement , parce qu'en disséquant les parties , je les trouvai dans le meilleur état.

Passons à présent à la formation du cœur dans le poulet. Voyons les observations exactes du sçavant M. HALLER , qui toujours guidé par le flambeau de l'expérience , nous donnera des connoissances claires , justes & nouvelles. Il a fait couver un certain nombre d'œufs , & il en a examiné , aidé d'un microscope , les divers états où ils devoient se trouver selon la durée plus ou moins longue de l'incubation. Voyons le résultat de ses observations , & soyons attentifs à ce qu'il nous enseigne. C'est lui-même qui va parler.

La premiere trace, dit-il, que j'aie vue du cœur a été à quarante-huit heures d'incubation. Il battoit ; mais il étoit encore ou blanc , ou transparent. Aussi n'en voyoit-on que les alternatives du mouvement & du repos de la partie antérieure de l'embryon. Dans un autre fœtus du même âge , je distinguai & le mouvemunt du cœur & sa figure ronde qui devint un véritable canal courbe , quand j'en eus enlevé les membranes. Le cœur entier avoit l'air d'un fer à cheval , ou celui d'une parabole , dont le sommet étoit placé en avant devant le fœtus , & dont les deux jambes rentroient dans sa poitrine. De ces jambes l'inférieure étoit horizontale & la supérieure étoit arquée & convexe contre la tête. Dans un troisieme embryon de la même heure , les battemens du cœur parurent encore plus évidemment.

Les trois premiers jours le cœur avance horizontalement & s'éloigne des vertèbres. Ce tems fini , la tête se rappro-

che de la poitrine & le cœur se cache ; il est compris alors dans l'angle que fait la partie supérieure du col avec l'inférieure & la poitrine.

Le cœur n'est jamais à découvert , quoiqu'il paroisse être nu les premiers jours. Je n'ai jamais manqué de trouver les membranes qui le renferment , & qui descendent de l'intervalle des deux vésicules rostrales pour s'attacher à la poitrine. Je les ai vues ou dans l'eau claire , ou mieux encore , après avoir plongé le cœur dans le vinaigre ou dans l'esprit-de-vin : il faut en dépouiller le cœur pour le voir à découvert. C'est ce que j'ai vu constamment , & dès la quarante-huitième heure.

Les Auteurs qui ont placé la rentrée du cœur dans la poitrine , ou le commencement des membranes qui le couvrent au cinquième jour , (tel qu'Aldrovande) au septième , (c'est l'Ancisi) au huitième , (comme Snape) ont apparemment voulu nous apprendre que les tégumens de la poitrine étoient devenus plus épais ces jours-là ; & d'ailleurs ils ont placé ce changement même un peu trop tard , parce que j'ai trouvé beaucoup de tégumens à la poitrine à cent quarante & une heures , & la poitrine fermée par des membranes à cent quarante-deux heures.

En examinant cette membrane de plus près , j'ai trouvé qu'elle part de l'intervalle des vésicules rostrales , qu'elle remplit tout l'intervalle entre la pointe du museau de l'animal , le pli du col & la poitrine , qu'elle étoit large de neuf centièmes de pouces . (mesure de Berne , qui est à celle de Paris , comme dix à onze) , le quatrième jour , & un peu moins longue. Pour le péricarde , qui est fort mince dans les oiseaux , j'ai cru en voir une ébauche à cent quarante-quatre heures , mais il n'est bien constaté que bien avant dans l'incubation.

La veine-cave n'est pas visible dans les premiers commencemens du fœtus , elle l'est pourtant d'assez bonne heure. On la voit alors continuée avec la veine ombilicale dont le tronç passe par le foie , & dont le diamètre est dès-lors très-considérable. Dans ces tems-là elle est placée plus profondément & plus antérieurement que l'aorte qui lui est parallèle , & elle fait un petit arc de cercle parallèle au cœur , quand le fœtus est plus avancé.

Cette veine donne naissance dans la poitrine à une branche qui se divise tout de suite, & dont l'une des divisions est transversale, mais dont l'autre remonte à la tête, & dont les rameaux sont fort apparens sous les tégumens. Cette branche devient dans le poulet la souclaviere & la jugulaire.

Au-dessus de cette veine le tronc de la veine-cave se termine par un élargissement émoussé, qui se prolonge transversalement en-devant, & qui même s'incline un peu au-dessous de la ligne horizontale. Toute la portion de la veine-cave, qui est au-dessus de la branche dont je viens de parler, bat & fournit le sang au ventricule, c'est l'oreillette encore unique, elle est bien sûrement une continuation de la veine ombilicale & de la veine-cave, & elle n'est pas encore séparée de cette veine.

Vers la fin du troisieme jour cette tête de la veine-cave se trouve plus large, & un intervalle blanchâtre sépare alors l'oreillette du reste de la veine. Les deux oreillettes n'en forment alors qu'une; c'est un sac, dont la plus grande largeur va du côté droit du fœtus au côté gauche. Il est placé sur le haut de la base du cœur.

Vers l'heure quatre-vingt-seize, ou vers la fin du quatrieme jour, on distingue dans cette oreillette deux demi-cercles, en la regardant en la maniere ordinaire par le côté droit du fœtus. De ces deux demi-cercles le plus postérieur & le plus voisin des vertebres est le plus grand, il termine l'oreillette. Le plus antérieur est le plus petit & partage l'oreillette comme une espece de cloison. Ce sont là les premieres traces de la séparation des deux oreillettes. Celle qu'on appelle gauche est la plus grande, elle déborde l'oreillette droite par derriere. Celle-ci, qui est la plus petite, se termine par une demi-lune, qui est comprise dans la largeur de l'oreillette gauche. La veine-cave & le canal auriculaire s'inferent dans l'intervalle des deux oreillettes.

Dans le même tems on découvre aussi une différence entre les deux oreillettes en les regardant par le côté gauche du fœtus. Celle qui sera la gauche est ovale, elle est ample, plus grande que l'autre & déborde le canal auriculaire.

A la fin du quatrieme jour, & après cette époque, les deux oreillettes se séparent toujours plus de la veine-cave & du canal auriculaire, elles débordent ces deux vaisseaux &

s'élevent des deux côtés de la base du cœur par un sommet pointu. Toute l'oreillette ou le réservoir réuni de l'oreillette droite & de la gauche paroît alors comme un sac à deux cornes pointues. Chacun de ces sommets a sa goutte de sang séparée : le bord de l'une & l'autre oreillette paroît alors dentelé.

Bientôt après, & même en même tems, l'intervalle des deux oreillettes devient blanc. Le cœur étant devenu précisément dans cette époque perpendiculaire, de transversal qu'il avoit été, & sa pointe s'étant logée entre les deux lobes du foie, l'oreillette droite déborde le cœur du côté droit de l'aorte, & l'oreillette gauche le déborde à gauche de l'artere pulmonaire. Dès-lors elles sont bien distinctes, & elles ne changent presque plus. Il paroît seulement que l'oreillette droite croît plus que sa compagne, puisqu'elle est plus petite qu'elle dans le fœtus, & plus grande dans l'animal adulte. J'ai cependant trouvé l'oreillette gauche plus grande que la droite le septieme, le huitieme, le dixieme, le onzieme, le douzieme, le treizieme, le quinzieme & le seizieme jour, & elle n'étoit pas la plus petite le dix-neuvieme ni le vingtieme.

Je donne le nom d'*auriculaire* à une partie du cœur, qui est visible dès les premieres apparences du cœur, qui se raccourcit de jour en jour, & qui a disparu le seizieme jour, terme le plus éloigné auquel les oreillettes sont attachées immédiatement à la partie supérieure des ventricules.

Ce canal est toujours plus large que ne le font les meilleures figures : sa partie, qui sort du ventricule, a le plus de largeur, & sa partie la plus étroite s'ouvre dans l'oreillette. Il est plus long dans les premiers commencemens ; son diametre est toujours plus petit que celui du ventricule.

Je l'ai vu en même tems que le cœur : le bulbe de l'aorte est pourtant plus apparent. Peu-à-peu l'oreillette & le ventricule le couvrent, & on ne le distingue plus que par le côté gauche du fœtus.

Il est toujours blanc, & il conserve sa couleur dans le tems même que les ventricules deviennent rouges. Sa situation est transversale au commencement avec quelque petite pente. Il s'incline toujours davantage & descend plus considérablement vers la fin du quatrieme jour. Il arrive au cœur,

plus bas que le bulbe de l'aorte ; il y a entre lui & ce bulbe un espace dans lequel on peut placer la pointe d'un scalpel. L'oreillette est pourtant même alors plus élevée que le cœur.

Quand on regarde ce canal du côté droit, son extrémité se cache, & on ne voit pas la manière dont il s'ouvre dans le ventricule : il paroît alors comme séparé du ventricule par une ligne qui est le bord du cœur. On le voit à découvert du côté gauche, & on découvre alors sans peine son ouverture dans le ventricule & sa continuité avec le cœur.

Ce canal, qui a été fort long & fort grele dans les commencemens du fœtus, se raccourcit peu-à-peu, à mesure que le cœur se rapproche des vertebres : il est repris successivement entre les chairs du cœur, qui s'élèvent autour du canal auriculaire, & il devient à la fin l'orifice veineux des ventricules. Je l'ai vu entierement repris & disparu dans le cœur à cent quarante-quatre heures ; & les oreillettes qui se rapprochent par une suite naturelle des ventricules, se sont réunies avec eux à la même époque & à la fin du sixieme jour.

Il n'y a qu'un ventricule au cœur pendant les quatre premiers jours. Dans les premières phases du cœur, qui paroît encore sous la forme de la moitié d'un anneau, le ventricule bien examiné est ovale, un peu plus court qu'il ne sera dans la suite, plus large que le canal auriculaire dont il est débordé, & bien aisé à distinguer de l'arcade de l'aorte, qui alors est fort longue encore. Il est blanc dans ses commencemens, mais il a déjà son épaisseur & sa nature musculaire.

Cet organe essentiel de l'animal passe bien vite par des degrés de perfection successifs. Il acquiert une pointe, & devient plus aigu dès les soixante-six heures, il est conique à quatre-vingt-treize. Sa pointe devient tous les jours plus aiguë : il sort assez long-tems transversalement de la poitrine, & paroît reniforme quand on le considère obliquement. Il n'y a dans tout le courant du troisieme & du quatrieme jour qu'une goutte de sang dans le ventricule, & par conséquent qu'une cavité.

A la fin du quatrieme jour & le cinquieme il se passe un grand changement dans le ventricule. J'ai vu à cent quarante-quatre heures les premières apparences d'un second ventri-

cule. Il y avoit une petite bosse sous le bulbe de l'aorte, elle est de beaucoup plus courte que le ventricule, sa couleur est rouge, elle est placée comme en travers au-dessus de l'ancien ventricule, & sa figure est ovale. Cette apparence m'a embarrassé, mais un examen plus exact m'a appris que le ventricule unique des premiers jours reste invariablement à sa place; qu'on le voit seul lorsqu'on regarde le cœur par la face gauche de la poitrine, & qu'il vient seul jusqu'à la pointe, lors même qu'on le considère du côté droit. Ce qu'on voit de nouveau, c'est un ventricule naissant qui n'a pas paru jusqu'à cette heure, & qui paroît placé au haut du ventricule déjà connu, parce qu'il est plus court, & qu'il n'arrive pas jusqu'à la pointe. En même tems, & sur-tout depuis la fin du cinquième jour, la base du ventricule devient plus large, & la raison de son diamètre à celui de l'aorte s'augmente.

Le nouveau ventricule n'emploie pas tout-à-fait un jour entier pour arriver à sa véritable place; c'est la droite de l'ancien ventricule, depuis que le cœur est devenu perpendiculaire: on voit clairement alors que ce nouveau ventricule est celui qu'on appelle droit, & qui conserve jusques dans l'oiseau adulte son infériorité en longueur: il n'a jamais de part à la pointe, qui appartient primitivement au ventricule gauche, qui ne peut qu'avoir été visible de tout tems, puisqu'on a toujours vu l'aorte sortir du ventricule, encore unique, & que l'aorte ne peut être sortie que du ventricule gauche. Après ce changement on voit deux gouttes de sang dans le cœur du poulet, une ligne blanche les sépare.

M. Malpighi a constamment pris pour le ventricule droit celui qui est formé le premier dans le poulet, & a donné le nom de ventricule gauche à la partie que nous allons appeller bulbe de l'aorte. Il est surprenant que cet illustre Auteur n'ait pas senti que le sang ne sçauroit passer du ventricule droit dans le ventricule gauche par un canal cylindrique d'une très-petite longueur, & que ce passage ne se fait qu'à travers le trou ovale, ou bien par une artère, née du ventricule droit, divisée dans les poumons, & dont le sang rentre dans l'oreillette gauche par une veine de même nom.

Dans les premiers commencemens du fœtus, & avant la

formation des oreillettes, on voit déjà l'aorte qui sort du ventricule, encore unique du côté droit, ou de celui qui s'offre le premier aux yeux de l'Observateur. Elle est fort longue alors, & son arcade passe de beaucoup la proportion de la longueur qu'elle a dans le progrès de l'incubation ou dans l'adulte. Elle se recourbe en arriere pour rentrer dans la poitrine immédiatement sous la tête : elle a même alors beaucoup de solidité & fait une grande partie de l'anneau que représente le cœur. Du côté gauche cette artere paroît comme retranchée par une ligne qui termine le cœur. L'oreillette est comprise dans son arcade, qui est plus en devant & plus supérieure.

Peu d'heures après la partie de l'aorte, qui paroît être hors de la poitrine, devient plus courte, & on apperçoit de l'inégalité dans son diametre. La partie de l'aorte, qui sort immédiatement du cœur est la plus étroite, & l'onde de sang qui la parcourt, est plus effilée. Je l'appelle le *détroit*.

La seconde partie de l'aorte est plus large ; elle reçoit une onde de sang dilatée, elle est courbe. Je l'appelle *bulbe* de l'aorte. On n'y voit qu'une goutte de sang. Cette partie de l'aorte bat & avec vivacité. C'est ce que Malpighi appelle le ventricule gauche.

La troisieme portion de l'aorte est cylindrique, sa direction est changée, elle représente avec la précédente un bec : elle est plus étroite que le bulbe, & plus large que les branches qui vont commencer l'aorte dorsale. Je l'appelle quelquefois le *bec* de l'aorte.

C'est de cette partie de la grande artere que sortent deux branches dans les observations les plus précoces, & trois dans les foetus mieux formés ; ces arteres rentrent transversalement dans la poitrine, & se joignent pour former l'aorte dorsale : elles sont beaucoup plus minces, en réunissant même leurs lumieres, que cette artere. Le cinquieme jour elles deviennent plus inclinées, elles descendent & se rejoignent sous un angle extrêmement aigu.

Le même jour la largeur du bulbe de l'aorte commence à diminuer, & cette artere devient plus cylindrique. Elle se retire bientôt après & se fait plus courte, en prenant

la distance entre le ventricule & l'origine des racines de l'aorte dorsale.

Le détroit & le bec disparaissent les premiers, & c'est alors le bulbe de l'aorte qui produit les arteres ci-dessus nommées. Le bulbe lui-même se retire vers les chairs du cœur, il devient toujours plus court, la naissance des racines de l'aorte dorsale se rapproche du ventricule, on les voit comme des filets rouges tracés sur une membrane blanche. Vers la fin du sixieme jour, ou bientôt après, le bulbe n'est plus, & les racines sortent du haut du ventricule même. Ce sont alors deux arteres qu'un tissu cellulaire réunit. Elle en fait comme un paquet. Ce paquet même, ou l'origine des deux grandes arteres, descend entre les chairs du cœur, & devient plus profond avec la maturité du fœtus.

Bientôt après on distingue ces deux troncs. L'aorte est à droite, elle est divisée en trois branches, ce sont les carotides & l'aorte dorsale. Cette aorte forme une arcade vers la droite, elle descend derriere le bronche de ce côté pour se placer sur les vertebres, elle continue de descendre le long du dos, & va recevoir les deux branches de l'artere pulmonaire, toujours plus petites qu'elle, & forme à la fin le tronc de l'aorte.

Au sortir du cœur, l'aorte est plus grande, plus opaque & plus blanche que l'artere pulmonaire.

Le tronc pulmonaire naît du côté gauche de la base, mais plus bas que l'aorte, & d'une petite bosse. Je l'ai vu pour la premiere fois au milieu du sixieme jour. Cette artere a les tuniques plus minces que l'aorte; elle est presque toujours plus petite. Elle se divise presqu'au sortir des chairs du cœur en deux branches.

La branche du côté gauche fait une arcade pour joindre le poumon & les vertebres de son côté, en passant derriere le bronche; elle joint l'aorte vers la troisieme vertebre du dos. Son diametre est presque toujours plus petit que celui de l'artere qui naît du ventricule gauche, quoique je l'aie trouvée égale, ou même un peu plus grande dans un petit nombre d'observations. Ce tronc de l'artere pulmonaire, inséré dans l'aorte dorsale, est plus long qu'il

n'est dans les quadrupedes, dont il imite le conduit artériel; mais il est nécessaire d'y ajouter le titre de *gauche*, puisque les oiseaux ont un conduit semblable du côté droit.

Cette même branche gauche donne au commencement de sa descente un rameau considérable au poumon de son côté.

L'autre branche principale de l'artere pulmonaire naît à peu de distance de son origine; elle va transversalement à droite sous l'aorte, & collée contre elle. Je l'ai vue à la fin du sixieme jour. Elle fournit l'artere du poumon droit, & descend derriere le bronche pour aller s'ouvrir dans l'aorte au-dessus de la branche gauche, dont je viens de parler: c'est le conduit artériel droit, dont personne, que je sçache, n'a fait mention, & qui n'a rien d'analogue dans l'homme. Il est plus petit que le conduit artériel gauche. C'est apparemment cette branche qui n'est pas visible encore toutes les fois qu'on ne voit que deux racines de l'aorte dorsale. Il est naturel qu'elle paroisse plus tard, étant la plus petite des trois arteres qui composent cette aorte.

Le conduit artériel est aussi le premier qui sèche, en commençant par son origine supérieure. Dès le premier jour, cette partie perd de sa cavité; il devient solide dans sa partie inférieure bientôt après. Je l'ai vu solide quatre jours après que le poulet fut éclos, & sept, & quinze jours après. Il est pourtant, même le vingtieme jour, comme le conduit du côté gauche, plus large à son insertion dans l'aorte. A quarante jours, je n'en trouvaï plus de trace dans un pigeon.

Le conduit artériel gauche commence également à sécher par le haut. Je le trouvaï trois fois plus étroit, un jour après que le poulet fut éclos, sans qu'il fût pourtant aussi étroit qu'un fil, comme il le devient par la suite; pas même le quatrieme jour. Après quinze jours je l'ai trouvé étroit à sa partie supérieure, & encore ouvert par le bas. Il étoit de même le vingtieme jour. A quarante jours je n'en découvris plus la trace, peut-être à cause de la difficulté de le déterrer derriere l'œsophage.

Il y a deux troncs de veines pulmonaires, un de chaque côté: ils naissent du sinus gauche, & ils accompagnent le bronche de leur côté. Je les distinguai tard. Les veines du

poulet, quoique fort grosses, sont difficiles à suivre, à cause de la foiblesse extrême de leurs tuniques.

Il fera à propos d'examiner à présent les révolutions dans la structure du cœur en général.

Je partagerai, ces révolutions en phases, pour me rendre plus intelligible. La première phase est celle de la moitié d'un anneau, d'un fer à cheval ou d'une parabole. C'est toujours une courbe, dont une des jambes sort du bas de la poitrine, dont le sommet est convexe en-devant, & dont l'autre jambe rebrousse vers les vertebres par le haut de la poitrine, en achevant son arcade. Dans cet état, on ne voit encore que le canal auriculaire, beaucoup plus long qu'il ne le sera jamais. Le ventricule ovale est fort court, & l'aorte extrêmement longue. Le canal auriculaire s'ouvre dans le ventricule du côté gauche, & l'aorte en sort du côté droit, bien plus longue aussi qu'elle ne l'est dans la suite.

La seconde phase est celle d'un lac; elle succede à la première après cinquante heures. Dans ce lac on distingue mieux l'oreillette: le canal auriculaire est placé du côté gauche; il est horizontal, & retranché du cœur par une ligne, quand on le regarde du côté droit. Il y a encore le ventricule, toujours ovale & sans pointe; & l'aorte continue au ventricule du côté droit, & qui remonte en arriere en faisant une arcade. Dans l'aorte, le détroit, le bulbe & le bec se distinguent déjà.

Quand on regarde ce cœur obliquement par le côté droit & de haut en bas, on croit voir effectivement un lac: deux causes occasionnent cette apparence.

Le ventricule donne naissance à l'aorte du côté droit; il reçoit le canal auriculaire du côté gauche; il naît de ces deux canaux, attachés aux différentes faces du cœur, une espece de nœud; & le canal auriculaire paroît se replier sur lui-même, pour se continuer avec l'aorte dans la face opposée & cachée du lac.

D'ailleurs l'aorte ayant une direction contraire à celle du canal auriculaire, & remontant, au lieu que celui-ci descend un peu, il en naît un croisement apparent de ces deux vaisseaux; & l'aorte paroît couper le canal, en remontant en arriere.

Mais le lac ne differe que fort légèrement de la phase précédente , quand on l'a bien considéré de tous côtés , & par la face droite & par la face gauche ; toute la différence qu'il y a , c'est que le ventricule a grandi un peu , que le bulbe de l'aorte est plus large à proportion du reste de cette artere , & que le tronc de l'aorte sortant du ventricule , & alongé vers la partie inférieure du fœtus , paroît croiser à cette heure le canal auriculaire en passant devant lui , au lieu que dans la premiere phase il étoit entierement supérieur à son égard.

La troisieme phase naît vers la fin du quatrieme jour. Les différentes parties du cœur sont fort rapprochées alors ; la veine-cave est presque contiguë au cœur , le canal auriculaire est fort court , & les deux cornes des oreillettes débordent des deux côtés ce canal. Il y a pourtant un bulbe à l'aorte ; les deux grandes arteres ne naissent pas de la base du cœur , & les deux ventricules ne sont pas séparés.

Cette phase ne differe de la précédente que par la proximité des parties du cœur , qui se sont attirées mutuellement. L'oreillette touche le cœur & l'aorte , & la veine-cave est appliquée au ventricule.

La quatrieme phase du cœur commence le cinquieme jour , un peu plus tôt ou plus tard ; elle se perfectionne le fixieme jour , & elle est la même que celle du cœur de l'adulte. Les deux ventricules sont séparés , & les oreillettes distinctes ; les deux grandes arteres sortent de la base du cœur , le canal auriculaire est reçu entre les chairs du cœur , & les oreillettes sont placées immédiatement sur les côtés de cet organe.

La premiere des causes de ces révolutions paroît être l'attraction mutuelle , qui est commune à tous les solides du corps animal : ils sortent de l'état de gelée , & ils exercent la force qui les rend plus courts & qui rapproche leurs extrémités mobiles. La cellulosité plus raffermie attire les différentes parties du cœur & les rapproche les unes des autres. Le canal auriculaire paroît , par l'action de cette cause , se raccourcir & se rapprocher du cœur , la chair de cet organe étant plus forte que l'oreillette dont la substance est fort mince.

Le tissu cellulaire qui va du cœur à ce canal attire peu-à-

peu & ce canal & l'oreillette, dont il part vers la base du cœur, & au-dedans même de cette base, parce qu'il sort apparemment de ce tissu cellulaire, qui subsiste toujours, qui est caché entre les chairs du cœur, & qui termine l'orifice veineux; le sang qui prolonge le ventricule par sa partie inférieure, & qui le rend conique, aide à tirer le canal auriculaire vers la pointe de cet organe, & à le faire descendre plus bas que le contour extérieur de la base.

La même cause fait rentrer le détroit, le bulbe, & le bec même de l'aorte dans les chairs du cœur, & les retire plus bas que le contour extérieur de la base dont les chairs renferment à la fin le bulbe du cœur : alors les artères qui sortoient du bec de l'aorte sortent de la base même du cœur.

La seconde cause de ce grand changement paroît être dûe au poumon. Ce viscere est d'une petitesse extrême dans les premiers commencemens du fœtus. De tout le sang qui sort de l'oreillette droite il ne passe qu'une très-petite partie dans ce viscere; la plus grande se fait jour à travers le tronc ovale & passe dans l'oreillette gauche, alors très-ample, & plus grande à l'apparence extérieure que la droite. Une autre partie vient dans le ventricule droit, invisible à la vérité, mais formé pourtant dès la fin du second jour. Car des deux filets que j'ai vu dès-lors se rendre dans l'aorte, ou des trois filets qu'a vus Malpighi, il y en a toujours un pour le moins qui appartient à l'artère pulmonaire, & par conséquent au ventricule droit. Le reste de ce sang fait une portion invisible qui passe à travers le poumon. Mais ce viscere se développe peu-à-peu, & je soupçonne qu'il grandit à mesure que la membrane ombilicale s'étend davantage, qu'elle devient moins extensible, & que les plis des vaisseaux sont plus développés, & que par conséquent le sang passe avec quelque difficulté dans les branches de l'aorte inférieure. Cette membrane occupe les trois quarts de l'œuf à cent trente & une heures, & à cent trente-huit heures le poumon devient visible comme le reste des viscères le devient autour du sixième jour. Avec le poumon, se développe de même le ventricule droit qui reçoit plus de sang à proportion que le sang passe avec plus de difficulté dans l'aorte. L'oreillette droite trouve moins de résistance dans le poumon que dans l'aorte inférieure, dont les branches sont terminées

par la longueur invariable de l'œuf, & ne peuvent plus croître qu'en largeur, au lieu que dans les commencemens cette membrane & ses vaisseaux s'étendoient en longueur. Elle se décharge, par les loix de la dérivation, avec plus de facilité dans le ventricule droit, qui s'étend & qui se range bientôt du côté droit du ventricule premier-né, parce qu'une autre cause devenue plus agissante vers le même tems, rend le cœur perpendiculaire. Par une suite de cette nouvelle situation, la pointe du cœur décrit un arc de cercle qui la rend inférieure d'antérieure qu'elle étoit, & le ventricule droit, qui avoit été inférieur, & que le bord aigu du cœur détermine, devient antérieur par le même mouvement. Tous ces changemens arrivent à la fois vers la fin du sixieme jour. L'oreillette droite envoie toujours plus de sang au poumon, elle devient plus grande avec ce viscere, & la proportion à l'oreillette gauche augmente de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle l'égale à la fin. En même tems l'artere pulmonaire augmente en sang & en diamètre.

Pour la situation perpendiculaire du cœur, il paroît qu'elle vient elle-même de deux causes réunies. Les viscères du bas-ventre, très-petits avant cette période, grandissent & se mettent en équilibre; l'estomac sur-tout repousse la pointe du cœur & la rejette à droite. Les tégumens de la poitrine, devenus plus solides & plus irritables, repoussent de leur côté la pointe du cœur, qui se portoit en avant, & qui étoit la plus éloignée des vertebres: en la repoussant vers les vertebres ils lui font prendre une place que la nature a destinée pour elle, c'est l'intervalle des lobes du foie.

Le mouvement du cœur.

Je n'ai pas vu de mouvement à cet organe avant la fin du second jour. Malpighi a des observations plus précoces. D'un autre côté Harvée a cru que le sang étoit la cause irritante du mouvement du cœur, & qu'il falloit que l'humeur vitale fût rouge pour que le cœur se pût mettre en mouvement; au lieu que j'ai vu le cœur battre & s'élever alternativement, & s'abaisser dans le tems que tout étoit encore blanc, & dans le cœur, & dans le reste du corps du poulet.

J'ai vu aussi à quarante-huit heures deux vésicules qui bat-

roient & qui s'envoyoient le sang déjà coloré. Ces vésicules étoient le ventricule & le bulbe de l'aorte. Le ventricule fournit du sang à ce bulbe , & celui-ci le chasse avec beaucoup de rapidité dans l'aorte. De-là naît la figure d'une fleche rouge plus large dans le ventricule & dans le bulbe , & plus étroite dans le détroit de l'aorte. Dans ces observations l'oreillette a pu être vuide & avoir cessé de battre avant le ventricule & le bulbe , ce qui n'est pas rare : ou bien cette oreillette a pu être couverte par quelqu'autre partie du fœtus.

Après cinquante heures j'ai vu trois vésicules qui battoient , & dont on voit les pulsations pendant plusieurs jours consécutifs. Ces trois vésicules sont alors l'oreillette encore unique, le ventricule , unique de même , & le bulbe de l'aorte. Ces trois parties du cœur paroissent seules , parce qu'elles sont plus larges , & que leur onde de sang est plus considérable. Elles s'élèvent & se contractent alternativement. Aristote (*Hist. Anim. lib. VI. c. 3.*) a compris ces trois vésicules sous le nom de *point de sang* , qu'il a vu sautiller & s'agiter comme un animal. C'est de ce grand homme qu'Aldrovande & Harvée ont pris le nom de point sautillant.

Je ne vois pas , comme on a pu trouver , quatre vésicules qui battoient , ni le canal auriculaire , ni aucune autre partie du cœur n'a assez de diametre pour être comparée avec les trois vésicules dont je viens de parler.

J'ai considéré bien des fois , & avec bien du plaisir , le mouvement rapide de ces trois vésicules. Voici ce que j'ai vu constamment & sans aucun reste d'incertitude.

L'oreillette bat toujours la premiere des trois : dans sa systole sa pointe descend , elle rapproche ses bords , elle ne pâlit d'ailleurs presque jamais tout-à-fait , & ne paroît pas se vuider entierement.

L'onde de sang qui sort de l'oreillette disparoît , on ne la voit pas se continuer jusques dans le ventricule , à moins qu'on ne regarde le cœur obliquement d'en haut : alors on voit cette onde de sang enfilier le canal auriculaire , placé dans la face cachée du cœur : par ce canal cette onde se rend dans le ventricule par la face gauche du cœur.

La contraction du ventricule succede à celle de l'oreillette : il rapproche ses bords , & devient plus étroit & plus court : dans le poulet mûr sa pointe se recourbe en-devant sans au-

un secours de la part des arteres ni des sinus. Le ventricule pâlit souvent tout-à-fait , & ses chairs deviennent entierement blanches, c'est leur couleur naturelle à cette époque du fœtus: d'autres fois il reste un peu de sang dans la cavité , & une teinture de rouge au ventricule. Le cœur pousse visiblement son sang dans l'aorte.

A la contraction du ventricule succede celle du bulbe de l'aorte , qui est aussi vive & aussi parfaite que celle du ventricule. Il pâlit tout-à-fait & se vuide par conséquent entierement dans le plus grand nombre des observations ; car il y en a où il ne s'est pas vuide.

Les battemens se terminent au commencement des trois branches qui forment l'aorte dorsale par leur réunion. Je n'ai jamais vu de pulsation à cette artere , ni à aucune autre artere du fœtus , mais j'en ai vu aux arteres umbilicales.

Les battemens du cœur se font avec une rapidité extrême , & que l'œil a peine à suivre ; mais les intervalles de ces battemens deviennent plus longs , & on les compte avec facilité, à mesure que l'animal s'affoiblit. Ils se réduisent à quinze , à dix , à cinq , à quatre , à deux , & à la fin à un seul pouls par minute ; & le cœur reprend alors son mouvement de loin à loin , après un long repos. Pour la vitesse de la contraction même , elle ne diminue guere , & la systole se fait toujours dans un tems extrêmement court. Non-seulement le cœur bat , sans qu'aucun autre muscle ait conservé la faculté de se mouvoir ; mais je l'ai vu en conserver , après que l'œuf tiré de dessous une mere morte est resté plusieurs heures dans de l'eau froide.

Des parties du cœur dans le fœtus encore tendre , c'est l'oreillette qui perd la premiere son mouvement. Le ventricule le conserve plus long-tems , & quelquefois même le bulbe de l'aorte. Il est rare que l'oreillette reste en mouvement après le ventricule ; il est rare aussi que le bulbe de l'aorte ait cet avantage.

Dans le poulet éclos , les choses se rapportent bien mieux à l'analogie des quadrupedes : alors c'est le ventricule gauche , dont les battemens finissent les premiers ; c'est ensuite le ventricule droit , puis l'oreillette gauche ; & l'oreillette droite avec la veine-cave conservent leur mouvement , pendant que le reste du cœur n'en fait plus. On voit alors le

sang parcourir successivement les différens points de l'oreillette droite.

Quand le cœur a cessé de battre, son mouvement est rappelé quelquefois sans une raison apparente, ou par l'action de l'air, ou par quelque portion de sang augmentée jusqu'à un certain point capable d'ébranler les fibres mouvantes de cet organe. Dans d'autres cas, le mouvement revient au cœur par l'action évidente d'une irritation du souffle qu'on y fait entrer, ou de la chaleur. L'eau chaude ranime aisément & sûrement les restes de vie cachés dans le cœur, lorsqu'il a perdu entièrement le mouvement, & elle le précipite lorsqu'il est ralenti. J'ai vu le cœur battre trente & soixante minutes dans de l'eau tiède, & sans chaleur même. Pour l'eau extrêmement chaude, elle cause des pulsations extrêmement rapides pendant un tems fort court; mais elles cessent plus vite que lorsqu'on laisse la nature à elle-même. A deux cens dix heures, j'ai vu le cœur moins irritable avoir peine à se ranimer par l'action de l'eau presque bouillante.

Si les irritations accélèrent l'action du cœur, la diminution du sang veineux la retarde & l'affoiblit. Souvent il m'est arrivé malgré moi, que la blessure de quelque branche un peu grosse de la membrane ombilicale a causé une hémorrhagie; elle a toujours été funeste au fœtus peu de tems après: ce qui convient fort bien avec mes observations sur les causes du mouvement du cœur.

Les choses changent nécessairement, lorsque les parties du cœur se sont rapprochées, que les deux oreillettes sont séparées, & que le bulbe de l'aorte a disparu: il n'y a alors que deux paires de cavités au cœur, qui font leurs mouvemens dans deux instans. Les deux ventricules font l'une de ces paires, & les deux oreillettes l'autre; car je ne me souviens pas d'avoir vu l'aorte battre, après qu'elle a pris naissance de la base du cœur. Dans cet état, les deux ventricules se rapprochent dans la systole, le ventricule droit fait plus de chemin, & le gauche en fait moins. Les chairs de ces ventricules ne pâlisent plus dans la contraction. Les deux ventricules chassent leur sang dans le même instant.

Les oreillettes précèdent toujours les ventricules dans leurs mouvemens; elles battent ensemble, & après leur sys-

role , la contraction des deux ventricules suit aussi dans le même instant.

Il n'y auroit pas de candeur à dissimuler ici un phénomène que j'ai vu dans les poulets les plus proches de leur maturité , ou éclos même quelque tems auparavant , & que Lancisi a vu avant moi. Les oreillettes paroissent sans contredit se contracter dans le même instant que les ventricules se contractent de leur côté ; mais il ne seroit pas équitable d'opposer les inégalités d'un animal qui se meurt , aux phénomènes réguliers d'un animal plus vigoureux. Et j'ai remarqué d'ailleurs , lorsque l'oreillette & le ventricule se contractent en même tems , que ni les unes ni les autres ne se vident , & que par conséquent la cause irritante ne passe pas des oreillettes dans les ventricules.

Le rebroussement du sang & l'oscillation se voyent assez communément dans le poulet. J'ai vu le sang revenir du bulbe de l'aorte dans le ventricule , & retourner alternativement du ventricule dans le bulbe.

J'ai vu le ventricule en se contractant faire rebrousser son sang dans l'oreillette qui le rendoit alternativement au ventricule. J'ai vu aussi le sang rebrousser de l'oreillette dans la veine-cave , & y faire une ligne entiere de chemin en arriere. Je l'ai vu retourner dans la jugulaire même.

La veine - cave du fœtus ne bat pas dans ses premiers jours ; mais je l'ai vu se contracter dans le poulet éclos , & pousser son sang en haut vers l'oreillette. Cette force musculaire s'observe dans la veine-cave jusqu'au foie. La veine-cave cesse de battre avant l'oreillette droite , qui se meurt la dernière des parties de l'animal éclos , à l'entrée de la veine - cave inférieure. Avant que cette oreillette perde le mouvement , celle du côté gauche a perdu le sien ; & avant elle , le ventricule droit. Le ventricule gauche est le premier qui tombe dans l'inaction.

Pour terminer ce que nous nous étions proposé de dire sur le cœur , il ne nous reste qu'à ajouter un mot sur la préparation anatomique de ce viscere.

On peut procéder à cette préparation de trois manieres : la première (c'est lorsqu'on veut simplement examiner le cœur dans son état naturel) consiste à le dégager , ainsi que ses gros vaisseaux , du péricarde & des autres parties. On

ouvre ensuite les ventricules & les oreillettes , & l'on considère les colonnes charnues , les valvules , &c. On peut également faire cuire dans de l'eau un cœur séparé de ses enveloppes , & lever par feuillets les plans de fibres qui composent ce muscle. On a beaucoup de facilité dans un cœur de bœuf.

Lorsqu'on veut conserver un cœur , ou bien on souhaite qu'il soit vuide , ou bien on desire qu'il soit plein. Il peut se préparer pour un cabinet de l'une & l'autre maniere.

On prépare un cœur vuide , ou en soufflant de l'air , ou en introduisant du sable. Je m'explique : je dégage un cœur & ses gros vaisseaux de toutes les parties voisines ; je lie ensuite tous ces vaisseaux , à l'exception de la veine-cave. J'adapte à ce dernier un tube , & après avoir bien introduit de l'air dans le cœur , je lie ce gros vaisseau pour empêcher la sortie de cet élément. Je fais sécher le cœur , & je coupe ensuite toutes les ligatures. Je fais une ouverture à chaque oreillette & à chaque ventricule , pour pouvoir examiner la structure intérieure. Dans le cœur d'un fœtus on réussit très-bien , lorsqu'après avoir lié tous les gros vaisseaux , on introduit l'air par la veine-cave supérieure.

Si dans cette préparation on s'apperçoit que l'air sort par quelque petit vaisseau , il faut y mettre obstacle par la ligature.

On donne ensuite une couleur rouge à tous les vaisseaux artériels , & une couleur bleuâtre à tous les vaisseaux veineux , & enfin on passe deux ou trois couches de vernis à l'esprit de vin sur tout le viscere.

Je suppose que par cette méthode on ne puisse pas réussir dans le gros cœur d'un adulte , ce qui arrive quelquefois , il se présente un autre moyen infailible pour réussir dans la préparation d'un cœur vuide ; le voici.

Il s'agit d'avoir du sable bien fin , passé au tamis de soie ; on le fait bien chauffer dans une poêle de terre , de fer , ou tout autre métal. On l'introduit avec un entonnoir dans le cœur , en secouant fort souvent & doucement ce viscere , pour qu'il reçoive une plus grande quantité de sable. S'il sort par l'ouverture de quelque gros vaisseau , on en fait la ligature ; & enfin si par la veine-cave le sable introduit ne pouvoit pas se loger de façon à bien remplir le cœur , on lie

ce canal , & on adapte l'entonnoir à un autre , & ainsi successivement , jusqu'à ce que le cœur soit bien rempli. On le fait ensuite sécher. On ôte aisément tout le sable avec un stilet , & ce viscere reste creux ; il ne s'agit plus que de lui donner la couleur & le vernis.

Je fais toujours chauffer le sable pour cette préparation , parce que cette chaleur le rend plus absorbant , & il pompe plus aisément l'humidité du cœur , ce qui le rend plus facile à sécher.

Il y a enfin un dernier moyen de préparer le cœur , c'est de le remplir d'une bonne injection , dans le tems même qu'il est dans le Sujet , de disséquer ensuite ses vaisseaux , de le colorer , de le vernir & de le conserver.

COIFFE , nom vulgaire de l'épiploon. Voyez EPI-
P L O O N.

COIN. Les deux extrémités de la bouche , qui font la réunion des deux levres , se nomment les coins de la bouche , ou les commissures des levres.

COÏT , *coitus* , expression dont on se sert assez communément , comme synonyme à ces autres façons de parler honnêtes , *acte vénérien* , *copulation charnelle* , *acte de la génération*.

Le coït ou la copulation n'est autre chose que l'acte par lequel l'homme s'unit à la femme par l'intromission de la verge dans le vagin , & par lequel s'opere la fécondation , moyennant le concours des dispositions efficaces pour le succès de cette œuvre. Elles consistent , ces dispositions , de la part de l'homme , dans la sécrétion de la semence , la disposition constante du membre viril à l'érection , seule capable de le rendre propre à être introduit dans le vagin , où il doit recevoir le frottement qui doit procurer l'éjaculation de la liqueur spermatique. Dans la femme , ces dispositions consistent en ce que le canal dans lequel doit se faire l'intromission de la verge , en soit susceptible , qu'il puisse être dilaté , que ses parois se laissent écarter & pénétrer sans de grands obstacles jusqu'à l'orifice de la matrice , & qu'elles résistent cependant assez pour donner lieu au frottement nécessaire , qui doit produire dans les parties génitales de l'homme , qui en sont susceptibles , le prurit & l'émission convulsive de la liqueur séminale dans ce même

canal , enforte que cette liqueur puisse y être retenue , pour opérer ensuite les effets auxquels elle est destinée.

Ce frottement excité dans le coït entre la verge & le vagin , excite aussi dans ce canal un prurit , à cause du sentiment délicat dont il est doué , sentiment qui , par le moyen des nerfs correspondans , se communique à tous les organes qui concourent au même usage : d'où s'ensuit une véritable érection du clitoris , un gonflement & une tension générale dans toute l'étendue des membranes spongieuses & nerveuses du vagin & de la matrice , une sorte de constriction spasmodique dans le cercle des fibres musculaires qui entourent le vagin : d'où suit un rétrécissement du canal , & un plus grand resserrement de la verge qui y est actuellement contenue ; d'où suit encore vraisemblablement en même tems une autre sorte d'érection dans les trompes de Fallope , qui les applique aux ovaires. Si cette tension est suffisamment continuée , les glandes qui ont leur conduit excrétoire dans les cavités du vagin & de la matrice , étant fortement exprimées , y répandent l'humeur dont leurs vaisseaux sont remplis ; & cette effusion se fait , comme celle de la semence dans l'homme , par une sorte d'action convulsive qui la rend semblable à l'éjaculation : de-là vient qu'on a regardé cette liqueur de la femme comme une vraie semence , une liqueur aussi prolifique que celle de l'homme : ce que plusieurs contestent.

Voyez un plus long détail au mot GENERATION , où l'on explique ce que devient la semence après l'éjaculation.

COL ou COU , c'est le nom de la troisième partie du tronc , & la plus mince , située entre la tête & la poitrine.

On donne aussi par comparaison ce nom à l'endroit de différentes parties , qui est à ces parties ce que le col est à la tête. Ainsi l'on dit le col de l'humerus , du fémur , &c. *Voyez* le mot COU.

COLES , COLIS , καυλός. Penis. *Voyez* ce dernier.

COLIFORME (os) , nom de l'os ethmoïde.

COLIQUE , colicus , α , um , ce qui appartient , ou ce qui a rapport à l'intestin colon.

Les artères coliques sont des branches des mésentériques qui se distribuent au colon.

COLLATOIRE, nom que les anciens donnoient à l'os Iphénoïde. *Voyez* SPHENOÏDE.

COLLET, partie de la dent. *Voyez* DENT.

COLON, le second & le plus ample des gros boyaux ; autrement nommé *boyau-culier*. Quelques-uns dérivent ce mot de *κωλύειν*, arrêter, retarder, parce que c'est dans ces replis que s'arrêtent les excréments. D'autres le tirent de *κοῖλον*, creux, à cause de la grande cavité de cet intestin ; & c'est de lui, disent-ils, que la colique a pris son nom. *Voyez* la description du colon au mot INTESTIN.

COLONNE, ou les COLONNES charnues, appelées quelquefois *lacertuli* & *columnæ cordis*, sont plusieurs petits muscles des ventricules du cœur, qui sont comme détachés de leurs parois, & joints par des extrémités tendineuses aux valvules du cœur.

Ces petites colonnes ou piliers étant attachées d'un côté aux parois du cœur, & de l'autre aux valvules tricuspidales & mitrales, se raccourcissent dans la systole du cœur, poussent les valvules & ferment par ce moyen non-seulement les orifices des veines, mais encore les ventricules dans leur systole.

La colonne du nez est une petite cloison charnue, qui sépare les narines. Il paroît qu'elle est principalement formée par la peau.

COLOSTRE, *colostrum*, premier lait qui sort des mamelles des femmes après l'accouchement ou leur délivrance. Il est séreux, & sert à faire sortir le meconium de l'enfant, il est proportionné à sa première nourriture.

COMMANDUCATION, mastication.

COMMISSURE, *commisura*, se dit du point d'union de quelques parties, & quelquefois du moyen qui sert à en unir ensemble quelques autres.

Les commissures des levres sont les endroits où elles se joignent ensemble du côté des joues.

Les endroits où les aîles de la vulve s'unissent en haut & en bas, se nomment aussi *commissures*.

Le lieu où les paupières se joignent se nomme encore *commissure*.

Immédiatement au-dessous de la base du pilier antérieur du cerveau, on apperçoit un gros cordon médullaire très-

blanc, court, & posé transversalement d'une hémisphère à l'autre. On l'appelle *commiffure* antérieure du cerveau.

Commiffure signifie encore jointure, articulation.

COMMUN, NE, adject. *communis*, e, se dit de ce qui est propre à plusieurs parties. Les tégumens communs, les ligamens communs.

COMPAGNON de la huitieme paire de nerfs. *Voyez* NERF spinal, &c.

COMPLEXION, *complexio*, habitude, disposition naturelle du corps. *Voyez* TEMPERAMENT.

COMPLEXUS, nom de quatre muscles de la tête, dont deux ont été appellés les grands *complexus*, & les autres les petits *complexus*. Il y a de chaque côté un grand & un petit *complexus*.

Le grand *complexus* vient de la ligne demi circulaire inférieure de l'os occipital, & se termine aux apophyses obliques des vertebres du col & de trois ou quatre des vertebres supérieures du dos.

Le petit *complexus* ou mastoïdien latéral vient des apophyses transverses des six vertebres inférieures du col, & se termine à l'apophyse mastoïde postérieurement.

Ces muscles servent à étendre la tête ou à la porter en arriere.

COMPLIQUÉ, nom du muscle *complexus*.

COMPOSÉ, ÉE. Glandes composées de simples : ce sont celles dans lesquelles plusieurs conduits concourent à la sortie de leur follicule, comme des rameaux veineux, dans un grand conduit excréteur, commun à plusieurs follicules. On peut rapporter à ce genre les glandes intestinales, le trou borgne.

COMPRESSEUR de la prostate, c'est le muscle prostatique supérieur dans l'homme.

COMPRIMEUR des narines, c'est le muscle pyramidal du nez. *Voyez* PYRAMIDAL.

CONARION ou CONOÏDE, c'est la même chose que la glande pinéale du cerveau, à qui on a donné ce nom à cause de sa figure.

CONCEPTION, *conceptio*, action par laquelle le fœtus se forme dans le ventre de la femme. La diversité de sexe, la copulation & l'action mutuelle des parties propres à

chaque sexe , sont des conditions nécessaires qui doivent précéder la conception , à laquelle succede la génération. Les sentimens sont fort partagés sur le lieu , la matiere & la cause efficiente de la conception. Les anciens croyoient qu'elle se faisoit dans la cavité même de la matrice , dans laquelle les semences de l'un & l'autre sexe se mêloient , & que les esprits dont les semences étoient remplies , débrouilloient par leur mouvement tout le cahos de la matiere féminale , & en formoient un corps organisé de même espece. Les modernes pensent qu'elle se fait dans les ovaires de la femme. *Voyez* un long détail du mécanisme de cette fonction dans l'article de la GENERATION.

CONDUIT, *ductus*, se dit d'un tuyau , d'un canal qui donne passage à quelque partie.

Le conduit auditif, *meatus auditorius*, est l'entrée de l'oreille. C'est un conduit cartilagineux, divisé irrégulièrement en plusieurs endroits par des cloisons charnues & membraneuses, à-peu-près comme les bronches des poumons, sinon que les fibres charnues du conduit sont plus grosses. La partie interne, c'est-à-dire, du côté du cerveau, est osseuse. Il est tapissé dans toute son étendue d'une tunique mince qui vient de la peau, & qui se continue jusques sur la membrane du tympan, où elle devient plus mince.

Le conduit cystique est un conduit biliaire de la grosseur d'une plume d'oie, lequel environ à deux pouces de distance de la vésicule du fiel, se joint au conduit hépatique, & tous deux ensemble forment le conduit commun ou cholioque.

Le conduit urinaire, dans les femmes, est fort court. Il est tapissé intérieurement d'une tunique très-mince, & ensuite d'une autre d'une substance blanche. Cette dernière donne passage à plusieurs petits canaux qui viennent de certaines lacunes qu'on y observe, & ces petits canaux déchargent une matiere claire & visqueuse, qui sert à enduire l'extrémité du conduit urinaire.

Il y a tant d'autres conduits qui prennent différens noms, & dont nous donnons la description dans leurs articles.

Conduit ou canal à l'égard des os, en général. *Voyez* CANAL.

CONDYLE, *condylus*, *κόνδυλος*, jointure, article du doigt, en latin *nodus*, *tuberculum*. Les Anatomistes nom-

ment ainsi toute éminence ronde à l'extrémité de quelque os. Telle est celle de la mâchoire inférieure, qui est reçue sur l'apophyse transverse de l'os des tempes. Quand cette éminence est large, on la nomme *tête*.

Condyles du femur, de l'humerus, des phalanges, du tibia, &c. *Voyez* ces mots, &c.

CONDYLOÏDE, qui ressemble à une jointure, il se dit des apophyses qui se nomment *condyles*. Ce mot vient de *κονδύλος*, jointure, *εἶδος*, figure.

La mâchoire inférieure a à sa partie postérieure deux apophyses condyloïdes, une de chaque côté. *Voyez* MACHOIRE INFÉRIEURE.

CONDYLOÏDIEN, NE, adj. *condyloïdeus*, *a*, *um*, ce qui a rapport aux condyles, ce qui leur appartient. Occipital a des fosses & des trous nommés *condyloïdiens*. *Voyez* OCCIPITAL.

CONDYLOME, *κονδύλωμα*, quoique ce terme grec signifie en Chirurgie une excroissance qui vient quelquefois à la tunique interne de l'anüs & aux muscles de cette partie, cependant il est quelquefois synonyme à condyle.

CONFLUANT de la mammelle, c'est le centre de cette partie où vont aboutir les canaux excréteurs des glandes dont la mammelle est parsemée, & de ce centre partent des canaux qui vont former le mamelon, du moins en grande partie.

CONFORMATION, terme de physique, qui exprime plus particulièrement que *forme*, la manière dont une chose est formée. Il s'applique à la manière dont le corps de l'homme est conformé, & désigne par conséquent sa structure, les proportions qu'observent entre elles les parties qui le composent.

Il se trouve une si grande justesse dans les proportions du corps humain, que c'est sur cela qu'est fondée toute la science des mécaniques. De-là sont venues les mesures de poulie, de palme, de coudée, de pas, &c.

La tête avec le col fait la sixième partie du corps; la mesure de la face est la longueur de la palme de la main. La hauteur du front fait la grandeur du nez. La grandeur du nez fait celle de l'oreille.

Le corps, quand il n'est ni trop gras ni trop maigre, a de hauteur cinq fois sa largeur.

La distance qu'il y a du moyen doigt d'une main jusqu'au même doigt de l'autre main , les bras étendus en croix , est la hauteur du corps.

Dix fois la longueur de la main fait encore la hauteur du corps.

Le centre de la figure humaine se trouve juste à la jointure antérieure des os pubis. De ce point le corps se divise en deux parties égales , dont chacune comprend un cercle parfait. Le centre du cercle supérieur se trouve à l'endroit qui répond à la base du cœur , & le centre du cercle inférieur se trouve vis-à-vis la jointure du genou.

La même symmétrie se rencontre aussi dans les bras étendus : car si l'on met la pointe du compas sur le plis des bras , & que l'on porte l'autre pointe à l'extrémité du grand doigt de la main , on décrit un cercle dont le diamètre va jusqu'au milieu de la poitrine , entre les deux clavicules ; en sorte que les bras étendus comprennent deux cercles parfaits qui viennent se toucher entre les deux clavicules.

La symmétrie des os de la main de l'enfant est dans la même proportion relative que lorsqu'il est parvenu à un âge parfait : de sorte qu'à mesure qu'il croît , cette même partie porte toujours la dixième partie de la hauteur de son corps , ce qui n'arrive pas dans les autres os du corps ; car excepté ceux du pied , ils varient tous suivant les divers accroissemens.

Dans l'homme fait , la partie supérieure du corps est plus courte que l'inférieure. Le contraire se remarque dans les enfans. Ils ont la partie supérieure plus longue.

Une autre différence entre l'enfant & l'homme fait , c'est que l'homme fait a depuis la jointure des épaules jusqu'au coude , & depuis le coude jusqu'au haut du pouce , aussi bien que depuis l'extrémité d'une épaule à l'autre , la mesure de deux têtes , au lieu que l'enfant n'a que la mesure d'une tête. Une autre différence encore , c'est que la tête d'un enfant d'un an , n'est qu'un cinquième de la hauteur de son corps , & que la largeur de ses épaules est égale à la longueur de sa tête , au lieu que dans l'homme fait , la tête est d'une huitième partie du corps , & que la largeur des épaules est deux fois plus grande que la longueur de la tête.

Le poing fermé , tant des personnes faites que des enfans , contient en sa rondeur la longueur du pied.

La conformation des parties du corps , lorsqu'on les considère seules & en elles-mêmes , est un autre genre de proportion.

La tête , pour être bien proportionnée en soi , doit être plutôt un peu grosse que petite , d'une forme ovale , plate par les côtés , médiocrement avancée en devant & en arrière.

Le visage doit être plus long que large & avoir du relief. Chez les anciens les visages longs étoient regardés comme les plus beaux , c'est ce qui se voit par les statues antiques. Le visage de Notre Seigneur est représenté fort long dans tous les anciens tableaux.

Le front doit être bossu , mais très-peu.

Les sourcils doivent chacun former une arcade & être suffisamment garnis de poils.

Les paupières doivent être bordées de poils doux & longs.

Les yeux doivent être grands & bien fendus.

Les joues pleines , fermes & rondelettes.

La bouche petite.

Les lèvres médiocrement avancées , & leurs bords bien vermeils.

Les oreilles petites & bien plaquées.

Le menton un peu arrondi.

Le col dégagé des épaules.

Les épaules plates & bien couchées.

La poitrine large , ample & élevée par-devant en forme de hotte.

Les bras ronds & charnus , un peu plats en-dedans , & allant en grossissant depuis le poignet jusqu'au près de la jointure du coude.

Les mains un peu grasses & longues , les doigts grêles & dégagés , avec de petites fosses au bas de chaque doigt sur le dessus de la main quand elle est ouverte , & de petites bosses au-dedans de la main.

La conformation du ventre est d'être élevé aux femmes & moins élevé aux hommes. Il en est de même de ce qu'on appelle la croupe.

Les cuisses & les jambes sont aussi plus grosses aux femmes qu'aux hommes.

La taille est plus fine aux femmes & les hanches sont plus

avancées ; les hommes l'ont plus longue que les femmes.

Les jambes , tant aux hommes qu'aux femmes , doivent être médiocrement longues , & garnies d'un gras qui n'ait point trop de saillie ; les femmes cependant les ont ordinairement plus grosses que les hommes , ce qui n'est pas une perfection.

Les pieds doivent être menus & dégagés , mais d'une longueur médiocre.

La nature varie beaucoup dans la conformation de chacune de ces parties , & pour commencer par la tête , il y en a de pointues & pyramidales : on en voit de quarrées , de rondes , d'ovales , de larges , d'étroites , de grosses , de petites ; il y en a de plus plates par-derrière , & de celles-là les unes sont tout-à-fait plates , les autres le sont seulement en haut , les autres plates en bas seulement ; & d'autres enfin plates en haut & en bas ; mais de manière que cet applatissement est interrompu par une rondeur horizontale , en sorte que ce sont deux applatissemens l'un sur l'autre.

Les fronts sont ou grands , ou petits , ou convexes , ou plats , ou creux , & parmi les convexes on en voit de bossus en forme de calebasses. Il y a des fronts quarrés , il y en a de bicornus , de larges , d'étroits , de longs , de courts ; il y en a qui ont une éminence de chaque côté , aux uns plus apparente , aux autres moins.

Les sourcils sont ou droits , ou en arcade , ou longs , ou courts , ou minces , ou épais , ou unis , ou raboteux. Ils sont ou presque joints l'un à l'autre , ou médiocrement séparés , ou très-séparés.

Les nez ne sont pas moins différens entr'eux. Il y en a de longs , de courts , d'enfoncés & de saillans. Il y en a de rabattus jusques sur la levre supérieure , & quelquefois presque jusques sur l'inférieure , comme s'ils alloient entrer dans la bouche. Il y en a de droits , de bossus , de ronds & d'aigus. On en voit de plats par-dessus comme une règle , de gros au milieu , de gros par le bout , de déliés proche les sourcils , de déliés par en-bas , & gros par en-haut. Quelques-uns sont un peu applatis sur le haut comme un cachet. D'autres sont raboteux en cet endroit comme seroit une petite plaque inégalement élevée par les bords. Il en est de relevés plus haut ou plus bas que le milieu , de relevés sur le

milieu , ou aquilins , de retroussés en pied de martinite , de recourbés en bec de corbin , & de plats ou camus.

Les nez varient aussi beaucoup par rapport aux narines ; car elles sont ou évasées , ou étroites , ou entre deux. Il y en a de hautes , de basses , de retroussées , de rabattues. On en voit dont le dessus , au lieu d'être de niveau avec la colonne du nez , est ceintré en forme d'arcade , & laisse voir presque tout le dedans de la cloison du nez.

Les yeux sont ou petits , ou grands , ou médiocres. Ils sont ou enfoncés , ou à fleur de tête , ou comme sortant de la tête , ou tenant le milieu entre ces deux excès. Ils sont ou gris , ou bleux , roux , noirs , &c.

Les paupieres sont ou sans cils , ou revêtues de cils , & ces cils sont , ou longs , ou courts , ou touffus , ou clair-semés.

La bouche est ou grande , ou petite , ou médiocre ; elle est ou saillante , ou enfoncée.

Les levres sont ou relevées , ou plates , ou entre deux. On en voit d'égales , en sorte que l'une n'avance point sur l'autre ; d'inégales , en sorte que la supérieure déborde sur l'inférieure , ou l'inférieure sur la supérieure. Il y a des levres renversées en-dehors , d'autres rabattues en-dedans. Il y en a de grosses & de menues.

Les joues sont ou pleines , ou creusées , ou jouffues , fermes , mollasses , &c. La pomette des joues est ou médiocrement , ou excessivement saillante.

Le menton est ou long ou court ; retiré en arriere , avancé en-devant , de niveau avec la levre inférieure. Il est avec un petit creux au bout , ou sans ce creux. On le voit quelquefois pointu , ou rond. La pointe en est ou relevée en forme de menton de bouis , ou simplement pointue.

Les oreilles sont ou larges , ou étroites , ou médiocres , ou saillantes , ou plaquées , ou grosses , ou déliées.

Le col est long ou court , massif ou grêle.

La poitrine est ample ou étroite , plate ou relevée.

Les épaules sont couchées en arriere , ou voûtées , larges ou étroites.

La taille est ou grosse & ramassée , fine & déliée , ou courte ou longue.

Les hanches sont ou élevées ou déprimées.

Le derriere est avancé ou rabattu.

Les jambes sont grêles ou massives , longues ou courtes , ou d'une masse médiocre : sur quoi il est à remarquer que , lorsque le col est long , les jambes & les oreilles sont longues aussi.

Les pieds sont longs ou courts , gros ou menus , larges d'assiette , ou droits , ou entre deux.

De ces différentes conformations , tant pour la tête que pour le reste du corps , il n'en est aucune qui ne soit dans l'ordre de la nature par rapport aux autres parties , & qui n'ait avec ces mêmes parties une proportion nécessaire. Si , par exemple , une personne est d'une taille grosse & courte , la même forme se remarquera dans chacun de ses membres ; on lui trouvera les bras courts & gros , les mains larges & grosses , les doigts courts & gros. Une personne qui sera grande & déliée aura les membres longs & menus ; celle qui sera d'une taille médiocre , les aura pareillement médiocres.

De tous les hommes , il est bien rare d'en trouver deux qui se ressemblent entierement pour le visage , ou pour l'écriture , ou la voix. Chaque visage est formé de sorte que , quelque laid qu'il paroisse , pourvu qu'il ne soit point défiguré par quelque accident , on ne sçauroit , sans le rendre difforme , y rien changer pour le rendre plus beau , parce que dans sa laideur même , la nature a observé une symmétrie si exacte , qu'on ne peut raisonnablement y rien trouver à redire. Si , par exemple , on prétendoit alonger le nez d'un camus , on ne feroit rien que de difforme , parce que ce nez étant alongé , n'auroit plus de symmétrie avec les autres parties du visage , lesquelles étant d'une certaine grandeur & ayant certaines élévations ou certains enfoncemens , demandent que le nez leur soit proportionné. Ainsi , selon certaines regles très-parfaites , un camus doit être tel ; & , selon ces regles , c'est un visage régulier , qui deviendrait monstrueux , si on lui faisoit le nez aquilin.

Ceci fait voir qu'on ne doit jamais regarder dans un homme comme des défauts réels , les défauts apparens de son corps , parce que souvent ce qu'on croit un défaut , est une perfection au jugement de la vérité.

Quand la nature forme un visage , elle y garde des me-

sures qui ne sçauroient composer qu'un tout très-parfait par rapport aux desseins qu'elle a. Que les hommes en jugent ce qu'il leur plaira : que les François, par exemple, méprisent le nez camus & les petits yeux, que les Chinois les estiment, ce sont des bisarreries de l'esprit humain; mais si l'on en revient aux principes, on trouvera qu'il y a divers ordres de beauté, comme il y a divers ordres dans l'architecture. Ainsi la nature ayant gardé ses regles, le visage le plus laid à nos yeux est aussi parfait & régulier dans son espece, que celui qui nous paroît le plus beau.

Il est vrai que la nature s'écarte quelquefois essentiellement des regles qu'elle semble se prescrire, & dès-lors il peut bien en résulter des difformités réelles. Dans la formation de l'homme, par exemple, il lui arrive quelquefois de s'arrêter dans sa carrière, & l'on voit des extrémités qui n'ont point pu se développer entierement. Il en est de même de toutes les autres parties.

Au reste tous les peuples ne s'accordent pas sur ce qui fait la beauté du corps. Les Tartares (selon le Voyage du sieur Aubry de la Mortraye en Europe) ne trouvent pas qu'une personne soit belle, si elle n'a les yeux petits & enfoncés, le nez large & plat, le visage écrasé, la taille ramassée, sur-tout pour les femmes.

Chez les Maures, les nez les plus à l'uni du visage sont les plus beaux; les plus grosses levres passent aussi pour les mieux faites.

C'est une beauté aux Dames de la Chine d'avoir le pied plus petit que le naturel; & pour cela, quand une fille a passé trois ans, on lui rabat les orteils sous la plante du pied; on lui applique ensuite une eau qui consomme les chairs, & on enveloppe le pied de plusieurs bandages, jusqu'à ce qu'il ait pris son pli. Les femmes se ressentent toute leur vie d'une telle opération, & elles peuvent à peine marcher. Leurs souliers proportionnés à leurs pieds, sont si courts & si étroits, qu'ils le seroient trop pour un enfant de deux ans.

Les Dames de la Chine se piquent aussi d'avoir de petits yeux; mais en récompense elles aiment à avoir de grandes oreilles, bien larges & bien pendantes. Cette prétendue perfection est tellement du goût des Chinois, qu'une fille en
qui

qui elle ne se rencontre pas , trouve difficilement à se marier. Voyez le Voyage autour du monde par M. le Gentil.

Il y a des peuples (ce sont les Gordiens) où c'est un si grand mérite d'avoir un gros ventre , que quand ils choisissent un Roi , ils prennent garde sur-tout qu'il soit extrêmement ventru.

Il y en a d'autres (ce sont les Spartes) au contraire , où l'on n'estime que les gens maigres & décharnés.

CONFORMATION externe des os. On entend par-là tout ce qu'on peut y remarquer sans les casser , comme le volume , la figure , les différentes parties externes , & la couleur des pieces osseuses.

CONGENERE , adject. *congener* , de *congenerare* , produire ensemble. Il se dit des muscles qui concourent tous à la même action , soit à la flexion ou à l'extension des parties.

CONGLOBÉ , ÉE , adject. *conglobatus* , *a* , *um* , amassé , entassé. Les glandes conglobées : voyez GLANDE.

CONGLOMERÉ , ÉE , *conglomeratus* , *a* , *um* , amassé en peloton , réuni en rond. Les glandes conglomerées : voyez GLANDE.

CONGLUTINÉ , ÉE. Les glandes conglutinées sont des amas de plusieurs follicules simples qui bâillent dans un sinus commun , sans avoir de vrai conduit excréteur.

CONJONCTIVE , premiere tunique de l'œil , autrement nommée *albuginée* , parce qu'elle forme ce qu'on appelle le blanc de l'œil qu'elle couvre. Elle s'unit avec les deux paupieres , paroît dans toute son étendue après qu'on a levé les muscles orbiculaires de ces voiles des yeux , & s'avance jusqu'au haut de leurs parties internes.

CONJUGAISON , trous de conjugaison. Les quatre échancrures de chaque vertebre , situées entre le corps & les apophyses obliques , sont disposées de maniere que , lorsqu'on joint deux vertebres ensemble , les échancrures supérieures de l'une s'unissant aux échancrures inférieures de l'autre , forment de chaque côté une ouverture , un trou qui communique dans le canal de l'épine. Ces trous sont appelés trous de conjugaison pour le passage des nerfs qui sortent de la moëlle de l'épine.

CONNEXION , *connexio* ; à l'égard des os , c'est l'as-

semblage , l'union , la jonction , l'articulation des os. *Voyez* ARTICULATION. On peut aussi appliquer ce terme aux muscles & aux parties , relativement à celles auxquelles elles sont unies , attachées & jointes,

CONNIVENTES (valvules). Il se dit des plis en forme de cellules , qui s'observent sur les parois internes du canal intestinal. Kerkring les a nommées *valvules conniventes* , après Fabrice d'Aquapendente , Glisson , &c.

CONNOISSANCE , opération de l'ame. *Voyez* IDÉE.

CONOÏDE , *conoïdes* , *κωνοειδής* , se dit des parties figurées en cône. *Corpus conoïdes* , *σῶμα κωνοειδής* , signifie la glande pinéale du cerveau.

Le ligament conoïde de l'omoplate unit l'apophyse coracoïde à la clavicule.

CONQUE , nom qu'on donne à la seconde cavité , ou cavité interne de l'oreille externe , qui est au-devant du conduit auditif.

Ce nom lui vient de la ressemblance qu'elle a avec une coquille de mer qui se nomme en latin *concha*.

Quelques-uns donnent le même nom à la première cavité de l'oreille interne , que d'autres appellent la *caisse du tambour*. D'autres le donnent encore au vestibule du labyrinthe qui est dans la seconde cavité de l'oreille interne. *Voyez* TAMBOUR & VESTIBULE.

On donne aussi ce nom aux cornets du nez.

CONSCIENCE , c'est en terme de logique une opération par laquelle nous connoissons l'existence des passions & des pensées de notre ame , sans en connoître la nature & les propriétés de manière à pouvoir nous expliquer nettement là-dessus.

CONSENTEMENT des parties. Il s'entend d'une certaine relation , par le moyen de laquelle , lorsqu'une partie est immédiatement affectée , une autre à une distance se trouve affectée de la même façon.

Ce rapport mutuel ou ce consentement des parties est sans doute produit par la communication des nerfs & par leur distribution & leurs ramifications admirables par tout le corps.

Ainsi une pierre dans la vessie , en tiraillant ses fibres , la mettra dans de telles convulsions , que les intestins & l'estomac même pourront en être affectés.

CONSTRICTEUR, *constrictor*, se dit de différens muscles qui rétrécissent certaines parties.

Les muscles constricteurs de l'isthme du gosier sont les glosso-staphylins. *Voyez* ce dernier.

Le muscle grand constricteur du larynx est situé dans la cavité du thyroïde, forme avec son semblable l'entrée de la glotte. Il naît de l'angle interne qui répond à la partie la plus antérieure du thyroïde, de l'aîle de ce cartilage, & de la partie supérieure & latérale du cricoïde. Il s'attache à la face latérale de l'arythénoïde. Les fibres supérieures de ce muscle contribuent à former par leur écartement le ventricule de la glotte; de sorte qu'on peut dire que le fond de cette cavité & son bord inférieur sont musculeux, le bord supérieur étant glanduleux. Le grand constricteur peut raccourcir l'ouverture de la glotte, & en rapprocher les levres.

Le muscle petit constricteur du larynx vient de la moitié du bord supérieur de l'avancement postérieur du cricoïde, comme de la face de l'arythénoïde qui y répond, & va s'attacher à la face postérieure de l'arythénoïde, qui est de l'autre côté. Les fibres de ce muscle se croisent avec celles de son semblable; les plus postérieures, ou celles qui paroissent les premières, sont obliques; les antérieures ou les internes se portent plus transversalement; les unes & les autres s'entre-croisent de façon que les plus habiles dans l'art de disséquer ne sçauroient les débrouiller. Ce muscle rétrécit la glotte, en rapprochant les deux cartilages arythénoïdes.

Le muscle constricteur des paupières, c'est l'orbiculaire.

Les constricteurs inférieurs du pharynx sont le thyropharyngien & le crico-pharyngien.

Les constricteurs moyens du pharynx sont l'hyo-pharyngien & le ptérygo-pharyngien.

Les constricteurs supérieurs du pharynx sont le myloglosse, le glosso-pharyngien, le genio-pharyngien, le pétropharyngien. *Voyez* tous ces mots.

Les constricteurs du vagin sont le sphincter du vagin.

CONTRACTILE. Les fibres contractiles sont principalement les fibres musculaires qui peuvent se contracter, se raccourcir. *Voyez* MUSCLE.

CONTRACTION des muscles. *Voyez* MUSCULAIRE (mouvement).

CONTRACTION du cœur , des artères. *Voyez* CŒUR , ARTERES , SYSTOLE & CIRCULATION.

CONVERGENT. Rayons convergens de lumière : *voyez* RAYON. Muscles convergens : *voyez* DORSAUX (muscles).

COOPERTION , couverture. On donne ce nom aux membranes qui couvrent le fœtus. On le donne aussi à la matrice & au ventre , relativement au fœtus qu'ils couvrent.

COPULATION. *Voyez* COÏT.

COQUILLE ou **CONQUE** supérieure des narines. C'est le nom que M. Winslow donne à la partie inférieure de chaque portion latérale de l'os ethmoïde , qui ressemble en quelque sorte à une coquille longue, comme est celle d'une moule.

On donne aussi le nom de *coquille* à une concavité qui se trouve après la faucille de l'oreille externe.

CORACO - BRACHIAL , nom d'un muscle du bras , situé à la partie supérieure & interne de l'humerus. Il vient de l'apophyse coracoïde , où il s'unit étroitement avec une des têtes du biceps , de laquelle il se sépare , & va se terminer à l'os du bras , environ à sa partie moyenne. Ce muscle concourt à porter le bras en devant.

CORACO-CERATO-HYOÏDIEN ou **CORACO-HYOÏDIEN**. *Voyez* COSTO-HYOÏDIEN.

CORACO - HYOÏDIEN (muscle). *Voyez* COSTO-HYOÏDIEN.

CORACOÏDE , apophyse de l'omoplate , ainsi appelée parce qu'elle ressemble à un bec de corbeau. Ce mot vient du grec *κοραξ* , *corax* , corbeau , & *εἶδος* , figure.

L'apophyse coracoïde est située à la partie supérieure du col de l'omoplate , & s'avance au-dessus de la tête de l'humerus. Elle sert à fortifier l'articulation de l'épaule & à donner insertion à plusieurs muscles du bras.

CORACO-IDIEN , *coracoideus* , nom du muscle coracobrachial.

CORACO-RADIAL , nom du muscle biceps de l'avant-bras.

CORDE , *chorda* , se dit des parties figurées & tendues comme une corde ordinaire.

La corde d'Hypocrate , c'est le nom du tendon d'Achille.

La corde du tambour , c'est un filet de nerfs qui barre la membrane du tambour.

CORDON , *funiculus* , petite corde , se dit de différentes parties qui ont cette figure. Le cordon spermatique a été décrit au mot SPERMATIQUE. C'est l'assemblage de tous les vaisseaux spermatiques.

Le cordon umbilical est l'assemblage de tous les vaisseaux umbilicaux. *Voyez* UMBILICAL.

Les cordons ligamenteux des apophyses épineuses des vertèbres viennent de chacune des extrémités de ces apophyses.

CORE , *κόρη*. Ce mot signifie la prunelle de l'œil.

CORIUM ou CORION. Dans les hommes , la peau est ce qu'on appelle *corium* dans les animaux.

CORNE , *cornu* , se dit dans un sens figuré des portions qui ressemblent à des cornes , ou par leur forme , ou relativement au tout dont elles font partie.

Il y a les grandes & les petites cornes du cartilage thyroïde. *Voyez* THYROÏDE. Les grandes & les petites cornes de l'os hyoïde. *Voyez* HYOÏDE.

Les cornes d'ammon ou les cornes de bœlier sont des éminences médullaires , placées dans les enfoncemens des ventricules tracés dans les hémisphères du cerveau ; mais comme quelques Anatomistes donnent aussi le nom de *cornes* à ces ventricules , M. Morand préfère avec raison le nom d'*hippocampus* , qu'Arantius leur a donné. *Voyez* Mém. de l'Acad. des Sciences , ann. 1744.

L'os sacrum a deux éminences nommées *cornes* , qui ressemblent à deux semblables du coccyx , avec lesquelles elles se joignent par le moyen de deux ligamens.

Les cornes de la matrice sont ses trompes. Dans quelques animaux , ce viscère est divisé de façon à former des espèces de cornes.

CORNÉE opaque & transparente. C'est une membrane de l'œil , dont on trouvera la description au mot SCLÉROTIQUE. Cette partie , ainsi que toutes celles qui composent le corps de l'homme , est sujette à des maladies. Nous

nous contenterons, pour le prouver, des deux observations suivantes.

Le 21 février 1761, le nommé Pierre Bertrand, de Saint Rambert en Foretz, âgé de vingt-six ans, vint à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour être traité d'une inflammation considérable qui occupoit tout le blanc de l'œil gauche. Comme il étoit Boulanger, il essuya un grand froid, étant en transpiration & sortant d'une chambre chaude. Le lendemain il sentit un grand feu dans l'œil; il se fit saigner, & on lui conseilla l'usage de son urine, qui ne produisit aucun bon effet, ce qui le détermina à venir à l'hôpital.

Comme le globe de l'œil & les paupières étoient fort enflammées, on le saigna copieusement; on appliqua le cataplasme anodin; le 22 il vomit, & le 24 il fut purgé. Il fut ensuite moins inquiet, & le pus qui sortoit de l'angle interne le soulageoit beaucoup. Il commença à dormir un peu plus. Le 27 on substitua le collyre anodin au cataplasme, & il se trouva encore plus soulagé le même jour.

Cependant la rougeur étoit considérable & même opiniâtre, ce qui détermina encore à la saignée le 3 mars, & au cataplasme anodin. Il vomit, & fut purgé tout de suite. Sur la fin on n'employoit que le collyre anodin, & le malade sortit bien guéri le 11 du même mois.

Le 21 janvier 1761, la nommée Barthelemie Ecuyer, de Lyon, âgée de quarante-sept ans, vint à l'Hôtel-Dieu pour être traitée d'un abcès à la cornée de l'œil gauche. On employa d'abord le collyre anodin, après avoir saigné la malade qui souffroit de grandes douleurs, quoique la maladie fût fort ancienne; car lorsqu'elle avoit douze ans, sa mere lui jeta un couteau à l'œil, qui perça la cornée & fit sortir l'humeur aqueuse. Le 22 on ouvrit ce petit abcès, & il n'en sortit que de l'eau. On employa le cataplasme anodin, & la malade sortit le premier février, après avoir été bien purgée; mais elle ne recouvra pas la vue de cet œil: & depuis le coup de couteau, elle n'en avoit rien vu.

CORNET, nom de quelques parties qui ressemblent à-peu près à la figure d'un morceau de papier qu'on roule en maniere de coffre, & qu'on appelle *cornet*.

Les cornets de l'os ethmoïde sont ces trois lames situées

l'une sur l'autre , qu'on remarque à la partie latérale interne & postérieure de chaque portion de cet os.

Les cornets inférieurs du nez , appelés aussi *conques* ou *coquilles* , & *lames spongieuses inférieures du nez* , sont au nombre de deux , situés dans les fosses nasales.

CORNET , nom vulgaire du corps de la trachée-artère.

CORNICULAIRE , *cornicularis processus* , apophyse coracoïde.

CORNICULES ou CORNILLONS , petites cornes de l'os hyoïde , situées sur l'union de la base des grandes cornes du même os.

CORNILLONS. *Voyez* le mot précédent.

CORONAIRE , adject. *coronarius* , *a* , *um* , ce qui a du rapport à la couronne.

C'est ainsi qu'on distingue deux artères qui partent de l'aorte , vis-à-vis ses valvules , avant qu'elle soit hors du péricarde , & qui servent à porter le sang dans toute la substance du cœur.

On les appelle *coronaires* , à cause que par leurs ramifications elles environnent la base du cœur , comme une espèce de couronne ou de guirlande. Il en part dans leur route plusieurs branches qui sont dirigées longitudinalement , & comme Ruysch l'observe , aux oreillettes & dans la substance même du cœur. Après avoir entouré la base du cœur & s'être rencontrées , elles s'anastomosent l'une avec l'autre.

Les artères coronaires des levres sont ainsi nommées par rapport à l'espèce de couronne qu'elles forment en serpentant & en se réunissant toutes autour des levres.

L'artère coronaire stomachique est une branche de la coeliaque. Elle se distribue à l'estomac , & se porte le long de son arc concave , entre l'orifice cardiaque & le pylore , où elle s'anastomose avec une branche qui vient de l'hépatique. Elle se divise en plusieurs rameaux , qui non-seulement communiquent entre eux , mais encore avec différens rameaux de la grande & petite gastrique.

Quant à la veine coronaire stomachique , on appelle ainsi une veine qui se décharge dans le tronc de la veine splénique , qui en s'unissant avec la mésentérique , concourt à la formation de la veine-porte.

Le ligament coronaire du rayon ou radius est un ligament qui unit le radius avec le cubitus.

Le foie a encore un ligament nommé coronaire.

CORONAL, os du crâne, ainsi appelé parce que les anciens portoient la couronne sur cette partie supérieure de la face qu'il forme, on l'appelle aussi *frontal*.

L'os coronal ou frontal est situé à la partie antérieure du crâne; il ressemble un peu à une grande coquille de mer: on compare aussi sa figure à celle d'une nacelle. Il n'y a qu'un os frontal dans l'adulte. Dans le fœtus il est divisé en deux. Cette division subsiste quelquefois, mais très-rarement dans l'adulte. On y distingue deux faces, une interne qui est concave, une externe qui est convexe. L'on appelle face interne celle qui regarde l'intérieur du crâne, & externe celle qui paroît en-dehors.

Dans la face externe qui est lisse & polie, l'on apperçoit assez souvent deux éminences, une de chaque côté d'une ligne moyenne & longitudinale, qui est la trace de l'ancienne division qui existoit dans le tems de l'enfance. On les appelle éminences frontales. Au-dessous de ces deux éminences, sur la partie la plus déclive de l'os frontal, on apperçoit encore deux éminences transversales taillées en arcades plus ou moins saillantes, suivant l'âge & la constitution des sujets; on les appelle éminences sourcilières, parce qu'elles relevent & soutiennent les sourcils.

Au-dessous & aux extrémités de ces deux arcades, paroissent quatre apophyses, appelées apophyses orbitaires, dont deux sont internes & deux sont externes. Les externes sont plus saillantes que les internes. Derrière chaque apophyse orbitaire externe, l'on observe un enfoncement qui fait partie de la fosse temporale, & une empreinte musculaire en forme de ligne, qui s'étend jusqu'à l'os pariétal; les internes forment en partie les angles internes des orbites, & les externes en forment en partie les angles externes.

Chaque éminence ou arcade sourcilière est tantôt échancrée par une rainure, tantôt percée vers le milieu de son trajet par un trou: cette échancrure orbitaire supérieure, si c'est un trou, on le nomme *trou orbitaire supérieur*.

Les apophyses orbitaires internes sont si voisines l'une de

l'autre ; qu'elles se touchent pour ainsi dire , ou ne sont séparées que par l'épaisseur d'une petite apophyse inégale & aiguë , sur laquelle sont appuyés les os propres du nez , & qui est nommée pour cette raison apophyse nazale ; chaque apophyse orbitaire interne présente sur sa surface une petite éminence à laquelle est attachée la poulie du muscle trochléaire. Dans la scissure orbitaire supérieure , on observe assez souvent un ou deux petits trous qui transmettent des vaisseaux dans la substance de l'os frontal.

Après avoir examiné ce qui se présente sur les dehors de l'os frontal , si l'on tourne la base ou la partie inférieure en-devant , alors on découvre une portion considérable de cet os , à laquelle on ne s'attendoit point. Dans cette partie inférieure de l'os frontal paroissent deux fosses profondes ou deux voûtes oblongues , coniques , dont la longueur s'étend de devant en arriere , plus creuses vers les apophyses orbitaires externes que dans le reste de leur étendue , séparées l'une de l'autre & par les apophyses orbitaires internes & par l'apophyse nasale , & par une grande échancrure appelée *échancrure* , ou *scissure ethmoïdale*. Ce sont les fosses orbitaires.

Cette scissure ou échancrure est ouverte en arriere , mais en-devant & sur les côtés elle est terminée par un bord cellulaire. Ce bord de chaque côté est percé de deux trous , ou plutôt de deux demi-trous qui , par la jonction de ce bord avec l'os ethmoïde , deviennent des trous complets. On les appelle *trous orbitaires internes*. L'un est appelé , à raison de sa situation , *trou orbitaire interne & antérieur* ; l'autre est nommé *trou orbitaire interne & postérieur*.

La partie antérieure de ce même bord est aussi creusée par une petite scissure , ou par un canal qui n'a pas d'ouverture par en-bas , on l'a appelé pour cette raison *le trou borgne*. Quelquefois on observe une ouverture inférieure à ce trou ou canal , par laquelle on peut faire passer un stilet dans les fosses nasales. Les cellules que l'on remarque sur le bord , dont la scissure ethmoïdale est environnée , ne sont pas complètes , mais elles le deviennent en se joignant avec d'autres demi-cellules , pratiquées sur le contour supérieur de l'os ethmoïde.

Dans la partie antérieure de l'échancrure ethmoïdale & de chaque côté du devant de cette échancrure se remarquent

deux ouvertures sous la forme de deux grandes cellules ; ce sont les ouvertures des sinus frontaux.

Les sinus frontaux sont deux cavités partagées entre les deux tables de l'os frontal. Ces cavités ne se trouvent point dans le fœtus. Leur grandeur varie dans les adultes. Elles sont séparées l'une de l'autre par une lame osseuse qui s'élève de bas en haut , & qui est une véritable cloison. Cette cloison est quelquefois incomplète , & alors le sinus frontal d'un côté communique avec le sinus frontal de l'autre côté. Ces cavités se terminent en-bas chacune par une ouverture en forme d'un petit entonnoir , & cette ouverture s'ajuste par son contour avec une ou plusieurs cellules de l'os ethmoïde.

Les deux tables de l'os , qui forment par leurs écartemens les sinus frontaux , sont plus écartées en-bas qu'en haut , mais pour l'ordinaire cet écartement s'étend plus loin vers les côtés de l'os par en-haut que par en-bas , ainsi les sinus sont plus étendus par en-haut que par en-bas , quoique vers le haut les tables soient plus rapprochées. Toute la surface des sinus est tapissée d'une membrane très-mince , & qui diffère beaucoup de la structure de la membrane pituitaire , selon un grand Anatomiste.

Les sinus étant ouverts , se présente d'abord de chaque côté cette partie de la table interne qui fait le fond de chaque sinus , elle a la forme d'une éminence convexe , oblongue ; c'est la voûte de l'orbite. Au côté externe de chacune de ces voûtes on remarque quelquefois un trou qui perce dans l'orbite ; on l'appelle trou orbitaire externe ; par ce trou passe une petite artère.

La surface interne de l'os frontal est concave , dans sa concavité se présentent deux enfoncemens qui répondent aux éminences frontales décrites dans la face externe. L'on y apperçoit aussi plusieurs éminences & cavités superficielles , qui ont été appelées impressions digitales. Il y a quelque rapport entre ces éminences & enfoncemens avec les circonvolutions du cerveau.

Au bas & au milieu de la face externe se présente une éminence longitudinale qui monte tantôt plus , tantôt moins haut , mais qui est plus élevée en-bas qu'en haut ; on l'appelle épine frontale. Sur son extrémité inférieure est creusée une incisure pratiquée sur le devant du cristagalli , qui forme

Le trou borgne dont on a déjà parlé. Son extrémité supérieure se termine insensiblement dans une gouttière superficielle, dans laquelle est placé le commencement du sinus longitudinal. Cette gouttière, à peine sensible dans son commencement, s'apperçoit aisément à la partie supérieure de l'os frontal; elle répond à cette ligne longitudinale qui semble partager l'os en deux moitiés égales, & dont on a parlé en décrivant la face externe. Cette ligne longitudinale est appelée par quelques-uns épine frontale.

La scissure ethmoïdale, dont on a déjà parlé, se fait encore appercevoir dans la face interne. De chaque côté de la scissure se présente une éminence convexe qui répond à la voûte de l'orbite, & qui forme la plus grande partie de cette voûte.

Le bord supérieur de cet os est presque demi-circulaire; il est dentelé dans presque toute son étendue pour former avec les pariétaux la suture coronale. Dans quelques endroits il est taillé en biseau, de sorte qu'il sert d'appui & de soutien aux os pariétaux, qui à leur tour lui rendent le même office. Le bord inférieur est presque droit, il est divisé en deux parties égales par la scissure ethmoïdale.

La substance de l'os frontal, ainsi que celle de la plupart des os du crâne, est compacte & cellulaire ou dyploïque. La substance cellulaire se trouve renfermée entre deux couches de substance compacte, dont l'une est interne, l'autre externe. La couche externe a été appelée la table externe du crâne; la couche interne a été appelée la table interne. Dans toute cette partie de l'os frontal, qui est employée à former les sinus frontaux, il n'y a point de dyploë. Cependant quelquefois il s'apperçoit dans la table antérieure de chaque sinus.

L'os frontal forme la partie antérieure du crâne, il reçoit les lobes antérieurs du cerveau, il fait la partie supérieure de la face, il donne des voûtes aux orbites & amplifie les cavités du nez, il transmet des vaisseaux & des nerfs des orbites dans la cavité du crâne, & du crâne dans les narines par les trous orbitaires internes. Il donne attache aux muscles crotaphites par la partie postérieure de chaque apophyse orbitaire externe, & par l'empreinte musculaire qui s'élève en forme de ligne du sommet de cette apophyse. Il transme

de la cavité des orbites des nerfs & des vaisseaux qui se répandent dans la peau , les muscles & le périoste du front , par les scissures susorbitaires. Il donne attache aux poulies des muscles trochléateurs par les petites éminences qui ont été observées sur chaque apophyse orbitaire interne. Il fait partie des fosses temporales par l'enfoncement qui a été remarqué derrière chaque apophyse orbitaire externe. Il donne insertion aux muscles frontaux & aux muscles pyramidaux du nez par les apophyses orbitaires internes. Aux muscles sourciliers par les éminences ou arcades sourcilières.

Quand au lieu des trous sourciliers il se trouve des échancrures ou scissures pour le passage des nerfs & des vaisseaux de l'orbite , alors à chaque bord de la scissure est attaché un petit ligament transversal qui protège le nerf & l'artere qui passent par la scissure , & les met à l'abri de toute compression.

L'os frontal est articulé avec douze os , qui sont les deux pariétaux , l'os ethmoïde , les os unguis , l'os sphénoïde , les deux os zigomatiques , les os maxillaires supérieurs & les os du nez.

Il est uni avec les pariétaux par la suture coronale formée par son bord supérieur ou demi-circulaire ; inférieurement il est encore uni avec les pariétaux par une suture écailleuse , de façon qu'il est soutenu en haut par les pariétaux , & que par en-bas il sert de soutien aux pariétaux. Il est uni avec l'os sphénoïde par son bord droit & inférieur. Il s'unit avec cet os par une double suture , l'une est écailleuse , l'autre est par engrenure. Il est articulé avec les os du nez par l'apophyse nasale ; avec les unguis , par les apophyses orbitaires internes ; avec l'os ethmoïde , par le bord demi-cellulaire de la scissure ethmoïdale ; avec les os maxillaires supérieurs , par les apophyses orbitaires internes ; avec les os zigomatiques , par les apophyses orbitaires externes.

Pour mettre l'os frontal dans sa situation , il faut placer en-devant la face convexe & les apophyses orbitaires en-bas.

CORONALE suture. Voyez à la fin du terme précédent.

CORONÉ , nom de l'apophyse coronale du cubitus. Voyez **CORONOÏDE** & **CUBITUS**.

CORONOÏDE , nom que l'on donne à une éminence pointue des os. On dit l'apophyse coronale de la mâchoire

inférieure, l'apophyse coronoïde du cubitus. Voyez MA-
CHOIRE & CUBITUS.

CORPS, *corpus*, partie de notre être, étendue suivant trois dimensions d'une certaine figure déterminée propre au mouvement & au repos.

Le corps humain, composé de solides & de fluides, étant considéré par rapport aux différentes motions volontaires qu'il est capable de représenter, est un assemblage d'un nombre infini de leviers tirés par des cordes ; si on le considère par rapport au mouvement des fluides qu'il contient, c'est un autre assemblage d'une infinité de tuyaux & de machines hydrauliques. Enfin si on le considère par rapport à la génération de ces mêmes fluides, c'est un autre assemblage d'instrumens & de vaisseaux chimiques, comme filtres, alembics, récipients, serpentines, &c. & le tout est un composé que l'on peut seulement admirer, & dont la plus grande partie échappe même à notre admiration.

On se sert aussi en Anatomie du mot *corps* pour désigner quelques parties ; telles que les *corps bordés*, les *corps olivaires*, les *corps cannelés*, les *corps caverneux*, le *corps pyramidal*, le *corps réticulaire*, le *corps pampiniforme*, &c. Voyez ces mots, &c.

Le corps des vertèbres est la partie principale ou la grosse masse, qui est située antérieurement & est le soutien des autres parties. Voyez VERTEBRE.

CORRUGATEUR, muscle qui sert au froncement des sourcils. Voyez SOURCILIER.

CORTICAL, LE, adj. *corticalis*, le, ce qui a du rapport à l'écorce, il se dit d'une substance qui environne une partie, comme l'écorce fait de l'arbre.

La substance corticale du cerveau est la partie extérieure du cerveau & du cervelet, ou cette partie qui est immédiatement au-dessous de la pie-mère, ainsi appelée parce qu'elle entoure la partie intérieure ou médullaire, comme l'écorce d'un arbre l'entoure. Voyez CERVEAU.

La substance extérieure du rein s'appelle aussi *corticale*. Voyez REIN.

CORYPHE, κορυφή. Ce mot signifie le sommet de la tête.

COSMETORGES, mot fait par Dolæus pour signifier l'âme sensitive.

COSTAL, qui appartient aux côtes, ou qui y a quelque rapport. Ainsi, on dit les vertebres costales ou costates. *Voyez* PLEURITES.

COSTATES, nom de quelques vertebres du dos. *Voyez* PLEURITES.

COSTO-CLAVICULAIRE, adj. *costo-clavicularis*, *re*, qui a du rapport aux côtes & à la clavicule.

Le ligament costo-claviculaire unit la premiere côte à la clavicule.

COSTO-HYOÏDIEN, nom d'une paire de muscles qui viennent de la partie antérieure de la côte supérieure de l'omoplate, proche l'apophyse coracoïde, (ce qui les a fait aussi nommer *coraco-hyoïdiens*) & se terminent à la partie inférieure de la base de l'os hyoïde, proche son union avec la grande corne.

COTES, *costæ*, ce sont des os en forme d'arc, qui servent à former les parties latérales de la poitrine. Elles sont au nombre de douze de chaque côté. On les distingue en vraies & en fausses. On appelle vraies les sept supérieures qui s'attachent au sternum, & on donne le nom de fausses aux cinq inférieures qui ne s'attachent pas immédiatement à cet os.

On remarque le long de la partie inférieure & intérieure de chaque côte une sinuosité pour loger une artere, une veine & un nerf.

Les côtes ne sont pas osseuses dans toute leur longueur : la partie antérieure est cartilagineuse. Elles s'articulent avec les vertebres & le sternum. Chaque côte, ou du moins le plus grand nombre, a dans sa partie postérieure deux apophyses, une à l'extrémité, au moyen de laquelle elle s'articule avec le corps de deux vertebres, & une autre qui est une tubérosité fort sensible, par laquelle elle s'articule avec l'apophyse transverse de l'inférieure de ces deux vertebres.

La premiere côte ne s'articule point par son extrémité à deux vertebres : elle ne s'attache qu'à la partie supérieure de la premiere vertebre du dos.

Les sept côtes supérieures, qu'on appelle *les vraies côtes*, s'articulent antérieurement avec le sternum par leur cartilage, mais les fausses côtes ne tiennent pas immédiatement à cet os. Le cartilage de la huitieme côte, qui est la

miere des fausses , tient au cartilage de la septieme ; celui de la neuvieme à celui de la huitieme , &c.

Les deux dernieres côtes ne sont articulées chacune qu'avec le corps d'une vertebre , & non avec l'apophyse transverse. Antérieurement leur cartilage est flottant , n'ayant aucune attache aux cartilages des précédentes , & cela parce que les grands mouvemens du tronc ne se font pas seulement sur les vertebres des lombes , mais encore sur les deux dernieres vertebres du dos. Si ces deux côtés avoient été assujetties par-devant & attachées chacune aux corps de deux vertebres , & de plus à une apophyse transverse , ces attaches auroient beaucoup gêné le mouvement des deux dernieres vertebres du dos , & par conséquent le mouvement de tout le tronc. Ces deux dernieres côtes se nomment flottantes.

Les côtes servent à défendre les organes vitaux , c'est-à-dire le cœur & les poudons.

Sans ce rempart osseux ces visceres seroient exposés à être troublés à chaque instant dans leurs fonctions , ce qui seroit très-préjudiciable à la santé & à la vie même : car les mouvemens de ces organes sont si nécessaires qu'ils ne sauroient cesser sans que l'animal périsse.

On donne le nom de *côte* aux trois bords de l'omoplate.

COTÉ. Les côtés sont les parties latérales de la poitrine.

COTONNEUX, *EUSE*, *adj.* qui est mollasse & comme spongieux. Les filets cotonneux de la bande ligamenteuse intérieure du corps des vertebres servent à unir ces os.

COTYLE, *κοτύλη*, nom d'une cavité profonde d'un os dans laquelle un autre os s'articule. On s'en sert plus particulièrement pour signifier la cavité des os des hanches , qu'on appelle *cotyloïde*.

COTYLEDONS, *cotyledones*. On donne ce nom à de petites glandes répandues sur toute la membrane externe du fœtus , appelée *chorion*. Elles servent , suivant quelques Auteurs , à séparer le suc qui sert de nourriture au fœtus.

Il n'y a que les chevres , les brebis & quelques autres animaux qui aient des cotyledons. Le placenta supplée a leur défaut dans la matrice des femmes.

D'autres donnent le nom de *cotyledon* à l'orifice des veines qui tapissent la surface interne de la matrice.

COTYLOÏDE, de *κοτύλη*, *cotulai*, nom d'une ancienne

mesure , *ἴσος* , figure. Les os ilium , ischion & pubis concourent par leur rencontre à former extérieurement deux grandes cavités , l'une à droite , & l'autre à gauche. On les nomme *cavités cotyloïdes* à cause du rapport de leur figure avec un vase auquel les anciens donnoient ce nom. Chacune de ces cavités reçoit la tête de l'os de la cuisse.

COU ou COL , *collum* , c'est la troisième partie du tronc & la plus mince , située entre la tête & la poitrine.

On nomme *cou* les apophyses ou épiphyses des os , lorsqu'elles sont étroites dans leur milieu & évasées vers leurs extrémités ; comme on les appelle *têtes* quand elles sont convexes , arrondies & d'une surface égale.

Au-dessous de la tête du fémur il y a une apophyse ronde , longue & oblique , qu'on appelle son *cou*. L'humerus en a aussi une qui porte le même nom. Voyez FEMUR , HUMERUS.

COU-DE-PIED. C'est le dos du pied.

COUCHES des nerfs optiques , c'est le nom de deux éminences du cerveau , ainsi appelées parce que les nerfs optiques y prennent naissance.

COUDE. C'est l'angle extérieur formé par la flexion du bras. Cette éminence sur laquelle le bras pose , & que nous appellons *coude* , s'appelloit en latin *cubitus* , & en grec *αγκυον* , & par d'autres *ὀλεκράνον*.

Le 24 avril 1761 on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Benoît Damet , de Parelmonneau en Bourgogne , âgé de vingt ans , pour une légère érysipele au coude droit. Elle se termina par suppuration , & on ouvrit le petit abcès qui se forma un peu au-dessous du coude. Il se détergea & s'incarna presque en même tems , mais il resta une espèce de bouton de chairs fongueuses qui fut coupé. Il survint ensuite une grande inflammation , suivie presque aussi-tôt de gangrene sèche. On employa le cataplasme anodin & le styrax. Il fallut ensuite en venir à des incisions profondes & couper des lambeaux de peau gangrenée. On se servit alors de l'huile d'hypericum dont on imbiboit l'appareil sec. Le 4 mai on employa le digestif & les liqueurs. Le 6 on vint au cataplasme anodin , & le 9 la pourriture fut détachée par l'instrument. On appliqua alors des languettes chargées d'huile de thérébentine & le plumasseau de digestif par-dessus.

fus. La plaie étoit alors une ovale d'environ quatre pouces. Le 12 on n'eut besoin que du digestif, parce que la pourriture bien détachée découvroit au fond des chairs vermeilles. Elles poussèrent même un peu trop, il les fallut moriginer par l'onguent brun le 22 mai, le 30 par beaucoup de précipité, le 31 avec l'alun calciné, le plumasseau sec, le 12 juin avec la dissolution mercurielle, & ainsi du reste jusqu'à parfaite guérison. Le malade quitta l'hôpital le 18 Juillet, après avoir eu les remèdes convenables à la fièvre qui lui survint.

COUDE, l'os du coude est un os de l'avant-bras qui va depuis le coude jusqu'au poignet. On l'appelle *cubitus*. Voyez ce mot.

COULISSE. On appelle en Anatomie le mouvement de coulisse, celui qui se fait lorsqu'un os glisse sur un autre dans l'articulation ligamenteuse lâche. Par exemple, la circonférence de la tête ronde du radius, qui glisse de cette manière dans la cavité qu'on remarque à la partie du cubitus, qui lui répond, est un mouvement de coulisse.

COURBE, adj. *curvus*, *a*, *um*, qui n'est pas droit, qui est comme en arc.

Le ligament courbe du troisième os du métatarse avec le tarse aide à unir ces parties.

COURBURE, *curvatura*, inflexion, pli, état d'une chose courbée. L'estomac a deux courbures, l'une grande, l'autre petite. La première est celle à laquelle s'attache l'épiploon. La seconde est entre les deux orifices.

COURONNE, *corona*, ornement qui entoure la tête, &c. C'est-là pourquoi on a donné le nom de *coronal* à l'os qui répond à l'endroit où elle se porte.

La couronne des dents. Voyez DENT.

La couronne du gland est la base arrondie du gland, qui a plus de faillie que le corps de la verge.

COURT, TE, adj. *brevis*, *e*, qui a peu de longueur; il est opposé à long.

Les ligamens courts du cartilage intermédiaire du radius unissent ce cartilage à la membrane capsulaire.

Le genou a un ligament nommé *court*, qui fortifie son articulation.

Le ligament court postérieur de l'os des îles s'attache à l'ischion & à l'os sacrum.

Le muscle court extenseur de l'avant-bras. *Voyez* AN-CONE.

Le court extenseur commun des orteils. *Voyez* EXTENSEUR.

Le court extenseur du pouce de la main , & du pied. *Voyez* EXTENSEUR.

Le court fléchisseur commun des doigts du pied. *Voyez* PERFORÉ.

Le court palmaire. *Voyez* PALMAIRE.

Le court peronier. *Voyez* PERONIER.

Le court radial externe. *Voyez* RADIAL.

Le court supinateur. *Voyez* SUPINATEUR.

Les vaisseaux courts , *vasa brevia* , sont des artérioles & des petites veines qui se réfléchissent de l'artere & de la veine splénique vers le grand cul-de-sac de l'estomac.

COUTURIER , *sartorius* , muscle ainsi nommé à cause de son usage pour croiser les jambes. Il a ses attaches fixes par un tendon fort court à l'épine antérieure & supérieure de l'os des îles. Il s'avance ensuite obliquement sur le devant de la cuisse pour venir gagner le côté intérieur du genou, d'où il se porte vers la face interne du tibia , où il se termine en s'avancant jusqu'à sa crête , un peu au-dessous de la tubérosité. Le corps de ce muscle est renfermé dans une espèce de gaine formée par l'expansion du fascia-lata , & son tendon inférieur paroît être bridé par une gaine aponévrotique qui le tient assuré dans son contour oblique.

Le 25 février 1761 on reçut à l'hôtel-dieu de Lyon le nommé Jean-Claude Sordillon , de Veze , Fauxbourg de Lyon , âgé de dix-neuf ans , pour être traité d'une tumeur dure & plegmoneuse à la partie moyenne interne de la cuisse gauche , sur le muscle couturier.

Il avoit eu long-tems auparavant une petite tumeur au pied , qui en voyageant s'étoit dissipée ; mais quand il ne parut plus rien au pied , la tumeur de la cuisse commença à paroître.

Au centre de la tumeur , comme un œuf aplati , étoit un petit trou presque imperceptible , & par l'usage du cataplasme anodin , qui ramollissoit la tumeur , il en suintoit un peu de pus roussâtre. Le 26 la tumeur étoit moins dure , & le 27 , au pansément du soir , on en fit l'ouverture par une incision longue d'un demi-pied , parce que le pus avoit fait

des fûtus qu'il s'agissoit de bien découvrir. Le premier appareil se fit à sec , & ensuite on vint au digestif & aux liqueurs.

Le 2 mars les chairs vermeilles donnerent une bonne espérance , qui fut changée en crainte le 5 , où on s'apperçut de petits points de gangrene. On employa alors des languettes chargées de styrax & les liqueurs. Le 8 la gangrene sèche fit des progrès , & on y opposoit inutilement l'ægyptiac , le digestif , le bol d'hypécacuaana , la purgation , les doses febrifuges & laxatives , les potions cordiales ; le malade souffroit des douleurs cruelles & ne pouvoit plus supporter l'usage de l'ægyptiac. Le 13 mars on y substitua le cataplasme anodin seul. L'escarre étoit cependant long d'un demi-pied , & on craignoit fort qu'il ne profondât jusqu'aux gros vaisseaux , comme cela venoit d'arriver à un autre malade , qui mourut inondé de son sang. Cela n'arriva cependant pas au malade , qui est le sujet de cette observation. Le 15 on eut le plaisir de voir une partie de l'escarre se détacher de lui-même. Pour faciliter la chute du reste , on mit des languettes imbibées d'esprit de térébentine & un plumasseau chargé de digestif par-dessus , & le tout couvert d'un cataplasme anodin.

Le 17 on n'eut besoin que du digestif & des liqueurs. Le 20 il n'y avoit plus de douleur , & le 22 les chairs étoient vermeilles & grenues , sur-tout le couturier qui paroissoit bien à découvert dans toute la plaie. Le premier avril on ne pansa plus qu'une fois avec le digestif simple. Le 8 la plaie étoit moins grande & moins profonde , & diminuoit de jour en jour. Le 28 on la pansa à sec jusqu'à parfaite cicatrice.

COUVERCLE , *operculum* , ce qui est fait pour couvrir. Le couvercle cartilagineux du condyle de la mâchoire inférieure. Voyez CARTILAGE.

COWPER. Ce Chirurgien de Londres a donné la description de deux glandes dont il fit la découverte en 1699 , avec celle de leurs conduits excréteurs , & il les a nommées *glandes de Cowper* : elles sont d'une figure ovale , aplatie , & de la grosseur d'un pois. Lorsqu'on a écarté la partie du muscle accélérateur qui couvre le bulbe de l'urethre , on les découvre à la partie postérieure du bulbe , & on voit leurs conduits dans la partie interne de l'urethre en les comprimant. Cheselden conteste l'existence de ces glandes.

Cowper passe pour avoir donné le premier la figure du

canal thorachique tel qu'il est dans l'homme. Les Anatomistes ne nous l'avoient représenté jusqu'alors que tel qu'il est dans la bête.

CRACHAT. On donne ordinairement ce nom à toutes les matieres évacuées par la bouche en conséquence des mouvemens & des secousses de l'expectoration.

La matiere des crachats est fournie par l'humeur des bronches & du corps de la trachée artère, enforte que si le poumon est ulcéré ou blessé, on peut cracher du pus ou du sang.

On peut aussi cracher la salive seule de la bouche.

CRACHEMENT. L'action par laquelle on crache.

CRACHER, rendre la salive par la bouche, seule ou accompagnée de l'humeur bronchique.

CRANE, partie supérieure du corps humain qui renferme le cerveau, le cervelet & la moëlle allongée, & défend toutes ces parties des injures extérieures. Le crâne forme une boîte d'une figure oblongue, aplatie sur les côtés, & plus étroite en-devant qu'en arriere, où la cavité est bien plus ample qu'elle ne l'est en devant. Il faut cependant convenir que cette figure peut varier selon la maniere d'élever les enfans. Si, par exemple, on comprime trop dans un âge tendre les parois du crâne, il est certain que les os flexibles céderont à la cause qui agira sur eux, & la figure de la boîte osseuse sera plus oblongue. Je suppose que l'on comprime seulement le frontal, je suis très-persuadé que le sujet, parvenu à un âge plus avancé, conservera un front très-applati si dès sa plus tendre jeunesse on s'est, par des moyens efficaces, opposé à l'accroissement du coronal. Il résulte de ceci qu'il vaut beaucoup mieux dans les soins que la tendresse inspire, confier à l'ouvrage de la simple nature l'accroissement de nos parties, sans lui fixer des bornes trop étroites qui captivent sa liberté; par conséquent l'usage des bandeaux & de tant d'autres ajustemens que souvent le luxe autorise, deviennent ou inutiles ou dangereux.

Dans l'homme vivant le crâne est composé des tégumens communs, des muscles frontaux & occipitaux, du péricrâne & de huit os, savoir le coronal, l'occipital, les deux pariétaux, les deux temporaux, le sphénoïde & l'ethmoïde, dont nous donnons la description dans chaque article particulier.

Ces os dans le fœtus sont minces, flexibles & formés d'un seul feuillet osseux. Ils sont arrêtés ensemble par des membranes fortes & épaisses qui occupent les espaces qui se trouvent entre les bords de ces os. Ces espaces sont les endroits où les sutures se formeront par la suite, lorsque les membranes pour la plus grande partie se seront ossifiées.

Dans les adultes les os du crâne sont bien plus forts, plus épais & plus solides, & composés de deux lames osseuses qu'on appelle *tables*. Entre ces deux lames il est une substance spongieuse qui porte le nom de *diploë* & de *medullarium*. On observe qu'il y a quelques endroits du crâne où ce diploë manque, & où les deux tables se touchant n'en font qu'une, & j'ai vu des pariétaux qui dans leur partie supérieure étoient minces comme un liard; & c'est à quoi l'on doit être attentif lorsque l'on applique quelque couronne de trépan, parce qu'il peut se trouver des sujets où la même structure se trouve à l'endroit même où l'on trépaneroit, & la couronne pourroit faire plus de chemin qu'on ne voudroit lui en donner.

La table extérieure est la plus épaisse & la plus polie, mais elle est moins dure & moins cassante que l'interne, qui d'ailleurs est plus mince, & qu'on appelle *vitrée* à cause de sa fragilité: il arrive quelquefois qu'en conséquence d'un coup ou d'une chute cette table vitrée se casse, sans que la même chose arrive à la table externe qui reste dans son entier; ce qui paroît venir de ce que la table externe a une sorte de flexibilité qui lui permet de plier sous le coup sans se rompre, au lieu que l'interne est sèche & inflexible, ce qui fait qu'elle se brise sur le champ.

Les os du crâne sont unis entr'eux par cette espèce d'articulation qu'on nomme *suture*. Les sutures se divisent en propres & en communes: les sutures propres sont celles qui joignent les seuls os du crâne entre eux. Les communes unissent les os du crâne avec ceux de la face. Les sutures propres se divisent encore en vraies & en fausses. Les vraies sont formées par l'engrainure de deux os, en manière de dents de scie, engagées les unes dans les autres. On en compte principalement trois de cette espèce: sçavoir, la coronale, la sagittale & la lambdoïde. Les sutures fausses sont deux, une de chaque côté, par le moyen de laquelle

le bord supérieur du temporal & de la grande aîle du sphénoïde est uni au bout inférieur du pariétal. On les nomme aussi *sutures squammeuses* ou *écailleuses*.

Les sutures communes du crâne sont la transversale, la zygomatique, l'ethmoïdale & la sphénoïdale.

Au reste j'ai trouvé dans certains Sujets très-avancés en âge, la plupart des sutures totalement effacées.

Les sutures servent à donner passage aux vaisseaux sanguins, à établir une communication du péricrâne avec la dure-mère, & enfin à empêcher quelquefois que la fracture d'un os ne se communique à un autre. Je dis *quelquefois*, parce que la pratique m'a fourni des occasions d'observer que la fracture d'un pariétal par un coup très-violent, s'étoit, malgré la suture sagittale, continuée dans l'autre os pariétal.

Les plaies du crâne, faites par quelque instrument que ce soit, peuvent n'intéresser que la peau, les muscles ou le péricrâne; ou bien elles peuvent attaquer le crâne lui-même, & enfin le cerveau. Il ne seroit pas possible de suivre l'explication de ces différentes plaies, dans les bornes étroites que nous nous sommes prescrites; mais nous ne saurions trop recommander d'avoir pour ces sortes de plaies, quelque légères qu'elles soient en apparence, les plus grands soins & des attentions très-particulières. L'observation que nous avons donnée à l'article de l'Ame, prouve combien il faut être vigilant.

Lorsque quelque partie des os du crâne est à découvert, je ne me servirois pas volontiers, pour en hâter l'exfoliation, des liqueurs spiritueuses & dessicatives; mais je préférerois une méthode plus sûre & plus courte, c'est celle de faire avec un petit instrument des petits trous de distance en distance dans toute l'étendue de l'os découvert, sans cependant percer les deux tables. Il ne faut aller tout au plus que jusqu'au diploë. Il sortira certainement de ces petits trous multipliés des filets de vaisseaux qui, couvrant la surface de l'os, ne manqueront pas d'y tenir lieu de péricrâne; & la plaie guérira très-bien dans son tems.

Lorsque le crâne est fracturé, & qu'il y a commotion, la commotion sera très-forte, si la fracture est légère; & si la fracture est très-forte, la commotion sera légère.

Le 12 juin 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Marie Guillon, de Villete en Bresse, âgée de vingt-trois ans. A l'âge d'un an on la laissa tomber dans le feu; elle se brûla la partie supérieure du crâne, directement sur le sinciput. Elle guérit cependant de sa brûlure; mais le cerveau dans cette partie ne fut plus recouvert par les os; les tégumens communs faisoient toute l'enveloppe. Au mois d'avril 1761, ces tégumens s'ulcérèrent de la largeur d'un écu; la malade ayant fait inutilement quelques remèdes, vint à l'Hôtel-Dieu pour être traitée. On voyoit le battement de la dure-mere sous les tégumens affoiblis par l'ulcération. Elle fut saignée & purgée deux fois; on la pansa avec le digestif, & la suppuration étoit louable. On employa le 20 juin le baume de Fioraventi spiritueux, qui arrêta en partie la suppuration, & le 27 la malade vomissoit tout ce qu'elle prenoit, ce qui fit revenir au digestif. La suppuration revint aussi; mais il se forma une tumeur comme une noix, presqu'au centre de l'ulcere: elle n'étoit formée que par les cervelles qui pouffoient. Enfin elle mourut le 4 juillet. L'ouverture de la tête prouva que la tumeur étoit une fongosité du cerveau, de la largeur de la paume de la main; il n'y avoit point de crâne, & dans le cerveau il se trouva un peu plus de sérosité qu'à l'ordinaire.

Le 26 septembre 1763, à dix heures du matin, on trépana à Londres, dans l'hôpital appelé *Infirmerie de Londres*, un Matelot qui s'étoit fracturé le pariétal droit dans une chute qu'il fit à fond de cale d'un vaisseau. Le malade mourut deux heures après. J'introduisis mon doigt dans l'ouverture faite par la couronne, & il me fut aisé de reconnoître que la dure-mere avoit été un peu détachée dans une partie du crâne par la violence du coup. Cela devoit même arriver, parce que toutes les fois qu'on porte de grands coups sur la tête d'un cadavre, on observe que la dure-mere se détache; c'est même un bon moyen d'obtenir cette membrane entière, comme je le dirai au mot DURE-MERE, où je donnerai la maniere de préparer cette enveloppe du cerveau.

Le 4 mars 1761, le nommé Pierre Cognet de Lyon, âgé de soixante-un ans, homme fort gros & gras, & d'un tempérament très-robuste, fut porté à l'Hôtel-Dieu à huit

heures du soir. Il venoit de faire une chute par des degrés ; & il étoit sans connoissance , sans sentiment ; il ne lui restoit qu'une respiration gênée. Il sortoit une grande quantité de sang de l'oreille droite. Il fut saigné sur le champ ; mais la saignée ne produisit aucun bon effet , & il mourut le lendemain à une heure après midi. On ouvrit la tête , & on trouva le temporal droit rompu en trois endroits ; la fracture d'un côté s'étendoit sur tout le pariétal , traversoit la future sagittale , & se prolongeoit encore de deux pouces dans le pariétal gauche. Ce fut dans cet endroit qu'on trouva une grande quantité de sang ; on trouva aussi la plupart des glandes du mésentère pétrifiées : mises sur un fer rouge , elles ne se fondoient pas.

Trois mois auparavant , on avoit ouvert la tête d'un homme de Saint-Geny-Laval en Lyonnais , qui avoit été si cruellement battu , qu'il fut porté à l'Hôtel-Dieu dans le même état que celui-ci , & mourut six heures après. L'occipital étoit fracturé de la longueur de deux pouces & demi , & derrière cet os il y avoit beaucoup de sang.

Au mois d'octobre 1760 , on ouvrit à l'Hôtel-Dieu de Lyon le cadavre d'un homme qui avoit eu un trépan naturel par un coup de pomeau de sabre que lui donna un Arquebuser. A son arrivée dans l'hôpital , il ne fut question que de couper les tégumens & de retirer la piece d'os enfoncée , pour le panser ensuite selon l'art. La suppuration s'établit au mieux , point de délire , point d'assoupissement , tout étoit en bon ordre , & cela jusqu'au vingt-troisième jour. Dans ce tems-là la suppuration se ralentit , la plaie se sécha , & le malade mourut. On trouva un abcès dans le foie & dans les poumons , produit par un métastase.

Peu de tems après on ouvrit le cadavre d'un Soldat des portes qui avoit reçu au milieu du pariétal gauche un coup de sabre qui fit un trépan naturel.

Il fut traité selon l'art : il ne fut point assoupi , point inquiet pendant douze jours que la suppuration bien établie étoit fort louable ; mais elle s'arrêta peu-à-peu. L'appareil n'étoit point abreuvé , & le malade mourut.

On trouva du pus renfermé entre la dure & la pie-mere , & un abcès dans le foie. La veille de sa mort il fut fort assoupi , de façon cependant qu'il avoit des quarts d'heure de

Accélire, où il paroïssoit encore disputer sa cause avec la mort.

La cause des abcès qui surviennent au foie à la suite des plaies de tête, a été scavamment agitée par M. Bertrandi dans le troisieme volume des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie. M. Pouteau, célèbre Chirurgien de Lyon, n'adopte pas dans son *Mélange de Chirurgie* toute la théorie de M. Bertrandi. Le lecteur pourra en faire le parallele, en lisant l'un & l'autre Ouvrage.

CRANTERES, de *κραντερῆς*, dents de sagesse. *Voyez DENT.*

CREMASTER, épithete qu'on donne à deux muscles appellés autrement *suspenseurs des testicules*. Ce mot vient du grec *κρεμαῖν*, *suspendere*, suspendre, pendre.

C'est un trousséau de fibres musculaires, qui se détache de chaque côté, quelquefois du petit oblique du bas-ventre, quelquefois du transverse, & d'autres fois de la bande ligamenteuse de Fallope, de-là descend avec une production du péritoine dans le scrotum, & s'épanouit sur la membrane vaginale du testicule.

CRÊTE, *crista*, certaine chair rouge & ordinairement dentelée, qui vient sur la tête des coqs & des poules, &c. On le dit de différentes parties qui saillent en forme de crête.

La crête de coq, *crista galli*, de l'os ethmoïde est une éminence qui avance dans la cavité du crâne, & à laquelle s'attache la partie de la dure-mere qui sépare le cerveau en deux, & que l'on nomme la *faulx*.

On donne encore le nom de *crête* à différentes éminences inégales & longues de certains os. La crête du tibia, la crête de l'os des îles, la crête de l'épine de l'omoplate, la crête du pubis, la crête de l'os sphénoïde, &c. *Voyez ces os.*

CREUX de l'estomac. *Voyez AVANT-CŒUR.*

CREUX de la nuque. On appelle ainsi une petite fossette par laquelle le chignon, partie du col, commence. Cette fossette s'efface en descendant.

Il y a des muscles à qui l'on donne l'épithete de creux ; par exemple, le cœur est un muscle creux.

CRIBLE, c'est un plan ou une surface étendue, percée de petits trous qui, en refusant passage aux parties épaissies

& grossieres , en séparent les plus fines , & les admettent ; tels sont les petits vaisseaux rouges avec leurs branches latérales , où le sang ne peut entrer.

CRIBLEUX , **EUSE** , adject. ou **CRIBLIFORME** , ou **CRIBRIFORME** , nom de l'os ethmoïde , parce qu'il est percé de trous.

La lame criblée de l'os ethmoïde est percée de plusieurs trous. *Voyez* **ETHMOÏDE**.

CRIBLIFORME , nom de l'os ethmoïde.

CRIBRIFORME , nom de l'os ethmoïde.

CRICO-ARYTENOÏDIEN , **NE** , ou **CRICO-ARYTENOÏDIEN** , adject. *crico-arytenoïdeus* , *a* , *um* : ce qui a du rapport au cartilage cricoïde & à l'arytenoïde.

On a donné ce nom à deux paires de muscles qui servent à ouvrir le larynx.

Il y a les crico-arytenoïdiens postérieurs , & les crico-arytenoïdiens latéraux. Les premiers ont leur origine à la partie postérieure & inférieure du cartilage cricoïde , & s'infèrent à la partie supérieure & postérieure du cartilage arytenoïde.

Les crico-arytenoïdiens latéraux viennent du bord de la partie latérale & supérieure du cartilage cricoïde , & s'infèrent à la partie supérieure & postérieure du cartilage arytenoïde.

CRICOÏDE , nom d'un cartilage du larynx. *Voyez* **LARYNX**. Ce mot vient de *κρίκος* , anneau , parce que ce cartilage est en forme d'anneau.

CRICO-PHARYNGIEN , **NE** , adject. *crico-pharyngeus* , *a* , *um* : qui a du rapport au cartilage cricoïde & au pharynx. On donne ce nom à une paire de muscles qui viennent des parties latérales , externes & postérieures du cartilage cricoïde , d'où ils montent obliquement pour se croiser sur la ligne blanche du pharynx.

CRICOS , *κρίκος* , anneau ou cercle. Hippocrate donne ce nom aux cartilages qui forment la trachée-artère.

CRICO-THYRÔÏDIEN ou **CRICO-THYREOÏDIEN** , *crico-thyroïdeus* , *a* , *um* : ce qui a rapport au cartilage cricoïde & au thyroïde. On donne ce nom à la première paire des muscles du larynx. Leur nom vient de ce qu'ils prennent leur origine de la partie latérale & antérieure du carti-

lage cricoïde , & vont s'insérer à la partie inférieure de l'aîle du cartilage thyroïde.

CRINIERE , nom particulier du crin ou du poil que les chevaux & les lions ont le long du col.

CRISTALLIN , humeur de l'œil. *Voyez* CRYSTALLIN.

CRISTALLINE , membrane qui enveloppe le cristallin. *Voyez* CRYSTALLINE.

CRISTALLOIDE , membrane du cristallin. *Voyez* CRYSTALLIN , ou le mot ŒIL.

CROCHET , *hamulus* , petit croc. C'est là le nom que l'on donne à quelques parties qui en ont la figure. Le crochet pterigoïdien de l'os sphénoïde , le crochet angulaire du coronal.

CROCHU , nom de l'un des huit os du carpe , situé dans le second rang ; il répond au petit doigt & au doigt annulaire. On l'appelle ainsi , à cause d'une apophyse mince , longue & large , un peu crochue , à laquelle s'attache le ligament qui retient les muscles qui fléchissent les doigts.

CROISÉS , ligamens croisés. *Voyez* LIGAMENT.

CROTAPHITE , de *κρόταφοι* ; les tempes. On donne ce nom au muscle temporal qui occupe la cavité des tempes , & tire la mâchoire inférieure en haut.

Chaque muscle crotaphite a ses attaches fixes aux empreintes qu'on remarque à la partie moyenne des pariétaux ; elles sont aussi aux parties latérales du coronal , à toute la partie écailleuse des temporaux , & à une portion de l'os sphénoïde. La disposition des fibres charnues du crotaphite est d'être en rayons qui s'unissent pour former un tendon aponévrotique , lequel , après avoir passé sous l'arcade zygomatique , embrasse l'apophyse coronale , où il se termine. Ce muscle se trouve entouré de beaucoup de graisse , & recouvert par une expansion de la calotte aponévrotique du crâne.

CROTON , *κρότων*. Hippocrate , suivant Galien , entend par *κρότωνα* les bronches du poumon. On entend aussi par ce terme l'humeur bronchiale rendue par l'expectoration.

CROUPION. Sous la poupe qui est le haut du derrière de l'abdomen , est un os qu'on nomme *croupion*.

CROUPISSEMENT , dans l'économie animale , se dit de l'état de différentes matières qui croupissent. Le crou-

pillement des alimens dans les intestins leur fait contracter leur mauvaise odeur. Le croupissement de la bile dans la vésicule du fiel la rend susceptible d'un mouvement spontané, putride, imparfait. Le croupissement parfait est nécessaire pour exciter la pourriture dans le corps.

CRUCIAL, ALE, *adject.* qui a la forme d'une croix. Ligne ou éminence cruciale de l'occipital. Voyez OCCIPITAL.

CRUCIFORME, *adject.* qui a la figure d'une croix. Les phalanges ont des ligamens nommés *cruciformes*.

CRURAL, LE, *adj. cruralis*, le, ce qui appartient à la cuisse.

L'artere crurale est une continuation de l'artere iliaque. Elle sort du bas-ventre dans l'aîne ; elle jette dans cet endroit plusieurs petites arterioles aux parties externes de la génération & aux environs. Elle continue ensuite son chemin ; & se portant en-dedans de la cuisse, & à deux ou trois pouces de distance, elle produit une grosse branche postérieure qui se distribue aux parties internes, moyennes & externes de la cuisse. Elle descend en devenant de plus en plus interne, & jette dans son trajet différens petits rameaux. Après quoi, à trois pouces environ au-dessus du genou, elle gagne la partie postérieure, se porte dans le jarret, où elle jette plusieurs rameaux. Elle prend-la le nom d'artere *poplitée*.

Le 24 décembre 1763, en disséquant à l'hôtel des Invalides de Paris, j'ai trouvé l'artere crurale droite garnie dans toute sa circonférence de filets osseux qui suivoient longitudinalement la direction de ce vaisseau. Ils laissoient entr'eux un petit intervalle garni par les membranes de l'artere, ce qui me persuade que le canal auroit pu totalement s'ossifier, si le sujet avoit encore prolongé plus long-tems ses jours.

Le muscle crural vient de la partie antérieure du femur, entre le grand & le petit trochanter. Il s'étend jusqu'à sa partie inférieure, & se termine à la rotule, en unissant son tendon avec ceux du vaste interne & du vaste externe. Ce muscle concourt à l'extension de la jambe.

Le nerf crural est formé par l'union de la première, de la seconde, de la troisième portion, de la quatrième & de la cinquième paire lombaire, passe par-dessus le ligament de Fallope, & se divise en sortant du bas-ventre en plusieurs

branches , dont les unes se distribuent à toute la partie antérieure de la cuisse : il accompagne l'artere crurale ; en l'abandonnant il suit le muscle couturier ; & lorsqu'il est arrivé vers le tibia , il accompagne la saphene , il la quitte vers la malleole interne & se distribue aux tégumens voisins.

La veine crurale suit assez le trajet de l'artere de même nom , & produit des branches qui ont à-peu-près la même direction.

CRYSTALLIN. Humeur de l'œil. C'est un corps de la forme & de la grandeur d'une lentille , semblable à du crystal par sa netteté & par sa transparence , & dont la consistance est plus solide que celle de l'humeur vitrée. Il est logé dans un enfoncement de la partie antérieure de l'humeur vitrée & contenu dans une capsule dépendante de sa tunique , mais qui ne fait que l'entourer sans le pénétrer , de manière qu'on peut l'en sortir aisément , vu la délicatesse de ces membranes.

Le crystalin , quoique assez solide , n'est cependant qu'une humeur qui paroît être de la nature des suc albumineux , car de même que ces suc , elle se durcit à la chaleur , elle blanchit , elle perd sa diaphanéité. Ce sont apparemment des changemens pareils qui affectent le crystalin dans la maladie appelée *cataracte* , qui en le privant de sa transparence , le rendent non-seulement inutile , mais nuisible , puisqu'étant précisément derrière la prunelle , il est dans cet état un obstacle au passage des rayons de lumière , ce qui abolit totalement la sensation de la vue.

C'est dans ce cas que pour redonner l'usage de la vue on pratique l'opération de la cataracte. Il y a deux méthodes d'y procéder : l'une consiste à percer avec une aiguille la sclérotique au-dessous de l'iris pour saisir le crystalin & le porter au fond de l'œil. Comme il est moins grand que l'épanouissement de la retine , il ne peut faire obstacle à tous les rayons de lumière , & par conséquent à l'usage entier de la vue. Dans cette méthode il est arrivé quelquefois que le crystalin remonte & prive le malade de la vue , mais cela n'est pas à craindre dans la méthode, où après avoir coupé une bonne partie de la cornée transparente dans son union avec l'opaque , en prenant garde de ne pas blesser l'iris , on va délicatement & adroitement dégager le crystalin , le faire sortir de la prunelle , & par une légère pression le pousser au-dehors. Cette

opération réussit très-souvent lorsqu'on n'a pas blessé l'iris , & qu'on n'a pas trop fatigué l'œil. Un défensif avec du blanc d'œuf , de l'eau rose & de plantin suffisent pour en poursuivre le traitement , & la réunion de la cornée divisée se fait très-bien. S'il survient inflammation , il ne faut point épargner les saignées.

Le 28 avril 1761 on fit à l'hôtel-dieu de Lyon l'opération de la cataracte par extraction du crystallin aux deux yeux du nommé Pierre Dodenet , de Buly en Forez , âgé de cinquante ans. Il fut bien préparé avant l'opération , & saigné après pour éviter l'inflammation. Le défensif fut l'eau de plantin , l'eau de rose & l'alun , le tout ensemble fait l'eau alumineuse. Le 30 mai il se servoit bien de ses yeux & distinguoit fort bien les objets.

Le 5 mai 1761 on fit la même opération aux deux yeux du nommé François Logerat , de Saint-Vaillers en Bourgogne , âgé de cinquante ans. La cataracte étoit formée depuis deux ans , de façon qu'il étoit absolument aveugle. Le 31 mai , après un pansement méthodique , il distinguoit bien les objets.

Le 8 mai 1761 on fit la même opération , & selon la même méthode au nommé Jean Ferla , de Chancelay en Lyonnois , âgé de cinquante-neuf ans. Comme l'œil droit étoit le seul malade , il fut le seul opéré. Le gauche n'étoit pas susceptible d'opération , parce qu'il étoit entièrement perdu par un coup qu'il y avoit reçu à l'âge de trente ans. Le droit avoit la cataracte depuis quatre ans. Au milieu de juin il se servit de son œil & voyoit bien clair. Je ne parle pas de la préparation qui précéda l'opération , ni du pansement méthodique qui suit cette opération. On s'y comporte sagement , & le succès est heureux.

Le 15 avril 1761 on fit à l'hôtel-dieu l'opération de la cataracte à l'œil gauche du nommé Maurice Sonery , de Saint-Veran en Lyonnois , âgé de cinquante & un ans. Ce fut toujours par extraction du crystallin. Le 28 mai il quitta l'hôpital en se servant au mieux de son œil , & avec le dessein de revenir dans l'automne se faire opérer de l'autre œil aussi attaqué de la cataracte.

Le 8 mai 1761 on fit l'opération de la cataracte au nommé François Lauferet , de Saint-Vaillers en Bourgogne , âgé

de cinquante ans. Le crySTALLIN fut extrait des deux yeux. Quoiqu'il eût été préparé selon l'art, il lui survint une inflammation si considérable, qu'il fallut le saigner cinq fois pour la terminer & mettre fin aux douleurs violentes de tête qui l'accabloient. Cependant l'opération réussit, & il se servit de son œil au commencement de juin.

Le 15 mai 1761 on fit l'opération de la cataracte à l'œil gauche du nommé Jean Paschal, de Saint-Baudile en Dauphiné, âgé de cinquante & un ans. Le 29 du même mois on opéra aussi l'œil droit, mais comme il remuoit beaucoup, il ne fut point question de spéculum. Un aide tenoit les cils de la paupière supérieure pour l'élever, l'autre abaissoit la paupière inférieure, & l'opérateur tiroit le crySTALLIN. A la dernière opération il sortit un peu de l'humeur vitrée. Le malade les jours suivans souffrit beaucoup, on appaisa cependant les douleurs par les saignées, &c. mais le malade ne put jamais y voir, & le 21 juin il sortit de l'hôpital aussi aveugle qu'il y étoit entré. Il étoit très-sensible au moindre coup d'aiguille, & sans cesse il tournoit l'œil, de sorte qu'il fallut quasi tirer par morceaux le crySTALLIN.

Le 29 mai 1761 on fit à l'hôtel-dieu l'opération de la cataracte aux deux yeux du nommé Philippe Lalive, de Fontaine en Lyonnais, âgé de soixante-quatorze ans. Il avoit été bien préparé avant l'opération, & fut encore saigné après pour détourner l'inflammation. Le 17 juin il voyoit bien de l'œil droit, mais il lui étoit impossible de distinguer la moindre chose avec le gauche. Il quitta l'hôpital vers la fin du même mois, assez content d'avoir recouvert en partie la vue.

Le 9 septembre 1761 on fit l'opération de la cataracte à l'œil gauche du nommé François Feriol, de Lyon, âgé de soixante-trois ans. Elle étoit formée depuis long-tems, de couleur rouillâtre & assez adhérente. Aussi l'extraction du crySTALLIN donna beaucoup de peine. Le malade au mois d'octobre se servoit bien de son œil & se retira.

Le 15 août 1761 on fit la même opération au nommé Christophe Genti, de Châlon, âgé de soixante-cinq ans, la maladie à l'œil droit étoit formée depuis trois ans. Le malade en voyoit le 8 septembre, & se retira au mois d'octobre.

Le premier septembre on fit la même opération à l'œil droit de la nommée Marie Boisson, de Saint-Amour en Comté, âgée de trente-deux ans. La cataracte n'étoit ancienne que d'un an & demi, elle y voyoit très-bien au mois d'octobre.

Le 5 octobre on fit la même opération à l'œil gauche de la nommée Genèvieve Teillardon, de Buly en Lyonnais, âgée de soixante-huit ans, qui avoit eu l'opération à l'œil droit l'année précédente, & qui d'abord après eut le gauche malade. A la fin d'octobre elle y voyoit très-bien.

CRYPTES. Nom d'une espèce de glande ronde dans laquelle le rapport de l'orifice à la cavité de la glande n'est pas fort grand.

Ruisch a donné particulièrement ce nom aux glandes situées sur le dos de la langue & aux glandes simples des intestins.

CLEDON, κλεδόν, ce mot signifie fibre. Voyez FIBRE.

CUBIFORME, nom de l'os cuboïde.

CUBITAL, LE, adj. *cubitalis*, le, ce qui est relatif à l'avant-bras.

L'artere cubitale s'enfonce dans le pli du bras où elle touche à l'os du coude. Elle devient ensuite un peu plus superficielle; elle se porte le long de la partie interne de cet os, entre le muscle sublime & le muscle cubital interne jusqu'au poignet. Elle gagne le dedans de la main & s'anastomose avec la radiale, qui forme un arc duquel il part différens rameaux qui se distribuent aux doigts.

Le muscle cubital externe est situé le long du coude extérieurement. Il vient du condyle externe de l'humerus, & passant son tendon sous le ligament annulaire, il s'insère au quatrième os du métacarpe qui soutient le petit doigt.

Ce muscle concourt à l'extension du poignet.

Le muscle cubital interne est placé obliquement le long de l'avant-bras. Il vient du condyle interne de l'humerus & d'une partie de l'os du coude sous lequel il se porte, jusqu'à ce qu'il vienne passer sous le ligament annulaire, & il s'insère par un tendon court & fort au quatrième os du premier rang du carpe.

Ce muscle aide à fléchir le poignet.

Le nerf cubital vient des brachiaux, & parvenu au condyle interne de l'humerus, il se glisse sous le muscle cubital interne auquel il fournit, ainsi qu'aux parties voisines, & continue sa route jusqu'à l'extrémité du cubitus, dans lequel endroit il se divise en deux branches, dont la plus considérable glisse dans l'intérieur de la main, en passant sous le ligament annulaire interne commun, & va se distribuer aux parties latérales internes des deux derniers doigts, pendant que la plus petite se portant sur le dehors du poignet, va fournir à son tour aux parties latérales & externes des mêmes doigts.

La veine cubitale est une veine cutanée de l'avant-bras, remarquable par sa grosseur & qui répond au cubitus.

GUBITUS, *κῦβιτον*. Le cubitus, ou l'os du coude, est un os long, dur & creux dans son milieu, situé à la partie interne de l'avant-bras, & s'étendant depuis le coude jusqu'au poignet.

Il est gros à son extrémité supérieure & devient plus mince à son extrémité inférieure.

Il a supérieurement deux apophyses & deux cavités. Des deux apophyses l'une est postérieure & la plus considérable, elle est nommée *olecrane*. Elle est reçue dans la fosse postérieure de l'humerus. L'apophyse antérieure se nomme *coronoïde* : elle entre dans la fossette antérieure de l'os du bras dans le tems de la flexion. Comme cette apophyse est plus petite que l'autre, elle permet à l'avant-bras de se plier en dedans, au lieu que la grande apophyse rencontre d'abord le fond de la fosse extérieure dans l'extension, & empêche par cette raison de plier le bras en arriere. Les ligamens s'opposent aussi à ce mouvement. Il y a encore entre ces deux apophyses, dont on vient de parler, une grande cavité qu'on nomme *sygmoïde* : cette cavité est partagée en deux facettes par une petite éminence qui va d'une apophyse à l'autre, au moyen desquelles le cubitus s'ajuste exactement avec l'humerus en façon de charniere.

A la racine de l'apophyse coronoïde intérieurement il y a une petite cavité *sygmoïde* pour l'articulation du cubitus avec le radius.

Le corps du cubitus est de figure triangulaire : son extrémité inférieure est terminée par une petite tête & une petite apo-

physe. Cette apophyse qui est à la partie extérieure se nomme *styloïde*. La petite tête s'articule par sa face intérieure avec le radius.

Le cubitus s'articule avec l'os du bras par en-haut ; avec le radius , tant en-haut qu'en-bas , & avec le carpe ou poignet par son extrémité inférieure. Toutes ces articulations sont assujetties par des ligamens.

CUBOÏDE , de *κύβος* , *cube* , & de *εἶδος* , figure , qui a la figure d'un dé. On a donné ce nom à un os du tarse , parce que cet os a six faces. On l'appelle aussi *multiforme*. Il est situé à la partie antérieure du calcaneum , dans le même rang que les os cunéiformes.

CUCULLAIRE , muscle , *cucullaris musculus* , nom du muscle trapeze.

CUIR , le cuir , le chorion & la peau proprement dite signifient la même chose. C'est la partie la plus intérieure & la plus épaisse de la peau. Voyez PEAU.

CUISSE , *crus* , en grec *μῦρον* , en latin *femen* , *coxa* , *agis* , *anchæ* , *os* , *crus* , *femur*. C'est cette partie du corps humain qui s'étend depuis les parties de la génération jusqu'aux genoux antérieurement , & jusqu'au jarret postérieurement.

Cette partie est formée par le concours d'un grand nombre d'autres. Les tégumens communs , les muscles pectiné , iliaque couturier , droit antérieur , crural , les deux vastes , le triceps , le grele interne , le demi-nerveux , demi-membraneux , le biceps , les fessiers , l'os femur & tous les vaisseaux cruraux , &c. concourent à la formation de la cuisse. Il arrive mille maladies à cette partie qu'il seroit trop long de détailler. Nous nous contenterons de donner quelques observations.

Le 2 juillet 1761 on coupa dans l'hôtel-dieu de Lyon la cuisse gauche au nommé François Renar , de Lyon , âgé de cinquante-sept ans , attaqué d'un carcinome au genou de la largeur d'une main. Il avoit eu pour cette opération une préparation convenable. La journée se passa assez bien , mais dans la nuit il lui survint une hémorragie si forte qu'il tomba dans une syncope qu'on prenoit pour la mort. Cependant M. Viricel qui , aux vacances du Chirurgien principal , avoit fait l'opération , remplit d'eau-de-vie la bouche du ma-

malade, ce qui le fit revenir. Il fit ensuite la ligature de tous les vaisseaux qui fournissoient du sang. La suppuration s'établit ensuite au mieux, & le malade avoit beaucoup de force, mais elle se supprima totalement vers le 14 du même mois, & le 15 il mourut.

Le 7 juillet 1761 M. Viricel, aux vacances du Chirurgien principal, amputa la jambe droite au nommé Blaise Hivan, de Turin en Savoie, âgé de trente ans, pour une fracture compliquée, accompagnée de rétrécissement des muscles, d'esquilles, de gangrene, &c. tous les accidens de la plus terrible fracture. La suppuration s'établit, le 15 dans la nuit le malade eut une hémorragie assez forte. La suppuration s'arrêta totalement, & le malade mourut le 16 du même mois. Il étoit un peu imbécille avant l'opération.

Le 30 mars 1761, la nommée Benoîte Auguet d'Autun, âgée de seize ans, vint à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour un petit ulcère à son mognon.

Cette fille l'an 1758 dans l'été s'étant laissée tomber du haut d'un cerisier, se cassa la cuisse gauche près du col du fémur. Avant qu'elle fût portée à l'Hôtel-Dieu, les accidens devinrent si violens, qu'il ne resta que l'amputation pour tout secours. M. Puy vouloit absolument la faire à l'article; mais on s'y opposa, de sorte que le fémur fut scié à son col, & il ne resta que sa tête dans la cavité cotyloïde. Les incisions furent faites à propos pour que par l'assemblage des lambeaux il restât un mognon assez long. Le traitement dura six mois, après lequel tems la malade sortit parfaitement guérie.

Elle revint le 30 mars 1761, pour un petit ulcère enflammé au milieu du mognon, d'où il sortoit un pus roussâtre; la sonde y entroit toute entière. On la saigna, elle vomit, & fut purgée; elle fut pansée avec un plumasseau de digestif & un cataplasme anodin. On s'en tint ensuite au digestif seul, de-là au pansement sec, en sorte que l'ulcère se détergea au mieux; & la malade parfaitement guérie, sortit le 10 avril.

Le 27 septembre 1763, j'ai vu à Londres, dans l'hôpital appelé *Infirmierie de Londres*, faire l'amputation de la cuisse droite à un Matelot, pour une fracture compliquée, produite par une chute que fit le Matelot dans un vaisseau.

L'Opérateur mit d'abord autour de la cuisse une com-

presse, sur laquelle devoit porter une frange large & épaisse. Cette frange passoit par une ouverture pratiquée à une plaque de cuir garni d'une petite pelote, pour faire la compression sur les vaisseaux cruraux, à mesure qu'on serreroit la frange par le moyen du tourniquet.

La compression ainsi faite sur la partie supérieure, antérieure & un peu interne de la cuisse sur le trajet de l'artere crurale, on mit à la partie moyenne de la cuisse une autre frange qui indiquoit l'endroit de l'amputation.

L'Opérateur, avec un couteau légèrement courbe, coupa par une premiere incision les tégumens simplement; il les fit un peu retirer vers la partie supérieure, & par une seconde incision circulaire il coupa les muscles au niveau de la peau retirée. Le même instrument fut employé pour débarrasser le fémur de son périoste. L'os fut ensuite scié. Trois ligatures mirent obstacle à la sortie du sang de ses vaisseaux. L'appareil consista dans des morceaux d'éponge fine & sèche, des morceaux de charpie brute, des étoupes chargées d'onguent, un bonnet qui tenoit lieu du bandage appelé *capeline*, & une petite bande étroite qui maintenoit ce bonnet dans sa place.

M. Risolieres, un des Majors de cet hôpital, logé dans Cornihl-Street à Londres, étoit présent à cette opération.

Le malade avoit l'autre cuisse également fracturée.

On donne encore le nom de *cuisse* à différentes parties du cerveau : les cuisses du cerveau, du cervelet, de la moëlle alongée. On leur donne aussi le nom de *bras*.

Le cervelet se joint à la moëlle alongée par deux procès que Willis appelle *péduncules* ou *cuisse*s du cervelet.

Cuisses de la moëlle alongée. Voyez BRANCHES de la moëlle alongée.

Cuisses du clitoris, *crura clitoridis* : c'est ainsi qu'on nomme les corps spongieux du clitoris avant leur union.

On donne aussi le nom de *cuisse* à quelques parties de certains os, qu'on appelle encore *branches*.

CUL, le derriere, cette partie de l'homme qui comprend les fesses & le fondement.

CUL-DE-SAC, ou trou borgne, ou trou aveugle. On donne ce nom à un trou qui pour l'ordinaire n'a point de sortie, & qui se trouve à la face interne de l'os coronal,

précisément à la base de l'apophyse *crista-galli* de l'os ethmoïde, qui sert quelquefois à le former en partie.

CULTER. C'est le nom que Theoph. Protospatarius donne au troisième lobe du foie.

CUNÉIFORME, adj. *cuneiformis*, *e*, qui a la forme d'un coin.

L'os occipital a une apophyse cunéiforme qui l'unit avec le sphénoïde. *Voyez* OCCIPITAL.

L'os sphénoïde porte aussi le nom de *cunéiforme*.

Le second & le troisième os de la première rangée du carpe se nomment *cunéiformes*.

Le tarse a trois os nommés *cunéiformes*, situés entre les trois premiers os du métatarse, le cuboïde & le scaphoïde. Leur volume n'est point le même dans tous; car le premier ou le plus intérieur est le plus grand, le troisième l'est plus que le second, & il a moins de volume que le premier.

On considère à chacun de ces os cinq faces, de même que dans un coin, & leur situation est telle, que le second & le troisième de ces os ont leur pointe tournée vers la plante du pied, & le premier au contraire a la sienne tournée vers le dessus du pied. Ces os sont joints par leur face antérieure aux trois premiers os du métatarse, & par la postérieure à l'os scaphoïde. On observe que le troisième cunéiforme est joint aussi par sa face externe au cuboïde.

CURVATEUR du coccyx, muscle. *Voyez* COCCYGIEN.

CUTANÉ, ÉE, adj. *cutaneus*, *a*, *um*, il se dit des parties voisines de la peau. *Arteres cutanées*, *veines cutanées*, *muscles*, *nerfs cutanés*.

Le nerf cutané interne est le plus petit des nerfs brachiaux; il naît de l'union de la septième paire cervicale avec la première dorsale: il descend le long de la partie interne du bras, entre la peau & les muscles jusques vers le condyle interne de l'humerus en accompagnant la veine basilique, & après avoir jetté plusieurs rameaux, il va se terminer dans la peau qui couvre le poignet en fournissant des rameaux jusqu'au petit doigt.

Le nerf cutané externe. *Voyez* MUSCULO-CUTANÉ.

Les glandes cutanées sont plusieurs petits grains dont la surface interne de la peau est toute parsemée, & dont les

conduits excréteurs percent tantôt à côté des mammelons ; tantôt dans les mammelons mêmes , suivant les observations de M. Winslow.

Les Anatomistes distinguent ordinairement ces glandes en deux classes. Stenon & Malpighi ont appelé les unes *miliaires* , Morgagni & Valsalva ont nommé les autres *sébacées*. Voyez ces mots.

CUTICULE. Voyez EPIDERME.

CUBITON , κύβιτον , *cubitus*.

CYBOÏDES , κυβοειδης , l'os cuboïde.

CYCLOPION , κυκλώπιον , le blanc de l'œil.

CYMBIFORME (os) , l'os scaphoïde du tarse.

CYNODONTES , de κύων , chien , & de ὀδούς , dent : les dents canines.

CYNOLOPHE , *cynolopha*. C'est ainsi que Pollux nomme certaine aspérité des vertebres, qu'on remarque au commencement de l'épine du dos.

CYON , κύων. Ce mot signifie tantôt la partie inférieure du prépuce , & quelquefois le pénis.

CYOPHORIE , *cyophoria* , κυοφορία , de κύημα , foetus , & de φέρο , porter. Le tems de la grossesse d'une femme , ou celui pendant lequel elle porte l'enfant dans son sein.

CYPSELE ou CYPSELIS , κυψέλη ou κυψελίς , la cire des oreilles.

CYRSEON , κύρσειον , l'anüs.

CYSTHEPATIQUE , canal par où le pore biliaire décharge une partie de sa bile dans la vésicule du fiel.

Verrheyen , dans son traité sur la bile , renverse le nom , & au lieu d'appeller ce canal *cyst-hépatique* , il le nomme *hépatocystique* , ce qui est mieux. Ce canal n'a pas encore été découvert dans l'homme.

CYSTIQUE , adject. *cysticus* , α , um. Il se dit des arteres & des veines qui se distribuent à la vésicule du fiel.

Les arteres cystiques sont des branches de l'hépatique , qui aboutissent à la vésicule du fiel , & y fournissent du sang. On les nomme *cystiques gemelles*. Les veines cystiques reportent ce qui reste de ce sang dans la veine-porte.

Le canal cystique est un conduit biliaire de la grosseur d'une plume d'oie , qui se joint au canal hépatique , à en-

Viron deux doigts de distance de la vésicule du fiel, les deux réunis formant ensemble le conduit commun ou canal cholodoque.

La bile cystique est celle qui est contenue dans la vésicule du fiel.

D A C

DACRYON, δάκρυον. Ce mot signifie larme, pleurs.

DAMES des eaux. On donne ce nom aux nymphes, qui sont des parties de la génération de la femme.

DARTOS, δαρτός, de δέπω, *excorio*, j'excorie, j'ôte la peau, j'écorche. C'est le nom de la membrane commune des testicules. Cette membrane est une espèce de muscle qui fait rider le scrotum en se contractant : d'où vient qu'on juge de la force, de la vigueur & de la santé d'un homme, quand ses bourses sont courtes, & ses testicules pressés contre ses fesses, parce que par-là on connoît la quantité des esprits dont ils abondent, lesquels accourant par-tout, gonflent les fibres des deux dartos, qui doivent demeurer toujours ridées, parce que ces muscles n'ont point d'autres antagonistes que le poids des testicules, pour contrebalancer leur action.

DÉARTICULATION. Voyez DIARTHROSE.

DÉBILITÉ, *debilitas*, en physiologie, se dit en général des fibres dont le corps humain est composé, qui sont affoiblies par le relâchement de leur tissu, par la trop grande diminution ou le défaut de leur ressort, &c. Voyez FIBRE.

DEBOUT, être debout, se tenir de bout, en physiologie, se dit de l'homme qui est dans cette attitude où le corps est droit sur les pieds.

DÉCHIRÉ, ÉE, adject. *lacer*, *a*, *um* : rompu, inégal. Il se dit de quelques trous de la base du crâne, ainsi nommés parce que leurs bords sont en partie dentelés. C'est dans ce sens que l'on dit : le trou déchiré antérieur, le postérieur de la base du crâne.

DÉCIDENCE, état de décadence des muscles. Voyez TONIQUE (état des muscles).

DECREPITUDE, suite du décroissement de l'âge, qui se fait par degrés, terme de la vieillesse, est l'état de dessèchement de tout le corps, effet inévitable de la vie saine même, en conséquence de laquelle tous les vaisseaux acquièrent un tel degré de solidité, de rigidité, qu'ils font une résistance presque invincible aux fluides qui sont poussés dans leurs cavités, en sorte qu'ils se contractent & se resserrent pour la plupart au point que tout le corps devient aride, sans suc; presque toute la graisse se consume, ce qui faisoit auparavant une grande partie du volume du corps: d'où il résulte que l'on voit sur le dos de la main & au poignet des vieillards, les tendons saillans & recouverts de la seule peau rude, écailleuse. Les cartilages intervertébraux se raccornissent, s'amincissent jusqu'à devenir presque nuls, & laisser les corps des vertèbres se toucher entre eux, ce qui diminue considérablement la hauteur du corps, fait courber en avant l'épine du dos, rend les vieillards comme bossus, en fait des squelettes vivans par un vrai marasme dont la cause est naturelle, & dont la vie dure, laborieuse & trop exercée peut hâter les progrès qui se terminent par la mort: effet naturel de la constitution du corps, dont les parties ayant perdu la flexibilité requise pour entretenir le mouvement qui fait la vie, cessent d'agir & restent dans l'état de repos.

DECROISSEMENT, *decrementum*, παραμικρὸν, diminution du corps humain en hauteur & en substance, état opposé à son accroissement. Voyez ACCROISSEMENT, où l'on explique le décroissement.

DECROITRE. Voyez DECROISSEMENT.

DEDAIGNEUR, nom du muscle abducteur de l'œil.

DEFENSEURS de la virginité, *custodes virginittatis*. On appelle ainsi les muscles *triceps* de la cuisse, parce qu'ils sont serrer les cuisses l'une contre l'autre. Voyez TRICEPS.

DEFERENT, adject. *deferens*, ce qui porte, ou ce qui est chargé de quelque chose. Les canaux déférens sont des vaisseaux qui portent dans les vésicules séminales la semence qui a été séparée dans les testicules. Ce canal naît de l'extrémité interne, ou de la queue de l'épididyme; il marche en remontant avec les nerfs & les vaisseaux spermatiques, & entre dans la cavité du bas-ventre par l'anneau du grand

oblique. C'est dans cet endroit qu'il quitte les artères & veines spermatiques, pour se jeter du côté de la vessie; & lorsqu'il est arrivé à la partie postérieure de son col, il rencontre son semblable, & va parallèlement avec lui, sans pourtant communiquer ensemble. Ces deux canaux grossissent considérablement, & se rétrécissent ensuite pour s'ouvrir chacun de son côté dans les vésicules séminales.

DEGLUTITION, *deglutitio*, de *deglutire*, avaler. La nécessité de la réparation, la saveur agréable des alimens, & l'appétit nous engagent à les faire passer vers le ventricule par l'action du gosier & de l'œsophage, aidée de l'action de la langue principalement. On a nommé cette action *déglutition*. Si les alimens sont désagréables, si on n'en a aucun besoin, toutes les parties s'opposent à leur passage; elles entrent en convulsion, & ils sont rejetés au-dehors.

La langue, après avoir ramassé les alimens de toutes les parties de la bouche, & s'en être chargée, devient un des principaux instrumens de la déglutition; les muscles qui la meuvent & qui sont attachés à sa base, ceux de l'os hyoïde, avec lequel elle a des connexions, entrent en action en même tems; ils tirent sa base en bas & en arrière; par ce moyen l'épiglotte est abaissée, il y a plus d'espace dans le gosier. Dans ce cas l'action du gosier est fort compliquée; les muscles qui élèvent l'os hyoïde & le larynx, portent ces parties en haut & en devant; la langue est appliquée contre le palais, & les alimens passent avec facilité vers le pharynx.

Le voile du palais sert encore beaucoup à la déglutition; il est capable de beaucoup de mouvemens par l'action de ses muscles & de ceux des parties voisines; il s'étend & s'élève en formant un plan oblique qui empêche les alimens de passer vers les narines postérieures & les trompes d'Eustache; & la luette qui est dans son milieu, forme un prolongement utile pour partager les alimens & les faire passer sur les parties latérales de l'épiglotte, dont la configuration paroît propre à ce même usage, & défend ainsi l'ouverture du larynx de toutes les substances qui pourroient s'y introduire. Le voile du palais se relâche ensuite, & se baisse quand les alimens sont entrés dans le pharynx.

Le pharynx est la partie supérieure de l'œsophage; il

forme une cavité presqu'en forme d'entonnoir échancré antérieurement; il est membraneux, & extérieurement il est recouvert d'un grand nombre de muscles.

Le relâchement du pharynx est une disposition naturelle pour recevoir les alimens; il est suffisamment dilaté par l'action de la langue & de l'os hyoïde, & se remplit aussitôt; étant ensuite irrité par la présence des alimens qui le distendent, il entre en action, il se raccourcit & se resserre par l'action de ses muscles qui s'attachent à la base du crâne & de la langue, & que l'on a regardés mal-à-propos comme propres à se dilater. Les alimens passent ensuite vers le bas du pharynx, où le muscle œsophagien dilaté d'abord entre de même en action, & les pousse plus bas vers l'œsophage. Ce canal cylindrique, membraneux, musculueux, humecté de mucofité, dilaté de même par la présence successive des alimens, a une action de haut en bas.

Les alimens ne descendent point vers l'estomac par leur propre poids: cela peut bien y contribuer un peu; mais la déglutition dépend principalement du pharynx & de l'œsophage, qui se mettent en action quand la liqueur ou autre substance a pénétré dans leurs cavités.

Après ce court exposé, on conçoit pourquoi l'aridité des parties est un obstacle à la déglutition, & pourquoi elle est difficile ou dérangée par les maladies de la gorge, l'absence de la luette & le vice de conformation du palais.

DEJECTION, *dejectio*, évacuation des excréments par l'anüs.

DÉLIVRE. Nom de l'arriere-faix. Voyez ce mot.

DELTOÏDE, *δελτοειδης*. Noms que les Grecs ont donné au muscle triangulaire de l'épaule à cause de sa ressemblance avec le Δ ou *delta* des Grecs.

Ce muscle directement opposé au trapeze s'attache à un tiers du rebord antérieur de la clavicule vers sa portion humérale, à l'acromion & à l'épine de l'omoplate, & il s'insère par un tendon fort à la partie moyenne de l'humerus.

L'usage de ce muscle est de concourir à lever le bras.

DÉMANGEAISON, en latin *pruritus*, en grec *κνησμός*, *knismos*, sensation si vive & si inquiète dans quelque partie extérieure du corps, qu'elle nous oblige d'y porter la main pour la faire cesser par un frottement un peu rude & promptement répété.

Il paroît que le prurit consiste dans un léger ébranlement des mammelons nerveux qui ne causent d'abord qu'une sensation agréable. Si à force de se frotter on augmente la démangeaison, d'agréable qu'elle étoit elle dégénere en douleur, parce que le nerf trop tiraillé lorsqu'on se gratte, devient trop tendu & produit ensuite la cuisson.

DEMI, IE, adj. *semi*, qui contient une des portions d'un tout divisé en deux parties.

DEMI-EPINEUX du col, du dos & des lombes. *Voyez* TRANSVERSAIRE-ÉPINEUX du col, du dos & des lombes, ou VERTEBRAUX, (muscles).

DEMI-INTER-OSSEUX de l'index, du pouce. *Voyez* ANTI-THENAR & INTER-OSSEUX.

DEMI-LUNAIRE, adj. *semi-lunaris*, se dit de différentes parties que l'on a trouvé ressembler à une demi-lune ou à un demi-cercle. Les cartilages demi-lunaires ou semi-lunaires de la trachée-artère. *Voyez* TRACHÉE-ARTÈRE.

Les cartilages demi-lunaires du genou sont placés entre l'extrémité du femur articulée avec le tibia.

Les valvules demi-lunaires, ou semi-lunaires, ou sigmoïdes du cœur. *Voyez* CŒUR & SIGMOÏDE.

Le demi-membraneux de la jambe est un muscle long, grele & en partie aponévrotique, situé le long de la partie postérieure de la cuisse. Il est attaché à la tubérosité de l'ischion par un tendon aponévrotique, descend postérieurement le long de la cuisse & va se terminer au haut du tibia, à sa partie postérieure & interne. Il aide à flechir la jambe.

Le muscle demi-nerveux de la jambe a ses attaches fixes à la tubérosité de l'ischion, & confond ses fibres avec la longue tête du biceps environ l'espace de trois travers de doigt; il se porte ensuite le long de la partie postérieure de la cuisse & vers le côté interne du genou, au-dessus duquel il forme un tendon rond & grele qui s'avance en s'élargissant vers le haut de la face interne du tibia, auquel endroit il se termine en se continuant jusqu'à sa crête, environ un pouce & demi au-dessous de sa tubérosité & immédiatement sous le tendon du grêle interne.

L'usage de ce muscle est de concourir à la flexion de la jambe.

Quelques-uns donnent au muscle qu'on vient de décrire le nom de *demi-tendineux*.

Le demi-orbiculaire n'est regardé comme un muscle de la bouche ou des paupieres , qu'autant qu'on considere chaque orbiculaire composé de deux plans semi-orbiculaires.

DÉMONSTRATEUR, *demonstrator*, se dit de celui qui fait des démonstrations anatomiques.

M. Sabatier, Membre de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, donne tous les ans à l'Hôtel des Invalides de Paris un cours d'anatomie, de dissection & d'opérations. J'ai eu l'honneur d'assister à ses sçavantes leçons, & je conserverai toute ma vie pour ce grand homme l'estime la plus parfaite & la plus vive reconnoissance pour les bontés dont il m'a comblé, & pour tous les soins qu'il a pris afin de me faciliter l'étude de l'anatomie & le manuel des dissections.

DÉMONSTRATION, *demonstratio*, se dit de l'exposition anatomique des différentes parties des corps animés. Il signifie aussi un raisonnement qui contient la preuve claire & invincible d'une proposition.

DENT, *dens*, *dentis*, de *edens*, *edentis*, mangeant, parce que les dents servent à manger.

Les dents sont des os d'une nature particuliere, destinés à briser les alimens : elles servent aussi à l'articulation de la voix.

Il faut considerer dans les dents la composition, la figure, le nombre, l'arrangement, l'ordre & le tems dans lequel elles paroissent, & dire un mot des accidens qui leur arrivent. On peut remarquer dans chaque dent trois parties, sçavoir, la couronne, le collet & la racine : la couronne est ce qui paroît hors de la gencive, (ce nom ne convient à la rigueur qu'aux dents molaires). La racine est enfoncée dans l'alveole, & le collet qui est recouvert par la gencive tient le milieu entre les deux autres parties.

La dent est composée de trois substances différentes, l'une qui revêt la couronne extérieurement est très-compacte, très-dure, très-blanche & particuliere aux dents ; elle est connue sous le nom d'*émail* : la seconde, qui est d'un tissu moins serré & d'un blanc sale, est de même nature que la partie compacte des autres os, quoiqu'un peu plus dure. La troisieme ou intérieure, qu'on nomme *la bulbe de la dent*, est d'une substance molle.

Chaque dent reçoit par un trou, qui est à l'extrémité de

la racine, une petite-branche d'une artere, une venule & une fibrille de nerf. Ce trou se ferme dans la vieillesse, & la dent devient alors insensible. La partie extérieure, ou plutôt l'émail, & la partie osseuse des dents ne sont pas sensibles; la sensibilité que les dents éprouvent dans l'agacement ne vient que du tremoussement qui se communique au nerf qui est dans la bulbe. Si cette bulbe vient à être découverte par la carie de la partie osseuse, on est exposé à des douleurs très-vives.

On compte communément dans les personnes qui ont atteint l'âge de vingt-cinq à vingt-huit ans trente-deux dents, seize à chaque mâchoire, sçavoir, quatre incisives à la partie antérieure de la mâchoire : ce nom leur vient de ce qu'elles sont tranchantes & servent à diviser & inciser les alimens; deux dents canines, une à chaque côté des incisives : ces dents sont un peu plus longues, plus arrondies, moins tranchantes que les premières; elles servent à briser les corps solides & durs, on les appelle *canines* à cause de leur ressemblance avec les dents des chiens. On donne aussi aux canines supérieures le nom de dents *aillieres*, parce qu'on s'imagine qu'elles ont du rapport avec les yeux, & qu'il est dangereux pour la vue de les arracher. Ce rapport & ce danger n'ont point de fondement. Mais une chose plus à craindre, c'est en arrachant les dents molaires supérieures, d'emporter avec elles le fond de l'alveole & une lame osseuse très-fine qui garnit en cet endroit le sinus maxillaire, car dans ce cas on déchire la membrane pituitaire; il arrive de-là une inflammation & ulcere à cette membrane; quelquefois elle pousse par l'alveole, & il peut survenir un ulcere carcinomateux, comme on l'a vu arriver souvent.

Enfin il y a dix dents molaires, cinq de chaque côté, elles sont appellées molaires, parce qu'étant plus grosses, plus mousses & plus larges que les autres, ce sont comme autant de meules qui servent à moudre ou à broyer les alimens. Les dents incisives & canines, quelquefois aussi les quatre premières dents molaires n'ont qu'une racine; celles qui les suivent en ont deux ou trois, & même jusqu'à quatre.

Il y a dans la figure & dans l'arrangement de ces dents un art qu'on ne sçauroit assez admirer : pour le comprendre il suffit de faire attention que la mâchoire inférieure est une

espece de levier dont les pointes d'appui sont aux deux extrémités de cette mâchoire , où elles s'articulent avec les os des tempes : les alimens sont la résistance , & les muscles qui élèvent la mâchoire sont la puissance. Les dents molaires qui sont mousses sont plus près du centre de mouvement , & par-là pressent plus fortement que les autres : c'est pour cela que quand on veut casser quelque corps dur avec les dents , on le met entre les dents molaires. Les canines & les incisives ne peuvent pas presser si fortement , puisqu'elles sont plus éloignées du point d'appui , mais elles ont une forme propre à percer & à trancher qui supplée à la force.

L'on a dit qu'il y a communément seize dents à chaque mâchoire : on voit cependant des personnes qui n'en ont jamais que vingt-huit en tout. Les enfans naissent ordinairement sans aucune dent : on dit ordinairement , car on a des exemples d'enfans qui sont venus au monde avec une , deux ou trois , & même avec quatre dents. En rapportant ici l'ordre & le tems dans lesquels les dents paroissent , on suivra la regle commune de leur éruption.

Il est rare que les dents commencent à pousser dès le quatrième ou cinquième mois ; comme il n'arrive guere qu'elles ne viennent qu'à onze ou douze mois , les incisives sortent vers le septième , huitième ou neuvième mois , paroissant alternativement une en-bas & ensuite une autre en-haut.

Quand après ce tems les dents incisives sont poussées , les enfans se reposent pendant un , ou deux , ou trois mois ; & vers le onzième ou douzième mois les dents canines succèdent & viennent tantôt deux en même-tems , ce qui est fort laborieux , tantôt l'une après l'autre. Cela fait douze dents , dont les mâchoires de l'enfant se trouvent garnies à un an. Vers le seizième , dix-septième ou dix-huitième mois paroissent quatre dents molaires , une de chaque côté , en-bas & en-haut , ce sont-là les seize dents avec lesquelles on compte pouvoir sevrer les enfans en sûreté , tant parce qu'ils sont en état de prendre une nourriture plus solide , que parce qu'ils sont à couvert des accidens fâcheux de la dentition , qui arrivent ordinairement à l'éruption de ces dents. Tout le monde connoît l'état où la dentition jette la plupart des enfans : on n'en sera pas surpris , si on fait attention que pour qu'une dent se montre , il faut qu'elle rompe une lame

osseuse qui recouvre l'alvéole, qu'elle perce le périoste & la gencive. Les accidens sont plus ou moins considérables suivant que ces parties sont plus ou moins fermes, & suivant qu'il y a plus ou moins de dents qui se présentent pour sortir en même-tems.

Si elles fussent venues toutes à la fois, les enfans auroient succombé à la douleur : mais l'Auteur de la nature y a pourvu en les faisant paroître à quelque tems de distance les unes des autres. Vers l'âge de deux ans il vient quatre nouvelles dents molaires : quatre autres vers la quatrième ou cinquième année, & encore quatre vers l'âge de sept ans, ce qui fait le nombre de vingt-huit dents avec lesquelles on vit jusqu'à l'âge de vingt, vingt-deux, ou vingt-cinq ans, quelquefois plus tard : & ensuite viennent les quatre dernières dents molaires, qu'on nomme pour cela dents *de sagesse*. On a vu des personnes en qui ces dents ne sont venues qu'à quatre-vingts ans, & même plus tard. Il y en a en qui elles ne paroissent jamais.

Voilà le nombre des dents & l'ordre de leur sortie. On doit sçavoir que vers la huitième, neuvième ou dixième année, quelquefois un peu plutôt, quelquefois un peu plus tard, les dents incisives commencent à tomber pour être remplacées par d'autres dents plus fortes, plus compactes, plus grosses, qui remplissent mieux les alvéoles, & qui par cette raison tiennent plus fortement. Ces dents qui tombent s'appellent dents *de lait*. On voit des personnes à qui les dents canines, & même les quatre premières molaires, tombent aussi pour être remplacées par d'autres qui restent jusqu'à ce qu'elles tombent de vieillesse.

Les dents sont sujettes à beaucoup d'accidens pendant toute la vie : il arrive quelquefois aux gencives, ce qu'on appelle des *fluxions*, qui occasionnent la chute des dents ; quelquefois les dents se carient, c'est-à-dire, se pourrissent par le vice de la limphe qui les arrose, ou par la qualité des alimens dont on fait usage. Les dents sont aussi sujettes à des secousses & à des coups qui peuvent les faire tomber. Mais outre tous ces accidens fortuits qui peuvent faire perdre les dents pendant la vie, on sçait qu'elles tombent aux vieillards : les dents saines se détachent de leurs alvéoles & tombent d'elles-mêmes, sur-tout les incisives, ce qui fait que les

mâchoires se rapprochent , le menton s'avance & s'élève vers le nez & change prodigieusement la physionomie.

On ne sçauroit avoir trop de soin d'entretenir les dents dans la plus grande propreté , sans parler de l'agrément que procurent des dents bien blanches, de leur usage pour l'articulation parfaite de la voix, elles sont d'une nécessité presque indispensable pour la santé : tout le monde sçait qu'une des premières conditions pour se bien porter est de bien digérer ; & pour bien digérer il faut que les alimens aient été préparés dans la bouche par la division & le broyement qu'ils éprouvent de la part des dents. L'on sçait qu'il y a des personnes âgées en qui les gencives se sont tellement durcies qu'elles sont en état de briser des alimens assez durs ; mais outre que ce cas est rare , jamais la gencive ne peut égaler les dents en dureté , & ne peut prendre leur forme , qui est d'un grand secours pour la division des alimens.

Il ne s'agit pas pour entretenir les dents de les laver avec des liqueurs fortes comme on le pratique quelquefois mal-à-propos , on a éprouvé que l'eau-forte dissout l'émail de la dent ; si on se lave donc les dents avec des liqueurs acides , vives & pénétrantes , cela ronge insensiblement l'émail , & bientôt après les dents se pourrissent ; car on sçait par expérience qu'elles se gâtent dès qu'elles cessent d'en être recouvertes. Le meilleur moyen de conserver ses dents , de les entretenir bien nettes , est de n'y laisser aucun reste d'alimens après le repas , d'être attentif à les essuyer le matin avec un simple morceau de linge propre en se levant ; par-là on enlève l'ordure qui a pu s'y attacher pendant la nuit ; on les lave ensuite avec de l'eau pure , à laquelle on ajoute de tems-en-tems quelques gouttes d'eau-de-vie.

Si de bonnes dents sont nécessaires pour se bien porter , comme on vient de le remarquer , des dents bien propres & bien blanches sont aussi une marque de bonne santé & du bon état de l'estomac : car quand la digestion ne se fait pas bien , il remonte toujours de l'estomac des vapeurs d'une mauvaise qualité qui ternissent la blancheur des dents.

Le 25 avril 1761 noble Nicolas Revel , de Lyon , Avocat en Parlement , âgé de 57 ans , vint à l'Hôtel - Dieu de Lyon aux chambres de cinq livres par jour pour être traité d'un carcinome dans la bouche du côté gauche. Il étoit sur-

venu

venu à la suite d'une dent cariée. Le carcinome augmenta de façon que le 25 avril il jettoit considérablement la joue en-dehors, & faisoit remonter les tégumens au-dessus de l'œil gauche, le nez étoit rendu difforme. On tenta d'abord les remèdes généraux, ensuite les emplâtres, les différens cataplasmes, anodins, de rose, de ciguë & les pilules de ciguë. Tout sembloit aigrir le mal. Le malade, après avoir beaucoup souffert, mourut dans l'impossibilité de pouvoir rien introduire dans la bouche, tant le carcinome étoit grand, le 4 septembre de la même année.

DENTÉE, *dentata*. On a donné ce nom à la seconde vertebre du col, à cause de son apophyse en forme de dent. Voyez VERTEBRE.

DENTELE, ÉE, adj. *dentatus, a, um, serratus, a, um*, se dit de certaines parties dont les côtés sont faits en forme de dents ou de petits triangles.

Le muscle grand dentelé antérieur est situé sur la partie latérale de la poitrine. Il vient postérieurement de toute la base de l'omoplate : il s'insere antérieurement aux sept vraies côtes & à la première des fausses par autant de portions distinctes qui ressemblent aux dents d'une scie. Ce muscle concourt à ramener l'épaule en-devant.

Le muscle petit dentelé antérieur est le même que le petit pectoral. Voyez PECTORAL.

Le dentelé postérieur supérieur est situé sous la portion supérieure du rhomboïde. Il part par un tendon large & mince des deux épines inférieures des vertebres du col & des trois supérieures du dos ; & devenant charnu, il s'insere aux secondes, troisiemes & quatriemes côtes proche leur angle par autant d'indentations distinctes. Ce muscle aide à relever les côtes & sert à l'inspiration.

Le dentelé postérieur inférieur est situé sous la portion inférieure du grand dorsal. Il vient par un tendon large & mince qui se confond avec celui du grand dorsal, des trois épines inférieures des vertebres du dos & des deux supérieures des lombes. Ses fibres montant obliquement, deviennent charnues & s'insèrent par quatre indentations à la levre inférieure des quatre dernières côtes. Ce muscle aide à abaisser les côtes & sert à l'expiration.

DENTIFORME. On nomme ainsi l'apophyse odontoïde

de la seconde vertebre du col. *Voyez* ODONTOÏDE.

DENTITION, *dentitio*, *odontophoria*, *odontiasis*, c'est la sortie naturelle des dents qui se fait en différens tems, depuis la naissance jusqu'à l'adolescence. *Voyez* DENT.

DERME, *derma*, *δέρμα*, de *δέρω*, écorcher. Ce mot signifie la peau.

DERMATODE, *δερματοδης*, semblable à du cuir. On donne cette épithere à la dure-mere.

DERMO GRAPHIE, *dermo-graphia*, c'est la partie de la somato graphie qui traite de la description de la peau.

DERMO LOGIE, *dermo logia*, c'est la partie de la somato-logie qui raisonne sur les usages de la peau.

DERMO-TOMIE, *dermo-tomia*, c'est la partie de la somato-tomie qui traite des préparations de la peau.

DERTRON, *δέρτρον*. Fœsius entend par ce mot l'épiploon ou l'abdomen, & Linden s'en sert pour désigner les intestins greles.

DESCENDANT. Il se dit des fibres ou des muscles, ou de quelqu'autre partie que l'on suppose prendre leur origine dans une partie & se terminer dans une autre en s'éloignant du plan horizontal du corps.

L'aorte descendante, l'oblique descendant, la veine-cave descendante, &c. *Voyez* ces mots.

DESIR, *desiderium*. C'est en général le sentiment par lequel nous aspirons à quelque chose que nous n'avons pas, mais que nous souhaitons posséder.

DESIRER. *Voyez* ci-dessus.

DESMO-GRAPHIE, *desmo-graphia*, c'est la partie de la somato-graphie qui traite de la description des ligamens.

DESMO LOGIE, *desmo-logia*, c'est la partie de la somatologie qui raisonne sur les usages des ligamens.

DESMO-TOMIE, *desmo-tomia*, c'est la partie de la somato-tomie qui instruit de la préparation des ligamens.

DIABLE, morceau du diable. C'est le nom qu'on donne au morceau frangé des trompes de la matrice. *Voyez* TROMPES.

DIACHOREME, *diachorema*, *diachoresis*, *διαχόρεμα*, *διαχόρησις*. Ce mot, selon Hyppocrate, signifie toutes sortes d'excrétions; sur-tout celles qui se font par les selles.

DIANCEE, *dianœa*, *διανοία*, l'ame. *Voyez* AME.

DIAPHORESE, *διαφωρησις*, *diaphoresis*, il signifie en général toute évacuation qui peut se faire par l'habitude du corps humain, c'est-à-dire par tous les pores, tant de la peau que de la surface des parties internes exposées au contact de l'air & autres qui n'y sont pas exposées. Ainsi il comprend toute sorte de transpiration, soit celle qui se fait sous forme sensible, soit celle qui est insensible, au moyen desquelles la plus grande partie de l'humeur liscivielle est séparée du sang & des autres fluides; & l'excrétion s'en fait hors du corps comme d'une matière qui est réellement excrémentitielle, & qui ne pourroit pas rester mêlée avec la masse des humeurs sans la vicier & déranger par-là les fonctions. Ce mot vient du verbe *διαφωρειν*, *transmittere*, transmettre d'un lieu à un autre.

DIAPHRAGMATIQUE, adj. *diaphragmaticus*, *a*, *um*, *phrenicus*, *a*, *um*, ce qui appartient au diaphragme, ou ce qui y a rapport. Il s'applique à tous les vaisseaux qui se distribuent au diaphragme.

Les artères & veines diaphragmatiques sont expliquées au mot **DIAPHRAGME**.

Le nerf diaphragmatique est formé de chaque côté par des branches de la seconde, de la troisième & de la quatrième paire cervicale. Dans quelques sujets il n'en reçoit que des deux dernières. Il descend à côté de la carotide & devant la portion antérieure du muscle scalène pour entrer dans la poitrine, en montant sous la sou-clavière, & reçoit dans ce trajet quelques filets de l'intercostal. Ce nerf marche ensuite tout le long du péricarde, recouvert de la plevre jusqu'au diaphragme où il se perd.

Il faut observer qu'il grossit en approchant du diaphragme; que celui du côté droit marche tout le long de la veine-cave, & que le gauche accompagne la veine diaphragmatique qu'on ne rencontre que de ce côté. Le nerf diaphragmatique communique avec le nerf intercostal, ou grand sympathique, & avec les plexus voisins du bas-ventre.

DIAPHRAGME, de *δια*, *dia*, à travers, *φρασσω*, *phrasso*, je ferme, j'entoure. Le diaphragme est un muscle très-large, formant une voûte irrégulière qui tient au bord inférieur de la charpente de la poitrine, & dont toute la convexité est reçue dans cette cavité. On peut considérer dans le

diaphragme deux portions , dont il a plu aux Anatomistes de faire autant de muscles , une fort large qui forme toute la voûte dont on vient de parler , on l'appelle *le grand muscle du diaphragme* ; & l'autre petite , située sur le corps des vertebres , qu'on nomme *le petit muscle du diaphragme*. Ces deux muscles se terminent à une portion aponevrotique assez étendue qui occupe le milieu de la voûte ; on lui donne le nom de *centre tendineux du diaphragme*. Quoique cette division arbitraire ne soit point nécessaire , elle ne laisse cependant pas d'avoir ses utilités dans la description du diaphragme.

Le grand muscle du diaphragme naît du bord inférieur de la charpente de la poitrine , c'est-à-dire du sternum , des dernières vraies côtes , de toutes les fausses & des vertebres. Les fibres charnues qui le composent se portent en maniere de rayons vers le centre tendineux qui les reçoit ; cette aponevrose mitoyenne du diaphragme est fort large , mais très-irrégulière ; elle répond ordinairement à toute l'adhérence du foie & à celle du péricarde ; elle est percée du côté droit pour le passage de la veine-cave.

Le petit muscle du diaphragme est tout situé sur le corps des vertebres , les fibres qui le composent sont ramassées & lui donnent une épaisseur considérable ; le passage de l'aorte forme un écartement très-remarquable vers le milieu de ce muscle & le divise inférieurement en deux portions , qui ont leurs attaches aux vertebres des lombes , & dont la droite est la plus considérable , parce que l'aorte est un peu à gauche ; on donne à ces portions le nom de *jambes* : la droite , qui est non-seulement la plus grosse , mais encore la plus longue , tient au corps des quatre vertebres supérieures des lombes par autant d'expansions tendineuses très-fortes : la gauche naît des trois vertebres supérieures lombaires de la même maniere que la précédente ; les fibres de ces deux portions se croisent au-dessus de l'aorte & embrassent cette artere de maniere que ses battemens ne sçauroient produire un plus grand écartement ; ces deux portions réunies au-dessus de l'aorte souffrent à quelques lignes un autre écartement pour le passage de l'œsophage qu'elles embrassent à-peu-près de la même façon , pour s'insérer ensuite à la portion aponevrotique mitoyenne qui reçoit toutes les fibres rayonnées du grand muscle. Il faut remarquer que le petit muscle du

diaphragme forme un plan continu avec les fibres inférieures du grand , qui ont leurs attaches à la premiere vertebre des lombes , de sorte qu'on doit considerer dans le diaphragme, composé des deux muscles dont on vient de parler, trois ouvertures , dont la plus supérieure laisse passer la veine-cave ; la seconde reçoit l'œsophage avec les deux troncs de la huitieme paire , & la troisieme est pour l'aorte : cette dernière donne aussi passage au principe de l'aigos & au canal torachique. Le diaphragme est encore percé de chaque côté par les deux branches du nerf intercostal.

Le diaphragme qui est recouvert du côté de la poitrine par la plevre , & du côté du bas-ventre par le péritoine , est le principal muscle de la respiration : il s'applanit dans son état de contraction , & augmente par conséquent la cavité de la poitrine en repoussant les visceres du bas-ventre : ils contrebalancent l'action des muscles intercostaux par rapport aux dernières côtes ; ce muscle doit être enfin regardé comme une puissance qui agit sur l'estomac & tous les visceres du bas-ventre , qui sert à la digestion , qui donne du mouvement au chile & aide aux sécrétions. On a dit que le centre nerveux ne descendoit point a cause de ses attaches au médiastin ; mais il est aisé d'observer le contraire dans l'ouverture des animaux vivans.

Le diaphragme reçoit des arteres qui viennent de l'aorte , des mammaires internes , des dernières intercostales , des lombaires ; ses veines vont se rendre à la veine-cave ou aux vaisseaux les plus voisins qu'elle reçoit : ses principaux nerfs sont les diaphragmatiques , qui sont formés par les paires cervicales ; il en reçoit encore de l'intercostal , de la paire vague , des dernières paires dorsales & des lombaires.

Le diaphragme du cerveau , c'est la faux de la dure-mere.

DIAPNOË, διαπνοη, de διαπνέω, transpirer, transpiration.

DIARTHROSE, *diarthrosis*, espece d'articulation ou d'assemblage des os un peu relâchée , & dans laquelle les pieces articulées sont mobiles. Ce mot vient de δια, par, séparément, & de αρτρον, artron, articulation, jointure.

On la divise en énarthrose, arthrodie & ginglyme. Voyez ces mots & le mot ARTICULATION.

La diarthrose synarthrodiale, que l'on appelle aussi *amphiarthrose*, est une espece d'articulation neutre ou douteuse. Elle

n'est pas tout-à-fait diarthrose, parce qu'elle n'a pas un mouvement manifeste; ni tout-à-fait synarthrose, parce qu'elle n'est pas tout-à-fait immobile. Telle est l'articulation des vertebres, des côtes.

DIASPHAGE, *διασφαγη*. Ce mot signifie un intervalle entre deux rochers. Mais Hyppocrate s'en sert pour exprimer l'intervalle ou la distance qui est entre les deux rameaux d'une même veine.

DIASPHYXE, *diasphyxis*, *διασφυγίς*, de *σφυζω*, je frappe. Pulsation d'une artère.

DIASTASE, *diastasis*, *διαστοσίς*, de *δημι*, séparer, séparation. Il signifie l'intervalle qui est entre le cubitus & le radius, ou entre le tibia & le péroné.

Il signifie aussi diastole quand on l'emploie relativement au pouls.

DIASTOLE, *διαστολή*, c'est un terme grec formé du verbe *διαστελλειν*, *dilatare*, dilater, ouvrir, séparer, employé pour signifier la dilatation, la distension d'un vaisseau, d'une partie cave quelconque dans le corps humain, de laquelle les parois s'écartent en tous sens pour en augmenter la cavité. C'est pour exprimer ce changement que l'on dit du cœur, des artères, des oreillettes, des membranes du cerveau, &c. que ces organes sont susceptibles de se dilater, qu'ils se dilatent de telle manière dans tel tems. On dit aussi qu'ils ont un mouvement de systole ou de contraction, & que ces deux mouvemens alternatifs entretiennent la vie de l'animal.

DIASTHESME, *diathesmos*, *διαθεσμός*. Il signifie diaphyse. Voyez DIAPHYSE.

DIAZOME, *diazoma*, *διαζωμα*, le diaphragme.

DICHASTERES, *διχαστῆρες*. Les dents incisives.

DICTYOÏDES, *δικτυοειδής*, de *δικτυον*, un filet, c'est le nom qu'on donne au *rete mirabile*. Voyez ce mot.

DIDYMES, *didymi*, *διδυμοί*, c'est-à-dire jumeaux, ou jumeaux. On donne ce nom aux testicules & à deux éminences du cerveau appelées *testes*.

DIEMERBROEK, (le cervical descendant de Diemberbroek). Diemberbroek professa l'Anatomie dans l'Université d'Utrecht. Il a donné une anatomie du corps humain. Le muscle petit transversaire du col s'appelle autrement le *cervical descendant* de Diemberbroek.

DIETE, *dieta*, *διαίτη*, *diata*, *victus ratio*, manière de vivre. C'est en général une manière d'user avec ordre de tout ce qui est indispensablement nécessaire pour la vie animale soit en santé soit en maladie.

DIEXODES, *diexodos*, *διέξοδος*, de *dia* & *exodos*, est le chemin par lequel une chose passe. Il signifie dans Hippocrate la descente ou sortie des excréments par l'anus.

DIFFLATION, *difflatio*, transpiration.

DIGASTRIQUE, nom de deux muscles ainsi appelés parce qu'ils ont deux ventres. Le mot vient de *dis*, deux fois, & de *gastrop*, ventre.

Le digastrique de la mâchoire inférieure est d'abord charnu en partant de la rainure qui est à la partie latérale interne de l'apophyse mastoïde ; & descendant vers le larynx il devient tendineux & passe à travers le stylohyoïdien & une membrane qui est attachée à l'os hyoïde. Alors il redevient encore charnu & il remonte vers le milieu du bord inférieur de la mâchoire inférieure où il prend son insertion : il est quelquefois accompagné d'un plan de fibres qui s'attache à la partie supérieure de l'os hyoïde.

Le 30 décembre 1763, en disséquant à l'hôtel des Invalides de Paris je trouvai au muscle digastrique de la mâchoire inférieure deux héparations ou deux branches bien formées, plus minces, mais plus larges que les deux autres corps charnus de ce muscle. Il y en avoit une inférieure & l'autre supérieure ; mais la partie charnue de ces deux branches venoit se porter jusqu'à la partie moyenne du mylo-hyoïdien, & les portions tendineuses sortoient du tendon du muscle digastrique gauche.

Le digastrique de la tête est un muscle plus ou moins distinct, situé à la partie moyenne & postérieure du col. Il s'attache aux apophyses transverses de la troisième, quatrième, cinquième & sixième, & quelquefois à la quatrième jusqu'à la septième vertèbre entre le long dorsal & l'épineux du dos. Ces quatre plans de fibres se réunissent & forment une espèce de ventre, situé le long de la partie interne & inférieure du complexus. Ces fibres charnues deviennent peu-à-peu tendineuses, puis charnues & s'insèrent à côté de la tubérosité de l'occipital au-dessous du trapeze.

DIGERER. Voyez DIGESTION.

DIGESTEUR. C'est un instrument ou un moyen artificiel qui sert à digérer ou à dissoudre les mets hors de l'estomac & suivant une voie analogue à celle de la digestion des animaux.

DIGESTION, *digestio*. Nous ne parlerons pas ici de la première digestion appelée *mastication* (voyez ce mot), ni de la déglutition dont nous parlons dans son article. Mais il s'agit ici de la digestion proprement dite, c'est-à-dire celle qui s'opère dans l'estomac & dans les intestins; & pour ne pas faire de répétition, nous renvoyons la description de ces organes & des sucs qui leur sont propres chacun à leurs articles. Voyez ESTOMAC, INTESTINS, BILE, SUC GASTRIQUE, PANCRÉATIQUE, INTESTINAL, &c.

La digestion est une fonction naturelle dont l'effet le plus sensible est le changement des alimens en chyle & en gros excréments; changement opéré principalement dans l'estomac & dans les intestins.

Comme les alimens séjournent dans l'estomac, comme ils y reçoivent une préparation particulière, & qu'ils en sortent entièrement changés, on a regardé l'estomac comme le lieu principal de la digestion, quoique cependant elle ne soit accomplie que dans les intestins.

L'action du ventricule contribue beaucoup à la digestion; les maladies de ce viscère le démontrent. Mais comment cette action opère-t-elle sur les alimens pour les charger? Il faut avoir égard à toutes les fonctions du ventricule, examiner si elles concourent à une même action en même-tems, ou si elles ont seulement lieu dans des circonstances particulières.

Les anciens croyoient que l'estomac changeoit & digeroit les alimens par une faculté concoctrice; les modernes n'ont pas adopté cette faculté imaginaire, ils ont eu plus d'égards aux actions des parties, & on peut réduire leurs sentimens sur l'action du ventricule à quatre principaux, la fermentation, la pourriture, la trituration & la dissolution. Quelques auteurs ont admis dans l'estomac des substances propres à exciter une fermentation capable de décomposer les alimens & de les changer en chyle. Si on entend par fermentation un mouvement tumultueux, semblable à celui qui arrive par le mélange d'un acide & d'un alcali, on ne trouve dans l'estomac aucune matière qui ait l'un de ces caractères, & dans

ce sens elle ne peut avoir lieu ; mais si l'on entend par fermentation un mouvement spontané qui soit la suite du séjour & de la macération des alimens dans un lieu chaud & humide , nous conviendrons que les alimens dont nous usons peuvent éprouver ce mouvement. Quand on mange peu & que la digestion se fait bien , on apperçoit à peine aucune marque de cette saveur aigre qui se fait sentir quand on rejette les alimens pris en trop grande quantité , & qui est la preuve d'un mouvement spontané commençant.

Le mouvement spontané est utile pour procurer une dissolution parfaite des sucs qui forment le chyle ; il cesse lorsque le suc de l'estomac pénètre les alimens , & s'il arrive un certain degré de fermentation , il y a alors des rapports presque ardens & des indigestions ; d'ailleurs le changement dépend souvent de la nature des alimens dont on use.

Les alimens en séjournant dans l'estomac prennent une odeur aigre & assez forte ; & comme cette odeur est la suite d'un mouvement spontané , on a cru que la pourriture étoit plus propre à décomposer les alimens & à opérer la digestion. Les viandes dont nous usons tendent à la vérité à la pourriture par un léger mouvement spontané ; mais l'action de l'estomac & la filtration continuelle des nouveaux sucs empêchent une putréfaction parfaite. Elle seroit nuisible si elle avoit lieu , & on peut remarquer que quand on use d'alimens qui sont atteints de pourriture , on éprouve des nausées , des vomissemens , des douleurs de colique , des indigestions & des ardeurs d'entrailles. La pourriture n'est donc pas un des agens de la digestion dans l'estomac , & elle ne peut avoir lieu sans être nuisible ; il n'en est pas de même d'une légère disposition à la pourriture par un mouvement spontané , elle peut être utile pour une digestion parfaite.

Ceux qui ont eu égard à l'action des solides ont pensé que les alimens éprouvoient de la part de l'estomac une action particuliere & une trituration. On ne peut reconnoître dans le ventricule une action assez forte pour triturer & broyer les alimens , & dès-lors il n'y a point de trituration , à moins qu'on ne donne ce nom aux mouvemens continuels que ce viscere a sur ce qu'il contient , & qui sont aidés par l'action du diaphragme , des muscles & de l'abdomen , des gros vaisseaux & des viscères voisins. Cette action organique

fait passer les alimens dans les intestins, elle empêche leur séjour, elle les attendrit peu-à-peu en les pressant; elle sert à les mieux pénétrer des liqueurs, & elle les dispose à l'expression des sucs qui doivent former le chyle. Cette action, quoique médiocre, aide beaucoup à la digestion des alimens solides, & elle doit être aidée par d'autres causes.

Quelques Auteurs ayant égard seulement aux liqueurs continuellement filtrées dans l'estomac & dans les intestins, ont cru devoir négliger la trituration, & attribuer plutôt la digestion à la dissolution des alimens par ces liqueurs. On ne peut douter qu'elles ne servent à dissoudre, à attendrir & à macérer les alimens; le suc gastrique est fort analogue à la salive, un peu de bile peut même remonter par le pylore pour aider son action sur les parties grasses des alimens; ainsi ces liqueurs servent à la digestion en pénétrant les alimens, & ce seroit à tort qu'on leur supposeroit une qualité fort active.

Ce qui vient d'être dit peut servir à faire connoître que la digestion est une fonction composée qui a besoin du concours de plusieurs causes; & si on examine ce qui se passe dans l'estomac, on verra 1°. que les alimens sont en fermés dans un lieu chaud & humide, où ils sont pénétrés par les sucs de l'estomac & par la salive. 2°. Ils y éprouvent un mouvement spontané par lequel il tendroient selon leur nature à fermenter, à s'aigrir, à s'alkaliser ou se pourrir, si l'action des parties & le renouvellement des liqueurs n'empêchoient ces changemens. 3°. L'air avalé & mêlé avec les alimens & celui qui y est contenu se développe par la chaleur & l'humidité, & en se dégageant il aide la désunion des substances alimentaires; l'air revient souvent dans la bouche quand on a trop mangé, il distend l'estomac dans le tems de la digestion, il est donc un des agens nécessaires pour l'opérer. 4°. L'action de l'estomac y contribue beaucoup, ses fibres irritées par la présence des alimens tendent à la contraction, elles agissent sur les alimens & les poussent vers le pylore; & si cette action est empêchée par une trop grande distension, les alimens séjournent & s'y conservent presque sans se digérer. L'action du diaphragme, des muscles, du bas-ventre & des viscères aident encore celle du ventricule.

Les alimens ayant éprouvé l'action de ces différentes causes

se réduisent en une pâte molle & fluide , qui est déterminée peu-à-peu par la pression simultanée de toutes les parties vers le pylore , & de-là dans les intestins , où elle subit les derniers changemens.

Les alimens ayant passé de l'estomac dans le duodenum , ils séjournent dans sa cavité , ils y sont pénétrés par la bile & le suc pancréatique , & l'action des muscles du bas-ventre , du diaphragme , des viscères & de l'intestin même contribue au mélange parfait de ces liqueurs avec les alimens , & y produit des changemens qui les disposent à fournir le chyle par la moindre pression qu'ils éprouvent en parcourant le canal intestinal.

Ce canal a-t-il une action particulière , ou son action dépend-elle de l'action des muscles du bas-ventre & du diaphragme ? on ne peut douter que ce canal ait un action propre : il a des fibres musculaires qui tendent à la contraction ; étant irritées par la présence des alimens ou de l'air , sa longueur & son diamètre doivent être diminués par la contraction de ces fibres ; les intestins irrités sur un animal vivant donnent des signes de contraction , & le mouvement qui en résulte quand il se fait du pylore vers l'anüs est nommé péristaltique.

L'action des fibres longitudinales tend à redresser le canal & peut fournir par-là au chyle plus de facilité pour passer dans les vaisseaux lactés, elle tend à redresser l'action des fibres circulaires, & diminuant son diamètre, procure l'expression du chyle. Cette action se passant successivement d'une partie à une autre excite la sécrétion du suc intestinal , fait avancer les alimens sur lesquels elle agit & chasse en avant le résidu des matieres ; elle est aidée par l'action de toutes les parties voisines.

Quoiqu'il y ait dans les intestins un mouvement de haut-en-bas , il ne paroît pas qu'il y ait un mouvement contraire ; ce mouvement répugne à la structure des parties , & il n'a lieu que par l'action convulsive des muscles du bas-ventre qui font remonter les alimens vers le ventricule ; quelques obstacles dans le canal intestinal peuvent encore y donner lieu.

Les alimens en parcourant le canal intestinal éprouvent son action dans chaque partie ; la membrane interne ridée

les retient un peu , ils sont plus pressés. Le suc intestinal est filtré avec d'autant plus d'abondance ; la présence de la bile & du suc pancréatique produit un léger mouvement spontané par lequel l'air se dégage , les alimens sont réduits en pulpe de couleur cendrée blanchâtre , & le chyle s'en sépare facilement.

La pulpe alimentaire étant continuellement pressée , les sucs gras & gélatineux battus avec l'huile & l'eau prennent une forme commune , ils blanchissent comme de l'émulsion ; les sucs gras prennent particulièrement la forme de globules , & les sucs gélatineux dissous dans les liqueurs aqueuses servent de véhicule au chyle ; cette opération naturelle est nommée chylicification.

Si on considère le chyle , on voit que c'est un suc blanc , doux , oléagineux & aqueux , exprimé des alimens avec lesquels il conserve quelques rapports , & qui paroît avoir de l'analogie avec le lait. En l'examinant au microscope on y découvre un véhicule aqueux qui forme la plus grande partie , des molécules jaunâtres , enfin des globules transparens & huileux.

L'examen des substances végétales & animales dont nous avons fait voir qu'elles sont très-propres à former le chyle ; lorsqu'elles ont été mâchées , atténuées , pénétrées par les différentes liqueurs , elles fournissent par expression un suc blanc qui paroît encore plus blanc en avançant dans les vaisseaux lactés. Ce suc est ensuite changé par l'action des vaisseaux , & il devient la matière de la nourriture & de toutes les filtrations.

L'action du canal intestinal & de toutes les parties sur les alimens est encore utile pour le passage du chyle dans les vaisseaux lactés , dont les orifices très-étroits sont continuellement ouverts dans l'intérieur du velouté. Ces vaisseaux valvulaires devenus ensuite plus considérables , vont s'aboucher aux glandes du mésentère , d'où ils sortent plus gros & en plus petit nombre , pour aller se terminer au réservoir du chyle.

Le mouvement du chyle dans ces vaisseaux se fait des intestins vers le réservoir , & il paroît dépendre principalement de l'action propre de ces vaisseaux qui prennent les liqueurs par résorption , & qui tendent à se vider , quoique l'animal soit mort.

Le chyle entré dans les vaisseaux lactés, ne peut revenir sur lui-même, les valvules s'y opposent. Celui qui entre continuellement, sert à la progression de celui qui est déjà entré; & l'action des vaisseaux, aidée de celle des arteres voisines, le fait avancer vers le réservoir.

Les matieres grossieres ne peuvent pénétrer les orifices étroits de ces vaisseaux; les matieres acres les resserrent: d'où il suit que l'action des remedes irritans se passe dans le canal intestinal, & qu'ils n'entrent point, ou du moins en petite quantité, dans l'intérieur du corps. On peut cependant excepter certaines substances qui pénètrent par leur figure ou par leur poids, comme le mercure, &c.

Les veines mésentériques paroissent aussi propres à pomper une partie des fluides contenus dans les premieres voies.

Le chyle, en traversant les glandes du mésentere, y est délayé & mêlé avec la liqueur qui suinte dans les glandes spongieuses; de-là il passe dans le réservoir & dans le canal thorachique, situé sur le corps des vertebres du dos, entre la veine azygos & l'aorte; & parvenu au haut de la poitrine, il gagne la partie postérieure de l'œsophage, & se contournant un peu, il va déposer le chyle dans la veine sous-claviere gauche, avec laquelle il s'abouche par le moyen d'une valvule disposée de façon que le sang ne peut y pénétrer.

La disposition des valvules de ce canal, l'action des vaisseaux voisins, la pression latérale d'un des piliers du diaphragme & de l'aorte, le mouvement du poumon & des arteres intercostales, enfin l'action propre du canal, font remonter la liqueur contre son propre poids.

Lorsque les vaisseaux lactés ne servent plus au transport du chyle, ils donnent passage à la lymphe.

Le résidu des alimens, composé de parties grossieres, tenaces & fibreuses, que la mastication & la macération n'ont pu diviser, d'une portion de bile dégénérée & devenue fétide par son séjour & par la chaleur, & d'un peu de mucus, est porté, après l'expression du chyle, vers les gros intestins pour être ensuite expulsé.

L'air paroît beaucoup contribuer à la progression du résidu des alimens vers l'anús; les intestins en sont toujours remplis; & comme ils forment des tuyaux coudés, dans lesquels

les alimens montent & descendent alternativement, ils surpasseroient difficilement ces obstacles, si l'air n'y contribuoit. Cet air tend naturellement vers le bas, & il ne sort qu'après avoir poussé le résidu des alimens dans le rectum.

Les gros intestins different des greles, 1^o. par la tunique musculaire, dont les fibres longitudinales sont réunies en trois bandes disposées latéralement, excepté au rectum; 2^o. les membranes nerveuses & veloutées forment intérieurement des rides plus grandes & des especes de poches qui retardent le cours des matieres, & les empêchent de revenir; 3^o. il y a, au-dessous de la membrane interne, des glandes solitaires qui fournissent une humeur muqueuse, particulièrement vers le rectum. Ils ont peu de vaisseaux lactés; il y en a cependant assez pour que l'on puisse nourrir quelqu'un par cette voie avec des lavemens nourrissans: les veines peuvent aussi y contribuer. Ces intestins sont moins sensibles que les intestins greles.

La masse des alimens parcourt lentement les gros intestins; le chyle en est séparé autant qu'il est possible, & le résidu devient fétide, se pourrit, se durcit, & se moule sur la figure de l'intestin.

Ce résidu, après avoir un peu séjourné dans le cœcum & dans le commencement du colon, remonte par l'action des parties, & particulièrement par celle des fibres longitudinales; & après avoir passé de cellules en cellules, va s'amasser dans l'intestin rectum, où il se met en masse. Le mouvement de contraction du colon se fait appercevoir dans les douleurs de colique. Les matieres fécales, parvenues dans le rectum plus large, plus épais, susceptible de beaucoup de dilatation, recouvert d'un enduit muqueux, froncé dans son extrémité, terminé par des fibres circulaires, séjournent dans la cavité, jusqu'à ce que leur quantité & l'irritation qui en résulte, avertissent de la nécessité de les déposer. Alors les muscles du bas-ventre & le diaphragme aident l'action du rectum; l'anus relâché & comme forcé, le mucus facilite le passage, & les excréments pressés sont expulsés. Après cette expulsion, l'action des parties cesse, la membrane interne se resserre par sa contractilité, & les sphyncters avec les releveurs resserrent l'anus & empêchent une continuelle issue des matieres. Si on fait

effort pour résister à l'irritation du rectum , il arrive alors de la part de cet intestin une action si forte , que la résistance des sphyncters est vaincue , & les excréments sortent involontairement. Cette nécessité est utile pour prévenir un long séjour des excréments & leur dureté qui pourroit avoir lieu au point d'empêcher leur issue , ou de procurer le déchirement des parties.

Les matieres fécales sont le résidu des parties solides des alimens pénétrés de bile , du suc pancréatique & du suc intestinal ; elles tendent à la pourriture ; & plus la bile sera âcre , plus les excréments auront d'odeur & se déposeront avec facilité.

Quand la digestion est bien faite , les matieres sont plus solides & en moindre quantité , & réciproquement.

DIGITAL , LE , *digitalis* , le : qui a de la ressemblance aux doigts.

M. Disdier donne le nom de *digitale* à l'apophyse coracoïde de l'omoplate , parce qu'elle a la figure d'un doigt courbé.

Les empreintes digitales de l'os coronal sont dans la face interne de cet os , des enfoncemens inégaux , semblables à ceux qui résulteroient de l'impression de l'extrémité des doigts sur la cire molle.

DIGITATION , terme dont on se sert pour exprimer la maniere dont deux muscles dentelés par leur extrémité opposée s'endentent l'un dans l'autre , à-peu près de même que les doigts des deux mains , lorsqu'on les place les uns entre les autres.

Il y a plusieurs muscles du col , dont les attaches sont par digitations aux apophyses , soit transverses , soit épineuses des vertebres.

DILATATEUR , qui dilate , qui tend à donner du large. On a donné ce nom à quelques muscles.

Le muscle dilatateur antérieur du larynx naît de la partie antérieure du cartilage cricoïde ; & se portant obliquement , en s'éloignant de son semblable , vers le thyroïde , il s'insere au bord voisin de ce cartilage. Ce muscle porte le thyroïde en devant , & allonge par conséquent la glotte.

Le dilatateur postérieur du larynx naît de la face postérieure de la grande apophyse du cartilage cricoïde , & se

porte obliquement vers la pointe inférieure de l'angle que forment les faces latérales & postérieures du cartilage arythénoïde. Ce muscle & son semblable éloignent les arythénoïdes du thyroïde, & donnent plus de largeur à la glotte, en écartant les deux arythénoïdes.

DILATATION, *dilatatio*, *ενρυσμός*, *ανευρυσμός*, *διενρυσμός*. Dans l'œconomie animale, c'est la même chose que diastole. *Voyez* ce mot.

DIONYSISQUES, *dionysisci*, *διονυσισκαπι*. Ce sont deux éminences osseuses, situées auprès des tempes, que l'on appelle *κεράτα*, cornes, de *Διόνυσος*, Bacchus, que les Poètes représentent avec des cornes.

DIOSCURES, *dioscuri*, *δίδσκοι*. Cassius Prob. donne ce nom aux parotides, à cause que, selon lui, elles prognostiquent la guérison d'une maladie aiguë, comme l'apparition des *Dioscures* ou de Castor & Pollux présageoit le beau tems aux Matelots.

DIPLOÉ, *διπλὴ*, de *διπλούς*, *diplous*, double, en latin *meditullium*. Le diploé est une substance spongieuse, qui sépare les deux tables du crâne, & forme avec elles le crâne.

La substance du diploé étant spongieuse, s'imbibe aisément du sang, & se trouve partagée en une infinité de petites cellules de différentes grandeurs, qui reçoivent les petites branches des arteres de la dure-mere, & donnent issue aux petites veines qui vont se rendre dans les sinus.

DIPSE, *διψα*. Ce mot signifie soif. *Voyez* SOIF.

DIRECTION, *directio*. Il se dit de la marche d'une fibre ou d'un muscle, par rapport aux différens plans du corps.

DISCOIDES, *δισκοειδής* : qui est rond comme un disque. Aëtius donne cette épithète au crystallin.

DISSECTION. Ce mot, pris dans son sens particulier, se dit d'une opération d'anatomie, par laquelle on divise, au moyen de différens instrumens propres à cet effet, les parties solides des corps animés dans des cadavres propres à ces usages, pour les considérer chacune à part : d'où il suit que la dissection a deux parties, la préparation qui doit suivre l'examen, & la séparation. L'examen est une recherche exacte & une étude réfléchie de tout ce qui appartient

partient aux différentes parties du corps humain. Cet examen a pour objet la situation de ces parties, leur figure, leur couleur, leur grandeur, leur surface, leurs bords, leurs angles, leur sommet, leur division, leur connexion, leur tissu, leur structure, leur distinction, leur nombre, &c.

Le but des dissections est différent, suivant les différentes personnes qui les pratiquent, les unes ne cherchant qu'à s'instruire, & d'autres à porter plus loin les connoissances acquises sur les parties solides. La fin des dissections doit être, ou de se procurer des moyens plus sûrs pour connoître les maladies, ou au moins d'entendre mieux le jeu & la mécanique des parties solides que l'on disèque. La dissection considérée sous ces deux points de vue, demande différentes connoissances sur l'état le plus ordinaire des parties, sur les variétés dont elles sont susceptibles, les especes de monstruosités dans lesquelles elles dégènerent, la manière dont elles sont affectées dans les maladies.

Des instrumens dont on se sert dans la dissection, les uns sont pour faire appercevoir les parties invisibles à la simple vue, tels que le microscope, la loupe, &c. les autres sont destinés aux operations, tels sont les scalpels, les ciseaux, les pincés, les errines, les seringues à injection, les chalumeaux, le névrotome, les tenailles, l'éteau, le maillet, les cloux, le foret, les limes, les scies & plusieurs autres.

Au mot MYOTOMIE, on a donné la maniere de préparer les muscles; au mot INJECTION, on a parlé des moyens faciles d'injecter; & au mot OUVERTURE, on a donné la méthode d'ouvrir les cadavres: ici on expliquera les moyens de préparer les autres parties du corps humain.

De la maniere de préparer la peau.

La peau est la membrane qui recouvre toutes les parties du corps. Les quatre membranes qui la composent peuvent se préparer de maniere à les rendre toutes sensibles.

L'épiderme qui est la premiere, se sépare par différens moyens: telles sont la chaleur, la macération, la corruption, &c. La maniere la plus prompte pour le séparer, c'est la brûlure. Pour cet effet, on trempe la partie dont

on veut séparer cette membrane , dans de l'eau bouillante ; & on la retire un moment après : alors on voit que l'épiderme se sépare de lui-même.

Si on veut en séparer une grande partie dans tout son entier , on étendra la peau bien dégraissée sur une planche , l'épiderme étant en dehors ; on plongera le tout dans l'eau bouillante , laquelle détachera l'épiderme & le corps muqueux de la peau , de telle sorte qu'on les pourra séparer facilement avec le manche d'un scapel émoussé , qu'on séparera ensuite la cuticule d'avec le corps réticulaire , de la même façon que nous venons de dire ; si l'on veut , on laisse ces deux parties encore attachées à une partie de la peau.

Pour détacher l'épiderme par la putréfaction d'avec les parties qui sont au-dessous , on n'a qu'à garder long-tems le Sujet : alors souvent les ongles se détachent avec la cuticule.

A l'égard de la membrane mammillaire , elle est si adhérente à la peau , qu'on ne sçauroit la détacher ; mais on l'apperçoit sensiblement aux extrémités des doigts de la main , lorsqu'on a ôté l'épiderme & le corps muqueux. On la voit encore mieux sur la surface de la langue , & sur-tout sur celle du bœuf , après qu'on l'a fait bouillir.

Outre ce que nous venons de dire , on peut passer la peau humaine , de même que celle des autres animaux , & la conserver avec toutes ses parties.

Lorsqu'on veut conserver la peau de cette façon , soit injectée ou non , on a soin d'ôter toute la graisse ; ensuite on fait une lessive avec deux livres ou plus de sel commun , quatre onces de vitriol romain , & huit onces d'alun. Vous faites fondre le tout dans une quantité suffisante d'eau qui soit presque bouillante. La lessive étant faite , on y plonge la quantité de peau qu'on s'est proposé de passer. On l'agite pendant l'espace d'une demi-heure , après quoi on la laisse tremper vingt-quatre heures dans la même eau ; ensuite vous la changez d'eau , pour la faire retremper dans une nouvelle lessive pareille à la première , & avec les mêmes précautions. Vous connoissez que cette peau est passée en soufflant dessus. Si elle blanchit c'est une preuve qu'elle est passée. On la laisse cependant encore deux jours dans la lessive , après quoi on l'expose à l'air dans le tems qu'il fait un beau

soleil , évitant que les rayons ne donnent dessus pendant qu'elle séchera. On aura soin de lui donner la forme qu'on voudra qu'elle prenne.

A l'égard de la membrane cellulaire, on ne peut la conserver que lorsqu'elle est détendue par le moyen de l'air & qu'elle est dépourvue de presque toute sa graisse. La partie la plus propre pour cette préparation est la membrane qui revêt le scrotum , connue sous le nom de *dartos*.

Préparation des parties contenues dans le bas-ventre.

Préparation du péritoine.

Après avoir disséqué les muscles du bas-ventre de la manière qu'on l'a enseigné , on détachera les muscles , & principalement le transverse qui se trouve très adhérent au péritoine , & sur-tout par sa partie aponévrotique : observant de ne point percer le péritoine. Vous dégagerez ensuite les vaisseaux umbilicaux , qui sont chacun dans autant de replis de ce sac membraneux , & les viscères qui se trouvent hors du sac du péritoine , tels que les reins , les capsules atrabillaires , &c. qui sont aussi enveloppés de son tissu cellulaire. Toutes ces parties étant mises à découvert , on les rendra les plus apparentes qu'il sera possible , en ôtant le tissu cellulaire dont on vient de parler , observant de conserver tous les différens prolongemens que le péritoine produit , & sur-tout ceux qui sortent du ventre par les anneaux , & ceux qui passent sous les arcades crurales. Enfin , si on veut suivre tous les différens replis que le péritoine produit du côté de son intérieur , on peut alors , en prenant beaucoup d'attention & de patience , démontrer que tous les viscères de l'abdomen sont hors du sac du péritoine.

La manière d'examiner la situation des principaux viscères du bas-ventre , qui se trouvent renfermés dans le péritoine.

La préparation du péritoine étant faite , on procède à l'ouverture de ce sac , par laquelle on découvre tous les viscères du bas-ventre qui y sont contenus.

L'épiploon est la première partie qui se présente alors.

Après que l'on a examiné sa figure, sa grandeur & sa position, on peut le souffler pour en montrer les deux lames, ce qui se fait au moyen d'un chalumeau que vous glissez derrière la veine-porte, dans une ouverture qui, après avoir communiqué dans le petit épiploon, passe jusqu'au grand; de façon que le grand & le petit épiploon se trouvent gonflés, lorsqu'on y a insinué de l'air.

Après l'examen de l'épiploon, on viendra à celui de l'estomac. Cet examen consiste à observer sa vraie figure, sa situation, ses orifices, ses connexions, & les différentes parties dont ce viscère se trouve composé. On considérera ensuite l'intestin duodenum, qui se trouve en partie caché par le colon qu'il faudra détacher & soulever un peu pour voir la position du duodenum, ses courbures, & l'endroit où il se termine. On n'oubliera pas de remarquer l'espace triangulaire, dans lequel presque tout cet intestin se trouve logé. Enfin on observera ses tuniques, les embouchures du conduit cholique & du pancréatique, ses glandes & ses valvules.

On aura les mêmes attentions dans tout le reste du canal intestinal, examinant tous les intestins séparément les uns des autres, & remarquant ce que chacun d'eux peut avoir de particulier. Au reste on a le soin de les nettoyer avec de l'eau tiède, que l'on y pousse à plusieurs fois avec une seringue. Souvent aussi on se sert de la macération, pour mieux voir toutes les parties dont ils sont composés.

Le mésentère s'apperçoit aisément, quand on a un peu soulevé les intestins grêles, & que l'on écarte alors pour découvrir tous les vaisseaux sanguins, lymphatiques & nerveux, ainsi que les glandes qui sont parsemées dans toute l'étendue du mésentère. Lorsqu'il s'agit de disséquer toutes ces parties, il faut y travailler avec beaucoup d'adresse, d'attention & de lenteur, sans quoi l'on risque de détruire des parties si délicates.

Si l'on veut considérer après cela le pancréas dans sa situation, il faut déchirer la lame antérieure de l'épiploon, & soulever l'estomac, sous lequel se trouve le pancréas, dont l'une des extrémités regarde la petite courbure de l'intestin duodenum, & l'autre la concavité de la rate.

On découvre son conduit excréteur, en séparant légèrement à droite & à gauche les petites glandes dont il est composé.

L'examen de la forme extérieure, de la situation de tous les viscères du bas-ventre étant scrupuleusement fait, on passe à la préparation particulière de chaque viscère : on en parlera dans son tems.

La maniere de préparer les vaisseaux mésentériques.

On sçait que le mésentère est cette membrane qui sert à lier presque tous les intestins, & qui se trouve formée par deux feuillets qui ne sont que la continuation du péritoine. Ces deux feuillets renferment tous les vaisseaux qui vont se ramifier sur les intestins, excepté ceux de l'intestin duodenum. Les vaisseaux mésentériques occupent avec le mésentère une grande partie du ventre, de sorte que, pour pouvoir examiner à son aise les viscères du bas-ventre & leurs vaisseaux, on est souvent obligé de commencer par disséquer les vaisseaux mésentériques, & sur-tout lorsque le sujet a été injecté. Avant que d'entreprendre la préparation des vaisseaux mésentériques, il faut être pourvu d'une paire de ciseaux pointus, & dont les lames soient fort étroites & bien tranchantes, de scalpels à lancette, & de pinces dont les bouts soient aussi fort étroits; munis de ces instrumens, vous commencez du côté gauche, à l'origine du mésentère, qui est vers la fin du duodenum; vous pincez les petites membranes, la graisse & les glandes, & vous les coupez, soit avec les ciseaux, soit avec les scalpels.

Par cette manœuvre, vous dépouillez entièrement les vaisseaux mésentériques, vous les rendez les plus propres qu'il est possible, & vous continuez de même jusqu'à la fin du mésentère; ensuite vous détachez les intestins des vaisseaux mésentériques, ce qui vous donne une grande facilité pour travailler les autres parties contenues dans le bas-ventre.

Tous les vaisseaux mésentériques étant disséqués, vous renversez l'estomac, sous lequel vous trouvez le tronc cœliaque qu'il faut dégager des membranes & de la graisse dans laquelle il est enveloppé. De-là vous passez aux bran-

ches de ce tronc , & vous suivez toutes les distributions qui se portent au foie , à la rate & à l'estomac ; puis vous dégagez la veine-porte , les vaisseaux biliaires & le conduit pancréatique.

A mesure que vous ôtez des glandes , des membranes & de la graisse , vous découvrez l'aorte & la veine cave inférieure , qui se trouvent bientôt suivies des vaisseaux émulgens & du commencement des vaisseaux spermatiques , auxquels il faut faire attention , par rapport à leur extrême finesse ; vous les conduisez jusqu'aux anneaux dans l'homme , & jusqu'aux trompes & aux ovaires dans la femme.

Enfin la préparation des vaisseaux du bas-ventre sera terminée par celles des vaisseaux qui se distribuent aux parties contenues dans le bassin , observant de ménager dans la femme les parties qui dépendent de la matrice , & dans l'homme les vésicules séminaires & les vaisseaux déférens.

De la préparation de l'estomac & des intestins.

Si on veut examiner en particulier la structure de l'estomac & celle des intestins , il faut détacher du sujet la partie sur laquelle on veut faire l'examen ; après quoi vous injectez plusieurs fois de l'eau dans sa cavité , afin de la bien nettoyer ; vous la considérez ensuite , pour voir tout ce qui peut y avoir du rapport : mais comme la petitesse d'un grand nombre de parties qui entrent dans la composition de celle que vous examinez , les dérobe souvent à cette simple préparation , on est alors obligé , pour rendre les objets plus sensibles , de faire macérer la pièce dans l'eau tiède pendant plusieurs jours , ayant soin de changer l'eau chaque jour ; de cette façon , à l'aide d'une bonne loupe ou du microscope , vous appercevez des objets qui eussent été absolument invisibles sans de tels secours.

Lorsque vous voudrez préparer les uniques , soit de l'estomac , soit des intestins , il faudra prendre une portion de votre pièce , & la mettre dans l'eau bouillante , ou verser cette eau sur la partie. Par ce moyen , vous aurez la facilité , en raclant , de détacher ces membranes les unes des autres , & vous pourriez alors en examiner la structure séparément.

Quant aux muscles qui se trouvent à la marge de l'anüs : lorsqu'on veut les préparer , la peau & la graisse étant ôtées , on découvre aisément les fibres circulaires du sphincter & celles des releveurs , qui sont presque perpendiculaires ; on apperçoit en même-tems les muscles de la verge.

La maniere de préparer les parties de la génération dans l'homme , & celles qui sont dans la femme.

Préparation des parties génitales de l'homme.

Il y a deux méthodes pour préparer les parties génitales de l'un & de l'autre sexe : la premiere méthode & en même-tems la plus convenable est celle où l'on prépare les parties dans leur place ; mais comme dans cette façon peu de personnes peuvent les appercevoir , on est souvent dans la nécessité de les séparer du cadavre & d'en faire une préparation particuliere : suivant cette méthode on détache du sujet l'aorte , la veine-cave , les reins , les ureteres , la vessie & une partie de l'intestin rectum , les vaisseaux hipogastriques & une portion des os pubis , &c.

La préparation de ces parties se commence par celles qui sont hors du bassin.

Vous découvrez d'abord le commencement du corps de la verge , où se trouve le ligament suspenseur ou à ressort , & vous faites en sorte de conserver les arteres & les veines honteuses externes.

A quelque distance de la symphise du pubis on trouve de chaque côté le cordon des vaisseaux spermatiques que l'on suit jusqu'aux testicules , lesquels vous développez de leurs membranes en examinant ce que chaque membrane & le corps même du testicule peuvent avoir de particulier.

Après cela vous dégagez l'épididyme & le vaisseau déférent , qui est du côté interne du corps du testicule & du cordon spermatique ; vous conduisez le vaisseau déférent en le dégageant jusqu'à la partie postérieure de la vessie , ou en chemin faisant ce canal se croise avec les ureteres ; les membranes qui l'entourent seront enlevées pour découvrir ea

même tems les vésicules séminaires qui sont situées derrière le col de la vessie : vous dégageriez entièrement ces deux réservoirs de la semence jusqu'à ce que vous ayez trouvé les vaisseaux éjaculateurs , lesquels percent la glande prostate dans sa partie postérieure pour s'ouvrir dans le canal de l'uretère , proche le col de la vessie.

La glande prostate qui se trouve embrasser le col de la vessie sera aussi dégagée en ôtant les vaisseaux, les membranes & la graisse qui l'environnent : cela étant fait, vous passiez à la préparation des corps caverneux & des muscles de la verge, aussi-bien qu'à celle des glandes prostates inférieures. On examine tout ce qui peut s'y remarquer de particulier, ayant attention de conserver les vaisseaux qui vont se distribuer dans toutes ces parties. Les muscles de la verge ne doivent point être oubliés : on dégage les érecteurs d'une partie de l'os ilchium pour les laisser attachés aux corps caverneux ; les acclérateurs se montrent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes. On aura aussi attention aux muscles transvertés.

La maniere de préparer les parties genitales de la femme.

Presque toutes les parties extérieures de la femme qui servent à la génération peuvent s'appercevoir sans aucune préparation ; mais quand on les aura examinées & démontrées, on enlèvera la peau & la graisse qui se trouve aux environs des os pubis. Vous trouvez au milieu de cette graisse les ligamens ronds de la matrice qui se répandent par filets sur les grandes lèvres & aux cuilles. En même-tems que vous otez la graisse vous découvrez le ligament à ressort qui se répand sur le clitoris : on apperçoit aussi le plan des fibres charnues qui forment le muscle constricteur du vagin : on découvre derrière ce muscle un lacis de vaisseaux nommés *plexus retiforme*, & les glandes de Cowper avec leurs conduits excréteurs qui s'ouvrent à l'entrée du vagin ; un peu plus bas du côté interne de la tubérosité de l'ilchium, vous trouverez les muscles érecteurs avec les corps caverneux que vous dégagerez des parties qui les enveloppent.

A l'égard de la préparation de la matrice & des autres parties qui se trouvent renfermées dans le bassin, on fera en sorte de bien conserver tous les vaisseaux, les ligamens,

les trompes de Fallope & les ovaires , en otant tout ce qui se trouvera de superflu aux environs tant de la matrice que du vagin.

Si toutes les pieces dont on vient de parler sont destinées à être conservées fraîches , on les mettra dans une liqueur appropriée , soit salée comme l'eau alumineuse , soit spiritueuse comme l'esprit-de-vin , &c.

Si au contraire vous voulez que ces mêmes pieces se gardent seches , il faudra les faire macérer dans quelque liqueur , soit saline , soit acree , ou spiritueuse , après quoi s'il se trouve quelques cavités où l'on puisse insinuer de l'air , on les souffle & on les expose à l'air ; ou si elles ne peuvent être soufflées , on se sert de quelqu'autre moyen comme on l'indiquera plus bas.

La maniere de montrer les veines lactées sur un chien , ou sur quelqu'autre animal.

Une des expériences physiques des plus satisfaisante en anatomie est celle de faire voir la route du chyle qui rarement se voit dans l'homme ; ce qui ne peut se faire qu'en ouvrant un animal vivant tel qu'un chien ou autre à peu-près semblable.

Avant que de faire cette expérience , on fera prendre à l'animal destiné à cette opération des alimens tels que du lait , mais il est bon d'observer que cet aliment ne peut convenir que dans le cas où le chien n'aura point trop resté sans manger ; car s'il étoit demeuré vingt-quatre heures ou plus sans rien prendre , le lait que vous lui donneriez alors se cailleroit dans l'estomac , ce qui rendroit votre expérience infructueuse.

Pour procéder à cette opération on prépare d'abord une table , sur laquelle on plante quatre cloux d'une force suffisante & dans une distance proportionnée à la grandeur de l'animal , on lie ensuite des bouts de corde à chaque jambe du chien : on attache aussi fortement qu'il est possible le museau , ayant mis auparavant un morceau de bois en travers dans sa gueule afin qu'il respire plus aisément ; après cet appareil vous couchez l'animal sur la table le ventre en-dessus & vous l'assujettissez par les jambes aux cloux par le moyen des cordes , ayant soin qu'il soit bien affermi dans cette attitude.

Pour ne point être incommodé par le sang qui sort des vaisseaux pendant cette expérience , vous faites d'abord une incision à la partie latérale du col , au moyen de quoi vous découvrez la veine jugulaire externe : vous passerez ensuite deux fils sous cette veine pour faire d'abord une ligature , en commençant par le fil supérieur , au-dessous de laquelle vous ferez une ouverture ; vous glissez dans la veine un chalumeau que vous liez avec le fil inférieur ; vous y poussez de l'air , d'où s'ensuit que cet air s'insinue dans l'oreillette droite & dans le ventricule du même côté & distend tellement ces deux cavités qu'elles ne peuvent plus se contracter ; alors le sang n'est plus poussé dans les vaisseaux du poulmon , ce qui fait que tout aussi-rôt l'animal cesse pour-ainsi dire de vivre.

On s'en apperçoit par une paralysie qui arrive dans l'instant au sphincter de la vessie & à celui de l'anus , qui l'un & l'autre laissent échapper les matières que ces parties contiennent.

De plus , on sçait encore que l'air condense très promptement le sang , ce qui occasionne qu'il ne passe plus dans les tuyaux , & contribue encore à la perte subite de la vie de l'animal.

Comme toutes ces choses arrivent en très-peu de tems , vous profitez du moment pour faire une incision sur le ventre de l'animal , la commençant au cartilage xiphoïde & la faisant descendre jusqu'au pubis.

Cette incision sera suivie d'une autre qui sera dirigée en travers , d'où résultera une espece d'incision cruciale. Après que le ventre a été ouvert , on prend une éguille courbe enfilée d'un double fil ciré , & on fait la ligature de la sous-clavière gauche en embrassant tout ce qui se présente.

On fait encore le plus promptement qu'il est possible une autre ligature au-dessous du pancreas d'Asellius , à l'endroit où les veines lactées secondaires prennent naissance , c'est-à-dire entre les glandes mésentériques & les veines lactées qui vont se rendre dans le réservoir du chyle.

Ces ligatures étant faites , vous soulevez les intestins sur lesquels vous observez un nombre infini de petits vaisseaux blancs qui se réunissent pour en former de plus gros ; ceux-ci rampent dans toute l'étendue du mésentère & vont se rendre à un paquet de glandes auquel on a donné le nom de *pancreas d'A-*

Jellius : ces glandes ne sont autre chose que ce que les mésentériques sont dans l'homme , à la différence que dans celui-ci ces glandes sont parsemées une à une dans toute l'étendue du mésentère , au lieu que dans le chien elles ne sont qu'un seul paquet.

Lorsqu'on a ainsi vu & démontré les veines lactées , on passe à l'examen du réservoir du chyle. Pour le préparer il faut séparer le diaphragme des côtes & chercher ce réservoir derrière l'appendice droit du diaphragme où il est situé. Pour cet effet la poitrine étant entièrement ouverte & le diaphragme séparé des côtes comme il a été dit, on ôte la plevre, & tournant les yeux du côté droit des premières vertèbres des lombes, on apperçoit une poche qui se trouve remplie de chyle ou de limphe : c'est cette poche à laquelle on a donné le nom de *réservoir de Pequet*, & qui se retrécit à mesure que le chyle monte le long des vertèbres du dos , où il prend le nom de *canal thorachique*. Ce réservoir du chyle & le canal thorachique étant ainsi préparés , vous coupez la ligature de la souclavière & vous faites une ouverture à cette veine.

Si vous appuyez le doigt sur le réservoir du chyle en poussant légèrement de bas en-haut, vous voyez que le chyle sort du canal thorachique pour entrer dans la veine souclavière ; c'est où se fait la communication de ce canal dans la veine, qu'on a dit qu'il se rencontroit deux petites soupapes.

La maniere de préparer le foie , la rate , le pancréas , & plusieurs autres visceres.

Pour la préparation des visceres qui n'ont point de cavité marquée , & dont le tissu se trouve fort délicat , tels que sont les poumons , le foie , la rate , ou quelque autre partie de pareille nature , on les fera d'abord macérer dans de l'eau jusqu'à ce que la membrane qui les enveloppe soit soulevée par l'eau même qui s'introduira dans le tissu cellulaire qui est renfermé au-dessous avec les autres parties ; on séparera alors cette membrane , & ce que vous avez dessein de préparer sera de nouveau mis dans l'eau , où vous le laisserez assez de tems , pour que les fibres qui lient les petits vaisseaux entr'eux soient détruites ; ce que vous connoîtrez, lorsque, en

agitant de tems en tems dans l'eau la partie préparée , les parcelles qui seront corrompues s'en détacheront.

Par ce moyen vous aurez la facilité de voir dans cette eau flotter séparément tous les petits vaisseaux , ce qui vous fera un spectacle curieux , observant la multitude de toutes ces parties & l'ordre admirable qu'elles ont reçu de la nature.

Alors vous retirerez cette piece pour en exprimer & faire sortir toute l'humidité. Vous la laverez ensuite de la même liqueur dans laquelle vous vous êtes proposé de la conserver , & vous la mettrez & suspendrez avec un fil ou autrement dans un vaisseau bien net & rempli de cette même liqueur. C'est ainsi que vous faciliterez l'épanouissement de tous ces vaisseaux & qu'ils deviendront très-sensibles à la vue.

Les viscères peuvent se préparer par la macération de la manière qu'on l'a dit , mais cette préparation n'est bonne que pour démontrer le tissu des vaisseaux ; au lieu que si on veut conserver la forme extérieure , elle se trouve détruite par cette méthode.

Il faut donc tenir une route toute différente , qui sera celle de faire choix d'une piece bien saine , c'est-à-dire qui ne soit ni obstruée ni racornie.

On en fera sortir le sang & le fluide qui y sera contenu, soit par le moyen de la macération , soit par expression ; après quoi vous vous servirez du moyen le plus simple & le moins couteux , qui sera de souffler la piece que vous voudrez conserver , soit l'estomac , les intestins , la vessie , &c. prenant bien garde que l'air ne s'en échappe , ayant bien soin de lier les embouchures par où il pourroit passer.

Il faut cependant observer qu'il se trouve des viscères où l'air ne sçauroit être introduit , ou qui ne sçauroient le contenir que très-difficilement , & dont on ne peut empêcher qu'il ne s'échappe peu-à-peu , comme on le voit lorsqu'on a soufflé les poulmons , la rate , la verge , &c. Lorsqu'on veut conserver ces parties soufflées , il faut se servir d'un soufflet à deux vents , ou d'un robinet que vous adapterez à l'orifice de la partie qui sera destinée à être soufflée : vous pourrez par ce secours y substituer de l'air à mesure qu'il s'en échappera , jusqu'à ce que cet accident cesse par le desséchement ou le resserrement des fibres de cette piece.

On peut encore pour mieux retenir l'air tremper la piece dans du vernis fort épais quand elle sera un peu desséchée, ce qui fera que l'air sera mieux retenu dans ses cellules ou cavités.

Comme il est quelquefois impossible de pouvoir contenir l'air dans certains visceres, on est obligé de se servir d'autres moyens pour parvenir au but qu'on s'est proposé, c'est-à-dire de les faire dessécher, ayant les parois écartés, comme le cœur & le pharinx, &c.

Ces moyens sont le vis-argent, la mousse marine, le crin, la graine de millet & autres.

Le mercure cru réussit quelquefois en injection, mais si on veut le mettre dans les grandes cavités de certains visceres, souvent par son poids il déchire les parties & s'échappe, ce qui fait la perte de la piece & souvent du mercure.

La maniere de conserver la forme naturelle à certains visceres qui ne sçauroient être soufflés.

Le cœur, la matrice, les reins, &c. sont des visceres qui par leur forme & leur structure particuliere ne peuvent retenir dans leur cavité l'air qu'on y insinue. Avec beaucoup de précautions & en faisant bien des ligatures au cœur, on peut quelquefois venir à bout de le souffler; mais quant à celui du fœtus, on peut aisément réussir. *Voyez le mot CŒUR.*

Les ligatures mêmes qu'on fait ordinairement pour s'opposer à la sortie de l'air, sont souvent impraticables dans certaines parties, telles que sont la matrice, le pharinx, &c.

Quand on veut que ces parties restent sèches & qu'elles conservent à-peu-près leur forme naturelle, on se sert de crin avec succès: vous en remplissez peu-à-peu le viscere dont vous vous êtes proposé la conservation; mais il faut auparavant avoir trempé votre crin dans de l'huile d'olive, sans quoi il pourroit s'attacher aux parois de ce viscere.

Le crin a cet avantage au-dessus des ingrédiens dont on se sert, que par son élasticité il tend toujours à s'écarter & à pousser les parois en-dehors, de plus il n'est pas susceptible de corruption.

On se sert quelquefois de sablon ou de grais; mais si on ne l'emploie pas fort chaud, il y a un inconvénient qui est qu'à

mesure que la piece se dessèche il s'en attache une partie à ses parois intérieures & y fait une espece de croûte difficile à détacher , ce qui est malpropre. La graine de millet est encore employée , parce qu'elle ne salit aucunement les préparations.

On se sert encore de la mousse marine , principalement lorsqu'on veut laisser la piece remplie. Il y a aussi différentes choses qui sont mises en usage dans ces sortes de préparations : on en fait usage selon les cas & les circonstances particulieres.

Quand on veut faire sécher les parties préparées , on s'y prend de différentes manieres. On peut les exposer à l'air en un lieu où le soleil ne darde point ses rayons. On les met aussi quelquefois auprès du feu , ou bien quand on a la commodité , on pose la piece préparée dans un four dont la chaleur soit tempérée.

La maniere de préparer les visceres de la poitrine.

Avant de parler de la maniere de préparer les visceres qui sont contenus dans la poitrine , on dira deux mots sur la plevre qui tapisse tout l'intérieur de la poitrine. On détache cette membrane des côtes en glissant le manche d'un sçalpel entre les muscles intercostaux & cette membrane.

Quand elle sera un peu détachée vous finirez le reste avec les doigts en les portant entre la plevre & les côtes pour achever de la détacher.

Quant au péricarde , il se trouve disséqué de lui-même. Pour découvrir le cœur on fait une incision cruciale au péricarde , par laquelle vous mettez le cœur & les gros vaisseaux à découvert , & vous avez soin de retirer la graisse qui se trouve du côté de la base du cœur , & de dégager les gros vaisseaux les uns des autres.

Si vous voulez examiner l'intérieur de chaque ventricule , il faut les ouvrir l'un après l'autre & vous appercevrez dans chacun d'eux leurs soupapes & les différentes colonnes charnues , leurs mailles , &c.

Quant à la structure de ce viscere , lorsqu'on veut bien voir la direction des fibres charnues qui le composent , on le fait bouillir pendant quelque tems , ensuite on le retire du vaisseau dans lequel on vient de le faire cuire , & lorsque le

cœur est refroidi , vous détachez adroitement sa membrane propre , ensuite vous soulevez les différens plans des fibres charnues dont il se trouve composé : cela se fait avec d'autant plus de facilité sur un cœur de bœuf , que les fibres charnues y sont plus apparentes.

La préparation des poumons.

La préparation des poumons n'est pas bien considérable ; lorsqu'il s'agit de les démontrer tels qu'ils se trouvent naturellement dans la poitrine ; mais si vous voulez préparer tous les vaisseaux & les autres parties qui entrent dans leur substance , la préparation de ce viscere est non-seulement difficile , mais très-longue.

La dissection des poumons se commencera par l'artere pulmonaire & sera accompagnée de celle des autres vaisseaux sanguins. Vous passerez insensiblement aux bronches , vous suivrez leurs branches , & de celles-ci vous viendrez aux rameaux les plus déliés pour parvenir aux lobules pulmonaires autant qu'il vous sera possible. Vous trouverez en chemin faisant des glandes qu'il faudra emporter avec une grande partie de la substance spongieuse des poumons , qu'il n'est pas possible de pouvoir conserver.

La maniere de chercher le reservoir du chyle & le canal thorachique.

Dans la préparation du canal thorachique & du réservoir du chyle il ne laisse pas que de se trouver de la difficulté , sur-tout quand le sujet est mort depuis plusieurs jours.

Pour le trouver plus aisément , on ôte d'abord la pleure du côté droit seulement , jusqu'au corps des vertebres. Etant parvenu vis-à-vis la veine azigos & l'aorte , il faut avoir beaucoup d'attention & faire en sorte de découvrir ce canal entre les membranes & la graisse dont il se trouve environné , en écartant légèrement les parties dont nous venons de parler.

On apperçoit alors le petit canal mince & transparent qui vous conduit bientôt au réservoir du chyle , que vous dégagez aussi de tout ce qui l'environne , prenant bien garde de per-

cer l'un ou l'autre , à moins que pour vous en mieux assurer ; vous ne fassiez une ouverture exprès pour le souffler , ou pour y injecter quelque liqueur.

On doit observer que le canal thorachique dans l'homme se trouve situé au-devant des arteres & des veines intercostales , au lieu que dans le chien & dans la plûpart des quadrupedes ce canal passe par derriere , c'est-à-dire par dessus les arteres & les veines intercostales , en supposant l'animal debout. Il est à propos que les jeunes élèves anatomistes soient prévenus de cette différence qui se trouve entre l'homme & le chien , sans quoi souvent ils seroient long-tems à le chercher.

Quand on l'a trouvé , pour s'en mieux assurer entierement , il faut avec une lancette faire une petite ouverture & y glisser un chalumeau pour le souffler ; & si l'air communique jusqu'à la souclaviere gauche , vous êtes certain que le tuyau est dans le canal thorachique.

La maniere de préparer les différentes parties de la tête.

La préparation du péricrâne , de la dure-mere & de la pie-mere.

Pour disséquer le péricarde , il faut d'abord enlever le cuir chevelu & préparer les muscles frontaux & occipitaux , sous lesquels vous trouverez le péricrâne , qui sera détaché en faisant une incision circulaire autour du crâne , & le soulevant de bas en haut , faisant attention qu'il se trouve fort adhérent aux endroits des sutures & vers le muscle crotaphyte , où il se partage en deux feuillets , dont le postérieur est très-mince , c'est à quoi on doit prendre garde. Le péricrâne étant disséqué , on scie le crâne pour en enlever la calotte & mettre à découvert la dure-mere , dont la préparation est presque faite d'elle-même ; si cependant vous voulez observer ses prolongemens , ses replis & ses sinus , alors il faut l'ouvrir , ôter le cerveau , & même couper & détruire avec art plusieurs os , soit en les sciant , soit en les coupant avec un ciseau. Il n'est pas nécessaire de scier le crâne pour avoir la dure-mere , on peut le briser avec un maillet , ainsi que je
l'ai

J'ai dit à la fin de l'article de la dure-mere, où je donne une méthode courte & aisée de faire cette préparation.

Après avoir enlevé les os du crâne & découvert la dure-mere, on a le soin d'ôter peu-à-peu la substance du cerveau, soit avec le manche d'un scapel, soit en versant de l'eau dessus pour délayer cette même substance ; & lorsque les vaisseaux qu'elle renferme seront dépouillés de tout ce qui lui devient étranger, la préparation se trouvera faite ; on peut après cela la mettre dans quelque liqueur pour la conserver ou la faire sécher en y mettant du crin.

La maniere de disséquer le cerveau, le cervelet, la moëlle alongée.

Quand on est dans l'intention de faire la dissection du cerveau, soit qu'on veuille en faire la démonstration, soit qu'on en fasse l'examen soi-même, la dure-mere étant ôtée, on écarte les deux hémispheres du cerveau pour faire voir le corps calleux ; ensuite on fait une section à toute la substance du cerveau, laquelle section sera à l'horizon du corps calleux, de sorte qu'on verra par cette coupe le centre ovale, les substances corticale & médullaire ; ensuite on découvrira les ventricules dans lesquels se voient la voûte à trois piliers, le plexus choroïde, les cornes d'aminon & plusieurs paires d'éminences avec des cavités dont nous faisons mention en traitant du cerveau. Toutes ces diverses parties étant observées, on développe la glande pinéale & les éminences *nates* & *testes* de beaucoup de vaisseaux qui les entourent, on écarte les couches des nerfs optiques pour examiner le troisieme ventricule & le commencement de l'*infundibulum*, ou l'entonnoir.

Si on veut, on souleve le cerveau pour voir ou faire voir l'origine des dix paires de nerfs qui sortent du cerveau, du cervelet & de la moëlle alongée, & les trous par où ils sortent du crâne, ensuite on fait la dissection du cervelet, laquelle consiste à examiner les deux substances blanche & grise dont le mélange est si bien symétrisé qu'elles font une espece d'arbre ; c'est de-là qu'on nomme cette partie *l'arbre de vie* ; c'est ce que l'on voit facilement, en faisant une section verticale au cervelet ; par cette incision on découvre les pédun-

cules du cervelet , la valvule de Vieussens , le quatrième ventricule est le *calamus scriptorius* : enfin on coupe la moëlle alongée à niveau du grand trou de l'occipital , on la pose sur une table en la renversant en divers sens pour examiner l'union de la substance blanche du cerveau & de celle du cervelet , qui par cette union forment la moëlle alongée qui comprend cinq éminences , sçavoir , le pont de varole , les éminences pyramidales & les olivaires. Si on veut poursuivre la moëlle épiniere , il faut ouvrir le canal de l'épine en sciant les vertebres par leur partie postérieure.

La maniere de préparer l'œil.

Lorsqu'on veut démontrer l'œil dans sa position naturelle & toutes les parties qui en dépendent , comme les muscles , les vaisseaux , les glandes , &c. il faut ôter le cerveau & faire une ouverture à la partie supérieure de l'orbite & emporter presque toute la fosse coronale ; vous dégager ensuite la glande lacrimale & les muscles qui se trouvent enveloppés de beaucoup de graisse , les laissant tous dans leur place , excepté le releveur de la paupiere supérieure , que vous détachez pour mieux montrer le muscle superbe de l'œil , ensuite on dégage le tendon du grand oblique ; on a le soin de conserver le petit anneau cartilagineux qui est en forme de poulie. La même chose sera observée à l'égard du petit oblique.

Ayant ainsi préparé & examiné toutes les parties qui entourent le globe de l'œil , on passe à la préparation des membranes & des humeurs qui entrent dans sa composition , laquelle préparation se fait avec d'autant plus de facilité , qu'on tire l'œil du dedans de l'orbite pour le placer sur quelque chose un peu concave où il puisse être retenu , de maniere qu'il ne vacille d'un côté ni de l'autre ; après cela vous commencez par disséquer la premiere membrane du globe nommée *cornée opaque* , en y faisant une incision circulaire vers sa partie moyenne & antérieure pour détacher la cornée transparente du ligament ciliaire , & voir en même-tems l'humeur aqueuse , la chambre antérieure , l'iris , &c. ensuite vous disséquez les autres membranes & les humeurs les unes après les autres , observant que la membrane rétine doit être séparée légèrement avec le manche d'un scalpel & mise

dans un verre d'eau , où on la fait flotter pour qu'elle s'épanouisse & qu'on puisse mieux l'appercevoir. On se sert encore de différens moyens pour rendre toutes les parties de l'œil plus sensibles ; on l'expose à un grand froid pour le faire glacer , ou bien on met en usage les liqueurs coagulantes , comme les esprits de nitre , de vitriol , &c.

Si vous voulez souffler l'œil & le faire sécher , alors vous faites un trou avec une forte aiguille au nerf optique , vous en exprimerez les humeurs , vous substituerez à leur place de l'air & vous le faites sécher : mais comme il arrive souvent que l'air se dissipe en partie & qu'il ne peut plus si bien gonfler les tuniques , j'aime mieux pousser de la cire fondue dans le globe par la même ouverture du nerf optique qui a donné issue aux humeurs. On donne ensuite à la cornée transparente les couleurs d'iris , & imitant la prunelle. On passe le vernis & on fait sécher la pièce pour le cabinet. *Voyez* le mot **ŒIL** , où l'on parle encore de cette préparation.

De la maniere de préparer l'oreille tant interne qu'externe.

Tout ce qu'un Anatomiste se propose de faire dans la préparation de l'oreille externe se réduit à en faire voir les muscles , l'obliquité & la structure de son conduit , son tissu spongieux où se trouvent logées les glandes carmineuses , & enfin la membrane du timpan , qui se trouve recouverte par une petite portion de l'épiderme , qui dans cet endroit forme une espece de cul-de-sac. Quant à la préparation de l'oreille interne , pour la faire avec facilité , il faut auparavant séparer la tête du tronc , & après avoir ôté la mâchoire inférieure & vuïdé le crâne de son cerveau , vous commencez par la préparation du muscle externe du marteau , auprès duquel se trouve la corde du tambour qui passe dans la caisse où se trouvent les osselets de l'ouïe , & qui s'insinue entre le manche du marteau & la longue branche de l'enclume. On trouve dans cette même caisse le muscle interne du marteau & la petite bride qui s'attache à l'extrémité du bec de culiere & qui fait l'office de poulie au tendon de ce muscle ; de plus on y remarque le petit muscle de l'étrier , lequel est renfermé dans un petit corps pyramidal , qu'il faut casser pour mettre ce muscle à découvert.

Vous passez ensuite à la préparation de la seconde partie de l'oreille interne nommée *labyrinthe*, où il s'agit seulement de démontrer les trois canaux demi-circulaires, le vestibule & le limaçon, ce qui ne sçauroit se faire sans tailler l'apophyse pierreuse avec de petits instrumens propres pour cette sorte de préparation. Par leur moyen vous mettez toute la seconde partie de l'oreille interne à découvert. La préparation du labyrinthe demande beaucoup d'usage pour qu'elle soit dans toute sa perfection.

La préparation du nez.

La préparation des parties qui composent l'extérieur du nez est assez aisée; elle consiste seulement à développer les muscles, les cartilages des aîles du nez & les glandes sébacées qui s'y rencontrent.

Les cartilages qui forment les aîles du nez, font chacun un repli, s'adossent du côté de la cloison, & font le commencement du milieu de l'entrée des narines, & partie de la paroi intérieure du nez.

A l'égard de la préparation du dedans du nez, lorsqu'on voudra voir toutes les parties qui entrent dans sa composition, il faudra faire différentes coupes dans plusieurs côtés, sçavoir, des coupes verticales, d'horizontales & de transversales.

C'est par ces différentes sections qu'on pourra bien développer toute la structure interne du nez, avec la membrane pituitaire qui le tapisse, & voir en même tems toutes les embouchures des sinus & des conduits qui répondent dans cette cavité.

La préparation de la langue.

Lorsqu'on se propose de préparer la langue pour considérer sa structure & pour examiner de quelle façon les nerfs se ramifient sur la surface de cet organe, il faut l'ôter de la bouche, & la préparer en particulier.

Pour en mieux développer le tissu, on prend la langue d'un bœuf, que l'on fait bouillir, après quoi on la retire de l'eau, & on en ôte la première & la seconde membranes, au-dessous desquelles on trouve une grande quantité

de petits mammelons nerveux, & principalement vers sa pointe.

Ce sont ces mammelons qui sont destinés pour l'organe du goût. On trouve aussi plusieurs glandes sur la surface de la langue, avec quantité de petites ouvertures, dont les unes répondent à ces glandes, & les autres aux mammelons nerveux, & d'autres à des bouches de petites artérioles. On peut encore par la même occasion préparer les muscles de cette partie.

La maniere de préparer les vaisseaux sanguins.

Il est fort facile de découvrir les principaux troncs des vaisseaux, & de poursuivre leurs branches: cela demande plus de patience que de sçavoir; mais souvent on ignore la maniere de s'y prendre pour les disséquer en peu de tems & avec propreté.

Ceux qui dans cette dissection se servent toujours du scalpel, coupent ou percent les vaisseaux, & sur-tout les veines, qui se trouvent presque toujours remplies du sang qui s'épanche & rend la dissection très-mal-propre.

On évite de tomber dans cet inconvénient, si on a la précaution de se servir des ciseaux plutôt que du scalpel, & sur-tout lorsque les vaisseaux sont injectés.

Les vaisseaux de la tête sont assez difficiles à préparer, non-seulement par rapport à la grande quantité qui s'y en rencontre, mais encore parce que plusieurs d'entr'eux sont renfermés dans des canaux osseux qu'il faut détruire, soit avec la scie, soit avec le ciseau ou les tenailles incisives, &c.

Pour ce qui regarde la dissection des vaisseaux de la poitrine, il n'y a rien de plus aisé que de les suivre, excepté ceux qui entrent dans la substance des poumons, dont la préparation est très-difficile, comme il a été dit. Nous ne ferons point ici mention de la dissection des vaisseaux du bas-ventre, en ayant parlé ailleurs.

A l'égard des vaisseaux des extrémités tant supérieures qu'inférieures, ils n'offrent pas non plus une grande difficulté; il suffit, pour les bien disséquer, d'avoir la prudence de ne se pas trop presser, & de les bien développer des membranes qui les entourent, de les détacher des

muscles qui les cachent , & enfin de les poursuivre dans les plus petites divisions.

La préparation des nerfs.

De toutes les préparations anatomiques , celle qui demande plus de connoissance & qui est la plus délicate , c'est la dissection des nerfs. Parmi les instrumens dont on est obligé de se servir dans cette administration anatomique , outre le scalpel , les pinces & les ciseaux , il faut encore avoir un ciseau avec son maillet , un névrotome , une errhine.

Nous ne donnerons ici qu'une idée générale de la manière de se conduire dans quelque préparation des nerfs.

Pour ce qui regarde leur distribution , on la suivra sans peine , pour peu qu'on ait appris la manière de s'y prendre , & leurs routes particulières dans quelque traité des nerfs.

Les nerfs les plus difficiles à préparer sont ceux qui se distribuent dans la tête. Pour en faire la préparation , vous ôterez d'abord le cerveau du crâne ; vous ouvrez ensuite l'orbite du côté du coronal , pour dégager tous les nerfs qui vont se distribuer , soit aux muscles des yeux , soit aux parties voisines.

Après cela vous passez à la préparation des nerfs qui vont se distribuer à la face , à l'une & l'autre mâchoire & à la langue ; puis vous descendez vers la partie antérieure du col , & vous y préparez tous les troncs de nerfs qui s'y rencontrent avec leurs distributions & les principaux troncs qui entrent dans la poitrine. Il faut les suivre , soit avec le névrotome , soit avec le scalpel.

Les nerfs de la poitrine demandent beaucoup d'attention , sur-tout les plexus cardiaque & pulmonaire.

De la poitrine on passe insensiblement au bas-ventre , en suivant la huitième paire & le nerf intercostal.

C'est dans cette capacité que l'on rencontre une infinité de plexus qu'il faudra travailler les uns après les autres , poursuivant toutes leurs distributions jusques dans le bassin. Les nerfs vertébraux seront disséqués ensuite , & on aura l'attention de conserver les anastomoses qu'ils ont avec le nerf intercostal : après quoi vous tournerez le sujet , & cou-

perez une partie de l'occipital & toute la partie postérieure des vertèbres qui composent le canal de l'épine; vous ouvrirez le prolongement de la dure-mère, sur laquelle on trouve la moëlle épinière, d'où l'on voit partir les différens plans des nerfs vertébraux.

Tous ces nerfs étant disséqués, il ne reste plus à préparer que ceux des extrémités; on commencera par l'une des extrémités supérieures, en les suivant jusqu'au bout des doigts. La même chose se fait à l'égard de ceux qui vont se distribuer aux extrémités inférieures.

La maniere de préparer les os, les cartilages & les ligamens.

La principale préparation que demandent les os, c'est d'être blanchis, ce qui ne peut se faire sans qu'auparavant on en ait extrait tout le sang & la graisse qu'ils contiennent: ce qui s'opere par la macération des os dans de l'eau, ayant le soin de les laver & changer de tems en tems, & de les exposer au soleil pendant quelque tems, avant que de les remettre dans de nouvelle eau.

Cette façon de blanchir les os est fort bonne, sur-tout pour les os d'un jeune sujet; mais lorsqu'il s'agit de blanchir ceux d'un adulte, l'eau seule ne pénètre point assez pour dissoudre les liqueurs grasses qu'ils contiennent: dans ce cas il faut mettre en usage les sels dissolvans, tels qu'ils seront indiqués plus bas. Il y a des Anatomistes qui, pour blanchir les os, les exposent à la rosée, & sur-tout à celle du mois de mai.

Lorsqu'on veut blanchir les os d'un cadavre humain, il faut les décharner en gros, observant de ne point ôter le périoste qui les recouvre; ensuite on les met pendant quelques jours dans de l'eau, pour faire dégorger une partie du sang, tandis que vous préparez une lessive avec le sel de soude, la chaux vive & l'alun crud. Cette lessive étant préparée, vous la versez dans un vaisseau assez grand pour contenir les os que vous vous êtes proposé de blanchir; vous les laissez macérer dans cette lessive l'espace de six mois ou un an; après ce tems vous les retirez, & si en les regardant au travers du jour ils paroissent comme transparens, c'est une marque que la moëlle & le suc moëlleux

sont dissous : condition essentielle pour que les os demeurent toujours blancs , & qu'ils ne deviennent pas gluans par la suite. Vous les nettoyez bien , & vous les faites sécher , pour après cela y mettre un vernis blanc par-dessus , ce qui empêche qu'ils ne jaunissent.

Au reste il est à remarquer que cette maniere de blanchir les os n'a lieu que pour ceux dont les épiphyses ne sçauroient être séparées , tels que sont les os des adultes ; car dans les jeunes sujets , ou lorsqu'on veut conserver les ligamens , on ne sçauroit employer cette méthode , sans courir le risque de tout détruire par la pourriture des ligamens & la séparation des épiphyses.

Il vaut mieux se servir de la premiere ou de la seconde façon , comme nous l'avons déjà remarqué. La préparation des cartilages qui y ont rapport , est la même que celle des os , & sur-tout lorsqu'on veut faire un squelette naturel , c'est-à-dire , avec les ligamens , dont la préparation consiste à les développer des membranes qui les recouvrent , & les bien distinguer des autres parties , en les poursuivant jusqu'aux endroits de leur insertion.

L'art de conserver les parties préparées, tant fraîches que seches.

Nous avons en général deux manieres de conserver les pieces anatomiques , sçavoir , celle de pouvoir les garder fraîches , & celle de les faire sécher.

Dans le premier cas , si on a beaucoup de pieces à conserver , & qu'on ne veuille pas dépenser beaucoup , on se sert d'une eau alumineuse , faite avec une livre d'alun crud sur trois pintes d'eau , augmentant ou diminuant la quantité de sel , suivant celle de l'eau destinée à conserver les pieces ; ayant eu tout le soin de faire dégorger tout le sang qui pourroit être contenu dans ces pieces , en les faisant macérer quelque tems dans l'eau simple.

Pour conserver les pieces fraîches , on se sert aussi avec succès & à peu de frais du vitriol romain , de l'alun & du sel marin , dont on fait une espece de lessive , en les mêlant ensemble. Si les pieces qu'on veut conserver sont fort délicates , & que vous vouliez faire de la dépense , alors vous les mettez dans l'esprit de vin rectifié , y ajoutant moitié d'eau commune , ou au moins un tiers , & vous y joindrez

deux gros d'esprit de nitre ou de vitriol dans environ quatre pintes de liqueur ; & s'il y en avoit davantage , on augmenteroit le reste à proportion.

Mais si au contraire les pieces que vous avez préparées sont destinées à être séchées , il faut , avant que de les étendre & de les exposer à l'air , les bien imbiber d'esprit de vin ; puis , si on veut , on peut les tremper dans une dissolution d'esprit de vinaigre avec le sublimé corrosif ; ensuite les pieces seront étendues , observant de les mettre , autant que faire se pourra , dans leur situation : ce que vous exécuterez en mettant le sujet dans une espee de cadre , & tendant bien vos muscles avec des fils ; ou bien on se servira d'épingles , de petits bâtons , de cartes ou de crin. La piece étant bien étendue , on l'expose à l'air dans un degré de chaleur modérée ; & à mesure qu'elle sèche , on a le soin de bien étendre les muscles & les autres parties dans leur situation naturelle , sans quoi elles se raccourcissent & prennent souvent une figure toute différente de celle qu'ils doivent avoir naturellement. A proportion qu'il se trouve sur la piece préparée des parties seches , on en retire les cartes , les bâtons & les autres matieres dont on s'est servi.

La piece étant entierement sèche , on met par-dessus plusieurs couches de vernis blanc à l'esprit de vin ; on donne une couleur de vraie chair plus ou moins foncée aux muscles , avec un peu de carmin délayé dans le même vernis. Les arteres seront mises en rouge avec du vermillon , & les veines seront colorées en bleu , soit avec la cendre bleue , soit avec le bleu de Prusse , broyé & délayé dans le vernis. Vous donnerez une couleur aux nerfs avec le blanc de plomb , aussi délayé avec le vernis.

Enfin , pour empêcher que les pieces anatomiques ne soient mangées par les mites ou les vers pendant l'été , il faut avoir le soin de les visiter de tems en tems , en y mettant de l'esprit de vin ou de l'huile de térébentine , soit en versant dessus , soit en se servant d'un pinceau ; & cela plus ou moins réitéré , selon la quantité des mites que vous appercevrez dans la piece préparée. Le tems que l'on doit le plus craindre pour les pieces anatomiques , est depuis environ le commencement du mois de mai jusqu'à la fin d'août , où les mites disparaissent entierement.

Par ce que l'on vient de dire , on voit que , pour peu qu'on ait d'attention , on peut dans tous les tems avoir un grand nombre de belles préparations anatomiques , toujours prêtes à être gardées dans un cabinet , tant pour l'utilité qu'on en retire , que pour la satisfaction , celle des sçavans ou des curieux dans cette science.

DISSIMILAIRE, *diffimilaris*, *e*, adj. il se dit des parties qui sont diversement composées de différentes parties similaires sensibles , & dont la structure n'est pas la même partout dans ces parties. Par exemple , le bras qui est autrement composé que la jambe , & dont la structure n'est pas uniforme , ne peut pas être mis au rang des parties similaires. On appelle aussi en Anatomie les os , les tendons , les nerfs , les membranes , les vaisseaux , &c. parties *diffimilaires* , parce qu'elles sont différentes entr'elles , contre le sentiment des anciens.

DISTENSION. Ce terme sert quelquefois à exprimer la trop grande dilatation des arteres & des autres vaisseaux.

On l'emploie quelquefois pour signifier l'allongement de tout le corps qui accompagne le bâillement.

DISTORSION. Il se dit de la bouche , *distorsio oris* , lorsque cette partie du visage & celles qui l'avoisinent sont tirées de côté , de maniere que l'angle des levres soit porté en haut ou en bas , ou transversalement hors de leur situation ordinaire.

DISTRIBUER. Il se dit des vaisseaux & des nerfs. Telle artere se distribue à telle partie , &c.

DISTRIBUTION. Il se dit des vaisseaux & des nerfs. La distribution de l'aorte , la distribution de la cinquieme paire , &c.

DIVERGENS. Il se dit des muscles qui rencontrent ou rencontreroient obliquement le plan que l'on imagine diviser le corps en deux parties égales & symétriques , & forment uniformément avec lui un angle dont le sommet seroit opposé au plan horizontal. Voyez VERTEBRAUX , (muscles).

DIURESE, *diuresis*, *διούρησις*, de *διούρειν*, j'urine : ce mot signifie *excrétion de l'urine*, ou *l'action de pisser*. Il désigne aussi la séparation de l'urine dans les reins.

DODECACTILON, *δωδεκαδακτυλον*. On a donné ce nom à l'intestin duodenum , parce qu'il a environ douze travers de doigts de longueur.

DOIGT, *digitus*. Les doigts forment les dernières parties de la main. Ils sont naturellement au nombre de cinq à chaque main, nommés le *pouce*, l'*index*, le *long doigt*, ou le *doigt du milieu*, l'*annulaire*, l'*auriculaire*, ou le *petit doigt*.

On voit souvent des sujets qui ont six doigts à la main, & d'autres qui n'en ont que quatre.

Les doigts représentent comme autant de pyramides ossieuses, composées, longues, menues, convexes d'un côté, légèrement concaves de l'autre, attachées par leur base au carpe & au métacarpe, d'où elles vont ensuite en diminuant à une espèce de petite tête. Les os des doigts se nomment *phalanges*. Voyez ce mot.

On divise les doigts en doigts de la main & en doigts du pied, nommés *orteils*. Les uns & les autres sont composés de trois os. Voyez PHALANGES.

Le 27 février 1761, le nommé Marin Bonar, de Marchan en Bugey, âgé de vingt-cinq ans, entra à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour y être traité d'une tumeur phlegmoneuse qui occupoit tout le long du doigt annulaire de la main gauche. Le 4 février il s'étoit coupé avec un couteau, mais la plaie étoit si petite qu'il la négligea totalement. Cependant la partie s'enflamma, sur-tout au dos du doigt, & il s'y forma un abcès qui fut ouvert ici le même jour de son entrée, par une incision qui alloit presque jusqu'à l'ongle. Le surlendemain le malade fut purgé.

Le 28, à la levée de l'appareil fait à sec, on employa le digestif & les liqueurs. La suppuration s'établit au mieux, & le premier mars les chairs étoient vermeilles & grenues. Le 5 mars on retrancha les liqueurs, & le 8 on pansa à sec. Le 9, comme les chairs pouissoient trop & qu'elles commençoient à devenir mollasses & fongueuses, on les toucha avec la dissolution, ce qu'on réitéra le 10, & le 11. Le malade ayant la plaie presque cicatrisée, voulut s'en aller crainte du mauvais air. Il reçut quelques plumasseaux secs pour se panser pendant trois ou quatre jours.

Le 16 mars 1761, le nommé Arnould Chambar, d'Erou en Combrail, âgé de 19 ans, vint à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour l'amputation du doigt annulaire de la main droite, qu'il avoit refusé quelque tems auparavant dans le même Hôpital.

Au milieu de février de la même année un coffre très-pe-

fant étoit tombé sur la main & avoit porté sur le doigt principalement. Toute la main & tout le bras s'enflerent considérablement malgré les secours de l'art. On fit des incisions sur le doigt pour en vider le pus accumulé; la premiere phalange parut à découvert & se caria. Entre la phalange & les tégumens il y avoit un vuide en forme de fenêtré ovale. Tel étoit l'état de cette maladie lorsque le 18 mars on coupa le doigt. Le premier appareil fut à sec. On laissa cet appareil pendant trois jours, ayant soin de l'arroser deux fois par jour avec l'huile d'hypéricum & l'eau-de-vie, faisant le bandage de façon à rapprocher le doigt du milieu du petit pour que la distance fût moindre.

A la levée de l'appareil on employa une fois par jour le digestif & les liqueurs jusqu'au 8 avril, qu'on retrancha les liqueurs pour moriginer par l'alun & le précipité les chairs qui pouissoient trop. Le 10 le pansement fut à sec jusqu'à parfaite cicatrice, arrivée sans la moindre hémorragie le 24 avril 1761.

Le 21 février 1761, la nommée Jeanne Sainquain, de Proupierre en Beaujolois, femme âgée de 26 ans, vint à l'Hôtel Dieu de Lyon pour être traitée de plusieurs abcès qu'elle avoit, dont l'un étoit situé à la partie interne du doigt annulaire droit, l'autre au bout du doigt indice gauche, le troisieme sur le poignet gauche, le quatrieme à la partie moyenne de l'avant-bras, le cinquieme sur la veine basilique du bras gauche, le sixieme à la paupiere inférieure de l'œil gauche.

Elle avoit servi long-tems une Dame mal-propre qui passoit par les grands remèdes. Elle mangeoit ses restes & étoit continuellement avec elle. Elle en eut ensuite une maladie considérable dont elle fut traitée, & tous les symptômes de la fièvre qui l'accabloit disparurent.

Ces abcès furent tous ouverts & pansés avec le digestif, qui ne produisit aucun effet, ce qui détermina à l'usage de l'onguent mercuriel qui ne réussit pas mieux, & la malade étoit en proie à des douleurs, à des inquiétudes affreuses. On lui conseilla alors les grands remèdes, à quoi elle se détermina volontiers, elle les commença le 18 avril 1761, dans la suite elle parvint à sa guérison.

DORMIR, *dormire*. Voyez SOMMEIL.

DORSAL, LE, adj. *dorsalis*, *e*, ce qui appartient au dos,

se qui est relatif au dos. On a donné particulièrement ce nom à deux muscles, l'un est appelé *le grand dorsal*, & l'autre *le long dorsal*, à cause de leur situation sur le dos.

Le grand dorsal, *latissimus dorsi*, est un muscle ainsi nommé à cause de son étendue. Il couvre presque tout le dos.

Il vient de la partie postérieure de la crête de l'os des îles, des épines supérieures de l'os sacrum, de toutes les épines des vertèbres des lombes & de celles des sept ou huit vertèbres inférieures du dos, des extrémités osseuses des quatre ou cinq dernières côtes. Il passe ensuite sur l'angle inférieur de l'omoplate, auquel il s'attache quelquefois par un plan de fibres charnues, & va se terminer avec le grand rond par un fort & large tendon au rebord qui répond à la petite tubérosité de la tête de l'humerus, au moyen de quoi il tire le bras en bas.

Ce muscle est aussi nommé *torche-cu*, parce qu'il porte le bras vers l'anus.

Le long dorsal, *longissimus dorsi*, est un muscle du dos qui est si étroitement uni avec le sacro-lombaire qu'on a de la peine à les distinguer. Il vient avec lui de la partie postérieure de l'os des îles, de l'os sacrum & de la première vertèbre des lombes.

Ensuite il s'avance en-haut le long du dos, & s'attache en son chemin par des tendons plats aux apophyses épineuses de la dernière vertèbre du dos, des cinq des lombes & de la première de l'os sacrum, & par sa partie inférieure, qui est toute charnue, à l'os sacrum & à la grosse tubérosité de l'os des îles, en finissant avec le sacro-lombaire, à toutes les apophyses transverses des vertèbres des lombes. Ensuite il s'attache par des plans plus ou moins charnus, entre le condyle & l'angle de chaque côté.

Il se détache de ce muscle un plan de fibres qui s'unit avec le digastrique du col.

Les aponévroses dorsales sont celles qui font la terminaison de plusieurs muscles du dos.

L'artere dorsale du bras est une branche de la brachiale qui se porte sur le dos du bras.

L'artere dorsale du nez se distribue sur le dos du nez.

La glande dorsale est placée environ vers la cinquième vertèbre du dos dans la poitrine; elle est adhérente à la partie

postérieure de l'œsophage. Elle avoit été décrite par Vésale & d'autres Anciens anatomistes. Cette glande varie quant au volume : elle est pour l'ordinaire de la grosseur d'une amande. Elle est quelquefois si petite , qu'à peine peut-on la trouver. Quelquefois on en remarque deux.

Le ligament dorsal de l'articulation des os du carpe avec ceux du métacarpe , aide à unir ces os.

Les ligamens dorsaux des os du métacarpe entr'eux aident à les unir.

Il en est de même des ligamens dorsaux du second os du métatarse avec ceux du tarse , des ligamens dorsaux des os du métatarse entr'eux.

Les muscles dorsaux sont situés sur le dos. *Voyez VERTEBRAUX* , &c.

Les nerfs dorsaux sont au nombre de douze paires. Ils ont cela de commun ensemble , que dès leur sortie d'entre les vertebres du dos ils jettent deux filets , au moyen desquels ils communiquent avec le nerf intercostal.

La première paire entre dans la composition des nerfs brachiaux. Les six paires suivantes vont tout le long de la levre interne & inférieure des vraies côtes jusqu'au sternum , & se distribuent aux muscles intercostaux , &c. La septième paire & les cinq dernières paires se distribuent aux muscles intercostaux & à ceux du bas-ventre.

Les vertebres dorsales sont au nombre de douze. *Voyez en la description au mot VERTEBRE.*

DOS , *dorsum* , c'est la partie postérieure de la poitrine.

Le dos de la main & du pied , c'est le côté extérieur de la main & du pied , ou cette partie opposée à la paume & à la plante du pied.

Le dos du nez , c'est le sommet du nez qui regne tout le long de cette partie.

Dans ces nez que l'on appelle *nez à la romaine* , le dos est plus élevé ou plus en bosse vers le milieu que dans tout le reste. Cette partie est appelée *l'épine*.

DRACONTIDES , *δρακοντιδες* , nom que Rufus d'Éphèse dit avoir été donné à quelques veines qui partent immédiatement du cœur.

DROIT , TE , adj. *rectus* , *a* , *um* , qui n'est pas courbé , qui va d'un point à un autre par le plus court chemin. Nous

le disons ordinairement des parties dont la direction est telle, & de haut en-bas ou de bas en-haut lorsque le corps est debout.

Les muscles droits de l'abdomen sont au nombre de deux, dont chacun est attaché par sa partie supérieure aux cartilages des deux ou trois vraies côtes, au sternum, & au cartilage xiphoïde. Ensuite il descend à côté de la ligne blanche, en se rétrécissant un peu & s'approchant de son congénère, & il se termine par un fort tendon à l'os pubis.

Ce muscle se trouve entre-coupé dans la moitié de son épaisseur par des tendons aponévrotiques, qui sont fort adhérens au feuillet antérieur du petit oblique. Ce sont ces tendons irréguliers que l'on nomme *intersections* des muscles droits.

Le muscle droit antérieur de la jambe, ou le grele antérieur a ses attaches fixes à l'épine antérieure & inférieure de l'os des iles, & au bord de la cavité cotyloïde. Il descend le long de la partie antérieure de la cuisse, & se termine à la rotule. Il sert à étendre la jambe.

Le muscle droit interne de la jambe. Voyez GRELE interne.

Il y a deux muscles grands droits antérieurs qui aident à fléchir la tête. Ils sont un de chaque côté. Ils se trouvent attachés antérieurement aux apophyses transverses de la sixième, cinquième, quatrième & troisième vertèbres du col, & vont se terminer à l'apophyse antérieure de l'occipital, immédiatement devant les condyles.

On compte deux muscles petits droits antérieurs, qui concourent à la flexion de la tête. Ils ont (un de chaque côté) leur attache fixe antérieurement à la racine des apophyses transverses de la première vertèbre du col, & se terminent à l'occipital, à côté des grands droits.

Les deux droits latéraux fléchisseurs de la tête, surnommés *transversaires antérieurs*, ont, un de chaque côté, leur attache fixe antérieurement aux apophyses transverses de la première vertèbre du col, & vont se terminer à l'endroit où l'occipital se joint aux os des tempes, près de leurs apophyses mastoïdes.

Les deux muscles grands droits postérieurs, extenseurs de la tête ont, un de chaque côté, leur attache fixe à l'é-

pine de la seconde vertebre du col ; & se portant un peu obliquement en dehors , vont se terminer à l'occipital , au-dessous des grands complexus.

Les petits droits postérieurs qui ont le même usage , ont leur attache fixe à une petite éminence qui se voit postérieurement au milieu de la premiere vertebre du col , & vont se terminer immédiatement au-dessus du grand trou de l'occipital.

Les muscles droits de l'œil sont au nombre de quatre. Ils ont reçu divers noms , eu égard à leur usage. On appelle le supérieur le *releveur* de l'œil , ou le *superbe* , l'*orgueilleux*. L'inférieur a été nommé l'*abaisseur* , l'*humble* ou le *capucin*. Celui qui vient du côté du nez , se nomme *adducteur* , ou *buveur*. Le quatrieme , qui est du côté opposé , s'appelle *abducteur* , *dédaigneux*.

Tous ces muscles ont leur attache fixe , suivant l'ordre de leur situation , dans le fond de l'orbite , tout proche du trou optique , à la portion de la dure-mere qui tapisse cette cavité , & ils se terminent à la partie antérieure de la cornée opaque par autant d'aponévroses qui s'unissent les unes aux autres , & s'avancent jusqu'à la circonférence de la cornée transparente.

Le sinus droit de la dure-mere. Voyez DURE-MERE , où l'on explique les différens sinus.

Le troussseau droit de la membrane forte qui unit la tête avec la premiere vertebre , c'est un troussseau ligamenteux.

Le ligament droit du troisieme os du métatarse avec le moyen cunéiforme aide à unir ces os. Il en est de même du ligament droit des os du métacarpe avec ceux du carpe , du ligament droit des os du carpe entre eux , & des ligamens droits des apophyses transverses.

DUODENAL , épithete de quelques parties relatives au duodenum.

L'artere & la veine duodénale : l'une est la branche d'une artere que le duodenum reçoit de la coeliaque , à laquelle répond une veine du même nom , qui renvoie le sang à la veine-porte.

DUODENUM , nom du premier des intestins grêles. Vous en trouverez la description au mot INTESTIN.

- DUPLICATURE , *duplicatura*. Il se dit des membranes

ou d'autres parties semblables , qui se replient sur elles-mêmes , ou de l'endroit où elles sont doubles. Telles sont les duplicatures du péritoine , de l'épiploon , de la pleure , &c.

Dans l'histoire de l'Académie des Sciences , année 1714 , on a l'histoire d'un jeune homme qui mourut à l'âge de vingt-sept ans , en qui l'on trouva dans la duplicature de ses meninges , de petits os qui ressembloient sortir de la surface intérieure de la dure-mere , & qui piquoient la premiere avec leurs pointes aiguës.

Les Anatomistes modernes ne trouvent point cette duplicature du péritoine , dans laquelle les anciens plaçoient la vessie.

Les duplicatures membraneuses du genou sont des ligamens qui fortifient cette articulation.

DURE-MERE , *dura-mater* , *dura-meninx*. La dure-mere , ou cette enveloppe qui paroît la premiere lorsqu'on a enlevé le crâne , est composée de deux lames épaisses : l'externe , qui fait fonction de périoste , est fortement attachée à la face interne du crâne , par plusieurs filets qui pénètrent l'os , & par des vaisseaux du péricrâne & des autres tégumens qui le traversent , pour venir s'aboucher avec ceux de la dure-mere. On peut juger du nombre de ces vaisseaux par celui des points rouges qui paroissent sur la dure-mere , lorsqu'on a détaché le crâne. Cette premiere lame de la dure-mere , qui tapisse l'intérieur du crâne , a moins d'étendue que la seconde qui forme deux replis considérables , dont le vertical , connu sous le nom de *faulx* à cause de quelque ressemblance qu'il a avec cet instrument , sépare le grand cerveau en deux hémispheres , & le second forme une cloison horizontale qui sépare le cerveau d'avec le cervelet : on l'appelle la *tente du cervelet*.

La faulx est située au-dessous de l'engrainure sagittale ; son extrémité pointue est antérieure & attachée au *crista-galli* ; son bord tranchant est inférieur , & regarde par conséquent le corps calleux , dont il est ordinairement assez éloigné ; son extrémité large porte sur la tente , avec laquelle elle est continue. La tente du cervelet forme un véritable croissant , dont l'échancrure qui est antérieure reçoit la moëlle allongée , ou cette partie du cerveau qui com-

munique avec le cervelet, & dégénere en moëlle épinière; les pointes de ce croissant ont leurs attaches aux apophyses clinoides antérieures, & sont comme soutenues par la parrie tranchante du rocher. Outre ces deux replis de la lame interne de la dure-mere, on remarque au-dessous de la tente une autre production verticale, qui sépare à quelques lignes de profondeur le cervelet comme en deux lobes : on l'appelle la *petite faulx*. La dure-mere sort de la base du crâne par tous les trous qu'on y remarque ; elle accompagne la moëlle de l'épine ; elle fournit une gaine aux nerfs, & communique avec le périoste, ce qu'on démontre facilement dans l'orbite.

La dure-mere reçoit ses arteres des carotides internes & des verticales. La carotide externe lui fournit une branche assez considérable, qui entre dans le crâne par le trou rond, & laisse sa trace sur la face interne des os pierreux & pariétaux. Les injections ont découvert une communication entre les rameaux supérieurs des deux côtés. Les veines sont en plus grand nombre ; elles se dégorgent dans les sinus ou dans les veines du cerveau qui y vont aboutir. Ces vaisseaux, quoique petits, reçoivent encore plusieurs vénules qui viennent des tégumens, & qu'on remarque facilement aux environs de l'engrainure sagittale.

Les sinus sont des canaux particuliers, qui marchent dans l'épaisseur de la dure-mere, ou entre les deux lames qui la composent ; ils sont destinés à recevoir tout le sang qui revient du cerveau & de ses enveloppes, pour le transmettre aux jugulaires. Ils sont en grand nombre ; mais on se contente de démontrer les plus considérables, qui peuvent se réduire aux suivans : sçavoir, le sinus longitudinal supérieur, les deux latéraux, le droit, le longitudinal inférieur, deux caverneux, le moyen, deux orbitaires, deux supérieurs du rocher, deux inférieurs de la même partie.

Le sinus longitudinal supérieur, qui est le plus considérable, est un conduit à trois faces, qui prend la forme de l'espace formé par l'écartement de la lame interne de la dure-mere, dans l'endroit où la droite & la gauche se réunissent pour produire la faulx. La face supérieure est collée à la lame externe ; les deux latérales touchent à l'interne. Le sinus qui mesure la longueur du bord supérieur de la

faulx , n'est point d'un calibre égal ; il est étroit dans son principe , & il grossit à proportion des vaisseaux qui s'y abouchent , jusqu'à sa division en sinus latéraux. On remarque aux environs de ce sinus , des espaces irréguliers , formés aussi par l'écartement des deux lames ; ils contiennent un grand nombre de grains blanchâtres qui se rencontrent aussi entassés dans plusieurs endroits du sinus : on les nomme *glandes de Pacchioni*. Toutes les veines qui rampent entre les deux lames de la pie-mere , aboutissent à ces espaces. La direction de la plûpart de ces vaisseaux est de derriere en devant. On voit facilement leurs ouvertures qui sont ovales. On remarque dans le sinus longitudinal , comme dans les latéraux , des brides ligamenteuses , qui paroissent soutenir les parois de ces canaux ; elles sont placées pour la plûpart vers l'orifice des veines , & semblent aussi détourner le sang de ces vaisseaux , qui a un mouvement contraire à la détermination de celui qui roule dans le sinus.

Les sinus latéraux sont formés ordinairement par la division du sinus longitudinal. Ces deux canaux qui laissent une trace considérable sur la surface interne de l'os occipital & des pierreux ou temporaux , portent le sang dans les jugulaires. Les gouttieres que nous venons d'indiquer marquent leur contour & leur étendue qui est considérable ; leur structure est semblable à celle du sinus longitudinal. On dit que celle du droit est toujours plus grande que celle du gauche ; mais l'on observe souvent le contraire. Ces sinus sont sujets à de grandes variétés : on a vu quelquefois le latéral gauche manquer entierement , à moins qu'on ne dût donner ce nom à un petit sinus qui commençoit vers le rocher , & communiquoit seulement avec ceux qui rampent sur cette partie.

Les sinus latéraux reçoivent le sang du sinus longitudinal supérieur , du droit , du longitudinal inférieur & des sinus supérieurs du rocher ; mais les sinus inférieurs , & par conséquent les caverneux , le moyen & les orbitaires se débloquent dans les jugulaires qui reçoivent aussi le sang des sinus latéraux.

Le sinus droit coupe la tente du cervelet par le milieu : il est situé immédiatement sous la partie de la faulx que la tente soutient. Ce canal reçoit le sinus longitudinal inférieur

& les veines du plexus choroïde. Son ouverture qui est quelquefois cachée par des brides tendineuses, n'est point éloignée de celles des sinus latéraux, dans l'un desquels il se dégorge. Le pressoir d'Hérôphite n'est autre chose que le concours de ces quatre sinus.

Le sinus longitudinal inférieur marche tout le long du bord tranchant ou inférieur de la faux : il s'ouvre, comme nous venons de le dire, dans le sinus droit ; il est souvent si petit, qu'on a beaucoup de peine à l'appercevoir. Les sinus caverneux sont des réservoirs particuliers, situés à côté de la selle turcique : ils sont traversés par les carotides internes, par la branche ophtalmique de la cinquième paire & par le tronc de la sixième. Le principe du nerf intercostal se démontre dans ces cavités qui renferment encore un réseau de vaisseaux sanguins plus ou moins considérables. Ces sinus communiquent avec le moyen, & les orbitaires que nous allons décrire, avec le sinus inférieur du rocher, & très-rarement avec le supérieur.

Le sinus moyen est un canal de communication d'une ligne environ de diamètre, qui s'ouvre dans les deux sinus dont nous venons de parler. Il est situé à la partie antérieure de la selle turcique devant la glande pituitaire qu'il embrasse en forme de segment.

Les sinus orbitaires, un de chaque côté, ne sont pas moins considérables que le précédent par leur étendue & leur calibre ; ils sont situés au-dessous des apophyses clinoides antérieures, & s'ouvrent dans les sinus caverneux. Il faut remarquer qu'ils passent entre la sixième paire & la branche de la cinquième qu'on nomme *ophtalmique*, avant la communication de ces deux nerfs, & viennent aboutir au-dessous de la courbure postérieure de la carotide. Ces sinus reçoivent des veines assez considérables, qui viennent de l'enfoncement qui sépare ce lobe moyen du cerveau, de celui qu'on nomme *antérieur*.

Les sinus supérieurs du rocher sont des petits conduits qui marchent sur le bord supérieur de cette apophyse, sur laquelle on remarque facilement leur trace. Ils sont formés par quelques veines qui viennent du cervelet & qui percent la dure-mère à un pouce environ des apophyses clinoides postérieures, au-dessus des nerfs de la septième paire. Ils

s'ouvrent dans les sinus latéraux, & communiquent rarement avec les caverneux. Ils manquent dans quelques sujets.

Les sinus inférieurs du rocher sont plus considérables que les précédens : ils marchent sur l'union de l'apophyse cunéiforme de l'occipital avec la pointe du rocher, & communiquent avec les sinus caverneux, dont ils reçoivent le sang. Ils ne s'ouvrent point dans les sinus latéraux, mais dans les golfes des jugulaires, en passant sous les nerfs de la huitième paire & l'accessoire.

La dure-mère reçoit des filets de tous les nerfs de la base du crâne, & principalement la branche postérieure de la cinquième paire. Elle en reçoit aussi des autres paires.

Baglivi & Pacchioni ont prétendu que la dure-mère avoit un mouvement musculaire, par lequel elle agissoit sur le cerveau en le comprimant ; mais ce qui démontre que cette opinion est fautive, c'est qu'on ne voit aucunes fibres musculaires dans la dure-mère, & que d'ailleurs cette membrane est fortement collée à toute la surface interne du crâne, & il est évident que cette adhérence rend le prétendu mouvement de contraction impossible. Il est vrai qu'après avoir trépané on voit, par l'ouverture faite au crâne, la dure-mère s'élever & s'abaisser ; mais ce mouvement lui est imprimé par le cerveau, & se fait vis-à-vis de l'ouverture, parce que là il n'y a point d'adhérence, & la membrane est libre.

Ainsi toutes les fois qu'on remarquera des battemens ou un mouvement quelconque à la dure-mère mise à découvert par quelque cause que ce soit, on doit se persuader que ce sont les vaisseaux de la dure-mère ou de la surface du cerveau qui agissent sur cette membrane, & ne sont sensibles que parce que par l'ouverture du crâne, la dure-mère n'est plus adhérente à l'ouverture, ou même par-tout ailleurs où un coup violent a détaché cette enveloppe du cerveau, de la face interne du crâne.

Pour être bien persuadé de l'adhérence de la dure-mère au crâne, on n'a qu'à scier circulairement la boîte osseuse, & la coupe étant faite, on reconnoîtra par la difficulté de détacher le crâne l'adhérence de la dure-mère ; adhérence qui met obstacle au mouvement qu'on lui a gratuitement assigné.

L'usage de la dure-mère est 1°. de servir au crâne comme

de périoste intérieurement. 2°. D'empêcher que le cerveau & le cervelet ne soient offensés par la dureté des os. 3°. Elle sépare de plus le cerveau jusqu'aux corps calleux en parties droite & gauche & d'avec le cervelet ; car sans cette membrane ils se comprimeroient réciproquement dans les différentes attitudes que la tête peut prendre. Il faut observer que le périoste de l'orbite est continu avec la dure-mere par les fentes orbitaires supérieures.

L'usage des sinus est de recevoir le sang qui est rapporté du cerveau & du cervelet par les veines de ces parties qui s'y déchargent, d'où il est ensuite porté dans les veines jugulaires internes, de sorte que ces sinus ne sont, à bien prendre, que des branches des veines jugulaires internes qui rampent entre la duplicature de la dure-mere & qui produisent ensuite d'autres veines qui se distribuent dans le cerveau.

Il paroît par la diversité des sentimens sur la maniere dont les veines se dégorgent dans le sinus longitudinal supérieur, qu'on n'a pas encore une théorie certaine sur cet article. Les uns pensent que les veines s'y déchargent de devant en arriere, d'autres se persuadent que le sang entre dans le sinus dans une direction oblique ; & enfin on a cru que les veines versoient le sang de derriere en-devant dans une direction tout-à-fait opposée au progrès du sang du sinus.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les veines rampantes sous les tuniques de la dure-mere percent dans le sinus à-peu-près comme l'uretere perce la vessie, en sorte que le sinus gonflé par la présence du sang trop abondant comprime les ouvertures de ces veines, & s'oppose en partie à l'entrée trop subite d'un nouveau sang.

Il arrive quelquefois que toute la faulx de la dure-mere s'ossifie, & de cette ossification il en peut résulter des compressions, des désordres dans l'économie animale ; en un mot, l'épilepsie, qui dès-lors est de toute incurabilité. Cette maladie peut aussi arriver lorsque quelque autre endroit de la dure-mere s'ossifie en formant des pointes ou épines, ou tout autre corps capable de troubler les fonctions merveilleuses de l'organe que cette membrane enveloppe.

Au reste, il a paru sur la sensibilité de la dure-mere des sentimens opposés : M. Haller, toujours guidé par le flamm-

beau de l'expérience, a prouvé qu'elle n'étoit ni sensible ni irritable. Son sentiment a été combattu par plusieurs sçavans, mais il a répondu avec solidité à toutes les critiques. *Voyez le mot SENSIBILITÉ.*

Il nous reste à donner la maniere de préparer la dure-mere.

Pour l'enlever presque sans peine & assez promptement toute entiere, j'enleve tout le cuir chevelu & le péricrâne. Je scie la tête depuis la partie supérieure du nez transversalement jusqu'aux condyles de l'occipital. Par cette coupe je détruis toutes les éminencees externes du sphénoïde, des palatins, en un mot, de toute la base du crâne, & j'ai une surface plate.

J'enfonce ensuite à coups de maillet cette surface, & ces coups plus multipliés que trop forts brisent peu-à-peu la base; & de ce côté là la dure-mere est certainement détachée des parties osseuses fracturées & un peu enfoncées. Par conséquent le plus fort de l'ouvrage est déjà fait, parce que c'est à la base du crâne que la dure-mere est plus fortement adhérente.

Il ne reste plus qu'à fracturer avec le même maillet les pariétaux, les temporaux, & successivement les autres os du crâne. On leve toutes ces parties d'os, auxquelles la dure-mere ne tient plus. Cette membrane se trouve sans enveloppe osseuse, & il est aisé de la débarrasser de toute la cervelle par son ouverture qui répond au grand trou occipital. On la remplit de crin, pour qu'en se séchant, elle conserve mieux son état naturel. Quand elle est bien sèche, il faut la vernir, & la mettre dans son cabinet d'anatomie.

Pour avoir une dure-mere avec ses vaisseaux, il faudroit ne la préparer qu'après avoir injecté la tête du sujet, arteres & veines. Quand on auroit ensuite levé cette membrane, on coloreroit en rouge les arteres, & en bleu tous les sinus.

Cette maniere de préparer la dure-mere m'a toujours paru très simple, aisée & commode, parce que par ce moyen elle se détache très-bien, au lieu qu'en faisant une coupe à la partie moyenne du crâne, on court risque de scier un peu cette membrane, & ensuite on a une peine prodigieuse de détacher la dure-mere de toute la base iné-

gale & interne du crâne : encore n'est-on pas en droit de se flatter de réussir toutes les fois qu'on le tentera.

E A U

F AU, *aqua*, c'est une substance limpide, brillante, diaphane, insipide, que le froid rend dure & fragile & qu'une foible chaleur entretient fluide. Elle entre en grande quantité dans la composition des animaux ; elle est presque toujours accompagnée de l'air : elle s'insinue par-tout avec lui. Ainsi on ne peut lui refuser d'être essentiellement une partie intégrante des mixtes.

Les principales qualités de l'eau sont la pesanteur, la ténuité de ses parties, sa disposition à se congeler par le froid, à reprendre la fluidité par la chaleur, à donner de la solidité aux corps, à les rendre susceptibles d'embrasement, de dissolution, de fusion, de pourriture, &c.

L'eau forme la plus grande partie de nos liqueurs, du gluten, des graisses, des suc albumineux, muqueux, de la sérosité, &c. elle pénètre nos parties solides, elle ne dissout pas les corps vivans, parce que les parties se réparent par l'action vitale & éludent ainsi ses effets, & parce qu'elle demeure unie aux autres principes ; il n'en est pas de même après la mort, elle se dégage peu-à-peu, elle désunit nos parties, elle entraîne les autres principes, elle dispose aux mouvemens spontanés & produit ainsi la décomposition des corps.

Les eaux du fœtus sont contenues dans l'amnios. Voyez en l'explication au mot GÉNÉRATION.

ÉCAILLEUX, EUSE, adj. *squamosus*, *a*, *um*, ce qui a du rapport à l'écaille.

On donne le nom d'*écailleuse* à la portion supérieure du temporal à cause de sa ressemblance à une écaille.

La future *écailleuse* unit le temporal avec le pariétal.

ECBYRSOMATE, *ecbyrsomata*, *exbupsōmata*, de *bypsa*, *bursa*, bourse, la peau des bourses ou du scrotum. On nomme ainsi les éminences ou protuberances des os aux articulations qui font relever la peau, à-peu-près comme elle est relevée aux bourses.

ÉCHANCRURE, *scissura*, *lunula*, se dit des bords des

os qui sont échancrés. Les échancrures de l'os sphénoïde , les échancrures de l'omoplate , les échancrures de l'os maxillaire. *Voyez* ces os , &c.

ÉCHELLES , *scalæ* , se dit des deux rampes ou des deux contours du limaçon de l'oreille.

ECPHYAS , *ἐκφυὰς* , de *εκ* , *de* , & de *φύω* , produire. Ce mot signifie une appendice ou excroissance. Quelques Auteurs donnent ce nom à l'appendice vermiforme du cœcum.

ECPHYSESE , *ecphyseſis* , *ἐκφύσεσις* , de *εκ* , *de* , & de *φύω* , respirer. Expiration , ou expulsion prompte de l'air hors des poumons.

ECPHYSIS , *εκφυσις*. Ce terme a la même signification que *ecphyas*. *Voyez* ce mot. Galien donne le nom d'*ecphyſis* au duodenum.

ECPNEUMATOSE , *ecpneumatosis* , de *εκ* , *de* & de *πνευμαι* , respiration. *Voyez* ECPNOE.

ECPNOE , *εκπνοή* , de *εκ* , *de* , & de *πνέω* , respirer. Il signifie expiration.

EJACULATEUR. Il se dit de quelques parties qui ont rapport à l'éjaculation de la semence.

Les deux conduits éjaculateurs ont environ un pouce de longueur , ils sont larges près des vésicules & diminuent à mesure qu'ils approchent de l'urethre qu'ils percent ensemble. *Voyez* en un plus long détail à l'article de la GÉNÉRATION.

Quelques Auteurs donnent le nom d'*éjaculateur* aux canaux déférens.

Les deux muscles éjaculateurs du clitoris viennent du sphincter de l'anus , se portent latéralement & s'insèrent à côté du clitoris.

Les muscles éjaculateurs de la verge sont décrits à l'article de la génération.

EJACULATION. C'est l'action par laquelle la liqueur spermatique réservée dans les vésicules féminales , & l'humour prostatique contenue dans ses propres couloirs , sont exprimées dans l'urethre & poussées hors de ce canal par l'extrémité de la verge dans le coït ou dans toute autre circonstance qui y est relative.

Cette action s'exécute dans l'état naturel par le mécanisme dont voici l'exposition.

Les vésicules féminales sont formées de différentes mem-

branes entre lesquelles il en est une composée de fibres musculaires susceptibles par conséquent de contraction qui diminue leur capacité. Cette contraction se fait dans le moment où toutes les conditions, & entr'autres l'érection de la verge, ont lieu pour occasionner l'émission de la semence, qui étant comprimée en tout sens par l'action de ces fibres contre la vessie dont le sphincter est contracté & leur fournit un point fixe, se porte où il y a le moins de résistance. L'orifice qui répond au canal déférent se ferme par la disposition de la valvule qui s'y trouve : ainsi le fluide pressé de tous côtés, excepté vers l'orifice du canal éjaculatoire, qui est comme la continuation du canal déférent, destiné à porter la liqueur séminale dans l'urethre, ce fluide y est porté avec force & injecté avec une grande célérité dans l'urethre auprès du verumontanum ; en même-tems la membrane musculeuse qui enveloppe les prostates se contracte comme de concert avec les vésicules séminales. Les muscles prostatiques agissent aussi dans le même instant, & par le concours de ces puissances combinées qui sont mises en jeu par un mouvement comme convulsif qui se communique à toutes les parties du corps & y excite souvent une espèce de tremblement épileptique, l'humeur prostatique est exprimée de ses conduits excrétoires & est aussi injectée dans l'urethre autour des orifices des conduits éjaculatoires de la semence. Ces deux fluides se mêlent dans la partie de ce canal dilatée pour les recevoir par les muscles destinés à cet effet ; mais cette dilatation n'est qu'instantanée : car le muscle accélérateur & le transverse de l'urethre se mettent en contraction pour presser ce qui est contenu dans ce canal & l'obliger à sortir tout d'un trait & sans discontinuité pour chaque jet, dont il se fait plusieurs de suite par la répétition de l'action convulsive de tous les organes qui viennent d'être mentionnés. La force & la célérité avec laquelle ces fluides sont poussés le peuvent faire jaillir à plusieurs pouces de distance de l'extrémité du membre viril, selon que l'érection de cette partie est plus grande, & qu'il y a une quantité plus considérable à injecter des fluides qui distendent davantage les canaux par lesquels ils passent, & qui donnent conséquemment plus d'étendue à l'action des muscles constricteurs, en sorte que les premiers jets sont les plus impétueux, & que la vîtesse de l'injection des derniers est beaucoup moindre à proportion. C'est de

cette prompte éjaculation , jointe à la chaleur & à la subtilité des fluides qui parcourent l'urethre dans cette voluptueuse opération de la nature , que dépend le chatouillement délicieux qu'éprouve la membrane d'un sentiment très-exquis qui tapisse ce canal. *Voyez le mot* GENERATION.

EJECTION , *ejectio*. L'éjection des excréments est la sortie des matieres fécales , des urines & des crachats. *Voyez* aussi le mot HUMEUR.

EILAMIDES , *ειλαμιδες* , de *ειλω* , envelopper. Ce terme signifie les meninges , ou membranes qui enveloppent le cerveau.

EILEON , *ειλεον* , de *ειλω* , faire des circonvolutions. Gorræus donne ce nom à l'ileum.

EISPNOE , *εισπνοή* , de *εις* , dedans , & de *πνεω* , respirer. Ce terme signifie inspiration. *Voyez ce mot*.

ELASTICITÉ , *élater*, *elaterion*, de *ελατηριον*, de *ελαύνω*, agiter. C'est le pouvoir qu'un corps plié ou tendu de reprendre son premier état , lorsque la force qui le plie ou le tend cesse. Ce mot vient de *ελαύνω* , pousser , repousser.

Nos muscles sont élastiques , ainsi que les fibres qui les composent. Elles ont du ressort. *Voyez* MUSCULAIRE , MOUVEMENT.

ELATER , ce terme a la même signification que le précédent , de même que le suivant.

ELATERION , *ελατηριον* , de *ελαύνω* , agiter. Il signifie élasticité. *Voyez* ci-dessus.

ELEMENS. On entend par ce terme les principes des corps.

On définit les élémens des corps simples dont tous les mixtes sont composés , & dans lesquels ces mixtes se résolvent par leur dernière analyse : ainsi les élémens ne sont autre chose que les parties intégrantes les plus simples des mixtes. Les anciens mettoient quelque différence entre les élémens & les principes ; ils définissoient le principe , ce qui n'est fait ni de lui-même ni d'autre chose , mais dont tous les corps sont composés. On peut employer indifféremment ces deux mots , parce qu'à proprement parler ils signifient la même chose.

Tous les Philosophes ne s'accordent pas sur la nature & le nombre des élémens. Les uns en admettent un plus grand nombre , les autres un moindre : nous n'examinerons pas cette variété d'opinions.

Pour sçavoir ce que l'on doit penser sur ce point , il suffit de se rappeler que les élémens sont des corps très-simples dont tous les mixtes sont composés , & dans lesquels ils se résolvent par la dernière analyse ; ainsi toute partie dans laquelle on trouve des particules hétérogenes ne doit pas être regardée comme élément ou comme un corps simple , ou si on lui donne ce nom , ce ne doit être que par comparaison. Cela posé , la matiere considérée en général doit être regardée comme le seul élément ou principe constitutif des corps , parce qu'elle se trouve dans tous les corps , & qu'on ne peut jamais la détruire par les analyses. On reconnoît cependant des formes constantes que prend la matiere pour entrer dans la composition des corps ; ces formes élémentaires appartiennent aux parties intégrantés des mixtes que l'on ne doit regarder comme simples ou élémentaires que par comparaison. On reconnoît la matiere en général dans tous les corps , elle frappe les sens. Lorsqu'on veut rechercher sa nature on s'apperçoit qu'elle est presque entièrement inconnue , & on ne peut à-peu-près établir ce qu'elle est que par l'examen de ses propriétés.

Les sens , la réflexion , la comparaison des idées ; ce sont les moyens par lesquels on peut juger des propriétés de la matiere : les sensations sans la réflexion , ou la réflexion sans des sensations antécédentes seroient des moyens insuffisans.

Il y a des corps grossiers qui tombent sous les sens sans aucune recherche : il y en a d'autres qui nous environnent , comme l'air , la matiere de la lumière , &c. qui ne peuvent être connus que par leurs effets & par le moyen des différentes expériences.

Quand on examine sans préoccupation la matiere de ces différens corps , quelque délicate qu'elle soit , on lui reconnoît des propriétés générales qui sont constamment les mêmes par-tout , & indépendantes des qualités accidentelles qui différencient chaque espece de corps ; ces propriétés générales ou essentielles sont l'étendue , la divisibilité , l'impénétrabilité , la mobilité ou le repos ; l'examen d'un corps grossier ou celui de l'air introduit & renfermé dans une vessie démontre également ces propriétés.

Ces qualités de la matiere en supposent une primitive qui est la pluralité de ses parties ; elle n'est étendue , impénétrable , divisible que parce qu'elle est composée de plusieurs

parties ; ainsi on peut croire que la nature ou son essence consiste dans la pluralité des parties , & on la définira relativement à ses propriétés , un être ou une substance composée de plusieurs parties , étendues , impénétrables , divisibles & susceptibles de mouvement ou de repos. La matiere existe dans tous les corps avec les propriétés générales que nous venons de lui assigner , elle est seule le principe primitif des corps ; mais comme on ne peut l'appercevoir qu'avec différentes modifications , de-là quelques anciens ont cru que la forme étoit un principe particulier , qui avec la matiere , constitue tous les corps. Lorsqu'on recherche les modifications de la matiere dans les corps , on apprend que la forme est une affection purement mécanique , ou pour mieux dire , une disposition physique , par laquelle la matiere diversement arrangée constitue la différence des corps ; ainsi la forme n'est point un principe : elle est seulement une qualité inséparable de la matiere considérée dans chaque corps.

Le mécanisme des parties intégrantes des corps prouve que les formes consistent essentiellement dans la disposition physique des parties ; de-là dépendent la mollesse , la dureté , l'élasticité , les couleurs , les saveurs , la liquidité , la chaleur , la froideur des corps ; la figure , la grandeur , la situation , le repos , le mouvement , sont des formes accidentelles qui varient à l'infini.

ÉLÉMENTAIRES. Parties élémentaires ou intégrantes des mixtes.

Si on recherche quelle est la composition des mixtes , on voit que la matiere ne les fait pas connoître avec ses propriétés générales seulement , mais qu'elle se résout en différentes especes de matiere , pour ainsi dire , & que les parties qui en résultent se trouvent toujours sous une forme constante. Comme ces parties se trouvent toujours dans la composition des corps & qu'elles sont sous les formes les plus simples que nous puissions appercevoir , on leur a donné le nom de *parties élémentaires* , ou *intégrantes des mixtes*.

Les Physiciens ont toujours été fort partagés sur le nombre de ces parties élémentaires ou intégrantes ; pour déterminer le nombre de ces parties , il ne faut pas simplement juger par celles que l'analyse démontre ; il faut avoir égard à la nature des corps environnans , à la subtilité de certains prin-

cipes qui s'évaporent facilement, comme réciproquement des principes subtils pénètrent le corps que l'on croit avoir réduit aux parties les plus simples.

Le goût, l'odorat, le toucher, la vue, l'ustion des corps, la putréfaction, l'évaporation, la fermentation, la calcination, sont des moyens simples par lesquels on reconnoît la présence de certaines parties intégrantes des mixtes, elles démontrent des parties grasses ou huileuses, des sels, de l'eau ou phlegme de la terre. Si on fait concourir le raisonnement avec les sens, on reconnoîtra l'existence d'autres parties intégrantes que les expériences ou les notions générales de la Physique nous font appercevoir : par exemple, on trouve de l'air dans tous les corps, dans les animaux, les végétaux, les minéraux mêmes. On doit encore reconnoître un fluide plus subtil qui pénètre tous les corps, qui les décompose lorsqu'il agit trop fortement sur eux, & qui se développe plutôt dans certains corps à raison de leurs parties intégrantes, c'est le feu ou l'éther. *Voyez* FEU.

Cette espece de feu qui anime les corps & qui est l'agent universel de la nature doit être distingué du feu d'embrasement qui les détruit.

On voit par ce qui a été dit sur le moyen de reconnoître les parties intégrantes des corps qu'elles sont au nombre de six, & si on juge de ces élémens par leurs effets dans la formation des corps, on en reconnoît un actif qui ne se fixe pas dans les corps, mais qui est nécessaire pour fixer & animer les parties intégrantes, c'est le feu ou l'éther : les cinq autres sont passifs parmi lesquels on en distingue deux primitifs ; l'air & l'eau qui semblent être les instrumens universels de la nature : enfin les trois autres, le sel, l'huile & la terre servent plus immédiatement de matériaux aux différens corps.

Ces parties élémentaires différemment combinées se trouvent dans tous les mixtes. La différente proportion de ces parties & les changemens dont elles sont susceptibles de leur nature établissent la différence des corps & les changemens qui leur arrivent.

FLITROÏDE, ou ELICTROÏDE. *Voyez* ELYTROÏDE.

ELLIPSE, *ellipsis*, terme de Géométrie, qui signifie une figure courbe, qu'on appelle communément *ovale*. On s'en sert quelquefois dans la description des parties anatomiques.

ELLIPTIQUE, adj. *ellipticus*, *a*, *um*, ce qui a du rapport à l'ellipſe.

ELYTROÏDE. C'est la ſeconde des trois tuniques propres des teſticules. Ce mot vient du grec *ελυτρον*, *vagina*, gaine, & *ειδος*, *eidos*, forme.

Elle reſſemble à une gaine, ce qui la fait nommer auſſi *vaginale* par quelques Auteurs. Elle eſt formée par la dilatation de la production du péritoine. Sa ſurface interne eſt tapiſſée d'une membrane particulière très-fine qui forme une eſpece de diaphragme qui empêche la communication entre la gaine du cordon ſpermatique & la caſſule où tunique vaginale du teſticule; & l'externe eſt cellulaire, ce qui la rend d'autant plus adhérente à la première des tuniques propres, qui ſe nomme *érythroïde*.

ELYTRON, *ελυτρον*, de *ελω*, envelopper ou couvrir, enveloppe. Hyppocrate applique ce mot aux membranes qui enveloppent la moëlle ſpinale.

EMAIL. L'émail de la dent eſt une matière tout-à-fait différente de l'oſ. Il eſt compoſé d'une infinité de petits filets qui ſont attachés ſur l'oſ par leurs racines, à-peu-près comme les ongles & les cornes. On diſtingue très-facilement l'émail dans une dent caſſée. On y voit tous ces filets prendre leur origine vers la partie de l'oſ qui touche la gencive, ſ'incliner vers l'oſ & ſe coucher les unes ſur les autres, de manière qu'ils ſont preſque perpendiculaires ſur la baſe de la dent. Par ce moyen ils réſiſtent davantage à l'effort. M. de la Hire le fils a obſervé que dans les adultes l'oſ de la dent ne croît point, mais ſeulement l'émail. Il eſt perſuadé que les filets de cet émail ſ'étendent comme ceux des ongles. Si l'émail d'une dent ſe détruit l'oſ ſe carie & la dent périt.

EMBAUMEMENT. On définit l'embaumement une préparation particulière de pluſieurs ſortes de drogues qu'on met dans toutes les parties d'un cadavre pour le préſerver pendant long-tems de la corruption. Cette préparation eſt une compoſition de diverſes liqueurs ſpiritueuſes, de différens baumes, de gommes & de pluſieurs plantes aromatiques miſes en poudre.

La préparation de tous ces différens ingrédients regarde particulièrement l'Apoticaire. Cependant, ſelon le célèbre M. Dionis, il eſt néceſſaire qu'un Chirurgien ſoit non-ſeu-

lement instruit de la maniere dont il faut s'y prendre pour embaumer un cadavre , mais il faut encore qu'il soit en état de préparer lui-même tout ce qu'il faut pour cette opération, afin qu'il puisse suppléer au défaut d'un Apoticaire.

Ces sortes d'occasions peuvent tous les jours se rencontrer , comme sur la mer , dans les armées , ou même à la campagne , lorsqu'un Seigneur vient à décéder en son château , ou qu'on est obligé de le transporter dans la sépulture de ses ancêtres , qui se trouve dans des lieux souvent fort éloignés.

Nous avons déjà observé que les drogues qui doivent entrer dans la composition de l'embaumement sont de différentes sortes : sçavoir , des liqueurs spiritueuses , des baumes , des gommes , des plantes aromatiques & des sels. Les premières & les secondes de ces drogues sont propres à faire un liniment pour frotter l'extérieur du corps & pour en mettre dans l'intervalle des parties afin de les mieux conserver. Les autres drogues sont propres à être mises en poudre pour être employées par couches dans les intervalles des parties , parce que cette poudre forme une espece de mastic qui garantit de la putréfaction.

De tout ce qui est nécessaire pour l'embaumement.

Lorsqu'il s'agit de faire un embaumement dans toutes les formes , on se sert de deux sortes de poudres , une fine & l'autre plus grossiere ; celle-ci sera composée de diverses plantes aromatiques dont on prendra des unes les racines , des autres les feuilles ou le bois , les fleurs ou les fruits.

Celles dont on prendra la racine sont :

L'iris , à la quantité de deux livres.

De calamus aromaticus ,

De flembes ou glayeul,

D'angélique,

D'aristoloche,

D'impératoire ,

De gingembre *ana* , une livre:

Feuille de basilic,

Thim ,

Sauge ,

Sarriet *ana* , demi-livre:

Laurier.

Laurier,

Mirthe.

Marjolaine,

Romarin,

Baume, *ana*, une livre ;

Hyssope,

Rhuë,

Menthe, *ana*, demi-livre ;

Sarpolet,

Calament,

Scordium, *ana*, quatre onces ;

Fleurs d'orange,

De roses,

De romarin,

De lavande,

De camomille,

Mélilot, *ana*, demi-livre ;

Semence de fenouil,

De coriandre,

D'anis,

De cumin, *ana*, une livre ;

Fruits & bayes de genievre,

Ecorcé de citron & d'orange, demi-livre.

Le tout sera mis en poudre ; on y ajoutera quelques livres de sel marin avec du tan mêlé ensemble, ce qui doit faire la valeur de trente livres pesant. Cette poudre sera destinée principalement à remplir les grandes civités & à être mise par couche dans les intervalles des viscères qu'on mettra dans un barril, comme on l'expliquera plus bas. Pour ce qui est de la poudre fine, elle est beaucoup plus odoriférante & plus conservative que la première. Cette poudre sera faite avec

L'aloës, deux livres ;

L'oliban,

Le benjoin,

Le styrax, *ana*, une livre ;

Cannelle,

Gérofle, *ana*, demi-livre ;

Noix muscadé,

Genièvre , *ana* , demi-livre ;
 Poivre blanc , quatre onces ,
 Alun ,
 Sel de nitre , *ana* , quatre onces ;
 Le soufre , quatre onces.

Le tout sera bien préparé & bien pulvérisé pour le passer au-travers d'un tamis fin , après quoi on le mettra dans quelque vaisseau jusqu'au moment qu'on en fasse usage. Comme cette poudre est plus subtile que la première , on n'en préparera qu'environ dix à douze livres , laquelle sera employée dans les interstices des chairs , en remplissant les scarifications qu'on est obligé de faire sur toutes les parties.

Quant au liniment , on le compose avec une livre d'huile d'aspic.

Quatre pintes d'esprit-de-vin ,
 Demi-livre d'huile de laurier.
 Une livre de styrax liquide.
 Demi-livre de baume de Copahu.
 Deux onces de baume du Pérou :

Dont le mélange formera un liniment. Il est nécessaire que le Chirurgien se trouve présent lorsque le Plombier & le Menuisier prendront la mesure du corps pour faire le cercueil , afin qu'ils le tiennent beaucoup plus grand. Il doit assister aussi lorsqu'il s'agit du barril ou coffre où seront déposés les viscères. Le cœur sera renfermé dans une boîte de plomb faite exprès. Le cercueil , le barril & la boîte doivent être plus longs & plus larges que la grandeur du corps & des autres parties , sans quoi l'on courroit risque après l'embaumement de ne pouvoir loger le cadavre & les autres parties , qui par rapport à la quantité des poudres , & à l'épaisseur des bandes , auroient acquis un volume beaucoup plus considérable.

Les bandes dont on a besoin pour un embaumement sont au nombre de cinq. Elles doivent avoir la longueur & la largeur nécessaire pour entourer toutes les parties du corps. On donnera aux deux premières bandes la longueur de quatre ou cinq aulnes & la largeur de trois doigts ; elles serviront à entourer les extrémités supérieures. Les deux bandes suivantes auront quatre travers de doigts de large sur six ou sept aulnes de long. Elles sont destinées pour envelopper les jambes & les cuisses. La cinquième bande sera fort large &

beaucoup plus longue que les précédentes ; elle sera destinée à envelopper tout le reste du corps. L'ouverture du corps étant faite suivant l'ordre qu'on a indiqué , on dressera un rapport de tout ce que l'on aura remarqué de particulier , lequel sera signé , tant des Médecins que des Chirurgiens qui auront assisté à cette opération.

De l'opération de l'embaumement.

Le Chirurgien qui est chargé de l'embaumement commencera par séparer le cœur des autres parties & le mettra dans un vaisseau rempli d'esprit-de-vin , dans lequel il trempera jusqu'à ce que les autres parties soient embaumées : ensuite le Chirurgien , aidé de ceux qu'il aura choisi , se mettra en devoir d'exécuter son opération. Il fera d'abord approcher le barril du sujet , ayant mis dans le fond une bonne couche de la première poudre ; ensuite on ôtera tout les viscères du bas-ventre , de la poitrine , &c. Après avoir bien lavé le canal intestinal , tant en-dedans qu'en-dehors , & les viscères , avec l'esprit-de-vin , vous les mettrez dans le barril , ayant soin de placer dans les intervalles de la première poudre en forme de couche , continuant ainsi jusqu'au niveau du bord du barril. S'il se trouvoit trop grand , alors il faudroit le faire couper , de manière que le barril étant couvert & soudé , les parties renfermées ne balottent point pendant qu'on les transporte d'un lieu à un autre.

Les cavités du tronc étant vuidées , on absorbe le sang avec des linges ou une éponge ; on les lave avec de l'esprit-de-vin , puis vous les remplirez avec de la poudre grossière mêlée à des étoupes.

Il est presque indifférent par laquelle des trois cavités on doit commencer : cependant il paroît qu'il vaudroit mieux commencer par la tête , ensuite aller à la poitrine & au ventre.

En commençant par la tête , vous remplirez le crâne avec de la poudre , des étoupes ou du crin , & vous mettrez par-dessus la calotte osseuse que vous aviez enlevée , sur laquelle on mettra de la liqueur & de la poudre balsamique , le tout soutenu par les lambeaux qui seront cousus. On versera aussi dans la bouche & dans les narines de la liqueur

dans laquelle on aura trempé du coton destiné à remplir ces deux cavités ; la même chose sera observée pour les oreilles.

On frottera le visage avec le liniment en forme d'embrocation, dans lequel on trempera un pinceau ou des linges doux ; après on fera quelques incisions vers les tendons des muscles crotaphites, entre les masseters & les buccinateurs, pour avoir la facilité de mettre dans les incisions de la poudre, & sur toute la face ; le tout sera enveloppé avec une espee de coëffe de nuit, qui sera arrêtée avec un petit ruban ou bandelette au-dessous du menton.

Ensuite il faut passer dans la cavité de la poitrine & celle du bas-ventre. On les remplira de la poudre mêlée avec des étoupes ou du crin, qui est moins susceptible de corruption. Ces deux capacités étant remplies, on remet le sternum dans sa place, on y verse de la liqueur spiritueuse entre les côtes & les tégumens. On y met aussi de la poudre fine, & on fait ensuite des coutures, dont la premiere sera commencée au-dessus du sternum & sera continuée jusqu'aux os pubis ; puis vous reprendrez les incisions transversales, qui sont, comme nous l'avons dit, vers les régions lombaires, vous y pratiquerez les mêmes coutures pour les joindre avec les premières à l'endroit de l'ombilic.

Les cavités du tronc étant ainsi embaumées, on passe aux extrémités supérieures, en commençant par faire des taillades profondes jusqu'à l'os du bras, de l'avant-bras & de la main. On frotte toutes ces parties avec de la liqueur en forme de liniment ; ensuite vous mettrez dans le fond de chaque incision de la poudre balsamique avec la liqueur spiritueuse. Vous prendrez une des premières bandes, en commençant à la main par des doloires un peu serrés, montant jusqu'à la partie supérieure du bras, où vous finirez. La même chose sera faite à l'autre extrémité supérieure par le moyen de la seconde bande. Sur les extrémités inférieures seront pratiquées les mêmes opérations, c'est-à-dire qu'on fera de profondes taillades jusqu'aux os, & tout-au tour selon la longueur de la cuisse, qui seront accompagnées de pareilles incisions à la jambe & au pied. On les humectera bien avec de l'esprit-de-vin & de l'huile d'aspic. On les remplira de poudre aromatique ; on y passera dessus le liniment & de la poudre fine, & le tout sera fixé & soutenu par la troisième bande.

Tandis que vous faites votre opération , un Aide-Chirur-gien fait la même chose sur l'autre extrémité , laquelle sera entourée avec la quatrième bande , en commençant au pied & finissant à l'aîne.

Les parties qui restent à embaumer sont la partie postérieure du col , du dos & des lombes. Pour cet effet on tourne le sujet sur le ventre , pour scarifier la partie postérieure du col , du dos & des lombes. On remplira les scarifications comme ci-devant avec de la poudre. On y verse de l'esprit de-vin ; vous frottez toute la partie avec le liniment , puis vous mettez par-dessus de la poudre balsamique , & vous enveloppez le tout avec la cinquième bande qui doit être assez longue & assez large pour envelopper tout le tronc.

L'embaumement fini , on met le sujet dans une toile cirée dans laquelle il sera enveloppé. Cette toile sera liée avec du ruban ou une ficelle au-dessus de la tête & sous la plante des pieds , de sorte que le corps aura à-peu-près sa forme naturelle. Après on le met dans son cercueil avec ce qui reste des poudres aromatiques & des plantes qu'on a préparées , en remplissant les coins & les vuides , & on fait souder le cercueil de plomb le plus hermétiquement qu'il sera possible.

Le cœur sera la dernière partie qui fera le sujet de l'embaumement. On aura l'attention de le bien laver avec de l'esprit-de-vin. On mettra dans les gros vaisseaux , dans les ventricules & dans les oreillettes de la poudre balsamique. Sa surface extérieure sera aussi recouverte de la même poudre mêlée avec le liniment : ensuite on a une poche de toile cirée , & à-peu-près de la figure de celle du cœur , dans laquelle poche il sera mis. Le tout sera lié avec un ruban ou de la ficelle , en conservant autant qu'il se pourra la même forme naturelle. Enfin il sera mis dans une boîte de plomb faite & figurée à-peu-près comme ce viscère. Cette boîte sera exactement soudée.

EMBRYO-GRAPHIE , *embryo-graphia* , description du fœtus pendant tout son séjour dans la matrice.

EMBRYO-LOGIE , *embryo-logia* , traité raisonné sur le fœtus pendant tout son séjour dans la matrice.

EMBRYON , *embryo* , ce mot vient de *ἐν* , *en* , dans , & de *βρύω* , ou *βρύω* , *bruo* , croître , je pullule. C'est le nom que les Médecins grecs ont donné au fœtus , parce qu'il est

renfermé & prend accroissement dans la matrice. On n'est pas d'accord sur le tems pendant lequel on peut le désigner de ce nom. Quelques-uns, tels que Marcellus, *lib. de saturâ hominis*, prétendent qu'il lui convient tout le tems qu'il est contenu dans ce viscere. D'autres, tels que Derelincourt, *perioch.* 35, n'emploient le terme d'embryon que pour exprimer les rudimens du corps d'un animal, renfermés dans un œuf dont le placenta n'a pas encore jetté des racines pour l'implanter dans la matrice, & dès que le placenta y est attaché, ils donnent à l'animalcule le nom de *fœtus*.

Boërhaave, *Inst. Med. Physiolog.* & M. Fizes, Professeur de Montpellier, *de hominis generali exercitatione*, n'emploient aussi le terme d'*embryon* que pour l'animalcule dont l'accroissement commence dans la matrice. Dès qu'il est bien développé, ils l'appellent constamment *fœtus*, & ne se servent plus du mot *embryon*, quoiqu'ils emploient celui du *fœtus* comme synonyme d'embryon, & appellent également *fœtus* l'animalcule dès les premiers tems après la conception.

Ruysch, *cur. renov.* dit avoir vu dans une femme qui avoit tout récemment conçu un embryon qui n'étoit pas plus gros que la tête d'une épingle ordinaire. Hartman, *eph. nat. cur.* rapporte en avoir vu un de la grosseur d'une graine de pavot. Mattmugham, *comp. obst.* assure qu'un embryon de six jours est du volume d'un grain d'orge. Dodard, *Hist. de l'Acad. des Sciences* 1701, fait mention d'un embryon de la longueur de sept lignes, dont on commençoit à distinguer les membres. Moriceau, dans ses observations, dit en avoir vu un dans les eaux de l'œuf, de trois ou quatre semaines, qui étoit gros à-peu-près comme une fève. Toutes ces observations qui ne s'accordent point, ainsi que bien d'autres, dénotent qu'à cet égard on ne peut rien avoir de sûr, parce que l'accroissement de l'embryon ne se fait pas toujours en proportion du nombre des jours qui se sont écoulés depuis la conception. Ces progrès dépendent plus vraisemblablement de la nature de la matiere alimentaire qui lui est fournie, & de la force avec laquelle elle parvient jusqu'à lui. Voyez le mot GENERATION.

EMBRYO-TOMIE, *embryo-tomia*, préparation anatomique du fœtus. Ce terme est fait de *ἐμβρυον*, embryon, & de *τομή*, dissection.

EMINENCE, *eminentia*, *extuberantia*, *productio*, *pro-*

cessus, *projectura*, *enascencia*, *gibbus*, *excessus*, *explanatio*; se dit de toutes les portions des parties solides qui s'élevaient de maniere à se faire distinguer du tout, dont elles font partie. On en distingue de trois especes, 1°. celles qui servent à la connexion des os : 2°. celles qui donnent attache à des parties molles. 3°. Celles qui résultent de la conformation particuliere de l'os. Mais comme les unes sont continues avec l'os, & que d'autres ne sont que contiguës, c'est-là ce qui a donné lieu à la distinction qu'on en a fait en apophyses & en épiphyses.

C'est de la figure, de la situation, de la connexion & des usages des éminences qu'on a tiré les différens noms qu'on leur a donnés.

De leur figure, on les appelle *tétel*, lorsqu'elles sont convexes & arrondies en forme de globe, *tubérosité* lorsqu'elles sont inégales & raboteuses, *épine* & *épineuses* quand elles sont aiguës & en pointe.

De leur situation, elles sont appellées *obliques*, *transverses*.

De leur connexion elles prennent le nom des parties avec lesquelles elles sont articulées ; telle est l'apophyse molaire de l'os maxillaire.

Par rapport à l'usage, on donne le nom de *trochanter* à deux tubérosités de l'os de la cuisse, qui donnent attache aux muscles qui la font tourner.

Les éminences du cerveau, cervelet, &c. *Voyez ces mots.*

EMINENTE. Nom de la premiere vertebre du dos, qui a sur son corps une facette entiere supérieurement, & une demi-facette de chaque côté inférieurement, parce qu'elle reçoit elle seule la tête de la premiere côte & une partie de la seconde.

EMISSAIRE, *emissarium*, se dit de quelque canal ou réservoir qui évacue une humeur quelconque.

EMMENIE, *emmenia*, *εμηνια*, de *μην*, mois. Ce terme signifie écoulement menstruel, règles. *Voyez REGLES & GÉNÉRATION.*

EMONCTOIRE, *emunctorium*, partie organique destinée à séparer & à évacuer les humeurs inutiles de la masse du sang. La peau est un émonctoire du corps. Le nez est un émonctoire du cerveau. Les reins & la vessie sont des émonctoires pour l'urine. Ce mot vient du verbe latin *emungere*, moucher, tirer dehors.

EMPORE, *emporium*. On donne ce nom à un réservoir formé par les fibres médullaires qui partent des différentes glandes de toute la substance cendrée du cerveau, & où elles déposent les esprits animaux qui ont été filtrés.

EMPREINTE, *impressio*, *vestigium*, se dit de l'endroit des os où s'insèrent les muscles & les ligamens. L'empreinte musculaire de tel os, les empreintes tendineuses de la grande & de la petite tubérosité de la tête de l'humerus, l'empreinte ligamenteuse du col de l'humerus, l'empreinte ligamenteuse du col de l'omoplate, les empreintes ligamenteuses des vertèbres, &c. tout cela est expliqué dans la description de chaque os en particulier.

EMPSYCHOSE, *empsychosis*, *ἐμψύχωσις*, de *ψυχή*, *ame*, l'action d'animer, ou l'union de l'ame avec le corps.

EMULGENT, **TE**, adj. *emulgens*, qui tire quelque liqueur d'une partie. Les artères & les veines émulgentes sont des vaisseaux du rein. *Voyez-en l'origine au mot REIN.*

ENÆOREME, *enæorema*, *ἐναίωρημα*, d'*αἵωρεω*, élever, d'*αἰωρὸς*, haut ; c'est une espece de substance légère qui nage au milieu de l'urine, que l'on appelle encore *sublimamentum*.

ENANTESE, *enantesis*, *ἐναντησις*, d'*αντῆω*, rencontrer, d'*αντὶ*, contre ; c'est un mot dont Galien se sert pour exprimer la rencontre des vaisseaux ascendants & descendants.

ENARTHOSE, *enarthrosis*, de *εν*, *en-dedans*, & *ἄρθρον*, *artron*, *article*, *jointure*. C'est une articulation d'une grosse tête dans une cavité avec un mouvement en tout sens ; comme la tête du femur dans la cavité des os innominés.

ENBONPOINT, ou **EMBONPOINT**. Etat où se trouve une personne d'une bonne constitution, ni trop grasse, ni trop maigre.

ENCANTHE, *encanthis*, *ἐγκανθίς*, d'*εν*, *en*, *dans*, & *κανθός*, *canthos*, l'angle de l'œil.

ENCEPHALE, *encephalos*, *ἐγκεφαλος*, d'*εν*, *en*, & *κεφαλή*, la tête. On a donné ce nom au cerveau.

ENCHASSEMENT des os. C'est le même que gomphose.

ENCLUME. On a donné ce nom à un osselet de l'organe de l'ouïe. *Voyez-en la description au mot OUIE.*

ENCOGNURE. On donne ce nom à la pointe des os cunéiformes du pied.

ENCRANIS, ou **ENCRANION**, *ἐγκρανίς*, ou *ἐγκράνιον*, on a donné ce nom au cercelet..

ENCYMON, *ενκυμων*, d'*ενκυω*, je conçois. Il signifie une femme grosse ou enceinte.

ENDENTÉ, ÉE, adj. *Voyez* ENGRAINÉ.

ENDEDINEMENE, *endedinemenos*, *ενδεδινεμενος*, d'*ενδινέω*, tourner en rond, en forme de tourbillon. Epithete qu'on donne aux yeux qui tournent continuellement dans leurs orbites.

ENDESE, *endesís*, *ενδεσις*, de *δέω*, *lier*, *ligature*, bande ou connexion. *Endesís toupodos*, la connexion du pié.

ENELLAGMENE, *enellagmenos*, *ενηλλαγμενος*, de *εναλλάλω*, d'*αλλάλω*, changer. C'est une épithete que l'on donne aux articulations des vertebres à cause de leur insertion mutuelle.

ENEOREME. *Voyez* ENÆOREME.

ENERVATION, *enervatio*, il signifie selon quelques uns aponévrose. Les éneruations du muscle droit de l'abdomen. *Voyez* INTERSECTIONS TENDINEUSES.

ENFANCE, premiere partie de la vie humaine.

ENFANT. *Voyez* ci-dessus.

ENFANTER. *Voyez* ACCOUCHEMENT.

ENGOMPHOSE, *engomphosis*, *ενγομφωσις*, gomphose. *Voyez* ce mot.

ENGRAINÉ, ÉE. *Voyez* le mot suivant.

ENGRAINURE, ou ENGRENURE, se dit d'une roue dont les dents entrent entre celles d'une autre roue, en sorte que l'une fait tourner l'autre. C'est dans ce sens qu'on le dit des os qui sont unis ensemble par le moyen de leurs pointes qui s'engrenent les unes entre les autres.

ENSI-FORME, adj. *ensi-formis*, *e*, qui a la figure d'une épée. On donne ce nom au cartilage xiphoïde. *Voyez* ce dernier.

ENTENDEMENT, faculté de l'ame. *Voyez* AME.

ENTENDRE. Nous entendons, lorsqu'un bruit étranger communiqué à l'organe de l'ouïe décide l'ame à être attentive à l'impression faite par le son.

ENTERADENES, *εντεραδενες*, d'*εντερον*, un intestin, & *αδην*, glande. On a donné ce nom aux glandes intestinales.

ENTERON, *εντερον*, d'*εντος*, dedans, interne. Il signifie intestin. *Voyez* INTESTIN.

ENTERO-GRAPHIE, *entero-graphia*, description des intestins.

ENTERO-LOGIE , traité raisonné sur les intestins.

ENTERO-TOMIE , *entero-tomia* , administration anatomique des intestins.

ENTONNOIR. Cavité ou fossette assez profonde qu'on découvre dans la partie inférieure du troisième ventricule du cerveau , & dont l'ouverture évasée se rétrécissant insensiblement , aboutit à la glande pituitaire qui est logée dans la cavité de la selle turcique. L'entonnoir a , dit-on , deux ouvertures ; l'une , qu'on appelle aujourd'hui *ouverture antérieure commune* , parce qu'elle communique avec les ventricules latéraux ; & l'autre , qu'on nomme *ouverture commune postérieure* , parce qu'elle communique au cervelet , suivant l'hypothèse généralement reçue.

Mais ces deux ouvertures de l'entonnoir , & les communications qu'on lui attribue , sont-elles bien certaines ? du moins tout le monde n'en convient pas. M. Lieutaud , par exemple , croit s'être assuré du contraire par des administrations multipliées. Cet Anatomiste , loin d'admettre aucune cavité dans l'entonnoir , a trouvé que cette partie du troisième ventricule du cerveau (qu'il nomme *tige pituitaire* à cause de sa solidité) est une espèce de cylindre de deux à trois lignes de hauteur , formé par la substance cendrée , & recouvert de la pie-mère. Il a encore observé que ce cylindre est nourri dans son axe par de très-petits vaisseaux qui communiquent avec ceux de la glande pituitaire qui reçoit cette colonne ou qui la soutient.

ENTRE-CIL. On nomme ainsi l'espace qui est entre les deux sourcils.

ENTRE-FESSON. Voyez PERINÉ.

ENTRE-SOURCIL , espace qui est entre les extrémités correspondantes des sourcils , la racine du nez & le front.

ENTYPOSE , *entyposis* , *ἐντύπσις* , d' *ἐντύπω* , faire impression , de *τύπος* , *typie* , ou image formée par impression. *Lacetabulum* de l'humerus , appelée autrement *omocotyle* par Pollux , qui dit qu'elle sert à l'articulation de l'omoplate & du bras , la cavité glénoïde de l'omoplate , & selon d'autres *cotyloïde*.

ENULON , *ενουλον* , d' *εν* , & *ουλον* , les gencives : c'est , suivant Pollux , la chair interne des gencives , comme *ουλον* ,

ulon, est la chair externe, & *αφὸς*, *harmus*, la chair des gencives qui est entre les dents.

ENYSTRON, *ενυστρον*, suivant Aristote, c'est un second ventricule, ou la partie la plus épaisse de l'estomac des quadrupèdes, qui sert à la coction & à la préparation des aliments. Gorroëus veut que ce soit la même chose qu'Abomasum. *Voyez ce mot.*

EON, *ων*, c'est tout le contour de l'œil, selon Gorroëus, d'après Pollux.

EPAGOGION, *επαγωγιον*, d'*επαγω*, couvrir. Il signifie le prépuce. *Voyez ce mot.*

EPAIS, SE, *crassus*, *a*, *um*, se dit des parties qui ont plus de volume que d'autres avec lesquelles on les compare. Les trousséaux épais qui unissent les os du métacarpe entr'eux, le ligament épais & court des os du carpe entr'eux, les filets épais & profonds qui unissent les os du carpe entr'eux.

EPAPHRE, *επαφρος*, d'*αφρος*, écume, écumeux. Hyppocrate applique souvent ce mot aux déjections.

EPAULE. Partie double du corps humain située à l'extrémité supérieure, & qui est composée de deux pièces osseuses; l'une antérieure appelée *clavicule*, & l'autre postérieure dite *omoplate*. *Voyez ces mots.*

Le 16 août 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Claude Guillon, de Sainte-Foye-lès-Lyon, âgé de six ans. Il avoit à la partie supérieure antérieure de l'épaule droite une tumeur inflammatoire de la grosseur d'un petit œuf, assez dure & douloureuse. On commença le traitement par les cataplasmes anodins & le liniment de basilicum, topiques qui furent aidés des remèdes internes. Le 20, la tumeur fut ouverte, & il en sortit un pus louable. La suppuration s'établit, mais sans avoir les conditions requises, ce qui fit craindre la gangrene. Elle se manifesta effectivement le 26. On employa alors pour pansement une languette trempée dans l'huile de térébenthine & un plumasseau de styrax par-dessus. En même tems on lui donna les antiputrides intérieurement. Le 30, la pourriture commença à se détacher, & le 3 septembre il n'y avoit qu'une plaie vermeille & grenue. Le digestif fut alors le seul topique jusqu'au 8 septembre, qu'on en vint à la charpie sèche & aux consomp-

rifs qui terminèrent la cure. L'enfant quitta l'Hôpital vers le milieu du même mois.

Le 18 Mars 1761, on porta à l'Hôtel-Dieu un homme attaqué d'apoplexie, il étoit sans force, sans connoissance, & avoit une respiration gênée. Comme l'attaque lui étoit survenue sur les trois heures après-midi, on le secoua vivement & on le fit saigner. On employa toutes les bonnes essences, mais inutilement.

Le lendemain de son arrivée à l'Hôpital on n'oublia rien pour le saigner au col; mais comme il étoit d'un très-bon embonpoint, on ne put jamais en venir à bout, ce qui déterminà à appliquer les ventouses sur les épaules pour avoir, par le moyen des scarifications, une saignée locale. En effet, il en sortit environ une livre de sang par plusieurs applications de la ventouse sur la partie scarifiée. En donnant les petits coups de lancettes, le malade sembloit y être sensible en levant un peu l'épaule, mais dans le même instant il retomboit dans son profond sommeil. Enfin, le 20 du même mois il mourut à huit heures du matin, par la troisième attaque d'apoplexie qu'il avoit éprouvée.

EPENCRANE, *epencranis*, *επισκρανις*, nom qu'Erasistrate donne au cervelet.

EPHEBÆON, *εφηβαιον*, qui est en âge de puberté, d'ηβη, puberté.

EPHEDRANE, *ephedrana*, *εφεδραναι*, il signifie les fesses.

EPHIPPION, *ephippium*, *επιππιον*, une selle; c'est la selle du turc de l'os sphénoïde.

EPHODE, *ephodos*, *εφοδος*, d'επι, sur, & οδος, chemin; il signifie les conduits, les vaisseaux ou passages qui donnent issue aux récrémens du corps.

EPICANTHIDES, *επικανθιδες*, les deux angles, ou les coins des yeux.

EPICHOLE, *epicholos*, *επιχολος*, de χολη, bile, il signifie bilieux.

EPICHORDE, *epichordis*, *επιχορδης*, de χορδη, intestin; le mésentère; on a donné ce nom au mésentère.

EPICOELE, *epicoelis*, *επικοιλις*, nom de la paupière supérieure, ou le *cilium*.

EPICOLICES, (régions) *epicolicae regiones*, les côtés & la région lombaire; les parties du corps qui sont contigues au colon.

EPI-CRANE, *epi-cranium*, qui environne le crâne. On donne ce nom aux muscles frontaux & occipitaux. On pourroit aussi le donner au péri-crâne.

EPICTENION, *επικτενιον*. Il signifie le pubis.

EPICYEME, *epicyema*, *επικυημα*, de *κυω*, concevoir. Ce mot signifie dans Hyppocrate un fœtus conçu dans l'utérus, après qu'un autre l'est déjà. Il signifie aussi quelquefois une mole ou masse informe qui s'accroît dans la matrice.

EPIDELE, *epidelos*, *επιδελος*, de *δηλος*, manifeste, évident. Hyppocrate donne cette épithète à l'homme, dans le tems de son accroissement.

EPIDERE, *epideris*, *επιδερης*. Ce terme a la même signification que clitoris.

EPIDERME, *epidermis*, *επιδερμης*, d'*επι*, sur, & *δερμα*, peau : qui est au-dessus de la peau.

L'épiderme est cette pellicule fine, transparente & insensible, qui recouvre extérieurement toute la peau, à laquelle elle est étroitement attachée. Elle s'appelle encore *sur-peau*, *cuticule*.

Il faut remarquer dans l'épiderme, 1°. son union étroite avec la peau, dont on le sépare néanmoins dans les cadavres par le moyen de l'eau bouillante. Le feu, la brûlure, les vésicatoires levent l'épiderme en maniere de vessies dans les sujets vivans. Quoiqu'il adhère fortement aux mamelons cutanés, & plus encore au corps réticulaire, dont il paroît être une portion, on peut cependant l'en séparer avec de l'eau chaude, ou, ce qui est mieux & qui l'altère moins, en le faisant tremper pendant quelque tems dans de l'eau froide. La séparation par le scalpel n'est pas impossible, mais elle ne découvre rien de sa structure.

2°. Sa régénération. Elle est évidente, prompte, & même surprenante, sans aucune marque de cicatrice, lorsque l'épiderme a été détaché par quelque cause interne ou externe. Il se régénere au palais de la bouche, après en avoir été enlevé par les alimens trop chauds. Il se régénere aussi partout ailleurs, même sous les emplâtres qu'on y applique. Enfin il se répare autant de fois qu'il a été détruit.

3°. Son origine ou sa formation. Les anciens ont cru que cette membrane étoit produite par la condensation des vapeurs de la transpiration. Morgagny croit que l'action de

l'air desséchant la surface de la peau , fait naître l'épiderme ; mais comme il se trouve formé dans le fœtus avant qu'il ait vu le jour , ce système est nul.

Il vaudroit mieux attribuer avec *Leuwenhoëck* l'origine de l'épiderme à l'expansion des conduits excrétoires de la peau , ou avec *Ruifch* , à l'expansion des houpes nerveuses du même organe , qui forment plusieurs petites lames en s'unissant ; ou avec *Heister* , à l'expansion des tuyaux excrétoires & des papilles nerveuses réunies ; ou enfin avec *M. Winslow* , à une matière qui suinte des mammelons.

4°. Sa substance. Elle paroît uniforme du côté de la peau , & composée au-dehors de plusieurs petites lames écailleuses d'une grande finesse , & très étroitement unies , mais par-tout sans apparence de tissu fibreux ou vasculaire , excepté de petits filamens qui l'attachent aux mammelons. Cette substance est serrée , quoique susceptible de quelque gonflement ou épaisissement , comme la simple macération dans l'eau commune , & les cloches ou ampoules qui s'élèvent sur la peau par des vésicatoires , par la brûlure ou autrement , le font assez voir : de sorte qu'à cet égard , l'épiderme paroît être une espèce de tissu spongieux. Il prête considérablement dans les enflures , mais il n'y résiste pas toujours.

Les attouchemens durs & réitérés détachent l'épiderme plus ou moins imperceptiblement , & aussi-tôt il renaît une nouvelle couche qui souleve la première , & à laquelle en pareil cas il arrive un pareil détachement par la naissance d'une troisième couche nouvelle.

C'est à-peu-près de cette manière que se forment les callosités aux pieds , aux mains & aux genoux , & qu'arrive la pluralité des lames ou couches que quelques Anatomistes ont prises pour être naturelles.

En effet les callosités ne sont autre chose que des couches de plusieurs épidermes ; mais pour que ces callosités se forment , il ne faut pas que l'épiderme se sépare entièrement : car alors la matière de la transpiration ou de la sueur s'élèveroit en vésicules. C'est ce qui arrive dans les brûlures.

5°. Ses trous ou pores. Ils donnent passage aux poils , aux liqueurs , du dedans au dehors , telles que sont les exhalaisons de la transpiration & de la sueur. Cependant les petits

trous ou pores par où s'échappe la sueur , étant bien examinés , il semble que l'épiderme s'y infinue pour achever les tuyaux excrétoires des glandes cutanées. Les niches ou fossettes des poils sont garnies des alongemens de l'épiderme , & les poils mêmes paroissent recevoir une espece d'écorce. Les canaux presque imperceptibles des pores cutanés en sont encore intérieurement revêtus. En effet , au moyen d'une longue macération de la peau , on en peut détacher avec l'épiderme tous ces alongemens , de façon qu'ils entraînent les poils , leurs racines , & même les glandes axillaires.

6°. Son épaisseur différente en diverses parties du corps. L'épiderme est fort épais dans le creux des mains & aux plantes des pieds ; ou plutôt il y a dans ces endroits plusieurs couches d'épiderme les unes sur les autres. Par-tout ailleurs l'épiderme n'est qu'un tissu fort fin. Remarquons ici que , quand quelque portion de cette toile se détache de la peau , cette portion devient alors plus épaisse , comme on le voit dans la cuticule des vessies & dans celle qui se sépare des bords des ulceres ou des plaies.

7°. Ses sillons plus ou moins considérables en différentes parties du corps. On les remarque sur-tout à la paume des mains & au bout des doigts , où ils se manifestent en lignes spirales. Ils défendent peut-être les vaisseaux excrétoires qui sont dans leurs cavités. Quoi qu'il en soit , comme l'épiderme est intimement appliqué à la superficie de la peau , il n'est pas étonnant qu'il en prenne la forme , & qu'il soit marqué , comme elle , des mêmes plis , des mêmes rides , des mêmes sillons & des mêmes losanges.

8°. Son insensibilité. On n'y apperçoit point de vaisseaux , & Ruisch n'a jamais pu en découvrir par ses injections les plus subtiles. De là vient qu'il ne coule point de sang quand l'épiderme est blessé. Cependant il est naturellement si souple , qu'il permet aux corps tangibles de communiquer suffisamment leur impression aux houppes nerveuses situées au-dessous.

9°. Sa couleur. L'épiderme est généralement blanc , du moins les recherches exactes ont fait voir qu'il change peu chez les divers peuples , & qu'il conserve presque dans tous la couleur blanche. Dans les Negres il n'est point aussi

blanc que dans les peuples de nos climats ; mais il est d'une couleur de corne brûlée , c'est-à-dire jaunâtre. Ainsi la couleur de l'épiderme ne détermine point absolument celle de la peau , mais plutôt celle du corps muqueux situé au-dessous. Cela n'empêche pas que l'épiderme qui recouvre immédiatement le corps réticulaire , ne rende le teint plus ou moins délicat , selon qu'il est plus ou moins épais.

10°. Son usage. L'épiderme sert à maintenir les pinces ou filamens nerveux des mammelons dans une situation égale , à les empêcher de flotter confusément , & à modifier l'impression des objets qui auroient été douloureux , si cette impression s'étoit faite immédiatement sur les papilles nerveuses de la peau.

D'un autre côté , le tact particulier , aussi-bien que le toucher en général , est plus ou moins exquis , selon la finesse ou l'épaisseur de l'épiderme , dont la callosité affoiblit & même fait perdre l'un & l'autre.

Un autre usage de l'épiderme est de régler les évacuations cutanées , je veux dire celle de la sueur & de la transpiration insensible , qui est la plus considérable. Il sert vraisemblablement à rétrécir les vaisseaux cutanés , parce qu'il en forme les extrémités. En effet nous remarquons que , toutes les fois qu'il est enlevé , ces vaisseaux laissent échapper les liqueurs qu'ils contiennent , en plus grande abondance que de coutume.

Enfin l'épiderme rend la surface de la peau égale & polie. Il contribue extrêmement à la beauté de cette partie ; car plus la cuticule est mince & diaphane , plus le teint est brillant & délicat.

Au reste il est rare de voir naître des enfans sans épiderme.

EPIDIDYME , *epididymis* , *επιδιδυμις* , d'*επι* , *epi* , sur , dessus ; *διδυμος* , *didumos* , jumeau , testicule : petits corps ronds qui se replient sur les testicules. Voyez TESTICULE.

EPIDOSE , *epidosis* , *επιδοσις* , d'*επιδιδωμι* , ajouter à un don. Ce mot signifie accroissement. Voyez ACCROISSEMENT.

EPIGASTRE , *epigastrium* , *επιγαστριον* , d'*επι* , *epi* , sur , *γαστηρ* , *gaster* , ventre : partie moyenne ou supérieure de la région

région épigastrique du bas-ventre. Au mot ABDOMEN on en a donné l'explication.

EPIGASTRIQUE, *epigastricus*, *a*, *um* : ce qui appartient, ce qui est relatif à la région épigastrique ou à l'épigastre.

Les artères épigastriques sont des branches des crurales. On les nomme ainsi, parce qu'elles s'étendent sur le ventre.

Les muscles épigastriques sont au nombre de dix, cinq de chaque côté. Ils sont nommés *grand oblique*, *petit oblique*, *droit*, *transverse* & *pyramidal* : celui-ci manque quelquefois. Voyez-en la description, chacun à leur place.

La région épigastrique a été expliquée au mot ABDOMEN.

La veine épigastrique naît de l'iliaque externe, immédiatement avant qu'elle sorte du bas-ventre ; elle monte ensuite tout le long de la face interne des muscles droits, & s'y ramifie de côté & d'autre ; puis rencontrant les ramifications de la veine mammaire, elle communique avec elle par autant de petites ramifications, en accompagnant l'artère épigastrique.

EPIGLOTTE, *epiglottis*, *ἐπιγλωττις*, d'*ἐπι*, *epi*, sur ; *γλωττις*, *glotta*, glotte. C'est un cartilage du larynx. Voyez-en l'explication au mot LARYNX.

EPIGLOUTE, *epigloutis*, *ἐπιγλουτις*. On nomme ainsi la région supérieure des fesses.

EPIGONATE, *epigonatis*, *ἐπιγονατις*, d'*ἐπι*, & *γόνυ*, le genou. On a donné ce nom à la rotule.

EPIGOUNIDES. Ce mot, selon Rufus d'Ephèse, signifie les muscles qui ont leur insertion dans les genoux.

EPIMULE, *epimulis*, *ἐπιμυλῖς*. On a donné ce nom à l'os du genou appelé *rotule*.

EPINE, *spina*, se dit figurément de quelques éminences des os, qu'on a cru ressembler à une épine.

Il y a un grand nombre d'os qui ont des apophyses appelées *épines* ou *épineuses*. Dans la description de chaque os en particulier, nous avons eu soin d'en parler ; ainsi nous n'en parlerons plus.

L'épine du dos est une colonne osseuse qui approche de la figure de la lettre S, qui s'étend depuis la tête jusqu'à la partie inférieure du tronc, & qui soutient tout l'édifice du corps.

Elle est formée d'un grand nombre d'os appelés *vertèbres*.
Voyez VERTEBRE.

On pourroit la considérer comme composée de deux pyramides , qui se touchent par la base dans l'endroit où la dernière vertèbre des lombes s'unit avec la première de l'os sacrum. *Voyez VERTEBRE.*

L'épine du nez est cette partie toute osseuse qui est d'abord après la racine du nez. A cette épine est attaché un cartilage qui va jusqu'au bout du nez , & qui se nomme *acromion* , ou *globe du nez* , & vulgairement les *narines*.

EPINEUX , EUSE. Il se dit de différentes parties qui ont rapport à l'épine. Les apophyses épineuses des vertèbres.
Voyez VERTEBRE.

L'artere épineuse est ainsi nommée à cause de son passage par le trou épineux de la base du crâne. Elle se distribue à la dure-mère.

Les muscles épineux vertébraux ont été décrits au mot *Vertébraux (muscles)* , & au mot *Transversaire épineux*.

Le trou épineux se trouve à l'os sphénoïde & donne passage à l'artere épineuse. On les nomme encore *trous carotiques*.
Voyez ce mot.

EPINEPHELE , *epinephelos* , *επινεφελος* , de *νεφελη* , un nuage. On donne cette épithète à l'énéoreme de l'urine.

EPINIÈRE , adj. *spinalis* , *e* , ce qui appartient à l'épine.

Les artères épinieres viennent des vertébrales & se distribuent à la moëlle épinriere.

La moëlle épinriere ou la moëlle de l'épine est la continuation de la moëlle allongée. Elle est comme elle composée de deux substances ; l'extérieure est blanche & l'intérieure est cendrée. Elle est , selon le sentiment de plusieurs , couverte de quatre tuniques. La première , qui est fort épaisse , se trouve collée à la face interne du canal des vertèbres. La seconde est une continuation de la dure-mère ; il se rencontre entre ces deux tuniques une substance grasseuse. La troisième tunique est nommée *arachnoïde* , & la quatrième est la *pie-mère* qui recouvre immédiatement la substance de la moëlle de l'épine. Si de l'arachnoïde & de la pie-mère l'on ne fait qu'une même membrane , alors la moëlle épinriere n'aura que trois tuniques.

Le volume de cette moëlle est plus considérable au bas du

col & au bas du dos ; & on observe qu'elle ne descend pas plus bas que la seconde vertebre des lombes, auquel endroit elle se termine, en formant une espece de cône, de la circonférence duquel naissent les nerfs qui vont aux parties inférieures.

Les nerfs qui sont fournis par la moëlle de l'épine naissent par deux plans de fibres, dont l'un est antérieur & l'autre postérieur ; ces deux plans s'unissent dans l'endroit où ils percent la dure-mere, & où commence le cordon nerveux. Ces nerfs sont distingués en paires, sçavoir, sept cervicales, douze dorsales & cinq lombaires. Voyez NERFS, pour un plus grand détail.

EPINOTION, *ἐπινοτιον*, d'*ἐπι*, sur, & *νωτος*, l'épaule. Ce mot signifie l'*omoplate*.

EPIPECHY, *ἐπιπῆχυ*, d'*ἐπι*, dessus, & *πῆχυς*, le coude ; c'est la partie du bras qui est au-dessus du coude.

EPIPHANIE, *epiphania*, *ἐπιφάνια*, d'*ἐπι*, sur, & *φαίνομαι*, paroître. C'est un mot dont le Médecin Theon se servoit pour signifier l'habitude extérieure du corps.

EPIPHYSE, *epiphysis*, *ἐπιφυσις*, d'*ἐπιφύω*, croître dessus. On nomme ainsi les éminences des os qui leur sont contiguës, & paroissent comme des pieces rapportées, ou ajoutées, & unies au corps de l'os. Ces éminences paroissent comme des appendices distinguées du reste de l'os par une autre substance moins dure appelée *cartilage*, dont l'épaisseur diminuant avec l'âge, devient presqu'insensible, & même s'efface souvent. De-là ce qui est épiphyse dans la jeunesse devient souvent apophyse dans un âge avancé, comme on le remarque dans les extrémités des os du bras & de la jambe, qui dans la jeunesse étoient épiphyses, & qui dans la suite ne sont plus qu'un même corps avec le reste de l'os.

EPIPLOÏQUE, adj. *epiploicus*, *a, um*, ce qui est relatif à l'épiploon. Il se dit principalement des arteres & des veines qui se distribuent dans la substance de l'épiploon. Il y a une artere épiploïque qui vient de la branche hépatique.

L'épiploïque droite est une branche de l'artere coeliaque, qui vient du côté droit de la partie intérieure ou postérieure de l'estomac.

L'épiploïque postérieure est une branche de l'artere coelia-

que qui part de l'extrémité de la splénique , & qui va se distribuer à la partie postérieure de l'épiploon.

L'épiploïque gauche est une branche de l'artere cœliaque qui se distribue au côté gauche & inférieur de l'épiploon.

Les nerfs épiploïques sont fournis par la huitieme paire & l'intercostal. Voyez EPIPLOON.

Les veines épiploïques vont se décharger dans la veine-porte.

EPIPLOON , *επιπλον* , d'*επι* , *epi* , dessus , *πλεω* , *pleo* , je flotte , je navigue. L'épiploon est une membrane graisseuse qui flotte librement sur les intestins ; elle va même dans leurs sinuosités : d'autres la nomment *omentum* , *quasi operimentum* , parce qu'elle sert de couverture aux intestins.

Cette membrane , dans l'état naturel , ne descend guere plus bas que la région ombilicale , mais dans les corps gras le poids de la graisse dont elle se charge fait qu'elle se précipite quelquefois avec l'intestin dans les aines & jusques dans le scrotum , où elle cause des tumeurs appellées *hernies*.

Cette membrane se porte toujours plutôt du côté gauche que du côté droit.

On dit que quand cette membrane se glisse entre la vessie & la matrice , la compression qu'elle fait à l'orifice intérieur de cette derniere partie nuit beaucoup à la génération , comme Hypocrate a cru l'avoir observé.

Il paroît par ce que l'on vient de dire que l'accroissement de l'épiploon , non plus que la membrane adipeuse , n'est pas limité , & que ces parties s'augmentent considérablement , selon que les sujets sont plus ou moins disposés à contracter de l'embonpoint. Son poids est aussi par conséquent fort différent , selon que cette membrane est plus ou moins chargée de graisse : car , quoique dans un corps d'un embonpoint ordinaire , l'épiploon ne pese guere plus d'une demi-livre , Vesale rapporte en avoir trouvé un qui pesoit cinq livres.

La figure de l'épiploon est semblable à celle d'une gibeciere : il est formé d'une membrane très-mince , jointe par la substance cellulaire de Ruysch , qui est une continuation du péritoine. Cette membrane est parsemée de graisse , contenue dans des cellules semblables à celle de la membrane adipeuse. La lame antérieure ou extérieure est attachée au

fond du ventricule , au pylore , à l'intestin duodenum & à la partie concave de la rate ; & la lame postérieure ou intérieure est attachée à l'intestin colon & au pancreas , quelquefois aussi au petit lobe du foie ; ainsi l'on peut dire que la lame intérieure de l'épiploon descend dans l'état naturel , depuis l'arc du colon jusqu'au dessous de l'ombilic , & qu'ensuite en se repliant , elle remonte pour aller s'attacher à l'estomac , au pylore , au duodenum & à la rate. On distingue fort bien ces deux lames.

M. Ruysch dit que dans un corps bien disposé l'épiploon n'est point percé de trous , quoique quelques auteurs ayent écrit le contraire & en ayent donné des figures.

L'épiploon reçoit plusieurs branches d'arteres de la coeliaque & de la mésentérique , plusieurs veines de la porte , & particulièrement du rameau splénique , quoiqu'on appelle ces vaisseaux du nom de l'épiploon , veines & arteres épiploïques ; & parce qu'il y en a quelques-uns qui sont communs à l'estomac & à l'épiploon , on les appelle *gastro-épiploïques*.

Cette membrane reçoit peu de nerfs de l'intercostal & de la paire vague , mais elle a beaucoup de vaisseaux lymphatiques , qui par leur rupture causent une hydropisie particuliere comprise entre ces deux tuniques , que l'on guérit par la ponction. Tous ces vaisseaux , avec quelques petites glandes , s'accompagnent les uns les autres , & dans les endroits où il n'y a pas de vaisseaux la membrane de l'épiploon est très-fine.

Parmi plusieurs usages que l'on attribue à l'épiploon , qui sont assez équivoques , celui d'échauffer les intestins est un des plus plausibles ; il paroît aussi que la graisse dont l'épiploon abonde est propre à permettre aux intestins de glisser , comme ils font continuellement , sur le péritoine , sans que ces parties souffrent du frottement , s'échauffent ou s'enflamment en aucune maniere.

On trouve dans le bas-ventre , entre le petit lobe du foie & la petite courbure de l'estomac , une membrane inconnue aux anciens , & dont nous devons la découverte à M. Winslow , qui l'a nommée *le petit épiploon* : elle est attachée à la petite courbure de l'estomac dans toute sa longueur , & de l'autre part à la face inférieure du petit lobe du foie : elle

tient aussi aux bandes ligamenteuses qui soutiennent les vaisseaux bilifères. Sous le cordon de ces vaisseaux, attendant l'éminence du foie, que l'on nomme *la racine du lobule de Spigel*, le sac du petit épiploon communique avec la cavité du bas-ventre par une ouverture assez considérable. Lorsqu'au moyen d'un tuyau on souffle par cette ouverture sous le petit épiploon, on le voit se tuméfier & former plusieurs bossés à sa superficie, & l'air passe dans la cavité du grand épiploon, lequel se gonfle aussi. L'usage de la partie que nous venons de décrire n'est pas encore connu.

L'épiploon par le déplacement d'une de ses parties est souvent capable de former des hernies. S'il est seul, la tumeur se nomme *épiplocele* si elle est à l'aîne, *épiplomphale* si elle se trouve à l'ombilic. Si ce corps graisseux est accompagné de l'intestin, la tumeur prend le nom d'*entero-épiplocele* lorsqu'elle est située à l'aîne, & d'*entero-épiplomphale* quand elle est placée dans la région ombilicale.

Dans les opérations pratiquées pour ces sortes de tumeurs, quelques-uns ont recommandé la ligature de l'épiploon seulement dans deux occasions. C'est-à-dire, lorsque la portion d'épiploon déplacée est trop considérable pour être réduite, & lorsque ce corps graisseux est gangrené. Mais cette méthode a l'avantage d'être souvent dangereuse & toujours inutile.

En effet, la circulation ralentie ou totalement abolie dans les divers tuyaux de cette membrane graisseuse, par l'étranglement qu'elle éprouve dans l'ouverture où elle a passé pour former la tumeur, sont de véritables causes de l'engorgement & même de la gangrene qui peuvent lui arriver. Or, dans un pareil cas marqué par les plus pressants symptômes de l'étranglement de l'épiploon, symptômes qui établissent aussi-tôt la nécessité de l'opération; quel peut être l'objet d'un Chirurgien qui se dispose à opérer? C'est sans doute de détruire cet étranglement en coupant ou en élargissant les parties resserrées qui lient, qui agissent étroitement sur l'épiploon: mais de lier cette membrane, la dégager des parties qui l'étranglent, la mettre enfin dans un état de liberté, pour ensuite lui faire une nouvelle ligature, pour la remettre dans l'instant dans la même gêne, la même contrainte dont on vient à peine de la délivrer; n'est-ce pas étrangler de

nouveau l'épiploon , & vouloir mal-à-propos faire renaître avec plus d'empire les causes qui ont décidé à l'opération ?

Ainsi , soit dans le cas de la tuméfaction , soit dans celui de gangrene réelle d'une partie de l'épiploon , la ligature paroît du moins fort inutile & souvent dangereuse. S'il est simplement enflammé , la réduction qu'on en fera le rendant participant de la douce chaleur naturelle de l'abdomen , pourra bien dissiper cette inflammation. Et s'il est gangrené , qu'elle difficulté y a-t-il de tirer l'épiploon jusqu'à la partie saine , de fixer cette partie entre les deux levres de la plaie ? La nature sçaura bientôt se débarrasser de la partie gangrenée , sans permettre aux vaisseaux de la partie saine de se départir du fluide sanguin qu'ils contiennent ; ou s'il survenoit quelque petite hémorragie , il seroit aisé de l'arrêter. Elle n'est d'ailleurs pas plus à craindre après la chute de la partie gangrenée qu'après celle de la ligature qu'on auroit pratiquée à l'épiploon.

Ainsi , la ligature de l'épiploon , dans quel cas que ce soit , paroît moins conforme aux loix de la bonne pratique.

Au reste , M. Suë ouvrit le cadavre d'un domestique pendu pour vol , & il trouva sept épiploons , les uns plus grands , les autres plus petits. Il les dessina aussi-tôt , & il en conserva la planche , qu'il fait voir dans ses démonstrations publiques à Saint Côme de Paris , ainsi que dans ses cours particuliers.

EPISCHION , *ἐπισχιον* , d'*ἐπι* , sur , & *ισχιον* , l'*ischium*. On a donné ce nom à l'os pubis.

EPISCOPALES , valvules. Voyez MITRALES.

EPISPASME , *epispasmos* , *ἐπισπασμός* , d'*ἐπισπασω* , attirer. Selon quelques-uns ce mot signifie dans Hyppocrate *inspiration*. Voyez INSPIRATION.

EPISPHERIE , *episphæria* , *ἐπισφαίρια* , de *σφαίρα* , une sphere. Il signifie les circonvolutions & les sinuosités de la substance extérieure du cerveau.

EPISTAPHYLIN , adj. *epi-staphylinus* , *a* , *um* , qui est sur la luette ; nom de deux muscles de la luette. Voyez AZIGOS de la luette , & STAPHYLIN.

EPISTASE , *epistasis* , *ἐπιστάσις* , d'*ἐπιστημι* , retenir , réprimer. Il signifie la substance qui nage sur la superficie de l'urine , par opposition à l'hypostase ou sédiment.

EPISTROPHEUS , *epistrophæus* , d'*ἐπιστρέφω* , tourner ; c'est

le nom de la seconde vertebre du col , à cause de son apophyse odontoïde.

EPOME, *epomis*, *επομῖς*, d'*ἐπι* & *ωμος*, les épaules ; c'est la partie du corps située entre l'articulation de l'humerus avec l'omoplate & le col. Ce terme est composé de *epi*, dessus, & *omos*, épaule, c'est-à-dire qui est au-dessus de l'épaule.

EQUILIBRE, *æquilibrium*, c'est la juste proportion qui doit regner entre les solides & les fluides du corps, afin que les différentes fonctions soient bien exécutées, & que la machine soit dans un état parfait de santé.

EQUIPOLLENT, *æquipollens*. Il se dit de la force avec laquelle les muscles antagonistes meuvent la même partie, selon les directions différentes des muscles dont ils sont les antagonistes.

ERECTEUR, adjectif ; pris substantivement, *erector* ; c'est là le nom que l'on donne à des muscles qui servent à étendre certaines parties.

Les muscles érecteurs du clitoris viennent de la tubérosité de l'ischium, & s'insèrent au corps spongieux du clitoris, dont ils produisent l'érection dans le coït.

Les muscles érecteurs de la verge s'attachent, un de chaque côté, à la face interne de la tubérosité de l'ischium, recouvrent le commencement ou les racines des corps caverneux, & vont s'y terminer à environ trois travers de doigts au-dessus de leur attache fixe, en s'épanouissant sur leur surface par un grand nombre de fibres tendineuses.

ERECTION. Terme employé pour signifier l'état du membre viril dans lequel il cesse d'être pendant, & se contient de lui-même, se relève, se dresse ; en sorte que le gland qui en est la partie inférieure, en devient la supérieure. Cela se fait conséquemment à ce que les corps caverneux & spongieux qui composent la verge sont gonflés & tendus, ce qui la rend dure, ferme, de flasque & molle qu'elle étoit avant ce changement. Voyez le détail de ce mécanisme aux mots COÏT, EJACULATION & GÉNÉRATION.

ERITROÏDE. Quelques Anatomistes disent que c'est la première des tuniques propres du testicule, & d'autres prétendent que la vaginale est la première tunique. Voyez ELITROÏDE.

ERYX, *ερίξ*, signifie dans Galien la partie supérieure du

foie. Foetus croit qu'il faut *οὐρύξ*, au lieu d'*εἰς*.

ERUCTION, action de roter. Ce mot vient d'*eructare*, roter.

ERYTHROÏDES, *ερυθροειδής*, d'*ερυθρός*, rouge, & *ειδής*, forme. Voyez ERITROÏDE.

ESCHATIES, *eschatiæ*, *εσχάται* : les extrémités des membres, selon Hyppocrate.

ESPRIT, la substance spirituelle de l'homme. Voyez AME.

ESPRITS ANIMAUX. L'opinion est qu'il se sépare du sang porté dans la substance corticale du cerveau & dans la moëlle de l'épine par les arteres, un fluide très-subtil & extrêmement mobile, qu'on nomme *esprits animaux* ou *suc nerveux*. Ces esprits passent de la substance corticale dans la médullaire, & de-là dans les nerfs qui les portent de la tête dans toutes les parties du corps, & les rapportent de toutes les parties du corps à la tête. C'est ce fluide subtil qui est le principe actif & le moteur de tout le corps, & qui donne la force, la vigueur, le mouvement & la tension nécessaire à nos parties ; c'est par lui que nous apercevons les objets, & que nous faisons toutes nos fonctions.

Nos perceptions & nos actions dépendent donc de la facilité avec laquelle nos esprits coulent du cerveau dans les nerfs, & des nerfs dans le cerveau : ce que l'expérience confirme ; car si le cerveau, le cervelet ou la moëlle de l'épine est lésée, il survient dans les parties où sont distribués les nerfs qui partent du lieu malade, des convulsions, des paralyties ; & si on lie, ou si on coupe quelques nerfs, les parties qui sont au-dessous de la ligature perdent le mouvement & le sentiment ; celles qui sont au-dessus les conservent. Il faut donc que la ligature intercepte un fluide dans les nerfs.

Il y a néanmoins des Philosophes qui nient l'existence des esprits animaux ; ils pensent que les nerfs sont des cordes tendues à-peu-près comme celles des instrumens, & que nos actions se font par les différentes vibrations que nous leur donnons : mais l'expérience dont on vient de parler semble démentir ce sentiment ; car si on lie une corde tendue, elle ne devient pas pour cela incapable de vibration.

Les sentimens sont bien partagés sur la nature des esprits

animaux. Sont-ils d'une nature saline, aérienne, huileuse, aqueuse ou ignée? C'est ce qui semble très-difficile à décider. La finesse des vaisseaux qui se distribuent au cerveau prouve que la liqueur qui s'y sépare du sang est fort subtile. La promptitude avec laquelle nous exécutons nos mouvemens dès que nous le voulons, démontre non-seulement son extrême mobilité, mais que c'est du cerveau que vient cette liqueur.

Après avoir exposé ces principes sur l'action des esprits animaux, je vais expliquer quelques idées qui me sont particulières. Heureux, si elles pouvoient flatter le lecteur.

On convient que le sang porté dans la substance du cerveau, y traîne avec lui la matière des esprits animaux. De la grande mobilité & des prompts effets de cette matière, on peut conclure que les parties les plus subtiles & les mieux divisées du sang lui donnent origine.

Je suppose des hommes enlévelés dans une profonde pauvreté, & achetant par un travail aussi pénible que constant une nourriture grossière; je les suppose enfin dans le cas de se contenter par force, pour tout aliment, d'un pain grossier & de l'eau commune. Les tristes chaumières offrent tous les jours de pareils spectacles. Ces hommes cependant, qui par leurs travaux divers savent à leur gré forcer la terre à produire l'abondance, reçoivent de leur lourde nourriture la matière qui fournit les esprits animaux, d'où résulte le jeu, le mobile de leurs fonctions. Le pain grossier & l'eau ont donc la matière du fluide nerveux.

Toutes les matières végétales & animales contiennent en général la matière du suc nerveux. Les plus grossières n'en sont pas dépourvues. Le cheval & le bœuf la trouvent journellement dans un morceau de foin ou de paille. Le poisson sçait la chercher dans l'élément qu'il habite, ou dans les corps des autres habitans des eaux, que la seule loi du plus fort lui offre pour victimes. Chaque animal qui vit ou sur la surface de notre globe, ou dans le sein des eaux, ou dans les entrailles de la terre, ou enfin dans les régions de notre atmosphère, trouvent dans la diversité des substances qui sont sorties des mains divines du souverain Créateur, des matières propres à les nourrir, & des prin-

principes destinés à l'exécution de leurs mouvemens. Ceci n'a certainement pas besoin de preuve, parce qu'un coup-d'œil sur le spectacle frappant de la nature en donne une démonstration invincible.

Chaque substance contient donc des molécules capables de devenir esprits animaux. Les particules les plus délicées de nos alimens deviennent un suc nerveux, au sortir du grand laboratoire d'une digestion accomplie & d'une circulation commune; & c'est d'une sage combinaison des divers principes des mixtes qui nous nourrissent, que nous recevons le mobile, l'agent de nos fonctions.

Chacun se persuade aisément qu'il est bien plus aisé de sentir au dedans, que d'exprimer au dehors cette grande mobilité & cette activité prodigieuse qui caractérisent le suc nerveux. Un clin d'œil, une pensée, une volonté de l'ame suffisent pour que dans le même instant un torrent de fluide nerveux mette en action mille parties de notre corps.

Mais comment ces esprits exercent-ils leur autorité sur nos parties solides? Comment, par exemple, produisent-ils le mouvement de nos muscles? Comment ce fluide si subtil trouve-t-il dans des tuniques membraneuses très-fines un obstacle à leur expansion en tout sens? Comment enfin parcourent-ils les canaux qui leur sont destinés? C'est ce qu'il est difficile de déterminer; & la variété des opinions sur cette question physiologique a exercé bien des génies heureux.

On a fait des recherches, on a consulté la nature en l'épient par l'expérience, & on a obtenu des résultats qui semblent présenter une bonne théorie; mais, quoique je ne prétende pas ici rien changer aux idées déjà reçues, ni aux explications déjà données des phénomènes physiologiques, ne pourrois-je pas insinuer qu'après avoir scavamment agité la sécrétion de l'esprit nerveux, on n'a pas assez décrit la route qu'il tenoit? On a bien dit que les esprits animaux enfilent les nerfs, pour aller par ce moyen porter l'action dans nos parties; mais bien des Physiologistes s'en sont assez volontiers tenus à ce point de vue, & n'ont pas établi une circulation de ces esprits, qui est une suite de celle du sang.

Quoique cette nouvelle théorie semble tenir du système,

me fera-t-il permis de tracer ici mes idées, sans prétendre m'ériger en novateur, mais seulement pour essayer d'atteindre la vérité.

Je m'imagine d'abord que le nombre prodigieux de nerfs qui entrent dans la composition de notre machine hydraulique, se trouve partagé en deux classes : les uns sont destinés à porter du cerveau dans toutes les parties du corps le fluide nerveux séparé dans l'organe établi pour cette fonction par l'Auteur de la nature, & je nomme cette première classe *nerfs artériels*, parce que du cerveau qui est leur centre, ils portent dans le corps qui est leur circonférence, l'agent de son action ; comme les artères, qui du cœur, leur centre, portent dans toute la circonférence du corps le sang qu'elles contiennent. La seconde classe de nerfs est celle qui rapporte au cerveau le fluide nerveux superflu de tout le corps. Je donne à ces nerfs le nom de *nerfs veineux*, à cause de leur fonction analogue à celle des veines sanguines qui rapportent au cœur, leur centre, tout le sang de la circonférence.

Il seroit très-difficile, pour ne pas dire impossible, de décider quel nerf est artériel & quel autre est veineux, parce que l'un & l'autre rassemblés sous la même enveloppe, & prodigieusement divisés, offrent un obstacle à nos recherches ; & ici le flambeau de l'expérience paroît moins lumineux.

Un Sçavant soigneusement occupé aux travaux anatomiques, ne pourroit, ce me semble, en multipliant, en variant les ligatures sur des animaux vivans, en examinant avec une attention scrupuleuse les effets que produit la ligature dans les différens nerfs d'une même partie ou d'un même membre, ne pourroit, dis-je, affirmer d'un nerf plutôt que de tout autre, s'il fait l'office d'artère ou de veine. Qu'on lie, par exemple, le nerf brachial, les conséquences qu'on en tirera se réduiront à peu de chose, parce que ce nerf est composé d'un nombre prodigieux de petits filets très-fins, très-déliés, dont les uns sont vraisemblablement artériels, & les autres veineux, relativement à leurs fonctions ; & tous ces filets, dont l'assemblage forme le gros cordon brachial, se trouvent renfermés sous la même enveloppe.

Quelque délicate que soit la ténuité de ces filers nerveux, il faut cependant les concevoir creux dans toute leur étendue. Cette cavité sera étroite, invisible, j'en conviens ; mais cela ne détruit point son existence : & le fluide subtil qui doit la parcourir, n'a pas besoin d'un grand diametre.

On ne peut considérer les nerfs que de deux manieres : ou comme solides, ou comme caves. Le premier cas s'oppose évidemment au cours des esprits animaux, & en prouvant en même tems l'inutilité, la difficulté, ou, pour mieux dire, l'impossibilité réelle de donner alors une explication bien physique des phénomènes que nous présente la mécanique de notre corps, a fait éloigner cette opinion. Ainsi nous devons admettre une cavité dans tous les filers nerveux.

Nous en avons distingué de deux especes : les nerfs artériels & les nerfs veineux. Ils partent tous du cerveau qui est leur centre, comme les vaisseaux sanguins partent du cœur. Les uns & les autres, prudemment enveloppés dans les membranes communes que leur offrent les prolongemens des meninges, vont se distribuer dans les organes, au mouvement desquels le sage Auteur de la nature les a destinés. Le fluide nerveux une fois séparé dans la substance du cerveau, enfile ces canaux divers, & va porter par-tout le mouvement, l'action & la vie.

Pour mieux connoître le mécanisme de cette sécrétion admirable, ne pourrions-nous pas avancer que les arteres cérébrales, parvenues dans leurs dernières ramifications, s'abouchent ou s'anastomosent avec les nerfs artériels, pour y déposer le fluide subtil que la ténuité de leurs diametres laisse passer ? Si cela est, il y aura une continuation de vaisseaux dans les arteres sanguines cérébrales & dans les nerfs artériels. Voilà déjà une suite de vaisseaux favorable à la progression des fluides ; mais cette progression, ce mouvement circulaire, sera bien plus aisé à comprendre, si on suppose que dans le cerveau les nerfs veineux s'anastomosent avec les veines sanguines, pour rapporter dans le torrent d'une seule & même circulation le fluide superflu qui de toute la circonférence, revient par les nerfs dans un centre commun.

Cette idée pourroit-elle paroître plus simple, plus con-

forme aux loix de la nature , qui souvent prend plaisir à produire de grands effets par de petites causes , dont elle ne nous dérobe que trop la connoissance ? Une seule & même circulation dans tous les fluides de notre corps , produite par une seule & même cause qui est le cœur , le premier mobile , l'agent de toutes nos fonctions , ne paroît-elle pas plus plausible & plus conforme à la vérité ? L'explication des phénomènes physiologiques ne devient-elle pas par-là plus aisée & plus naturelle ?

On voit un viscere creux qui , par la juste alternative de deux mouvemens opposés , porte le sang dans toutes les parties , & le reçoit en même tems de ces mêmes parties auxquelles il l'avoit distribué. Quel obstacle y a-t-il de donner aux nerfs des anastomoses avec les vaisseaux sanguins , afin que cette continuation de tuyaux rende possible la circulation générale des fluides ? Enfin si une seule & même circulation dans la diversité des fluides suffit , pourquoi multiplier les êtres sans nécessité ? Si dans cette hypothese la théorie du fluide nerveux devient plus aisée & plus vraisemblable , ne mérite-t-elle pas quelque prérogative ?

Or il ne se présente pas de difficulté à établir cette unique circulation à la faveur des anastomoses que nous admettons. Il est vrai que dans la substance délicate du cerveau , l'œil armé du meilleur microscope ne peut point là-dessus offrir de démonstration ; mais cette démonstration n'a pas plus lieu dans la maniere dont le sang des arteres passe des autres parties du corps dans les veines ; & cependant la physiologie moderne ne doute guere des anastomoses réciproques de ces deux genres de vaisseaux. Un fluide n'obtient le droit de passer d'un canal dans un autre , que lorsque ces deux canaux sont unis par leurs bouts , soit immédiatement , soit à la faveur de quelque corps intermédiaire , capable de livrer passage au fluide qui se présente. Ainsi , en admettant la circulation des esprits animaux dans les nerfs , & de ces cordons dans les vaisseaux sanguins , il s'ensuit , ou que ces deux genres de canaux sont unis immédiatement , ou par le moyen d'un corps interposé , qui doit cependant faire l'office de canal , puisqu'il doit transmettre un fluide ; & alors , soit par anastomose immédiate , soit par l'interposition d'un corps , les vaisseaux

Sont joints, & la circulation des fluides a lieu.

En examinant la substance des testicules, pourroit-on penser d'abord que ces petits corps ovales ne sont que le résultat des vaisseaux spermatiques, dont les divisions très-fines peuvent donner un fil de cent lieues de longueur? Le microscope n'a certainement pas conduit à cette découverte, il a fallu disséquer, lever un certain nombre de ces fils; & par un calcul simple de leur longueur, de leur pesanteur comparée à ce qui reste du testicule, on obtient bientôt le résultat de toute la longueur du fil que formeroit toute la substance du testicule, s'il étoit possible de filer entièrement tout ce peloton merveilleux. On a donc pu conclure que le testicule n'est formé que par une suite artistement rangée & pelotonnée des divisions délicées des vaisseaux spermatiques. Le sang porté dans ces tuyaux délicats y trouve seulement pour ses parties les plus subtiles, les plus spiritueuses, un passage convenable, & elles vont par une suite du canal enfiler les vaisseaux déférens pour parvenir dans les vésicules, leur réservoir commun; & dans un cas de réplétion, elles savent par des veines délicées recourir au torrent général de la circulation.

Ainsi dans la substance même du cerveau nous pouvons admettre une suite de vaisseaux différens qui s'anastomosent pour la liberté de la circulation. Nous disons que cette anastomose est immédiate; mais fût-elle médiate, elle ne livreroit pas moins passage aux fluides.

En supposant même comme démontrée la théorie ordinaire des esprits animaux, il seroit aisé de prouver que cette théorie suppose l'anastomose immédiate ou médiate, car tout le monde tombe aisément d'accord que l'esprit nerveux se sépare dans le cerveau, & que de ce viscere il enfle l'orifice des nerfs. Or, le sang porté par toutes les artères cérébrales laisse continuellement plus ou moins de matière des esprits animaux qui vont se rendre aux nerfs. Il faut donc que de l'extrémité des artérioles les esprits trouvent le passage perpétuellement frayé pour se rendre aux nerfs, car enfin il ne se fait pas chaque fois une nouvelle route; & de-là on peut conclure que si la communication de l'artère au nerf n'est pas continue par la jonction de ces deux vaisseaux, elle le devient certainement par le passage que ne lui refuse pas

le corps intermédiaire que l'on voudra supposer placé entre l'artere & le nerf.

Il s'agit à présent de prouver que les nerfs veineux sont anastomosés avec les veines sanguines , & cette preuve peut se déduire de la réflexion suivante.

Quand on est tombé d'accord que l'esprit animal séparé dans la substance du cerveau, enfile le diametre des nerfs artériels , on convient aisément qu'il va porter le mouvement dans la multiplicité de nos organes. Mais après avoir produit son effet , se dissipe-t-il entierement ? & relativement au corps , est-il réduit au néant ? C'est ce qu'il seroit difficile de croire , car si les choses se passoient ainsi , il s'en suivroit qu'une foiblesse perpétuelle seroit l'apanage de tous les animaux , parce que le fluide se dissiperoit , se perdrait certainement à mesure qu'il se formeroit , que la séparation s'en feroit dans le cerveau. Et dès-lors on peut bien conclure que l'animal devroit aussi-tôt terminer la triste carrière d'une vie languissante. Voyez ces favoris de Vénus journellement attachés à des plaisirs que la passion suggere & que la raison condamne : supposez-en un ou plusieurs tellement avancés dans l'horreur de la débauche , que des maladies justement méritées aient rongé les conduits qui des vésicules séminales donnent à la semence le passage dans l'urethre. Dans ce cas supposé ici , & trop souvent confirmé dans la pratique , le fluide prolifique ne reconnoissant plus de barriere , parce qu'elle est détruite par la maladie , à peine arrive-t-il dans les vésicules , que libre dans son cours il suit la route facile qui le transmet au-dehors. Fixez pour un moment vos regards sur leur physionomie blême , sur toute l'habitude de leur corps , ou plutôt de leur squelete vivant , & vous reconnoîtrez que la perte continuelle du fluide séminal entraîne nécessairement avec elle celle de nos beaux jours. Mais nous sçavons d'ailleurs que les effets de la semence lui établissent une grande analogie avec le suc nerveux , & de cette analogie il suit que si la perte de l'un est dangereuse , celle de l'autre ne doit pas l'être moins.

Nous sçavons d'ailleurs que le mouvement perpétuel du cœur , des pounons , &c. exigent continuellement une grande affluence d'esprits animaux ; & si après leur effet ils étoient

étoient totalement perdus , quel désordre n'en arriveroit-il pas ? Or , en bannissant toute anastomose des nerfs veineux avec les veines sanguines , il seroit à conclure que le fluide nerveux devroit se dissiper , une fois parvenu à l'extrémité du nerf , ou aux obstacles qui pourront s'opposer à son passage. Car enfin ces esprits animaux une fois descendus remonteront-ils par le même canal ? Mais ce mouvement rétrograde pour avoir lieu doit avoir une cause ; or cette cause ne se présente pas , il en paroît au contraire une toute opposée qu'offre la résistance perpétuelle d'une affluence considérable de nouveaux esprits séparés , & qui du haut du cerveau sont envoyés aux extrémités du nerf.

Ce suc nerveux ne sçauroit non plus rester au milieu de la longueur ni à l'extrémité du nerf par où il est sorti du cerveau , parce que sa présence seroit toujours importune au cours rapide des nouveaux esprits qui parcourent le canal. Il paroît donc que ce fluide doit remonter dans l'intérieur de la tête par des nerfs destinés à cet usage.

Mais si ces nerfs veineux parvenus au cerveau ne s'anastomosent pas avec les extrémités imperceptibles des veines sanguines , que deviendra le suc nerveux qu'ils rapportent ? Soutiendra-t-on qu'il entre dans les nerfs d'un autre genre ; mais ceux-ci n'ont-ils pas à recevoir le nouveau fluide qui se sépare continuellement , & ce fluide ne suffit-il pas pour remplir leur diamètre ? Soutiendra-t-on que ces esprits rapportés par les nerfs veineux se répandent ça & la au hasard dans la substance du cerveau ? Mais l'ordre merveilleux de l'économie animale permettra-t-il paisiblement de pareils écarts , d'où peuvent naître mille maux à la fois ? & l'accumulation indispensable de ce fluide ne deviendra-t-elle pas dans peu la cause manifeste d'une mort prompte ? Ces désordres n'auront pas souvent lieu dans la supposition des anastomoses des nerfs veineux avec les veines sanguines , parce que par ce moyen le fluide superflu rentre heureusement dans le torrent de la circulation commune. Ils ne seront même manifestes que lorsque quelque cause étrangère mettant obstacle au cours de ce fluide du nerf veineux dans la veine sanguine le forcera à s'obstruer , à s'accumuler , à comprimer , à lésér les parties , &c. d'où l'on peut fort bien tirer quelquefois l'explication physi-

que & mécanique de l'apoplexie, quoiqu'elle doive d'ailleurs reconnoître plusieurs autres causes.

Enfin , à l'aide de ces anastomoses les esprits peuvent aisément rentrer dans le cours de la circulation , se séparer de nouveau , s'élaborer , se perfectionner , à l'imitation du chyle , qui se mêlant avec le sang , devient sang lui-même par l'action du cœur & des arteres , par le mouvement de la circulation qui atténue , qui combine les principes dont il est composé.

Voudra-t-on objecter contre toutes ces anastomoses que le cerveau fait un corps à part des vaisseaux qui le parcourent , & que les canaux sanguins parvenus dans sa substance ne sont destinés qu'à déposer dans le philtre commun la matiere des esprits animaux ?

Supposons pour un moment que cela soit ainsi , quoique dans notre hypothese nous puissions penser que la substance médullaire n'est qu'un résultat des grandes divisions des nerfs , & la substance cendrée celui des vaisseaux sanguins. Dans ce point de vue même qu'offre l'objection , je découvre au moins une anastomose médiate qui devient suffisante pour la circulation des esprits animaux ; car les vaisseaux sanguins , parvenus dans la tête , déposent selon vous la matiere du fluide nerveux dans le cerveau : la sécrétion s'en fait , & ce fluide subtil enfile les conduits nerveux. Il doit donc y avoir un passage pour lui depuis l'extrémité des vaisseaux sanguins jusqu'à l'orifice des tuyaux nerveux ; & ce passage toujours ouvert , toujours disposé à recevoir l'affluence d'un nouveau fluide est lui-même un conduit favorable , un canal intermédiaire & continu d'un côté avec les nerfs , & de l'autre avec les vaisseaux sanguins.

Une difficulté plus importante , & qui cependant peut se résoudre , vient s'offrir d'elle-même , la voici :

Vous admettez , dites vous , l'anastomose des nerfs artériels avec les arteres sanguines , & d'un autre côté l'union des nerfs veineux avec les veines qui rapportent le sang , pour de-là établir une suite de vaisseaux qui permette une seule & même circulation dans la diversité des liqueurs qui roulent d'un centre commun à une circonférence générale , & de celle-ci à celui-là. Or cette anastomose paroît gratuitement établie , & semble même mettre obstacle au mouve-

ment circulaire de nos fluides ; car quelquefois l'expérience & toujours la raison nous offrent l'existence des anastomoses réelles , soit immédiates , soit médiates des artérioles avec les vénules ; & de-la il n'est pas difficile de conclure naturellement que l'anastomose déjà faite de deux vaisseaux destinés à la progression du sang, doit abolir l'union des vaisseaux de différente espece avec ces mêmes canaux sanguins.

Je crois satisfaire à cette objection en priant le Lecteur de fixer pour un instant son attention sur ce qui se passe journellement dans le mouvement des liqueurs lymphatiques. Personne aujourd'hui ne doute de la réalité de ce mouvement. C'est un fait dont tout le monde est généralement d'accord ; or , puisque l'objection que je me suis moi-même proposée pour donner plus de jour à la matiere que je traite , suppose comme un fait certain l'anastomose des dernieres ramifications des arteres avec les filets les plus déliés des veines , on est également en droit de conclure que la lymphe ne pourra circuler , par la même raison que l'objection conclut qu'en conséquence des anastomoses des arteres cérébrales avec les veines de même nom , l'union des nerfs artériels ne peut pas avoir lieu avec les arteres sanguines. Cependant refuter la circulation de la lymphe , ce seroit s'éloigner évidemment des principes admis par une théorie éclairée , sçavante & conforme aux loix hydrauliques & au mouvement particulier de nos humeurs.

Pour expliquer le progrès de la lymphe , on a judicieusement établi des vaisseaux lymphatiques qui sortent eux-mêmes collatéralement des rameaux artériels , & qui plus déliés qu'eux , reçoivent la lymphe du sang en refusant le passage aux autres parties du même fluide rouge. Or , ce qui se passe ici , ne peut il pas avoir lieu à l'égard des nerfs & des vaisseaux sanguins ? Tandis que les nerfs artériels s'unissent bout-à-bout avec les arteres sanguines, & les nerfs veineux avec les veines qui rapportent le sang : les vaisseaux sanguins ne peuvent-ils pas s'unir entr'eux collatéralement, & par-là établir une continuation de vaisseaux pour concourir au grand ouvrage d'une seule & même circulation ?

Je suppose une machine , (mais à quoi bon la supposer , puisque les ouvrages de Louis le Grand en offrent une très-belle sur la Seine à Marly aux yeux de l'univers). Je suppose

une machine , qui recevant le fluide hétérogène d'un torrent commun , le porte par une multiplicité de canaux divers au lieu désigné & supérieur. Dans cet endroit se trouve un amas de sable ou de gravier destiné à filtrer ce fluide ; & propre par des tuyaux subalternes & de différent diamètre à donner issue à telle ou telle partie du fluide combiné , lesquelles cependant doivent par d'autres canaux , & par une force qui subsiste toujours , rentrer dans un torrent commun pour recommencer le même mouvement circulaire.

Dans cette machine , qu'importe que les cornets destinés à porter le fluide au filtre commun soient continus par leur extrémité avec des tuyaux qui doivent rapporter le fluide , ou bien qu'ils soient unis par ces mêmes extrémités avec les tubes qui se sont seulement chargés de quelques parties plus fines de la liqueur hétérogène , pourvu que par une combinaison juste d'anastomoses immédiates ou médiates , collatérales ou directes des vaisseaux le fluide hétérogène puisse perpétuer sa route circulaire.

Quoique la comparaison d'une telle machine avec celle du cerveau , du cœur & de ses vaisseaux paroisse plus grossière , relativement à un ouvrage sorti des mains du Créateur , & un autre formé par l'industrie des hommes ; cependant il est aisé de penser que la circulation peut bien s'exécuter , & que les anastomoses ainsi expliquées n'y offrent point d'obstacle.

Mais, ajoutera quelqu'un , le cerveau & la moëlle épiniere envoient l'esprit animal à toutes les parties du corps ; ce même fluide subtil est sans cesse reporté au cerveau & à la moëlle épiniere ; cette fonction est exécutée par les nerfs artériels & par les nerfs veineux. Tout cela peut se concevoir : & on comprend assez aisément qu'avec cette circulation on explique les phénomènes , que sans elle on n'en explique aucun. On sçait, par exemple, en admettant cette circulation, comment un homme peut travailler si long-tems sans épuiser son esprit animal , quoiqu'il s'en échappe une partie par les autres excrétiions , & que cette perte réelle établit la nécessité de son renouvellement. Mais à quoi bon dans votre hypothèse faire rentrer dans le torrent des fluides l'esprit animal pour le rendre à la circulation universelle de nos humeurs ? pourquoi lui faire parcourir cet espace immense d'un nombre prodigieux de vaisseaux ? reporté dans le cerveau ne vaut-il

pas mieux lui laisser naturellement la route des nerfs artériels qui doivent le distribuer de nouveau dans toutes les parties du corps ?

Comme le premier membre de cette objection n'attaque pas l'hypothèse que je propose , je ne m'y arrêterai pas, pour passer tout de suite à la seconde partie qui détruit le passage du fluide nerveux des nerfs veineux dans les veines sanguines.

Ce qui m'a engagé à admettre cette marche de l'esprit animal , c'est la raison de la simplicité , & on sçait qu'une seule & même circulation dans la masse totale des liquides qui entrent dans la composition de notre corps , présente plus de simplicité , moins de combinaison , que l'opinion qui pour expliquer les mêmes effets physiologiques , embrasse deux circulations relatives à la diversité de deux fluides. Or , on a déjà vu & on reconnoîtra toujours mieux qu'à la faveur d'une circulation unique , on donne une explication naturelle de la marche du fluide nerveux.

D'ailleurs , les partisans d'une double circulation dans nos liqueurs pourront-ils bien assurer que l'esprit animal qui remonte au cerveau pour enfiler selon eux les orifices des artères nerveuses , ne souffre aucun obstacle , aucune résistance de la part du nouveau fluide qui se sépare & qui a autant de droit d'entrer dans les mêmes nerfs ? Enfin , ne suivroit-il pas de cette théorie que le sang dans une de ses révolutions dans un seul mouvement du centre à la circonférence devroit se dépouiller entièrement , ou du moins d'une grande partie du fluide nerveux , vu la finesse de cet esprit , qui rend sa sécrétion plus aisée que celle des autres liqueurs ; & dès-lors les nerfs dissipant plus d'esprits , parce que leur affluence seroit plus grande , ne pourroient pas si long-tems fournir à nos parties la cause de leurs actions. Au lieu qu'en faisant par les nerfs veineux rentrer dans la circulation le reste de l'esprit animal que le mouvement n'a point dissipé , il s'élabore de plus en plus en recommençant sa course avec le sang , à qui il donne sans doute de l'activité. Il se sépare de nouveau & recommence une carrière circulaire pour porter par-tout le mouvement , l'action & la vie.

Dans le tems que ma plume devient ici l'interprete de mes idées systématiques , je vois naître une autre difficulté qui pourra peut-être obtenir une réponse satisfaisante.

L'économie animale , dit-on , soumise à des expériences heureuses & aux lumières de grands observateurs , nous publie que la moëlle épinière est elle-même capable de séparer l'esprit animal , & de-là le transmettre aux parties à qui elle donne l'action. Or , cette vérité une fois reçue , n'offre-t-elle pas du ridicule à l'hypothèse qui annonce que par des nerfs artériels & veineux le fluide animal est perpétuellement porté du cerveau à tout le corps , & reporté au noble viscère caché dans le crâne ? Et comment dans ce cas les prétendues anastomoses gratuitement admises des filets nerveux avec les derniers capillaires sanguins pourront-elles avoir lieu ?

Cette objection ne présente qu'une espèce de difficulté vétilleuse , mais sans fond ; car on est convenu , & l'anatomie démonstrative en donne la certitude , que le cerveau ordinairement divisé en cerveau proprement dit , en cervelet & moëlle allongée , a toujours pour quatrième partie continue la moëlle de l'épine. Ainsi , ce qui se dit d'une de ces parties à l'égard de la matière que nous traitons , doit être relatif à toutes les autres dont le concours forme le cerveau en général. Quant aux anastomoses des nerfs avec les canaux sanguins dans la moëlle de l'épine , il ne se présente point de difficulté , parce que cette partie du cerveau reçoit certainement ses différens vaisseaux sanguins qui y portent la matière du suc nerveux , & ces vaisseaux ont leurs anastomoses avec les nerfs , de la même manière qu'on l'a expliqué ailleurs.

Tout paroît favoriser la circulation des esprits animaux. Avec elle toutes les explications sont faciles , sans elle tout devient embarrassant. Comment en effet concevoir les sensations en général ou en particulier , par exemple , la piqure à l'extrémité d'un doigt , si comme les Physiologistes on n'admet qu'un seul tuyau qui porte l'esprit animal à toutes les parties. Il faudroit dans ce cas que la colonne du fluide fût refoulée , & cela à l'instant : il s'ensuivroit qu'en répétant la commotion & la réitérant sans interruption , le sentiment devroit se perdre dans cette partie.

Mais si on admet un double tuyau qui reporte l'esprit animal au cerveau , la piqure accélérera ce retour & formera la sensation dans l'instant , à cause de la contiguité des particules du fluide , en sorte que le cerveau recevra l'impression en même tems que l'extrémité de la partie sera lésée.

Ceci deviendra plus lumineux par un exemple.

Lorsque tourné vers un objet je le regarde, les rayons qui de cet objet entrent dans le globe de l'œil vont dessiner sur la retine (ou sur la choroïde, selon l'opinion de quelques Physiciens) l'image de l'objet, comme un objet extérieur dans l'expérience curieuse de la chambre obscure est dessiné sur le carton. L'image une fois tracée n'est pas encore aperçue, & l'expérience journalière nous prouve qu'un homme attentivement appliqué à un ouvrage ne voit pas tout ce qui vient se dessiner dans son œil. Il y a donc une grande différence entre regarder & voir. La première opération ne consiste que dans l'image de l'objet tracée sur la retine, & la vision dépend de l'attention qu'apporte l'ame à un objet dessiné dans l'œil, plutôt qu'à tout autre qui le fera de même : mais pour que l'ame donne cette attention à l'objet regardé, il faut qu'elle en soit avertie. Or, elle peut l'être par l'impression faite sur la retine, non que cette impression se communique au siège de l'ame par tout le fluide du nerf optique, mais seulement par celui qui par des filets nervo-veineux de ce nerf revient dans le cerveau.

En appliquant ceci à toutes les autres sensations externes, on viendra aisément à bout de trouver une explication méthodique des phénomènes physiologiques. Il n'en sera peut-être pas de même à l'égard des sensations internes, telles que la mémoire, l'imagination, le jugement, &c. parce que nous n'avons pas une connoissance certaine sur la nature de notre ame : nous savons bien que c'est une substance spirituelle, immatérielle, capable de penser, juger & raisonner : nous concluons avec raison de ses opérations qu'elle est un principe actif, un principe distingué de la matière incapable de penser ; mais quelques recherches que des génies heureux aient pu faire sur la nature de l'ame, sur la manière certaine dont elle agit sur le corps, nous sommes encore bien dépourvus là-dessus de justes connoissances.

Cependant comme le grand nombre des Métaphysiciens, aidés des connoissances physiologiques, s'accorde volontiers à placer l'ame dans le cerveau, (n'importe dans quelle partie de ce viscère : au mot *Ame* on lui a désigné le corps calleux), pour que du haut de ce trône intérieur elle donne en souveraine ses loix, ses ordres aux parties qui lui sont soumises &

où elle veut porter l'action , nous pouvons penser qu'elle a l'empire sur les nerfs , & que ces organes étant destinés à porter jusqu'à son trône l'impression des objets extérieurs , cette reine sagement unie au corps par des loix émanées du Créateur , trouve l'impression agréable ou désagréable , selon qu'elle la juge plus ou moins conforme à la conservation de son individu.

L'impression souvent répétée , retracée par le fluide nerveux , peut devenir une occasion fréquente pour l'ame d'y faire attention , & ce sera la mémoire , ainsi que nous aurons occasion de l'observer ailleurs , en traitant ces matieres chacune dans son article.

Au reste , ces mêmes difficultés d'expliquer les sens internes s'offriront toujours à tous les systèmes , parce que là-dessus nos lumieres sont bien bornées. Tel croiroit avoir à l'aide d'un scalpel métaphysique très bien dilléqué la nature de l'ame , qui dans peu pourroit s'appliquer ce passage , *omnis homo mendax*.

M. Astruc a soutenu dans une these qu'il y a dans le cerveau des cavités & des pyramides à l'infini , où aboutissent des nerfs qui transmettent les sensations à l'ame. D'autres comparent le cerveau à un clavestin ; pour le construire ils se servent des cordons nerveux , afin que de la variété de leurs vibrations il en résulte des moyens divers d'exciter dans l'ame telle ou telle idée ; nous demanderons ici si la nature , si l'inspection anatomique présente dans la texture des cordons nerveux , cette tension , ce ressort sans lequel il n'y a point de vibration ?

Une chose qui mérite bien notre admiration , & qui manifestera toujours aux yeux de l'univers la grandeur de l'Etre qui nous a formés , c'est cette célérité avec laquelle , à la seule volonté de l'ame , les moyens d'exécuter nos mouvemens partent du cerveau pour se rendre à la partie qu'il faut mouvoir. Cette liberté que nous avons tous de mouvoir nos parties , prouve évidemment que l'ame a un empire sur le fluide qui lui sert de moyen. De quelle maniere s'exerce cet empire ? C'est ce qu'il seroit difficile de déterminer ; mais ne pourroit-on pas conjecturer que dans le mouvement musculaire , par exemple , l'ame ayant la faculté d'agir , n'importe par quel moyen , sur les divers vaisseaux , peut déterminer

Dans les nerfs artériels un plus grand torrent de fluide nerveux , pendant qu'elle empêchera les nerfs veineux de se départir de leur fluide , afin que cette affluence d'esprits envoyés d'un côté , & de l'autre cette quantité de fluide nerveux retenu puissent mieux gonfler les vésicules musculaires , augmenter le diametre des muscles , diminuer par conséquent leur longueur , & par-là rapprocher ou éloigner la partie mobile.

Si cette conjecture étoit la vérité même , nos mouvemens devroient leur cause en partie à un fluide envoyé , & en partie à l'obstacle que l'ame opposeroit au progrès de la liqueur des nerfs veineux : peut être même cette dernière action pourroit-elle suffire ? Je m'explique par un exemple. Je veux relever l'œil. N'est-il pas vrai que si l'esprit animal qui coule dans le muscle superbe par le moyen de la sixieme paire de nerfs , est par la volonté de l'ame , empêché de revenir au cerveau , il doit s'accumuler dans les vésicules musculaires , le gonfler & le raccourcir , d'où naît l'élévation du globe. Lorsqu'assis sur une fesse je comprime assez le gros nerf sciatique pour empêcher aux esprits de continuer librement leur course , les nerfs veineux conservent plus long-tems leur fluide , & de cette accumulation il peut en résulter l'engourdissement que nous éprouvons alors. Il est aisé d'appliquer tout ceci aux autres phénomènes.

Je finirai cette matiere par quelques réflexions qui peuvent donner un nouveau jour à la circulation des esprits animaux.

On peut croire que sous la même enveloppe d'un nerf sont renfermés les vaisseaux nervins artériels & veineux : car si on disseque un nerf , on le trouve formé d'un millier de petits tuyaux tous séparés les uns des autres par un tissu très-fin , en sorte que la ramification des vaisseaux nervins n'est pas semblable à celle des vaisseaux sanguins : une petite fibrille , par exemple , n'est pas produite par une plus grosse ; on peut concevoir un nerf comme un faisceau de cheveux tous paralleles les uns aux autres. Ils sortent tels du cerveau , renfermés dans l'enveloppe commune , & lorsqu'un nerf se divise en deux , il faut s'imaginer que le faisceau des vaisseaux nervins s'est partagé en deux plus petits , & que dans ces deux derniers le même ordre & la même disposition existe.

C'est ainsi que se vont distribuer les ramifications aux différentes parties.

J'ai insinué que les nerfs artériels s'anastomofoient avec l'extrémité des artères sanguines. Je n'admets ces anastomoses que dans le cerveau, & je ne prétends pas soutenir qu'elles ont lieu hors de ce viscere. Je m'imagine que les dernières ramifications des artères sanguines cérébrales s'unissent avec les nerfs artériels, que ceux-ci, parvenus à leur extrémité hors du cerveau, se joignent avec les nerfs veineux, & qu'enfin ces cordons, parvenus au cerveau, se continuent alors avec les veines sanguines; & certainement avec l'arrangement de tels vaisseaux, une seule & même circulation de tous nos fluides peut avoir lieu.

J'ai avancé que la substance médullaire pourroit être le résultat des circonvolutions prodigieusement multipliées de tous les nerfs, & la substance cendrée celui des vaisseaux sanguins: j'ajoute qu'on pourroit soupçonner que toutes les éminences de ce merveilleux viscere doivent leur origine à ces filets nerveux artistement rangés par le souverain Architecte. Qu'on ne soit pas surpris que de si grosses masses soient formées par des filets déliés. On n'a qu'à jeter les yeux sur les vaisseaux spermatiques; diroit-on à les voir entrer dans le testicule, que par leurs contours, leur entrelacement multiplié presque à l'infini, ces cordons viennent à bout de faire la grosseur du testicule & de l'épiderme? cependant la chose se passe ainsi, & elle peut également avoir lieu à l'égard des éminences cérébrales.

J'ai fait considérer le cerveau comme le centre du fluide nerveux, ainsi que le cœur est le centre du sang; mais comme je ne fais qu'une même circulation de ces deux fluides, il s'ensuit qu'à toute rigueur le cœur seroit également le centre du suc nerveux. Cependant comme je ne lui donne le titre de fluide nerveux que lorsqu'il est séparé du sang, & non lorsque mêlé de nouveau avec lui il en fait partie, j'ai cru pouvoir assigner aux esprits animaux le cerveau pour centre.

Je viens d'exposer mes idées sur le fluide nerveux. J'ai tâché de prouver que la circulation de tous nos fluides étoit produite par une seule & même cause, par une seule pompe

foulante , en un mot , par le cœur muni de ses vaisseaux. Ai-je bien réussi ? C'est de quoi je n'oserois me flater , parce qu'une hypothèse ne peut pas être une certitude.

Le mot *esprit* a été considéré par quelques-uns comme un élément de notre corps , & ils ont dit que c'étoit un phlegme imbreigné d'un soufre subtil , ou d'une huile raréfiée , tirée des végétaux fermentés , ou d'un sel volatil urinaire , tel qu'en fournissent les animaux , ou d'un sel aride volatil tiré des minéraux. D'autres ne comptent pas l'esprit au nombre de nos principes ; ils admettent seulement le soufre , le sel , l'eau & la terre.

ESSIEU , *axis* , nom de la seconde vertebre du cou. Voyez VERTEBRE.

ESTOMAC , *stomachus* , *ventriculus* , en grec *στόμαχος* , selon d'autres *saccus* ; l'estomac ou le ventricule , est un viscere cave destiné à recevoir les alimens , situé à la partie supérieure du bas-ventre sous le diaphragme , entre le foie & la rate. Il ressemble assez à une cornemuse. Il a deux orifices , un supérieur , qui reçoit l'extrémité de l'œsophage , l'autre inférieur , qu'on nomme *pilore* , qui le joint au canal intestinal. On appelle *petite courbure de l'estomac* tout ce qui se rencontre entre les deux orifices. La partie de son fond , qui a le plus d'étendue & qui lui est diametralement opposée , porte le nom de *grande courbure*. L'estomac étant situé entre le foie & la rate , il est aisé de comprendre qu'il ne sçauroit occuper le milieu de la cavité du bas-ventre ; mais qu'il doit être presque tout sur la gauche , parce que le gros volume du foye ne lui permet pas de s'avancer de l'autre côté ; l'estomac est situé presque horizontalement , de sorte que ses deux orifices , de même que la petite courbure sont postérieurs , & sa grande courbure est tournée en-devant. L'extrémité de l'estomac qui se termine au pilore , se porte donc vers la partie postérieure de la cavité du bas-ventre ; le contour du pilore qui se fait dans le même sens à angle aigu , pour s'aboucher avec le boyau , doit donc être la partie la plus reculée de l'estomac , qu'on ne sçauroit par conséquent voir par-devant , quoique le plus grand nombre des planches le représentent ainsi.

L'estomac est composé de quatre tuniques qui sont l'externe , la musculuse , la vasculaire & l'interne. On a dit que

la premiere étoit une production capsulaire du péritoine ; cette membrane rencontrant sous le diaphragme l'orifice supérieur de l'estomac, se réfléchit en montant sur ce viscere, qu'il enveloppe de toute part. La tunique musculieuse est formée de deux plans de fibres charnues très-remarquables qui ont un grand ressort. Les fibres du plan extérieur s'étendent d'un orifice à l'autre : elles souffrent cependant plusieurs interruptions par des petites bandes aponévrotiques plus ou moins sensibles qui les coupent, & par quelques troussaux de fibres étendus en maniere de bande, qui ont une autre direction & les entrelacent diversément. Le plan interne est formé par des fibres circulaires ou spirales également interrompues ; ces dernieres sont entaillées par paquet à l'orifice inférieur de l'estomac, & forment un rebord circulaire ou un sphincter très-sensible, capable de resserer ce passage ou de le boucher entierement. L'orifice supérieur est fortifié aussi par des fibres circulaires qui l'embrassent ; mais elles ne sont pas si ramassées, & n'ont pas tant de saillie que celles dont on vient de parler. Il faut remarquer que la tunique externe tient à la charnue par une substa. ce cellulaire que quelques-uns mettent au nombre des tuniques de l'estomac. La troisieme tunique, ou la vasculaire, paroît être formée par l'entrelacement des dernieres divisions des vaisseaux & des nerfs : c'est un espece de canevas fort lâche ou un tissu cellulaire qui les soutient. Cette membrane paroît quelquefois chargée de plusieurs petits corps blancs, orbiculaires & aplatis, qu'on a pris pour des glandes destinées à séparer le suc stomacal ou gastrique, & que d'autres regardent aussi comme un produit de maladie. La tunique interne est une espece de veloûté toujours abreuvé d'un mucilage épais, qu'on nomme *suc gastrique* : cette derniere & la vasculaire paroissent avoir plus d'étendue que les autres, parce qu'elles ont moins de ressort, & qu'elles se froncent lorsque les autres se contractent ; de sorte qu'on observera dans la surface interne de l'estomac vuide plusieurs rides qui ne s'effacent que lorsque ce viscere a toute son étendue. La tunique interne a beaucoup de sentiment, elle est le siege de la faim, qui paroît être excitée par le frottement & le desléchement de sa surface interne. Il y a lieu de penser qu'elle reçoit un grand nombre de filets nerveux de la tunique vasculaire : son tissu est fort lâche ; on a cru y découvrir l'orifice de plusieurs

tuyaux sécrétoires, dont l'usage est de verser le suc gastrique, mais leur existence & celle des glandes sont contestées par quelques Anatomistes.

L'estomac reçoit des artères qui viennent de la cœliaque; on les appelle la *coronaire stomachique*, la *gastrique droite* & la *gastrique gauche*; la première est une de ces trois artères que la cœliaque produit avant de changer de nom; elle se divise après un ou deux pouces de chemin vers l'orifice supérieur de l'estomac en deux branches, qui prennent une route toute opposée; la plus haute monte vers l'orifice supérieur pour s'y distribuer & à l'œsophage, l'autre descend tout le long de la petite courbure jusqu'à l'orifice inférieur, où elle rencontre la pilorique: la gastrique droite naît de l'hépatique, la gastrique gauche vient de la splénique; ces deux vaisseaux qui communiquent ensemble se répandent sur la grande courbure de l'estomac & donnent des rameaux considérables à l'épiploon.

Les veines qui répondent à-peu-près aux artères vont se dégorger ordinairement dans la splénique & la mésentérique supérieure, on nomme *vasa brevia* celles qui de la partie latérale gauche de l'estomac s'abouchent par un chemin très-court avec la splénique.

Les nerfs de l'estomac, qui sont très-considérables, viennent principalement de la paire vague dont les deux troncs, qui accompagnent l'œsophage, forment un plexus très-marqué, qui embrasse l'orifice supérieur de l'estomac: on le nomme *stomachique*. Il y a plusieurs filets de communication entre ce plexus & ceux que l'intercostal forme à la partie supérieure du bas-ventre.

Le principal usage de l'estomac est de servir à la digestion: & cette fonction se trouve expliquée au mot Digestion. Nous nous contenterons ici de dire un mot sur le vomissement & sur la force du ventricule.

On a dit que le vomissement arrivoit quand le mouvement péristaltique de l'estomac étoit renversé; mais ceux qui ont soutenu ce sentiment n'avoient nulle idée des loix du mouvement. N'est-il pas évident que toute pression latérale qui arrive à un tuyau pousse la liqueur contenue dans ce tuyau par les deux orifices? Or, le mouvement péristaltique, supposé qu'il existe, est toujours latéral; il poussera donc

les matieres du ventricule vers l'œsophage comme vers le duodenum , il ne pourra point par conséquent produire le vomissement : voici comment cela peut se faire.

Le ventricule dans les mouvemens est fortement pressé par les muscles , ainsi c'est sur-tout la convulsion des fibres musculaires qui fait vomir. Or , on trouve dans cette convulsion une cause opposée à celle qui fait aller les alimens vers les intestins : car les muscles de l'abdomen étant contractés , le ventricule est comprimé : or , si cette force l'emporte sur celle des piliers , l'œsophage sera forcé & les alimens y reflueront ; mais c'est sur-tout durant l'expiration que se fera ce reflux , parce que alors les piliers ne sont pas si fortement contractés. Pour les muscles qui compriment avec violence le ventricule , ce n'est ni les obliques ni les droits qui font le grand effort , c'est le muscle transverse qui agit sur-tout par ces fibres moyennes qui sont attachées à une expansion tendineuse , laquelle vient des apophyses transverses des vertebres lombaires : de-là vient qu'il paroît un creux dans l'abdomen quand on vomit. La raison pour laquelle les muscles obliques ni les droits n'agissent pas beaucoup , c'est que la pression faite par une ligne moins courbée est moindre que celle qui est causée par une ligne plus courbée , c'est-à-dire que le muscle transverse environnant l'abdomen comme une ceinture , a plus de prise sur cette partie que les muscles obliques , dont la direction est toute différente , & qui approchent davantage de la direction des muscles droits ; or ces muscles ne peuvent agir sur les visceres qu'autant qu'ils y forment une courbe : nous dirons la même chose des muscles obliques , lesquels lorsqu'ils agissent sur l'abdomen , n'y agissent jamais comme les muscles transverses ; or ces muscles par une pression subite & convulsive , chassent ce qu'ils trouvent dans le duodenum & dans le ventricule , & forcent l'œsophage par leur action. 1°. Si le ventricule est trop rempli , le muscle transverse , qui est fort tendu alors , fera refluer les alimens par sa compression avec plus de facilité. Les fibres du ventricule irritées par cette plénitude , pourront produire le même effet si elles entrent en convulsion. 2°. Si le passage des alimens est arrêté quelque part dans les intestins , il s'accumulera de la matiere jusqu'à ce que l'espace qui est entre l'obstacle & le ventricule soit rempli ; alors les intestins

irrités par cette plénitude & par la pression continuelle du diaphragme , causeront des convulsions dans les muscles de l'abdomen & dans l'estomac , & le vomissement arrivera : on a éprouvé cela plusieurs fois dans des chats à qui on avoit lié les intestins à une certaine distance du ventricule ; le vomissement ne commençoit que lorsque la matiere remplissoit l'espace qui étoit entre le ventricule & la ligature.

Il faut pourtant avouer que souvent des désordres dans l'œconomie animale fournissent des causes réelles du vomissement. J'ai vu des malades attaqués de gangrene vomir généralement avec promptitude tous les alimens qu'ils prenoient ; mais dans l'ouverture de quelques sujets à qui la gangrene avoit ainsi coupé le fil de la vie , je n'ai rien pu découvrir dans le ventricule.

J'ai vu une femme sujette à un vomissement qui se renouvelloit chaque fois qu'elle prenoit quelque aliment. Elle mourut , & à l'ouverture du cadavre je trouvai beaucoup de pierres dans la vésicule du fiel. Elles devoient certainement leur cause à une bile épaissie & durcie.

A l'Hôtel-Dieu de Lyon , vers la fin de janvier 1761 , on ouvrit le cadavre d'un homme qui étoit mort d'un vomissement continuel. A peine avoit-il pris le bouillon le plus doux , le syrop même , &c. que sur le champ il vomissoit. On lui donna un vomitif après l'avoir saigné , on essaya de le purger , on tenta les remedes stomachiques , mais tout fut inutile , & le malade ne put résister aux douleurs. Il mourut , & à l'ouverture du ventricule on trouva au pilore un squirrhe fort dur , qui fermoit le passage aux alimens dont la présence irritoit même cette tumeur , & de-là tout l'estomac.

Au commencement de février 1761 , on ouvrit aussi le cadavre d'une femme qui avoit un vomissement continuel accompagné d'un mal de gorge très violent , d'une inflammation extraordinaire & d'une fièvre ardente. Les remedes internes , ainsi que les topiques convenables , ne furent point oubliés , mais ils ne produisirent aucun effet , & les efforts que faisoit la malade pour pouvoir avaler , redoubloient ses tourmens.

A l'ouverture du cadavre on trouva tout l'œsophage en suppuration & corrompu depuis sa partie supérieure jusqu'à

son entrée dans la poitrine. Les muscles du larynx étoient tendus , gonflés & dans un état pitoyable. Aussi la malade avoit-elle la respiration extrêmement gênée.

Presque tous ceux qui par des raisons particulières vont exposer leurs jours sur les eaux, éprouvent sur mer un vomissement qui va quelquefois jusqu'au sang. Il devient même plus grand , selon que l'onde s'agite davantage , ou selon que le vaisseau plus petit est plus susceptible de la combinaison de plusieurs mouvemens.

Je pense qu'un vaisseau qui fait voile a quatre sortes de mouvemens : un de progression , deux latéraux qui tendent à le renverser sur les flancs , & qui en viendroient à bout d'un côté ou d'autre , si cette maison flottante n'étoit pas lestée , c'est-à-dire , si elle n'avoit pas une certaine charge. Le quatrième mouvement se manifeste à chaque instant où le vaisseau docile à l'action violente des vagues , élève & baisse alternativement sa pointe , ainsi que tout son corps.

Or la combinaison de ces mouvemens plus ou moins opposés peut bien produire du dérangement dans l'ordre de nos fonctions , puisqu'un animal à qui on fait subir un mouvement circulaire un peu rapide , fait quelquefois le sang par les oreilles , vomit , a les yeux enflammés & la tête étourdie. On sçait bien d'ailleurs que celui qui est dans le vaisseau , est censé ou regardé comme faisant partie du navire , & susceptible par conséquent de tous les mouvemens qui lui arrivent. La circulation est un peu troublée , les humeurs ne sont pas dans une bien bonne assiette , & l'estomac irrité par la combinaison des mouvemens de tout le corps , expulse au dehors les matières qu'il contient.

Ce qui prouve que la variété de ces mouvemens est la véritable cause du vomissement , c'est que cette maladie cesse à coup sûr , si tôt qu'on trouve la terre ; & il est toujours moins pénible , selon que le navire est plus gros. Ainsi l'expérience confirme chaque jour qu'on est moins fatigué dans un gros vaisseau de guerre que dans un petit bâtiment à un mât.

On pourroit peut-être croire que les exhalaisons de la mer & l'odeur du goudron du navire sont des causes suffisantes du vomissement : mais , si cela étoit , les gros vaisseaux n'en seroient pas plus exempts que les petits ; & à
l'entrée

l'entrée d'un port, on devroit avoir la même maladie, parce que les mêmes causes d'exhalaisons, &c. subsistent : ce qui cependant ne s'accorde pas avec l'expérience journalière. Que l'odeur du goudron, &c. concoure à faciliter le vomissement à ceux qui n'y sont pas accoutumés ; j'y souscris. Mais le faciliter n'est pas le produire, & il faut toujours en revenir à la combinaison des mouvemens, pour expliquer le phénomène.

Ce qui me fait penser que l'odeur du goudron peut quelquefois faciliter le vomissement, c'est que dans un petit voyage sur mer, j'ai observé exactement que, lorsque j'étois attaqué dans le vaisseau d'un mal de tête, suivi de bâillemens, &c. je vomissois sur le champ quand j'entrois dans la chambre des passagers ; & en restant sur le gaillard, je ne laissois pas que de vomir, mais pas avec autant de promptitude.

Les Matelots, accoutumés par un long usage à ces calamités maritimes, ne sont plus sujets au vomissement ; mais il arrive à quelques-uns de vomir de nouveau, lorsqu'ils se rembarquent après avoir long-tems été à terre.

Examinons à présent jusqu'où peut monter la force du ventricule & ses efforts. Quelques Philosophes ont avancé que la force des muscles étoit en raison composée de la largeur, de la longueur & de la profondeur des muscles, c'est-à-dire en raison de leur poids. Or le poids du muscle qui fléchit la troisième phalange du pouce, est de cent douze grains ; & par la 126^e proposition de Borrelli, la puissance de ce muscle égale 3720 livres. Là-dessus, qu'on prenne la pesanteur des muscles de l'abdomen & du diaphragme, elle montera à 15126 grains ; & par la règle de trois, on trouvera que leur force égalera le poids de 461219 livres. Voilà la puissance des muscles de l'abdomen : ajoutez-y la force du ventricule, qui va à 12951 livres, puisqu'il pèse huit onces, quelle ne fera pas la force de tous ces muscles pris ensemble ?

Ce calcul est curieux ; il seroit à souhaiter qu'il s'accordât avec la vérité, mais il porte à faux malheureusement. 1^o. On mesure la force des muscles par leur pesanteur ; cette règle n'est pas juste : les fibres d'un muscle peuvent être plus lâches que ne le sont les fibres d'un autre qui ne

pele pas davantage, & alors la force ne sera pas si grande. Ajoutez que si dans l'un de ces muscles il y a moins de nerfs que dans l'autre, & que ce petit nombre de nerfs soit compensé par des vaisseaux plus gros, qui contiennent plus de sang que ceux de l'autre, quelle différence n'y aura-t-il pas dans la force de ces deux muscles ? 2°. On compare les muscles de l'abdomen avec le fléchisseur de la troisième phalange du pouce ; mais l'un agit par un levier, & les autres n'agissent qu'en comprimant latéralement les intestins. 3°. On compare encore l'action de ce muscle du pouce avec le ventricule qui n'est qu'une bourse. La contraction de l'un a-t-elle quelque rapport avec la contraction de l'autre ? D'ailleurs on parle du ventricule comme s'il étoit musculéux, tandis qu'outre la lame du péritoine, il a la substance cellulaire, la tunique nerveuse & veloutée, &c.

Un Professeur en Médecine à Montpellier a retranché presque toute la force de la contraction au ventricule ; il prend pour cela un cercle, il le considère comme un polygone composé d'angles infiniment petits. Il prend le sinus versé d'un de ces angles ; il fait voir ensuite que la contraction de ces angles produit une pression qui est comme le sinus versé d'un de ces angles à l'égard du diamètre total. Or ce sinus versé est infiniment petit à l'égard du diamètre, ainsi la pression sera infiniment petite. L'Auteur dont on parle a plutôt voulu donner une subtilité captieuse qu'une preuve solide. Le fameux Mathématicien Gregori a fait voir que ce n'est qu'un sophisme. D'ailleurs il ne faut que des yeux pour en sentir la fausseté. Qu'on lie faiblement une caisse de tambour avec une corde bien sèche, qu'on jette ensuite de l'eau sur cette corde, & on verra avec quelle force la caisse sera comprimée. Si on appliquoit à cette corde le raisonnement qu'on vient d'exposer, on prouveroit que la caisse ne doit être nullement pressée.

On ne peut pas fixer la force des muscles de l'abdomen ; il s'en faut de beaucoup qu'elle ne soit aussi grande que Borrelli le marque. On n'a qu'à mettre la main dans l'abdomen d'un chien sur le ventricule, on trouvera que la pression n'est pas si extraordinaire. Pour celle du ventricule, elle ne sçauroit aller loin ; mais il ne faut pas la diminuer autant que M. Astruc la diminue. Il est vrai pourtant que la pression du diaphragme des muscles de l'abdomen, du ven-

tricule , est assez considérable ; & quand ils sont en convulsion , elle est très-forte.

Nous terminerons cet article de l'estomac par la description de sa formation dans le poulet.

La premiere ébauche , dit M. Haller , de l'estomac a été visible à cent trente-huit heures (d'incubation). Il est blanc alors & tendre , & assez ressemblant à celui de l'homme ; mais les deux orifices sont plus proches l'un de l'autre. Depuis le dixieme jour il devient plus épais ; sa nature musculuse se déclare le onzieme , & on y découvre alors de véritables fibres tendineuses & luisantes qui paroissent sur sa surface. L'exemple en est assez rare , puisque l'estomac n'est attaché à aucun os , & qu'aucun autre muscle ne le touche immédiatement. L'irritabilité de ce viscere n'a paru ni le quatorzieme ni le dix-septieme jour ; mais je l'ai trouvé considérable dans un poulet éclos le jour d'au paravant.

Je n'ai vu , continue-t-il , que de la mucosité dans l'estomac pendant les premiers jours. A deux cens trente-six heures je commençai à trouver un caillé blanc dans l'estomac , presque toujours mêlé de bile. Le jabot contient alors une matiere assez semblable , mais plus fluide , & qui conserve sa blancheur plus long-tems que celle du gésier. L'esprit-de-vin rectifié coagule cette matiere , comme il coagule le blanc d'œuf. J'ai trouvé de la même matiere dans l'œsophage , vers le tems que le poulet doit éclore ; le caillé devient plus grossier & plus cendré , & comme du son.

ETERNUEMENT. Si les nerfs de la membrane piruitaire , irrités par quelque cause que ce soit , agissent sur ceux qui se distribuent aux muscles inspireurs , & causent une inspiration forte , aussi tôt l'air intérieur dilaté détermine un mouvement contraire , & l'air sortant avec violence par les narines , il produit l'éternuement. Ce mouvement est utile pour ébranler les parties & pour entraîner les particules irritantes. Il seroit nuisible , s'il étoit trop fort ou trop long-tems continué.

Pendant l'éternuement , les muscles de la tête & du col , &c. agissent. Lorsque nous voulons éternuer , nous commençons cette opération par une grande inspiration qui porte dans le poumon une masse considérable d'air. Cet élément en sort ensuite avec force par le nez , au moyen d'un

mouvement expiratif convulsif de tous les muscles abdominaux, intercostaux & du diaphragme. 1°. Les muscles extenseurs de la tête & du col, lorsqu'on inspire beaucoup d'air, étendent la tête & le col en arriere; & dans l'expiration, les fléchisseurs portent la tête en devant. Tout cela se fait dans une seule respiration. On peut juger de toute l'étendue de cette contraction musculuse, produite par l'éternuement, puisque les fesses mêmes se ressentent de leurs secousses, qu'il en arrive quelquefois des pertes dans les femmes, & toujours plus de finesse dans l'odorat, plus de netteré dans l'esprit, parce que l'air, en passant par le nez, balaye & emporte la mucosité de la membrane pituiteuse, comme la toux détache la lymphe visqueuse du poulmon. Tout ce qui irrite les nerfs de l'odorat, met en convulsion tous les muscles dont on a parlé.

On éternue quelquefois en regardant le soleil : cela vient d'un petit nerf de l'œil que la lumiere irrite, & l'irritation se communique vite à tous les autres.

On voit de-là combien il est important de mettre tout en œuvre pour faire éternuer ceux qui, comme les femmes hystériques, sont sujets aux défaillances.

L'éternuement differe de la toux, parce qu'elle se fait avec moins de force, & que l'air qu'on n'inspire & qu'on n'expire qu'une seule fois dans l'éternuement, affecte de passer par les narines.

Il ne faut pas croire que les seules causes de ce phénomène soient le catharre, la vapeur d'esprit-de-vin, de fortes odeurs du tabac, de l'ellébore, de l'euphorbe, en un mot tout ce qui irrite les narines. Il y a des gens qui éternuent cent fois de suite, au gré de leur volonté. Il y a des sternutations hystériques, il y en a d'autres qui arrivent dans les maladies inflammatoires & autres, lorsque la respiration se fait uniquement au moyen des côtes, & qu'ainsi il y a lieu d'accuser le vice des muscles abdominaux, & peut-être du diaphragme. L'émission, ou l'action par laquelle on se mouche, est une espèce d'éternuement doux & volontaire.

On pourroit peut-être demander pourquoi une personne qui, en commençant l'usage du tabac, éternue beaucoup, parvient par un plus long usage de cette poudre sternutatoire, à y être insensible. La raison s'offre d'elle-même. En pre-

nant du tabac, les petits mammelons nerveux de la membrane pituitaire irrités, communiquent aux autres nerfs cette irritation : mais à force de recevoir cette impression, leurs houppes s'émoussent enfin, & ne peuvent plus être irritées lorsque le tabac se porte sur la membrane pituitaire. De-là vient qu'on n'éternue pas, ou qu'on éternue rarement lorsqu'il n'y a que cette cause.

ETHMOÏDAL, LE, adject. *ethmoïdalis*, le : ce qui appartient à l'os ethmoïde. Les sinus ethmoïdaux sont des cavités de l'os ethmoïde. Voyez ETHMOÏDE.

La suture ethmoïdale unit l'os ethmoïde avec tous les os qu'il touche.

ETHMOÏDE, *ηθμοειδης*, d'*ηθμος*, un couloir, & *ειδος*, forme. L'os ethmoïde est ainsi nommé à cause du grand nombre de trous qui le percent.

Il est situé à la partie antérieure de la base du crâne, dans une échancrure considérable, pratiquée dans l'épaisseur du plancher, que l'os frontal donne à la base du crâne : elle est appelée *scissure ethmoïdale*.

L'os ethmoïde représente en quelque sorte un cube, dans l'épaisseur duquel seroient creusées des cellules & plusieurs réduits différemment figurés. Le dessus de cet os est une lame osseuse placée horizontalement, toute percée de trous de différentes grandeurs, quoique tous petits ; cette lame est appelée *la lame cribreuse* ; ou plutôt *criblée*, de l'os ethmoïde. Ces trous s'ouvrent d'une part dans la cavité du crâne, & d'autre part dans celle des narines : c'est par ces trous que passent les nerfs de l'odorat.

Nous distinguerons donc deux faces dans cette lame, qui est comme la pièce fondamentale sur laquelle est bâtie toute la structure de l'ethmoïde. Nous y distinguerons aussi deux côtés & deux extrémités. Des deux faces, l'une est externe, l'autre est interne. La face interne est celle qui fait partie de la cavité du crâne ; l'externe est celle qui fait partie des fosses nazales. Des deux extrémités, l'une est antérieure, l'autre postérieure. L'extrémité antérieure est articulée avec le devant de la scissure ethmoïdale. De chaque côté de l'extrémité antérieure une fente assez longue se fait aisément appercevoir, & tient lieu de plusieurs trous. L'extrémité postérieure est articulée avec l'épine antérieure de l'os sphénoïde

avec les bords antérieurs des petites aîles de ce même os. Elle se termine quelquefois par une éminence au milieu, le plus ordinairement par une cavité qui reçoit l'épine sphénoïdale.

Du milieu & du devant de la lame cribreuse s'élève une éminence en forme de crête de coq, appelée *apophyse crista galli*. Cette apophyse, sur les côtés, est terminée par deux faces; en-devant & en arrière par deux bords, dont le postérieur est un peu tranchant, & s'élève obliquement, pendant que l'antérieur qui est plus épais & plus court, s'élève presque droit, & se termine supérieurement par deux apophyses en forme d'oreilles; le long de ce bord regne une petite gouttière qui, en se joignant avec celle que l'on observe dans l'os frontal, forme le trou borgne.

Du milieu de la face externe ou intérieure de la lame criblée de l'os ethmoïde descend une lame osseuse, peu épaisse, & assez large, terminée par deux faces latérales & par un bord qui est reçu dans l'écartement des deux feuillets osseux, dont le bord supérieur du vomer est terminé. Quelquefois cependant cette rencontre n'est pas si exacte que le bord de la lame qu'on décrit ne se jette plus d'un côté que de l'autre; & alors, dans ces sortes de cas, l'un des feuillets du bord supérieur du vomer, pressé par la lame de l'ethmoïde, est comme replié sous lui-même.

L'on comprendra mieux ceci si l'on veut se donner la peine de jeter un coup d'œil sur la description de l'os vomer. Cette lame est appelée *lame perpendiculaire de l'ethmoïde*, elle fait le haut & le milieu postérieur d'une cloison, qui partage en deux cavités la cavité des narines. La cloison est achevée par l'os vomer & par un cartilage, appelé *le cartilage triangulaire du nez*.

A chaque côté de la lame criblée est suspendue une masse osseuse toute creusée de différentes cellules & de plusieurs feuillets osseux contournés en forme de coquilles. Les cellules sont cantonnées sur le côté externe de chacune de cette double masse, & les feuillets contournés en coquilles en occupent la partie interne. L'on a donné à ces feuillets différemment repliés le nom de cornets du nez; toutes ces cellules & cornets communiquent ensemble, & leur surface est recouverte dans toute son étendue par la membrane pituitaire. Les cellules communiquent immédiatement avec les sinus sphénoïdaux, avec les sinus frontaux & avec les sinus maxillaires.

Nous distinguerons dans chacune de ces deux masses , ou dans chacun de ces deux assemblages de cellules , deux faces , deux bords & deux extrémités. Des deux faces , l'une est interne , l'autre est externe ; des bords , l'un est supérieur & l'autre inférieur ; des extrémités , l'une est antérieure , l'autre est postérieure.

La face externe est lisse & polie , fait une grande partie de l'orbite , & est appelée *l'os planum*. Cet os n'est autre chose qu'une couche osseuse de l'os ethmoïde très-mince & très-polie du côté de l'orbite , inégale du côté des cellules qu'elle recouvre. Le bord supérieur de cette lame est assez souvent échancré en deux endroits pour la formation des trous orbitaires internes ; il s'articule avec l'os frontal ; son bord inférieur est uni avec l'os maxillaire ; sa partie antérieure est unie avec l'os unguis , & la partie postérieure avec l'extrémité supérieure de l'os du palais.

La face interne de chaque masse cellulaire regarde la lame perpendiculaire de l'os ethmoïde. Cette face est inégale & coupée de distance en distance par de profonds enfoncemens ; c'est sur le chemin de cette face que sont placés les uns au-dessus des autres & comme par étages les cornets du nez. Le premier , & le plus élevé de ces cornets , est celui de M. Morgagni ; il est moins long que celui qui est au-dessous. Quelquefois ce cornet est double. Dans certains sujets on a trouvé un cornet placé encore au-dessus de celui de M. Morgagni ; dans d'autres sujets , celui de M. Morgagni étoit divisé en deux , un postérieur & un antérieur. Le second est appelé *le cornet supérieur* , relativement à un troisième , dont on donnera une description particulière. La convexité du cornet supérieur regarde assez directement la lame perpendiculaire ; mais celle du cornet de M. Morgagni regarde en-bas , & sa cavité représente à-peu-près une de ces gouttières que l'on place sous les bords des toits des maisons , pour transporter la pluie aux lieux où l'on veut qu'elle tombe ; ainsi il est presque placé à contre-sens des autres cornets , & est de beaucoup plus court. Le cornet supérieur ressemble à une coquille de mer oblongue ; il est placé transversalement de devant en arrière , il est continu par son bord supérieur avec les cellules ; l'on y remarque sur le devant une cavité en forme d'entonnoir , par laquelle il communique avec les

cavités de la portion cellulaire ; son extrémité antérieure est un peu moins aiguë que la postérieure ; il se termine en bas par un bord oblong , inégal , recourbé en-dehors.

Du bord inférieur de la masse cellulaire descend assez souvent une lame osseuse très-mince , quelquefois droite , d'autre fois différemment pliée & repliée , & cette lame se termine sur l'ouverture du sinus maxillaire. Toute la surface des cornets est inégale , & couverte d'enfoncemens & d'éminences.

Le bord inférieur de chaque masse cellulaire ne présente qu'un amas confus d'ouvertures & de petites cloisons cellulaires , dont plusieurs vont s'appuyer sur le bord supérieur du cornet inférieur , de sorte que le cornet inférieur paroît être une partie de l'ethmoïde. Il est certain que dans la plupart des sujets , quand on s'y prend bien adroitement , il n'est pas difficile d'appercevoir une continuité de substance entre le cornet inférieur & la portion cellulaire de l'os ethmoïde. Quelques-unes des cellules du bord inférieur de la masse cellulaire communiquent avec quelques portions de cellules que l'on remarque assez souvent sur le bord du sinus maxillaire.

Le bord supérieur de la masse cellulaire est une rangée de demi-cellules , qui , en s'ajustant avec les demi-cellules qui sont dans le bord de la scissure ethmoïdale , forment des cellules complètes.

L'extrémité antérieure de chaque masse cellulaire est un amas de plusieurs cellules , parmi lesquelles on en trouve au moins une dont l'ouverture , en forme d'entonnoir , est beaucoup plus grande que celle des autres cellules , & qui s'ajuste avec l'ouverture du sinus frontal.

L'extrémité postérieure de la masse cellulaire est creusée de plusieurs cellules , & l'on y remarque l'extrémité postérieure du cornet supérieur , & celle du cornet de M. Morgagni. Les cellules de l'extrémité postérieure communiquent avec la partie supérieure de l'os du palais , & leurs parois se continuent quelquefois avec la substance de cet os ; de sorte que dans bien des sujets il est impossible de séparer , sans qu'il arrive fracture , l'os ethmoïde de la portion supérieure de l'os du palais. Elles communiquent aussi avec l'ouverture du sinus sphénoïdal. Pour mettre l'os ethmoïde dans sa situation naturelle , il faut placer en-devant & en-dessus l'apophyse

Crista-galli. L'os ethmoïde est articulé avec treize os , qui sont l'os frontal , l'os sphénoïde , l'os vomer , les deux os du palais , les deux os maxillaires , les deux os unguis , les deux os propres du nez , & les deux cornets inférieurs. Il est articulé avec l'os frontal par les bords supérieurs de l'os planum , des masses latérales par son extrémité antérieure , & par l'apophyse *crista-galli*; avec l'os sphénoïde , par l'extrémité postérieure de l'apophyse criblée ; avec l'os vomer , par le bord inférieur de la lame perpendiculaire ; avec les deux os du palais , par la partie postérieure de l'os planum ; & par l'extrémité postérieure de chaque masse cellulaire ; avec les os maxillaires , par les bords inférieurs des masses cellulaires , & par les bords intérieurs des os planum ; avec les cornets inférieurs , par les bords inférieurs des masses cellulaires ; avec les os propres du nez , par l'extrémité antérieure & supérieure de la lame perpendiculaire , qui est reçue dans une petite crénelure formée à l'union des bords internes des os du nez ; avec les os unguis , par le bord antérieur des os planum.

L'os ethmoïde a beaucoup d'usages ; il fait partie de la cavité du crâne ; il fait partie des orbites & partie des fosses nasales ; il communique avec les sinus frontaux , avec les sinus maxillaires & avec les sinus sphénoïdaux ; il donne attache à la faux ; il transmet du crâne dans le nez la première paire de nerfs , & de l'orbite dans le crâne deux artérioles , qui sont branches de l'artere optique , & deux filets de nerfs , qui sont des rameaux de la première branche de la cinquième paire ; il donne insertion au tendon du muscle orbiculaire : par ses anfractuosités , les cornets , & par le grand nombre des cellules dont il est composé , il donne à la membrane pituitaire une étendue très-considérable dans une espace très-bornée.

Il fait partie de la cavité du crâne , par la lame criblée & par l'apophyse *crista-galli*. La lame criblée n'est pas de niveau avec le plan de la base du crâne , elle est un peu plus enfoncée , & l'enfoncement , dont elle est le fond & la base , s'appelle *fosse ethmoïdale*. L'os ethmoïde fait partie des orbites , par les os planum ; il fait partie des fosses nasales , par la face inférieure de la lame criblée , & par les différens prolongemens qu'il envoie dans le nez ; tels sont la lame perpendiculaire , les cornets & les masses cellulaires. Il communique

avec les sinus frontaux, par le haut des extrémités antérieures des masses cellulaires ; il communique avec les sinus maxillaires , par le bord inférieur des masses cellulaires ; il communique avec les sinus sphénoïdaux , par les extrémités postérieures des masses cellulaires. Il semble que les extrémités postérieures des cornets de M. Morgagni , répondent aux ouvertures des sinus sphénoïdaux , & qu'ils reçoivent , dans certains sujets , la liqueur séparée dans la cavité de ces sinus. Il donne attache à la faux par l'apophyse *crista galli* & par les deux petites éminences en forme d'oreilles de cette apophyse. Il transmet à la membrane pituitaire une grande quantité de filets nerveux , & quelques petites artérioles qui les accompagnent par les trous de la lame criblée. Il transmet des orbites dans la dure-mère quatre artères & deux nerfs par les trous orbitaires internes pratiqués en partie dans le bord supérieur des os planum , & en partie dans le bord de l'échancrure éthmoïdale. Deux artères passent par les trous orbitaires internes & postérieurs & montent dans le crâne , ou par deux trous de la lame cribreuse , ou par deux entr'ouvertures placées dans l'union des deux côtés de la lame criblée , avec les deux côtés de la scissure éthmoïdale.

Les deux autres artères & les deux nerfs passent par les trous orbitaires internes antérieurs. Ces artères & ces nerfs , après avoir marché obliquement , percent dans le crâne par les fentes qu'on a dit être placées sur le devant des bords latéraux de la lame cribreuse. Les artères montent sur le sinus longitudinal par plusieurs contours serpentans , les nerfs se perdent aussi presque tout-à-fait dans la dure-mère ; cependant quelques petits filets de ces nerfs pénètrent dans le nez par les trous de la lame criblée , ainsi que le pensent plusieurs Anatomistes. L'os éthmoïde donne insertion au tendon du muscle orbiculaire par la partie antérieure de l'os planum.

Nota. A la base de l'apophyse *crista galli* , & sur le devant de cette base , on a souvent remarqué une petite cavité ou fosse creusée dans la substance même de l'apophyse *crista galli*. A cette fosse se rendoient deux conduits. Le trou osseux borgne faisoit le conduit supérieur de cette fosse ; mais son fond étoit percé par un autre conduit osseux , qui pénétrait dans les cellules antérieures de l'échancrure éthmoïdale. Or , personne ne doute que les cellules , ou portions de cellules de cette échancrure ne communiquent avec celles de l'os

Ethmoïde : Si ce conduit étoit constant , il feroit démontré , parce que le trou , que l'on appelle *borgne* , est très-mal nommé , puisqu'il ne feroit que l'ouverture supérieure d'un conduit qui pénétreroit jusques dans la cavité des narines.

La substance de l'os ethmoïde est presque toute cellulaire , elle se détruit aisément , il est même très-rare qu'on réussisse à le séparer exactement des os avec lesquels il est uni , sans qu'il se brise quelqu'une des lames ou feuilletts dont il est composé. La seule apophyse *crista galli* est compacte.

ETRIER, *stapes*, petit osselet de l'ouïe, ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec un vrai étrier. Voyez-en la description au mot **OUÏE**.

ETRON, *ητρον*. On a donné ce nom à l'hypogastre. Voyez **HYPOGASTRE**.

EVANOUISSANT. On a donné ce nom aux vaisseaux capillaires , parce qu'ils deviennent si fins , si déliés , qu'ils ne sont plus sensibles à la vue.

EUSTACHE, *Eustachius* , célèbre Anatomiste. Trompe d'Eustache. Voyez **TROMPE**.

EXCRÈMENT, *excrementum* , ce qui sort naturellement du corps de l'animal par les voies naturelles & ordinaires. Voyez **HUMEUR** , où l'on en donne un plus long détail.

EXCRÉTEUR ou **EXCRÉTOIRE**, adject. *excretorius* , *a, um* , se dit de certains conduits par lesquels passent les excréments.

EXCRÉTION, *excretio* , action par laquelle la nature chasse au dehors les matieres & les humeurs excrémentielles & nuisibles. Ce mot se prend aussi pour les excréments mêmes , ou les matieres excrémentielles évacuées. Voyez le terme suivant.

EXCRÉTOIRE, *excretorius* , *a, um*. On appelle vaisseaux *excrétoires* , conduits *excrétoires* , ceux qui donnent issue aux sucs , aux liqueurs , aux humeurs séparées de la masse du sang dans les glandes & les différens couloirs du corps. On les distingue des vaisseaux *sécrétoires* , en ce que ceux-ci séparent & filtrent les humeurs de la masse du sang , au lieu que les excrétoires les reçoivent après qu'elles ont été filtrées , & ensuite les vident & les déchargent. Les ureteres & l'urethre sont des conduits excrétoires. Les petits conduits qui reçoivent la sérosité des arteres capillaires des reins pour l'envoyer au bassin , sont des vaisseaux *sécré-*

toires ; mais il y a des vaisseaux qui sont sécrétoires par leur principe , & en même tems excrétoires par leur extrémité. *Excrétoire & excrétion* viennent du latin *excernere*.

EXERRHOSE, *exerrhosis*, *ἐξερροσις*, de *ἐξ*, dehors , & *ρῆω*, je coule. On entend par-là l'écoulement qui se fait par la transpiration insensible.

EXPANSION, *expensio*, se dit du prolongement de quelque partie. L'expansion membraneuse du genou, l'expansion membraneuse du ligament capsulaire de l'omoplate avec l'humerus, les expansions ligamenteuses des côtes, les expansions ligamenteuses du sternum, les expansions ligamenteuses de la paume de la main, les expansions membraneuses des sinus de la dure-mere, &c.

EXPIRATION, c'est un mouvement de la respiration, par lequel l'air contenu dans le poulmon est chassé au dehors. *Voyez* RESPIRATION.

EXTENSEUR, *extensor*. C'est là le nom que l'on donne à différens muscles qui servent à étendre les parties. On les distingue les uns des autres, en y ajoutant d'autres épithètes.

Les extenseurs de l'avant-bras ont été décrits au mot ANCONÉ & au mot TRICEPS brachial.

L'extenseur commun des quatre derniers doigts de la main est situé du côté externe de l'avant-bras, il a ses attaches fixes au condyle externe, à la partie supérieure du cubitus & du radius, & au ligament inter-osseux. Dans son commencement il se trouve recouvert par une expansion aponévrotique ; ensuite il se partage en quatre tendons qui passent sous le ligament annulaire externe & commun, & qui étant parvenus sur le commencement des os du métacarpe, s'applatissent & s'éloignent les uns des autres. Ils communiquent néanmoins entre eux par des bandes tendineuses, après quoi ils s'avancent sur la face externe des doigts, pour se terminer aux troisièmes phalanges.

Le long extenseur du pouce de la main a son attache fixe à la partie supérieure externe du cubitus, au ligament inter-osseux & à la partie moyenne du radius, au-devant duquel il se porte. Etant parvenu à sa partie inférieure, il se partage en deux tendons, & quelquefois en trois, qui passent sous un ligament annulaire & particulier, dont l'un va se terminer à la partie supérieure & antérieure de la

premiere phalange , & l'autre à la partie supérieure & antérieure de la seconde de ce doigt.

Le court extenseur du pouce de la main a son point fixe au cubitus & au ligament inter-osseux. Son tendon passe sous un ligament particulier , se porte obliquement du côté du pouce , pour aller se terminer à la troisième phalange.

L'extenseur du doigt indice , nommé *indicateur* , a ses attaches fixes à la partie inférieure du cubitus & du ligament inter-osseux. Son tendon qui est grêle , passe sous le ligament annulaire externe & commun , se porte sur la face externe du doigt indice , & se confond avec un des tendons de l'extenseur commun , pour se terminer à l'extrémité de ce doigt , en s'avancant jusqu'à la racine de l'ongle.

L'extenseur du petit doigt de la main est un peu grêle. Il a ses attaches fixes le long de la moitié supérieure externe du cubitus. Il se confond dans son principe avec le cubital externe & l'extenseur commun. Son tendon passe ensuite sous le ligament annulaire , & il va s'unir avec un des tendons de l'extenseur commun , s'avancant l'un & l'autre le long du petit doigt , & se terminant à la troisième phalange.

Le long extenseur commun des quatre derniers orteils a ses attaches fixes à la partie moyenne & supérieure du péroné , du tibia & du ligament inter-osseux. Etant parvenu à la partie inférieure de la jambe , il confond ses fibres charnues avec le petit péronier ; ensuite il se partage en quatre tendons qui passent sous un ligament annulaire externe , descendent tout le long du pied en s'écartant les uns des autres , & s'avancent sur les quatre derniers orteils , où ils vont se terminer.

Le court extenseur commun des quatre premiers orteils , surnommé le *pedius* , naît de la partie antérieure & supérieure de l'astragal. Le corps charnu de ce muscle est plat , & se divise en quatre portions qui sont comme collées sur le dos du pied. Chacune de ces portions charnues produit un tendon assez grêle , qui se porte obliquement du dehors , un peu vers le dedans du pied. En chemin faisant elles se croisent avec les tendons du muscle précédent , & vont gagner la partie supérieure des quatre premiers orteils , où elles se terminent , après s'être avancées jusqu'aux troisièmes phalanges.

L'extenseur du gros orteil est fort. Il a ses attaches fixes aux parties moyennes & internes du péroné, & au ligament annulaire & commun; se trouve renfermé dans une gaine, & va se terminer à la première & seconde phalange du gros orteil.

Les extenseurs de la jambe sont le vaste externe, le vaste interne, le grêle antérieur & le crural. Ils sont décrits chacun à leur place, ainsi que les autres muscles du corps qui servent à l'extension.

EXTENSION, *extensio*, c'est ce mouvement par lequel nous étendons un membre. Il est principalement produit par l'action des muscles. Voyez EXTENSEUR.

EXTERNE, adject. *externus*, *a*, *um*: qui est au dehors. C'est dans ce sens que l'on dit des parties considérées ensemble, que les unes sont externes & les autres internes, relativement à la partie à laquelle on les compare, & au centre du corps. On donne ce nom au muscle abducteur de l'œil. Voyez ABDUCTEUR.

EXTREMITÉ, *extremitas*, le bout d'une chose, la partie qui la termine. C'est dans ce sens que nous donnons aux bras le nom d'*extrémités supérieures*, aux jambes celui d'*extrémités inférieures*.

F A C

FACE, *facies*, c'est la partie antérieure de la tête. Il se dit aussi de la superficie des parties, en y ajoutant les mots *interne*, *externe*, *antérieure*, *postérieure*, &c. eu égard à la situation de ces faces, par rapport au plan que l'on suppose partager le corps en deux parties égales. Ainsi, on dit la *face supérieure du cœur*, la *face latérale externe du crâne*, &c.

FACETTE, petite face, *faciicula*, pris dans le sens de face, pour signifier la superficie de quelque partie. La *facette articulaire de tel os*, &c. Voyez IMPRESSION DES OS.

FACIAL, LE, adj. *facialis*, *e*, ce qui appartient à la face, ce qui a du rapport au visage.

FACULTÉ, *facultas*, puissance d'agir, de laquelle émanent les fonctions comme les effets de leurs causes. La faculté animale est celle par le moyen de laquelle le corps s'acquie

de toutes les fonctions naturelles. La faculté vitale est cette puissance qui s'occupe de la génération , de la nutrition & de l'accroissement. La faculté naturelle est celle qui met les organes en état de faire les actions auxquelles ils sont destinés.

FAGOUE. Il signifie la même chose que thymus. *Voyez THYMUS.*

FAIM , *fames* , c'est une espece de chatouillement dans l'estomac qui nous fait desirer les alimens solides. Il y a des glandes dans l'estomac , où se sépare une liqueur qu'on nomme *suc gastrique* , ou *humeur stomachale*. Quand cette humeur ne trouve point dans l'estomac de matiere sur laquelle elle puisse exercer son action , elle fait sur les membranes de l'estomac cette impression qui cause la faim.

Nous pouvons voir ce que M. Delametrie , Commentateur du célèbre Boerrhaave , a écrit sur la faim.

Quel merveilleux sens que la faim ! ce n'est point précisément de la douleur , c'est un sentiment qui n'est pas moins désagréable , & qui devient quelquefois si terrible & si cruel , qu'on l'a vu armer les meres contre les propres entrailles de leurs enfans pour s'en faire d'horribles festins. Ce sens a été donné à l'homme pour l'avertir , non que les veines sont vuides , suivant l'opinion reçue depuis Galien , mais d'une surabondante acrimonie dans le sang , ou d'une putréfaction alkaline ; putréfaction qui produit la férocité & la fureur , l'hémorragie des narines dès le troisieme jour , & enfin la mort le huitieme , le neuvieme , ou même dès le cinquieme jour , quoiqu'on dise que Charles XII. Roi très-robuste , ait été quinze jours sans boire , ni manger. La nature nous donne donc le sentiment de la faim , pour qu'on corrige les fels que les humeurs contractent , & qu'on les adoucisse par un nouveau chyle , mais on n'a point d'appétit , quand les premieres & les secondes voies sont tellement viciées , que les alimens s'y corromperoient comme dans presque toutes les fièvres , ou lorsqu'on n'auroit pas la force de broyer les alimens , comme dans toutes les langueurs , dans le chagrin , dans la cachexie. La mélancolie dérange sur-tout l'estomac. Le besoin le moins pressant auquel remédie cependant la faim , ce sont les pertes de la transpiration. Elle est a la vérité de quatre ou cinq livres dans vingt-quatre heures , mais ce sont les alimens qui la fournissent en grande partie , c'est pourquoi elle est plus considérable après le repas , que long-

tems après, & la diette la rend sans contredit très-petite ; par exemple, dans la petite vérole. Le besoin le plus pressant est donc d'adoucir les humeurs & les frottemens des solides.

Voici maintenant les diverses causes de la faim. 1°. Le ventricule vuide & flasque est froissé par un mouvement continu, ce qui occasionne un pareil froissement dans les rides & les houpes nerveuses : d'où l'on a trouvé du sang épanché dans le ventricule d'un oiseau mort de faim, parce que les petits vaisseaux sanguins qui entourent ou couronnent ces nerfs, usés par la vivacité des frottemens, se rompent ou s'ouvrent enfin, comme dans la mélancolie ; & il est si vrai que le frottement des rides est une des causes de la faim, que les poissons & les serpens qui manquent de ces organes ont la faculté de jeûner long-tems, & ont peu de faim. D'ailleurs, on sçait que les rides s'effacent dans les gourmands, qui pour cela perdent enfin l'appétit. Mais d'où vient ce froissement, il vient principalement de ce que le sang ne pouvant librement circuler dans un estomac flasque & vuide, s'y ramasse ; ainsi les vaisseaux gonflés irritent tout le tissu nerveux du viscere, rapprochent les rides les unes des autres. Joignez à cela l'action des muscles propres & étrangers à l'estomac, & vous concevrez clairement la nécessité de ces frottemens, à l'occasion desquels on a une sensation qui nous porteroit enfin malgré nous-mêmes aux plus grands excès, si elle n'étoit satisfaite. On voit par-là que l'appétit de l'estomac ressemble assez à celui des parties génitales où le sang se ramasse, chatouille & donne pour ainsi dire la faim de femme comme d'alimens. 2°. La salive est un des grands agens de la faim. On sçait que le bon Verheyen, pour démontrer qu'elle ne produisoit pas la faim, se coucha sans souper, cracha toute sa salive le matin, il n'eut pas moins d'appétit à dîner ; & c'est ce qu'on n'aura pas de peine à croire, qu'un homme dîne bien, quand il n'a pas soupé la veille. Cependant, pour que la salive excite l'appétit, il ne faut pas qu'elle soit trop abondante, jusqu'à inonder & remplir l'estomac, il ne faut pas aussi qu'elle le soit trop peu, car dans le premier cas les frottemens ne se font point sentir, ils ne portent que sur l'humeur, & dans le second les papilles nerveuses ne sont point assez piquotées par les sels de la salive, de-là vient donc que ces deux causes

ôtent

Otent la faim. Mais , parce qu'à force de cracher on n'a point d'appétit , faut-il faire diette jusqu'à ce qu'il revienne ? non certes , je pense qu'il faut manger pour remédier à l'épuisement où l'on se trouve , & comme la mastication attire toujours de nouvelle salive qui descend avec les alimens , de-là il arrive que l'appétit vient en mangeant. 3°. La bile aide à exciter la faim. On trouve beaucoup de bile dans le ventricule de ceux qui meurent de faim , & des chiens fort affamés ; le pylore flasque & relâché laisse facilement monter la bile du duodenum , lorsque cet intestin en est rempli. Si cependant elle étoit trop abondante ou putride , l'appétit seroit détruit , il faudroit vider l'estomac pour le renouveler. 4°. Le suc du pancréas & du duodenum : dans un homme très-vorace & fort tourmenté de coliques de ventre , on trouva un double canal pancréatique. 5°. Il y a eu des Ecrivains qui ont soutenu que les restes même d'alimens étoient la principale cause de la digestion & le vrai ferment gastrique.

C'est pousser les choses trop loin , la vérité est que ces restes de matieres dissoutes sont assez âcres pour irriter les papilles , ils ont assez séjourné dans le ventricule , entre ces espaces cellulieux qui ne se vident jamais tout-à-fait , pour y contracter de l'acrimonie jusqu'à un certain point.

Voyons comment la faim se dissipe ; c'est 1°. en mangeant , comme tout le monde sçait. Les alimens nouveaux tombent sur les vieux qui restent , se placent entre les rides de l'estomac & détournent , le pylore étant fermé , l'abondante influence de la bile & des sucs intestinaux qui remontent ; ils adoucissent le sang par le mélange d'un chyle doux , c'est pourquoi les nourrices ont le lait jaune & rance , après une abstinence de 24 heures , un bon repas leur donne un nouveau lait doux , non putrescent comme l'autre , mais acéscé. 2°. En détrempant trop les sucs dissolvans , en relâchant les fibres a force de boire des liqueurs aqueuses chaudes , & sur-tout du thé , qui est de toutes les boissons la plus ennemie de la faim & de la digestion. 3°. En bûvant trop d'huiles , qui vernissent & émoussent les nerfs. 4°. Lorsque l'ame est occupée de quelque passion qui fixe son attention , comme la mélancolie , le chagrin , &c. tant l'imagination agit sur l'estomac , chose fort difficile à expliquer ; voyez cependant les raisons que donne M. Senac au chapitre de la faim.

5°. Les matieres putrides ôtent la faim sur le champ ; comme un seul grain d'œuf pourri dont Bellini eut des rapports nidoreux pendant trois jours , &c. 6°. L'horreur ou la répugnance naturelle qu'on a pour certains alimens ou pour certains discours que les gens mal élevés tiennent quelquefois à table. De cette horreur naît quelquefois le vomissement qui ôte à l'estomac l'humeur utile qui piquotoit ses nerfs. Enfin la trop grande souffrance de la faim la dissipe , parce que le sang se ramassant en trop grande quantité dans un estomac vuide & flasque , produit un gonflement extrême dans les vaisseaux , d'où résulte une telle compression sur les houes nerveuses , qu'elles deviennent incapables de sentir l'aiguillon des sels.

Il est naturel de dire ici un mot de la soif. C'est l'appétit des fluides. Sa cause finale est de nous avertir de la diverse acrimonie du sang dans le scorbut , dans les fievres , de son épaisissement dans l'hydropisie , dans le scorbut , dans le causus ; du dessèchement ou rongement actuel du ventricule & de l'œsophage , ce qui arrive toutes les fois que les glandes cessent de filtrer un suc doux & un peu gluant. Le siege de la soif est dans l'œsophage , dans le pharynx , dans toute la bouche , & de plus dans l'estomac , c'est pourquoi elle succède à la faim , dont Bergerus a regardé le siege comme étant le même que celui de la soif. Les chameaux , après avoir rempli d'eau les cellules vastes de leur ventricule , supportent la soif pendant des semaines entieres. Ce besoin est le plus pressant de la vie , l'homme ne peut le supporter qu'un petit nombre d'heures , il est suivi de l'inflammation du gosier , du ventricule , de l'esquinancie , de la fièvre , de la mort. Quelques animaux supportent cependant long-tem la soif dans les pays les plus chauds. Les alimens chauds , les vins , les liqueurs fortes , spiritueuses , les assaisonnemens aromatiques , le trop violent exercice , les chaleurs , le crachement excessif des gens pituiteux , phthysiques , mélancoliques , &c. sont autant de causes de la soif ; qu'elle est terribles dans les fievres ardentes , dans l'inflammation d'estomac ! & si elle vient tout-à-coup à manquer , c'est un signe de mort qui se montre souvent dès le troisieme jour dans le causus , & est souvent accompagné d'un autre signe mortel qui est le grand froid des extrémités succédant tout-à-coup au chaud.

FALCIFORME, *falciformis*, *e*, qui a la figure d'une faulx. Le sinus falciforme de la dure-mere est le sinus longitudinal. *Voyez DURE-MERE*. Ce mot vient de *falx*, *falcis*, faulx, & de *forma*, forme, qui a la figure d'une faulx.

FALLOPE. Nom d'un Anatomiste célèbre. L'aqueduc de Fallope. *Voyez AQUEDUC*.

Le ligament de Fallope. *Voyez INGUINAL*.

FASCIA-LATA. C'est un mot latin qui signifie bande large; c'est le nom qu'on donne à une aponévrose de la cuisse & au muscle qui sert à la tendre. Le *fascia-lata* a ses attaches fixes; par un principe aponévrotique, à la lèvre externe de l'os des îles, & s'avance jusqu'à son épine antérieure & supérieure. Le corps charnu de ce muscle, dont la longueur n'a tout au plus que six travers de doigt, produit une aponévrose qui communiquant avec les fibres aponévrotiques du grand & du moyen fessier, s'augmente de beaucoup. On lui a donné le nom d'aponévrose *fascia-lata*. Elle s'étend sur les muscles qu'on trouve sur le devant de la cuisse, & s'avance jusqu'à la face interne. Cette aponévrose donne des cloisons qui se glissent dans les interstices de la plupart des muscles qui servent aux mouvemens de la jambe. L'aponévrose du *fascia-lata*, du côté externe de la cuisse, après s'être attachée le long de la ligne osseuse du fémur, descend sur la face externe de la jambe, & passe sur la partie supérieure du péroné, où elle paroît se terminer. Elle s'unit encore avec d'autres fibres aponévrotiques des muscles voisins; pour former une autre aponévrose, laquelle s'avance jusqu'à la partie inférieure & externe de la jambe. Quelques Anatomistes ne regardent cette dernière aponévrose que comme une continuation de celle du *fascia-lata*. Ce muscle sert à l'abduction de la cuisse, c'est-à-dire à la porter en-dehors.

Dans la dissection on lève cette aponévrose depuis l'extrémité inférieure du péroné jusqu'à son extrémité supérieure; où l'on la laisse un peu attachée; ensuite au-dessus du condyle externe du fémur, on la sépare du vaste externe jusqu'au corps charnu de son propre muscle qui la forme.

FAUCILLE. On a donné ce nom à un demi-cercle qui paroît dans l'hélix de l'oreille externe.

FAULX, *falx*, la faulx de la dure-mere. *Voyez DURE-MERE*.

FAUX-GERME, *falsus conceptus*, *spurium germen*, *spurius conceptus*, matiere informe qui provient d'une conception défectueuse. C'est une conception imparfaite d'un fœtus, qui ne prenant pas tant de nourriture que le placenta, en est enveloppé & se consomme dans son parenchyme. Aussi ne se trouve-il jamais de placenta dans la matrice avec le faux-germe, non plus qu'avec la mole qui n'en diffère que par sa grosseur. Lorsque la femme ne vuide pas le faux-germe avant le deuxième ou le troisième mois, & qu'il vient à grossir, il prend le nom de *mole*.

FÉCALES, *faeces*, *fecalis materia*, matieres fécales, ce sont tous les excréments qui sortent par l'anús. Voyez **HUMEUR & DIGESTION** à la fin de l'article.

FÉCE, *fex* ou *fæx*, sédiment, lie de quelque liqueur, du vin, par exemple. On donne quelquefois ce nom au sédiment de tous les fluides, aussi-bien qu'aux excréments.

FECONDATION. Elle est expliquée au mot Génération.

FEMUR. Ce nom, qui est latin, a été donné à l'os de la cuisse, ainsi nommé peut-être du latin *ferendo*, ou *fero*, qui signifie porter, parce qu'effectivement cet os supporte tout le corps.

La cuisse n'a qu'un seul os, mais gros & fort, c'est le plus grand de tous les os du corps humain. On le nomme *femur*. On considère dans cet os son corps & ses extrémités. Son corps, qui est presque de figure cylindrique, est convexe en-devant & concave en arriere. Cette concavité sert à loger plusieurs muscles. On voit régner tout le long des deux tiers de sa longueur une ligne raboteuse pour l'insertion du muscle *triceps*.

On remarque à l'extrémité supérieure la tête, le col, & deux apophyses fort sensibles. La tête, qui est demi-sphérique, est tournée en-dedans pour entrer dans la grande cavité cotyloïde des os innominés. On y voit une fossette où s'attache un ligament qui part du fond de la cavité cotyloïde pour affermir la tête du fémur dans cette cavité. Le col est presque horizontal par rapport au corps de l'os. Des deux apophyses, l'extérieure, qu'on nomme le *grand trochanter*, est très-grosse; celle qui est dedans est moins remarquable: elles donnent attache à plusieurs muscles.

L'articulation de cet os avec le tronc est encore fortifiée

par un ligament capsulaire qui part du contour de la cavité cotyloïde & enveloppe la tête du fémur. La tête de cet os se meut sur le tronc en tous sens.

On remarque à l'extrémité inférieure deux grosses apophyses, nommées *condyles*, de figure ovale, & une cavité mitoyenne pour s'articuler en forme de charnière avec la jambe.

Entre ces deux apophyses, il y a postérieurement une cavité pour loger des vaisseaux & des nerfs qui vont à la jambe & au pied, sans qu'ils soient exposés à une compression qui, sans cela, arriveroit dans la flexion de la jambe & deviendrait funeste.

Il y a aux côtés externes de chaque condyle des tubérosités, d'où partent des ligamens, qu'on nomme *latéraux*, qui vont s'attacher au tibia.

Il part aussi de chaque condyle postérieurement un ligament, dont l'un va de droite à gauche, & l'autre de gauche à droite, de façon qu'ils vont s'attacher à l'os de la jambe en se croisant : les premiers de ces ligamens empêchent le mouvement de la jambe sur la cuisse, à droite & à gauche, & les derniers s'opposent à la flexion de la jambe en-devant.

FENÊTRE, *fenestra*, ouverture faite dans une muraille pour donner du jour. C'est dans ce sens qu'on le dit de deux ouvertures du labyrinthe de l'oreille, dont l'une s'appelle *fenêtre ovale*, & l'autre *fenêtre ronde*, la première est un trou de communication entre la caisse & le labyrinthe, la seconde est située dans la partie inférieure & un peu postérieure de la bosse ou grosse tubérosité. Son ouverture est tournée obliquement en arrière & en-dehors. C'est l'orifice d'un conduit particulier du labyrinthe. Voyez un plus long détail au mot *Temporal*, ou au mot *Ouïe*.

FENTE, *rima*, *fissura*, *scissura*, petite ouverture en long & étroite. C'est dans ce sens que l'on dit les fentes sphénoïdales, les fentes orbitaires, les fentes sphéno-maxillaires, &c.

On donne le nom de *fente* à cette ouverture qui regne longitudinalement entre les grandes lèvres de la femme, depuis leur commissure supérieure jusqu'à leur union inférieure.

FERMENT, *fermentum*, levain, matière composée de parties très-actives & très-exaltées, & qui, mêlée en petite

quantité dans un mixte , est capable de mouvoir les principes & de leur faire prendre un autre arrangement qu'ils n'avoient pas. Tel est le levain qui fait fermenter la pâte. Quelques Médecins ont cru expliquer les sécrétions des fluides , en plaçant des ferments à chaque organe sécrétoire. *Voyez* SECRÉTION.

FERTILE , adj. *fertilis* , *ferax* , fecond, abondant. On dit qu'une femme est bien fertile lorsqu'elle conçoit souvent.

FESSE , *clunes* , *nates* , la partie charnue du derrière de l'homme qui est au bas des reins , sur laquelle on s'assied. Ce mot vient du latin *fissila* , ou *fissa* , parce que ces parties sont fendues. D'autres le font venir de *fessus* , las , fatigué , parce que ceux qui sont las se reposent sur cette partie en s'asseyant.

FESSIER , ERE , adj. *gluteus* , *a* , *um* , qui appartient aux fesses.

Les artères fessières , ou iliaques postérieures , sont des branches des hypogastriques , qui se jettent dans les muscles fessiers.

La fosse fessière est la face externe de l'os des îles , ainsi nommée à cause des muscles fessiers qui y sont placés.

Les muscles fessiers sont trois muscles qui étendent la cuisse & composent les fesses.

Le grand fessier , ainsi appelé parce qu'il fait la plus grande partie de la fesse , est un muscle très-fort & très-charnu , qui a son attache fixe au coccyx , aux apophyses épineuses de l'os sacrum , à la lèvre extérieure de l'os des îles , & se termine quatre doigts au-dessous du grand trochanter.

Le moyen fessier , ainsi dit parce qu'il tient le milieu tant en grosseur qu'en situation entre un plus grand & un plus petit , a son attache principale à la fosse extérieure de l'os des îles , & finit à la partie supérieure & extérieure du grand trochanter.

Le petit fessier est un petit muscle large , placé sur la face externe de l'os des îles , sous les deux autres fessiers. Il a ses attaches fixes aux parties moyenne & inférieure de l'os des îles , à la portion du ligament orbiculaire du fémur qui lui répond , & va se terminer par un fort tendon à la partie antérieure du bord supérieur du grand trochanter.

FEU , *ignis* , en grec *πῦρ*. La nature ou l'essence du feu est inconnue , & si on observe ses effets , on voit qu'il est la principale cause des changemens qui arrivent dans les corps ; ainsi l'examen de ses propriétés sert de base aux connoissances de toute la nature : nous en considérerons seulement quelques-unes relatives à la Physiologie.

Les anciens ont reconnu deux sortes de feux , l'un céleste ou pur , c'est l'éther ; l'autre , qu'ils appelloient *feu élémentaire* , ou *actuel* , qui a pour principe le feu céleste , c'est le feu sensible. Cette distinction n'est pas inutile , puisque la matiere du feu peut exister dans un corps & ne produire aucun sentiment de feu. Sans rechercher la nature du feu sur laquelle on a proposé tant de sentimens différens , il suffit de remarquer que la chaleur est l'effet principal qui résulte de son action , & que par son moyen il opere tous les changemens qui arrivent dans les corps.

Pour établir en quoi consiste la chaleur , il faut distinguer le sentiment de la chaleur d'avec la chaleur même , & ne pas juger de l'une par l'autre , puisque des causes qui éteignent la chaleur naturelle , comme la gangrene & les caustiques , produisent un sentiment qui affecte de même que la chaleur ; ou même la brûlure.

Pour juger de la chaleur , il faut avoir égard aux causes qui la produisent , aux changemens qu'elle cause dans les corps : les causes qui la produisent sont actives par elles-mêmes , comme le soleil , ou déterminantes comme la collision des corps : les changemens qu'elle cause varient selon ses degrés ; elle distend , elle raréfie , elle peut même détruire les corps ; ainsi , si le sentiment s'accorde avec ces différentes choses , on peut juger que la chaleur existe. ^a

Le mouvement seul n'est pas la cause déterminante de la chaleur. Il ne produit cet effet qu'autant qu'il trouve quelque résistance ; un corps mu vivement & seul ne s'échauffe pas ; cet effet aura lieu , s'il est mu fortement contre un autre corps dur.

La matiere du feu pré-existante dans ces corps ne se fera donc pas sentir , à moins qu'elle ne soit mise en mouvement par la collision & la résistance de ces corps.

L'observation démontre que la chaleur , en pénétrant les corps , les raréfie & les dilate proportionnellement à leur

durété. Le fer s'allonge sensiblement par la chaleur ; & si cet effet ne paroît pas avoir lieu , c'est que le corps est très-dur , ou que la chaleur n'est pas assez considérable. La raréfaction des fluides en est aussi la suite.

Il résulte de ces effets que l'on peut regarder la chaleur comme une qualité active qui dilate les corps ou qui tend à les dilater , & qui augmente à raison du mouvement qu'elle y communique de leur résistance & de leur densité.

Cette qualité active dépend de l'éther ou de la matiere du feu qui , mise en mouvement , produit le feu sensible : cette matiere ne produit point la chaleur par elle-même , il faut qu'elle soit mise en mouvement par le concours de différentes causes , & si elles cessent d'agir , ou si elles sont moins actives , la chaleur s'éteint ou s'affoiblit , & alors on sent un état opposé , qui est le froid.

Le froid est un état contraire à la chaleur dans lequel l'éther resserre ou tend à resserer les corps , & dans lequel il peut augmenter ce resserrement à raison de leur masse , de leur densité , ou de certaines causes accidentelles ; l'éther dans ce cas n'est pas sans action , mais il agit d'une façon différente de celle par laquelle il produit la chaleur.

Nous ne pouvons juger de la chaleur absolue ou du froid absolu , ces qualités sont toujours modérées l'une par l'autre , quand nous les sentons ; si elles se portotent à certains degrés , elles seroient intolérables pour le corps.

Les phénomènes de la lumière comparés avec ceux de la chaleur , prouvent que l'éther ne produiroit pas la chaleur s'il n'y étoit déterminé par des causes particulieres.

Il est reçu en Physique que le sentiment de la lumière dépend d'une espee de vibration que l'éther excite en faisant impression sur nous ; la chaleur n'accompagne point ce sentiment , à moins que la matiere de la lumière ne soit mise en certains mouvemens.

La chaleur & la lumière se trouvent souvent ensemble dans un même corps , mais il faut que dans ce cas l'éther ait différens mouvemens , sans cela tous les corps lumineux seroient chauds , & tous les corps chauds seroient lumineux ; l'expérience démontre le contraire.

Les effets de la chaleur & de la lumière sont différens ; la lumière se communique avec vitesse , ne s'affoiblit que

très-peu en s'éloignant , ne traverse pas les corps opaques , & cesse aussi-tôt que le corps lumineux : la chaleur se communique lentement , s'affoiblit beaucoup en s'éloignant du foyer qui la produit , traverse tous les corps & les échauffe , & elle subsiste long-tems après la cause qui la produit.

La lumiere peut produire la chaleur par l'entremise de certains corps qui changent son mouvement ou qui s'y opposent , c'est pourquoi la lumiere du soleil produit la chaleur , étant ramassée au foyer d'un verre ardent. Elle produit la chaleur en traversant l'atmosphère , & elle ne cause point ce sentiment dans les lieux très-élevés.

C'est ainsi que l'éther , en changeant de mouvement par le moyen de différentes causes , produit la lumiere , ou la chaleur , ou la froideur , & souvent plusieurs de ces qualités en même tems.

L'action du feu sensible sur les corps est rapportée à différens foyers dont l'examen est utile pour l'économie animale , & les notions précédentes serviront à expliquer par quel mécanisme la chaleur agit dans les corps.

On entend en général par le nom de foyer toute cause capable d'entretenir ou d'exciter le mouvement de la chaleur.

On reconnoît quatre sortes de foyers en général qui échauffent la terre & tous les corps , & trois foyers particuliers dont l'usage est borné à exciter la chaleur dans certains corps , ou les réduit au mouvement spontané , à l'embrasement & à la chaleur des animaux.

Le foyer général qui fournit la chaleur première à tous les corps a pour cause déterminante active le soleil , dont la lumiere produit la chaleur , à raison de la résistance que l'air & tous les corps opposent à son mouvement ; ce foyer est la cause de tous les phénomènes de la nature : il anime les végétaux , les animaux , les minéraux ; il pénètre l'intérieur de la terre , & c'est lui qui produit les foyers particuliers en agissant différemment sur les corps à raison de leurs parties intégrantes , & de leur structure.

La chaleur générale , en agissant sur les corps , excite en eux une chaleur qui paroît dépendre d'eux-mêmes ; cette espèce de chaleur est regardée comme un foyer particulier.

On entend par mouvement spontané une agitation des parties d'un mixte qui paroît arriver d'elle-même , sans

qu'aucune cause particulière visible la fasse naître. On reconnoît trois sortes de ces mouvemens, la fermentation, la pourriture & l'effervescence.

La fermentation est un mouvement spontané produit par la chaleur générale & par la chaleur particulière à chaque corps, qui tend à dégager l'air contenu dans les mixtes, qui lui permet même quelquefois de sortir avec violence, & que l'on peut regarder même comme le commencement de la pourriture.

Ce mouvement a pour cause la chaleur générale & particulière des corps qui tend à dilater l'air contenu dans les mixtes. Cet air dilaté se dégage, communique un mouvement violent à l'air extérieur; l'éther est ébranlé, d'où suit la chaleur, & s'il y a des causes particulières qui le mettent dans un grand mouvement, il produit quelquefois l'effervescence. L'action de la levure, mise dans la farine, la fermentation du vin, & ce qui arrive aux matières végétales avant qu'elles se pourrissent, démontrent ces effets.

La pourriture est un état dans lequel les parties intégrantes des mixtes se décomposent par la dissolution ou la séparation des particules élémentaires dont elles étoient formées.

Ce mouvement spontané a pour cause la chaleur générale, il est toujours précédé de la fermentation, & ces deux mouvemens ne diffèrent qu'en ce que dans la pourriture l'air se dégage absolument, désunit les parties intégrantes des corps & les décompose : la pourriture des végétaux, celles des animaux, démontrent cette raréfaction spontanée d'autant plus sensiblement, que la chaleur générale est plus considérable. La force organique des parties étant éteinte, l'air raréfié par la chaleur générale, tend à se dégager & fait effort pour diviser & rompre des parties qui ne lui résistent plus : cette division se fait jusques dans les dernières parties des corps. Cela est prouvé par le gonflement qui précède la pourriture des cadavres.

L'effervescence est un mouvement spontané par lequel l'air intérieur dégagé agit avec violence sur l'air extérieur, & produit dans les parties d'un corps un mouvement violent, duquel résulte la chaleur.

La fermentation & la pourriture peuvent également donner lieu à l'effervescence & produire par-là un véritable

foyer ; les grains qui fermentent & les matieres animales , en se putréfiant , produisent cet effet.

Ces mouvemens spontanés se font peu appercevoir tant que le corps des animaux jouit d'une bonne constitution , il y en a cependant quelques-uns qui peuvent avoir lieu pendant la vie même , d'autres n'ont lieu qu'avec le dérangement de la santé ou après la mort.

Si les mouvemens spontanés se passent d'une façon sensible dans le corps vivant , ils produiront une chaleur étrangere , dont il est nécessaire de connoître le foyer pour distinguer si cette chaleur est nuisible à la santé.

Les mouvemens spontanés peuvent avoir lieu dans l'exercice de certaines fonctions sans déranger la santé , comme dans la digestion des alimens. Les alimens à demi-fermentés dont nous usons , les substances végétales & animales peuvent éprouver par la chaleur naturelle du corps une fermentation ; s'ils séjournent dans l'estomac , ils seront atteints d'un commencement de pourriture en se mêlant avec la bile & les sucs des premieres voies , ils pourront produire une chaleur très-considérable , & alors on sent des rapports presque ardens , & qui excitent un sentiment de chaleur.

Le dérangement de la santé donne lieu à des mouvemens spontanés ; les fievres ardentes & malignes , en excitant un mouvement extraordinaire & une chaleur étrangere , donnent lieu à la fermentation , à la décomposition des liqueurs , même à la pourriture de certaines parties , d'où suivent des gangrenes , des emphysemes , des amas d'airs dans les grandes cavités , &c.

Si la vie finit dans cet état , la pourriture est très-prompte , ayant été commencée avant la mort ; il n'en seroit pas de même si le corps n'avoit pas éprouvé avant la mort des mouvemens spontanés manifestes. Les mouvemens spontanés tendent à la destruction des corps dans lesquels ils se font , & par cette raison ils ne doivent pas être confondus avec les effets de la chaleur communiquée par l'incubation.

Les mêmes causes qui produisent les foyers des mouvemens spontanés peuvent mener à l'embrasement naturel , en sorte que l'un est souvent la suite des autres , la fermentation & la pourriture sont souvent accompagnées de chaleur. L'ef-

ferveſcence ne peut être ſans cette qualité. Ainſi, ſi le mouvement, qui produit la chaleur dans ce cas, augmente à un certain point, les matieres ſ'enflamment, & l'embraſement arrive; l'air intérieur ſe dégage alors avec violence & fait effort ſur l'air extérieur, la chaleur augmente, l'air ſe dégage promptement de toutes les parties : ainſi en très-peu de tems les parties élémentaires des corps ſont déſunies.

L'embraſement eſt plus ordinaire & aux corps ſecs, gras & rélineux, il eſt accompagné de chaleur de lumière, il produit une prompte destruction; ce qui établit ſes différences avec les mouvemens ſpontanés qui ſe font lentement, ſans lumière, ſouvent ſans chaleur, & qui ſont plus ordinaires aux corps qui abondent en eau.

Le foyer de l'embraſement naturel peut ſe former dans les végétaux & dans les animaux même; le foin entaſſé demi-ſec & qui ſ'enflamme, fournit des preuves du premier cas. Le ſecond eſt prouvé par la pourriture des corps des animaux qui fournifſent des matieres inflammables; les excréments humains renfermés peuvent ſ'enflammer & produire la chaleur, & des Naturaliſtes aſſurent qu'il y a eu des embraſemens ſpontanés produits dans le corps humain.

On reconnoît deux ſortes de chaleur dans les animaux; l'une naturelle ou innée, qui dépend de la vie même & des mouvemens vitaux des organes; l'autre étrangere qui dépend des mouvemens ſpontanés qui peuvent avoir lieu dans le corps des animaux.

Les anciens diſtinguoient la chaleur étrangere en non-naturelle, lorsqu'elle ne dérange point les fonctions, comme celle qui arrive pendant la diſteſtion; & en chaleur contre nature, lorsqu'elle dérange la ſanté: telle eſt celle qui précède la gangrene humide & la pourriture, celle qui ſe fait ſentir dans les ſievres putrides par la dévaporation des matieres contenues dans les premières voies, &c.

La chaleur naturelle des animaux dépend de deux foyers différens, & eſt compoſée de deux ſortes de chaleur: l'une eſt fournie par le foyer général, eſt commune à tous les corps, & indépendante de la vie: l'autre dépend des mouvemens organiques & de la vie des animaux.

La chaleur naturelle dépend du développement des organes; mais avec cette différence, que dans certains ani-

maux, comme les insectes, il se fait par la seule chaleur générale ; dans d'autres, comme les poulets, l'homme, &c. il a besoin de la chaleur de l'incubation qui doit être continuée jusqu'à ce que les parties ayent assez de force pour produire la chaleur particulière.

La chaleur naturelle varie selon les especes d'animaux : les uns ne sont pas plus chauds que tous les autres corps inanimés, tels sont les lézards, &c. Ceux-ci sont nommés *animaux froids*, relativement aux autres, dont la chaleur est plus considérable, se conserve dans tous les tems, & résiste au froid : tels sont les animaux domestiques, l'homme, &c. dont la vie ne sçauroit subsister sans un degré de chaleur assez considérable. Ces animaux sont appelés *chauds* ; & la vie finiroit, s'ils n'avoient leur chaleur particulière.

Si l'action organique cesse dans les animaux de la dernière espece, alors leur corps paroît froid relativement à l'état où il étoit auparavant.

Si on cherche les causes naturelles de la chaleur des animaux, & qu'on ait égard aux choses capables de l'augmenter ou de l'éteindre, & à ses effets, on verra que l'augmentation ou la diminution & la conservation de la chaleur dépendent du mouvement des arteres, & varient selon la vitesse ou la lenteur de leurs mouvemens, en sorte que la chaleur naturelle s'éteint avec l'action des arteres.

L'action des solides, & particulièrement la vibration des arteres sur les fluides & sur le sang, doivent produire la chaleur, parce que plus il y aura de pression & de mouvement, plus il y aura de mouvement & de collision dans l'éther qui pénètre toutes les parties des animaux.

FIBRE, *fibra*, se dit de différens filets, soit blancs ou rouges, dont différentes parties sont composées. On le dit principalement des fibres des muscles, la fibre motrice, la fibre musculaire, la fibre nerveuse, &c. Avant de passer à l'examen de la fibre, nous dirons qu'on a donné le nom de *fibres* transversalement obliques du corps calleux, à la substance du corps calleux, qui paroît composée supérieurement de filets transversaux médullaires, appliqués les uns contre les autres.

L'examen des parties solides des animaux & des végé-

taux fait voir que les parties les plus déliées, qui servent de trame & de soutien à toutes les autres, sont ou fibres ou masse organisée.

On regarde en général la fibre comme une partie longue, très-déliée, pleine, différemment conformée, selon les différentes parties, pour concourir aux fonctions auxquelles chaque partie est destinée. La fibre ainsi considérée, suppose déjà une organisation particulière, ainsi elle n'est pas la partie la plus simple.

Si on veut accorder le nom de *fibre* à toute substance qui sert de trame & qui se trouve dans toutes les parties solides, on reconnoîtra deux sortes de fibres : l'une simple, & l'autre composée, que l'on subdivisera en longue ou linéaire.

La fibre la plus simple ne peut tomber sous les sens, & nous la concevons composée de molécules terrestres, unies selon leur longueur, ou disposées en largeur, & adhérentes les unes aux autres par le moyen d'un gluten. Cette espèce de fibre est inorganique, & peut être regardée comme l'élément des solides du corps. Elle est indifféremment destinée à former telle ou telle partie; elle entre dans la composition des autres fibres organiques, & elle doit sa formation à des molécules de matière, dont chacune considérée en particulier, peut être regardée comme une fibrille très-simple.

Les molécules de la matière n'ont pas en elles le lien nécessaire pour les unir; il faut une substance intermédiaire pour former leur cohésion, & ce n'est qu'un gluten, c'est-à-dire, une matière gluante & visqueuse, qui soit capable de l'opérer. Cette union générale de la matière par le moyen d'une substance intermédiaire, est démontrée dans tous les corps minéraux, végétaux & animaux, par les effets de l'ustion, de la calcination & de la pourriture.

Lorsque les parties du corps sont prêtes à tomber en poussière, on peut encore les réunir & les rétablir presque dans leur ancien état, en y ajoutant une substance intermédiaire. C'est ainsi qu'un cheveu brûlé, ses parties n'étant point séparées, reprend quelque consistance par le

moyen de l'huile ou de l'eau. Il en est de même des os desséchés & prêts à tomber en poussière.

Tout prouve que la matière qui unit nos parties, est glutineuse. L'analyse des os & des cheveux, les os, les cornes, l'ivoire, réduits en gelée, donnent un composé d'huile & d'eau, qui est un véritable gluten. La formation du corps qui est mucilagineux dans son principe, la réunion des os par le moyen d'un suc glutineux, la nature des sucs fournis par les substances végétales & animales dont nous usons, démontrent par-tout l'existence de cette matière glutineuse qui se transforme perpétuellement en notre propre substance.

L'examen de la formation du corps des animaux fait voir que les premiers linéaments sont mucilagineux : d'où on peut croire que non-seulement le gluten est propre à unir les molécules de la matière, mais encore qu'il les contient primitivement, & en les unissant, qu'il se transforme en elle si parfaitement, qu'il prend une nature semblable aux parties qu'il réunit. On sçait que la gelée, la colle de poisson se durcissent par la chaleur & par l'évaporation. L'action des vaisseaux & la chaleur naturelle produisent le même effet dans les sucs glutineux ; en rapprochant les parties, elles les unissent. Après cette union, elles se solidifient, prennent différentes formes, & se réduisent en terre, si on les dessèche parfaitement.

Les solides ont donc leurs principes dans les fluides ; les principes sont les mêmes dans ces deux substances, & les solides ne diffèrent des fluides que par la figure & la cohésion des parties : ainsi, comme le gluten contient des particules terrestres, l'action des vaisseaux doit nécessairement dissiper la partie la plus fluide. Les molécules fixes tendront à se rapprocher, & seront réunies par l'interposition d'un gluten qui les contient. C'est ainsi que toute partie fluide d'abord peut devenir solide, lorsqu'il y aura une force capable d'en rapprocher les molécules.

De-là nous pouvons établir que les molécules terrestres, réunies au moyen du gluten, & que le gluten lui-même forment la fibre la plus petite ou simple, de laquelle est ensuite formée la fibre composée ou organique : d'où il résulte que le gluten a une propriété essentielle dans la for-

mation & la conservation du corps. Le célèbre M. Haller croit même devoir lui attribuer une autre propriété, c'est l'irritabilité qui est propre aux parties musculieuses.

Les fibres composées sont celles qui résultent de l'assemblage & de l'union de plusieurs fibres simples. On en reconnoît dans toutes les parties du corps, & on voit qu'elles ont des formes différentes, selon les parties. Nous en reconnoissons de deux especes : les unes linéaires ou longues, les autres plus larges que longues & planes.

On a nommé fibres *linéaires* ou longues, celles qui ont plus d'étendue en longueur qu'en largeur : ainsi, lorsque les particules élémentaires ou terrestres qui les forment, sont disposées en lignes droites, alors elles constituent la fibre longue. Leur disposition la plus ordinaire est parallele : on peut l'observer dans les os des jeunes Sujets, les muscles, les tendons, les ligamens. Ces fibres sont particulièrement jointes ensemble par un tissu cellulaire dans les parties molles, & par un tissu particulier inorganique dans les parties dures.

Quelques petites que soient les fibres linéaires que l'on découvre dans la texture des différentes parties, elles sont toujours composées de molécules plus petites ; & si on examine leur structure, on voit qu'elles sont toujours parfaitement semblables aux grandes.

Si les molécules propres à former la fibre, au lieu d'être disposées en longueur, sont arrangées de façon qu'il en résulte une surface plane & étendue autant en largeur qu'en longueur, on aura alors une espece de lame ou plaque, à laquelle on donne le nom de *fibre plate*. Nous donnons à cette partie le nom de *fibre*, parce qu'elle constitue le tissu cellulaire, qui forme la plus grande partie de notre corps, & que l'on peut regarder la disposition de cette fibre comme élémentaire & essentielle, relativement à la structure de nos parties.

La fibre, soit linéaire, soit plane, ne devient propre à former un tout organique & à exercer des fonctions, qu'autant que plusieurs de ces fibres sont disposées d'une façon particuliere ; & cette disposition dépend ou d'un tissu cellulaire très-fin, ou d'une substance qui s'y épanche, sans aucune organisation particuliere, & que l'on peut observer
dans

dans les muscles & dans les os , particulièrement en les comparant depuis leur formation jusqu'à ce qu'ils ayent acquis un certain degré de dureté. Cette disposition , quelle qu'elle soit , dépend toujours du gluten qui devient ou tissu cellulaire, ou masse inorganisée.

La structure des parties se réduit à des fibres linéaires, des lames ou fibres plates , & une matière inorganique. Toutes ces substances peuvent être rapportées primitivement au gluten qui les forme ensuite.

Les premiers linéamens du corps sont purement gélatineux. La chaleur naturelle leur donne quelque consistance ; ils tendent d'abord à former des filamens. Ces filamens, très-petits dans leur principe , se rencontrent en conséquence des différens mouvemens ; contractent des adhérences les uns avec les autres , & formeront des filamens longs ou une surface plane. Cette conjecture sur la formation des fibres est confirmée par la disposition que les fluides du corps ont à former des filamens fibreux , & même des tissus cellulaires. Le sang tiré dans l'eau chaude , fournit des filamens ; l'urine en forme dans certaines circonstances ; & l'humeur qui humecte la surface interne de la plevre , forme quelquefois des adhérences qui ressemblent parfaitement au tissu cellulaire.

Cette formation de nos parties , au moyen du gluten , paroît encore démontrée , parce que dans certaines maladies nos parties paroissent se résoudre en une matière semblable. La pourriture des parties molles se fait avec une espèce de dissolution gélatineuse. Il y a des maladies dans lesquelles les os perdent leur solidité ; & parcourant le même ordre de décroissement , que l'on avoit apperçu dans leur accroissement , ils deviennent comme cartilagineux , & par une altération singulière ils se convertissent presque en chair & en gelée ; la coction des chairs les réduit en sucs gélatineux. Par conséquent le gluten peut être regardé comme la matière première de tous nos solides.

Le gluten pouvant ainsi former des fibres de différentes espèces , il ne sera pas difficile de concevoir comment il peut former les différentes parties. Si plusieurs fibres plates ou lames fortement pressées par l'action du mouvement vi-

tal , se joignent ensemble , elles forment différens plans larges , & ce sont les membranes simples & extrêmement fines. Les membranes seront composées , si elles sont traversées par des vaisseaux , ou appuyées par des fibres linéaires.

Si les membranes simples se roulent en forme de tuyaux , on leur donne le nom de *vaisseaux*. Ces petits vaisseaux tissus en différens sens , produisent des membranes vasculéuses , desquelles résultent des vaisseaux plus gros , des gâines , des membranes composées , &c.

Les membranes diversement repliées , plus ou moins fortement rapprochées , & entre-mêlées d'une substance différente selon les différentes parties , forment les viscères , les ligamens , les tendons , les muscles , les cartilages , les os.

On voit dans la formation du corps un très-grand nombre de vaisseaux qui s'oblitérent avec l'âge , & dégénèrent en fibres solides. Ces vaisseaux sont formés par des membranes : ainsi les membranes , & par conséquent les fibres planes méritent une considération particulière dans la formation du corps ; d'ailleurs elles constituent le tissu cellulaire , qui est remarquable dans la texture de presque toutes les parties.

La différence des parties molles & dures , les différens degrés qui se remarquent dans leur mollesse ou dans leur dureté , dépendent de la différente pression & de la cohésion des molécules primitives ; & les plus molles ne diffèrent des plus dures , qu'en ce que dans celles-ci il y a moins de gluten , plus de terre & de parties rapprochées : dans les molles , il y a moins de terre , les parties sont moins pressées , il y a plus de gluten , & ce gluten contient plus d'eau.

FIBREUX , EUSE , *fibrosus*, *a*, *um* : qui a des fibres , qui ressemble à des fibres. *Voyez* FIBRE.

FIBRILLE , *fibrilla*, petite fibre , filament , diminutif de fibre. *Voyez* FIBRE.

FIEL , *fel*, la bile , mais plus communément celle des animaux. *Voyez* BILE.

FIENTE , excréments des animaux.

FIGUIER , feuilles de figuier. On donne ce nom aux différens sillons formés dans la surface interne du pariétal par les battemens & divisions de l'artere épineuse de la dure-mère.

FILAMENT, *filamentum*, petit filet, petite fibre. *Voyez FIBRE.*

FILAMENTEUX, **EUSE**, adject. *filamentosus*, *a*, *um* : qui est composé de filamens.

FILET, *filamentum*, diminutif de fil. Les filets ligamenteux, nerveux, &c.

FILET de la langue, du prépuce, &c. *Voyez FREIN.*

FILTRATION, *filtratio*, *percolatio*, l'action de filtrer. La filtration des humeurs. *Voyez SECRETION.*

FILTRE, *filtrum*. On donne ce nom à tous les organes du corps qui filtrent & séparent de la masse du sang quelque humeur.

FILTRER, passer à-travers un tamis. C'est ainsi que les glandes peuvent filtrer les humeurs.

FIN, **INE**, adject. *tenuis*, *e* : qui est délié & menu dans son genre. La membrane *fine* des ligamens annulaires.

FISSICULATION, *fissiculatio*, du verbe latin *fissiculare*, ouvrir, découper à dessein de connoître l'avenir. Dissection anatomique, proprement ouverture faite avec le scalpel.

FISSURE, *fissura*. *Voyez FENTE.* La bouche & l'orifice des parties naturelles de la femme s'appellent *fissuræ*, des fentes naturelles.

La grande fissure de Sylvius, ou la grande fissure du cerveau, est un sillon profond, tracé sur les parties latérales externes de chaque hémisphère du cerveau, lequel les distingue chacun en deux parties, auxquelles on a donné le nom de *lobes*.

FLANCS, *ilia* : parties latérales de la région ombilicale, nommées autrement les *îles*, du latin *ilia*. *Voyez ABDOMEN.*

FLECHISSEUR, *flexor*, se dit des muscles qui servent à plier les parties.

Les fléchisseurs communs des doigts de la main, &c. *Voyez PERFORANT & PERFORÉ* de la main.

Les fléchisseurs communs des doigts du pied, &c. *Voyez PERFORANT & PERFORÉ* du pied.

Le fléchisseur du pouce de la main a ses attaches fixes à la partie supérieure interne du radius & au ligament in-

ter-osseux. Il forme un tendon assez fort, qui passe sous le ligament annulaire interne, & va gagner la partie postérieure de ce doigt. Il se glisse dans une gaine ligamenteuse, & se termine à la partie supérieure de la troisième phalange.

Le fléchisseur du gros orteil a ses attaches fixes postérieurement à la partie moyenne & inférieure du péroné. Son tendon qui est considérable, se glisse dans une sinuosité du calcaneum. Il s'y trouve borné par un ligament annulaire; & continuant son chemin sous la plante du pied, il communique avec les fléchisseurs des orteils, & va gagner la partie inférieure du gros orteil, en s'avancant jusqu'à la seconde phalange, où il se termine.

Les muscles qui fléchissent les autres membres, sont connus sous des noms particuliers. Voyez MUSCLE, & nous en donnons la description dans leur place.

FLEURS, *catamenia*, *menstrua*. On donne ce nom aux menstrues ou purgations ordinaires des femmes. Nicod fait venir ce nom du verbe *fluere*, *fluer*. D'autres regardent cette évacuation menstrueuse comme des fleurs qui annoncent des fruits.

FLOTTANT, ANTE, *adject.* qui flotte, qui est vacillant. On appelle *flottantes* ou *vacillantes* les deux dernières fausses côtes de chaque côté, parce que leur articulation est plus libre que celle des autres côtes, leurs cartilages ne venant point s'attacher à celui des autres côtes, mais se perdant & se confondant dans les muscles de l'abdomen.

FLUIDE. On donne cette épithète au sang & à toutes les liqueurs qui en émanent.

FLUX menstruel, *fluxus*, *pœos* : les regles. Voyez-en l'explication au mot REGLE & au mot GENERATION.

FOCILE *major* & *minor*. On donne ce nom aux deux os de l'avant-bras, & aux deux de la jambe.

FŒTUS. Dans l'économie de la nature, il se dit de chaque individu formé dans sa matrice. Dans l'économie animale, il se dit de l'animal formé dans le ventre de la mère, & par conséquent de l'enfant formé dans le sein de la femme. Au mot EMBRYON & à celui de GENERATION, on a assez expliqué ce qui concerne le fœtus

pour nous croire obligés d'éviter ici les répétitions. *Voyez* GENERATION.

Le 5 mars 1761, on vit à l'Hôtel-Dieu de Lyon un petit fœtus qui vécut deux heures, & qui avoit sur la tête une tumeur comme un poingt. On l'ouvrit; & après avoir levé les tégumens de la tête, on trouva le cerveau confondu avec la dure-mere. L'angle supérieur de l'occipital manquoit, il n'y avoit que la moitié des pariétaux, & du droit il n'en paroissoit que le quart. Il ne restoit du frontal que la partie inférieure pour les orbites & le nez, encore le nez étoit-il tout écrasé; & la tête du squelette, quand elle fut bien nettoyée, ressembloit allèz à celle d'un lievre. Le cerveau formoit la tumeur qui paroissoit sous les tégumens. Les muscles de ce fœtus étoient aussi plus gros que pour l'ordinaire dans un fœtus du même tems de neuf mois.

Au mot GENERATION, nous avons donné l'histoire de plusieurs fœtus monstrueux. Le Lecteur pourra y trouver des choses curieuses.

Comme la préparation anatomique de l'adulte se rapporte à celle du fœtus, nous n'en ferons pas la répétition; il faut seulement remarquer que l'on injecte très-bien un fœtus par les vaisseaux ombilicaux; & comme ce petit cadavre n'embarrasse pas, on peut, sur-tout si c'est dans l'hyver, l'injecter après l'avoir laissé quelque tems dans de l'eau tiède. On disseque ensuite, comme dans l'adulte. Et si l'on vouloit conserver tous les viscères dans leur véritable situation, il faudroit, en ouvrant l'œsophage, souffler l'estomac & tous les intestins, après les avoir lavés en y faisant passer de l'eau. On lie ensuite à l'endroit de l'ouverture & au bas du rectum, pour que le canal puisse conserver l'air. On doit aussi injecter la trachée artère, en l'ouvrant au-dessous du cartilage cricoïde. Dans cette préparation on leve le sternum pour appercevoir le cœur & les poumons; ainsi que les muscles abdominaux & le péritoine, pour voir tous les viscères en situation. La vessie se peut souffler par les uréteres, en bouchant l'urèthre. On peut même souffler l'ouraque dans le fœtus, ce qui prouve que dans cet état le canal est creux. Il s'oblitére dans la suite.

FOIE, *jecur*. Voyez FOYE.

FOLLICULE ou **FOLLECULE**, membrane qui enferme une cavité d'où part un conduit excrétoire.

Plusieurs Anatomistes appellent & définissent ainsi la glande la plus simple de toutes.

Boërhaave assure que Malpighi a observé des glandes simples dans toutes les parties du corps. Ruysch soutient le contraire, & il nie, par exemple, & Heister après lui, qu'il y en ait jamais dans le plexus choroïde. Cependant M. Barthès dit en avoir observé d'aussi grosses qu'un grain de millet, qui représentoient au tact & à l'œil cette forme que les anciens regardoient comme glanduleuse, & dans laquelle Heister établit l'essence de la glande. Il a vu un autre Sujet, dans lequel les glandes du plexus choroïde étoient parsemées d'hydatides qu'on en distinguoit très-facilement.

FOLLICULE du fiel, *folliculus fellis* : la vésicule du fiel.

FOLLIS. Il signifie comme ci-dessus.

FOM. Ce mot signifie le son ou la voix. *Voyez VOIX*.

FONCTION. On entend par *fonction* l'exercice d'une action qui se fait en conséquence de la structure & de la disposition particulière des parties dont le corps est composé.

Dans toute fonction on doit reconnoître la faculté & l'action. La faculté est la disposition mécanique qui met les organes en état d'agir ; & l'action est ce qui résulte du mouvement particulier des parties, en conséquence de leur disposition : d'où il suit que toute fonction suppose une faculté, par le moyen de laquelle elle produit une action.

Les fonctions sont distinguées en vitales, naturelles & animales.

Les fonctions vitales sont celles qui entretiennent la vie, & sans lesquelles elle ne sçauroit subsister. On en reconnoît trois, l'action du cerveau, l'action du cœur & la circulation du sang, l'action des poumons & la respiration.

Les fonctions naturelles sont celles qui ne sont pas nécessaires pour la conservation de l'individu dans tous les instans de son être, mais qui cependant lui sont essentielles pour sa conservation en général, son accroissement & la propagation de l'espèce. On en compte sept : 1°. la digestion ou chyification, 2°. l'hématose ou sanguification, 3°.

la sécrétion , 4°. la nutrition , 5°. l'accroissement , 6°. la génération , 7°. l'accouchement.

Les fonctions animales sont celles qui dépendent ou de l'action de l'ame seulement , ou de la disposition organique des parties , ou du concours de l'une ou de l'autre. Elles ne sont pas nécessaires pour la conservation du corps , puisqu'il peut subsister sans elles. On les divise en spirituelles , corporelles & mixtes.

On a eu soin d'expliquer toutes les fonctions , chacune à sa place. *Voyez* ÂME , CIRCULATION , DIGESTION , &c.

FONDAMENTAL , LE , qui sert de base ou de fondement. On a donné ce nom à l'os sacrum , parce qu'il sert de base à l'épine. On l'a aussi donné à l'os sphénoïde , parce qu'il est situé à la base du crâne.

FONDEMENT , *anus* , *podex*. C'est l'orifice de l'intestin rectum , par lequel se déchargent les excréments hors du corps. On l'appelle , en terme de l'art , *anus*.

Le fondement , c'est-à-dire l'extrémité inférieure du rectum , est principalement formé par trois muscles considérables , qui sont le sphincter & les releveurs. *Voyez* ces mots.

On voit des enfans qui viennent au monde sans ouverture au fondement , & sans aucun vestige de cette ouverture. Il y en auxquels on reconnoît seulement l'endroit précis de l'anus qui se trouve clos. Il y en a d'autres dans lesquels on peut introduire un stilet plus ou moins avant , comme à deux , trois & quatre lignes , & même davantage ; & dans ceux-là , quoique leur anus paroisse très-bien formé , le vice de conformation se trouve plus ou moins avant dans l'intérieur.

Si l'on n'ouvroit promptement l'anus , il arriveroit des desordres fâcheux , & la mort même.

FONGUEUX , EUSE , adject. *fongosus* , *a* , *um* : qui tient du champignon , qui ressemble à un champignon ; en latin *fungus* , d'où vient ce mot.

La langue a des papilles appelées *fongueuses*.

Les corps caverneux de la verge sont aussi appelés corps *fongueux*.

FONTAINE, *fons*, πηγή. Hyppocrate dit que le sang, la bile, le phlegme & l'eau sont les quatre fontaines du corps.

FONTANELLE, *fontanella*, *fons pulsabilis*, *fonticulus* : la grande ouverture en forme de losange, située entre le coronal & les pariétaux, au centre de la croix qui est formée par l'engrenure sagittale, la ligne de division de l'os frontal, & l'engrenure coronale, est ce qu'on nomme dans le fœtus *fontanelle*. Comme cette place est ou membraneuse ou cartilagineuse dans les enfans nouveaux nés, on y sent alors avec la main le battement des arteres de la dure-mere & du cerveau. Cet endroit reste aussi durant quelque tems cartilagineux après la naissance, & je l'ai vu dans cet état dans un adulte. Quelquefois même les enfans atteints du rachitis, ont cette partie très-tendre dans un âge assez avancé, parce que leurs os conservent long-tems leur mollesse. Enfin, par un événement rare, on a vu des Sujets en qui cette partie n'a pas été ossifiée pendant toute leur vie. Cependant d'ordinaire les os du crâne deviennent si compactes avec l'âge, qu'ils sont même quelquefois plus épais à la fontanelle que par-tout ailleurs.

FORMATION, c'est l'action par laquelle une chose est produite. Ainsi on dit, la formation du fœtus, &c.

FORMÉ, ÉE, *formatus*, *a*, *um*. Bohnius donne cette épithete aux muscles, ainsi appellés pour les distinguer de ceux qu'on nomme non formés, *non formati*, ou informes, *informes*. On entend par les premiers toutes les parties charnues & tendineuses, qui ont toujours été comprises par les Anatomistes sous le nom de *muscles* ; & par les seconds, toutes les parties charnues, mais d'un tissu fibreux, comme les membranes, sur-tout celles qui sont situées dans la région moyenne du corps, dans l'estomac, dans les intestins & dans d'autres endroits semblables.

FORT, TE, adject. *validus*, *a*, *um* ; *robustus*, *a*, *um* : qui résiste plus qu'une autre partie à laquelle on compare celle qu'on nomme *forte*. Le ligament fort qui tient du ligament latéral interne du genou, le ligament fort qui unit l'os du métacarpe à l'apophyse unciforme, le ligament fort du quatrième os du métatarse, la membrane forte qui unit la tête avec la première vertebre,

FOSSE, *fovea*, *fossa* : creux dans les os , large & plus ou moins profond. On donne à ces fosses différens noms , par rapport à leur situation & à leur usage. Ainsi l'on dit les fosses orbitaires , palatines , temporales , zygomatiques , &c. Voyez ces mots , &c.

Le milieu du cervix , ou partie postérieure du col , se nomme la *fosse* ou la *nuque*.

On a donné le nom de *fosse* à la cavité intérieure , ou la grande ouverture des parties naturelles de la femme , qu'on apperçoit en séparant les levres. Bartholin l'appelle fosse naviculaire , *fossa navicularis*.

FOSSETTE, *foveola* , petite fosse. A l'égard des os , on appelle ainsi toute petite cavité qui a une ouverture un peu large & évasée.

Le menton a dans son centre un enfoncement dans quelques personnes , qui porte le nom de *fossète* du menton.

On donne le nom de *fossète* du cœur à la cavité qui se trouve au milieu de la partie antérieure de la poitrine.

Entre l'extrémité de l'hélix & de l'anthélix dans l'organe de l'ouïe , se trouve une petite cavité appelée *fossète naviculaire*.

FOURCHETTE, en latin *frenum vulvæ* : la partie inférieure de la vulve aux parties génitales de la femme , & qui en fait la séparation d'avec l'anus. C'est proprement l'union des grandes levres par leur partie inférieure. L'on y remarque un ligament membraneux , qui se trouve tendu dans les filles , relâché dans celles qui ont souffert l'approche d'un homme , & presque toujours déchiré dans les femmes qui ont eu des enfans. Ce déchirement de la fourchette (pour employer le terme des Accoucheurs) est une suite ordinaire de l'excessive dilatation que souffre ce lien membraneux au passage du fœtus.

On a aussi donné le nom de *fourchette* à une échancrure qu'on remarque dans le milieu de la partie supérieure , vers la face interne du sternum.

FOYE. Le foye, nommé par les Grecs *ἥπαρ*, *hepar*, & par les Latins *jecur*, est un des principaux & des plus gros viscères du bas-ventre , placé sous la voûte du diaphragme , & dans la région épigastrique , dont il remplit principalement la

partie latérale droite , s'avancant néanmoins dans certains sujets , de maniere qu'il occupe en partie la gauche.

La couleur du foye est d'un rouge brun foncé , tirant un peu sur le jaune. Son volume , qui est toujours très-considérable , ne sçauroit être précisément déterminé , attendu les variations qu'il présente dans les différens sujets ; & quant à sa figure , l'inspection seule peut en donner une idée bien plus parfaite que toutes les comparaisons que l'on a coutume d'en faire. La substance du foye , suivant quelques-uns , est pulpeuse ou spongieuse ; suivant d'autres , elle est vasculaire ; au sentiment de quelques-uns , elle est vésiculaire ou cellulaire ; suivant l'opinion de quelques autres , elle est glanduleuse ou grenue. La diversité de ces sentimens naît des difficultés insurmontables qui se rencontrent à pouvoir en développer distinctement la véritable composition ; mais l'on peut dire en général , pour concilier ces diverses opinions , que toutes ces différentes substances se rencontrent plus ou moins dans la structure de ce viscere.

Afin d'entrer avec quelque ordre dans l'exposition du foye , nous examinerons 1°. quelle est sa figure ; 2°. quelle est son étendue ordinaire ; 3°. la division qu'on en doit faire ; 4°. les parties qu'on y doit remarquer ; 5°. les différentes attaches ; 6°. enfin , qu'elles sont les parties auxquelles il touche , & sa structure interne en terminera la description.

La figure du foye n'est point irréguliere , ainsi que l'annoncent quelques Anatomistes , car ce viscere a la figure telle qu'il a dû l'avoir , & telle qu'il a plu au Souverain Créateur de toutes choses de lui donner ; mais il est vrai de dire qu'elle est telle , qu'il est difficile de la comparer à celle de quelque autre corps qui nous soit connu. En général l'inspection du foye nous le présente comme une masse assez ferme , lisse , unie , convexe & voûtée par l'une de ses surfaces ; inégale & enfoncée en plusieurs points par l'autre.

A l'égard de l'étendue du foye , quoique nous ayons dit ci-devant qu'il est très-difficile de la déterminer précisément , néanmoins nous pouvons dire que dans l'état sein & le plus ordinaire , elle est telle que ce viscere remplit presque totalement l'hypocondre droit , qu'il occupe une partie de la région épigastrique proprement dite , &

qu'il s'avance assez ordinairement vers la région latérale gauche, dans laquelle il se loge aussi en partie.

Le foye considéré dans sa totalité, peut être divisé en plusieurs manières, sçavoir ; premièrement en deux surfaces, dont l'une peut être nommée antérieure & externe, & l'autre postérieure & interne ; la première convexe & unie, la seconde concave & inégale. Mais il est très-essentiel d'observer que comme toute la masse du foye ne porte pas sur un même plan, que la situation de ses différentes parties ne se trouve pas sur une ligne parallèle, & que ce viscere étant susceptible de quelque changement dans la situation, relativement à l'état de plénitude ou de vacuité des parties sur lesquelles il pose, & qui sont en état de le soutenir ; cette première division, scrupuleusement parlant, ne doit pas avoir lieu. En effet, il est évident, 1°. que la plus grosse portion du foye, se trouvant très-inclinée de devant en arrière & de gauche à droite, la surface dans cet endroit sera plutôt latérale qu'antérieure ; 2°. le foye appuyé sur les portions d'intestins qui l'avoisinent, ainsi qu'en partie sur la petite portion de l'estomac, se trouvant plus ou moins soulevé, ainsi qu'il est aisé de le sentir, à raison du degré de plénitude plus ou moins grand de ces parties ; il arrivera que la face, que l'on nomme communément antérieure, se trouvera alternativement supérieure & antérieure. La même chose doit s'entendre à l'égard de la face ordinairement nommée postérieure, qui sera inférieure, & même antérieure, proportionément au degré d'élévation où se trouvera ce viscere ; ces différens changemens pourront encore avoir lieu dans les différentes attitudes où l'on considérera le sujet.

En second lieu, le foye doit être divisé en deux bords, dont l'un est supérieur & très-épais, & l'autre inférieur & comme tranchant. On observera que les changemens qui arrivent aux faces du foye doivent être relatifs à ceux de ses bords ; car celui que nous regardons actuellement comme supérieur, pourra devenir postérieur, & l'inférieur antérieur, dans le cas où les portions d'intestins & de l'estomac, qui lui répondent, se trouveront considérablement farcies. Toutes ces différentes considérations sont de la dernière

importance dans tous les cas où ce viscere étant affecté ; il s'agit de déterminer & de s'assurer précisément du siege de la maladie.

Troisiemement , le foye est communément divisé en deux portions générales , sous le nom de *lobes* , dont l'un est nommé *grand* à raison de son volume , qui est très-considérable , & qui en forme pour le moins les deux tiers ; & l'autre , à raison de sa masse moins considérable , est nommé *petit* : on considere néanmoins encore une petite portion au foye , appelée *le lobule du foye* , ou *le lobe de spigel*.

Quant aux parties essentielles à considerer au foye , elles se manifestent principalement à sa surface interne & postérieure , & elles sont du genre des parties relevées & des parties caves ; les premieres ou les parties éminentes de la face concave du foye sont deux en nombre ; l'une que forme l'extrémité antérieure ou la pointe du lobule , & l'autre plus superficielle , moins apparente & plus antérieure , est une élévation transversale à laquelle , ainsi qu'à la précédente , les anciens ont donné le nom de *portes* , parce qu'elles se trouvent placées l'une en-devant & l'autre en arriere d'une cavité nommée *le sinus de la veine-porte*.

Les parties caves ou enfoncées de cette même face sont pour le moins au nombre de sept ; le premier de ces enfoncemens est connu sous le nom de *grande scissure du foye* , c'est une espece de longue gouttiere , qui s'étendant depuis les parties éminentes dont nous venons de parler , traverse la face concave du foye & se termine vers son bord tranchant , tantôt en formant une échancrure , & tantôt une espece de tuyau ou de canal.

Le second enfoncement du foye est une cavité transversale , dans laquelle plonge la veine-porte hépatique , & c'est à cette cavité que les Anatomistes ont donné le nom de *sinus de la veine-porte* , à cause des éminences qui portent le même nom.

Le troisieme enfoncement se remarque plus postérieurement entre la partie principale du foye & le lobule , c'est une espece de gouttiere très-courte , servant au passage de la veine-cave.

Le quatrieme enfoncement est aussi une espece de gout-

niere en forme de sillon , placée entre le lobule & le petit lobe du foye , dont l'usage a été de servir au fœtus pour loger le canal veineux , & dont il sera parlé ailleurs ; lequel canal s'oblitérant après sa naissance , ne se présente ensuite que sous la forme de ligament.

Le cinquieme enfoncement est une cavité plus ou moins profonde , située vers la partie tranchante du grand lobe du foye , dans laquelle se trouve en partie couchée la vésicule du fiel.

Le sixieme enfoncement se remarque plus postérieurement & plus inférieurement vers la partie postérieure & inférieure du grand lobe du foye ; c'est une cavité en quelque sorte arrondie , & quelquefois très-superficielle , qui résulte de la pression que fait la sommité supérieure du rein droit qui se loge en partie contre ce viscere.

Enfin , le septieme enfoncement du foye se distingue sur la face concave du lobe gauche , dans l'endroit qui pose sur l'estomac , où il paroît un enfoncement superficiel moulé , pour ainsi dire , par la portion du ventricule qui lui répond.

Outre tous les enfoncemens que nous venons d'observer , il en est encore un très-considérable , commun à l'un & l'autre lobe du foye , & placé dans la partie postérieure & supérieure de ce viscere , lequel est destiné à loger la partie antérieure & arrondie du corps des vertebres sur lesquelles il pose.

Le foye est principalement maintenu dans sa situation , par le moyen de trois ligamens qui résultent d'autant de reduplicatures du péritoine ; ces ligamens sont distingués , eu égard à leur situation , en moyens & en latéraux. Le premier de ces ligamens , nommé mal-à-propos *ligament suspensoire du foye* , renferme , ainsi que les deux autres , dans la duplicature des deux lames qui le composent , une grande quantité de tissu cellulaire , mais en outre un cordon , qui dans le fœtus n'étoit autre que la veine ombilicale , ce qui rend ce ligament plus épais inférieurement , ou du côté du foye , que supérieurement , ou du côté du diaphragme , & ce qui en même tems lui fait assez bien représenter la figure d'une faux renversée , c'est-à-dire , dont le tranchant seroit tourné en haut & le dos en-bas. Ce ligament suit

la même direction sur la partie convexe du foye , que la grande scissure dont nous avons parlé sur sa face concave , & désigne par conséquent assez exactement le point de séparation du grand avec le petit lobe ; il commence précisément dans la partie antérieure de la grande scissure du foye & au-devant des éminences qu'on nomme *portes* , passe ensuite dans l'échancrure antérieure du grand lobe du foye , s'attache à la portion voisine de la gaine du muscle droit du côté de la partie latérale droite , & continue de s'attacher en montant obliquement à la face concave du diaphragme.

Le second ligament du grand lobe du foye se trouve dans le fond & dans la partie presque postérieure de l'hypocondre droit , & sert à attacher la portion tranchante du grand lobe qui y répond à la partie latérale droite du diaphragme ; ainsi qu'aux fausses côtes voisines.

Le troisième ligament du foye , qui quelquefois est double , appartient à son petit lobe , lequel il attache à la partie latérale gauche du diaphragme , de même qu'aux côtes voisines ; mais , outre ces différens ligamens , le grand lobe du foye se trouve encore attaché au diaphragme par une adhérence immédiate & particulière , & sans qu'il y ait aucune interposition de membrane , puisqu'au contraire celle qui revêt le foye , & celle qui tapisse la concavité du diaphragme , parvenues vers ce point d'adhérence , se replient sans cependant s'insinuer entre l'une & l'autre ; en sorte que la substance du foye & celle des fibres charnues du diaphragme , sont dans ces endroits si exactement confondues qu'il n'est pas possible , même avec la plus parfaite dextérité & l'instrument le plus délié , d'en faire la séparation sans intéresser ou l'une ou l'autre. C'est ce point d'adhérence assez large , oblongue , & de figure ovalaire , que l'on nomme pendant très-long-tems , quoique mal-à-propos *ligament coronaire du foye* : du reste , toute la masse du foye se trouve soutenue principalement sur une portion de l'estomac & sur celle du paquet intestinal qui lui répond & par conséquent , selon le degré de plénitude ou de vacuité où se trouvent ces vilceres creux , le foye doit être plus ou moins soulevé & soutenu : de-là vient qu'après une trop longue abstinence , l'estomac ou les intestins étant nécessairement

rement dans un état d'affaissement , le foye ne sçauroit être suffisamment soutenu ; & dans ce cas le diaphragme auquel il est attaché en plusieurs endroits , comme on vient de l'exposer , est indispensablement entraîné en-bas ; & comme le péricarde est attaché sur la convexité du diaphragme , il est évident que devant suivre l'affaissement du diaphragme , sa cavité devra aussi nécessairement diminuer , d'où il résulte que le cœur & les gros vaisseaux qui se trouvent à sa base , étant en conséquence plus serrés qu'ils ne doivent être , la circulation sera plus languissante & plus gênée ; d'où naissent ces défaillances & ces syncopes qui surviennent aux personnes qui éloignent trop considérablement leurs repas : il est donc comme démontré par cette réflexion , que les ligamens du foye ne sont en aucune maniere capables de le soutenir ni de le suspendre , mais qu'ils ne servent tout au plus qu'à s'opposer à ce qu'il puisse baloter de côté & d'autre dans les différentes attitudes où nous nous trouvons.

Il reste à examiner la structure intérieure du foye , sur quoi il faut premierement observer que toute cette grosse masse , que forme le volume du foye , est recouverte , & comme enveloppée de toute part par une membrane produite d'une expansion de la lame propre du péritoine ; cette membrane considérée extérieurement , paroît très-lisse & très-unie , mais sa surface , qui répond au foye , est très-inégale & comme folliculeuse , en sorte qu'elle produit un nombre prodigieux de petites cloisons membraneuses , lesquelles , en pénétrant dans la substance du foye , y forment comme autant de petites séparations filamenteuses , en maniere d'un tissu cellulaire , qui servent principalement à lier les différens paquets de vaisseaux , d'où résulte toute la masse du foye ; ainsi , il est déjà aisé de sentir que le foye est un viscere formant une masse très-considérable , composée essentiellement de l'assemblage & du concours d'un grand nombre de vaisseaux de tout genre.

Le premier des vaisseaux du foye , & qui joue dans sa substance le principal rôle , est la veine-porte : cette veine , destinée à rapporter le sang des principales parties flottantes du bas-ventre , devient , en abordant le foye , un tronc très-considérable , qui s'avancant entre l'éminence transversale & la pointe du lobule , pénètre dans la cavité que nous

avons nommée *le sinus de la veine-porte*, & se divise aussitôt en cinq branches capitales, dont trois plongent dans la substance du grand lobe, & deux dans celle du petit : chacune de ces branches se divise & se subdivise bientôt après dans la substance de ce viscere en un nombre si prodigieux de branches subalternes, de rameaux, de ramifications & de capillaires, que toute la masse du foye s'en trouve exactement parsemée de toute part : les extrémités de ces dernières divisions semblent aboutir chacune & s'ouvrir dans un nombre infini de petits sacs folliculeux, que M. Winslow regarde comme autant de grains pulpeux. C'est dans ces petits sacs, ou dans ces petits grains cellulux, que les dernières extrémités capillaires des ramifications de la veine-porte charrient & déposent goutte à goutte cette liqueur que nous connoissons sous le nom de *bile* ; d'où ensuite elle est reprise par autant de petits orifices, nommés à raison de leurs fonctions *pores biliaires*, de l'assemblage desquels résultent un grand nombre de petits canaux qui réunis ensemble constituent enfin un conduit commun & très sensible, nommé *conduit hépatique*, destiné à charrier, hors de la substance du foye, la liqueur bilieuse qui y a été séparée, afin de la déposer dans l'intestin duodenum, de la manière qu'il sera dit plus bas. Le conduit hépatique bientôt après sa sortie du foye, rencontre un autre conduit dont la fonction est à-peu-près la même, & qui résulte de l'extrémité antérieure & allongée de la vésicule du fiel ; ces deux canaux, ainsi réunis, forment ce que l'on nomme le *canal cholidoque*, terme qui signifie un conduit qui charrie la bile.

Le second vaisseau principal du foye, & qui paroît uniquement destiné à charrier dans sa substance la matière qui lui est nécessaire pour sa nourriture, est nommée l'*artere hépatique*. Cette artere, qui presque toujours est une des principales branches de la cœliaque, est fort petite, comparativement au volume de ce viscere ; elle se porte d'abord vers la scissure du foye, & s'associant avec la veine-porte se ramifie ainsi qu'elle dans toute l'étendue de sa substance ; ensuite les dernières ramifications de l'artere hépatique forment le principe ou les racines des veines hépatiques, proprement dites, lesquelles s'unissant aux extrémités capillaires

de la veine-porte , aussi-tôt après que celles-ci ont déposé , comme il a été dit ci-dessus , le suc bilieux dont elles étoient chargées , constituent enfin par leur union trois branches capitales qui vont se rendre dans la veine-cave , & ce sont ces trois branches , que l'on nomme communément en général *la veine hépatique*. Il y a encore un grand nombre de filamens nerveux , résultans d'autant de distributions du nerf intercostal & de la huitieme paire , lesquelles plongent aussi dans la substance du foye , accompagnent exactement la veine-porte & l'artere hépatique , en se divisant & se subdivisant aussi fréquemment que ces mêmes vaisseaux , de maniere que chacune de leurs distributions se trouve toujours accompagnée d'une ramification nerveuse. Il faut encore observer que tous les vaisseaux du foye , c'est-à-dire la veine-porte , & l'artere hépatique , & le plexus nerveux du même nom , sont chacun enveloppés dans leurs tuniques propres , & outre cela tous ensemble dans une gaine qui leur est commune , à laquelle on a donné le nom de *capsule de Glisson* , du nom de l'auteur , qui le premier en a donné la description. Cette capsule , non-seulement embrasse tous ces vaisseaux dès leur entrée dans le foye , en formant ainsi un gros faisceau vasculaire , mais encore , elle produit autant de divisions & de subdivisions qu'eux , afin de les tenir toujours par ce moyen exactement liés & parfaitement joints ensemble. Enfin l'on découvre aussi dans la substance du foye nombre de vaisseaux lymphatiques , dont dans certains sujets l'on peut appercevoir , même d'une maniere très-sensible , une fort grande quantité répandue en tous sens sur sa surface convexe.

La structure intérieure du foye fait assez connoître que l'usage de ce viscere est de séparer la bile. La veine-porte charrie dans sa substance un sang chargé de particules graisseuses , & lui fournit la matiere propre à cette sécrétion. *Voyez les mots BILE , VESICULE du fiel.*

Voyons à présent comment se forme le foye du poulet dans le tems de l'incubation. Consultons là-dessus M. Haller.

Le foye , dit-il , commence à se faire appercevoir (dans l'incubation) à la fin du quatrieme jour. Il est alors à demi-transparent , muqueux , & à demi-coagulé. Vers la fin du cinquieme jour ce viscere devient rouge pâle , ses vaisseaux

étant abreuvés de sang à cette époque : il s'y mêle une teinture de jaune, naturelle au foye. A la fin du sixieme jour le foye est formé, il embrasse de ses lobes l'estomac, & il donne place au cœur. Après huit jours le jaune commence à se mêler davantage à la rougeur, & cette couleur domine de plus en plus. Le foye est d'un jaune parfait, & fort vif le dix-neuvieme jour. Je l'ai vu avoir une teinture de verd le sixieme.

Les vaisseaux du foye sont fort rouges & fort apparens le neuvieme jour. C'est apparemment sur cette apparence qu'Harvée a regardé ce viscere comme un parenchyme qui se formoit autour des vaisseaux.

Je n'ai apperçu la vésicule que le huitieme jour, elle étoit fort petite. Elle reste blanche quelque tems, & la bile n'a point alors d'amertume. Le verd commence pourtant quelquefois vers le dixieme & le onzieme jour. Il devient tous les jours plus foncé & plus colorant. La vésicule paroît bleue dans le poulet qui est prêt d'éclore. Après cette époque, elle devient plus fluide & d'un verd plus gai.

L'amertume de la bile n'a commencé dans mes observations que le quatorzieme jour : elle devient tous les jours plus forte, & l'est beaucoup le dix-septieme jour & les suivans.

Le foye paroît beaucoup plus tard que le cœur, (ainsi qu'on l'a vu à la formation de ce viscere au mot cœur) & il est encore muqueux & transparent, quand le cœur bat avec le plus de vigueur. On conclut de-là, & avec raison, que la couleur du sang ne dépend pas du foye, & que ce viscere n'est pas d'une utilité aussi immédiate pour la conservation de la vie.

Nous ne parlerons pas ici de la circulation du sang dans le foye du fœtus, parce que, au mot génération, nous avons fait voir que M. Bertin a le premier découvert la véritable marche du sang dans le foye du fœtus.

Il nous reste à dire un mot sur quelques maladies qui arrivent au foye ou qui dépendent de ce viscere.

Il arrive quelquefois à la partie supérieure & convexe du foye, à l'endroit où il est attaché au diaphragme, une inflammation phlegmoneuse qui vient à suppuration. L'abcès s'ouvre, & l'épanchement du pus forme un empyeme

entre la deuxième & la troisième côte. Le pus formé entre le foye & le diaphragme perce ce muscle, & ensuite la pleure par son érosion ; puis agissant sur les muscles intercostaux, il les pénètre entre deux côtes, & forme une tumeur au-dehors en cet endroit, comme il arrive quelquefois à l'occasion d'une pleurésie, ou d'une péripneumonie, lorsque l'abcès s'ouvre, & que le pus s'épanche sur le diaphragme. Il arrive aussi quelquefois que la partie inférieure du poumon se trouvant adhérente au diaphragme, le pus, après avoir rongé ces parties, est rejeté par la bouche avec les crachats.

Le 5 août 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Marie Juliar, âgée de vingt-huit ans, de Saint-Jean de Morienne, en Savoye. Elle se plaignoit d'une douleur violente sur la région du foye. Elle fut saignée & vidée par haut & par bas. On lui appliqua des cataplasmes anodins sur cette partie, & on en vint ensuite aux fomentations, qui furent répétées pendant bien long-tems. Il y avoit certainement abcès dans le foye. Dans le commencement la malade sentit de vives douleurs, une grande inflammation, & enfin on apperçut une tumeur œdémateuse sur la partie. Après l'essai de plusieurs remèdes, la malade mourut le 8 septembre, & à l'ouverture du cadavre on trouva les tégumens de la région du foye, du côté droit, faisant bosse, & infiltrés par beaucoup de sérosité. Quand on pénétra dans l'abdomen, il en sortit tout-à-coup beaucoup d'eau, de sorte qu'on crut qu'il n'y avoit qu'hydropisie. On continua les incisions jusques sur le foye, & dans le même instant il parut une fontaine de pus bien lié & bien conditionné. En parcourant ainsi toute la substance du foye, on fit sortir environ quatre livres de pus. Le poumon étoit adhérent par son lobe droit au diaphragme & à la plèvre qui devoit avoir été enflammée, parce qu'elle cédoit sans peine au doigt. Il y avoit beaucoup d'eau dans la poitrine, sur-tout du côté droit. Le pus formé dans le foye ne s'étoit pas répandu dans l'abdomen, quoique toute sa substance fût, pour ainsi dire, détruite, (car il y avoit des cavités à loger un poingt) parce que le viscère étoit exactement adhérent au péritoine, & de-là aux tégumens, ce qui a été cause que la malade a vécu si long-tems. Quoiqu'il en soit,

avant la formation du pus , la malade souffrit les douleurs les plus vives dans la région du foye.

Quelquefois le foye , par quelque cause que ce soit , a de la peine à filtrer la bile , qui alors stagnante dans le sang , colore nos parties & cause des désordres. J'ai connu par ma propre expérience , & par les cas de pratique que j'ai eu , que le chagrin est bien capable de produire cette maladie , en ralentissant trop la circulation , & en causant des obstructions dans ce viscere : obstructions qui lui enlèvent la possibilité de bien séparer la bile.

Cette teinture jaune que l'ictère donne à nos parties , & sur-tout aux tégumens , s'explique assez bien par la présence trop longue de la bile dans le sang , qui trop surchargé de cette humeur , en communique la couleur aux parties qu'il va nourrir.

La jaunisse , attaquée dans ses principes , paroît aisée à guérir , sur-tout lorsque les obstructions récentes du foye présentent moins d'obstacles. Pour y procéder , je conseille ordinairement de faire usage d'une boisson très-copieuse & légèrement amere ; lorsqu'il y a de grandes douleurs sur la région du foye , j'ordonne des cataplasmes émolliens , ou anodins , selon l'indication , & quelquefois des fomentations. Je fais passer quelques purgatifs , tel que la rhubarbe , &c. & je recommande beaucoup les pilules savonneuses. Le savon d'Alicante , la rhubarbe en poudre fine , l'aloès , & quelques sels amers , m'ont été d'un grand secours , ainsi que les eaux de la Motte : mais mon plus grand soin est de faire prodigieusement boire les malades. Quand ils sont ennuyés d'une tisanne simple & un peu amere , j'y substitue la limonade en grande quantité , l'eau commune avec le syrop de limon , l'eau panée , &c. & je les mets à l'usage du savon. Je ne manque jamais d'observer qu'une boisson très-copieuse rend l'urine moins safranée & plus naturelle.

Dans le traitement de cette maladie on doit sur-tout prendre garde de ne pas irriter par des remèdes violens , car il peut en résulter des effets terribles. Je me souviendrai toujours d'une potion faite avec deux onces d'essence d'absinthe , deux onces de syrop de marrube , deux gros de sel de centauree , & une once de syrop de chicorée amere.

qu'un Chirurgien fort ignorant , mais à qui je devois quelques égards par rapport à la place qu'il occupoit , m'ordonna dans le commencement de ma maladie. Quand cette phiole , qui renfermoit la liqueur composée , me fut parvenue ; je la considérai d'un œil de pitié , quoique je ne fis alors qu'entrer dans l'immense carrière de l'art de guérir. J'eus heureusement la précaution de n'en prendre qu'une cuillerée , pour mieux examiner son effet. Je ne dormis point de la nuit. J'eus une chaleur insupportable , & la gorge enflammée. Le lendemain matin j'éprouvai un vomissement assez fort avec une hémorrhagie par le nez , en sorte qu'on regarda dès-lors ma maladie comme très-sérieuse ; mais à l'aide d'une boisson très-copieuse , & des pilules savonneuses , je parvins bientôt à ma convalescence , & je me félicitai moi seul de n'avoir pas pris toute la belle potion dont l'ignorance avoit dicté la formule.

Il arrive quelquefois que la jaunisse a pour cause des pierres renfermées dans la vésicule du fiel ; mais de ce que cela arrive quelquefois , on ne peut pas être en droit de conclure que toutes les fois qu'il y aura des pierres dans la vésicule , la jaunisse paroîtra : car j'ai vu une personne qui n'étoit du tout point jaune , & dans la vésicule de laquelle j'ai trouvé soixante petites pierres inflammables. Elle étoit morte après un vomissement qui se renouvelloit au moindre aliment qu'elle prenoit.

Si dans ce cas-là la maladie n'est pas incurable , on peut bien du moins assurer que la cure présente de grandes difficultés ; & comment pouvoir fondre ces pierres qui ont déjà acquis une certaine consistance ?

Il en est presque de même de l'ictère produite par un gros , dur & ancien skire au foye ; il est certain que pour la dissiper , il faudroit fondre cette grosse tumeur , & cela n'est pas toujours possible.

La bile , dit M. Petit dans le cours de Physiologie qu'il fait à Paris , la bile est une humeur recrementitielle , un suc huileux , savonneux , propre à unir les particules aqueuses avec les huiles. Il y a de deux sortes de biles , l'hépatique & la cystique. Elles ne diffèrent pas essentiellement. La dernière est plus épaisse , plus acre , plus amère , d'un jaune plus foncé & plus fondante que l'hépatique ; mais toutes

les deux produisent les mêmes effets : il n'y a de différence que du plus au moins : l'une & l'autre fondent les huiles , les résines , & les rendent miscibles à l'eau.

La bile est un savon , car 1°. elle enlève mieux les taches que les savons. 2°. Elle délaye & mêle les couleurs à l'huile des peintres. 3°. Si on la fouette , elle moussé. 4°. Elle fond les résines , les unit avec l'eau. 5°. Elle est acre , amère comme les savons ; donc elle en est elle-même un très-actif. Or il y a deux espèces de savon. 1°. Celui qui résulte de l'union de l'huile avec un acide. 2°. Celui qui est le produit de l'huile & d'un alkali fixe combinés ensemble. Ce dernier est le plus commun , mais le savon de la bile diffère de ces deux-là. C'est une huile combinée avec un peu d'alkali volatil , & beaucoup plus d'acide. C'est pourquoi les savons font si bien en Médecine pour les maladies du foye pour fondre les tumeurs dures ; car toutes ces maladies dépendent d'une bile viciée. Voici comment elle se forme. Après la fermentation putride des excréments , il part une liqueur alkalescente , absorbée par les derniers vaisseaux lactés qui rampent à la surface des gros intestins : cette liqueur est portée par ces mêmes tuyaux dans les veines mésentériques & se mêle au sang qui y est contenu. Dans ce même tems le chyle , qui est apporté au mésentère par les vaisseaux lactés des intestins grèles , est détourné en partie vers les veines mésentériques , & s'y jette : or le chyle , par sa nature , est très-disposé à s'aigrir : il lui est donc facile , dans le trajet des intestins au foye , de développer l'acide qu'il contient. Cet acide ainsi formé se jette dans les racines des veines mésentériques , s'unit au sang & à la liqueur alkalescente qui s'y rend des gros intestins. Voilà donc un sang mêlé avec une petite quantité d'alkali & une bien plus grande d'acide. Or ce sang est destiné à former la bile. Donc cette humeur ne résulte pas seulement du mélange de l'huile & d'une substance alcaline , mais encore d'une matière acide & en plus grande quantité. Aussi M. Petit croit-il que la bile est plus chargée d'acide que d'alkali : car , dit-il , il passe peu de matière alkalescente par les derniers petits vaisseaux lactés , au lieu que le chyle est détourné en abondance des vaisseaux lactés des intestins grèles dans les veines mésentériques : donc il s'y déchargera beaucoup d'acide : donc la

Bile sera le résultat d'une huile combinée avec peu d'alkali & beaucoup d'acide.

Voilà le sentiment de M. Petit, sentiment qui peut paroître surprenant à quelques-uns, parce que jusqu'à présent, selon lui, personne n'a connu & admis dans la composition de la bile qu'une huile & une matière alkalescente, & jamais on n'a parlé de la substance acide qu'il admet.

Voyons comment M. Petit appuie ce sentiment nouveau. Chez les personnes, dit-il, qui usent beaucoup de substances végétales aigres, comme citron, orange, ou de fruits non murs, il se fait beaucoup de bile : elles sont attaquées de jaunisse, d'engorgement & d'obstruction au foye : or pourquoi ce foye s'engorge-t-il plutôt que tous les autres viscères ? c'est que ces alimens aigres ne peuvent faire qu'un chile aigre & mauvais. Il passe par conséquent une grande quantité d'acide dans les veines méseraïques, ce qui forme une bile très-épaisse qui cause des engorgemens, des obstructions, la jaunisse. Pour détruire ces maladies, il faut se servir d'un savon contraire fait avec l'huile & l'alkali fixe. Il en est de même des filles qui ont la jaunisse, quand leurs règles sont supprimées. Elles sont plus jaunes par cette cause, parce qu'alors ayant des appétits déréglés, elles mangent toutes sortes de vilénies pour satisfaire leur fantaisie. Ces mauvais alimens leur portent un acide surabondant dans les veines méseraïques : de-là le vice de la bile, de-là la jaunisse. Ceci n'est pas conforme au sentiment de M. Haller, qui prétend que l'alkali domine dans la bile. D'ailleurs, l'analyse chimique nous montre qu'il y a dans la bile peu d'alkali & beaucoup d'acide : or s'il y étoit, pourquoi ne s'y développeroit-il pas en plus grande quantité ?

Mais, objecte-t-on, si la bile résulte de la combinaison d'une huile avec un acide, elle ne doit pas être amère. On répond que l'acide, combiné avec beaucoup de terre & une huile grasse, doit être amère, & l'est effectivement. Mais d'où vient cette huile ? elle se trouve en grande quantité dans l'omentum & dans le méserentere ; ce qu'il y a de plus liquide de cette graisse est pompé & absorbé par les racines des veines méseraïques, car si on ouvre leur gros tronc, on voit distinctement les globules huileux nager dans le sang ; la rate fournit l'autre partie de cette huile :

elle est placée derrière l'estomac & reçoit une artère trois fois plus grosse qu'il ne lui faudroit si elle faisoit quelque sécrétion ; car elle n'en fait certainement pas , elle n'a ni vaisseaux sécréteurs ni excréteurs.

Quand la rate est obstruée , la bile viciée , il se fait des engorgemens au foye ; on doit donc conclure , 1°. que la rate ne fait aucune sécrétion. 2°. Qu'elle prépare un sang destiné à former la bile en partie : prouvons-le.

La rate reçoit l'artère splénique immédiatement de l'aorte ; le sang y est apporté , il se répand dans son tissu , le gonfle ; hors le tems de la digestion , il s'y accumule de plus en plus ; il arrive au sang pendant son séjour dans la rate , ce qui arrive à celui qui repose dans un plat : les principes dont il est composé se séparent les uns des autres , chaque molécule étrangère fait rang à part , les parties huileuses se rapprochent toutes ; car si on ouvre la rate quand elle est gonflée , on y trouve le sang chargé d'une prodigieuse quantité d'huile : on ne le voit pas dans les autres viscères. Dans la rate au reste le sang s'accumule , unit toutes les molécules huileuses ensemble. Mais quand l'estomac est une fois plein , il presse la rate , la comprime ; ce qui l'oblige à chasser & à comprimer le sang qu'elle contient par la veine émulgente dans la veine porte ventrale : l'huile qui a été séparée sera donc aussi apportée , elle trouvera dans la veine-porte la liqueur alkalescente , l'acide du chyle & l'huile de l'omentum ; elle s'unira avec ces trois substances & achevera de former la bile & de la rendre parfaite. Mais , dira-t-on , la bile est donc toute formée dans la veine-porte ? Oui. Aussi le foye ne sert qu'à séparer cette humeur du sang au-travers ses pores biliaires ; si elle n'a aucun vice , elle s'y filtrera aisément ; mais si elle est trop épaisse , elle s'engorgera , formera des obstructions ; de-là quantité de maladies. Ceux qui mangent trop de viandes faïssandées , produisent trop d'alkali pour la bile , ce qui lui donne de l'acrimonie qui la rend trop fluide ; il faut alors prendre des aigres , de la limonade pour donner de la consistance à la bile. Quant on est chagrin , que l'on a été long-tems sans manger , la bile est encore trop dissoute , à cause de l'alkalescence où elle se trouve. Mais , dit-on , comment cet acide ne se combine-t-il pas avec l'alkali pour former un sel ammoniacal , puisque l'un & l'autre

sont développés : C'est que les deux principes sont noyés & embarrassés dans une trop grande quantité d'huile épaisse, ce qui forme un obstacle à leur union.

FOYER, *focus*. Les anciens Philosophes & Médecins désignoient par ce terme le siege principal de ce qu'ils appelloient *calidum innatum*, chaud inné. Ils fixoient ce siege dans le cœur, d'où ils pensoient qu'il se distribue dans toutes les parties du cœur.

Au mot feu, on a expliqué les différens foyers.

FRANGE. On a donné ce nom à l'extrémité de la trompe de la matrice. Voyez TROMPE & GÉNÉRATION.

FRANGÉ. Corps frangé des trompes de la matrice. Voyez le terme précédent. TROMPE & GÉNÉRATION.

Les deux piliers postérieurs du cerveau forment sur les cornes d'ammon une espece de frange, qu'on nomme *le corps frangé*, *le corps bordé*, ou *le feston*. Voyez CERVEAU.

FRAYEUR. C'est une opération de l'ame, par laquelle elle se déplaît dans l'idée d'un objet tel ou tel, ou d'un avenir quelconque, ou dans le souvenir d'une chose passée, ou enfin dans la pensée à une chose présente.

FREIN, *frænum*, ce qui bride, ce qui retient une partie.

Le frein de l'épiglotte est le premier des trois principaux ligamens de l'épiglotte. Ce ligament, qui est antérieur, est attaché d'une part tout le long de la partie convexe de l'épiglotte, & de l'autre à la base de l'os hyoïde, & à la membrane externe de la langue avec laquelle il paroît continu. Au reste, quelques-uns regardent ce ligament, ainsi que les deux autres, comme autant de muscles, car ils découvrent dans leur épaisseur des fibres charnues.

Le frein, ou filet de la langue, est un ligament antérieur, qui avec d'autres, sert à fixer la langue dans la cavité de la bouche. Quand on coupe ce filet aux enfans, il faut prendre garde d'ouvrir la ranine, car il pourroit se faire que l'enfant périroit par l'hémorrhagie, comme on l'a vu arriver à Paris. Il faut se servir de ciseaux mousses.

Le frein du prépuce, est le ligament qui attache le prépuce à la partie inférieure du gland.

FROID, tempérament froid. Voyez TEMPÉRAMENT.

FRONT, *frons*, *μετωπον*. On donne ce nom à la partie antérieure de la tête, qui est située au-dessus des yeux, qui

est nue & sans cheveux, & qui s'étend jusqu'aux tempes.

Nous allons donner ici quelques observations relatives à cette partie.

Le 3 mars 1761, la nommée Madeleine Frison de Sainte-Anne, de Trablain en Dauphiné, âgée de soixante-quatre ans, vint à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour être traitée d'une plaie à la tête, qu'elle s'étoit faite en tombant sur le soir & sans lumière par un escalier. La plaie commençoit au-dessous de la bosse frontale droite, & s'alloit terminer obliquement à la partie supérieure de la bosse gauche. L'os étoit à découvert de la largeur d'un denier.

Elle fut d'abord saignée & purgée, ce qui suffit pour les remèdes internes, parce qu'il n'y avoit ni douleur de tête, ni aucun signe de commotion. On pansa la plaie avec le baume d'Arceus & les liqueurs. On en vint ensuite à l'eau-de-vie seule & au digestif. La plaie étoit en suppuration & dans le meilleur état du monde, la malade tranquille & sans souffrance, lorsqu'elle voulut manger secrètement des brioches & des pommes crues pour appaiser la faim qu'elle dévorait depuis qu'on l'avoit mise à une diète rigoureuse. Le même jour au pansément du soir, on ne trouva point de suppuration, & les levres de la plaie de couleur brune. Le lendemain voyant la même chose, on fit tant de questions, que la malade avoua tout, & fit voir un reste de brioche. Sa maladie alla de mal en pis, & enfin elle mourut le 23 mars à huit heures du matin: A l'ouverture du cadavre, on trouva plusieurs abcès considérables au foye étant ouverts, il en sortit un pus mal lié & séreux.

Cette observation prouve avec quelle sévérité un malade dans une plaie de tête doit observer le régime prescrit.

Le 28 mars 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Françoise Gugey, de Lyon, âgée de vingt-un ans pour une plaie contuse à la partie supérieure du front, avec une échymose considérable à la paupière inférieure de l'oeil gauche. Elle fut d'abord saignée & purgée, & eut quelques potions vulnérables. On la pansa avec un plumasseau chargé de baume d'Arceus & des compresses trempées dans l'eau-de-vie. Ce traitement avançoit déjà la cure de la maladie lorsque le 4 avril la malade se laissa tomber de son lit, & se donna un second coup sur la plaie qu'elle s'étoit fait

auparavant en roulant par un escalier. On continua cependant le même pansement ; on retrancha ensuite le baume , pour ne mettre que le plumasseau trempé dans l'eau-de-vie. La plaie se cicatrisa au mieux , l'échymose de la paupière & celle du dos du nez disparurent entièrement le 18 avril 1761. La malade fut purgée , elle sortit ensuite de l'hôpital.

Le 2 octobre 1761 , on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Jean-Joseph Gentil , Armurier , âgé de trente-trois ans , de Saint-Etienne en Forez. Quelques jours auparavant , en essayant un fusil , le canon se mit en mille morceaux , dont un porta sur la partie un peu latérale & moyenne du frontal. L'os fut brisé , & il y eut un véritable trépan naturel.

L'on débrida d'abord les tégumens , & on reconnut la fracture & le trépan. On sortit toutes les esquilles , dont une pénétrait d'un petit pouce dans le cerveau. Quelques jours après il en reparut d'autres. La suppuration s'établit au mieux , & le malade parloit avec beaucoup de tranquillité , après les copieuses saignées de bras & de pied qu'on lui fit. La suppuration s'arrêta cependant , & le malade mourut le 20 octobre 1761.

FRONTAL , LE , *adject. frontalis* , *e* : ce qui a du rapport , ce qui appartient au front.

L'artere frontale est située aux parties latérales du front. *Voyez* TEMPORALE.

Les muscles frontaux sont deux plans charnus , situés immédiatement après la peau & la membrane adipeuse sur les parties antérieures du front.

Ils tirent leur origine des apophyses angulaires du coronal , & vont s'insérer de chaque côté , le long de la partie supérieure de l'arcade zygomatique par une aponévrose qui se joint à celle des occipitaux.

Le nerf frontal est le rameau supérieur de la branche ophtalmique de la cinquième paire.

L'os frontal est le même que le coronal. *Voyez* CORONAL.

La veine frontale répond à l'artere du même nom. C'est la *préparate* des anciens.

FUGILE , la cire des oreilles.

G A B

GABELLUM, mot latin dont on se sert en françois pour signifier l'espace qui est entre les deux sourcils, & qui doit être sans poil : aussi les Dames, plus attentives à leur parure, ne manquent pas de les arracher, lorsqu'il y en vient.

GAGLIARDI (chevilles de). Gagliardi a donné une anatomie des os, qui contient plusieurs nouvelles découvertes. Il a donné son nom aux petites chevilles qu'il a découvertes, & qui tiennent les différentes couches dont les os paroissent composés, unies ensemble. Son ouvrage a pour titre: *Gagliardi Anatome ossium.*

GAINE. Voyez **GUAINE.**

GALA, γάλα, lait. Voyez **LAIT.**

GALACTO-GRAPHIE, *galacto-graphia*, de γάλα, lait, & de γραφή, description : partie de l'hydro-graphie, qui a pour objet la description des sucres laiteux.

GALACTO-LOGIE, *galacto-logia*, de γάλα, lait, & de λόγος, discours : raisonnement sur les usages des sucres laiteux. C'est une partie de l'hydro-logie.

GALACTO-PHORE, adject. γαλακτοφορος, de γάλα, lait, & de φέρω, je porte : qui porte le lait. Cette épithète se donne aux canaux ou vaisseaux qu'on suppose porter le lait aux mammelles, ou plutôt des petits tuyaux ou conduits qui, partant de la substance glanduleuse des mammelles, vont aboutir aux mamelons.

GALACTO-POËTIQUE, adject. *galacto-poëticus*, de γάλα, lait, & de ποιέω, je fais : qui fait du lait. Epithète qui se donne à la faculté qu'on suppose être dans les mammelles d'engendrer le lait.

GALACTO-POÏESE. Ce terme a la même signification que le précédent.

GALACTOSE, changement en lait, production du lait. Ce terme est dérivé de γαλατουμεναι, qui signifie se changer en lait ; & de-là γαλακτοσις, *galactosis*, employé pour désigner l'élaboration, la sécrétion par laquelle le chyle, dans la masse des humeurs, est changé en lait par l'action de la

vie , & séparé dans les mammelles avec les qualités du lait.

GALEA , κρᾶνος , γαλεα , amnios. Voyez AMNIOS.

GALIEN. L'on remarque dans chaque portion latérale du plexus choroïde un tronc de veine , dont les ramifications sont dispersées par toute l'étendue de ces deux portions. Ces deux troncs se rapprochent vers la glande pinéale , s'unissent derrière cette glande , & vont s'abaisser avec le *torcular herophili*. On donne à ce tronc commun des deux veines le nom de *veine de Galien*.

Galien étoit né à Pergame , ville de l'Asie mineure , vers l'an 131 de l'Ere chrétien , environ la quinzième année du règne d'Adrien. Son père s'appelloit Nicon , & étoit fort honnête homme , riche & sçavant dans les Belles-Lettres , la Philosophie , l'Astronomie , la Géométrie & même l'Architecture. Galien commença l'étude de la Médecine à l'âge de dix-neuf ans , & il eut pour Maîtres Ælianus Meccius , Numesianus , Pelops , Stratonicus , Satyrus , Phebianus , Heraclianus , Eschiron. Il fut aussi un Disciple d'Athénée ; mais il le quitta bientôt , parce qu'il soutenoit que la Logique n'étoit pas nécessaire à un Médecin.

GAMPHELE. On donne ce nom à la joue.

GAMPSONYX , γαμψωνυξ , de γαμψος , crochu ou courbe , & ονυξ , griffe ou talon : qui a des griffes crochues. On donne cette épithète aux animaux carnaciers qui ont des griffes ainsi faites.

GANGAMON. On a donné ce nom à l'épiploon , parce qu'il est parsemé d'un grand nombre d'arteres & de veines tellement entrelacées , qu'elles le rendent semblable à un filet qu'on appelle γασγαμον , gangamon. Quelques-uns appellent de ce nom le plexus de nerfs , ou cette texture de nerfs qu'on voit auprès de l'ombilic.

GANGLI-FORME , adject. *gangli-formis* : qui a la forme d'un ganglion.

GANGLION , *ganglium* ou *gangilium* , ou les corps olivaires de Fallope. Ce mot vient de γάειν , γαω , gao , je m'élève ; γλῖα , glia , glue. On a donné ce nom à des tumeurs naturelles qui s'observent dans les nerfs , particulièrement dans les endroits où ils sont exposés à quelque frottement , ou à un mouvement quelconque. Voyez NERF.

GARGAREON , γαρφαριών , la lnette.

GAster, γαστερ, l'abdomen. Voyez ce dernier. On le dit aussi de l'estomac & de l'utérus.

GASTRIQUE. C'est un nom qu'on donne à plusieurs parties relatives à l'estomac. Ce mot vient de γαστήρ, estomac.

Les artères gastriques sont des branches de l'hépatique & de la splénique, qui se distribuent à l'estomac. On les distingue en droite & en gauche, en petite & en grande.

Les glandes gastriques sont de petits grains glanduleux qui tapissent l'estomac. Ils sont placés dans le tissu lâche & spongieux de la troisième tunique de l'estomac, & filtrent la liqueur gastrique ou suc stomachal, dont l'usage est de servir à la digestion, & de causer l'appétit. Ce suc est clair, subtil & âcre dans les animaux qui ont souffert la faim pendant long-tems ; mais dans l'état naturel, il a assez d'analogie avec la salive.

La veine gastrique droite vient du tronc inférieur de la veine-porte, & souvent d'un rameau qui part d'une branche de la veine mésentérique. Elle se distribue principalement à la partie droite du ventricule.

Les deux veines gastriques gauches, distinguées en grande & en petite, forment avec la gastrique supérieure droite la coronaire stomachique qui entoure le ventricule.

GASTROCNEMIENS, gastrocnemii, de γαστήρ, ventre, & πνήμη, jambe : muscles de la jambe, appelés jumeaux.

GASTRO-COLIQUE, adject. gastro-colicus, a, um : qui a rapport à l'estomac & au colon. Ce mot vient de γαστήρ, l'estomac, & de κῶλον, l'intestin colon. Le grand épiploon gastro-colique est une partie de l'épiploon, qui s'étend de la grande courbure de l'estomac vers l'intestin colon.

GASTRO-EPIPLOÏQUE, gastro-epiploicus, a, um, adj. γαστρο-επιπλοϊκα, de γαστήρ, l'estomac, & ἐπιπλῶν, l'épiploon : ce qui a du rapport à l'estomac & à l'épiploon.

Les artères gastro-épiploïques sont fournies par la branche gauche de la coeliaque, & vont se distribuer à l'estomac & à l'épiploon.

Les veines gastro-épiploïques viennent de la splénique, & se distribuent à l'épiploon & à l'estomac.

GAUCHE, sinister, a, um. Il se dit de toutes les parties situées à la gauche du plan, qu'on peut imaginer diviser

le corps de devant en arriere & de haut en bas , en deux parties égales & symmétriques.

GEISON , γεισον , γεισωμα. C'est proprement le comble d'une maison ; mais on l'emploie dans un sens métaphorique , pour désigner la partie la plus éminente des sourcils.

GELASINOS , γελασινος , de γέλος , ris. C'est l'épithere qu'on donne aux quatre dents du milieu , à cause qu'elles paroissent quand on rit. Il peut encore signifier la partie charnue & prominente de la joue.

GELATINEUX , *gelatinosus* , *a* , *um* : qui a du rapport à la gelée. Le suc gélatineux dans l'homme est une matière visqueuse , contenue dans la masse du sang dont elle fait partie. Voyez SANG & LYMPHE.

Ce suc a beaucoup d'affinité avec la lymphe. Il est susceptible de se coaguler , de se ramasser en flocons , & de former une espece de gelée , par l'action du feu sec ou de l'eau chaude , par l'action du vinaigre distillé , ou d'un acide minéral quelconque. Ce suc , pour se maintenir dans un état de fluidité , a besoin d'une chaleur au-dessous de cent quarante-huit degrés , thermometre de Fahrenheit ; il a alors plus de fluidité que le mucus , mais un peu moins que l'eau. Ce dernier élément entre certainement dans sa composition , & il se développe avec tant de force & d'abondance dans le cas d'une putréfaction , que le suc gélatineux noyé , pour ainsi dire , n'est plus susceptible de se coaguler par le moyen des acides. Ce suc a un goût agréable & légèrement salé ; si on le soumet à l'évaporation ou à l'exsiccation , on le voit former peu-à-peu des grumeaux gluans ou gommeux , qui contiennent plus d'huile & de terre que le mucus.

Dans la classe des sucs gélatineux , on comprend ordinairement , 1°. le *serum* du sang , & la lymphe qui roule dans les tuyaux veineux. 2°. Le blanc d'œuf , & l'humeur qui se trouve dans l'œuf autour du poulet. 3°. La liqueur contenue dans l'amnios du fœtus humain. Il est vrai que cette dernière humeur a plus d'analogie avec les sucs muqueux ; mais cependant elle se coagule , quand on a soin de la prendre assez récente , & qu'on n'attend pas qu'elle vienne à se décomposer. 4°. On peut rapporter au suc gélatineux la liqueur qui se trouve dans les ventricules du cerveau de tous les animaux , celle que contient le péricarde. 5°. Celle qui lu-

bréfie les parties intérieures de l'abdomen. 6°. La liqueur des ovaires de la femme , ou cette humeur que Graaf & plusieurs autres Physiologiftes regardent comme des œufs renfermés sous de fines membranes. 7°. Comme l'humeur des capsules atrabillaires se coagule par l'action de l'esprit-de-vin , il peut être rangé dans la même classe. 8°. On pourroit même y comprendre aussi l'humeur exhalante de l'estomac & des intestins , s'il étoit possible de la ramasser pure ; mais elle se trouve ordinairement mêlée avec beaucoup d'autres humeurs. 9°. Le tissu cellulaire fournit une humeur semblable dans les petites cellules dont il est composé , & qui se coagule en une gelée rouge , comme on le voit aux hydatides. 10°. On pourroit rapporter à la même classe ce gluten , ce suc visqueux que Malpighi & Bellin ont cru observer dans la substance des nerfs & de la moëlle de l'épine. 11°. La synovie qui s'observe dans toutes les articulations , mais principalement dans les grandes , où elle se trouve fort abondante , paroît avoir quelque analogie avec le suc gélatineux. Elle differe de la lymphe en ce qu'elle est visqueuse d'elle-même , & de la mucosité en ce que l'alcool la rend filamenteuse. Elle est d'ailleurs susceptible de coagulation par le feu , lors même qu'elle est prise dans des Sujets infectés. Voyez la grande Physiologie de M. Haller , tom. I , page 364 & 365.

GELOS , γελος , ris , rire. Voyez RIS , risus.

GEMELLES , *gemellæ* , arteres. C'est le nom des arteres cystiques.

GENAL , LE , adject. *genalis* : qui appartient à la joue ; en latin *gena* , d'où vient ce mot.

GENCIVE , *gingiva* , en grec ουλον. Il se dit de la chair ferme & immobile , qui occupe le dessus des alvéoles ou petits trous , dans lesquels les dents sont comme enchassées. Les gencives peuvent devenir carcinomateuses , comme on va le voir par les deux observations suivantes.

Le 18 août 1761 , on extirpa un carcinome gros comme un poingt dans la bouche au nommé Jean Berger , de Dumartin en Lyonnais , âgé de soixante-quinze ans. Ce carcinome occupoit toute la gencive supérieure du côté gauche , & venoit reposer sur la mâchoire inférieure. Il avoit commencé par une petite tumeur qui augmenta considérable-

ment

ment pendant le tems qu'il resta à l'hôpital avant l'opération.

Comme le carcinome étoit également adhérent au maxillaire & à la joue, il ne fut pas possible de l'extirper en entier, ce qui détermina à y porter le caustique actuel. Il sembloit au Chirurgien entrer dans le sinus maxillaire; & comme l'os étoit sans doute vermoulu, il ne faisoit point de résistance. Il survint une inflammation considérable à toute la tête; une suppuration très-abondante suivit de près, & les gargarismes étoient tout le pansement. L'enflure du visage se dissipa; le carcinome, malgré les secours internes, repoussa, lentement à la vérité; la fièvre s'y mêla, & le malade mourut le 17 octobre 1761.

Le 19 mars 1761, la nommée Jeanne Bobilleau, de Jancy, frontiere de Charolois, âgée de quarante-six ans, étoit attaquée d'un carcinome à la gencive supérieure du côté gauche, qu'elle avoit supporté depuis long-tems. Il s'étendoit depuis la dernière molaire jusqu'à la canine du même côté, & formoit sur la joue une tumeur très-considérable, comme quand on tient un œuf entier dans sa bouche.

Comme la malade étoit entrée à l'Hôtel-Dieu quelque tems avant le 19 mars, on vit d'abord que le seul moyen de procéder à la cure étoit l'extirpation du carcinome. L'opération fut décidée pour le 19. On se servit du lithotome pour couper en partie la tumeur, & le reste se fit par l'arrachement auquel on avoit plus de foi, crainte de retour. L'hémorragie étoit abondante; & pour l'arrêter on mit entre les deux mâchoires un gros peloton de charpie. Le lendemain on l'ôta, & il ne suivit aucun mauvais accident: la joue reprit son état, & la malade se croyoit guérie; mais le 22 elle se plaignit de douleurs au côté & par tout le corps, & elle avoit beaucoup de fièvre. On lui fit les remèdes convenables, mais elle mourut cependant le premier avril 1761 dans la nuit. Je ne sçais si elle auroit péri, au cas qu'on l'eût préparée avant l'opération.

GENEIAS, *γενειας*. Ce terme signifie le poil follet qui commence à couvrir les joues.

GÉNÉRATION, *generatio*, *γενεσις*, l'action d'engendrer, de produire, du verbe latin *generare*, engendrer, produire, concevoir.

La génération est cette fonction par laquelle un animal produit son semblable. Pour être accomplie , elle demande absolument la copulation ou l'union du mâle avec la femelle, & c'est des agens provenus de l'un & l'autre sexe que résulte le nouvel être. Il sera donc nécessaire , pour mieux comprendre ce qui se passe dans la génération , d'avoir au moins une teinture des parties que l'Auteur de la nature a assignées à l'un & à l'autre sexe , pour en perpétuer l'espece. Je dis , au moins une teinture : car ayant eu soin , dans le cours de ce Dictionnaire , de donner la description des parties génitales dans des articles différens , ainsi que l'exigeoit l'ordre alphabétique ; nous ne pourrons pas entrer ici dans un grand détail : & pour éviter une trop longue répétition , nous nous contenterons de dire un mot de chaque partie qui sert à la génération , afin que cette légère description puisse faciliter la connoissance de l'importante fonction dont nous allons parler.

§. I.

Des parties de l'homme , qui servent à la génération.

On peut les diviser en celles qui séparent la semence , celles qui conservent cette semence une fois séparée , & celles qui sont destinées à la transmettre au dehors. Cette division établit trois classes pour les parties génitales de l'homme. Quelques-uns les divisent en cinq classes ; en celles qui reçoivent la matiere de la semence & la portent ; en celles qui la séparent ; en celles qui la conduisent , lorsqu'elle est séparée ; en celles qui la conservent quelque tems , & enfin en celles qui la conduisent dehors. Les arteres spermatiques sont dans la premiere classe ; la seconde appartient aux testicules ; le canal déférent obtient la troisieme ; les vésicules séminales sont rangées dans la quatrieme ; la verge enfin s'approprie la cinquieme. Parcourons rapidement ces parties.

Les testicules sont généralement reconnus comme les organes sécrétoires de la liqueur séminale. Ces corps ovales aplatis sur les côtés , au nombre de deux pour l'ordinaire quelquefois au nombre de trois , & rarement d'un seul situés au bas de l'abdomen , sont maintenus dans leur place par le cordon spermatique , & par des enveloppes différentes.

dont les unes servent aux deux testicules ensemble , & les autres sont destinées pour chaque testicule en particulier. Le *scrotum* & le *dartos* se rangent sous la premiere classe. Le *scrotum* , ou les *bourses* , est cette espece de sac ou de poche formé par un prolongement de la peau & du tissu cellulaire , & divisé en partie droite , & en partie gauche , par une ligne , qu'on nomme *raphé* , & qui se sent & s'apperçoit facilement. Le *dartos* , situé sous le *scrotum* , est une membrane charnue , un muscle cutané , qui , susceptible de contraction dans les différentes circonstances , ride la peau à laquelle il est attaché. Ces rides paroissent sur-tout dans le froid qui condense tout , dans l'acte vénérien où le muscle se met en contraction. Cette enveloppe donne à chaque testicule une loge particuliere , ce que ne fait pas le *scrotum*.

Les tuniques propres des testicules sont 1°. la musculieuse , formée par l'expansion du muscle *crémaster* , & destinée à comprimer le testicule. 2°. La tunique vaginale , ainsi nommée parce qu'elle enveloppe le cordon spermatique & le testicule comme une gaine : elle est formée par le prolongement du péritoine. 3°. Enfin la tunique albuginée , ainsi nommée à cause de sa blancheur , couvre immédiatement le testicule & l'épididyme , sans s'étendre plus loin.

La substance des testicules est faite de petits vaisseaux repliés & ramassés comme un peloton de fil , séparés cependant par de petites cloisons que fournit la tunique immédiate du testicule. Ces petits vaisseaux sont la continuation des arteres spermatiques. Jugez par-là de leur délicatesse. Ces filets , ces vaisseaux se distinguent mieux dans un testicule macéré. La préparation anatomique prouve par un calcul simple que toute la substance d'un testicule ordinaire peut fournir un fil de cent lieues de longueur. La réunion de ces petits vaisseaux forme , dans chaque testicule , environ douze vaisseaux plus gros , qui , parvenus à la tête de l'épididyme , se réunissent en un seul tuyau le long de l'épididyme ; & ce canal va former de chaque côté le conduit ou canal déférent. Celui-ci s'unit au cordon spermatique , & l'accompagne jusqu'après avoir passé l'anneau du muscle grand oblique , où il s'en sépare , & descend vers la partie postérieure de la vessie. Le canal déférent de chaque côté se rend enfin aux vésicules séminales pour y déposer la liqueur

prolifique ; il se continue ensuite jusqu'au milieu de la prostate , où il forme un conduit éjaculateur.

On doit regarder les vésicules séminales comme deux petits réservoirs ou entrepôts , dont la figure imite à-peu-près celle d'une poire aplatie , & dont la pointe va percer la prostate par un conduit assez étroit qui s'unit au canal éjaculateur , & va aboutir au milieu du *verumontanum*.

Si par le canal déférent on injecte les vésicules séminales , on voit que les circonvolutions de ces petits réservoirs n'imitent pas mal les circonvolutions de nos intestins ; ces contours favorisent beaucoup le séjour de la semence , qui parvenue dans les vésicules , peut bien avancer , sans avoir cependant la liberté de rétrograder.

La prostate (ou les prostates) est une glande située au col de la vessie , qui embrasse la partie postérieure de l'urethre. Elle sépare du sang une humeur blanchâtre & grasse , destinée à modérer l'activité de la semence , avec laquelle elle ne manque pas de s'unir dans l'éjaculation.

Il nous reste à dire un mot sur les parties destinées à transmettre la semence au dehors , c'est-à-dire sur la verge & l'urèthre.

La verge , ou le membre viril , connue encore sous le nom de *priape* , est composée de deux corps caverneux , ou deux especes de tuyaux plus ou moins gros , plus ou moins longs , selon la diversité des sujets. La substance de ces corps est un tissu spongieux , garni de petites loges , ou cellules , qui communiquent non-seulement entr'elles , mais encore dans celles du corps voisin , ainsi que le prouvent l'injection de la verge & l'érection naturelle. Ces corps sont adossés l'un à l'autre ; & comme leur figure est à-peu-près cylindrique , ils laissent dans leur adossement deux intervalles , l'un supérieur & rempli par des vaisseaux sanguins , l'autre inférieur , plus grand , & occupé par l'urethre , qui fait aussi partie de la verge. Les corps caverneux sont fortement attachés par leur racine au bord de la petite branche de l'os *ischion* & à celui de la branche inférieure de l'os *pubis* , jusqu'à la symphise , où ils se rencontrent & s'unissent. Dans le chien il se trouve un os assez long entre les deux corps caverneux , comme il est aisé de le voir en disséquant la verge de cet animal.

L'urethre est un canal situé sous les deux corps caverneux, continu à la vessie, pour donner issue à l'urine. Il donne aussi passage à la semence. Ce canal membraneux dans son origine, où il a plus de largeur, offre dans le reste de son étendue le diamètre d'une grosse plume à écrire. Quoique dans son intérieur il soit lisse & poli, on y remarque cependant des petites lacunes, destinées à fournir une humeur visqueuse & gluante qui lubrifie le canal. Enfin ce conduit se termine par une éminence un peu arrondie & conique, que l'on nomme *le gland*.

La verge a six muscles, trois de chaque côté, sçavoir, les érecteurs, les accélérateurs & les transverses. Quelques Anatomistes lui donnent quatre accélérateurs, & quelquefois quatre transverses, ce qui feroit le nombre de dix muscles pour la verge, lorsque les quatre transverses se rencontrent. Les premiers viennent de la face interne de la tubérosité de l'ischion, & se terminent aux corps caverneux qu'ils embrassent. Les seconds s'attachent au-devant du sphincter de l'anus, embrassent le bulbe de l'urethre sur lequel ils passent, & se terminent aux parties latérales externes des corps caverneux proche les branches des os pubis. Les muscles transverses naissent sous la forme de petits plans charnus de la partie supérieure de la branche de l'ischion, & vont se terminer à la partie postérieure du bulbe de l'urethre pour l'élargir lorsqu'ils agissent.

La verge reçoit ses artères des hypogastriques & des crurales : les veines se rendent aux vaisseaux de même nom : les nerfs lui viennent des paires sacrées, des dernières paires lombaires, & elle reçoit quelques filets de l'intercostal, qui viennent du plan renal.

Nous ne placerons pas ici l'usage des parties que nous venons de décrire ; parce que notre dessein est d'entrer dans un détail des fonctions de ces organes, lorsque nous aurons parlé des parties génitales de la femme.

§. II.

Des parties génitales de la femme.

On a divisé ces parties en externes & en internes. Le pénil, la motte, les grandes lèvres, la vulve, la fourchette, la

fosse naviculaire , le périné , les nymphes , le clitoris , le méat urinaire & l'orifice du vagin sont rangés dans la première classe : la matrice & ses dépendances sont les parties internes ; & c'est de celles-ci qu'il importe le plus d'être instruit pour comprendre la génération. Nous décrirons cependant en deux mots les parties externes.

Le *pénil* est cette partie inférieure du bas-ventre ; cette région du pubis , qui à l'âge de puberté , se garnit de poil. On observe dans cette région une éminence , comme une espèce de petit coussin , formé par la graisse couverte de la peau : quelques-uns lui ont donné le nom de *motte* , quoique ce soit la même région que celle du *pénil*. Un peu plus bas on observe deux replis de la peau , qu'on nomme les *grandes lèvres*. On a donné le nom de *vulve* à l'espace qui se trouve entre ces replis. Ils s'unissent par la partie inférieure , & le petit angle qu'ils y forment s'appelle la *fourchette*. C'est-là que se trouve un petit ligament avec une légère cavité qui prend le nom de *fosse naviculaire*. Entre l'union des grandes lèvres par leur partie inférieure & l'anus , on voit un espace , qu'on nomme le *périné*. Si l'on écarte les grandes lèvres , on apperçoit deux petits corps spongieux & de figure triangulaire ; c'est ce qu'on a nommé les *nymphes*. Le *clitoris* est cette éminence qu'il est aisé de remarquer au-dessous de la jonction supérieure des grandes lèvres. Ce petit corps conique paroît avoir la même substance que la verge de l'homme. Au-dessous du clitoris se trouve une ouverture qui conduit à la vessie , & qui se nomme le *méat urinaire*. Il est plus court , plus large que dans l'homme ; aussi est-il plus aisé de sonder une femme. Un peu plus bas on apperçoit le *vagin* , ou le commencement de ce conduit qui communique à la matrice. Dans les filles vierges cette ouverture se trouve toute ou en partie fermée par un petit cercle membraneux , qu'on appelle *hymen* , & qui prend le nom de *caroncules myrtiformes* , lorsque par quelque cause que ce soit il a été divisé.

La matrice , qu'il est nécessaire de bien connoître pour mieux comprendre le mécanisme de la génération , est un viscère propre à la femme , situé dans la région hypogastrique de l'abdomen , entre le *rectum* & la vessie. Sa figure imite à-peu-près celle d'une poire aplatie par-devant &

par-derriere ; mais cette figure varie selon l'âge , & selon les différens états où se trouve la femme. Il en est de même de son volume , qui est bien différent dans une femme grosse , & dans une fille vierge.

La substance de la matrice est un tissu épais d'un nombre prodigieux de vaisseaux de tout genre , & sur-tout de sanguins , accompagnés de plusieurs fibres musculaires , qui , selon un Anatomiste moderne , ont les directions contournées , & forment des plans charnus , capables de fortifier considérablement ce viscere & d'aider son action. Les nerfs qui sont fournis en grand nombre à ce viscere par l'intercostal , & les paires lombaires , lui donnent beaucoup de sensibilité : les arteres lui viennent des spermatiques & des hypogastriques : les veines reportent le sang superflu dans les troncs de même nom.

Quoique la cavité de la matrice soit considérable dans le cas d'une grossesse avancée , on ne doit pas en conclure que sa capacité soit grande dans l'état naturel & ordinaire. Elle est petite , de figure à-peu-près triangulaire , & un peu allongée vers le col.

Des parties supérieures & latérales de ce viscere sortent deux conduits , nommés les *trompes de fallope* , étroits dans leur origine , devenant ensuite plus larges à mesure qu'ils s'éloignent du corps de la matrice , & logés dans le repli du péritoine qui forme le ligament large de la matrice. Chaque trompe se termine par une espece de frange ou de main , en forme d'entonnoir dentelé : c'est à cette frange qu'on a donné les noms de *morceau frangé* , *main de la trompe* , *morsus diaboli* , *pavillon de la trompe* , &c. une portion de ce morceau frangé se trouve unie à l'ovaire par le moyen des ligamens larges.

Les ovaires , au nombre de deux , un de chaque côté , sont deux corps un peu ovales & aplatis , situés dans la face interne des os des îles , attachés aux parties latérales & supérieures de la matrice par un ligament que les anciens avoient nommé mal-à-propos *vaisseau déférent* , puisqu'on n'y découvre point de cavité. On remarque aux ovaires plusieurs petites vésicules , à-peu-près semblables à des œufs de carpes , & l'on regarde ces œufs comme des parties qui contiennent en abrégé l'animal qui en doit sortir , en sorte que

l'on ne met presque pas de différence entre la génération des ovipares & celle des vivipares. Nous en traiterons bientôt au long.

Par ligamens ronds on entend deux prolongemens, (un de chaque côté) deux especes de cordons cellulaires & vasculaires qui viennent des parties latérales du fond de la matrice, qui sortent de l'abdomen par les anneaux des muscles obliques, & viennent se terminer en forme de patte d'oie à la peau des grandes lèvres.

Enfin la matrice par son col, ou par sa partie inférieure, s'ouvre dans le vagin, qui est un conduit charnu membraneux, garni d'un grand nombre de rides qui disparoissent à mesure que le fœtus grossit dans la matrice, & qui sont continuellement arrosées par une humeur visqueuse filtrée par de petits grains glanduleux, dont l'intérieur du vagin se trouve tapissé.

Nous venons de faire un court exposé des parties de l'un & l'autre sexe, qui concourent au grand œuvre de la génération. On pourra trouver cette description bien succinte, mais il sera aisé de s'en dédomnager, en consultant dans le cours de ce Dictionnaire chaque partie à son article particulier, & l'on y trouvera certainement un détail suffisant. L'abrégé que nous plaçons ici n'est que pour rappeler de gros en gros à la mémoire les parties qui servent à la génération.

Il s'agit à présent d'examiner les usages de ces parties, d'exposer les divers systêmes que l'on a fabriqués pour expliquer le mystere de la génération. Nous parlerons donc 1°. de la semence & de ses effets, 2°. de la conception, 3°. de la nutrition du nouvel être, & de son accroissement dans la matrice, 4°. de l'accouchement qui doit lui donner le jour. 5°. Nous terminerons cet article par quelques réflexions sur les maladies vénériennes.

S. I.

De la semence.

La semence, comme toutes les autres humeurs de notre corps, est contenue dans le sang dont elle fait partie. Elle

a, comme les autres fluides, des organes qui doivent la séparer du sang, en refusant cette sécrétion aux autres humeurs du corps, à qui l'Auteur de la nature a désigné des corps propres à en faire la sécrétion. Les arteres spermaticques, c'est-à-dire, les arteres qui portent le sang au testicule, viennent immédiatement de la partie antérieure de l'aorte, un peu au-dessous des arteres émulgentes. En descendant elles parcourent un certain trajet en accompagnant les veines spermaticques, avec lesquelles elles se trouvent unies par le tissu cellulaire. Vers l'anneau des muscles obliques externes de l'abdomen, elles rencontrent les nerfs des testicules & les conduits déférens qui en reviennent : elles s'unissent avec eux par le moyen de la tunique vaginale, & forment le cordon, qu'on nomme *cordon des vaisseaux spermaticques*. Près du testicule les arteres se divisent en plusieurs petits rameaux, dont les uns se distribuent au testicule, & les autres se rendent à l'épididyme, qui lui-même est une continuation ou un prolongement du testicule. Les veines spermaticques, en revenant du testicule, chargées du sang superflu, se divisent en un grand nombre de petits rameaux qui se réunissent ensuite en plusieurs branches, dont l'entrelacement forme à-peu-près un corps pyramidal, qu'on nomme *pampiniforme*. Le tronc de la veine-cave inférieure reçoit ordinairement la veine spermatique droite au-dessous de l'émulgente, & la veine émulgente gauche reçoit la veine spermatique gauche.

Le sang étant porté par les arteres dans le testicule, trouve dans sa substance un nombre prodigieux de petits vaisseaux repliés sur eux-mêmes & ramassés en paquets. Ces vaisseaux très-déliés & très-longs peuvent prendre du sang les parties les plus fines, les plus subtiles, les plus spiritueuses ; & comme il faut un tems assez long pour parcourir cette multiplicité étonnante de circonvolutions des petits vaisseaux, il y a tout lieu de croire que la semence séparée peut par ce long trajet se perfectionner en partie : je dis en partie, parce que, sortie du testicule & de l'épididyme qui lui est continu, elle gagne le canal déférent, qui va la déposer dans les vésicules séminales ; & c'est dans ce réservoir, dans ce dépôt qu'elle séjourne, & reçoit toutes les qualités qui peuvent la rendre véritablement prolifique. C'est même

dans cet endroit seul où l'on jugeroit mieux de la couleur & de la nature de la semence , parce que , quoique dans sa sortie de la verge nous la voyions sous une couleur blancheâtre , gluante & épaisse , nous ne sommes point en droit de la regarder comme telle dans sa nature. L'humeur que fournit la prostate se mêle toujours à la semence , & lui sert de véhicule. Ainsi , tout ce que donne une éjaculation n'est point pure semence , mais on peut donner ce nom à la matiere contenue dans les vésicules séminales.

Ce n'est qu'à l'âge de puberté , c'est-à-dire , aux environs de douze ou quatorze ans , dans certains Sujets plutôt , dans d'autres plus tard , que l'action de la matiere prolifique se fait sentir dans nous , & y produit des changemens bien remarquables. Les poils aux parties génitales commencent à paroître , & l'on sent un je ne sçai quoi qui nous anime , qui nous porte & nous excite : nos idées , notre imagination deviennent plus fortes , plus vives , & la mémoire semble être plus heureuse. La voix devenue grave , peut descendre à deux octaves. Lorsque quelque maladie établit la nécessité d'amputer les testicules d'un homme robuste , & qu'on en vient à l'opération , sans attaquer le reste du corps , l'homme éprouve des effets singuliers : la barbe tombe , la voix change , elle devient féminine , les affections de l'ame deviennent bien différentes. Il est certain que l'opération de la castration empêche la semence de refluer dans le sang , ainsi qu'elle a coutume de le faire dans l'état naturel ; il est donc aisé d'expliquer par-là les changemens dont nous parlons.

Comme à l'âge de puberté il paroît une forêt de poils , on pourroit conclure qu'une personne sera plus portée aux plaisirs de vénus , lorsqu'elle aura plus de poils , si l'expérience ne le démentoit quelquefois.

La semence bien formée & perfectionnée , en séjourant dans les vésicules , a la liberté , à ce qu'on prétend communément , de repasser en partie dans la masse du sang par des vaisseaux fins & déliés qui se rendent aux vésicules : c'est en circulant avec le sang , en arrosant toutes nos parties , qu'elle opère tous ces changemens ; en observant cependant des mesures & des bornes plus ou moins étendues , selon la diversité des tempéramens. C'est même cette diversité

qui peut concourir à nous rendre plus ou moins sensibles au plaisir de vœux ; & j'oserai dire en passant qu'un tempérament sur lequel la matiere prolifique a plus d'empire , doit avant d'embrasser un état de vie , se bien examiner : car souvent nous entrons par caprice dans un chemin qui ne nous est point favorable ; souvent le hazard , un vil intérêt , un usage pervers , sont seuls consultés pour le choix qu'on doit faire. Plus souvent encore (je le dis à la honte de ces peres barbares qui renoncent à toute humanité pour captiver la liberté de leurs propres enfans) plus souvent une force étrangere , condamnée par le ciel & la nature , vient décider de notre état , comme si ce choix qui se fait pour nous-mêmes , pouvoit aisément se faire sans nous ; tristes victimes de l'ambition de nos parens , nous sommes par le choix d'un pere ce que nous n'aurions jamais été , si on avoit été sensible aux murmures de notre cœur.

Aussi voit-on quelquefois dans la vie des hommes des désordres dont la cause , qui paroît cachée , subsiste depuis long-tems dans le choix d'un état trop peu réfléchi ou forcé. J'ai vu trop souvent dans le cloître des victimes infortunées , dont la maladie continuelle étoit de pleurer sur cet odieux sacrifice démenti par le cœur , & arraché de leur bouche par une violence cachée.

Cette chere solitude qui offre tant de charmes à l'ame , qui sans force & sans gêne fuit le monde trompeur pour mettre toute son étude à conserver en liberté l'innocence qu'elle aime ; cette solitude devient pour un cœur forcé l'écho secret , mais fidele des plaintes perpétuelles dont la nature affranchit rarement.

L'âge de la puberté est sans contredit le printems de la nature , le temps où l'on sent s'accroître chaque jour la force du corps & la sensibilité au plaisir. C'est alors principalement que les tempéramens se développent , plutôt ou plus tard selon les divers sujets , & c'est alors qu'il faut commencer à s'examiner , chercher à se connoître sans précipitation , & pendant bien long-tems. On n'a jamais trop tardé lorsqu'on a bien réussi , & je suis très-porté à croire que depuis quatorze jusqu'à vingt-cinq ans , on devroit s'occuper de ce choix , & ne prononcer que tard.

C'est à l'âge de puberté que nous commençons à nous

appercevoir que nous sommes capables de perpétuer l'espèce humaine. Nous en recevons quelque signe de l'érection qui se manifeste. Mais ne nous imaginons pas que la cause de l'érection soit dûe à des charmes sortis de la main des hommes. Laissons ces radoterie extravagantes à ces fameux noueurs d'éguillette, qu'un vil intérêt occupe à séduire le peuple trop crédule ; pensons, pour trouver une explication physique & mécanique de ce phénomène, que le sang porté par les arteres dans la substance de la verge, en gonfle les corps caverneux, parce que les veines n'ont pas la liberté d'en débarrasser aussi-tôt le membre viril, qui se trouve lui-même surchargé d'une affluence considérable d'esprits animaux que l'idée du plaisir a portés vers cette partie. La verge en érection appuie par sa partie antérieure vers les os *pubis*, qui compriment la veine & lui empêchent de se débarrasser d'une aussi grande quantité de sang que les arteres en apportent. Ce sang superflu se loge dans les petites cellules de la substance spongieuse de la verge, & augmente son volume. D'ailleurs les esprits animaux agissent sur les muscles érecteurs de la verge, ceux-ci agissent à leur tour sur la partie, au mouvement de laquelle l'Auteur de la nature les a destinés. Ces esprits peuvent aussi se porter par les nerfs dans la substance du membre, soit que l'acte de la volonté les y dirige, soit que d'eux-mêmes ils suivent la route frayée depuis long-tems, & qu'ils aillent se répandre dans la verge : lorsque l'érection a duré quelque tems, il arrive souvent que la semence sort des vésicules, traverse la prostate, où elle se mêle avec l'humeur de cette glande pour continuer sa route dans le canal de l'urethre. Les muscles accélérateurs agissent alors avec force, & tendent à expulser cette matiere spiritueuse qui produit dans tout le corps cet éréthisme, ce mouvement convulsif dans les organes que Dieu nous a donnés pour nous porter à perpétuer notre espèce. Mais cette volupté ne dure qu'un instant, & ne nous laisse souvent que le regret de l'avoir goûtée. Le sommeil, cet état frere de la mort, où nous semblons insensibles à tout, n'est point exempt des évacuations de semence : les vésicules séminales, trop remplies de matiere prolifique, cherchent alors à s'en décharger pour faire place à d'autre. La semence prend alors naturellement le conduit qui doit lui donner issue ; dans son

passage elle fournit des esprits qui peuvent rendre les parties , & elle se porte au-dehors. Ainsi cet effet n'arrive que par une cause purement mécanique , par une plénitude des vésicules séminales , & ne doit point alarmer une ame Chrétienne , qui pendant le jour n'a point cherché à s'exciter , ni à s'arrêter avec plaisir aux idées sensuelles , & qui à son réveil , renonce de bon cœur à ce plaisir , à ces douceurs , qu'une semence bien perfectionnée lui procure en dormant , & à ces songes voluptueux qui arrivant très-souvent à quiconque est sujet à faire des évacuations nocturnes. Qui sçait même si ces écoulemens ne sont pas des moyens ménagés par l'Auteur de la nature , pour que la semence ne s'accumule pas en trop grande quantité , & pour nous exempter par-là de plusieurs maladies fâcheuses dont on a même des exemples ?

Si j'avois des bornes moins étroites , je pourrois placer ici les ravages que produit l'éjaculation trop fréquente ; je ferois voir que pour ce plaisir l'homme a moins de raison que la bête la plus sauvage , parce qu'il ne sçait , disons mieux , parce qu'il ne veut garder aucune borne. Foiblesse de corps , foiblesse d'esprit , perte de mémoire , perte qui augmente toujours dans les jeunes gens , à mesure qu'ils font plus de progrès dans les passions : tout concourroit ici à prouver combien la perte de notre matiere prolifique devient pernicieuse lorsque le feu de l'âge nous porte à des excès : la pratique m'a fourni l'occasion d'observer qu'un jeune homme avoit , par un usage trop fréquent des plaisirs de vénus , rendu enfin sa verge hors d'état de se mettre en érection. Il falloit cependant consentir au nœud conjugal dans un tems fixé par le pere qui le faisoit son héritier. Il eut recours à moi , & à la faveur de l'ambroisie , de quelques gouttes d'essence d'ambre gris , mises dans une certaine quantité de vin , & par l'usage de quelques autres corroboratifs , je vins à bout de rétablir ses forces perdues , & de mettre la verge en état d'érection. Je ne finirois jamais , si j'entreprendois de faire l'histoire de semblables misères. Laissons ces détails à ceux qui ont des volumes à faire sur cette matiere , & contentons-nous de renvoyer le Lecteur à son propre témoignage intérieur. Qu'il lise sa propre histoire , ou celle de ses infirmités , qu'il les suive pas-à-pas dans leur origine ,

il reconnoîtra que la véritable cause est dans la perte de l'esprit séminal.

Le membre viril , une fois mis en érection , a la tension , la roideur convenable pour être introduit dans le vagin , & recevoir dans cette étroite prison les frottemens qui doivent faire partir la semence. Cette liqueur prolifique de l'homme se mêle-t-elle avec une véritable semence de la femme , pour que de ce mélange il en résulte un individu , un corps organique , semblable à celui qui le produit ? ou bien cette semence contient-elle des animalcules , des homoncules , qui s'allant loger dans un des œufs de la femme , trouvent dans ces logetes une substance propre à leur nourriture & à leur accroissement ? c'est ce qu'il faut examiner.

§. II.

De la conception.

Plusieurs ont pensé , & quelques-uns pensent encore , que l'humeur qu'un plaisir voluptueux fait répandre aux femmes , en exprimant les glandes dont les orifices répondent dans la matrice & le vagin , est une véritable semence également prolifique , & semblable à celle de l'homme. On conclut de-là que le mélange des semences de l'un & l'autre sexe dans le coït ou copulation , est bien suffisant pour nous former. Hyppocrate a cru que le concours & le mélange des deux semences étoit absolument nécessaire à la formation du fœtus. Il se fondeoit sur les raisons suivantes. 1°. La femme rend de la semence comme l'homme. 2°. Elle ressent le même plaisir. 3°. La tendresse pour les enfans est égale des deux côtés. 4°. Les enfans ressembloit non-seulement au pere , mais aussi à la mere par la figure & le caractère. Ce système a duré plusieurs siècles sans le moindre obstacle. Tous les Physiciens , pendant un si long intervalle , l'ont adopté , mais dans les derniers tems quelques Physiologistes se sont élevés contre. M. Petit , célèbre Médecin de Paris , dans ses démonstrations publiques , paroît favoriser le système d'Hyppocrate. D'autres ont cru que les ovaires étoient le réservoir de la semence de la femme , & que des conduits en favorisoient l'écoulement ou l'éjaculation dans la matrice ,

pour s'y rencontrer avec la matiere prolifique éjaculée par le membre viril. Mais 1°. l'Anatomie la plus scrupuleuse ne nous offre pas ces conduits , qui des vésicules communiquent à la matrice ; & si l'on prétend , pour trouver un subterfuge , que la trompe embrasse une partie de l'ovaire & emporte l'humeur dans la matrice , on revient au système qui admet l'œuf , que la semence masculine vient féconder.

2°. J'ai de la peine à me persuader que cette matiere blanchâtre qu'une femme répand , soit à la vue d'un objet qui la flatte , soit par quelque autre cause , ait absolument la même nature & la même qualité que la semence masculine ; car si cela étoit , elle devoit , une fois parvenue dans la matrice , former un corps organisé ; ce qui pourtant n'arrive pas , quoique l'uterus soit la loge naturelle du nouvel être. D'ailleurs , si c'est une vraie semence , une humeur aussi active , aussi subtile que celle de l'homme , elle devoit produire les mêmes effets , & sa perte devoit affoiblir la femme , ainsi qu'elle énerve un homme. Or nous ne voyons pas qu'une femme soit plus foible , du moins sensiblement , en perdant dans un coït souvent répété une grande quantité de cette prétendue semence , au lieu qu'un jeune homme creuse son tombeau à mesure qu'il se livre aux excès de sa passion.

Nous croyons donc que la femme n'a point de semence particuliere , & que cette humeur , qu'on a qualifiée de *semence* , n'est qu'une liqueur destinée par l'Auteur de la nature à lubrifier ou humecter l'intérieur des parties génitales , qui sans cette sage précaution , auroient été bientôt détruites par le frottement. Peut-être aussi la sortie de cette liqueur est-elle la cause de ces mouvemens spasmodiques , de ces sentimens intérieurs qu'éprouve une femme dans la copulation.

Nous ne regarderons pas non plus les regles (cet écoulement périodique dont nous allons parler) comme une espece de semence , ni même comme une chose absolument nécessaire pour la fécondation. Cet écoulement arrive tous les mois pour l'ordinaire aux filles ; quelquefois elles sont réglées tous les quinze jours , & c'est ordinairement à l'âge de douze ou quatorze ans qu'elles commencent à s'en apercevoir , quoique l'on puisse l'être à dix , ou même huit ,

selon la diversité des tempéramens. S'il y en a de précoces & il s'en trouve de tardives , & j'en ai vu qui , à l'âge de dix-huit ans , n'étoient pas encore réglées ; d'autres passent leur vie sans avoir l'épreuve de cette incommodité. *Voyez un long détail au mot REGLE.*

L'âge auquel cet écoulement cesse , est celui depuis quarante jusqu'à soixante ans , & cela varie selon le climat , le genre de vie & le tempérament. On a pensé que le sang qui coule pendant le tems des regles , est un sang corrompu par son séjour & par son mélange avec d'autres humeurs ; mais comme il est fourni par la matrice ou par son orifice , il n'a certainement contracté aucune mauvaise qualité.

Pour donner une explication Physique de ce phénomène périodique , ne nous imaginons pas , comme quelques-uns , que l'influence de la Lune y a beaucoup de part , parce qu'elle emploie environ un mois pour sa course autour de la terre ; ni que la matrice a un ferment particulier & naturel propre à former cette humeur. Pensons que le corps de la femme ayant acquis un certain degré d'accroissement , qui fait surabonder la matiere de la nutrition , il arrive une pléthore , une plénitude générale. Les humeurs abondant d'autant plus dans l'habitude du corps , qu'elles sont moins employées à la nutrition , se portent vers l'uterus en grande quantité , parce qu'il reçoit un nombre prodigieux de petites arteres : ces vaisseaux tortillés & repliés sur le viscere se remplissent de sang , qui sort par les orifices qui aboutissent à la matrice. Une fois sorti , il laisse les vaisseaux en partie vuides , ou du moins assez désemplis pour que les petits orifices n'étant plus forcés , se referment aisément , jusqu'à ce qu'une nouvelle cause revienne les forcer. Or cette nouvelle cause sera le sang , qui redevenu surabondant dans toute l'habitude du corps , se portera dans le viscere , pour en remplir de nouveau les vaisseaux. Il faut un tems pour que tout cela s'opère , & ce tems est d'environ un mois , du moins pour la plupart des sujets.

Ce qui prouve que la pléthore , ou surabondance d'humeurs , est ici la cause du phénomène que nous expliquons , c'est que toute autre évacuation équivalente suffit pour diminuer ou même supprimer totalement l'écoulement périodique des femmes. L'expérience m'a prouvé qu'un cautere
long-tems

long-tems entretenu , un ulcere qui suppure long-tems , &c. produisent des changemens notables aux mois du sexe. On a vu une femme qui , au tems de ses menstrues , prenoit une sueur de sang par les doigts , & cette évacuation lui tenoit lieu de regles. D'autres personnes ont des hémorrhagies par le nez , & d'autres par d'autres voies. La nature sçait souvent employer des moyens différens pour parvenir à son même but. Le tems que dure l'écoulement est de deux ou trois jours , quelquefois cinq , six ou huit ; il y a là beaucoup de variation. J'ai vu une dame qui à peine teignoit en rouge son linge dans le temps de ses regles , tandis que d'autres perdent considérablement.

Au mot Regle , nous donnons les autres systêmes qu'on a fait sur la cause de cette évacuation périodique ; & le Lecteur pourra y voir ce que quelques Physiologistes ont avancé contre l'opinion de la pléthore.

Il est aisé de se persuader que les regles ne sont pas une condition nécessaire à la conception , parce que la pratique prouve à tout Médecin qu'elle s'opère quelquefois très-bien , même dans les sujets qui ne sont jamais réglés. Ainsi de ce qu'une fille n'a pas ses mois , on n'est pas absolument en droit de la croire stérile. Les mois servent principalement à la nutrition de l'enfant , & comme la matrice reçoit par ses vaisseaux une assez grande quantité de sang dans un sujet bien constitué , la nourriture du fœtus deviendra suffisante.

Mais comment cet œuf de la femme reçoit-il dans l'acte vénérien le mouvement qui le féconde ? Contient-il l'animal en abrégé , ou bien n'est-ce qu'une liqueur qui porte quelque légère trace de parties inorganiques ?

On a prétendu qu'un seul œuf de la femme contient en abrégé le corps organisé de l'animal qu'elle doit produire ; & que ce corps organisé renferme non-seulement son semblable , mais encore une infinité de semblables ; en sorte que selon cette hypothèse , Eve contenoit dans ses œufs , non-seulement tous les hommes qui ont paru , & paroîtront jusqu'à la fin du monde , mais encore tous ceux qui ont pu & qui pourroient paroître. Il n'y a même pas une fille de qui on ne puisse dire la même chose ; ce qui certainement offre l'idée d'un infini créé ; que dis-je ? d'une infinité d'infinis créés , actuellement existans. Or l'infini créé répu-

gne , & je ne croirai jamais qu'un seul œuf renferme tant d'infinis ; car depuis la création du monde jusqu'à présent , il faudroit que la première femme , en comparaison de ses successeurs qu'elle renfermoit , fût presque infiniment plus grande.

Le système de ceux qui prétendent que la semence d'Adam renfermoit de petits animaux spermatiques , qui eux mêmes contenoient leurs semblables jusqu'à l'infini , offre la même difficulté que nous venons d'exposer , & quoique les célèbres Hartsoeker , Louvenoeck , armés de leurs fameux microscopes , aient assuré avoir apperçu des milliers d'animalcules dans une petite portion de matiere séminale , placée sur la pointe d'une aiguille très-fine ; nous penserons sans leur faire tort qu'eux seuls ont eu l'avantage de voir , quoique vieux , sans lunettes , ce que des yeux bien constitués pouvoient à peine appercevoir à la faveur des meilleurs microscopes. Peut-être leur esprit prévenu découvroit-il distinctement tout ce qui pouvoit étayer leur système ?

Quoi qu'il en soit , en expliquant la génération selon ce dernier système , on dit que l'animal vivant contenu dans la semence dardée sur l'œuf de la femme , se loge dans cet œuf , le détache , le conduit dans la matrice par la trompe : c'est-là qu'en se nourrissant il acquiert les différens degrés d'accroissement.

Pour flatter la curiosité du Lecteur , il conviendra de placer ici ce qui s'est dit à-peu-près au sujet de ces animaux spermatiques.

La somme des observations de Louvenoeck a été que le sang , le serum , l'urine , la liqueur des ventricules du cerveau , les liquides de l'artere & de la veine-spermatique ne contenoient aucun de ces petits insectes , mais qu'il y en avoit dans le liquide des intestins cellulux du testicule , dans le conduit higmorien , dans tout le testicule , dans tout l'épididyme , dans tout le canal déférent , dans les vésicules féminales & dans la semence enfin expulsée par le coït de l'homme & des animaux. On ne sçait pas ce qui a fait naître ces animalcules , ni pourquoi les alimens en fourniroient là plutôt qu'ailleurs.

Les partisans de ces animalcules peuvent tenir ce langage.
 . . . Prenez un peu de sperme délayé dans de l'eau tiède ,

mettez-le sur un petit morceau de tuile , & sous le plus petit microscope qui ait le plus proche foyer, alors vous verrez ces animaux vivans se mouvoir comme des anguilles oblongues , ayant la tête un peu grosse , & nageant dans une liqueur qui n'en contient point ; de sorte que la semence est composée de deux parties : 1°. d'animaux qui survivent assez long-tems à leur sujet : 2°. d'une humeur douce , visqueuse , qui se meut à peine.

Dans cette hypothese , la liqueur des prostates ne contient pas d'animalcules , ni le sperme des femmes , ni le liquide des ovaires. La principale utilité du testicule consiste donc dans la génération de ces insectes , quoique la bonne semence ne se trouve guere lorsque les prostates sont rongées. Il faut maintenant sçavoir si ces animalcules sont seuls la fécondité par leur évolution ou développement. Il est certain que les testicules étant coupés , aucun mâle ne peut engendrer , si ce n'est pour un coït ou deux après la castration , parce qu'en ce cas on conçoit qu'il peut rester quelque matiere prolifique dans les vésicules séminales : après quoi nulle fécondité.

Qu'on emporte les testicules & les vésicules séminales d'un coq , qu'on les ouvre , & qu'on expose le sperme qu'on tire au microscope , il paroîtra plein d'animalcules aux yeux des partisans de Louvenœk.

Quand des poules ont été séparées pendant quelque tems de tous les cocqs , ouvrez l'œuf , vous ne trouverez aucun signe de fécondité dans ses deux membranes , ni dans le blanc ; mais au centre du jaune (ce placenta , au-travers duquel se prépare le suc nourricier , selon l'observation de Duverney) , vers l'angle obtus de l'œuf , est un petit sac plein d'une liqueur colligative , ou d'une petite goutte d'humeur très-sapide : c'est l'uterus ou l'amnios du poulet ; & dans cette membrane , le blanc d'œuf tous les jours changé , atténué , se consume enfin. Regardez au microscope attentivement ce petit sac entier & nullement blessé , vous verrez au-dedans quelque chose de confus , & comme un point brun. Que la poule couve son œuf , il se putréfiera , lui & le petit sac ; tout ce qui y est contenu disparaîtra , & la coque sera enfin vuide ou pleine d'air. Mais il n'en est pas ainsi de l'œuf fécondé par le coq. La poule n'a

reçu que le sperme du cocq avec les animalcules qu'on lui suppose. Cependant qu'elle couve cet œuf, & qu'après une heure ou deux d'incubation on l'ouvre, on voit avec une bonne loupe dans le petit sac, comme une espece de petite moëlle épiniere. Après quatre heures d'incubation, cette même partie est plus sensiblement oblongue ; après six heures elle est encore plus manifeste, & cela de plus en plus, jusqu'au vingtième jour, qu'on voit le poulet vivant dans l'œuf & dans le petit sac colliquamenteux. On dit là-dessus que ce qui se métamorphose en poulet, a donc été quelque chose d'homogene, d'oblong, un rudiment semblable a un ver qui s'est changé en un animal parfait par le seul développement. La moëlle épiniere seule ressemble à un petit ver, dans l'homme comme dans le poulet.

Louvenoeck a voulu pousser trop loin sa découverte des animalcules de la semence ; car non - seulement il a prétendu qu'ils étoient les rudimens du genre humain, qu'ils entroient dans l'œuf par un point qu'il avoit vu dans l'œuf du ver à soie, qu'ils se nourrissoient de cet œuf, déposoient leur queue, changeoient leur épiderme, en conservant cependant leur peau qui formoit ensuite les membranes du placenta ; mais il a ajouté plusieurs choses dures & incroyables : que ces animaux étoient hermaphrodites ; qu'ils avoient auprès de la queue une diversité notable ; qu'ils accouchoient, se reproduisoient ; qu'il y en avoit qui n'étoient pas encore formés, & n'avoient pas leur grandeur ordinaire ; qu'ils prenoient vie les uns après les autres ; que les ovaires étoient des parties de cette importance, & faites, comme dit Athenée, à l'imitation des testicules ; ce qu'il répète en plusieurs endroits, ne se souvenant pas de l'avoir déjà dit & redit.

Ensuite Hartsoeker a dit que l'homme, couvert d'une voile membraneux, étoit caché dans le ver ; qu'il étoit tout entier dans la tête du ver, & que la queue répondoit au nombril, & s'insinuoit dans une petite cicatrice qui est une cellule qui ne contient qu'un seul ver ; qu'il s'unit avec l'œuf, comme s'uniroient deux hommes écorchés, par l'extrémité de sa queue, c'est-à-dire, par l'ombilic ; que chaque œuf & cet orifice se formoient sur le champ ; que l'animalcule se nourrissoit du suc gélatineux de l'œuf qui lui

servoit de placenta. Ces visions ont été presque toutes reçues par Andry. Il a ajouté une volonté aussi imaginaire pour empêcher le retour du ver entré dans l'œuf : de plus il a prétendu que ce ver pouvoit vivre plusieurs semaines (ce qui peut servir à expliquer les grossesses tardives des veuves), & qu'il jettoit sa queue, comme les grenouilles.

Dalempazius a ajouté que ces vermisseaux avoient réellement la figure de petits hommes, telle que Hartsoëker l'avoit fait peindre seulement par conjecture ; & que le ver, dépouillé par hasard de sa cuticule, n'étoit qu'un petit homme nud qui avoit ôté sa chemise : ce que Louvenoeck même n'a pu s'empêcher de trouver extravagant.

Enfin Hoffmann a proposé, & ensuite révoqué en doute depuis long-tems, des globules transparens dans la semence, dont chacun seroit comme l'auberge de deux vers. Tant de choses peu fondées ont ridiculisé la nouvelle découverte. Voici les raisons qu'on a apportées pour la combattre.

Lister, dans son Traité des humeurs, objecte, 1°. qu'il est contre l'analogie de la nature, que les rudimens des animaux soient si mobiles. Vallisnieri ajoute que le fœtus, déjà visible, n'a pas la même agilité à beaucoup près.

2°. Qu'il n'appartient qu'à un monstre de produire deux fois.

3°. Camerarius fait mention des petits vers de puce, animalcule dans lequel les testicules mêmes ne sont pas faciles à voir.

4°. Vallisnieri, Bourguet, Verheyen, Blair, Lyonnet, presque tous objectent avec Camerarius que dans une si prodigieuse quantité d'animalcules, la nature auroit à se reprocher trop de prodigalité ; & que de-là il s'ensuivroit que plusieurs œufs, & non un seul, devroient être à la fois fécondés.

5°. Que le ver n'a point en petit la structure de l'homme fait, & qu'on ne dit pas comment & quand la nouvelle fabrique s'introduit.

6°. Vallisnieri répète l'objection que s'étoit faite Louvenoeck, qui est, que tous les vers ont la même grandeur, & cependant produisent tant d'animaux d'une taille d'une masse différente.

7°. Vallisnieri, Blair prétendent que l'animalcule n'a jamais été trouvé dans l'œuf.

8°. Vallisnieri ajoute encore beaucoup de difficultés ; il appuie fort sur l'objection tirée des parties propres au ver, & des muscles nécessaires pour remuer, par exemple, une longue queue. Il dit que ces parties ne doivent pas être tout-à-coup déposées, & qu'il ne paroît aucun état dans lequel le ver se dépouille, puisqu'on n'a jamais vu aucun changement dans le ver féminal, & que cependant jamais aucun insecte n'a passé de l'état d'œuf, ou de ver, n'animal parfait, sans parcourir ces degrés.

9°. Il objecte avec Heister & Schroder, que l'on trouve des animaux de cette espèce dans presque toutes les liqueurs, & qu'il en a vu lui-même dans le sang de bœufs infectés.

Hoffmann prétend en avoir vu dans le sang le plus sain.

Vallisnieri ajoute que ces vers étoient depuis long-tems dans ce liquide, mais qu'ils se sont augmentés par les maladies ; que les vers des dents ressembloient à ceux de la semence, & sont seulement plus languissans.

D. Bono prétend avoir vu des petits vers dans la liqueur des prostates des femmes, & n'en a trouvé aucun dans le cocq & autres animaux.

10°. On objecte que Malpighi a vu quelques molécules semblables au commencement de l'animal dans l'œuf point encore fécondé ; que cela est confirmé par Nigrisoli, par Vallisnieri ; que Cornelius Consentinus y a vu les rudimens du poulet, quoique fort confus, selon Bohn, & qui par un développement continuel formoient le poulet ; qu'Oligier, Jacobeus & Paturol ont vu un animalcule, l'un dans les œufs noirs des grenouilles, & l'autre dans des œufs de cantharides que le mâle n'avoit point arrosés. Brendel avance hardiment ce paradoxe, qu'il a vu les rudimens du fœtus dans un œuf sorti d'une pucelle. Bianchi fait mention, d'après un autre Auteur, des mêmes apparences vues dans un œuf avant la conception. Il y a une observation semblable sur l'œuf d'un perroquet, hist. de l'Acad. 1726, observ. 21 ; sur l'œuf d'un autre animal, dans le Traité de la génération de Harvey. Et enfin Goney dit pareille chose d'un œuf de femme, déposé par irritation.

11°. Blairius objecte les animaux mâles , la mule & le joumar des Turcs.

Maître Jan fait d'autres objections : que l'embryon a le ventre ouvert dans l'hypothèse des petits vers ; qu'un tel animalcule est trop petit pour pouvoir changer une masse aussi énorme par rapport à lui que celle de l'œuf ; que la source des vers devoit se tarir , à force de perdre sa semence.

Voilà , dit M. Delametrie , ce qu'on a objecté de plus solide , & ce qui cependant n'est pas capable de nous faire quitter l'opinion de M. Boërrhaave. En effet , continue-t-il , le ver à soie est fort mobile ; & le fœtus , affermi par l'ombilic dans l'œuf , doit nécessairement être plus tranquille. Il n'y a cependant pas d'expérience qui prouve qu'il le soit absolument ; mais le point vivant ne découvre aucune inertie , & l'homme âgé de peu de semaines , se meut évidemment ; on distingue promptement dans le poulet les yeux & les lobes du cerveau. 2°. Rien ne peut détruire l'existence des vers de l'homme & des quadrupèdes , vus par tous ceux qui ont voulu voir. 3°. Bergerus repart que la matrice est un creux immense pour de si petits vers , & que parmi une si grande multitude , un seul atteint le but de la nature. Mais l'intérieur n'est pas si immense qu'il ne puisse être parcouru en quarante minutes dans le chien , & en seize dans la femme ; & , suivant les observations de Ruysch , la semence entre dans les trompes mêmes , & de-là n'a pas loin pour aller se rendre à l'ovaire.

Mais pourquoi (c'est toujours le même Auteur qui parle) le mâle ne féconde-t-il qu'un seul œuf à la fois ? C'est qu'il n'y en a qu'un de mûr , & qui soit en état de recevoir cette fécondité. Cela est confirmé par la vue ; car ils ne sont pas tous de la même grosseur , & ordinairement dans la femme on en voit un seul éminent , prêt à tomber , & qui ne tient presque qu'à un fil. Pourquoi n'y a-t-il qu'un seul ver qui entre dans ce fruit mûr , car l'espace que l'œuf a quitté , est assez grand pour en contenir un grand nombre ? C'est ce que Boërrhaave , Graaf , & leurs sectateurs ont fort bien remarqué. Et Vallisnieri a tort de prétendre que l'œuf est invisible , & ne peut contenir qu'un seul ver. J'aimerois mieux ne rien dire que de répondre aussi mal , d'autant plus que la structure des œufs de la femme n'est point

encore assez connue. Et je veux qu'un grand nombre d'animalcules se campent dans l'œuf : celui-là seul peut-être prendra racine , & vigueur , & croissance , dont l'ombilic invisible se présente à l'œuf , c'est-à-dire , à ses filets invisibles , flottans en-dedans , & propres à former un cordon.

Rien ne répugne qu'il n'y ait pas plus de trois de ces filamens dans l'œuf , & que les arteres du ver séminal répondent aux veines de l'œuf , & les veines aux arteres.

Si on en croit l'analogie du poulet , la queue de l'animalcule est l'épine du dos ; les membres y sont invisibles , ou cachés , comme dans l'œuf de poule couvé.

Les œufs de tous les animaux sont presque de la même grosseur , & dans les graines des plantes on ne trouve aucune proportion à leur stature. On n'en trouve encore aucune dans les animaux naissans , dans le fœtus de l'éléphant , du crocodile , &c.

Il est fort rare de voir , si jamais on l'a vu , un œuf récemment fécondé ; & il n'a été vu que long-tems après la mort , selon Vallisnieri.

Il ne faut pas chercher d'analogie entre le ver séminal & le cul de la mouche , qui est déjà un œuf fécondé par le sperme du mâle.

Bergerus & Andry remarquent fort bien que les vers de la bile , du sang , paroissent dans l'état de corruption & dans les maladies qui font périr les vers séminaux , & que par conséquent ils sont fort différens les uns des autres. Les bons Observateurs n'ont jamais vu de ver dans le sang ; ils ont au contraire découvert la fraude des Charlatans qui faisoient croire au public que le sang en étoit rempli.

La liqueur des prostates des femmes peut fort bien avoir reçu quelque partie du sperme viril , & en pareille matiere on ne doit pas compter ni exiger qu'une femme soit de bonne foi.

Il n'est pas certain que la moëlle de l'épine se trouve avant l'incubation ; on ne la voit pas au centre de l'œuf , s'il n'est fécondé.

Enfin je ne réponds pas aux objections de Maître Jan ; elles sont si foibles qu'elles tombent d'elles-mêmes.

Examinez les grenouilles en plein midi au beau jour du printemps , vous les verrez occupées au grand œuvre de la

génération. Un mucilage indissoluble flotte sur les eaux ; il est formé , non par le sperme , mais par les œufs des grenouilles. On y observe une infinité de petits points noirs. Mettez un peu de ce mucilage sur un morceau de verre , exposez-le au soleil , & prenez votre microscope : vous conviendrez que chaque point noir est un œuf , dans lequel il y a une espèce de petite anguille oblongue , qui n'a encore aucune partie formée ; mais bientôt sortiront les membres , d'abord postérieurs , ensuite antérieurs : après cela on voit s'allonger une queue , & dans peu de jours c'est un animal quadrupede ; tant il est vrai que tout animal n'est qu'un poisson dans son origine : ce qui est vrai des vers & des papillons. D'où il paroît que c'est le mâle qui produit , & la femelle qui reçoit & nourrit le fœtus. Cela est vrai des poules mêmes. La coque de l'œuf a des pores , au travers desquels s'insinuent quelques vapeurs de la mere , qui augmentent tellement l'embryon , que le poulet formé pèse plus que tout l'œuf dont il est formé , selon l'expérience de Bellini. Mais pourquoi les petits vers ne croissent-ils pas au-dedans des mâles ? Ceux qui font d'aussi folles demandes , supposent que la nature nous est connue. Je les prie à mon tour de me dire pourquoi l'hyver ne fait pas périr les œufs des chenilles. Dans toute la nature, les semences ne mûrissent qu'en certain tems , & le fœtus n'est qu'un fruit. Dans les plantes , la graine tombe à l'approche de l'hyver. Cachée dans le sein de la terre durant quelque mois , elle reproduit l'année suivante.

Voilà ce que M. Delametrie dit sur les animalcules ; mais cette hypothèse ne nous paroîtra jamais satisfaisante , quoiqu'embrassée par de grands hommes. L'incertitude sur l'existence de ces animalcules , ainsi que sur leur nature , incertitude qui paroît par la différence des descriptions que les Observateurs mêmes en donnent , l'ignorance où l'on est sur leur origine & sur la maniere dont ils vivent , &c. sont des raisons bien plausibles pour nier leur existence. Ces animaux se forment-ils dans nous , & quel principe primitif désignera-t-on pour cela ? Sont-ils existans dans le monde , & entrent-ils avec l'air ou les alimens dans les parties qui nous composent ? Mais pourquoi dans ce cas ne vont-ils pas tout de suite se loger dans des œufs de toutes

les femmes , & produire un grand nombre de conceptions virginales ? D'ailleurs ont-ils seuls la prérogative de vivre depuis la création du monde ? Et si l'on dit qu'ils se reproduisent pour ensuite périr , comment expliquer cette génération entre eux ? Enfin les suppose-t-on immortels & fixés a un certain nombre ? Mais ne s'ensuivra-t-il pas alors que les hommes seroient fixés à la consommation du nombre de ces animalcules ? ce qui répugne.

Passons au système de M. de Buffon , système ingénieux & qui découvre dans son Auteur un grand fond de lumière. Nous verrons avec quelle solidité il est combattu par M. Haller.

Il y a , dit M. de Buffon , dans la nature une matiere qui sert à la nutrition & au développement de tout ce qui vit ou végete. Cette matiere opere la nutrition & le développement , en s'assimilant à chaque partie du corps de l'animal ou du végétal , & en pénétrant intimément la forme de ces parties , que j'ai appelée le *moule intérieur*. Lorsque cette matiere nutritive est plus abondante qu'il ne faut pour nourrir & développer le corps animal ou végétal , elle est renvoyée de toutes les parties du corps dans un ou dans plusieurs réservoirs , sous la forme d'une liqueur. Cette liqueur contient toutes les molécules analogues au corps de l'animal , & par conséquent tout ce qui est nécessaire à la reproduction d'un petit être entierement semblable au premier.

Lorsque cette matiere nutritive & productive , qui est universellement répandue , a passé par le moule intérieur de l'animal ou du végétal , & qu'elle trouve une matrice convenable , elle produit un animal ou un végétal de même espece ; mais lorsqu'elle ne se trouve pas dans une matrice convenable , elle produit des êtres organisés , différens des animaux & des végétaux , comme les corps mouvans & végétans que l'on voit dans les liqueurs séminales des animaux , dans les infusions des germes des plantes , &c.

Cette matiere productive est composée de particules organiques toujours actives , dont le mouvement & l'action sont fixés par les parties brutes de la matiere en général , & particulièrement par les particules huileuses & salines : mais dès qu'on les dégage de cette matiere étrangere , elles reprennent leur action , & produisent différentes especes de

végétations & d'autres êtres animés qui se meuvent progressivement.

On peut voir au microscope les effets de cette matiere productive dans les liqueurs séminales des animaux de l'un & de l'autre sexe. La semence des femelles vivipares est filtrée par les corps glanduleux qui croissent sur leurs testicules, & ces corps glanduleux contiennent une assez bonne quantité de cette semence dans leur cavité intérieure. Les femelles ovipares ont, aussi-bien que les femelles vivipares, une liqueur séminale. Cette liqueur séminale des femelles ovipares est encore plus active que celle des femelles vivipares. Cette semence de la femelle est en général semblable à celle du mâle : elles se décomposent de la même façon ; elles contiennent des corps organiques semblables, & elles offrent également tous les mêmes phénomènes.

Toutes les substances animales ou végétales renferment une grande quantité de cette matiere organique & productive. Il ne faut, pour le reconnoître, que séparer les parties brutes, dans lesquelles les particules actives de cette matiere sont engagées ; & cela se fait en mettant ces substances animales ou végétales infuser dans de l'eau. Les sels se fondent, les huiles se séparent, & les parties organiques se montrent en se mettant en mouvement. Elles sont en plus grande abondance dans les liqueurs animales que dans toutes les autres substances animales, ou plutôt elles y sont dans leur état de développement & d'évidence : au lieu que dans la chair elles sont engagées & retenues par les parties brutes, & il faut les en séparer par l'infusion. Dans les premiers tems de cette infusion, lorsque la chair n'est encore que légèrement dissoute, on voit cette matiere organique sous la forme de corps mouvans, qui sont presque aussi gros que ceux des liqueurs séminales. Mais à mesure que la décomposition augmente, ces parties organiques diminuent de grosseur & augmentent en mouvement ; & quand la chair est entièrement décomposée ou corrompue par une longue infusion dans l'eau, ces mêmes parties organiques sont d'une petitesse extrême, & dans un mouvement d'une rapidité infinie. C'est alors que cette matiere peut devenir poison, comme celui de la dent de la vipere, ou de la farine corrompue du bled ergoté.

Lorsque cette matiere organique & productive se trouve rassemblée en grande quantité en quelques parties de l'animal, où elle est obligée de séjourner, elle y forme des êtres vivans, que nous avons toujours regardés comme des animaux; le tœnia, les ascarides, tous les vers qu'on trouve dans les veines, dans le foie, &c. tous ceux qu'on tire des plaies, la plupart de ceux qui se forment dans les chairs corrompues, dans le pus, n'ont pas d'autre origine. Les anguilles de la colle de farine, celles du vinaigre, tous les prétendus animaux microscopiques, ne sont que des formes différentes, que prend d'elle-même, & suivant les circonstances, cette matiere toujours active, & qui ne tend qu'à l'organisation. Elle se manifeste d'abord sous la forme d'une végétation, on la voit former des filamens qui croissent & s'étendent comme une plante qui végète : ensuite les extrémités & les nœuds de la végétation se gonflent, se boursofflent & crevent bientôt pour donner passage à une multitude de corps en mouvement qui paroissent être des animaux. Le fœtus lui-même, dans ses premiers tems, ne fait que végéter.

Les matieres saines ne fournissent des molécules en mouvement qu'après un tems assez considérable ; mais plus ces matieres sont corrompues, décomposées ou exaltées, comme le pus, le bled ergoté, le miel, les liqueurs séminales, &c. plus ces corps en mouvement se manifestent promptement. Ils sont tous développés dans les liqueurs séminales : il ne faut que quelques heures d'infusion pour les voir dans le pus, dans le bled ergoté, & dans le miel.

Il existe donc une matiere organique animée, universellement répandue dans toutes les substances animales ou végétales, qui sert également à leur nutrition, à leur développement & à leur reproduction. La nutrition s'opere par la pénétration intime de cette matiere dans toutes les parties du corps de l'animal ou du végétal. Le développement n'est qu'une espece de nutrition plus étendue, qui se fait & s'opere tant que les parties ont assez de ductilité pour se gonfler & s'étendre ; & la reproduction ne se fait que par la même matiere devenue surabondante au corps de l'animal ou du végétal. Chaque partie du corps de l'un ou de l'autre renvoie les molécules organiques qu'elle ne peut plus ad-

mettre : ces molécules sont absolument analogues à chaque partie dont elles sont renvoyées , puisqu'elles étoient destinées à nourrir cette partie. Dès-lors , quand toutes les molécules renvoyées de tout le corps viennent à se rassembler , elles doivent former un petit corps semblable au premier , puisque chaque molécule est semblable à la partie dont elle a été renvoyée. C'est ainsi que se fait la production dans toutes les especes ; comme les arbres , les plantes , les polypes , les pucerons , &c. où l'individu tout seul reproduit son semblable. Et c'est aussi le premier moyen que la nature emploie pour la reproduction des animaux , qui ont besoin de la communication d'un autre individu pour se produire : car les liqueurs séminales des deux sexes contiennent toutes les molécules nécessaires à la reproduction ; mais il faut quelque chose de plus pour que cette reproduction se fasse. En effet , c'est le mélange de ces deux liqueurs en un lieu convenable au développement de ce qui doit en résulter ; & ce lieu , c'est la matrice de la femelle. Il n'y a donc point de germes préexistans , point de germes contenus à l'infini les uns dans les autres : mais il y a une matiere organique toujours active , toujours prête à se mouler , à s'assimiler & à produire des êtres semblables à ceux qui la reçoivent. Les especes d'animaux & de végétaux ne peuvent donc jamais s'épuiser d'elles-mêmes : tant qu'il subsistera des individus , l'espece sera toujours toute neuve : elle l'est autant aujourd'hui qu'elle l'étoit il y a trois mille ans : toutes subsisteront d'elles-mêmes , tant qu'elles ne seront pas anéanties par la volonté du Créateur.

C'est-là le système de M. de Buffon ; voyons comment M. Haller le combat dans une préface allemande qui est à la tête du second volume de la traduction allemande de l'ouvrage de M. de Buffon. L'opinion , dit-il , de M. de Buffon , quant au découlement de la liqueur séminale de toutes les parties du corps , a beaucoup de ressemblance avec l'ancienne doctrine d'Hyppocrate , mais elle a quelque chose de particulier , & elle s'éloigne très-fort de l'opinion généralement reçue du développement quant à cette matiere organisée , qui est également propre à devenir homme , animal ou plante. Ce sentiment tire sans contredit sa plus grande probabilité de la conformité universelle de toute la

nature. Les loix de la pèsanteur , de l'attraction & de l'élasticité , dont la domination s'étend infiniment loin , semblent prouver dans la nature un grand penchant à gouverner plusieurs corps par les mêmes forces , & à produire plusieurs effets par les mêmes loix. On découvre aisément les traces d'un Esprit Créateur dans cet art de produire par les mêmes causes des effets si différens , si contradictoires & si compliqués ; & l'on trouve dans cette sagesse œconome des preuves d'une même Divinité , qui gouverne tout , qui dans toutes ses actions choisit toujours les moyens les plus courts , & qui n'est jamais assez prodigue pour employer deux loix , là où une seule peut suffire.

La formation la plus simple que nous connoissons , c'est celle des sels , dont la structure ressemble à celle des cristaux. Dans une solution de sel exposée au frais , il se sépare de l'eau , malgré son uniformité apparente , une multitude de particules anguleuses qui , selon la diversité des sels , forment des cristaux triangulaires , quadrangulaires & à plusieurs angles. Ces cristaux forment par leur attachement mutuel , & par leur cohérence , différentes espèces de corps réguliers. Tout le monde connoît les particules cubiques du sel commun & du sucre , les pointes triangulaires du nitre & du cristal. Les grandes masses de cristal de roche , dont j'ai vu moi-même des morceaux qui pesoient jusqu'à sept quintaux , & les cristallisations presque invisibles des sels , sont composées de particules entièrement semblables , & entre elles & à la masse qui en résulte. L'homéomerie d'Anaxagore regne d'une façon évidente dans cette partie de la nature , & l'on y voit des particules former un tout , dont la formation est constante & régulière , sans que le moindre soupçon de semence ou de germe s'y puisse glisser. Des sels aux flocons de neige , aux arbres de Diane , aux pannaches de la glace , s'étend sans interruption une chaîne d'organisations , qui sans aucun autre art , sont produites par la seule force de l'attraction. La distance seroit-elle si grande de-là jusqu'à la conserve , qui tantôt petite & tantôt grande , tantôt avec des nœuds , tantôt sans nœuds , selon que le mouvement de l'eau est plus ou moins grande , se forme sous nos yeux d'une écume verte ? & n'y a-t-il pas une grande affinité entre cette plante , la plus simple de toutes , & le genre des champignons , &

de-là avec tout le regne des végétaux ? Y auroit-il si loin de ces organisations dont nous venons de parler , & qui sont privées de toute connoissance , jusqu'aux animaux les plus simples , dont toutes les parties ne sont qu'une glu semblable & uniforme, dans l'écume d'une eau croupie ; ou qui se recomplètent sous les ciseaux du naturaliste , d'une colle gluante & humide , dans laquelle ils se refondent peu de tems après ? Où finit le regne des loix générales , où est le point qui termine leur puissance à former , & au-delà duquel elles deviennent stériles ?

Les considérations que nous venons de faire doivent uniquement nous préparer à trouver moins paradoxes la doctrine de M. de Buffon. Mais voyons ce que ces expériences lui prouvent. Messieurs de Buffon , d'Aubenton & Needham ont remarqué bien des fois , avec des yeux sçavans , que le bled bouilli pousse un lait qui se gonfle en forme de cornes & de pointes , qui se fend aux extrémités , & qui laisse sortir par ces fentes des petits corps mobiles , de figure ovale , & entierement semblables aux autres animaux microscopiques. Ces corps ne sont pas la production de quelques moucheron invisibles : l'eau bouillante , qui est un poison mortel pour tous les animaux , pour leurs œufs & leurs germes , n'arrête pas cette force productive.

Ici M. Needham fournit un chaînon de la grande chaîne du regne des végétaux : & bientôt après , M. de Buffon va le lier à un autre , qu'il tire du regne des animaux. On remarque avec le secours du microscope dans la semence de toutes sortes d'animaux des filets noués , des nœuds desquels on voit sortir des globules en mouvement qui nagent dans la semence , & qui ont une ressemblance très-distincte avec les globules mouvans qui tirent leur origine de la farine du bled. Ici les empires des animaux & des végétaux , la force générative & la force végétative se trouvent liées.

La vie est un degré plus haut que la végétation , & celle-ci un degré plus haut que la cristallisation. Une chaîne d'organisations s'étend sans interruption depuis l'organisation d'un Alexandre jusqu'à celle d'un flocon de neige.

Je ne crois pas que l'on m'accuse de partialité dans l'exposition de la doctrine & des principes de M. de Buffon. Je m'en vais donc continuer de mettre les sentimens au jour.

Les animaux spermaticques de Ham ou de Hartsoeker ; que tout le monde connoît , & que l'on attribue ordinairement à Louvenoeck , parce que c'est lui qui les a examinés dans le plus grand nombre d'animaux , & qui les a décrits avec le plus de soin , ne sont que des animaux. A bien dire , selon M. de Buffon , ce sont des parties organisées de la matiere productive , & on les voit sortir des nœuds des filets de la semence. Il changent de figure. Au lieu de croître , ils diminuent de volume ; ils se débarrassent peu-à-peu de leurs queues , qui ne leur appartiennent pas essentiellement , & ils ne peuvent pas être des animaux , puisqu'on les trouve dans l'infusion de chair rôtie , où la chaleur n'auroit pas manqué de détruire tout les germes de vie qui y auroient été contenus. Enfin , ils ne sont pas propres aux animaux mâles ; on les remarque aussi , quoiqu'en plus petit nombre , dans le suc des corps glanduleux , qui se trouvent dans les ovaires des femelles. Chacun des deux sexes a donc sa semence , & dans cette semence des particules organisées en mouvement , qui par leur union produisent le fœtus. Ici M. de Buffon s'approche de l'opinion des anciens , qui a subsisté jusqu'au tems de Sténon.

Ces particules sont entierement semblables à toutes les particules du pere & de la mere : elles en ont pris la figure , pour avoir été logées dans leurs intervalles. La nature , cette artiste experte , les a séparées des parties brutes & organisées des sucs de l'homme , & leur a imprimé l'image de toutes les parties du corps du pere. C'est de-là que naît la ressemblance des enfans avec leurs parens , le mélange des traits du pere avec ceux de la mere dans leurs descendans , les taches des animaux dont le pere & la mere sont de différentes couleurs ; enfin une quantité de questions , qui sont presque sans solution dans le systême du développement , trouvent ici leur réponse. Si l'on demande de qu'elle maniere ces particules peuvent recevoir la structure intérieure du corps du pere , pendant qu'elles ne devroient , à proprement parler , représenter que des vaisseaux creux ; M. de Buffon répond que nous ne connoissons pas toutes les forces de la nature ; qu'elle s'étoit réservée , à l'exclusion de ses disciples , les hommes , l'art de façonner continuellement des machines qui exprimassent exactement la forme intérieure du moule.

Ce

Ce que j'ai dit jusqu'à présent suffit pour mon but. J'ai assez laissé parler M. de Buffon : il est tems que je pense à mon Lecteur.

Je ne doute nullement que M. de Buffon ne mérite le prix qu'on doit à tous ceux qui ont élevé la vérité sur les débris d'une erreur généralement reçue. Par ses expériences, aussi-bien que par celles de M. Needham, il paroît être incontestablement prouvé que les animaux spermatiques ne sont pas une propriété affectée à l'homme, mais qu'ils sont un genre commun de certaines machines qui se trouvent dans la substance de toutes sortes d'animaux & de végétaux placés sous de certaines circonstances. Il est vrai qu'un homme très-versé dans l'usage des microscopes, & qui a toujours remarqué tous les signes de vie dans les hotes de la liqueur séminale, me confirme dans l'idée que ces machines pourroient bien être de vrais animaux. M. Needham lui-même s'éloigne ici de son ami, & accorde aux animaux spermatiques les privileges de la vie & du mouvement spontané.

Mais ne seroit-il pas possible que ces vers ne fussent autre chose que des insectes qui naissent dans tous les sucs pourris ? & ne les trouve-t-on pas en grande quantité dans la liqueur féminale, précisément parce que les vésicules de la liqueur féminale, & le voisinage des gros intestins, sont la situation la plus propre à la pourriture ? Et cette odeur volatile alcaline que rendent toutes les choses pourries, ne la trouve-t-on pas dans la semence de la plupart des animaux ? Seroit-il bien probable que ces vers eussent jamais existé dans le corps du pere & de la mere en qualité de particules organisées ? C'est ici qu'il m'est impossible de déférer au sentiment de M. de Buffon, & les droits éternels de la vérité me font abandonner son opinion. Une foule d'objections qui se présentent à la fois à mon esprit, se disputent le rang.

Je commencerai par les moules intérieurs. Qui est-ce qui peut se représenter quelque chose de semblable ? Est-il possible que d'une matiere tenace la nature puisse produire un être infiniment petit, parfaitement semblable au pere, & dont le sang, par exemple, surpassât infiniment en délicatesse celui qui coule dans les veines du pere ? Cette matiere est-elle susceptible d'une autre forme que de celle qu'elle

prend de l'interstice des parties nutritives entre lesquelles elle s'est trouvée , & dont selon M. de Buffon , sa propre abondance l'a chassée ? Sont-ce ces interstices élémentaires qui constituent la forme personnelle de l'homme ? Est-ce de-là que celui-ci tient son grand nez , & l'autre sa grande bouche. Mais peut-être ces objections , & quelques autres qu'on a faites à M. de Buffon , n'ont-elles pas assez de force : aussi ne m'arrêterai-je pas à les développer. J'aime mieux nier tout court à M. de Buffon que les enfans ressemblent à leurs peres. Si je prouve ce point , les enfans ne seront donc plus des images de leurs peres , le reste de l'édifice tombera de lui-même.

Omettons que sur les exemples qu'on peut alléguer d'enfans qui ont ressemblé à leurs peres , il y en a toujours un plus grand nombre qui n'ont eu ni traits , ni ressemblance avec leurs peres : je vais plus loin dans mes idées. Il n'y a point d'homme , qui par la structure intérieure de son corps ressemble à un autre , & par conséquent point d'enfant qui ressemble à son pere.

C'est l'Anatomie qui m'a instruit d'une vérité si fâcheuse , qui n'a que trop multiplié mes travaux. Si les hommes se ressembloient , on n'auroit besoin que d'une seule description & d'une seule représentation des arteres de la main , par exemple : si une fois ces desseins ressembloient à l'original , ce seroit pour toujours. Mais la nature est bien éloignée d'une uniformité aussi avantageuse ; il n'y a jamais eu deux hommes dont tous les nerfs , toutes les arteres , toutes les veines , & même tous les muscles & les os n'ayent été infiniment différens. Après avoir fait cinquante descriptions des arteres du bras , de la tête ou du cœur , je les ai trouvées toutes les cinquante fois entierement différentes. Le travail le plus ennuyant du monde est assurément celui de réduire les arteres à une énumération générale & uniforme. Cette variété régné dans toute la nature : jamais plante n'a été semblable à celle dont elle a été la graine , ce qui cependant selon M. de Buffon , devroit parfaitement avoir lieu , puisqu'il n'y a point ici de mélange des liqueurs séminales du mâle & de la femelle , dont l'une eût pu troubler la structure de l'autre.

Cette variété est beaucoup plus grande qu'on n'a coutume de croire dans la façon ordinaire d'enseigner l'Anatomie

Elle est sur-tout si grande & si infinie dans les nerfs & dans les veines , qu'il est presque impossible d'en faire une description ; & l'on seroit presque tenté de croire que la nature , dans la formation des animaux , non-seulement n'a point eu de modele , mais même qu'elle travaille sans plan : ce qui , à la vérité , seroit pousser le doute trop loin. Non seulement il y a une différence constante dans la grandeur des branches , dans leur angles , dans leurs situations , dans leurs divisions , dans les places des valvules , dans les extrémités des petits rameaux ; mais le nombre même des parties est différent dans chaque individu. Les grandes branches varient souvent , les médiocres toujours , & dans les petites cette variété s'étend constamment sur les deux côtés égaux du même corps. L'enfant n'est donc pas l'image de son pere : s'il l'étoit , pourroit-il avoir des parties dont son pere est privé ? Il est constant chez les Anatomistes que mille & mille millions de vaisseaux se trouvent encore dans le fœtus qui ne sont plus dans les personnes adultes & nubiles. Le fœtus a deux arteres ombilicales , une veine du même nom , un ouraque , un timus , un trou ovale , & quantité d'autres parties dont son pere est privé : il a un double rang de dents , pendant que son pere n'en a qu'un simple.

Mais l'Anatomie n'est pas une lumiere qui brille pour tout le monde : allumons donc le flambeau de la nature , qui jette des rayons jusques sur les yeux les moins sçavans. Considérons un Hottentot qui n'a plus qu'un testicule , un Suisse auquel , pour les descentes si communes dans ce peuple laborieux , l'on a coupé dans la jeunesse l'un des testicules : cela s'est fait long-tems avant le tems que , selon M. de Buffon même , les particules abondantes soient renvoyées pour former une liqueur séminale. Mais cet Hottentot , ce Suisse engendre des enfans , qui ne sont privés d'aucunes parties , & qui ont les deux testicules. Un homme qui a perdu une main , une jambe , un œil , ne laisse pas d'engendrer des enfans accomplis. Si M. de Buffon étoit tenté d'attribuer à la mere cette main & cet œil de l'enfant , qui manquent au pere ; du moins le testicule seroit hors du pouvoir de la mere , & il ne resteroit plus rien à M. de Buffon , que d'avoir recours à un adulateur universel chez toutes ces nations : accusation trop dure & trop peu vraisemblable.

Ne voit-on pas tous les jours que des chiennes bien enfermées avec un seul mâle , & qui sont aussi-bien que lui privées d'oreilles , font des petits avec des oreilles complètes ? Voit-on que les jeunes poulains manquent de dents incisives , que la jument , aussi-bien que l'étalon , ont perdu long-tems avant l'accouplement.

Après cet exemple je n'ai pas besoin de remarquer que des peres boiteux , difformes & défigurés , engendrent des enfans sains , dont l'épine du dos n'a pas la moindre ressemblance avec celle des peres. Le premier exemple a beaucoup plus de force , & nous dispense d'en alléguer d'autres.

L'enfant n'est donc pas l'image de son pere , de même que la plante ne l'est pas de celle qui a fourni sa graine : il en diffère entierement dans toute sa structure intérieure , & très-souvent dans toutes les parties grossieres , & il est toujours plus riche que le pere pour le nombre de ses organes.

La seconde difficulté n'est pas moins grande que la première , & je ne suis pas moins curieux de sçavoir comment l'ingénieux Auteur la résoudra. Quand même nous supposerions pour un moment que les images des interstices , des yeux , des oreilles , puissent s'assembler dans la liqueur séminale ; quand même nous supposerions qu'ils y conservent la ressemblance du corps , dont ils tiennent leur origine : nous verrions cependant ces particules organisées nager sans ordre dans la liqueur séminale ; & Monsieur de Buffon n'a point encore fait connoître la cause qui les met en ordre , qui joint les particules de l'œil du pere avec les particules de l'œil de la mere , les droites avec les droites , & celles du côté gauche avec celles du côté gauche , qui place les particules de l'oreille en leur lieu & dans leur distance convenable , qui mesure avec exactitude la situation & la proportion de toutes les parties , qui ajuste mille & mille moitiées séparées d'arteres pour en faire un canal complet , qui se continue selon la longueur du corps ; en un mot , qui ordonne le corps humain de façon que jamais un œil s'aïlle attacher au genou , qu'une oreille ne puisse se coller à la main , & qu'un doigt du pied n'aïlle jamais s'égarer au col , qu'un doigt de la main ne se place jamais au bout du pied , comme il arrive dans la cristallisation des sels , où l'on trouve à tout moment des pointes , tantôt semblables & tantôt différentes , souvent informes , & dans un ordre

renversé. Je ne sçaurois m'imaginer qu'il puisse y avoir entre les particules organisées de la liqueur séminale une différence , une forme qui les distingue les unes des autres , & qui sépare les élémens du pied des élémens de l'œil ; & quand même je supposerois que des veines & des nerfs microscopiques nageassent dans la liqueur séminale , je ne trouverois cependant point de force dans la nature qui pût joindre , selon un plan tracé de toute éternité , les parties séparées du corps , ces mille & mille millions de veines , de nerfs , de fibres & d'os. Il me semble que M. de Buffon a tout-à-fait passé par-dessus cette grande difficulté ; semblable à Timante , qui au lieu de peindre la douleur d'Agamemnon , crut s'excuser en lui couvrant le visage d'un voile. M. de Buffon a besoin ici d'une force , qui ait des yeux , qui fasse un choix , qui se propose un but , qui contre les loix d'une combinaison aveugle , amene toutes les fois , & inmanquablement , le même coup. Car la plupart des animaux conçoivent dans le premier accouplement , & font toujours des animaux réguliers , en comparaison desquels le nombre des monstres est si rare , qu'il s'évanouit quand on l'examine selon les règles du calcul. Je souhaiterois que M. de Buffon me fît l'honneur de lire & de résoudre cette objection qui assurément m'a accablé. Il y a des esprits qui , semblables aux Héros de Virgile , enlèvent des poids que plusieurs hommes d'une force ordinaire ne sçauroient ébranler.

Il me reste encore un doute qui ne me paroît pas moins important , & dont je laisse l'examen au Lecteur.

M. de Buffon n'hésite pas un moment à supposer dans les femelles la liqueur séminale : la moitié de son édifice est bâtie sur ce fondement , & dans son système il ne peut absolument pas s'en passer , puisque sans un suc séminal femelle , les particules organisées de la liqueur séminale du pere , ne pourroient jamais produire que des enfans mâles. Mais je ne trouve pas la moindre preuve de l'existence de cette liqueur séminale ; je ne trouve rien qui puisse me convaincre que le beau sexe en jouisse , ni qu'il en répande & qu'il la mêle avec celle de l'homme. Posons en fait que l'humeur des corps glanduleux soit remplie de particules mouvantes , elle n'aura rien qui ne se trouve aussi-bien dans les autres sucs humains : le bouillon même de la viande en a de pareilles. Mais c'est

de ces corps glanduleux mêmes que je vais tirer un argument contre M. de Buffon.

Les testicules du mâle lui sont propres depuis sa première jeunesse : ils sont parvenus à leur degré de maturité quand il s'accouple , & le suc prolifique que le mâle répand pour le grand ouvrage de la génération , tire son origine des testicules , qui depuis long-tems ont été préparés pour le fournir.

Mais les femelles , & sur-tout la femme , n'ont point de corps glanduleux : toutes les femmes qui sont mortes sans concevoir n'en ont jamais eu. Dans le tems qu'une jeune beauté saine & nubile a conçu , elle se trouve encore entièrement privée de l'instrument de la prétendue liqueur féminale : où prendra-t-elle donc la liqueur séminale elle-même ! C'est ici où M. de Buffon commet une faute contre l'Anatomie , que nous lui pardonnerons volontiers. Nous devons lui être redevables d'être parvenu à un si grand sçavoir , malgré le tems qu'il a employé au service militaire , plutôt que d'accuser ses lumieres dans des arts qui étoient si fort au-dessous de ses occupations ; mais les droits de la vérité sont invariables , quoique la faute de celui qui les viole soit plus ou moins grande , selon qu'il a eu plus ou moins d'occasion & de facilité pour s'instruire. Ce sont les animaux qui engendrent fort vite & à de petits intervalles , qui ont fait croire à M. de Buffon que toutes les femelles qui sont propres à la génération ont des corps glanduleux , & par conséquent des liqueurs séminales & des particules organisées : mais il est incontestable que ces corps glanduleux ne sont pas la cause de la fécondation , ils en sont la suite : ils ne naissent dans la femme qu'après la conception , & ils ne se conservent qu'un certain tems après l'accouchement pour disparaître peu-à-peu , & pour ne jamais être réparés par d'autres corps glanduleux semblables , à moins que la femme ne conçoive de nouveau.

Les femmes qui ne viennent que de recevoir les embrassements des hommes , n'ayant donc point de corps glanduleux , il est constant qu'elles n'ont eu aucune liqueur féminale quand elles ont conçu : & le système de M. de Buffon tombe de ce côté sans pouvoir se relever. Il seroit inutile de nier les faits , ou d'appeller au secours de M. de Buffon quelques expériences mal faites sur les corps glanduleux. J'ai ouvert sans préjugé

& sans vue particuliere cent & cent femmes, tant vieilles que jeunes : je ne crois pas avoir trouvé les corps glanduleux au delà de dix fois , & toujours dans des femmes grosses disséquées dans cet état , ou bientôt après l'accouchement.

D'autres circonstances , & particulièrement l'insensibilité de plusieurs femmes & de plusieurs animaux femelles qui conçoivent , s'opposent au sentiment de ceux qui croient que toutes les femmes , mêmes celles qui ne sont pas extraordinairement lascives , répandent un suc prolifique dans l'acte de la génération. Quand elles en répandent , il est sûr qu'il n'entre pas dans la matrice , & par conséquent qu'il ne sert point à la génération.

Car d'où viendrait à la matrice cette liqueur féminale ? qui l'a vue , & qui a jamais trouvé dans le corps de la femme quelque chose qui ressemble à la matiere féminale de l'homme ? N'est-il pas vrai que l'odeur de cette derniere pénètre la chair même des animaux mâles , pendant que celles des femmes est douce & sans exhalaisons désagréables.

Je remarque ici en passant que M. de Buffon ne s'est pas servi d'un trop bon conducteur dans l'Anatomie du sexe féminin. Il nie l'existence de la marque membraneuse de la chasteté corporelle. Cette marque cependant existe réellement , elle ne manque que quand une action opposée à la pureté l'a enlevée. Je l'ai toujours trouvée dans les enfans & dans les filles adultes de tout âge & de toute condition. La nature ne badine jamais , & il n'est pas à présumer qu'il faille envisager comme un privilege attaché à nos climats froids le gage infailible qu'elle nous y donne de la chasteté de nos belles.

Nous venons de voir de quelle maniere M. Haller a combattu le système de M. de Buffon ; il est tems de passer à une autre hypothese.

On a pensé que la femme , par le mécanisme de la respiration , avale des matieres contenues dans l'air , & propres à être fécondées par la semence , lorsque le torrent de la circulation les a conduites dans l'ovaire. Mais ce système paroît de lui-même assez ridicule pour que nous ne perdions pas du tems à le réfuter. Il faut avouer que sur ce point de Physiologie nos lumieres sont bien bornées. Qu'on admette les animaux spermatiques , les œufs , les

molécules organiques , les globules électriques d'un novateur , le concours des semences de l'un & l'autre sexe ; on trouvera par-tout des difficultés insurmontables , des objections qui manqueront de solution satisfaisante , en un mot , des épines qu'il sera impossible d'émousser. Ne nous arrêtons donc pas davantage à ces hypothèses , contentons-nous d'examiner ce que la semence produit sur l'ovaire , soit que cet ovaire contienne réellement des œufs , soit qu'il renferme une véritable semence de la femme. De quelque façon que les choses se passent , la route sera à-peu-près la même.

Dans le coït , le vagin par les frottemens qu'excite la verge tendue , entre dans une espece de convulsion qui se communique bientôt à la matrice & aux trompes de fallope. Celles-ci se gonflent & deviennent tendues par l'action des fibres musculieuses qui entrent dans leur composition. La frange de la trompe en s'appliquant à l'ovaire , l'embrasse , & lorsque la semence de l'homme est lancée dans l'uterus , la matrice agitée en pousse une partie dans les trompes ; celles-ci susceptibles de la même agitation , portent à l'ovaire , où elles sont appliquées , la portion de semence qui enfle leur conduit. La matiere séminale frappe d'abord l'œuf qu'elle rencontre le premier , elle donne à sa liqueur glaireuse un mouvement d'effervescence , une espece d'inflammation , qui fait gonfler l'œuf , qui contracte les fibres dont est formé le calice de l'œuf. Celui-ci ainsi fécondé quitte l'ovaire , en rompant peu-à-peu par son gonflement les légers filets qui l'y attachoient ; il est aussi-tôt reçu par la trompe , dont le morceau frangé a resté appliqué à l'ovaire ; & comme cette trompe conserve par la présence de l'œuf ses mouvemens de contraction , elle pousse peu-à-peu ce corps dans l'uterus ; il reste à l'ovaire une légère cicatrice , un petit enfoncement qui laisse connoître que l'œuf a été pris dans cet endroit. Plusieurs cependant ne conviennent pas que cette cicatrice , ou cette petite cavité , soit le signe d'un œuf enlevé. Ils pensent que cette empreinte peut s'observer dans les femmes mêmes , ou dans les filles qui n'ont jamais conçu. M. Petit , dont les talens sont bien connus , est dans ce sentiment , ainsi qu'il le fait connoître à ceux pour qui il ouvre un cours de Physiologie.

Il est prouvé par plusieurs observations curieuses , que l'œuf tient la route que l'on vient de décrire. Il a été possible de trouver le morceau frangé de la trompe appliqué à l'ovaire ; on a vu l'œuf même dans son canal : l'expérience confirme que là , comme dans la matrice , il peut croître , se nourrir & grandir. Et si l'œuf une fois fécondé manque d'enfiler la trompe , il peut grossir , mais le fœtus ne sortira que par la perte de la mere ; ce qui ne laisse plus douter que la Providence n'ait réservé la trompe pour le passage de l'œuf dans la matrice.

La matrice est donc le lieu dans lequel le fœtus se trouve le plus ordinairement renfermé , dans quelque endroit de cette partie que puisse s'attacher son placenta , qu'on a en effet vu attaché dans différens endroits des parois intérieures de la matrice.

Après la conception , & lorsque l'œuf est descendu dans la matrice , il continue à se gonfler , parce qu'il trouve dans ce viscere une quantité d'humeurs qu'il pompe , qu'il absorbe insensiblement. Lorsqu'il est devenu assez gros pour toucher les parois de l'uterus , il s'y attache par de petits filets qui le fixoient à l'ovaire ; ces filets sont de petits vaisseaux qui peuvent pomper les humeurs de la matrice. Celle-ci se contractant de plus en plus , se ferme ; & son engorgement , produit par la surabondance des humeurs qui se rendent dans les différentes circonvolutions de ses vaisseaux entortillés , la fait insensiblement augmenter de volume , pour présenter au sujet qu'elle renferme un logement plus grand. L'œuf , qui jusques-là devoit son gonflement aux humeurs qui avoient pénétré ses petits pores de la maniere que les différens suc de la terre pénètrent les sémences qu'on y jette ; cet œuf , dis-je , croît par la circulation & par les humeurs que le placenta , qui l'attache au fond de la matrice , lui communique. Toutes les parties se développent insensiblement , & deviennent distinctes , ainsi que nous le dirons , après avoir parlé de la stérilité.

Si à chaque copulation il y avoit un œuf fécondé , qui pût prendre les divers accroissemens de l'homme , certainement il seroit inutile de multiplier si souvent les mariages , & l'on se trouveroit prodigieusement surchargé d'une famille trop nombreuse. L'Auteur de la nature y a pourvu , & en

établissant les trompes il a voulu que l'enfant se logeât au fond de la matrice , afin que l'ouverture de la trompe se trouve par cet obstacle , pour ainsi dire , fermée au passage de la semence éjaculée par le mâle. L'enfant contenu dans la matrice empêche donc la semence de féconder un autre œuf , mais ce n'est pas-là la seule cause qui rend nulles beaucoup de copulations. La trompe , dans quelques Sujets , peut se trouver imperforée , & alors il y a une stérilité perpétuelle. Les trompes , étant même perforées , peuvent quelquefois manquer , par quelque cause que ce soit , de cette force contractile , de ce mouvement nécessaire qui les applique à l'ovaire ; & dans cet état elles ne peuvent pas agir sur l'ovaire , ni concourir au grand œuvre de la génération. Il peut arriver que les fibres trop lâches d'une femme de mauvais tempérament ôtent à la matrice & aux autres parties cette force , cette activité nécessaires pour retenir les semences ; & dans ce cas , on conseille les eaux de Forges pour donner du ressort.

Les ovaires se trouvent quelquefois schirreux , stéatomateux , hydatideux ; ils peuvent être détruits , & la fécondation n'a plus lieu. Si l'ovaire est sain , il peut dans quelques femmes être recouvert de membranes trop fortes qui refusent le passage à la matiere séminale ; & dans ce cas , on n'a point de postérité à attendre. Bien des maladies de la matrice , comme le cancer , &c. peuvent être un obstacle à la fécondation. La matrice peut être trop sèche , ou arrosée d'un sang trop bouillant ; elle peut être schirreuse , trop comprimée par la graisse de l'épiploon. Si on en croit Hypocrate , il reste au fond de l'uterus une disposition , triste effet d'un accouchement précoce , qui dans la suite produira d'autres avortemens : ce mal empêche le placenta d'y prendre racine , ou que la matrice ne puisse se dilater. Hypocrate dit encore que le rhumatisme de la matrice empêche de concevoir. Charleton qui se sert des mêmes termes , entend des mois pituiteux & des fleurs blanches , des écoulemens de matieres muqueuses , pour lesquelles Boerrhaave ordonne de forts purgatifs , ainsi que la diete desséchante , la myrrhe , &c. Par une raison contraire il prescrit les bains dans les schirres utérins.

Tout ceci regarde les femmes qui sont stériles , ou par la

mauvaise structure de leurs parties , ou par des causes de maladies ; mais nous en voyons dans le siècle pervers où nous vivons qui ne paroissent stériles que par la diversité des moyens qu'elles emploient pour l'être , ou par l'insensibilité que leur donne le trop fréquent usage des plaisirs : les hommes peuvent aussi de leur côté être quelquefois la cause de la stérilité , ou ralentir la fécondation.

Ils sont sujets aujourd'hui à changer aisément , soit par caprice , ou par passion , soit par des vues d'intérêt. A-t-on deux ou trois enfans , on renonce à un plus grand nombre , sous la spécieuse politique de leur partager un plus grand héritage ; la passion cependant sçait réclamer ses droits ; on l'écoute , avec cette différence qu'on lui dresse un autel dans un terrain qu'il importe peu de fertiliser.

Le pauvre Laboureur lourdement chargé du pèsant fardeau de ses grandes misères , ose à peine parcourir avec rapidité les jardins de Cithere , de crainte que de nouvelles plantations n'augmentent les calamités qui l'accablent.

C'est ainsi que s'opère la dépopulation à la honte du genre humain : c'est ainsi que les campagnes presque désertes soupirent après des mains laborieuses ; tandis que les plaisirs voluptueux dont les Villes abondent donnent aux jeunes gens un air efféminé.

Enfin parmi les causes qui empêchent la fécondation de l'œuf , on peut compter le défaut d'une forte éjaculation de la part de l'homme ; s'il est continuellement épuisé par les plaisirs de Vénus , il peut se faire que sa semence éjaculée sans force , ne puisse pas parvenir jusqu'au fond de la matrice , & alors son effet est nul.

En supposant même la force suffisante dans la matiere éjaculée , il arrive souvent qu'elle n'est pas lancée en droiteure vers le museau de renche , qui est l'ouverture de la matrice ; & alors retenue par les bords , elle ne va plus féconder.

Une femme qui n'a point fait d'enfant avec deux maris vigoureux , en fait quelquefois plusieurs si elle épouse un troisième homme. Cette observation est si fréquente parmi les animaux & parmi les hommes , qu'il est aisé de conclure que l'homme peut être quelquefois la cause de la stérilité de sa femme. M. Haller prétend que cette cause vient d'un

défaut d'amour ; mais M. Delamétrie n'est pas du même sentiment , parce que l'on voit que les plus fiers étalons ne sont pas toujours les plus propres à remplir une cavale.

Paracelse dit qu'on peut faire un homme avec de la semence d'homme mise dans une phiole , & plusieurs fois distillée à la chaleur que peut avoir le fumier de cheval ; il ajoute dans son inepte folie que cet homme , qui ne sera point souillé du péché originel , aura l'esprit aussi élevé que le corps foible & délicat , qu'il sera instruit de toutes les sciences & de tous les secrets , & que la seule quintessence de pain pourra le nourrir. Je pense que le Lecteur n'aura qu'un souverain mépris pour de pareilles extravagances. L'homme ne peut pas plus se reproduire seul qu'une plante ne peut être produite par le mâle seul.

Tous les animaux , dit Aristote , sont produits ou d'eux-mêmes , ou d'un œuf , ou de leurs parens. Toute l'antiquité a reçu cette idée. Redi , Vallisnieri , Louvenoeck l'ont réfutée. Redi a tâché de démontrer que tous les vers viennent d'autres vers ; que de viandes bien enfermées n'en produisent jamais ; que ces vers viennent des mouches qui aiment à voler autour des viandes pourries , à s'y attacher & à déposer leurs œufs. Mais je suppose qu'une viande bien fermée soit attaquée par les vers , il est aisé d'expliquer le phénomène en disant que les œufs de ces animaux étoient originellement dans la substance même de cette viande. L'atmosphère en est chargée , & l'homme , ainsi que les autres animaux , en trouve perpétuellement dans les alimens qu'il prend & dans l'air qu'il respire. Une certaine chaleur provenue de la fermentation des parties du cadavre , deviendra favorable pour faire éclore tel ou tel œuf , préférablement à tout autre , sans qu'on soit en droit d'attribuer l'origine de ces animaux à la putréfaction comme cause ; on peut seulement dire qu'elle en est l'occasion.

Ainsi la chaleur , la putréfaction n'ont point assez de sagesse pour pouvoir créer la merveilleuse structure qui brille dans chaque insecte. Exceptés les polipes & les animaux de même nature , tous les animaux ont des œufs connus , & les polypes mêmes ne naissent pas d'eux-mêmes , mais d'un polype pere , ou d'un tronc , ou d'un œuf inconnu. Les poissons déposent leurs œufs après un très-court accou-

plement. Dans l'espèce des limaçons , chacun a les deux sexes. Les vers de terre sont aussi androgynes. Quelquefois on trouve des poissons semblables & des écrivisses.

Ependocles dit que toutes les parties du fœtus existent en partie dans le sperme du mâle , & en partie dans celui de la femelle , mais séparées & divisées , de manière que leur réunion forme le corps , que la partie convexe répond à la partie concave , & réciproquement. Deux Auteurs , l'un Anglois (*Essai en fécondation*) , l'autre François (*Dissert. sur le Negre blanc*) , ont renouvelé cette idée. Ce dernier n'a fait qu'appliquer à la génération la théorie de M. Geoffroy , dont il dit qu'il n'est pas satisfait lui-même , quoique par elle les phénomènes s'expliquent mieux. Hyppocrate a dit aussi des choses assez semblables : il veut que la fille soit la marque que la semence de la femme a surabondé , & qu'on ne fasse des enfans mâles que lorsqu'il se trouve plus de sperme viril que de sperme féminin. Aristote qui admet cette hypothèse , n'entend que le sperme qui est lancé au-dehors : c'est de celui-là seul que les différens sexes dépendent. Hoffmann , Voglius l'ont renouvelée ; & l'Anglois dont on vient de parler , ajoute que le sperme viril passe par les pores de l'œuf , dissout l'œuf ; que les parties similaires de la semence du mâle se joignent aux parties similaires de la semence de la femme , & que c'est ainsi que se forment les viscères. Pour ce qui est des sexes , il les fait dépendre de la plus grande force de l'animalcule ou de la semence. L'enfant sera mâle , si c'est un animalcule viril qui l'emporte ; il sera femelle , si c'est un animal femelle , ou si la semence de la femme l'emporte sur celle de l'homme. Descartes cherche à expliquer comment , suivant quelques loix assez simples du mouvement , l'effervescence d'un animal peut produire un animal. Mazinus explique la formation du fœtus par des particules de semence des deux sexes , qui se disposent , s'arrangent ou se combinent suivant les loix de leur propre pesanteur. Il pouvoit , aussi-bien que Descartes , être dans l'erreur.

§. III.

De la nutrition du fœtus & de son accroissement.

La présence du petit homme dans la matrice produit à la femme des changemens qui deviennent des signes de la grossesse. L'appétit dépravé, les langueurs, les défaillances, les nausées, le vomissement, l'indifférence même pour les hommes, sont des accidens qui paroissent avec plus ou moins d'empire au commencement de la grossesse, & dont la cause se trouve dans cette inflammation qui arrive à toutes les parties génitales, & dans la suppression des regles, qui ne peuvent, dans une grossesse commençante, être toutes employées à l'accroissement du fœtus & de la matrice. Il y a même des femmes qui ont des convulsions dans leurs grossesses, sur-tout dans la première. La pratique prouve que souvent la grande quantité de remèdes irrite ces vapeurs. La prudence exige quelquefois de laisser la nature arbitre dans ces sortes d'opérations. Une différence bien remarquable entre les convulsions causées par la grossesse & celles qui ont d'autres causes, c'est que dans les premières la malade, malgré ses terribles mouvemens convulsifs, malgré la contorsion extraordinaire de ses membres, malgré la force incroyable de ses muscles & de tout son corps, ne perd jamais connoissance, & sçait rendre un compte exact de ce qui s'est passé; comme je l'ai observé fort soigneusement à l'égard d'une jeune fille enceinte, dont les transports étoient furieux: au lieu que dans les convulsions produites par toute autre cause que la grossesse, la malade après l'accès ne sçait point ce qui s'est passé, ainsi que j'ai eu souvent occasion de l'observer dans des fureurs utérines & autres convulsions.

Il faut pourtant convenir de l'insuffisance de tous ces signes de grossesse; ils sont tous équivoques, parce qu'ils subsistent quelquefois sans grossesse, si ce n'est l'espèce de convulsion dont j'ai parlé, & qui arrive rarement. Nous n'avons, à proprement parler, que deux signes certains de grossesse: c'est le mouvement sensible de l'enfant & l'in-

introduction du doigt dans le vagin pour découvrir si l'orifice intérieur de la matrice est fort serré.

Ceci doit faire connoître à tous ceux qui se mêlent de faire des rapports, de quelle importance il est de ne rien précipiter, & de ne prononcer qu'avec certitude de cause. Or les deux signes certains & univoques de grossièss dont nous venons de parler, ne peuvent être manifestes que vers le cinquième mois ou environ; avant ce tems-la on s'expose à mal prononcer.

On avoit assuré qu'une fille, dont le ventre à l'âge de puberté grossit prodigieusement, étoit enceinte; on se contenta des apparences, sans faire des recherches. On refusa des remèdes; & la fille étant morte de cette maladie, on reconnut, à l'ouverture du cadavre, qu'ayant été imperforée, les regles avoient été retenues dans la matrice & le vagin; l'on trouva une grande quantité de sang dans ce viscère distendu.

Ce fait que la pratique confirme par plusieurs autres, insinue aux personnes consacrées à l'art de guérir, qu'il est assez important de visiter une fille malade parce qu'elle n'a jamais eu ses regles, & sur-tout lorsque le ventre gonflé semble donner quelque lieu aux soupçons sur sa virginité; car la membrane appelée *hymen* bouche quelquefois entièrement l'orifice du vagin, & le sang menstruel trouvant une forte barrière, est obligé de séjourner, de s'accumuler dans la matrice, & de produire les plus fâcheux symptômes qui ne peuvent céder à aucun remède, si on n'a soin de donner issue au sang, en ouvrant l'hymen avec une lancette ou tout autre instrument.

Quoi qu'il en soit, revenons à notre petit corps organisé, que nous avons laissé au fond de la matrice, attaché par un petit cordon qui, en se développant dans la suite, découvrira une veine & deux artères. Ce cordon aboutit à l'ombilic d'un côté, & de l'autre à une masse ronde, épaisse, spongieuse, presque toute vasculaire, très-adhérente à la matrice, avec laquelle elle a des communications. C'est cette masse où viennent s'implanter les vaisseaux utérins, ou peut-être s'anastomoser avec les vaisseaux de ce corps spongieux, pour y transmettre le torrent des fluides de la mère, & établir une circulation de l'un à l'autre sujet. Deux

enveloppes , l'une poreuse , vasculaire , assez épaisse , nommée *chorion* ; l'autre plus intérieure , mince , transparente , nommée *amnios* ; & contenant les eaux où nage l'enfant : ces deux enveloppes , dis-je , garantissent le petit corps de l'embryon des injures extérieures. Elles sont attachées au placenta , & font partie de ce qu'on appelle *arriere-faix*.

La veine ombilicale , plus grosse que les deux arteres , semble tirer ses racines par une espece d'intus-susception , en partie des arteres de la matrice , & en partie des arteres ombilicales ; son usage est de porter le sang du placenta vers le fœtus. Après son passage par l'ombilic , elle avance en remontant vers la grande scissure du foye , dépose le sang dans le sinus de la veine-porte , & de-là par le canal veineux dans la veine-cave ; & fournit ainsi au fœtus la matiere qui doit servir à sa nutrition & à son accroissement.

Ce n'est pas dans les premiers jours de la grossesse qu'on observe l'organisation dont on vient de parler : trois ou quatre jours après la conception , on n'observe dans la matrice qu'une bulle ovale , transparente , remplie d'une humeur lymphatique semblable à la glaire d'œuf ; dans son milieu est un nuage glaireux qui doit devenir embryon. Sept jours après la conception , on distingue à l'œil simple les premiers linéamens du fœtus ; mais ces linéamens ne paroissent être qu'une masse d'une gelée presque transparente , qui a déjà quelque solidité , & dans laquelle on reconnoît simplement la tête & le tronc que désignent deux vésicules unies , l'une plus grosse destinée pour la tête , l'autre plus petite réservée pour le tronc. On ne voit point les extrémités. A peine le cordon a-t-il la forme d'un petit filament , & le placenta où il aboutit n'est pas rouge. A quinze jours on distingue la tête & les traits les plus apparens du visage ; le nez paroît sous la forme d'un petit filet éminent , & perpendiculaire à une ligne qui fait connoître la séparation des levres ; on découvre deux points noirs à la place des yeux , deux petits trous à celle des oreilles ; on voit aux deux côtés de la partie supérieure du tronc de petites protubérances qui sont les prémices des bras & des jambes. Ces premieres ébauches des extrémités restent quelquefois en arrière , & la nature s'arrête dans son travail : alors c'est un enfant sans bras & sans jambes. Après
trois

trois semaines le corps du fœtus s'est un peu augmenté ; les bras & les mains , les jambes & les pieds se distinguent. L'accroissement des bras se fait plus vite que les jambes , & la séparation des doigts des mains est plus prompte que celle des orteils.

Vers la fin du premier mois de grossesse , le fœtus a un pouce de longueur ; il a la figure humaine bien décidée , toutes les parties de la face sont reconnoissables , le corps est dessiné , les hanches & l'abdomen sont élevés , les membres sont formés , les doigts des pieds & des mains sont séparés les uns des autres ; des fibres pelotonnées désignent les viscères. A six semaines le fœtus est plus long , la figure humaine commence à se perfectionner ; la tête à proportion est plus grosse que les autres parties du corps.

Deux mois après la conception , le fœtus a deux pouces & un quart ; il a à trois mois trois pouces & demi ; à quatre mois & demi il a cinq pouces de longueur , & c'est dans ce tems-là qu'on peut commencer à toucher une femme pour sçavoir si elle est grosse. Alors tout le corps du fœtus est si fort augmenté , qu'on en peut bien aisément distinguer toutes les parties ; on peut même voir les ongles des doigts & des orteils. Il augmente toujours de plus en plus jusqu'à neuf mois , où il a environ un pied & deux pouces. Il faut cependant avouer qu'il est difficile de fixer les dimensions de ses parties , parce qu'il se trouve dans ces mesures une variation considérable par rapport à la diversité des Sujets. Il naît des enfans depuis douze jusqu'à dix-huit pouces , & on en a vu un qui , au sortir du sein de sa mere , pesoit quarante livres.

Je pense qu'il ne sera pas inutile de placer ici la formation du poulet dans l'œuf de la poule , afin que cette physiologie comparée puisse donner quelque lumière. Voyons d'abord ce qu'on remarque dans l'œuf.

Sous la coque on trouve deux membranes qui revêtent l'œuf. L'externe est attachée de toute part à la coque ; l'interne est plus délicate , & sert d'enveloppe au blanc qui y est fortement attaché.

Le blanc paroît une humeur glaireuse ; mais il ne faut pas s'imaginer que ce soit une liqueur flottante. Toute cette masse blanche est sans doute organisée , c'est-à-dire , qu'elle

est composée de vaisseaux qui renferment une matière fluide ; sans cela comment pourroit-il se faire que cette liqueur se portât dans le poulet ?

Le jaune est aussi sans doute un corps organisé ; les mêmes raisons nous le persuadent. Il en est du blanc & du jaune de l'œuf comme des humeurs de l'œil , lesquelles circulent continuellement par des vaisseaux transparens.

Il y a une membrane qui revêt le jaune ; on trouve dessous , vers le gros bout de l'œuf , une tache blanche qui en renferme une autre de couleur cendrée ; & vers le centre de cette dernière , il y a un petit corps blanchâtre qui paroît flottant dans une liqueur. La tache blanche est environnée de plusieurs cercles , dont les uns sont jaunes , & les autres grisâtres.

Aux deux côtés opposés du jaune , on trouve deux ligamens qu'on appelle *germes* mal-à-propos. Ils naissent de la membrane qui enveloppe le jaune ; ce sont des espèces de placenta qui portent dans le jaune la liqueur du blanc qu'ils reçoivent dans des follicules formés par leur épanouissement.

Dès qu'un œuf fécondé par le coq a été échauffé quelque tems sous la poule , la membrane qui revêt le blanc immédiatement , se sépare de la membrane externe vers le gros bout ; les deux ligamens qui étoient dans des endroits diamétralement opposés , changent de situation ; ils s'approchent peu-à-peu du petit bout de l'œuf , le blanc devient plus liquide , la surface du jaune s'applatit ; la membrane qui couvre la tache blanche , commence à s'élever ; cette tache blanche qu'on a nommée *cicatrice* , paroît s'allonger de même que le petit corps blanchâtre qui est vers le centre , & qui est le fœtus ; le cercle qui entoure la tache , prend la forme de vaisseau , & renferme de petits points rougeâtres ; les autres cercles se multiplient de plus en plus , & prennent plus d'étendue. Tous ces développemens deviennent toujours plus sensibles , & après deux jours ces points rouges commencent à faire appercevoir des vaisseaux sanguins qui viennent du cercle le plus petit , & qui tendent vers la cicatrice & s'enfoncent vers la tache cendrée ; les vaisseaux deviennent toujours plus rouges , de même que le cercle.

Dans ce tems-là on apperçoit des points qui composent le cœur du foetus : ces points ont un mouvement sensible , & s'unissent à des vaisseaux. Après cinquante heures , ces points paroissent comme quatre vésicules qui se meuvent successivement d'un mouvement très-rapide , ce sont les oreillettes & les ventricules du cœur. Si on vient à refroidir l'œuf , tous ces mouvemens cessent ; mais une nouvelle chaleur les reproduit.

Dans des œufs couvés soixante-dix heures , on ne remarque plus un aussi grand nombre de points sanguins ; le lit du poulet s'étend toujours & s'enfonce dans le jaune : ce lit qui est la cicatrice , dont nous avons parlé , se remplit d'une liqueur transparente ; le poulet grossit , on lui voit la tête panchée sur la poitrine. Les vaisseaux qui partent du cœur se développent de plus en plus ; on voit sur la tête deux éminences transparentes , lesquelles sont les yeux. Les aîles , les cuisses , les jambes , le croupion se montrent assez bien. A l'endroit où est le nombril , on remarque une espèce de vessie , d'où partent les vaisseaux ombilicaux , qui paroissent plus multipliés que dans les commencemens , & qui aboutissent au cercle.

Dans des œufs couvés quatre-vingt-seize heures , le cercle concentrique s'étend : les points sanguins sont tous convertis en des vaisseaux sensibles , le poulet se courbe un peu plus , la couleur noirâtre de l'uvée se montre avec la pupille ; la poitrine est encore transparente ; les quatre vésicules se réduisent à trois , dont la plus grosse paroît être le cœur , & les deux autres les oreillettes. On voit l'aorte descendante & ses rameaux supérieurs avec des battemens. On remarque aux environs du cœur un petit nuage rougeâtre , qui est la substance des poumons ; il y en a encore un autre d'un rouge jaunâtre , qui est vers l'aîle droite , & c'est apparemment le foye.

On a dit au commencement , que la membrane interne se séparoit de l'externe , & s'enfonçoit depuis le gros bout vers le centre. Cette membrane continue toujours à se séparer , & se fortifie tous les jours davantage ; elle laisse voir au travers de ses fibres les vaisseaux ombilicaux qui rampent sur le jaune.

Cette membrane , en s'éloignant de l'autre , pousse la

liqueur blanche dans le jaune qui , bien loin de diminuer , augmente en volume ; & enfin quand toutes les parties du poulet sont bien formées , ce jaune entre dans le ventre peu-à-peu. Le dessein de la nature en cela a été de fournir une nourriture au poulet quand il seroit éclos. Voici la maniere dont cette nourriture entre dans la substance du poulet avec une partie des autres intestins grêles. On trouve un canal qui se jette dans le jaune ; il paroît que les parois de ce canal sont continues avec la membrane interne du jaune , & que la membrane externe est continue avec le péritoine. Quand tout le jaune est entré , on ne trouve plus de vestiges de la membrane externe , & c'est là ce qui fait juger qu'elle est continue avec le péritoine. Pour le jaune , on le trouve répandu par-tout ; mais peu-à-peu il diminue , & enfin il se ramasse comme dans un point au bout de ce canal de communication. On voit par-là que le jaune passe peu-à-peu dans l'intestin ileon pour servir de nourriture , & se jette dans le cœcum comme dans un réservoir.

Le poulet étant bien formé , & les vaisseaux ombilicaux étant desséchés par la compression des parties solides , la circulation se fait toute dans son corps : ainsi l'air externe ne peut lui être du même usage ; il faut qu'il puisse respirer , pour que le sang marche librement : mais un espace si étroit ne suffit pas pour la respiration. Le défaut d'air & d'espace , qui ne permettent pas au poulet de respirer , doivent causer en lui un sentiment d'inquiétude qui fait qu'il s'agite continuellement. Dans cette agitation , le poulet rompt la membrane & la coque par des coups de bec : alors il commence à respirer , & le sang coule librement dans les poulmons.

Voilà le développement du poulet , tel qu'on l'a pu observer par des expériences longues & réitérées. Dans le livre *De natura pueri* , on avoit ébauché ces observations ; Harvey les avoit faites avec plus d'exactitude ; Malpighi les avoit encore portées plus loin. Enfin on est revenu sur toutes ces observations , & on les a enrichies d'une infinité de nouvelles découvertes. Le célèbre M. Haller semble avoir épuisé la matiere par ses expériences curieuses & exactes.

Ce que nous voyons dans le poulet , se trouve apparemment dans l'homme , au moins en partie. La nature qui est toujours uniforme dans ses opérations , exécute les des-

seins par des voies simples. Quoique la figure de l'homme & celle du poulet soient si différentes, il ne faut pas s'imaginer qu'il faille des voies aussi dissemblables pour faire ces deux productions : ce sont toujours deux animaux qui sont produits, l'un au bout de vingt jours, & l'autre au bout de neuf mois. D'ailleurs ce qu'on trouve dans la femme, confirme cette idée. Il y a, à ce qu'on prétend, des œufs qui se détachent de l'ovaire, & descendent dans la matrice ; il seroit à souhaiter qu'on pût faire sur ces œufs les mêmes expériences qu'on a faites sur les œufs des poules. Nous ne pouvons pas entrer dans un pareil détail sur le développement de l'œuf humain, ainsi il faut se contenter de quelques observations générales.

Pour la formation du cœur, du foye, de l'estomac, &c. dans le poulet, voyez CŒUR, FOYE, &c. où l'on a placé la théorie de M. Haller.

On demandera peut-être par où l'enfant, pendant son accroissement dans sa prison obscure, reçoit la matière qui doit le nourrir ? C'est la mère qui la lui fournit par les vaisseaux de la matrice, qui s'implantent dans la substance spongieuse du placenta, ou qui s'anastomosent, si vous le voulez, avec les radicules des vaisseaux du placenta. Tout concourt à prouver cette vérité : le gonflement qui arrive à la matrice, & qui augmente depuis le commencement jusqu'à la fin de la grossesse, la dilatation considérable de ses vaisseaux, le suc laiteux qu'il est aisé d'y observer, enfin ce qui arrive au fœtus après que le placenta est séparé de la matrice ; tout cela nous persuade que l'enfant tire sa nourriture de sa propre mère. D'ailleurs, on ne doute plus aujourd'hui qu'il n'y ait une circulation réelle du corps du fœtus à celui de la mère ; or le sang qui circule de l'un à l'autre, est bien capable de les nourrir tous les deux. En effet, la cessation des règles confirme que la pléthore de la femme est réservée, est employée pendant la grossesse à de meilleurs usages ; & à quoi dira-t-on qu'elle est employée, si ce n'est pour la nourriture & l'accroissement du fœtus ?

Enfin pour nous mieux convaincre, faisons attention aux pertes de sang qui ne manquent pas d'arriver au détriment, à la ruine, à la perte du fœtus, lorsque le placenta se détache de la matrice, ou lorsque le cordon ombilical

s'ouvre , le placenta restant attaché à l'uterus ; & nous reconnoissons que ces pertes de sang ne peuvent pas vraisemblablement arriver , qu'il n'y ait une circulation réciproque de la mere à l'enfant : or comme le sang est le pere nourricier de toutes nos parties , il s'ensuivra qu'il doit nourrir celles du fœtus en circulant dans son corps.

Stalpart Vander-Wiel a donné à Leyde 1727 une Dissertation fort étendue , où il croit que le *fœtus est nourri d'une substance grasse par la bouche , & non par la veine ombilicale , au moyen du sang de la mere*. Il s'appuie sur beaucoup de raisons dont le Lecteur trouvera le détail à la fin du premier volume de ses Observations rares & curieuses. Elles ne peuvent nous empêcher de penser que le sang de la mere nourrit le fœtus.

Je sçais d'ailleurs qu'on peut opposer ici des fœtus nourris & accrus sans cordon ombilical , sans aucune ouverture extérieure , en un mot sans aucune route qui pût communiquer le sang de la mere au corps du fœtus. Mais ces observations très-rares insinuent seulement que dans ces cas le fœtus a pu peut-être se nourrir , s'accroître par une espece d'imbibition , une absorption d'humeurs , au moyen des pores multipliés de la peau. Cependant il n'est pas moins vrai que ce n'est pas-là la route que tient ordinairement la nature ; & si elle s'égare quelquefois , nous ne sommes point en droit de prendre ses égaremens comme des regles invariables de sa conduite. Ainsi quoique M. Petit , célèbre Médecin de Paris , admette dans son école trois sortes de moyens par lesquels le fœtus se nourrit ; sçavoir , par la bouche , par le cordon ombilical , & par toute la surface du corps ou par les vaisseaux absorbans , nous penserons toujours que le second moyen qu'il admet est celui que la nature emploie ordinairement , & que les deux autres , ou du moins le dernier est seulement une ressource légère ménagée pour suppléer au défaut du cordon.

On a encore pensé que les eaux contenues dans l'amnios concouroient à la nourriture du fœtus ; ces eaux claires , plus ou moins abondantes en parties gélatineuses vers la fin de la grossesse , fournies , selon quelques-uns , par les vaisseaux capillaires qui attachent le chorion à la matrice , & par les arteres ombilicales du placenta ; ces eaux , dis-je , pourroient bien être la matiere de la transpiration du fœtus ,

& servir à modérer les secousses qu'il peut éprouver lui-même, & empêcher celles qu'il peut causer à la mere en se remuant.

S'il étoit bien vrai que ces eaux fussent destinées à la nourriture du fœtus, il s'en suivroit que le fœtus pourroit vivre long-tems étant sorti du sein de la mere, renfermé dans toutes ses tuniques & dans les eaux qu'elles contiennent. Or l'expérience faite sur les animaux prouvera toujours que le fœtus sorti du ventre avec ses eaux & l'intégrité des membranes qui la contiennent ne vivra pas long-tems. Donc ces eaux ne peuvent pas lui servir de nourriture, & la nature exige ordinairement que le fœtus la reçoive d'une autre source.

Il me semble que la circulation réciproque de la mere à l'enfant, & de celui-ci à celle-là, peut assez fournir de matiere nutritive; & personne ne doute de la réalité de cette circulation. On sçait que le cœur du fœtus a une ouverture ronde ou ovale, appelée *trou botal*, par laquelle une partie du sang va immédiatement de l'oreillette droite dans la gauche, sans pouvoir revenir de la gauche à la droite, à cause de la valvule qui y met obstacle. Un canal artériel est destiné à transmettre à l'aorte inférieure la plus grande partie du sang de l'artere pulmonaire; & les arteres ombilicales rapportent au cordon, dont elles font partie, la plus grande partie du sang. A la faveur de la veine ombilicale le sang parvient à la veine-cave, par un canal veineux particulier. Le sang circule dans le foye du fœtus, & la plupart des Anatomistes semblent méconnoître sa véritable route. On ne peut refuser à Harvey la gloire d'avoir découvert la circulation du sang dans le foye de l'adulte, mais on ne sçauroit s'empêcher de convenir que ce grand homme n'a pas saisi le vrai cours du sang dans le foye du fœtus humain. De tous les successeurs d'Harvey, jusqu'à M. Bertin, Médecin de la Faculté de Paris, & de l'Académie des Sciences, celui-ci est le premier qui l'a saisi tel qu'il est, & on ne peut lui disputer cette découverte.

Dans l'opinion d'Harvey le sang de la veine-porte passe de droite à gauche dans la grande cavité ou sinus de la veine ombilicale, premierement pour circuler avec le sang ombilical dans toute l'étendue du foye, secondement pour passer par le canal veineux dans la veine-cave.

Mais M. Bertin a découvert , & il a établi sur des preuves solides que le sang de la veine-porte ne passe point de droite à gauche pour se mêler avec le sang de la veine ombilicale dans le sinus ombilical , & pour entrer en partie dans le canal veineux & en partie se distribuer dans toute la substance du foye ; mais qu'il coule par un mouvement de gauche à droite dans le lobe droit , & qu'une partie du sang de la veine ombilicale s'unit par un mouvement de gauche à droite avec le sang de la veine-porte , & qu'enfin ces deux colonnes de sang réunies circulent ensemble par un mouvement de gauche à droite dans la plus grande partie du lobe droit du foye , tandis que le seul sang de la veine ombilicale entre dans le canal veineux & dans neuf à dix branches qui naissent de la veine ombilicale , & se répandent dans tout le lobe gauche du foye & dans une légère partie du lobe droit. Nous renvoyons le Lecteur qui voudra être plus amplement instruit du vrai cours du sang dans le foye du fœtus au Mémoire de M. Bertin , inséré dans le volume de l'Académie , année 1753 , & à ceux qui seront imprimés dans le volume de 1764 & 1765 sur la même matière.

C'est ainsi que s'opère la circulation dans le fœtus , tant qu'il est renfermé dans le sein de sa mere ; mais le mécanisme est différent lorsqu'il a vu le jour , ainsi qu'on l'a expliqué dans la circulation du sang dans l'adulte. La plupart des Anatomistes pensent que le trou botal se ferme quelque tems après la naissance : cependant un examen attentif sur cette matière fait voir que très-souvent , dans l'âge même le plus avancé , il n'est point encore fermé ; & le premier février 1764 , M. Sabatier , dans la démonstration qu'il nous fit du cœur à l'Hôtel des Invalides de Paris , nous a très-bien fait voir ce trou botal. Il est vrai que le diamètre n'en est pas si grand qu'il devroit l'être s'il avoit conservé les mêmes dimensions que les autres parties du fœtus qui croît : mais quoique plus petit , il n'est pas moins existant dans la plupart des Sujets adultes ; & son existence établit le passage d'une partie du sang dans le canal dont il est l'orifice.

Comme le trou botal dont nous avons parlé est un moyen qu'emploie la nature pour empêcher que le sang ne parvienne tout au poulmon , ce viscere qui n'est point dilaté par l'air , est comme une masse solide , qui mise dans de l'eau surnage souvent ; je dis souvent , afin que de ce qu'il surnage on ne

puisse pas conclure affirmativement que l'enfant n'a jamais respiré , parce qu'il arrive quelquefois qu'un morceau de poulmon du fœtus qui a respiré , va au fond de l'eau , tandis qu'un morceau de celui qui n'a pas respiré , surnage ; & en fait de Jurisprudence on ne sçauroit conclure affirmativement sur cette expérience , pour sçavoir si une mere a tué son enfant , ou s'il est mort dans son sein.

On entend souvent parler des envies des femmes grosses. Les uns soutiennent qu'elles peuvent se communiquer au fœtus , & y laisser les traces des objets enviés : les autres au contraire , cherchent à prouver que cet effet singulier ne sçauroit s'attribuer à l'imagination de la mere , & qu'il est entierement dû à la structure du germe , qui renferme l'abrégé du fœtus , avec les mêmes empreintes que l'on attribue à l'imagination de la femme. Pour moi je pense que l'action de l'ame peut ici jouer un grand rôle ; & l'expérience journaliere nous prouve , ainsi que les femmes peuvent l'attester , qu'un fœtus dans le sein de sa mere peut participer à ses desirs , & en recevoir l'empreinte des objets désirés. Qu'une femme grosse désire avec ardeur de manger du lièvre , par exemple , l'enfant en a quelques marques ; & si cette femme , convaincue de l'effet de son désir , porte ses mains au dos pour que l'empreinte du lièvre se trouve sur la même partie de l'enfant , c'est un nouveau désir qui a également son effet. Pour appuyer ce sentiment , nous allons donner ici quelques observations curieuses.

M. Siebold , Chirurgien pensionné du Prince Evêque de Wurtzbourg en Franconie , a disséqué avec moi à l'Hôtel des Invalides de Paris , & il m'a dit qu'il conservoit dans son cabinet , à l'Hôpital Julien , un fœtus qui , au lieu de jambes , a la queue d'une carpe avec ses nageoires. Un autre fœtus de six mois qui n'a point de tête , & où les tégumens se terminent au-dessus des épaules. Un troisieme fœtus assez gros & presque de terme , qui a un tronc , une grosse tête , deux oreilles ordinaires , & une double oreille à l'occiput , quatre bras , quatre jambes bien formées & bien distinctes. Un quatrieme fœtus , d'environ cinq mois , qui a à découvert toute la partie postérieure & occipitale du crâne. Un cinquieme fœtus , d'environ quatre mois , qui a une tête véritable de singe , six doigts au pied. Tous ces fœtus sont conservés dans l'eau-de-vie.

On voyoit à la Haye en 1683 un enfant de dix ans , Napolitain , dont les mains & les pieds étoient couverts d'écailles. Les bras , les cuisses , & enfin tout le corps , excepté la tête , étoient couverts d'une peau comme celle d'un veau marin : elle étoit dure & inégale. La tante qui en avoit soin , disoit que cette difformité venoit de ce que la mere , étant à laver son linge au rivage , avoit vu dans le fleuve différens poissons à écailles & à coquilles , qui lui avoient fait une si grande impression sur l'esprit , que le fruit qu'elle apporta bientôt après en fut affecté. L'enfant qu'elle mit au monde avoit la peau écailleuse , cependant il n'avoit rien à la face ni au col , le reste du corps étoit noir & couvert d'une espece de mousse inégale & obscure. Il n'étoit pas si sensible au froid que les autres quand il étoit nud. Il avoit l'esprit subtil & pénétrant , autant qu'on peut l'avoir à son âge. Ce qui est surprenant , c'est qu'il aimoit le poisson extraordinairement , au point qu'il en étoit souvent malade à force d'en manger. Il s'exhaloit de son corps une odeur qui sentoit le poisson. Quand les écailles tomboient , il en renaissoit de nouvelles. Si on les arrachoit , il en sortoit du sang.

Gaffarel , *Rer. inaud. part. 2 , cap. 5 , p. 107* , dit que sa sœur avoit au pied un poisson si bien imprimé qu'on l'auroit pris pour l'ouvrage du meilleur Peintre. La mere , pendant sa grossesse , avoit eu envie de manger du poisson ; la fille n'en pouvoit manger qu'elle ne ressentît de la douleur dans cet endroit.

Borel , *cent. 3 , Obs. rarior. 49* , rapporte qu'il a vu un homme qui avoit une sole avec ses écailles à une de ses tempes.

Sachsius Gammar , *libr. 2 , sect. 1 , cap. 4* , fait mention d'une femme grosse , qui ayant contemplé trop long-tems dans une petite riviere une grosse écrevisse , qu'elle désiroit avoir , eut une fille dont les pieds étoient formés comme les serres d'une écrevisse.

Bartholin , *Hist. 44 , cent. 2 , p. 218* , rapporte qu'à Paris en 1645 , une femme accoucha au terme de six mois d'un garçon qui avoit la tête d'une carpe. Cependant il avoit une langue assez grande & la face plate.

Elisabeth Tomboy , Sage-Femme de La Haye , accoucha le 21 septembre 1677 une femme qui engendra une chienne enveloppée de ses membranes , & qui étoit vivante. Elle

n'avoit point de poils. Elle avoit les membres bien formés , & étoit de la longueur du petit doigt. La Sage-Femme porta chez M. Jean Stalpart Vanderwiel , Professeur d'Anatomie & de Chirurgie , ce monstre encore chaud. Ce qui est surprenant , c'est que cette femme resta encore enceinte , & accoucha heureusement quatorze semaines après d'un garçon bien conformé , & se portant bien.

Salmuth , *cent. 1 , obs. 62 , p. 40* , rapporte qu'il étoit venu au monde un oiseau avec un fœtus bien formé.

Mercurial , *Consil. 85* , & Paré , témoignent que des femmes avoient engendré des oiseaux , des souris & des serpens. On trouve l'histoire d'une grosse souris sans queue dans Joubert , *De error. popularib.* Salmuth fait mention de cinq souris vivantes , tirées par une Sage-Femme , qui courent de tous côtés , comme font les autres souris. Camerarius rapporte la même chose de neuf souris.

Le Journal d'Allemagne , *Dec. 2 , an. 2 , obs. 55* , contient l'histoire d'un serpent qui est venu avec un fœtus dont il entouroit le ventre , près de l'estomac , comme un ceinturon.

Wierus Præsting , *Dæmon. cap. 6* , parle de taupes , de belettes , ou d'un animal semblable , né avec un fœtus bien conformé.

Bartholin , *Act. hæssn. tom. 2 , p. 98* , fait mention d'un monstre qu'une femme de Leyde , qui étoit embarquée pour les Isles Asiatiques , avoit mis au monde. Il avoit la figure d'une chevre & couroit dans le vaisseau.

Nous ne trouverions jamais de bornes , si nous voulions entrer dans un détail de tout ce qu'on a publié sur cette matière depuis l'origine des lettres , & ce que rapportent encore aujourd'hui tous ceux qui par état sont occupés à l'art des accouchemens. Toutes ces observations sont-elles bien vraies dans toutes leurs circonstances : cela se peut très-bien. Mais en supposant même qu'il y ait quelque petite chose à rabattre , il résultera toujours que les envies ont fait impression sur le fœtus , puisque c'est à leur occasion qu'il reçoit ces difformités. Prétendre d'expliquer comment cette impression peut former un serpent ou tout autre animal , ce seroit s'engager volontairement dans le labyrinthe le plus obscur & le plus tortueux. Il est vrai que les partisans des animalcules spermaticques trouveroient ici un grand jour pour leur

opinion , parce qu'elle leur persuaderoit peut-être que ces sortes d'animaux n'ont paru , que parce que lancés avec la semence masculine qui les contenoit aussi-bien que les homoncules , ils ont pu se loger dans un œuf , s'y nourrir , y vivre , & prendre ensuite avec le fœtus les accroissemens nécessaires ; mais tout cela s'exécute-t-il aussi-bien par les loix sages de la nature que notre imagination semble le persuader ? En vérité il peut y avoir une grande différence. Nous avons vu d'ailleurs que l'hypothèse des animaux spermatriques étoit insoutenable , & quand même elle auroit quelque probabilité , on ne seroit pas plus avancé pour l'explication du phénomène en question ; car si l'on soutient qu'un monstre ne doit son origine qu'à l'animalcule monstrueux confondu avec les homoncules dans la semence de l'homme , je demanderai pourquoi ce phénomène est si rare ; & puisque chaque homme en contient vraisemblablement un certain nombre selon ce système , pourquoi chaque femme n'est-elle pas sujette à faire des mouches , des serpents , & toutes sortes d'autres animaux , d'abord que l'homme peut lui donner des animalcules de différentes especes ?

Mais pourquoi nier que l'imagination de la femme agisse sur l'enfant qu'elle porte ? Ignorons-nous que cette imagination agit sur nos parties génitales , les met en érection dans l'homme , & produit à la femme un sentiment plus ou moins fort , selon que l'objet réellement apperçu , représenté dans l'ame , nous fait plus d'impression ? Ne sçavons-nous pas que la volonté fait passer , à la faveur des nerfs , les esprits animaux dans les différentes parties de notre machine animée , pour y produire des actions ? Or ce qui se passe ici , ne peut-il pas arriver par l'affluence du fluide nerveux , porté par l'imagination sur les membranes , sur les tégumens encore tendres du fœtus renfermé dans sa sombre prison ? A l'article des esprits animaux nous avons essayé de prouver qu'ils circuloient. Si cela se passe ainsi , ils pourront donc avoir action sur le fœtus , comme il arrive qu'ils agissent plus ou moins sur les parties différentes de notre machine hydraulique , selon les différentes affections de l'ame. Lorsque les rayons lumineux dessinent sur la retine les objets extérieurs avec toutes leurs nuances , l'ame par le moyen du suc nerveux apperçoit ces nuances , pourquoi

donc ôter à ce fluide subtil le pouvoir d'aller imprimer sur le corps tendre du fœtus les objets que la mere a vivement désirés. Voilà ce qui me paroît le plus conforme à la vérité & à l'expérience , quoique je ne nie pas qu'il ne puisse absolument y avoir des envies au fœtus par d'autres causes que celles de l'imagination. Il peut se faire peut-être quelquefois que l'œuf , le germe , l'abrégé du fœtus , ait dans sa structure les empreintes que l'on découvre au nouveau-né.

Il ne me reste qu'à faire une réflexion sur les monstres , qui pourra avoir son utilité. Des personnes peu instruites pourroient douter s'il convient de leur donner le baptême : c'est une question que j'ai souvent proposée à mon Professeur de Théologie , lorsqu'il nous expliquoit le Sacrement de baptême. Il m'a toujours paru porté à accorder le baptême à ces monstres , lorsqu'il y avoit quelque partie de l'homme. Mais pour franchir toute difficulté , je pense qu'il ne faudroit baptiser que sous condition , c'est-à-dire , *si sis homo* ; si vous êtes homme , je vous baptise , &c. parce qu'alors ce Sacrement , qui nous rétablit dans la sainte innocence , & nous ouvre l'héritage du ciel , n'est employé que pour l'homme , & jamais pour la bête.

C'est ici le lieu de dire un mot sur la ressemblance de l'enfant à ses parens. Un Auteur moderne a pensé que la disposition des organes de l'embryon , soit avant , soit après la fécondation , dépend beaucoup de l'activité plus ou moins grande avec laquelle s'exerce , s'entretient la vie de la mere , & de l'influence de cette activité , pour qu'il soit conformé de telle ou telle maniere , analogue à celle dont cette même action de la vie dans la mere a conformé ses organes ; & que cette même disposition des parties de l'embryon ne peut que dépendre , aussi plus ou moins , de la force avec laquelle elles ont été mises en jeu par l'esprit séminal du pere , dont elles ont été imprégnées : d'où il s'ensuit que la ressemblance tient plus ou moins du pere ou de la mere , selon que l'un ou l'autre a plus ou moins influé ; par cela même qu'il fournit dans la génération & la formation ou le développement du fœtus , sur le principe de vie & l'organisation de l'embryon , qui en reçoit à proportion une forme plus ou moins approchante de celle du pere ou de la mere ; ce qui , selon M. Lorry , peut rendre raison non-seulement de ce qu'on

observe par rapport à la ressemblance quant à la figure ; mais encore par rapport à celle du caractère.

Avouons cependant que le genre de vie & la manière dont on est élevé , peuvent procurer ici beaucoup de changemens. L'expérience ne nous prouve que trop chaque jour que les passions sont bien capables d'altérer les traits d'un beau visage , en troublant l'harmonie intérieure des fonctions de notre corps animé. Cet art pernicieux qui s'occupe sans cesse à flatter notre goût par les odeurs agréables dont il défigure nos alimens , ne manque guere d'empoisonner , de changer de beaucoup notre tempérament , ainsi que le caractère ; changement qui peut également arriver par la diversité de nos occupations. Pour nous en convaincre , nous n'avons qu'à observer cette différence qui se trouve entre les Laboureurs , les Soldats , & ceux que leur état a fixés à l'étude des Sciences , ou ceux dont le plus grand travail est de ne rien faire ; enfin cette différence qui se remarque entre les femmes du Peuple , & celles qui jouissent de toutes les commodités de la vie. Tout ceci nous persuade aisément que chaque climat , chaque condition , chaque genre de vie & d'occupation , a des avantages ou des inconvéniens qui peuvent produire des différences entre la figure & le caractère des hommes ; soit que l'œuf avant d'être fécondé porte l'empreinte des véritables traits du pere ou de la mere , soit qu'il les reçoive de la fécondation même , ou après la fécondation.

Nous avons considéré le fœtus comme renfermé dans son obscure demeure , & nous avons dit à-peu-près ce qui peut lui arriver pendant le tems qu'il reçoit les divers degrés d'accroissement dans la matrice. Il nous reste , pour finir cet article , peut-être un peu trop long , d'expliquer par quel mécanisme au bout de neuf mois l'enfant cherche à jouir de la lumière.

§. IV.

De l'accouchement.

L'accouchement est cette fonction naturelle par laquelle le fœtus parvenu environ au terme de neuf mois , est poussé hors de la matrice : je dis , environ au terme de neuf mois , parce que , quoique pour l'ordinaire l'accouchement arrive

au bout de neuf mois , il peut cependant se faire , & l'expérience le prouve , que l'enfant ne soit expulsé qu'au dixieme ou onzieme mois , ou bien qu'il le soit au fixieme , au septieme ou huitieme. Cela varie toujours selon le tempérament de la mere , & les accidens auxquels son genre de vie , ses occupations , &c. l'exposent journellement.

Beaucoup d'observations ont appris que des enfans nés à 6 , 7 , 8 , 10 , 11 & 13 mois ont vécu , que d'autres ont resté 4 & 6 mois morts dans la matrice sans s'y gâter , & même 23 mois , deux ans , trois ans , quatre ans , vingt-fix , & même quarante-fix ans , après avoir à la vérité souffert quelques altérations , mais sans que la santé de la mere ait paru dérangée. *Voyez* Scenckius , Bartholin , & les autres Observateurs.

Quoi qu'il en soit , comme l'enfant sorti avant six mois ne peut guere jouir de la vie , on appelle son accouchement *avortement*.

Les sentimens sont bien partagés sur la cause qui oblige le fœtus à sortir au bout de neuf mois. Ici l'on croit que le fœtus manquant d'une suffisante quantité de nourriture , cherche à se délivrer de sa prison ; mais comme la circulation réciproque de sa mere à lui peut bien suffire pour le nourrir , cette raison n'est pas d'un grand poids.

Là on pense que le fœtus abandonne la matrice par la même mécanique qu'un fruit mûr se détache de l'arbre : mais cette explication tombe d'elle-même , parce que le fœtus sort dans le tems que le placenta tient encore à la matrice ; & il faut même quelquefois des efforts de la part de la femme , ou bien de l'accoucheur , pour expulser l'arrière-faix. Ailleurs on a attribué la sortie de l'enfant à l'âcreté des eaux renfermées dans l'amnios. Ce sentiment ne paroît pas plus plausible que le précédent.

Les uns ont avancé que l'enfant au terme de neuf mois , incommodé , gêné , irrité par son urine & les excréments ramassés , faisoit divers mouvemens pour tourner sa tête du côté de la matrice , de façon qu'ordinairement la face prépondoit à l'os sacrum : situation qui , selon eux , doit augmenter l'irritation , le picotement & le tenesme ; porter par conséquent la mere à faire ses efforts & à expulser le corps qui l'embarasse. Ce sentiment offre ses difficultés ,

ainsi que tous les autres ; & c'est s'appuyer sur une cause légère , que de supposer que le meconium de l'enfant ne commence qu'alors à être irritant ,

Les autres ont tâché d'insinuer que le fœtus n'avançoit vers le vagin que pour trouver une certaine facilité de respirer : mais ne sçait-on pas qu'étant uni à la mere , il n'a plus besoin de respirer , parce que par le trou botal du cœur , la circulation s'opere aisément , lorsque le sang de la mere parvient au fœtus à la faveur du placenta ?

Un célèbre Médecin de Paris (c'est M. Petit) nous a fait connoître en 1763 , dans une de ses leçons , que la cause de l'accouchement pourroit mieux venir de ce que les rides & les plis du vagin & de la matrice étant effacés par l'accroissement du fœtus , la matrice ne peut plus se prêter à un plus grand accroissement , & entrant dans une espece d'action , dans une certaine contraction , produit dans la femme un mal-aise accompagné de douleurs dans les reins , & plus bas : de cette contraction il en résulte un abaissement de l'abdomen , & de-là la sortie des eaux , & celle du fœtus qui trouve l'orifice de la matrice dilaté , & le vagin assez souple pour pouvoir encore se prêter un peu , parce qu'il a été fort humecté par les eaux.

La variété des opinions sur la cause physique de l'accouchement , nous prouve qu'ici , comme dans d'autres articles de Physiologie , il y a encore bien de l'incertitude : peut-être une seule cause suffit-elle , & peut-être la nature veut-elle pour cet effet le concours de plusieurs causes ? Ainsi l'accroissement de l'enfant , dont le corps devient plus gros relativement à la capacité de la matrice où il est renfermé , les mouvemens du fœtus augmentés selon son accroissement , le poids de sa tête plus grosse que le reste du corps , &c. peuvent être des causes de l'accouchement , peuvent déterminer l'enfant à se présenter à l'orifice qui doit lui faire voir le jour.

Quoi qu'il en soit , dans le tems de l'accouchement , la matrice entre dans une grande action. Comme elle est un véritable muscle creux , elle ne manque pas dans ses contractions d'agir fortement contre le corps qu'elle contient , aidée d'ailleurs par l'action des muscles de l'abdomen & par les fortes inspirations de la femme , qui font voûter le dia-

phragme

phragme vers la matrice. Tout ceci concourt à expulser le fœtus ; & plus l'action de la matrice , des muscles abdominaux , &c. est forte , plus le terme de l'accouchement est prompt. J'ai connu une femme qui , un quart-d'heure avant l'accouchement , alloit elle-même chercher une cruche d'eau à la fontaine voisine de sa maison ; à son retour elle se mettoit sur son lit , s'accouchoit elle-même , faisoit la ligature de l'ombilic , & portoit son enfant à ses parens qui avoient ensuite de la peine à la résoudre à se remettre dans le lit. Personne ne doute de la facilité ou de la difficulté d'accoucher , plus ou moins grande , qu'ont différentes femmes.

Lorsque la tête de l'enfant est engagée à un certain point dans le détroit avec les membranes qui se présentent en partie au-devant de la tête , les eaux que contiennent ces tuniques , sortent par l'ouverture qui se fait à ces membranes , & dans leur passage elles ne manquent pas de lubrifier toutes les parties qu'elles arrosent. La tête du fœtus écarte peu-à-peu les parties pour se faire un passage , & la douleur augmentée fait faire à la mere les derniers efforts qui expullent le fœtus. On a douté si les os pubis , à la faveur de leur symphyse , ne prêtoient pas un peu. Il est certain qu'ils prêtent dans les Sujets où cette symphyse n'est pas ossifiée ; je l'ai vu moi-même dans la dissection d'une femme qu'un accouchement très-laborieux fit périr.

L'enfant étant sorti , on peut couper le cordon ombilical à quatre travers de doigt du nombril , en faire la ligature , & remettre l'enfant à quelqu'un , pour tâcher ensuite de procurer la sortie des secondines ou arriere-faix , qui sont le placenta , les membranes & le cordon ombilical , que l'Accoucheur ne doit pas abandonner. Dans un accouchement naturel , le placenta se détache presque de lui-même , ou à la faveur d'une nouvelle douleur qui arrive à la mere. Quelquefois l'Accoucheur est obligé d'en aider la sortie , en tirant doucement à plusieurs reprises , afin de détruire l'adhérence de ses petits vaisseaux au fond de la matrice , où ils sont implantés. Quand tout est sorti , la femme est entièrement délivrée , & l'accouchement est fini ; mais comme la séparation du placenta d'avec la matrice a laissé une ouverture aux vaisseaux , il s'ensuit un écoulement de sang qui

de plus ou moins , qui est plus ou moins abondant , selon la diversité des Sujets. Il est d'abord rouge , mais il devient ensuite laiteux. A mesure qu'il diminue , la femme sent ses mammelles se gonfler par la présence du lait qui y aborde & qui , au moyen des conduits laiteux qui aboutissent au mamelon , est porté au-dehors ; soit que l'enfant en suçant raréfie l'air extérieur & diminue la pesanteur de la colonne de cet air sur la mamelle ; soit que la femme , en pressant la mamelle , force par cette action le lait à passer au-dehors.

Pour comprendre le mécanisme de cette sécrétion , il n'y a qu'à observer qu'après l'accouchement , la matrice tend à se contracter , à se resserrer , & que dans peu elle reprend son ancien état. De-là l'orifice des vaisseaux fermé ne permettant plus aux liqueurs de prendre leur route par la matrice , elles gagnent les vaisseaux épigastriques qui communiquent avec les mammaires. Parvenues ainsi dans les mammelles , elles s'y séparent pour y laisser la matière du lait.

Une mere véritablement tendre devoit se faire une gloire & une loi inviolable de consacrer à la nourriture de son fruit ce lait que la nature semble ne lui accorder que comme un dépôt sacré dont elle rendra compte. Mais aujourd'hui nos mœurs trop raffinées , trop délicates , & nos usages pervers s'empressent à l'envi d'exhorter nos Dames à confier à des soins étrangers , à des mains plus grossières , l'entretien & la vie de leurs enfans. Cependant cette nourriture prise dans d'autres mammelles , n'étoit pas celle qui étoit naturellement réservée à cet enfant ; & il est par conséquent permis de douter si elle est aussi salutaire. Du côté de la mere , ce lait semble suivre les divers degrés de besoin où se trouve le nouveau-né. Faut-il lâcher son ventre en lavant , en détremper le méconium renfermé dans les intestins ? Le lait de la mere , après l'accouchement , devient très-propre à produire cet effet , parce que dans ce tems ce n'est qu'une espece de sérosité , une espece de petit lait : or on est privé de ce premier avantage , en faisant nourrir l'enfant par une autre femme , parce qu'elle ne reçoit ordinairement l'enfant étranger que quelque tems après ses couches , c'est-à-dire , lorsque le lait est devenu plus

propre à nourrir qu'à détremper seulement. D'ailleurs on sçait qu'ordinairement ce lait de la nourrice est partagé à deux enfans, l'un qui lui est propre, & l'autre que l'intérêt l'oblige d'allaiter : mais qui peut assurer avec certitude qu'une nourriture réservée pour un seul, puisse, étant partagée à deux, produire les mêmes effets d'accroissement & de nutrition dans l'un & dans l'autre ? Enfin pour inspirer, ou du moins rappeler aux meres cette tendresse si légitimement dûe aux enfans que le Ciel leur accorde, nous pourrions leur mettre devant les yeux ce tableau frappant de tant d'enfans qui, malheureuses victimes d'une délicatesse outrée, ont succé avec le lait d'une nourrice corrompue, le germe d'une foule d'infirmités que l'âge développe à vue d'œil. Nous pourrions leur offrir en spectacle ces tempéramens énervés, ces mœurs perverses, ces passions multipliées, dont un enfant peut puiser les prémices dans la source d'où il reçoit sa nutrition. Mais ces portraits de calamités véritables, & trop souvent prouvés par le grand nombre de faits, ne sçauroient de nos jours abolir chez les Grands un usage si accrédité, qu'il semble être l'ouvrage de la simple nature. On sçait, parce que l'on ne peut s'empêcher de le voir, on sçait qu'une mère chargée de son lait, peut être exposée à des maladies fâcheuses, qu'elle pourroit éviter en devenant elle-même nourrice, & en imitant par-là les animaux, plus raisonnables que nous sur ce point ; mais l'usage a donné ses loix, il suffit, & malheureusement on le suit à la lettre.

Je finirai ce qui concerne le lait par une réflexion qui peut-être ne paroîtra pas inutile. On est souvent embarrassé de traiter les maladies des enfans à la mammelle, par la difficulté qu'on trouve à leur faire prendre des remèdes. Plusieurs Auteurs ont insinué dans leurs écrits, d'incorporer dans le lait les remèdes convenables : mais ce fluide ainsi chargé de parties étrangères, peut être altéré, & donner de la répugnance à l'enfant. Les préparations mercurielles pourroient, même dans un cas de maladies vénériennes, devenir embarrassantes, parce qu'il seroit très-difficile de les diviser assez. Dans ce dernier cas, il paroît s'offrir un moyen aisé & salutaire, c'est de tenter sur un animal, tel qu'une chevre, une brebis, &c. tous les remèdes qu'exige

le virus vérolique. Par conséquent les frictions ayant porté dans la masse du sang beaucoup de globules mercuriels, ces globules bien divisés roulent avec le torrent des fluides, & se trouvent également dans la substance du lait. Ce fluide servant de nourriture à l'enfant, va attaquer le principe de la maladie dans ses plus forts retranchemens, & ne manque guere de le détruire, sans que l'enfant paroisse affoibli par cette espece de cure. Peut-être par de semblables procédés pourroit-on également venir à bout de guérir d'autres maladies des enfans à la mammelle.

Revenons à l'enfant sorti du sein de la mere, & voyons en peu de mots les différences qu'on y observe d'avec un adulte.

1°. Le volume de la tête est ordinairement plus gros. Les os du crâne sont composés de deux, de trois ou même de quatre pieces, & leur union se fait par le moyen de plusieurs membranes d'une assez grande étendue. Cette multiplicité de pieces osseuses & d'unions membraneuses donne au crâne la facilité de s'étendre, & en même tems la souplesse dont la tête peut avoir besoin dans le détroit qu'elle a à passer.

Le 22 août 1763, M. Louis, célèbre Chirurgien de Paris, fit voir aux Ecoles de Saint Côme une tête d'un homme de vingt-sept ans, qui n'avoit que la grosseur de celle d'un fœtus; mais il en montra une seconde d'un enfant hydrocéphale de cinq ans, qui étoit beaucoup plus grosse que celle d'un adulte. La multiplicité des sutures dans le crâne du fœtus favorisent beaucoup l'écartement des pieces osseuses dans le cas d'un hydrocéphale, & il paroît même prouvé par des faits, que la tête grossit d'autant moins, que les sutures se trouvent plutôt ossifiées & confondues avec la substance des os.

2°. Les différences que nous offre la poitrine du fœtus, sont le thymus qui est d'un volume plus considérable; le canal artériel qui conserve quelque tems sa cavité, le trou ovale qui est ouvert, les poumons qui ont une couleur noirâtre & une substance compacte lorsque le fœtus n'a pas respiré, mais spongieuse lorsque l'air y a été introduit par quelque cause que ce soit.

3°. On observe à l'abdomen du fœtus l'anneau de l'om-

bilic qui est ouvert , les vaisseaux ombilicaux qui pendant quelque tems restent creux , le canal veineux qui conserve sa cavité , le foye qui est à proportion plus considérable que dans l'adulte , & les capsules atrabillaires qui sont presque du volume des reins.

L'enfant sorti du sein de la mere , commence à respirer , ce qu'il ne faisoit pas dans la matrice. Cette respiration produit un changement dans la circulation du sang : le trou botal , dont nous avons assez souvent parlé , se ferme insensiblement. Le genre de vie est différent , ainsi que son accroissement. Si en naissant le fœtus a dix-huit pouces , il ne grandira dans l'espace des douze mois suivans , que de six ou sept pouces au plus : c'est-à-dire , qu'au bout d'une année il aura environ deux pieds , à deux ans il n'aura que deux pieds quatre ou cinq pouces , à trois ans deux pieds six ou huit pouces , & ensuite son accroissement ne sera guere que d'un pouce & demi ou deux pouces par an , jusqu'à l'âge de puberté. Ainsi le fœtus croît plus en un mois sur la fin de son séjour dans la matrice , que l'enfant ne croît en un an jusqu'à cet âge de puberté où la nature semble faire un effort pour achever de développer & de perfectionner son ouvrage , en le portant , pour ainsi dire , tout-à-coup au dernier degré de son accroissement.

Parvenus à un âge avancé , nous décroissons un peu , nos parties se durcissent ; nos fibres , devenues plus foibles , agissent moins sur nos liqueurs ; & nos fonctions qui se font avec plus de peine , nous annoncent insensiblement notre retour dans la terre. C'est-là le *rendez-vous* de tous les hommes. *Memento , homo , quia pulvis es , & in pulverem reverteris.*

§. V.

Des maladies vénériennes , relatives aux parties de la génération.

Après avoir fait quelques efforts pour expliquer le mystere de la génération , il nous resteroit , pour remplir notre objet , à donner quelques connoissances sur les maladies qui attaquent principalement les parties qui servent dans l'un & l'autre sexe à produire son semblable. Mais il est certain

qu'entreprendre ici un détail de ces maladies , & sur-tout de celles que les hommes peuvent mériter par l'abus de leurs passions , ce seroit m'engager dans une vaste mer , dont il seroit difficile de sortir. Ce Dictionnaire , que nous voulons rendre portatif , nous fixe des bornes moins étendues , & nous nous contenterons de donner ici quelques réflexions sur la gonorrhée. Peut-être que la méthode curative que nous proposerons pourra paroître aisée , douce , efficace & peu dispendieuse.

On peut définir la gonorrhée virulente , autrement la chaude-pisse , un écoulement de matière purulente & sanieuse qui sort de la verge par le canal de l'urethre , ou du vagin par la vulve , & dont la cause vient d'un commerce avec une personne infectée.

Je dis que c'est un écoulement de matière purulente , & non de semence , parce que , contre le sentiment de quelques Auteurs , je pense que l'écoulement de semence n'a point lieu dans les gonorrhées ordinaires , & que , plus rare qu'ils n'ont cru l'observer , il est comme accidentel à la chaude-pisse , puisqu'il ne peut avoir lieu que lorsque les particules vénériennes qui se détachent des chancres ou des ulcères des parties génitales , ont détruit par leur qualité rongeante tous les obstacles qui dans l'ordre naturel s'opposent un peu au passage de la semence des vésicules séminales dans l'urethre.

Lorsqu'un homme , dans un commerce impur avec une femme corrompue , a goûté les plaisirs de la copulation , il arrive de deux choses l'une : ou il contracte le même virus de la femme , ou bien il ne reçoit rien. Il peut contracter ce virus , si la texture de ses pores & l'habitude de son tempérament se trouvent analogues & propres à donner un libre accès à la vapeur virulente de la femme , ou à l'humeur sanieuse du vagin , qui dans le coït touche & lubrifie le membre viril. Mais en détruisant même cette analogie dans la texture des parties , il peut se faire que les particules rongeantes & corrosives du virus agissent avec force sur la partie introduite , & y produisent des écoulements , &c.

On a souvent demandé si la gonorrhée peut devoir sa cause à un usage trop répété des plaisirs de Venus , en sup-

posant même un corps sain de part & d'autre , ou bien si elle tire toujours son origine d'un virus qui ne fait que se communiquer sans s'éteindre , & qui ne sçauroit se recréer de nouveau sans communication ?

Ceux qui sont du premier parti , peuvent alléguer que dans un coït trop fréquent , les parois du vagin reçoivent un frottement qui , voluptueux dans son origine , devient ensuite trop vif , parce qu'il échauffe la partie ; & de cet échauffement dérive un phlogose , d'où suit naturellement la chute ou la destruction d'une partie de l'épiderme intérieur , ce qui forme un ulcere très-superficiel , & qui jusques-là n'a rien de mauvais. Mais cet ulcere , quelque léger qu'il soit en apparence & sans douleur , suppure , parce que la chute de l'épiderme a laissé à beaucoup de pores la facilité de vider dans le vagin les humeurs qu'ils contiennent. Or l'assemblage de ces humeurs continuellement irritées par les frottemens d'un coït trop souvent répété , peut devenir putride par les changemens physiques & les diverses combinaisons qu'il essuye.

Cette opinion devient favorable & consolante pour ces hommes qui , attaqués de gonorrhée , se persuadent vivement que les compagnes fideles de leurs passions n'ont jamais eu de foiblesse qu'avec eux. Cette crédulité qui augmente toujours à mesure que l'amour fait du progrès , les confirme dans la justice prétendue des caresses : mais l'art de feindre , cet art si naturel aux femmes , ne peut-il pas mettre un voile épais à des intrigues secrètes ? Souvent l'abeille , qui volé de fleur en fleur pour trouver la juste combinaison de son ouvrage , rencontre des parties hétérogenes , peu propres à la formation de son miel : ainsi les femmes sensibles à l'intérêt ou à la frivolité , volant de favoris en favoris , peuvent bien dans la suite en voir quelqu'un qui ne soit pas sain , & communiquer à ceux qui le sont la récompense méritée de leurs travaux. Le dénouement de la piece arrive par la maladie ; & la femme qui ne manque jamais de subterfuge , sçait si bien se retrancher dans sa prétendue ignorance , que souvent elle est crue.

Ce qui me fait parler ainsi , c'est que j'ai vu un digne & fidele époux en proie aux symptômes d'une gonorrhée très-douloureuse , faire tous ses efforts pour me prouver

l'innocence de la compagne de sa vie & la sienne en même tems , tandis que de son côté l'épouse , ingénieuse à le tromper , m'avouoit naturellement qu'elle étoit l'unique cause de tous ses malheurs. Pour laisser la famille dans une paix profonde , je confirmai le mari dans ses idées , & ne laissai pas de le traiter avec sa femme par les anti-vénériens.

Il pourroit donc bien se faire que dans l'ordre naturel , la maladie vénérienne ne fît que se communiquer sans se reproduire de nouveau , malgré les observations qu'on pourroit apporter en faveur de l'opinion contraire. Mais laissons-la ces disputes inutiles , pour ne nous occuper que de notre objet. Voyons comment la gonorrhée se prend dans les hommes.

A entendre Sydenham , on croiroit que le virus pénètre le corps de la verge , pour ensuite y produire des ulcères , dont le pus coule dans l'urethre. Mais à quoi bon donner cette route étroite au virus , tandis que le canal de l'urethre en offre une large & toujours ouverte ? D'ailleurs l'inspection des cadavres de ceux qui ont eu des gonorrhées , m'a toujours démontré par les anciennes cicatrices , ou par les petits ulcères encore subsistans , qu'une partie de l'épiderme intérieur de l'urethre est détruite , & que c'est toujours dans ce canal que se trouve le siège de la maladie. Enfin toutes les fois que je suis venu à bout de cicatrifier cet ulcère , j'ai terminé la maladie. Or comment tenter la cicatrice , si , selon Sydenham , l'ulcère est dans la substance charnue de la verge.

J'ai eu , quoique jeune , un grand nombre de gonorrhées à traiter , & j'ai pu faire là-dessus quelques observations exactes ; mais j'ose assurer que les ulcères ont toujours été intérieurs.

Quand un homme a contracté le virus en voyant une femme : ou bien ce virus agit tout de suite ; & j'en ai vu qui le même jour avoient un écoulement : ou bien il est lent dans ses opérations ; & j'ai vu des Sujets dans qui l'écoulement n'a paru que le quatrième , huitième , douzième , & même le quinzième jour après la copulation. Cette variété peut dépendre de la différente texture du corps , & plus souvent encore de la corrosion , de l'activité plus ou moins forte de la liqueur qui porte le virus : mais dans tous ces

cas j'ai observé que le malade éprouve, 1°. une certaine démangeaison, un certain chatouillement qui le porte quelquefois à l'érection, & qui est l'effet d'une inflammation commençante. 2°. Il survient une espèce de légère cuisson & une tension, une sensibilité plus forte dans le canal, & tout cela est produit par l'inflammation augmentée. 3°. Enfin l'épiderme intérieur de l'urethre tombe en suppuration, & l'écoulement de pus paroît. On ne tarde guere alors à s'en appercevoir, parce que l'endroit du canal qui est dépouillé de son épiderme, a à découvert des mammelons nerveux très-sensibles, qui ne manquent jamais d'être irrités par les sels de l'urine qui passe, ce qui avertit le malade du lieu de la douleur; & en pressant la verge quelque tems après avoir uriné, il voit au premier coup-d'œil un pus blanchâtre & bien conditionné, qui lui reproche l'usage de ses plaisirs voluptueux.

Voilà donc l'ulcere formé. Il est très-superficiel, puisqu'il n'a produit sur la face interne de l'urethre que ce qu'une légère brûlure opere sur l'épiderme de nos parties, lorsqu'elle met simplement à découvert les houppes nerveuses de la peau. Mais cet ulcere, quelque léger qu'il soit en apparence, suppure, & ce pus lubréfie continuellement une partie du canal. Il peut donc insensiblement & de loin en loin agir sur l'épiderme du canal, le détruire dans d'autres endroits, étendre l'ulcere qui deviendra plus douloureux à mesure que les sels de l'urine agiront sur un plus grand nombre de houppes nerveuses. Enfin il peut arriver par ces progrès, que l'ulcere qui ne seroit d'abord que dans la fosse naviculaire, s'étendît tout le long du canal, & qu'il s'avancât même jusqu'aux conduits qui de l'urethre vont dans les vésicules séminales; qu'il agît sur eux, & qu'il donnât une issue perpétuelle à la semence. Il sera d'ailleurs fort aisé de penser que l'ulcere, en grandissant ainsi dans sa circonférence, doit également se rendre moins superficiel & plus profond.

Voilà, ce me semble, une idée claire des progrès de la gonorrhée: idée qui offre naturellement l'explication des symptômes, puisque nous avons attribué avec raison aux mammelons nerveux, mis à découvert, & irrités par les sels urineux, toutes ces douleurs vives, toutes ces cuissons

mordicantes , en un mot cette chaleur brûlante que le malade éprouve en urinant ; & ce qui confirme cette cause , c'est que les douleurs cessent bientôt après avoir uriné ; parce que les sels n'étant plus fournis , n'agissent plus sur les nerfs.

Ces principes une fois posés , sera-t-il bien difficile d'expliquer la formation des carnosités , des fongosités dans le canal de l'urethre ? Ne sçait-on pas que les filamens de tout genre d'une partie qui est en suppuration , trop humectés , trop abreuvés de divers suc surabondans , doivent naturellement se gonfler , occuper plus d'espace par l'introduction d'un fluide étranger dans l'interstice de leurs petites fibres ? Et de ceci ne peut-on pas aisément conclure que les fibrilles de la surface intérieure de l'urethre , une fois mises à découvert par la destruction de l'épiderme qui les garantissoit , & continuellement arrosées ou par le pus de l'ulcère , ou par l'humeur destinée par l'Auteur de la nature à lubrifier le canal , & enfin par le fluide urineux , dont on se débarrasse assez souvent , doivent grossir , s'étendre , s'allonger , s'entrelacer même , & former dans le canal des brides , des fongosités , en un mot des obstacles au passage des humeurs ? Et si dans ce cas l'ulcère suppure toujours & que ce pus soit retenu en partie par les brides , quels ravages ne peut-il pas produire par un séjour trop long ?

Tout ceci me paroît plus naturel , plus conforme à l'expérience & à la vérité. C'est aussi de ce point de vue que je vais partir pour proposer la méthode curative de cette maladie dans les hommes.

Ou bien la gonorrhée est ancienne , ou bien elle est récente. Dans le premier cas , elle peut avoir fait du ravage & être plus difficile à traiter , selon les différens symptômes & les accidens qui lui surviennent. Dans le second , elle peut être bénigne ou maligne. Elle sera bénigne , si l'écoulement est blanchâtre , peu abondant , s'il y a très-peu d'inflammation & de douleur. Dans ce cas , je ne propose aucune saignée ni aucun bain ; je me contente de purger , en commençant , le malade avec deux onces de manne & deux pilules mercurielles du poids de dix grains chacune. Je passe aussi-tôt à l'usage d'une boisson très-copieuse , faite avec de l'eau commune & de la réglisse simplement , &

pendant ce tems-là je donne tous les quatre jours une friction avec deux gros d'onguent mercuriel , fait au double. Aussi-tôt que le malade a pris la quatrieme ou la cinquieme friction , je tente les injections avec l'huile d'olive ou l'huile d'amande douce dans le canal de l'urethre. Ces injections diminuent l'écoulement , & il cesse tout-à-fait , lorsqu'aux injections huileuses on substitue celles de vin tiede avec du sucre , ou bien celles de l'eau commune avec deux gouttes d'extract de Saturne. Je repurge de nouveau le malade selon la même formule , & il est guéri. Voila certainement une méthode bien simple , dira quelqu'un ; elle l'est en effet : mais sa simplicité n'est pas incompatible avec l'efficacité , ainsi qu'il sera aisé de le connoître par les réflexions suivantes.

1°. Je conseille au malade de boire copieusement, parce que cette boisson abondante ne manquera pas de le faire uriner souvent ; & l'urine prodigieusement détrempée par une grande quantité d'eau , fera non-seulement moins active , mais encore elle lavera souvent l'ulcere & empêchera le pus de séjourner trop long-tems , ce qui établira une propreté assez louable. Je recommande donc de boire beaucoup ; & si l'on s'ennuie d'une tisanne simple , on peut faire de la limonade , &c.

2°. Je mets en usage les frictions , parce que toute gonorrhée virulente me paroîtra toujours un diminutif de vérole ; or on sçait que le mercure passe pour un spécifique de cette maladie : ainsi il pourra mieux attaquer les effets du virus , soit dans le sang , soit dans la lymphe & dans les autres parties. Je donne les frictions à la distance de quatre jours , afin que cet intervalle mette obstacle à la salivation qui me paroît inutile , & même embarrassante pour le malade. J'aime mieux laisser agir paisiblement les globules mercuriels qui roulent avec le torrent commun de nos fluides , que de le voir bientôt sortir en partie par la salivation , & frustrer ainsi par sa retraite le corps des bons effets qu'il auroit pu y produire. Quelquefois même il arrive à certains Sujets de saliver malgré cet intervalle d'une friction à l'autre , & alors ou je diminue la dose du mercure , ou bien je n'emploie qu'une friction toutes les semaines. Je ne suis point partisan de la salivation , & j'ai vu avec assez de

peine dans quelques Hôpitaux , que deux filles qui salivoient ont gardé , l'une vingt-deux jours , & l'autre vingt-huit , la langue pendante sur le menton , avec beaucoup de difficulté d'avaler. Il est vrai que dans les Hôpitaux la salivation pourroit peut-être paroître favorable , si on avoit égard à des raisons œconomiques du tems & de la dépense , mais mon avis est toujours qu'une maladie est assez tôt traitée quand elle est bien guérie ; ainsi la méthode de donner le mercure par extinction me paroîtra préférable à celle où il se prend par salivation. Elle est du moins plus commode , puisqu'elle n'assujettit point à garder continuellement la chambre.

3°. J'ai dit qu'après quelques frictions je recommandois les injections huileuses. J'ai mes raisons pour cela. 1°. Cette huile supplée en partie à l'humeur visqueuse qui naturellement humecte le canal , & qui dans l'endroit malade peut manquer , ou être moins abondante. 2°. Je m'imagine que cet ulcere intérieur qui forme la gonorrhée a besoin d'être pansé , & s'il étoit à l'extérieur , je veux croire qu'on y appliqueroit quelque topique : c'est de quoi même les Praticiens conviendront sans peine. Or cette huile injectée devient pour l'ulcere intérieur un topique salutaire , & doit empêcher que le canal soit moins corrodé par les particules rongeantes du virus , ainsi que par l'action des sels urinaires qui trouvent les houpes nerveuses à découvert.

Je sçai qu'à ce mot d'*injections* , quelqu'un pourra s'alarmer & en condamner l'usage sous le spécieux prétexte qu'elles font tomber la chaude-pisse dans les bourses : on citera même des exemples funestes. Je ne les nierai pas , si l'on veut , mais il faut s'expliquer.

Oui je suis persuadé que les injections ont eu de mauvais effets entre les mains de plusieurs Praticiens : mais quelles injections ont-ils employées ? Ce sont des injections astringentes , & peut-être trop astringentes. Il n'est pas surprenant qu'avec de tels remèdes ils aient arrêté trop-tôt le cours de l'écoulement , que cette matiere purulente trouvant tout-à-coup des barrières inattendues , cherche à se porter ailleurs , & aille par son amas ou engorger les glandes des aînes & produire un poulain , ou gonfler les testicules ou ses tuniques , & prendre le nom de *chaude-pisse tombée dans les bourses* , &c.

Mais , dira-t-on , on n'a employé que des remèdes doux & dessicatifs en injection , & les effets ont été pernicieux. Je demanderai alors dans quel état de la gonorrhée on a employé ces injections ? Est-ce lorsque le virus subsistoit encore ? Si cela est , à quoi bon s'étonner que l'ulcère trop-tôt fermé ait enfanté de plus grands maux que lui-même ? Cela se manifeste continuellement dans le traitement des playes qui se trouvent sur la surface du corps. L'art du Chirurgien , dans ce point de pratique , consiste à bien connoître le tems où il faut injecter. Je n'en viens jamais-là que lorsqu'après quelque friction , & l'usage d'une boisson très-copieuse , le malade ne sent presque pas de douleur ; que le pus de l'écoulement est d'une couleur blanchâtre , d'une légère consistance & peu épais. Je commence par l'huile d'olive , & ce topique n'est point astringent. Je viens insensiblement au vin miélé , ou simplement au vin pur avec un peu de sucre. Quelquefois j'emploie l'extrait de saturne ou la liqueur végeto-minérale que je fais de la manière suivante.

Je fais bouillir dans deux livres de vinaigre rouge une demi-livre de litarge d'or jusqu'à ce que deux ou trois gouttes de la liqueur puissent donner à un goblet d'eau la véritable couleur blanche de lait. Je laisse ensuite déposer cette liqueur pendant un certain tems , & je la verse par inclination dans une fiole , afin que tout le marc reste au fond du pot dont je me suis servi.

Quand je veux employer en injection cette liqueur , j'en verse deux ou trois gouttes dans un verre d'eau tiède , & je pousse l'injection. Il seroit imprudent de se servir ici de l'extrait pur & sans addition d'une certaine quantité d'eau , parce qu'il deviendrait tout-à-coup trop dessicatif.

Cette liqueur a principalement reçu sa réputation du célèbre M. Goulard , Chirurgien de Montpellier qui guidé par le flambeau de l'expérience , a fait de grandes découvertes sur l'usage & les bons effets de cet extrait. Il en rend compte au Public dans ses maladies de l'urethre. Le Lecteur pourra y puiser un fonds de lumière & d'utilité.

Par cette méthode simple de procéder à la cure de la gonorrhée , je suis comme assuré du succès , & je ne l'ose avancer que parce que l'observation exacte , & l'expérience scrupuleuse m'ont confirmé dans cette pratique.

Mais j'entends quelque Ecrivain , qui réfutant toutes fortes d'injections , soutient avec force qu'il faut laisser cet écoulement à l'ouvrage de la nature , ou bien que l'on peut donner intérieurement quelques astringens , & les baumes de Capahu , de Canada , &c.

1°. Il est certain que quoique le virus de la maladie soit détruit par l'usage du mercure , le malade ne peut jamais se croire bien guéri tant que cet écoulement incommode & mal-propre subsiste. En effet , il ne l'est pas , car l'ulcère suppure encore. Je suppose un ulcère benin , récent & superficiel à quelque partie extérieure du corps : dira-t-on qu'il soit dangereux d'en tenter la cicatrice ? Non certainement ; & pourquoi donc ne pas parler de même à l'égard d'un ulcère qui se trouve dans l'urethre ?

2°. Je suppose un petit ulcère à la jambe. On veut le guérir , mais on ne veut jamais le panser , on veut seulement le cicatrifier par des astringens , par des baumes pris intérieurement. En viendra-t-on aisément à bout ? Ne doit-on pas penser que ces remèdes intérieurs souffrent des altérations considérables dans les grands laboratoires de la digestion & de la circulation ? Doit-on ignorer que les particules astringentes de ces remèdes également distribuées dans l'habitude du corps agissent avec autant de force sur chaque partie , & qu'elles n'ont pas un instinct particulier qui les porte principalement à aller uniquement agir sur l'ulcère de l'urethre : car si cela étoit , on auroit bientôt conclu qu'une pierre grosse & dure , renfermée dans la vessie , seroit susceptible d'être puissamment attaquée , brisée , dissoute même par des dissolvans pris intérieurement , ce qu'on n'a pas encore vu , quoiqu'en disent les partisans du remède de Mademoiselle Stepheins. Enfin doit-on compter pour rien cette répugnance extraordinaire que tout malade éprouve certainement pour l'usage des baumes de Capahu , &c ?

Je dois avertir que cent fois j'ai tenté inutilement l'usage de ces baumes ; & avant même de me fixer à la pratique que je décris pour la gonorrhée , j'ai été fort embarrassé pour arrêter les écoulemens. Je voyois des Hôpitaux où l'on tentoit sans succès les bols astringens , &c. & le malade ne laissoit pas de sortir sans que l'écoulement fût arrêté. J'ai vu dans plusieurs Hôpitaux Militaires de la Flandre les malades

occupés à prendre des pilules ou des dragées de M. Keiser. Je n'en condamne pas l'usage , parce que quelques Chirur-
giens de ces Hôpitaux ont essayé de me le proclamer ; mais
je sçai très-bien par les cas particuliers de pratique que j'ai
eu , que ces pilules n'arrêtent pas l'écoulement , & s'il dispa-
roît quelquefois , je ne l'attribue qu'à l'effort de la nature ;
effort qui se manifeste quelquefois dans ceux mêmes qui
après quelques frictions , ne prennent pour tout remède
qu'une tisane faite avec de l'eau & de la réglisse ; effort
que l'on admire encore dans quelques ulcères ou plaies
superficielles de l'extérieur du corps , & que la nature seule
cicatrise. Mais de ces efforts doit-on conclure qu'il faille
toujours la laisser à elle-même ; si cela est , à quoi se
réduira l'art de guérir ? Cet art , qui s'occupant à épier
la nature , la suit dans ses démarches différentes , pour la
maintenir dans la bonne route , si elle s'y trouve , & pour
redresser ses écarts lorsqu'elle vient à s'égarer ?

Une différence bien remarquable entre un ulcère exté-
rieur & un ulcère de l'urethre , c'est que l'extérieur a con-
tinuellement l'impression de l'air , qui absorbant l'humidité
du pus , peut fort-bien le cicatrifier quelquefois ; au lieu
que l'ulcère du canal de l'urethre n'a pas le même avantage :
& il est par conséquent nécessaire d'y suppléer par des topi-
ques portés dans ce conduit au moyen des injections.

Ici je dois faire à mon Lecteur une réflexion que
l'expérience m'a fournie , & qui pourra avoir son utilité. J'ai
vu un malade qui me disoit d'abord n'avoir tiré aucun avan-
tage des injections , qu'il avoit soin de faire avec une petite
seringue ordinaire. J'en fus assez surpris , mais un peu
d'examen m'en découvrit bientôt la cause ; & la voici. Ce
malade avoit l'ulcère presque à la racine de l'urethre , &
lorsqu'il pouffoit l'injection avec une seringue d'une pointe
courte , l'huile injectée sortoit aussi-tôt , sans doute par l'ac-
tion des muscles accélérateurs. Je lui dis donc que pour
réussir dans son traitement , il falloit avoir une sonde de
femme , l'introduire dans la verge jusqu'à l'endroit où il
sensoit l'ulcère , & par ce moyen pousser l'huile dans la
sonde. Il le fit , & sa guérison fut prompte. Cette observa-
tion m'a fait naître l'idée de construire une petite seringue
avec un tuyau très-légerement recourbé de la longueur d'une

verge ordinaire. Ce tube est continu avec la seringue , & en fait partie. Il a la grosseur convenable , comme une sonde ordinaire ; & à la faveur de cet instrument que je fais exécuter en argent ou en étain , je suis bien sûr de porter la liqueur dans tout le canal de l'urethre ; ce qui ne réussit pas toujours avec une seringue dont le tube est fort court , ainsi que je l'ai éprouvé exprès bien des fois depuis l'observation que j'ai rapportée. Il est certain que dans beaucoup de Sujets l'injection ne touche que la parois de l'urethre qui répond à la longueur du tube , parce que par l'action des muscles de la verge elle est repoullée , comme les dernières gouttes de l'urine sont expulsées au-dehors par l'action de ces mêmes muscles. Ainsi c'est au Chirurgien à faire bien attention que l'injection parvienne jusqu'à l'endroit même où se trouve l'ulcere , car sans cela ce seroit mettre un onguent à côté la playe.

Jusqu'à présent nous avons parlé de la gonorrhée récente & simple ; mais nous n'avons rien dit sur l'ancienne & l'invétérée : effectivement nous n'avons pas beaucoup à dire.

L'ancienneté peut avoir rendu l'ulcere cancéreux , avoir formé des callosités dans le canal , avoir détruit les petits obstacles qui s'opposent à l'écoulement de la semence , avoir produit des ravages , même dans la vessie , & enfin avoir gonflé les testicules & les glandes des aînes. Lorsque quelqu'un de ces symptômes se trouve , je commence par saigner le malade , je le purge. De-la il prend une douzaine de bains environ , & trois , quelquefois quatre onces d'onguent napolitain fait au double , distribué en douze ou en seize frictions , faites de quatre en quatre jours. Je mets le malade à l'usage des pilules préparées de la manière suivante :

Mercure crud ,	1 once.
Thérébentine ,	1 once.
Manne ,	2 onces.
Pulpe de casse ,	2 onces.
Savon d'Alicante ,	2 onces.
Rhubarbe en poudre impalpable ,	6 gros.
Poudre de canelle ,	2 gros.

Eteignez parfaitement dans un mortier de marbre le mercure dans la thérébentine. Ajoutez la manne , la casse & le
saxon

savon , qu'on fait fondre dans un peu d'eau & qu'on passe. Ajoutez aussi la rhubarbe & la poudre de canelle. Soumettez cette pâte à la molette de marbre , afin que toutes ces drogues prodigieusement broyées , soient parfaitement mêlées. De cette masse faites en des pilules de dix grains chacune , que vous pouvez ou dorer ou argenter à votre gré. Le malade en prendra six tous les matins à jeun , & autant chaque soir , deux heures après le souper ; il boira par-dessus un verre d'eau avec un peu de syrop de capillaire. On prend les pilules pendant le tems même qu'on se frictionne.

Je fais d'ailleurs observer un régime délayant , & je recommande beaucoup de ne pas faire des excès dans le vin ni dans la bonne chere.

Après l'usage des frictions & de ces dragées vous pouvez employer les injections d'huile d'olive , de vin miélé , d'extract de saturne mêlé avec de l'eau ; on pourra injecter une liqueur faite avec de l'eau rose & de l'eau de plantin , dans lesquelles on aura fait bouillir un morceau de storax & de benjoin ; enfin on pourra combiner ces injections avec les différentes eaux minérales , les gommes , les baumes capables de dessécher l'ulcere , &c.

S'il y a des callosités , des brides dans le canal , on pourra les détruire insensiblement par l'introduction d'une sonde de plomb , ou des bougies telles que celles de M. Daran : introduction qui doit être délicatement , doucement , & très-fréquemment répétée.

Si le conduit de l'urethre dans les vésicules féminales est rongé , il peut arriver qu'il soit souvent difficile , pour ne pas dire impossible d'y remédier , parce que les injections ne peuvent gueres parvenir jusqu'auprès des vésicules. On peut cependant les tenter avec le lait , les eaux de rose & de plantin , avec le storax & le benjoin , ou d'autres infusions que les circonstances de la maladie & le génie du Chirurgien peuvent suggérer.

J'en dis autant pour la vessie ; & à l'article VESSIE j'ai donné une observation qui prouve qu'une gonorrhée négligée peut produire un cancer , même dans la vessie , parce que par la continuation du même canal le pus de l'urethre peut aller porter son action dans l'intérieur de la vessie , malgré la présence de l'urine.

Dans ce cas on ne sçauroit trop recommander les injections dont nous avons parlé.

Si les testicules ou les glandes des aînes sont gonflées, on peut employer les emplâtres de devigo; mais si cela est inutile, il faut avoir recours au cataplasme fait avec la terre simulée & l'extrait de saturne pur. Ce topique, renouvelé deux fois par jour, agira puissamment. Si cependant il y avoit grande inflammation, on pourroit tenter les saignées plus ou moins répétées, selon le degré de la maladie, & la force du malade. Les cataplasmes anodins pourront également être favorables. Si le bubon ne se terminoit que par la suppuration, le Chirurgien en feroit l'ouverture & le traiteroit selon l'art. Tous ces détails ne peuvent point avoir place ici, où je passe déjà les bornes que je me suis prescrites.

J'ajoute seulement que le pus fourni au-dehors par l'ulcère de l'urethre peut quelquefois s'insinuer entre le prépuce & le gland dans des Sujets qui l'ont toujours couvert. Ce pus peut gonfler les tégumens & produire le phimosis, qui quelquefois demande une opération chirurgicale. Mais je l'ai souvent évitée en tenant la partie fort propre, en la trempant souvent & long-tems dans du lait chaud, ou dans de l'eau imprégnée de quelques gouttes d'extrait de saturne, en passant le bout d'une seringue fine entre le prépuce & le gland pour y faire des injections résolutives, & enfin en essayant souvent sans précipitation, délicatement & doucement à plusieurs reprises de découvrir le gland. Il en est à-peu-près de même du paraphimosis ou de l'étranglement produit à la verge, au-dessous de la couronne du gland, par les tégumens communs gonflés.

Il ne me resteroit plus qu'à dire un mot de la gonorrhée des femmes, mais il est aisé de faire l'application de ce que nous venons de dire. On sçait que chez les femmes la gonorrhée peut attaquer les prostates, les glandes de Cowper, tout l'intérieur du vagin & du méat urinaire. On est persuadé que l'ulcère placé dans quelqu'une de ces parties, peut y produire des ravages, comme dans l'urethre de l'homme. On a vu le traitement que nous avons proposé: on peut l'appliquer ici. Mais comme le siege de la maladie peut fort bien se trouver également dans le vagin & dans le méat urinaire, il faut tâcher de reconnoître ce siege

& l'attaquer par les injections. S'il est impossible de le reconnoître, il est utile, dans ce cas d'incertitude, d'injecter le vagin & le méat urinaire. Je pense que ce que nous avons dit sur la gonorrhée chez les hommes suffira pour persuader au Lecteur que chez les femmes il faut avoir soin de ne commencer les injections qu'après avoir fait prendre quelques frictions pour détruire le virus ; autrement ce seroit, comme on dit, *fermer le loup dans la bergerie*. Il ne faut pas se flatter de guérir aussi facilement la gonorrhée chez les femmes, parce que chez elles les parties où elle peut avoir son siege sont plus molles, flasques, relâchées, & beaucoup plus humectées, soit par leurs mois, soit par les humeurs qui y abondent d'avantage ; aussi elles souffrent moins que les hommes, & je crois que l'on en peut attribuer la bonne cause au défaut d'action des sels urineux sur l'ulcere quand il a son siege dans le vagin, ou à la difficulté qu'éprouve le pus de l'ulcere, situé dans le méat urinaire, de séjourner long-tems dans un canal presque droit, & d'où le pus doit naturellement sortir par son propre poids, au lieu que dans l'homme l'urethre fait un angle bien capable de maintenir le pus dans sa cavité.

Je finirai ceci par une petite récapitulation des idées que j'ai exposées sur la gonorrhée en général.

1°. J'ai admis les frictions mercurielles pour le traitement de cette maladie, qui étant un diminutif de vérole, est comptée parmi les maladies vénériennes. Or je ne crois pas que les autres manieres de prendre le mercure soient préférables à celle-ci, où il se subdivise prodigieusement, puisqu'il entre dans le torrent de la circulation par l'orifice extérieur d'un nombre prodigieux de tubes capillaires répandus sur la surface de la peau. Je sçais qu'en buvant le lait d'une chèvre, ou d'une vache, à qui l'on aura donné de grandes frictions, après l'avoir bien tondue, on peut très-bien guérir une maladie vénérienne ; parce qu'il est certain que ce lait contient du mercure bien divisé & bien préparé, mais tout le monde ne peut pas se procurer cet avantage. On y supplée en se frottant soi-même.

On pourroit aussi, par le moyen des lavemens, où il entreroit un mercure bien divisé, parvenir à la guérison de la vérole, parce que les veines lactées du mésentere por-

teroient les globules mercuriels dans le torrent de la circulation.

2°. Je n'ai parlé des bains que dans le cas d'une gonorrhée ancienne & dégénérée en vérole, parce qu'un régime humectant m'a toujours suffi dans la chaude-pisse simple. J'ai placé ces bains avant les frictions. Cela n'est pas d'une grande importance, & à Londres on est assez dans l'usage de les donner après. J'ai vu des Praticiens qui mettoient un bain entre chaque friction.

3°. Je me suis déclaré en faveur des injections d'huile d'olive ou d'amande douce : je ne l'ai fait qu'après des expériences exactes ; & je ne serai jamais démenti, si dans cette méthode on a égard à tout ce que j'ai proposé, c'est-à-dire, au tems de l'injection & à l'espece d'injection. Je n'ai d'autre intérêt ici que le bien public & celui de le dégouter de cet amas immense de pilules secretes, d'elixir merveilleux, de baumes de Venus, & de tant d'autres prétendus spécifiques qu'enfante l'empirisme, & que la crédulité du peuple autorise souvent. Ces liqueurs spiritueuses imprégnées de sublimé corrosif, toutes les dragées dans la composition desquelles il entre, sont des remedes qui de nos jours sont proclamés par-tout, & à qui cependant M. Pibrac, Chirurgien de Paris, a donné avec raison beaucoup de ridicule dans un Mémoire sçavant, dicté par la saine théorie & par l'observation exacte, & enfin lu à la rentrée publique de la célèbre Académie de Chirurgie de Paris au mois d'avril de l'année 1763.

Lorsque la nature nous offre des remedes simples, doux & efficaces, pourquoi en préférer d'autres dont les effets sont terribles & incertains ?

Au mot Odoriférant nous donnons des réflexions sur un écoulement que l'on peut prendre pour une gonorrhée, quoiqu'il ne le soit pas.

GENESE, *genesis*, γενεσις, c'est la même chose que génération.

GENESIE, *genesis*, du verbe γινομαι, je commence d'être. C'est la même chose que génération.

GENIO-GLOSSE, *genio-glossus*, qui a du rapport à l'endroit où les deux os de la mâchoire se soudent & à la langue. Ce terme vient de γένειον, le menton, & de γλῶσσα, la langue. C'est le nom de deux muscles de la langue.

Les muscles génio-glosses s'attachent à la symphyse du menton , immédiatement au-dessus des génio-hyoïdiens , & vont se terminer tout le long de la partie inférieure de la langue. Ces muscles peuvent tirer la langue hors de la bouche par leurs fibres postérieures , qui se portent à sa base , & ramener la langue en-dedans par leurs fibres antérieures & recourbées qui vont à sa pointe.

GENIO-HYOÏDIEN , *genio-hyoïdeus* , ce qui a du rapport au menton & à l'os hyoïde , de *γένειον* , menton , & de *βοειδης* , l'os hyoïde. Nom de deux muscles de l'os hyoïde.

Chaque muscle *genio-hyoïdien* a ses attaches fixes à des inégalités qui se trouvent aux côtés de la symphyse du menton , au-dessus des attaches du muscle digastrique , & se termine à la partie supérieure de la base de l'os hyoïde , immédiatement derriere le milo-hyoïdien.

GENIO PHARYNGIEN , *genio-pharyngeus* , qui a du rapport a l'endroit où se soudent les deux pieces de la mâchoire inférieure & au pharynx. Ce terme vient de *γένειον* , le menton , & de *φάρυγξ* , le pharynx. Nom de deux muscles du pharynx.

Les muscles génio-pharyngiens ont leur attache fixe à la symphyse du menton , à côté des génio-glosses , & vont se terminer au pharynx.

GENITAL , ALE , adj. *genitalis* , *e* : ce qui appartient à la génération.

On divise les parties génitales de l'homme en trois classes , la premiere comprend les organes qui séparent la semence ou les testicules. La seconde comprend ceux qui la conservent pendant quelque tems , ou qui lui servent de réservoir , & ce sont les vésicules séminales ; la troisieme renferme les organes destinés à transmettre la semence dans les parties de la femme , & c'est la verge & ses dépendances.

Les parties génitales de la femme sont distinguées en externes & en internes. Les externes sont le pénil , la motte , les grandes levres , la vulve , la fourchette , la fosse naviculaire , le périné , les nymphes , le gland du clitoris , le méat urinaire , ou l'orifice du conduit de l'urine , & celui du vagin. Les parties internes sont le vagin , la matrice avec ses vaisseaux & ses ligamens , les trompes de Fallope & les ovaires. Tout cela a été expliqué en particulier dans des articles diffé-

iens. On en a fait un petit détail au mot Génération : il est inutile de le répéter ici.

Au mot Disséquer on a donné une méthode de préparer les parties génitales de l'un & l'autre sexe , mais cette préparation est seulement relative à une démonstration que l'on veut faire des parties de la génération , & elle ne suffiroit pas pour conserver une piece dans un cabinet. C'est donc pour y suppléer que nous allons donner la méthode de préparer les parties génitales pour être conservées ; & nous commencerons par celles de l'homme.

Je suppose qu'avec les parties génitales on veuille conserver les reins , la mésentérique , la vessie , pour avoir une plus belle préparation. Dans ce cas ici , pour y procéder , il faut commencer par injecter le cadavre , tant arteres que veines , & pour cela on peut se contenter de pousser l'injection par l'aorte descendante à sa sortie du diaphragme , ou bien près des arteres émulgentes. Cette injection sera de couleur rouge. Si on veut être ceconome de l'injection , il faudra lier l'artere crurale un peu au-dessous de l'aîne , afin que le reste de l'extrémité ne soit pas injecté. Vous prenez ensuite la veine-cave au même endroit par où vous avez injecté l'aorte , & au lieu d'adapter dans cet endroit le tube de la seringue , il faut y faire la ligature , afin que l'injection que vous pousserez par la veine crurale soit arrêtée , & n'aille pas remplir inutilement les vaisseaux de la poitrine. Cette dernière injection sera colorée en bleu. Tout ceci s'observe également dans la préparation des parties génitales de la femme.

L'injection ayant bien réussi , on peut , si l'on veut , commencer à disséquer les parties contenues dans le bas-ventre & le bassin.

Par conséquent on disséquera d'abord la mésentérique , pour pouvoir se débarrasser des intestins. On enlèvera l'enveloppe des reins , & on découvrira les ureteres. Il sera aisé de voir l'origine des vaisseaux spermatiques , & de les suivre jusqu'au testicule que l'on dégagera de ses tuniques. Le testicule ainsi sorti , laisse un vuide qu'on peut remplir avec du coton ou du crin , en cousant ces tuniques , afin que venant à se sécher , elles conservent à-peu-près la même cavité que dans l'état frais. On dissèque ensuite toutes les autres parties de la maniere qu'il a été dit au mot Dissé-

quer. Mais en supposant même l'injection bien faite , & les muscles , ainsi que tous les vaisseaux de la verge , bien disséqués , la piece anatomique ne seroit guere parfaite , si on s'en tenoit à ce point de vue. Il faut donner à la verge une sorte de roideur & d'érection : or il sera aisé d'y réussir , en poussant de l'injection dans la racine d'un des corps caverneux. Par le moyen de la communication des cellules de ce corps spongieux , toute la verge se trouvera injectée & roide , si ce n'est le canal de l'urethre qui ne le sera pas. Il doit être aussi injecté ; mais il convient , avant d'en venir là , de souffler beaucoup par son moyen la vessie. On fera ensuite une ligature à l'urethre près de la prostate , pour retenir l'air dans la vessie. On poussera alors de l'injection par l'ouverture du canal qui aboutit au gland ou bien dans le tissu même de l'urethre , ce qui gonflera bien toute la verge ; & lorsque l'injection sera refroidie , on pourra ôter la ligature faite au canal près de la prostate , parce que le canal bouché par la présence de la cire ou de la graisse , mettra un bon obstacle à la sortie de l'air de la vessie. Il sera également à propos de souffler les ureteres , en faisant une très-petite ouverture fort près du rein , & en liant cette partie après l'avoir bien soufflée.

Par le canal déferent , on injectera de la cire blanche dans les vésicules séminaires.

Je suppose que l'injection ait laissé quelques inégalités à la verge , comme cela arrive quelquefois , il sera aisé d'y remédier avec un peu de cire , avec laquelle on remplira les petites cavités ou fosses , enfin les inégalités qui se remarqueront à l'extérieur de la verge.

Tout cela étant fait , vous êtes libre de laisser tous les vaisseaux & toutes les parties dans leur véritable situation ; & alors , sans avoir détaché totalement l'aorte & la veine-cave , vous coupez le tronc au - dessous du diaphragme , vous détruisez toutes les côtes , le foye , les muscles de l'abdomen , & vous coupez les cuisses à deux pouces au-dessous des aînes. Vous détruisez les muscles qui s'attachent au fémur ; vous ratissez bien les os des îles & le sacrum , tant dans leur face interne que dans l'externe , ainsi que la partie de l'épine que vous conservez.

Si vous voulez avoir moins de parties osseuses , vous

vous contentez de lever l'aorte descendante, la veine-cave inférieure ou ascendante, jusqu'à leurs divisions en iliaques dans le bas-ventre, & même jusqu'à la partie supérieure du fémur. Vous détruisez ensuite l'os sacrum, & vous ne conservez précisément qu'une partie des pubis & des ischions. A la face externe de cette partie la verge se trouve attachée, & la vessie est à la face interne.

Quoi qu'il en soit, dans l'un & l'autre cas il faut tâcher de rapprocher le plus qu'il est possible ces parties de leur situation naturelle; &, par exemple, pour la mésentérique bien disséquée, il sera aisé de la mettre en situation, en mettant du crin entre les vaisseaux.

On fait ensuite sécher la pièce, y passant de tems en tems de l'huile de thérébentine, & sur-tout aux reins, si on les conserve. Quand elle est bien sèche, on ôte le crin, on passe les couleurs suivantes: la rouge à toutes les artères; la bleue à toutes les veines; la grise aux testicules; la blancheâtre au canal déférent, aux vésicules séminales, aux nerfs; la brune aux reins; la couleur de chair aux prostates & à la verge: quelques-uns cependant donnent la couleur rouge à l'urethre. Sur toutes ces couleurs on passe le vernis à l'esprit-de-vin, & on conserve la pièce.

Quelques-uns à côté de cette pièce mettent le fourreau de la verge & des bourses. Je m'explique. On enlève la peau aux bourses & à la verge, on fait sécher cette peau après y avoir mis du crin dedans; & dans son état de siccité, elle ressemble à un véritable fourreau de verge. On met cette pièce près des parties génitales, & on la vernit de même.

Quelques-uns laissent aussi le rectum avec son sphincter & ses muscles releveurs.

Si on ne vouloit absolument que les parties génitales, on prépareroit seulement l'aorte, la veine-cave, qui donnent ou reçoivent les artères & les veines spermatiques ou autres des parties génitales, les testicules, le canal déférent, les vésicules séminales, les prostates, la verge & ses dépendances.

Pour diversifier les pièces, on se contente quelquefois d'une seule verge attachée aux os pubis & ischion. D'autres soufflent bien une verge avec un tube introduit à la racine

des corps caverneux ; & après en avoir fait la ligature , ils la font sécher , afin qu'en la partageant ensuite au milieu , on puisse en examiner le tissu spongieux & la cloison moyenne.

Ce que nous venons de dire sur les parties génitales de l'homme , se rapporte presque tout à celles de la femme , & il sera assez aisé d'en faire l'application. Nous nous contenterons donc de dire ce qu'il y a de particulier pour la préparation des parties génitales de la femme.

Il convient , pour cette préparation , de laisser la motte , la vulve , le périnée & l'anوس dans leur situation naturelle ; mais en faisant l'incision des tégumens communs tout-à-fait à la partie supérieure des pubis , il est à propos de bien dégraisser la face interne de cette peau & la surface externe ou antérieure du pubis , crainte que cette graisse dans le tems des grandes chaleurs ne gâte en se fondant toute la piece , & n'y attire des mites.

Par l'interposition du crin , on peut tenir séparées les parties les unes des autres , pendant le tems qu'on les fait sécher ; & lorsqu'elles sont seches , il est aisé de les distinguer. Si on préparoit la matrice d'une femme nouvellement accouchée , on pourroit bien y introduire du crin , afin de rendre sa cavité bien sensible , ce qui est plus difficile dans tout autre femme. On doit toujours laisser la vessie & le rectum , quoique ces parties n'entrent point dans la classe des parties génitales. Il est alors plus facile de remarquer la véritable situation de la matrice. Quelques-uns , pour être à portée de voir le vagin , scient les os pubis , & fendent cette gaine pour la faire sécher , les deux bords étant écartés par le moyen du crin. On découvre mieux alors l'orifice ou le museau de tanche de la matrice.

Il est à propos , pendant que la piece se seche , de tenir un corps rond de bois ou de carton dans le méat urinaire , ainsi que dans l'intérieur du vagin , afin que ces conduits ne s'affaissent pas , & qu'ils ne s'obliterent pas à mesure que la piece perdra son humidité. On pourroit en faire de même pour l'anوس dans la femme comme dans l'homme.

Il seroit inutile de rapporter ici les moyens de colorer , de vernir , &c. les parties génitales de la femme , parce que ce qu'on a dit sur celles de l'homme , doit suffire ; & au

mot *Disséquer*, on a donné la maniere de développer les parties qui dans la femme servent a la génération.

GENITOIRES. Ce terme s'entend quelquefois des testicules de l'homme, parce qu'ils contribuent à la génération.

GENITURE, *genitura*, γονή, γόνος, semence, sperme. C'est la semence, ou l'œuf fécondé dans le sein de la mere, lorsqu'il n'est encore qu'une masse informe, & qu'il ne paroît aucun vestige d'organisation. Hyppocrate étend ce tems-là jusqu'au sixieme jour, après lequel la geniture prend le nom d'*embryon*, & ensuite celui de *fœtus*.

GENIE, *genius*, δαίμων. Galien dit que Dieu a donné à chaque homme un génie qui réside dans la partie la plus élevée du corps, & qui élève son esprit à la connoissance des choses célestes. Voyez **AME**.

GENOU, *genu*, γόνο : partie du corps humain, située antérieurement entre la partie supérieure de la jambe, & la partie inférieure de la cuisse, l'os du genou ou la rotule.

Le 7 juin 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé François Maurice, de Sablay en Savoye, âgé de trente-cinq ans, pour être traité d'un dépôt sur le genou même de la jambe gauche. Après l'usage du cataplasme anodin, on sentit la fluctuation, & on ouvrit l'abcès par une section horizontale au genou, de la longueur de trois pouces. Il en sortit beaucoup de pus bien conditionné. Pour premier appareil, un bandage unissant assez serré rapprocha les levres de la plaie. On mit ensuite une languette sur la plaie, & un plumasseau sec par-dessus.

Le lendemain à la levée de l'appareil, on diminua la languette, & on la couvrit d'un plumasseau chargé de digestif & imbibé, ainsi que les compresses, d'eau vulnéraire, mettant d'ailleurs des coussins sous le talon du malade pour maintenir les levres bien réunies, & lui recommandant d'éviter toutes sortes de mouvemens. Quatre jours après on employa le baume d'arcéus & la même liqueur. On voyoit au fond de la plaie une espece de gelée rougeâtre qui étoit sans doute le suc des vaisseaux régénérans; & quand cette gelée fut de niveau avec les tégumens, elle devint plus ferme; on la morigina même avec l'alun; on retrancha l'eau vulnéraire, pour s'en tenir à un plumasseau sec. On purgea ensuite le malade, & la cicatrice le 27 juin fut parfaite.

On donne aussi le nom de *genou* à une espece d'articulation des os , qui se fait toutes les fois qu'une tête plus ou moins grosse se trouve reçue dans une cavité plus ou moins profonde , & que le mouvement est libre en tous sens. Telle est l'articulation de la tête du fémur dans la cavité profonde des os des hanches , & celle de la tête de l'humerus dans la cavité superficielle de l'omoplate.

GENRE , *genus* , ce qui est commun à plusieurs especes. Le genre nerveux est une expression assez fréquente dans nos Auteurs , & signifie les nerfs considérés comme un assemblage ou système de parties similaires , distribuées par tout le corps.

Il en est de même du genre musculueux , membraneux , vasculaire , &c.

GENY , tubérosité ou apophyse placée au milieu de la symphise de la mâchoire inférieure.

GENYS , *γένυς*. Voyez GENA.

GERÆTEROS , *γεραιερος*. Hyppocrate employe ce terme pour signifier un homme de moyen âge , ou qui a passé trente ans.

GERME , *germen* , la partie de la semence qui commence à produire l'animal. Il se dit aussi par rapport à la génération , de l'embryon & de ses enveloppes , lorsqu'ils commencent à prendre accroissement. Ce terme est particulièrement employé avec l'épithete *faux* , pour signifier une conception imparfaite , dans laquelle le placenta & ses dépendances prennent accroissement sans l'embryon , qui par quelque cause particuliere n'a jamais joui de la vie , ou en a été bientôt privé ; en sorte qu'elle ne subsiste que par une sorte de végétation dans les organes qui viennent d'être mentionnés.

GIBBEUX , EUSE , adject. *gibbosus* , *a* , *um* : cercle gibbeux. On a donné ce nom au rebord ou petit cercle qui se trouve au pinna ou partie supérieure de l'oreille externe. Ce cercle a une extrémité proche des tempes , laquelle s'enfonce du devant au dedans , & qui s'appelle *extrémité gibbeuse*.

GIBBOSITÉ , *gibbositas*. C'est le nom que M. Winslow donne au bord externe du rein , qu'il appelle aussi *grande*

courbure du rein. Ce terme vient de *κνυσις*, de *κνύω*, je courbe.

GINGLIME, *ginglymus*, *γινγλυμος*, gon, charniere. L'articulation appelée *ginglime* est une espece de diarthrose ou d'articulation, dans laquelle deux os se reçoivent mutuellement ; de maniere qu'un même os reçoit & est reçu.

Il y a trois sortes de ginglimes : la premiere est, lorsque le même os par la même extrémité est reçu par un seul os qu'il reçoit réciproquement, en forme de charniere. Telle est l'articulation de l'os du bras & de celui du coude.

La seconde est, lorsqu'un os en reçoit un autre par une de ses extrémités, & qu'il est reçu dans un autre par son autre extrémité, comme le radius & le cubitus.

La troisieme espece de ginglime est celle où un os est reçu en forme de roue ou d'essieu, comme la seconde vertebre du col est reçue par la premiere.

GLABELLE, *glabella*, nom que les Latins donnent à l'espace qui est entre les deux sourcils, à cause qu'il n'y croît aucun poil. Le terme grec est *μεσοφρυον*, *mesophryon*.

GLAME, *glama*, *γλαμα*, *γλαμε* : les ordures qui s'amassent dans les yeux de ceux qui ont la chassie.

GLAND, *glans*, *balanus*, extrémité de la verge. *Voyez VERGE.*

GLANDE, *glandula*, *aden*, *ἄδεν*. Ce terme pourroit bien venir d'*ἀδηνιός*, d'à privatif & de *δῆνος*, conseil : sans conseil, sans dessein, sans jugement, parce que les anciens regardoient ces parties comme les plus foibles, & les égouts des autres. Ils ne donnoient ce nom qu'aux parties qu'ils croyoient composées d'une chair particuliere, ou auxquelles ils trouvoient un air singulier, différent de toutes les autres parties, de la graisse, des muscles & des visceres.

Les glandes sont des corps formés par l'assemblage, l'union & l'entrelacement intime de quantité de vaisseaux de tout genre, sçavoir, d'arteres, de veines, de nerfs, de vaisseaux lymphatiques, de canaux sécrétoires & excrétoires, &c. lesquels étant pliés, repliés & comme entassés sur eux-mêmes, forment des especes de pelotons ou de molécules exactement renfermées dans une capsule qui leur sert de membrane commune.

Les glandes different considérablement entre elles à raison de leur volume , de leur figure , de leur consistance , de leur couleur , mais encore plus par rapport à leurs fonctions : l'usage des unes étant de servir simplement à une préparation plus parfaite de l'humeur lymphatique , pendant que celui des autres est de séparer de la masse du sang quelque liqueur particuliere. C'est cette derniere distinction qui a donné lieu à la division que tous les Auteurs ont établie des glandes , en conglobées & en conglomerées.

Les glandes conglobées sont celles qui sont uniquement destinées à la perfection de la limphe : telles sont , par exemple , les glandes axillaires , les glandes inguinales , les glandes mésentériques , &c.

Les glandes conglomerées , dont la fonction est de séparer du sang quelque liqueur particuliere , sont , comme les reins , destinées à la filtration des urines ; la glande lacrymale , à celle des larmes , &c.

Quelques-uns prétendent , & avec assez de fondement , qu'il y a dans le centre des glandes conglomerées une cavité en forme de réservoir , dans laquelle s'ouvre le canal sécréteur , chargé de la liqueur qu'il vient , pour ainsi dire , d'extraire du sang , afin de la verser dans cette même cavité , d'où le canal excréteur qui s'y ouvre pareillement , la reçoit pour la transmettre ensuite dans le lieu de sa destination. L'on découvre d'une maniere bien sensible cette cavité dans le rein , ainsi que dans les glandes surrénales & ailleurs : ce qui autorise à l'admettre également dans les glandes les plus petites , quoiqu'elle ne puisse pas toujours être apperçue.

On observe , 1°. que la surface des glandes conglobées est lisse & très-unie , & que celle des conglomerées est inégale & raboteuse : 2°. que les glandes conglobées ne forment que des glandes uniques , distinctes & séparées , & que les conglomerées sont faites de l'assemblage de plusieurs corps glanduleux , dont chacun fournit son canal sécréteur séparé : 3°. que les canaux sécréteurs , chemin faisant , s'unissent plusieurs ensemble ; d'où il arrive que dans ce cas ils deviennent plus sensibles : 4°. que ces canaux ainsi réunis viennent se rendre tantôt dans un canal commun , comme cela se voit admirablement bien dans la structure du pan-

créas ; & tantôt dans une cavité très-sensible , comme on le voit dans le rein.

Il ne sera point question ici d'un examen plus particulier sur la structure des glandes , non plus que des différens systèmes imaginés par les Auteurs pour expliquer le mécanisme de leurs fonctions. *Voyez le mot* SECRETION.

Il sera à propos d'observer ici que le nombre des glandes a été considérablement multiplié par les anciens qui en ont supposé en plusieurs parties qui paroissent évidemment en être dépourvues , & que cette erreur a pris naissance dans l'idée qu'ils avoient qu'il ne pouvoit se faire aucune filtration de liqueur dans le corps humain , sans l'intermede des glandes ; mais les modernes ont observé que la séparation qui se fait des différentes liqueurs qui émanent du sang , pouvoit avoir lieu en deux manieres principales : sçavoir , par le moyen des glandes & par les extrémités des arteres , & même dans certains cas , à la faveur des porosités de certaines parties : aussi n'a-t-on jusqu'ici pu découvrir aucun corps glanduleux dans la substance du péricraie , de la plevre , &c. pour la sécrétion de la liqueur qui arrose continuellement l'une & l'autre de ces membranes.

GLANDULEUX , EUSE , adject. *glandulosus* , *a* , *um* : ce qui a rapport aux glandes , ce qui est composé de glandes. Les mammelles sont des corps glanduleux , &c.

GLENE , γλήνη. C'est proprement l'orbite de l'œil ou la prunelle ; mais on l'emploie pour signifier une cavité de moyenne grandeur , creusée dans un os , dans laquelle s'emboîte ou est reçu quelqu'autre os : ce qui la distingue du cotyle qui est une cavité plus grande & plus profonde , destinée à la même fonction.

GLENOÏDE , de γλήνη , *glainai* , cavité ; εἶδος , *eidos* , figure. On donne ce nom à des cavités articulaires des os , qui ressemblent à-peu-près au vase auquel les Grecs donnoient le nom de *glene*.

A l'angle antérieur supérieur de l'omoplate , on remarque une cavité glénoïde. On en observe une derriere l'apophyse zygomatique de l'os temporal. Elle reçoit le condyle de la machoire inférieure. A la tête du radius on trouve une cavité glénoïde , & deux dans la partie inférieure de la première vertebre du col , &c.

GLISSON, (capsule de). Glisson Médecin Anglois, & Professeur en Médecine dans l'Université de Cambridge, a composé un Traité sur les parties contenant en général, & en particulier sur celles de l'abdomen, avec un Traité sur le ventricule & les intestins. Il a donné sur-tout une Anatomie très-exacte du foye. On appelle l'espece de membrane qui enveloppe les vaisseaux du foye & les unit tous ensemble *capsule de Glisson*. Il mourut à Londres en 1677.

GLOBE du nez. Voyez ÉPINE DU NEZ.

GLOBE de l'œil. Voyez ŒIL.

GLOBULE, *globulus* ; ce terme est employé pour désigner de petites parties arrondies en forme de sphere, de globe, qui flottent dans la sérosité qui constitue le vésicule du sang, de la lymphe, du lait, du chyle, &c.

GLOSSE, *glossa*, ou *glotta*, γλῶσσα, ou γλωττα, la langue. Voyez **LANGUE**.

GLOSSO-GRAPHIE, *glossographia*, description de la langue. C'est une partie de la somato-graphie. Il vient de γλῶσσα, la langue, & de γραφή, description.

GLOSSO-LOGIE, *glossologia*, discours raisonné sur les usages de la langue ; c'est une partie de la somato-logie. Ce terme vient de γλῶσσα, la langue, & de λογος, discours.

GLOSSO-PALATIN, adj. *glossopalatinus* ; qui appartient à la langue & au palais. De γλῶσσα, la langue, & du mot latin *palatum*, palais. Nom de deux muscles qui ont leur origine au palais, & vont s'insérer à la langue. Ce sont les mêmes que les glosso-staphylins.

GLOSSO-PHARYNGIEN, adj. *glossopharyngeus* ; qui appartient à la langue & au pharynx. De γλῶσσα, langue, & de φάρυγξ, le pharynx.

Les muscles glosso-pharyngiens sont de petites portions charnues qui se détachent des parties latérales de la base de la langue, & vont se terminer au pharynx.

GLOSSO-STAPHYLIN, adj. *glossostaphylinus* ; qui appartient à la langue & à la luette. De γλῶσσα, langue, & de σταυλή, la luette.

On donne ce nom à une paire de muscles de la luette qui viennent de part & d'autre de la racine de la langue, montent vers le palais, & se terminent à la cloison. On les nomme aussi *glossopalatins*.

GLOSSO-TOMIE, *glosso-tomia*, préparation anatomique de la langue. C'est une partie de la somato-tomie. Ce terme vient de *γλῶσσα*, langue, & de *τεμνω*, j'incise, je dissèque.

GLOTTA. Ce mot signifie la langue, au lieu que *glottis* signifie la glotte.

GLOTTE, *glottis*, *γλωττις*, ou *γλωσσις*, ouverture supérieure, ou fente qui s'observe au milieu du larynx. Voyez **LARYNX**. Ce mot est dérivé de *glotta*, langue. Effectivement c'est au moyen de cette fente que se forment en partie les sons & les paroles. Voyez **VOIX**.

GNATOS, *γναθος*. Ce mot signifie quelquefois la joue entière, & quelquefois sa partie inférieure, qui est entre la commissure des lèvres & l'oreille, que les Latins appellent *bucca*. On s'en sert aussi pour exprimer la mâchoire supérieure, ou les os qui la composent.

GOBELET de Diogene. Lorsqu'on rapproche le pouce des autres doigts, & qu'on serre ceux ci en les raccourcissant, il en résulte à la face interne de la main un creux qu'on appelle la *tasse* ou le *gobelet de Diogene*. Il y a des campagnes où le berger se sert quelquefois de ce moyen pour boire, lorsque la fontaine n'a point de cornet.

GOLFE de la jugulaire. C'est une fosse du temporal, où les sinus latéraux se dilatant, forment le commencement des jugulaires internes.

GOMPHIOI, *γομφιοι*. On donne ce nom aux dents molaires.

GOMPHOSE, *gomphosis*, *γὀμφωσις*, ou *gomphoma*, de *γὀμφος*, *gomphos*, un clou, un coin ; c'est une espece de synarthrose ou d'articulation, par laquelle les os sont emboîtés les uns dans les autres, d'une façon immobile, en forme de cheville ou de clou.

Les dents sont enchaînées dans les mâchoires ou dans les alvéoles par gomphose, c'est-à-dire en maniere de clou.

GONE, *γονή*, la semence. Ce mot signifie aussi dans Hippocrate les parties génitales, sur-tout celles des femmes, ou l'utérus.

GONOS, *γὀνος*. Ce terme a la même signification que le précédent.

GORGE, *jugulum*, *guttur*, partie antérieure d'un animal,

mal , entre la tête & les épaules , dans laquelle est le gosier. C'est la partie antérieure du col.

On comprend sous le mot de *gorge* tout le creux ou toute la cavité que l'on peut voir quand une personne ouvre la bouche fort grande. On l'appelle aussi quelquefois *isthme* , parce que c'est un passage étroit qui a quelque ressemblance avec ces gorges de montagnes ou langues de terre que les Géographes appellent *isthmes*.

On donne quelquefois ce nom aux mammelles. C'est en ce sens qu'on dit d'une femme qu'elle a une belle gorge. La petite gorge , ou la buccule , est cette partie charnue qui approche du col & qui est au-dessous du menton.

GOSIER , *gula*. C'est la partie antérieure du col. On la nomme aussi la *gorge* & le *devant du col*. Voyez le mot ci-dessus ; mais pour l'ordinaire on donne le nom de *gosier* au conduit par où passent les alimens de la bouche dans l'estomac , ainsi dans ce sens le gosier ou l'œsophage c'est la même chose.

GOUT , en grec *γεῦσις* , en latin *gustus* , est ce sens admirable par lequel on distingue les saveurs , & dont la langue est le principal organe ; les autres parties de la bouche , comme le palais , le gosier , peuvent cependant y contribuer aussi : on peut s'en assurer en portant un corps savoureux sur chacune de ces parties ; & il y a entre ces organes une telle sympathie , que ce qui déplaît à l'un répugne ordinairement à tous , & qu'ils se liguent pour le rejeter.

Cependant il faut avouer que la bouche possède cette sensation à un degré supérieur ; elle a plus de finesse , plus de délicatesse que les deux autres ; un amer qui répugne à la bouche jusqu'à exciter le vomissement , ne sera pour l'estomac qu'un aiguillon modéré qui en réveillera les fonctions. Il étoit bien naturel que la bouche qui devoit goûter la première des alimens , &c. & qui par-là devenoit l'échançon des deux autres , s'y connût un peu mieux que ces derniers.

L'objet du goût n'est pas le corps solide ; qui est celui de la sensation du toucher ; mais ce sont les sucs , ou les liqueurs dont ces corps sont imbus , ou qui en ont été extraits.

On appelle ces sucs ou liqueurs qui font impression sur l'organe du goût , les *saveurs* , & quelquefois l'on donne même ce nom à leur impression. Les principes actifs des

saveurs , ou des corps savoureux , sont les sels tant fixes que volatils. Les terres , la limphe & les soufres n'entrent dans les saveurs que pour en établir la variété & les espèces , de la même façon que les ombres mêlées avec la lumière , forment les images ; mais ce ne sont pas ces ombres qui font impression sur l'organe , c'est la lumière seule : de même les sels sont les seuls principes capables d'affecter l'organe du goût. Tout le monde sçait que l'eau , l'huile & la terre n'ont aucun goût ; la limphe ou l'eau n'est donc que le véhicule des sels , leur dissolvant , leur mobile ; & le mélange de l'huile & de la terre varie seulement leur impression en mille façons différentes. Si nous ajoutons à ces variétés celles qui sont prises de la nature des différens sels simples & composés , on aura des sources inépuisables de la variété des saveurs. Quelle variété d'images la lumière ne produit-elle pas avec l'ombre seule ? Quelle autre variété la combinaison du petit nombre des couleurs primitives & de l'ombre ne produit-elle pas encore ? En doit-on moins attendre de la combinaison des sels primitifs entre eux & avec l'eau , la terre & le soufre ?

Telle est la nature des saveurs en général. Examinons l'organe sur lequel elles agissent.

Les mammelons nerveux sont encore ici l'organe de la sensation ; tout ce qu'il y a de nouveau , c'est que leur structure est un peu différente de celle des mammelons de la peau , & cela proportionnellement à la disparité de leurs objets. Les mammelons de la peau , organes du toucher , sont petits ; leur substance est compacte , fine ; ils sont recouverts d'une membrane assez polie , & d'un tissu serré. Les mammelons de l'organe du goût sont beaucoup plus gros , plus poreux , plus ouverts ; ils sont abreuvés de beaucoup de limphe , & recouverts d'une peau , ou enchaînés dans des gâines très-inégales & aussi très-poreuses.

Par cette structure les matières savoureuses sont arrêtées dans ces aspérités , délayées , fondues par cette limphe abondante & spiritueuse , absorbées par ces pores , qui les conduisent , à l'aide de cette limphe , jusques dans les papilles nerveuses , sur lesquelles ils impriment leur aiguillon.

Ces mammelons , organes du goût , non-seulement sont en grand nombre sur la langue , mais encore sont répandus

c'à & là dans la bouche. L'Anatomie apperçoit ces inammonitions dispersées dans le palais, dans l'intérieur des joues, dans le fond de la bouche, & les observations confirment leur usage. M. de Juiffieu rapporte dans les Mémoires de l'Académie l'histoire d'une fille née sans langue, qui ne laissoit pas d'avoir du goût. Un Chirurgien de Saumur a vu un garçon de huit à neuf ans, qui dans une petite vérole avoit perdu totalement la langue par la gangrene, en sorte qu'il ne lui en restoit pas le moindre vestige, & cependant il distinguoit fort bien toutes sortes de goûts.

Il faut avouer cependant que la langue est le principal organe de cette sensation. Sa substance est faite de fibres charnues, au moyen desquelles elle prend diverses figures; ces fibres sont environnées & écartées par un tissu moëlleux qui rend le composé plus souple. Une partie de ces fibres charnues s'allonge hors de la langue, s'attache aux environs, & forme les muscles extérieurs qui portent le corps de cet organe de toutes parts. Ce corps fibreux & médullaire est enfermé dans une espece de gaine ou de membrane très-forte.

Le nerf de la neuvieme paire, après s'être ramifié dans les fibres de la langue, se termine à sa surface. Les ramifications de ce nerf, dépouillées de leur premiere tunique, forment les mammelons dont on a parlé; leur dépouille fortifie l'enveloppe de la langue, & contribue aussi à la sensation. Les mammelons que cette dépouille laisse à découvert sont distingués en trois especes par leur figure; les uns sont faits en champignons montés sur des pieds; les autres sont comme des lentilles, & les troisiemes sont en forme de pyramides: les deux premieres especes sont visiblement percées de plusieurs trous, d'où découle une limphe. Tout cet appareil est recouvert d'une sur-peau très-poreuse, qui donne des gaines aux mammelons nerveux.

Les divers mouvemens dont la substance de la langue est capable, excitent la sécrétion de la limphe qui abreuve les mammelons, ouvre les pores qui y conduisent, détermine les sucres savoureux à s'y introduire.

Quand les sels qui sont introduits dans les pores de l'organe du goût sont entiers, presque seuls, & non mitigés par quelque alliage, alors ces sels sont des especes d'épées

qui font dans l'organe des impressions violentes ; & on les appelle *désagréables* quand cette violence révolte la substance sensitive : tels sont pour l'ordinaire l'acre , l'acide , le salé , &c. quand ils sont sans mélange.

Quand les sels sont enveloppés par les parties huileuses , sulphureuses , de façon que leur tranchant est extrêmement caché , que leurs pointes mêmes embarrassées ne peuvent qu'ébranler légèrement les houpes nerveuses , alors cet ébranlement léger fait une saveur douce ; & elle est agréable quand elle excite dans le fluide sensitif cette émotion voluptueuse qui fait l'essence du plaisir : tel est pour l'ordinaire l'effet du sucre , composé d'un sel & de parties sulphureuses.

Voilà les deux saveurs opposées. Il y a entre ces deux extrêmes , & de plus dans chacun de ces extrêmes , des variétés sans nombre.

On vient de dire que les saveurs violentes , âcres sont pour l'ordinaire désagréables , & que les saveurs qui ne font que chatouiller , pour ainsi dire , l'organe , sont ordinairement agréables : il faut ajouter à ces définitions , que le plaisir ou le désagrément des saveurs demande encore une certaine espèce de la violence de la saveur , ou de son chatouillement , & que de plus ces sensations exigent certaines dispositions de l'imagination qui reçoit les impressions.

Toutes les saveurs douces ou légères ne sont pas agréables , ni les âcres désagréables. Il est des douceurs qu'on appelle *insipidité* , & des âcres qu'on recherche.

En supposant même une saveur reconnue par plusieurs pour être désagréable , on trouvera tel goût auquel cet âcre plaira beaucoup , & un autre auquel le sucre le plus violent donnera des envies de vomir. L'imagination entre donc encore pour sa part dans la sensation du goût , aussi-bien que dans toutes les autres.

Expliquons quelques phénomènes qui ont rapport au goût.

1°. Les assaisonnemens donnent du goût aux alimens , parce qu'ils changent la masse ou la configuration des particules des sels , leur donnant une figure plus capable de piquer l'organe sans le blesser.

2°. Les malades trouvent assez souvent tous les alimens insipides ; c'est que les humeurs répandues sur l'organe , ou

qui sortent des fibres lorsque les malades essayent de manger, émoussent les pointes des alimens, ou leur action sur leur organe.

Au commencement d'une convalescence, il arrive assez souvent qu'on ne trouve point de goût aux alimens : cela vient de ce qu'il reste encore quelque humeur vicieuse qui engorge les pores par où doivent passer les particules savoureuses, ou parce que les accidens qui ont précédé, ont causé quelqu'altération à l'organe même, qui n'est point encore revenu à son état naturel.

Quand nous sommes dans la langueur, il y a des matieres dont le goût agréable & vif redonne d'abord des forces : cela vient de ce que leurs parties agitent d'abord les nerfs, & y font couler le suc nerveux ; mais il ne faut pas croire que cette agitation seule qui arrive aux nerfs de la langue, puisse produire un tel effet. Ces parties subtiles dont nous parlons, s'insinuent d'abord dans les vaisseaux, les agitent, par leur action se portent au cerveau, où ils ébranlent le principe des nerfs. Tout cela fait couler dans notre machine le suc nerveux qui étoit presque sans mouvement.

3°. On peut demander d'où procede la liaison particuliere qui regne entre le goût & l'odorat : liaison plus grande qu'entre le goût & les autres sens. Car quoique la vue & l'ouïe produisent sur les organes du goût des effets semblables à ceux que cause l'odorat, comme d'exciter l'appétit ou de procurer le vomissement, quand on voit on qu'on entend nommer des choses dont le goût plaît ou déplaît assez pour révolter ; il est néanmoins certain que l'odorat agit plus puissamment : on en trouve la raison dans le rapport immédiat & prochain que les odeurs & les saveurs ont ensemble. Elles consistent toutes deux dans les esprits développés des matieres odorantes & savoureuses. Outre que la membrane qui tapisse le nez, organe de l'odorat, est une continuation de la même membrane, qui tapisse la bouche, le gosier, l'œsophage & l'estomac, organes du goût en général. C'est en vertu des mêmes causes qu'on savoure d'avance voluptueusement le café par son odeur aromatique, & qu'on est révolté contre quelque mets ou contre une médecine dont l'odeur est désagréable.

Ajoutez que l'imagination exerce ici, comme ailleurs ; son souverain empire. L'ame se rappelant les mauvaises qualités d'un aliment puant, les nausées & les tristes effets d'un purgatif, s'en renouvelle l'idée à l'odeur, & cette idée trouble en un moment les organes du goût, de la déglutition & de la digestion. Aussi voit-on que les personnes, dont l'imagination est fort vive, sont les plus sujettes à cet ébranlement de la machine, qui fait que l'odeur, la vue même ou l'ouïe des choses agréables ou désagréables au goût, suffisent pour affecter ces personnes délicates, dont le genre nerveux s'émeut facilement.

GOUTTIERE, *stillicidium, striatura, sinuositas*: petit canal par où quelques parties passent ou s'insinuent.

Gouttiere à l'égard des os est un demi-canal ; de sorte que si l'on partage un os cylindrique en deux dans sa longueur, on aura deux gouttieres. Telles sont les gouttieres que l'on découvre au bord inférieur de chaque côte.

GRÆÉ, *græa, γραια*. Ce mot dans Moschion signifie ou une vieille femme, ou cette pellicule qui se forme sur le lait & sur quelques autres liqueurs, lorsqu'on les laisse refroidir après les avoir fait bouillir. Il signifie encore cette peau pendante qui est autour du nombril, & qui est un signe de vieillesse.

GRAINS glanduleux, *acini*, sont des petits corps ronds qui ne sont point environnés de membranes, & dont les vaisseaux, lorsqu'on les décharne, ont la figure de pinceaux très-déliés.

GRAISSE, *adeps, arvina*. C'est le dernier des tégumens communs. Voyez-en la description au mot **CELLULAIRE**.

GRAISSEUX, **EUSE**, adj. *adipalis* : qui a de la graisse, qui est rempli de graisse.

GRAMIE, *gramia*. On a donné ce nom à la chassie des yeux.

GRAMME, *γραιμμη*, l'iris de l'œil.

GRAND, **DE**, adject. *magnus, a, um*, se dit de toutes les parties qui en surpassent d'autres de même espèce. Le muscle grand oblique, le grand droit, &c. Voyez **OBLIQUE**, **DROIT**, &c.

L'os du carpe, appelé le *grand*, est le troisième du second rang, & le plus grand de tous. Il a un peu de lon-

gueur, & une espece de tête articulaire, arrondie, qui est reçue ou logée dans la cavité cotyloïde, faite par les deux os du premier rang. Cette articulation peut faire un petit mouvement de ginglime.

GRANDEBALES, *grandebalæ*, poils qui croissent sous les aisselles.

GRANDINEUX (os), *grandinosum os*. C'est le nom de l'os cuboïde.

GRAPHIOÏDES, *γραφιοιδης*, nom de l'apophyse styloïde. Ce nom vient de *γραφισ*, un filet, & de *ειδος*, forme, ressemblance.

GRAS de la jambe, en latin *fura*. C'est sa partie charnue & éminente, formée par le corps des jumeaux & du soléaire.

GRAUS, *γρεῦς*. Voyez GRÆE.

GRELE, *gracilis*, *e*, long & menu. On donne ce nom à une apophyse du marteau de l'oreille, qu'on appelle aussi le *cou*. Cette apophyse est naturellement très-longue, & si mince qu'elle se casse facilement, sur-tout quand elle est sèche : ce qui est cause que sa longueur a été si long-tems inconnue. Elle naît naturellement du cou. Quelquefois elle paroît beaucoup plus longue qu'elle n'est, & cela par la portion d'un petit tendon qui en séchant y reste attaché.

Le muscle grêle antérieur est le même que le droit antérieur de la jambe. Voyez DROIT.

Le muscle grele interne, ou droit interne, a ses attaches fixes au bord de la branche inférieure de l'os pubis, proche de sa symphyse, & descend le long de la partie interne de la cuisse. Son tendon se porte obliquement vers la face interne du tibia, où il se termine en s'avancant jusqu'à sa crête, immédiatement au-dessous du tendon du couturier. Ce muscle est fléchisseur de la jambe.

Les intestins greles sont ceux qui ont un diametre plus petit. Voyez INTESTIN.

GRESSURE, *gressura*, le périné. Voyez PERINÉ.

GREVE. La portion maigre de la jambe, & qui en fait le devant, s'appelle la *greve*. La portion grasse qui en fait le derriere, se nomme le *fura* ou le *gras de la jambe*.

GRISE, substance grise du cerveau. Voyez CERVEAU.

GROS, SE, adject. *crassus*, *a*, *um* : qui a plus de cir-

conférence ou de volume qu'une autre avec laquelle on la compare.

Les gros intestins. *Voyez* INTESTIN.

Les gros ligamens qui contiennent l'articulation des phalanges avec les os du métacarpe, &c.

GROSSESSE, *graviditas*, *prægnatio* : état d'une femme enceinte. *Voyez* GENERATION.

GUSTATIF, VE, adject. *gustativus*, *a*, *um* : qui a du rapport à l'organe du goût. Le trou gustatif, ou incisif, ou palatin antérieur, &c.

GUSTATION, *gustatio*, sensation du goût, perception des saveurs.

GUTTAUX, nom des cartilages arythénoïdes.

GUTTURAL, LE, adject. *gutturalis* : qui appartient à la gorge, en latin *guttur*. Il se dit des vaisseaux qui se distribuent dans cette partie, & des glandes qui y sont situées.

GYION, *γυιον*. Il signifie tout le corps, & au pluriel il signifie les plus gros membres.

GYNÆCIE, *gynæcia*, *γυναικειον*; de *γυνη*, une femme. C'est ainsi qu'on appelle les regles, & quelquefois les vuidanges des femmes.

GYNÆCOMYSTAX, *γυναικομύσταξ*; de *γυνη*, une femme, & *μύσταξ*, barbe. C'est le poil des parties naturelles des femmes.

GYNANTHROPE, *γυνάνθρωπος*; de *γυνη*, femme, & de *άνθρωπος*, homme. Espèce d'hermaphrodite qui tient plus de la femelle que du mâle, au lieu que l'androgyné tient plus du mâle que de la femelle.

H A B

HABITUDE, *habitus*, en grec *κατάστασις*; de *καοιστημι*, je constitue, lequel est composé de *ιστημι*, je suis. On entend par ce terme le tempérament, la complexion, la constitution, tout l'extérieur du corps humain. C'est la constitution ou complexion fixe & permanente du corps, ou la structure, ou la composition du corps, ou des parties qui le

composent. On se sert aussi de ce mot pour signifier la couleur ou l'état extérieur du corps.

Il se dit aussi de la facilité que l'usage donne à nos organes pour exercer leur fonction, & cette facilité vient de ce que le long usage donne au fluide nerveux une route plus ouverte pour aller porter l'action aux organes. De-là vient, par exemple, que l'habitude d'agir avec la main droite en rend le mouvement plus facile; & cela est si vrai, qu'avec la même habitude on viendra à bout d'agir aussi aisément de la main gauche, &c.

HÆME, *hæma*, *αἷμα*: sang. Voyez SANG.

HÆMATOSE, *hæmatosis*, *αἱματώσις*: sanguification. Voyez SANGUIFICATION.

HAINE, *odium*. Si l'amour est un sentiment qui nous fait chercher le bien, la haine est un sentiment qui nous fait fuir le mal. Ces deux desirs tendent immédiatement à la conservation de l'être, & sont déterminés dans les passions par les sensations. C'est donc par un mécanisme tout opposé à celui de l'amour, que la haine est produite, quoique la fin soit la même; car la poursuite du bien & la fuite du mal naissent de ce principe universel qui nous fait désirer de persévérer dans l'être. Ainsi, des organes tellement disposés que les différentes modifications que les objets pourroient y apporter, seroient opposées à la constitution animale, sont vraiment l'état qui doit donner naissance à la haine. En effet les impressions doivent être disgracieuses, & l'ame doit en concevoir un déplaisir qui lui inspirera la fuite ou la haine de pareils objets.

On conçoit quelquefois au premier aspect une haine, une aversion particulière pour des personnes qu'on ne connoît pas, & qui souvent sont fort estimables. Si l'on en demande la raison, l'on seroit fort embarrassé de répondre, & l'on ne pourroit que répéter ce qu'a dit Martial, *lib. I, Epigram. 89.*

Je te hais, Sabidus, sans en sçavoir la cause;
Je te hais, & mon cœur ne peut dire autre chose.

*Non amo, Sabidi, non possum dicere quare;
Hoc tantum possum dicere, non amo te.*

Mais considérant la chose en Métaphysicien , on peut voir que le plaisir & la douleur sont les pivots sur lesquels roulent toutes nos passions , & que la haine ne peut entrer dans notre cœur par une autre porte que celle d'une perception fâcheuse & importune , qui irrite de nécessité le Sujet qui la ressent contre l'objet qui la cause. Ainsi , par l'effort qui détermine chaque être à continuer son existence , nous tâchons de fuir tout objet qui n'a point de rapports avec notre constitution , ou qui n'en a que d'opposés : qui semble diminuer notre puissance , ou altérer la réalité de notre être : qui diminue notre plaisir , ou nous en prive , ce qui est la même chose que causer du mal. Une seule ou plusieurs de ces qualités si contraires à notre bonheur , se rencontrent sûrement dans les objets animés qui nous sont antipathiques. L'antipathie n'est donc pas un secret pour qui sçait sonder le fond de sa nature , & connoît les desirs gravés dans le fond de son essence.

L'on peut dire qu'ici , comme ailleurs , l'ame joue aussi un grand rôle. Voyez deux personnes étroitement unies par les liens sacrés de la fidele amitié. Tout est vertu chez elles , parce que chaque ami ne croit rien voir que de bien dans les sentimens de son ami. Mais cette amitié qui rendoit tout sympathique , vient-elle par des circonstances particulières à se changer en haine , tout paroît vice & défectueux ; & tandis que dans le feu de la parfaite amitié , les défauts mêmes passioient pour des vertus , les vertus à leur tour par ce nouveau changement sont regardées comme des vices. Lorsqu'on aimoit , tout étoit bien ; lorsqu'on hait , tout est mal. A-t-on un bienfaiteur ? On l'aime quand la fortune le met dans le cas de faire du bien ; vient-il à déchoir de sa prospérité ? On l'abandonne d'abord : on le hait quelquefois , surtout lorsqu'il se trouve dans la triste nécessité de demander un retour dans les services , &c. Ce sont-là des abandons bizarres , odieux à la société , pros crits par la nature , qui prouvent la vérité de cette sentence :

Cum fortuna favet , multos, numerabis amicos :

Nubila si fuerint tempora , solus eris.

Dans tous ces cas , l'ame croit appercevoir dans l'objet

présenté , des choses nuisibles ou peu analogues à son être , & de-là elle hait.

Il y a des tempéramens plus sujets à haïr les uns que les autres , ou dont la haine dure long-tems. Vous voyez des personnes qui haïssent pour un jour , un mois , un an , &c. & d'autres qui détestent toute leur vie , quand une fois ils ont conçu de la haine pour quelqu'un ; quoique cette haine soit évidemment injuste. J'ai vu un petit-maître de Coulange-là-Vineuse en Bourgogne , qui étoit dans ce cas ; & l'on pouvoit dire que sa haine une fois conçue contre quelqu'un , étoit éternelle. Lors même que dans les différentes circonstances de la société il se voyoit forcé de dissimuler sa haine , il sentoit son cœur intérieurement déchiré par l'aiguillon secret de sa haine injuste , & en devenoit quelquefois malade , sur-tout lorsqu'il ne pouvoit s'empêcher de souscrire aux talens de celui qu'il haïssoit.

De cette observation , il est aisé de conclure combien il est utile pour la tranquillité de l'ame , de dissiper toute sorte de haine , lors même que quelque raison particulière sembleroit en établir la justice. On en vient à bout , en cherchant à distraire son esprit , & en tâchant d'empêcher qu'il ne soit trop tendu sur les défauts réels ou imaginaires de ceux avec qui nous vivons.

Evitez dans la haine les préjugés , l'esprit de parti , la véhémence & le peu de réflexion. Souvent ces quatre verres grossissent les objets , & font condamner en tout point nos ennemis , quoiqu'ils ne soient repréhensibles que d'un côté , ou qu'ils ne le soient d'aucun. L'histoire des tems ne nous offre que trop d'exemples fameux de ce que produit la contravention à cette règle. Les Carthaginois avoient disputé l'empire aux Romains , & avoient soutenu pendant plusieurs années cette prétention au milieu même de l'Italie , par de très-grandes victoires. Les Romains victorieux ne l'ont jamais pardonné aux vaincus. Ils se sont vengés avec fureur , & ont porté leur haine jusqu'à la ruine entière de Carthage & à la dispersion de ses Citoyens. Quand à Rome l'on vouloit parler d'une mauvaise foi , on la nommoit *foi des Carthaginois*.

C'est de la haine que sont venues les guerres élevées avec

tant de fureur entre les Philosophes , les dissensions invétérées parmi certains Sçavans , & l'oubli presque total de certains Maîtres respectables par leurs lumieres , qui n'ont commis d'autres fautes que d'avoir marché les premiers dans des routes qui n'avoient pas encore été pratiquées. C'est encore de-là que vient ce dégoût que l'on prend de quelques personnes , quoique le nombre de leurs vertus surpasse de beaucoup celui de leurs défauts ; de ces amis qui ont un foible , mais effacé par un nombre infini de bonnes qualités ; de ces caracteres qui nous ont plu lorsque nous les avons regardés dans leur plus beau jour , & qui cependant , pour avoir eu le malheur de se faire voir sous un autre aspect , sont devenus le sujet de nos mépris.

Voyez d'un œil de pitié la guerre de certains Philosophes qui n'ont d'autre but que d'attaquer l'adversaire , à cause de certains motifs , sans toucher à sa doctrine. Voyez ces Orateurs qui , maîtres de leur imagination , ne le sont pas de leur cœur , & se laissent emporter à la médisance , fondés sur quelques prétextes frivoles. Fixez un peu vos regards sur ces Jurisconsultes qui , accablés sous le fardeau des loix , levent le bandeau de Thémis , & se laissent aller aux invectives , parce que leurs adversaires les obligent de tenir la balance dans un juste équilibre. Regardez en passant cet homme consacré par état aux travaux d'Esculape , semer dans une grande ville des préjugés injustes sur la conduite d'un confrere qui n'a d'autre défaut que celui de l'éclipser. Reconnoissez là les traits que lance sans cesse la haine , & concluez que le bonheur de l'homme est grand , quand il sçait donner à ses passions le frein qu'exigent le Ciel & la nature.

HALEINE , *halitus* , *anhelitus* , *animus* , *spiritus* : souffle qui sort de la bouche , air que poussent les poumons.

HALICES , bâillemens. Voyez BAILLEMENT.

HALLER. Albert de Haller , Directeur de Roche , Vice-Gouverneur d'Aigle , Président de la Société royale de Göttingue , & Membre des Académies de Paris , de Londres , de Berlin , de Bologne , de Suede & de Léipsick. Depuis l'origine des Sciences , il étoit réservé à M. Haller de donner dans tous les points de la Médecine les connoissances

les plus justes. Perpétuellement guidé par le flambeau de l'expérience, son unique oracle, il a par-tout dissipé les ténèbres de l'incertitude, l'obscurité des hypothèses ; & malgré les efforts redoublés de l'esprit de parti, il a par ses travaux aussi longs que pénibles, arboré l'étendard de la vérité sur les débris des opinions. Prince des Physiologistes, il a porté cette Science à son plus haut degré ; & il est aisé à quiconque lira sa grande Physiologie & ses autres ouvrages en tout genre, d'admirer cette scrupuleuse attention qui le caractérise dans la recherche de la vérité, ce génie merveilleux à tenter des expériences, & plus encore cette exactitude, cette fidélité inviolable à en donner les résultats, tels que d'eux-mêmes ils se sont présentés ; enfin cette sagacité, ce fond de lumière qui lui dicte les conséquences les plus justes. On pourra dire dans tous les siècles, de ce Sçavant universel que toute l'Europe admire : *potest esse magnum, imò & maximum decus, quòd tamen Hallerii non assequatur gloriam*. On peut sans honte, on peut même avec beaucoup d'honneur, ne pas égaler le mérite du célèbre M. Haller.

HALO, le cercle rouge ou aréole qui est autour du mamelon, ainsi appelé parce qu'il ressemble aux cercles qui se forment autour du soleil & de la lune, que l'on appelle *halo*.

HANCHE, *coxa, coxendix, ischion, schia* : la partie du corps de l'homme, dans laquelle le haut de la cuisse est emboîté. Ce sont les parties latérales de la région hypogastrique.

Les os des hanches sont les os innominés, ou des îles.

HAPHE, *αφη*. Voyez HAPSE.

HAPSE, *hapsis, αψις* : le sens du toucher.

HARMONIE, *harmonia* : à l'égard de l'assemblage des os, c'est l'union de deux os par une simple application, en sorte qu'elle ne présente point de dentelures. Les anciens ont cité pour exemple de l'harmonie, la jonction de quelques-uns des os de la face. Harmonie est grec ; *ἁρμονία*, *concinntas*, accord, justesse.

HEBE, *ηβη* : les poils qui croissent sur le pubis, la partie sur laquelle ils croissent, ou l'âge de puberté, qui est le

tems où ces poils commencent à paroître dans les deux sexes.

HEDERACÉE, *hederaceus* ou *hederarius*. C'est une épithète qu'on a donnée aux vaisseaux préparans, ou au plexus pampiniforme, qui est composé de la veine & de l'artere spermatiques, qui aboutissent au testicule.

HEDRA, *ἑδρα*. Il signifie l'anūs, & quelquefois les excréments rendus par l'anūs.

HELICIEN, *NE*, qui appartient à l'hélix de l'oreille. L'oreille a deux muscles, nommés le *grand* & le *petit helicien*. Ils sont situés à la face externe du cartilage de l'oreille. Ils sont très-minces, quelquefois membraneux, couchés sous la peau.

HELIX. C'est là le nom que l'on donne au contour supérieur de l'oreille externe. C'est cette partie éminente qui borde toute la circonférence extérieure du pavillon de l'oreille. Les Latins l'appellent *capreolus*, à cause de sa tortuosité.

HEMATO-GRAPHIE, *hæmato-graphia*, description du sang; c'est une partie de l'hydro-graphie. Ce terme vient de *αἷμα*, sang, & de *γραφῆ*, description.

HEMATO-LOGIE, *hæmato-logia*, discours raisonné sur le sang; c'est une partie de l'hydro-logie. Ce terme vient de *αἷμα*, sang, & de *λογος*, discours.

HEMATOSE, *hæmatosis*, *sanguificatio*: sanguification; action ou fonction naturelle, par laquelle le chyle se convertit en sang. Ce mot est grec, *αιματοσις*, formé de *αἷμα*, *sanguis*, sang.

HEMISPHERE, *hæmispherium*, de *ἡμισυς*, moitié, demi, & de *σφαῖρα*, sphere, globe. La moitié d'un globe ou d'une sphere, divisée par un plan qui passe par son centre. Les hémispheres du cerveau, ou les quarts de sphere oblongue du cerveau, sont les deux portions latérales dans lesquelles le cerveau est divisé dans son milieu de devant en arriere. On les nomme ainsi, parce qu'effectivement le cerveau a supérieurement la figure d'une sphere oblongue, & que la fente qui sépare ces deux portions, s'observe dans la partie supérieure.

HEMORROÏDAL ou **HEMORRHOÏDAL**, *LE*, *adject.*

hæmorrhoidalis, *e* : ce qui a du rapport aux hémorrhoides.

L'artere hémorrhoidale interne est un rameau de la mésentérique inférieure, qui se distribue au rectum.

L'artere hémorrhoidale externe est un rameau d'une branche de l'honteuse interne. Cette branche sortant du bassin, se glisse derrière l'épine de l'ischion, vient gagner la face interne de la tubérosité de cet os, & fournit pour l'ordinaire trois rameaux. Le premier va se distribuer au sphincter de l'an us, & on le nomme l'artere hémorrhoidale externe.

Les veines hémorrhoidales externes viennent de la veine iliaque interne, & se distribuent au rectum & à l'an us.

HEPAR, *ἥπαρ*, le foye.

HEPATICO-GASTRIQUE, adject. *hepatico-gastricus*, *a*, *um* : qui appartient au foye & à l'estomac. Ce terme vient de *ἥπαρ*, le foye, & de *γαστήρ*, l'estomac.

Le petit épiploon hépatico-gastrique est une membrane qui s'étend de la partie moyenne & inférieure du foye vers la petite courbure de l'estomac.

HEPATIQUE, adject. *hepaticus*, *a*, *um* : qui appartient au foye, appelé en latin & en grec *hepar*, *ἥπαρ*. Les arteres hépatiques viennent de la coeliaque, & se rendent au foye.

Le conduit hépatique est expliqué au mot Foye & au mot Cholidoque.

La bile hépatique est décrite au mot Bile.

Les veines hépatiques viennent de la veine-cave, & se distribuent au foye, ou, si vous voulez, portent à la veine-cave le sang du foye. Voyez FOYE.

Les anciens avoient nommé *hépatique* la veine basilique du bras droit.

HEPATITES, *ἥπατιτις*, le foye.

HEPATO-CYSTIQUE, adj. *hepatico-cysticus*, *a*, *um* : qui appartient au foye & à la vésicule du fiel. On donne ce nom à des conduits qui du foye vont à la vésicule du fiel. Il vient de *ἥπαρ*, le foye, & de *κυσίς*, la vésicule du fiel.

HEPATO-GRAPHIE, *hepato-graphia*, description du foye ; c'est une partie de la somato-graphie. Ce terme vient de *ἥπαρ*, le foye, & de *γραφὴ*, description.

HEPATO-LOGIE, *hepato-logia*, discours raisonné sur le

foye ; c'est une partie de la somato-logie. Ce terme vient de ἥπαρ , le foye , & de λογος , discours.

HEPATO-TOMIE, *hepato-tomia*, préparation anatomique du foye ; c'est une partie de la somato-tomie. Il vient de ἥπαρ , le foye , & de τέμνω , je coupe , je disseque.

HERMAPHRODITE , *hermaphroditus* , ερμαφροδιτος , qui réunit les deux sexes, c'est-à-dire, qui a les parties génitales de l'un & de l'autre sexe. Ce terme vient de ἑρμῆς, Mercure, & de ἀφροδιτη , Venus ; comme qui diroit , mêlé de Mercure & de Venus , du mâle & de la femelle.

Quelques-uns prétendent avoir vu de véritables hermaphrodites , & d'autres pensent que le clitoris des femmes peut être quelquefois alongé au point de former une verge ; ce qui a fait croire à quelques-uns que toutes les parties de la génération s'y trouvoient , & que cette femme pouvoit servir un homme & une autre femme par la structure de ses parties.

J'ai vu une planche dessinée par M. Gautier , où une fille étoit représentée avec une verge , des testicules , en un mot toutes les parties de la génération de l'un & de l'autre sexe ; en sorte que si l'original répond à la copie , on peut dire que c'est une hermaphrodite ; mais il y a souvent à rabattre beaucoup aux histoires qu'on nous donne là-dessus.

HETEROGENE , *heterogeneus* , α , um : qui est de différente nature ou qualité. Le corps humain est composé de parties hétérogènes ou dissimilaires , d'os , de chairs , de membranes , tendons , &c. Ce mot vient du grec ἕτερος , alter , autre , & de γένος , genus , genre.

HETEROGENÉITÉ. On prend pour hétérogénéité les impuretés , les parties étrangères , différentes du tout dans lequel elles se trouvent mêlées.

HIDROS , sueur. Voyez SUEUR. -

HIRCUS. A la partie antérieure & moyenne de l'oreille , du côté de la face , on voit une petite éminence couverte de poils chez les vieillards , ainsi que dans les boucs. Elle est nommée pour cette raison *hircus*.

HIRQUUS , le grand angle de l'œil.

HOCQUET. Voyez HOQUET.

HOMIOSE , *homiosis* , coction du suc nourricier , qui le met en état de s'assimiler aux parties qu'il doit nourrir. Ce

mot vient du verbe grec ὁμοῖο , *assimilo* , *similem facio* , j'assimile , je rends semblable.

HOMME , *homo*. On définit l'homme un animal raisonnable , capable de penser , juger & raisonner. Il est composé de deux substances , l'une spirituelle , & qui a été expliquée au mot Ame ; & l'autre matérielle. Voyez CORPS de l'homme.

HOMOCULE , *homuntio* , *homunculus* , *homulus* ou *homullus* : petit homme.

HOMOGENE , *homogenes* , *ομογενες* ; de *ομοιος* , semblable , & de *γένος* , espece. Il se dit des choses dont la nature est la même par-tout , & dont la teneur est constante. Ainsi quand on dit , *ce sont des parties homogenes* , c'est un tout *homogene* , c'est comme si on disoit , *ce sont des parties , c'est un tout de même nature , semblable dans ses parties* ; au lieu qu'hétérogene signifie de différente nature , composé de parties différentes & dissemblables.

HOMOPATES. Voyez OMOPLATES.

HONTEUX , EUSE , adject. *pudendus* , *a* , *um* : qui cause de la honte. Les parties honteuses , ce sont les parties de la génération.

Les arteres honteuses internes viennent de l'iliaque interne , & se distribuent aux vésicules séminales , aux prostates & à la verge.

L'artere petite honteuse externe est fournie par la crurale , & va communiquer avec l'interne , pour se distribuer aux parties de la génération.

Les veines honteuses internes viennent de la veine iliaque interne , & vont aux parties naturelles & à la vessie ; ou , si vous aimez mieux , elles rapportent le sang des parties naturelles & de la vessie , dans l'iliaque interne.

Les veines honteuses externes communiquent avec les internes , & charient le sang des parties naturelles dans la veine crurale.

HOPLE , *οπλή*. On nomme ainsi le sabot , la corne du pied , ou la sole des animaux qui paissent l'herbe.

HOQUET ou HOCQUET , *singultus* , en grec *αυγμός* , *λόγξ*. On définit le hoquet un mouvement spasmodique , convulsif & incommode du diaphragme & de quelques-unes des parties qui lui sont adhérentes durant l'inspiration , avec

une explosion sonore de l'air par la bouche. Quoiqu'on prenne ordinairement le hoquet pour une convulsion du diaphragme, la contraction des fibres longitudinales de l'œsophage peut y entrer pour quelque chose. Cette contraction élève l'œsophage vers le gosier, tandis que l'estomac & l'œsophage sont tirés en bas. C'est là pourquoi, lorsque le hoquet dure long-tems, on sent supérieurement & inférieurement une douleur dans l'estomac, produite par l'irritation de l'orifice supérieur de l'estomac. Il est mortel lorsqu'il vient d'un vice du diaphragme.

Un glouton a souvent le hoquet pour avoir trop promptement avalé de trop gros morceaux; & les enfans, pour avoir trop mangé, ont souvent le hoquet.

HORIZONTAL, nom d'un canal demi-circulaire du labyrinthe dans l'organe de l'ouïe. *Voyez* CANAUX demi-circulaires.

HOUPES nerveuses de la peau. *Voyez* MAMMELONÉ, PEAU, TOUCHER, LANGUE, &c.

HUDRO-GRAPHIE, *hudro-graphia*, description des humeurs du corps. Elle se divise en autant de parties qu'il y a d'humeurs différentes: c'est là pourquoi nous lui rapportons l'hémato-graphie, la chyli-graphie, &c.

HUDRO-LOGIE, *hudro-logia*, discours raisonné sur les humeurs. Elle se divise en autant de parties qu'il y a d'espèces d'humeurs: c'est là pourquoi nous lui rapportons l'hémato-logie, la chyli-logie, &c.

HUILE, *oleum*. C'est une substance grasse, douce, & onctueuse qui entre dans la composition de presque tous les corps, & particulièrement des animaux.

Ses principales qualités sont la ténuité de ses parties, l'inflammabilité, la tenacité, la fusibilité, la propriété de rendre les corps odorans & colorés.

Quoique les huiles ne forment pas la plus grande partie du corps des animaux, on en remarque presque par-tout. Les corps des animaux exposés au feu sont inflammables; les os mêmes desséchés conservent cette propriété; le sang, les excréments humains, l'urine, fournissent des huiles bien inflammables, des phosphores. La flexibilité des solides dépend en partie de l'huile subtile qui les pénètre: leur tenacité dépend du gluten qui n'est formé que de l'huile & d'eau.

enfin les huiles donnent à nos liqueurs & à nos parties les odeurs & les saveurs, de même qu'à tous les corps.

HUILEUX, EUSE, adj. qui a du rapport à l'huile. Les parties huileuses du sang & des humeurs. *Voyez* SANG, HUMEUR & GRAISSE. Ce dernier article se trouve expliqué assez au long au mot Cellulaire. Tissu Cellulaire, où l'on parle de la formation & de l'usage de cette partie.

HUMERAIRE, adj. *humarius, a, um*, ce qui a du rapport à l'humerus. Les arteres humerales ou circonflexes sont des branches de l'axillaire, qui embrassent la partie supérieure de l'humerus, au-dessous de la tête; c'est du contour qu'elles font qu'elles tirent leur nom.

HUMERAL, ALE, adj. *humeralis, e*, qui appartient à l'humerus.

L'extrémité de la clavicule, qui s'unit avec l'apophyse acromion de l'omoplate, s'appelle *humérale, scapulaire*, ou *extrémité postérieure & supérieure*.

Les arteres humérales sont les mêmes que les humerales. *Voyez* HUMERALES.

HUMERUS. Le bras est formé d'un seul os, appelé *humerus*. Il faut considérer dans cet os, qui est de figure presque cylindrique, son corps & ses extrémités. L'extrémité supérieure est terminée par une tête demi-sphérique, qui est reçue dans la cavité glénoïde de l'omoplate. L'extrémité inférieure a plusieurs éminences & plusieurs cavités. Ses principales éminences sont les deux condyles, l'un externe, & l'autre interne: celui-ci est le plus considérable des deux. Entre ces deux condyles on remarque une élévation qui forme comme une espèce de poulie sur laquelle se fait le mouvement de l'avant-bras. A chaque côté des condyles, tant extérieurement qu'intérieurement, il y a encore une éminence qui donne attache à des muscles de la main & des doigts. On voit postérieurement & supérieurement aux condyles une fosse profonde pour recevoir une grosse apophyse de l'os du coude. Antérieurement & à l'opposite de cette fosse il y en a encore une moins considérable pour recevoir une autre éminence du même os.

Le corps de l'os approche de la figure cylindrique; il a à sa partie supérieure & antérieure une gouttière qui part de derrière la tête de cet os. Elle est destinée à loger le tendon

d'un muscle. Le corps de l'humerus est creux dans toute sa longueur , & renferme de la moëlle , comme les os longs.

L'humerus est articulé supérieurement avec l'omoplate , au moyen de sa tête demi-sphérique. Cette articulation permet toutes sortes de mouvemens : il s'articule inférieurement avec le cubitus & le radius.

Nous placerons ici quelques observations faites aux Hôpitaux de Lyon , & relatives à la fracture ou à la luxation de cet os.

Le premier mars 1761 , le nommé François Boisseran , d'Anselles en Dauphiné , âgé de vingt-deux ans , fut porté à l'Hôtel-Dieu pour y être traité de quatre coups de fusils qu'il avoit reçu dans une bataille sanglante contre les Gardes. Le premier coup étoit à la joue gauche , & la balle à sa sortie avoit fracassé toute la mâchoire inférieure. Le second coup étoit au bras droit qu'il avoit fracassé & percé d'outre en outre. Le troisième & le quatrième coup avoient porté sur le bras gauche , rompu en deux endroits , & sur-tout près de l'épaule.

Le malade , en arrivant , avoit un courage étonnant.

Le lendemain de son arrivée on lui coupa le bras gauche , qui commençoit à se gangréner. On pansa méthodiquement l'autre bras & la tête , & trois jours après la suppuration s'établissoit bien. On coupa le bras si haut , qu'il ne lui restoit presque point de mognon. Le 8 mars , au panséement du soir , la suppuration étoit bien louable & abondante , mais le 9 au matin la suppuration fut ralentie dans toutes les plaies , & le malade mourut le même jour à midi & demi , avec la pourriture au bras droit & à la plaie de la tête.

Le 15 octobre 1759 , la nommée Philippe , âgée de soixante-douze ans , reçue au corps des vieilles dans l'Hôpital de la Charité de Lyon , se rompit le bras à la partie moyenne de l'humerus. La fracture étoit simple & sans aucun gonflement du bras. Le même jour , à sept heures du soir , elle fut réduite , & on donna à la malade une potion vulnéraire. Le lendemain on saigna la malade , & pour tout topique on arrosoit tous les jours l'appareil avec du vin chaud. Le 16 de novembre on renouvela l'appareil , & le 6 décembre on débarrassa entièrement le bras de tout l'appareil.

Pendant le traitement la malade eut toujours un bon appé-

est, un air guai, tranquille & content. A la fin elle fut purgée.

Quelques mois après, une autre vieille se laissa tomber & se cassa le bras gauche à la partie moyenne de l'humerus. La fracture fut d'abord réduite, & après cinquante jours de pansement avec le vin, elle fut parfaitement guérie. On ne renouvela que trois fois l'appareil dans tout ce tems-là.

Le 15 avril 1761, on porta à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Claude Comte, de Faisan en Dauphiné, âgé de soixante-treize ans. Il s'étoit laissé tomber par des degrés, & s'étoit luxé l'épaule gauche. Comme il y avoit gonflement, on mit d'abord en usage les saignées & le cataplasme de rose. Le premier mai on tenta la réduction, premierement avec les mains, ensuite avec la machine de M. Petit. Tout cela ne suffit pas. Il en fallut venir à l'échele, au moyen de laquelle on réduisoit la luxation; mais dès que le malade étoit descendu, l'humerus quittoit sa place naturelle. On tâcha, avec un bandage qui portoit sur l'avant-bras plié, & sur les deux épaules, de retenir l'humerus dans la cavité, mais ce bandage ne dura pas long-tems. Le 6 il fallut y revenir. Il survint ensuite un gonflement qui fut traité selon l'art. Le malade sortit le 19 août, sans se pouvoir bien servir de son bras. Les remedes internes ne lui furent point épargnés.

Le 19 avril 1761, on porta à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Vincent Blanc, de Lyon, âgé de soixante-cinq ans. Il avoit le bras gauche fracturé en cinq ou six endroits. Il fut réduit sur l'instant. On ne leva que deux fois l'appareil, il fut renvoyé bien guéri le 21 juin de la même année, après avoir reçu tous les remedes nécessaires, tant internes qu'externes.

Le 19 mai 1761, on reçut au même Hôpital la nommée Jeanne-Marie Gabet, de Lyon, âgée de sept ans, pour une fracture au bras droit sur le milieu de l'humerus, avec un gonflement considérable. Après huit jours de cataplasme de rose, & quelques petites saignées, on réduisit la fracture; & la fille parfaitement guérie sortit le 21 juin de la même année.

HUMEUR, *humor*. On donne le nom d'*humeur* à toute substance liquide produite dans le corps de l'homme, médiatement ou immédiatement par la digestion des alimens. La masse des liquides constitue la plus grande partie du corps.

Les anciens ont divisé les humeurs en primitives ou alimentaires , & en secondaires ou excrémentitielles.

Ils entendoient par humeurs alimentaires celles qu'ils croyoient capables de fournir la nourriture au corps & de réparer les pertes que l'on fait continuellement , telles sont le chyle , le sang & le suc nourricier. Ces humeurs ne doivent pas indistinctement être regardées comme primitives ; le chyle forme le sang , & le sang forme le suc nourricier & les autres humeurs : donc le chyle est la seule humeur première.

Les humeurs secondaires ou excrémentitielles sont celles qui sont séparées de la masse du sang comme incapables de nourrir le corps. On les divise en récrémens , en excréments , & en excréments récréments.

Les récréments , ou sucs récrémenteux , sont des fluides séparés de la masse pour différens usages , & qui peuvent y rentrer sans aucun inconvénient ; tels sont les sucs moelleux , la graisse , l'eau du péricarde , &c. On peut reconnoître dans le corps des récréments dissolvans , lubrifiens & humectans.

Les excréments sont des humeurs qui deviennent inutiles & mêmes nuisibles après leur séparation , si elles ne sont chassées au-dehors , & qui ne peuvent rester dans la masse sans quelque danger , telles sont l'urine , la sueur , &c.

Les excréments récréments sont des humeurs , qui séparées de la masse du sang sont en partie expulsées au-dehors & rentrent en partie dans la masse sans aucun inconvénient ; telles sont la bile , le suc pancréatique , la salive , &c.

Si on a égard à la nature des humeurs , on peut les distinguer en quatre classes : 1°. quelques-unes sont visqueuses & lymphatiques , elles s'évaporent dans l'homme vivant , le feu & l'esprit-de-vin les coagulent , elles se figent après la mort ; telles sont la liqueur de l'amnios , en général la limphe , & particulièrement les sucs albumineux. 2°. Quelques-unes sont simples & aqueuses , & s'exhalent facilement , comme la transpiration , les larmes , &c. 3°. D'autres sont lentes & muqueuses , ne se durcissent pas autant que les sucs albumineux ; telles sont le mucus , l'humeur des prostates. 4°. Il y en a qui se durcissent par le séjour , & deviennent inflammables comme la bile , la cire des oreilles , la graisse.

HUMIDE, *humidus*, tempérament humide. Voyez TEMPERAMENT.

HYALOÏDES, *υαλοειδης*, de *υαλος*, verre, & de *ειδος*, ressemblance. Epithete que l'on donne à l'humeur vitrée de l'œil.

HYDATIDE, *hydatidis*. C'est une tumeur vésiculaire en forme de sphere, plus ou moins réguliere, qui renferme une matiere aqueuse ou une limphe plus ou moins coagulée. Ce terme vient de *υδωρ*, génitif *υδατος*, eau.

HYDATOÏDE, ou **HYDATODE**, *hydatoides*, *hydatodes*, aqueux, de *υδωρ*, génitif *υδατος*, eau, & de *ειδος*, forme ressemblance. On donne cette épithete à l'urine limpide & à l'humeur aqueuse des yeux.

HYDRO-GRAPHIE, *hydro-graphia*. C'est le même que hudo-graphie.

HYDRO-LOGIE, *hydro-logia*. C'est le même que hudo-logie.

HYGMOR. C'est le nom d'un Auteur qui entre dans la dénomination de quelque partie.

Toutes les cloisons que forment dans la substance du testicule les feuillets membraneux de la tunique albuginée, se réunissent comme en un seul point qui se continue dans toute la longueur du testicule, non dans son milieu, mais en s'approchant vers un de ses bords. Hygmor a prétendu que la réunion de toutes ces cloisons formoit un cylindre creux ou tuyau commun, dans lequel les vaisseaux de la substance du testicule communiquoient : on nomme cet endroit le *corps d'hygmor*.

HYGRO-BLEPHARIQUE, *hygroblepharicus*, *υγροβλεφαρικος*, d'*υγρος*, humide, & *βλέφαρον*, paupiere. Epithete qu'on a donné à quelques conduits ou émonctoires que l'on a découverts à l'extrémité de chaque paupiere. On les appelle aussi *hygrophthalmiques*.

HYGROPTHALMIQUE, *hygrophthalmicus*, *υγροφθαλμικος*, d'*υγρος*, humide, & *οφθαλμικος*, qui appartient à l'œil. Voyez le terme ci-dessus.

HYMEN, *υμην*, *hymen*. Mot grec qui signifie une membrane en général, mais on donne pour l'ordinaire ce nom au cercle ou demi-cercle membraneux qui s'observe dans la partie inférieure de l'orifice du vagin des filles vierges. Quelquefois le cercle est entier & sans ouverture, ce qui empêche

che au sang ménstruel de sortir , & peut faire soupçonner de grossesse une fille qui est dans ce cas , comme cela est arrivé. Pour débarrasser tout ce sang qui gonfle la matrice , il faut ouvrir l'hymen , & la fille se trouvera aussi-tôt soulagée.

HYMENO-GRAPHIE , *hymeno-graphia* , description des membranes. Ce terme vient de *ὑμην* , membrane , & de *γραφη* , description.

HYMENO-LOGIE , *hymeno-logia* , discours raisonné sur les membranes. Il vient de *ὑμην* , membrane , & de *λογος* , discours.

HYMENO-TOMIE , *hymeno-tomia* , préparation anatomique des membranes. Ce terme vient de *ὑμην* , membrane , & de *τέμνω* , je dissèque.

HYO-EPIGLOTTIQUE , *hyo-epiglotticus* , qui appartient ou qui a du rapport à l'os hyoïde & à l'épiglotte. Nom de deux muscles externes de l'épiglotte.

HYO-GLOSSE , *hyo-glossus* , *hyo-glottus* , muscle de la langue. Il vient de l'os hyoïde , & va se perdre à la base de la langue. Il est composé de deux plans de fibres qui se croisent , dont l'un vient de la base , & l'autre des cornes de l'os hyoïde : le premier monte sur l'autre , mais ils se confondent dans leur insertion , qui est entre les fibres du muscle stiloglosse.

HYOÏDE , *hyoïdes* , *hypsiloides* , *voides* , de la lettre *γ* , & *ειδος* , *eidos* , figure ; parce que l'os hyoïde ressemble à la lettre grecque *γ*. Cet os est divisé en trois pieces dans le fœtus , mais ces trois pieces se réunissent dans l'adulte , sans pourtant se confondre , parce que la marque de leur soudure paroît toujours. On donne à la piece du milieu le nom de *base* , & les deux branches portent celui de *cornes*. On remarque sur la face supérieure de l'os hyoïde deux autres pieces , dont la forme & le volume approchent beaucoup de celles d'un grain de bled : elles tiennent chacune de son côté à la connexion des trois grandes pieces de cet os , & elles reçoivent les ligamens qui viennent des apophyses stiloïdes , auxquelles l'os hyoïde est toujours attaché. On trouve assez souvent plusieurs autres petites pieces dans l'étendue de ces ligamens ; mais comme ce ne sont que des variétés , on ne doit pas s'y arrêter. L'os hyoïde tient encore par l'extrémité de ses cornes aux angles supérieurs du cartilage thyroïde , par le moyen d'un ligament très-fort , qui a environ trois

lignes de longueur , & dans lequel on rencontre très-souvent des grains cartilagineux. Outre les attaches membraneuses que cet os , situé entre la base de la langue & le larynx , a avec ces deux parties , il tient encore par le secours des muscles à la mâchoire inférieure , aux apophyses styloïdes , aux omoplates , au sternum , &c.

Le 28 janvier 1764 , j'ai vu à l'Hôtel des Invalides de Paris un os hyoïde qui avoit les petites cornes plus greles , mais aussi longues que les grandes cornes , & osseuses dans toute leur longueur.

HYO-PHARYNGIEN. Nom d'une paire de muscles du pharynx. Elle comprend quelques fibres charnues qui de l'os hyoïde vont se perdre au pharynx. Quelques-unes de ces fibres viennent de la base de cet os , & les autres de ses cornes tant des grandes que des petites. Ce qui a donné lieu de subdiviser ces muscles en trois autres paires , qu'on a nommées *basio-pharyngiens* , *grands cerato-pharyngiens* & *petits cerato-pharyngiens*.

HYO-THYROÏDIEN , *hyo-thyroïdeus* , nom d'un muscle du larynx. Il est très-court , si on le compare au sterno-thyroïdien. Il vient de la base de l'os hyoïde , & se termine sur la face antérieure du thyroïde , immédiatement au-dessus de l'insertion du sterno-thyroïdien. Sa situation dénote son usage.

HYPENE , *υπηνη*. Ce mot a plusieurs significations , selon plusieurs interprètes. C'est la barbe , ou la levre supérieure , ou la partie où le poil follet commence à paroître.

HYPERCORYPHOSE , *hypercoryphosis* , *υπερκορυφωσις* , d'*υπερ* , sur , dessus , & *κορυφη* , sommet , éminence ou protubérance. Hippocrate appelle les lobes du foye & du poulmon *hypercoryphos* , *υπερκορυφωσις*.

HYPERESIE , *hyperesia* , *υπηρεια* : ce terme signifie ministère , office : mais il est employé dans Moschion pour signifier la fonction organique des différentes parties du corps.

HYPEROA , *υπερωια* , d'*υπερ* , & *ων* , un lieu haut. C'est la partie supérieure de la bouche , que l'on appelle *palais* & *base du cerveau*.

HYPEZOCOS , *υπεζοκος* , d'*υπεζωμι* , ceindre par-dessous. Il se dit des membranes qui sont étendues au-dessous d'une autre partie ; de la pleure , par exemple , qui est tendue sous les côtes.

HYPNOBATES, *υπνοβατης*, d'*υπνος*, sommeil, & *βαινω*, aller. Les somnambules. Voyez **SOMNAMBULE**.

HYPNO-LOGIE, *hypnologia*, de *υπνος*, sommeil, & de *λογος*, discours. Traité du sommeil.

HYPOCAMPES, *pedes hypocampi*, pieds du cheval marin. Nom qu'on a donné à deux éminences du cerveau, autrement appellées *cornes d'amon*. Voyez **CERVEAU**.

HYPOCHONDRES, *hypochondria*, *υποχονδρια*, d'*υπο*, *υπο*, dessous, & *χονδρος*, cartilage. Les hypochondres droit & gauche sont les parties latérales du bas-ventre. Voyez **ABDOMEN**.

Le 28 décembre 1759, la nommée Susanne Santeau, au corps des Thereses dans l'Hôpital Général de la Charité de Lyon, âgée de dix ans, eut à la suite du scorbut un dépôt de la grosseur d'un œuf de poule à l'hypochondre gauche. On employa l'emplâtre de diachilum qui ramollit considérablement la tumeur dans l'espace de quatre jours. La fluctuation étant alors sensible, l'ouverture en fut faite. Il en sortit environ un plein gobelet de pus sanieux & peu lié. Le premier appareil fut la charpie brute. A la levée de l'appareil on employa le styrax. Ce pansement, continué pendant quinze jours, conduisit la plaie à une parfaite guérison.

HYPOCHOREMA, *hypochoresis*, *υποχωρημα*, *υποχωρησις*, d'*υποχωρειω*, se retirer, s'en aller; il se dit proprement des matieres qui passent par les selles.

HYPOCOELION, *υποκοιλον*, d'*υπο*, sous, & *κοιλον*, *cælon*, la cavité qui est au-dessus de la paupiere supérieure. C'est la cavité qui est au-dessous de la paupiere inférieure, qui répond au cælon dont nous parlons.

HYPODERME, *hypodermis*, le clitoris.

HYPOGASTRE, *hypogastrion*, *υπογαστριον*, d'*υπο*, dessous, *γαστηρ*, *gaster*, ventre, région inférieure du bas-ventre. Voyez **ABDOMEN**.

Le 27 septembre 1760, Antoine Orgeret, de Garnerin, près de Toisset en Dombes, âgé de vingt-deux ans, vint à l'Hôtel Dieu de Lyon pour être traité d'une douleur violente qu'il ressentoit depuis quelque tems à l'aîne gauche. Il fut saigné, on le fit vomir, & il fut purgé. On appliqua sur la partie malade des cataplasmes anodins, mais la douleur augmentoit. Le 8 octobre on sentit par le tact une ondulation profonde qui dénotoit un amas de pus, ou dans l'abdomen, ou

sur le péritoine. On ouvrit par deux coups de bistouri les régumens, les muscles, & enfin le péritoine. Il sortit deux livres environ d'un pus fort louable, & le malade se sentit soulagé. Le premier appareil fut des bourdonnets mollets, mais liés, qu'on introduisit dans la playe, & par-dessus un plumasseau fort épais. Le lendemain, à la levée de l'appareil, on continua les bourdonnets liés & chargés de digestif. La suppuration fut si abondante pendant un mois, que vingt doubles de compresses & un plumasseau extrêmement épais, étoient entièrement imbibés de pus. Le malade, soumis à une diète très-sévère, ne s'inquiétoit jamais. La plaie diminua de la moitié par le même pansement, en sorte qu'au commencement de décembre les bords sembloient s'être réunis, mais il survint au bord supérieur de l'angle de la plaie une légère gangrene qui ne fit pas de progrès. On y appliqua une petite languette trempée dans l'eau catagmatique, & un plumasseau de digestif animé par-dessus. Elle fut guérie dans quatre jours. Cependant au centre de la plaie il restoit un petit trou qui pénétrait dans l'abdomen & faisoit craindre une fistule, mais à l'aide des injections vulnéraires & détersives, le pus sortit très-bien, le trou se ferma solidement, & le malade sortit bien guéri de l'Hôpital le premier janvier 1761.

HYPOGASTRIQUE, adj. *hypogastricus*, *a*, *um*, qui est sous l'estomac, qui a rapport aux régions qui portent ce nom.

Les artères hypogastriques sont des branches de l'iliaque commune, qui se distribuent dans la région hypogastrique.

La région hypogastrique est expliquée au mot Abdomen.

Les veines hypogastriques sont celles qui se trouvent dans l'hypogastre. On peut en dire autant des autres vaisseaux.

HYPO-GLOSSE, adj. *hypo-glossus*, *a*, *um*, de ὑπὸ, sous, & de γλῶσσα, langue, qui est sous la langue. C'est le nom d'un nerf qui se nomme aussi *lingual*, & qui est un rameau de la branche maxillaire inférieure de la cinquième paire.

HYPO-GLOSSIS, *hypo-glossum*, ὑπογλωσσις, ὑπογλωσσιν, ὑπογλωττις, d'ὑπὸ, sous, & γλῶσσα, la langue. C'est la partie inférieure de la langue qui tient à la mâchoire.

HYPOGLUTIS, ὑπογλουτις, d'ὑπὸ, sous, & γλουτος, *gloutos*, les fesses. C'est la partie charnue qui est au-dessous des fesses, vers la cuisse. On donne aussi ce nom à la courbure des os des cuisses, au-dessous des fesses.

HYPOMIE, *hypomia*, *υπόμια*, d'ὕπο, sous, & ὤμος, *omos*, l'épaule. C'est la partie supérieure de l'épaule, ou l'épaule même.

HYPOPHTALMION, *υποφθαλμιον*, d'ὕπο, sous, & ὀφθαλμός, *ophthalmos*, l'œil. C'est la partie qui est immédiatement au-dessous de l'œil, & qui est sujette à s'enfler dans la cachexie ou l'hydropisie.

HYPOPLEURIOS, *υποπλευριος*. Nom de la pleure. Voyez PLEURE, ou PLEVRE.

HYPORINION, *υπορινιον*. C'est ainsi qu'on appelle les parties de la levre supérieure, qui sont immédiatement au-dessous des narines.

HYPOSTASE, *hypostasis*, *υποστασις*, d'ὕποστημι, aller au fond. Hypostase, sédiment de l'urine.

HYPOSTEME, *hypostema*, *υποστημα*. Il signifie la même chose que le précédent.

HYPOTHENAR, d'ὕπο, dessous, & *τεναρ*, *thenar*, partie charnue de la main. C'est la partie de la main, depuis l'index jusqu'au petit doigt, ou la partie de la main opposée à la paume.

C'est aussi le nom de plusieurs muscles. Le muscle petit hypothenar a ses attaches fixes un peu postérieurement au ligament annulaire & à l'os du carpe, appelé *orbiculaire*, ou *pisiforme*, & il va se terminer à la partie postérieure & supérieure de la première phalange du petit doigt. Ce muscle sert à l'abduction du petit doigt.

Le grand hypothenar, ou métacarpien, est un petit muscle très-charnu, placé obliquement entre le gros ligament annulaire du carpe & toute la face interne du quatrième os du métacarpe. Il est attaché par un petit tendon court à l'os nommé *crochu du carpe*, & à la partie voisine du gros ligament annulaire. De-là ses fibres charnues vont plus ou moins obliquement gagner la face interne & un peu postérieure du quatrième os du métacarpe, en s'y attachant le long de tout le bord externe de cet os, ce qui fait que ces fibres sont inégalement longues. Il s'étend jusqu'à l'articulation du quatrième os du métacarpe, avec la première phalange du petit doigt. Ce muscle remue très-sensiblement le quatrième os du métacarpe sur l'os crochu du carpe, & par le même mouvement entraîne l'os voisin ou le troisième du métacarpe. Ainsi, comme ce muscle contourne le quatrième

os du métacarpe vers le pouce , & entraîne le troisieme par sa connexion , M. Winslow lui attribue l'usage de rendre creusé la paume de la main , & en même tems de rendre convexe le dos de la main , ce qu'on appelle *faire le gobelet de Diogene*.

On rencontre le long de la plante du pied extérieurement une masse charnue dont on ne fait communément qu'un muscle , auquel on donne le nom d'*hypothernar* , & que l'on regarde comme l'abducteur du petit orteil. Si on l'examine avec attention , on trouvera qu'elle forme trois muscles , auxquels M. Winslow a donné les noms de *métataffien* , de *grand parathenar* , & de *petit parathenar*. Voyez ces mots.

HYPOZOME , *hypozoma* , ὑποζωμα , d'ὑποζωννυμι , environner : on a donné ce nom au diaphragme. Voyez DIAPHRAGME.

HYPSILO-GLOSSE , *hypсило-glossus* , nom d'un des muscles de la langue. C'est le même que le cerato-glosse. Voyez ce dernier.

HYPSILOÏDE , *hypсилоïdes* , de ὑψιλόν , *upsilon* , l'une des voyelles des grecs υ , & de εἶδος , forme , ressemblance. Nom qu'on a donné à l'os hyoïde , à cause de sa ressemblance à la lettre grecque υ , *upsilon*.

HYSTERON , ὑστερον. On a donné ce nom aux vuidanges.

J A B

JABOT , *ingluvies*. Sac ou poche qui est près du col des oiseaux , qui est au bas de l'œsophage pour garder quelque tems la nourriture qu'ils ont avalée sans mâcher. Le jabot sert aux oiseaux pour suppléer au défaut de la préparation qui se fait dans la bouche des animaux qui mâchent ou ruminent. Il leur sert aussi à garder quelque tems l'aliment qu'ils portent à leurs petits.

JAMBE , *crus* , *tibia* , en grec κνήμη , σκελος. C'est cette partie de l'extrémité inférieure , qui s'étend depuis le genou jusqu'au pied. Les régumens communs , le tibia & le péroné , les muscles jambiers , les péroniers , les fléchisseurs & les extenseurs des orteils , les jumeaux , soleaire , plantaire , poplité , & plusieurs tendons des muscles de la cuisse , & les

vaisseaux de la jambe concourent à la formation de cette partie. Elle est sujette à beaucoup de maladies, comme on le verra par les observations suivantes faites à l'hôpital de Lyon.

Le 24 décembre 1760, Enemon Maureau, de Saint-Geny-Laval, en Lyonnois, âgé de trente ans, Dragon au Régiment de la Feronnay, vint à l'Hôtel-Dieu pour être traité d'une douleur qu'il ressentoit sur toute la jambe à la suite d'un coup de fusil qu'il avoit reçu en 1759 à Berghem, à une lieue de Francfort. Il fut pansé méthodiquement & guéri de sa blessure qui n'endommageoit point les os. Deux mois après son cheval fut tué sous lui d'un boulet de canon, & lui tomba sur la jambe récemment guérie. Elle se gonfla aussi tôt & devint toute noirâtre. Cependant, sans incision & par le moyen des liqueurs, on vint à bout dans deux mois de la remettre dans un bon état. Il ne resta que des vaisseaux variqueux, & une noirceur sur différens endroits de la jambe, accompagnée de douleur. Telle étoit sa maladie lorsqu'il arriva à l'Hôtel-Dieu.

On le saigna, on le fit vomir, on le purgea, & le 30 décembre on lui ouvrit un caustère à la cuisse. L'escarre ne se détacha que huit jours après, encore fallut-il avec les ciseaux couper quelques filets qui le fixoient à la plaie. On le pansa avec le basilicum pendant huit jours. La suppuration étant toujours sanguinolente & d'un très-mauvais caractère, on employa le digestif animé qui ne fit pas mieux. La plaie répandoit déjà une odeur cadavereuse, & l'escarre de la gangrene s'étendoit toujours. On en vint à l'huile de thérébentine & au cataplasme anodin. Le malade fut alors purgé : usa ensuite d'un bol d'hypécauana & des doses fébrifuges, ainsi que des lavemens nécessaires pendant huit jours.

L'huile de thérébentine ne produisant aucun bon effet, on coupa beaucoup de lambeaux pourris, on remplit le fond de charpie brute, & par-dessus un grand cataplasme anodin. La pourriture faisoit encore des progrès, ce qui déterminà à l'usage de l'ægyptiac & du cataplasme anodin par-dessus, jusqu'à ce que la gangrene humide fût entièrement bornée. En effet les lambeaux pourris étant coupés, le fond de la plaie fut mis à découvert, bien vermeil, & dans un bon état. On changea alors de méthode, & on substitua à l'ægyptiac le digestif avec de petites languettes de charpie. Tout étoit dans un bon ordre, si ce n'est la suppuration qui fut toujours

& jusqu'à la fin de la cure , sanguinolente , mais sans odeur. Le fond se remplit peu-à-peu , & le malade ne ressentoit plus ces douleurs aiguës qui le tourmentoient nuit & jour. Comme depuis quelque tems il n'alloit pas du ventre , du moins rarement , on lui donna le 8 février 1761 un lavement , & le lendemain une purgation.

Le 11 du courant , le malade se plaignit des douleurs qu'il ressentoit à l'épaule & au bras ; mais il n'y avoit ni rougeur ni tension. De tems en tems il avoit quelques légers maux de tête.

La plaie diminuoit considérablement , malgré la mauvaise suppuration , en sorte que le 12 du mois elle étoit comme un petit écu. On employa le basilicum jusqu'au 14 , pour sçavoir si le pus changeroit de couleur. Ce changement n'arriva pas , & on revint au digestif. Le 20 de février la plaie étoit de la largeur d'un liard , & on ne la pansoit qu'une fois par jour depuis le 14 du même mois.

Ce Soldat sortit bien guéri de l'hôpital.

Le 9 juin 1761 , le nommé Christophle Roche , de Lyon , âgé de cinquante-cinq ans , fut reçu à l'Hôtel-Dieu pour un petit ulcere comme un liard à la jambe gauche , à deux pouces au-dessus de la malléole interne : ulcere fort ancien , & dont le malade ne donnoit point de cause. Il fut purgé , & le petit ulcere fut presque cicatrisé ; de sorte que le 15 le malade seroit sorti , si le 14 au soir il ne lui fût survenu tout-à-coup une fièvre considérable , accompagnée d'un vomissement de bile. Il fut saigné , vuïdé par haut & par bas. Le 17 sa jambe s'enfla si fort qu'il n'y avoit presque pas de différence avec la cuisse. Elle étoit enflammée de tous côtés ; & l'inflammation suivant la partie intérieure de la cuisse , montoit jusqu'à l'aîne. On employoit de grands cataplasmes anodins sur toute la jambe. Le 20 il se forma des phliétaines gangreneuses ; les ayant vuïdées , on les couvrit d'une toile de styrax , & par-dessus , de grands cataplasmes anodins. Le 21 le malade fut encore saigné. Le 23 l'œdeme se mit un peu de la partie , ce qui engagea à employer l'eau de chaux , l'eau-de-vie camphrée. Le 25 M. Puy tenant la place du Chirurgien principal , dit qu'il falloit dégorger cette partie par de profondes scarifications , & appliquer ensuite sur toute la jambe (parce que l'inflam-

mation de la cuisse avoit cédé à l'usage du cataplasme anodin) une grosse poignée de sel dissous dans le vinaigre & l'eau. Cela fut fait , & le gonflement diminua considérablement. Il revint cependant en peu de tems , & le 28 M. Puy dilata toute la jambe. Il fit depuis le petit orteil une incision jusqu'à trois pouces au dessus de la malléole , une autre incision depuis la malléole interne jusqu'à trois pouces au-dessus. Le tout fut pansé à sec la première fois. On ordonna ensuite le digestif & les liqueurs. La suppuration ne put guere s'établir ; la gangrene ne tarda pas à commencer les ravages. On y oppoisoit en vain le styrax , les liqueurs , l'huile de thérébentine , le baume de Fioraventi , topiques qui furent tous aidés intérieurement par tous les anti-putrides. La gangrene distéqua d'abord tous les muscles de la jambe , & ne laissa que la crête du tibia couverte de la peau. Les muscles avoient une odeur cadavéreuse , une couleur noirâtre. Le 15 juillet on commença à n'appercevoir sur l'appareil qu'une sérosité puante , qui dénota la dissolution du sang. Cette sérosité augmenta considérablement , & mouilloit tout l'appareil. Enfin le malade épuisé mourut le 29 juillet.

Le 20 juin 1761 on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé François Gonet , de Marcilli en Bugey , âgé de cinquante ans. Il avoit toute la jambe droite en pourriture. Il dit que tout-à-coup en travaillant la terre , il lui survint une enflure rouge & brûlante sur toute la jambe ; que dans moins de quatre heures elle éclata , & la moitié de la peau se détacha , ce qui lui fit avoir recours à un Chirurgien dont il fut peu content , & vint à l'Hôtel-Dieu avec cette jambe toute délabrée. On employa d'abord inutilement le digestif & l'eau phagédénique. La gangrene fit un progrès affreux , malgré la sage administration des remèdes internes. Elle distéqua presque tous les muscles de la jambe avec beaucoup de délicatesse. Les jumeaux & le tendon d'achille furent épargnés. Les liqueurs , l'huile de thérébentine , &c. tout cela fut presque inutile. La gangrene se borna d'elle-même , & l'énorme plaie ne se détergea qu'à la fin de juillet ; ce qui fit revenir au digestif simple ; & on voyoit des chairs vermeilles , grenues , qu'il falloit moriginer par les consommatifs. Il survint au malade une leucophlegmatie. Il mau-

geoit en secret toutes sortes de mauvais fruits , &c. ce qui obligea de le faire vomir le 23 août. Il fut purgé le 25 , & mourut dans la nuit le même jour avec une diarrhée très-ancienne.

Le 7 juillet 1761 , on porta à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Claude Rivona , de Chamberi , âgé de quarante ans , pour une contusion qui occupoit toute la jambe gauche , avec des taches noirâtres , des échimoses de demi-pied de longueur , & enfin une disposition à la gangrene. Cet homme s'étoit laissé tomber du haut d'un arbre. On mit d'abord en usage les saignées , les vulnéraires , & pour topiques on eut recours à de grands cataplasmes de rose , animés avec l'eau-de-vie camphrée & le sel ammoniac. Il produisit un si bon effet , que la jambe diminua considérablement , & les taches noires devinrent jaunâtres. On se servit ensuite de l'eau de-vie camphrée seule ; mais comme il restoit sur le pied un gonflement oedémateux , il se dissipa par le cataplasme de rose animé. Le malade fut purgé le 16 du même mois , & sortit guéri le 18.

Le premier mai 1761 , on porta à l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Marguerite Alibert d'Isseingeaux en Velay , âgée de quinze ans. Elle avoit à la jambe gauche depuis très-long-tems un loup profond , qui depuis la malléole externe , s'étendoit le long de la jambe , d'un pied de longueur sur quatre pouces de largeur en bas , & cinq en haut. On employa d'abord le digestif qui fit un bien merveilleux ; de façon que le 20 les chairs de niveau , vermeilles , grenues , déterminèrent au pansément à sec. Le 29 voyant que les chairs n'avoient pas une bonne couleur , on revint au digestif & aux liqueurs. La gangrene s'en empara & fit un ravage affreux. On se contenta du styrax & des remèdes internes ; de façon que le 8 juin elle se borna , & le 12 l'escarre tomba en partie , & le reste fut coupé. On revint au digestif , parce que la plaie énorme étoit en bon état. Le 26 le pansément se fit à sec. Il fut continué jusqu'au 25 août 1761 , que la malade sortit de l'hôpital avec un ulcère de la longueur de trois pouces sur un & demi de large , ulcère qui diminueoit de jour en jour.

Le 2 mai 1761 , on reçut à l'Hôtel - Dieu de Lyon le

nommé Claude Joli , de Missimi en Dombes , âgé de quatre-vingts années , pour être traité d'une gangrene sèche , avec un grand ulcere à la partie externe inférieure de la jambe gauche.

Après lui avoir fait donner les anti-putrides , on pansa l'ulcere gangrené & noirâtre avec le styrax & le cataplasme anodin. On mit le malade à l'usage de la potion cordiale ; & comme la gangrene faisoit des progrès affreux , on employa l'huile de thérébentine , ensuite l'ægyptiac , & enfin l'esprit de sel dont on imbiboit le plumasseau. Tout cela devint inutile : la jambe entière devint noirâtre , & successivement la cuisse ; & le malade mourut , avec une puanteur horrible à la jambe.

Au mois de février 1761 , le nommé Claude Cavalier , de Guerin en Dombes , âgé de cinquante ans , se laissa tomber de cheval sur un terrain glacé. Son cheval lui tomba sur la jambe gauche & lui fit une contusion énorme , qui fut dans le village médicamentée de mille façons. A la partie moyenne il survint à la suite d'une inflammation affreuse un ulcere terrible & gangréneux , ce qui détermina le malade à venir à l'Hôtel-Dieu de Lyon le 18 avril. On employa d'abord le styrax , & ensuite les languettes trempées dans l'huile de thérébentine. La gangrene , au lieu de se borner , faisoit toujours de nouveaux progrès malgré les bols d'hypécacua , les purgatifs , les deux doses fébrifuges laxatives , les potions cordiales. Voyant l'inutilité des topiques dont on faisoit usage , on employa l'ægyptiac , & enfin l'esprit de sel ; rien ne fut capable d'arrêter cette gangrene sèche qui rongeoit tous les muscles de la jambe , en les colorant en noir. Au lieu de pus , on ne trouvoit qu'une sérosité si abondante , que dans quatre heures vingt doubles de linge étoient mouillés comme dans une lessive. On passa en revue les liqueurs les plus actives , sans appercevoir aucun changement , si ce n'est qu'à chaque pansement il fallut toujours augmenter les plumasseaux , de façon qu'ils avoient un pied & demi en quarré , lorsque le malade mourut le 29 mai 1761 , épuisé de forces , & si sourd qu'il falloit beaucoup crier pour se faire entendre.

Le 28 mai 1761 , on amputa la jambe droite à la nom-

mée Antoinette Piegay , de Revivia en Lyonnais , âgée de dix-huit ans , pour une carie centrale à l'extrémité du tibia , dont l'articulation avec les os du tarse étoit détruite depuis bien long-tems. Le tendon d'achille avoit aussi beaucoup souffert. Malgré tous les soins qu'on prit pour cette fille un peu accablée par sa maladie longue , elle ne survécut pas long-tems à son opération. Le premier juin sa physionomie changea beaucoup , le 2 la malade étoit absolument épuisée , & le 3 elle mourut.

Elle avoit , à deux pouces au-dessus de l'aîne , deux petites fistules comme une tête d'épingle , qui suppuoient peu. Avant l'opération , il y avoit à craindre qu'elle ne pût résister , vu son mauvais état , au moyen rigoureux de guérir qu'on alloit employer.

Le 20 juin 1761 , on coupa la jambe droite au nommé Michel Bouquin , de Saint Marcel de Feline en Foretz , âgé de vingt-cinq ans. Il avoit reçu un coup de fusil chargé à plomb sur le pied. Tout le pied étoit sphacelé , & le malade demandoit toujours l'opération. On eut le tems de le faire vomir avec l'hypécacua , de le purger , & on l'opéra. Le jour même il fit acheter deux livres de pain en secret. Tout alla au mieux dans la suite , & il quitta l'Hôtel-Dieu au commencement d'octobre de la même année. Il n'est pas moins vrai qu'il s'est beaucoup exposé , en satisfaisant son appétit ; & que s'il étoit mort , les amis qui prirent tant de précautions pour lui faire parvenir ce pain à l'insçu des Chirurgiens & des Supérieurs , auroient pu se reprocher leur complaisance , toujours blamable dans ces circonstances.

Au commencement d'octobre 1761 , on amputa la jambe droite à la nommée Claudine Luquin , âgée de 52 ans. Les raisons de l'amputation furent le gonflement du tibia avec carie centrale , &c. Elle mourut après une suppression de suppuration , le 20 octobre de la même année.

Le 5 mai 1761 , après une préparation nécessaire , on amputa la jambe gauche au nommé Marc-Antoine Gordion de Saint-Etienne en Foretz , âgé de dix-neuf ans. Il avoit au pied des fistules écrouelleuses , une carie centrale dans les os , & le tendon d'achille presque détruit. L'opé-

ration réussit au mieux , & la cure avançoit lorsque la gangrene qui survint en arrêta les progrès pendant quelque tems ; mais elle se dissipa dans la suite , & la nature avec l'art agirent de concert. Au milieu de juillet il se promenoit par tout l'hôpital à l'aide de ses béquilles , & la cure étoit , pour ainsi dire , finie. A la fin de juillet il lui survint une pleurésie qui dans cinq jours le mit au tombeau. Il mourut le 3 août 1761.

Le premier juillet 1761, on porta à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Jean Simonet , de Cernu en Auvergne , âgé de vingt-trois ans. Il s'étoit rompu la jambe gauche dans sa partie moyenne , & à deux pouces au-dessous. Il y avoit grande plaie. M. Puy tenant la place du Chirurgien principal , la dilata néanmoins. Le malade fut saigné quatre fois , sa plaie suppuroit beaucoup ; mais il succomba bientôt à toutes les douleurs qui l'accabloient , & mourut le premier août.

Le 2 juillet 1761 , on reçut le nommé Gabriël Maso , de la Marche en Auvergne , âgé de trente-sept ans. Il s'étoit fracturé la cuisse dans sa partie moyenne. Il fut réduit & saigné trois fois. Il sortit guéri le 26 août.

Le 15 juin 1761 , on porta à l'Hotel-Dieu la nommée Benoîte Rubi de Lyon , âgé de soixante-un ans. En tombant par des escaliers , elle se rompit la jambe droite. Le 20 juin elle fut réduite , après l'application de quelques cataplasmes de rose animés pour dissiper le gonflement. Le 9 septembre de la même année elle sortit bien guérie.

Le même accident arriva à la jambe droite le 12 juin à Marie Lambert , de la Croix-Rouffe , âgée de quatre-vingt-six ans. La fracture fut réduite , & la guérison fut parfaite à la fin d'août.

Le 6 juillet 1761 , on reçut à l'hôpital la nommée Magdeleine Blanc , de Chaponno en Lyonois , âgée de cinquante-six ans. Elle avoit une fracture simple à la partie inférieure du tibia droit. Elle fut réduite , & la malade quitta l'hôpital le 6 septembre 1761.

Pour procéder à la réduction d'une fracture de la jambe , lorsque le gonflement (s'il y en a) est dissipé par quelque cataplasme de rose animé , on fait faire l'extension & la

contre-extension à des aides intelligens. L'Opérateur met de niveau les deux bouts du tibia , fait ce qu'on appelle la conformation. Il porte ensuite la bande sur la fracture même (quelquefois on met une emplâtre de diapalme avant la bande). Il forme plusieurs circulaires ; il ajoute les attelles , sur lesquelles il forme beaucoup de circulaires. Il ajoute les languettes , la tibiale , les fanons , la taloniere , la semelle , &c. Tout ceci regarde une fracture simple ; mais une fracture compliquée demande un bandage à dix-huit chefs. Voyez toutes ces méthodes d'opérer dans l'excellent Traité des maladies des os , par M. Petit ; vous y trouverez des détails utiles , qui ne peuvent point avoir place ici.

On donne aussi le nom de *jambes* à deux apophyses de l'enclume de l'oreille.

Les jambes postérieures du cercelet & les jambes antérieures de la moëlle allongée sont décrites aux mots *Branche* , & *Cuisse*.

JAMBIER , adject. *tibialis* , *e* , se dit des parties relatives à la jambe.

Le muscle jambier antérieur est long , charnu en haut , tendineux en bas , placé sur le devant de la jambe entre le tibia & le long extenseur commun des orteils.

Il est attaché aux parties supérieure & moyenne de la face externe du tibia , au ligament inter-osseux & à la face interne de l'aponévrose qui couvre ce muscle. Son tendon va passer sous un ligament annulaire particulier , & se terminer à la face interne du premier os cunéiforme & à la partie postérieure du premier os du métatarse. Ce muscle aide à fléchir le pied.

Le jambier grele est le même que le plantaire. Voyez PLANTAIRE.

Le jambier postérieur a ses attaches fixes aux parties supérieure & moyenne du tibia & du péroné. Son tendon passe derrière la malléole interne , à-travers un ligament annulaire particulier , & se termine à la partie inférieure du sca-phoïde. Ce muscle est un extenseur du pied.

JARRET , *poples* , l'endroit du corps humain qui est derrière le genou. Le mot *poples* vient de *post-plico* , à cause du mouvement de cette partie en arrière. Ducange

dérive le mot de *jarret* de *garetum* ou *garretum*, qu'on a dit dans la basse latinité, ou de *garetto*, italien.

Le 14 novembre 1760, Jean Vianay, de Saint-Didier Mont-d'Or en Lyonois, âgé de soixante ans, vint à l'hôpital de Lyon pour une douleur qu'il ressentait depuis long-tems sous le jarret. Il avoit eu dix mois auparavant dans cette partie un abcès considérable à la suite d'une fièvre. Ce dépôt avoit été ouvert & cicatrisé à la campagne.

Le malade fut saigné & purgé ; on appliqua pendant dix jours sur la partie douloureuse un cataplasme anodin. Il se forma un dépôt considérable ; & la fluctuation étant bien sensible, la tumeur fut ouverte par une incision cruciale. Il en sortit environ une livre de pus un peu sanguinolent. Le premier appareil fut la charpie brute, & on employa ensuite le digestif. La suppuration fut toujours de mauvais caractère, ce qui détermina le Chirurgien à animer le digestif avec les liqueurs. La gangrene fit pourtant ses ravages, ce qui fit tenter l'usage de l'huile de thérébentine, ensuite de l'gyptiac & du cataplasme anodin. Il se détacha de gros lambeaux de chair pourrie. Les bols d'hypécacuanha, ainsi que les potions amères, ne manquèrent pas. Le 14 décembre la gangrene se détacha entièrement, en sorte que le fond de la plaie fut mis à découvert, & large comme la main, dans un bon état. On eut recours au digestif simple, & on vit avec plaisir les chairs se régénérer. Elles poussaient même trop, & on les toucha tantôt avec la dissolution, tantôt avec l'alun, le précipité rouge, la pierre infernale. A la fin de janvier on employa la charpie sèche. Le 22 février le malade sortit.

JARRETIER (muscle). Voyez POPLITÉ.

ICHOR, *ichor* ; l'*h* ne se prononce point. Mot grec qu'on a conservé en latin & en françois. L'ichor est regardé par quelques-uns comme une humidité aqueuse & séreuse, ou du sang, ou de quelqu'autre humeur, sur-tout tant qu'elle est enfermée dans le corps ; car on l'appelle *sanie*, lorsqu'elle est dehors. On ne doit pas, dit Galien, entendre simplement par *ichoreux* un sang clair & aqueux, mais un sang affecté de quelque qualité virulente & maligne.

ICHOREUX, EUSE, adject. *ichorosus*, *ichoroides*. On

appelle *pus ichoreux*, *humeur ichoreuse*, une espèce de sanie ou de pus séreux & âcre, qui découle de certains ulcères. On lui donne aussi cette épithète, lorsqu'il abonde en sérosité salée & âcre.

ICNOS, *ἰκνός*, la plante du pied.

ICTAR, *ἰκταρ*. Selon Galien, ce mot signifie dans Hypocrate les parties naturelles de la femme.

IDÉE, *idea*. L'idée, qu'on nomme aussi *perception*, est la première pensée de l'esprit, par laquelle il apperçoit quelque chose, sans rien affirmer, ni rien nier.

Elle est la première pensée de l'esprit, parce qu'elle précède le jugement, le raisonnement & la méthode; car nous ne pouvons ni juger, ni raisonner, ni bien arranger nos pensées, sans avoir des idées.

Elle est la pensée par laquelle notre esprit apperçoit quelque chose, sans rien affirmer ni rien nier, parce que l'idée diffère du jugement par l'affirmation ou la négation qui le constituent. Un exemple rendra cela plus clair.

Quand je pense à la terre & à la rondeur de la terre, sans affirmer & sans nier que la terre soit ronde, les pensées que j'ai pour lors dans l'esprit sont des idées; mais si j'affirme ou si je nie que la terre est ronde, pour lors c'est un jugement.

Avons-nous des idées innées, c'est-à-dire, des idées indépendantes des impressions que les objets sensibles font sur les organes des sens? C'est-là une question qui appartient mieux à un traité de Logique ou de Métaphysique qu'à un ouvrage de Physique & d'Anatomie. Voyez cependant le mot IMAGINATION, où nous entrons dans un petit détail des causes de nos idées.

IDIOCRASE, *idiocrasis*, de *ἰδιος*, propre, & de *κράσις*, tempérament: la disposition ou tempérament d'un corps. C'est la même chose que le terme suivant.

IDIOSYNCRASE, ou IDIOSYNCRASIE, *idiosyncrasis*, *idiosyncrasia*, de *ἰδιος*, propre, de *σύν*, avec, & de *κράσις*, mélange de plusieurs choses ensemble; constitution; tempérament. Le tempérament propre & spécifique d'une personne qui dépend d'un mélange particulier des principes qui entrent dans sa composition. Voyez TEMPÉRAMENT.

IDOS, *ιδος*, sueur.

JECORAIRE, adj. *jecorarius*, *a*, *um*, qui appartient au foye, en latin *jecur*, d'où vient ce mot.

JEJUNUM. Mot latin qui signifie, qui est à jeun. On a donné ce nom au second des intestins greles, parce qu'on le trouve toujours vuide dans l'ouverture des cadavres.

JEUNESSE, *juventus*. C'est l'âge de l'homme qui vient après l'enfance. Voyez la fin de l'article de la génération, où il est parlé des degrés d'accroissement du fœtus.

IGNYE, *ignye*, *ἰγνὺς*, *ἰγνυή*, le jarrêt, ou la partie qui est derriere le genou.

ILEON, ou ILEUM, intestin. Voyez INTESTIN. Ce mot vient du verbe *εἰλεῖν*, qui signifie tourner, à cause qu'il est entortillé en plusieurs tours & retours.

ILEON ou ILEUM, ou l'os des îles. Chaque os innominé, ou os de la hanche, est composé de trois pieces dans les jeunes Sujets; mais dans la suite ces trois pieces s'unifient tellement, qu'elles ne forment plus qu'une seule & même piece.

On a donné le nom d'*ileum* ou *ilium* à la premiere piece; celui d'*ischium* à la seconde, & la troisieme a pris le nom de *pubis*.

L'ileum est plus large dans sa partie supérieure que dans l'inférieure; on y considere ses faces, dont l'externe est convexe en-devant, & légèrement concave par-derriere. Sa face interne est concave par-devant, environ à deux tiers de son étendue; & par le reste de sa partie postérieure, elle est inégale & raboteuse. Le bord supérieur de l'ilium est assez épais, il est revêtu d'un cartilage. C'est une épiphyse dans les jeunes enfans: le milieu est nommé *crête* ou la *côte*. On y remarque une tubérosité; ses bords sont appelés *levres*, qu'on distingue en interne & en externe; elles se terminent, tant en devant qu'en arriere, par quatre éminences, nommées *épines*, deux antérieures, & deux postérieures, qui se trouvent séparées au moyen de deux échancrures. Dans la face interne de cet os on remarque un petit trou, une ligne appelée *iliaque*, & une sinuosité. L'extrémité inférieure de l'ilium est garnie d'une cavité qui concourt à former celle qu'on nomme *cotyloïde*; il concourt

aussi par sa partie postérieure à la formation de l'échancrure ischiatique. Enfin les inégalités qui se remarquent dans la face postérieure & interne de l'ilium sont couvertes d'un cartilage, & facilitent l'union de cet os avec les parties latérales de l'os sacrum.

Voyez ensuite ISCHIUM & PUBIS.

ILES, *ilia*, droit & gauche. On nomme ainsi les parties latérales de la région hypogastrique du bas-ventre. Voyez ABDOMEN. Les îles sont ainsi appelés parce qu'ils contiennent l'intestin ileon.

L'os des îles. Voyez ILEON.

ILIAQUE, adj. *iliacus*, *a*, *um*, qui a du rapport à l'ileum ou à la région de l'abdomen appelée *iliaque*, ou des *îles*.

Les arteres iliaques, formées par la bifurcation de l'aorte inférieure vers la dernière vertebre lombaire, placées l'une à droite & l'autre à gauche, s'écartent dès leur naissance l'une de l'autre, & se portent de haut en bas, parviennent à la partie antérieure & inférieure des os des îles. Dans tout ce trajet elles ne donnent aucune ramification sensible, si ce n'est quelques artérioles qui se distribuent au péritoine, à la graisse, aux ureteres, aux veines voisines, & quelques-unes à l'os sacrum; lesquelles entrent dans son canal par les trous antérieurs & supérieurs qui se remarquent à la surface concave de cet os, pour se distribuer ensuite de la même maniere que les arteres sacrées.

Les iliaques, après environ trois à quatre travers de doigt de leur principe, se divisent chacune à leur tour en deux gros troncs, dont l'un, qui est le plus postérieur, plonge aussitôt dans le petit bassin, sous le nom d'*artere iliaque interne*, ou *hypogastrique*, & l'autre continuant sa route, porte le nom d'*iliaque externe*. Cette dernière ayant passé sur le muscle iliaque, & étant sur le point de passer sous l'arcade du ligament de fallope, produit des branches considérables, dont l'une est nommée *artere épigastrique*, & l'autre *musculeuse*.

La première & la plus supérieure des branches que produit la convexité de l'hypogastrique, est nommée *petite artere iliaque*, qui se distribue principalement au muscle iliaque.

Au reste au milieu de janvier 1763, j'ai vu à la Charité

de Paris , où je disséquois alors , un Sujet dans qui les deux gros troncs des arteres iliaques plongeioient dans le petit bassin , en suivant sa courbure , & remontoient ensuite en zig-zags pour gagner l'arcade du ligament de fallope.

La fosse iliaque est faite par la face interne concave de l'ileum.

Le muscle iliaque interne couvre la face interne de l'os des îles , en s'attachant à toute sa levre interne. Il forme avec le psoas un tendon qui se porte vers la face interne du col du fémur , pour aller gagner le petit trochanter , où il se termine. Ce muscle est fléchisseur de la cuisse.

On a donné le nom d'*iliaque externe* au muscle pyramidal de la cuisse. *Voyez* PYRAMIDAL.

La région iliaque est expliquée au mot Abdomen.

Les veines iliaques sont composées de deux branches , de même que les arteres du même nom , & ces branches sont distinguées en interne & en externe. L'iliaque interne , surnommée *hypogastrique* , reçoit au moins tout autant de rameaux de veines que l'artere du même nom a fourni de rameaux d'arteres , & tous ces différens rameaux s'accompagnent dans leurs distributions. Il en est de même de la veine iliaque externe , c'est-à-dire , qu'elle suit la route de l'artere du même nom ; & les différens rameaux qui viennent s'y décharger , accompagnent les ramifications arterielles.

La veine iliaque externe se trouve continue à la veine crurale qui suit la route de l'artere de ce nom , c'est-à-dire , qu'elle passe sous l'arcade des muscles de l'abdomen , & reçoit non-seulement les branches des veines qui ont accompagné toutes les ramifications de l'artere crurale , mais encore plusieurs autres qui ne sont accompagnées d'aucune artere.

ILIUM , un des intestins. *Voyez-en* la description au mot INTESTIN.

ILIUM. Nom d'un os du bassin. *Voyez* ILEON.

ILLÉGITIME , adj. *illegitimus* , *a* , *um* , épithete qu'on donne aux fosses côtes.

ILLOS , ἰλλος , l'œil.

IMAGINATION , *imaginatio* , représentation qu'on se

fait d'une chose. C'est un sens interne qui fait concevoir les objets, quoiqu'absens, sous des images corporelles tracées dans le cerveau. On a tâché d'expliquer cette opération, en disant que le cours fortuit des esprits dans divers tuyaux, dans des traces différentes, rappelle, indépendamment de l'action actuelle des sens extérieurs, l'image des choses corporelles que l'on a vues, d'un jardin, d'une fleur, d'un ami; & que c'est-là l'imagination. Ainsi lorsqu'il naît dans le cerveau une disposition Physique (aussi inconnue au plus grand Philosophe qu'au peuple le plus grossier) parfaitement semblable à celle que produit quelque cause externe, il doit se former la même idée, quoiqu'il n'y ait aucune cause présente au-dehors. Ce sera donc ce qu'on nomme *imagination*, *fantaisie*, comme ces objets sont appelés phantomes ou spectres, *φάντασματα*.

Comme, à l'article Esprits Animaux, nous avons dit qu'il y avoit une circulation réelle du fluide nerveux, & que cette circulation étoit produite par la même cause que celle du sang, ne pourroit-on pas dire que le mouvement perpétuel & circulaire des esprits dans les différens tubes nerveux, peut occasionner au siege de l'ame telle ou telle impression, telle ou telle idée qui excite son attention a tel ou tel objet, quoiqu'absent, ce qui sera une cause d'imagination? Et comme cette action circulaire porte des impressions de toute espece, ne pourroit-on pas déduire de-là le peu d'ordre qui s'observe quelquefois dans une suite d'imaginations? Enfin dans cette hypothese ne trouveroit-on pas l'explication du phénomène suivant. Pourquoi toujours dans la veille, & quelquefois dans le sommeil, nous nous imaginons la présence de mille objets divers? la circulation de ces esprits rendant la cause continuelle, ne peut-elle pas faire que l'effet le soit aussi? Et si par quelque maladie, ou par quelqu'autre cause que ce soit, cette affluence d'esprits faisoit un trop grand nombre d'impressions fréquentes, ne doit-il pas en résulter une confusion dans les idées, un délire, &c? Mais avouons avec franchise que sur cette matiere l'esprit de l'homme roulera toujours de conjecture en conjecture, d'hypothese en hypothese, & que l'Auteur de la Nature s'est sans doute réservé le droit de ces connoissances.

On dit assez communément que les gens à imagination ont une vivacité qui dégénère en une espèce de folie. L'on a raison, lorsque ces imaginations sont portées à l'excès, parce que dans ce cas les gens accoutumés à se représenter les choses sous les images les plus vives & les plus frappantes, prennent tout au tragique ; & si la réflexion ne venoit au secours, ils puniroient par les châtimens les plus rigoureux des fautes quelquefois très-légères.

Entrons ici dans un petit détail des divers sentimens sur le mécanisme de l'imagination.

De tous les objets sensibles, dit Aristote, ainsi que ses Sectateurs, il s'échappe une infinité de petites images. Ces images entrent par les organes, & parviennent jusqu'au cerveau, qui en tire des copies. Ce système répugne absolument à la raison.

Pythagore, Socrate, Platon, & bien d'autres ont soutenu que nous apportions en naissant toutes nos idées, & qu'elles étoient nées avec nous, & au-dedans de nous. Proclus, plus subtil, soutient la même opinion, mais il ajoute que l'homme a des idées éternelles & immuables, comme les idées géométriques, celles des propriétés numériques, & les axiomes, dont la vérité est reconnue par tous les hommes & dans tous les siècles.

Locke soutient le contraire, & il prétend prouver qu'il n'y a point de principes gravés naturellement dans nos ames, par la manière dont nous acquérons nos connoissances ; par l'ignorance de ces principes parmi les enfans, les idiots, les fous, les stupides, & certains peuples ; par la raison que ces idées, qu'on suppose innées, ne sont connues qu'après qu'on les a proposées ; qu'elles ne sont pas connues avant toute autre chose, & qu'elles paroissent moins dans ceux où elles devroient se montrer avec plus d'éclat. Voyez son Essai Philosophique sur l'entendement humain.

D'autres Philosophes ont pensé que l'esprit considere en lui-même tout ce qu'il est capable de concevoir & d'imaginer. Opinion frivole & sans preuve plausible.

Abelard se fondant sur les paroles de Saint Paul, qui portent, *que nous voyons par un miroir en cette vie*, a fait de l'expression de l'Apôtre une hypothèse fort singulière. Il dit que tous les hommes ont un miroir dans la tête : que

Les esprits subtils ont un miroir fort éclatant & fort net , qui leur représente fort distinctement les objets ; au lieu que les esprits grossiers ont un miroir obscur & terni , où les idées ne sont tracées que confusément.

Le Pere Bouhours , dans ses Entretiens d'Ariste & d'Eugene sur le bel esprit , a tâché de donner un air de vraisemblance à ce sentiment , en ajoutant qu'Abelard a voulu dire que la bile , mêlée avec le sang , forme dans le cerveau une espece de glace polie & luisante , à laquelle la mélancolie sert comme de fond : mais en vérité il seroit difficile de décider quel est le plus bisarre du texte d'Abelard , ou du commentaire de Bouhours.

Malebranche , dans sa Recherche de la vérité , *tome 3. part. 2. c. 6.* pour contredire tous les autres Philosophes , avance qu'il n'y a point d'idées dans les esprits créés. Afin d'appuyer son sentiment , il accumule différens passages de Saint Thomas & de Saint Augustin. Cette opinion , réfutée tant de fois si solidement , est démontrée fautive par les lumieres de la raison & de l'évidence.

Descartes, parmi les obscurités qu'il a données sur les idées, laisse cependant entrevoir qu'il approche de l'opinion de ceux qui prétendent que notre ame produire-elle même ses pensées. Mais si notre ame produit ses pensées , elle les produira , ou avant de connoître , ou après avoir connu , ou dans le tems qu'elle connoît. Or dans tous ces cas la supposition ne paroît pas bien possible. 1°. Un Peintre ne peut représenter un objet qu'il ne connoît pas. 2°. Si l'ame connoît , elle n'a plus besoin d'idées. 3°. Enfin pour connoître , il faut avoir les moyens de connoître : donc il paroît par ces réflexions que l'ame ne produiroit pas elle-même ses pensées. Si cela étoit ainsi , quel est l'obstacle qui empêcheroit un aveugle de naissance de parler de la lumiere & des couleurs ? D'ailleurs , suivant cette hypothese , il n'y auroit jamais de fous. L'ame , cette noble partie de nous-mêmes , pourroit-elle se former des idées aussi absurdes & aussi ridicules que celles qu'on remarque ordinairement dans les maniaques & les phrénétiques ?

Mais si l'on veut absolument soutenir que l'ame est par elle-même capable de produire ses idées , du moins sera-t-il bien difficile de nier que les objets extérieurs ne soient sou-

vent & même ordinairement une cause occasionnelle de nos idées.

Voyons le sentiment de M. le Camus, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, sur le mécanisme de l'imagination. Cet habile Physicien & Méta-physicien saura nous donner des notions claires sur cette matiere ; & les fleurs que son style seme par-tout rendront plus agréable ce point de Métaphysique, qui naturellement doit offrir quelques épines.

Dieu seul, dit il, est la cause efficiente de nos idées, parce qu'il est le seul être capable de produire par lui-même le mouvement, & d'agir sur les esprits & sur les corps ; mais Dieu n'excite des idées dans nos ames que relativement aux dispositions de nos corps : donc les dispositions de nos corps sont les causes occasionnelles de nos idées. Partant de ce terme, nous allons chercher le mécanisme de nos corps, qui fait que nous pensons.

1°. Soit que nous le voulions, soit que nous ne le voulions pas, les fibres du cerveau sont ébranlées par le cours naturel des esprits animaux, ou par l'agitation de leurs parties entre elles. Les fibres frappées renvoient, par la vertu de leur ressort, le liquide animal à l'origine des nerfs qui ont fourni les idées archétypes, (de modele ou d'original) & qui en fourniront alors une seconde représentation, si le liquide animal parvient à leur extrémité qui se distribue aux organes des sens. C'est un influx doux & modéré, ou si vous voulez, un mouvement réfléchi, & non pas un reflux comme dans les sensations directes, ou un influx violent & précipité comme dans les sensations réfléchies.

2°. La volonté seule excite aussi des mouvemens dans le corps qui occasionnent des idées. Mais ces mouvemens ne sont pas différens de ceux que produit le cours naturel du fluide animal dont nous venons de parler. Par le moyen de la volonté, nous nous rappelons aussi les idées que nous avons déjà eues : c'est ce qui fait la proche parenté de l'imagination & de la mémoire.

La mécanique, continue M. le Camus, que nous venons d'indiquer, nous paroît assez naturelle, & nullement éloignée de la vérité. Car lorsque nous voulons nous représenter un objet, l'image nous en est si intime, qu'on la croiroit peinte

sur la rétine. Nous imaginons-nous quelque son ? nous éprouvons un certain bruit dans les oreilles. Cherchons - nous à nous rappeler quelque goût ? alors il se fait une légère constriction dans les nerfs du palais , qui quelquefois fait couler la salive plus abondamment , de sorte que toute la bouche est arrosée. Pensons-nous à quelque objet qui peut réveiller notre cupidité ? aussi-tôt il se fait un influx plus abondant des esprits vers les parties génitales , qui les irrite & en augmente le ressort. Preuve sensible que le mécanisme général qui excite les idées , est le mécanisme inverse de celui qui produit les sensations directes , & le même , quoiqu'un peu modifié , que celui qui produit les sensations réfléchies. Les mêmes choses arrivent lorsque nous dormons & que nous rêvons : ce qui montre que la volonté n'a pas toujours part à ces mouvemens.

Suivant ces principes , on rendra facilement raison pourquoy un aveugle ou un sourd de naissance ne peuvent avoir ou recevoir aucune idée de couleur ou de son , puisqu'ils sont privés des organes qui seuls auroient pu leur fournir les idées archétypes ou originales de ces choses. On expliquera aisément pourquoi un homme qui s'occupe à l'étude , fait une plus grande déperdition de suc nerveux que celui qui se livre aux travaux les plus durs. Enfin il sera aisé d'expliquer bien d'autres phénomènes de Métaphysique.

Les idées , quant à leur nature , sont ou simples ou composées. En effet la blancheur , l'odeur , le froid , le chaud , peuvent faire une impression tellement unique sur nos ames , qu'elle ne puisse être distinguée en différentes idées. Mais ces idées distinctes peuvent être unies ensemble , & alors ce sont des idées composées. C'est ainsi qu'en considérant une ligne , on peut faire attention à sa longueur , à sa largeur & à sa profondeur.

Ces idées ont trois moyens pour se faire connoître à nous : 1°. un seul ou plusieurs sens , 2°. la réflexion , 3°. les sensations & la réflexion jointes ensemble.

Premièrement il y a des idées simples , qui n'entrent que par un seul sens , lequel est si particulièrement disposé à recevoir l'impression qui les communique , qu'il est impossible de s'en procurer aucune notion par tout autre sens. Les couleurs , les sons , les odeurs , les saveurs , les qualités

tactiles sont des idées spéciales , introduites par les yeux , les oreilles , le nez , la bouche & le toucher. Le mécanisme qui les produit est entierement uniforme , & n'appartient qu'à la partie organique qui communique la sensation. C'est aux seuls nerfs ophthalmiques que nous sommes redevables des idées de lumiere & de couleurs. Il faut attribuer aux nerfs acoustiques les idées des sons , & aux nerfs olfactifs les idées d'odeurs. Ce sont les nerfs du palais & de la langue , qui nous donnent les notions des saveurs. Ce sont enfin les nerfs qui se distribuent à la peau , qui nous font appercevoir les qualités tactiles.

Les idées simples qui viennent à l'esprit par plus d'un sens , sont celles de l'étendue , de la figure , du mouvement & du repos. Toutes ces choses sont des impressions sur nos yeux & sur les organes de l'attouchement ; de sorte que nous pouvons également , par le moyen de la vue & du toucher , recevoir les idées de l'étendue , de la figure , du mouvement & du repos des corps. Toutes ces façons de sentir se rapportent au tact : ainsi nous pouvons juger par plusieurs sens particuliers , de quelques manieres d'être communes des objets.

Secondement il y a des idées simples qui nous viennent par la réflexion. Les corps ayant été frappés par les objets extérieurs , en fournissent à l'ame des représentations. Alors l'ame se repliant , pour ainsi dire , sur elle-même , & considérant ses propres opérations par rapport aux idées qu'elle vient de recevoir , tire de-là de nouvelles pensées qui sont aussi propres à être les objets de ses contemplations , que les idées qu'elle reçoit du dehors. C'est de-là que nous viennent le discernement & la conception des choses.

Troisiemement il y a des idées simples qui viennent par sensation & par réflexion. Ces idées peuvent être mises pour la plupart au nombre des passions , puisqu'elles reconnoissent le plaisir & la douleur pour principes.

Les idées composées ou complexes coulent aussi des trois mêmes sources que les idées simples.

Premierement l'idée de substance , qui est un amas d'idées simples , puisque c'est un terme général qui convient à l'homme , au cheval , au fer , à l'eau , &c. est une idée complexe qui nous est communiquée par les sens. En effet nous

ne l'attachons qu'aux choses , ou étendues ; ou susceptibles de mouvement : c'est pourquoi cette idée convient tout ensemble aux corps & aux esprits. Les idées complexes n'étant que les résultats combinés de plusieurs sensations , elles ne peuvent être produites que par l'ébranlement de plusieurs fibres du cerveau , ou par *l'action du fluide nerveux*. Alors l'ame qui reçoit plusieurs sentimens , les rassemble , guidée par l'harmonie & la convenance de ces impressions , & n'en forme qu'une idée générale. C'est ainsi que d'un très-petit nombre d'idées simples que nous avons , il en doit résulter une infinité d'idées composées : de même que par le divers arrangement des lettres de l'alphabet , il en résulte une infinité de mots.

Secondement l'idée de l'infini est une de ces idées complexes qui ne se trouvent en nous que par la réflexion. Elle appartient par conséquent à l'intelligence de notre ame.

Troisièmement les relations ou les rapports qu'ont certains objets avec d'autres , sont de ces idées composées qui appartiennent aux sens & à la réflexion. Deux objets excitent dans nous deux mouvemens : c'est à l'ame à juger si ces notions sont semblables ou dissemblables.

Parmi les distinctions des idées , on apporte celles d'idées vraies , & d'idées fausses. On prétend qu'il n'y a point d'idée fausse en elle-même : car , dit-on , l'idée étant la représentation d'un objet , elle ne peut être que la représentation de cet objet , & non pas la représentation d'un autre. Il faut cependant avouer que certaines idées peuvent être mal combinées ensemble ; & alors , si ce n'est plus fausseté dans l'idée , c'est erreur dans le jugement. On peut distinguer les idées par leurs degrés de certitude.

Il n'y a rien de si évident que les idées sensibles , c'est-à-dire , les idées tant simples que composées qui nous viennent par les sens. Elles ont la même évidence que le sentiment qui les excite : or la vérité de ce sentiment est aussi certaine que celle de son existence.

Les idées réfléchies , c'est-à-dire , les pensées tant simples que composées qui naissent de la réflexion , n'ont pas la même certitude. Elles sont le produit de l'analyse & de la synthèse : de-là vient que par la décomposition elles perdent de leur solidité , & par la composition elles perdent de leur

évidence. Ainsi il faut les ranger au nombre de ces probabilités qui nous sont nécessaires , au défaut des connoissances directes.

Les idées mixtes , c'est-à-dire , les idées tant simples que composées qui partent conjointement & des sens & de la réflexion , ne sont pas toujours certaines. Souvent les passions nous trompent & nous font voir ce que nous désirons ou ce que nous évitons , & non pas ce qui est. Souvent aussi nous ne connoissons pas toute l'étendue & toute la multitude des rapports , & nous courons risque de mal juger avec ces notions incomplètes.

On donne encore pour différence des idées , leur clarté & leur obscurité. Cette différence pourroit peut-être moins approcher de la réalité , parce que les idées nous ont été principalement données pour éclairer les ténèbres de notre esprit ; & plus nous avons d'idées particulières sur un objet , mieux nous le connoissons : or le contraire pourroit arriver , s'il y avoit des idées confuses. Au reste , si l'on entend par les idées confuses le défaut d'attention aux objets partiels qui sont représentés par les idées complexes , il est aisé alors d'admettre des idées confuses , quoiqu'à la rigueur ce ne soit qu'un défaut d'attention. Ce défaut provient de la foiblesse de l'impression , de même que les idées distinctes ont pour cause la force de l'action qui les excite.

La foiblesse de l'impression a pour principe , 1°. le faible mouvement des esprits , 2°. le peu d'action des fibres. De là les divers degrés dans l'imagination qui peche par son peu d'activité , & ce qui différencie un esprit lent d'un imbécille.

La vivacité du mouvement qui excite en nous les idées distinctes , part , 1°. de l'impétuosité des esprits , impétuosité qui peut s'attribuer à un grand nombre de causes ; 2°. de la structure , de l'action plus ou moins forte des fibres , &c. ce qui peut rendre compte de tous les degrés qui se trouvent dans l'intervalle d'un entendement médiocre à un génie heureux.

IMMOBILE , sans mouvement : espece d'articulation. Voyez ARTICULATION.

IMPREGNATION , *imprægnatio* , grossesse.

IMPRESSION , *impressio*. Aux parties externes des os.

On observe des inégalités superficielles qui servent , les unes aux insertions des tendons , d'autres à loger & attacher des muscles. Ces deux sortes d'inégalités ont été autrefois appelées *impressions, sieges, &c.* M. Winslow les nomme *facettes, marques, empreintes, traces, &c.* en y ajoutant les termes de *ligamenteuses, tendineuses, musculaires* ou *aponevrotiques*, pour marquer en même tems leur usage.

INCISIF, VE, adject. *incisivus, a, um* : qui coupe, ou qui a rapport aux dents incisives.

Les dents incisives sont décrites au mot Dent.

Les muscles grands incisifs sont composés chacun de deux portions, dont l'une se attaches fixes à l'angle de l'os maxillaire, & se confond avec l'oblique descendant, muscle du nez. Cette portion étant parvenue vers l'entrée de l'orbite, s'unit avec l'autre portion, dont le point fixe est au-dessous du bord inférieur de l'orbite; de cette union résulte un corps charnu & plat, qui se perd à la levre supérieure, & la tire de bas en haut en se contractant.

Les petits incisifs de la levre supérieure prennent leur origine vis-à-vis le fond des alvéoles des dents incisives de la mâchoire supérieure, & se terminent intérieurement à la levre supérieure qu'ils approchent des gencives, en l'abaissant un peu.

Les petits incisifs de la levre inférieure ont leur attache fixe au bord des alvéoles des dents incisives de la mâchoire inférieure, & se terminent intérieurement à la levre inférieure, qu'ils relevent en l'approchant de la gencive.

On donne aussi le nom d'*incisif* au trou palatin antérieur, parce qu'il est situé derrière les dents incisives.

INCUBATION, *incubatio*, l'action de couvrir; du verbe latin *incubare*, couvrir, être couché dessus. Cette action est propre à tous les animaux ovipares.

INDEX se dit du doigt le plus proche du pouce de la main, parce que c'est de celui-là dont on se sert ordinairement pour indiquer quelque chose avec le doigt. Voyez DOIGT.

Ce doigt, ainsi que toutes les parties du corps, est sujet à plusieurs maladies, comme on le verra par les observations suivantes, faites à l'hôpital de Lyon.

Le 3 juillet 1760, le nommé Benoît Bonné, de Cendran

en Bresse , âgé de vingt-cinq ans , d'un tempérament excellent , robuste , vif & gras , vint à l'Hôtel-Dieu pour être traité d'une plaie qu'il s'étoit faite au doigt index de la main droite. Le malheur lui étoit arrivé le 28 juillet de la même année , en moissonnant. La faucille porta précisément sur la jointure de la seconde phalange & de la première du doigt , dans le tems qu'il l'aiguisoit. Quoique le tendon extenseur fût endommagé , il en fit peu de cas , & continua à moissonner. Dans la nuit s'étant couché dans une grange à la paroisse de Fleurieu près de Chatillon en Dombes , il ressentit des douleurs extrêmement vives , & il lui sembloit que l'humidité considérable du foin où il étoit couché , augmentoit les grands élancemens qu'il éprouvoit. Il mit alors un linge sur le doigt , mais les douleurs ne cessèrent pas. Le lendemain de bon matin il retourna à l'ouvrage , mais à midi il fut obligé de se retirer pour se faire panser. On lui mit quelque onguent , & on le saigna. L'inflammation & les douleurs augmentant , il alla à l'hôpital de Chatillon , où on lui fit sur tout le dos de la main des incisions , des scarifications & des dilatations considérables , qui ne produisirent aucun bon effet ; car toute la main s'enfla encore considérablement , & l'avant-bras étoit également tuméfié. Tel étoit l'état du malade , lorsqu'il arriva à l'Hôtel-Dieu , après avoir essuyé sur la Saone pendant une journée un grand air de bise , ayant toute sa main à découvert.

Il fut d'abord saigné , & on appliqua des cataplasmes anodins sur toute l'extrémité. On lui donnoit tous les jours une potion cordiale. Toute la peau devint violette , ensuite noirâtre ; & après un grand nombre de phlégmènes , il se fit une foule de fûcles & d'abcès qui furent ouverts en divers tems. On les pansoit ensuite méthodiquement. Enfin toute la peau de l'avant-bras & une partie de celle du bras tomba en pourriture. La gangrene attaqua même un peu la substance des muscles ; mais heureusement elle se borna , & laissa le reste des chairs fort vermeilles , quoiqu'extrêmement gonflées. Cette grande plaie fut pansée long-tems avec le digestif & les liqueurs , & la suppuration paroissoit bonne. Elle changea cependant de caractère , & ce ne fut plus qu'une sérosité de mauvaise odeur , ce qui déterminà à ne

la panfer qu'avec un énorme plumasseau fec, & par-dessus une grande quantité de compresses. D'un pansément à l'autre, tout l'appareil, ainsi que le drap à panfer, étoient humectés. Ce pansément dura depuis le commencement de septembre jusqu'au 17 janvier 1761, où l'on lui coupa le bras. Quinze jours avant l'opération, la pourriture se renouvela sur le coude, & s'étendoit de la longueur de quatre pouces. D'abord qu'on s'en apperçut, on mit en usage l'ægyptiac qui lui empêcha de faire des progrès; & quand la pourriture fut bien détachée, on exhorta le malade à consentir à l'amputation, en lui prouvant qu'il dépérissoit de jour en jour. Il se rendit, & il fut préparé par deux purgations pour l'opération qui se fit le 17 de janvier. On lia l'artere, & les artérioles furent tamponnées avec les boutons de vitriol. Il n'y eut aucune hémorrhagie. Cinq jours après l'appareil fut levé, & on le pansa avec le digestif & les liqueurs.

La suppuration s'établit au mieux, & le malade étoit fort tranquille; tous les soirs il avoit une émulsion de pavot qui le faisoit dormir. Après une longue suppuration, la plaie se rétrécit peu-à-peu, & alors on purgea le malade. Tout fut toujours dans un bon état; & lorsque les chairs pouffoient trop, on y passoit la pierre infernale, ou bien on employoit l'alun calciné. Au commencement de mars on en vint à quelques pansemens à sec & à quelques-uns avec le digestif, en mettant de l'alun sur les chairs grumelées. Le 12 mars la ligature de la grosse artere fut coupée. Elle n'avoit pas encore pu se détacher. Insensiblement le malade parvint à sa parfaite guérison. Cette observation prouve combien de petits maux négligés deviennent dangereux.

INDICATEUR, nom du muscle extenseur du doigt index. Voyez EXTENSEUR.

INDICE, nom du doigt index de la main.

INFERIEUR, nom du muscle abaisseur de l'œil.

INDUSIUM, l'amnios.

INFUNDIBULUM, l'entonnoir, espece de petit conduit qui passe à-travers la dure-mere à la base du cerveau, & qui aboutit à la glande pituitaire.

L'infundibulum , ou entonnoir des reins , est le même que le bassin.

INGRASSIAS , nom d'un Auteur qui entre dans la dénomination de quelque partie. Les ailes d'Ingrassias sont les ailes de l'os sphénoïde. *Voyez SPHENOÏDE.*

INGUINAL , LE , adject. , *inguinalis* , le ; du mot latin *inguen* , l'aîne : qui appartient ou qui a rapport aux aînes.

Les glandes inguinales sont celles qui se trouvent situées à l'aîne , & qui sont de la grosseur d'une fève. Ce sont ces glandes qui se gonflent lorsque quelque virus vérolique ou autre y détermine les humeurs , d'où résulte un bubon ou poulain qui prend le nom du virus qui le produit. Voici là-dessus deux observations faites à l'hôpital de Lyon , qui vont éclaircir ceci.

Le 19 mars 1761 , le nommé Jean-Baptiste Siccar , âgé de vingt ans , Soldat au régiment de Flandre , vint à l'Hôtel-Dieu pour une tumeur dure située à l'aîne droite. Cette tumeur étoit de la grosseur d'un œuf , & ne changeoit point la couleur de la peau.

Au mois de novembre de l'année 1760 , il avoit passé par les grands remèdes de la vérole pour des douleurs très-vives qu'il ressentoit nuit & jour à toute l'extrémité droite , qui étoit d'ailleurs plus longue que l'autre d'environ un pouce. Ce traitement fait à Montpellier ne guérit point la tumeur , & n'y apporta même aucun changement ; de sorte qu'il en resta toujours un peu boiteux. Il a assuré d'ailleurs ne s'être jamais mis dans le cas de mériter la vérole.

Quoi qu'il en soit , pour procéder à la cure de la tumeur , il fut saigné & purgé ; on employa le cataplasme anodin , auquel on substitua celui de rose le 21 mars. Le 24 on vint à celui de cendres avec l'eau-de-vie ; il produisit une légère excoriation , sans aucune marque de fluctuation. Le 30 mars on mit un petit plumasseau sur le centre excorié de la tumeur , & par-dessus l'emplâtre de vigo. La tumeur s'applatit un peu , sans la moindre suppuration ; & le malade , après avoir été purgé , voulut sortir le 20 d'avril de l'Hôtel-Dieu avec un reste de la tumeur , & étant un peu boiteux.

Au commencement de novembre 1760 , le nommé Pierre

Drivon , de Saint-Geny-Laval en Lyonois , âgé de douze ans , vint à l'Hôtel - Dieu pour un coup qu'il avoit reçu depuis trois semaines à l'aîne droite en tombant sur des pierres. On le saigna , il eut un bol d'Ypécancuana avec le tartre & une purgation. On appliqua sur la partie malade un cataplasme anodin pendant huit jours. On apperçut alors un peu au-dessus du pli de l'aîne une petite tumeur qui dénotoit par la fluctuation la présence du pus dans cette partie. Elle fut ouverte à l'instant même , & il en sortit une demi-livre de pus assez louable. La plaie assez grande , mais non pénétrante dans le bas-ventre , fut pansée avec la charpie brute. Le lendemain on employa les languettes & le digestif. Le tout alla au mieux pendant cinq jours , à l'exception que la suppuration étoit un peu sanguinolente ; elle le devint de plus en plus , & contracta une très-mauvaise odeur. Le sixieme jour les bords de la plaie s'enflammerent , le fond se remplit de lambeaux pourris. On se servit de l'huile de thérébentine & du cataplasme anodin. Les progrès de la gangrene étoient encore plus rapides , ce qui détermina à employer le cataplasme seul , & ensuite l'esprit-de-sel , dont on imbiboit le plumasseau. L'escarre se détacha & laissa un fond vermeil. On revint au digestif simple : le fond se remplit & devint à niveau. La cicatrice fut bien faite , quoique l'abcès eût été ouvert par une incision cruciale. On finit la cicatrice par la charpie sèche , & le malade sortit.

Au reste il avoit eu les remedes internes qui lui convenoient au commencement de la gangrene , comme bol d'Ypécancuana , lavement , purgation , & les doses fébrifuges , &c.

Au commencement de janvier 1761 , le nommé Jacques Tiran , de Franchelain en Dombes , âgé de quarante-huit ans , eut à la suite d'une fièvre maligne un abcès très-considérable à la partie inférieure interne du pli de l'aîne. Il fut ouvert & traité pendant quelque tems dans son village ; mais comme il ne pouvoit pas fournir à son traitement , il vint à l'Hôtel-Dieu le 19 février.

Les bords de la plaie étoient calleux & durs , le fond étoit d'ailleurs en bon état.

On employa le digestif & les liqueurs, qui diminuerent un peu la plaie, ainsi que les bords épais. Le 25 on observa un pansement par jour, & on espéroit tout, si ce n'est de pouvoir détruire l'épaisseur des bords. Ce pansement fut continué jusqu'au 12 mars, où on apperçut des points de gangrene humide, qui le 13 avoient considérablement augmenté. On employa alors l'ægyptiac & le cataplasme anodin. Le 16 le malade refusa constamment ce pansement trop douloureux pour lui, ce qui détermina à l'usage des languettes trempées dans l'eau-de-vie camphrée, & le cataplasme anodin par-dessus. On eut soin en même tems de lui faire donner un bol d'Ypécacüana, une purgation & les deux doses fébrifuges laxatives, qui furent ensuite changées en cordiales.

Malgré tous ces secours, la gangrene faisoit de grands ravages. Du centre de la plaie, elle se porta sur les bords épais, & les détruisit en partie. De-là elle s'étendit jusqu'au scrotum, & en rongea une petite partie. Pendant ce ravage le malade souffroit cruellement. Le 21 mars on employa l'esprit-de-sel & un plumasseau de digestif par-dessus. Il produisit un très bon effet, & on n'eut besoin que de digestif le 25. La plaie se détergea, les chairs devinrent meilleures; & pour faciliter la cicatrice, on coupa le 30 mars le reste des bords calleux, que la gangrene avoit épargnés. On se contenta alors d'un pansement par jour. Le 5 avril tout étoit dans le meilleur état avec le seul usage du digestif: la plaie diminua considérablement. Le 8 on commença à panser à sec, employant de tems en tems les consommptifs. Avant de renvoyer le malade, on le purgea une fois, & il partit le 20 avril 1761.

Le ligament inguinal est le même que le ligament de *Poupart* ou de *Fallope*. Voyez **LIGAMENT**.

INJECTER, en fait de préparation anatomique, c'est introduire au moyen d'une seringue dans les vaisseaux, soit arteres, veines & autres, une liqueur quelconque, préparée pour cet effet. Voyez **INJECTION**.

INJECTION, *injectio*, en terme d'Anatomie, c'est la préparation faite avec quelque liqueur froide ou chaude, différemment colorée, & destinée à remplir les vaisseaux d'un cadavre, soit d'homme, soit de brute,

Par rapport à la consistance de la liqueur qu'on injecte, on fait deux sortes d'injections, l'une, appelée *fine*, & qui se fait avec quelque liqueur spiritueuse, telle que l'huile d'aspic, l'esprit-de-vin, ou l'huile de térébenthine, &c. mêlée avec quelque couleur, pour l'ordinaire rouge, ou bleue; l'autre, qui est dite injection grossière, & qui se fait avec la cire, la poix-résine, la térébenthine de Venise, le sain-doux, le suif de mouton, & l'huile d'olive, qui, après leur mélange, sont aussi colorés en rouge ou en bleu.

On se sert encore dans les injections Anatomiques du vis-argent, des huiles grasses, & d'autres ingrédients.

Les couleurs rouges, qui servent dans les injections, sont le carmin, le cinabre, le bois de Brésil, & le vermillon.

Celles qui servent à colorer en bleu, sont le bleu de Prusse, le bleu d'Inde, la cendre bleue, l'indigo, le vert-de-gris, le noir d'ivoire, &c.

Si l'on veut injecter des vaisseaux en jaunes, tels que les vaisseaux biliaires, &c. on colore la liqueur avec la gomme gutte, la graine d'Avignon, ou la terre de Lorraine, &c.

On peut faire un choix de toutes ces sortes de couleurs. Voici celles qui paroissent réussir le mieux, à moins de frais, & que l'usage peut faire adopter.

Pour l'injection fine on se sert de l'esprit de térébenthine, mêlé avec le vermillon, à qui on donne la préférence.

Quant à l'injection grossière, on met en usage la cire blanche ou jaune, la térébenthine de Venise, le suif de mouton; on y ajoute quelquefois le sain-doux; c'est suivant le cas.

La première chose à laquelle on doit faire attention pour le succès d'une injection, c'est le choix d'un Sujet. On doit, autant qu'il est possible, préférer les jeunes Sujets aux adultes, & ceux qui sont plutôt maigres que gras, qui n'ont aucune infiltration, ou obstruction; un Sujet de deux pieds & demi, ou trois pieds, est celui où l'injection porte le mieux.

Ayant ainsi fait choix d'un cadavre convenable, on commence à le raser par-tout, & le nettoyer avec l'eau tiède; ensuite, s'il fait grand froid, & que le Sujet soit fort roide, on le fera tremper dans de l'eau chaude, observant qu'elle ne soit pas bouillante; s'il fait au contraire un tems doux, & que les parties du Sujet ne soient point trop resserrées par le

froid , cette précaution devient , pour ainsi dire , superflue.

Le Sujet étant bien disposé , si l'on se propose d'injecter généralement toutes les arteres d'un seul coup de piston , excepté l'artere pulmonaire , qu'il faut injecter séparément , on commencera par faire une incision longitudinale , depuis la partie supérieure du sternum , jusqu'au cartilage xyphoïde , qui sera continuée sous la mammelle gauche jusqu'à quatre ou cinq travers de doigt du sternum : ensuite après avoir détaché la peau , la graisse , & le muscle grand-pectoral , on ouvrira la poitrine , en coupant trois ou quatre des cartilages qui répondent aux premières vraies côtes , observant de ne point couper l'artere mammaire interne : si elle se trouvoit coupée , il faudroit y faire la ligature.

La poitrine étant ouverte , on découvre le péricarde , sur lequel on fait une incision cruciale , pour mettre à découvert l'artere pulmonaire & l'aorte , que vous séparerez l'une de l'autre , pour passer un fil ciré , & en plusieurs doubles , autour de l'aorte , sur laquelle on fait une ouverture assez grande , pour permettre l'introduction d'un robinet ou d'un tuyau. Il est cependant bon d'observer , s'il se présente à l'ouverture du sang ou quelque concrétion lymphatique , de le faire sortir avant que d'introduire le tuyau dans l'artere.

Ce tuyau , étant bien placé , on lie l'artere autour de ce tube , d'une manière assez ferme pour qu'il ne s'échappe pas , tandis qu'on pousse l'injection.

On peut encore placer le tuyau dans d'autres arteres pour injecter un Sujet , comme dans les crurales , les carotides , &c. en prenant les mêmes précautions qu'à l'aorte.

Quand on voudra pousser de l'injection dans les veines , pour y bien réussir , on placera le tuyau vers leur extrémité , en suivant le cours du sang , de sorte que si on se propose d'injecter une extrémité ; si c'est l'extrémité inférieure , le tube sera placé dans la saphene ; si c'est la supérieure , on la placera à la salvatelle , ou à la céphalique du pouce , en dirigeant le tuyau de bas en haut. La ligature des tuyaux , pour les veines , est la même que celle des arteres.

Il est à remarquer qu'il se trouve des veines qu'on peut injecter , en commençant par le tronc , telle est la veine-porte , &c. Mais ces sortes d'injections n'ont lieu , pour l'ordinaire , que dans les veines où il n'y a que peu ou point de valvules.

Lorsque vous voudrez injecter une piece détachée du corps ; comme alors cette piece ne peut être séparée sans détruire beaucoup de vaisseaux , il faut avoir le soin de les lier tous , sans quoi vous manquerez votre injection. Ce qui vient d'être dit tant des arteres que des veines étant observé , on procède à la préparation des injections de la maniere qui suit.

De la maniere de préparer les injections.

On ne peut pas bien déterminer la quantité d'injection dont on a besoin ; cela dépend de la grandeur du Sujet & du diametre des vaisseaux , qui sont plus dilatés dans les uns que dans les autres.

Si le Sujet qu'on se propose d'injecter est de quatre à cinq pieds de haut , on prendra une once de vermillon , qui sera mise dans un poëlon bien net , où vous verserez de l'esprit de térébenthine , ou quelque autre liqueur , de celles qu'on a indiquées , en une quantité suffisante , pour broyer le vermillon , soit avec un pinceau , soit avec une spatule. La couleur étant exactement divisée & délayée , on verse par inclination l'essence de térébenthine , à la concurrence de six ou huit onces , en remuant toujours avec la spatule ou le pinceau. Le tout ainsi mêlé , votre liqueur fine est en état d'être mise dans la seringue , pour être introduite dans les arteres.

Il ne faut point pousser dans les vaisseaux la liqueur fine , que la grosse ne soit auparavant prête pour être poussée successivement. Pour préparer l'injection grossiere , on prend six onces de cire blanche ou jaune , environ autant de térébenthine de Venise , deux onces & demie d'huile d'olive , quatre onces de sain-doux , & une livre de suif de mouton. On fait fondre le tout à un feu modéré ; on le passe ensuite au travers d'un linge , après quoi l'on y délaye quatre gros de vermillon , de la même façon que nous l'avons dit pour la liqueur fine.

La même chose sera observée à l'égard de la liqueur bleue , avec cette différence , que si l'on se sert du bleu d'Inde en vessie , ou du noir d'yvoire , il faut , avant toutes choses , délayer la couleur avec l'huile grasse , ou la faire fondre au feu avec un peu d'injection.

Le degré de chaleur qu'on doit donner à l'injection , est très-important pour le succès de cette opération. Le tems & la saison y contribuent beaucoup : tout ce qu'on peut dire en général , c'est que , plongeant le bout du doigt dans la liqueur après qu'elle a été fondue , si la chaleur est supportable , & si en retirant le doigt la liqueur ne se fige point autour de l'ongle , c'est un signe certain du degré de chaleur qui lui convient.

Le principal instrument qui sert pour injecter les vaisseaux est la seringue. Pour qu'elle soit bien conditionnée , il faut , autant qu'il est possible , que sa grandeur réponde à celle du Sujet. Son piston doit couler avec aisance & sans soubresauts , & elle doit être propre. Il faut aussi qu'elle ait plusieurs ajutoirs pour répondre aux différens tuyaux , & les pouvoir ajouter aux divers diametres des vaisseaux.

Chaque tuyau , soit droit , soit courbe , sera garni d'une coche dans son extrémité la plus étroite , pour qu'il ne s'échappe pas lorsqu'il se trouve arrêté dans le vaisseau. L'ajoutoir , les tuyaux , & les robinets , doivent s'ajuster exactement les uns dans les autres.

Si la seringue ne se trouve pas assez grande pour remplir les vaisseaux d'un seul coup de piston , on ferme alors le robinet ; & si c'est un tuyau , on le bouche pour que la liqueur ne sorte pas pendant que vous rechargez la seringue , avec toute la diligence possible : vous l'adaptez de nouveau dans le tuyau ou dans le robinet , & vous poussez la liqueur jusqu'à ce que vous vous apperceviez qu'elle repousse le piston , ce qui est un signe que les vaisseaux sont pleins.

Cependant on doit observer que cette résistance n'a lieu , pour ainsi dire , qu'aux arteres ; car dans les veines , on ne s'apperçoit que la liqueur est passée que par le gonflement des veines extérieures , qui annoncent que les intérieures sont remplies. Il est rare qu'en injectant la veine-cave , la veine-porte se trouve injectée ; c'est pourquoi on est presque toujours obligé de l'injecter en particulier. On prend pour cet effet un des rameaux d'une des mésentériques , dans lequel on adapte un tuyau , par lequel on pousse l'injection , ayant auparavant fait deux ligatures , l'une autour du tuyau , & l'autre au-dessous de l'ouverture , sans quoi la liqueur sortiroit.

On injecte les sinus de la base du crâne par la veine angulaire ou par les vertébrales. Quelquefois ils se trouvent remplis , en injectant les jugulaires internes.

Le canal thorachique & le réservoir du chyle s'injectent , ou par le moyen de quelques gros vaisseaux lymphatiques , ou en ouvrant le canal même , y plaçant un tuyau convenable.

On peut injecter les points lacrymaux & le canal nasal , soit du côté du nez , soit en glissant un tuyau dans l'orifice des points lacrymaux.

Pour ce qui est des corps caverneux , l'injection en est facile , de même que celle de tous les corps spongieux ; on y réussira & à celles des autres , en observant exactement tout ce qui a été dit , jusqu'au point de faire les plus belles injections , telles que sont celles des vaisseaux de l'iris , de la substance corticale du cerveau , du limaçon dans l'oreille , & de plusieurs autres parties , où les injections ne pénètrent que très-difficilement.

Au reste un Curieux qui voudroit avoir de belles injections dans les animaux , pourroit bien réussir en découvrant à l'animal vivant l'aorte descendante pour en faire sortir tout le sang , & pour pousser à l'instant dans le canal vidé une injection fine & délicate. On pourroit avoir un tube à deux branches , pour injecter à la fois la partie supérieure & la partie inférieure de l'aorte descendante , afin que l'injection passe sur le champ à toute la circonférence. On peut à l'instant injecter la veine-cave inférieure.

INNOMINÉ , *ÉE* , *innominatus* , *a* , *um* , qui n'a pas de nom. Les glandes innominées , sont la glande lacrymale , une glande ronde que Verrheyen prétend avoir découvert au-dedans de la glotte , &c.

Les os innominés sont les mêmes que les os des îles , & ils comprennent les trois parties réunies , sçavoir , l'ileum , l'ischium , & le pubis. *Voyez ces mots.*

INOSCUATION , *inosculatio* , *ανασκαυσις* : il signifie la même chose qu'Anastomose. *Voyez ANASTOMOSE.*

INSERTION , *insertio* , il signifie l'attache & l'union droite des vaisseaux , des fibres , des muscles & des membranes avec d'autres parties.

INSPIRATION , *inspiratio* , c'est ce mouvement de la

respiration , par lequel l'air entre dans le poumon. *Voyez* RESPIRATION.

INSTINCT , *instinctus* , disposition , sagacité naturelle qu'ont les animaux pour se conduire & rechercher ce qui leur est propre. C'est ce principe qui dirige les brutes dans leurs opérations & dans le choix des choses qui leur conviennent.

INTÉGUMENS , *integumenta* , les tégumens. *Voyez* TÉGUMENS.

INTELLECT , *intellectus*. Terme dont se servent les Philosophes pour nommer cette faculté de l'ame , qu'on appelle d'ordinaire l'*entendement*.

INTEMPÉRÉ. Tempérament intempéré , ou inégal , est celui dans lequel une ou plusieurs des premières qualités pour un bon tempérament dominant sur leurs contraires , sans blesser leurs fonctions. *Voyez* TEMPÉRAMENT.

INTER-ARTICULAIRE , adj. *inter-articularis* , *e* : se dit des parties situées entre deux pièces osseuses articulées.

Le cartilage inter-articulaire de la mâchoire inférieure est épais vers la circonférence , fort mince & transparent dans le milieu , où on le trouve quelquefois tout-à-fait percé. Sa face inférieure est simplement concave , proportionnellement à la convexité oblongue du condyle maxillaire. Sa face supérieure est en partie concave & en partie convexe , conformément à la fossette & à l'éminence de l'os temporal.

Le ligament inter-articulaire de la tête du fémur , appelé *interne* ou *renfermé* , est comme un cordon aplati , composé d'un paquet de fibres très-étroitement entrelacées , qui par un bout sont plus épanouies & comme partagées en deux bandes plates , dont chacune est attachée à un des coins de l'échancrure cotyloïde. On pourroit lui donner le nom de *ligament inter-articulaire de la tête du fémur*.

Depuis cette attache il se glisse obliquement en arrière & un peu en haut , entre la glande cotyloïdienne & la convexité cartilagineuse de la tête du fémur , pour s'attacher à la partie supérieure de la petite fossette semi-lunaire , qui est comme le pôle de la convexité. Cette attache est oblique , légèrement arrondie en haut , & presque plate en bas , ou dans quelques Sujets la convexité est comme un peu enfoncée par le trajet du ligament.

Le genou a un cartilage inter-articulaire. Il s'en trouve à la clavicule avec l'omoplate ; le sternum n'en manque pas. Voyez CARTILAGE & LIGAMENT.

INTER-CELLULAIRE , qui se trouve entre les cellules de quelque tissu.

INTER-CLAVICULAIRE , adj. *inter-clavicularis* , *e* : se dit des parties situées entre la clavicule.

Le ligament inter-claviculaire s'attache aux environs de l'angle interne de l'extrémité voisine de l'une & l'autre clavicule.

INTER-COSTAL , LE , adj. *inter-costalis* , *le* : se dit des parties situées entre les côtes.

Les arteres inter-costales sont de petites arteres situées entre les côtes. On les distingue en supérieure & en inférieure.

L'artere inter-costale supérieure vient de la sous-clavière , & quelquefois de l'aorte descendante. Elle n'est d'abord qu'un tronc fort court , mais assez considérable , qui , bientôt après sa naissance se divise en trois branches , dont chacune faisant aussi-tôt une courbure , rampe le long de la gouttière des trois premières vraies côtes , en se distribuant de la même manière que les autres arteres inter-costales. On voit par-là que le tronc commun de l'inter-costale supérieure fournit les trois premières inter-costales.

Les arteres inter-costales inférieures , au nombre de sept à huit , sortent assez près les unes des autres de la partie postérieure du tronc de l'aorte inférieure. Chacune d'elles glisse dans la scissure des côtes , dont elles s'écartent à mesure qu'elles avancent de derrière en devant. Les arteres inter-costales fournissent , chemin faisant , à toutes les parties qui se trouvent dans leur trajet , & se terminent sous le sternum en s'anastomosant ensemble.

Dans l'opération de l'empyeme il faut avoir grand soin d'éviter ces arteres , car si l'on venoit à en ouvrir une , il seroit difficile d'arrêter l'hémorragie.

Un coup d'épée peut également ouvrir un de ces vaisseaux , & alors il se fait un amas plus ou moins grand de sang dans la poitrine.

Les muscles inter-costaux , ainsi nommés , parce qu'ils remplissent les intervalles des côtes , sont au nombre de quarante quatre , vingt-deux de chaque côté , distingués en

internes & en externes , & dont la direction est telle , que chaque muscle inter-costal externe avec l'interne qui lui répond , se croise en forme d'une X , ce qui en augmente considérablement la force.

Les muscles inter-costaux externes , ainsi nommés à raison de leur situation , sont au nombre de onze de chaque côté : ils sont attachés à la levre externe du bord inférieur de la côte supérieure , depuis leur partie postérieure jusqu'à la rencontre de la portion cartilagineuse ; & ensuite se portant obliquement de haut en bas , & de derriere en devant , viennent se terminer à la levre externe du bord supérieur de la côte inférieure voisine , remplissant ainsi exactement le vuide qu'il y a entre les côtes , depuis les portions cartilagineuses qui les unissent au sternum , jusqu'à leur partie postérieure.

Les muscles intercostaux internes , qui sont au même nombre que les précédens , reçoivent leur nom de leur situation , & commencent plus antérieurement , remplissant exactement les vuides que laissent entr'eux les cartilages des côtes , mais aussi se continuent moins loin postérieurement ; en sorte qu'ils regnent depuis le sternum jusqu'aux endroits que l'on nomme *la partie angulaire des côtes*. Ces muscles ont une direction entierement opposée à celle des premiers , en sorte qu'après s'être attachés à la levre interne du bord inférieur de la côte supérieure , ils se portent obliquement de haut en bas , & de devant en arriere , pour se terminer à la levre interne du bord supérieur de la côte inférieure voisine.

Les muscles inter-costaux n'ont d'autre usage dans leur contraction que celui d'élever les côtes , & par conséquent de servir à l'inspiration. La direction double & croisée des deux plans de fibres qui les composent augmente considérablement la force de ces muscles.

Lorsqu'il arrive quelque abcès sur ces muscles le pus percé souvent du dehors au dedans de la poitrine , & souvent le pus , renfermé dans la poitrine , se produit au dehors , soit qu'il détruise lui-même les muscles , soit qu'on y fasse une ouverture avec l'instrument.

Le 6 mars 1761 , on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Anne Bereau , âgée de dix-sept ans , de la Guillo-

tiere

tiere , Fauxbourg de Lyon , pour être traitée d'un gros furoncle qu'elle avoit au dessous de la mammelle gauche , sur la sixieme vraie côte , plus près des vertebres que du sternum. Cette tumeur , grosse comme un poing , avoit pour cause , selon le rapport de la malade , un coup violent qu'elle avoit reçu d'un homme qui la jetta par terre.

On la saigna d'abord & on la purgea. Comme il y avoit un suintement à la tumeur par une petite ouverture , on mit un plumasseau de basilicum pour donner une plus libre issue.

Le 10 mars la gangrene humide se déclara avec vigueur. On employa le styrax & le cataplasme anodin ; le 12 on vint à l'huile de thérébentine en continuant le cataplasme ; le 15 à l'ægyptiac ; le 17 à l'huile de thérébentine & au digestif : mais malgré ces secours , ainsi que les internes , qui ne furent point oubliés , la gangrene , en peu de tems , détruisit toute la tumeur & forma dans la poitrine une ouverture , d'où il sortoit des livres de pus épais & cadavereux. Les vomitifs , les purgations , les potions vulnéraires , l'usage du cresson en salade avec l'huile seule , donné deux fois par jour , tout cela fut inutile , & la malade mourut exténuée le 22 avril 1761.

Lorsqu'elle inspiroit le pus sortoit avec bruit , & l'air entroit ensuite avec sifflement.

Le nerf INTERCOSTAL , dit M. Lieutaud , qu'on pourroit nommer , peut-être avec plus de raison , *nerf vertébral* , à cause de sa situation tout le long des vertebres qui composent l'épine , ne vient ni de la moëlle allongée , ni de la moëlle de l'épine , mais presque de tous les nerfs que ces parties produisent ; on doit le considérer comme un nerf mitoyen , par lequel tous les autres communiquent ensemble : il faut y remarquer , 1°. son tronc , qui est couché tout le long de l'épine , sur la racine des apophyses transverses des vertebres & sur la face interne de l'os sacrum. 2°. Ses racines , qui se jettent dans les nerfs des six dernieres paires de la moëlle allongée , & dans tous ceux de la moëlle de l'épine. 3°. Ses branches , qui se répandent sur plusieurs parties de la face & du col , & sur tous les visceres de la poitrine & du bas-ventre. Il est inutile de disputer sur l'origine du nerf intercostal ; on peut lui en donner autant qu'il a de racines : ainsi nous nous épargnerons la peine d'entrer dans une question

dont la solution ne paroît pas trop intéressante. Quoique, dans notre façon de penser, il nous soit presque indifférent de dire que les nerfs de la cinquieme & sixieme paires reçoivent des filets de l'intercostal, ou qu'ils les donnent, nous ne laisserons cependant pas de parler le langage ordinaire. Qu'il nous soit permis de ne point souscrire aux observations qui tendent à nous faire douter de ce que de très-sçavans Anatomistes ont enseigné, parce que nous en avons fait plusieurs fois de contraires; de sorte que nous regarderons ces filets, qu'on rencontrera dans les sinus caverneux, comme le principe de l'inter-costal, & ce sera par eux que nous commencerons la description de ce nerf.

Quoique le nerf orbitaire, & celui de la sixieme paire, concourent ordinairement à la formation de l'inter-costal, on peut cependant regarder le filet, qui vient de la sixieme paire, comme son principe, parce qu'on observe quelquefois que les filets de la branche orbitaire ne s'y joignent pas. Il est vrai que dans le plus grand nombre de Sujets le nerf inter-costal reçoit, non-seulement des filets de la premiere branche de la cinquieme paire, mais encore de la seconde, ce qui mérite d'être observé. L'intercostal se porte vers le canal osseux de la carotide, par lequel il sort de la cavité du crâne: après avoir fait dans ce canal trois ou quatre lignes de chemin, il jette une branche, qui est quelquefois plus considérable que le tronc. Cette branche, qu'on n'a pas remarqué, & qui détruit l'opinion de quelques modernes sur l'origine de l'inter-costal, perce l'os dans cet endroit, & se jette à sa sortie sur les fibres supérieures du pharynx. L'inter-costal parcourant le canal de la carotide, est engagé dans les membranes qui tapissent cette cavité, ce qui en rend la dissection très-difficile.

L'inter-costal étant sorti du canal de la carotide, forme, à une très-petite distance de la base du crâne, un ganglion très-considérable d'environ deux pouces de longueur, d'une substance rougeâtre, & dont la forme est très-semblable à celle d'un fuseau. On donne à ce ganglion le nom de *cervical supérieur*; il reçoit plusieurs filets qui lui viennent des nerfs des trois dernieres paires de la moëlle allongée, de même que des deux ou trois premieres paires cervicales. L'inter-costal marche ensuite à côté du larynx jusqu'à la

derniere vertebre du col , colé au nerf de la huitieme paire & aux vaisseaux sanguins par un tissu cellulaire qui les embrasse tous. Il reçoit même dans ce trajet quelques filets de la troisieme , quatrieme & cinquieme paires cervicales , sans qu'il paroisse grossir en aucun endroit , ainsi qu'on l'assure. Arrivé au niveau de la derniere vertebre du col , il produit un ganglion fort court , nommé *cervical inférieur* ; ce ganglion reçoit deux nerfs assez considérables , qui lui viennent des deux dernieres paires cervicales.

L'inter-costal entre ensuite dans la poitrine & y forme ; sur la racine de la première côte , un ganglion plus considérable que le précédent , qui reçoit un filet de la première paire dorsale , & qu'on nomme *torachique supérieur*. Il est quelquefois confondu avec le précédent. Le tronc de l'inter-costal descend beaucoup plus gros qu'auparavant , & marche à côté du corps des vertebres sur le principe des côtes , recevant dans son chemin un filet de tous les nerfs dorsaux. On remarque même autant de petits ganglions , qui sont ordinairement assez marqués , quoique peu comparables au premier dorsal. Le même tronc perce ensuite le diaphragme , & monte sur le corps des vertebres lombaires auxquelles il est attaché , de même qu'à la partie antérieure de l'os sacrum , où il se termine , en communiquant avec son semblable. Il continue dans ce trajet à recevoir des filets de tous les nerfs qui sortent du canal des vertebres. Par ce que nous venons de dire , il est aisé de concevoir que l'inter-costal appartient bien moins au cerveau , qu'à la moëlle de l'épine : cela n'empêche cependant pas qu'on ne puisse regarder ce qui est dans la cavité du crâne comme son principe ; puisque c'est dans les sinus caverneux qu'il commence à se former , ressemblant en cela aux rivières , qui ne sont dans leurs sources que de simples ruisseaux , qui grossissent par le concours des eaux qui s'y jettent.

L'inter costal , depuis sa sortie du crâne jusqu'à son entrée dans la poitrine , donne des filets au pharynx , à l'œsophage & à plusieurs autres parties voisines : il jette encore dans ce trajet un ou plusieurs filets , qui , entrant dans la poitrine , se répandent sur les souclavieres , & contribuent à former le plexus cardiaque dont nous ferons bientôt mention. Le ganglion cervical inférieur donne une branche assez considéra-

ble, qui montant sur l'artere souclaviere, va le rendre au ganglion torachique supérieur ; c'est une anse nerveuse qui embrasse l'artere que nous venons de nommer.

L'inter-costal à son entrée dans la poitrine, jette plusieurs filets, qui marchent derriere les arteres souclavieres pour se porter sous la crosse de l'aorte, & sur la division de l'artere pulmonaire, où ils rencontrent leurs semblables, comme aussi les filets qui viennent de la portion cervicale de l'inter-costal. Du concours de tous ces nerfs & de quelques filets de la huitieme paire, il en résulte un entrelassement qui embrasse les glandes qu'on rencontre sur la division de l'artere pulmonaire, & qui se glisse entre le tronc de ce vaisseau & celui de l'aorte. Ce plexus, qu'on nomme *cardiaque*, produit plusieurs rameaux qui se partagent entre les deux arteres coronaires, sur lesquelles ils forment un espece d'entrelassement fort lâche qui les embrasse, & les accompagne pour aller se perdre avec ces vaisseaux dans la substance du cœur & de ses oreillettes. Il ne faut point penser que tous les filets dont nous avons parlé soient employés à la formation du plexus cardiaque ; les vaisseaux & les parties voisines en reçoivent, & il en est plusieurs, qui se jettant sur les branches, vont grossir le plexus pulmonaire, qui appartient principalement à la huitieme paire.

L'inter-costal, depuis le ganglion thorachique supérieur jusqu'au diaphragme, donne ordinairement dix ou onze filets aux nerfs dorsaux. Ces filets sont plus longs que ceux dont nous avons déjà parlé, & leur sont inférieurs ; c'est-à-dire, que chaque nerf dorsal, à l'exception du dernier, communique avec l'inter-costal par deux filets, dont le supérieur paroît aller vers l'inter-costal, & l'inférieur vers le nerf dorsal. Il n'y a aucun inconvénient de le penser ainsi, quoi qu'on ne puisse point assurer que cela soit. L'inter-costal, au-dessous de la quatrième côte donne, à des intervalles inégaux, quatre ou cinq branches, qui montent obliquement sur les corps des vertebres, & forment, par leur concours, un nerf très-considérable qui perce le diaphragme à quelque distance du tronc de l'inter-costal. Etant parvenu dans la cavité du bas-ventre, il forme un ganglion très-considérable, qu'on a nommé *sémilunaire*, quoiqu'il soit très-rare qu'il ait cette forme ; car celle qu'on lui remarque

varie si fort ; qu'il est inutile de la déterminer. On peut dire la même chose de sa grosseur , qui varie beaucoup ; elle égale quelquefois celle d'une petite noisette. Le gauche est ordinairement plus gros que celui de l'autre côté. Ce premier est placé sur l'aorte au dessous de la coélique , l'autre étant situé derrière la veine-cave : ils communiquent ensemble par un grand nombre de filets. Leur nombre varie encore. Les deux se trouvent quelquefois réunis en un seul ; on en rencontre souvent trois , quatre , & plus , qui forment ordinairement une traînée en forme de segmens , qui embrasse la coélique. Tous les filets , que le tronc de l'intercostal produit dans la poitrine , pour la formation des ganglions sémilunaires , n'aboutissent point au cordon que nous venons de décrire : il en est qui percent le diaphragme séparément , & qui se terminent à la partie latérale externe de ces masses.

Ces ganglions qui sont encore grossis par les nerfs qui leur viennent des lombaires & de la paire vague , jettent un grand nombre de filets qui embrassent la coélique , & forment , par leur entrelassement au tour de cette artère , une gaine nerveuse , serrée & très - solide qui la cache. Cette gaine nerveuse se décompose & dégénère en nerfs très-considérables , qui accompagnent les branches de la coélique. Les filets qui suivent l'artère stomachique grossissent le plexus du même nom. Ceux qui marchent avec l'artère hépatique forment un entrelassement très-remarquable qui embrasse , non-seulement cette artère , mais encore la veine-porte & les vaisseaux biliaires ; c'est ce qu'on nomme *plexus hépatique*. Il reçoit encore plusieurs filets qui viennent du ganglion sémilunaire droit , du plexus stomachique & des nerfs voisins , & accompagne , dans la substance du foye , tous les vaisseaux que nous venons de nommer. Il jette encore plusieurs filets sur la vésicule du fiel , sur le duodenum , sur l'épiploon ; & en un mot , sur toutes les parties que cette branche droite de la coélique arrose. Le plexus splénique est produit de la même manière que le précédent : il embrasse l'artère du même nom , & se jette sur toutes les parties qui reçoivent des branches de ce vaisseau.

Les ganglions , la gaine nerveuse , & le plexus dont nous venons de parler , jettent inférieurement un grand nombre

de nerfs , qui forment des entrelassemens fort irréguliers ; qui marchent sur l'aorte , ou à côté de ce vaisseau , & qui sont grossis par des branches qui viennent des lombaires. On y remarque plusieurs ganglions , dont la forme , la grosseur , le nombre & la situation varient infiniment. De tous ces nerfs , & de quelques filets qui viennent du tronc de l'intercostal , il en résulte une gaine , aussi solide que la précédente , qui embrasse l'artere mésentérique supérieure , & qu'on nomme *plexus mésentérique supérieur*. Il donne un nombre très-considérable de branches qui suivent la distribution de ce vaisseau. Les mêmes nerfs produisent , de chaque côté , un entrelassement sur les vaisseaux des reins , qu'on nomme *plexus rénal*. Il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi considérable que les précédens ; il s'en détache quelques filets qui accompagnent les artères spermatiques. On rencontre encore autour du tronc de l'artere mésentérique inférieure un entrelassement nerveux en maniere de gaine , qui n'est cependant point comparable à celles de la coeliaque & de la mésentérique supérieure. Celle dont nous parlons , qu'on nomme *plexus mésentérique inférieur* , jette plusieurs filets qui accompagnent les divisions de la mésentérique inférieure : elle est produite par les mêmes nerfs qui se prolongent ensuite jusqu'au bassin , y forment , au dessous de la division de l'aorte , un entrelassement qui n'est pas bien considérable , & qu'on nomme *plexus hypogastrique*. Il se répand sur le rectum , la vessie & les parties voisines. Ce dernier reçoit des filets des nerfs sacrés , & de l'extrémité des troncs de l'inter costal.

Tous les nerfs dont nous venons de parler marchent confusément dans le corps cellulaire qui environne les vaisseaux sanguins ; ils tiennent très-fortement à la colonne osseuse par le grand nombre de filets qu'ils reçoivent des nerfs lombaires , des sacrés & du tronc de l'inter-costal. Leur distribution , leur nombre , leur grosseur , varient si fort , que ceux qu'on observe d'un côté , sont toujours très-différens de ceux qui marchent de l'autre ; de sorte que ce seroit perdre son tems que d'en donner une description exacte.

La portion du tronc de l'inter-costal , qui est renfermée dans la poitrine , donne , outre les branches dont nous avons fait mention , plusieurs filets à l'œsophage , à la pleure , au médiastin , au péricarde & au diaphragme. L'in-

ter-costal perce ensuite cette cloison charnue , pour passer dans la cavité du bas-ventre , où il se termine , ainsi que nous l'avons dit. Il jette dans ce trajet des filets à tous les nerfs lombaires & sacrés , dont il reçoit des rameaux. Il produit encore un très-grand nombre de branches qui se répandent aux environs , & dont les plus considérables grossissent les ganglions , les gâines & les plexus dont nous avons parlé. Par ce que nous venons de dire , il paroît assez que le nom d'*inter-costal* qu'on a donné à ce nerf , ne sçauroit lui convenir , & qu'on pourroit l'appeller plus raisonnablement *nerf vertébral*.

Les veines INTERCOSTALES sont distinguées en supérieures & en inférieures. Les premières rapportent le sang à la foulavière , & les secondes le portent dans la veine azygos. Ces veines communiquent avec les thorachiques & la mammaire interne par plusieurs anastomoses , & elles communiquent plus ou moins ensemble vers l'extrémité postérieure des côtes.

INTER-EPINEUX , EUSE , adject. *inter-spinosus* , *a* , *um* : situé entre les apophyses épineuses des vertèbres.

Les ligamens inter-épineux se trouvent entre les extrémités ou pointes des apophyses épineuses. Ce sont de petits cordons ligamenteux qui vont d'une épine à l'autre. Ils sont doubles , quoiqu'ils ne paroissent que simples aux vertèbres du dos & des lombes. Ils sont attachés séparément aux épines fourchues des vertèbres du cou.

Entre toutes les apophyses épineuses , depuis leurs extrémités ou pointes jusque vers le milieu de leurs bases , il y a une membrane ligamenteuse qui va d'une épiphyse à l'autre , & en distingue également le côté droit d'avec le côté gauche. Il y en a une pareille entre les apophyses transverses. Ce sont des ligamens inter-musculaires ou cloisons ligamenteuses , qui séparent les muscles d'un côté avec ceux d'un autre : on en peut appeller les premiers *inter-épineux* , & les autres *inter-transversaires*.

Les muscles inter-épineux sont décrits au mot *Vertébral* , *Muscles vertébraux*.

INTER-LOBULAIRE. On donne ce nom à un tissu du poulmon , qui se trouve entre les lobules de ce viscere. *Voyez* **POUMON**.

INTER-MUSCULAIRE. Il y a sur le corps de l'os du bras deux ligamens particuliers que M. Winslow appelle *ligamens inter-musculaires*, ou *ligamens latéraux de l'humérus*. Ce sont des ligamens longs, plats, minces & très-forts, sans beaucoup de largeur, attachés par un bord, & comme de champ, le long du corps de l'os, depuis environ le tiers supérieur de ce corps jusqu'à l'un & l'autre condyle. Ils sont médiocrement bandés, fort étroits en haut & plus larges vers les condyles.

INTERNE, adject. *internus*, *a*, *um* : qui est au-dedans, qui est relatif au dedans ou au plan que l'on imagine diviser le corps en deux parties égales & symétriques.

Le ligament interne du carpe, le ligament interne du troisieme os du métatarse avec le troisieme cunéiforme, la membrane interne du ligament capsulaire du genou, l'interne du marteau, &c.

INTER-OSSEUX, **EUSE**, adject. *inter-osseus*, *a*, *um* : situé entre les os.

Les arteres inter-osseuses de l'avant-bras sont des branches de la cubitale, qui se portent entre deux os, le radius & le cubitus, d'où elles tirent leur nom.

Le ligament inter-osseux de l'avant-bras est à-peu-près comme celui de la jambe ; il est attaché d'une part le long de l'angle tranchant de l'os du coude, & de l'autre part le long de l'angle tranchant du radius. Il est principalement composé de deux plans de fibres très-fortes qui se croisent obliquement, & forment d'espace en espace des trous par où passent les vaisseaux sanguins. Ce ligament sert à lier fortement ensemble les deux os, & ces plans ou faces servent d'attache à plusieurs muscles. Il est fort tendu dans la supination de la main, & paroît un peu plié selon sa longueur dans la pronation.

Le ligament inter-osseux des deux os de la jambe, ainsi nommé parce qu'il est tendu entre ces deux os, & en occupe tout l'intervalle, est attaché le long de l'angle postérieur externe du tibia & de l'angle voisin du péroné.

Il est principalement composé de deux plans de fibres ligamenteuses fort obliques, qui se croisent & qui paroissent se multiplier d'espace en espace. Il est percé en haut & en bas pour l'ordinaire, & quelquefois en plusieurs en-

Droits par des ouvertures particulieres qui donnent passage aux vaisseaux sanguins & aux nerfs. J'ai vu à l'Hôtel des Invalides de Paris, où je disléquois le 15 décembre 1763, le ligament inter-osseux de la jambe droite bien ossifié & très-épais vers la partie supérieure, de la longueur de deux pouces.

Les muscles inter-osseux se nomment ainsi, parce qu'ils occupent les trois intervalles qui sont entre les quatre os du métacarpe. L'on en compte ordinairement six pour les doigts, sçavoir, trois internes & trois externes. Les internes sont ceux qui occupent les espaces qui se trouvent du côté de la paume de la main, & les externes sont situés du côté du dos de la main. Des trois inter-osseux internes, le premier ou le plus antérieur a ses attaches fixes intérieurement à la partie supérieure de l'os du métacarpe qui soutient le doigt du milieu, & le long de la partie postérieure de celui qui soutient le doigt indice, & se termine par un tendon court & assez fort à la partie postérieure & supérieure de la première phalange de ce doigt. Il est abducteur du doigt indice.

Le second des inter-osseux internes a ses attaches fixes antérieurement à la partie supérieure de l'os du métacarpe qui soutient le doigt du milieu, & le long de la partie antérieure de celui qui soutient le doigt annulaire, & se termine aussi par un tendon court à la partie supérieure & antérieure de la première phalange de ce doigt. Il est adducteur du doigt annulaire.

Le troisième des inter-osseux internes a ses attaches fixes antérieurement à la partie supérieure de l'os du métacarpe qui soutient le doigt annulaire, & le long de celui qui soutient le petit doigt, & se termine aussi par un tendon à la partie supérieure & antérieure de la première phalange de ce doigt. Il est adducteur du doigt auriculaire.

A l'égard des inter-osseux externes, le premier ou le plus antérieur a ses attaches fixes extérieurement à la partie supérieure de l'os du métacarpe qui soutient le doigt indice, & le long de celui qui soutient le doigt du milieu, & se termine à la partie supérieure & antérieure de la première phalange de ce doigt.

Le second a ses attaches fixes extérieurement à la partie

supérieure de l'os du métacarpe qui soutient le doigt annulaire , & le long de celui qui soutient le doigt du milieu , & se termine à la partie postérieure & supérieure de la première phalange de ce doigt. Ces deux muscles font alternativement l'adduction & l'abduction du doigt du milieu.

Le troisième a ses attaches fixes extérieurement à la partie supérieure de l'os du métacarpe qui soutient le petit doigt , & le long de celui qui soutient le doigt annulaire , & se termine à la partie postérieure & supérieure de la première phalange de ce doigt. Ce muscle fait l'abduction du doigt annulaire.

Il faut remarquer que tous les muscles inter-osseux , tant internes qu'externes des doigts , outre les tendons par lesquels ils se terminent aux premières phalanges , fournissent aussi des expansions aponévrotiques qui couvrent une portion de ces phalanges , en se confondant avec l'extenseur commun des doigts.

Les muscles inter-osseux du pied ne sont pour l'ordinaire qu'au nombre de sept , savoir , quatre supérieurs & trois inférieurs. La division de ces muscles en internes & en externes n'a pas lieu ici , comme à la main.

Le premier des inter-osseux supérieurs a ses attaches fixes supérieurement le long de la face interne de l'os du métatarse qui soutient le second orteil , & il se termine par un tendon grele au côté intérieur de la première phalange de cet orteil , pour dans son action l'approcher du pouce.

Les trois autres sont attachés par plusieurs fibres charnues supérieurement aux faces internes des trois derniers os du métatarse , & par quelques-unes aux faces externes du second , du troisième & du quatrième , & ils se terminent aussi par des tendons greles au côté extérieur de la première phalange du second , du troisième & du quatrième orteil , pour les éloigner du pouce.

Le premier des inter-osseux inférieurs a ses attaches fixes le long de la partie interne & inférieure du troisième os du métatarse , & il se termine au côté intérieur de la première phalange du troisième orteil , pour le porter du côté du pouce.

Le second répond au quatrième os du métatarse. Il a ses attaches fixes le long de la partie interne & inférieure de

et os, & aux ligamens voisins, & il se termine au côté intérieur de la première phalange du quatrième orteil, pour le porter de même du côté du pouce.

Le troisième a ses attaches fixes le long de la partie interne & inférieure du cinquième os du métatarse, & il se termine au côté intérieur de la première phalange du dernier orteil, pour le porter aussi du côté du pouce. Ce dernier des inter-osseux a la plupart de ses fibres confondues avec celles du muscle du petit doigt, nommé *hypothénar*,

Il s'ensuit de ce qu'on vient de dire, que des quatre inter-osseux supérieurs, le premier est adducteur du second orteil, & que le second, le troisième & le quatrième sont les abducteurs du second, du troisième & du quatrième orteil, & que des trois inter-osseux inférieurs, le premier est adducteur du troisième orteil, le second l'est du quatrième, & le troisième l'est du petit doigt.

Le demi-inter-osseux de l'indice est l'adducteur de ce doigt. Voyez ADDUCTEUR.

INTER-SCAPULAIRE, *inter - scapularia*, les cavités d'entre les épaules & les vertèbres.

INTER-SCAPULE, *inter - scapulum*, l'épine de l'omoplate.

INTER-SECTIONS tendineuses du muscle droit de l'abdomen. Voyez DROIT & ENERVATIONS du muscle droit de l'abdomen.

INTER-SEPTUM, la luette & la cloison des narines.

INTERSTICE, *intersticium*, espace, intervalle qui se trouve entre quelques parties. Les interstices de la membrane inter-osseuse de l'avant-bras, l'interstice de la membrane inter-osseuse des os de la jambe, l'interstice ou l'espace qui se trouve entre la lèvre interne & l'externe de la crête de l'os ilium.

INTER-TRANSVERSAIRE, adject. *inter-transversarius*, *a, um* : situé entre les apophyses transverses des vertèbres.

Les ligamens inter-transversaires de l'épine sont expliqués au mot Inter-épineux.

Les muscles inter-transversaires sont décrits au mot Vertébral, Muscles vertébraux.

INTER-VERTEBRAL, LE, adject, *intervertebralis*, le : situé entre les vertèbres.

Les cartilages inter-vertébraux. *Voyez* CARTILAGE.

Les ligamens inter-vertébraux sont placés entre les vertèbres.

Les muscles inter-vertébraux partent d'une vertebre latéralement, & s'infèrent en s'avancant obliquement dans la partie postérieure d'une autre vertebre située immédiatement au-dessus de celle d'où ils partent. *Voyez* VERTEBRAUX (muscles). Leur usage est de serrer les vertebres les unes contre les autres, & de les tirer un peu de l'un & de l'autre côté.

Les nerfs inter-vertébraux sont les cervicaux, les dorsaux, les lombaires. *Voyez* ces mots.

INTESTIN, *intestinum*, *enteron*, *εντερον*, de *εντός*, dedans, interne. Les intestins ou les boyaux, au nombre de six, constituent un canal qui forme dans le bas-ventre une infinité de contours, & tient à une grande & large production du péritoine, qu'on nomme *mésentere*. Sa longueur égale environ sept fois la hauteur du Sujet; il s'étend depuis l'orifice inférieur de l'estomac qui est son principe, jusqu'à l'anus où il se termine, & remplit environ les deux tiers de la cavité du bas-ventre. La structure du canal intestinal n'est point différente de celle du ventricule; le nombre, la situation & le rapport de ses tuniques sont les mêmes. La première, ou l'externe, est une continuation du péritoine; la seconde est musculeuse, composée de deux plans de fibres, dont les unes suivent la direction du canal, & les autres l'embrassent en maniere de cerceaux. La vasculaire vient après, & ensuite la veloutée; ces deux dernières, de même que dans l'estomac, paroissent avoir plus d'étendue, & forment par conséquent plusieurs rides en maniere de segment, qui ont en-dedans une saillie très-remarquable. Il a plu aux Anatomistes de les nommer *valvules conniventes*. On ne trouve dans toute l'étendue du canal intestinal qu'une marque certaine qui sert de terme à sa division. C'est une espece de cul-de-sac ou poche, qui porte une production vermiforme. Il y a aussi dans le même endroit une valvule circulaire, très-remarquable, dont le bord flottant est tourné du côté de l'anus. On démontre dans la portion du canal qui s'étend depuis le pilore jusqu'à cette valvule, les trois boyaux greles, qu'on nomme *duodenum*, *jejunum* &

ileum. Cette même valvule est le principe des trois gros boyaux qui se terminent à l'anús, & qu'on appelle *cæcum*, *colon* & *rectum*. Les trois premiers ont moins de capacité, mais beaucoup plus d'étendue que les gros.

Le duodenum, que sa longueur d'environ douze travers de doigts a fait nommer ainsi, & qui commence au pilore, est placé tout entier dans la partie gauche du bas-ventre. Vers sa fin il forme un contour qui embrasse la grosse extrémité du pancréas, & qui le porte à la droite, où il change de nom pour prendre celui de *jejunum*. Le duodenum est engagé dans des productions du péritoine, qui sont fort courtes, & ne lui permettent pas par conséquent de changer de place. Cet intestin paroît cependant être hors de ce sac, & il n'est pas difficile de démontrer que le corps de cette membrane passe par-dessus. Il faut remarquer dans sa courbure, que nous avons dit être à son extrémité, l'orifice de deux tuyaux, dont l'un verse la bile, & l'autre un suc analogue à la salive, qui a été séparé dans le pancréas dont il porte le nom : une seule ouverture oblongue les reçoit ordinairement tous les deux. Ces canaux percent obliquement de haut en bas les tuniques du boyau. Leur embouchure commune est garnie d'un repli de la tunique interne, qui fait fonction de valvule à leur égard.

Le jejunum a son principe à l'extrémité de la courbure du duodenum : il forme dans la partie supérieure de l'abdomen plusieurs contours & circonvolutions qui sont placées au-dessus du nombril, & c'est à cette seule marque, quoique vague, qu'on peut reconnoître ce boyau, qui diffère peu de l'ileum. Le jejunum est, dit-on, moins rempli que les autres boyaux, & c'est de-là qu'il tire son nom : mais cette connoissance ne suffit pas pour déterminer son étendue, parce qu'une grande partie de l'ileum n'a pas plus de volume que lui. M. Winslow veut que l'on divise toute la longueur de ces deux intestins en cinq portions, dont deux appartiendront au jejunum, & trois à l'ileum : mais peut-être qu'on ne feroit point mal de s'en tenir aux marques tirées de leur situation. Il est vrai qu'elles déterminent vaguement leur étendue ; mais peu importe de leur en donner plus ou moins.

L'ileum, ainsi nommé à cause de sa situation sur les os

des îles, est beaucoup plus long que le précédent. Il forme par ses contours un paquet qui remplit presque toute cette partie inférieure du bas-ventre, que le grand bassin termine. Il monte au-dessus du niveau du nombril, en embrassant par le côté le jejunum, dont le principal volume occupe la cavité gauche. L'extrémité de l'ileum se rencontre sous le rein droit : les marques auxquelles on la reconnoît, & dont on va parler, ne sont point douteuses. Ces deux boyaux pris ensemble ont plus de vingt-cinq pieds de long dans les Sujets médiocres ; ils forcent souvent les digues qui doivent les contenir, & font des hernies qu'on nomme *ventrales*, *inguinales*, *exomphales*, &c. selon le lieu qu'elles occupent.

Le cœcum, premier des gros boyaux, est très remarquable par sa situation, sa forme & son appendice vermiciforme : il est placé devant le rein droit. C'est une espece de poche ou de cul-de-sac qui peut recevoir une petite pomme. Son ouverture tournée en haut se trouve dans le principe du colon : sa cavité ne se termine point au fond de cette poche ; mais elle se prolonge dans une espece de queue entortillée qui, à cause de sa longueur & de son diametre, est appelée avec raison *production vermiciforme*. Lorsqu'on a vu démontrer les deux derniers boyaux sous le nom de *greles*, on est étrangement surpris qu'une petite poche qui paroît appartenir essentiellement au colon, soit considérée comme le premier des gros boyaux. Cependant on n'ose pas s'écarter en ceci de l'usage, parce qu'il est trop important dans la pratique de n'avoir qu'un même langage.

Le colon est le second des gros boyaux. Il est le plus considérable & par sa capacité & par sa longueur qui est d'environ cinq pieds. Il parcourt toute l'étendue du bas-ventre, en roulant autour du jejunum & de l'ileum. Le colon commence où finit l'ileum, c'est-à-dire, au côté droit, un peu au dessus de l'os des îles, d'où il monte vers le foye qui lui donne des attaches, de même que le rein droit, sur lequel il marche. Il se porte ensuite transversalement du côté de la rate, en passant sous la grande courbure du ventricule, & reçoit des attaches de ces viscères : après quoi il descend jusques sur l'os des îles de ce côté, & forme ensuite un contour fort remarquable, qui le porte vers les dernières

vertèbres des lombes, où il change de nom, après avoir pris par une autre courbure la direction perpendiculaire. Le colon est plissé dans toute sa longueur par trois bandes ligamenteuses qui sont triangulairement opposées : elles semblent naître de la production vermiciforme où elles sont réunies, & commencent à s'écarter sur le cœcum. Il n'en paroît que deux sans préparation, la troisième se remontant tout le long de la ligne où le colon reçoit ses attaches. Ce boyau est considérablement raccourci par ces ligamens, dans l'entre-deux desquels on trouve plusieurs poches qu'on connoît sous le nom de *cellules du colon*, où se moulent les matieres fécales par leur séjour. Il faut remarquer à l'entrée du colon un repli circulaire qui semble appartenir aux tuniques internes de l'extrémité de l'ileum qui s'abouche avec cet intestin, & non avec le cœcum, comme l'énumération qu'on a donnée semble l'insinuer. Ce repli circulaire, dont le bord libre est tourné du côté du colon, fait fonction de valvule à l'égard de ce canal, & empêche que les matieres qui y sont reçues ne remontent dans l'ileum. Il faut observer tout le long du colon, de même que du rectum dont on va parler, un grand nombre d'appendices graisseuses, formées par la tunique externe des boyaux, dont la structure paroît être semblable à celle de l'épiploon, & qui ont peut-être le même usage.

Le rectum, qui est le dernier des boyaux, commence où finit le colon, & se porte en droite ligne à l'anus, où il se termine. Il faut remarquer que tenant à la dernière vertèbre des lombes, à la face interne de l'os sacrum & à celle du coccyx, il s'accommode à leurs courbures. Les tuniques du rectum sont plus épaisses que celles des autres intestins ; les trois bandes ligamenteuses du colon ont ici plus d'étendue, & se réunissent pour donner au boyau une enveloppe très-solide. Le rectum & le colon sont capables d'une grande dilatation : il est difficile de déterminer leur calibre, à cause du plus ou du moins de matiere qu'ils contiennent. L'extrémité inférieure du rectum, qu'on appelle *anus*, est formée & soutenue par cinq muscles très-considérables, qui sont le sphincter, les deux transverses & les deux releveurs. Ces muscles seront décrits à leur article.

Le 30 juin 1761, la nommée Marguerite Pocachard,

âgée de soixante-six ans , de Lyon , veuve de Jean Luffet , Cordonnier , demeurant rue Saint George , maison Brosnard , vint se faire recevoir à l'Hôtel-Dieu de Lyon , pour des intestins qui sortoient. Quand elle fut couchée , & qu'elle voulut aller à la chaise , tous ses boyaux sortirent , & on eut à peine le tems d'appeller le Chirurgien pour les réduire. Cela fut d'abord fait , parce qu'il n'y avoit point de périné , & tout entroit comme dans une porte cochere. On voyoit le mouvement des intestins comme dans l'état naturel ; on crut , après un examen fidele , qu'il y avoit cinq aunes d'intestins dehors. Ils ressortirent sur les dix heures du soir , & la malade mourut. MM. Puy, Orcel, Poulin, l'allerent ouvrir à la Magdelaine , & ils ont dit que le rectum étoit percé , & que l'anus avec le vagin ne faisoient qu'une ouverture. La malade ne vécut à l'Hôtel-Dieu que depuis six heures & demie du soir jusqu'à dix heures.

Voyons la formation des intestins dans le poulet & consultons M. Haller.

J'ai vu , dit-il , le rectum avant le reste des intestins. C'étoit à la fin du cinquieme jour , (d'incubation) encore ne le vis-je pas bien distinctement. Il paroît dans ces commencemens sous la figure d'un trident , parce qu'on découvre dès-lors les deux cæcums qui s'unissent au commencement du rectum. Cet intestin se dilate de plus en plus vers le tems que le poulet doit sortir de l'œuf : il forme alors un réservoir fort ample , qu'on appelle *cloaque* , & il est marqué d'une couronne de vaisseaux rouges qui parcourent sa longueur.

Les premiers contours des intestins greles que j'ai vus ont paru à la fin du septieme jour.

La nature irritable des intestins du poulet ne leur vient que fort tard : il n'en parut aucune marque le onzieme jour , le douzieme , le quinzieme , le seizieme , le dix-septieme , & au commencement & à la fin du dix-neuvieme. Dans d'autres Sujets je vis ces intestins sensibles aux irritations depuis le seizieme jour. Ils le furent constamment depuis le vingtieme. Ils se contractent lentement dans l'endroit pincé ; l'œil a peine à saisir la marche de leurs fibres , mais elle ne laisse pas de se faire ; & une contraction dans l'endroit irrité en est l'effet. Une seconde contraction dans le voisinage , avec un gonflement entre deux , paroît souvent en même

tems. J'ai coupé les intestins en travers : ils se sont renversés ; les levres de la blessure se sont recoquillées , & la tunique veloutée s'est portée en dehors , comme dans les quadrupedes. Pour le mouvement péristaltique , sans vouloir l'ôter aux oiseaux , je dois avouer que je ne l'ai jamais bien vu.

Les intestins ne contiennent que des glaires au commencement , & même pendant la plus grande partie de la couvée. La bile commence à s'y mêler le dixieme jour , & des grumeaux d'un très-beau verd y paroissent peu de tems avant que le poulet quitte l'œuf. Le jaune ne s'y fait voir que le vingtieme jour. Il y en a eu alors dans l'estomac même ; & la matiere blanche , semblable à de la chaux , ne naît qu'après que le poulet est éclos.

Le conduit du jaune est plus étroit que l'intestin. On enfle la cavité de cette liqueur en soufflant les intestins. Il n'est pas douteux que les membranes de l'intestin ne se continuent par ce conduit avec les deux membranes du jaune.

INTESTINAL , LE : qui a rapport aux intestins.

On nomme *intestinale* ou *duodénale* une petite artere qui du commencement de la gastrique ou du tronc même de l'hépatique , vient se rendre à l'intestin duodenum , s'y distribue , & communique par anastomose avec les rameaux voisins de l'artere mésentérique supérieure.

La limphe ou l'humeur intestinale ressemble à la salive , & est filtrée par des grains glanduleux dont est parsemée la troisième tunique des intestins. Elle augmente la fluidité du chyle. Voyez DIGESTION.

On a donné le nom d'*intestinale* ou *duodénale* à une veine que l'hémorrhoidale interne fournit au duodenum , & cette veine est différente de la duodénale qui vient du tronc même de la veine-porte.

INVOLONTAIRE , adject. *involuntarius* , *a* , *um* : où la volonté n'a point de part.

Les mouvemens involontaires sont ceux qui se font sans notre consentement ; ils sont par conséquent purement mécaniques , c'est-à-dire , dépendans de la seule disposition de la machine , & communs à toutes les parties destinées aux fonctions vitales & naturelles. Tels sont les mouvemens du cœur , des arteres , des intestins , de l'estomac , &c.

JOIE, *latitia*, *gaudium*. Comme la joie & la tristesse jouent un grand rôle & produisent de grands effets dans toute notre machine, nous croyons pouvoir flatter le Lecteur, en lui offrant ce qu'en a dit M. le Camus dans sa Médecine de l'esprit. Tout cet article lui appartient.

A peine le desir est-il satisfait, qu'immédiatement suivent deux autres passions, la joie & la tristesse. La joie, lorsque contens du bien présent ou d'un bien futur regardé comme assuré, nous pouvons ou nous devons en jouir sans obstacle & sans crainte de le perdre. La tristesse, lorsque trompés dans notre attente, nous perdons un bien dont nous aurions pu jouir plus long-tems, ou lorsque nous sommes tourmentés d'un mal actuellement présent. Voyons le mécanisme de ces deux passions.

Descartes pense que c'est la bonne disposition du corps, qui a été le premier sujet de joie que l'ame a senti. Dans cet état les esprits ont coulé avec facilité, le cœur s'est dilaté avec une juste force, le sang a coulé avec liberté, & le corps a senti une douce chaleur; mais cette bonne disposition ayant pu être viciée, le fluide animal a été altéré dans sa quantité, sa qualité ou son mouvement; les fibres du cerveau n'ont plus conservé cette exacte structure, cette liberté à se mouvoir, cette justesse dans leur ordre; le cœur ne se contracte plus avec facilité, la circulation se ralentit ou devient irrégulière, le froid s'empare de tout le corps; en un mot nous sommes en proie à la tristesse.

Si quelqu'un doutoit que ces deux passions n'eussent leur principe dans les ressorts de notre machine, ou dans l'action de nos fluides, ne pourroit-on pas lui demander pourquoi, sans en avoir aucun sujet, il se leve certains jours ou plus gai ou plus triste qu'à l'ordinaire? Il y a une chose qui nous paroît certaine, c'est que par l'idée que nous avons de l'ame, elle n'est point susceptible de vicissitudes comme le corps, & qu'elle est inaltérable dans son essence. Ce n'est donc qu'à une certaine disposition du corps qui doit modifier l'ame d'une manière quelconque, que l'on doit rapporter ce changement. D'ailleurs cette douce chaleur que l'on sent dans la joie, non-seulement dans la poitrine, mais aussi dans tout le corps, cet appétit diminué, ce pouls augmenté, cette agilité, cette vivacité, cette flexibilité dans le

mouvement , ce visage riant sont des preuves plus que suffisantes de ce mécanisme. Dans la tristesse au contraire on éprouve une espèce de langueur dans toutes les fonctions ; le pouls s'affoiblit , la respiration est gênée ; le cœur n'est plus libre dans ses mouvemens ; il sembleroit qu'il seroit embarrassé dans des liens ; les yeux sont mouillés de larmes , & le front porte des marques manifestes d'un mécanisme qui s'oppose au bien-être de toute la machine.

Au reste l'empire de ces deux passions sur nos corps est si bien établi , qu'elles peuvent nous faire tomber en syncope , & même mourir subitement. Aulugelle parlant d'un certain Diagoras de l'Isle de Rhode , lequel ayant trois fils excellens dans leurs professions , l'un dans les armes , l'autre à la lutte ; le troisieme enfin à la course , nous rapporte que ces trois fils ayant été aux jeux olympiques , & ayant remporté les prix , causerent tant de joie à leur pere , que ce bon vieillard expira au milieu de la grande place de la ville , parmi les acclamations du peuple qui , en lui jettant des fleurs , le félicitoit du mérite de ses enfans. La même chose est arrivée à Chilon le Lacédémonien. L'histoire romaine fait aussi mention d'une vieille femme qui mourut de joie , en voyant revenir son fils qu'elle avoit cru tué à la bataille de Canne.

S'il falloit rapporter à présent tous les exemples éclatans des personnes suffoquées par la tristesse , nous serions obligés de faire ici des annales : rien n'étant plus fréquent que de voir des personnes auxquelles le chagrin est le véritable poignard qui leur porte la mort dans le sein. Qu'il nous suffise d'en appeler à l'expérience de chacun ; car personne n'est à l'abri des traits de cette redoutable passion qui dessèche nos os mêmes.

La joie & la tristesse tendent à nous rendre plus spirituels ou plus attentifs , plus agréables ou plus pathétiques. Elles ont encore quelque chose de contagieux qui se communique rapidement , & sans qu'on s'en apperçoive , à tous les objets qui nous environnent. L'homme gai & l'homme triste montent les compagnies à leur ton ; & de même qu'ils changent l'air du visage de ceux qui les écoutent , ils leur inspirent aussi un langage approprié à leurs passions. Le premier , tel qu'un zéphire qui répand la sérénité dans les airs , dissipe les nuages qui voilent l'imagination de ceux qui

l'approchent , anime les charmes de la conversation , sème par-tout l'enjouement , & rappelle les ris & les jeux qui sembloient être exilés. Le second au contraire , tel qu'un amas de vapeurs condensées , qui obscurcit l'air & qui menace de la pluie , rend toutes les humeurs mornes & taciturnes ; tous les esprits deviennent sombres en sa présence ; & par une compassion qui est naturelle pour tout ce qui afflige autrui , on gémit , ou on est prêt à répandre des larmes , si les circonstances l'exigent.

Malgré cette ressemblance dans les effets généraux , ces deux passions ont des effets & des ressorts qui leur sont particuliers , & ne se trouvent pas réunis en même tems par un monstrueux accord dans le même Sujet. Elles ont chacune leur utilité dans diverses circonstances , elles ont chacune un langage qui est propre à un genre d'écrire déterminé ; enfin elles doivent produire dans le cœur des hommes des émotions auxquelles ils ne résistent que très-difficilement : c'est ce qui paroîtra plus évidemment par l'examen particulier qu'on en va faire.

De la joie.

On ne parle pas ici de la joie immodérée qui , aussi vive qu'un éclair , n'en a souvent que la durée. Tous les sentimens violens ne durent pas long-tems ; l'ame n'y suffiroit pas , & le corps agité par des mouvemens si rapides , seroit bientôt détruit. Il faut donc fuir cet extrême qui touche de bien près à la folie. Les plaisirs se font bien mieux sentir lorsqu'ils ne sont pas si vifs , & qu'ils peuvent augmenter de prix par la réflexion. La joie modérée laisse à l'esprit la liberté de goûter son bonheur dans toute son étendue ; elle est toujours l'effet d'un certain contentement intérieur , & jamais elle ne peut être pure , si la conscience est agitée de remords. Opposée à ces humeurs que fabrique Saturne de concert avec l'Ennui & le Dégout , elle excite les ris sans devenir ridicule , & raffine sur les plaisirs sans les corrompre. Compagne fidelle de la bienséance , elle cherche avec autant d'avidité la satisfaction d'autrui que la sienne propre ; elle abandonne pour quelque tems les maximes sérieuses de la politique , de la morale & de la philosophie ,

pour les goûter ensuite avec de nouveaux charmes ; elle égaye les conversations par des saillies heureuses , des réparties agréables , un bon mot , une histoire plaisante , quelquefois par des riens qui deviennent d'un grand prix ; puisqu'ils servent à notre amusement.

C'est cette joie qu'Horace recommande à Virgile , lorsqu'il lui écrit de venir souper chez lui. Venez , lui dit-il , la tête parfumée de nard , abandonnez tous les soins de votre fortune , songez que vous devez mourir un jour , & que tandis que vous le pouvez , il faut jouir des plaisirs qui se présentent. Il est doux de se livrer à propos aux transports de la folie. Par-tout cet aimable Ecrivain donne les mêmes conseils à ses amis. S'il écrit à Sestius , il lui décrit les douceurs du printems , qui peu-à-peu doivent le ramener à la volupté. S'il parle à Thaliarcus , il lui ordonne d'abandonner tout à la conduite des Dieux , & de ne point s'inquiéter de l'avenir. Vous suppurez , dit-il à Telephe , le tems qui s'est écoulé depuis Inachus jusqu'à Codrus , tandis que vous négligez la jeune Chloé qui soupire après vous , dont la tête est si belle qu'elle ressemble à l'astre brillant qui annonce le coucher du soleil. C'est à ce génie libre & enjoué que nous sommes redevables de cette aménité & de ces graces que ce Poète rival des Alcées & des Pindares , a répandues dans ses Odes , au milieu des figures les plus hardies & des expressions les plus heureuses.

La joie modérée est la puissance tutélaire de la santé & l'antidote des maladies ; elle méprise les caprices de la fortune , & apprécie toutes choses selon leur juste valeur. Richesses & pauvreté , grandeurs & abaissement , faveurs & disgraces sont égales à ses yeux. Sensible aux seuls agrémens de la vie , elle la prolonge des années entières , exempte de ces infirmités qu'entraînent à leur suite les chagrins , les embarras & les inquiétudes. Semblable à cette abeille qui ne cueille que le miel des fleurs & qui évite tout ce qui pourroit être soupçonné d'amertume , elle tient les esprits dans une certaine souplesse & une certaine légèreté qui les font distinguer de ces esprits aiguillonnés par toute autre affection.

A la lecture des ouvrages de Pétrone , on s'apperçoit aisément qu'il étoit adonné à la volupté la plus délicate ;

aussi étoit-il un Sçavant voluptueux ; ce qui lui donnoit la réputation de dépenser son bien , non pas comme un débauché & un prodigue , mais comme un homme habile & délicat dans la science de bien goûter les plaisirs. Rabelais , l'homme le plus sçavant de son siècle , étoit aussi le plus gai. Il voyoit tout du côté le plus propre à faire rire. Souvent dans ses ouvrages , a côté des peintures les plus sublimes & dignes d'Homere lui-même , on trouve une pensée comique , le trait le plus trivial , quelquefois une bouffonnerie plus sale que risible. Ce bizarre assortiment de couleurs forme un contraste singulier qui divertit l'imagination en la surprenant , mais qui la fatigue lorsqu'il se présente trop souvent. Montagne , ennemi déclaré de la tristesse , a répandu dans ses ouvrages un certain sel , une certaine amenité qui lui est particulière. Scaron , malgré le nombre d'infirmités dont il étoit accablé , conserva toujours cet enjouement de l'esprit qui l'a fait autant connoître que ses ouvrages. Il est , pour ainsi dire , le pere de ce burlesque excellent qui a fait tant de mauvais imitateurs.

Si dans notre propre fond nous ne trouvons pas cette gaieté dont la douce influence répand un vernis gracieux sur nos écrits les plus sérieux & sur nos conversations les plus intéressantes , nous avons des moyens faciles pour parvenir à cet état , où l'esprit libre , enjoué & plus entreprenant , ne voit & ne présente les choses que sous des images riantes. Tous les alimens qui facilitent la transpiration disposent à la joie , de même que ceux qui tendent à la supprimer disposent à la tristesse. Le persil , l'ache , & tous les apéritifs rendent l'humeur plus joviale. Les légumes , les viandes grasses , & tous les incraissans qui retardent la circulation du sang rendent triste & pesant ; c'est une observation de Sanctorius , & qu'Hippocrate avoit faite avant lui.

Parmi les boissons , le vin a les qualités les plus propres pour ramener à la gaieté un esprit qui penche vers la mélancolie. Cette précieuse liqueur le retire tout-à-coup de sa léthargie , lui transmet la vivacité & les saillies d'Anacreon , lui inspire les propos joyeux , les discours amusans , le badinage le plus fin ; en un mot , toutes les folies agréables qu'une imagination enjouée & réveillée par une sève délicate est capable de produire. Nous en trouvons plus d'un exemple

dans l'histoire , & nous y voyons ces hommes d'un tempérament sérieux , sombre & mélancolique , prendre un visage serain lorsque le vin a un peu échauffé leur cerveau glacé. Zenon , ce Philosophe taciturne , que l'on croyoit exempt des passions des autres hommes , n'avoit pas plutôt bu un peu de vin , qu'animé par cette liqueur , il prenoit un air plus ouvert & plus sociable ; la gaieté déridoit son front , & bientôt il bannissoit cette humeur noire , chagrine & misanthropique , qui souvent le rendoit à charge aux autres & à lui-même. Il ressembloit , disoit-il , aux lupins , légume extrêmement amer , mais qui perd son amertume lorsqu'il est bien lavé. Caton , qui a poussé si loin la sévérité , étoit cependant un des plus agréables convives ; il sentoit bien , malgré toute sa gravité stoïque , que l'austérité avoit un terme , & que c'est une folie que de vouloir être toujours sage.

Que ces exemples ne servent pas d'autorité pour tomber dans la crapule. On ne parle ici que de l'usage modéré du vin , & non pas de l'abus. Le vin chasse les soins qui rongent les ames. Voyez-vous quelqu'un parler des miseres de la guerre , ou des maux de la pauvreté après qu'il a bien bu ; mais buvez sobrement : c'est l'excès de la débauche qui a excité les combats entre les Centaures & les Lapithes. C'est le précepte que nous donne cet excellent Poète qui préconise Bacchus , comme son maître dans la Poésie , & qui entreprend l'apothéose de César , le génie un peu échauffé par le jus de la treille.

La même chose doit s'entendre des autres boissons spiritueuses , des infusions ameres , des potions cordiales & céphaliques. Leur usage modéré augmente la force tonique des arteres , accélère le cours du sang , fournit une plus grande abondance de suc nerveux , donne plus d'action aux fibres du cerveau , & nous dispose par conséquent à la joie , c'est-à-dire , à cet esprit brillant , vif & amusant , qui est le caractère propre à cette affection ; mais l'abus de ces liqueurs , bien loin de nous procurer ces bons effets , nous rend stupides , hébétés & insensibles.

Cependant il y a certains tempéramens auxquels le vin est toujours nuisible. Il y a encore des hommes tellement constitués , qu'une pointe de vin les rend sombres , coleres , que-

relleurs , furieux. Ces sortes de personnes doivent toujours fuir le vin , & au lieu de la joie , mettre en œuvre , pour aiguillonner leur esprit , une autre passion qui soit plus analogue à leur nature. Quoique buveurs d'eau , ils peuvent avoir des talens ; & malgré cet air composé , ce phlegme avec lequel ils s'annoncent , ils ne sont pas ennemis de tout plaisir.

Sans avoir recours à ces boissons qui agitent & qui subtilisent le sang , il y a encore d'autres moyens pour se disposer à la joie. Qui ignore avec quelle douce violence la musique nous détermine à être gais. Chacun sçait par sentiment intérieur qu'elle dissipe l'ennui , qu'elle chasse les affections les plus sombres de l'ame , qu'elle adoucit les mœurs , & que malgré nous elle excite dans nos cœurs des mouvemens qui se manifestent dans toute l'habitude du corps. On rapporte que le Centaure Chiron , cet habile Médecin , ne se servoit pas d'autre remède que de la musique pour fléchir le naturel féroce d'Achille , son élève. Mais sans accumuler ici les exemples , rien nous prouve-t-il mieux les heureux effets de la musique que celui que nous présentent les livres sacrés au sujet du la fureur de Saül , qui s'apaisoit par l'harmonie de la harpe que touchoit David ?

Dans tous les tems la musique a fait le plaisir de toutes les nations , des plus barbares , comme de celles qui se piquoient le plus de politesse : tant il est vrai que la nature a mis dans l'homme un goût & un penchant secret pour le chant & l'harmonie , qui sert à nourrir sa joie dans les tems de prospérité , à dissiper son chagrin dans ses afflictions , à soulager sa peine dans ses travaux.

Il n'est point d'artisan qui n'ait recours à cet innocent artifice. La plus légère chanson lui fait presque oublier toutes ses fatigues.

Les anciens étoient persuadés qu'elle pouvoit contribuer beaucoup à former le cœur des jeunes gens , en y introduisant une sorte d'harmonie , qui pût les porter à tout ce qui est honnête ; rien n'étant plus utile selon Plutarque que la Musique , pour exciter en tout tems à toutes sortes d'actions vertueuses , & principalement lorsqu'il s'agit d'affronter les périls de la guerre. Ils lui attribuoient de merveilleux effets , soit pour exciter ou pour réprimer les passions , soit pour

humaniser des peuples naturellement sauvages & barbares. Nous en trouvons des exemples dans Quintilien , dans Gaius , dans Dion Chrysostome , dans Plutarque & dans Polybe, cet Historien si sage & si exact , qu'il mérite toute notre créance.

Nous n'en dirons pas d'avantage sur la musique ; le court éloge que nous en venons de faire suffit pour en faire comprendre toute l'utilité. Nous ne nous étendrons pas non plus sur la danse : cet art est presque inséparable de la musique. Outre la souplesse qu'elle procure à toutes les parties du corps, & la facilité avec laquelle elle fait circuler le sang ; elle donne encore à l'esprit un certain contentement qui lui fait trouver les saillies les plus amusantes , & le fait profiter de cette aimable liberté qui est l'ame de cet exercice.

Il y a une autre espece de joie bien différente de celle dont nous venons de parler : on l'appelle *intérieure*. Elle part d'un certain contentement de nous-mêmes , du témoignage d'une conscience sans reproche, & de l'applaudissement secret d'une bonne action. Cette joie est plus parfaite que la première : l'une n'est que momentanée : celle-ci est plus durable : l'une excite les ris sans nous rendre pour cela plus heureux ; celle-là peut forcer nos larmes à couler , mais pour nous faire goûter un vrai plaisir ; celle-ci est bouffonne , volage , affectée ou contrainte ; celle-là est modeste , permanente , & nous fait goûter de véritables délices. Cette dernière est donc en tout point préférable. Je ne serois pourtant pas d'avis , dit un homme sensé , après avoir parlé de la joie intérieure , qu'on rejetât pour cela toutes les autres voluptés , ni qu'on les poursuivît avec trop d'avidité ; mais je crois qu'on peut jouir de toutes quand elles ne blessent pas la conscience , & ne s'opposent point à la raison ; quand elles ne détruisent point la santé , & qu'elles ne nous détournent pas de nos fonctions spirituelles. Ma raison est que , pendant cette vie , l'homme ne doit pas se considérer comme un pur esprit ; mais comme une substance composée d'esprit & de corps, duquel l'esprit dépend dans la plupart de ses fonctions ; c'est pourquoi je pense que nous pouvons lui accorder tout ce qui peut raisonnablement entretenir sa bonne disposition , comme nous devons lui refuser tout ce qui peut la corrompre.

Ainsi nous demanderions de l'homme (si cependant ce

n'étoit pas trop exiger de la nature humaine) d'allier par une prudence presque divine cette joie extérieure avec la joie intérieure.

De la tristesse.

Quoique la joie & la tristesse produisent le même effet ; & que l'une & l'autre soient quelquefois accompagnées de larmes , il n'y a pas cependant de passions plus opposées entre elles ; aussi se détruisent-elles naturellement. L'une est un prisme qui répand les plus belles couleurs sur les objets ; l'autre est un verre magique qui pénètre la surface des objets , qui les dépouille de leur surpeau , & qui ne laisse plus voir aux yeux du spectateur qu'un squelette hideux & décharné. Or il est dans l'ordre de la nature de nos sentimens qu'un tableau amusant nous frappe moins qu'une image effrayante. C'est pourquoi la tristesse nous rend plus attentifs & plus recueillis que la joie. Nous devons donc obtenir plus d'avantage pour les sciences par ces affections qui nous disposent à la tristesse que par celles qui nous conduisent à la gaieté.

Il y a deux espèces de tristesses, une réelle & positive ; l'autre , qui n'est qu'imaginaire & qui part d'un faux principe. La première est fille de la douleur. La seconde n'est qu'un enfant de l'opinion. En effet , y a-t-il dans cet univers quelque chose de réel , excepté la douleur , qui doive véritablement nous affliger ? Tout passe , tout n'est que néant ; c'est une perte à laquelle nous devons nous attendre , ou plutôt c'est un bien imaginaire qui disparoit. Toutes ces choses peuvent-elles être les solides motifs d'un chagrin véritable ? Non : mais tous les hommes ne ressemblent pas à Anaxagore , qui apprenant la mort de ses fils , disoit qu'il sçavoit bien qu'il avoit engendré des mortels. Tous les hommes ne pratiquent pas les sages conseils que nous a laissé Térence. Lorsqu'un homme , dit-il , est le plus heureux , il doit se disposer à souffrir avec plus de soin les mauvaises rencontres de la vie. S'il revient d'un voyage , il doit se représenter les divers périls où nous sommes exposés , les pertes , les bannissements , le dérèglement de son fils , la perte de sa femme , la maladie de sa fille. Il doit songer que ces choses sont possibles , qu'elles sont ordinaires , afin qu'aucun accident ne le surprenne. S'il ne tombe pas dans les malheurs

auxquels il s'étoit déjà préparé , qu'il mette au nombre de ses bonnes fortunes toutes les mauvaises qui ne lui sont pas arrivées. Des avis aussi sages sont ordinairement relégués à la spéculation, & deviennent le seul partage de la Philosophie.

Quoi qu'il en soit , de quelque motif que parte la tristesse , elle nous dispose à être ingénieux. Ce n'est pas dans ces premiers momens que la nature revendique ses droits , & que l'âme abbatue ôte à l'esprit la liberté d'imaginer des consolations ou des expédiens dans les malheureux ; alors Agamemnon garde un profond silence , & donne les marques les plus sensibles de son désespoir en s'arrachant les cheveux. Bellerophon , les yeux baignés de larmes , se promène dans la solitude , rongant son propre cœur , & fuyant la compagnie des hommes. Niobée , pétrifiée de douleur , semble être changée en rocher. Voilà les tableaux qu'Homere & Ovide , ces grands peintres , nous ont laissés des premiers instans de la douleur. Mais le chagrin nous donne-t-il le tems de respirer ? La raison nous fait faire mille réflexions ; nous examinons la grandeur & la durée de nos maux , & les moyens les plus propres pour éviter les derniers coups du sort qui nous persécute. Ici nous nous exhortons à la constance ; là nous nous déterminons à la vengeance : quelquefois semblables à Hercule , nous soulevons le fardeau de nos tourmens , & nous laissons éclater les sentimens les plus vifs de la colere & de la plus juste fureur : ce n'est sans doute que le désespoir , disons mieux , la rage que fit paroître cette Reine désolée , qui donna occasion aux Poètes de la métamorphoser en chien.

Rien de plus fort & de plus pathétique que les sentimens que peut faire enfanter la tristesse. Concentrés en nous-mêmes & peu détournés par des objets qui nous touchent peu , alors nous nous abandonnons à des idées , tantôt plus touchantes & plus effrayantes , tantôt moins timides & plus consolantes les unes que les autres. Devenus mélancoliques pour un certain tems , nous en avons toutes les mêmes propriétés , nous voyons les choses comme elles sont , elles ne nous éblouissent plus par une vaine apparence de lumière ; elles ne nous charment plus , étant comparées avec la peine que nous venons de faire ; en un mot nous raisonnons avec justesse , & nous jugeons exactement.

Il n'est pas difficile de trouver des exemples de ce qui est avancé ici. On apperçoit dans les prophéties de Jérémie un cœur vraiment touché de l'aveuglement du peuple Juif. Ce n'est point par la beauté de l'expression ni par l'enchaînement des figures bien ménagées qu'il excite la compassion : Son style, au contraire, est fort simple ; mais on sent que c'est la grandeur de sa tristesse qui forme les soupirs, qui trace elle-même tous les sentimens, & qui par une impression réfléchie, amolit l'ame la plus dure & en arrache la pitié. Pour ne pas mêler ici le sacré avec le profane, jettons seulement un regard sur ce qui concerne la littérature. Un certain Cassius étoit grand Orateur, non pas tant par son éloquence que par son aigreur & sa sévérité. Le plaidoyer fait par Cicéron pour obtenir sa maison du Mont Palatin, que lui avoit enlevé Clodius, fut traité avec tant d'énergie, qu'en étant lui-même extrêmement satisfait, il le rendit aussitôt public. Dans une lettre à Atticus, il prétend que s'il a jamais eu quelque talent, il l'a fait éclater en cette occasion, où la grandeur de sa cause & la vivacité de sa douleur avoient ajouté quelque chose à sa force ordinaire.

Que dirons-nous d'Ovide, qui reçut le talent de la Poésie dès le moment de sa naissance ? Son exil en Scythie nous a procuré ce livre fameux sous le nom de *tristes*. Que peut-on voir de plus touchant que ces élégies ? La délicatesse & le sentiment y regnent par-tout ; par-tout on est entraîné à la compassion ; soit qu'il parle à Auguste, soit qu'il écrive à ses amis, il nous intéresse toujours. Quand bien même nous pénétrerions sa fiction, lorsqu'emporté par sa verve nous l'entendons déclarer ses intentions à son livre, nous ne pouvons nous empêcher de le plaindre.

Mais Rome n'a pas seule l'avantage de nous fournir des modèles accomplis en tous genres : la France aujourd'hui, rivale de l'ancienne Italie, est en état de nous donner des exemples des traits les plus rares & les plus singuliers. Pierre Lalane, un de nos Poètes François, qui a écrit avec assez de pureté, conserva toujours le triste souvenir de la mort de son épouse. Il en parle dans ses ouvrages avec tant de délicatesse & de tendresse, que l'on s'apperçoit bien que le seul tombeau pouvoit cacher une flamme que les larmes n'avoient pu éteindre, & une tristesse que le tems n'avoit

pu diminuer. Philippe Habert étoit capable d'une si grande passion, qu'il pensa mourir d'amour pour une de ses maîtresses. Il composa le temple de la mort, qui est le seul ouvrage imprimé que nous ayons de lui. Ce poème se ressent parfaitement de la tristesse de son Auteur, & en reçoit son plus beau lustre.

De tous ces exemples & de toutes ces réflexions on peut conclure que la tristesse rend ingénieux, & qu'elle a son caractère particulier qui nous conduit au tendre, au touchant, au pathétique, au langage expressif & persuasif; que la tristesse étant mécanique & approchant de la mélancolie, on trouveroit bien l'art de la produire: mais qui voudroit se servir des moyens physiques qu'on proposeroit? Nous trouvons toujours assez de sujets qui nous chagrinent, sans chercher à devenir tristes. La douleur & la tristesse font plus de la moitié de la vie des hommes.

JOINTURE ou JONCTION des os. Voyez ARTICULATION.

IOULOS, *ιουλος*. On donne ce nom aux premiers poils qui paroissent au menton, ou aux premiers cheveux coronneux qui croissent aux tempes.

JOUE, *gena*, éminence de chaque côté de la face sur ses parties latérales & supérieures au-dessous des yeux. Le mot de joue vient du latin *gena*, qui vient du grec *γενειον*, qui signifie la barbe, parce que les joues sont les parties du visage où vient la barbe.

JOYEUX, JOYEUSE. On a donné cette épithète aux dents incisives, parce que ce sont elles qui paroissent le plus quand on rit. On les nomme aussi *tranchantes*, parce qu'elles tranchent & coupent les alimens solides.

IRIS, partie de l'œil. On a donné ce nom à la face antérieure de l'uvée, qui est différemment colorée dans les divers Sujets par la présence de plusieurs ramifications vasculaires & fibreuses.

IRRADIATION, *irradiatio*, *diradiatio*, *actinobolismus*, du verbe latin *irradiare*, éclairer de ses rayons. On entend par irradiation l'action précise des esprits animaux, par laquelle les parties organiques prennent les mouvemens que l'ame veut leur être imprimés.

IRRITABILITÉ, *irritabilitas*. On explique ses phénomènes au mot Sensibilité.

ISCHIADIQUE , adj. *ischiadicus* ; *a* , *um* : qui appartient au haut de la cuisse , à la hanche appelée en grec *ισχίον* , d'où vient ce mot. On donne ce nom aux deux veines crurales qu'on appelle la *grande* & la *petite sciatique*.

ISCHIAS , *ischiadicus* , c'est la même chose que le terme précédent.

ISCHIATIQUE , grande échancrure que l'os des îles avec l'ischion forme postérieurement de chaque côté.

ISCHIO-CAVERNEUX , EUSE , adj. *ischio-cavernosus* , *a* , *um* : qui appartient à l'ischion & aux corps caverneux de la verge.

Les muscles ischio-caverneux de la verge sont les mêmes que les érecteurs. *Voyez* ERECTEUR.

ISCHIO-COCCYGIEN , ENE , adject. qui appartient à l'ischion & au coccyx.

Le muscle ischio-coccygien est attaché largement à la portion antérieure d'un petit ligament transversal , qui paroît au haut du trou ovale de l'os innominé , & qui n'est qu'un pli particulier du ligament transversal du bassin. De-là il se glisse entre ce grand ligament , qu'on peut appeller ligament *ischio-pectiné* , & le muscle obturateur interne , avec lequel on confond assez facilement ce muscle. Dans ce trajet il se concentre , & ensuite s'attache au bas du coccyx.

ISCHION , *ischium* , *ισχίον* , de *ισχω* , j'arrête , parce que cet os soutient le tronc.

L'os ischion est situé à la partie inférieure du bassin postérieurement. Sa figure est assez irrégulière. On y considère son corps & sa branche : dans son corps il y a deux éminences , dont l'une est nommée *épine* , & l'autre *tubérosité* : celle-ci est épiphysée dans les jeunes Sujets ; elle se trouve recouverte d'un cartilage , sur-tout vers sa face interne. La gouttière entre l'épine & la tubérosité , & celle qui se remarque entre cette dernière éminence & le bord inférieur de la cavité coryloïde , sont nommées *sinuosités*. Elles sont revêtues d'un cartilage lisse & poli. La partie inférieure de l'ischion est sa branche qui forme une apophyse , laquelle se porte de derrière en devant , & de bas en haut. Son union avec l'os pubis , forme un grand trou , nommé *ovalaire* , qui se trouve bouché par un ligament. De plus on remarque à cet os deux échancrures , dont l'une aide à former le trou ovale , &

L'autre se trouve à l'entrée de la cavité cotyloïde ; enfin l'enfoncement particulier qu'on trouve dans la partie supérieure de l'ischion fait la plus grande partie de la cavité cotyloïde.

Hésychius dit que les anciens donnoient le nom d'*ischion* au ligament qui retient la tête du fémur dans la cavité cotyloïde. Hyppocrate paroît aussi entendre par *ischion*, dans son *Traité de Articulis*, l'articulation entière de la cuisse, ou peut-être la tête du fémur.

ISCHIO-PECTINÉ, adj. *ischio-pectineus* : qui a rapport à l'os ischion & au muscle pectiné. Le grand ligament transversal du bassin peut s'appeller *ischio-pectiné*.

ISTHME, *isthmus*, *isthmion*, ἰσθμῖον, langue de terre qui joint deux terres & qui sépare deux mers. C'est dans ce sens qu'on le dit de quelques parties du corps.

L'ISTHME de la gorge. C'est la séparation étroite qui est entre le larynx & le pharynx.

L'isthme de Vieussens, c'est l'éminence que forment les troussaux de fibres qui se croisent autour du trou ovale dans l'oreillette droite du cœur.

ISTHMOS, ἰσθμός. Voyez ISTHME.

JUGAL, OS, *os jugale*, nom de l'os de la pommette. La future jugale est la sagittale, & aussi celle qui unit le zygoma à la mâchoire supérieure.

JUGEMENT, *judicium*, c'est une pensée de l'esprit qui affirme ou qui nie une chose d'une autre. Affirmer, c'est joindre. Nier, c'est séparer. Voyez le mot IDÉE, où l'on a donné un exemple du jugement.

JUGULAIRE, adj. *jugularis*, *e* : ce qui est relatif à la partie du col où on égorge les animaux, ou aux veines de ce nom.

La fosse jugulaire est située au-dessous de la base de l'apophyse stiloïde de l'os temporal. L'occipital a beaucoup de part à la formation de cette fosse. La veine jugulaire s'y niche comme dans un cul-de-sac.

On distingue les veines jugulaires en internes & en externes. Celles-ci sont situées le long des parties latérales du col, n'étant couvertes que de la peau, de la graisse, & des muscles péauciers. Elles reçoivent les veines qui rapportent le sang de la face, de l'extérieur du crâne, & d'une partie du col. La plupart de ces veines ont des noms particuliers, ou pour mieux dire, portent les mêmes noms que les artères

qu'elles accompagnent, si l'on en excepte la préparatè qui répond à l'artere du front. Les autres veines sont de chaque côté, la temporale, l'occipitale, l'angulaire, la maxillaire externe, la maxillaire interne, la ranine ou ranule, &c.

La veine jugulaire interne est la seconde branche principale qui de chaque sous-claviere monte à la tête. Cette veine monte près de l'artere carotide interne, & à côté de la trachée-artere à laquelle elle donne en passant quelques rameaux, & ensuite aussi aux muscles du larynx & à ceux de l'os hyoïde, à la langue, aux dents, & à quelques autres parties voisines, tantôt plus, tantôt moins, de maniere cependant que la jugulaire externe remplace le défaut de l'interne, & réciproquement. Après quoi le tronc de la jugulaire interne se divise en deux branches, dont la plus grosse va se rendre au sinus latéral de la dure-mere, ou plutôt forme ce sinus même; & l'autre branche, qui est la plus petite, donne quelques rameaux à la glande pituitaire, & va se distribuer à la dure-mere.

JUGULUM, la gorge. Celse prend aussi ce terme pour la clavicule.

JUMEAU,ELLE, adj. *gemellus, a, um; geminus, a, um*: se dit de deux parties qui se tiennent ou sont voisines l'une de l'autre.

Les muscles jumeaux de la cuisse sont deux petits muscles placés presqu'horizontalement entre l'ischium & le grand trochanter. Ils sont distingués en supérieur & en inférieur. Le jumeau supérieur a son point fixé à l'épine de l'ischion, le jumeau inférieur a son origine à la tubérosité du même os. Ces deux muscles se portent de derriere en devant, & en chemin faisant, se jettent réciproquement des fibres aponévrotiques, qui produisent une espece de gaine dans laquelle est logé le tendon de l'obturateur interne; de sorte que cette gaine étant ouverte par-devant, elle forme une espece de cannelure, ce qui a donné lieu à un Anatomiste moderne de ne faire qu'un seul des deux, auquel il a donné le nom de *cannelé*. Les jumeaux vont se terminer au bord de la cavité qui se trouve derriere le grand trochanter. Ces muscles sont des abducteurs de la cuisse.

Les muscles jumeaux du pied, surnommés *gastronecmiens*, ont leur attaches fixes postérieurement au fémur, immédiatement au-dessus de ses condyles, & forment vers le milieu de

de la jambe un tendon commun qui , s'unissant à celui du muscle soleaire , va former le tendon d'achille , ou corde d'Hyppocrate. Ce tendon , qui est très-fort , va gagner la partie postérieure & supérieure du calcaneum , où il se termine.

Ces muscles sont des extenseurs du pied.

Lorsqu'on applique les vésicatoires aux jambes , on doit toujours les mettre sur la peau qui répond au corps charnu des muscles jumeaux. Nous allons donner quelques observations des effets & des suites de ces topiques qui se font avec la poudre de cantharides , le levain , & le vinaigre.

Le 27 janvier 1761 , à Lyon , on appliqua à la nommée Françoise Chevalier , de Brian en Dauphiné , âgée de 17 ans , les vésicatoires aux deux jambes pour une fièvre maligne qui lui avoit ôté l'usage des sens. Elle étoit dans un assoupissement continuel , & dans ses délires elle parloit de mille choses sans ordre. Pendant quatre jours les vésicatoires fluèrent bien , & la malade alloit mieux , elle reprit un peu la connoissance. Le cinquième jour la suppuration se ralentit , le sixième encore plus , & le septième la gangrene se déclara à la jambe gauche. Elle fit en peu de tems de grands progrès , ce qui fit transporter la malade du rang des fiévreuses à la sale des blessées. Elle fut pansée d'abord avec un plumasseau chargé de styrax. Le 6 février on vint au cataplasme anodin pour humecter cette gangrene sèche , tandis que la malade prenoit tous les jours une potion cordiale pour ranimer ses forces abattues. La gangrene se borna cependant , mais elle répandoit une odeur cadavéreuse insupportable , & étoit très-profonde. Le 8 février l'escarre commença à branler , & au pansément du soir on en détacha une partie. On employa alors les plumasseaux chargés de digestif. Le 9 février tout le reste de l'escarre se détacha , & on découvrit des chairs rouges & bonnes , mais le visage de la malade étoit blême & tout abattu. Le 12 l'extrémité de la jambe & tout le pied devinrent oedémateux , la plaie ne donnoit plus qu'un pus fereux. On employa sur la grande plaie le basilicum & les liqueurs sur l'oedème. On revint ensuite au digestif. Le 20 du même mois la malade commença à éprouver sur toute l'autre jambe une chaleur ardente qui ne lui laissoit aucun moment de repos , sans cependant aucune chaleur ni rougeur extérieure ,

& les vésicatoires étant bien secs. On mit sur cette jambe des compresses trempées dans trois quarts de décoction vulnéraire & un quart d'eau-de-vie. Ce pansement, continué six jours, abattit la chaleur & la douleur.

Le 21 l'autre jambe fournit un pus sanguinolent, qui se changea bientôt en un pus louable, & la cicatrice se faisoit assez vite. Les chairs étant grumelées & en bon état, on fit un pansement sec jusqu'à parfaite guérison, ayant soin d'employer l'alun, le précipité, les purgations, & les autres remèdes, selon le besoin. Au milieu du traitement la malade eut la gale. Elle en fut délivrée par une saignée, une purgation, & l'onguent propre pour cette maladie.

Le premier juin 1761 on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Jeanne Caron, de Chacelay, à trois lieues de Lyon, âgée de dix-huit ans. A la suite d'une fièvre maligne on lui avoit appliqué aux deux jambes les vésicatoires, qui furent suivis de pourriture. Ils n'avoient jamais fourni qu'un pus sanguinolent, quelquefois noirâtre & de mauvaise odeur, de sorte que la cicatrice en paroissoit difficile.

On commença par la faire vomir, la purger, & on vint aux doses fébrifuges. On employa le styrax sans succès. On substitua inutilement l'onguent verd. Il n'en sortoit qu'un sang noirâtre & abondant. On tenta l'extrait de saturne corrigé par l'eau, & quelquefois avec l'eau-de-vie. Dès-lors tout alloit mieux, ce qui en fit continuer l'usage. Le 21 juin la jambe droite fut parfaitement cicatrisée, & la gauche n'avoit qu'un petit ulcère comme un liard, & presque sec. Ce qui détermina la malade, qui prenoit de jour en jour des forces, à sortir le 23 en prenant un peu d'extrait de saturne.

Le 9 février 1761, le nommé Denis Michon, de Tulin en Dauphiné, âgé de cinquante ans, vint à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour être traité de deux petites plaies de la circonférence d'un liard, l'une sur la partie moyenne du tibia, & l'autre un peu plus bas & sur les muscles jumeaux de la jambe gauche. Il avoit heurté contre une chaise, & il y restoit une légère inflammation. Il fut saigné & purgé. Il fut pansé une fois avec un peu de cerat, & ensuite à sec. L'inflammation augmenta sur les bords de la seconde plaie, tandis que trois pansemens suffirent pour guérir la première, qui étoit située sur le tibia, & très-superficiellement. Le 14 février

on apperçut une tumeur comme un œuf de pigeon au-dessus de la plaie , un peu dure , tendue , & avec chaleur. On y mit un cataplasme anodin pour préparer le pus , pensant que sa formation ne seroit pas longue. En effet , le même jour , au pansément du soir , on sentit la fluctuation , & la tumeur étoit comme un œuf de poule. On en fit l'ouverture , & le premier appareil fut à sec.

Le lendemain , au pansément du soir , on employa les languettes trempées dans l'eau-de-vie & la décoction vulnéraire , & par-dessus un plumasseau de digestif. Le 17 la suppuration n'étoit pas encore établie , & dans la nuit le malade eut beaucoup de douleur. Le 20 , les chairs paroissoient bonnes , quoique le pus fût sanguinolent. Il le fut pourtant moins le 27 février & le 4 mars. Le 5 on ne se servit plus de liqueur , & le 9 on ouvrit un autre abcès comme un œuf , formé immédiatement au-dessus du premier , de sorte que le tout ne fit ensuite qu'une même plaie pansée à sec pour premier appareil. Le 10 on employa les liqueurs qui paroissoient bien agir , mais le 16 on apperçut de petits points de gangrene , qui le 19 furent encore plus sensibles. On pansa le tout à plat avec les liqueurs , & le 21 on substitua l'ægyptiac ; & comme il falloit aider les topiques par les remèdes internes , on donna le 24 au malade un bol d'ypécacua , & une purgation le 26. Le 27 il fut mis à l'usage des deux doses fébrifuges laxatives. Le 30 , voyant que l'ægyptiac n'arrêtoit pas la gangrene humide , on employa l'esprit de sel , dont on imbiba un plumasseau pendant quatre pansémens. L'escarre fut d'abord formée , & tomba le 10 avril. On le pansa ensuite avec le digestif pendant quelques jours , & de-là on s'en tint aux pansémens à sec jusqu'à parfaite cicatrice.

IXALE , *ἰξαλη*. Ce mot signifie dans Hyppocrate , selon Galien , la peau entiere d'un bouc , ou celle de quelqu'autre animal.

IXYS , *ἰξυς* ou *ἰξυη*. Galien dit que quelques Auteurs entendent par *ἰξυαι* les os des îles , & d'autres la partie qui est immédiatement au-dessous. Selon d'autres , il signifie les parties du corps qui séparent de l'un & de l'autre côté les os de la poitrine , des os des îles , c'est-à-dire , celles qui sont entre ces os & les fausses côtes. Il y en a qui prétendent que ce terme signifie les lombes , & d'autres les flancs.

K E R

KERATO-GLOSSE, adj. *kerato-glossus*, *a*, *um* : qui appartient à la grande corne de l'os hyoïde, & à la langue.

Le muscle kerato-glosse. *Voyez* CERATO-GLOSSE.

L A B

LABIAL, ALE, adj. *labialis*, *le* : qui appartient aux levres, en latin *labia*, d'où vient ce mot. On donne ce nom à tous les vaisseaux qui se distribuent aux levres, & dont la description se trouve aux mots Carotide, Jugulaire, & Nerf.

LABYRINTHE, *labyrinthum*, lieu coupé de plusieurs chemins ; c'est dans ce sens qu'on le dit de la partie osseuse de l'oreille interne. C'est une portion de l'os temporal qui sert à l'organe de l'ouïe. Il est divisé en trois parties, sçavoir, une antérieure, une moyenne, & une postérieure. La portion antérieure est nommée *vestibule*, la moyenne *limacon*, & la postérieure *labyrinthe* en particulier, parce qu'il y a trois canaux demi-circulaires. *Voyez ces mots*.

On a aussi donné le nom de *labyrinthe* à la partie supérieure de l'os ethmoïde, parce qu'elle est tellement embrouillée, qu'on n'y reconnoît aucune forme.

En un mot on nomme *labyrinthe* toute cavité des os où se trouvent plusieurs contours cachés qui communiquent entre eux.

LACCOPEDON, *λακκοπεδον*, la partie lâche du scrotum, appelée par les Athéniens *λακκοχειας*.

LACIS, ouvrage fait en forme de filet. On donne ce nom à l'arrangement de quelques vaisseaux, ou de quelques fibres qui forment une espece de rets.

LACRYMAL, LE, adj. *lacrymalis*, *le* : ce qui a rapport aux larmes.

La caroncule lacrymale est une petite glande située au grand angle de l'œil. Elle est petite dans l'homme, &

M. Ruysch y a remarqué beaucoup de petites ouvertures : mais dans les bœufs & les moutons qui ont une troisième paupière elle est plus grosse , & il en sort deux ou trois conduits excréteurs qui s'ouvrent à la surface intérieure de cette paupière , & qui n'ont pas encore été découverts dans l'homme. M. Morgagni a vu un grand nombre de poils à sa surface.

Cette glande , outre son usage principal , qui est de filtrer quelque liquide , sert encore à retenir la liqueur lacrymale , & à empêcher qu'elle ne coule continuellement sur les joues ; de sorte qu'elle fait à son égard l'office d'une digue , & dirige le cours de cette liqueur de telle manière qu'elle entre toute dans les points lacrymaux.

Le conduit lacrymal est à la suite du sac lacrymal , & conduit les larmes dans le nez.

La glande lacrymale , destinée à la séparation des larmes , est un corps glanduleux congloméré , situé dans une fossette de l'os coronal , vers le petit angle de l'œil , duquel partent plusieurs petits vaisseaux excrétoires , qui ayant percé la membrane conjonctive , viennent s'ouvrir par plusieurs orifices auprès des racines des cils.

La gouttière lacrymale de l'os unguis est creusée à la face externe de cet os ; elle commence à l'extrémité supérieure , & descend plus bas que l'extrémité inférieure de la face , en se terminant par une extrémité particulière , qui dans un crâne entier , est cachée par l'os maxillaire. Elle est distinguée du reste de la face externe par un rebord très-aigu ou tranchant.

L'humeur lacrymale est celle des larmes. *Voyez LARME.*

Le nerf lacrymal est le rameau externe de la branche supérieure ou ophthalmique de la cinquième paire. Il se distribue à la glande lacrymale.

Les os lacrymaux sont les os unguis. *Voyez UNGUIS.*

Les points lacrymaux sont deux petits trous formés à l'extrémité du bord de chaque paupière , tout auprès du grand angle de l'œil. Ces deux conduits vont obliquement vers le sac lacrymal , recouverts de la peau qui couvre le bord des paupières , & se réunissent vers le nez en un seul conduit fort court , derrière la jonction des paupières. Ce conduit , qui s'élargit considérablement , forme une poche

longuette, membraneuse, appelée *sac lacrymal*, que quelques-uns nomment aussi l'*entonnoir*, parce qu'il va en s'étrécissant insensiblement. Ce sac est situé immédiatement derrière le tendon, & où commence la partie charnue du muscle qui ferme les paupières, qui a son attache au grand angle de l'œil. Il devient peu-à-peu plus étroit dans son extrémité inférieure, où il se réduit en un petit tuyau qui s'ouvre dans la cavité du nez, au-dessus de la voûte du palais, par une ouverture, qu'on nomme le *point excréteur du conduit lacrymal*, c'est-à-dire, de tout le conduit qui s'étend depuis les points lacrymaux jusqu'à l'extrémité inférieure du point excréteur. Au reste, ces petits conduits qui partent des points lacrymaux, le sac lacrymal, & le canal qui se termine dans le nez, que l'on appelle *conduit nasal*, sont formés par une continuation de la membrane qui tapisse intérieurement le nez.

Le sac nasal peut quelquefois s'obstruer par quelque cause que ce soit. Pour détruire cette obstruction on propose deux sortes d'opérations. L'une, où avec un stilet l'on enfle les points lacrymaux, & où on passe un fil, une meche que l'on fait sortir par le nez. L'autre, où l'on ouvre le sac avec un bistouri, ou tout autre instrument. La seconde méthode me paroît plus aisée, plus sûre, & plus courte. Voyons là-dessus quelques observations faites à l'Hôpital de Lyon.

Le 27 mars 1761, on fit à l'Hôtel-Dieu, à la nommée Jeanne Souchon, âgée de vingt-six ans, de Saint-Chamond en Forez, l'opération de la fistule lacrymale à l'œil droit, en introduisant un stilet & une meche par les points lacrymaux. Pour sa préparation elle avoit été saignée; on l'avoit vidée par haut & par bas. Le 15 mai on revint à l'évacuation. Au mois de juillet elle eut des accès violens de vapeurs hystériques, & sortit de l'Hôpital à la fin du même mois.

Par le moyen de la meche dont on retire toujours une partie à chaque pansément, on introduit le médicament convenable dans le sac.

Le 27 avril 1761, après une préparation convenable, on fit l'opération de la fistule lacrymale à la nommée Marie Perrin, de Bouchou en Comté, âgée de vingt six ans. On commença d'abord par faire une incision avec la lancette sur l'angle de l'œil droit, ensuite avec un petit troicar on par-

vinrent à l'os cribleux. On se servit ensuite de petites tentes avec l'amadou préparée. Etant guérie, elle sortit le 18 juillet 1761.

Le 16 juin 1761, après une préparation convenable, on fit la même opération, & selon la même méthode, à la nommée Marie d'Anguin, de Lyon, âgée de quatorze ans. L'œil droit étoit le malade.

Etant guérie, elle sortit le 15 juillet.

Le 26 mai 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu la nommée Philiberte Ofran, de Beaujeu en Beaujolois, âgée de vingt ans. Le 12 juin, après une préparation convenable, on lui fit l'opération de la fistule lacrymale à l'œil gauche. On se servit d'un fer chaud pour percer l'os. Elle se retira le vingt-six août de la même année.

Au mois d'octobre 1760, on fit l'opération de la fistule lacrymale à l'œil droit de la nommée Susanne Maconé, de Saint-Jean de Bonnefon en Lyonois, âgée de trente-trois ans. Elle usa plusieurs meches, & quoiqu'elle ne fût pas bien guérie, elle fut renvoyée le 13 septembre de l'année suivante.

LACTATION, *lactatio*, l'action d'allaiter.

LACTÉ, ÉE, adj. *lacteus, a, um* : qui ressemble au lait, qui a rapport au lait.

Le sac lacté. Voyez Pecquet, réservoir du chyle.

La citerne lactée est la même chose que le réservoir du chyle.

La vésicule lactée. C'est le réservoir du chyle.

Les glandes lactées sont décrites au mot Mésentere, & au mot Digestion.

Les vaisseaux lactés, ou les veines lactées, sont expliqués au mot Mésentere, & au mot Digestion.

LACTICINIE, *lacticina*. Voyez ANIMELLÆ.

LACTIFICATION, formation du lait. Voyez LAIT.

LACUNE ou PHILTRE, *lacuna, seu philtrum*, se dit de petits réservoirs qui dégorgent une humeur. On donne ce nom à de certaines glandes, ou plutôt conduits excrétoires placés dans le vagin. On le donne aussi aux glandes de l'urèthre, ou plutôt à leur conduit excrétoire.

Les lacunes de l'ethmoïde. Voyez LABYRINTHE & SINUS de l'ethmoïde.

LÆMOS, *λαιμός*, le gosier.

LAGAROS, *λαγάρος*, lâche, épithète qu'on donne au ventricule gauche du cœur.

LAGON, *λαγών*, les flancs.

LAIT, *lac*, en grec *γάλα*, c'est une liqueur blanche portée dans les mammelles avec le sang, dont elle est séparée par les glandes de ces parties. Ce n'est proprement qu'un chyle, qui a été plus trituré lorsqu'il a passé par le cœur & par les vaisseaux.

C'est en considérant la correspondance qu'il y a entre les mammelles & la matrice, par le moyen des nerfs & des vaisseaux, qu'on peut comprendre pourquoi les mammelles séparent le lait de la masse plutôt qu'une autre partie. On sçait que les mammelles ne croissent qu'à l'âge de puberté, c'est-à-dire, à quatorze ou quinze ans, ou environ, lorsque les filles deviennent nubiles; qu'elles se gonflent à l'approche des regles: & qu'elles se remplissent de lait après l'accouchement.

Pendant la grossesse les vaisseaux de la matrice sont bien dilatés, & laissent passer une très-grande quantité de lait ou de matière chyleuse, qui est portée au fœtus pour sa nourriture par le cordon ombilical: mais lorsque l'enfant est sorti de la matrice, elle se rétrécit, & les vaisseaux, qui sont en grand nombre, diminuent de diamètre. Ainsi l'aorte ascendante, les artères qui viennent des sous-clavières & des axillaires, d'où partent celles des mammelles, & les artères épigastriques qui communiquent avec les mammaires, sont plus pleines de sang, & les mammelles, par conséquent, plus gonflées après l'accouchement.

La matrice ne peut être rétrécie, sans que le chyle, superflu à la nourriture de l'enfant, ne reste mêlé avec le sang, & ne soit porté avec lui par le moyen de la circulation dans les mammelles, où nous venons de dire que le sang se porte avec abondance après ce rétrécissement. Et comme ce chyle est quelquefois cinq ou six heures à changer de nature, les glandes des mammelles peuvent pendant tout ce tems le filtrer. Ainsi la filtration du lait se fait après l'accouchement, & pendant les cinq ou six heures qui suivent le repas.

Tout ceci fait voir les causes des autres changemens qui arrivent aux mammelles, dans l'âge de puberté, & à l'approche des regles.

Le lait , pour être bon , doit être très-blanc , d'une odeur douce & agréable , d'un goût un peu sucré , & d'une consistance médiocre ; de sorte que si on en fait rayer quelques gouttes sur la main , elles ne s'y attachent point & ne coulent point trop facilement : car le lait trop épais passeroit difficilement dans le sang , & celui qui seroit trop aqueux ne nourrirait point assez.

L'usage du lait est , comme l'on sçait , de servir de nourriture à l'enfant lorsqu'il est sorti du ventre de sa mere.

Le lait d'une femme qui vient d'accoucher vaut mieux que le lait d'une nourrice qui a accouché depuis six semaines pour le nouveau né. Un lait d'un an est gras , caséux , ne vaut rien pour les nouveaux nés. Le lait d'une nouvelle accouchée est clair , séreux , moins huileux , peu stimulant , & très-salubre. On a découvert enfin la cause de la douceur du lait. Il contient un sel essentiel , doux , facile à faire. Louis Testi a découvert ce sel dans le lait , il l'en tiroit par la seule évaporation. Dans les émulsions l'huile récente des semences végétales , broyée avec l'eau , produit une blancheur & une douceur semblable à celle du lait.

Cette huile se montre sous la forme de globules , & on estime le lait gras par le nombre de ces globules. Il y en a très-peu dans le lait de jument , beaucoup dans celui d'une nourrice , plus dans les jeunes que dans les vieilles. Ces globules transparens se séparent par leur lubricité , & lorsqu'ils s'accumulent en grand nombre les uns sur les autres , ils forment ce qu'on nomme *crème blanche* très-douce , de laquelle , plus épaissie à force de la battre & d'en ôter les parties aqueuses , se forme une espece d'huile plus solide qui est le beurre.

Le lait de femme est doux & tenu. Il fournit un beurre fade ; le lait de chevre est encore plus séreux , & encore plus celui d'ânesse. Le lait de vache est peu aqueux , acescent. Le meilleur lait est celui qui a encore l'odeur qu'il prend en sortant du pis de la vache , ou celui qu'on tire de la femme par le sucement.

Le lait contient une partie mucilagineuse qui est différente de l'eau , de l'huile , du sel , & de la terre. Elle reste avec la seule sérosité , & forme le petit lait , lorsqu'on a séparé l'huile & le fromage ; & à force de filtrations elle se sépare exacte-

ment , & donne la liberté aux sels de se dégager. Cette atténuation , produite par le frottement des parties , fait que le lait croupissant se corrompt , sur-tout dans les animaux carnivores , & que tout fromage est fétide , âcre , alkali , vermineux , ou moisi : moyennant quoi ce lait diffère de l'émulsion des végétaux ; & de-là vient peut-être la nature coagulable du lait par les acides , propre à la lymphe & au serum du sang , qui entrent par quelque chose dans le lait , & non dans les émulsions végétales.

Le lait de femme , & principalement des autres animaux carnivores , s'aigrit de lui-même dans six heures à une certaine chaleur. Frais tiré , il n'est ni acide ni alkali , & ne se fermente avec aucun sel. Hoffman veut qu'on prenne le lait chaud : cette seule nourriture suffit aux phthisiques.

Les dents de lait sont les vingt dents qui poussent aux enfans jusqu'à l'âge de deux ans. *Voyez* DENT.

LAITEUX , EUSE , *lacteus* , *a* , *um* : qui a quelque chose de semblable au lait , qui a du rapport au lait.

Les tuyaux , ou vaisseaux laiteux de la mammelle , sont huit à dix tuyaux qui partent du confluent , ou receptracle commun de la mammelle , & viennent par leur assemblage & leur arrangement , former en partie le mamelon , d'où l'enfant suce le lait. *Voyez* MAMMELLE.

LAMBDOÏDE , qui a la figure d'une lettre grecque , qu'on appelle *lambda* , λ , de λ , *L* , *eidos* , *eidos* figure. La suture lambdoïde est la même que l'occipitale.

LAMBDOÏDIEN , NE , *adject.* qui a rapport à la suture lambdoïde.

L'angle lambdoïdien du temporal est une apophyse , ou plutôt un angle osseux du temporal qui sert à ramplir une échancrure qui lui est destinée sur le bord latéral & inférieur de l'occipital.

Le trou lambdoïdien. Quelquefois auprès de la suture sagittale , à l'os pariétal , on découvre un trou , appelé *sagittal*. Quelquefois il est nommé *trou lambdoïdien* , quand il est fort près de la suture lambdoïde ; ou bien enfin *trou pariétal* , à cause de l'os dans lequel il est formé. Il donne passage à un rameau d'artere qui se dégorge dans le sinus longitudinal de derrière en devant , pour ralentir par-là la rapidité du cours du sang.

LAME, *lamina*, piece mince & plate. La lame interne, & l'externe des os du crâne. *Voyez* CRANE & TABLE.

Les lames inférieures du nez sont décrites au mot Cornets, ou Coquilles inférieures du nez.

Les lames de la dure-mere. *Voyez* DURE MERE.

La lame criblée de l'os ethmoïde. *Voyez* ETHMOÏDE.

La lame transverse du cerveau unit les couches des nerfs optiques.

LANGUE, *lingua*, en grec *γλῶσσα*. C'est un corps musculueux très-mobile, placé dans la cavité de la bouche antérieure, où il est en état d'exécuter nombre de mouvemens variés. On la divise en corps, qui en est la portion la plus considérable; en racine, nommée encore la *base*; & en *apex*, qui est sa partie antérieure, arrondie, & la plus mince.

Des deux surfaces qu'on y observe, l'une est supérieure & la plus étendue, sur laquelle paroissent différens mammelons, de même qu'une espece de ligne longitudinale qui sépare cette face en deux parties latérales égales. L'autre face, ou l'inférieure de la langue, est beaucoup plus petite: du milieu de cette face part un ligament lâche, au moyen duquel la langue est attachée au milieu du corps de la mâchoire inférieure intérieurement. C'est aux côtés de ce ligament, nommé le *frein de la langue*, qu'on découvre les vaisseaux propres à cet organe.

La substance de la langue est presque entièrement charnue; & parmi le grand nombre de fibres qui entrent dans sa composition, les unes forment uniquement sa masse, & les autres semblent s'en détacher pour se rendre & se fixer à des parties plus ou moins solides; ce sont ces derniers faisceaux musculueux que l'on comprend sous les muscles propres de la langue: tels sont le *musculo-glosse*, le *génio-glosse*, le *basio-glosse*, & le *stilo-glosse*. *Voyez ces mots*. *Voyez* encore le mot GOUT, où nous sommes obligés de parler de la langue. Les vaisseaux propres à la langue sont des artères, des veines & des nerfs. Les artères sont deux branches des carotides externes, & les veines se rendent dans les jugulaires externes; les unes & les autres sont nommées *ranines*. Quant aux nerfs, la langue en reçoit, principalement de la cinquième paire; & en outre la neuvième se distribue toute entière dans sa substance.

Les usages de la langue sont de servir à la mastication ; à la déglutition , à la voix , & elle est l'organe du goût. *Voyez au mot GOUT* ce qu'on dit de la langue. Il arrive quelquefois sous la langue , près du filet , une tumeur adé-
mateuse , molle , lâche , oblongue , qu'on nomme *grenouil-
lette ou ranule*.

Le 2 mai 1761 , on porta à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Claude Dumonter , de Saint-Judavre en Lyonois , âgé de vingt-deux mois , pour être traité d'une grenouillette si grande , que continuellement il avoit la bouche béante , & sa langue , prodigieusement épaisse , ne pouvoit plus se remuer sans faire des douleurs à l'enfant. On ouvrit la tumeur , & dans l'opération il sortit un peu de pus séreux : il y eut une hémorragie qui s'arrêta d'elle-même. Il n'y eut aucun pansement à faire , & le lait que l'enfant tiroit de la mamelle de sa mere , reçue aussi à l'Hôtel-Dieu , étoit le meilleur topique. Le 13 mai la mere ramena son enfant , qui étoit plus libre de la bouche & de la langue.

En 1755 , le nommé Etienne Ray , de Vogé en Beaujo-
lois , s'aperçut d'une petite tumeur indolente sous le men-
ton. Elle avoit sans doute son siege entre les muscles de la
langue & la membrane commune , ainsi qu'on le verra par
la suite. Cette tumeur augmenta insensiblement , jusqu'au
mois de juin 1761 , & le malade avoit alors vingt-deux ans.
Il vint à l'Hôpital avec cette tumeur , qui faisoit en dehors
une saillie comme un gros œuf de dinde. Elle fut regardée
comme une tumeur froide , ce qui fit employer les remèdes
généraux , saignées , purgations. Les topiques furent le cata-
plasma de rose pendant six jours sans succès , & avec l'impos-
sibilité de la déglutition parfaite ; ce qui fit regarder la mala-
die incurable. Cependant la tumeur poussoit également dans
la bouche , jusqu'au niveau des dents de la mâchoire infé-
rieure. Il y parut même fluctuation après les recherches
exactes de M. Bert. Alors M. Puy , disant que c'étoit une
grenouillette , fit une incision sur la tumeur depuis les dents
incisives jusqu'au-delà du frein. Il en sortit environ demi-
livre d'humeur semblable à la substance du cerveau , à la
différence qu'elle avoit un peu moins de consistance. On
introduisit le doigt jusques vers l'os hyoïde , sans trouver le
fond de la cavité , faite par le déplacement de l'humeur. Les

injections chaudes avec l'huile de camphre , furent mises en usage , ainsi que les tentes liées , imbibées de la même huile qu'on introduisoit jusqu'au fond. Le malade d'ailleurs se gargarisoit fort souvent avec le vin & le sucre.

Quatre jours après une vive douleur se fit sentir & fut d'abord suivie de la pourriture. On cessa les injections pour substituer le gargarisme d'oxycrat , ce qui détergea , incarna & cicatrisa entierement la plaie , sans qu'il resta la moindre dureté le 15 juillet.

Le 29 juin le nommé Georges Poirieu , de Chaponeau en Lyonois , âgé de vingt-six ans , vint avec une ranule moins grosse que la précédente , gênant la déglutition , sans cependant faire saillie au dehors. L'ouverture faite le même jour donna issue à beaucoup d'humeur , de la nature du melliceris. Le traitement consista dans les gargarismes , les remèdes généraux , & le malade sortit bien guéri le 6 juillet 1761.

LANGUETTE , *lingula* , ou *ligula* , comme si on disoit petite langue. On donne ce nom à des éminences , à des parties que l'on a cru ressembler à une espece de langue. Ainsi l'angle antérieur & inférieur de l'os pariétal se nomme *languette* , ou *apophyse pariétale*.

Il en est de même de la languette cartilagineuse de l'extrémité inférieure du radius ; de la languette maxillaire de l'os du palais ; des languettes carotiques de l'os sphénoïde ; de la languette sphénoïdale de l'os du palais , &c.

LAPARA , les flancs.

LAPE , *λαπη*. Les Interpretes latins d'Hippocrate rendent ce mot par *pituita* , pituite , phlegme.

LARGE , *latus* , *a* , *um* ; se dit de la surface que présentent deux dimensions d'une partie , qui sont beaucoup plus grandes que la troisième , ou que l'on considère sans faire attention à cette troisième. On le dit encore d'une partie , lorsqu'on la compare avec une autre qui est plus étroite.

Les ligamens larges de la matrice. *Voyez* MATRICE , où l'on donne la description de ces ligamens.

Le ligament large de la membrane capsulaire de l'articulation de l'avant-bras avec la main aide à unir cette partie.

Le muscle très large du dos est le même que le grand dorsal. *Voyez* DORSAL.

LARME , *lachryma* , ou *lacryma* ; liqueur excrémentitielle,

aqueuse, lymphatique, subtile, limpide, douce ou légèrement salée, séparée du sang artériel dans la glande lacrymale, & dans les petits grains glanduleux dont l'intérieur des paupieres est parsemé. Cette humeur sert à humecter & déterger les yeux & les paupieres. Ensuite se portant par sa fluidité naturelle & par le mouvement fréquent des yeux & des paupieres vers l'angle interne, elle est reprise par les points lacrymaux, & conduite au sac lacrymal qui la verse dans le nez par le canal nazal. Dans l'état naturel la lymphe lacrymale s'écoule entierement par cette voie : mais si les yeux, la glande lacrymale & les grains glanduleux des paupieres sont irrités par quelques corps étrangers qui y seront entrés, comme de la poussiere, de la moutarde, du poivre, la vapeur de l'oignon, la fumée, ou autre semblable ; ou par les larmes mêmes devenues âcres, ou par de violentes passions de l'ame, comme la douleur, le chagrin, la tristesse, la pitié, la joie : alors ces organes sécrétoires, comprimés à différentes reprises, verseront une plus grande quantité de larmes que les points lacrymaux n'en pourront absorber. Une bonne partie, à la vérité, y passera, mais le reste s'échappera par-dessus la paupiere inférieure, & coulera en gouttes sur les joues, comme si l'on pleuroit. La même chose arrivera, si les points lacrymaux, ou le sac nazal, sont obstrués ou comprimés.

Les enfans, les vieillards, & les femmes pleurent plus facilement que les hommes d'un âge viril ; parce qu'ils résistent moins que ceux-ci aux passions, & que leur tempérament humide rend la source des larmes plus abondante.

Quelquefois les cils, mal rangés dans certaines personnes, se trouvent assez recourbés dedans l'œil pour irriter la cornée transparente dans tous les mouvemens de la paupiere, ce qui ne manque pas de produire un larmoyement presque continu. Le plus court parti alors c'est d'arracher souvent les cils avec délicatesse.

Une personne avoit à la racine des cils quelques morpions qui l'incommodoient prodigieusement. Tous les remèdes furent inutiles, parce qu'on ignoroit dans cet endroit la présence de ces insectes ; mais d'abord qu'un sérieux examen les eut découverts, il fut très-facile, avec un peu d'onguent napolitain, de faire périr ces animaux, & de procurer une guérison parfaite.

La caroncule lacrymale a une espece de petit poil follet , qui dans certains Sujets grandit , & irritant le globe de l'œil , excite les larmes. Dans ce cas , il ne faut point hésiter d'arracher ces petits poils , & la guérison suivra de près.

L'ARMOYEMENT, *lacrymatio* , écoulement involontaire des larmes , l'action de jeter les larmes. Voyez LARME.

LARYNGÉ, ÉE , adj. *laryngeus* , *a* , *um* : qui appartient au larynx.

L'artere laryngée est la première branche antérieure de la carotide externe. Elle se nomme aussi *gutturale supérieure*. Cette artere forme d'abord un petit contour , & vient se terminer ensuite , principalement dans la substance des glandes thyroïdiennes , ainsi qu'aux muscles & aux autres parties voisines du larynx ; mais dans sa route cette artere produit plusieurs petites ramifications, qui se perdent dans les glandes jugulaires voisines , de même qu'à la peau & à la graisse qui répondent à ces parties. La glande Laryngée est la même que la thyroïde. Voyez THYROÏDE.

LARYNGIEN , NE , adj. On peut donner ce nom au nerf & aux vaisseaux qui se distribuent au larynx.

LARYNGO-GRAPHIE , *laryngo-graphia* , description du larynx , c'est une partie de la somato-graphie. Ce terme vient de *λάρυγξ* , le larynx , & de *γραφη* , description.

LARYNGO-LOGIE , *laryngo-logia* , discours raisonné sur les usages du larynx. Il vient de *λάρυγξ* , le larynx , & de *λόγος* , discours.

LARYNGO-TOMIE , *laryngo-tomia* , préparation Anatomique du larynx ; de *τομη* , *tomai* , ou *τέμνω* , je coupe , je dissèque , & de *λάρυγξ* , larynx. Voyez le mot MYOTOMIE.

LARYNX. Le larynx est la partie supérieure de la trachée-artere. Son ouverture est située dans l'arrière-bouche , derrière la base de la langue , & peut recevoir par conséquent l'air qui vient des narines , comme celui qui entre par la bouche. Le larynx est composé de cinq cartilages , que des ligamens, des muscles, & des membranes arrêtent ensemble ; on les nomme le *thyroïde*, le *cricoïde*, les *aryténoïdes*, & l'*épiglotte*. Le premier , qui est antérieur , est le plus grand de tous , le second leur sert de base ; les deux suivans sont placés postérieurement , & le cinquième est le plus élevé.

Le Thyroïde est un grand cartilage en forme de bouclier ,

qui occupe la partie antérieure du larynx, & forme par sa saillie au milieu de la gorge cette avance, qu'on nomme vulgairement la *pomme d'Adam*. On remarque au-dessus de cet avancement une échancrure en forme de bec d'aiguiere, qui donne attache à quelques ligamens de l'épiglotte. On donne le nom d'*ailes* aux parties latérales du thyroïde : leur bord postérieur est terminé par deux apophyses très-remarquables, dont la supérieure, qui est fort longue, soutient l'attache ligamenteuse qui tient à la corne de l'os hyoïde. L'inférieure, qui est plus courte, présente à son extrémité une facette articulaire qui rencontre celle qui est située sur la partie latérale & postérieure du cricoïde ; & c'est là le point d'appui, & l'articulation sur laquelle le thyroïde peut se mouvoir. On remarque ordinairement sur l'aîle de ce dernier cartilage un trou qui n'est point éloigné de la base de la première apophyse ; il laisse passer des vaisseaux sanguins.

Le Cricoïde est un anneau cartilagineux qui, comme on l'a dit, sert de base au larynx, & soutient par conséquent les autres cartilages qui le composent. La partie antérieure de cet anneau est étroite ; mais celle qui lui est opposée est fort large, & s'élève perpendiculairement pour former la partie postérieure du larynx. Elle présente quatre facettes articulaires, dont les deux supérieures répondent aux deux arythénoïdes, & les inférieures reçoivent les angles inférieurs du thyroïde. La face inférieure du cricoïde porte sur le premier segment cartilagineux de la trachée-artère.

Les Arythénoïdes sont deux petits cartilages situés sur la partie postérieure du cricoïde, qui contribuent beaucoup à former l'ouverture étroite du larynx, qu'on nomme la *glotte*. Les arythénoïdes sont fort irréguliers ; on peut cependant y remarquer une forme prismatique, & par conséquent trois faces, dont la première est du côté de la glotte ; la seconde, qui est latérale, regarde l'aîle du thyroïde ; la troisième est postérieure : cette dernière est concave. On remarque dans les deux autres de légères convexités. Il faut considérer dans la base de ce cartilage une cavité articulaire qui reçoit une avance latérale & polie du cricoïde ; c'est sur cette avance que les arythénoïdes exécutent tous leurs mouvemens qui peuvent se rapporter à celui de ge-
nou ;

nou ; & cette articulation doit être rangée dans la classe des ligamenteuses lâches , parce que la circonférence de cette éminence du cricoïde donne naissance à un ligament capsulaire qui se termine au bord de la cavité de l'arythénoïde. Il est encore très-important de remarquer à la base de ce cartilage une pointe qui est l'extrémité inférieure de l'angle qui appartient à sa face interne & latérale. La pointe dont il est question , soutient le bord de cette cavité oblongue , située au côté de la glotte , & à laquelle on donne le nom de *ventricule*. Cette pointe forme encore par sa saillie une division dans la longueur de la glotte , dans laquelle on peut remarquer deux ouvertures , une antérieure & l'autre postérieure. La première , qui est la plus large & la plus courte , ne sçauroit se fermer ; la postérieure , qui est oblongue , peut se fermer exactement. Il y a apparence que la voix de faucet se forme dans l'antérieure.

L'épiglotte est une languette cartilagineuse qui défend l'entrée du larynx , qu'on nomme la *glotte*. Elle est située sur le thyroïde ; & les ligamens qui l'attachent à ce cartilage & à l'os hyoïde , la tiennent toujours élevée. Lorsque le poids des alimens ou quelqu'autre cause l'ont abattue , elle reprend par son ressort sa première situation : ce qui arrive au moment que la puissance qui la tenoit appliquée à la glotte , cesse d'agir.

On a déjà dit qu'on donnoit le nom de *glotte* à cette ouverture longue & étroite qu'on remarque entre les cartilages du larynx : c'est une espèce de fente qui est formée par les arythénoïdes , des ligamens , des muscles & des membranes. Il faut considérer au-dessus des levres de cette fente , deux cavités , une de chaque côté , dont l'entrée plus ou moins grande est formée à-peu-près des mêmes parties : on les nomme les *ventricules* ou les *sinus du larynx*. On remarque sur la partie antérieure des arythénoïdes , & au-dessus de la glotte , plusieurs glandes entassées très-visibles , recouvertes par la seule membrane qui revêt les autres parties du larynx.

Le larynx a plusieurs muscles. Voyez MUSCLE.

Dans la déglutition il arrive quelquefois qu'une partie d'aliment , au lieu d'enfiler l'œsophage , passe dans le larynx. Si c'est , par exemple , une goutte d'eau ou tout autre

fluide , il irrite la membrane d'un sentiment exquis , qui tapisse l'intérieur du larynx & de la trachée-artère. Il en arrive une toux considérable , jusqu'à ce que ce corps étranger soit expulsé par les mouvemens qui font tousser. Mais quelquefois il entre un morceau d'aliment solide dans le larynx , & infailliblement il va causer la mort , s'il n'est pas bientôt expulsé.

Le 19 février 1764 , M. Roger , un des Chirurgiens de l'Hôtel des Invalides de Paris , disséquoit le cadavre d'un homme très-robuste , grand , gros & gras. Ce Soldat étoit mort tout-à-coup étant à table. La tête prit aussi-tôt une couleur violette , & il étoit aisé de croire que c'étoit une apoplexie de sang. Cependant la véritable cause de sa mort étoit certainement un corps étranger , engagé dans le larynx ; car en disséquant cette partie , M. Roger y trouva des alimens mâchés , & il le fit voir à un grand nombre de ceux qui disséquoient dans le même amphithéâtre. J'observai aussi que dans les narines se trouvoit du pain mâché , & qui vraisemblablement y avoit été poussé par l'action de l'air qui sortoit en partie de la trachée.

M. Suë , Chirurgien de Paris , dans ses leçons anatomiques de l'année 1763 , nous dit que dans le poulmon d'une jeune fille il trouva une partie du croupion ou coccyx d'un poulet ; & cette fille étoit morte après avoir prodigieusement souffert de toute la poitrine , & après l'inutilité de beaucoup de remèdes.

On voit par ces observations combien il est dangereux d'avaler *de travers* , comme on dit ; & il est aisé d'en conclure que quelquefois l'apoplexie peut bien trouver son unique cause dans la salive ou les alimens qui manquant d'enfiler le canal de l'œsophage , entrent dans celui de la trachée-artère , mettent obstacle à l'entrée ou la sortie de l'air dans le poulmon , ou hors de ce viscere , & suffoquent la personne. Je crois même que dans un cas semblable , il seroit utile de faire la bronchotomie , afin de donner la liberté à l'air ; & avec certaines précautions que les regles de l'art & le génie de l'Opérateur suggéreroient selon les diverses circonstances , on pourroit extraire le corps étranger.

LATERAL , LE , *lateralis* , le , se dit en parlant de ce

qui appartient aux deux côtés de quelque partie.

L'épiglotte a des ligamens appelés *latéraux* ; les phalanges des doigts du pied, les os du métatarse en ont aussi, & ces ligamens servent à l'union de ces parties, à les attacher.

Le ligament latéral externe qui tient le fémur avec le tibia, est étroit & épais. Il est attaché en partie au tibia, immédiatement au-dessus du péroné, & en partie à l'extrémité supérieure du péroné. Il est aussi collé au bord du cartilage sémi-lunaire externe.

Pour les ligamens latéraux de l'humerus, voyez INTER-MUSCULAIRE.

Le ligament latéral de la mâchoire inférieure est situé à la partie latérale interne de l'articulation de la mâchoire.

L'articulation de la tête avec la première vertèbre du col a des ligamens latéraux qui s'élèvent des parties latérales de cette apophyse, & s'attachent au bord du trou occipital. Elle a aussi une membrane latérale ligamenteuse, qui s'étend de la racine de cette dent à l'occipital.

Le ligament latéral externe du coude unit l'humerus au radius.

Le ligament latéral interne du coude unit l'humerus au cubitus.

Les sinus latéraux de la dure-mère sont décrits au mot Dure-mère.

Les ventricules latéraux du cerveau sont décrits au mot Cerveau.

LAUCANIE, *laucania*, λαικανια ou λευκανια : la gorge ou l'œsophage.

LECHENEON, λεχηνειον, nom du pressoir d'Hérophile, sinus de la dure-mère. Voyez DURE-MÈRE.

LECHO, λεχω. Il signifie une femme en couche.

LEGNE, λεгна, λεγνα. Il signifie dans Hippocrate le bord de l'orifice de la matrice, appelé *os tinea* ou *amphideon*.

LEME, λήμη, chassie des yeux.

LENOS, ληνος, le pressoir d'Hérophile, sinus de la dure-mère.

LENTICULAIRE, adject. *lenticularis*, re : qui ressemble à une lentille.

Les glandes lenticulaires sont de petites glandes placées dans les intestins , ainsi appellées de leur figure & de leur grosseur.

L'os lenticulaire du carpe est le même que l'os orbiculaire ou pisiforme. *Voyez* ces mots. On donne aussi ce nom à l'os orbiculaire de l'oreille.

LENTIFORME , nom de l'os orbiculaire du carpe. *Voyez* ORBICULAIRE.

LEPIDOÏTES (futura) ; de *λεπις* , écaille , & de *ειδος* , figure : la future écailleuse ou temporale du crâne.

LEUCORRHOÉE , *leucorrhoea* , de *λευκός* , blanc , & de *ρηνω* , couler : fleurs blanches.

LEVIATHANPENE , *leviathanpenis* : membre génital de la baleine.

LEVRE , *labrum* , *labium* ; en grec , *χείλος*. Les levres sont deux parties mobiles , distinguées en supérieure & en inférieure , dont la bouche est ornée.

On le dit aussi figurément de différentes parties.

Il arrive souvent aux levres des chancres qui ont besoin de l'opération appellée *bec de lievre*. Elle consiste à couper avec un bistouri à la partie saine de chaque côté du chancre , en formant vers le menton ou vers le nez l'angle le plus aigu qu'il est possible. Deux ou trois épingles , un appareil & un bandage convenables servent à la réunion des deux parties rapprochées. Nous allons donner quelques observations relatives à cette opération. Elles ont été faites à l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Le 16 février 1761 , le nommé Barthelemi Ducreux , âgé de trente-trois ans , de Villecheneve en Foretz , vint à l'Hôtel-Dieu pour y être traité d'un chancre à la levre inférieure , près de la commissure gauche.

Il fut saigné & purgé deux fois , ainsi qu'il parut nécessaire pour le préparer à l'opération. Elle fut faite le 19 du même mois. Le premier appareil fut les épingles , diapalme , languette , baume de Commandeur , &c.

Le 21 le même pansément fut réitéré , & le 23 on ôta les épingles. La réunion se trouva au mieux ; mais elle étoit foible , ce qui fit employer le digestif , le baume de Commandeur , les différentes liqueurs convenables , & l'appareil ordinaire. On donnoit tous les soirs une émulsion de pavot , pour lui procurer le repos , extrêmement nécessaire pour

cela. La plaie suppura peu de tems; vers la fin on s'en tenoit au digestif simple, & un petit bandage unissant.

Le 6 mars on le pansa pour la dernière fois; & après avoir purgé le malade, il sortit le 9 du même mois.

Le 24 avril 1761, on fit à l'Hôtel-Dieu l'opération du bec de lievre au nommé Etienne Bruyere, de Saint-Victor la Louviere en Foretz, âgé de quarante-sept ans, pour un chancre qu'il avoit depuis quatre mois à la levre inférieure. Il fut bien préparé avant cette légère opération; elle ne fut suivie d'aucun mauvais accident. Les épingles furent tirées, & la réunion fut parfaite. Le baume de Commandeur fut employé dans les pansemens, ainsi que le bandage convenable. Le 4 mai le malade parloit aisément, & le 10 il ne fut plus question de rien. On le purgea avant de le renvoyer.

Au commencement d'août 1761, on fit l'opération du bec de lievre à un homme âgé d'environ cinquante ans, pour un chancre qu'il avoit à la levre inférieure. Il fut fort bien guéri; & lorsqu'il étoit sur le point de sortir de l'hôpital, il voulut aller se promener dans la cour. Il lui survint le même jour une pleurésie qui dans quatre jours le mit au tombeau.

Le 15 août 1761, on fit l'opération du bec de lievre au nommé Noël Lami, de Miribel à trois lieues de Lyon, âgé de trente-huit ans. Il avoit un chancre à la levre inférieure près de la commissure. Il fut bien guéri le 14 septembre, qu'il sortit de l'hôpital.

Le 20 août de la même année, on fit la même opération au nommé Anne Coulange, de Dicoutu en Auvergne, âgé de quarante-cinq ans. Il avoit sur tout le bord de la levre inférieure, des petits boutons chancreux qui résisterent à toutes sortes de topiques. Ils furent tous coupés avec le bord de la levre, après une préparation convenable. Il ne fut pas question d'épingles ni de suture. La plaie guerit dans son tems, & le malade quitta l'hôpital le 14 septembre 1761.

Le 19 août 1761, on fit au nommé Pancras Jacob, de Geny en Bourgogne, âgé de vingt-cinq ans, l'opération du bec de lievre. Il avoit à la levre inférieure, près de la commissure gauche, un petit chancre qu'il avoit inutilement essayé de guérir par plusieurs onguens. Après une préparation convenable, l'opération fut faite. Comme le chancre

étoit petit , il ne fallut qu'une épingle ; & le 30 du même mois , après quelques pansemens méthodiques , le malade parfaitement guéri quitta l'Hôtel-Dieu.

Le 16 août 1761 , on fit la même opération au nommé Joseph Dupuy , âgé de soixante ans , de Brosia en Comté. Il avoit , presqu'au milieu de la levre inférieure , un chancre comme une petite noix. Il fallut deux épingles. La cure fut également prompte , & le malade sortit de l'Hôtel-Dieu le 30 août avec le précédent.

LEVRES , grandes & petites levres des parties de la génération de la femme. Les grandes levres sont deux replis formés par la peau , dans lesquels il y a beaucoup de graisse assez ferme , sur-tout dans les vierges. Les petites levres sont les nymphes. *Voyez NYMPHES.*

Ces parties sont sujettes à quelques maladies. J'ai vu , par exemple , des chancres les ronger & les détruire. Quelquefois les grandes levres sont si longues , qu'on est obligé de les couper , parce que sans cela elles s'excorieroient , s'ulcéreroient , &c. dans les différens mouvemens que l'on fait.

Le 24 mai 1761 , on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Antoinette Cadi , de Lyon , âgée de vingt-trois ans , pour une gangrene sèche qui s'étendoit depuis le méat urinaire jusqu'au-dessus de l'os sacrum , attaquoit les grandes & petites levres , & ne formoit qu'une cavité de l'anus & du vagin. Elle étoit d'ailleurs si mal , qu'on ne pouvoit qu'avec beaucoup de peine la faire parler ; & on dit aux Chirurgiens que dans sa chambre ayant été trouvée dans ce pitoyable état , elle fut portée par compassion dans l'hôpital. Comme on ne put pas sçavoir si elle avoit fait quelques remèdes , on lui donna l'ypécacua , les fébrifuges & les cordiaux. Pour pansement on se contenta d'un long plumasséau chargé de styrax. La gangrene des grandes levres se détacha , quoique l'appareil qu'on employoit ne pût y tenir que jusqu'à ce qu'on la mettoit sur le bassin. Il n'en fut pas de même du reste de la gangrene ; elle persista , & la malade mourut le premier juin 1761 l'après-midi. Le matin elle avoit le visage bouffi & pâle , & les linges étoient humectés d'une sérosité abondante.

LEVRE externe & interne des côtes. *Voyez COTES.* Il en est de même des autres os , où l'on observe des levres & des bords.

LICHANOS, λικανός. On a donné ce nom grec au premier doigt.

LIGAMENT, *ligamentum*, *copula*, *vinculum*, σύνδεσμος, *sun-desmos* en grec ; de δέω, *deo*, je lie ; σύν, *sun*, ensemble. On appelle du nom de *ligamens* certaines parties de notre corps, dont la couleur est blanche, qui sont formées d'un tissu fibreux & fort serré, & qui tantôt sont faites comme des cordons ou comme des bandelettes, tantôt ressemblent à des membranes, & dont l'usage est toujours de maintenir en place, & de fixer les os ou quelques autres parties.

Les fibres dont les ligamens sont composés, sont très-fines & très-déliées ; ce qui fait que dans le plus petit des ligamens, le nombre de ces fibres est très-considérable. C'est de cette finesse, de cette multitude de fibres, que dépend la force dont jouissent les ligamens ; car on sçait que de deux cordons d'une égale grosseur, celui-là résistera davantage, qui sera composé d'une soie plus fine, parce qu'il est clair qu'il en aura un plus grand nombre de fils.

Dans les ligamens qui sont faits en forme de cordons ou de bandelettes, les fibres sont pour l'ordinaire placées parallèlement les unes aux autres, suivant la longueur du ligament ; ce qui, comme il est aisé de sentir, contribue encore beaucoup à augmenter la force de ces parties.

Les ligamens sont naturellement flexibles & plians. Il étoit nécessaire que les choses fussent ainsi, pour que le mouvement des parties pût être libre. En effet on observe tous les jours dans les maladies, que les membres perdent la liberté de leurs mouvemens, si-tôt que les ligamens ont perdu leur souplesse, & qu'ils sont devenus secs & roides.

Une autre qualité propre aux ligamens, & qui mérite d'être observée, est leur peu d'extensibilité. Ces parties ne prêtent & ne s'allongent que peu, encore est-ce avec une extrême difficulté qu'elles le font. Il résulte de-là un fort grand avantage pour le bien de la machine ; car il est évident que si les ligamens avoient été fort susceptibles d'extension, une force très légère auroit suffi pour faire changer de place aux os, &c. ce qui auroit rendu les luxations bien plus fréquentes qu'elles ne sont, & sans doute aussi plus dangereuses.

Quand les ligamens ont été forcés, tirailés & alongés outre mesure, ils ont beaucoup de peine à se rétablir. De là vient que les maladies de ces parties sont si longues, si opiniâtres & si difficiles à guérir. Il faut convenir aussi que comme ils sont situés fort profondément, l'action des topiques ne peut s'y faire sentir que foiblement, & que cela ne contribue pas peu à rendre les maladies qui les attaquent, fort rebelles.

Il est extrêmement difficile que les ligamens se rompent ou se déchirent. Nous en avons ci-dessus apporté la raison.

Les anciens Anatomistes étudioient peu la structure des ligamens, & ils ne nous ont presque rien laissé sur cette matiere. Le fameux Riolan a senti le premier de quelle importance il étoit de s'appliquer à l'étude de ces parties, & le premier aussi il en a donné une description circonstanciée. M. Winslow a marché sur les traces de ce grand homme, & n'a pas peu contribué à éclaircir cette matiere qui enfin a été traitée dans un grand détail, & fort sçavamment, par M. Weitbrecht, Docteur en Médecine, & de l'Académie des Sciences de Pétersbourg.

Il y a deux sortes de ligamens : les uns servent pour la liaison des parties molles, & les autres pour celles des parties dures, ou des os. Il ne sera question ici que de ces derniers, qu'on appelle particulièrement du nom de ligamens articulaires.

Parmi ces ligamens articulaires, il y en a qui sont plats & arrondis comme de petites cordes, & qui sont placés pour la plus grande partie sur les côtés des articulations faites par ginglyme. Leur usage est quelquefois borné à maintenir les os en situation ; mais souvent ils servent encore à mettre des bornes aux mouvemens des os, & à empêcher qu'ils ne se fassent trop fortement en certains sens : tels sont, par exemple, les ligamens latéraux de la mâchoire inférieure, qui permettent aisément à son condyle de venir en devant, mais qui arrêtent & bornent son mouvement en arriere.

Les autres ligamens articulaires environnent & embrassent les articulations mobiles, & ils ont principalement pour usage de retenir la sinovie, c'est-à-dire, l'humour qui se trouve dans les articulations mobiles, & qui, en lubréfiant les surfaces des cartilages, leur permet de glisser

laissent les uns sur les autres. Or pour empêcher que cette humeur ne s'écoule & ne se perde, la nature a enveloppé l'articulation d'une toile membraneuse, fine, mince & déliée, qu'on nomme *ligament capsulaire* ou *ligament orbiculaire de l'article*. Il faut distinguer cette capsule qui se trouve dans toutes les articulations mobiles, d'avec le ligament qui enveloppe les articles faits par énarthrose. Ces derniers ne sont point membraneux, & ne sont, à proprement parler, que l'assemblage d'un grand nombre de bandes ligamenteuses, placées les unes auprès des autres, de manière à faire une capsule forte & épaisse.

Il y a d'autres ligamens qui, sans servir directement aux articulations, ne laissent pas d'affermir les os dans leur situation, & les empêchent de sortir. Tel est le ligament qu'on trouve entre l'apophyse coracoïde & la clavicule; tel est aussi celui qu'on trouve au-dessus du sternum, & qui s'attache aux deux clavicules.

On trouve enfin quelques ligamens qui sont attachés seulement aux os, & qui ne servent, ni pour leurs articulations, ni pour les retenir en place. Telle est la bande ligamenteuse qui va de l'acromion s'attacher à l'apophyse coracoïde.

Il ne faut pas oublier que certains ligamens qui paroissent d'abord n'être destinés qu'à brider les tendons des muscles, ne contribuent pas peu à la liaison des os. Tels sont les deux ligamens annulaires du poignet & le ligament annulaire du tarse.

Nous pensons qu'une liste des ligamens de tout le corps humain pourra trouver ici sa place, comme au mot *Cartilage* nous en avons aussi donné une.

Ligamens de la tête.

Les ligamens du cartilage intermédiaire de la mâchoire inférieure (*ligamenta cartilaginis intermediæ maxillæ inferioris*) sont deux petites membranes, dont l'une unit ce cartilage à l'os des tempes, & l'autre au condyle de la mâchoire inférieure.

La membrane articulaire de la mâchoire inférieure (*membrana articularis maxillæ inferioris*) c'est celle qui environne

l'articulation du condyle de la mâchoire avec l'os des tempes.

Le ligament latéral de la mâchoire (*ligamentum laterale maxillæ*) est situé à la partie latérale interne de l'articulation de la mâchoire.

La tête est unie avec la première vertèbre par les condyles, au moyen d'un anneau membraneux (*annulo membranaceo*), & avec l'arcade antérieure & la postérieure de cette vertèbre au moyen d'une petite membrane (*membranula*).

Les ligamens de la tête avec la première vertèbre sont, 1°. un appareil ligamenteux (*apparatus ligamentosus*) qui vient du trou occipital se terminer en partie à cette vertèbre ; 2°. les trousses ligamenteuses (*lacerti ligamentosi*), ou les ligamens latéraux (*ligamenta lateralia*) qui s'élèvent des parties latérales de cette apophyse, & s'attachent au bord du trou occipital ; 3°. la membrane latérale ligamenteuse (*membrana lateralis ligamentosa*) qui s'étend de la racine de cette dent à l'occipital.

Ligamens des os du tronc.

Le ligament transverse de la première vertèbre du col (*ligamentum transversale*); les appendices du ligament transverse (*ligamenti transversalis appendices*), la supérieure qui s'avance en haut vers l'occipital, & l'inférieure qui descend vers le corps de la seconde vertèbre ; le ligament propre de la première vertèbre (*ligamentum proprium vertebræ primæ*), situé de part & d'autre sur les parties latérales de la face antérieure de cette vertèbre.

La bande ligamenteuse externe, ou la demi-gaine ligamenteuse (*fascia longitudinalis anterior*, seu *ligamentum corporibus vertebrarum commune anterius*) s'étend sur la partie convexe du corps des vertèbres, le long de l'épine du dos.

La bande ligamenteuse interne (*ligamentum commune posterius*, seu *fascia longitudinalis postica*) est couchée le long de la partie concave du corps des vertèbres en-dedans de l'épine, pour les unir.

Le tuyau ligamenteux ou l'entonnoir (*primum & secundum*)

ligamentum spinalis medullæ involucrum) est une partie imaginée par Galien , & réalisée par quelques modernes qui en donnent la démonstration.

La masse singulière , ou le cartilage inter-vertébral (*ligamentum inter-vertebrale*) remplit l'intervalle qui se trouve entre les corps des vertèbres , & les unit.

Les plans ligamenteux des branches des vertèbres (*ligamenta crurum subflava*) remplissent les intervalles entre ces branches , & les unissent.

Une membrane inter-épineuse (*membrana inter-spinalis* , seu *ligamentum membranaceum*) remplit tout l'espace qui se trouve entre l'origine des apophyses épineuses.

Les cordons ligamenteux (*funiculi ligamentosi*) viennent de chacune des extrémités des apophyses épineuses.

Les ligamens des apophyses transverses (*ligamenta processuum transversorum*) viennent de la pointe d'une apophyse se rendre au sommet de la suivante.

Les ligamens des apophyses obliques (*ligamenta processuum obliquorum*) environnent les articulations de ces apophyses.

Les ligamens entre la dernière vertèbre des lombes & l'os sacrum : *ligamenta inter ultimam lumborum vertebralem & os sacrum*.

Ligamens du thorax.

Les ligamens de la tête des côtes (*ligamenta capitelli costarum*) attachent cette tête aux parties latérales du corps des vertèbres.

Les ligamens transversaux externes des côtes (*ligamenta transversaria externa costarum*) attachent leur tubérosité aux apophyses transverses des vertèbres.

Les ligamens transversaux internes des côtes (*ligamenta transversaria interna costarum*) attachent intérieurement la tubérosité des côtes aux apophyses transverses des vertèbres.

Le ligament externe du col de la côte (*ligamentum cervicis costæ externum*) unit le col des côtes aux apophyses transverses.

Les ligamens accessoires (*ligamenta accessoria*) fortifient les 21 & 22 , ou en tiennent lieu.

La membrane ligamenteuse du sternum (*membrana sterni*)

ligamentosa) unit ensemble toutes les pièces dont cet os est composé.

Les petits ligamens radiés des cartilages des côtes (*ligamentula radiatim dijecta cartilaginum costarum*) unissent les cartilages au sternum.

Les fibres ligamenteuses qui unissent les cartilages des côtes entre eux (*fibræ ligamentosæ* ,) &c.

Les petits ligamens singuliers du cartilage xyphoïde (*ligamentula singularia cartilaginis ensi-formis*) unissent ce cartilage au sternum.

Ligamens des os du bassin.

Le ligament long postérieur de l'os des îles (*ligamentum posticum longum ossis ilii*) unit l'os sacrum à l'ischion.

Le ligament court postérieur de l'os des îles (*ligamentum posticum breve ossis ilii*) s'attache à l'ischion & à l'os sacrum.

Le ligament latéral postérieur des îles (*ligamentum laterale posterius ossis ilii*) s'attache à l'iléon & à l'os sacrum.

Le grand ligament sacro-ischiatique (*ligamentum sacro-ischiaticum majus*) se voit à la partie postérieure & inférieure des os du bassin.

Les petits ligamens accessoires vagues (*ligamentula accessoria vaga*) sont situés sur le dos de l'os sacrum.

Les petits ligamens longitudinaux du coccyx (*ligamentula ossis coccygis longitudinalia*) attachent le coccyx à l'os sacrum.

Les petits ligamens latéraux antérieurs du coccyx (*ligamentula lateralia coccygis anteriora*) s'unissent au releveur du coccyx.

Le ligament antérieur supérieur du bassin (*ligamentum pelvis anticum superius*) s'étend de l'iléon aux apophyses transverses des vertèbres lombaires.

Le ligament antérieur inférieur du bassin (*ligamentum pelvis anticum inferius*) descend de la crête de l'iléon vers l'os sacrum.

La symphyse de l'os pubis est arrêtée par un anneau ligamenteux (*annulo ligamentoso*).

Le petit ligament sacro-ischiatique interne (*ligamentum*

Sacro-ischiaticum minus internum) sort de l'os sacrum , & se rend à l'ischion.

La symphyse de l'os sacrum & de l'iléon est arrêtée par des filets ligamenteux (*villis ligamentosis*).

La membrane obturatrice du trou ovale du bassin (*membrana obturatrix foraminis thyroïdis pelvis*) s'attache autour de ce trou.

Le ligament de Fallope , ou le ligament suspensoir de Poupart (*ligamentum Fallopii aut Poupartii*) qui s'étend de l'épine antérieure de l'iléon à la symphyse du pubis.

Ligamens de l'extrémité supérieure.

Le ligament inter-claviculaire (*ligamentum inter-claviculare*) unit les clavicules.

Le sterno-claviculaire (*sterno-claviculare*) unit le sternum avec la clavicule.

Le costo-claviculaire (*costo-claviculare*) unit la première côte à la clavicule.

L'amas des trousses ligamenteux (*congeries lacertorum*) qui unissent l'acromion avec la clavicule.

Le ligament propre antérieur de l'omoplate (*ligamentum proprium anterius scapulæ*) unit l'acromion à l'apophyse coracoïde.

Le ligament propre postérieur de l'omoplate (*ligamentum proprium posterius scapulæ*) , tendu sur son échancre.

Le conoïde de l'omoplate (*conoïdes scapulæ*) unit l'apophyse coracoïde à la clavicule.

Le trapézoïde de l'omoplate (*trapezoïdes*) unit l'apophyse coracoïde à la clavicule.

Le grand ligament capsulaire (*ligdmentum capsulare magnum*) environne l'articulation de l'omoplate avec l'humerus.

La membrane capsulaire de l'articulation de l'humerus avec l'avant-bras , & ses ligamens accessoires : (*membrana capsularis & ligamenta accessoria*).

Le ligament latéral interne du coude (*ligamentum laterale internum cubiti*) unit l'humerus au cubitus.

Le ligament latéral externe du coude (*ligamentum late-*

rale externum cubiti) ou le brachio-radial , unit l'humerus au radius.

Le ligament orbiculaire , annulaire ou coronaire du rayon (*ligamentum orbiculare , annulare , coronarium radii*) environne la tête du rayon.

Les ligamens accessoires du ligament orbiculaire du rayon : *ligamenta accessoria*.

Le ligament rond de l'avant-bras (*ligamentum teres cubiti*) unit le radius au cubitus.

La membrane inter-osseuse , ou le ligament inter-osseux de l'avant bras (*membrana inter-ossea cubiti*) unit ensemble le radius & le cubitus.

Les ligamens courts du cartilage intermédiaire du radius (*ligamenta brevia*) unissent ce cartilage à la membrane capsulaire.

Les ligamens vaginaux des tendons autour du carpe : *ligamenta vaginalia circa carpum*.

Le ligament commun dorsal du carpe (*ligamentum commune carpi dorsale*) , ou le grand ligament oblique ou transversal externe du carpe.

Le ligament commun palmaire du carpe (*ligamentum annulare commune carpi palmare*) , ou l'annulaire interne.

Le ligament propre du carpe (*ligamentum carpi proprium , seu ligamentum carpi internum annulare & transversale*) , ou ligament interne annulaire & transversal du carpe.

Les petits ligamens palmaires transverses (*ligamenta palmaria transversa*) s'observent dans la peau de la main.

Les ligamens vaginaux des tendons autour des phalanges (*ligamenta vaginalia tendinum circa phalanges*).

Les anneaux ligamenteux (*annuli ligamentosi juncturarum*) autour des articulations des phalanges.

Les ligamens cruci-formes des phalanges : *ligamenta cruci-formia*.

Les ligamens auxiliaires (*lacerti adscitii*) de la membrane capsulaire des os de l'avant-bras avec le carpe.

Les ligamens accessoires obliques & droits (*ligamenta accessoria obliqua & recta*) de la membrane capsulaire de l'articulation des os de l'avant-bras avec le carpe.

Les ligamens muqueux (*ligamenta mucoſa*) de la mem-

brane capsulaire de l'articulation des os de l'avant-bras avec le carpe.

Les ligamens propres , ou le styloïdien du rayon , & le romboïde (*ligamenta propria* , seu *lacertus robustus* , & *ligamentum rhomboïdes*) de la membrane capsulaire de l'articulation des os de l'avant-bras avec le carpe.

La membrane capsulaire commune (*membrana capsularis communis*) des os du carpe.

Le petit trousséau ligamenteux (*lacertus ligamentosus*) qui unit le premier os du carpe aux autres.

Le petit ligament muqueux (*ligamentulum mucosum*) du second os du carpe.

Le trousséau singulier oblique (*lacertus singularis obliquus*) du troisieme os du carpe.

Le petit ligament (*ligamentulum*) du premier os du carpe au cinquieme.

Les ligamens du quatrieme os du carpe , c'est-à-dire , les trousséaux (*lacerti*) ; les deux ligamens transverses (*ligamenta transversalia duo*) ; son gros ligament court (*ligamentum crassum breve*) ; son ligament droit (*ligamentum directum*) ; & sa membrane capsulaire (*membrana capsularis*).

Les ligamens des os du second rang du carpe dans la paume de la main , sçavoir , les petits trousséaux ligamenteux (*lacertuli filamentosi*) du cinquieme & du sixieme os ; le petit ligament irrégulier (*ligamentum irregulare*) du sixieme & du septieme os ; les petits ligamens singuliers (*ligamentula singularia*) du sixieme & du septieme ; les filets profonds & épais (*fibrositates robustæ & crassæ*) du septieme & du huitieme. Dans le dos de la main , le petit ligament (*ligamentulum*) du cinquieme & du sixieme ; les filets ligamenteux paralleles (*fibræ ligamentosæ parallelæ*) du sixieme & du septieme ; la petite membrane ligamenteuse (*membranula ligamentosa*) du septieme & du huitieme ; dans l'articulation , le ligament transverse (*ligamentum transversum*) du septieme & du huitieme.

Les ligamens des os du méta-carpe avec ceux du carpe sont , 1°. une petite membrane capsulaire très-courte (*membrana capsularis brevissima*) qui les unit tous ensemble ; & chacun d'eux est fortifié par des petits ligamens (*ligamentu-*

lis) & l'os du méta-carpe de l'auriculaire par une expansion ligamenteuse large & lâche (*expansioe ligamentosa latâ & laxâ*). L'os du pouce a sa membrane capsulaire & ses ligamens accessoires, un dorsal, un palmaire, un latéral externe, un latéral interne. L'os du méta-carpe du doigt du milieu est de même arrêté par ses deux ligamens sublimes (*ligamenta sublimia*); un profond (*ligamentum profundum*); un petit ligament droit perpendiculaire (*ligamentulum rectum perpendiculare*); & un certain troussseau ligamenteux (*lacer-tus aliquis ligamentosus*). L'os du méta carpe du doigt index est arrêté par un ligament sublime, un profond, un latéral; celui du doigt auriculaire l'est par des troussseaux; celui du doigt auriculaire a un ligament très-fort (*ligamentum rectum robustum*).

Les ligamens des os du méta-carpe entre eux sont, les ligamens dorsaux (*ligamenta dorsalia*); les ligamens latéraux (*ligamenta lateralia*); les ligamens palmaires (*ligamenta palmaria*); la membrane ligamenteuse (*membrana ligamentosa*) autour de leur tête, & leur adhérence irrégulière (*cohesionés irregulares*) aux enveloppes des muscles.

Les ligamens des phalanges des doigts de la main sont, la membrane capsulaire, & ses trois soutiens accessoires (*membrana capsularis & triplex adjumentum accessorium*); les ligamens latéraux (*ligamenta lateralia*) des articulations; le ligament cutané (*ligamentum cutaneum*); le ligament latéral sous-tendu (*ligamentum laterale subtensum*).

Les ligamens de l'extrémité inférieure.

Les ligamens du fémur avec les os des îles sont, le bourlet élastique cotyloïdien (*labrum cartilagineo-ligamentosum*); le ligament transversal interne du bourlet (*ligamentum labri cartilaginei transversale internum*); le ligament transversal externe du bourlet (*ligamentum transversale externum*); les petits ligamens glanduleux (*ligamentula massæ adiposo-glandulosæ*); la membrane capsulaire & ses renforts accessoires (*membrana capsularis & correborationes accessorie*); le ligament rond (*ligamentum teres*) de la tête du fémur.

Les ligamens du genou sont, les ligamens latéraux, l'interne & les externes long & court (*ligamenta lateralia, inter-num*

num & externum , longum & breve) ; le ligament postérieur de Winslow (*ligamentum posticum Winslowi*). Les ligamens en forme d'aîle , grand & petit (*ligamentum tumidum Waltheri* seu *ligamentum alare majus & minus*) ; le ligament muqueux (*ligamentum mucosum*) ; les ligamens croisés , le postérieur & l'antérieur (*ligamenta cruciata* , *posticum & anticum*) ; les adhérences des cartilages demi-lunaires & leur ligament transversal (*adhæssiones & ligamentum transversale* .

Les ligamens du tibia & du péroné sont l'assemblage des filets (*compages fibrarum*) qui fortifie la membrane capsulaire de l'articulation supérieure ; la membrane inter-osseuse , ou le ligament inter-osseux (*ligamentum membranaceum* seu *septum longitudinale inter-osseum*) ; les ligamens supérieurs , l'antérieur & le postérieur , & les inférieurs , l'antérieur & le postérieur de l'extrémité inférieure (*ligamenta superiora anticum & posticum* , & *inferiora anticum & posticum* .

Les ligamens des os de la jambe avec le pied sont , le ligament moyen perpendiculaire du péroné (*ligamentum à calce demissum* , seu *ligamentum fibulæ medium perpendiculare*) ; le ligament antérieur de la malléole externe (*ligamentum mallæoli externi & tali ossis anterius* , *ligamentum fibulæ anterius*) ; le ligament postérieur du péroné , ou l'oblique (*ligamentum transversum seu posterius fibulæ*) ; le ligament postérieur du péroné , ou l'oblique (*ligamentum transversum seu posterius fibulæ*) ; le ligament deltoïde (*ligamentum deltoïdes* seu *triangulare*) .

Les ligamens des os du tarse sont entre l'astragal & le calcaneum , la membrane capsulaire (*membrana capsularis*) ; & un appareil ligamenteux (*apparatus ligamentosus*) qui consiste en un ligament perpendiculaire (*ligamentum perpendiculare*) ; un oblique (*oblicum*) ; deux latéraux parallèles (*lateralia parallela*) ; entre l'astragal & l'os naviculaire , la membrane capsulaire (*membrana capsularis*) ; le ligament large & supérieur (*ligamentum latum supernum*) ; le ligament latéral interne (*ligamentum laterale internum*) ; entre le calcaneum & le naviculaire , le ligament superficiel (*ligamentum superficialium* , seu *ossis navicularis* , *ligamentum laterale internum tertium*) ; la poulie cartilagineuse (*trochlea cartilaginea* , seu *ligamentum cartilagineum* seu *zona*) ; les deux ligamens inférieurs , le plat & le rond (*ligamenta duo inferiora planum &*

teres, seu ligamenti ossis calcis lati portio); les ligamens entre l'astragal & le cuboïde, les deux ligamens superficiels & le profond (*ligamenta duo superficialia & profundum, ligamentum superius & ligamentum rectum*); le ligament latéral superficiel (*ligamentum laterale superficialium, seu ligamentum laterale externum*); le ligament long (*ligamentum longum seu stratum tendinosum longum*); le ligament oblique (*ligamentum obliquum, seu latum ossis calcis*); le ligament rhomboïde (*ligamentum rhomboïdes*); entre l'os naviculaire & le cuboïde, le ligament superficiel supérieur (*ligamentum superficiale superius, seu planum ligamentosum, seu ligamentum laterale externum secundum ossis navicularis*); l'inter-osseux (*interosseum seu massa ligamentosa*); le transversal (*transversale seu plantare quintum*); entre les naviculaires & les cunéiformes, les trois ligamens supérieurs (*tria ligamenta superna, seu laterale externum primum & laterale internum secundum ossis navicularis*); le latéral (*laterale*); les plantaires (*plantaria*); entre le cuboïde & le cunéiforme externe, le ligament superficiel (*ligamentum superius superficialium, seu planities ligamentosa superficialis*); les quatre ligamens plantaires, le droit, les deux transversaux & le fibreux (*ligamenta plantaria quatuor, rectum, transversalia duo & fibrosum*); des trois os cunéiformes entre eux, les ligamens superficiels (*ligamenta superficialia*); les plantaires (*plantaria*).

Les ligamens des os du méta-tarse sont, 1°. entre ceux du tarse & du méta-tarse, les ligamens des os du méta-tarse du pouce, le dorsal (*dorsale seu planities ligamentosa*); le longitudinal (*longitudinale seu laterale*); du deuxième os du méta-tarse, les trois dorsaux (*dorsalia tria seu planum obliquum rectum, & obliquum robustum*); le ligament plantaire (*ligamentum plantare*); les deux latéraux, le rhomboïde & le longitudinal (*lateralia duo, rhomboïdes & rectum longitudinale*); du troisième os du méta-tarse, les ligamens dorsaux & plantaires, sçavoir, un plan ligamenteux droit (*planum ligamentosum rectum*); un trousséau oblique (*lacertum obliquum*); un ligament oblique (*ligamentum obliquum*), ou le second ligament du grand os cunéiforme; un profond longitudinal (*alterum profundum longitudinale*); un latéral interne (*laterale internum*); un courbe (*incurvum*); un

droit (*rectum*) ; du quatrieme os du méta-tarfe , le ligament dorsal & le latéral (*ligamentum dorsale & laterale*) ; du cinquieme os du méta-tarfe , la membrane capsulaire & son ligament transversal (*membrana capsularis subcrassa , & ligamentum transversale seu ligamentum ossis cubi-formis transversum*). 2^o Les ligamens des os du méta-tarfe entre eux sont , les trois ligamens dorsaux (*ligamenta dorsalia tria*) ; les latéraux (*lateralia*) ; les trois plantaires (*plantaria tria*) ; le plantaire commun (*plantare commune seu ligamentum transversum alterum*) ; les ligamens transverses (*ligamenta transversa*).

Les ligamens des phalanges des doigts sont , les membranes capsulaires & les ligamens latéraux (*membranæ capsulares & ligamenta lateralia*).

Les os sésamoïdes sont unis ensemble par une membrane d'une nature cartilagineuse & par une autre fibreuse (*membrana sub-cartilaginea & membrana fibrosa*) ; par une production longitudinale ligamenteuse (*productione ligamentosa longitudinali*).

Les ligamens des tendons du pied sont autour de la partie inférieure de la jambe , une gaine singuliere (*vagina singularis*) ; autour du tarfe & du méta-tarfe , le ligament commun croisé (*ligamentum commune cruciatum , seu vagina cruciata , seu ligamentum commune primum*) ; la bride des tendons des péroniers (*retinaculum tendinum peroneorum* , ou peut-être *ligamentum sub-cutaneum Waltheri*) ; le ligament déchiré (*ligamentum laceratum* , ou *ligamentum commune alterum Waltheri*) ; la gaine ligamenteuse du fléchisseur propre du pouce (*vagina ligamentosa flexoris pollicis* , ou *ligamentum tali ossis calcis internum*) ; le ligament du tendon du petit peronier (*ligamentum tendinis peronei minoris*) ; autour de la plante du pied , l'aponévrose plantaire (*aponevrosi plantaris*) ; les digitations (*digitationes*) ; & ses productions latérales (*productiones laterales*) ; les adhérences irrégulieres (*cohesiones irregulares*) ; les ligamens vaginaux des fléchisseurs (*ligamenta vaginalia flexorum*) ; les anneaux ligamenteux des jointures (*annuli juncturarum ligamentosi*) ; les ligamens vaginaux & croisés (*ligamenta vaginalia & cruciata*) ; ceux du pouce , un troussseau oblique de la premiere phalange (*lacertus obliquus phalangæ primæ*) ; l'expansion fibreuse de

la deuxième phalange (*expansio fibrosa phalangæ secundæ*) ; ceux des doigts, les ligamens vaginaux (*ligamenta vaginalia*) ; les ligamens croisés (*ligamenta cruciata*) ; les brides accessoires des tendons (*vincula tendinum accessoria*) ; sçavoir, les brides larges des extenseurs (*retinacula lata extensorum*) ; les brides longues & courtes rhomboïdales & triangulaires des fléchisseurs en dedans des gâines (*vincula longa lata, rhomboïdalia & triangularia, sive chordulæ flexorum intra vaginas*) ; le ligament cutané (*ligamentum cutaneum*) ; le ligament latéral sous-tendu (*ligamentum laterale sub-tensum*) ; la masse fibreuse & grasseuse (*massa fibrosa & pinguedinosa*).

Ligamens des parties molles.

Les ligamens de la dure-mère, les transverses ronds & plats (*transversa teretia & plana*) ; le ligament cutané des paupières (*ligamentum cutaneum palpebrarum*) ; le frein de la levre supérieure, ou la bride mitoyenne de la levre supérieure, celui de la levre inférieure (*ligamentum superius & aliud inferius*) ; le petit ligament de la luette (*ligamentulum uvulæ*) ; le frein de la langue (*frenum linguæ*) ; le ligament suspensoire du muscle styloglossé (*ligamentum suspensorium stylo-glossi, seu ligamentosa expansio membranacea*) ; le ligament du pharynx (*ligamentum pharyngis seu ligamentum suspensorium ossis hyoïdis*) ; les trois ligamens de l'épiglotte (*tria ligamenta epi-glottidis*) ; le lien entre l'os hyoïde & le cartilage thyroïde (*funiculus ligamentosus teres*) ; le ligament entre le cartilage scutiforme & le cricoïde (*ligamentum elegans seu ligamentum thyroïdis secundum*) ; les ligamens des cartilages arytenoïdes, sçavoir, la membrane capsulaire (*membrana capsularis*) ; le ligament rond postérieur (*ligamentum teres posticum*) ; les deux ligamens antérieurs (*ligamenta duo anteriora*) ; le ligament commun des cartilages arytenoïdes (*ligamentum commune cartilaginum arytenoideorum, seu ligamentum latum novum arytenoïdeum Sanctorini*) ; la petite membrane capsulaire (*membranula capsularis*) ; le ligament propre postérieur (*ligamentum proprium posterius, seu arytenoïdeum ligamentum teres novum Sanctorini*) ; les ligamens propres antérieurs (*ligamenta propria anteriora*) ; les ligamens membraneux suspensoires du foye (*ligamenta membranacea suspensoria*) ; le grand moyen (*medium majus*) :

les deux latéraux , le droit & le gauche (*lateralia duo sinistrum & dextrum*) ; le petit ligament singulier du colon (*ligamentulum singulare coli*) ; les ligamens de la vessie (*vesicæ urinariæ ligamenta*) ; c'est-à-dire , l'expansion ligamenteuse (*expensio ligamentosa*) ; les ligamens latéraux (*ligamenta lateralìa*) ; la production ligamenteuse courte qui bride les corps caverneux (*productio ligamentosa brevis*) ; le frein du prépuce (*frenulum præputii*) ; les ligamens larges de la matrice (*ligamenta lata uteri*) ; le ligament de l'ovaire (*ligamentum ovarii*) ; les ligamens du clitoris (*ligamenta clitoridis*) ; le ligament cutané du coccyx (*ligamentum cutaneum coccygis*) , &c.

LIGAMENTEUX , EUSE, adj. *ligamentosus* , *a* , *um* : ce qui appartient ou ce qui a rapport au ligament. Voyez LIGAMENT.

LIGNE , *linea* , un trait simple , considéré en Mathématique comme n'ayant ni largeur ni profondeur. C'est dans un sens figuré qu'on le dit de quelques traits de certaines parties. La ligne osseuse de l'os pubis. La ligne osseuse de l'os des îles. La ligne apère du fémur. La ligne osseuse de l'apophyse montante de l'os maxillaire.

La ligne blanche de l'abdomen est le concours des aponévroses des muscles obliques & transverses. On l'appelle *ligne* , parce qu'elle est droite ; & blanche , parce qu'elle est tendineuse , & que la blancheur est la couleur des tendons. Elle s'étend depuis le cartilage xiphoïde , par le milieu du bas-ventre , jusqu'à l'os pubis. Elle est large au-dessus du nombril , & plus étroite au-dessous. M. Winslow a fait voir qu'elle étoit formée par l'entrelacement des fibres aponévrotiques des muscles obliques du bas-ventre , qui se croisent dans cet endroit. Les transverses y concourent aussi.

Ligne de la main. La paume de la main est marquée de plusieurs petits sillons , qu'on appelle *lignes*. L'observation de ces lignes sert de fondement à la fausse & ridicule science des Chiromanciens , qui est la Chiromancie.

On compte ordinairement quatorze lignes à la paume de la main , dont trois sont regardées par les Chiromanciens comme les principales. La première , qui est au-dessous du pouce , se nomme chez eux la *ligne de vie* ou du cœur ; la seconde , qui traverse la paume de la main , & qui va jus-

qu'au dessous du petit doigt , se nomme la *ligne hépatique* ; ou du foye. La troisième , qui lui est parallèle , allant dans le même sens , & qui prend depuis le doigt indice jusqu'à l'autre bout de la main , s'appelle la ligne *mensale* , la ligne *thorale* ou de *Venus*. Noms bizarres qu'on a inventés par rapport aux choses qu'on s'est faussement imaginé pouvoir prédire par ces lignes.

On remarque aussi dans la paume de la main , à la racine des doigts , de petites bossettes ou éminences qui font la charnure de la main. Ces petites éminences s'appellent *mont*. Les Chiromanciens rapportent aux planètes tous ces petits monts. Ils appellent *mont de mars* celui qui est sous le pouce ; *mont de Jupiter* celui qui est sous le doigt indice , *mont de Saturne* celui qui est sous le doigt moyen ; *mont du Soleil* celui qui est sous le doigt annulaire ; *Mont de Venus* celui qui est sous le petit doigt ; *mont de Mercure* celui qui est dans la distance comprise entre le pouce & l'indice , laquelle s'appelle *thenar* ou *souris* ; & *mont de la Lune* celui qui lui est opposé , lequel s'appelle *hypothénar*. Je pense que tout homme sensé n'aura pour la Chiromancie , & la fausseté de ses présages qu'un souverain mépris.

LIGULE , *ligula*. On a donné ce nom à la clavicule & à la glotte.

LIMAÇON , *cochlea* , portion du labyrinthe de l'oreille. C'est une espèce de corner spiral à double conduit , creusé dans la partie antérieure du rocher de l'os temporal , à-peu-près comme la cavité d'une coquille de limaçon. Il est séparé en deux rampes par une lame ou cloison , moitié osseuse , moitié membraneuse , de façon que ces deux rampes ne communiquent ensemble que par la pointe. L'une de ces rampes s'ouvre dans le vestibule , & l'autre est bouchée par la membrane qui ferme la fenêtre ronde.

LINGUAL , **LE** , adj. *lingualis* , *e* : ce qui appartient à la langue , ce qui a rapport à la langue.

L'artere linguale est une branche de la carotide externe , & se distribue à la langue.

Les glandes linguales sont de petits grains glanduleux répandus sur la langue.

Le muscle lingual naît , selon Douglas , large & charnu du côté de la racine de la langue , & va aboutir à son extré-

mité , en passant entre le cérato & le génio-glosse. Il est difficile de déterminer s'il finit dans cet endroit , ou s'il revient s'attacher à l'autre côté de la racine de la langue. Il sert à contracter la langue , à l'abaisser , ou la retirer.

Le nerf lingual , ou la paire linguale , est la neuvieme paire qui sort de la base du crâne. *Voyez NERF.*

LINGULE , *lingula*. *Voyez* LIGULA.

LIPPE , *lippa* , chassie.

LIQUAMUMIE , *liquamumia* , graisse humaine.

LIQUEUR , *liquor*. Le corps de l'homme a beaucoup de liqueurs ou d'humeurs. *Voyez* HUMEUR.

LITHOÏDES , *λιθαιδες* , épithete de l'os temporal.

LITRE , nom d'un Auteur qui entre dans la dénomination de quelque partie.

La glande de litre est située fort près des prostates , entre les deux membranes de l'urethre.

LIVIDE , muscle livide , *lividus musculus* , c'est le nom du muscle pectinæus.

LOBE , *lobus* , portion de quelques parties du corps , comme du cerveau , du poumon , du foye , &c.

Les lobes du cerveau sont les portions dans lesquelles on distingue chaque hémisphere du cerveau. On les divise en antérieur , moyen , & postérieur. *Voyez* CERVEAU.

Les lobes du foye & du poumon sont décrits aux mots Foye & poumon.

Le lobe du nez est sa partie inférieure qui paroît molette au toucher. On y considère sa partie antérieure & arrondie qui porte le nom de *lobe* ou de *bout du nez* , & ses parties latérales qui portent celui d'*aîles du nez*.

Le lobe de l'oreille externe est sa partie inférieure que les personnes du sexe & les negres font percer pour porter les pendans d'oreille. On lui donne aussi le nom de *fibra*.

LOBULE , *lobellus* , *lobulus* , petit lobe. On appelle les cellules de la graisse lobules adipeux , *lobuli adiposi* ; & les extrémités des branches qui sont terminées par des petits nœuds , lobules du poumon , *lobuli pulmonum*. M. Winslow donne le nom de *lobule* au petit lobe de l'oreille.

LOCHIES , *lochias* , *λόχια* , ou *λόχῆια* , vuidanges ; c'est l'évacuation qui survient à une femme qui a accouché. Cet écoulement consiste généralement , durant les deux premiers

jours , en une espece de sérosité sanguinolente , qui blanchit peu-à-peu , & dont la quantité diminue. Il est plus abondant dans certaines femmes que dans d'autres , & l'on ne sçauroit limiter le tems de sa durée , qui va dans quelques-unes jusqu'à quinze ou vingt jours , & dans d'autres jusqu'à quarante.

LOGAS , le blanc de l'œil.

LOMBAIRE , adj. *lumbaris* , *e* : ce qui appartient ou ce qui est relatif aux lombes.

Les arteres lombaires sont des arteres qui partent de l'aorte inférieure , & se portent dans les régions lombaires.

Les glandes lombaires , situées à la circonférence des régions lombaires , sont des corps glanduleux destinés à la préparation de la lymphe , qui leur revient des parties voisines pour la dégorger ensuite , au moyen des conduits excréteurs qui en résultent dans les grosses veines voisines.

Le muscle lombaire externe est le même que le carré des lombes. *Voyez QUARRÉ.*

Le muscle lombaire interne est le même que le psoas. *Voyez PSOAS.*

Les nerfs lombaires sont au nombre de cinq paires , qui sortent du canal au moyen des trous de conjugaisons formés par les échancrures des vertebres lombaires. *Voyez-en un détail au mot Nerf.*

Les veines lombaires supérieures & inférieures sortent de la veine-cave , pour l'ordinaire deux-à-deux , à-peu-près comme les arteres du même nom sortent de l'aorte ; mais leur naissance varie en différentes manieres. Ces veines se distribuent particulièrement aux muscles du bas-ventre , aux muscles carrés des lombes , au psoas , &c. elles jettent aussi des branches au canal de l'épine.

Les vertebres lombaires sont au nombre de cinq. *Voyez-en la description au mot Vertebre.*

LOMBES , *lumbi* , ou régions lombaires ; ce sont les parties latérales de la région ombilicale de l'abdomen. *Voyez ABDOMEN.* Ce terme , selon Isidore , vient de *libido*.

LOMBRICAL , LE , adj. *lumbricalis* , *le* , *vermicularis* , *re* : ce qui ressemble à un ver , en latin *lumbricus* , d'où vient ce mot.

Les muscles lombricaux des doigts sont quatre petits muscles greles , placés dans le creux de la main , selon la même

direction que les tendons du sublime & du profond.

Ils sont attachés par leurs corps charnus aux tendons du profond du côté qui regarde le pouce , proche le gros ligament annulaire du carpe. Ils vont s'attacher chacun par un tendon fort court à la partie supérieure interne de la première phalange des quatre derniers doigts ; & par un plus long vont se terminer le long de la partie interne & antérieure de cette première phalange , en se confondant avec les tendons de l'extenseur commun des doigts.

Les muscles lombricaux du pied sont au nombre de quatre. Ils se détachent du tendon du long fléchisseur , & se terminent par autant de petits tendons aux premières phalanges des quatre derniers doigts , à-peu-près comme dans la main.

LONG , UE , adj. *longus* , *a* , *um* : se dit d'un corps considéré dans l'extension qu'il a d'un bout à l'autre , & par opposition à large. On en fait usage dans ce sens , & par comparaison avec d'autres parties.

Le ligament long postérieur de l'os des îles unit l'os sacrum à l'ischion.

Le muscle long fléchisseur commun des orteils & des doigts. *Voyez* FLECHISSEUR.

Le long extenseur commun des doigts & des orteils. *Voyez* EXTENSEUR.

Le long peronier , le long palmaire. *Voyez* PERONIER & PALMAIRE.

Le long du col est un muscle composé de plusieurs vertébraux qui sont placés latéralement le long de la partie antérieure de toutes les vertèbres du col , & de quelques-unes des supérieures du dos.

On le peut diviser en deux portions ; une supérieure , composée de vertébraux obliques convergeans ; une inférieure , composée de vertébraux obliques divergeans.

La portion supérieure est couverte par le long antérieur de la tête. Les vertébraux , dont il est composé , sont attachés en bas à toutes les apophyses transverses qui sont entre la première & la dernière des vertèbres du col. De-là ils montent de plus en plus obliquement , & s'attachent à l'éminence antérieure de la première vertèbre du col , & au corps des trois vertèbres suivantes. L'attache à l'éminence s'unit si fort au

ligament qui monte à l'occiput , qu'on la prendroit pour le ligament même.

La portion inférieure paroît comme droite , cependant les vertébraux qui la composent sont plus ou moins divergeans , c'est-à-dire , obliques en dehors. Ils sont attachés en bas à la partie latérale antérieure du corps de la dernière vertebre du col , & des trois premières du dos ; quelquefois plus bas. De-là ils montent un peu obliquement en-dehors , & s'attachent proche les apophyses transverses de toutes les vertebres du col , excepté la dernière & la première.

Quoique ces deux portions paroissent se confondre , elles sont néanmoins assez distinguées par leur rencontre , qui forme une ligne oblique , depuis l'apophyse transverse de la seconde vertebre du col , jusqu'au corps de la sixième.

Toutes les attaches de ce muscle sont plus ou moins tendineuses.

LONGANON & LONGAON , noms de l'intestin rectum.

LONGITUDINAL , LE , adj. *longitudinalis* , le : ce qui est long.

Les petits ligamens longitudinaux du coccyx attachent le coccyx à l'os sacrum.

Les sinus longitudinaux de la dure-mere. Voyez DURE-MERE.

LOPHADIE , *lophadia* ou *lophia* , *λοφάδια* ou *λοφία* ; c'est le nom que l'on donne à la première vertebre du col. *Lophia* signifie aussi quelquefois la partie supérieure de la nuque du col.

LOT. Selon Ruland , ce mot signifie urine.

LOTIUM. Il signifie aussi urine.

LOUCHE , ou STRABISME. Voyez STRABISME & le mot VUE.

LUETTE , *uvula* , *columella* , *columna* , *gargareon* , *gurgulio* , *uva* , *φλατυλή* ; c'est une partie qui a la figure d'un petit morceau de chair rond & long , qui pend à l'extrémité & au milieu du palais , à l'entrée du gosier. Elle ressemble en quelque sorte à un grain de raisin allongé , d'où vient son nom *uvula* , *uva* , *staphyle* , grain de raisin.

Quelquefois elle s'enflamme , s'abbat , & gêne considérablement la déglutition. Si l'inflammation est considérable , il ne faut point relever la luette avec une cuillère & du poi-

vre , comme on fait quelquefois. Il faut avoir recours aux saignées plus ou moins réitérées , aux diaphorétiques , & aux gargarismes plus ou moins détersifs , plus ou moins anodins , plus ou moins résolutifs. Quelquefois l'allongement est si grand , qu'il faut en amputer une partie.

LUMIERE , *lux* , *lumen* ; c'est une matiere infiniment subtile qui ébranle nos yeux , qui y peint les objets de dessus lesquels elle est réfléchie , & dont l'impression est suivie en nous d'une autre impression qui affecte l'ame , & qui nous avertit de la présence , de l'arrangement , de la figure , de la situation & de la distance des objets. Les objets visibles , ainsi que les yeux par lesquels ils doivent être apperçus , sont toujours plongés dans un fluide qui s'étend sans interruption des uns aux autres. Cette matiere intermédiaire est susceptible d'une espece de mouvement qui lui est propre , & qui ne peut être senti qu'au fond de l'œil , de même qu'il ne peut être excité que par des corps flamboyans , ou comme tels. Dès qu'elle est agitée de cette maniere , l'organe , placé en quelqu'endroit que ce soit de la sphere d'activité , ne manque pas d'en être affecté , & à cette occasion l'ame apperçoit & juge à une certaine distance , & dans la direction du mouvement qui a fait impression , l'objet qui en est la cause. La matiere de la lumiere est la même que celle du feu , puisqu'elle éclaire & brûle comme le feu. Le même élément produit ces deux effets , & si l'un se voit sans l'autre , c'est que tous deux ne dépendent pas des mêmes circonstances , quoiqu'ils aient un seul & même principe.

Voyez au mot Vuë l'action de la lumiere pour la vuë.

LUNAIRE , adj. *lunaris* , *re* : qui a du rapport à la Lune. Il se dit de certaines parties figurées en cercle ou en croissant comme la Lune.

L'os lunaire du premier rang du carpe a quatre facettes articulaires , une convexe pour la base du rayon , une semi-lunaire pour la pareille de l'os scaphoïde , une comme triangulaire pour l'os cunéi-forme , & une concave , qui avec la face concave de l'os scaphoïde , forme une cavité cotyloïde pour la tête du grand os.

LUSTUM , la crème du lait.

LYGMOS , ou LYNX , hoquet.

LYMPHATIQUE , adj. *lymphaticus* , *a* , *um* : qui appar-

tient à la lymphe. Les glandes lymphatiques sont celles qui operent quelque changement à la lymphe.

On appelle vaisseaux *lymphatiques* certains tuyaux dont les tuniques sont fines & transparentes, qui charient une liqueur claire comme de l'eau de roche, & que l'on trouve dans toutes les parties du corps humain auprès des vaisseaux sanguins, qu'ils accompagnent dans leur trajet.

Ces vaisseaux étoient inconnus aux anciens : quelques-uns d'entre eux paroissent cependant les avoir entrevus, & ils en ont fait une sorte de mention. Il y a environ cent ans que Bartholin les découvrit, & en fit une description exacte. Depuis ce tems ils ont été vus & démontrés par tous les Anatomistes.

Les tuniques des vaisseaux lymphatiques sont au nombre de deux, si l'on en croit quelques auteurs. Apparamment qu'ils prennent pour la premiere tunique du canal, le tissu cellulaire dont il est enveloppé : au reste, quel que soit le nombre de tuniques, elles sont si délicates & si fines, qu'il n'est pas possible de voir ni de découvrir le tuyau, quand une fois il s'est vuide de la liqueur qu'il contenoit : il se perd alors, s'efface & s'échappe absolument à la vue ; ce qui fait qu'on ne peut appercevoir les vaisseaux lymphatiques que dans les animaux qui viennent d'expirer, & dans le corps desquels la lymphe n'a pas encore tout à fait cessé de circuler : encore faut-il pour cela faire des ligatures qui arrêtent le cours de la liqueur & fassent gonfler les vaisseaux. Cette difficulté de les découvrir est sans doute la raison pour laquelle ils ont été si long-tems inconnus. La transparence du liquide, que les vaisseaux en question contiennent, lui a fait donner le nom de *lymphe*, & celui de vaisseaux *lymphatiques* aux tuyaux qui la contiennent.

Il y a dans ces tuyaux un grand nombre de valvules semblables à celles des veines, & qui ont les mêmes usages : elles sont en bien plus grand nombre que dans les veines, & placées à peu de distance les unes des autres ; d'où il arrive que quand les vaisseaux sont gonflés par l'amas de la lymphe, qu'une ligature arrête dans son cours, ils paroissent noueux, & comme faits par l'assemblage d'un grand nombre de grains de chapelet, mis bout-à-bout les uns des autres. Ces petites tumeurs sont formées par la lymphe qui s'arrête entre

les deux valvules. La plus grande partie des vaisseaux lymphatiques connus, va se rendre & se décharger dans le canal thorachique & le réservoir de Pequet; mais avant d'y arriver, ils s'arrêtent à certaines glandes, que l'on nomme *lymphatiques*, & que l'on trouve au mésentère, dans les aînes, sous les aisselles, au col, &c. On ne doute pas que la lymphe, en traversant les glandes, n'y reçoive une préparation utile. Le canal thorachique & le réservoir de Pequet font, à l'égard des lymphatiques, ce que la veine-cave fait à l'égard des veines sanguines.

On ne sçait encore rien de bien précis & de bien certain sur la maniere dont les lymphatiques des viscères & des extrémités prennent leur origine; on sçait seulement que ceux que l'on démontre, pour l'ordinaire, accompagnent les veines, & sont eux-mêmes veineux, c'est-à-dire, qu'ils rapportent la lymphe des extrémités au conduit thorachique, &c. De nos jours on assure avoir découvert des vaisseaux lymphatiques artériels, ou ce qui revient au même des artères lymphatiques. Tout le monde n'est pas encore convaincu de l'existence de ces vaisseaux: on a répandu là-dessus des doutes que le tems éclaircira. On est redevable à M. Ferrein de cette découverte.

LYMPHE, *lymphe*. Ce mot signifie proprement une eau courante. On entend par lymphe une humeur aqueuse du sang, qui ressemble au blanc d'œuf, & qui se peut coaguler. Voyez-en un détail au mot Sang, & pour ses effets, au mot Nutrition.

La lymphe fibreuse du sang est celle qui dans les saignées du pied forme ces lambeaux & ces filamens épais & spongieux, enduits de suc gélatineux & mucilagineux.

Cette lymphe fibreuse, & ces suc's gélatineux, paroissent n'être qu'une lymphe moins subtile & moins triturée que celle qu'on nomme la *partie blanche*, ou *lymphatique du sang*, & qui paroît être homogène. Une légère chaleur la fait épaiscir, de sorte qu'elle ressemble à du blanc d'œuf cuit, & en prend la consistance. C'est elle qu'on appelle proprement *lymphe*. A mesure qu'elle s'épaissit, il en sort une humeur aqueuse dans laquelle elle nageoit. Cette humeur est un peu salée & semblable à l'urine. On l'appelle sérosité.

LYTHRON, *λῑθρον*, sang menstruel.

M A C

MACHER. Voyez MASTICATION.

MACHINAL, ALE, *adj. machinalis, mechanicus* ; se dit des mouvemens naturels, où la volonté n'a point de part.

MACHOIRE, *maxilla, mandibula, σιαγών* engrec, se dit des deux parties de la bouche qui sont garnies de dents, & servent à mâcher les alimens.

La mâchoire se divise en supérieure & en inférieure. La première est composée de l'assemblage de treize os, sans y comprendre les dents. Ces os sont les os propres du nez, les maxillaires, les os *unguis*, ceux de la pommette, les lames inférieures du nez, les os du palais & le vomer. Voyez ces mots à leur article. Nous ne ferons ici que la description de l'os maxillaire supérieur, ou celui qui appartient en propre à la mâchoire supérieure, & qui est garni de dents.

Les deux os de la mâchoire supérieure, ou les deux maxillaires forment la plus grande partie de la mâchoire. On leur distingue deux faces, une externe, une interne ; toutes les deux inégales. Extérieurement on remarque à l'os maxillaire, 1°. trois apophyses, sçavoir, la nasale, la maxillaire proprement dite, & le bord alvéolaire : 2°. deux trous, sçavoir, le maxillaire supérieur, & le trou incisif : 3°. cinq échancrures qui sont, l'orbitaire, la lacrymale, la zigomatique, la nasale & la sphéno-maxillaire : 4°. enfin dix fosses, huit alvéolaires, la fosse canine & la fosse orbitaire.

Dans la face interne de l'os maxillaire, supérieurement on découvre une gouttière qui, avec celle de l'os *unguis*, forme le conduit nasal. Inférieurement on voit une lame osseuse, appelée la *production palatine*, laquelle d'un côté répond dans le nez où elle est fort unie, & de l'autre dans la bouche où elle est fort raboteuse. Les productions palatines de chacun de ces os joints ensemble forment dans le milieu des narines une rainure qui reçoit le bord inférieur du vomer. Enfin la dernière partie de l'os maxillaire est le sinus qui est creusé dans toute la substance.

Les os maxillaires sont joints ensemble, & en outre avec le coronal, le sphénoïde, l'ethmoïde, les os *unguis*, les os de la pommette, les os propres du nez, les os palatins, les corners inférieurs & le vomer.

Chaque os maxillaire donne attache à cinq muscles, savoir : au petit incisif supérieur, par la petite fossette attachant l'épine nasale ; au muscle canin, par la fosse maxillaire ; au grand incisif, par la face externe de l'apophyse montante ; au buccinateur, par la face externe de la tubérosité malaire postérieure, & par la partie postérieure de l'arcade alvéolaire ; enfin au myrthiforme, par l'apophyse montante près du bord inférieur de l'orbite, environ l'endroit qui répond à la dent canine.

Les os maxillaires servent à former la mâchoire supérieure, la voûte du palais, une portion de l'orbite, des joues & du nez, à loger des dents, &c.

La mâchoire inférieure est composée d'une seule pièce dans l'adulte, & de deux dans le fœtus ; sa figure approche de celle d'un U. On divise cet os en trois parties ; savoir, en corps & en branches. Le corps est distingué en deux faces, une externe convexe, & l'autre interne concave : en deux bords, un supérieur, où l'on voit les fosses alvéolaires ; & un inférieur, nommé la *base de la mâchoire inférieure*.

A la face externe de la mâchoire inférieure, & précisément dans son milieu, on voit, 1°. une pièce quarrée qui forme le menton, sur laquelle on découvre quelques inégalités, & une ligne nommée la *symphyse du menton*. 2°. De chaque côté de la pièce quarrée du menton, paroît un trou appelé *mentonnier* : allant toujours en arrière, on voit une ligne oblique & un angle arrondi.

Dans le milieu de la face interne de cet os, on découvre, 1°. des inégalités nommées les *apophyses génioïdes* : 2°. deux autres au-dessous, & situées latéralement, nommées *apophyses mилоïdes* : 3°. allant plus en arrière, la ligne oblique interne, au-dessous de laquelle il y a une légère gouttière : 4°. enfin l'orifice interne du conduit de la mâchoire inférieure.

Les apophyses de la mâchoire inférieure sont deux de chaque côté, savoir, une antérieure, nommée *coronoïde* ;

& une postérieure, appelée *condiloïde*, entre lesquelles il y a une échancrure nommée le *croissant de la mâchoire inférieure*.

La mâchoire inférieure est articulée avec les deux os temporaux.

Le 22 décembre 1763, en disséquant à l'Hôtel des Invalides à Paris, je trouvai une mâchoire inférieure qui n'avoit pas la moindre trace d'alvéole. Les dents étoient tombées, & les alvéoles étoient effacées.

Eustachus, Columbus, Voleherus & Palsin rapportent avoir vu des crânes où la mâchoire inférieure étoit soudée d'un côté avec l'os des tempes, & par conséquent immobile.

La mâchoire peut se luxer d'un seul côté, ou de tous les deux à la fois. Si la luxation est récente, la réduction n'est pas difficile; il suffit de mettre les pouces dans la bouche du malade sur les dents molaires, tandis qu'avec les autres doigts on embrasse la base de la mâchoire, que l'on abaisse ainsi en repoussant doucement en arriere. Il y en a qui se contentent de donner un coup de poingt sur le devant de la mâchoire: cela réussit quelquefois; mais malgré cela, il ne faut pas qu'un Chirurgien agisse ainsi, 1°. parce qu'on ne réussit pas toujours par-là à réduire la mâchoire; 2°. parce qu'on peut donner lieu à de nouveaux accidens.

La mâchoire se luxe aisément, & sa luxation est une des plus fâcheuses qui puissent arriver; aucune des autres n'empêche de boire ni manger, au lieu que celle-ci met le blessé dans l'impuissance de faire ces deux actions si nécessaires: ce qui fait voir la nécessité qu'il ya de réduire au plutôt; chose qui n'est pas fort aisée, quand la réduction a été différée. Hyppocrate dit que si l'on ne remet promptement la mâchoire luxée, il arrive une grosse fièvre, assoupissement, inflammation, convulsions, vomissemens de matieres bilieuses, & la mort même le dixieme jour. Il n'est pas impossible que cela arrive dans les violentes luxations, par le grand tiraillement & la forte extension non-seulement du nerf qui remplit le canal de la mâchoire, mais encore du muscle crotaphite & de l'aponévrose qui le couvre.

Quand la mâchoire est luxée, la salive coule en grande
abondance.

abondance. Il y a une forte de ptialisme : ce qui vient, 1^o. de la pression des glandes ; 2^o. de ce que la déglutition ne pouvant se faire, la salive n'est point avalée, & s'amasse dans la bouche. On ne peut parler en pareil cas, & l'on en sent bien la raison.

Le 9 mai 1761, on reçut à l'Hôtel - Dieu de Lyon le nommé Philibert Chevret, âgé de neuf ans, de Reigni en Mâconois, pour un petit ulcère comme un liard à l'angle gauche de la mâchoire inférieure. Il étoit rempli de chairs fongueuses qui pouissoient avec force. On prit le parti de les couper jusqu'aux racines, & on le pansa avec l'onguent brun. Le 15 mai la gangrene sèche s'y mit ; & crainte qu'elle ne fît des ravages, on employa aussi-tôt l'esprit-de-sel pendant deux jours. Il forma un escarre, & borna la gangrene. On vint ensuite à l'onguent brun, de-là au sty-rax, & enfin au digestif le 25, où l'escarre étant tombé, on découvrit un fond vermeil qui donnoit des chairs grenues, & qui s'avançoient vers le niveau des tégumens. La cicatrice fut parfaite le 4 juin de la même année. On fit apprendre au malade les anti-putrides dans le cours du traitement.

MAIN, *manus*, partie du corps humain qui comprend depuis l'extrémité inférieure de l'avant-bras jusqu'aux extrémités des doigts. Elle sert à toucher, à prendre quelque corps, & à plusieurs autres usages. Elle se divise en carpe, en métacarpe & doigts. Voyez CARPE, &c.

Le 12 octobre 1760, le nommé Jean Brossele, d'Auvergne, âgé de vingt-huit ans, en dormant d'un profond sommeil, se laissa tomber dans le feu. Le carpe & le métacarpe de la main droite furent endommagés ; la brûlure s'étendoit aussi sur tout le petit doigt. Pendant huit jours il se servit d'un onguent de Charlatan ; mais voyant qu'au lieu de guérir, son mal faisoit des progrès, il vint à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Il fut saigné deux fois & purgé de même. L'inflammation aux bords de la plaie étoit considérable ; le fond étoit rempli de mauvaise suppuration. On employa d'abord le digestif animé, & par-dessus le plumasseau un cataplasme anodin. Le fond de l'ulcère devint putride, d'une odeur cadavéreuse, insupportable. La pourriture fit des progrès,

& détruisit l'extenseur , ainsi que le fléchisseur du petit doigt. On le coupa , & il se fit une exfoliation à l'éminence de l'os métacarpien qui s'articule avec la première phalange du petit doigt. Cependant la pourriture humide se détacha bien à l'aide de l'huile de térébenthine , dont on imbiboit des languettes qu'on mettoit dans le fond , ainsi que l'ægyptiac dissous dans le vinaigre qui ne fut point oublié. Après avoir touché la partie de l'os qui tendoit à s'exfolier avec la dissolution de mercure , pour hâter l'exfoliation on jetoit un peu de poudre catagmatique. L'exfoliation se fit au mieux , & en peu de tems ; le fond se remplit de chairs bien grenues & d'une bonne couleur. Elles pouissoient même trop ; & pour les moriginer , on employa la dissolution de mercure , la pierre infernale , l'alun calciné , la charpie sèche ; & le malade , après une bonne cicatrice , sortit de l'hôpital.

Le premier avril 1761 , on coupa dans l'Hôtel-Dieu de Lyon la main au nommé Jean-Pierre Terra , de Crete en Dauphiné , à cinq lieues de Valence. Les os du carpe étoient cariés , anchilosés , & dans un très-mauvais état. La maladie étoit venue de ce que ramassant des feuilles , le paysan se laissa tomber d'un arbre , & s'accrocha avec la main droite à une branche , ce qui fit un effort considérable , suivi de gonflement , d'inflammation , de carie , &c. Malgré la gangrene qui quelque tems après l'opération rongea tant de chairs que les deux os par leur saillie faisoient de longues cornes , le malade se tira bien d'affaire , & quitta l'hôpital au commencement d'octobre.

Le 20 août 1761 , on amputa le bras droit à la nommée Virgine Clôpin , de Mion en Dauphiné , âgée de soixante ans. La cause de l'amputation étoit une anchilose considérable , ulcérée , scrophuleuse , &c. Elle mourut le 19 septembre de la même année , par une suppression de suppuration.

MAINS , les grandes mains. C'est ainsi que les anciens appelloient toute l'extrémité supérieure , comme ils appelloient *grands pieds* toute l'extrémité inférieure.

MALADIES. En Physiologie , on donne ce nom aux règles , aux menstrues des femmes.

MALAIRE, nom de l'apophyse de l'os de la pomette, qui, conjointement avec l'apophyse maxillaire, se joint à l'apophyse orbitaire de l'os maxillaire.

L'os maxillaire a une apophyse appelée *malaire* ou *orbitaire*.

L'os de la pomette porte le nom d'*os malaire*.

MALE, *μαλη*, au lieu de *μασκαλη*, l'aisselle.

MALLÉOLE, *malleolus*, diminutif de *malleus*, maillet; *περας*. A l'extrémité inférieure du tibia, au côté interne de la base, on trouve une apophyse appelée *malléole interne*, qui descend plus bas que le contour de la base.

La partie inférieure du péroné a une tubérosité qu'on appelle *malléole externe*.

La malléole se nomme aussi *cheville du pied*.

Nous placerons ici deux observations sur des maladies chirurgicales, relatives à cette partie. Elles ont été faites à l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Le 8 mai 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu le nommé Antoine Paret, de Brangue en Dauphiné, âgé de cinquante-cinq ans, pour être traité d'un loup de trois pouces de diamètre sur la malléole interne du pied droit. Comme la suppuration étoit un peu putride, & qu'on avoit encore à combattre l'air de l'hôpital, on employa le styrax avec les liqueurs, sans aucun succès; & la pourriture humide s'en étant emparée, fit des progrès énormes. On mit en usage l'ægyptiac, ensuite l'essence de térébenthine, à laquelle on substitua ensuite l'eau-de-vie camphrée, animée avec le sel ammoniac, sans qu'il fût possible de borner la gangrene. Elle découvrit l'extrémité du tibia, ouvrit l'articulation, tous les vaisseaux de cette partie furent détruits, & il y eut le 29 mai une hémorrhagie considérable; hémorrhagie qui se renouvela deux fois le 31 à sept & à dix heures du soir. Le premier juin il mourut avec un ulcère d'un demi-pied de diamètre; d'un côté il s'étendoit même jusqu'aux deux jumeaux.

Les remèdes internes ne furent point oubliés. L'ypécauana, les purgatifs, les fébrifuges, les cordiaux, rien ne put donner un frein à la gangrene.

Le 9 juin 1761, le nommé Jean-Pierre Clere, de Verria en Bresse, âgé de vingt-sept ans, vint à l'Hôtel-Dieu

pour un ulcere putride comme un écu , au-dessus de la malléole externe de la jambe gauche. Tout son corps étoit d'ailleurs jaune comme un citron. La gangrene de l'ulcere étoit humide , & montrait un progrès fâcheux. On employa d'abord l'esprit-de-sel & le styrax : il ne produisit aucun effet , & l'ulcere s'agrandissoit chaque jour par le progrès de la pourriture. Les remèdes internes lui étoient d'ailleurs sagement administrés , tels que les apéritifs , les savoneux , les cordiaux & les purgatifs. Le 25 , pour changer la direction de l'ulcere qui s'avançoit vers le tibia , on fit des incisions profondes sur la partie externe de la jambe. On fit ensuite fondre une poignée de sel dans le vinaigre & l'eau , dont on imbiba un grand plumasseau & beaucoup de linges pour le pansement. Tout cela ne produisit rien : la pourriture fit ses progrès & ses ravages. Au lieu de pus , on trouvoit une sérosité très-abondante , marque certaine de la dissolution du sang. Le 29 voyant qu'il étoit sur ses fins , on le pansa avec l'eau catagmatique ; & le 30 il mourut. A l'ouverture du cadavre on trouva l'abdomen rempli de sérosité jaunâtre , & le foye moins foncé en couleur qu'à l'ordinaire.

MALPIGHI , nom d'un Auteur qui entre dans la dénomination de quelque partie. Ce Médecin & Anatomiste Italien naquit à Crevalcuore près de Bologne le 10 mars 1628 , & mourut d'apoplexie à Rome le 29 novembre 1694.

MAMMAIRE , adject. *mammarius* , *a* , *um* : ce qui a du rapport aux mamelles.

Les arteres mammaires sont des branches de la sous-clavière. On les distingue en internes & en externes. Les internes rampent en-dedans , le long de la partie antérieure de la poitrine ; les externes se distribuent à l'extérieure. Les unes & les autres se rendent à la mamelle. Voyez MAMMELLE pour les veines , nerfs , &c. qui s'y distribuent.

MAMMELLE , *mamma* , en grec *μαῖος*. Les mamelles sont deux éminences en forme de demi-globe , qui se montrent à la partie supérieure & antérieure de la poitrine des femmes , & dont l'usage est de filtrer le lait & de le conserver pour la nourriture de l'enfant.

Ordinairement les femmes n'ont que deux mamelles ;

mais Blasius en a remarqué trois dans une femme; Walæus & Borrichius ont fait la même observation, & Bartholin rapporte que Cabrolus a trouvé quatre mammelles à une femme, & que Faber en a vu tout autant à une autre.

Leur grandeur est différente, selon l'âge, les pays & les Sujets où elles se trouvent. Il n'en paroît point aux filles qui sont dans l'enfance, mais seulement un léger vestige de mammelon. Elles se forment à mesure qu'elles avancent vers l'âge de puberté; en sorte qu'à l'âge de quatorze ans, elles ont leur figure de demi-globe. Elles sont alors dures & fermes; elles grossissent de plus en plus jusqu'à l'âge de quarante ans, après quoi elles se flétrissent peu à peu; de sorte qu'à l'âge de cinquante ans elles sont molles, flasques, pendantes; & de quelque artifice dont les femmes puissent se servir pour les soutenir, la nature les trahit: de manière que s'avancant vers la vieillesse, il ne reste plus que des peaux.

A la partie de la mamelle la plus élevée, on observe le mammelon: c'est une petite éminence placée en son milieu, qui est rouge & petite aux jeunes filles, livide & plus grosse aux nourrices & aux femmes qui ont passé l'âge d'avoir des enfans.

Ce mammelon est d'un sentiment très-délicat, à cause de la quantité de nerfs qui s'y terminent: ce qui fait que l'enfant cause à sa mere, en suçant cette partie, un doux chatouillement qui augmente sa tendresse envers l'enfant qu'elle allaite. Les trous dont le mammelon est percé, sont les extrémités des tuyaux laiteux qui partent des glandes des mamelles; aux nourrices, on en voit quelquefois jusqu'à sept, huit ou dix. Hollier dit avoir vu un double mammelon en une seule mamelle, & assure qu'il découloit du lait de tous les deux.

Il y a un cercle qui entoure le mammelon, qu'on nomme en latin *areola*. La peau en cet endroit est fort délicate, pâle aux jeunes filles, brune aux nourrices, & noirâtre aux vieilles. Ce cercle est parsemé de petites glandes sébacées.

La mamelle est composée de beaucoup de graisse, d'un gros paquet de glandes, de grosseur inégale, & d'un grand nombre de toutes sortes de vaisseaux. Ces glandes sont blanchâtres dans les personnes qui sont à la fleur de leur âge, &

jaunâtres dans les vieilles. Dans les jeunes filles ces glandes sont fermes, plus molles dans celles qui sont femmes, & flétries dans les vieilles.

Les mammelles reçoivent des artères & des veines des souclavieres. On donne le nom de *mammaires* à ces branches qui descendent aux deux côtés du sternum, & se distribuent aux parties extérieures des mammelles, où elles sont jointes par quelques branches des vaisseaux inter-costaux, thorachiques & épigastriques.

Les nerfs qui se distribuent aux mammelles, partent des vertebres du dos, & principalement de la cinquieme paire, tant du plexus situé près des clavicules, que peut-être encore d'autres origines. Leur usage se peut concevoir par ce qui vient d'être dit ci-devant.

Outre ces vaisseaux communs à toutes les autres parties, les mammelles en ont de particuliers qu'on nomme *conduits laiteux*, & qui sont, à proprement parler, les conduits excréteurs des glandes qui filtrent le suc laiteux. Ces conduits fournissent non-seulement à l'enfant le suc qu'il tire en suçant le mammelon, mais ils en sont encore les réservoirs, lorsque l'enfant ne suce point. Ces canaux sortent par plusieurs petits rameaux des glandes des mammelles, lesquels, en se réunissant, forment de plus gros canaux qui se dilatent tellement en certains endroits, qu'ils forment comme des cellules; & en d'autres, ils sont plus étroits. Dans le mammelon, où ils se terminent & où leurs orifices se trouvent ouverts, ils sont fort étroits, & ils ont des valvules qui empêchent l'écoulement continuel du lait, qui déroberoit à l'enfant une partie de sa nourriture pendant tout le tems qu'il ne seroit pas attaché à la mamelle.

Les petits tuyaux laiteux qui traversent la papille, ne sont pas droits; on observe au contraire qu'ils sont ployés en maniere de zig-zag: ce qui fait que, quand la papille n'est point gonflée & durcie, le lait ne peut s'échapper, les différens plis servant de valvules, à moins cependant qu'on ne presse fortement vers la racine du mammelon en le tirant, parce qu'alors les vaisseaux se redressent: ce qui arrive aussi lorsqu'en conséquence du chatouillement que la langue de l'enfant y excite, le tissu spongieux de la papille s'entle; & alors les plis ou zigs-zags disparoissent, les tuyaux de-

viennent droits, & le lait en sort sans difficulté.

M. Nuck a observé qu'avant que ces tuyaux laiteux arrivent au mamelon, ils s'anastomosent en plusieurs endroits : au moyen de quoi, le lait arrêté dans quelques tuyaux qui sont obstrués, peut passer par des voies détournées.

Ces petits tuyaux laiteux qui se terminent tous au mamelon, en forment la plus grande partie. Il y a néanmoins une substance spongieuse, interposée entre ces conduits pour empêcher ainsi qu'ils ne se pressent trop les uns les autres ; & les enveloppes extérieures du mamelon sont pourvues de quantité de fibres qui servent à la constriction des conduits laiteux, & à modifier la liqueur qu'ils contiennent.

Il y a aussi beaucoup de graisse entre les glandes des mamelles, laquelle soutient mollement le grand nombre de vaisseaux qui entrent dans leur composition.

L'usage des mamelles est de séparer les parties laiteuses de la masse du sang par le moyen des glandes, & de les réserver dans les canaux laiteux pour la nourriture de l'enfant.

Dans les filles, les conduits qui entrent dans la composition de leurs mamelles, se resserrent si fort, comme autant de sphincters, qu'ils ne permettent à aucune partie du sang d'entrer dans leurs cavités ; mais lorsque la matrice grossit, & qu'elle comprime le tronc descendant de l'aorte, le sang passe en plus grande quantité, & avec une plus grande force, à-travers les artères des mamelles, & s'ouvre un passage dans les conduits du lait, lesquels étant étroits, n'admettoient auparavant qu'une espece d'eau claire. Ensuite ils se dilatent peu à peu à mesure que le volume de la matrice augmente, & ils reçoivent une sérosité plus épaisse ; & enfin après l'accouchement, ils sont remplis d'un lait épais, parce que le sang qui étoit employé auparavant pour le fœtus, & qui s'est écoulé par la matrice pendant trois ou quatre jours après l'accouchement, commençant à s'arrêter, dilate encore davantage les conduits laiteux.

Les mamelles des hommes sont fort petites ; elles leur servent principalement d'ornement. On a vu aussi des hommes qui avoient du lait. Les mamelles des enfans qui

viennent au monde , donnent , quand on les presse , une sorte de lymphe blanchâtre , semblable au lait.

L'histoire des mammelles nous conduit naturellement à dire un mot sur le cancer. Tout cancer commence par l'obstruction d'une ou de plusieurs glandes , & il n'est d'abord qu'une tumeur formée par un engorgement. Cette glande devient ensuite squirreuse , puis carcinomateuse.

Les glandes conglomérées sont celles qui sont le plus sujettes au cancer ; les conglobées le sont moins : mais comme les unes & les autres peuvent devenir squirreuses , il s'ensuit qu'elles peuvent aussi devenir carcinomateuses ; & la différence ne consiste que dans le plus ou le moins. Or , comme par tout le corps on peut observer des glandes , il s'ensuit que toutes nos parties peuvent être attaquées de cancer. On peut aussi conclure que la différente structure des glandes , la nature des liqueurs qu'elles filtrent , la partie sur laquelle elles se trouvent situées , &c. doivent nécessairement établir des différences entre les tumeurs cancéreuses qu'elles forment ; & de-là il est aisé de comprendre que les unes doivent être plus malignes , plus dangereuses que les autres , & qu'enfin elles prennent différens noms , suivant les parties où elles se trouvent. Ainsi au visage on leur donne le nom de *chancre* , *loup* aux jambes , *cancer* à la mammelle , &c.

Nous ne pourrions pas entrer dans un long détail des causes du cancer , parce que les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous le permettroient pas. Il nous suffira de remarquer que les humeurs poussées avec trop de force , ou roulant avec trop de lenteur dans le corps glanduleux , ou entraînant avec elles quelques particules d'un virus particulier quelconque , peuvent s'embarrasser dans la glande , s'y accumuler , s'y durcir , & y produire un squirre. Le même effet peut résulter d'une cause externe , d'un coup , par exemple , ou d'une compression trop forte ou trop long-tems continuée sur le corps glanduleux , parce que cette impression extérieure comprimant , resserrant les vaisseaux , gênera la route des humeurs , & les obligera à s'accumuler.

Quoi qu'il en soit , la glande engorgée par l'accumulation des humeurs , peut se durcir & devenir squirreuse. Si

elle restoit dans cet état , il pourroit se faire qu'elle ne fût pas incommode ; & l'on a vu des femmes porter à la mamelle des glandes squirreuses pendant très-long-tems , sans incommodité. Mais la glande tuméfiée doit présenter plus d'obstacle au passage des humeurs , & cet obstacle doit donner lieu à une nouvelle accumulation. Les liqueurs stagnantes peuvent agir entre elles , s'altérer , se décomposer , & irriter les parties qui les renferment. Enfin la glande peut alors devenir douloureuse , s'enflammer , s'ulcérer , produire des fongosités chancreuses , &c. Si le cancer est à la mamelle , il peut n'attaquer qu'une partie de ce corps glanduleux , & il peut aussi d'autres fois agir sur toute la mamelle , sur les graisses d'alentour , sur les muscles pectoraux , & enfin il peut se rendre adhérent aux côtes.

Pour la cure de cette maladie , on a donné dans divers tems des prétendus spécifiques qui n'ont fait que séduire le Public. Ici l'on voit célébrer des emplâtres qui , dit-on , vont fondre la tumeur carcinomateuse , comme un rayon du soleil fond un amas de neige. Là on recommande comme un puissant spécifique , des pilules de ciguë ; & l'on offre une liste d'observations exactes. Ailleurs , j'ai vu vanter l'efficacité merveilleuse d'un léger caustique qui détruit insensiblement la glande cancéreuse. Enfin par-tout on trouve de nouvelles formules accréditées par leurs auteurs.

Cependant il est bien certain que , sur la maniere de traiter le cancer , on ne peut guere donner de regles certaines , à moins que dans le traitement on n'ait égard aux différens états de la maladie ; car il est bien aisé de se persuader que le traitement d'un cancer commençant doit beaucoup différer de celui du cancer qui a fait tous ses progrès. Ainsi , comme le squirre dans son commencement n'est encore qu'une glande engorgée , qui avec le tems devient squirreuse , ensuite carcinomateuse , puis un cancer ulcéré ; il faut avoir égard à tous ces états , de même qu'à la cause de la maladie , qui peut être externe , ou dépendre de quelque vice de la masse des humeurs.

Quoi qu'il en soit , supposons une glande engorgée , & parvenue à un certain degré d'accroissement & de dureté. Elle est située , par exemple , au centre de la mamelle. On peut , par les saignées , par les bains , par quelques lé-

gers fondans pris intérieurement , &c. en tenter la résolution. Elle pourra être aidée par l'application d'une peau de cigne ou de plumes fines d'aiglon , qui entretiendra une douce chaleur dans la partie. Je ne suis pas porté pour l'application des emplâtres que la Pharmacie nous offre comme de puissans moyens pour procurer la résolution. Les huiles, les graisses ou la cire en font toujours la base; & ces matieres présentées à l'orifice des tuyaux excréteurs de la transpiration , pourroient peut-être gêner le cours du fluide qui transpire , le faire réagir sur la glande , l'engorger davantage , l'irriter , l'enflammer & l'ulcérer.

Le 17 juin 1761 , on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Catherine Julien, veuve Jourdain , de Mâcon , âgée de cinquante ans. Depuis trente ans elle avoit reçu un coup au sein gauche. Il s'y étoit formé une glande qui augmenta peu-à-peu. Elle s'ulcéra ensuite , après avoir mis en usage l'onguent d'un Empyrique en 1761. Il lui survint ensuite une gangrene qui détacha si bien le sein , que la femme venue à l'hôpital , n'avoit plus qu'un ulcere détergé; vermeil , & tendant à la cicatrice. Dans le tems de la gangrene , elle avoit subi des douleurs affreuses , & une odeur insupportable. On conclut , après les questions qu'on lui fit , que la gangrene avoit fait ce que l'instrument auroit produit , tandis qu'on vouloit continuer cet onguent comme spécifique au cancer. La plaie étoit oblongue de trois pouces; la charpie seche, mise quelquefois seule , & souvent couverte de quelque onguent , conduisit à parfaite guérison la malade. Elle quitta l'hôpital le premier août 1761. La gangrene survenue avoit fait elle-même l'opération de la grosse glande; & en se retirant , elle avoit laissé une plaie vermeille. Lorsque les Empyriques ont de pareilles succès , ils ne manquent pas de beaucoup vanter l'efficacité de leurs remèdes qu'ils publient alors comme spécifiques; tandis qu'aux yeux des gens clair-voyans , ces onguens perdent toutes ces rares qualités qu'on leur attribue *gratis*.

Qu'on me donne l'emplâtre ou l'onguent qu'on voudra , je m'en vais faire des merveilles , si l'on suppose dans les personnes qui en feront usage , une certaine constitution , un certain effort de la nature , qui rende tout facile.

Au mois de septembre 1759 , une Dame charitable me

Je priai de donner mes soins à une fille d'environ dix-huit ans , nommée Becquesi , abandonnée , à cause de sa pauvreté , de l'Art de guérir ; odieuse à ses propres parens par l'infection gangréneuse que répandoit toute la jambe droite. La gangrene avoit alors détruit une grande partie des muscles situés sur la jambe. Le jambier antérieur , les péroniers & les jumeaux avoient beaucoup souffert. Le tibia n'étoit cependant pas à découvert , le périoste subsistoit encore ; mais toute la jambe répandoit des exhalaisons si putrides , qu'au premier abord je ne pus m'empêcher de vomir : quoique les mauvaises odeurs produisent très-rarement cet effet dans mon estomac.

Tout ceci se passoit à la campagne. Je n'avois point d'onguent sur moi. Je priai la Dame pieuse de me donner de la cire & de l'huile d'olive. J'en fis un onguent , dont je chargeai des grands plumasseaux pour appliquer sur la jambe. Je chargeai également des petites languettes de charpie pour remplir les cavernes qu'avoit faites la gangrene. Les deux premiers jours , la malade souffrit assez , mais moins qu'au-paravant. Bientôt la gangrene se borna , les cavernes se remplirent de chairs vermeilles & grenues ; & avec ce seul onguent , ou quelques pansemens à sec , je vins à bout de former une très-bonne cicatrice. Il est vrai que la malade n'eut plus le mouvement de cette partie aussi libre ; mais j'avois eu soin d'en prévenir les parens : & cela ne pouvoit pas manquer d'arriver , parce que la gangrene avoit rongé l'attache de plusieurs muscles & de plusieurs tendons.

Pourra-t-on conclure de cette observation , que la cire & l'huile d'olive soient un remède spécifique pour la gangrene ? Non, certainement. Ce topique n'a servi qu'à garantir la partie des impressions de l'air , à donner aux fibres charnues une certaine souplesse , à retenir les sucs gélatineux & albumineux qui sortoient de leurs tuyaux , & qui auroient pu devenir inutiles. La nature a produit le reste , & souvent elle fait des prodiges que l'art s'approprie.

Il en est de même des glandes squirreuses à la mamelle. J'emploie un topique. Il excite l'action & réaction des fluides entre eux , ainsi que sur les solides. En un mot la gangrene arrive. La glande est emportée. La gangrene bornée & l'escarre détaché laissent une plaie vermeille , gre-

nue , & qui ne tardera pas à tendre vers la cicatrice. Ce topique fera-t-il pour cela un spécifique pour les glandes squirreuses ? Non , certainement. Il n'a fait que produire un mal , & le malade est heureux que de ce mauvais effet il en soit résulté un second salutaire.

Je ne prétens cependant pas bannir de la classe curative tous les topiques reçus. Ils peuvent avoir de bons effets entre les mains d'une personne éclairée par les lumières de la théorie & de la pratique , & qui sçaura bien distinguer dans quel cas , & pour quel tempérament il faut employer un topique préféralement à tout autre.

Mais en supposant l'inutilité des remèdes internes , & des topiques , si on en a employé , je pense qu'il convient de tenter l'extirpation de la glande après une préparation convenable. On doit ménager dans cette opération les tégumens autant qu'on le pourra , afin de diminuer par-là le diamètre de la plaie ; mais l'essentiel est de ne point laisser de petites glandes ou duretés , parce qu'elles ne manqueroient pas de grossir. Lorsque le squirre de la mammelle se trouve accompagné de plusieurs autres , situés sous l'aisselle , il paroît plus difficile d'en tenter l'extirpation , parce qu'elle demande qu'on enleve aussi les glandes sous l'aisselle , & cela n'est pas toujours facile à cause de la présence des vaisseaux.

Si le cancer est ulcéré , & qu'il ne soit pourtant pas adhérent au grand pectoral , on peut en tenter l'extirpation , en mettant le pectoral à nud , si la glande ulcérée s'étend jusqu'à ce muscle sans s'y attacher. J'ai vu dans des glandes extirpées des cavités remplies d'une espèce de térébenthine gluante ; & d'autres y ont trouvé une humeur brulante comme de l'eau-forte. La plaie se traite ensuite comme une plaie simple. *Voyez* sur cette matière un plus long détail dans les livres qui en traitent *ex professo*.

Nous finirons cet article par deux observations sur deux maladies de la mammelle. Elles ont été faites à l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Le 15 mai 1761 , on reçut à l'Hôpital de la même Ville la nommée Rose Dauphin , âgée de soixante ans , native de Lyon. Elle avoit sous la mammelle gauche de petits boutons blanchâtres. Elle fut d'abord purgée , & pansée avec une toile de styrax. La gangrene s'en empara & laissa , étant tombée ,

une plaie vermeille , longue d'un demi pied , & large de quatre pouces. Elle prit avec succès l'ypécacua , la purgation , les doses fébrifuges laxatives. Le 28 mai on se contenta d'un pansement par jour avec le seul digestif , parce qu'il n'étoit plus question de gangrene. Le 7 juin on en vint au pansement à sec , & on voyoit de jour en jour la plaie perdre de sa largeur. On continua ce pansement jusqu'à parfaite guérison , employant de tems en tems les consomptifs , selon le besoin. La malade , après avoir été purgée , sortit le 18 juillet 1761.

Le 2 avril 1761 on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Marie Guillarme , de Saint-Maurice en Savoye , âgée de trente & un ans , pour être traitée d'un dépôt de lait à la mammelle gauche. Il y avoit alors un petit trou à la partie inférieure de la mammelle , par où le pus sortoit en grande quantité ; & il paroissoit sur cette masse une tumeur inflammatoire de la grosseur d'un œuf , moins dure à l'endroit du trou que dans le reste. Elle étoit alors dans la cinquième semaine de ses couches.

On mit sur le petit trou un plumasseau de basilicum , & par dessus toute la tumeur un cataplasme anodin. Quand l'inflammation fut passée , on ne se servit que du digestif simple. Tout le pus sortit , & l'ulcère se détergea au mieux. On fit ensuite purger la malade deux fois , & le traitement fut terminé le 20 avril.

MAMMELON , *papilla* , *mamilla* : tubercule de la mammelle. Voyez MAMMELLE.

MAMMELONÉ , ÉE , adject. se dit de quelques parties figurées en mammelles.

Le corps mammeloné de la langue. Voyez LANGUE & GOUT. La peau a un corps mammeloné.

La substance mammelonée du rein. Voyez REIN.

MAMMELONS de la langue , de la peau. Voyez LANGUE & PEAU.

MAMMIFORME , *mammiformis* , *mastoïdes*. On donne ce nom aux apophyses mastoïdes des temporaux.

MAMMILLAIRES , apophyses ou bosses , ou éminences de l'os frontal , formant , pour ainsi dire , le plancher ou la partie convexe des fosses orbitaires. Elles donnent aussi attache à la dure-mère.

MANCHE, nom d'une apophyse du marteau, osselet de l'ouïe.

MANDIBULE, *mandibula*, vieux terme d'Anatomie, qui signifie mâchoire. Il n'est plus d'usage.

MANDUCATION, *manducatio*, *commanducatio* : l'action de manger ; du verbe latin *manducare*, manger.

MANGER, *manducare* : c'est prendre des alimens, les mâcher & les avaler. *Voyez* MASTICATION.

MARCHER, c'est mesurer un certain espace, en posant alternativement un pied après l'autre.

MARQUE, à l'égard des os. *Voyez* IMPRESSION.

MARTEAU, osselet de l'ouïe, longuet, qui a une grosse tête, un petit cou, un manche, deux apophyses, l'une au cou, l'autre au manche. Le manche se colle un peu de biais à la membrane du tambour. La tête de cet os est articulée avec le corps de l'enclume par une espèce de ginglyme ; ou articulation en forme de charnière.

MASSE, *massa*, se dit d'un composé de plusieurs parties. La masse du sang, la masse ligamenteuse qui unit le calcaneum & l'astragal, la masse ligamenteuse entre l'os naviculaire & le cuboïde.

MASCHALE, *μαχάλη* : l'aisselle.

MASCHALISTER, *μαχαλιστήρ* : nom de la seconde vertèbre du dos.

MASCULINITÉ, *masculinitas* : conception d'un enfant mâle.

MASSETER, de *μαστέομαι*, je mange. C'est un muscle de la mâchoire inférieure, composé de deux plans qui se croisent.

Le plus extérieur s'attache au bord inférieur de l'os de la pommette, & va se terminer aux inégalités de la face externe de l'angle de la mâchoire inférieure.

L'autre portion ou le plan interne s'attache le long du bord inférieur de l'arcade zygomatique, & va aussi se terminer à la face externe de la mâchoire, immédiatement au-dessous de l'apophyse coronéide. Ce muscle leve la mâchoire, & l'applique à la supérieure.

MASSETERIQUE, *massetericus*, adj. On donne ce nom aux vaisseaux qui se distribuent au masseter.

MASTICATION, *masticatio*. La mastication est une

l'action par laquelle les alimens sont atténués, divisés, mâchés, elle est exécutée par l'une & l'autre mâchoire & par les dents. La mâchoire inférieure, articulée avec l'os des tempes, & mobile sur la mâchoire supérieure, peut en être éloignée & s'en rapprocher ensuite avec beaucoup de force, se mouvoir alternativement de droit à gauche, se porter en avant & se retirer ensuite : ces mouvemens dépendent de l'articulation des condyles dans des cavités oblongues, au-devant desquelles est une incrustation cartilagineuse. Un cartilage intermédiaire, mobile, orbiculaire, attaché par ses bords à la capsule, cave des deux côtés, & plus mince dans son milieu, étend le mouvement de cette mâchoire, & lui fournit une cavité mobile, lorsqu'elle se porte en avant.

La mâchoire inférieure exécute tous ces mouvemens par le moyen de différens muscles, dont la force est très-grande. Ceux qui sont destinés à l'élever sont les plus forts ; & nous remarquerons, qu'outre les muscles qui sont propres à ces mouvemens, tous les muscles qui l'attachent à cette mâchoire y concourent. La mâchoire, ainsi mobile en s'écartant, ouvre la bouche pour recevoir les alimens ; ensuite par différens mouvemens, elle les mâche, les atténue, & les divise : cette attrition dépend des dents dont sont garnies l'une & l'autre mâchoire.

Les dents sont des os très-durs, dont la configuration différente établit les usages. Les quatre dents antérieures de chaque mâchoire, plus larges qu'épaisses, convexes antérieurement, & concaves du côté opposé, tranchantes par la partie opposée à la racine, ont été nommées *incisives* ; celles qui suivent de chaque côté, plus épaisses, obtuses, inégales, sont les *canines* ; enfin les suivantes, plus larges, planiformes, cependant inégales, qui se touchent par beaucoup de surfaces, sont nommées *molaires*. Pour concevoir le mécanisme de la mastication, il faut avoir égard à l'action des mâchoires, de la langue & des parties voisines. Les alimens étant portés à la bouche, les mâchoires par des mouvemens différens agissent, de façon qu'ils sont coupés & divisés par les dents incisives ; ils sont ensuite déchirés par les canines, enfin les molaires servent à les broyer. La langue, les lèvres & les joues, par une action successive, repoussent

vers les dents les alimens qui en sont chassés par l'attrition, & elles servent ainsi à la mastication.

La division des alimens est aidée par le mélange de la salive principalement, & on doit remarquer que la disposition des principaux organes glanduleux qui la fournissent est telle que les muscles destinés à la mastication, ne peuvent être en mouvement sans les comprimer, & les obliger à fournir une grande quantité de fluide. La position des glandes parotides, maxillaires, & sublinguales, prouve la vérité de cette remarque.

La salive est une humeur aqueuse, transparente, presque insipide & sans odeur, cependant légèrement salée, qui dans l'état naturel, n'est ni acide, ni alcaline; elle contient peu de terre, & elle s'évapore facilement au feu.

Cette liqueur est séparée du sang artériel en très-grande abondance, & on peut estimer que sa quantité peut aller à plusieurs livres pendant le tems d'un repas, puisque des expériences ont fait voir qu'une plaie au canal d'une des parotides pouvoit fournir cinq ou six onces de salive pendant le tems d'un repas médiocre.

Presque toute la bouche concourt à la filtration de la salive, & outre les glandes parotides, maxillaires, & sublinguales, on trouve quelque grains glanduleux & beaucoup de conduits aveugles qui exhalent une humidité sensible & abondante dans toutes les parties de la bouche. Une humeur muqueuse, filtrée par les glandes amygdales, se dépose aussi dans sa cavité. Ainsi les mouvemens nécessaires pour la mastication ne peuvent se faire sans que la bouche n'exhale de tous côtés une très-grande quantité de fluide.

La salive, quoique douce dans l'état naturel, est légèrement savonneuse; elle est plus fluide & un peu âcre quand on a faim; elle est fort âcre, pénétrante & détersive dans les animaux qui ont jeûné long-tems. On peut donc croire qu'elle est composée d'une huile très-fine & d'un peu de sel. La salive, mêlée avec les alimens, ne sert pas seulement à faciliter la mastication; elle les pénètre, & les réduit en une pâte molle, succulente, & friable. La masse des alimens, ainsi pénétrée & renfermée dans un lieu chaud & humide, tend à produire un léger mouvement intestin,

&

& subit une préparation première, qui est fort utile pour accomplir la digestion. Les parties savoureuses se développent, pénètrent les vaisseaux absorbans, & portent leur action jusques sur les nerfs par le moyen de la salive, qui, quoiqu'insipide par elle-même, devient une des principales causes de la perception des saveurs.

Lorsque la salive devient âcre, elle agit sur la bouche & l'estomac & cause l'appétit, alors on crache davantage. On crache peu quand on a mangé, parce que la salive avalée se joint avec les sucs de l'estomac pour faire la digestion des alimens. La salive n'est point nuisible quand on l'avale, à moins qu'elle ne soit viciée; & il seroit dangereux d'en rejeter beaucoup sans nécessité.

Les alimens, atténués par la mastication, détrempés en même tems par la salive, déterminés de différentes façons par les mouvemens de la bouche, sont ensuite ramassés en une masse par l'action des levres & des joues, & sur-tout par celle de la langue, qui se rétrécit, s'aplanit, se voûte, s'allonge, se raccourcit, & détermine ainsi les alimens vers le gosier, dans lequel ils passent par le mécanisme de la déglutition.

La mastication n'est parfaite qu'autant que la salive s'y mêle en une quantité suffisante, & qu'elle a les conditions requises. Si les alimens ne sont pas suffisamment mâchés & détrempés, la déglutition est douloureuse; ils ne se digèrent point, ou ce n'est qu'avec peine; de-là les indigestions, les rapports nidoreux, les douleurs d'estomac, les vomissemens, &c. La mastication est plus lente & plus difficile dans les vieillards, & les dents étant perdues: les bords des mâchoires rapprochés & durcis y suppléent.

MASTOÏDE, de *μασος*, mammelle, & *ειδος*, *eidos*, figure. On donne ce nom aux apophyses qui ont la figure d'un mamelon, & sur-tout à une apophyse de l'os temporal, située à la partie inférieure & postérieure de l'os des tempes, près du trou de l'oreille. Voyez **TEMPORAL**.

MASTOÏDIEN, NE, adj. *mastoïdeus*, *a*, *um*: qui a du rapport à l'apophyse mastoïde.

L'échancrure mastoïdienne est la même que la rainure mastoïdienne.

Le muscle mastoïdien latéral est le même que le petit complexus. *Voyez COMPLEXUS.*

Le muscle mastoïdien antérieur, ou sterno-mastoïdien, ou sterno-cleido-mastoïdien a son attache fixe au haut du sternum, & aussi à la partie supérieure & interne de la clavicule par deux principes tendineux; & se portant un peu obliquement en arrière, va se terminer par un tendon assez fort aux apophyses mastoïdes; & se continue même par une aponévrose jusqu'à l'occipital. Ce muscle est fléchisseur de la tête.

La rainure mastoïdienne du temporal se découvre précisément au-dessous de l'apophyse mastoïde, & donne fortement attache au tendon supérieur du muscle digastrique, abaisseur de la mâchoire inférieure.

Le trou mastoïdien est situé à la partie postérieure de l'apophyse mastoïde de l'os temporal. Il donne passage à une petite veine qui va se rendre dans le sinus latéral. Ce trou manque quelquefois totalement; & il ne pénètre d'autrefois que jusqu'au diploë, ou dans les cavités mastoïdiennes.

MASTO-LAMBDOÏDIEN. Quelquefois au voisinage du trou mastoïdien de l'os temporal, il s'en trouve un autre précisément sur la suture lambdoïdienne. Il est nommé *masto-lambdoïdien*.

MASTOS, *μαστός*, sein, mammelle.

MATRICE, *matrix*, *uterus*, *ὕστερα*, *μήτρα*; la partie de la femme où l'enfant se nourrit.

La matrice est un viscère dont la figure approche assez de celle d'une phiole: le fond, ou la base de la phiole, ou du triangle est en haut, & le col, ou la pointe, est en bas. Sa grandeur ordinaire, dans une femme qui n'est point grosse, est de trois bons pouces de longueur, ayant à-peu-près la même largeur vers son fond; & l'épaisseur de chaque parois de la matrice est de six lignes, ou environ, d'où l'on voit que sa cavité n'est pas considérable.

La matrice est située de même que presque tous les autres viscères du bas-ventre, dans un repli du péritoine. Or ce repli est situé lui-même dans le bassin de l'hypogastre, entre la vessie & le rectum.

Les Anatomistes appellent ce repli les *ligamens larges*, &c.

M. Garangeot pense que cette description ne donne pas une notion claire sur sa structure & sa mécanique. Voici comme il explique lui-même ce repli : pour sçavoir , dit-il , quelle est la mécanique du repli du péritoine , qui renferme la matrice & ses dépendances , il faut sçavoir que le péritoine n'a qu'une seule & unique lame sans duplicature. Or l'extrémité inférieure du sac membraneux , appelé *péritoine* , étant parvenue au bas du bassin de l'hypogastre , s'enfonce en dedans , & forme , par cet enfoncement , une vessie ou une bourse , qui monte verticalement entre la vessie urinaire & l'intestin rectum. C'est cette bourse qui est le repli du péritoine dont nous parlons ; & quoique je pense que le péritoine est uniquement composé d'une seule lame membraneuse , on voit néanmoins que la bourse , dont il est ici question , est composée de deux parois ou de deux lames , & cela par le seul enfoncement du sac commun , qui est le péritoine.

Cet enfoncement se fait à la partie la plus basse du bassin de l'hypogastre : c'est justement le lieu où le péritoine est recouvert de la portion celluleuse ; aussi s'insinue-t-elle dans l'enfoncement : mais examinons la figure de cette bourse ou de ce repli du péritoine. Il paroît plat à l'ouverture du ventre , & d'une figure triangulaire. Sa base est située à la partie supérieure du fond du bassin de l'hypogastre , & la pointe du triangle est à la partie la plus basse & la plus déclive du fond du même bassin. Si on tire une diagonale sur ce triangle , la matrice , son col , & le vagin , sont les parties contenues sous cette diagonale ; aussi ces parties grossissent-elles considérablement le repli dans cet endroit. Il n'en est pas de même des parties latérales de la base de ce repli triangulaire ; elles sont minces & fort applaties , parce que les deux lames du repli n'y sont séparées que par la portion celluleuse , ou quelque vaisseau dont nous parlerons dans la suite.

Ces deux angles , qui sont situés aux parties latérales de l'hypogastre , & qui attachent , pour ainsi dire , la matrice aux régions iliaques , peuvent être appelés *les aîles du repli de la bourse* , ou , si l'on veut , *du ligament large de la matrice*. Ces aîles du ligament large , sçavoir , une de chaque côté , ne sont pas simples , mais elles sont encore un repli transversal qui fabrique deux aîlerons , ou deux petites aîles , une

antérieure , & une postérieure. L'aïlérón antérieur est le plus grand , & c'est dans sa duplicature que la trompe de Fallope est contenue , de la même manière que la veine ombilicale est contenue dans le repli de la faulx supérieure du péritoine. L'aïlérón postérieur de chaque aîle du ligament large est le plus petit ; il est caché derrière celui que je viens de décrire , & il contient aussi , dans sa duplicature , l'ovaire , & le ligament qui l'attache à la matrice.

Selon cette description , que donne M. Garengeot , il paroît que le ligament large de la matrice n'est qu'un repli du péritoine ; mais que ce repli se fait de bas en haut , c'est-à-dire , que la partie la plus inférieure du péritoine s'enfonce , & produit une bourse de figure triangulaire , qui monte verticalement. Le rebord supérieur , dit le même Auteur , de cet enfoncement triangulaire est le plus large , puisqu'il est la base du triangle , & qu'il est situé transversalement. Donc le repli , ou le ligament large de la matrice est transversal , & en même tems vertical ou perpendiculaire , supposant toujours la femme debout ; car c'est la situation dans laquelle il faut examiner toutes les parties. Enfin la portion celluleuse du péritoine s'enfonce dans ce repli , & y entoure la matrice & le vagin qui y sont contenus , comme on l'a dit , sous la ligne diagonale qui sépare le triangle en deux parties égales.

La substance de la matrice est toute spongieuse , & remplie d'une infinité de cellules , à-peu-près semblables à celles de la ratte. Ces cellules sont , non-seulement entrelassées par quelques fibres charnues , dispersées dans cette substance , mais encore , suivant Malpighi , recouvertes extérieurement de fibres rassemblées en forme de petits faisceaux , & entrelassées en manière de réseau.

Toute cette substance de la matrice est bornée par deux membranes. L'extérieure n'est autre chose que le repli du péritoine , appelé *ligament large* , dont on a parlé ; & l'intérieure , quoiqu'elle paroisse lisse , est cependant mamelonée à-peu-près comme la tunique interne des intestins. Elle est , outre cela , garnie de plusieurs petits pelotons glanduleux qui laissent échapper une humeur glaireuse. On observe encore que ces petits pelotons glanduleux grossissent , & deviennent très-sensibles après la conception , de sorte que le placenta s'augmentant , ils y contractent une étroite liaison.

Puisque l'on a comparé la matrice à une phiole renversée & aplatie, il suit qu'elle a un col. Or l'un & l'autre ont une cavité : celle du col est longuette & étroite ; & son entrée, qui est embrassée par le vagin, ressemble assez bien au museau d'une tanche. Cette entrée, qu'on appelle communément *l'orifice interne de la matrice*, est presque ovale, & située transversalement. Cette entrée a été appelée *orifice interne de la matrice* par les Anatomistes, qui ont donné le nom d'*orifice externe de la matrice* à cette entrée du vagin, où l'on remarque le cercle himen ; mais comme cette dernière entrée appartient uniquement au vagin, il est mieux de la nommer simplement *l'orifice du vagin*, & l'entrée de la matrice, simplement *l'orifice de la matrice*. En effet une phiole renversée & aplatie, à laquelle on compare la matrice, n'a point deux orifices, deux bouches, que l'on puisse raisonnablement diviser en externe & interne ; ainsi on peut ne reconnoître qu'un orifice à la matrice, qui sera suffisamment désigné après une telle explication.

L'orifice de la matrice est fort étroit dans les filles, mais dans les femmes, qui ont eu des enfans, il est beaucoup plus dilaté. Cependant l'étroitesse, que l'on dit être dans l'ouverture, ou dans la cavité du col de la matrice des filles, n'est pas à ce point de petitesse qu'un stilet ait bien de la peine à y entrer. Il est vrai qu'on ne peut souvent y pousser un stilet, mais c'est parce qu'il y est arrêté, non-seulement par des troussaux de fibres différemment posés, mais encore par de petites valvules très-fortes, faites par la membrane intérieure du col de la matrice. Ces valvules, suivant la description qu'en a faite le célèbre M. Morgagni, sont transversales & obliques, & vont entre les petits faisceaux de fibres dont on vient de parler, de sorte que leur base, ou leur naissance, est en haut, tandis que l'autre bord est libre, & regarde en bas. C'est de cette structure que dépend la facilité avec laquelle on peut faire glisser un stilet de haut en bas sur ces valvules ; au lieu qu'elles s'opposent à son passage quand on veut le faire glisser en montant.

La cavité du corps, ou du fond de la matrice, est beaucoup plus ample que celle de son col, puisqu'elle peut contenir une grosse fève dans celle d'une jeune fille, & qu'elle est encore beaucoup plus grande dans les femmes. La figure

de cette cavité est triangulaire , & la base du triangle forme le fond de la cavité ; d'où l'on voit que les deux côtés du fond de la matrice sont deux angles ; & le troisieme , qui est le plus alongé , & le plus éloigné des deux précédens , que ces deux derniers angles ne le sont entre eux , se termine au col de la matrice.

Aux parties latérales du fond de la matrice , c'est-à-dire , dans les deux angles qui forment le fond de la cavité de ce viscere , on apperçoit deux ouvertures , une de chaque côté. Ces ouvertures , qui sont comme deux petits trous à contenir à peine une soie de porc , sont la fin des deux conduits qu'on appelle *les trompes de Fallope*. Ils s'éloignent beaucoup du corps de la matrice , & sont logés dans les aîlerons antérieurs du repli du péritoine qui constitue le ligament large.

Ces trompes ne gardent pas le même diametre dans toutes leur longueur : elles sont au contraire fort étroites en entrant dans les cornes de la matrice , c'est-à-dire , dans les parties latérales de son fond , qui sont les angles dont on vient de parler ; mais à mesure qu'elles s'en éloignent , elles s'élargissent , & forment à leur extrémité la plus distante de la matrice , une expansion membraneuse & musculieuse , qu'on appelle *le pavillon de la trompe* ; de sorte que la cavité , ou le conduit de la trompe , qui est fort étroit dans la matrice , va insensiblement en augmentant jusqu'au pavillon , où il pourroit contenir l'extrémité du petit doigt.

Le bord du pavillon de la trompe de Fallope ne garde point une circonférence égale & unie comme celui des trompettes ordinaires ; mais il est découpé en plusieurs petites dents musculieuses , qui sont elles-mêmes toutes inégales entre elles. C'est cette inégalité découpée & frangée , que les Auteurs ont appelée *le morceau du diable* , dont quelques-unes s'avancent , pour l'ordinaire , vers une éminence vésiculeuse , contenue dans l'aîleron postérieur du ligament large , que les Anatomistes ont coutume d'appeller *l'ovaire* , ou le *testicule des femmes*. Il est cependant bon de remarquer que quand on examine ces parties en situation , on ne voit pas toujours le pavillon de la trompe tourné vers le testicule , ou l'ovaire , comme il est représenté dans les planches ; mais après que les trompes ont passé dessus les ovaires , comme l'ont observé les célèbres Stenon & Sbarag , suivant

ce qu'en dit M. de Morgagni, alors elles ont coutume de s'incliner en droite ligne derriere les testicules, ou ovaires, & descendent même au-dessous, leurs orifices, ou pavillon, étant tournés, tantôt en bas, tantôt en haut. *Voyez Morg. adv. I, 30.*

La matrice, outre les ligamens larges, en a d'autres, appelés *ligamens ronds*, situés entre les lames, ou dans la duplicature du ligament large, collés au feuillet, ou à la lame antérieure de ce ligament. Quelques-uns considerent ces ligamens comme de simples liens solides & compactes. M. Garengot, & bien d'autres, soutiennent & prétendent démontrer par les injections que ces ligamens sont creux, & que transmettant des fluides, ils doivent porter le nom de *ligamens vasculoux*.

La matrice reçoit ses arteres des iliaques internes : ses veines se rendent dans les veines iliaques internes. Ces vaisseaux font différens contours sur eux-mêmes, en rampant sur le corps de la matrice. Cette disposition rend ces vaisseaux très-propres à s'allonger ou se raccourcir, autant qu'il est nécessaire pendant l'extension ou la contraction de la matrice. Ce viscere reçoit ses nerfs de la paire intercostale, & de ceux qui viennent de l'os sacrum. Il a aussi beaucoup de vaisseaux lymphatiques.

Les usages de la matrice sont assez expliqués au mot Génération.

MAXILLAIRE, adj. *maxillaris* : qui appartient à la mâchoire. On donne ce nom à plusieurs parties relatives à la mâchoire.

L'artere maxillaire externe est la quatrième distribution antérieure de la carotide externe. Elle prend, dans sa route, différens noms ; auprès du menton elle est nommée *mentoniere* ; un peu plus haut, ou à la circonférence des levres, *artere coronaire* ; au-dessus & à côté du nez, *artere nasale* ; & plus supérieurement, c'est-à-dire, au voisinage du grand angle de l'œil, *artere angulaire*, & ainsi de même, selon les parties qu'elle parcourt.

L'artere maxillaire interne est la cinquième branche antérieure de la carotide externe. Elle est considérable, & se divise d'abord en trois branches principales, dont la première gagne la partie postérieure de la fente sphéno-maxil-

laire , ou fente orbitaire inférieure , où elle fournit quelques petits rameaux aux parties contenues dans l'orbite : immédiatement après elle s'enfonce dans le canal orbitaire ; donne , chemin faisant , les petites ramifications destinées pour les dents de la mâchoire supérieure , & sort ensuite par le trou maxillaire supérieur , ou orbitaire inférieur , pour se distribuer aux parties voisines de la face , & communiquer ainsi avec les rameaux voisins de l'artere maxillaire externe.

La seconde branche de l'artere maxillaire interne plonge dans l'orifice interne du canal de la mâchoire inférieure , & en la parcourant , fournit les artérioles nécessaires pour les dents de la mâchoire inférieure. Cette branche sort ensuite par le trou mentonier ; & en se distribuant aux différentes parties qui en sont voisines , elle communique , de même que la précédente , avec l'artere maxillaire externe.

La troisième branche de la maxillaire interne , nommée *artere épineuse de la dure-mere* , s'enfonce , dès sa naissance , sous la base du crâne , pour atteindre le petit trou épineux de l'os sphénoïde , à la faveur duquel elle entre dans sa cavité ; imprime dans le tems de la mollesse des os , sur la surface interne du pariétal , la plupart des sillons qu'on y remarque , & se ramifie ensuite sur la dure-mere , en produisant plusieurs branches qui se portent en bas , en devant & en arrière , de maniere que toute la dure-mere en paroît exactement parsemée.

La fosse maxillaire est une fosse superficielle , ou légère cavité qui se trouve à la partie moyenne de la face antérieure de l'os maxillaire.

Les glandes maxillaires sont situées sur les parties latérales de la mâchoire , & ont aussi un conduit salivaire , appelé *conduit de Warthon*.

Le nerf maxillaire inférieur est la troisième branche de la cinquième paire. Elle sort du crâne au moyen du trou ovale de l'os sphénoïde auquel , à raison de son usage , on donne aussi le nom de *trou maxillaire inférieur sphénoïdal*. Elle se porte d'abord de haut en bas pour gagner l'orifice interne du conduit , ou canal de la mâchoire inférieure , dans lequel elle plonge ; & en parcourant son étendue , elle fournit un rameau à chacune des racines des dents qu'elle rencontre dans la route ; après quoi le tronc de la maxillaire sort du canal

maxillaire par le trou mentonnier, vient se ramifier aux différentes parties qui se rencontrent sur le menton.

Ce nerf, dès sa sortie du crâne, fournit trois à quatre branches principales, dont la première, s'associant avec une pareille de la portion dure de la septième paire, forme la corde de la membrane du tympan, la seconde se distribue sur l'oreille externe, la troisième au muscle crotaphite, & la quatrième à la langue. Il fournit encore quelques petits filets aux différentes parties qu'il rencontre dans son chemin.

Le nerf maxillaire supérieur est la branche moyenne de la cinquième paire. Cette branche sort du crâne de chaque côté par le trou maxillaire supérieur de l'os sphénoïde, lequel trou forme une espèce de conduit, long d'environ une ligne, qui s'ouvre derrière l'orbite, au haut de l'espace qui est entre l'apophyse ptérigoiide & l'os maxillaire supérieur; c'est-à-dire, vis-à-vis la fente orbitaire inférieure ou sphéno-maxillaire, par laquelle passe le principal rameau de cette branche. La branche maxillaire supérieure donne aussi-tôt qu'elle est passée un filet qui perce l'os de la pommette pour se distribuer à la portion voisine du muscle orbiculaire, & à la peau, & d'abord après cette même branche se divise en deux ou trois rameaux principaux. Le premier forme le nerf palatin, le second l'orbitaire inférieur, & le nasal postérieur.

Le nerf maxillaire supérieur fournit encore le ptérigoiidien qui passe par le trou ptérigoiidien de l'os sphénoïde, & va se joindre au maxillaire inférieur, ce qui établit une communication immédiate entre les deux dernières branches principales de la cinquième paire.

L'os maxillaire, tant supérieur qu'inférieur, a été décrit au mot Mâchoire.

Le sinus maxillaire est une grande cavité creusée sous l'orbite dans l'apophyse orbitaire de l'os maxillaire. Voyez MÂCHOIRE, os de la mâchoire supérieure.

Les trous maxillaires de l'os sphénoïde. A la face interne de l'os sphénoïde on observe deux grands trous ronds, autrement dit, *trous maxillaires supérieurs*, dont le seul usage est de laisser passer le second cordon de la cinquième paire de nerfs qui se distribue à la mâchoire supérieure.

Après ces trous on en remarque deux autres, nommés *ovulaires*, ou *trous maxillaires inférieurs*, qui laissent passer le

troisième cordon de la cinquième paire , qui entrant dans le canal de la mâchoire inférieure , va fournir aux dents dont elle est armée.

La tubérosité maxillaire est l'extrémité postérieure de l'arcade que forme l'apophyse alvéolaire de l'os maxillaire.

MEAT , *meatus* , conduit ou passage. On applique ce terme à tous les canaux du corps qui portent quelque fluide. On observe , immédiatement au-dessous du gland du clitoris , une ouverture , appelée le *méat urinaire* , c'est l'orifice de l'urethre , qui est plus court , plus large , & moins courbé dans la femme que dans l'homme. Cet orifice paroît comme une espèce de bourrelet un peu ridé , & l'on y observe plusieurs petits trous , ou lacunes , qui répondent à un corps glanduleux qui embrasse l'extrémité de l'urethre , & par ces trous on peut exprimer une humeur plus ou moins mucilagineuse.

Le trou auditif s'appelle *méat auditif*. On donne aussi le nom de *méat* à l'aqueduc d'Eustache. On nomme *méat cystique* le conduit qui porte la bile de la vésicule du fiel vers le duodenum.

MECHANIQUE , *méchanice* , de *μηχάνη* , machine. La mécanique est la science qui apprend par quel moyen on peut augmenter l'effort d'une puissance.

Les Anatomistes disent la mécanique du nez , de la langue , des valvules , &c. pour dire la configuration , la composition de ces parties , & aussi pour leurs mouvemens & leurs usages.

MECONIUM. On donne ce nom à la matière excrémentitielle qui se trouve dans les gros intestins du fœtus , lorsqu'il vient de naître. Ce terme latin a été conservé en françois. Il vient du grec *μηκόνιον* , qui signifie suc figé de pavot , & celui-ci de *μηκων* , pavot.

MEDIAN , NE , adj. *medianus* , *a* , *um* , qui est au milieu.

Le cartilage médian du nez est placé perpendiculairement au-devant de la partie antérieure de la cloison du nez qu'il achève de former , étant dans sa situation fortement attaché au bord antérieur de la lame perpendiculaire de l'ethmoïde , dans la crenelure du bord supérieur du vomer qui lui répond , dans celle qui résulte de l'union des productions palatines des os maxillaires , & même à leur épine nazale commune ; en sorte que son bord antérieur en sera la portion la plus me-

bile. Ce cartilage sert de base , d'appui & de soutien à tous les cartilages du nez , & peut être par conséquent appelé *basilaire*.

Les veines médianes. Une courte branche de la veine céphalique du bras s'unit avec une courte branche de la veine basilique par-dessus le tendon du biceps , vers le milieu du pli du bras. M. Winslow appelle l'une de ces deux courtes branches *médiane céphalique* , & l'autre *médiane basilique*. L'union de ces deux branches forme un angle , dont la pointe est tournée en bas ; & il en part une branche considérable qui descend sur l'avant-bras , en se réunissant à la veine céphalique d'un côté , & communique de l'autre côté avec la veine basilique par plusieurs petites ramifications ou mailles irrégulières. Cette grosse branche se nomme *veine médiane* , de même que les deux courtes qui la produisent par leur union.

La veine médiane est une veine qu'on ouvre assez souvent dans la saignée du bras ; mais comme le tendon du muscle biceps est situé sous cette veine , le Chirurgien doit bien prendre garde en l'ouvrant , à ne point piquer ce tendon , parce qu'il en arrive de fâcheux accidens.

MEDIASTIN , *mediastinum* : espace qui se trouve dans l'intérieur & au milieu de la poitrine , en devant & en arrière ; ou mieux encore , le médiastin de la poitrine est un repli de la plevre , qui sépare la cavité de la poitrine en deux parties. Voyez PLEVRE.

Le médiastin du cerveau , c'est la faux de la dure-mere. Voyez DURE-MERE.

Le médiastin du scrotum est une cloison formée entre les deux testicules par l'union ou adossement des parties latérales voisines des deux dartos.

Les arteres médiastines partent des mammaires internes , & se distribuent au médiastin.

Les veines médiastines se distribuent au médiastin & au péricarde.

MEDULLAIRE , adject. *medullaris* , e ; de *medulla* , moëlle : qui tient de la moëlle , qui appartient à la moëlle.

La substance médullaire du cerveau est décrite au mot Cerveau.

Le suc médullaire des os est décrit au mot Moëlle.

La voûte médullaire du cerveau est la même chose que le centre oval.

MEDULLEUX, EUSE. *Voyez* MEDULLAIRE.

MEIBOMIUS, nom d'un Auteur qui entre dans la dénomination de quelque partie.

Les glandes de Meibomius sont situées à la face interne & sur le bord des paupières.

Il y a eu trois Meibomius. Jean-Henri, Professeur en Médecine à Helmstadt, sa patrie, en 1670. Son fils, après la mort du pere, fit imprimer un ouvrage : *de vitis Medicorum usque ad sæculum XV*. Ce dernier eut un fils qui naquit à Lubeck, & qui professa la Médecine, la Poésie, l'Histoire à Helmstadt. Il mourut le 26 mars 1700.

MELANCHOLIE; de μέλας, *melas*, noir; χολή, bile : *atrabilis*. On a donné ce nom à une espèce de bile noire qu'on disoit se trouver dans nous, & de-là est venu le terme *mélancholique*, tempérament *mélancholique*, c'est-à-dire, ce tempérament produit par l'atrabile, la bile noire, des humeurs fixes, grossières, acides, salées, &c. *Voyez* TEMPÉRAMENT.

MELANCHOLIQUE, *melancholicus*, *a*, *um*, adject. qui a du rapport à la mélancholie. Le tempérament mélancholique est expliqué au mot Tempérament.

MEMBRANE, *membrana*, en grec ὑμὴν, μὲνινξ. Les membranes sont des toiles, dont la trame est formée de fibres qui ont de la souplesse & du ressort, & qui sont étendues sur toutes les parties du corps, tant intérieurement qu'extérieurement.

Ces toiles sont, selon les lieux où elles se trouvent, plus minces ou plus épaisses, plus lâches ou plus tendues, plus ou moins sensibles. Leurs dimensions en longueur ou en largeur se moulent sur les parties qu'elles environnent. Enfin la blancheur des membranes, qui est leur couleur naturelle, & leur transparence, ont aussi du plus ou du moins, selon qu'elles sont plus ou moins parsemées de vaisseaux sanguins.

Les membranes les plus remarquables sont au fœtus, le chorion & l'amnios qui l'enveloppent, & qui contiennent les eaux dans lesquelles il nage pendant tout le tems qu'il séjourne dans la matrice, & qui s'écoulent au tems de l'ac-

couchement. L'épiderme, la peau & la membrane grasseuse environnent le corps humain de toutes parts. D'autres membranes revêtent intérieurement les principales cavités, & se replient même sur les viscères qui y sont contenus, comme les meninges à la tête, la plevre à la poitrine, & le péritoine au bas-ventre. Presque tous les os sont couverts de leurs périostes. Le péricarde enveloppe le cœur, &c.

Un repli de la plevre forme dans le milieu de la poitrine une cloison membraneuse qu'on nomme le *médiastin*, & qui sépare cette cavité en deux parties. Elle se replie aussi sur le poumon, & la trachée-artère en a une particulière qui accompagne toutes ses divisions.

Dans la cavité du bas-ventre, le péritoine se replie aussi sur tous les viscères qui y sont compris, comme sont le foye, la rate, l'estomac, le mésentère, les intestins, les reins, la vessie, &c.

Enfin plusieurs membranes ou tuniques forment les conduits qui se distribuent dans toute la machine animale, sçavoir, les artères qui conduisent le sang du cœur aux extrémités, & les veines qui le rapportent des extrémités au cœur, & font ainsi circuler le sang sans cesse & sans interruption. Les membranes forment aussi les tuniques déliées des vaisseaux lymphatiques, qui contiennent la lymphe, & elles accompagnent les nerfs qui distribuent dans toute l'étendue du corps l'esprit animal, pour le sentiment & le mouvement de toutes les parties.

De ce que l'on vient de dire, il est aisé de recueillir quels sont les usages des membranes. 1°. Elles couvrent & défendent d'autres parties, comme la dure & la pie-mère qui couvrent le cerveau. 2°. Elles forment tous les conduits qui se distribuent dans toute l'étendue de la machine pour la circulation des sucs dont elle a besoin pour sa subsistance, & elles forment aussi beaucoup d'autres parties qui sont toutes membraneuses, comme l'estomac, les intestins, la vessie de l'urine, celle du fiel, & d'autres parties. 3°. Elles servent à attacher & lier ensemble certaines parties qui seroient autrement vagues & confuses, comme le mésentère qui lie & attache le canal intestinal depuis l'orifice inférieur de l'estomac jusqu'à l'anus. 4°. A séparer la cavité de la poitrine en droite & en gauche, au moyen du médiastin,

5°. A servir d'organes aux sensations extérieures , comme la rétine à la vision ; la membrane qui tapisse les lames du nez , à l'odorat ; celle qui revêt la langue , au goût ; la membrane du timpan , à l'ouïe ; la peau , à l'attouchement. Les membranes servent encore spécialement à soutenir les divisions des vaisseaux sanguins & lymphatiques , & à les conduire sûrement à leur destination : aussi peut-on assurer que certainement il y a une membrane dans l'endroit où l'on voit les vaisseaux sanguins se ramifier.

Comme les membranes sont fort susceptibles d'inflammations , on donne aux inflammations qui leur arrivent , différens noms , suivant les différens lieux où elles se trouvent. L'inflammation qui arrive à la tunique de l'œil la plus extérieure , dite *conjonctive* , est appelée *ophthalmie*. Celle qui arrive aux membranes qui enveloppent le cerveau , est appelée *phrénésie* ; celle qui arrive à la plevre , *pleurésie* ; aux membranes qui couvrent les glandes & les muscles du gosier , *esquinancie*.

MEMBRANEUX , EUSE , *membranosus* , *a* , *um* : qui participe de la membrane.

Le muscle membraneux , c'est le nom du *fascia lata*.

MEMBRE , *membrum* , *artus* : partie extérieure du corps de l'animal , distinguée de toutes les autres par quelque fonction particulière. Le bras est un membre.

Le membre viril , c'est la verge.

MEMOIRE , *memoria* , c'est la faculté que nous avons de rappeler dans notre esprit les choses que nous avons apprises , vues , entendues , touchées.

M. le Camus prétend qu'elle dépend des organes corporels , ainsi que les autres opérations de l'ame. Rondelet (*Opera medica* , *append. cap. 21* , *page 314* .) rapporte un exemple qui établit la mécanique de cette opération. Un jeune homme reçut un coup violent à la tête : guéri de sa blessure , il ne se ressouvint d'aucunes choses qu'il avoit apprises ; de sorte qu'il fut obligé une seconde fois d'apprendre les élémens des Sciences. On dit la même chose d'un certain *Messala Corvinus* (*Pline. lib. 7* , *cap. 24* .) , habile Orateur , qui oublia jusqu'à son nom par un coup qu'il reçut. Christophe de Vega raconte qu'un Franciscain perdit tellement la mémoire par une fièvre aiguë , que , quoiqu'il

fût avant habile Théologien , il ne connoissoit plus ensuite les lettres , & avoit oublié même le nom des choses qui lui avoient été les plus familières. (*Voyez la traduction de toute la Médecine pratique de M. Jean Allen , tome 2 , ch. 3.*)

J'ai vu en 1762 un homme qui , ayant reçu un coup à la tête , perdit si bien la mémoire , que , quoique bien portant d'ailleurs , il ne reconnoissoit plus l'usage de ses habits. En s'habillant , il mettoit souvent ses culottes à la tête , ses souliers aux mains , son chapeau aux pieds , jusqu'à ce que quelqu'un venoit lui faire sa toilette. Il étoit Boucher , & il fut reçu à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour y être traité. Après quelques remèdes tant externes qu'internes , il recouvra un peu sa mémoire ; mais il n'en rede-vint pas propre pour conduire les affaires de sa maison , à cause des égaremens auxquels sa maladie le rendoit sujet.

Lucrece parle d'une maladie contagieuse , où plusieurs personnes perdirent la mémoire jusqu'à se méconnoître ,

Lamotte fait mention de quelqu'un qui avoit perdu l'usage de former des sons & de parler. Dans certaines affections du cerveau , il n'est pas rare de voir les malades ignorer la faim & la soif. Bonnet en cite une foule d'exemples. Enfin on dit qu'un homme qui perdrait toute mémoire , seroit un atome pensant , si on peut penser sans elle. Inconnu à lui-même , il ignoreroit ce qui lui arriveroit , & ne s'en rapporteroit rien. Descartes cependant dit que l'essence de l'homme est de penser ; mais Lock tâche de détruire cette définition , en prouvant par une foule d'argumens tirés du sommeil , de l'enfance , de l'apoplexie , que l'homme peut exister sans avoir le sentiment de son être , & qu'il n'est pas évident qu'en tous ces états l'ame pense. Ce Métaphysicien nioit donc que l'ame pût penser sans le sçavoir , sans souvenir.

Montagne parle d'un Poète d'Italie qui perdit tellement toute mémoire , qu'on faisoit imprimer des poèmes de sa façon , auxquels il n'avoit pas mis la dernière main , sans qu'il s'aperçût jamais qu'il en fût l'auteur.

Mille causes rendent hébété & engourdi : un stéatome entre le cerveau & le cervelet , suivant l'observation de Duvorney ; un squirre au corps calleux , selon Wepfer ; une vessie pleine d'eau dans le cerveau , au rapport de Fan-

ton ; l'aplatissement du crâne , des pierres dans la faux du cerveau ; un coup , une commotion , &c.

Il y a deux genres de fots ou d'imbécilles : les uns retiennent bien des idées singulieres , mais ils ne peuvent les lier ; & le nombre de ceux-ci est le plus grand : & tels sont ceux qui sont en délire dans les maladies aiguës. Les autres posent de faux principes , mais ils en tirent de bonnes conclusions : tels sont les maniaques , ou mélancholiques outrés. Ce défaut de jugement dépend si fort d'une disposition physique dans le cerveau à la premiere origine des nerfs , qu'il n'y a qu'à la rétablir pour avoir l'esprit sain. Et tous les jours la perte de la mémoire n'est-elle pas dépendante du sommeil , du vin , de la chaleur même excessive , de l'apoplexie qui endommage presque toujours cette faculté , laquelle se rétablit avec le tems par des remedes mécaniques , tels que la saignée , de fortes purgations , la diarrhée , &c. Enfin l'hydrocéphale , la mollesse aqueuse du cerveau , la tumeur du corps calleux , la dureté , la sécheresse & la jaunisse du cerveau , toutes dégénérations de cette partie , une chute , un ulcere trop tôt fermé , la fièvre ardente ; ces causes & tant d'autres font perdre la mémoire , suivant l'observation de tous nos Auteurs.

Entrons dans un petit détail des sentimens de divers Auteurs sur le mécanisme de la mémoire.

Les uns s'imaginent que chaque chose que nous connoissons , laisse un portrait gravé dans notre cerveau , & que dans les choses que nous apprenons de suite , tous ces petits portraits s'arrangent comme une pile d'estampes chez les Imagers ; de sorte que quand on leve le premier , on trouve le second dessous , & le troisieme sous celui-ci , ainsi de suite jusqu'au dernier. Cette supposition de tableaux est absolument ridicule ; car il y auroit en vérité une singuliere confusion dans le cerveau , si un homme recevoit tous les jours des portraits de tout ce qui se trouve autour de lui. Que seroit-ce au bout d'un an ? que seroit-ce au bout de dix années ?

D'autres , peu satisfaits de l'explication précédente , & avec raison , ont cherché à expliquer d'une autre maniere la faculté que nous avons à nous ressouvenir des choses. Ils ont prétendu que les objets s'ouvroient facilement des pas-
sages

passages différens dans la substance du cerveau par le moyen des esprits animaux , & que toutes les fois que ces esprits repassoient dans ces canaux & se rouvroient ces petits passages , l'esprit appercevoit la chose par le moyen de laquelle ils avoient été ouverts la première fois. Supposition aussi fautive que la précédente ; car si cela étoit , notre cerveau ne seroit plus qu'un crible. D'ailleurs , si ces routes sont dressées par les objets en différens endroits de la substance du cerveau , comment les esprits feront-ils pour enfiler une route plutôt qu'une autre ? Ces canaux ne perceront-ils jamais l'un dans l'autre ? Quel est le Maréchal-des-logis qui , attentif à toutes les impressions des objets , guidera les esprits & leur distribuera les quartiers où ils doivent se creuser une route particulière ? De plus , l'impression des objets sera-t-elle assez forte pour forcer les esprits à s'ouvrir d'autres passages que ceux que la nature a tracés elle-même ?

Duncan , qui nous a laissé un traité sur les fonctions de l'ame , n'a fait que commenter le sentiment de Willis. La même ondulation d'esprits , dit-il , qui a causé la sensation dans les corps cannelés , cause l'imagination dans le corps calleux , parce qu'elle y devient plus remarquable , & notre ame a une perception plus claire & plus parfaite. La mémoire n'étant qu'une imagination réitérée , il semble qu'il faudroit lui donner le même siége , sçavoir , le corps calleux. Cependant deux raisons principales engagent à croire que c'est dans la substance cendrée que l'ame se ressouvient des choses : l'une est prise de sa fermeté , & l'autre de sa situation. Sa fermeté le persuade , parce que les conduits qui servent à la mémoire , ne sçauroient se conserver & demeurer ouverts dans une substance mollassé qui s'affaîferoit d'abord , comme nous voyons que les caracteres qu'on imprime sur une boue fort détrempée , ne sont point de durée ; au lieu qu'elle les conserve plus long-tems , quand elle a acquis plus de fermeté & de consistance. Sa situation confirme encore dans ce sentiment , parce qu'étant la plus haute partie du cerveau , les ondulations n'y parviennent pas , à moins qu'elles ne soient extraordinairement fortes. C'est pourquoi nous ne nous souvenons que des choses qui ont frappé vivement nos sens :

Il suffiroit de rapporter cette opinion pour la réfuter ;

car 1°. nous avons dit , lorsque nous avons parlé du raisonnement , que c'étoit une pure fiction , dans laquelle , pour ainsi dire, les opérations de notre ame personnifiées jouoient leurs rôles sur des théâtres particuliers. 2°. Les ondulations des esprits animaux sont encore un de ces jeux d'esprits qui manquent de fondement. Elles ne pourroient se faire , ni dans les corps cannelés , ni dans le corps calleux , ni dans la substance corticale ; les fibres élémentaires de ces corps sont trop rapprochées pour le permettre ; il faudroit au moins indiquer les réservoirs où elles pourroient se faire. 3°. Qui pourroit comprendre que des ondulations , prises strictement selon leur propre signification , se fassent dans un canal , soient transmises dans un autre , pour être ensuite communiquées à un troisieme ? Ce raisonnement paroît ridicule , & c'est cependant ce que l'Auteur cherche à persuader , si l'on suit le systême depuis son commencement jusqu'à sa fin. 4°. On pourroit faire contre ce sentiment les mêmes objections que celles qu'on a faites contre le systême précédent , & quelques autres opinions que nous avons déjà examinées.

Quatrieme hypothese , la plus vraisemblable , & adoptée de presque tous les Physiologistes modernes , ce sont les plis & les replis des petites membranes du cerveau. Pour rendre ce sentiment plus plausible , & donner la raison de la différence notable de la mémoire qui se rencontre dans chaque âge , ils apportent la comparaison d'un parchemin. Si , disent-ils , le parchemin est mouillé , il se plie facilement ; mais si l'on vient à l'étendre , il ne garde aucune trace des plis précédens. Tels sommes-nous dans l'enfance. Nous apprenons facilement , & nous oublions de même. Au contraire , si le parchemin a acquis un certain degré de sécheresse , on le plie plus difficilement ; mais il conserve l'empreinte des plis. De même dans l'âge viril l'on apprend difficilement , & l'on retient bien quand on a appris. Enfin si le parchemin est devenu dur & extrêmement sec , à peine pourra-t-on le plier ; & si l'on en vient à bout , on ne pourra plus effacer les plis qu'il aura contractés. Telle est la vieillesse. A peine dans cet âge peut-on apprendre ; cependant , si à force d'exercice l'on retient quelque chose , on ne l'oubliera jamais.

Tout ceci paroît d'autant plus captieux , que cela est pris dans la nature des différens âges des hommes : car dans la jeunesse , les humeurs sont aqueuses , & les fibres molles ; dans l'âge viril , les humeurs sont plus salines & plus sulfureuses , & les fibres ont une certaine consistance ; dans la vieillesse , l'expérience fait voir que les fibres deviennent tellement roides , qu'elles perdent leur élasticité. Mais pe- sons les choses attentivement : si chaque objet imprime son pli dans le cerveau , quelle confusion ! Pour moi , je la trouve la même que celle de ces petits portraits assemblés dans le cerveau. Cependant toutes nos idées se réveillent les unes après les autres avec justesse & distinction. D'ailleurs , quelle est la cause qui empêcheroit un pli d'en effacer un autre ? Je n'en vois aucune ; & il me semble qu'il en peut être de même d'une membrane élastique pliée en un certain sens , que de la lame d'un fleurét faussée , qui , si elle vient à être pliée du sens opposé , reprendra sa première droiture. Poussons les conséquences encore plus loin. Un homme qui pendant vingt ans a vu , entendu , touché , &c. se ressouvient de ce qu'il a vu , entendu , ou touché : cela posé , je demande combien il faudroit de membranes dans le cerveau pour recevoir tous les plis , ou du moins quelle immense membrane seroit capable de les recevoir ? Si vous me répondez qu'il y a un grand nombre de membranes dans le cerveau , je vous l'accorderai ; mais quand bien même tout le cerveau seroit membraneux , ce qui n'est point , il ne pourroit pas y suffire. Si vous me répondez que cette immense membrane se trouve dans le cerveau : comme elle est si grande , on peut la voir , on peut la montrer. J'attends votre réponse.

Sentiment de M. le Camus sur le mécanisme de la mémoire.

Cette route paroît d'abord épineuse & difficile à parcourir , puisque de grands hommes s'y sont égarés. Mais pour ne nous y point perdre , saisissons bien ce que c'est que la mémoire , & détaillons bien ses especes. Cet examen nous tiendra lieu du fil d'Ariane , qui nous conduira , comme d'autres Thésées , dans un labyrinthe où les corps n'ont point d'accès.

La mémoire est très-proche parenté de l'imagination.

L'imagination est pour les choses présentes , & la mémoire est pour les choses passées. De cette alliance naît ce qu'on remarque tous les jours , que les personnes qui ont beaucoup de mémoire , sont spirituelles , & que celles qui ont l'imagination facile , ont aussi une heureuse mémoire. Que conclure de-là , sinon que l'imagination consistant en des vibrations non encore excitées dans le cerveau , la mémoire naît de ces mêmes ébranlemens déjà produits , mais excités de nouveau par une cause quelconque ? C'est ce que nous allons développer plus amplement , en examinant ses especes.

Nous reprenons ici la même distinction que celle que nous avons apportée dans toutes les opérations de l'ame ; car on s'en ressouvient , soit qu'elles soient sensibles ou réfléchies , soit qu'elles soient mixtes : ce qui constituera trois especes de mémoire , dont l'une sera ressouvenir , l'autre reminiscence , & la troisième , mémoire proprement dite.

Par ressouvenir ou mémoire sensible , nous entendons la facilité que nous avons de nous rappeler quelque chose , sans , pour ainsi dire , la participation de notre ame. Des exemples éclaireront ce fait. On demande à un Maître de violon un air dont il ne se ressouvient pas précisément : il prend alors son instrument , il s'étudie , ses doigts se placent d'eux-mêmes exactement sur les cordes & aux endroits justes qu'il faut toucher pour faire telle ou telle note ; de sorte que par le rapport mutuel des différens accens excités , nous entendons l'air que nous désirions. Autre exemple. Un homme qui sçait bien écrire , ne se souvient pas au juste dans quel endroit d'une lettre il doit former un plein ou un délié ; il a recours à sa plume , prend son papier , forme la lettre , & remarque la situation des pleins & des déliés qui se trouvent exactement à leurs places. Il en est de même d'une personne qui sçait la Musique vocale. Le premier ton la met au fait de tous les autres qu'elle cherchoit.

Or tout ceci ne s'opere que par la liberté avec laquelle les esprits coulent dans les petits muscles qui servent à ces actions ; & cette facilité ne s'est acquise que par des actions très-fréquemment répétées. En effet , quelle résistance n'a point eu à vaincre dans ses doigts toute personne qui joue

de quelque instrument à corde ? Il a fallu accoutumer des doigts d'abord roides , à se plier , ensuite les poser avec justesse sur les cordes , enfin les écarter ou les presser davantage pour marquer un dièse ou un bémol ; de-là passer à cette vivacité , cette netteté , ce goût avec lequel jouent les Amphyons de nos jours. Il en est de même d'une personne qui apprend la Musique vocale. Quelle fausseté dans les tons ! quelle dureté pour les cadences ! quelle irrégularité pour les mesures ! Mais par l'étude , l'exercice & l'habitude , vous la verrez égaler les Syrenes de notre siècle. Sans doute que pour surmonter les résistances , que pour franchir tous les obstacles , il a fallu que les esprits aient passé & repassé plusieurs fois , que les vésicules des muscles qui servent à ces différens mouvemens , se soient gonflées & repliées une infinité de fois. De-là la promptitude des esprits à se déterminer à couler dans ces muscles ; de-là la liberté des canaux un peu élargis ; de-là les vésicules flexibles en tous sens ; de-là l'agilité , la diversité , le nombre , la précision de tous ces mouvemens.

Nous observerons donc ici que ce que l'on appelle *habitude* dans les membres & dans les organes des sens , n'est autre chose qu'une mémoire mécanique. Il n'y a point d'organe qui n'ait la sienne propre. Nous allons rapporter un fait qui fera voir évidemment que chacune de ces habitudes peut subsister ou être détruite , indépendamment des autres avec lesquelles elles paroissent faire un tout indivisible. Un Procureur de la Cour , nommé *Enaut* , tomba paralytique de tous ses membres. Après avoir été guéri de cette paralysie universelle , sa langue seule se trouva sans mouvement. Il resta dans cet état avec cette circonstance , que , quoiqu'il n'eût jamais perdu la mémoire ni l'habitude d'aucune autre chose , il lui fut impossible d'écrire cependant d'autre nom que le sien , & de former d'autres lettres que celles qui composent *Enaut* , qu'il écrivoit en longs caractères , comme on a coutume de signer.

La réminiscence , ou la mémoire réfléchie , est celle qui paroît ne dépendre que de notre volonté. Telle est la faculté par laquelle nous nous rappelons un discours que nous avons appris , lorsqu'il s'agit de le réciter. Par l'agitation des esprits , par leur cours naturel , par le battement des

vaisseaux , par l'empire de l'ame sur le corps , les fibres du cerveau sont ébranlées : alors l'ame ayant fait attention à l'ordre dans lequel les fibres avoient été mues , prend garde à l'ordre dans lequel elles sont mues dans l'instant ; enforte qu'elle distingue le mouvement qui doit être antérieur , & celui qui doit être postérieur : ce qui détermine quelles idées doivent précéder & celles qui doivent suivre. On prononcera donc ce discours suivant l'arrangement des mots , des phrases , des nombres , &c. qu'il convient , tel en un mot qu'il se trouve écrit sur le papier.

Voici encore un exemple de mémoire réfléchie plus compliquée , & qui prouve combien l'imagination , le raisonnement & le jugement aident à cette espece de mémoire. On s'informe à quelqu'un dans quelle année est arrivé tel événement. Il fait alors attention à tous les mouvemens qui se font dans son cerveau. Parmi une infinité de mouvemens excités à l'occasion des causes nommées ci-dessus , il n'en trouve pas un seul qui ait plus de rapport avec le fait sur lequel on le questionne , que celui qui réveille en son ame , supposons , l'idée de classe. Il prononcera qu'alors il étoit encore écolier , lorsque la chose s'est passée ; de-là il conclura qu'il y a bien tant de tems que le fait qu'on lui demande est arrivé. Supposons encore que cette personne veuille dire précisément dans quelle année : il faut qu'elle fasse attention une seconde fois à ses idées , pour sçavoir dans quelle classe elle étoit , ce qu'elle pourra faire en combinant diverses perceptions , choisissant les unes , rejetant les autres ; après quoi elle déterminera le tems certain dans lequel l'événement s'est passé. De tout ceci , l'on peut voir aisément que le raisonnement ne contribue pas peu à la mémoire ; qu'à l'égard du tems , il faut de certaines époques pour fixer la mémoire ; que cette mémoire du tems est une espece de calcul.

La mémoire mixte , ou la mémoire proprement dite , est cette sorte de mémoire qui est en partie indépendante , & en partie dépendante de la réflexion. Nous disons que cette mémoire est en partie indépendante de la réflexion : en effet , le cerveau étant , pour ainsi dire , un lacis d'arteres sanguines & lymphatiques , les esprits doivent être perpétuellement agités par leur mouvement continuel. De-là

On peut conclure que l'homme pendant toute sa vie n'est pas peut-être un moment sans avoir des idées. Beaucoup de Philosophes sont de ce sentiment. C'est de-là aussi que procede cette mémoire que nous avons lorsque nous rêvons, lorsque nous regardons un objet déjà vu, ou qui par sa liaison, sa correspondance, sa ressemblance avec un autre, nous en rappelle le souvenir. Il en est de même des autres sensations, c'est-à-dire, de l'odorat, du goût, du toucher, &c.

Les esprits étant continuellement agités par le battement des arteres, il n'est pas surprenant que les fibres reçoivent pendant le sommeil un mouvement qu'elles ont déjà eu : ainsi dans nos songes, il nous semblera converser avec nos amis, nous rencontrer avec eux dans une promenade, nous divertir à la campagne, &c. Bien souvent ces songes pourront être extravagans, selon les divers rapports des mouvemens excités dans le cerveau. Tantôt les idées que nous avons d'un royaume, se joignant avec les idées que nous avons de nous-mêmes, il nous semblera être Rois. Tantôt les idées d'or, de châteaux, de palais magnifiques, se réveillant en nous, il nous semblera être riches, habiter de superbes demeures, &c. Toute cette mécanique explique parfaitement le premier fait.

A l'égard du second, par la présence d'un objet déjà vu, il se fera un reflux des esprits, qui causera dans les organes & dans le cerveau, des mouvemens pareils à ceux qui ont déjà excité quelque émotion dans l'ame ; ayant déjà reçu cette impression, on conclura que nous avons déjà vu cet objet. Si c'est un objet semblable, ou qui a quelque rapport à celui que nous avons vu, à cause des impressions presque semblables que recevra le cerveau, l'ame fera attention à leurs rapports. Ainsi elle pourra penser à l'objet qui a de la ressemblance avec le dernier ; ou bien, par exemple, entendant parler de richesses, nous avons tant de fois attaché cette idée complexe à l'idée simple de l'or & de l'argent, que nous pourrons penser à l'or ou à l'argent.

Nous avons dit aussi que cette espece de mémoire étoit en partie dépendante de la volonté, parce que nous ne pouvons conclure que nous voyons un objet pour la seconde fois, sans y faire réflexion ; comme on vient de le voir dans

le second exemple. Cette réflexion vient de la conscience que nous avons de l'existence antérieure d'un être qui est le même nous. C'est cette conscience qui est le fondement de l'expérience & de la réflexion. Sans elle, chaque instant de la vie nous paroîtroit le premier de notre existence, & toutes les facultés de l'entendement se réduiroient à une première perception.

Les conséquences les plus utiles qu'on peut tirer de tout ce que nous avons dit dans ce chapitre, sont : 1^o. que, pour bien comprendre ce que c'est que la mémoire, il faut la diviser en ses especes ; 2^o. qu'en général elle est une attention aux mouvemens présens qui se passent dans le cerveau, lesquels ont été autrefois excités ; 3^o. qu'elle est souvent accompagnée de l'imagination, du raisonnement & du jugement, & que ces actes de l'entendement correspondent en nature à la nature de la mémoire ; 4^o. que pour toutes les différentes especes de mémoire, il faut qu'il y ait dans les fibres une facilité au mouvement ; 5^o. que notre système est pris dans la nature, sans qu'il puisse jamais y avoir aucune confusion, & sans admettre dans le cerveau des choses qui n'y sont pas. De plus, par ce mécanisme on peut rendre compte de tous les phénomènes de la mémoire, comme on va le voir.

C'est un fait que les enfans ont beaucoup de mémoire. Les fibres des enfans sont délicates, & le battement des artères plus fréquent & plus fort proportionnellement que dans l'âge viril. De-là cette facilité, cette promptitude & cette énergie des fibres à se mouvoir. Dans l'âge viril, les fibres sont beaucoup plus fortes, & le battement des artères n'y correspond pas par sa force ou sa vitesse. De-là la mémoire moins prompte. Dans la vieillesse, les fibres sont siroides, qu'à peine souffrent-elles quelque ébranlement : aussi se trouve-t-il peu de mémoire dans les vieillards.

Nous voyons tous les jours des mémoires promptes ou lentes, des mémoires heureuses ou infidèles. Deux de ces caractères de la mémoire peuvent être réunis ensemble, c'est-à-dire, que la mémoire peut être prompte & heureuse, prompte & infidèle, lente & heureuse, lente & infidèle.

Elle sera prompte dans une disposition organique, comme

celle de la jeunesse. Elle sera lente dans une constitution appprochante de celle des vieillards. Elle sera heureuse, plus les oscillations seront fortes. Elle sera infidelle, lorsque les oscillations seront foibles. La mémoire portant un double caractère, elle dépendra alors de deux causes. Si elle est prompte & heureuse, les fibres seront délicates, & leurs vibrations vives; si elle est prompte & infidelle, les fibres seront délicates, mais leurs vibrations ne seront pas assez marquées. Si elle est lente & heureuse, les fibres, quoique fermes, recevront une quantité de mouvemens proportionnée à leur rigidité. Si elle est lente & infidelle, outre que les fibres seront inflexibles, la quantité des mouvemens sera moindre qu'il ne faudroit pour vaincre une telle résistance.

Quintilien appelle la mémoire le trésor de l'éloquence. C'est l'ouïe des sourds, dit Plutarque, & la vue des aveugles. C'est la source des sciences; & si les Poètes ont feint que Mnémosine étoit la mere des muses, c'est pour nous faire entendre qu'il n'y a rien qui contribue davantage à l'invention & à la conservation des Belles-Lettres que la mémoire. C'est elle qui est la dépositaire des richesses de l'imagination, & il y a même des personnes en qui elle tient lieu d'esprit. Avoir de la mémoire, c'est posséder l'esprit d'autrui; & pour peu que l'on ait un certain fond, l'on est toujours très-riche avec elle. La mémoire étant décorée d'aussi beaux titres, nous ne sommes plus surpris que l'on ait dit que le marchand de mémoire avoit fait fortune, tandis que le marchand d'esprit n'avoit pas étrenné: c'est pourquoi nous espérons que si l'on hésitoit de mettre en pratique les conseils que l'on donne pour corriger ou perfectionner les opérations de l'entendement, l'on sera au moins tenté d'essayer la méthode que nous allons proposer pour rectifier ou augmenter la mémoire. Ce sera une douce satisfaction pour nous de voir nos intentions remplies, au moins dans un point. Nous ne prétendons pas cependant donner ici de ces mémoires aussi heureuses que celles qui ont illustré quelques grands hommes. On peut se contenter d'un riche talent sans désirer des prodiges. On est peut-être plus heureux dans l'abondance que lorsqu'on a du superflu.

On dit que Cyrus se rappelloit aisément du nom de tous ses soldats; que Mithridate parloit vingt-deux langues diffé-

rentes : un Jules César pouvoit lire , écouter , écrire , & dicter plusieurs lettres à la fois. Saint Augustin parle d'un de ses amis qui pouvoit réciter Virgile à rebours. Muret dit qu'un homme de sa connoissance , de l'Isle de Corse , répétoit trente-six mille noms dans l'ordre qu'il les avoit entendu prononcer une seule fois. On rapporte de M. Pascal , dont le grand esprit tenoit du prodige , que jusqu'à ce que le déclin de sa santé eût affoibli sa mémoire , il n'avoit rien oublié de tout ce qu'il avoit fait , lu , ou pensé depuis l'âge de raison.

Nous diviserons avec le reste des Philosophes la mémoire en naturelle & en artificielle , & nous en ferons la matiere de ce chapitre. Nous ne parlerons ni de la perte de mémoire , qui arrive dans la léthargie , l'apoplexie , & quelques autres maladies du cerveau , ni de ce dérangement de mémoire que l'on remarque souvent dans les phrénétiques & dans les maniaques. Ces accidens appartiennent à la pathologie. Nous ne dirons rien non plus du défaut total de mémoire : car il ne peut provenir que de manque d'imagination & de raisonnement ; on ne peut pas se ressouvenir des idées qui n'ont jamais été excitées. Or dans le cas proposé , les fibres du cerveau ne sont pas capables de recevoir une suffisante quantité de mouvement par les impressions qui doivent exciter les idées & produire le raisonnement : donc il ne peut y avoir de mémoire. L'expérience nous fait voir tous les jours que les personnes qui ont le moins d'esprit sont celles qui ont le moins de mémoire. Ainsi le moyen de remédier à ce défaut total de mémoire , c'est de remédier au manque d'imagination & de raisonnement. On parle ailleurs des remèdes qui attaquent directement l'une & l'autre cause.

Il y a deux défauts à corriger dans la mémoire naturelle , la lenteur & l'infidélité.

La lenteur de la mémoire provient , ou du relâchement des fibres , ou de leur trop grande rigidité & du peu d'action du liquide qui doit les mouvoir. De là vient que ce vice est ordinaire aux vieillards , aux personnes d'une complexion trop sèche , & à celles qui sont d'un tempérament pituiteux. Nous nous répéterions inutilement si nous détaillions ici les secours que nous avons indiqués déjà pour éloigner de pareils défauts : c'est pourquoi nous renvoyons nos Lecteurs à ce que nous avons dit , soit en parlant des sensations , soit en parlant de l'imagination.

Nous ajouterons cependant ce que pensoient les anciens à ce sujet ; ils attribuoient les défauts de la mémoire , soit à l'humidité & au froid , soit à la sécheresse & à la chaleur. En rapprochant ce que nous avons dit , on verra que nous sommes d'accord avec eux. L'humidité produit le relâchement des fibres ; la lenteur avec laquelle se meuvent les fluides occasionne le froid ; la chaleur & la sécheresse sont cause de la rigidité des fibres.

Quant aux signes auxquels on peut reconnoître de quelle source provient le défaut de mémoire , ils ont eu soin de nous les indiquer. Les personnes dont le défaut de mémoire est produit par l'humidité ont une grande pente au sommeil , mouchent beaucoup , & ont la bouche inondée de salive. On reconnoît aux signes contraires les personnes dont la sécheresse du tempérament est le principe du défaut de leur mémoire. Elles dorment , crachent peu , & mouchent peu. Elles ont les yeux enfoncés , & sont sujettes à devenir chauves. Si c'est le froid qui domine , le visage est pâle , les yeux sont languissans , les veines sont si petites , qu'à peine peut-on les appercevoir ; il y a peu de chaleur à la tête , & beaucoup de facilité pour s'endormir. Au contraire , si c'est la chaleur qui surpasse toutes les autres qualités , le visage est rouge & brûlant , les yeux sont vifs & se fixent peu , les vaisseaux sont apparens , les cheveux forts & frisés , & le sommeil de courte durée. On jugera que deux de ces causes sont jointes ensemble , comme il arrive souvent , par la grandeur & la proportion des symptômes. Nous ne faisons qu'indiquer en passant les signes les plus sensibles. Nous nous sommes suffisamment étendus sur cette matiere , lorsque nous avons parlé des tempéramens.

Il faut donc remédier au défaut de mémoire selon la différence des causes : mais deux de ces causes étant ordinairement jointes ensemble , la sécheresse avec la chaleur , l'humidité avec le froid , & les remedes d'ailleurs qui conviennent à l'un , convenant à l'autre , il est inutile de les séparer & d'indiquer une méthode particuliere pour chacune ; ayant soin cependant de proportionner les remedes à l'énergie de la cause & à la force du mal.

C'est pourquoi nous approuvons la doctrine des anciens Médecins , qui dans le défaut de mémoire provenant , ou du

trop grand froid , ou de la trop grande abondance de sérosité, ordonnoient les purgations , les exercices , les frictions , les fomentations , les gargarismes , & les fumigations. Ils conseilloyent encore d'habiter des logemens élevés & bien éclairés , d'éviter de demeurer auprès des rivières & des étangs. Ils recommandoient les fleurs & les feuilles de romarin , l'origan , la melisse , l'hysope , le thin , la saricette , & toutes les autres plantes aromatiques , mêmes étrangères , comme le gingembre , la canelle , le gérofle , la muscade , le macis , l'encens , la myrrhe , &c. Ils en composoient des poudres , des opiats , des bols , des huiles , &c. pour en user plus facilement dans l'occasion. On trouvera dans le Traité de Gratarole un grand nombre de ces compositions dans quelques unes desquelles on appercevra encore quelques préjugés des anciens : mais toute personne éclairée saura bien s'en garantir. On consultera aussi le Traité des Médicamens d'Antoine Fumanelle , Médecin de Verone , auquel cet Auteur renvoie , comme contenant plusieurs préparations propres à attaquer les vices dont nous faisons ici mention.

Ettmuler nous dit , que lorsqu'il étoit jeune , & qu'il avoit de la peine à retenir les leçons de ses maîtres , il avoit trois ou quatre cubebes, ce qui lui donnoit une merveilleuse facilité pour apprendre & pour retenir. Il attribue la même propriété aux grains de cardamome. Les cubebes sont de petits grains sphériques qu'on nous apporte de l'Isle de Java. Ils ressemblent assez au poivre , mais ils sont moins acres. Ils fortifient l'estomac , en divisent les glaires , & font cracher beaucoup. Les grains de cardamome ou de paradis ont la même vertu. Ainsi ces médicamens doivent convenir dans des tempéramens froids & pituiteux , & aux vices de la mémoire , qui résultent d'une pareille constitution.

Lorsque le défaut de mémoire étoit produit par la trop grande chaleur , ou la trop grande sécheresse , alors ils avoient recours au jus de citron , au nénuphar , à la bourache , à la buglose , à la pariétaire , aux amandes douces , & autres remèdes qu'ils prenoient dans les classes des tempérans, des acides , des nitreux , & des rafraîchissans. Ajoutons à ces médicamens , qui ne peuvent que procurer de bons effets lorsqu'ils sont sagement administrés ; ajoutons , dis-je , les bains , la boisson plus abondante de l'eau simple , & l'usage du

lait sur lequel il faut toujours consulter le Médecin auparavant.

A la suite d'une grande maladie la mémoire a pu être affoiblie par les grandes évacuations qu'on a été contraint de faire. On trouve des exemples de la mémoire considérablement affoiblie par la saignée seule. Alors il ne faut employer d'autre remède que le régime de vivre restaurant. La mémoire répare ses forces à mesure que le corps répare les siennes. De bons bouillons , de bons consommés , des viandes de facile digestion , de bon vin vieux , les promenades , le sommeil un peu plus prolongé , la gaieté feront aisément passer de la convalescence à une santé parfaite.

La mémoire infidèle suppose une impression faite. Cette impression peut avoir été faite facilement , & s'effacer de même ; ou bien elle a pu être produite difficilement , & être anéantie avec facilité. C'est pourquoi , en donnant les différences de la mémoire , nous avons dit qu'elle pouvoit être prompte & infidèle , lente & infidèle. L'observation ne nous contredit pas : car il est ordinaire de voir les personnes qui apprennent fort facilement oublier de même , ce qui est très-commun parmi les enfans. On voit aussi les personnes d'un âge avancé retenir difficilement ce qu'elles apprennent , & oublier facilement.

Pourquoi la mémoire , qui est si prompte , est-elle sujette à être infidèle ? Nous pensons que la promptitude de la mémoire dépend de la délicatesse & de la vibratilité des fibres. L'impression faite par une fibre délicate est très-vive , mais elle n'est que momentanée , & n'est pas aussi durable que celle qui auroit été procurée par une fibre plus grossière qui exige plus de force pour être remuée , mais qui conserve plus long-tems le mouvement reçu. Ajoutez encore la vibratilité , qui empêche que les oscillations soient toujours les mêmes en nombre , mille causes différentes pouvant occasionner des mouvemens différens. Ce qui explique cette facilité à recevoir l'impression , & en même tems cette facilité à la perdre.

Le régime de vivre plus nourrissant & plus incrassant , joint à un exercice plus grand que de coutume , doit remédier à ces causes. Peut-être que la boisson la plus convenable , dans ce cas , seroit l'eau pure. Elle remplit exactement l'une &

l'autre indication. Cyrus, dont nous avons loué la prodigieuse mémoire, disoit que le meilleur mets étoit celui qu'allaissoit la faim, & le meilleur breuvage celui que l'on puisoit dans le courant d'un fleuve.

L'infidélité de la mémoire peut être aussi compagne de la lenteur. Des fibres difficiles à mouvoir, ne répètent guere leurs mouvemens, principalement lorsque le liquide, qui doit les ébranler, manque d'activité. Ceci est sur-tout remarquable dans les personnes d'un âge avancé. Théodore de Bese oublioit les choses récentes, & se souvenoit des anciennes. Le pere Porée, dont le souvenir sera toujours cher tant que la probité & la pureté des mœurs seront de quelque prix dans le monde, avouoit qu'il se ressouvenoit mieux de ce qu'il avoit appris de mémoire pendant sa jeunesse, que de ce que, à l'âge de soixante-six ans, il avoit appris deux jours avant avec peine.

Ce vice sera très-difficile à déraciner, par rapport aux contre-indications auxquelles il faut avoir égard, si l'on veut obtenir une cure radicale. Les alimens humectans, les boissons adoucissantes, les bains, l'air tempéré, le sommeil plus long remédieront à la rigidité des fibres : mais aussi par ces moyens le fluide animal perd de son activité. Il ne faut donc pas tellement compter sur ces moyens, qu'on néglige de fournir au sang une quintessence spiritueuse. Le vin pris sobriement, la décoction de café, les infusions théiformes de plantes ameres & aromatiques mises en usage avec prudence, rempliront cette indication sans nuire à la première.

Au reste, si quelqu'un a suivi exactement les conseils que nous avons déjà donnés, il trouvera en lui toutes les dispositions propres à avoir une heureuse mémoire : tant il est vrai que toutes les opérations de notre ame dépendent les unes des autres ; & ce qui nous fait entrevoir que si nous ne touchons pas à la vérité, nous avons au moins pour nous la vraisemblance.

Après avoir remédié aux défauts de la mémoire, nous allons dire actuellement plus en détail ce qu'il faut faire pour avoir une mémoire prompte & heureuse.

Comme c'est une qualité moyenne entre la sécheresse & l'humidité, entre le froid & la chaleur qui constitue cet état dans lequel nous pouvons avoir une heureuse mémoire, nous

devons donc employer les moyens qui tendent à nous procurer cet état exactement proportionné.

1°. Il faut habiter dans un endroit où l'air soit pur & serain. Laurent Phrifiüs, qui nous a laissé un traité sur la mémoire, prétend que cette demeure doit être exposée aux vents du midi & de l'ouest ; qu'autant qu'il sera possible l'air y soit chaud & sec ; & que si la nature refuse cet avantage, il faut l'aider par l'art : ce que l'on obtiendra, en brûlant du bois de chêne, ou du bois de genievre, en jettant sur des charbons ardents du l'audanum, du stîrax, du bois d'aloës, de la muscade, des géroflies, de la canelle, &c. ou en allumant des bougies aromatiques, telles qu'on peut s'en servir dans les tems de peste.

2°. Les alimens doivent être de facile digestion. Les viandes les plus préférables sont celles de poulets, de chapons, des petits oiseaux, des jeunes lievres, &c. Les œufs sont très-recommandables ; mais il faut éviter les légumes, les porraux, l'ail, les oignons, les poissons, toutes les fritures, & généralement tout ce qui demande une grande quantité de beurre pour être mangé. Il faut sur-tout éviter la crapule & les excès : rien de plus contraire à la santé de l'ame & du corps. Un corps trop engraislé, dit Porphyre, fait déchoir l'ame de son bonheur, augmente ce qui est terrestre en elle, lui fait perdre son immortalité, & la rend presque corporelle. Ne vaut-il pas mieux imiter la sobriété de Platon, de Thiane, de Caton, de Seneque & de mille autres Philosophes qui, de peur d'obscurcir la lumière de leur entendement, observoient les regles les plus austeres de la tempérance ?

3°. La boisson la plus convenable est le vin mêlé avec l'eau. Les liqueurs sont trop dangereuses pour n'en pas fuir l'usage. Rien n'abrutit l'homme comme l'ivrognerie. L'Empereur Claude, au rapport de Suetone, avoit tellement perdu la mémoire par ses débauches, qu'il oublioit ce qu'il venoit de commander, & qu'il ignoroit à qui il parloit.

4°. L'oisiveté, dit Saint Jérôme, est la rouille de l'esprit & la mere de tous les vices. Elle engourdit tellement les sens, dit Horace, qu'on oublie toutes choses, comme si l'on avoit bu des eaux du fleuve Léthé. Nicolas Chappus, qui nous a laissé un petit traité sur l'esprit, compare la vo-

lupré à un lac empesté, d'où sortent quatre sources également funestes à la mémoire : sçavoir , la crapule , l'impureté , le sommeil & la paresse , qu'il compare au Cocyte , au Phlégéon , au Léthé & à l'Acheron. Tout ceci tend à prouver que l'homme est né pour le travail , & que l'oisiveté énerve le corps & l'esprit. Un exercice modéré du corps , aussi-bien qu'une pratique habituelle des fonctions animales , sont donc des moyens sûrs pour fortifier la mémoire , & en augmenter le trésor. Voyez ce que nous avons déjà dit à l'égard du repos que l'on doit prendre.

5°. Rien de plus propre à affoiblir la mémoire , que l'incontinence. On en trouvera mille exemples dans les annales de la Médecine. Elle éteint le feu le plus pur de nos ames , elle ruine nos corps , & avance notre vieillesse. La chasteté au contraire donne toutes sortes d'avantages à l'esprit. On doit penser la même chose des autres passions , telles que les inquiétudes , le chagrin , la tristesse , l'avarice , qui , poussées jusqu'à un certain degré , étouffent ce principe d'activité qui fait sentir & penser nos ames.

6°. Guillaume Lelievre regarde le sommeil comme le premier obstacle à la mémoire. Ce n'est pas sans raison ; car pendant ce tems le cerveau s'affaisse , & les fibres perdent leur ressort. Il faut donc éviter avec soin les narcotiques. Riviere rapporte l'histoire d'un homme qui perdit la mémoire par l'usage seul de l'eau de coquelicoq. Willis cite un autre exemple d'une personne qui perdit entièrement la mémoire par l'usage de l'opium. Vous trouverez dans Sénert des exemples de perte de mémoire par l'application extérieure des narcotiques. Il faut donc non-seulement éviter les somnifères , mais encore les travaux excessifs & la trop grande réplétion d'alimens. Toutes ces choses augmentent la pente que nous avons au sommeil , & doivent nuire par conséquent à la mémoire. Par la raison des contraires , la veille doit fournir quelques avantages à la mémoire. Lorsqu'Aristote composoit , il tenoit dans sa main une boule d'airain. S'il venoit à s'endormir , cette boule d'airain tomboit dans un bassin de même métal , & le réveillait.

Nous avons vu combien la pratique des anciens Médecins , pour remédier aux vices de la mémoire , étoit conforme à la saine raison. Mais il semble que les hommes ne
 puissent

ne puissent pas toujours marcher dans le droit chemin de la vérité ; très-souvent ils s'en écartent. Nos peres attribuoient une vertu particuliere à la mélisse , au cresson , à la sclarée , pour fortifier la mémoire. Cette vertu spécifique n'est que relative aux dispositions de nos corps ; & c'est pure charlatannerie , que de conseiller un même remede pour des cas qui peuvent varier à l'infini. On doit dire la même chose de la graisse d'ours , des cerveaux de poules , de perdrix & des autres oiseaux qui volent avec une grande vitesse. Dans un siecle aussi éclairé que le nôtre , on sent bien quelle estime on peut faire de ces remèdes que le caprice a inventés , & qu'une aveugle prévention a mis en usage.

Il y avoit en Béotie deux fontaines singulieres : l'une donnoit de la mémoire , l'autre ôtoit le souvenir. Ce fait seroit difficile à vérifier.

Par les compositions pharmaceutiques que nos peres nous ont laissées , on s'apperçoit aisément qu'ils attribuoient de grandes qualités aux pierres précieuses. L'agate , disoient-ils , donne de l'esprit & rend éloquent. Aujourd'hui , que l'on a examiné toutes choses avec un peu plus d'attention , le prix de ces pierres est bien diminué dans l'usage de la Médecine. La curiosité ou la vanité est à présent toute leur valeur.

Si l'on mettoit des feuilles de laurier sur la peau de la tête , à l'endroit où l'on rase la couronne des Prêtres , ou si l'on se couchoit sur le côté gauche , ayant la tête basse , ils soutenoient que la mémoire en étoit très-fortifiée. Nous croyons que l'expérience feroit bientôt cesser la confiance qu'on auroit dans de pareilles recettes.

Quelques-uns ont conseillé de se faire raser la tête ; d'autres , de se faire couper la barbe. Nous ne voyons pas la raison de pareilles ordonnances , & de quel but partent ces indications. Si de pareils moyens réussissoient , il faut les placer à côté de l'histoire de la grande mémoire du Cardinal du Perron , qui fut attribuée à l'envie que sa mere , étant grosse de lui , avoit eue d'une bibliotheque.

Les anciens prétendoient encore que les corps odoriférans étoient d'un grand secours pour fortifier la mémoire. C'est pourquoi ils conseilloient de flairer souvent le bois d'aloès , les œillets , le succin oriental , les roses , le chevre-

feuille, l'ambre gris, le musc, &c. Mais par les mêmes raisons qu'ils condamnoient les narcotiques comme nuisibles à la mémoire, ils devoient aussi se méfier des odeurs aromatiques, qui sont très-souvent somnifères.

La mémoire artificielle est une induction qui réveille en nous les idées que nous avons déjà eues. On croit que ce fut Simonide qui fut l'inventeur de cette espèce de mémoire. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur les circonstances. Les uns disent que les vers qu'il récitoit étoient à la gloire d'Agatharcus ou de Léocrate. Les autres prétendent qu'ils avoient été faits en l'honneur de Glaucus ou de Scopa. Apollodorus, Eratosthenes, Euphorion & Euriphyle le Larisséen disent que la maison d'où il sortoit, étoit à Pharsale, ville de Thessalie; & il semble que Simonide lui-même le donne à entendre : mais Cicéron, qui a suivi Callimachus, à ce qu'il paroît, dit qu'elle étoit à Crannon, ville aussi de Thessalie.

Quoi qu'il en soit, voici le fait, en mettant à-peu-près d'accord tous ces différens sentimens, & en suivant les autorités les plus respectables. Scopa, noble Thessalien & homme riche, voulant donner un grand repas, avoit prié Simonide de faire son éloge, & lui promit de payer gracieusement ses vers. Le jour de l'assemblée arrivé, notre Poète se mit à table avec les autres convives. Au milieu du repas, Scopa ennuyé de ce que Simonide n'avoit pas encore débité son compliment, lui commanda de le réciter. Le Poète obéit, & après avoir beaucoup élevé les deux fils de Tyndare, il fit tout-à-coup l'éloge de Scopa. Le panégyrique fini, les convives applaudirent. Le Maître seul du logis refusa son approbation; & croyant que Simonide devoit le louer sans s'écarter de son sujet, il ne lui paya que la moitié du prix convenu pour sa pièce de vers, en lui disant que Castor & Pollux lui payeroient l'autre moitié.

Simonide indigné d'entendre une pareille proposition, se retira. A peine fut-il dehors, que la maison s'écroula, de sorte que tous les convives furent écrasés sous les ruines. Comme ils étoient tellement défigurés qu'on ne pouvoit plus les reconnoître, l'on fut fort embarrassé lorsqu'il s'agit de les enterrer chacun selon leurs dignités. On eut recours à Simonide, pour avoir quelques éclaircissements; mais il

ne put distinguer ces malheureux dans un pareil état. Il s'avisa d'un expédient : ce fut de se rappeler dans quel ordre ils étoient à table. Par ce moyen il les distingua tous à mesure qu'on les retiroit de dessous les débris. Cette idée lui donna lieu de penser à une mémoire artificielle, & à ceux qui l'ont suivi, de se servir des mêmes moyens dans les cas où leur mémoire seroit infidelle.

On peut regarder cet artifice comme une espèce de mécanique qui dirige la mémoire, & la conduit sûrement à sa fin ; car de même que lorsque nous entrons dans quelque palais, nous retenons parfaitement la distribution & la place de tel ou tel meuble ; de même aussi, si nous avons attaché différentes idées à différens objets qui nous environnent, nous nous rappellerons ces idées, lorsque nous appercevrons ces objets. Ainsi, après avoir bien disposé vos organes suivant les principes déjà établis, exercez votre mémoire, en choisissant différens objets qui la fixent. Attachez, par exemple, quelques phrases d'un discours que vous voudrez apprendre, à un tableau qui sera dans votre chambre ; attachez-en une autre à la cheminée, puis une autre à un fauteuil, ainsi de suite ; récitez ces phrases les unes après les autres, & vous verrez que vous les retiendrez & que vous les récitez par ordre.

Quintilien donne un autre expédient, c'est de faire à la marge de ses cahiers quelque signe qui ait rapport avec ce qui est contenu dans l'article que l'on veut apprendre. Si l'on parle de guerre, l'on représentera une pique ; si l'on fait la description d'une tempête, l'on mettra une ancre, &c. Aussi-tôt que ces représentations arbitraires frapperont la vue, l'on se ressouviendra facilement de ce que l'on aura à dire. Ces moyens peuvent être d'un grand secours pour la mémoire, & ils sont si faciles à employer, que nous croyons qu'il est inutile d'en recommander l'usage.

Les vers techniques donnent encore une grande facilité pour retenir les noms, les faits & les époques. La mesure où ces choses sont enchaînées, ouvre à l'esprit un chemin sûr pour trouver ce qu'il cherchoit. Nous renvoyons sur cet article au Pere Buffier qui a excellé dans cet art.

Nous serions trop longs, s'il falloit détailler ici la pra-

tique particulière qu'ont enseignée divers Auteurs. On doit voir ce qu'ils ont dit eux-mêmes dans leurs ouvrages. Ainsi consultez Publicius , Bruxius , Ravellin , & plusieurs autres qui ont donné de sages conseils pour faciliter l'exercice de la mémoire.

Quoique l'on employe un ou plusieurs des moyens indiqués , il est nécessaire d'exercer encore souvent la mémoire. C'est une règle dont on ne sçauroit trop recommander l'exécution. Les plus grands Maîtres l'ont regardée comme la voie la plus certaine pour acquérir de la mémoire. En effet , plus les fibres sont mûes , plus elles deviennent vibratiles ; par la même raison que plus un instrument est touché , plus il devient sonore. C'est sur ce principe qu'il seroit à souhaiter qu'on se rendît compte à soi-même tous les soirs de ce qui s'est passé chaque jour. Cicéron paroît avoir été dans cette louable habitude. Pour exercer ma mémoire , dit-il , je me rappelle tous les soirs ce que j'ai dit , ce que j'ai entendu , ce que j'ai fait dans la journée. Par ce retour sur soi-même , on trouve dans l'occasion de bonnes provisions amassées sans peine , & nécessaires dans le commerce de la vie , soit que l'on veuille débiter un sermon , un plaidoyer ou un ouvrage plus étendu ; soit que l'on veuille faire une relation , détailler les faits & garantir les époques.

MENINGÉ , ÉE , *meningeus* , *a* , *um* : qui appartient aux meninges , ou à la dure & pie-mère. On donne cette épithète aux vaisseaux qui se distribuent à ces membranes.

MENINGES , de *μηνις* , qui signifie membrane en général. On donne ce nom aux membranes du cerveau , qui sont la dure-mère & la pie-mère. *Voyez* ces mots.

MENINGOSE , articulation. C'est une espèce de symphyse avec moyen , qui unit les os au moyen des membranes , ainsi que le sont les os du crâne dans le fœtus , les sutures n'étant pas encore formées.

MENSTRUEL , ELLE , adj. *menstruus* , *a* , *um* : qui arrive tous les mois. Il ne se dit que du sang qui coule tous les mois dans les purgations ordinaires des femmes. *Voyez* MENSTRUES & REGLES.

MENSTRUES , *menstrua* , *catamenia* , *menses* , *purgatio-*

nes : évacuation périodique qui arrive ordinairement tous les mois au sexe , par une écoulement de sang de l'uterus. Voyez-en l'explication au mot REGLE.

Le mot *catamenia* dérive de *κατὰ*, de , & de *μήν*, *mensis*, mois : de chaque mois.

MENTON, *mentum*, en grec *γένειον* : partie inférieure de la face, formée par la portion antérieure du corps de la mâchoire inférieure, qui porte le nom de *menton*.

Nous placerons ici des observations sur quelques plaies faites au menton.

Le 5 janvier 1760, à six heures du soir, les nommés Pierre Commarmot, Claude Sivette, Claude Driver, Louis Bertolon, Claude Doux, &c. étant occupés à la presse des bas dans l'hôpital général de la Charité de Lyon, la vis se rompit avec un bruit effroyable, & la barre de fer qui servoit à tourner, fit des plaies contuses à différentes parties du corps, dont voici le détail.

Le nommé Commarmot, âgé d'environ douze ans, eut une plaie au menton, qui s'étendoit depuis la symphyse de la mâchoire jusqu'à deux pouces au-delà, du côté droit. L'os étoit à découvert. Comme il n'étoit pas possible de tenir rapprochées les levres béantes de la plaie par le bandage seul, on employa la suture sanglante, & à l'aide de deux points, le tout fut bien réuni, après avoir bien lavé la plaie & coupé de petits lambeaux de chair & de peau, qui auroient pu mettre obstacle à la réunion. La suture fut soutenue par un plumasseau chargé de baume de Commandeur, le diapalme & le bandage.

Pendant deux jours on arrosa les compresses avec de l'eau vulnéraire & de l'eau de-vie. A la levée du premier appareil, la réunion se trouva faite au mieux; & on croyoit que la nature, mise à portée d'agir par l'art, ne demandoit que deux ou trois jours pour consolider la cicatrice; mais malgré le baume de Commandeur employé au premier pansement, les levres de la plaie peu consolidées se désunirent, parce que l'enfant voulut agir avec trop de gaieté. La suppuration s'établit, & le cinquième jour les fils commencèrent à chanceler. Le huitième, le fil du côté de la symphyse du menton coupa les levres de la plaie, & forma deux petits becs de lievre. La suppuration très-abondante

& louable d'ailleurs empêchoit les plumasseaux chargés de baume d'arceus , de s'attacher aux bords de la plaie , & de les tenir rapprochés. On continua cependant ce pansement pendant quinze jours. Le fond de la plaie se remplissoit peu à peu de chairs vermeilles , mais fongueuses. Pour donner plus de grace à la cicatrice , on moriginoit ces chairs par l'onguent brun qu'on employa alors. Le 28 janvier on les toucha avec la dissolution de mercure. Le 2 février on coupa un peu de ces chairs qui s'avançoient trop. On y passa plusieurs jours de suite la dissolution mercurielle , en continuant toujours l'onguent brun. Le 13 de février le malade fut parfaitement guéri.

Le même Commarmot eut une plaie longue de deux pouces , & assez profonde , à la partie moyenne , antérieure & un peu latérale de la jambe droite , à un pouce de la crête du tibia. La suture sèche fut employée pour le premier appareil , parce que la plaie longitudinale étoit selon la direction des fibres musculaires. Pendant les deux premiers jours , on arrosa l'appareil matin & soir avec l'eau vulnérable & l'eau-de-vie. Au premier pansement , les bords bien réunis annonçoient une bonne cicatrice. Cependant les levres se désunirent le quatrième jour. Alors on employa le baume d'arceus pendant huit jours. On y substitua le cérat de Galien , qui finit la parfaite cicatrice.

Le malade , le soir qu'il reçut le coup , fut saigné & eut une potion vulnérable. Il fut purgé à la fin de sa maladie.

Les autres eurent des contusions , les uns à la tête , d'autres au ventre , &c. que l'eau vulnérable seule guérit parfaitement.

MENTONNIER , ERE , adject. *mentalis* : qui appartient ou qui a du rapport au menton.

Au-dessus de l'angle de la mâchoire inférieure intérieurement , il y a un grand trou de chaque côté , qui est l'entrée du canal situé dans l'épaisseur de l'os sous les dents molaires. C'est par ces trous , & tout au long de ce canal , que passent une branche de nerf de la troisième branche de la cinquième paire , une branche de veine de la jugulaire & de la carotide extérieure (le tout enfermé dans une membrane commune) , qui en chemin faisant , jettent plusieurs petits filets à chaque dent , qui leur donnent la nour-

riture & le sentiment. Le reste de ces vaisseaux qui n'y sont point employés, sort par deux autres trous plus petits que les premiers, situés à un pouce de la symphyse du menton, & se distribuent aux levres, leurs muscles, & à la peau. Ce sont ces trous qu'on appelle *mentonniers*, à cause de leur situation. On peut aussi donner ce nom aux vaisseaux qui les parcourent.

MERE, *mater*, dure-mere. Voyez DURE-MERE.

MESARÆON, *μεσάραιον*, ou MÆREON : portion du mésentère, qui attache les gros intestins. De *μέσος*, milieu, *έντερον*, intestin.

MESARAIQUE, adject. *mesaraicus*, *a*, *um* : qui a rapport au mésentère. Les glandes méfaraïques sont décrites au mot suivant.

Ce terme vient de *μεσάραιον*, le mésentère.

MESENTERE, *mesenterium*, *mesenterion*, de *μέσος*, milieu, *έντερον*, intestin.

Le mésentère est en général cette membrane graisseuse qui sert d'attache aux intestins, dont les uns flottent dans la cavité de l'abdomen, & les autres ont une place marquée où ils sont arrêtés ; ce qui dépend du plus ou du moins d'étendue qu'à cette attache membraneuse. Elle est formée par la rencontre des deux lames du péritoine, qui se joignent par l'entremise d'un corps cellulaire, & produisent un ligament membraneux jusques à ce que, rencontrant les boyaux, elles se séparent de nouveau pour les envelopper ; de sorte que le péritoine, le mésentère, & la tunique externe du canal intestinal ne sont que la continuation de la même partie. Sur ce fondement il n'y a guere que les attaches du jejunum, de l'ileum, d'une grande portion du colon, & du principe du rectum qui puissent porter le nom de mésentère, puisqu'il ne sçauroit convenir à celle du duodenum, des deux portions latérales du colon, & de la plus grande partie du rectum, qui ne reçoivent du péritoine que des productions capsulaires ; la proximité du canal ne permettant pas aux deux lames de se rencontrer.

Il faut remarquer que la portion de mésentère, qui se termine à la grande courbure du colon, & embrasse le pancréas, donne, avant d'arriver au boyau, des attaches très-solides à l'estomac, qui tient par ce moyen au colon & au pancréas.

Les deux portions latérales du colon , qui marchent devant les reins parallèlement à l'épine , & répondent aux os du bassin , reçoivent séparément deux productions ligamenteuses du péritoine , qui ne leur permettent pas de se déplacer ; les attaches latérales externes sont produites par cette portion du péritoine qui a recouvert le grand bassin , la face interne du transverse & les reins. Les attaches internes sont une continuation de la lame du mésentère , & ne diffèrent de cette partie qu'en ce qu'elles sont trop éloignées des externes pour pouvoir les rencontrer. Il faut remarquer du côté droit que la portion du péritoine , qui fixe la partie externe du colon , monte sur le duodenum , & joint dans cet endroit les deux intestins. Cette membrane allant plus loin , rencontre , après avoir fait quelques lignes de chemin sur le pancréas , la lame interne du mésentère , à laquelle elle s'unit ; & les deux ensemble forment cette portion du mésentère qui appartient à la grande courbure du colon : l'extrémité de ce boyau a une attache mésentérique qui lui permet de flotter. On observera la même chose à l'égard du principe du rectum , mais la plus grande partie de cet intestin est recouverte simplement par le péritoine , & a par conséquent deux attaches latérales qui l'empêchent de se déplacer. On peut inférer de ce qui vient d'être dit , que ce qu'on appelle *tunique externe des boyaux* n'embrasse point exactement le duodenum , le colon , & le rectum , laissant une espace que le corps cellulaire remplit.

Le mésentère renferme dans l'entre-deux de ses membranes , outre le corps cellulaire & graisseux , des vaisseaux sanguins , & des nerfs qui vont aux boyaux , des glandes & les premiers vaisseaux du chile. Les artères des intestins viennent de la coeliaque , de la mésentérique supérieure , & de la mésentérique inférieure. On a donné le nom de *duodenale* à celle qui se répand sur le duodenum ; elle vient des divisions de la coeliaque ; mais ce n'est pas toujours la même branche qui la produit : elle naît ordinairement de l'épiploïque droite. Le rameau de la mésentérique inférieure qui se jette sur le rectum , jusqu'à son extrémité , s'appelle *hémorroïdale interne* , pour la distinguer d'une autre artère , qui est produite par la honteuse moyenne , derrière la tubérosité de l'ischium , & va se répandre , après avoir fait environ deux pouces de chemin ,

sur le sphincter de l'anüs. On nomme cette dernière *hémorroïdale externe* ; les autres artères du mésentère n'ont pas des noms particuliers, ou conservent celui du tronc qui les produit. On remarque à peu-près la même disposition dans les veines ; elles vont toutes aboutir à la veine-porte : on les désigne sous les mêmes noms ; c'est-à-dire , qu'on trouve la veine duodénale , la mésentérique supérieure , l'inférieure , qui reçoit la veine hémorroïdale interne. L'hémorroïdale externe va se dégorger dans la honteuse moyenne , qui marche avec l'artère du même nom , derrière la tubérosité de l'ischium. Les nerfs du mésentère & des boyaux ne sont pas moins considérables que les vaisseaux sanguins : le duodenum en reçoit du plexus stomachique & hépatique. Le jejunum & l'ileum du plexus mésentérique supérieur , & ceux des gros boyaux , viennent des plexus mésentérique inférieur & hypogastrique. Il faut remarquer que ces nerfs & les vaisseaux sanguins du mésentère , de même que les veines lactées forment , à environ un pouce du canal intestinal , deux plans très-distincts dont les faces du canal reçoivent les divisions.

Les glandes mésentériques sont de la nature des lymphatiques que l'on rencontre communément le long des vaisseaux sanguins : elles sont orbiculaires , applaties , & de différente grosseur. Le volume des plus considérables égale celui d'une petite fève ; elles sont dispersées par-tout le mésentère , & paroissent être flottantes dans le tissu cellulaire qui unit les deux lames dont cette membrane est composée : les veines lactées , & les vaisseaux lymphatiques , semblent les pénétrer & les traverser. On observe un grand nombre de ces glandes dans la portion du mésentère qui attache l'extrémité du colon & le principe du rectum.

Voyez Digestion , Chyle , &c. pour mieux connoître l'usage de ces parties.

Comme personne ne doute que le chyle n'ait la facilité de parvenir , à la faveur des veines lactées , dans le torrent de la circulation du sang , je serois très-porté à croire que , par le moyen des lavemens , on viendroit à bout de guérir une vérole. Il est confirmé qu'un lavement nourrissant suffit à un malade qui est dans l'impossibilité de prendre des alimens par la bouche. Or cela n'arrive que parce qu'une bonne partie de ce lavement passe dans le sang par les veines lactées.

Ainsi en divisant prodigieusement , dans quelque substance , le mercure crud , & en donnant une certaine dose en lavement , il en passera certainement une bonne quantité dans le sang , & y produira ses effets ; ce qui deviendrait une cure fort simple & fort commode des maladies vénériennes.

MÉSENTÉRIQUE , adj. *mesentericus* , *a* , *um* : qui a du rapport au mésentère.

Les arteres , les glandes , les nerfs , & les veines mésentériques sont des parties relatives au mésentère , & se trouvent décrites dans l'histoire du mésentère.

MÉSΟCHONDRIQUE , adj. *mesochondriacus* , *a* , *um* , de *μεσος* , moyen , qui est au milieu , & de *χονδρος* , cartilage. Epithete que Boerhaave donne à deux plans de fibres musculéues , situées entre les segmens cartilagineux de la trachée-artere.

MESOCOLON , *μεσόκωλον* , de *μέσος* , milieu , & *κῶλον* , colon. C'est la partie du mésentère qui répond au colon.

MESO-GLOSSES *meso-glossi musculi* : c'est le nom des muscles génioGLOSSes.

MESOMERIE , *mesomeria* , *μεσομερία* ; il signifie la partie du corps , située entre les cuisses , en latin *interfeminiū*.

MESOMPHALION , le nombril.

MESOPHRYON , *μεσόφρυον* , la partie du visage qui est entre les deux sourcils.

MESOPLEURIOS , *μεσοπλεύριος* , épithete des muscles inter-costaux.

MESO-RECTUM , *meso-rectum* , partie du mésentère qui répond au rectum.

MESO-THENAR : c'est un muscle plat & presque triangulaire , placé entre la premiere phalange du pouce & le fond de la paume de la main. Il est attaché par une base fort large au ligament qui joint le grand os du carpe avec celui qui soutient le pouce. Il est encore attaché tout le long de la partie interne ou angulaire de l'os du métacarpe qui porte le grand doigt , & à la petite extrémité de celui qui répond au doigt index.

Ensuite les fibres s'amassent en angle , & se terminent par un tendon plat & plus ou moins étroit , qui s'attache à la tête de la premiere phalange du pouce , du côté du creux de la main , & sur la partie voisine de la base de la seconde pha-

l'anneau, par le moyen de l'attache du second des os sesamoïdes de cette articulation.

METACARPE, *metacarpus*, *metacarpion* ; c'est la seconde portion de la main, située entre le carpe & les doigts. Ce terme vient de *μετά*, après, & de *καρπός*, le carpe ou le poignet.

METACARPIEN, adj. *metacarpus*, qui appartient au métacarpe.

Le muscle métacarpien est un petit muscle très-charnu, placé obliquement entre le gros ligament transversal ou annulaire interne du carpe, & toute la face interne du quatrième os du métacarpe.

Il est attaché par un petit tendon court à l'os pisiforme ou orbiculaire, & à la partie voisine du gros ligament du carpe. De-là ses fibres charnues vont plus ou moins obliquement gagner la face interne du quatrième os du métacarpe, & s'y attachent le long de tout le bord externe de cet os : ce qui fait que ses fibres sont inégalement longues. Il s'étend jusqu'à l'articulation du quatrième os du métacarpe avec la première phalange du petit doigt, mais il n'a aucun rapport avec ce doigt.

METACHONDILES, *metachondyli*, *μετάχονδυλοι*. On nomme ainsi les dernières phalanges des doigts près des ongles.

METAPEDE, *metapedium*, *μεταπέδιον*, nom du métatarse.

METAPHRENON, *μετάφρενον*, le dos. C'est proprement la partie du corps qui est entre les épaules.

METATARSE, *metatarsus*, de *μετά*, après, & de *τάρσος*, tarie ; c'est la seconde partie du pied, qui est située entre le tarie & les orteils. Il est composé de plusieurs os, dont le dénombrement se trouve au mot Squelette. Il a plusieurs muscles, & beaucoup de tendons couchés sous la peau. Nous allons donner quelques observations, faites à Lyon, sur des maladies Chirurgicales de cette partie.

Le 25 décembre 1760, la nommée Benoîte Tevenet, de Lyon, âgée de seize ans, fille d'un bon tempérament, & faiseuse de mode, laissa tomber ses ciseaux sur la partie moyenne du métatarse gauche. On va voir, par les suites de la maladie, que la plus petite plaie négligée devient quel-

quefois bien sérieuse. La plaie étoit directement sur le tendon extenseur de l'orteil du milieu. Au premier instant la malade ne fit pas beaucoup de cas de sa blessure , puisqu'elle la négligea assez , se contentant seulement de chauffer souvent la partie devant un poêle ardent , & il n'est pas douteux que cette chaleur n'ait été capable d'augmenter l'inflammation , en donnant un trop grand mouvement aux liqueurs.

Le septieme janvier 1761 , l'inflammation qui occupoit toute la partie externe du pied , la grande tension , accompagnée de douleurs très-aiguës , déterminèrent enfin la malade à chercher , dans l'Hôpital de Lyon , des secours plus efficaces. Pour procéder avec méthode à la cure de sa maladie , on commença par une copieuse saignée , & on mit sur le pied un petit plumasséau de baume d'arceus , couvert d'un grand cataplasme anodin. Quoique la suppuration fût très-modique , on ne laissa pas de continuer deux fois par jour ce pansement jusqu'au onzieme , où on eut la satisfaction de reconnoître l'entiere retraite de tous les symptômes. On voyoit même avec plaisir la plaie tendre à une heureuse cicatrice ; mais tout changea , & on s'aperçut que le pus devenoit féreux , & on commença à appréhender avec assez de raison les tristes effets de la pourriture. Pour la prévenir , on tenta inutilement le vomitif & le purgatif ; elle se manifesta dans tout son jour , & brava avec force les effets des topiques anodins , des anti-putrides , des fébrifuges , des catarctiques & des cordiaux. Ses progrès & ses ravages cruels résisterent également aux émulsions de pavor , qu'on employoit pour tempérer ce grand feu qui la dévorait , & qui dans l'ulcere produisoit une sécheresse déplorable. Dix ou douze jours s'étant écoulés , on commença à désespérer d'elle , fondé sur le délire affreux qui lui ôtoit toute connoissance , son pouls intermittent , le froid de ses extrémités , en un mot les tristes augures d'une mort prochaine , dépeints sur son visage blême. Il ne restoit plus qu'une ressource , qui étoit de rappeler la suppuration , dont la suppression enfançoit tous ces symptômes. Sa jeunesse donna encore du courage , & on employa le cataplasme anodin avec deux onces tant de basilicum que de styrax animé avec l'eau catagmatique. Au troisieme pansement , on vit avec joie un peu d'humidité dans le cataplasme , ce qui donna

espérance. A peine vingt-sept jours se furent-ils écoulés , que la gangrene se détacha entierement , la suppuration s'établit au mieux , & dissipa tous les symptômes.

Le même pansement ne convenoit plus alors , parce que les ligamens annulaires , tant propres que communs , ainsi que les tendons qui vont aux orteils , étoient à découvert dans toute leur étendue , par la chute de l'escarre de la gangrene. Ils paroissoient même malades , & n'attendoient plus qu'une prompte exfoliation. On tâcha d'y contribuer par l'huile de térébenthine sur de petites languettes couvertes d'un plumasseau chargé de digestif & de styrax. Pour fomentation , on eut recours au vin aromatique & à l'eau-de-vie. Douze jours suffirent à l'exfoliation, quoiqu'on n'eût employé que trois fois l'essence de térébenthine. La régénération des chairs suivit de bien près l'entiere déterfion , & au mois de mars la plaie n'avoit plus que deux pouces de largeur sur trois de longueur. On la pansa toujours selon les indications , en ménageant avec soin les évacuans & la diete convenable. Le 30 mai elle reçut le vomitif ; & la plaie , qui depuis deux mois avoit le diametre d'une piece de deux liards en ovale , fut pansée avec un dessicatif fait avec le diapalme , l'onguent mercuriel , le baume d'arceus & l'onguent verd. La cure fut parfaite.

Le 31 mars 1761 , on amputa la jambe droite au nommé Jean Verrét de la Turchere en Bourgogne , âgé de quarante-trois ans. Il avoit depuis vingt ans un carcinome sur la malléole externe , de la grosseur d'une orange , qui avoit altéré tous les os du tarse & du métatarse , en résistant à toutes sortes de remedes. Dans la nuit du 2 avril il y eut une hémorragie , & dans la journée on leva trois fois l'appareil , sans cesse humecté par une sérosité sanguinolente. Il mourut le 3 avril sur les sept heures du soir , après avoir vomi une grande quantité de bile , ce qui prouvoit le métastase de l'humeur dans le foye.

Le 19 mars 1761 , on amputa la jambe gauche au nommé Claude Megeon , de Devre près de Montluel , pour une exostose sur tous les os du pied , avec une carie centrale à l'extrémité inférieure du tibia. Le malade se porta au mieux jusqu'au 3 avril , qu'il mourut à dix heures du soir , étant fort altéré. Il fut fort tourmenté le jour de sa mort ;

pour les autres jours , il ne faisoit que dormir , en se couvrant la tête de ses draps. Il étoit d'ailleurs imbécille.

Le 15 novembre 1760, on reçut à l'Hôtel-Dieu le nommé Claude Jacob , de Chauvour en Bourgogne , âgé de quarante-six ans , pour y être traité de la fièvre maligne. Après avoir eu aux chambres neuves de l'hôpital une saignée , un vomitif & deux médecines , il lui survint sur le métatarse une tumeur rouge , enflammée & phlegmoneuse. On le saigna encore à la salle des blessés , & pour topique on employa le cataplasme anodin. Le 30 novembre , la fluctuation étoit bien sensible , & l'on ouvrit l'abcès qui étoit de la grosseur d'un petit œuf. Le premier appareil fut la charpie brute & le bandage. On employa ensuite le digestif avec de petites languettes pendant huit jours. La suppuration étoit sanguinolente , de mauvaise odeur. Elle contracta peu à peu un plus mauvais caractère. Enfin la pourriture se fit sentir , & les douleurs sur tout le pied furent très-vives. Pour faire tomber plus aisément les chairs pourries , on se servit de l'ægyptiac & du cataplasme anodin. Dans six jours , les extenseurs des doigts furent à découvert , & l'exfoliation ne pouvoit manquer. Comme en se servant de l'ægyptiac , on avoit fait donner un bol d'ypécacua , une purgation & les amers , on se contenta de changer ici le topique. On appliqua sur les tendons découverts un plumasseau trempé dans l'essence térébenthine & un cataplasme anodin par-dessus , pansement qui fut continué pendant huit jours. On lui substitua un plumasseau de digestif sur celui qui étoit imbibé d'huile de térébenthine. L'exfoliation des tendons se fit insensiblement , & le 3 février 1761 la plaie fut vermeille & en très-bon état. Le 6 février le malade eut un grand froid dans la nuit ; il eut la fièvre , des inquiétudes considérables , quoique l'état de la plaie qu'on pansoit avec le digestif seulement , fût très-bon. Le 7 dans la nuit , il sua jusqu'à mouiller toutes ses couvertures , & dès-lors il se porta très-bien. Le 10 , pour avoir resté levé sur le soir dans un temps assez froid , il lui survint une légère ophthalmie que le repos & le régime seuls guériront. La plaie se cicatrifioit de jour en jour. Le 15 on y passa la pierre infernale , pour détruire dans le centre quelques chairs baveuses & qui s'élevoient trop. On se contenta ensuite d'un petit

plumasseau sec , qui fut continué jusqu'à parfaite cicatrice , & le 8 mars le malade quitta l'hôpital.

METATARSIEN , adject. *metatarsus* , *a* , *um* : ce qui a rapport au métatarse.

Le muscle métatarsien est une masse charnue , située sous la plante du pied. Elle est attachée d'une part à la partie antérieure de la grande tubérosité de l'os calcaneum. De-là elle se porte en devant , & se termine par une espee de tendon court qui s'attache à la tubérosité & à la partie postérieure de la face inférieure du cinquieme os du métatarse. Elle peut mouvoir cet os , à-peu-près comme le muscle qu'on nomme *métacarpien* , opere le mouvement du quatrieme os du métacarpe.

METOPON , *μέτωπον*. Il signifie le front.

METRA , *μήτρα*. Il signifie l'uterus ou la matrice.

MICROCOSME , *microcosmos* , *μικρόκοσμος* ; de *μικρός* , petit , & *κόσμος* , monde : le microcosme ou le petit monde , c'est-à-dire , l'homme que l'on appelle ainsi , parce qu'il est l'abrégé de tout ce qu'il y a de plus admirable dans le grand monde ou macrocosme.

MICTION , *miçtio* ou *miçtus* : excrétion de l'urine.

MILIAIRE ou MILLIAIRE , adject. *milliaris* , *e* : qui a du rapport avec un grain de millet , pour la figure ou la grosseur.

Les glandes miliaires sont de petits corps sphériques qui sont répandus dans la peau en bien plus grand nombre que les glandes sébacées. Chacune de ces petites glandes a son vaisseau excrétoire qui perce la peau en dehors , le corps muqueux qui est dessus , & la sur-peau même , & , comme par une espee de distillation , laisse échapper l'humeur de la transpiration , qui sort de la masse du sang par voie de sécrétion.

Il y a des Auteurs qui disent qu'on a de la peine à démontrer ces glandes , que même celles qu'on montre ne sont qu'en petit nombre , & que de petites arteres repliées peuvent faire tout ce qu'on attribue à ces corps glanduleux.

MILO-GLOSSE. Voyez MYLO-GLOSSE.

MILO-HYOÏDIEN. Voyez MYLO-HYOÏDIEN.

MINCE , adject. *tenuis* , *e* : qui a peu d'épaisseur. Le li-

gament mince de l'articulation du calcaneum avec l'astragal, sert à l'attache de ces os.

MIRACH, mot arabe qui signifie abdomen, le bas-ventre.

MITRAL, LE, adject. *mitralis*, e : qui ressemble à une mitre.

Les valvules mitrales du cœur sont décrites au mot Cœur.

MIXTE, adject. *mixtus*, a, um : qui est mêlé.

Les mouvemens mixtes de notre corps sont ceux qui sont en partie volontaires & en partie involontaires. Telle est la respiration, que nous pouvons bien accélérer & retarder, & non pas faire cesser entièrement, que nous ne perdions la vie.

MOËLLE, *medulla* : c'est une substance huileuse, onctueuse, qui remplit les cavités des os. Celle qui est dans les grandes cavités des os longs, est un peu plus ferme que celle qui est dans les cellules de la partie spongieuse de l'os. La première retient communément le nom de *moëlle*, & on donne à l'autre le nom de *substance médullaire*. La moëlle est renfermée dans une membrane très-fine & transparente. Dans certains os cependant elle est d'une couleur plus rouge, parce qu'elle est parsemée d'un plus grand nombre de vaisseaux sanguins.

Plusieurs Anatomistes appellent cette membrane *périoste interne*, parce qu'elle tapisse tout le contour des cavités des os. Outre cela, elle jette une infinité de productions vésiculeuses qui renferment la moëlle. La substance médullaire qui se trouve dans les cellules des os, est pareillement enveloppée d'une membrane fine ; de sorte que la moëlle, ni la substance médullaire ne touchent point immédiatement aux os.

Cette enveloppe médullaire a des vaisseaux sanguins & des nerfs qui lui viennent de ceux du périoste.

Il y a aussi dans l'enveloppe de la moëlle, des vaisseaux destinés à séparer cette humeur huileuse, aussi-bien que des vaisseaux absorbans, qui reprennent cette huile & la reportent dans le cours de la circulation.

On a pensé que la moëlle se renouvelle par une sorte de circulation.

Quand

Quand les vaisseaux résorbans en rapportent plus que les vaisseaux sécrétoires n'en séparent, cette humeur s'épuise peu à peu. C'est pour cette raison qu'on n'en trouve presque point dans les Sujets qui sont morts de longues maladies.

On a cru que la moëlle servoit à nourrir les parties osseuses; mais d'autres ont réfuté cette idée, & ont dit que le principal usage de la moëlle est d'empêcher la trop grande sécheresse des os. La chaleur naturelle du corps entretient toujours cette matiere assez liquide pour qu'elle puisse, par une espèce de transpiration, s'insinuer entre les fibres osseuses. Elle les ramollit par son onctuosité, les rend plus souples, & par conséquent moins cassantes.

Les anciens étoient dans l'opinion que les os ne sont pas si remplis de moëlle à la nouvelle que dans la pleine lune.

Les pattes d'écrévisses, qui sont remplies, non de moëlle, mais de vrais muscles qui servent à leur mouvement, passoient aussi pour être plus ou moins remplies, suivant que la lune étoit plus ou moins approchante de son plein. Mais mille expériences ont fait voir la fausseté de ces opinions, & l'on est bien persuadé aujourd'hui que la lune n'a pas plus d'empire sur la moëlle des os & sur les pattes d'écrévisses, que sur une infinité d'autres choses qui sont retranchées de son domaine, depuis qu'on est dans le gout de la bonne Physique.

MOIGNON de l'épaule. On donne ce nom à la partie de l'épaule qui s'étend depuis le cou jusqu'au haut du bras.

MOIS, *mensēs*, les mois des femmes. Voyez REGLES & GENERATION.

MOLAIRE, adject. *molaris*, *e* : qui ressemble à une meule.

Les dents molaires sont décrites au mot Dents.

L'os de la pomette a une apophyse qu'on nomme *malair* ou *molaire*.

MOLE, *mola*. Selon quelques-uns, il signifie la rotule; selon d'autres, les dents molaires & les mâchoires.

MOLLET, *fura*, le gras de la jambe.

MOMISCUS, *μωμίσκος*, la partie des dents molaires, contiguë à la gencive. On donne aussi ce nom aux dents molaires mêmes.

MONES, *monæ*. Dans Paracelse, il signifie les fesses.

MONOCOLON. Dans Paracelse , c'est l'intestin rectum.

MONO-GASTIQUE , qui n'a qu'un ventre.

MONOMACHON , nom de l'intestin cœcum.

MONT de Venus. *Voyez* MOTTE de la femme.

MONT de la main. *Voyez* LIGNE de la main.

MONTANTE , nom de l'apophyse nasale. *Voyez* NASALE.

MORCEAU d'Adam , éminence de la gorge. *Voyez* LARYNX.

MORCEAU du Diable. *Voyez* FRANGÉ , corps frangé des trompes de la matrice.

MORGAGNI , nom d'un Auteur célèbre en Anatomie.

Il naquit à Forli dans l'Etat ecclésiastique , & professa l'Anatomie à Bologne. Il a fait des découvertes importantes dans cette science , tant sur les muscles de l'os hyoïde , de la luette & du pharynx , que sur la langue , l'épiglotte , les glandes arythénoïdes , les glandes sébacées , la vessie , l'uterus , le vagin & les mammelles.

MORT , *mors* , *obitus*. C'est cet état de l'homme , où l'ame se séparant de son corps , le jeu réciproque des solides sur les fluides & de ceux-ci sur ceux-là cesse : ce qui termine la vie de l'homme.

MORVE , *mucositas*. La morve ou mucosité du nez est une humeur pituiteuse , visqueuse , glaireuse , épaisse , blanchâtre ou verdâtre , ordinairement douce , séparée du sang artériel par les glandes parsemées dans la membrane appelée *pituitaire* ou *muqueuse* , qui revêt non-seulement les narines , les cellules de l'os ethmoïde & les os spongieux ou lames inférieures du nez , mais aussi les sinus frontaux , sphénoïdaux & maxillaires. Le nez n'est donc pas la seule source de cette mucosité ; elle coule aussi des sinus dont on vient de parler qui communiquent avec les narines. Cette humeur sert à humecter les nerfs olfactoires qui s'épanouissent sur la membrane pituitaire du nez , principalement sur cette portion qui recouvre les cellules de l'os ethmoïde , & à les empêcher d'être desséchés par l'air qui y passe continuellement , ce qui offenseroit l'odorat. Si elle étoit trop abondante ou trop épaisse , & qu'elle relâchât ou qu'elle couvrît trop les manivelles nerveux , l'odorat en seroit pareillement émoussé ; les particules volatiles qui

émmanent des corps odoriférans, ne sçauroient les ébranler. Son usage est encore de retenir les corpuscules des corps odoriférans, afin qu'ils puissent faire leurs impressions sur l'organe de l'odorat. Elle arrête aussi dans l'inspiration les vapeurs & les exhalaisons âcres qui seroient nuisibles aux poumons; mais en même tems elle met à couvert par sa viscosité les nerfs olfactifs contre leur âcrimonie.

La mucosité coule en grande quantité, quand on est enrhumé. La membrane molle & vasculaire qui revêt les narines, les sinus & leurs inégalités, s'appelle la *membrane muqueuse* ou *pituitaire*. Les glandes qu'elle couvre sont fort petites, & filtrent la mucosité. Les arteres qui s'y ramifient, viennent des carotides, & apportent la matiere qui s'y filtre. Les veines viennent des jugulaires, & reprennent le sang qui reste après la filtration. Ainsi la mucosité coule en grande quantité, quand on est enrhumé, parce que, lorsqu'on est malade de froid, les vaisseaux qui se répandent au-dehors de la tête, sont fort resserrés; la transpiration y cesse. Ainsi la matiere qui coule dans les vaisseaux qui vont à la tête, est obligée de se porter en plus grande quantité vers le nez. Alors il arrive une petite inflammation à la membrane pituitaire. La quantité de sang, le gonflement des vaisseaux fait que l'humeur se filtre en plus grande quantité.

Lorsqu'on attire par le nez des poudres sternutatoires ou quelque chose d'âcre, cette humeur coule aussi plus abondamment, par l'irritation que souffre la membrane pituitaire. Quand on s'expose à un air froid, ou à un vent de nord en hiver, les glandes de cette membrane se trouvant comprimées, versent assez copieusement la mucosité qu'elles filtrent; mais comme leurs tuyaux excrétoires sont resserrés par le froid, cette humeur ne peut être qu'aqueuse, & subtile, limpide. C'est ce qu'on appelle la *roupie* qui coule goutte à goutte de l'extrémité du nez.

La chaleur excessive cause un écoulement dans le nez, parce que les parties externes de la tête ayant été fort raréfiées par la chaleur, le sang s'y porte plus abondamment & engorge les vaisseaux. Cet engorgement forme un obstacle au sang qui suit, & qui se trouve alors obligé de se jeter en plus grande quantité dans les arteres de la membrane pituitaire. Mais il faut remarquer que cet écoule-

ment arrive, sur-tout si l'on se découvre la tête dans un lieu froid quand on a chaud. Alors le resserrement subit qui survient dans les vaisseaux pleins, les engorge davantage; & le sang arrêté d'un côté, se jette plus abondamment dans un autre.

Dès que l'écoulement cesse, on ne peut se moucher qu'avec difficulté. Cela vient de ce que les membranes qui se sont fort gonflées durant cet écoulement, retiennent dans leurs détours la mucofité, lorsqu'elle ne coule plus en si grande quantité. Durant ce tems-là la partie aqueuse s'en exhale, & il reste une matiere épaisse qui bouche le nez quand elle descend.

MOSCH. On appelle ainsi, suivant Castelli, certains vaisseaux portant une lympe très-subtile & transsudante, que Billius a découverts dans les reins.

MOTEUR, TRICE, adject. *motorius*, *a*, *um* : qui meut. Les nerfs moteurs des yeux sont décrits au mot Nerf. Fibre motrice : voyez FIBRE, MUSCLE, &c.

MOTTE, ou le mont de Venus, *mons Veneris*. C'est cette éminence arrondie, située dans les femmes, au haut de la partie antérieure du pubis, & au-dessus des grandes levres, garnie de poils & de beaucoup de graisse.

MOURIR, *mori*. Voyez MORT.

MOUSTACHES. Voyez-en la description au mot Philtre de la levre supérieure.

MOUVEMENT, *motus*. C'est le passage d'un corps d'un lieu dans un autre. Il y a sans cesse dans nous un grand mouvement dans le jeu des solides & des fluides dont nous sommes composés. Tous nos organes, toutes nos humeurs ont des mouvemens, des actions, soit générales, soit particulières; & c'est de l'ordre convenable de ces actions que dépendent la santé & la vie de notre corps.

MOYEN, NE, adject. *medius*, *a*, *um* : médiaire, qui est de médiocre grandeur. Le foye a un ligament suspensoire, appelé moyen. L'épiglotte en a aussi un. Le muscle moyen-péronier est décrit au mot Péronier.

MUCILAGE, *mucilago*, *mucago*, *viscago* : nom d'une liqueur filtrée par les glandes mucilagineuses qui se trouvent dans toutes les articulations mobiles. On l'appelle aussi *synovie*. Voyez ce mot.

MUCILAGINEUX, EUSE, adject. *mucilaginosus*, a, um : qui a rapport au mucilage ou à la synovie.

Les glandes mucilagineuses des os frais sont de petits grains ou paquets mollets, plus ou moins plats, renfermés dans les capsules de toutes les articulations mobiles. Elles sont plus ou moins rougeâtres, & d'une structure singulière, comme de petites franges flottantes, plus ou moins épaisses, grenues, folliculeuses ou vésiculaires, garnies de quantité de vaisseaux différemment contournés. Dans quelques endroits elles paroissent en forme de grains séparément attachés & immobiles. Elles sont proportionnées aux os, & à leurs articulations, & elles sont attachées aux endroits qui sont à l'abri de la violence des frottemens, principalement aux bords des ligamens capsulaires, ou dans des creux & enfoncemens particuliers comme dans des niches, ou loges propres. Elles filtrent l'humeur mucilagineuse, ou la synovie. *Voyez SYN-NOVIE.*

MUCOSITÉ, *mucositas*, qui tire sur la morve, en latin *mucus*, d'où vient ce mot.

MUCUS, *mucus*, se dit d'une humeur semblable à du blanc d'œuf, qui enduit différentes cavités. Quoique ce mot soit latin, on s'en sert quelquefois en françois.

MULTI-FIDIEN, qui est divisé en plusieurs parties. Le muscle multi-fidien de l'épine ; c'est les vertébraux internes du demi-épineux, ou transversaire épineux du col, le demi-épineux ou transversaire-épineux du dos, le transversaire des lombes, le sacré. *Voyez ces mots.*

MULTI-FORME, nom de l'os sphénoïde.

MUQUEUX, EUSE, adj. *mucosus*, a, um : qui a du rapport au mucus.

Le corps muqueux. *Voyez RETICULAIRE.*

Les glandes muqueuses sont celles qui filtrent la mucoité. Cowper en a découvert dans la verge.

La membrane capsulaire de l'articulation des os de l'avant-bras avec le carpe a des ligamens nommés *muqueux*.

MUSCLE, *musculus*, terme dérivé du grec *μους*, qui signifie rat, parce qu'on a cru que les muscles ressembloient à des rats écorchés.

Le muscle est un organe destiné pour l'exécution de tous les mouvemens du corps. Il est composé principalement de

plusieurs fibres particulieres appellées *motrices*, ou *mouvantes*, dont une portion est charnue, & l'autre tendineuse. Ces fibres sont arrangées par faisceaux, ou paquets, situés à côté & le long les uns des autres : ces faisceaux se trouvent renfermés dans autant de gâines particulieres qui se joignent entre elles ; ces gâines, qui sont membraneuses & cellulaires, semblent être la continuation de la membrane qui recouvre chaque muscle en particulier.

Les extrémités capillaires des arteres & des veines qui se distribuent au muscle sont par leurs ramifications nombreuses, des réseaux merveilleux sur la substance charnue des fibres motrices ; & les nerfs par leurs divisions les plus déliées, semblent attacher ces fibres les unes aux autres.

On considere pour l'ordinaire dans presque tous les muscles leurs corps & leurs extrémités : le corps du muscle, qui est la portion charnue, occupe le milieu dans la plupart ; on les nomme assez communément le *ventre du muscle* ; ses extrémités sont dites *tendons*, & *aponévroses* ; on les appelle *tendons*, lorsque les fibres, qui les composent, se trouvent rassemblées en maniere de cordons ; & on leur donne le nom d'*aponévroses*, lorsque ces mêmes fibres, au lieu d'être rassemblées en cordon, s'épanouissent en membrane.

L'arrangement des fibres motrices n'est pas le même dans tous les muscles, il s'en trouve où leurs portions charnues & les tendineuses décrivent une même ligne, tels sont les muscles du bas-ventre, nommés *obliques*, les *transverses*, &c. d'autres où les portions tendineuses font des angles opposés avec la portion charnue ; tels sont les deux muscles jumeaux, extenseurs du pied, &c. il en est dont les fibres motrices sont arrangées en maniere de rayons, comme il se voit aux muscles de la mâchoire, nommés *crotaphytes*, &c. On en trouve aussi dont les fibres font des contours entiers, de sorte que leurs extrémités se rencontrent & s'unissent ; tels sont l'orbiculaire des paupieres, le sphincter de l'anus, &c.

On a divisé les muscles par rapport à l'arrangement de leurs fibres motrices, en simples & en composés. On a nommé *muscles simples* ceux dans la composition desquels on ne trouve qu'un seul ordre de fibres ; & on a donné le nom de *muscles composés* à ceux dans lesquels se trouvent deux ordres de fibres, ou même plusieurs.

On doit distinguer deux sortes de muscles simples ; les uns, dont les fibres charnues suivent la longueur du corps du muscle qu'elles composent , en s'avancant jusqu'au tendon , ou aponévrose , qui se trouvent aux extrémités du muscle : tels sont les muscles du bas-ventre , nommés *droits* , les *transverses* , &c.

Les autres muscles simples n'ont pas leurs fibres charnues dirigées selon la longueur du corps du muscle, d'autant qu'elles se portent obliquement d'un côté à l'autre du muscle , pour se perdre dans deux expansions aponévrotiques qui regnent dans toute sa longueur , & qui se terminent au tendon du muscle : tels sont les fléchisseurs de la jambe , nommés *demi-nerveux* , & *demi-membraneux* , &c.

A l'égard des muscles composés , on doit aussi en distinguer de deux sortes. Les premiers ne montrent dans leur composition que deux ordres , ou arrangemens de fibres charnues , obliques & très-courtes qui s'attachent d'une part à une expansion aponévrotique , fournie par un des tendons du muscle ; & par l'autre , au tendon opposé qui , s'avancant dans la substance du muscle , & se continuant le long du milieu de son corps , en sépare les deux ordres , ou arrangemens de fibres charnues , à-peu-près de même que l'on voit aux plumes des oiseaux , les filets de chaque barbe attachés à la tige qui les sépare : d'où vient qu'on a nommé ces sortes de muscles *muscles penniformes*, du mot latin *penna*, qui signifie plume.

Quant aux autres muscles composés , ils méritent le nom de composés à juste titre , car on voit dans leur substance plusieurs ordres , ou arrangemens de fibres charnues , qui constituent autant de muscles simples , ce qui donne à ces muscles une force très-grande, tel est le muscle deltoïde, &c.

Quelques-uns ont encore divisé les muscles en pleins & en creux. Ils ont nommés *muscles pleins* ceux qui dans leur substance ne montrent aucune cavité sensible, & qui sont destinés pour mouvoir les os , ou quelque organe particulier ; tels sont les muscles des yeux , de la langue , ceux des bras , des jambes , &c. Ils ont donné le nom de *muscles creux* , à ceux dont les fibres sont arrangées de manière qu'elles forment une cavité pour loger les substances , soit molles , soit fluides , qui doivent recevoir quelques agitations de la part

du muscle. Ils comptent parmi ceux-ci le cœur, l'estomac, les intestins, la vessie, &c. Il y a des Auteurs qui refusent à ces derniers le nom de muscles, se contentant de les nommer parties musculieuses.

Les muscles ont, outre cela, reçu divers noms en particulier : 1°. a raison de leur volume, on les a nommés *vastes*, *grêles*, *grands*, *petits*, &c. 2°. A raison de leur figure, on les a appelés *trapezes*, *rhomboïdes*, *scalenes*, &c. 3°. A raison de leur attaches, on leur a donné les noms de *sterno-clédo-mastoïdien*, de *génio-glosse*, &c. 4°. Eu égard à la direction de leurs fibres, ils ont reçu le nom d'*obliques*, de *transverses*, &c. 5°. Par rapport à leur situation, on les a appelés *frontaux*, *occipitaux*, &c. Enfin par rapport à leurs fonctions, les uns sont dits *releveurs*, *abaisseurs*, & les autres *adducteurs*, *abducteurs*, &c. Quant à ces derniers, il est à propos de remarquer, que la fonction de ces muscles n'est point bornée aux simples usages que ces noms expriment ; ces muscles peuvent en avoir plusieurs autres, eu égard à leurs attaches différentes, & aux changemens d'attitude du corps.

Les muscles pleins sont attachés à deux endroits différens, dont l'un est entraîné par l'action du muscle, & l'autre reste en repos pendant cette même action. On désigne assez communément ces deux endroits par les termes d'attaches fixes, & d'attaches mobiles ; mais il faut remarquer que l'attache fixe ne reste toujours la même, qu'à l'égard des muscles, qui d'une part sont attachés aux os, & de l'autre aux parties molles, telles que sont les muscles des yeux, ceux de la langue, &c. car à l'égard de presque toutes les autres extrémités, celle de leurs attaches, qui dans une certaine situation se trouvoit fixe, devient l'attache mobile dans une attitude contraire. On doit donc concevoir que les usages de la plupart des muscles ne sont point bornés à ceux qu'on leur donne assez communément. Par exemple, les muscles que l'on croit ne servir qu'à mouvoir le bras sur l'omoplate, peuvent, dans certains cas, mouvoir l'omoplate sur le bras, &c.

Le muscle est capable de deux mouvemens, l'un d'extension, ou d'allongement, & l'autre de contraction, ou de raccourcissement. C'est principalement dans ce dernier mouvement que le muscle agit ; ses extrémités tendant pour lors à se rapprocher, entraînent les parties solides auxquelles elles se trouvent attachées si elles sont également mobiles ;

ou à approcher seulement la partie mobile vers celle qui l'est moins, ou qui reste fixe pendant cette action. Si c'est un muscle creux, il comprime par sa contraction les substances, soit molles, soit fluides, contenues dans sa cavité.

Presque tous les Anatomistes regardent l'extension du muscle comme un mouvement purement passif. Mais M. Winslow, fondé sur des observations particulières, prétend que l'action des muscles ne consiste pas moins dans le relâchement, que dans le raccourcissement des fibres motrices.

Il y a des muscles dont les mouvemens sont purement mécaniques, ou involontaires, c'est-à-dire, dépendans de la seule disposition de la machine, sans que la volonté y ait aucune part : tels sont le cœur, l'estomac, les intestins, &c. leur contraction & leur extension se continuant sans interruption, en se succédant l'un à l'autre.

Il y a d'autres muscles qui, quoique disposés au mouvement par la constitution naturelle du corps, ont besoin néanmoins de la volonté pour se mouvoir ; tels sont les muscles des extrémités, tant supérieures qu'inférieures, &c. dont les mouvemens sont volontaires.

Enfin il y a une troisième sorte de muscle dont les mouvemens se continuent toujours ; mais que la volonté peut augmenter, ou diminuer, & même interrompre pour quelques momens : tels sont les muscles de la respiration, que les anciens ont dit avoir un mouvement mixte, & que l'on peut regarder comme un mouvement purement mécanique, lorsqu'on respire sans y faire attention ; & comme mouvement volontaire lorsqu'on augmente, qu'on diminue, ou que l'on supprime la respiration selon sa volonté.

Presque tous les muscles sont secondés par d'autres qui ont la même fonction, & que l'on nomme *congenères*, pour les distinguer d'une autre sorte de muscles, que l'on appelle *antagonistes*, parce qu'ils sont destinés à des actions contraires. Les fléchisseurs, par exemple, d'un membre, ont pour antagonistes les extenseurs. Tous les muscles, même ceux qui sont impairs, ont des antagonistes. Le cœur a pour antagoniste ses oreillettes. Le sphincter de l'anus a pour antagoniste, non-seulement la tunique charnue des intestins, mais encore les muscles du bas-ventre, le diaphragme.

Les muscles congeneres & les antagonistes agissant en même tems , rendent les parties roides , & immobiles. L'action de ces muscles , dans cet état de suspension , est connue sous le nom de *mouvement tonique* , & on a donné le nom de *mouvement combiné* , ou de *circumduction* à celui qui dépend de l'action successive de tous les muscles d'une partie ; tel est le mouvement de la main ou du bras , quand on tourne une manivelle , &c.

Il est à remarquer que ce n'est pas seulement dans le mouvement tonique que tous les muscles d'une partie agissent en même tems. Ces mêmes muscles agissent aussi ensemble , mais plus ou moins , pour mettre la partie dans une situation déterminée. Par exemple , pour lever le bras , tous les muscles qui peuvent le mouvoir en divers sens , cooperent à ce mouvement : les uns conduisent le bras en haut , & ce sont les muscles releveurs ; les autres moderent ce mouvement en le contrebalançant à l'opposite , c'est ce que font les abaisseurs ; les autres enfin , situés de chaque côté , dirigent ce mouvement , & c'est ce que font les adducteurs , & les abducteurs du bras. On a dit que ces muscles agissoient plus ou moins , parce qu'il est à croire que dans le cas supposé les releveurs du bras sont dans un degré d'action plus considérable que celui où se trouvent les abaisseurs , &c.

Les différentes situations du corps , soit celle d'être debout , soit celle d'être assis , que l'on exprime par ces termes de *station* & de *session* , fournissent aussi des exemples de cette coopération des muscles ; elle se remarque encore dans l'action de marcher , connue sous le nom de *progression* , &c.

C'est principalement de la portion charnue du muscle que dépend sa contraction , ou son raccourcissement , pendant lequel cette portion paroît plus gonflée , & plus dure que dans l'état d'inaction , ce que l'on découvre aisément sur les crotaphites & les masseters , muscles de la mâchoire inférieure , &c. Quand on les fait agir , & si on jette les yeux sur cette portion charnue , mise à découvert sur un animal vivant , on s'appercevra que les fibres qui la composent , se froncent & se plissent d'un bout à l'autre en maniere de zigzags très-fins pendant la contraction du muscle.

Les tendons ne prêtant que très-peu , ne doivent être considérés que comme autant d'allonges nécessaires pour l'atta-

che des muscles aux endroits éloignés ; aussi remarque-t-on que la portion charnue se rencontre dans tous les muscles , au lieu que leurs portions tendineuses se trouvent dans quelques-uns si petites , qu'elles paroissent y manquer.

Après avoir parlé de la généralité des muscles , il convient de passer au dénombrement de ces corps charnus.

Dénombrement des muscles.

La peau du crâne a quatre muscles , sçavoir , deux frontaux , & deux occipitaux. M. Sabatier ne fait qu'un muscle des deux frontaux & des deux occipitaux. Il l'appelle *muscle fronto-occipital* , ou *occipito-frontal*.

Les paupieres ont deux muscles , dont l'un est commun aux deux paupieres , on le nomme *orbiculaire* ; & l'autre est propre à la paupiere supérieure , & on l'appelle *son releveur propre*.

L'œil a six muscles , quatre droits , & deux obliques. Les droits sont connus sous le nom de *releveur* , d'*abaisseur* , d'*adducteur* , & d'*abducteur*. Les obliques sont distingués en grand & en petit.

Le nez a quatre muscles , deux à chaque côté ; l'un est nommé *pyramidal* , & l'autre *myrthiforme*.

Les levres ont sept muscles propres , & cinq communs : parmi les propres , on compte l'incisif , le canin , le triangulaire , & le quarré : ce dernier est impair. Les communs sont le zigomatique , le buccinateur , & l'orbiculaire.

La mâchoire est abaissée par quatre muscles , nommés *digastriques* , & *péauciers*. Elle est relevée par six , appelés *crotaphite* , *masseter* , & *ptérigoïdien interne*. Elle est portée en devant par le *ptérigoïdien externe*.

La tête est fléchie par huit muscles , sçavoir , le sterno-cleido-mastoïdien , le grand droit antérieur , le petit droit , & le droit latéral. Elle est étendue par dix , sçavoir , le splénius , le complexus , le grand droit , le petit droit , & le petit oblique. Elle est portée sur les côtés par les deux grands obliques.

L'os hyoïde a neuf muscles , cinq qui l'élèvent , & quatre qui l'abaissent. Les premiers sont nommés *gényo-hyoïdien* ,

mylo-hyoïdien, & *stylo-hyoïdien*. Les seconds sont appelés *sterno-hyoïdien*, & *costo-hyoïdien*.

La langue a huit muscles, quatre de chaque côté, sçavoir, le gényo-glosse, le basio-glosse, le stylo-glosse, & le cérato-glosse.

Le larynx a des muscles communs, nommés *sterno-thyroïdien* & *hyo-thyroïdien*. Il en a aussi des propres connus sous le nom de *crico-thyroïdien antérieur*, de *crico-arythénoïdien postérieur*, de *crico-arythénoïdien latéral*, de *thyro-arythénoïdien*, & de *crico-arythénoïdien supérieur*, communément appelé *ary-arythénoïdien*.

Le pharynx a aussi plusieurs muscles, nommés *sphéno-pharyngiens*, *stylo-pharyngiens*, & l'*œsophagien*, ou *pharyngo-thyroïdien*, &c.

La luette & la cloison ont des muscles appelés *pérystaphylins*, distingués en interne & en externe. La luette a un impair, nommé *azygos*, & deux pairs, appelés *pharyngo-staphylins*, & *glosso-staphylins*.

Le col est fléchi par quatre muscles, nommés le *long fléchisseur*, & le *scalene*. Il est étendu par l'*épineux transversal*, & le *transversal épineux*.

Les muscles de la respiration sont distingués en ceux qui ont pour l'inspiration, & en ceux qui sont destinés pour l'expiration. Les muscles de l'inspiration, c'est-à-dire, ceux qui relevent les côtes, sont au nombre de quarante-huit, vingt-quatre de chaque côté, auxquels il faut ajouter le diaphragme. Ces muscles sont les onze intercostaux, le dentelé postérieur & supérieur, le fouclavier, les releveurs de stemon, & le diaphragme. Les muscles qui abaissent les côtes, ou qui servent à l'expiration, sont le dentelé postérieur & inférieur, les sous-costaux de verreyen, & le triangulaire.

L'abdomen a dix muscles, cinq de chaque côté, sçavoir, le grand oblique, le petit oblique, le transversal, le droit, & le pyramidal.

La verge a quatre muscles, deux de chaque côté, appelés *ischio-caverneux*, & *bulbo-caverneux*.

Le clitoris a quatre muscles, appelés *ischio-caverneux*, & les *constricteurs*.

L'anus a trois muscles, le sphincter & les deux releveurs.

Il y a cinq muscles de l'omoplate, sçavoir, son releveur

propre , le trapeze , le rhomboïde , le petit pectoral , & le grand dentelé.

Le bras a neuf muscles. Il est levé par le deltoïde & le sur-épineux. Il est abaissé par le grand dorsal , & le grand rond. Il est porté en devant par le grand pectoral , & le coraco-brachial , & en arriere par le sous-épineux & le petit rond. Il est approché des côtes par le sous-scapulaire.

L'avant-bras est fléchi par le biceps & le brachial interne. Il est étendu par le long , le court , le brachial externe , & l'anconæus. La pronation se fait par deux muscles, nommés le rond , & le carré. La supination par le long & le court. Le poignet est fléchi par le radial interne , le cubital interne , & le palmaire. Il est étendu par le radial externe & le cubital externe.

Les quatre derniers doigts sont fléchis par le sublime & le profond. Ils sont étendus par l'extenseur commun. Ils sont portés du côté du pouce par les quatre lumbricaux & les trois inter-osseux internes , & du côté opposé , par les trois inter-osseux externes.

Le pouce a un fléchisseur propre & deux extenseurs , nommés le *long* & le *court*. Il a un adducteur , appelé *thénar* , & un abducteur , nommé *anti-thénar*. Le doigt indice a un extenseur particulier , nommé *indicateur* , ou *adducteur*. Le petit doigt a aussi un extenseur particulier , & un abducteur , appelé *hypo-thénar*.

Les lombes sont fléchies par deux muscles , nommés *triangulaires* , & par quelques-uns , nommés carrés. Elles sont étendues par six , appelés le *sacré* , le *très-long* , le *demi-épineux* , & le *sacro-lombaire* , auxquels il faut ajouter les muscles vertébraux.

La cuisse est fléchie par trois muscles , nommés *psoas* , *iliaque* , & *pectinaeus*. Elle est étendue par le grand fessier , le moyen , & le petit. Elle est portée en dedans par le triceps , que l'on distingue en supérieur , en moyen , & en inférieur. Elle est portée en dehors par les deux jumeaux , le pyramidal , ou pyriforme , le carré , le fascia-lata ; & fait ses mouvemens en rond par les deux obturateurs , distingués en interne , & en externe.

La jambe est fléchie par six muscles , sçavoir , le biceps , le demi-nerveux , le demi-membraneux , le grele interne ,

le couturier, & le poplité. Elle est étendue par le grêle antérieur, le vaste interne, le vaste externe, & le crural.

Le pied est fléchi par le jambier antérieur, & le court péronier. Il est étendu par les deux jumeaux, le solaire, le plantaire, le jambier postérieur, & le long péronier.

Les doigts du pied, ou les orteils, ont deux muscles fléchisseurs communs, distingués en court, & en long; & deux extenseurs, distingués aussi en long, & en court; ce dernier est nommé *pedius*. Ils ont aussi des adducteurs appelés *lumbricaux*, les *inter-osseux inférieurs*, & des abducteurs, nommés *inter-osseux supérieurs*.

Le pouce, ou le gros orteil, a un fléchisseur propre. Il a aussi un extenseur, un adducteur, nommé *thénar*, & un abducteur, nommé *anti-thénar*.

Récapitulation du dénombrement de tous les muscles du corps humain.

Le front a deux muscles,	2
L'occiput,	2
Les paupières,	4
Les yeux,	12
Le nez,	7
Les oreilles en dehors,	3
Les oreilles en dedans,	6
Les lèvres,	13
La langue,	8
La luette,	4
Le larynx,	13
Le pharynx,	7
L'os hyoïde,	10
La mâchoire inférieure,	12
La verge,	4
Le clitoris,	4
L'anus,	3
Les cuisses,	30
La tête,	14
Le col,	8
Les omoplates ou les épaules,	12
Les bras,	18
Les coudes,	12

Les rayons ,	8
Les carpes ,	12
Les doigts ,	48
La poitrine , ou les parties de la respiration ,	57
Les lombes ,	6
L'abdomen ,	10
Les testicules ,	2
La vessie ,	1
Les jambes ,	22
Les pieds ,	18
Les orteils ,	44
Total ,	<hr/> 429 <hr/>

Ceci n'est qu'un à-peu-près ; car il est certain que ce nombre varie , selon les différens Auteurs qui font plus ou moins de muscles. Les cartilages de l'oreille , par exemple , à leur face externe , ont plusieurs petits muscles. Le nombre de tous les muscles de l'épine varie aussi beaucoup , selon les différens Auteurs qui les décrivent. Les uns établissent des convergens , divergens , transversaires , épineux , &c. D'autres , sous deux ou trois-muscles , comprennent ce grand nombre. Il est certain qu'en comptant le fouclavier , chaque omoplate a six muscles. Il en est de même de bien d'autres parties. Ainsi , à prendre ceci dans toute la rigueur , on trouveroit aisément que le nombre des muscles monte à plus de six cens.

Force des muscles.

Pour juger de la force des muscles , il faut sçavoir qu'ils agissent comme autant de leviers , dont les résistances & les points d'appui ont beaucoup de variété , dont la force est toujours proportionnée au corps à mouvoir , & à la distance plus ou moins grande du centre du mouvement.

La disposition & la structure des muscles , la structure des articulations , la disposition des tendons , leur appui sur des ligamens , leurs attaches , &c. doivent être considérées en même tems , pour juger de l'action d'un muscle , & de la diversité de ses mouvemens.

Selon M. Borelli , paragraphes 87 , 88 , & 127 , lorsqu'un

homme leve avec sa bouche un poids de près de deux cents livres avec une corde attachée aux dents mâchelières (expérience qui a été faite , selon lui-même , jusqu'à lever trois cents livres) , le muscle temporal , & le masseter , qui agissent dans la mastication , & qui servent dans cette occasion , agissent avec une force de plus de quinze mille livres de poids.

Lorsque le coude du bras tient en équilibre le poids de cinquante-cinq livres , le muscle deltoïde , qui leve le bras dans cette occasion , agit avec une force équivalente à plus de soixante mille livres de poids , selon le même Auteur , paragraphe 124 vers la fin.

Si quelqu'un , en tenant le bras baissé directement en bas , leve un poids de vingt livres avec la troisième articulation , ou l'extrémité du pouce , le muscle qui fléchit le pouce , & soutient ce poids , agit avec une force équivalente à plus de trois mille livres.

Les muscles fessiers qui composent la plus grande partie des fesses , & qui se meuvent en arriere sur l'extrémité supérieure de l'os des hanches , agissent avec une force équivalente à plus de trois cents mille livres de poids , lorsqu'ils levent un poids de soixante-cinq livres , en étendant horizontalement les os de la jambe & de la cuisse. En calculant la force de tous les muscles qui agissent lorsqu'un homme se tenant sur ses pieds , s'élève en sautant à la hauteur de deux pieds ou environ , si cet homme pèse cent cinquante livres , les muscles qui servent dans cette occasion , agissent avec deux mille fois plus de force , c'est-à-dire , avec une force équivalente à trois cents mille livres de poids ou environ.

Le cœur à chaque battement ou contraction , durant laquelle il pousse le sang dans les arteres , & des arteres dans les veines , agit avec une force équivalente à plus de cent mille livres pesant.

Il faut pourtant avouer qu'il y a quelques changemens à faire dans les calculs de Borelli dans son traité *de motu animalium*. Il attribue aux muscles des usages qu'ils n'ont pas. Le deltoïde , par exemple , n'est pas le seul qui élève le bras. Les fessiers ne servent pas aux fonctions qu'il leur donne ; mais cela ne touche en rien à la force prodigieuse dont parle cet Auteur.

Nieuwentyt a substitué aux calculs immenses & difficiles de Borelli une explication plus aisée & moins étendue.

Le premier Auteur qui ait examiné la force de l'homme avec quelque précision, & qui l'ait comparée avec celle des autres animaux, c'est sans doute M. de la Hire, dont l'écrit sur ce sujet est imprimé parmi les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1699. M. Desaguliers a traduit & critiqué plusieurs endroits de ce Mémoire, dans les notes sur la quatrième leçon de la Physique expérimentale, page 246 & suivantes de l'original anglois.

M. de la Hire suppose qu'un homme ordinaire, mais fort, pèse cent quarante livres. Cet homme ayant les jarrets un peu pliés, peut se redresser, quoique chargé d'un poids de cent cinquante-deux livres. Les muscles des jambes & des cuisses élèvent donc un poids de deux cens quatre-vingt-dix livres, mais seulement de deux ou trois pouces. M. Desaguliers trouve cette estimation fautive & trop médiocre, puisqu'il est ordinaire de voir des porte-faix monter un escalier, ayant un fardeau de deux cens cinquante livres. Ils ne peuvent le descendre, à la vérité, étant chargés d'un aussi grand poids. La livre des Anglois est entre un onzième & un douzième moindre que la nôtre. Dans un homme chargé qui marche, le centre de gravité de son corps & du fardeau réunis, décrit un arc de cercle qui a pour centre le pied immobile; & la jambe mobile qui pousse en avant ce centre de gravité, décrit aussi un arc de cercle de même étendue. M. de Fontenelle (*histoire de la même année, pag. 97*), a très-bien remarqué que, plus cet arc est grand par rapport au sinus versé de sa moitié, plus la force mouvante a d'avantage, à cause de sa vitesse & du peu d'élévation du poids. C'est ce qui a fait penser à M. de Lahire qu'un homme chargé de 150 livres ne pourroit monter un escalier dont les marches seroient de cinq pouces, comme elles sont ordinairement: ce qu'on a déjà vu être contraire à l'observation de M. Desaguliers.

Si un homme qui pèse cent quarante livres, saisit un point fixe placé sur sa tête, il peut, par l'effort des muscles des bras & des épaules, élever tout son corps, & même un poids de vingt livres dont il seroit chargé. Suspendu alors à une corde qui, passant sur une poulie, soutient par son

autre extrémité un poids de cent soixante livres , il fait équilibre avec ce poids , & le surmonte si on augmente un peu son fardeau de vingt livres.

Ce même homme prenant avec les mains un poids de cent livres , placé entre ses jambes , le leve en se redressant. Comme les muscles des lombes soutiennent la moitié supérieure de son corps , on peut évaluer leur effort à cent soixante-dix livres : mais M. Desaguliers assure que les travailleurs en général élèvent avec leurs mains un poids de cent cinquante , & quelquefois de deux cens livres.

Un homme , le corps panché & les genoux pliés , ne pourra lever de terre un poids de cent soixante livres , que ses bras soutiennent d'ailleurs. Les muscles des jambes & des cuisses devroient alors soutenir le poids de cent soixante livres & celui de tout le corps. Or ils ne le peuvent pas , suivant M. de la Hire ; parce que dans cette disposition de tout le corps , la force se distribue par la distribution des esprits dans toutes les parties.

M. de la Hire avoit vu à Venise un homme jeune & foible , qui soutenoit un âne en l'air par un moyen singulier. Ses cheveux étoient liés de côté & d'autre par des cordelettes auxquelles on attachoit par des crochets les deux extrémités d'une sangle large qui passoit par-dessous le ventre de cet âne. Monté sur une petite table , il se baissoit pendant qu'on attachoit les crochets à la sangle ; il se redressoit ensuite , & élevoit l'âne , en appuyant ses mains sur ses genoux. Il élevoit de même des fardeaux qui paroissent plus pesans , & il disoit qu'il y trouvoit moins de peine , à cause que l'âne se débattoit en perdant terre.

M. de la Hire a considéré dans ce jeune homme la grande force des muscles des épaules & des lombes. M. Desaguliers prétend que les muscles des lombes sont incapables d'un pareil effort. Il aime mieux avoir recours à la force des extenseurs des jambes , qu'il dit être six fois plus considérable. Il assure que ce jeune homme avoit le corps droit & les genoux pliés ; de sorte qu'il mettoit les tresses de ses cheveux dans le même plan que les têtes des os des cuisses & les chevilles. La ligne de direction du corps & de tout le poids passoit aussi entre les plus fortes parties des pieds , qui supportoient la machine. Alors il se relevoit , sans chan-

ger la ligne de direction. La raison pour laquelle l'âne en se débattant rendoit le fardeau plus incommode, c'est qu'il faisoit vaciller la ligne de direction. Quand elle étoit portée en avant ou en arriere, les muscles des lombes se mettoient en jeu pour la rétablir dans sa premiere situation.

M. Desaguliers raconte des tours d'adresse qu'un Allemand montroit à Londres pour des tours de force, & dont il fut spectateur avec MM. Stuart, Pringle & Mylord Tullibardin. Cet homme assis sur une planche horisontale (inclinée en arriere, elle l'auroit situé plus avantageusement), & appuyant ses pieds contre un ais vertical immobile, avoit un peu au-dessous des hanches une forte ceinture terminée par des anneaux de fer. A ces anneaux étoit attachée par un crochet une corde qui, passant entre ses jambes, sortoit par une ouverture pratiquée dans l'appui vertical. Plusieurs hommes, ou deux chevaux même, en tirant cette corde, ne pouvoient l'ébranler. Il se plaçoit encore dans une espece de chassis de bois, préparé pour cet effet, & prétendoit élever, quoiqu'il ne fit réellement que soutenir, un canon de deux ou trois mille livres pesant, porté sur le plat d'une balance, dont les cordes étoient attachées à la chaîne qui pendoit de sa ceinture. Les cordes étant bien tendues & ses jambes bien affermies, on pouffoit les rouleaux qui supportoient le plat de la balance, & le canon restoit suspendu. M. Desaguliers fit une semblable expérience devant le Roi Georges I, & plusieurs la répéterent après lui.

Tout cela s'explique aisément par la résistance des os du bassin; qui sont arcbutés contre un appui vertical ou horisontal, par la pression de la ceinture qui affermit les grands trochanters dans leurs articulations; par la force des jambes & des cuisses qui, lorsqu'elles sont parfaitement droites, présentent deux fortes colonnes capables de soutenir au moins quatre ou cinq mille livres. On sçait qu'une puissance est inefficace, quand son action se dirige par le centre du mouvement; & M. Desaguliers fait une application ingénieuse de la ceinture dont nous avons parlé plus haut; dont un ou plusieurs hommes pourroient se servir pour hausser ou abaisser le grand perroquet d'un navire, en s'appuyant contre les échelons d'une forte échelle couchée sur le tillac.

Pour donner une idée de la force des détenseurs des jambes, M. Desaguliers dit qu'on voit à Londres les Fiacres s'élancer hors de leurs sieges dans un embarras, & soulever leurs voitures avec leurs dos, sans le secours de qui que ce soit, quoiqu'ils ayent quatre personnes dans leurs carolles, & le train chargé de trois ou quatre coffres. Les Fiacres font de même à Paris, & appellent cela *porter leur derriere*. Les porte-faix en Turquie portent sept, huit, & jusqu'à neuf cens livres pesant. Ils s'appuyent sur un bâton quand on les charge; on prend soin aussi de les décharger. Sans doute dans ces cas-là, les vertebres se soutiennent mutuellement, & leurs muscles se roidissent chez eux pour assujettir l'épine à une courbure constante. On peut avoir recours à une troisieme espece de résistance, qui est celle des cartilages intermédiaires des vertebres.

On observe tous les jours à Marseille que les porte-faix soutiennent à quatre sur leurs têtes un poids de trente-six quintaux. Ils ont la tête enveloppée d'une espece de sac qui leur ceint les tempes, & qui se termine en un bourrelet qui tombe sur les épaules. Sur ce bourrelet portent de longues perches où sont suspendues les cordes qui élèvent le plan sur lequel est le fardeau. Ainsi non-seulement la résistance de la voûte du crâne de chaque homme, mais même celle de l'atlas & des autres cartilages du cou, est supérieure à l'effort d'un poids de neuf cens livres, agissant par un levier assez long.

M. Desaguliers raconte des tours de force prodigieux, que faisoit un nommé Topham, sans employer aucun art pour les rendre étonnans. Je l'ai vu, dit-il, lever un rouleau du poids de huit cens livres, étant debout dans un chassis au-dessus, saisissant avec ses mains une chaîne qui y étoit attachée. Comme il se courboit un peu en avant pour cette opération, il faut ajouter le poids du corps au poids élevé, & considérer ici principalement les muscles des lombes: d'où il suit que ce Topham étoit une fois presque aussi fort à cet égard, que les hommes qui le sont le plus, ceux-ci n'élevant guere plus de quatre cens livres de cette maniere. On a dit, à cet égard; car les différentes parties du corps peuyent avoir des proportions de force très-peu semblables, suivant le genre de travail & d'exercice auquel chaque

l'homme est habitué. Au reste les muscles se contrebalancent souvent. Si la bouche, par exemple, reste exactement au milieu du visage, c'est à cause de deux muscles opposés qui la tirent de chaque côté, & qui se balancent mutuellement. Quand l'un de ces muscles a perdu sa force par quelque maladie, l'autre tombe en convulsion, & fait aller la bouche toute d'un côté. Sans l'équilibre de ces muscles, le visage seroit privé de sa beauté régulière & uniforme.

MUSCOSÆ glandulæ. On appelle ainsi quelques-unes des glandes conglobées, pour les distinguer des glandes conglomérées, auxquelles on donne le nom de *glandulæ vasculosæ* Castelli.

MUSCULAIRE, adj. *muscularis*, *e* : ce qui appartient, ce qui est relatif au muscle.

Le mouvement musculaire. C'est à ce point de Physiologie, où l'on a recours à la multiplicité des hypothèses, pour tâcher de trouver une raison plausible, une explication physique des mouvemens propres aux muscles; & c'est ici, comme dans bien d'autres articles, où l'homme peut reconnoître la foiblesse de ses lumières, ou du moins l'insuffisance des agens auxquels il attribue l'action du muscle, une des plus grandes merveilles de la nature. Essayons de rapporter quelques systèmes sur la cause de cet effet physique, afin que le Lecteur, au milieu de l'incertitude même, puisse au moins connoître ce que là-dessus on a pensé de plus raisonnable.

Les os du corps humain sont articulés entre eux avec tant d'art, qu'ils peuvent, du moins la plupart, être mis en différens sens : mais ils ne peuvent se mouvoir par eux-mêmes. Ils sont entièrement passifs dans tous les mouvemens du corps.

Les muscles sont des especes de cordes qui y sont attachées, qui les tirent & les meuvent en se contractant.

Tout le monde connoît le mouvement de la mâchoire inférieure. Nous pouvons l'abaisser & ensuite la relever, & l'appliquer fortement contre la mâchoire supérieure. L'action du muscle masseter, qui est un des muscles releveurs de la mâchoire inférieure, est très-sensible. Ce muscle a une attache fixe à l'os de la pommette, & à l'os de la mâchoire supérieure, aux environs de la pommette. Il a son autre

attache au bord inférieur & extérieur de la mâchoire inférieure. Quand nous voulons élever cette mâchoire & l'appliquer contre la mâchoire supérieure, nous commandons aux muscles releveurs d'entrer en action.

Le masseter de chaque côté se contracte, & entraîne la partie mobile, c'est-à-dire, la mâchoire inférieure, qu'elle applique contre la mâchoire supérieure. Chacun peut sentir l'action de ce muscle, en portant la main sur la joue, entre la pommette & la mâchoire inférieure, dans le tems qu'il applique avec force la mâchoire inférieure contre la supérieure.

Quand nous voulons fléchir les doigts, les muscles fléchisseurs qui ont leurs attaches fixes à l'os du bras & à ceux de l'avant-bras, & leurs attaches mobiles à l'extrémité intérieure des doigts, entrent en contraction, & attirent le bout des doigts contre la paume de la main. Il en est de même des autres muscles.

Mais par quel mécanisme le muscle agit-il ou se contracte-t-il ? C'est là le grand point de la difficulté, & ici on a recours à l'hypothèse.

Plusieurs Auteurs ont entrepris d'expliquer le mécanisme de la contraction du muscle, en supposant que chaque fibre musculaire forme comme une chaîne de vésicules extrêmement petites. Les nerfs qui se distribuent dans le muscle, apportent des esprits animaux qui, à notre volonté, remplissent ces vésicules, en augmentent le diamètre en largeur, & par-là les raccourcissent, & par conséquent raccourcissent toute la fibre qui n'est composée que de vésicules. Comme on suppose ces vésicules presque infiniment petites, il ne faut pas une grande quantité d'esprits animaux pour les remplir. Mais les vésicules nerveuses, dit M. Haller, capables de se gonfler, le suc nerveux y étant apporté avec plus de vitesse, ne s'accordent pas avec l'Anatomie, qui nous fait voir que les fibres sont par-tout cylindriques, & nulle part vésiculaires, avec la prompte exécution du mouvement des muscles, avec la diminution plutôt que l'augmentation du volume des muscles pendant leur action. Les chaînettes, les rhombes que forment les fibres ensées, ne cadrent point avec l'anatomie de ces parties, ni avec la vitesse de leur action. Enfin on ne peut pas faire voir une si

grande quantité de fibres nerveuses produites par aussi peu de nerfs, & qu'ils se distribuent aux fibres dans une autre direction, & presque transverse à ces fibres.

Disons-nous avec quelques Physiologistes, que les nerfs environnent la fibre artérielle, & la contractent par son élasticité ? Mais cette supposition sera-t-elle conforme à la structure de ces parties, dans lesquelles on prend pour nerfs les filets cellulaires, qui sont les seuls qu'on y puisse découvrir ?

Penſerons-nous avec d'autres, que les bulles de sang des vaisseaux, remplies d'un air élastique & concentré, forment tout-à-coup des explosions qui, gonflant le muscle, le contractent & le mettent en action ? Mais cette idée sera-t-elle bien conforme à la nature du sang, dans lequel on ne trouvera pas cet air susceptible de semblables explosions ?

Faudra-t-il souscrire à l'opinion de ceux qui, trouvant dans tous les corps de la nature une attraction mutuelle, se persuadent qu'un muscle ne rapproche une partie osseuse mobile, qu'en vertu des loix invariables de cette qualité occulte, *l'attraction* ? Mais dans cette hypothèse, ne trouverons-nous pas à tout moment des difficultés insurmontables ? Pourrons-nous aisément appliquer à cette fonction les grands calculs de nos attractionnaires ? Sera-ce en vertu des masses, que les muscles agiront sur les os, & qu'ils les attireront ? Mais puisque cette loi doit également se trouver par-tout, pourquoi ces muscles agissent-ils préférentiellement sur tel os, plutôt que sur son voisin, plutôt même que sur les muscles & les autres organes qui composent le membre ? Enfin si l'attraction a lieu, pourquoi, au gré de la volonté, cesse-t-elle d'agir, puisqu'elle ne cesse pas d'avoir la facilité, le pouvoir d'agir, parce que la masse du muscle le tient toujours dans le cas d'attirer une partie plus foible ? En vérité l'attraction ne peut pas ici se tirer avec honneur de ces difficultés & de mille autres qu'il seroit aisé de proposer, si nous avions du tems à perdre.

Serions-nous en droit d'attribuer l'action musculaire à la fonction seule des artères, parce que la ligature d'un de ces vaisseaux rend paralytique le muscle auquel il se distribue ? Mais la même ligature faite au nerf, ne détruit-elle pas aussi évidemment le mouvement du muscle qui le re-

çoit : & la perte totale de l'action même dans ce dernier cas , n'est-elle pas plus subite & mieux marquée ? Ne conviendrait-il donc pas de partager la cause de cette action entre ces deux genres de vaisseaux : ou bien ne seroit-il pas plus à propos de penser que dans la privation du sang , le muscle cesse de se mouvoir , parce que la partie se meurt , faute de ce qui doit y entretenir la vie & la maintenir disposée à l'action ; au lieu que dans l'action des esprits animaux , c'est l'agent même du mouvement qui est détruit ? D'ailleurs la circulation du sang n'est pas soumise à la volonté ; au lieu que plusieurs muscles dépendent dans leur action , de la volonté , comme il est aisé à un chacun de s'en convaincre.

Ferons-nous dépendre l'action des muscles , non de la contraction mécanique des nerfs , puisque , selon M. Haller , ils en sont très-peu susceptibles ; mais de la grande vitesse avec laquelle le suc nerveux y coule ? Expliquerons-nous par son impulsion cette dureté qui s'observe dans les muscles , lorsqu'ils font quelque effort ? Disons-nous que le muscle qui se contracte le plus vite , est celui qui , dans un tems donné , reçoit plus de suc nerveux ; soit que cela vienne de la volonté , soit de quelque cause qui ait son siége dans le cerveau , soit par la puissance d'un aiguillon sur le nerf même ? Peut-être cette idée n'offriroit-elle pas une solution très-satisfaisante à beaucoup d'objections ?

Convierdrait-il de s'arrêter à une matiere ignée ou électrique qui , portée aussi-tôt par les nerfs , iroit raréfier les humeurs du corps musculieux , & produire par cette raréfaction un gonflement qui en diminueroit la longueur , par là-même qu'il en augmenteroit le diametre , & qui enfin par cette mécanique subtile , rapprocheroit les parties solides ? Mais cette prétendue raréfaction existera-t-elle sans desordre , & pourra-t-elle impunément se renouveler , se répéter si souvent ? En vérité cette opinion seroit tout-à-fait opposée au bon sens , quand même on admettroit une telle nature des esprits animaux : nature qui certainement n'est pas telle , ainsi que nous l'avons fait voir au mot *Esprits animaux*.

Enfin il est aisé de voir que , de quelque côté qu'on envisage l'action musculaire , la cause de son mécanisme se pré-

sente toujours sous un voile problématique , sous la figure d'une énigme difficile à développer ; & le Physicien , dans le centre de toutes ces opinions plus incertaines les unes que les autres , se voit malheureusement engagé dans les détours immenses d'un labyrinthe obscur.

Me seroit-il permis , au milieu de ces ténèbres , de proposer quelques conjectures qui peut-être pourront laisser entre-voir quelque espèce de lueur , ou du moins qui serviront à confirmer notre nouvelle théorie sur les esprits animaux ?

A l'article Esprits animaux & au mot Nerf , nous avons essayé d'établir la circulation du fluide nerveux ; & pour y réussir , nous lui avons désigné des nerfs *artériels* & des nerfs *veineux* , ainsi que le Lecteur pourra le voir dans un certain détail aux deux endroits que nous avons indiqués.

Cette circulation une fois admise , & la nature du suc nerveux une fois reconnue pour une substance , très-subtile à la vérité , mais produite cependant par une juste combinaison des principes les plus subtils de divers alimens bien digérés , il nous sera peut-être possible de trouver une explication du mouvement musculaire.

Dans l'action du muscle , ou bien on suppose que les vésicules des filets nerveux sont gonflées par la présence du fluide : ou bien on veut que la présence du suc nerveux irritant les fibres musculaires , les oblige à se contracter & à tirer la résistance mobile. Dans le premier cas , notre circulation des esprits animaux devient très-favorable , parce que le flux de ces agens étant augmenté d'un côté par l'action de l'ame qui en détermine vers cette partie une plus grande quantité , & retenu de l'autre dans les nerfs *veineux* , ainsi que nous l'avons dit à l'article des Esprits animaux , il se fait naturellement une accumulation de suc nerveux , propre à dilater en tout sens les vésicules que l'on suppose dans les nerfs , lorsqu'ils sont parvenus dans la substance du muscle. De ce gonflement , de cette augmentation de diamètre , il suit naturellement que la résistance mobile doit être approchée ; & lorsque l'ame permet aux nerfs *veineux* de rapporter dans le torrent de la circulation le fluide qu'ils contiennent , la circulation du suc nerveux devient plus libre ; il n'y a plus d'engorgement , & la contraction cesse

d'avoir lieu jusqu'à ce que le même mécanisme se renouvelle. *Voyez les mots* ESPRITS animaux & NERFS , où l'on donne une théorie plus étendue.

Que si , au lieu des vésicules invisibles des cordons nerveux , on préfère l'irritation des fibres musculieuses , quoi de plus aisé que de la faire dépendre de l'action même , de l'impression d'une partie du fluide nerveux sur ces fibrilles musculaires ? La subtilité du fluide sera certainement toujours proportionnée à la délicatesse , à la ténuité inexprimable de ces premiers linéamens musculieux.

Bien des raisons concourent à prouver la circulation du fluide nerveux.

En effet , si elle n'avoit pas lieu , comment expliquer cette activité que l'on sent dans toute la machine , lorsque dans la gaieté d'un repas on a fait usage de quelque liqueur spiritueuse ? Cette liqueur fournit dans tout le genre nerveux une surabondance de suc subtil qui porte plus aisément l'action dans nos organes ; & si ce fluide abonde un peu trop dans les cavités invisibles des cordons nerveux , il peut en résulter au siege de l'ame des idées confuses , un certain trouble , le sommeil , &c. Comme dans notre hypothèse la liqueur nerveuse rentre dans la circulation du sang , les arteres à leur tour abondent également d'esprits animaux , & l'activité de la circulation augmente. Voyez , par exemple , l'artere carotide interne battre dans ce cas fort près du nerf optique ; & même en touchant par ses battemens plus forts le nerf de la lumiere , ce nerf en est agité , & la vue paroît trouble , comme l'éprouve quiconque a un peu trop bu du jus de la treille.

Voyez le commun des hommes se servir plus aisément du bras droit que du gauche. On a dit que cet effet pouvoit venir de la naissance de la carotide droite de la souclaviere , tandis que sa compagne du côté gauche est produite immédiatement par l'aorte. Supposons que cette cause ait lieu ; mais dans l'ordre naturel de l'éducation , n'est-il pas vrai que nous apprenons à marcher , à nous tenir debout , à voir , à entendre , à parler , &c. ? N'est-il pas vrai que si on accoutume une personne dès sa plus tendre enfance à ne se servir absolument que de sa main gauche , il sera certainement gaucher , & qu'il aura de la peine à se servir aussi

avantageusement du bras droit ? L'habitude a donc ici au moins beaucoup de part , s'il est vrai que l'action de la carotide s'attribue quelque petit droit dans cet effet. Or qu'est-ce que produit l'habitude dans le mouvement répété de nos organes ? N'y détermine-t-elle pas une affluence de suc nerveux ? N'y tient-elle pas les routes mieux ouvertes , pour au moins s'opposer à la circulation du fluide nervin ? & enfin ne donne-t-elle pas naissance à cette facilité que nous éprouvons pour l'action du bras droit ? &c.

Mais ne nous flatterons pas dans notre hypothèse d'être parvenus à l'empire de la vérité. Une conjecture, un système qui n'est point susceptible de démonstration, ne doit point nous fixer totalement ; & c'est aussi pour cette raison que nous allons mettre sous les yeux de notre Lecteur l'explication du mouvement musculaire , donnée par un Physiologiste judicieux. C'est M. Bordenave lui-même qui va parler.

Tous les mouvemens du corps , dit-il , s'exécutent principalement par l'action musculaire ; il y en a cependant qui dépendent seulement de l'action tonique , & de l'action élastique , & qui doivent être distingués. Nous entendons par l'action tonique une contractilité particulière à chaque partie dépendante de l'action vitale , & qui augmente ou diminue avec elle en raison de la sensibilité ; c'est elle qui constitue l'érétisme. Elle a lieu également dans les parties musculaires & non musculaires pendant la vie seulement ; & c'est elle qui donne aux fibres la rigidité & la laxité dont les excès peuvent causer différentes maladies.

L'action élastique est la tendance d'un corps à se rétablir en son premier état , lorsque la cause , qui l'en avoit éloigné , vient à cesser. Cette action est commune à toutes les parties , elle dépend principalement de l'adhérence intime des parties intégrantes ; elle est plus ou moins forte , à raison de la tension des fibres ; elle existe même après la mort , & en cela elle diffère de l'action tonique.

L'action musculaire est une fonction particulière au muscle par laquelle sa partie charnue tend continuellement à se raccourcir ; elle dépend de la contractilité qui est propre à la fibre musculaire : & pour que cette action ait lieu , il ne faut pas que le muscle soit raccourci , il suffit qu'il fasse effort pour se raccourcir. C'est ainsi qu'une forte résistance , que

l'on ne peut vaincre , empêche les muscles de diminuer de longueur , quoique cependant ils soient en contraction , & qu'ils fassent effort pour se raccourcir. L'action musculaire est propre aux parties charnues , & elle n'exclut pas l'action tonique & l'action élastique , dont les effets sont bien différens & distincts.

L'action musculaire est volontaire , telle que le mouvement des extrémités , & de presque tout le corps ; ou involontaire , comme le mouvement du cœur & des intestins ; ou mixte , comme l'action des muscles de la poitrine , que l'on peut accélérer , ou retarder à volonté.

Les muscles sont des parties organiques , composées particulièrement de fibres , que l'on appelle charnues : on y distingue une partie moyenne charnue , ou ventre , & des extrémités formées par des fibres grêles , dures , blanches , terminées en tendons , ou épanouies en aponévroses.

La fibre musculaire est un trousseau de fibres rougeâtres , molles , longues , grêles , élastiques , réunies par un tissu cellulaire gras & lâche , qui fournit des petites lames pénétrantes jusques dans l'interstice de fibrilles : plusieurs de ces faisceaux réunis , & cependant séparés par ce même tissu cellulaire , forment ensuite le muscle. La fibre musculaire se termine en fibre tendineuse , qui ne paroît différente qu'en ce qu'elle est plus dure , plus sèche , plus serrée ; elle n'admet aucun vaisseau sensible dans sa composition , & la comparaison du fœtus avec l'adulte fait voir que la fibre musculaire devient tendineuse avec l'âge.

Les muscles ont des vaisseaux de toute espece ; les arteres s'y distribuent en formant des ramifications nombreuses & si fines , que l'on seroit tenté de croire que la fibre musculaire en est entièrement composée. Elles se distribuent sur les fibres , & fournissent la vapeur grasse qui entretient leur souplesse ; les veines de même , fort nombreuses , s'anastomosent avec les arteres , & repompent le superflu de ce qui est exhalé dans les cellules. Les nerfs fournissent des filets très-fins qui se portent à toutes les parties du muscle ; & on pourroit même soupçonner qu'ils se perdent à chaque fibre musculaire , puisqu'elle est immédiatement sujette à leur action , selon la volonté & le sentiment des parties.

L'action des muscles consiste dans la contraction , & non

dans le raccourcissement , puisqu'un muscle peut être raccourci sans être en contraction. L'absence de la contraction paroît être leur inaction ; & quoique dans cet état ils paroissent ne point agir , ils modèrent cependant l'action de leurs antagonistes , quand ils en ont , sinon , le muscle reste contracté , d'où il suit que la contraction est le seul état propre aux muscles : il n'y a que la partie charnue qui se contracte , le tendon ne se contracte pas sensiblement.

Pendant la contraction les fibres musculaires sont plus tendues , & font effort pour se raccourcir ; les extrémités du muscle sont rapprochées. Si la force contractive l'emporte sur la résistance , le muscle se durcit , se gonfle dans son milieu , & acquiert plus de volume dans cette partie , quoiqu'en général il ait alors moins de volume : les fibres contractées deviennent inégales , & ne pâlisent point sensiblement.

La contraction du muscle se fait avec une vitesse singulière ; sa rapidité est presque convulsive , & dans les contractions les plus fortes , tout le corps est presque ébranlé. Pour expliquer comment se fait la contraction des muscles , il faudroit connoître la structure intime de la fibre musculaire , mais il s'en faut que l'on soit parvenu à ce point. Par l'inspection on voit qu'elle est froncée & rouge dans les animaux robustes ; & si on pousse l'examen plus loin , on apperçoit seulement qu'elle est composée de filets réunis , dont on ne connoît pas l'organisation propre , & trop petits pour que l'on puisse croire que les vaisseaux sanguins vont s'y terminer. Nous ne la supposons pas vésiculaire , rhomboïdale , conformée en spirale , en zig-zag , creuse , &c. Ces suppositions ont donné lieu à différentes hypothèses ingénieuses , qui ne sont point d'accord avec l'inspection anatomique. Sans en adopter aucune , nous nous contenterons de rechercher la cause de l'action musculaire.

Les fibres musculaires ont de leur nature une forte contractilité , par laquelle elles tendent continuellement à se raccourcir ; cette contractilité est plus grande dans le sujet vivant. Elle subsiste même après la mort ; de plus , la fibre musculaire a une propriété , par laquelle elle se contracte dans les animaux vivans , ou tués récemment par l'action d'une cause irritante. Cette irritabilité est propre aux parties musculaires , molles ; elle diffère de l'élasticité ; elle dispa-

roit à proportion que les parties se roidissent avec l'âge , & elle est seulement une disposition marquée pour l'exercice du mouvement musculaire.

Si on recherche par l'expérience la cause efficiente de ce mouvement , on voit qu'elle dépend des nerfs , & des arteres. La compression , la paralysie , la section , la ligature d'un nerf principal détruisent l'action de tous les muscles où il se distribue : & si sur un animal vivant on comprime alternativement un nerf , on voit renaître & cesser le mouvement de la partie à laquelle il va , comme on peut s'en convaincre par la ligature du nerf diaphragmatique ; enfin la volonté , & par conséquent le cerveau , agissent sur les nerfs de façon qu'il suffit de vouloir , & aussi-tôt arrivent tous les changemens possibles dans les mouvemens , dans les situations , & dans les degrés de force , sans qu'il y ait aucune trace de cette action ; d'où on peut conclure que les nerfs fournissent quelque chose de nécessaire à l'action musculaire , sans quoi elle ne pourroit avoir lieu ; & si on examine scrupuleusement ce qui arrive dans la paralysie subite , on pourra penser que les nerfs sont la cause première de cette action.

Les arteres contribuent aussi beaucoup à cette action , ainsi que le prouvent les expériences suivantes. Si on lie une artere qui se distribue à un muscle , le mouvement y sera anéanti à la vérité un peu plus tard que si on avoit fait la ligature du nerf. Si on lie l'aorte inférieure dans un animal vivant au-dessous des émulgentes , le mouvement des extrémités inférieures périt presque aussi-tôt. Ces changemens doivent avoir lieu , parce que le sang artériel étant destiné à la nourriture des muscles & à la séparation des humeurs filtrées dans l'interstice des fibres , l'état naturel des parties est changé par la ligature de l'artere ; elles ne sont plus distendues par un fluide qui entretient leur souplesse , & facilite leur action : elles tombent dans l'affaîssement , & en conséquence l'action musculaire périt peu après. Quant à la paralysie des extrémités après la ligature de l'aorte inférieure , elle ne dépend pas seulement du changement qui arrive dans les muscles des extrémités , mais encore du dérangement qui arrive à la moëlle de l'épine par le défaut du sang qui s'y porte ordinairement.

De-là il suit que le sang artériel n'est pas la cause immé-

diatè du mouvement musculaire ; & pour en être plus convaincu , il fuffira de penser que le mouvement musculaire est , pour l'ordinaire , subordonné à la volonté , & que celle-ci n'a aucun empire sur les arteres ; que le mouvement musculaire cesse aussi-tôt après la ligature des nerfs , & qu'il n'est pas aboli aussi-tôt après la ligature des arteres.

L'action des nerfs , & l'action des arteres , concourent ensemble au mouvement musculaire dans l'état naturel ; & si l'une ou l'autre action a plus de force , alors l'une des deux causes détermine l'autre , & le muscle entre en action par leur concours réciproque.

Les phénomènes qui accompagnent l'action musculaire établissent encore l'action principale du fluide nerveux. L'action musculaire est subordonnée à la volonté ; elle se fait d'autant plus aisément , que la fibre musculaire est irritable : cette fibre est contractible & sensible : elle agit avec plus ou moins de force , selon l'action du cerveau & des nerfs : elle n'agit pas quand l'action des nerfs n'a pas lieu , quoique l'action des arteres se fasse à l'ordinaire ; ainsi les muscles agissent toutes les fois qu'ils reçoivent plus de fluide nerveux : soit que cela arrive en conséquence de la volonté , soit par une détermination involontaire dépendante seulement du cerveau , soit par une cause irritante particulière , ils éprouvent une espèce d'irritation ; & quand cette action cesse , ils passent dans un état de relâchement.

Sans adopter aucune hypothèse sur la façon dont se fait l'action musculaire , on doit remarquer qu'elle exécute les mouvemens avec une force singulière ; cette force augmente dans les efforts , dans la phrénésie , & elle est portée quelquefois à un point extrême.

Pour juger de la force des muscles , il faut sçavoir qu'ils agissent comme autant de leviers , dont les résistances & les points d'appui ont beaucoup de variété , dont la force est toujours proportionnée au corps à mouvoir , & à la distance plus ou moins grande du centre du mouvement. La disposition & la structure des muscles , la structure des articulations , la disposition des tendons , leur appui sur des ligamens , leurs attaches , &c. doivent être considérés en même temps pour juger de l'action d'un muscle , & de la diversité de ses mouvemens.

Les muscles , en agissant , entraînent les parties les unes vers les autres ; si l'une est immobile , l'autre partie où s'insere le muscle en est approchée ; & si elles sont toutes deux mobiles , celle qui a plus de mobilité parcourt plus d'espace.

L'action des muscles , différemment combinée , sert à la progression des fluides , au mouvement des solides , à beaucoup de fonctions , & particulièrement aux différens exercices si nécessaires pendant la vie. Le mouvement musculaire est utile pour la santé. S'il est porté à l'excès , les muscles s'engorgent , deviennent noirs ; & s'il est long-tems continué sans être forcé , il est suivi de la rigidité : c'est pourquoi , avec l'âge , les muscles sont presque tendineux , & moins contractiles.

L'épithète *musculaire* se donne encore à différentes parties.

Les fibres musculaires sont celles qui se trouvent de la nature des muscles , ou qui composent les muscles.

La branche postérieure de la jugulaire externe donne , dès sa naissance , une veine considérable , appelée vulgairement *musculaire supérieure* , laquelle naît quelquefois de la sou-claviere même.

Les veines musculaires internes , les inférieures , sont fournies par les sou-clavieres.

Aux muscles de la cuisse se distribue une veine , nommée *musculaire interne* , qui vient de la crurale.

MUSCULEUX , EUSE , adject. *musculosus* , *a* , *um* : se prend en deux sens , & pour les endroits où il y a beaucoup de muscles , & pour des parties de la nature du muscle. Le bras est une partie musculieuse , c'est-à-dire , dans la composition de laquelle il entre un grand nombre de muscles. Le tissu du darthos paroît musculieux , c'est-à-dire , qu'il semble approcher de la nature du muscle.

La carotide externe , par sa sixieme distribution antérieure , fournit une artere , nommée *musculaire* , qui se distribue toute entiere au masséter. Elle naît souvent par un tronc assez gros , qui ayant atteint le muscle masséter , s'y divise en plusieurs rameaux , dont la substance est exactement arrosée.

L'estomac , les intestins , la vessie , &c. ont des membranes , ou tuniques musculieuses. *Voyez ces mots.*

MUSEAU de tanche , *os tinæ* ; c'est ainsi qu'on nomme

le col de la matrice , parce qu'il est percé par une fente transversale , à-peu-près comme le museau de la tanche.

MYLO GLOSSE , *mylo-glossus* , nom d'une paire de muscles de la langue , qui sont de petits plans charnus situés transversalement au-dessus des mylo-hyoidiens , attachés d'une part le long des parties latérales de la mâchoire inférieure , & de l'autre , aux côtés de la langue. Souvent ces muscles ne paroissent point. Ce terme vient de *μύλη* , meule , & de *γλῶσσα* , la langue.

MYLO-HYOÏDIEN , *mylo-hyoideus* , muscle de l'os hyoïde. de *μύλη* , meule , dents molaires , *ὕοειδες* , hyoïde. C'est un muscle large & assez mince , composé de deux portions qui sont unies entr'elles par un tendon mitoyen. Il a ses attaches fixes de chaque côté , le long de la face interne de la mâchoire inférieure , en s'avancant jusques à la symphyse , se & termine à la partie supérieure de la base de l'os hyoïde.

MYLO-PHARYNGIEN , *mylo-pharyngeus* , muscle du pharynx. Il a son attache fixe à la face interne de la base de la mâchoire inférieure près des dents molaires , & va se perdre au pharynx. Il y a un mylo-pharyngien de chaque côté. Ce terme vient de *μύλοι* , les dens molaires , lequel vient de *μύλη* , meule , & de *φάρυγξ* , pharynx , le pharynx.

MYLOS , nom de deux apophyses de la face interne de la mâchoire inférieure. Voyez MACHOIRE.

MYO-GRAPHIE , *myo-graphia* , description des muscles. Ce terme vient de *μῦς* , génitif *μύος* , muscle , & de *γραφὴ* , description.

MYO-LOGIE , *myo-logia* , de *μῦς* , *mus* , souris , muscle , *λόγος* , discours , discours raisonné sur les muscles.

MYOPE , *μῶψ* , *myops* , *luciosus* , de *μύω* , je cligne , je ferme les yeux. Un myope est celui dont la vue est courte , ou basse. Nous en donnons l'explication au mot Vue , que vous pouvez consulter.

MYOPIE , *myopia* , *luciositas* , courte vue ; de *μύω* , je ferme , & de *ὤψ* , œil , à cause que ceux qui en sont atteints , ferment ordinairement les yeux à moitié lorsqu'ils regardent un objet avec attention.

MYO-TOMIE , *myotomia* , de *μῦς* , *mus* , muscle , & de *τομή* , section , dissection des muscles. C'est la partie de la

fomatotomie , qui apprend à disséquer , à préparer les muscles. Nous allons donner la méthode de disséquer les muscles, en commençant par ceux du bas-ventre.

Cette dissection se fait en deux manieres , c'est-à-dire , qu'on peut détacher les muscles d'un côté , de derriere en devant , & que d'autre part on peut les lever de devant en arriere , les laissant attachés par derriere.

Pour commencer à disséquer les muscles du bas-ventre , le cadavre étant couché sur une table , on se place au côté droit , & alors on prend un scalpel à dos , entre le doigt médius & le pouce de la main droite , ayant le doigt indice appuyé sur le dos du scalpel. Pendant qu'avec le pouce & le doigt indice de la main gauche on tend la peau du cadavre, on porte son instrument entre les deux doigts de la main gauche pour inciser la peau & la graisse , depuis le cartilage xiphoïde jusqu'au nombril , autour duquel on fait une incision circulaire de la largeur d'un demi-écu. Ensuite on continue son incision longitudinale jusqu'au pubis ; ou , si l'on veut , étant parvenu à quatre travers de doigt au-dessous de l'ombilic , on fait deux incisions en angle , & qui se terminent aux aînes, ce qui donne en entier la peau qui est au-dessus du pubis , laquelle vous renversez pour couvrir les parties de la génération.

Cette incision faite , vous commencez à porter l'instrument sur la région lombaire , en le dirigeant sur le devant , pour former une espece de T , ensuite on saisit avec des pincettes l'angle supérieur de la peau , & vous portez votre scalpel , pour enlever la peau & la graisse tout-à-la-fois. Vous continuez ainsi ; tant par en haut , que par en bas , depuis le cartilage xiphoïde , jusqu'au pubis , pour mettre à découvert toute la peau qui est vis-à-vis le muscle droit.

La graisse étant bien retirée , on prend un scalpel à lancette pour faire une incision perpendiculaire entre le bord de la ligne blanche , & le bord interne du muscle droit. Cette incision sera faite peu-à-peu , ou bien l'on glissera entré la gaine & ce muscle une sonde creuse , sur laquelle on incisera , à la faveur de sa cannelure ; ce qui sera fait avec beaucoup d'attention. On pincera la gaine avec des pinces , tandis qu'on la détachera avec un scalpel à lancette , prenant bien garde aux inter-sections des muscles droits , auxquelles elle

se trouve fort adhérente , & où on donnera des petits coups de scalpel de haut en bas , & de bas en haut , suivant la direction des fibres aponévrotiques , qui contractent l'adhérence : on continue ainsi jusqu'à ce que tout le muscle soit mis à découvert. Quant à la partie postérieure de ce muscle , on l'a séparé avec beaucoup de facilité.

Le muscle droit ainsi préparé , on reprend la peau , qu'on continue d'élever de devant en arrière ; & à mesure qu'on tourne le sujet sur le côté opposé , on tâche d'enlever en même tems la membrane propre du muscle grand oblique , ce qui se fera avec facilité , si ayant tendu la peau , on lui fait faire saillie , en poussant le doigt indice par-dessous , & si l'on porte alors la pointe de son instrument vis-à-vis , poursuivant toujours de même jusqu'à ce que tout le muscle soit mis à découvert. Cette façon de séparer la membrane du muscle avec la peau est d'autant plus avantageuse , que l'on n'est pas obligé de revenir sur ses pas , & qu'on découvre en même tems les trousses charnus & aponévrotiques , de manière qu'on les voit très-distinctement ; au lieu que quand on n'a pas cette précaution , on a de la peine à démêler les attaches des uns , & les terminaisons des autres.

Nota. Que cette manière de lever la membrane propre du muscle de la peau doit avoir lieu par-tout où les muscles sont voisins de la peau , excepté aux endroits où ils se rencontrent des aponévroses qui en empêchent.

Ayant découvert le muscle grand oblique , vous commencez à vous assurer du nombre de digitations , qui , pour l'ordinaire , est de sept ou huit , qui s'entrelacent avec de pareilles digitations des muscles grand dentelé , & grand dorsal. Ensuite vous portez votre attention sur la région lombaire , où vous trouvez une portion de l'aponévrose du grand dorsal , que vous détachez légèrement , & sous laquelle on trouve une portion du grand oblique , qui n'est , pour ainsi dire , qu'appliquée sur l'oblique interne , que vous détachez jusqu'à la levre extérieure de l'os des îles. Cela fait , on détache les digitations de l'oblique externe les unes après les autres , commençant de bas en haut. Vous poursuivez le muscle jusqu'à l'endroit où son aponévrose s'unit avec celle du petit oblique pour former la gaine du muscle droit.

Pour terminer la préparation de ce muscle , on découvre

une partie des muscles de la cuisse ; on met aussi à découvrir le commencement de la verge , ou le clitoris : par ce moyen vous préparez en même tems le ligament à ressort , les glandes inguinales , l'anneau inguinal avec les cordons des vaisseaux spermatiques dans l'homme , & les ligamens ronds dans la femme , les arcades crurales , & les piliers , tant l'antérieur , que le postérieur , qui terminent ce muscle.

Préparation du petit oblique , ou oblique interne.

Immédiatement après le grand oblique on trouve l'oblique interne. Pour disséquer ce muscle , on commence par le prendre avec la pincette à disséquer , postérieurement à l'endroit où il s'unit avec l'aponévrose du muscle transversal , prenant bien garde de ne pas les confondre ensemble. On donne légèrement des coups de scalpel haut & bas pour le détacher de la crête de l'os des îles , & des cartilages des côtes où il s'attache , faisant bien attention à la direction de ces fibres charnues qui montent obliquement de bas en haut , & de derrière en devant. Vous rencontrerez des vaisseaux sanguins & nerveux en chemin faisant , lesquels communiquent avec le muscle transverse : ces vaisseaux ne doivent point arrêter ; il faut les couper en poursuivant le muscle jusqu'à l'endroit où son aponévrose se partage en deux feuillets.

On fera en même tems attention au troussseau de fibres charnues qui , dans l'homme , accompagnent le cordon des vaisseaux spermatiques.

Préparation du muscle transverse.

Pour bien préparer le muscle transverse , il faut que le sujet soit tout-à-fait tourné sur le côté opposé ; c'est par son aponévrose par laquelle il s'attache aux apophyses transverses des vertèbres des lombes qu'on commencera la dissection de ce muscle. Cette dissection sera poussée de derrière en devant jusqu'à l'endroit des précédens. Il est bon d'observer que ce muscle est fort adhérent par son aponévrose au péritoine ; c'est pourquoi il faut faire en sorte de ne pas couper l'un , & de ne pas percer l'autre.*

Méthode pour préparer les pyramidaux.

La dissection des muscles pyramidaux se fait avec assez de facilité : il faut , pour y réussir , ouvrir une espece de gaine , dans laquelle ces muscles sont renfermés. Cette gaine paroît la continuation de celle qui couvre les muscles droits. Après cette ouverture , vous glissez en dessous la pointe du scalpel , & vous les dégagez légèrement , les laissant attachés à la ligne blanche , & aux os pubis. On peut encore préparer les muscles du bas-ventre en les détachant de la ligne blanche , & les conduisant de devant en arriere , les laissant attachés aux côtes , & à l'os des îles ; mais il est à observer que cette façon de préparer les muscles , n'a lieu qu'au grand & petit oblique ; car on laisse le muscle transverse en sa place : à l'égard des muscles droits , & pyramidaux , la préparation est la même que celle de la premiere méthode.

De la maniere de préparer les muscles du crâne & ceux de la face.

Après avoir décrit la maniere de disséquer les muscles du bas-ventre , nous passons à la méthode dont il faut se servir pour développer les muscles du crâne & ceux de la face , en commençant par les muscles frontaux. On fait à la peau une incision qui monte depuis la racine du nez jusqu'au sommet de la tête ; on en fera ensuite une seconde , qui prenant son origine au même endroit que la précédente , sera portée transversalement jusques vis-à-vis le conduit de l'oreille , en côtoyant le bord supérieur de l'orbite : après cette opération l'on pincera la peau à l'angle qui est proche du nez , & avec la pointe du scalpel on la tirera de bas en haut , observant de ne pas emporter le muscle avec elle , ce qui arrive souvent lorsqu'on n'y apporte pas assez d'attention. On continuera jusqu'à ce qu'on soit au sommet de la tête , où l'on séparera la peau : ensuite on pratiquera deux incisions sur l'aponévrose de ce muscle , dont l'une sera portée en descendant jusqu'au bas du coronal , & l'autre , depuis le même point de la premiere , jusques vers la partie antérieure du conduit de l'oreille ; puis on pincera l'angle supérieur de cette aponévrose ,

que l'on détachera de haut en bas , jusqu'àuprès du bord de l'orbite avec le muscle qui se trouve continu.

On conduira la dissection des muscles occipitaux à-peu-près de même que celle des frontaux : pendant que vous tirez la peau qui couvre le crâne pour disséquer les muscles dont on vient de parler , on découvre les muscles postérieurs de l'oreille externe , dont la préparation est si simple , qu'il n'est pas nécessaire de la décrire.

Il y a quatre muscles des narrines , deux de chaque côté , sçavoir , les pyramidaux , & les myrti-formes : les premiers sont situés , depuis la racine du nez , jusqu'au cartilage des narrines.

Leur préparation consiste à les dégager des membranes qui les entourent avec la pointe du scalpel , ou les ciseaux.

Pour démontrer les myrti-formes , il faut soulever une partie des portions du grand incisif , sous laquelle vous trouvez l'origine de ce muscle ; vous le poursuivez jusqu'à l'aîle du nez , où ce muscle se termine , en décrivant une ligne courbe.

Le muscle orbiculaire des paupieres est celui qui sert à les rapprocher l'une de l'autre. Pour disséquer ce muscle , on fera d'abord une incision circulaire à la peau , & à la graisse , autour de l'orbite , à un pouce , ou environ , de sa circonférence : on leve la peau & la graisse , prenant garde de n'emporter aucune portion charnue. Vous continuez de disséquer jusqu'à l'endroit du bord des paupieres ; ensuite vous prenez le muscle avec des pincettes , que vous tenez de la main gauche , tandis que de la droite vous dégagez le muscle , en portant le scalpel du côté de la pommette : vous continuez de même autour de l'orbite , avançant jusqu'au bord des paupieres , le laissant attaché par son tendon à l'angle de l'os maxillaire.

A l'égard du muscle releveur de la paupiere supérieure , on le laisse en sa position naturelle , ou bien on le détache du fond de l'orbite avec les muscles droits de l'œil , pour les préparer hors de l'orbite. Cette préparation consiste à développer les muscles les uns des autres , & à en tirer la graisse & les membranes qui les recouvrent ; mais il faut observer que cette façon de préparer les muscles des yeux ne peut donner une juste idée de leur situation. Ainsi quand on veut les voir , ou les démontrer dans leur position naturelle , on

les laisse attachés dans le fond de l'orbite , & au globe de l'œil. La façon la plus commode & la plus aisée pour cette préparation , c'est de scier la partie supérieure de l'orbite du côté de l'intérieur du crâne.

Pendant la préparation de tous ces muscles , on fera attention aux muscles obliques , principalement au grand , dont le tendon passe par un anneau cartilagineux : il faut aussi le dégager afin de le faire voir.

De la préparation des muscles de la face.

Lorsqu'on se propose de disséquer les muscles des levres , on découvre en même tems une partie des muscles de la mâchoire inférieure : on fait à la peau une incision , qui prend depuis l'oreille , & s'étend en devant jusqu'à la symphyse du menton , au milieu des levres , & en bas jusqu'au dessous de la base de la mâchoire inférieure. On retire la peau & la graisse , observant de ne pas emporter le muscle zigomatique qui se trouve presque toujours enveloppé dans la graisse , de laquelle vous dégager ce muscle. Ayant ainsi enlevé la peau , le grand incisif , le canin , le buccinateur , & le triangulaire , de même qu'une partie du quarré , sont à découvert ; le premier de ces muscles sur lequel on travaille , c'est le grand incisif dont vous faites paroître les deux portions ; sçavoir , celle qui vient de la racine du nez , & celle qui vient du bord inférieur de l'orbite.

Vous dégager ensuite le canin qui se trouve recouvert de graisse & de membrane ; on le souleve un peu , en le détachant par-dessous.

Le muscle buccinateur n'a point d'autre préparation que celle d'ôter la graisse dont il est recouvert.

Quant au muscle triangulaire , vous séparez un peu ses bords , & vous glissez la pointe du scalpel dessous ; alors la préparation de ce muscle se trouve faite.

Pour le muscle quarré , comme il se trouve fort adhérent à la peau , on doit y apporter beaucoup d'attention : on le détache par-dessous , en le laissant attaché d'une part au bas de la symphyse du menton , & de l'autre à la levre inférieure.

La dissection des petits incisifs ne peut se faire sans détruire une partie de la membrane qui recouvre l'une & l'autre levre

intérieurement ; cette membrane étant ôtée , on dégage ces petits muscles avec la pointe du scalpel.

Préparation des muscles de la mâchoire inférieure.

Avant de pouvoir préparer tous les muscles de la mâchoire inférieure , on est obligé , non-seulement de disséquer le péaucier , qui est un muscle cutané , mais encore de travailler les muscles de l'os hyoïde , ceux du larynx , & de la langue.

On commencera la préparation du peaucier par une incision à la peau , depuis le bas du menton , jusqu'à la partie supérieure du sternum : elle sera suivie d'une autre incision qui s'étendra le long de la clavicule , jusqu'à l'acromion ; ensuite on levera ce muscle de la même manière à-peu-près qui a été observée , en ôtant la peau , montant de bas en haut , pour le laisser attaché à la base de la mâchoire inférieure , malgré les fibres qu'il jette sur la face , & qui sont en parties charnues , & en parties aponévrotiques.

On sçait que les muscles crataphites sont très-forts. Ils sont situés dans les parties latérales de la tête , occupent les fosses temporales où ils s'attachent , & se terminent aux apophyses coronoides de la mâchoire inférieure. Pour voir ces muscles à découvert , on est obligé d'enlever une aponévrose très-forte qui le recouvre. Cette aponévrose étant ôtée , on trouve beaucoup de graisse qu'il faut enlever , & par ce moyen le muscle se trouve à découvert ; vous le dégagez sur le côté , & votre préparation se trouve faite.

La préparation du muscle masséter est presque achevée , quand on a levé la peau , la graisse , & la glande parotide ; tout ce qui reste à faire , c'est de séparer les deux portions dont ce muscle est composé.

Le muscle digastrique abaisseur de la mâchoire inférieure se prépare de la manière qui suit ; on enlève le peaucier , & on souleve un peu le muscle sterno-mastoïdien du côté de la partie supérieure , sous lequel vous trouvez le commencement du digastrique , & vous le poursuivez du côté de son tendon , jusqu'à l'os hyoïde , où vous le laissez attaché , pour dégager ensuite son second ventre , que vous détachez de la mâchoire inférieure , le laissant attaché , comme on

l'a déjà dit , à l'os hyoïde d'une part , & à la rainure mastoïdienne de l'autre.

Les ptérigoiidiens internes sont situés entre les fosses ptérigoiidiennes & l'angle de la mâchoire inférieure intérieurement ; la dissection de ces muscles ne sauroit se faire parfaitement ; de même que celle des ptérigoiidiens externes , si l'on n'a coupé auparavant une portion de la mâchoire inférieure , & emporté tous les muscles de la langue , du pharynx , & du larynx : vous dégagez , après cela , ces muscles des membranes & des graisses qui les environnent ; ils se montrent alors très-apparens , & la préparation en est faite.

Maniere de disséquer & préparer les muscles de l'os hyoïde.

Pour disséquer les muscles qui servent à mouvoir l'os hyoïde , le cadavre doit être couché sur le dos , la tête étendue , & le peaucier relevé & jeté sur la face : on a ensuite le soin de se saisir de la graisse , & des membranes qu'on voit sous la mâchoire inférieure & sur la longueur du cou , & on les coupe avec la pointe & le tranchant du scalpel. On donne aussi son attention à ôter la glande sublinguale , quelques vaisseaux sanguins , & des nerfs , afin d'appercevoir les séparations & différentes directions des muscles que l'on va préparer.

Toutes ces précautions bien prises , & bien exécutées , on apperçoit sous le menton des fibres radieuses , qui depuis la partie latérale de la mâchoire , jusqu'à la symphyse , descendent en se rapprochant les unes des autres pour s'implanter sur la partie supérieure de la base de l'os hyoïde. Ces fibres radieuses composent un muscle , qu'on appelle *milo-hyoïdien* , lequel est distingué de son congénere par une ligne tendineuse qui regne depuis la symphyse jusqu'à l'os hyoïde , & sur laquelle ligne les fibres du muscle mylo-hyoïdien se jettent obliquement de chaque côté , de la même façon que les barbes d'une plume s'unissent au corps de la plume.

Pour disséquer ce muscle , il faut commencer par le bord qui est le plus éloigné de la ligne tendineuse , c'est-à-dire , commencer par saisir , avec la pincette , les fibres qui sont les plus proches de l'angle de la mâchoire ; puis on les soulève , pendant qu'avec le scalpel on travaille sous œuvre , & on apperçoit de petites membranes celluleuses & grais-

seuses , & même de la graisse assez solide , qu'il faut pincer , disséquer & enlever. En poussant ainsi la dissection vers le fond ou la partie postérieure , on se trouve arrêté par des fibres charnues qui ont à-peu-près la même direction. Ces fibres composent un muscle , dont l'attache solide se fait à la face interne de la branche de la mâchoire , sous les dents molaires : c'est le mylo-glosse , que nous allons laisser là pour le présent , & continuer la dissection du mylo-hyoïdien.

Il s'agit donc de saisir avec les pincettes le bord extérieur de ce muscle , & d'enlever des membranes celluleuses qu'il cache , & qui le séparent d'un autre muscle qu'il recouvre. On coupe ces membranes , en poussant la dissection vers la base de la mâchoire ; & quand on y est parvenu , on coupe l'attache du muscle avec la base , continuant ainsi jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la symphyse & à la ligne tendineuse qui le sépare de son congénere.

Il ne faut plus , pour achever la dissection du muscle mylo-hyoïdien , que le détacher jusqu'à ce qu'on l'ait conduit à toute la ligne tendineuse qui le sépare de son pareil , & à la symphyse du menton , auxquels endroits on le laisse attaché.

Après avoir préparé & jetté à côté le mylo-hyoïdien , on voit clairement le génio-hyoïdien que l'on dégage des parties voisines ; & en le saisissant avec les pincettes pour le soulever , on apperçoit à son bord extérieur une ligne celluleuse. On sépare cette ligne avec le scalpel , & l'on apperçoit qu'il couvre un petit muscle qui est le génio-glosse. On écarte ce dernier muscle de son congénere , afin de pouvoir ôter un peu de graisse qui se trouve entre-deux ; & l'on conduit l'un & l'autre , sçavoir , le génio-hyoïdien jusqu'à la symphyse du menton intérieurement , où il paroît former son attache la plus solide , pendant que la plus mobile paroît à la base de l'os hyoïde. On acheve aussi de disséquer le génio-glosse , & on le conduit jusqu'à la symphyse du menton intérieurement , & au dessus du précédent.

Comme le stylo-cérato-hyoïdien est un des muscles destinés à porter en haut & à côté l'os hyoïde , ce seroit ici que je devrois placer sa préparation ; mais n'ayant pas disséqué le digastrique , sans tout d'un tems préparer le stylo-cérato-hyoïdien , je n'en parlerai pas davantage.

Il ne reste plus qu'à préparer les muscles qui tirent l'os hyoïde obliquement & directement en bas. Le premier passe sous le sterno-mastoidien, & semble former avec lui une croix de Saint André ; il est plat, étroit, & a la figure d'une bande charnue. C'est le costo-hyoïdien, dont je veux parler.

Ce muscle, dont l'autopsie nous instruit d'abord du trajet, est très-facile à disséquer, puisqu'il ne faut que le saisir d'abord avec les pincettes, puis le dégager avec le scalpel des muscles sur lesquels il est couché, jusqu'à ce qu'on l'ait enlevé de manière à faire un jour pour pouvoir passer sous lui le doigt indice de la main gauche. On le souleve ensuite avec ce doigt ; & en glissant le scalpel sous le muscle, on le conduit jusqu'à la partie latérale & inférieure de la base de l'os hyoïde, qui est son implantation ou attache la plus mobile.

Il faut aussi le conduire en bas jusqu'à son attache solide qui est à la côte supérieure de l'omoplate ; mais il faut, dans le trajet de ce muscle, ménager un tendon mitoyen qu'on lui trouve à l'endroit où il passe sous la veine jugulaire interne, & duquel on peut déduire une mécanique fort curieuse.

Pour disséquer le muscle qui sert à tirer l'os hyoïde directement en bas, il faut ôter les graisses & les petites membranes qui se trouvent sur la partie inférieure de la trachée-artère, & on apperçoit sur sa partie latérale & presque antérieure une bande charnue, qui suit la perpendiculaire du corps, & qui est le sterno-hyoïdien. On le saisit par le côté avec les pincettes, & on le conduit en bas, jusqu'à la partie supérieure & interne du sternum, où est son attache la plus solide ; & en haut, jusqu'à la partie inférieure de la base de l'os hyoïde, lieu de son implantation ou de son attache la plus mobile.

Il y a cependant de l'attention à faire, en dégageant ce muscle par sa partie postérieure ; car il couvre un autre muscle qui lui ressemble beaucoup, & qu'on pourroit emporter ; c'est le sterno-thyroïdien, dont nous parlerons ailleurs.

Maniere de préparer les muscles du pharynx , de la cloison du palais , de la luette , du larynx , & de ceux qui appartiennent à la langue.

La dissection des muscles du pharynx est fort difficile ; elle est même impossible dans un cours public , où on n'a d'ordinaire qu'un cadavre pour servir à la préparation de toutes les parties.

Avant d'entreprendre la dissection des muscles du pharynx , il est nécessaire de faire plusieurs coupes qui conduisent à la dissection de ceux-ci ; & comme cette dissection ne peut se faire sur la plus grande partie des muscles du pharynx , sans avoir auparavant séparé la tête du cadavre , dans son articulation avec la première vertèbre du cou , c'est par cette coupe qu'il faut commencer. J'avoue qu'elle est difficile , & que , pour l'exécuter avec art , il faut non-seulement être dans l'habitude de cette section , mais encore avoir une grande connoissance de l'articulation de la tête avec la première vertèbre du cou , & des ligamens qui attachent l'apophyse odontoïde à l'occipital.

Il y a cependant plus de facilité à désarticuler la tête lorsqu'on entreprend cette opération , qu'après avoir disséqué & bien considéré les muscles destinés à la mouvoir. Pour lors il faut sacrifier ces muscles & les emporter , ce qui facilite beaucoup la coupe dont nous parlons.

En supposant la tête coupée & disjointe d'avec l'apophyse odontoïde , il y a encore d'autres coupes à faire avant d'en venir à la dissection des muscles du pharynx ; car dès que les muscles appartenans à la tête sont coupés , & les ligamens de l'apophyse odontoïde , on voit au-devant des vertèbres du cou une partie des deux muscles grands droits antérieurs , qu'il faut simplement couper transversalement , & les laisser attachés à la partie postérieure du pharynx , pour ne pas intéresser les muscles de cet organe.

Après la coupe de ces muscles grands droits antérieurs , il faut couper aussi transversalement la trachée - artère & l'œsophage à leur entrée dans la poitrine , afin de voir distinctement la cavité de ces conduits , & l'endroit où se terminent les fibres du muscle œsophagien.

Pour parvenir plus commodément à la dissection des muscles du pharynx , &c. il faut , après les coupes ci dessus , scier la tête à la maniere ordinaire , emporter le cerveau & remplir toute la cavité du pharynx de filasse , de morceaux de linge ou de coton. On sciera ensuite le derriere de la tête , en faisant attention de conduire la scie de façon qu'on anticipe sur les apophyses pierreuses , sans toucher aux apophyses styloïde ; & qu'on pousse la coupe jusqu'à l'avance de l'occipital , proche les condyles qu'il faut emporter.

Toutes ces coupes faites , on peut dégager facilement les muscles du pharynx & quantité d'autres , & les disséquer fort commodément. Ainsi , pour commencer par les premiers , il est nécessaire d'enlever les portions des grands droits antérieurs , que nous avons recommandé de couper transversalement , & de les laisser attachés par leurs membranes à la partie postérieure du pharynx : mais comme ces portions de muscles sont entourées de membranes , de vaisseaux & de graisse , il faut aussi pincer toutes ces parties , les séparer & les enlever.

Le premier muscle qu'on apperçoit à la partie latérale supérieure du pharynx , est situé un peu obliquement : en le saisissant avec les pincettes , on coupe avec le scalpel qu'on tient de l'autre main , de petites membranes celluleuses assez fines , qui séparent ce muscle de quantité d'autres qui sont derriere. On le conduit ensuite vers son extrémité supérieure que l'on trouve bientôt attachée à la partie supérieure de l'apophyse styloïde : c'est ce que l'on appelle le muscle *stylo-pharyngien* , dont l'attache que je viens de désigner , se fait assez souvent par un petit tendon grêle. On continue ensuite de dégager l'autre extrémité du *stylo-pharyngien* , & on la poursuit jusqu'à la partie latérale du pharynx , où elle contracte son attache inférieure & mobile : mais étant parvenue en cet endroit , elle fournit plusieurs plans de fibres ; sçavoir , des fibres charnues qui accompagnent un petit muscle appelé *basio-glosse* ; d'autres plans se portent à la partie postérieure & supérieure du pharynx , où ils se distribuent , & sont la couvertes par des fibres qui viennent de la petite corne de l'os hyoïde , & de celles qui semblent se détacher de l'aîle du thyroïde.

Enfin le troisieme plan du stylo-pharyngien , va en s'épanouissant à côté de l'aîle du thyroïde , & dans presque toute l'étendue postérieure du pharynx.

Un peu au-dessus du muscle que l'on vient de disséquer , & plus antérieurement , on voit un petit muscle qu'il faut dégager & conduire à son extrémité externe , où on le voit solidement attaché par un plan assez large aux alvéoles des dernieres dents molaires : c'est le milo-pharyngien. En dégageant son extrémité intérieure , on apperçoit des fibres charnues qui couvrent un autre petit muscle appelé *stylo-glosse*. Elles s'épanouissent ensuite , pour s'attacher à la partie latérale & supérieure du pharynx.

A côté du milo-pharyngien , dont on vient de décrire la préparation , se trouve postérieurement un muscle appelé *sphéno-pharyngien* , lequel est composé de plusieurs plans de fibres. Il faut saisir ce muscle avec les pincettes (car cet instrument est très-nécessaire dans cette sorte de myotomie) , & le dégager jusqu'à ses extrémités : alors on voit que son attache solide est en partie à l'os sphénoïde , au-dessus de l'aîle interne de l'apophyse ptérigoïde , & en partie à la portion cartilagineuse de la trompe d'Eustache , & que son extrémité mobile s'épanouit pour s'attacher à la partie postérieure & supérieure du pharynx.

Nous avons dit que le muscle sphéno-pharyngien étoit composé de plusieurs plans de fibres : ainsi on pourra considérer avec attention cet arrangement , & remarquer que les plans supérieurs de ce muscle se réfléchissent pour former une arcade , dont les fibres d'un pilier viennent se terminer à l'éminence de l'occipital ; & dans cette arcade passe le muscle péristaphilin interne.

Lorsqu'on a développé tous ces muscles , on voit à l'endroit de l'union du mylo-pharyngien & du sphéno-pharyngien , qu'il y a un plan de fibres assez large , qui est attaché ou semble prendre naissance de l'extrémité du crochet de l'apophyse ptérigoïde , lequel s'unit avec ces muscles par une ligne tendineuse , & paroît se terminer au muscle buccinateur.

Il arrive assez souvent que le muscle sphéno-pharyngien , dont on vient d'enseigner la préparation , couvre un muscle qui manque quelquefois ; mais lorsqu'il se rencontre , il est

d'autant plus facile de le disséquer, qu'il n'y a qu'à couper & déchirer des petites membranes celluleuses qui l'unissent avec ses voisins. C'est le muscle pétro-pharyngien, que l'on doit conduire jusqu'à des inégalités qui sont au bas de l'apophyse pierreuse, à peu de distance des muscles péristaphilins, où il forme son attache fixe. En dégagant l'autre extrémité du pétro-pharyngien, on voit qu'elle s'épanouit pour contracter son attache mobile à la partie latérale & supérieure du pharynx.

Sous le muscle stylo-pharyngien, dont on a parlé, passe un muscle appelé *glosso-pharyngien*. En le disséquant attentivement, on voit qu'il est composé de quelques fibres charnues, qui s'attachent d'une part à la partie supérieure & latérale de la racine de la langue; & de l'autre part, elles s'insinuent dans la partie supérieure & latérale du pharynx, & se perdent entre les fibres du mylo-pharyngien.

Un muscle postérieur à tous ceux dont on vient de parler, est le céphalo-pharyngien. Les fibres de ce muscle sont déliées & fort minces. En les disséquant, on voit qu'elles se terminent postérieurement à l'éminence de l'occipital, où s'attache un pilier d'une des arcades dont nous avons parlé. Les fibres de l'autre extrémité de ce muscle s'épanouissent en forme de patte d'oie, & semblent s'attacher à la partie postérieure & supérieure du pharynx, où elles se perdent de distance en distance, les unes entre celles du stylo-pharyngien, & les autres entre celles des plans de l'œsophagien, par lequel nous allons terminer la dissection des muscles du pharynx.

Tous les muscles du pharynx, disséqués comme on vient d'en enseigner la manière, on voit enfin le dernier muscle qui appartient à cet organe, & c'est l'œsophagien. Ce muscle a furieusement occupé les Anatomistes, puisqu'ils en ont fait un si grand nombre : ce qui ne sert qu'à embarrasser la petite myologie qui est déjà par elle-même assez confuse. L'œsophagien est un muscle qui n'est (après les dissections qu'on vient de faire) couvert que de membranes folliculeuses & de quelques petits paquets de graisse qu'il faut enlever : après quoi on voit le muscle en question, qui entoure presque le pharynx. On y remarque principalement deux ventres, un à droite du pharynx, & un à gauche,

séparés l'un de l'autre par une ligne tendineuse, faite de la réunion de leurs fibres qui regnent le long de la partie postérieure & moyenne du pharynx.

Ce muscle paroît en général composé de cinq plans de fibres disposées en forme de digitations.

Le premier plan est attaché par un faisceau de fibres charnues, assez mince, à la partie supérieure de la base de l'os hyoïde. Le deuxième plan est au contraire attaché à la petite corne de l'os hyoïde; & s'unissant avec le premier, ils passent tous les deux unis sous le muscle basio-glosse, & sur-tout sous cete partie du basio-glosse qu'on appelle *kerato-glosse*. De-là ils s'épanouissent pour s'attacher de l'autre part à la partie postérieure & supérieure du pharynx, en couvrant le muscle stylo-pharyngien.

Le troisième plan du muscle œsophagien est attaché d'une part à la jonction de l'extrémité de la corne de l'os hyoïde & du ligament qui l'unit avec celle du thyroïde. Il s'attache de l'autre part à la partie moyenne & postérieure du pharynx, observant qu'il se porte obliquement de haut en bas, passe dessus une partie des deux premiers plans, & est couvert de la portion qui vient de l'éminence de l'aîle du thyroïde.

Le quatrième plan est attaché d'une part à presque toute la partie extérieure de l'aîle du thyroïde; & en s'épanouissant, il passe sur les autres plans, & s'attache de l'autre part à la partie moyenne & supérieure du pharynx.

Le cinquième plan du muscle œsophagien s'attache d'une part à la partie extérieure du cricoïde, & de l'autre part à toute la partie inférieure du pharynx.

Outre ces différens plans qui composent le muscle œsophagien, on remarque à l'extrémité inférieure du cricoïde un plan de fibres charnues, qui embrasse la partie la plus étroite du pharynx, où commence l'œsophage. Ce plan particulier n'a presque pas besoin de dissection, & est appelé le *sphincter du pharynx*.

Maniere de préparer les muscles de la cloison du palais & de la luette.

Il est assez difficile de pouvoir examiner la cloison du palais, & y remarquer ce qu'il y a de particulier, sans avoir commencé

commencé par quelques coupes ou incisions qui paroissent nécessaires. Ainsi les coupes ou incisions , par lesquelles il faut commencer pour parvenir à la dissection des muscles de la cloison du palais , sont d'ouvrir le pharynx par sa partie postérieure. On commencera cette coupe ou incision à cette éminence de l'occipital , où j'ai dit que le muscle céphalo-pharyngien étoit attaché ; & on la conduira jusqu'à l'œsophage , ayant soin d'écarter un peu les deux parties du pharynx , qui résultent de l'incision qu'on vient de faire : on verra alors la cloison du palais & la luette , posées à la partie supérieure ; on verra aussi que l'extrémité de la cloison est aiguë , & fait un demi-croissant de chaque côté , lequel se perd insensiblement , en s'approchant des cornes de l'os hyoïde. Du côté de la luette , ces mêmes croissans se perdent de même , & vont jusqu'à son extrémité.

Par le moyen de l'incision que je viens d'indiquer , on aura la facilité de voir les deux ouvertures postérieures des narines , séparées l'une de l'autre par le vomer ; & à la partie supérieure de chaque côté , on verra une embouchure un peu oblongue , qui conduit dans la trompe d'Eustache. On verra par le même moyen , au-dessous de la cloison , la grande ouverture qui répond à la bouche & qui est à l'entrée du pharynx. Dans cet endroit , on verra aussi l'épiglotte , l'entrée de la glotte , l'attache de la racine de la langue à l'épiglotte , son petit ligament , & deux petits replis membraneux qui sont de chaque côté de l'épiglotte , & dont l'usage est de soutenir ce cartilage.

La coupe ou l'incision que j'ai conseillée à la partie supérieure du pharynx , a déjà permis de voir & d'examiner bien des choses curieuses ; mais si l'on relève un peu la cloison du palais qui incline beaucoup vers le bas , on verra encore à chaque côté une grosse glande nommée *amygdale* , & quantité de grains glanduleux , répandus dans toute l'étendue de la membrane interne du pharynx.

Toutes ces choses considérées , il est facile présentement de faire la dissection des muscles de la cloison , qui sont les péristaphylins tant internes qu'externes. Pour faire cette dissection , il faut enlever avec beaucoup d'attention la membrane qui couvre , ou est adhérente à la cloison du côté du palais : après quoi il faut aussi disséquer & enlever

la membrane du pharynx , sur-tout d'un côté ; pour lors on verra les muscles dont il est question à découvert , & on pourra fort aisément les séparer sans confusion , d'autant plus qu'en préparant les muscles du pharynx , on a dégagé presque tous ceux de la cloison du palais. Ainsi celui qui se présente le premier sur le côté , est le péristaphylin interne , qu'il faut simplement dégager de côté & d'autre ; & l'on voit qu'il a son attache fixe aux portions osseuses & cartilagineuses de la trompe d'Eustache. Il s'épanouit ensuite ; & se joignant avec son congénere , ils se jettent dans la cloison du palais , & en forment l'extrémité la plus mobile.

Le second muscle de la cloison du palais est le péristaphylin externe. Il se trouve presque tout dégagé par les dissections ci-dessus annoncées , & par la préparation du précédent ; il reste seulement quelques petites membranes en forme de toile d'araignée , qu'il faut enlever ; & on le poursuit d'une part à son attache fixe qui est à l'apophyse épineuse du sphénoïde & aux inégalités du conduit osseux de la trompe d'Eustache ; en poursuivant ce muscle vers son attache mobile , on voit qu'il accompagne la surface extérieure du conduit cartilagineux de la trompe , étant partie tendineux , partie charnu. De-là il s'avance jusqu'à l'aîle interne de l'apophyse ptérigoïde , où il s'attache par quelques fibres. Il devient ensuite tout tendineux , & ce tendon passe derrière le petit crochet osseux qui termine cette aîle interne de l'apophyse ptérigoïde , pour s'épanouir & se terminer au commencement de la cloison jusques vers sa partie inférieure.

Au côté inférieur de la base de la langue , on voit un petit muscle qui de-là va , pour ainsi dire , former un pilier de la cloison du palais ; & ses fibres se répandent dans la cloison jusqu'à la luette : c'est le glosso-staphylin , dont la préparation est toute faite , quand on l'a nettoyé de quelques membranes folliculeuses qui l'environnent.

L'on vient de voir que le muscle péristaphylin externe avoit son attache solide en plusieurs endroits ; c'est aussi ce qui a porté beaucoup d'Anatomistes à le séparer en deux ou trois muscles , auxquels ils ont donné des noms particuliers ; mais c'est multiplier sans nécessité.

Les muscles de la luette ont pareillement souffert des divisions ; quand on les travaille cependant avec attention , on voit qu'ils peuvent être réduits à deux de chaque côté , dont les premiers se trouvent entre les muscles péristaphylins internes que l'on vient de disséquer , & la membrane qui vient de l'intérieur du nez , & qui couvre la cloison. Pour disséquer donc ces muscles appelés *palato-staphylins* , il faut enlever cette membrane , & on voit les muscles à découvert. Ils sont solidement attachés d'une part à la pointe osseuse des deux os du palais ; & par leur extrémité mobile , ils composent en partie le corps de la luette. Ces muscles sont unis l'un à l'autre par une petite membrane qui en fait la séparation ; & leurs fibres ont une direction longitudinale.

Il y a encore deux autres muscles de la luette , un de chaque côté , qui sont couchés sur la surface supérieure de la cloison : ils sont appelés *kerato-staphylins* , & ont leur attache fixe au crochet osseux de l'aîle interne de l'apophyse ptérigoïde , & la mobile se perd dans la luette.

Préparation des muscles du larynx.

Les muscles de cet organe sont ordinairement divisés par les Anatomistes en communs & en propres. Ils regardent pour muscles communs ceux dont quelques attaches sont à d'autres parties qu'au larynx : au contraire , les muscles particuliers du larynx sont ceux dont les attaches ne se font qu'à quelques parties de cet organe.

Comme on ne peut disséquer les muscles particuliers du larynx qu'après avoir préparé ceux du pharynx & de la cloison du palais qu'on vient de disséquer , on a présentement la facilité de travailler non-seulement les muscles particuliers du larynx , mais aussi les communs. Ainsi , pour entrer dans cette dissection , on commence par les muscles communs , & sur-tout par celui qu'on appelle *hyo-thyroïdien*.

Lorsqu'on a enseigné la manière de préparer plusieurs muscles qui ont des attaches à l'os hyoïde , on a mis celui-ci à découvert. Il ne reste donc plus qu'à achever la dissection qui se fera en détachant & enlevant quelques mem-

branes & quelques vaisseaux qui l'avoisinent, & pour lors l'hyo-thyroidien sera entierement disséqué; car on le laisse attaché d'une part à la partie inférieure de la base de l'os hyoïde, & de l'autre part à la partie inférieure de l'aile du cartilage thyroïde.

Tout le long de la partie antérieure de la trachée-artère, on voit une bande charnue, séparée le long de son milieu par des membranes folliculeuses & un peu de graisse. On pince adroitement ces membranes & la graisse; & en les coupant avec le scalpel, on les enleve peu-à-peu, ce qui divise la bande charnue dont nous parlons en deux, une à droite, l'autre à gauche.

Pour séparer & disséquer entierement une de ces bandes charnues, qui est le sterno-hyoidien, il faut la saisir inférieurement par un de ses bords; & avec le scalpel que l'on conduit à plat, on la sépare artistement d'un autre muscle qu'elle couvre; & en poursuivant ainsi la dissection de bas en haut, on acheve la préparation du muscle sterno-hyoidien, qu'on laisse attaché inférieurement aux parties supérieures internes du sternum & de la clavicule, & supérieurement à la partie inférieure de la base de l'os hyoïde.

Ce muscle préparé & jetté à côté, on voit à nud une autre bande charnue qu'il couvroit. Ce dernier appartient au larynx, & c'est le sterno-thyroidien ou le bronchique.

Pour disséquer ce dernier muscle, il faut s'y prendre de la même maniere qu'on l'a dit pour le précédent, c'est-à-dire, enlever une ligne membraneuse qui le sépare dans toute sa longueur, pincer un de ses bords, porter le scalpel à plat, & le dégager des cartilages de la trachée-artère, sur lesquels il est comme collé par des membranes minces & folliculeuses.

Il y a une observation à faire en disséquant ce muscle, c'est que, lorsqu'on est parvenu vers son extrémité supérieure, il passe sur une grosse glande nommée *glande thyroïde*, qui lui fait faire une sorte de saillie: il faut conduire le scalpel doucement & avec attention, pour le séparer de cette glande, après quoi l'on sépare & emporte la glande; ce qui facilite la dissection des autres muscles du larynx. Mais pour terminer la préparation du sterno-thyroidien, on le conduit jusqu'à ses deux attaches, dont

L'inférieure est à la partie supérieure interne du sternum, & un peu à la clavicule ; & la supérieure est à la partie inférieure de l'aîle du cartilage thyroïde, proche l'hyo-thyroïdien.

Reste présentement à disséquer les muscles particuliers du larynx ; mais pour avoir plus de facilité à le faire, il est nécessaire de détacher cet organe du pharynx. On le renverse ensuite sur sa partie antérieure, & on écarte les ligamens de la partie inférieure du thyroïde d'avec le cricoïde, ce qui donne beaucoup plus d'espace.

Néanmoins comme ces muscles sont fort petits, posés les uns près des autres, entourant les cartilages du larynx qu'ils doivent mouvoir, se trouvant même entre ces cartilages & en-dedans ; ils deviennent, par toutes ces raisons, fort embarrassans & assez difficiles à disséquer. Une circonstance cependant à observer pour applanir les difficultés, consiste à enlever les membranes assez fortes, quoique minces, qui couvrent ces muscles, & même à les enlever jusques dans l'interstice des différens muscles, après quoi on les appercevra dans l'ordre que je vais indiquer, sans qu'il soit besoin de beaucoup de dissection.

Le premier de ces muscles est appelé *crico-thyroïdien*. Sa situation est à la partie antérieure du cartilage cricoïde, & inférieure du thyroïde. On apperçoit ce muscle aussi-tôt que l'on a achevé la dissection de l'extrémité supérieure du sterno-thyroïdien ou bronchique qui le couvre. Il est attaché par son extrémité inférieure à la partie antérieure du cartilage cricoïde ; mais on distingue deux plans de fibres à l'extrémité supérieure de ce muscle : l'un qui s'attache à la partie inférieure & extérieure de l'aîle du cartilage thyroïde, l'autre à la partie inférieure & presque antérieure du même cartilage. Le premier plan de fibres de ce muscle se portant extérieurement, a donné occasion à quelques Anatomistes de l'appeller *crico-thyroïdien antérieur & extérieur* ; & les deux plans se pouvant séparer, en ont porté d'autres à en faire deux muscles : mais que l'on multiplieroit les muscles du corps, si on vouloit ainsi les diviser tous !

Le deuxième muscle est le *crico-arithénoïdien postérieur*, ainsi appelé parce qu'il est situé à la face postérieure du cricoïde ou annulaire. Pour disséquer ce muscle, il faut séparer & enlever artistement la membrane qui rapisse inté-

rieurement le larynx : alors ce muscle paroît à nud , & l'on voit son attache inférieure se faire par des fibres charnues à la face postérieure du cartilage cricoïde ; & la supérieure se fait par un tendon court , à la base du cartilage arithénoïde , près son articulation.

Le troisieme est le crico-ari-thénoïdien latéral , ainsi appelé parce qu'il est situé plus latéralement que le précédent. La préparation qui convient à ce muscle , consiste à enlever la membrane qui le recouvre , après quoi il est entièrement disséqué ; & l'on voit l'une de ses attaches à la partie large du cartilage cricoïde intérieurement , & l'autre à la partie latérale de l'arithénoïde près son articulation.

Le quatrieme est le thyro-ari-ténoïdien : c'est le muscle du larynx , qui est situé le plus profondément , & qui est le plus large. Sa position est latéralement entre les cartilages thyroïde & cricoïde. Ce muscle , beaucoup plus couvert de membranes que les autres , est par conséquent plus difficile à disséquer ; ainsi il demande plus de soin & plus d'attention pour bien pincer & enlever toutes les membranes. L'une de ces attaches est sur le milieu de la face interne de l'aîle du thyroïde , d'où son corps charnu qui est plat & fort évasé , passe obliquement le long de la partie externe de la glotte , & va ensuite contracter sa seconde attache antérieurement , presque tout le long de la base du cartilage arithénoïde.

Le cinquieme muscle du larynx , est l'arithénoïdien. Ce muscle n'est pas seul ; car outre son congénere , on voit encore sous eux des fibres charnues transversales , auxquelles on a donné le nom d'*arithénoïdien transversal* , & que M. Winslow a appelé le *vrai arithénoïdien*.

Les deux premiers muscles sont fort petits ; ils occupent la face postérieure & cave des cartilages arithénoïdes. La dissection qui leur convient , est de saisir avec les pincettes la membrane qui les recouvre , & de l'enlever avec le scalpel le plus exactement qu'il est possible. Alors on voit ces deux petits muscles qui s'entre-croisent , & dont les attaches les plus fixes sont postérieurement à la base du cartilage arithénoïde , & à la partie latérale droite du cricoïde ; & l'attache la plus mobile se fait obliquement à la partie presque supérieure de l'autre cartilage arithénoïde , le muscle du côté gauche couvrant celui du côté droit.

Lorsqu'on coupe ces muscles d'un côté , & qu'on les renverse de l'autre , on voit qu'ils couvroient un petit faisceau de fibres charnues , situé transversalement , & dont les attaches sont aux deux cartilages arithénoïdes : c'est ce petit muscle transversal qui mérite le nom de *vrai arithénoïdien* , les deux premiers étant mieux nommés *arithénoïdiens obliques*.

Pour finir les muscles appartenans au larynx , il ne reste plus qu'à disséquer les muscles de l'épiglotte. Leur préparation a été presque faite , lorsque l'on a enseigné la manière de disséquer & d'enlever la membrane interne du larynx ; ainsi , pour l'achever , il faut pincer ce qui reste de cette membrane , & l'enlever même de la face interne de l'épiglotte , après quoi l'on voit sur les côtés de ce petit cartilage saillant , deux petits muscles qui se croisent de chaque côté , avec le muscle thyro-arithénoïdien. L'attache inférieure de chacun de ces muscles qui s'appellent *thyro-épiglottiques* , se fait latéralement à la partie interne du cartilage thyroïde , & la supérieure au côté de l'épiglotte.

Le second est l'arithéno-épiglottique : c'est un très-petit muscle de chaque côté , attaché d'une part à l'extrémité de chaque cartilage arithénoïde , & par l'autre au bord latéral de l'épiglotte.

Le dernier est l'hyo-épiglottique , attaché par une de ses extrémités à la base de l'os hyoïde , & par l'autre à celle de l'épiglotte. Ces trois muscles de l'épiglotte ne s'aperçoivent que dans des cadavres humains bien charnus ; mais on les voit aisément dans les bœufs.

Préparation des muscles de la langue.

Ces muscles sont au nombre de quatre. Le premier est le génio-glosse , que l'on a presque disséqué en travaillant le muscle génio-hyoïdien qui le couvre dans presque toute sa longueur ; ainsi , si l'on veut se donner le plaisir de contempler la structure singulière de ce muscle , on doit détacher de la mâchoire les muscles mylo-hyoïdien & génio-hyoïdien , & les renverser en bas ; après quoi l'on verra les deux génio-glosses dans toute leur étendue , & l'on appercevra une ligne grasseuse qui les sépare l'un de l'autre. Il

faut pincer artistement cette ligne graisseuse, la disséquer avec le scalpel, & l'enlever depuis la mâchoire jusqu'à l'os hyoïde. Alors on voit que chaque génio-glosse s'attache par son extrémité antérieure à la face interne de la symphyse de la mâchoire inférieure, immédiatement au-dessus du muscle génio-hyoïdien.

Il est bon de pousser la curiosité plus loin, & de travailler l'extrémité postérieure de ce muscle que l'on conduit jusqu'à l'os hyoïde, auquel quelques fibres s'attachent; ensuite le muscle semble se diviser en deux ou trois plans de fibres qui se dispersent à la langue depuis sa racine jusqu'au filet, & composent ainsi une partie de cet organe.

Le deuxième muscle de la langue est le basio-glosse, ou plus véritablement l'hyo-glosse, selon quelques Anatomistes. Il a été presque entièrement disséqué en travaillant plusieurs plans de fibres, qui sont fournis par l'extrémité mobile du muscle stylo-pharyngien, & même en travaillant le mylo-pharyngien & le stylo-glosse, car il est situé sous ce dernier. Ce muscle est encore fort singulier, & comme divisé en trois portions qui ont donné occasion à plusieurs Anatomistes d'en faire trois muscles appelés *basio-glosse*, *kérato-glosse*, &c. par rapport aux différentes attaches de ces muscles qui sont d'une part à la base de l'os hyoïde, à une partie de la grande corne, à la symphyse ou union de cette corne avec la base; & de l'autre part, à la partie latérale de la langue, conjointement avec le stylo-glosse.

Le troisième muscle de la langue est le mylo-glosse. Il a été presque tout préparé en commençant la dissection du mylo-hyoïdien, dont le bord extérieur le couvre, n'ayant que des graisses, quelques vaisseaux & une partie de la glande maxillaire inférieure, interposés. Son attache solide est, comme on l'a dit, à la face interne de la branche de la mâchoire sous les dents molaires; & la mobile se fait au côté de la base de la langue, où ses fibres se dispersent.

Le quatrième & le dernier muscle de la langue est le stylo-glosse qui a été préparé en disséquant le mylo-pharyngien, sur-tout son extrémité inférieure, qui couvre ce muscle. Après qu'on a ôté les graisses qui sont au voisinage de l'apophyse styloïde, le stylo-glosse est antérieur & presque supérieur à tous ceux qui s'attachent à cette apophyse, &

y est fixé par le moyen d'un petit tendon grêle. Ce muscle qui approche assez de la figure d'un vers de terre, s'attache ensuite, par le moyen d'un petit ligament assez fort, à la face interne de l'angle de la mâchoire, où il est là fortement soutenu; & son extrémité inférieure descend, s'unit avec l'hyo-glosse, & tous les deux se perdent en formant une bonne partie du côté de la langue.

Maniere de préparer les muscles de la tête & du col.

De la préparation des muscles de la tête.

La flexion de la tête se fait par l'action de huit muscles; dont les deux premiers sont les deux sterno-cleïdo-mastoïdiens qui sont fort épais & apparens; le muscle peaucier étant enlevé, ils se montrent à découvert. On dégage les deux portions inférieures de chaque muscle: on a le soin de retirer toutes les glandes, les vaisseaux, & la graisse qui se trouve au voisinage, sur-tout du côté de sa partie supérieure, & on le laisse attaché par en haut à l'apophyse mastoïde, & par en bas à la clavicule, & au sternum.

Le pharynx, le larynx, & la langue étant ôtés du sujet, comme il a été dit, on trouve des parties membraneuses qu'il faut emporter, & derriere lesquelles on trouve les grands droits antérieurs, les petits droits, & les droits latéraux fléchisseurs de la tête, qui ne sont pas difficiles à préparer.

Dans le même tems vous trouvez aussi le long fléchisseur du col, que vous développez, en faisant voir tous ses différens principes, & ses terminaisons.

Le muscle scalene, autre muscle pour la flexion du col, sera préparé en observant de bien faire voir les différentes branches dont ce muscle est composé; ce qui se fera, non-seulement en ôtant les membranes & la graisse qui se trouvent aux environs, mais encore en détruisant tous les vaisseaux, tant sanguins que nerveux.

*De la maniere de préparer les muscles extenseurs de la tête
& quelques-uns de l'omoplate.*

Lorsqu'il s'agit de préparer les muscles extenseurs de la tête, il faut tourner le sujet, le coucher sur le ventre, & le mettre dans une situation convenable ; après quoi vous ferez une incision à la peau, depuis l'occiput jusqu'au bas des vertebres du dos, & vous levez la peau en gardant les mêmes précautions que j'ai dites, en parlant de la maniere de lever la peau du bas-ventre.

Le trapezè, muscle de l'omoplate, est le premier qui se présente. Pour le bien disséquer, on le pince par en bas, en donnant légèrement des coups de scalpel ; & à mesure que vous le séparez du muscle rhomboïde, son voisin, & des apophyses épineuses des vertebres du dos, où il se trouve attaché, il faut faire attention de ne pas emporter avec lui le rhomboïde, ce qui ne manque pas d'arriver lorsqu'on ne prend pas assez de précaution. La difficulté de lever ce muscle s'augmente à mesure qu'on approche des vertebres du col, parce que ce muscle devient alors plus mince, & très-adhérent ; ainsi il faut couper très-doucement jusqu'à ce que vous soyez parvenu à l'occiput, dont on le détache : conduisez-le, en le séparant, jusqu'à l'épine de l'omoplate, & à la clavicule, où il restera attaché.

Le rhomboïde est le second muscle de l'omoplate : il est assez large, & placé entre les épines des vertebres supérieures du dos & la base de l'omoplate. On le saisit avec la pince, pendant qu'avec le scalpel on le détache par-dessous en le dégageant insensiblement des apophyses épineuses ; observant de ne pas lever avec lui le petit dentelé postérieur qui se trouve par-dessous. Vous renversez ensuite le rhomboïde sur la base de l'omoplate, où il restera attaché : dépouillez-le des membranes qui le recouvrent, si vous le voulez rendre propre & bien apparent.

Les petits dentelés supérieurs, & le postérieur, sont encore des muscles qui doivent être levés avant que de travailler sur les extenseurs de la tête & du col. Ces muscles seront détachés des deux épines inférieures du col, & des deux supérieures du dos, d'où ils prennent naissance, en les poursuivant jus-

qu'aux quatre côtes supérieures , où ils se terminent , par autant de digitations.

Le splénus est un muscle fort large ; il est situé , depuis l'occiput , jusqu'aux vertebres supérieures du dos. Pour le disséquer , on prendra , avec la pince , les portions tendineuses de ce muscle les unes après les autres , pour les dégager des apophyses épineuses , où elles s'attachent ; vous glissez ensuite le scalpel sous son corps charnu , que vous séparez du complexe ; vous continuez de même jusqu'aux apophyses transverses des vertebres supérieures du col , où vous laissez attachée une portion de ce muscle ; vous poursuivez l'autre portion qui s'avance à l'occipital , & vous la dégagez entièrement , ou bien la détachez tout-à-fait.

Le muscle splénus étant préparé , on passe à la dissection du complexe ; celui-ci est au moins aussi large & aussi épais que le précédent : il est placé dans un sens tout opposé , & il se croise en X avec le splénus. On ôtera beaucoup de graisse & de membranes qui se rencontrent du côté de la nuque. On le séparera des endroits où il se trouve attaché , excepté aux apophyses transverses supérieures du dos , & à toutes celles du col , où sont ses attaches fixes.

Dès que les muscles splénus , & complexe , sont préparés , on rencontre beaucoup de graisse , & de parties membraneuses qu'il faut emporter , & sous lesquelles vous trouvez le grand & le petit droit , de même que le grand & le petit oblique , que vous dégagerez les uns des autres , les laissant attachés par leurs extrémités.

Ces muscles étant ainsi préparés , on porte ses attentions sur les parties latérales & postérieures du col , où l'on trouve d'abord le petit complexe , muscle très-mince , situé entre le grand complexe & le grand transverse. On commence par s'assurer de ses tendons , qui sont forts grêles , on le poursuit ensuite jusqu'à l'apophyse mastoïde , où ce muscle se termine postérieurement.

De la maniere de préparer les muscles extenseurs du col.

Parmi les muscles extenseurs du col , celui qui se présente le premier , & qui est en même tems le plus considérable , c'est le grand cervical , occupant toutes les échancrures pos-

rières des vertebres du col. Ce muscle n'offre pas beaucoup de difficulté dans sa préparation ; il ne faut seulement que le développer des membranes qui le recouvrent , & faire distinguer ses différens principes & insertions qui sont toutes marquées sur la partie latérale & inférieure du col ; on trouve ensuite le petit & le grand transversaires ; mais pour préparer ces muscles dans toute leur étendue , on est obligé , avant toutes choses , de soulever un peu le long dorsal , & le sacro-lombaire.

Pour préparer le grand transversaire , que l'on sçait être situé entre le petit transversaire & le petit complexus , vous le séparez , non-seulement du petit complexus , mais encore du très-long du dos , avec lequel il est comme confondu. Vous le poursuivrez jusqu'aux apophyses transverses des vertebres du col , où il se termine.

Le petit transversaire , qui paroît être la continuation du sacro-lombaire , sera séparé de ce dernier muscle , & vous le continuerez en le séparant à droite & à gauche jusqu'aux vertebres cervicales , où ce muscle se termine par deux ou trois principes tendineux.

Entre les apophyses épineuses des vertebres , on remarque les petits entre-épineux qui vont d'une apophyse à une autre ; ces muscles sont doubles , & ils se montrent à découvert quand on a ôté quelques portions aponévrotiques & membraneuses qui les recouvrent. La même chose sera observée à l'égard des inter-transversaires.

Des muscles du dos.

Comme la préparation de ces muscles paroît toujours très-difficile aux commençans, nous avons cru que pour une ample instruction il ne seroit pas inutile de rapporter ici trois méthodes de les préparer , décrites par trois Anatomistes différens. La première appartient à M. Suë , la seconde est de M. Garengéot , & la troisième à M. Lieutaud.

De la maniere de préparer le grand dorsal , le petit dentelé postérieur & inférieur , &c. selon la méthode de M. Suë.

On ne sçauroit faire la préparation des muscles du dos ,

si l'on n'a pas ôté auparavant le muscle grand dorsal , & le petit dentelé postérieur & inférieur.

Pour disséquer le grand dorsal , supposant que toutes les parties qui le recouvrent sont ôtées , on commence la dissection de devant en arrière , & de haut en bas , en le détachant des côtes ; & à mesure qu'on approche des vertèbres , il faut une très-grande attention , sans quoi on enlève l'aponévrose du dentelé postérieur avec celle du grand dorsal , qui se trouve fort adhérente ; vous poursuivez ce muscle jusqu'à la crête de l'os des îles , ou bien on le détache tout-à-fait.

La dissection du petit dentelé postérieur & inférieur se commence par son aponévrose aux apophyses épineuses des vertèbres des lombes , & on le suit de derrière en devant jusqu'aux quatre dernières côtes , où il se termine par autant de portions charnues.

Muscles du dos , maniere de les preparer.

Le premier muscle qui doit être disséqué , après ceux dont on a parlé , est le sacro-lombaire. La préparation de ce muscle ne laisse pas d'être difficile quand on ne l'a jamais faite : il faut ôter d'abord les membranes qui le recouvrent , ensuite on s'assûrera des tendons qui composent le plan externe , en les disséquant de bas en haut , l'un après l'autre ; après quoi l'on portera le scalpel dans une petite ligne blanche qui marque la séparation de ce muscle d'avec le long dorsal , en continuant de les séparer l'un de l'autre.

On renversera le sacro-lombaire sur son bord externe à mesure qu'on le détachera , & l'on aura soin de porter de petits coups de scalpel de bas en haut , pour s'assûrer de tous les tendons qui composent le plan interne ; de sorte que quand ces tendons seront dégagés , en soulevant le muscle , on verra qu'ils se croiseront en X , & la préparation de ce muscle sera faite.

Préparation du muscle très-long du dos.

Ceux qui connoissent le très-long du dos , sçavent que ce muscle est une grosse masse charnue qui occupe une partie de la région lombaire , parcourt celle du dos , & finit à l'apo-

phye transverse de la dernière vertebre du col : ce muscle est attaché par une large aponévrose à l'os des îles , à l'épine de l'os sacrum , & par trois ou quatre tendons aponévrotiques , à trois ou quatre épines des vertebres des lombes ; il tient aussi par des portions charnues aux apophyses transverses des vertebres des lombes , & à sept ou huit côtes inférieures ; ce muscle donne encore des tendons à toutes les apophyses transverses des vertebres du dos.

La préparation de ce muscle doit être commencée par les tendons plats & aponévrotiques qui partent des apophyses épineuses des vertebres des lombes : ces tendons étant dégagés & séparés les uns des autres , on passe aux portions charnues qui sont placées du côté externe , & qui vont se rendre aux côtes en les dégageant de bas en haut avec le scalpel les unes après les autres ; après quoi on sépare ce muscle du grand épineux , & par ce moyen on apperçoit bientôt les tendons qui s'attachent aux vertebres du dos , que vous dégager aussi tous les uns après les autres , observant néanmoins de ne le pas séparer totalement du demi-épineux des lombes avec lequel ce muscle se trouve immédiatement uni par sa portion charnue.

Préparation du demi-épineux.

La préparation du demi-épineux des lombes consiste à dégager les tendons qui se trouvent partir des épines des vertebres des lombes , & ceux qui vont aux vertebres dorsales ; ce muscle demeurera attaché par ces portions tendineuses aux apophyses épineuses & au long dorsal avec lequel il se trouve confondu.

Préparation du grand épineux.

Le grand épineux du dos est une masse charnue qui occupe le milieu des échancrures postérieures des vertebres dorsales ; il tire son origine des apophyses transverses des vertebres inférieures du dos par plusieurs tendons assez forts qui forment autant de portions charnues ; lesquelles étant toutes réunies , forment le corps de ce muscle , d'où l'on voit partir d'autres tendons qui se portent obliquement aux épines

supérieures du dos , & aux inférieures du col , où ils se terminent. Pour bien démontrer ce muscle , on a le soin de separer les tendons les uns des autres , ensuite on glisse la pointe du scalpel sous le corps charnu , pour le détacher des muscles qu'il couvre.

La maniere de préparer les épineux transversaires , surnommés convergens & divergens.

De tous les muscles du tronc , ceux qui sont les plus difficiles à préparer sont les convergens & les divergens ; on sçait que ces muscles sont faits de plusieurs plans charnus qui sont de différente longueur : les convergens partent d'une apophyse transverse , pour se rendre à cinq apophyses épineuses qui lui sont supérieures. Les divergens , au contraire , tirent leur naissance d'une apophyse épineuse pour se porter obliquement aux cinq apophyses transverses.

Avant de faire la préparation de ces muscles , on doit emporter le demi-épineux des lombes & le grand épineux du dos ; ensuite on commencera par dégager la portion charnue qui va se rendre à la cinquieme apophyse épineuse , & qui est la plus longue : de-là on passera à la seconde , qui se rend à la quatrieme épine. On continuera de même à l'égard des autres , jusqu'à la dernière , qui est la plus courte , puisqu'elle part de l'apophyse transverse de la même vertebre , & se rend à son épine. On aura les mêmes attentions pour les muscles divergens. Il est cependant à propos d'observer que de chaque apophyse , soit épineuse , soit transverse de toutes les vertebres du dos , il part des muscles convergens aussi-bien que des divergens , lesquels se couvrent mutuellement , & anticipent les uns sur les autres , ce qui oblige de détruire les uns pour conserver les autres , c'est-à-dire , qu'à mesure qu'on veut préparer ceux d'une vertebre , on se trouve dans la nécessité de sacrifier ceux qui partent de la vertebre voisine , ce qui doit se faire avec beaucoup de prudence , & de dextérité.

A l'égard des muscles entre-épineux , & des inter-transverses , leur préparation est fort aisée ; il ne s'agit que d'ôter les muscles dorsaux & lombaires , & de les dégager des mem-

branes qui les recouvrent. Le reste se fera de même qu'on l'a enseigné , en parlant des entre-épineux du col.

Maniere de disséquer & préparer les muscles du dos , des lombes , les sur-costaux & les muscles vertébraux , selon M. Garengéot.

Comme l'on va présentement travailler les muscles qui sont situés tout le long de l'épine , il faut poser le cadavre sur le ventre , afin d'être commodément pour disséquer ces muscles ; & comme nous avons déjà enseigné la maniere de disséquer les muscles trapezès , rhomboïde , dentelé , postérieur , supérieur , grand dorsal , & dentelé postérieur-inférieur ; il faut jeter ces muscles de côté & d'autre : pour lors on distingue deux muscles tout le long du dos & des lombes , dont le plus éloigné de l'épine est appelé *sacro-lombaire* ; il est encore couvert de graisse & d'une légère membrane.

Une observation à faire avant d'enlever les graisses & la membrane qui couvrent le sacro-lombaire , est d'avertir le jeune Anatomiste de se conduire sagement , en enlevant ces parties surnuméraires ; car le sacro-lombaire est garni d'un côté de tendons longs & plats , que l'on pourroit bien couper si l'on n'y donnoit pas toute l'attention. C'est par ces tendons qu'il faut commencer la dissection du sacro-lombaire ; & il est même à propos de ne les découvrir qu'à mesure qu'il faut les dégager , crainte qu'ils ne se dessèchent trop , & qu'on n'ait beaucoup de peine à les séparer. Ainsi il faut saisir chacun de ces tendons avec la pincette anatomique , & avec le scalpel , & on les dégage de tous côtés : on les conduit d'un côté jusqu'au bord extérieur du muscle , d'où ils partent tous par des principes charnus & tendineux , & de l'autre part au bas de l'angle de chaque côté , où ils sont attachés. Or comme les angles des côtés sont plus éloignés de l'épine à mesure qu'elles deviennent inférieures , il suit que ces bandes tendineuses sont de différentes longueurs ; ce qui imite d'autant mieux la figure de la branche de palmier , que les bandes supérieures , attachées aux apophyses transverses des vertèbres du col , sont plus longues ; les autres diminuent & deviennent

deviennent insensiblement plus larges , & plus éloignées.

En parlant de la maniere de disséquer le quarré des lombes , on a séparé la surface antérieure inférieure de ce muscle , qui est charnue du côté de cette surface , mais couverte d'une large & forte aponévrose dans presque toute l'étendue de la surface postérieure du sacro-lombaire ; de sorte que pour achever la dissection de cette masse charnue , couverte d'aponévrose , il faut la saisir avec une main par son bord le plus antérieur , & tenant le scalpel de l'autre main , on travaille comme sous œuvre , & l'on conduit la masse charnue , couverte d'aponévrose , jusqu'à la levre externe de la partie postérieure de l'os des îles à l'os sacrum , & même à ses épines supérieures.

Avant de quitter la partie inférieure du sacro-lombaire , il faut observer , que la masse charnue que nous travaillons , est composée de plusieurs troulleaux de fibres charnues qui semblent naître de l'aponévrose , & dont les directions vont obliquement de bas en haut ; ainsi le disséqueur , en soulevant la masse , donnera des coups de scalpel dans l'intervalle de ces troulleaux charnus , & les conduira l'un après l'autre à toutes les apophyses transverses des vertebres des lombes ; de-là le corps du muscle monte le long du dos , jusqu'aux apophyses transverses des vertebres inférieures du col , & donne en chemin naissance à toutes les bandelettes tendineuses & charnues dont on a enseigné la dissection.

Pour finir la dissection de ce muscle , il faut revenir aux bandes tendineuses & un peu charnues par où on a commencé , & en les écartant les unes des autres , on apperçoit entre elles & les côtes de petits muscles très-charnus , dont la direction oblique est de haut en bas , & croisent par conséquent les premieres bandes avec lesquelles même elles ont des liaisons intimes. Le jeune Anatomiste saisira avec les pinces ces petits muscles languets , & avec le scalpel il les dégagera de tous côtés ; & en les conduisant vers leur extrémité supérieure , on voit qu'ils semblent naître des apophyses transverses des vertebres du col , pendant que leur extrémité inférieure s'attache de côte en côte jusqu'à la huitieme. Ces petits muscles sont regardés par plusieurs Anatomistes comme le plan intérieur du muscle sacro-lombaire : d'autres en font un muscle particulier , & chacun lui donne différens noms.

Il ne reste plus qu'à disséquer le bord postérieur du sacro-lombaire ; il est fort égal & comme uni avec le long dorsal : il en est cependant séparé par une ligne composée de graisse & de membranes celluleuses & folliculeuses. Ainsi il faut artificiellement enlever ces parties dans toute la longueur du muscle ; & lorsqu'on est parvenu vers la partie inférieure du muscle , on coupe son aponévrose , qui couvre & est commune avec le long dorsal. Cette esquisse de la préparation du sacro-lombaire fait voir la difficulté de le bien disséquer , & qu'il est très-composé.

Préparation du muscle appelé long dorsal.

Le muscle , appelé *long dorsal* , est placé le long du dos , à côté du sacro-lombaire , dont il est séparé par une ligne composée de membranes folliculeuses & de graisse qu'on a déjà enlevées pour disséquer le bord postérieur du sacro-lombaire : ainsi il est situé entre ce dernier muscle , & les apophyses épineuses.

Ce muscle est , de même que le précédent , très-composé , & sa dissection par conséquent très-difficile , sur-tout à la faire entrevoir par écrit. On ne doit donc s'attendre qu'à une esquisse propre à mettre le jeune Anatomiste en pratique.

Le long dorsal est fort long , très-étroit , & beaucoup plus épais que le précédent , sur-tout à son extrémité inférieure : pour peu qu'on l'ait développé , on voit qu'il est composé en général de deux différentes substances , l'une tendineuse & aponévrotique , & l'autre charnue.

Comme on a déjà dégagé le bord extérieur du long dorsal , en le séparant du sacro-lombaire , on voit plus aisément le mélange de ses substances , & on a plus de commodité à les développer. On avance dans sa dissection en pinçant des especes de bandes tendineuses qui sont à sa superficie moyenne & inférieure , & qui paroissent unies par une légère aponévrose ; on dégage ensuite ces bandes tendineuses avec le scalpel , & on les conduit où elles vont se terminer , sçavoir , la plus postérieure à l'apophyse épineuse de la dernière vertebre du dos ; les suivantes , aux apophyses épineuses des vertebres des lombes ; & les autres , aux apophyses épineuses des deux vertebres supérieures de l'os sacrum.

Cette préparation faite , on voit la substance la plus intérieure du long dorsal , qui paroît d'abord comme une masse charnue ; mais quand on la disleque , on remarque qu'elle est composée d'un amas de faisceaux charnus , qu'il faut diviser autant qu'il est possible , & les poursuivre jusqu'à leurs différentes attaches. L'attache inférieure de ces faisceaux en forme de masse charnue , se fait à l'os des îles , à l'os sacrum , & à la forte aponévrose que l'on a dit être commune avec le sacro-lombaire.

Si l'on poursuit ces paquets charnus en montant , on voit qu'ils s'unissent en partie avec la portion inférieure du sacro-lombaire pour s'attacher aux apophyses transverses des vertèbres des lombes , & de-là à la partie postérieure de toutes les fausses côtes.

Pour achever la dissection du long dorsal , il faut reprendre les bandes tendineuses & les dégager, & les conduire vers leurs extrémités supérieures : on apperçoit en travaillant que leur surface postérieure , (considérant le cadavre couché sur le ventre , comme je l'ai recommandé) devient charnue ; que ces bandes s'éloignent des apophyses épineuses , & qu'elles dégèrent en tendons assez menus , qui s'attachent , pour l'ordinaire , aux extrémités des apophyses transverses des sept vertèbres supérieures du dos , & quelquefois à la dernière du col , car il y a des variations ; de sorte que ces parties supérieures du long dorsal se trouvent là comme enchaînées entre le sacro-lombaire & le muscle épineux , ou transversaire épineux du col.

Comme cette dissection est longue & difficile , & qu'on n'acheve pas chacune des parties de ce muscle la première fois qu'on commence sa préparation , il est nécessaire de les travailler à plusieurs fois : & comme on écarte tantôt les unes , pour se donner du jour & mieux appercevoir les autres , on acheve alors la dissection des faisceaux charnus & des bandes tendineuses du long dorsal , & l'on voit que vers le milieu des vertèbres du dos , quelques-unes des dernières , dont la surface postérieure est devenue charnue , s'unissent & communiquent avec plusieurs faisceaux du muscle demi épineux du dos , que le long dorsal couvre & cache entièrement.

Préparation des muscles appelés grands épineux du dos , demi-épineux , le sacré des Anciens , ou transversal épineux des lombes , les sur-costaux & les inter-épineux & inter-transversaires.

En travaillant le muscle long dorsal , sur-tout son bord le plus voisin des apophyses épineuses , on a en partie dégagé le muscle grand épineux du dos. On conclut de-la que sa situation est au côté des apophyses épineuses des vertebres du dos.

Comme ce muscle est un assemblage d'un grand nombre de faisceaux charnus , qui se terminent par de petits tendons attachés aux extrémités des apophyses épineuses des vertebres du dos ; il faut pincer chaque faisceau musculéux , le dégager de tous côtés avec le scalpel , & le conduire a ses attaches. Ainsi tous les faisceaux disséqués , on en voit de plus longs les uns que les autres ; d'autres qui communiquent de leurs fibres au long dorsal & demi-épineux , & tous s'attachent aux apophyses épineuses , en commençant ordinairement depuis la seconde du dos , jusqu'à la premiere des lombes.

Pour disséquer les muscles suivans , il faut enlever tous ceux qui couvrent le long dorsal & le sacro-lombaire , même ces deux derniers muscles ; après quoi l'on apperçoit ceux dont nous allons enseigner la préparation. On voit par-là que pour faire la démonstration des muscles qui couvrent ou appartiennent à l'épine sur un même cadavre , on est obligé de les disséquer des deux côtés , afin qu'on puisse faire voir les uns & les autres en place.

En supposant donc les muscles long dorsal & sacro-lombaire enlevés , on apperçoit une espece de masse charnue , composée d'un grand nombre de faisceaux charnus , attachés alternativement a quelques apophyses transverses des lombes & du dos , & aux épineuses du dos ; c'est le demi-épineux , ou transversaire épineux du dos.

La maniere de disséquer ce muscle est de saisir avec les pincettes les membranes folliculeuses qui se trouvent entre chaque faisceau , & de les enlever avec le scalpel , de sorte qu'ayant bien exécuté & conduit cette dissection ; depuis l'apophyse transverse de la troisieme vertebre des lombes ,

jusqu'à l'apophyse épineuse de la première du dos, on voit qu'il y a de ces faisceaux charnus, qui d'une apophyse transverse vont s'attacher à plusieurs apophyses épineuses supérieures; d'autres qui ne vont s'attacher qu'à une seule apophyse épineuse supérieure, à l'apophyse transverse d'où le faisceau part.

On voit par ces attaches aux apophyses transverses d'une part, & aux épineuses supérieures, aux transverses d'autre part, que ces faisceaux charnus ont une situation oblique, & même plus ou moins oblique, suivant que les faisceaux s'attachent à plusieurs apophyses épineuses. Cette obliquité, connue aux anciens, ne les a pas empêchés de nommer la totalité de ces faisceaux le transversal épineux, parce que les attaches inférieures des faisceaux se font aux apophyses transverses, & les supérieures aux apophyses épineuses, & non pas parce qu'ils ont voulu faire connoître par cette dénomination que le muscle fût situé transversalement.

La portion inférieure du muscle long dorsal a été prise par plusieurs Anatomistes, & sur-tout par des modernes, pour un muscle particulier, qu'ils ont nommé *sacré*; mais nous avons enseigné la manière de disséquer ce muscle, de façon à convaincre du contraire: ainsi, en supposant cette portion enlevée avec le long dorsal, dont elle fait partie, on voit à la région lombaire différens faisceaux charnus qui ont quelque ressemblance avec le transversal épineux du dos que nous venons de travailler, & qu'on appelle tous ensemble le *transversal épineux des lombes*, ou le *sacré des anciens*.

La manière de disséquer ce muscle consiste à pincer & enlever les membranes celluleuses qui séparent ces petits vertébraux obliques, & par ce moyen on les dégage les uns des autres, sur-tout leurs extrémités les plus supérieures qui sont moins confondues; alors on voit que ces muscles semblent naître de la partie supérieure latérale de l'os sacrum, postérieure de l'os des îles, & quelques-uns des trois apophyses transverses inférieures des lombes; ils montent ensuite obliquement pour s'attacher successivement à toutes les apophyses épineuses des lombes.

Passons aux muscles nommés *sur-costaux*, que nous n'avons pu disséquer dans la préparation des muscles destinés à la respiration, attendu qu'ils étoient pour lors cachés sous

un grand nombre de muscles que nous supposons enlevés , après en avoir enseigné la dissection.

Les sur-costaux sont ordinairement douze de chaque côté, situés sur la partie postérieure des côtes , & le long des apophyses transverses des vertebres du dos. Pour disséquer ces muscles , il s'agit d'ôter quelques membranes cellulaires qui les environnent : après quoi on les saisit l'un après l'autre avec les pincettes anatomiques , & passant le scalpel sous leurs corps , on les conduit de part & d'autre jusqu'à leurs attaches , qui sont par une de leurs extrémités aux apophyses transverses des vertebres du dos , supérieures à l'articulation de chaque côté , & par l'autre extérieurement à la partie postérieure de chaque côte en cet ordre ; le premier est attaché par un plan tendineux à l'apophyse transverse de la dernière vertebre du col : en le poursuivant de-là , on voit qu'il devient charnu , & s'élargit en descendant obliquement pour s'attacher extérieurement à la partie postérieure de la première côte , & ainsi successivement jusqu'à l'onzième vertebre du dos , & à la douzième côte.

Il y a néanmoins une observation à faire , c'est qu'en travaillant les sur-costaux , on en trouve qui sont doubles , & pour lors le plan le plus extérieur est plus long , quitte le plan intérieur qui s'attache à la côte voisine , & passe sur cette côte voisine pour s'attacher à la côte suivante. Cette variété se rencontre ordinairement au milieu du dos.

La plus grande partie des muscles dont nous avons enseigné la dissection dans cet article , s'appellent les *vertébraux* en général. Ces sortes de muscles sont composés , & retiennent en général le nom de *grands vertébraux*. Il y a encore le long de l'épine de petits muscles simples qui s'appellent en général *petits vertébraux* , & en particulier les uns sont appelés *inter-épineux* , & les autres *inter-transversaires*.

La préparation qui convient à ces muscles est très-facile ; car comme les premiers sont situés entre deux apophyses épineuses , & les seconds entre deux apophyses transverses , il n'y a autre chose à leur faire , que de les nettoyer des membranes folliculeuses & graisseuses qui les avoient , & les laisser en place. Cette préparation doit se faire aux uns & aux autres tout le long de l'épine.

Pour achever la préparation des muscles de l'épine , il

faudroit disséquer présentement les muscles du coccyx , & même le petit psoas , comme appartenant aux lombes ; mais les premiers étant confondus avec les muscles de l'anüs , il convient d'en faire un article à part.

Maniere de disséquer les muscles de l'anüs , du coccyx , de la verge & du clitoris

On commence la dissection des muscles de l'anüs par ceux que l'on nomme les *sphincters* , & qui sont deux , l'un externe ou cutané , & l'autre qui est situé plus intérieurement.

En supposant le cadavre couché sur le ventre , pour disséquer le sphincter extérieur de l'anüs , on aura soin d'écartier les cuisses , & d'élever les fesses par le moyen de quelque billot ou autre chose équivalente , qu'on mettra sous le cadavre.

On fera ensuite une incision circulaire à la peau qui environne le fondement. Cette incision sera commencée à la fin de l'os sacrum , ou , ce qui est la même chose , vers la partie supérieure du coccyx : de-là elle sera prolongée en demi-cercle d'un côté seulement , jusqu'au périnée dans l'homme , & proche l'extrémité des grandes levres à la femme ; observant que dans ce trajet , chaque point de l'incision soit éloigné d'environ deux travers de doigts de l'anüs.

Pour avoir plus de facilité à disséquer les sphincters de l'anüs , il faut faire une pareille incision de l'autre côté , & observer non-seulement les mêmes circonstances , mais aussi que ces extrémités aillent joindre les extrémités de la précédente , de façon que de ces deux incisions faites à la peau , il en résulte une ovale.

On saisit ensuite la peau avec les pincettes anatomiques , & on la dissèque de tous les côtés avec le scalpel , jusqu'à ce qu'on soit parvenu à l'entrée de l'anüs , où on la trouve très-mince. C'est en disséquant de cette façon , qu'on apperçoit des fibres charnues , couchées sur la graisse , dont les directions sont demi-circulaires , & s'étendent plus ou moins en large , selon l'âge des Sujets , & dont la couleur varie , car elles sont quelquefois assez rouges , & souvent d'un rouge fort pâle.

Quand on a détaché tout l'ovale de peau dont on vient

de parler, & qu'on a enlevé quelques graisses qui se trouvent entre les fibres du sphincter, on voit ce muscle en situation, ayant lui-même la figure ovale; & en conduisant les fibres aux extrémités de l'ovale, on voit que la postérieure est un peu tendineuse, assez enveloppée de graisse qu'il faut ôter, & attachée à la pointe du coccyx. L'extrémité antérieure de l'ovale formée par le sphincter externe de l'anus, est composée de fibres charnues qui s'attachent en partie à la peau du périnée, & en partie au tendon mitoyen du muscle transversal de l'urethre.

Après l'examen de ce muscle, il faut emporter les graisses qui sont à sa circonférence, & qui le soutiennent tellement que, dès qu'elles sont emportées, le muscle s'affaît & paroît s'unir avec des fibres charnues, situées plus profondément, qui ont la même direction, & qui s'attachent postérieurement à la pointe du coccyx, comme le muscle précédent, & antérieurement au tendon mitoyen du transversal de l'urethre seulement. C'est ce qu'on appelle le *sphincter intérieur de l'anus*, auquel on peut joindre les fibres circulaires de l'extrémité du rectum.

Pour disséquer les muscles releveurs de l'anus, mettez le cadavre sur le dos; emportez ensuite tous les vaisseaux contenus dans le bassin, jetez la vessie & le rectum sur le côté que vous ne voulez pas travailler; car il suffit de disséquer ces muscles d'un côté, lorsqu'on ne veut pas conserver la pièce; mais si elle se faisoit pour le cabinet, il faudroit les disséquer des deux côtés.

Otez ensuite les graisses qui se trouvent depuis le pubis jusqu'au fond du bassin, même le péritoine qui revêt cette cavité; mais prenez garde, en enlevant ces parties, d'enlever une aponévrose ou espèce de ligament qui s'attache à l'intérieur de la symphyse du pubis, & qui regne le long de la surface interne du muscle obturateur interne. C'est à cette aponévrose que la portion antérieure du releveur de l'anus semble prendre naissance par un épanouissement charnu, mince & large. Dégagez & nettoyez cette portion antérieure; & en descendant vers le trou ovale, découvrez une seconde portion charnue de ce muscle, qui est la moyenne, attendu qu'étant parvenu à l'épine de l'os ilchion, vous découvrirez la portion postérieure du releveur de l'anus, qui

toucher les muscles du coccyx, appelés *coccyngiens*.

Si vous voulez travailler le releveur de l'anús des deux côtés, vous verrez que ces releveurs disséqués & unis ferment la cavité du bassin.

Nous venons de voir la méthode de disséquer les muscles du dos, selon la préparation que donne M. Garengéot. Voyons à présent comment s'explique M. Lieutaud pour la même préparation.

La maniere de disséquer les muscles postérieurs de la tête & de l'épine, selon M. Lieutaud.

Il faut sçavoir auparavant que cet Anatomiste donne le nom de *costo-cervical* au *sacro-lombaire*, & que ce qu'il appelle *oblique-épineux*, est une masse couchée sur l'épine du dos, remplissant le demi-canal.

La préparation des muscles postérieurs de la tête & de l'épine demande qu'on ait enlevé auparavant le trapeze, le rhomboïde, le grand dorsal & les dentelés postérieurs. Le *splenius* se présente le premier sur la partie postérieure du col, & c'est par lui qu'il faut commencer. On le reconnoît facilement à sa situation & à son obliquité. Il est nécessaire de le bien découvrir avant d'y toucher : ce qu'on fera en détachant une portion du mastoïdien qui le cache supérieurement, & en dégagant ensuite le releveur de l'omoplate jusqu'aux apophyses transverses, afin de mettre à nud les attaches latérales des muscles dont on parle. On séparera ensuite son bord externe du très-long qui est en-dessous. La ligne de séparation paroît assez bien, parce que la pointe inférieure aponévrotique du *splenius* l'indique. On détachera ensuite sa partie supérieure des apophyses transverses & de l'occiput, en épargnant la portion du très long qu'on rencontre immédiatement sous ces attaches supérieures. On évitera de les déchiqueter, si l'on prend la peine de soulever le muscle, en portant le scalpel de bas en haut. Les adhérences qu'on rencontrera entre le *splenius* & le *complexus*, ne présentent aucune difficulté. On doit laisser le *splenius* attaché au ligament cervical & aux apophyses épineuses.

On découvre par cette opération le *complexus*, que l'on

doit disséquer tout de suite. Le très-long qui tient à toutes les apophyses transverses du col & à l'occiput, est immédiatement couché sur l'origine de ce muscle : il est donc nécessaire de le dégager, afin de pouvoir, en l'écartant, découvrir le complexe dans toute son étendue. On commencera de le détacher de l'occiput, après avoir séparé son bord externe des muscles qui sont par-dessous. On aura soin, en le soulevant, de ne point toucher aux droits postérieurs & aux obliques de la tête ; & l'on poussera cette dissection jusqu'aux attaches inférieures de ce muscle, qu'on renversera ensuite du côté de l'épaule, afin de pouvoir travailler sur les autres muscles de la tête. Il faut bien prendre garde de ne point séparer du corps du muscle cette portion qui vient des apophyses épineuses des vertèbres supérieures du dos, suppose qu'on la rencontre.

Il y a fort peu à faire dans les préparations des droits postérieurs & des obliques, parce qu'il n'y a absolument qu'à emporter la graisse qui les cache en partie, ce que l'on fait très-commodément à la faveur des pincettes & de la pointe des ciseaux. On ne doit point toucher aux attaches de ces muscles ; on se contentera de les découvrir simplement. Il est vrai cependant que l'extrémité supérieure du très-long couvre les latérales des obliques ; mais il suffit de l'écarter un peu, sans qu'on soit obligé de le détacher de l'occiput. Le petit droit est le plus difficile à démontrer, à cause de sa profondeur, le grand droit le couvrant en partie. Il est nécessaire de bien écarter ce dernier, & de le soulever, afin de le pouvoir montrer le premier.

Il reste encore à disséquer les trois muscles postérieurs de l'épine, qui sont le costo-cervical, le très-long & l'oblique épineux. Lorsqu'on aura emporté cette membrane aponevrotique qui paroît être une continuation du dentelé postérieur & inférieur, l'on verra, à environ deux travers de doigts des apophyses épineuses des vertèbres du dos, une ligne graisseuse, séparant le costo-cervical qui est extérieur, du très-long. Ce muscle paroît occuper l'espace qui est entre le costo-cervical & les apophyses épineuses. On coupera donc sur cette ligne graisseuse, en écartant les muscles qu'elle joint. C'est ainsi qu'on doit séparer & dégager le costo-cervical qui est confondu inférieurement avec le très-long. Les

tendons plats que ce muscle donne à la partie postérieure de toutes les côtes , paroissent sans préparation. On doit cependant les dégager nu peu avec le scalpel & la pointe des ciseaux. On écartera ensuite le costo-cervical , & on l'éloignera des apophyses épineuses , pour découvrir sa face interne , en coupant & en détruisant toutes les adhérences graisseuses & cellulaires qui s'y opposent. L'on verra bientôt paroître toutes les attaches tendineuses de la portion dorsale , qui forment une rangée assez régulière , qu'on continuera de dégager.

Le très-long semble d'abord être confondu avec l'oblique épineux ; mais il est aisé d'en trouver la séparation supérieurement , parce que la pointe du complexus les divise. Il faut donc commencer de les séparer dans cet endroit , en emportant avec beaucoup de soin les membranes graisseuses qu'on rencontre dans l'entre-deux. On tâchera après cela de dégager les tendons qui forment le premier rang , en renversant la partie charnue de ce muscle du côté de l'épine. Ces attaches aponévrotiques paroîtront bientôt ; mais on aura quelque peine à les dégager des intercostaux , avec lesquels elles se confondent fort souvent. La chose s'exécute cependant facilement , si l'on joint à un peu de dextérité la connoissance exacte de la partie. Cette première rangée étant préparée , on doit tâcher de découvrir l'autre. On travaillera avec plus de sûreté & de liberté du côté de l'épine , en renversant ce muscle sur le costo-cervical. On verra bientôt paroître les tendons qui forment le second rang dont il s'agit , qu'on dégagera le mieux qu'on pourra des parties graisseuses qui les embrassent. On doit bien conserver les attaches irrégulières de ce muscle , qu'on remarque du côté de l'épine vers le milieu du dos , de même que ses trousses de communication , qui se confondent avec l'oblique épineux. Il est vrai que ces irrégularités en apparence déparent un peu la démonstration ; mais l'on doit s'accoutumer à ne rien détruire & à tout conserver , parce que plusieurs parties que l'on méprise pour n'en pas connoître l'usage , peuvent devenir dans la suite plus considérables par la découverte qu'on en fera. Lorsque la préparation de ce muscle est bien faite , on doit voir les tendons de la seconde rangée des deux côtés.

La dissection de l'oblique épineux , quand on l'a mis à nud & dégagé de toutes les parties graisseuses qui le cachent , ne consiste qu'à découvrir les tendons qui se rendent aux apophyses épineuses. Les supérieurs paroissent sans préparation ; mais il faut écarter les fibres charnues les plus extérieures de ce muscle , pour dégager ceux des lombes & de la partie inférieure du dos : ce qu'on exécute facilement avec la pointe du scalpel qu'on glisse entre-deux , sans pourtant rien couper. Ceux qui veulent connoître plus exactement la structure de cette partie , doivent détruire les tendons dont on vient de parler , afin de pouvoir aller jusqu'à l'os , & découvrir successivement la disposition & les attaches des fibres charnues qui se présentent. On ne sçauroit encore découvrir son principe , si l'on n'emporte la forte aponévrose qui le couvre.

Cette méthode de disséquer les muscles du dos , que donne M. Lieutaud , en rend la démonstration bien facile , & la débarrasse de tous ces termes ennuyans pour les commençans , tels que *divergens* , *convergens* , *épineux* , *transversaires* , *transversaires épineux* , &c. parce qu'à l'aide de l'*oblique épineux* , à qui l'on désigne plusieurs attaches tendineuses , soit aux apophyses épineuses , soit aux transverses , on supplée à tous les noms embarrassans.

De la maniere de préparer les muscles des lombes.

Le muscle sacré extenseur des lombes est un composé de plusieurs muscles vertébraux qui s'entrelacent entre eux. Les uns tirent leur origine des apophyses transverses des vertebres lombaires ; les autres , des épineuses de ces mêmes vertebres. Pour faire la dissection de ce muscle , on commence par ôter le long dorsal , & ensuite on sépare tous les différens principes les uns des autres avec la pointe du scalpel , afin de bien voir leur portion charnue & tendineuse : ce qui termine cette préparation.

Du muscle quarré des lombes.

Cette préparation est presque faite , lorsqu'on a emporté le long dorsal & le sacro-lombaire. On a soin de bien le

dégager de la graisse & des portions membraneuses qui l'entourent. Le petit psoas, lorsqu'il se rencontre, se présente de lui-même ; il ne s'agit que de le séparer du grand psoas, sur lequel ce muscle est couché.

Maniere de préparer les muscles qui servent à l'inspiration & à l'expiration.

Les releveurs des côtes ou de stennon n'offrent pas non plus beaucoup de difficultés dans leur préparation ; il faut seulement les soulever avec la pointe du scalpel les uns après les autres. Pour ce qui est des muscles intercostaux, on se contente ordinairement de tirer les membranes qui les couvrent, à moins qu'on ne veuille voir la direction des deux plans. En ce cas, on détache une portion du plan externe, sous lequel on trouve le plan interne : ce qui fait appercevoir le croisement de ces deux muscles.

Maniere de préparer le triangulaire du sternum.

On ne sçauroit disséquer le triangulaire du sternum, qu'on ne coupe auparavant les cartilages des côtes à l'endroit de leur union avec leur portion osseuse ; on les renverse ensuite, & l'on ôte la plevre, sous laquelle on trouve six ou sept petits muscles de chaque côté, lesquels vous dégagez, les laissant attachés par les deux extrémités.

De la maniere de préparer les infra-costaux ou sous-costaux de Verheyen.

Les sous-costaux de Verheyen sont des plans charnus, très-minces, situés dans l'intérieur de la poitrine, & recouverts par la plevre qu'il faut ôter avant d'entreprendre la dissection de ces muscles ; après quoi vous portez la pointe de votre instrument pour les soulever peu à peu, jusqu'à ce qu'ils soient détachés en entier, les laissant attachés d'un côté à un autre.

De la maniere de préparer le diaphragme.

Le diaphragme est cette cloison en partie charnue & en partie aponévrotique , qui sépare le bas-ventre d'avec la poitrine. La préparation de ce muscle se fait en détachant le péritoine du diaphragme avec beaucoup d'attention , & sur-tout à l'endroit de son centre nerveux , où le péritoine se trouve fort adhérent ; vous le poursuivez ainsi avec le scalpel , jusqu'aux tendons ou piliers qu'il recouvre. Vous passez ensuite du côté de la poitrine pour séparer du diaphragme la plevre & une portion du péricarde qui est aussi fort adhérente au centre aponévrotique de cette cloison.

De la maniere de préparer les muscles de l'épaule.

On a fait mention de la façon dont il falloit s'y prendre pour disséquer les muscles trapèze & rhomboïde : ainsi , à l'égard des muscles de l'omoplate , il ne reste qu'à donner une idée de la maniere de préparer le grand dentelé , le petit pectoral & le releveur propre de l'omoplate.

Ce dernier muscle s'attache d'une part à l'angle supérieur de l'omoplate , d'où on le dégage ; & on le suit en le détachant , jusqu'aux apophyses transverses des vertebres supérieures du col , où il se termine par trois ou quatre portions.

Du grand dentelé.

Ce muscle est fort large , & couvre une grande partie de la poitrine : sa préparation se fait en partie pendant qu'on dissèque le grand oblique du bas-ventre. Mais pour préparer le grand dentelé dans son entier , vous dégagez chaque digitation de la côte à laquelle elle répond , en les prenant par-dessous & l'une après l'autre de derriere en devant , ayant le soin de les laisser attachées à chaque côté , & retirer la graisse & les membranes qui les avoient. Vous continuez votre opération tant en dessus qu'en dessous de ce muscle , jusqu'à la base de l'omoplate , où il se termine.

Du petit pectoral.

On ne ſçauroit faire avec aifance la préparation du petit pectoral , ſi auparavant on a levé le grand pectoral , muscle appartenant au bras.

La diſſection du petit pectoral peut être faite avec aſſez de facilité , après avoir levé le muscle grand pectoral , comme il ſera décrit dans ſon lieu. Il ſ'agit ſeulement , pour préparer le petit pectoral , de retirer les vaiſſeaux & la graiſſe qui ſe trouve en grande quantité du côté de ſon tendon , c'eſt-à-dire , vers le creux de l'aiflelle. Enſuite vous dégager les digitations de ce muscle , & vous le laiſſez attaché par ſes deux extrémités , c'eſt-à-dire , à l'apophyſe coracoïde d'une part , & aux premières côtes de l'autre.

Le ſouclavier.

Le muscle ſouclavier eſt ſitué au-deſſous de la clavicule ; on le développera des membranes dont il ſe trouve couvert ; on le détachera de la partie inférieure de la clavicule , & on le laiſſera attaché d'une part vers l'extrémité de la clavicule , & de l'autre à la première côte , où il ſe termine.

De la maniere de préparer les muscles du bras.

Les muscles qui meuvent le bras ſont au nombre de neuf. Leur diſſection n'offre rien de difficile , parce qu'ils peuvent être diſtingués très-facilement les uns des autres.

On commencera par le grand pectoral , dont les attaches ſont aux côtes , au ſternum & à la clavicule. Vous pincerez d'abord ce muscle à ſa partie inférieure , du côté du ſternum , en coupant de bas en haut ; & à meſure que vous le détacherez des endroits d'où il tire ſes origines , vous le renverſerez , & vous le ſuivrez juſqu'à l'endroit de ſa terminaiſon , ayant le ſoin d'ôter la membrane propre & la graiſſe qui peut ſ'y rencontrer. *Nota* qu'on laiſſe ſouvent une portion de ce muscle attachée à la clavicule.

Préparation du muscle deltoïde.

Lorsqu'on a enlevé la peau , la graisse & la membrane propre du deltoïde , on le détache de la clavicule , de l'acromion , & de l'épine de l'omoplate ; ensuite vous le détachez de la tête du bras , où il ne touche que par un tissu cellulaire ; vous le renversez , pour le laisser attaché à la partie supérieure de l'humerus , où il se termine. Il est bon de remarquer que quelquefois on le laisse attaché par une petite portion au bord de l'acromion.

Pour ce qui est du muscle sus-épineux , pour le préparer , il faut enlever le muscle trapezè qui le cache en partie ; après quoi vous ôtez la graisse & les membranes qui le recouvrent : puis vous le dégagez de la fosse sur-épineuse qu'il occupe , & vous le laissez attaché d'une part à l'angle postérieur & supérieur de l'omoplate , & de l'autre à la tête de l'humerus.

Le coraco-brachial se trouve presque disséqué de lui-même. Ayant ôté les vaisseaux qui le recouvrent , on le détache en partie d'une des têtes du biceps , avec lequel il se trouve confondu , & on le sépare de l'os du bras vers sa partie moyenne , en glissant la pointe du scalpel par-dessous ; & alors il peut être démontré. On ne parlera point ici de la manière de préparer le grand dorsal , en ayant fait mention ailleurs.

Comme le grand rond est recouvert de la même membrane qui revêt le grand dorsal , pour bien préparer ce muscle , il faudra enlever cette membrane & séparer ces deux muscles , en poursuivant le grand rond jusqu'à l'os du bras , où il se termine ; faisant attention que son tendon se croise un peu avec celui du grand dorsal. Les muscles sous-épineux & petits ronds se trouvent recouverts d'une expansion aponévrotique qu'il faut nécessairement ôter avant toutes choses. Pour les préparer , vous portez le scalpel à l'endroit où ces deux muscles s'unissent , & vous les séparez l'un de l'autre , en les dégageant de l'omoplate , tant du côté de son épine , que du côté de la côte inférieure.

La face interne de l'omoplate est occupée par le muscle sous-scapulaire ,

sous-scapulaire, qui est d'un volume assez considérable. Avant que de préparer ce muscle, vous séparez de l'omoplate le grand dentelé, ou bien vous renversez l'omoplate, & vous ôtez ensuite la graisse & les diverses membranes qui sont par-dessus ce muscle; après quoi vous le dégagez de l'omoplate, & le laissez attaché d'un côté à toute sa base, & de l'autre à la tête de l'humerus, où il se termine.

De la maniere de préparer les muscles de l'avant-bras.

Lorsqu'on a dépouillé le bras de tous ses tégumens, le biceps est le premier muscle qui s'apperçoit vers la face interne du bras. On dégage ses deux têtes, dont une se trouve confondue avec le coraco-brachial, & l'autre est renfermée dans une gaine qui se trouve placée dans la sinuosité de l'humerus, laquelle il faut ouvrir.

Ensuite vous ôtez les membranes qui recouvrent ces deux têtes, les poursuivant jusqu'à l'endroit où elles s'unissent pour former le ventre du biceps, que vous dépouillez aussi de sa membrane propre jusqu'au pli du bras, où vous trouvez une aponévrose très-forte, qui couvre toute la face interne de l'avant-bras, & un tendon qui s'avance vers la tubérosité du radius, où il se termine.

Le brachial interne se trouve derrière le biceps. Il sera dégagé, lorsqu'on aura ôté les vaisseaux, les membranes & la graisse qui se trouvent auprès. On peut le détacher de l'humerus vers sa partie moyenne & inférieure, où il est comme collé.

Les muscles extenseurs de l'avant-bras, dont le nombre est de quatre, sont tous situés du côté externe, un peu postérieurement. Les trois premiers se trouvent confondus entre eux par leurs parties inférieures.

Quand vous aurez détaché la peau & les membranes qui les recouvrent, vous les dégagerez dans leur partie supérieure, & les séparerez l'un de l'autre, en ôtant les vaisseaux, la graisse & les membranes qui les entourent; & alors la préparation de ces muscles se trouvera faite. Lorsqu'on veut démontrer le quatrième muscle qui est l'anconéus, on le dégage du cubitus, en glissant par-dessous la pointe d'un scalpel, & on le souleve ensuite.

Le rond & le quarré pronateurs sont destinés au mouvement de pronation. Le rond se présente dans l'instant qu'on a enlevé la peau de l'avant-bras & l'aponévrose du biceps. On sépare ce muscle en partie du radial interne avec lequel il se trouve joint & comme confondu du côté de son origine. Quant au reste de la préparation, elle consiste à le développer des parties qui l'entourent jusqu'au radius, où il se termine.

Le muscle quarré est situé à l'extrémité inférieure de l'avant-bras. Pour le préparer, on commence par ôter la graisse qui s'y trouve en quantité, de même que quelques membranes qui le recouvrent; vous glissez ensuite la pointe du scalpel dessous, & soulevez: au reste ce muscle se montre de lui-même.

La préparation du long supinateur se fait après avoir ôté la peau & la graisse de dessus la partie antérieure du radius; on le sépare du muscle radial externe, & on le conduit jusqu'au bas du radius, où il se termine par un tendon plat.

Pour bien voir le court supinateur, lorsqu'il s'agit de le préparer, on est obligé d'emporter tous les muscles extenseurs, tant du poignet que des doigts. Etant mis à découvert, il ne faut que retirer quelques portions membraneuses, pour achever la dissection de ce muscle.

De la maniere de préparer les muscles du poignet & des doigts.

Quoique les muscles du poignet & des doigts soient en grand nombre, pour peu qu'on y fasse attention, on verra que leur préparation n'est pas absolument difficile. Vous les mettez à découvert, en ôtant la peau & la graisse, avec les veines qui rampent le long de l'avant-bras & de la main; ensuite vous soulevez l'aponévrose du biceps, que vous emportez presque toute, excepté une petite portion du côté de la partie supérieure de l'avant-bras. La peau & l'aponévrose étant ôtées, les premiers muscles qui se présentent au dedans de l'avant-bras, sont le radial interne, le cubital interne & le grand palmaire. Pour les bien voir, on a le soin de les dépouiller des membranes & de la graisse qui les entourent, & on les sépare les uns des autres depuis leur

commencement , en les suivant jusqu'à leurs insertions.

La même chose sera observée à l'égard des muscles sublime , profond , & du fléchisseur du pouce. Les deux premiers étant composés chacun de quatre tendons , vous les suivez en approchant du creux de la main , où vous trouvez l'aponévrose palmaire , qui les recouvre. Il faut lever cette aponévrose , & ôter plusieurs vaisseaux , tant sanguins que nerveux , qui s'y rencontrent : la graisse & les membranes ne doivent pas être oubliées. Cela étant fait , non-seulement les tendons du sublime & du profond seront à découvert , mais encore les petits lombricaux que vous dégagerez aussi ; & à mesure que vous approcherez des doigts , vous trouverez que la gaine qui renferme chaque tendon du sublime & du profond , devient plus forte & plus étroite. Il faudra la fendre , pour mettre entièrement à nud les tendons jusqu'aux troisièmes phalanges , où ils se terminent.

Après qu'on a dépouillé les membranes qui recouvrent les muscles qui sont situés du côté externe de l'avant-bras & qui sont destinés au mouvement du poignet & des doigts , on observe que du côté de la partie supérieure de l'avant-bras , ils se trouvent encore recouverts par une membrane aponévrotique , à laquelle ils sont même adhérens.

On détruit une partie de cette aponévrose , pour découvrir en entier les muscles ; vous séparez ensuite le radial externe qui comprend deux muscles que vous conduisez jusqu'au poignet , où ils se terminent ; après quoi vous dégagerez le cubital externe , qui sera conduit jusqu'au cinquième os du métacarpe , où ce muscle se termine. Vous passez ensuite à la dissection de l'extenseur commun , qui se partage en quatre tendons , lesquels seront suivis jusqu'à la partie inférieure des os du métacarpe , où ils communiquent entre eux par des petites bandes transversales. Ces tendons s'applatissent à mesure qu'ils s'avancent le long de la face externe des doigts , jusqu'à la troisième phalange.

Sous l'extenseur commun des doigts , on trouve l'extenseur du pouce & l'indicateur , que vous séparez aussi l'un & l'autre ; après avoir tiré toutes les membranes qui les environnent , vous les suivrez jusqu'aux doigts , où ils se terminent.

A mesure que vous travaillez à la préparation des muscles

fusdits, vous faites, pour ainsi dire, en même tems celle du muscle thénar, de l'antithénar & de l'hypothénar : tout ce qui reste pour la préparation de ces muscles, est de les séparer par le milieu de leurs corps charnus, des os où ils touchent.

Pour ce qui regarde la dissection du petit palmaire, on doit observer que ce muscle est très-adhérent à la peau, &, pour ainsi dire, enséveli dans la graisse : c'est pourquoi on fera une très-grande attention, lorsqu'on enlèvera la peau vers le commencement de l'hypothénar, où ce muscle est situé ; sans quoi on l'emporteroit avec la peau, & l'on seroit privé de le voir.

Il resteroit à donner la façon de disséquer les muscles inter-osseux ; mais comme il ne s'agit seulement que de les dégager de leurs membranes, & de suivre leurs petits tendons jusqu'aux premières phalanges des doigts, où ils se terminent, on n'en fera pas mention davantage. Il est cependant bon de faire observer que la préparation de ces derniers muscles demande beaucoup d'attention, quand on veut qu'elle soit dans toutes les formes.

Dela maniere de préparer les muscles des extrémités inférieures.

Des muscles de la cuisse & de la jambe.

Pour bien faire la dissection des muscles de la cuisse, il faut d'abord la dépouiller de la peau & de la graisse, faisant attention de conserver l'aponévrose du *fascia-lata*, dont la vraie situation & les différentes cloisons qu'elle produit, doivent être examinées avec beaucoup d'attention, & dont il importe beaucoup que les Chirurgiens aient une parfaite connoissance. Après cela on enlève la portion de cette aponévrose qui couvre la partie antérieure de la cuisse. On passe ensuite à la préparation des muscles psoas & iliaques, fléchisseurs de la cuisse. Il faut les dégager du péritoine qui les recouvre, & de beaucoup de graisse qui se trouve aux environs ; ensuite on les poursuit jusqu'au petit trochanter : après quoi on passe à la dissection du troisième muscle fléchisseur de la cuisse, nommé *pectineus*. Ce dernier muscle

se trouve recouvert de nombre de glandes & de vaisseaux , & environné de beaucoup de graisse qu'il faut nécessairement emporter , soit avec les ciseaux , soit avec le scalpel ; & il doit être séparé des muscles qui lui sont voisins , le laissant attaché par ses deux extrémités.

Dans le même instant que vous avez travaillé à la préparation du *pectineus* , vous avez mis à découvert une partie du muscle couturier , fléchisseur de la jambe , que vous écartez un peu pour vous faciliter la dissection des trois triceps , laquelle consiste à les séparer les uns des autres , & à ôter les membranes & la graisse qui se trouvent à leur circonférence.

Pour continuer les muscles de la cuisse , il faudroit changer le Sujet de situation , & le tourner : ce qui ne laisse pas que d'être embarrassant , lorsqu'on a à travailler sur un cadavre. De plus , on continue volontiers à opérer sur tous les muscles qui se trouvent au-devant de la cuisse , avant que de passer à la préparation de ceux qui se trouvent à sa partie postérieure.

Le premier muscle qui se présente , comme il a été dit , c'est le couturier , que vous dégagez depuis son origine jusqu'à son insertion. Vous trouvez ensuite du côté du *fasciata* , le muscle droit grêle , le crural & le vaste externe , pendant que du côté interne de la cuisse on trouve le vaste interne. On sépare tous ces muscles les uns d'avec les autres , les laissant cependant unis par leurs parties inférieures , parce qu'ils sont confondus entre eux. Après la dissection des muscles qui se trouvent au-devant de la cuisse , si on veut , on peut continuer à travailler à la préparation de ceux qui sont situés au-devant de la jambe , & à celle des muscles du pied ; ou , si l'on aime mieux poursuivre les muscles de la cuisse , on tournera le Sujet sur le ventre pour commencer la préparation des muscles fessiers extenseurs de la cuisse : ce qui sera fait après avoir ôté la peau , la graisse & la membrane propre. Vous prenez le grand fessier de bas en haut , & comme en avant du côté de la tubérosité de l'ischium ; observant que ce muscle est fort épais & assez large. Il faut pousser la dissection jusqu'à ce que vous ayez coupé avec le scalpel & séparé ce muscle jusqu'aux ligamens sacro-ischiatiques , desquels vous le détacherez , aussi-bien que

de la levre externe de l'os des îles. Continuez de pousser l'instrument de bas en haut, & de derriere en devant, proche l'épine supérieure & antérieure de l'os des îles; & ensuite vous continuerez à séparer ce muscle de haut en bas. Par cette manœuvre, ce muscle sera détaché & poursuivi jusqu'à cinq ou six travers de doigt au-dessous du grand trochanter, qui est le lieu de sa terminaison.

Le moyen fessier se montre immédiatement après qu'on a enlevé celui dont on vient de parler. Il doit être préparé à-peu-près dans le même sens que le grand fessier, c'est-à-dire, de bas en haut, & de derriere en devant: toute la différence consiste à pousser la dissection de ce muscle trois ou quatre travers de doigt plus en devant que le précédent.

Pour ce qui regarde la préparation du petit fessier, elle est si peu de chose, qu'on le passera sous silence, d'autant plus qu'ordinairement on le laisse dans sa place, se contentant seulement d'ôter la graisse, les membranes & les vaisseaux qui le recouvrent.

Les muscles abducteurs de la cuisse sont le *fascia-lata*, dont il a été parlé, les jumeaux, le quarré & le pyramidal.

Le pyramidal est très-facile à travailler: on le dégage des vaisseaux qui l'avoisinent; on a le soin de retirer les membranes & la graisse qui se trouvent auprès, le laissant attaché par ses deux extrémités.

Les muscles jumeaux abducteurs de la cuisse sont assez grêles, & se trouvent unis l'un à l'autre par une expansion aponévrotique qu'il faut nécessairement couper pour pouvoir séparer ces deux muscles l'un de l'autre. C'est sous cette aponévrose qu'on trouve une espece de gaine, dans laquelle est logé le tendon de l'obturateur interne. On ouvre cette gaine pour avoir plus de facilité à dégager ces deux muscles tant en dessus qu'en dessous, les laissant attachés par leur point fixe & leur point mobile.

Pour bien préparer l'obturateur interne, il faut avoir auparavant emporté toutes les parties qui sont renfermées dans le bassin. Son corps charnu étant bien développé, on le dégage en partie du trou ovalaire, où il est attaché; & on continue de même jusqu'à l'endroit où son tendon se termine.

L'obturateur externe occupe la face externe du trou ova-

laire. On ne ſçauroit travailler ſur ce muſcle dans toute ſon étendue , ſans avoir emporté les muſcles qui le recouvrent , tels que ſont le *pectineus* , le *triceps* , &c. On dégager ſon corps charnu , de même que le précédent , & on le ſuit juſqu'à l'endroit où il aboutit , ayant attention d'ôter la graiſſe & les membranes qui ſont auprès.

Le muſcle quarré eſt ſi facile à préparer , qu'on n'a pas beſoin d'enſeigner la maniere de le faire ; on doit ſeulement dégager le corps charnu du *triceps* , avec lequel il a connexion. A proportion qu'on ôte la peau de la cuiffe , vous découvrez les muſcles fléchisseurs de la jambe ; ſçavoir , le demi-nerveux , le demi-membraneux , le *biceps* & le grêle interne. Tous ces muſcles ſont aſſez faciles à préparer ; il ſuffit de les bien développer des membranes & de la graiſſe qui les environnent. Au reſte on les laiſſe attachés par leurs extrémités , tant ſupérieure qu'inférieure. Il n'y a que le muſcle poplité ou jarretier , qui exige qu'on détache les jumeaux & une partie du ſolaire , pour le bien démontrer dans toute ſon étendue : ce qui ſe verra avec d'autant plus de facilité , lorſqu'on aura ôté les vaiſſeaux , les membranes & la graiſſe qui ſe trouvent ſur ce muſcle.

De la maniere de préparer les muſcles tant du pied que des orteils.

Pendant que le Sujet eſt couché ſur le ventre , on peut continuer de préparer les muſcles qui ſont ſitués derrière la jambe , de même que ceux qui ſe trouvent à la plante du pied. La peau de la jambe étant enlevée , les muſcles qui ſe préſentent les premiers , ce ſont les jumeaux extenſeurs du pied. Ces muſcles ſeront ſéparés dans leur partie ſupérieure , & reſteront unis par leur partie inférieure , & avec le ſolaire. Ces trois muſcles ſont tellement confondus , qu'ils ne forment qu'un ſeul tendon nommé le *tendon d'achille* , qui ſera dégagé & ſuivi juſqu'au calcaneum , où il ſe termine.

A côté de la tête d'un des muſcles jumeaux , qui vient du condyle externe , on trouve un peloton de graiſſe qu'il faut retirer , ſous lequel on trouve le muſcle plantaire , dont le corps charnu eſt pyramidal. Son tendon qui eſt fort grêle ,

se glisse entre les deux jumeaux & le corps du solaire , & va gagner le côté interne du tendon d'achille , qu'il accompagne jusqu'à la tubérosité du calcaneum , où il se termine intérieurement. Ce muscle sera suivi dans sa route , observant de ne pas l'emporter en ôtant la graisse dans laquelle il se trouve enveloppé , & sur-tout du côté interne du calcaneum , où son tendon est fort grêle.

A proportion que vous descendez vers la partie moyenne & inférieure de la jambe , vous découvrez d'autres muscles , tels que le jambier postérieur , le fléchisseur du pouce & le fléchisseur commun des orteils , avec le long & le court péronier.

La dissection de ces muscles sera d'abord commencée en mettant les fibres charnues à découvert ; ensuite on séparera ces muscles les uns des autres ; & après les avoir bien dégagés , on les prendra tous en particulier , & on les suivra jusqu'à l'endroit de leur terminaison. Observez en même tems que ces muscles passent sous des ligamens annulaires , soit communs ou particuliers , & qu'il est nécessaire de conserver ces ligamens.

Pour terminer les muscles de la partie postérieure de cette extrémité , il reste à parler des muscles qui sont sous la plante du pied.

La peau qui les recouvre est fort épaisse , & la graisse qui s'y rencontre se trouve entremêlée de quantité de fibres tendineuses qui la rendent adhérente à une aponévrose nommée *plantaire* , qui couvre presque tous les muscles de la plante du pied.

La peau & la graisse étant retirées , on détache l'aponévrose plantaire : ce qui ne laisse pas que d'avoir des difficultés par rapport à son adhérence à une masse charnue qui n'est autre chose que le muscle court fléchisseur des orteils , qu'il faut dégager. Ayant détaché ce muscle du long fléchisseur commun des orteils , avec lequel il se trouve fort adhérent , on poursuit ces quatre portions charnues , d'où naissent des tendons qui avancent jusqu'aux orteils , où ils se terminent. Une seconde masse charnue se trouve après le court fléchisseur. Cette masse s'unit avec le long fléchisseur des doigts , pour ne former qu'un seul corps , duquel sortent aussi quatre tendons , lesquels seront développés de la graisse , des membranes & des vaisseaux qui se trouvent à

leur voisinage ; & enfin ils seront suivis jusqu'aux extrémités des orteils , où se fait leur insertion : ce qui ne sçauroit se faire , si on n'a auparavant ouvert les gâines dans lesquelles tous les tendons de ces muscles sont enveloppés.

Pendant le tems que vous travaillerez à cette préparation , vous aurez le soin de conserver quatre petits muscles lumbricaux que vous suivez , & dont les tendons vont se rendre aux parties latérales & internes des premières phalanges des quatre derniers doigts.

On trouve de plus sous la plante du pied le tendon du fléchisseur du pouce , qui passe entre le fléchisseur commun des orteils , & qui sera dégagé jusqu'à la seconde phalange de cet orteil. Quant au muscle thénar , la préparation se fait en ôtant l'aponévrose qui le recouvre , & le détachant des parties qui l'avoisinent.

Le muscle hypothénar est situé du côté du petit orteil. Sa préparation est à-peu-près semblable à celle du précédent , à la différence qu'on peut le partager en trois portions , par rapport à ses différentes attaches.

Pour ce qui regarde la préparation du muscle quarré , comme il se trouve fort profond & situé transversalement sous la plante du pied , pour le dégager , on est obligé de bien écarter les tendons des fléchisseurs communs , ou bien on les emporte pour avoir plus de facilité , ensuite on souleve avec les pinces ce muscle , tandis qu'avec le scalpel on le dégage par-dessous des parties avec lequel il se trouve lié.

Les muscles de la plante du pied étant préparés , on retourne le Sujet de manière qu'il se trouve couché sur le dos ; ensuite vous commencez par tirer la peau de la partie antérieure de la jambe , sous laquelle peau vous trouvez l'aponévrose du fascia-lata , qui s'étend le long de la face externe du tibia & du péroné. On lèvera cette aponévrose , principalement depuis le bas de la jambe jusqu'à sa partie moyenne & supérieure. Cette aponévrose étant levée , vous trouverez d'abord le muscle jambier antérieur , dont la préparation est de le détacher par ses bords de la face externe du tibia & de l'autre côté , du muscle extenseur commun des orteils ; ensuite vous le travaillerez , en le conduisant jusqu'au grand os cunéiforme , où il se termine.

Les autres muscles qui se trouvent sous l'expansion aponé-

vrotique, dont on vient de parler, sont, le long extenseur commun des orteils, l'extenseur du pouce, & le petit péronier. Tous ces muscles étant séparés les uns des autres, les membranes & les vaisseaux qui les accompagnent ayant été ôtés, vous observez de ne point détruire le ligament annulaire & commun, sous lequel les tendons de ces muscles passent; après cela vous poursuivez en particulier tous les tendons de ces muscles jusqu'aux orteils, où ils se terminent, excepté le petit péronier, qui ne va qu'à la partie postérieure du quatrième os du métatarse supérieurement.

Lorsque vous êtes parvenu sur le dos du pied, vous y trouvez un autre muscle, nommé *pedius*, ou le *court extenseur des orteils*; on le dégage avec le scalpel. Les quatre portions dont ce muscle se trouve composé, viennent de l'astragal & du calcaneum: ces quatre portions produisent quatre tendons assez grêles, qui se portent à la partie supérieure des quatre premiers orteils. On les dépouille de tous les vaisseaux qui rampent dessus, & on a le soin d'en ôter les membranes & la graisse: on les conduit jusqu'aux premières phalanges des quatre premiers orteils, & alors leur préparation se trouve faite.

Enfin il reste les inter-osseux du pied; ces muscles sont à-peu-près disposés comme ceux de la main: ils sont au nombre de sept. Lorsqu'on veut les préparer dans toutes les formes, on emporte tous les muscles, tant de la plante que du dessus du pied, après quoi on les sépare les uns des autres en poursuivant leurs tendons jusqu'aux phalanges des orteils, où ils se terminent.

Maniere de disséquer les muscles des chiens.

Comme on seroit quelquefois charmé de disséquer des chiens, il sera utile de placer ici la méthode de procéder à cette dissection. Elle pourra faciliter les travaux anatomiques à ceux qui ne peuvent pas se procurer souvent des cadavres humains; & d'ailleurs l'anatomie des brutes peut donner des lumières & de nouvelles connoissances pour le corps de l'homme.

Pour commencer la dissection des muscles des chiens, il faut, de même qu'à l'égard de l'homme, faire une incision

à la peau, la disséquer avec art, & mettre les muscles qu'on peut voir, à découvert. Vous passerez, pour cet effet, une corde en nœud coulant au tour du col d'un chien; & l'ayant étranglé, vous le coucherez sur le dos, étendrez beaucoup les pattes, & ferez ainsi l'incision.

Vous banderez la peau transversalement avec le grand doigt & le pouce, puis avec un scalpel que vous porterez à plat sur le milieu de la poitrine, vous couperez cette peau en obliquant, c'est-à-dire, que la pointe & le tranchant de l'instrument ne tombant pas en ligne perpendiculaire sur le milieu de la poitrine, mais en ligne oblique, on puisse voir par cette obliquité ce que l'on coupe.

On continue cette incision tout le long de la poitrine, du ventre, & jusqu'au pubis, pour venir ensuite commencer la séparation de la peau sur le milieu du ventre, où elle est très-mince dans cet endroit, & où le panicule charnu est tout membraneux, & fort blanc. Il faut encore observer qu'il n'y a point de graisse sous cette peau, mais des fibres motrices dont on va parler, & qu'il faut conserver dans leur entier, ce qui prouve la nécessité qu'il y a d'enlever la peau des chiens avec délicatesse & légèreté.

L'incision longitudinale dont on vient de parler, étant faite de façon qu'elle ne pénètre pas au-delà de la peau, on pince un des bords de cette peau sur le milieu du ventre; puis avec un scalpel bien tranchant, on la coupe, en inclinant le scalpel pour travailler sous œuvre, & la détacher de certaines fibres motrices assez blanchâtres qu'elle recouvre.

Il faut poursuivre cette dissection de devant en arrière, jusqu'à ce qu'on soit arrivé aux apophyses épineuses des vertèbres des lombes & du dos; mais comme cela ne peut pas se faire aisément, attendu que nous n'avons point recommandé d'incision cruciale, comme nous l'avons fait observer dans l'homme, il faut en même tems continuer la même dissection sur la poitrine, & jusqu'au pubis, & continuer de séparer la peau de devant en arrière.

Comme les pattes représentent ici le bras & la cuisse de l'homme, il faut faire une incision le long de la surface intérieure de la peau de ces pattes, en détacher la peau, de la même manière qu'on l'a recommandé, sur le ventre: il y a cependant quelques observations à faire, c'est que la

peau qui recouvre les épaules , quelques endroits des lombes ; les fesses , & les cuisses , est fort adhérente aux fibres motrices qui sont dessous , lesquelles ne sont point ici membraneuses , mais charnues. Ainsi pour détacher la peau avec art de ces fibres charnues , l'Anatomiste doit , en la soulevant , la tirer à lui , & porter le scalpel de façon que son tranchant regarde la peau , & non les fibres charnues : on remarque encore , en conduisant la peau sur le dos & les lombes , qu'il se rencontre quelques endroits où il y a un peu de graisse ; pour lors la dissection est plus facile , & la peau n'est pas si adhérente aux fibres motrices , soit membraneuses , soit charnues , lesquelles construisent une enveloppe que les anciens ont appelée *panicule charnu* , & que nous ne remarquons que dans les brutes.

Après avoir disséqué & enlevé la peau , on voit ce muscle cutané , ou l'enveloppe commune , appelée *panicule charnu* : il faut aussi l'enlever avec beaucoup de précaution , afin de mettre à nud les muscles qu'il recouvre.

On parvient à cette dissection en faisant une légère incision longitudinale sur le milieu du ventre , dans laquelle on ne coupe que le *panicule charnu* , qui n'est qu'une forte membrane dans cet endroit ; puis on saisit avec les pincettes le bord de ce *panicule charnu* , & avec la pointe du scalpel on le sépare de l'aponévrose des muscles du bas-ventre. Il faut conduire cette dissection de la même façon que celle de la peau , & prendre garde de percer cette enveloppe , qui est très-mince à la partie antérieure du ventre & de la poitrine ; mais lorsqu'on vient sur les côtés , elle devient un peu plus forte : il se trouve un peu de graisse blanchâtre entre elle & les muscles qu'elle recouvre , & l'on voit de distance en distance de petits faisceaux de fibres charnues , qui sont autant de petits muscles qu'on doit enlever avec le *panicule*.

En conduisant cette enveloppe commune , ou le *panicule* , du devant de la poitrine , vers les apophyses épineuses des vertèbres du dos , on apperçoit (quand on est parvenu à la partie latérale de la poitrine) qu'il y a un peu plus de graisse qu'à l'ordinaire , & qu'on enlève un muscle beaucoup plus charnu que le *panicule*. On ne pousse pas pour lors la dissection plus loin , mais on s'applique à détacher ce muscle (qui n'est autre chose que le grand dorsal) du *panicule charnu* , & l'on con-

duit ainsi l'enveloppe commune jusqu'aux apophyses épineuses des vertebres du dos & des lombes , en observant de ne pas comprendre avec elle le muscle grand dorsal qu'on vient d'appercevoir.

S'il arrivoit , comme cela est ordinaire , que la peau gêât pour toutes ces dissections , il faut la couper , & même tout d'un tems découvrir les muscles du col , de la tête , & la tête même ; ce qui se fait sans beaucoup de peine , d'autant qu'il n'y a pas beaucoup de précaution à prendre.

Après toutes ces dissections on peut considérer le panicule charnu , qui semble prendre naissance , ou , pour parler plus correctement , avoir ses attaches les plus fixes à toutes les apophyses épineuses du dos & des lombes par une forte membrane tendineuse & aponévrotique , qui est la même dans tout son milieu , & qui va implanter ses attaches les plus mobiles par deux corps charnus , l'un à l'os du coude , qui tient lieu d'olécrâne dans la patte antérieure ; & l'autre dans la patte postérieure à la partie supérieure du tibia.

Comme il faut après cela procéder à la dissection des autres muscles , on doit couper ces dernieres attaches du panicule charnu , afin de le renverser sur le dos , & d'appercevoir les lignes qui distinguent les muscles les uns des autres ; mais il est bon de faire connoître ici que le panicule charnu est un muscle particulier aux animaux à quatre pieds , qui a beaucoup d'adhérence avec la peau , & c'est ce muscle qui la rend mobile à la volonté de ces animaux , comme pour chasser les mouches , ou autres insectes qui les piquent.

Il reste à faire un parallele des muscles des chiens avec ceux des hommes , & de leur structure particuliere.

On commence la dissection des muscles épigastriques dans l'homme par leur bord postérieur , & dans cet endroit on voit deux couches charnues posées l'une sur l'autre , de façon que la supérieure est plus éloignée des vertebres , & que l'inférieure en est plus près , & déborde par conséquent la supérieure. C'est le contraire dans le chien ; car ayant enlevé le grand dorsal , comme dans l'homme , on ne voit que la couche de l'oblique externe , celle de l'oblique interne étant entierement cachée , & par conséquent moins avancée que la premiere : c'est ce qui fait qu'en enlevant l'oblique externe dans les chiens , on enleve , sans y prendre garde , l'oblique

interne. Pour ne point tomber dans ce défaut , lorsqu'on a un peu détaché la couche de l'oblique externe , il faut la renverser ; & comme pour lors on apperçoit l'oblique interne , dont la direction des fibres est différente , on les sépare l'un de l'autre , & l'on conduit la dissection de l'oblique externe comme dans l'homme.

L'oblique interne & le transversal ont la même figure que dans l'homme.

Le muscle droit de l'abdomen est enveloppé d'une gaine comme dans les hommes , mais ces fibres charnues sont beaucoup plus adhérentes à la gaine dans ces animaux ; & pour le disséquer il faut saisir la gaine avec les pincettes , & tourner le tranchant du scalpel vers la gaine. Pour ce qui regarde la construction particulière de ce muscle , elle ne diffère pas de l'homme ; mais les chiens n'ont point de muscles pyramidaux.

Le grand pectoral dans les chiens est tout différent de celui des hommes , car dans l'homme c'est un muscle rayonné , & dans les chiens il est partagé en deux plans charnus en forme de bandes. Le plan supérieur semble naître du premier os du sternum , & descendant obliquement , va s'attacher à la partie interne & supérieure de l'humerus. Le second plan , ou l'inférieur , est attaché au second os du sternum , au cartilage xiphoïde & aux cartilages des fausses côtes supérieures , & montant obliquement , passe sous le plan supérieur , qu'il croise considérablement , & va s'implanter à la partie supérieure & interne de l'humerus.

Lorsqu'on a coupé ces deux plans charnus du grand pectoral par leurs attaches les plus fixes , & qu'on les a jetés sur les bras , ou pattes , on ne voit point de petit pectoral , mais l'attache inférieure de la branche postérieure du scalene qui se fait à la première , deux , trois , & quatre vraies côtes.

Lorsqu'on a enlevé la peau de la tête du chien , on voit un muscle de chaque côté , dont la figure est triangulaire. La base de ce muscle est attachée à la partie supérieure des pariétaux , de l'occipital , & des apophyses épineuses des premières vertèbres du col , & va se terminer par un angle à la partie postérieure de la conque de l'oreille pour la relever. Pour disséquer ce muscle , on pince son côté supérieur , & en glissant le scalpel sous son corps , on le coupe le long de sa base.

Sous le côté inférieur de ce muscle on voit un plan de fibres charnues, qui, de même que le muscle précédent, a une figure triangulaire. La base de ce muscle est attachée à la partie inférieure de l'occipital & aux épines des vertèbres supérieures du col, & va s'insérer à la partie postérieure inférieure de la conque pour la relever. La dissection de ce muscle est semblable à celle du précédent.

Lorsqu'on a enlevé ces deux muscles, on voit le crotaphite qu'ils couvroient ; il est très fort, très charnu, & a une figure demi-sphérique. Ses attaches sont à-peu-près comme dans l'homme ; mais la force de ce muscle convient infiniment aux animaux carnassiers qui cassent & brisent les os.

Le muscle trapeze a ses attaches les plus fixes aux apophyses épineuses des vertèbres supérieures du dos, à toutes celles du col, & à l'occipital, & se termine à l'omoplate. Sous ce muscle on voit le releveur de l'omoplate, qui y est uni ; il est au reste assez semblable à celui de l'homme.

On voit à la partie inférieure du corps charnu du crotaphite l'attache supérieure du splénus qui est dans ces animaux, comme tous les membraneux ; mais le *complexus* est fort charnu, & ne diffère point de celui de l'homme.

On voit sous le grand *complexus* un gros muscle de chaque côté, d'une figure quarrée : ces muscles peuvent être regardés comme faisant l'office des muscles nommés *grands obliques*. Ce gros muscle quarré est attaché à toute l'apophyse épineuse de la seconde vertèbre du col, & s'implante à l'apophyse transversale de la première. Ce muscle qui est très fort, tient lieu ici du ligament destiné pour soutenir la tête dans les bœufs, les ânes, & les chevaux.

Les muscles qu'on nomme le *petit oblique*, & le *petit droit*, sont dans les chiens à-peu-près comme dans l'homme ; mais ces animaux n'ont point de grand droit.

Le rhomboïde dans les chiens est tout différent de celui de l'homme : il semble avoir son attache fixe par deux plans de fibres, l'un des apophyses transversales des vertèbres inférieures du col, & va s'insérer à la partie inférieure de la base de l'omoplate. L'autre plan prend de l'endroit appelé *la nuque*, par un petit corps charnu fort mince & fort grêle, lequel est uni au *complexus*, & augmente à l'endroit où il commence à s'attacher aux apophyses des vertèbres

inférieures du col , & des quatre à cinq supérieures du dos , pour s'insérer à l'angle postérieur & inférieur de l'omoplate.

Le petit dentelé postérieur & supérieur est de même que dans l'homme , à la différence néanmoins qu'il s'attache à la trois , quatre , cinq & six des vraies côtes.

Le muscle sterno-mastoïdien des chiens differe beaucoup de celui des hommes ; car dans ces derniers il y a deux muscles , un de chaque côté , qui sont attachés à la clavicule & au sternum. Comme les chiens n'ont point de clavicule , & que le premier os du sternum , bien loin d'être échancré , est pointu , on voit au sommet de cette pointe un corps charnu , de figure pyramidale , d'un grand pouce de hauteur , & comme divisé par un tendon mitoyen. La pointe de ce corps pyramidal & charnu est attachée sur la pointe du sternum ; & sa base , qui est supérieure , forme deux grosses portions charnues qui vont s'implanter , en passant obliquement sur la trachée-artère , à chaque apophyse mastoïde. En un mot ce muscle ressemble très-bien à un V capital.

L'épiglotte , dans les chiens , a un muscle qui ne se rencontre point dans l'homme : il a , de même que le précédent , la figure d'un V. Les deux cornes de l'V sont attachées aux deux cornes de l'os hyoïde ; puis ces branches s'unissant , forment un corps charnu qui s'insere à la partie supérieure de l'épiglotte.

Le muscle sous-épineux est à-peu-près comme dans l'homme ; mais le sus-épineux en est différent , puisque la partie antérieure de la fosse sus épineuse est occupée par le deltoïde , qui differe aussi beaucoup de celui de l'homme , en ce que le deltoïde des chiens n'est , pour ainsi dire , que comme la portion postérieure du deltoïde de l'homme.

Les chiens n'ont point le muscle nommé le *petit rond* , mais leur grand rond est assez ressemblant à celui de l'homme , & caché sous la portion du grand dorsal , qui de l'angle de l'omoplate va au bras.

Les grands dorsal & dentelé sont ici à-peu-près les mêmes que dans l'homme.

Le muscle biceps des chiens est très-différent de celui des hommes. Celui des chiens ne devrait point être connu sous le

le nom de biceps , attendu qu'il n'a qu'une tête ; au reste ce muscle est très-beau , & a une aponévrose comme celui de l'homme.

Les chiens n'ont point de coraco-brachial , ni de brachial interne , & les extenseurs sont semblables à ceux de l'homme.

Le radial externe est à proportion plus fort que dans l'homme ; & n'ayant qu'une queue , il ne peut être appelé bicornis. Ce muscle a une aponévrose à son extrémité supérieure , formée , tant par le grand pectoral , que par les extenseurs.

Les chiens n'ont point de muscle supinateur , mais leur rond pronateur , le radial interne , le cubital interne , & le cubital externe , ressemblent assez à ceux de l'homme.

Les extenseurs des argots sont à peu près les mêmes que les extenseurs des droits de l'homme , excepté que le chien n'a point de court extenseur à l'ergot qui représente le pouce , non plus que de thénar , ni de fléchisseur. Le sublime , le profond , les lombricaux , & l'hypothenar , sont à-peu-près les mêmes.

Pour ce qui est des muscles de la cuisse , le psoas est double , un grand & un petit. Le grand est à peu près le même que dans l'homme , & le petit est situé parallèlement au grand , touche son côté interne , & s'implante , par un tendon plat , à la partie supérieure de la branche supérieure du pubis.

Le pectineus est plus rond que celui de l'homme , mais le couturier lui est assez semblable.

Le grêle antérieur , ou le droit grêle , diffère de celui de l'homme par son attache supérieure ; car elle prend un peu au dessus de la face antérieure de l'os des îles , & de sa levre externe.

Le crural , qui est sous le droit grêle est , à proportion de celui de l'homme , beaucoup plus gros , plus élevé , & n'est point du tout enchaîné entre les vastes : son attache supérieure est encore différente , puisqu'elle est à l'épine supérieure & antérieure de l'os des îles.

Le grêle interne des chiens est la même chose que dans l'homme , mais les triceps sont différens , d'autant que la tête du supérieur est la plus considérable , & ainsi des autres : secondement , parce qu'ils sont tous les trois parallèles , & que dans l'homme le moyen triceps croise le supérieur.

Les chiens n'ont point de fascia-lata , & ils ont un fessier seul & unique , fort court & très-considérable , lequel prend de l'os sacrum , est logé dans toute la cavité de l'os des îles , & s'attache à la partie supérieure du grand trochanter.

La figure du pyriforme des chiens approche fort de celle de l'homme , mais sa situation est différente , puisqu'il est couché sur la partie supérieure du géméau.

Les chiens n'ont qu'un géméau , qui est fort considérable , & comme partagé en deux plans , dont le supérieur est attaché à la partie inférieure & externe de l'os des îles , occupant la place du petit fessier de l'homme , que ces animaux n'ont point ; & le plan inférieur est attaché à l'épine de l'ischion. Ces deux plans s'unissent ensemble , & s'insèrent comme dans l'homme.

Les obturateurs & le quarré ne diffèrent guere dans ces animaux , si ce n'est que l'obturateur interne est un peu plus bas que le fort géméau dont on vient de parler.

Le biceps fléchisseur de la patte postérieure est un gros muscle , fort large par sa partie inférieure , lequel n'a qu'une tête , qui prend de la partie supérieure & latérale externe du grand trochanter , & s'insère à la partie supérieure du tibia & du péroné.

Le demi-nerveux est fort petit par sa partie supérieure ; il se joint avec le demi-membraneux , & s'élargit considérablement pour s'attacher le long de la surface moyenne & externe du péroné. Ce muscle jette dans cet endroit une aponévrose qui recouvre les muscles de la jambe. Le demi-membraneux ne diffère gueres de celui de l'homme.

Les muscles jumeaux & le solaire ne forment qu'un corps charnu , & fort gros , qui paroît un peu divisé en son extrémité supérieure , parce qu'il est , comme dans l'homme , attaché aux deux condyles. Ce corps charnu forme ensuite un fort tendon d'Achille , qui ne s'insère pas au calcaneum , comme on l'observe à l'homme , mais qui passe dans une gouttière qui se remarque à l'extrémité postérieure du calcaneum des chiens , se divise ensuite en quatre tendons , lesquels , de même que le sublime dans l'homme , vont s'attacher aux phalanges des doigts.

Le jambier antérieur , l'extenseur commun , & le court , ou pédus , sont assez semblables à ceux de l'homme ; de

même que les péroniers , qui n'en différent que parce que , toute proportion gardée , ils sont plus grêles , & plus petits. Le muscle profond dans les chiens est différent de celui des hommes , en ce que celui-là n'a point de courte tête , ou de masse charnue sous le pied ; mais il a des lombricaux comme dans l'homme.

Les chiens n'ont point de muscle sublime au pied , & le tendon d'Achille leur en sert , comme on l'a dit plus haut.

L'ergot qui répond au pouce de l'homme n'a ni fléchisseur , ni extenseur , ni thénar , mais ces animaux ont un hypothénar & des entre-osseux.

Réflexions générales sur la manière de faire sécher & de conserver les muscles.

Lorsqu'on a fait une préparation anatomique , on est quelquefois embarrassé pour faire sécher cette pièce , & pour la mettre en situation. Plusieurs Démonstrateurs conseillent de mettre du carton ou des cartes entre les muscles pour les séparer ; de faire macérer , pendant un certain tems , la pièce dans du vinaigre , avec le sublimé corrosif , ou dans de l'eau saturée de couperose , &c. Tout cela me paroît fort inutile. 1°. Jamais je ne me sers de carte , parce que l'humidité du muscle y applique si bien la carte , qu'elle y est fort attachée lorsque le muscle est sec , & pour l'ordinaire il reste au muscle la première feuille de la carte. 2°. La carte mouillée par le muscle , perd la roideur nécessaire pour tenir en situation le muscle qui se sèche. Tous ces inconvéniens ne se rencontrent point dans l'usage des attelles. Je me sers de celles qu'on emploie pour la réduction des fractures. Elles sont larges & longues , & il est aisé de les couper comme on veut , selon la longueur & la largeur du muscle. Il est facile de placer un muscle entre deux attelles , quand on veut bien conserver ses dimensions. Le crin est aussi fort nécessaire , & il faut toujours préférer celui qui est plus neuf & plus élastique.

Quand , avec ces moyens , vous avez bien mis les muscles dans leur situation à peu près naturelle , vous placez la pièce dans un panier fait exprès en rond , long , & totalement ouvert par les deux bouts , vous suspendez la pièce , ou

le Sujet tout entier , par une corde attachée au milieu d'une baguette qui traverse la partie supérieure du panier ; & par le moyen de plusieurs fils attachés à différens muscles , & au panier , vous maintenez le Sujet & les muscles dans une bonne situation. En passant une ficelle entre le tendon d'Achille & les os de la jambe , & la fixant à une autre baguette qui traverseroit le bord inférieur du panier , vous tenez le Sujet dans une ligne droite , & tout étant ainsi rangé , on met le panier près d'un poêle , ayant soin de le tourner de tems en tems , afin qu'il se sèche de tous les côtés. On peut y passer de tems en tems de l'huile de térébenthine , qui devient un bon dessiccatif , & qui , s'imbibant dans la substance des chairs , concourt à empêcher que les mites s'y viennent loger. Par cette méthode-la on peut aisément , dans cinq ou six jours , venir a bout de sécher un Sujet entier. Alors vous ôtez toutes les attelles & les fils. Vous y passez ensuite une forte couche de vernis. Huit jours après vous en repassez une seconde , & ensuite une troisième.

On voit que dans cette préparation je n'ai point parlé des macérations. J'ai mes raisons. Je les ai tentées de différentes manieres , j'en ai trouvé quelques-unes dispendieuses & inutiles , & d'autres pénibles & ingrates. On se propose , sans doute , un but quand on tente les macérations ; & si je ne me trompe , on a principalement en vue d'empêcher que les insectes ne gâtent dans la suite les pieces : & certainement , pour remplir cet objet , la macération faite avec le vinaigre & le sublimé corrosif , paroît la plus favorable. Or l'expérience m'a évidemment prouvé qu'elle est inutile. J'ai fait ainsi macérer un Sujet entier. Je ne me suis pas même contenté de cela , je l'ai laissé quinze jours entièrement plongé dans une grande quantité d'esprit de-vin , où j'avois mis quatre onces de sublimé corrosif , & trois onces d'une poudre de gérofle , de canelle , d'aloës , de myrrhe , & d'encens. J'ai ensuite fait sécher le Sujet , & tous les ans il n'a pas manqué d'avoir , vers le mois de juin , juillet , & août , des mites qui l'auroient altéré , si je n'avois pas eu soin d'y passer une autre couche de vernis dans ce tems-là. Il est vrai cependant que cette piece a été beaucoup plus faiblement attaquée par ces insectes que les autres ; mais aussi j'y ai porté plus d'attention.

Il y a pour cet effet une cause toute naturelle , & bien simple ; quelque précaution qu'on prenne , il reste toujours , dans le muscle , quelque matiere huileuse qui , condensée par le froid , ne se développe pas , mais qui , délayée par les grandes chaleurs , sçait fort bien se produire au dehors , & se tenir à la surface externe du muscle. Alors les insectes , qui voltigent dans l'air , ne manquent pas d'y venir pondre , & d'y former des petits , qui se nourrissant de cette graisse non couverte de vernis , trouvent par-la le moyen de creuser plus avant ; & c'est ce qu'ils font a coup sûr. Ainsi je pense que le seul moyen , pour y mettre tout obstacle , est d'avoir soin aux grandes chaleurs de chaque année , de passer sur toute la piece une forte couche de bon vernis à l'esprit-de-vin ; & certainement cet enduit empêchera la matiere huileuse du muscle de transpirer , & aux insectes de venir y chercher un asyle.

J'ai recommandé de faire sécher la piece anatomique auprès d'un poêle. Cette méthode est plus courte , & n'expose point les muscles à se pourrir , comme il peut arriver lorsqu'on se contente de les faire sécher à l'air libre , sur-tout lorsque le tems est pluvieux , ce qui arrive souvent dans l'hiver. D'ailleurs la couleur du muscle est moins altérée que lorsque la piece a été macérée dans des liqueurs qui la détruisent , ou qui la racornissent.

Enfin je regarde le vernis comme le seul moyen de bien conserver une piece anatomique , & je suis bien persuadé que par-tout où il se trouvera en suffisante quantité , il pourra toujours s'opposer à l'accès de toutes sortes d'insectes.

Je suppose qu'on fasse une préparation anatomique au commencement de l'hiver , on pourroit se contenter de la faire sécher au poêle , comme je l'ai recommandé , & ne la vernir qu'à pâques , parce que les insectes ne l'attaqueront jamais pendant l'hiver ; & en restant ainsi long tems sans vernis , l'huile pourra mieux transuder ; & étant dissipée en grande partie , elle aura moins d'action sur le vernis qu'on y passera , & on pourroit par-là éviter un trop grand nombre de couches.

Tout ceci est également relatif à toutes les parties du corps humain , puisqu'elles sont toutes exposées à l'action des insectes.

Fin du tome premier.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Dictionnaire raisonné d'Anatomie & de Physiologie*, en deux tomes in-8°, dans lequel je n'ai rien trouvé qui m'ait paru devoir empêcher la permission de l'imprimer. A Paris le 10 Mars 1764. Signé Louis, Censeur Royal.

P R I V I L E G E D U R O I .

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé PIERRE-FRANÇOIS DIDOT le jeune, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *DICIONNAIRE RAISONNÉ D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE*. S'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposé, nous lui avons permis & permettons par ces Prélentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Prélentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposé, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende

contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Exposant , ou à celui qui aura droit de lui , & de tous dépens , dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément à la feuille imprimée , attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée , ès mains de notre cher & féal Chevalier , Chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier-Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autres permissions , & nonobstant clameur de haro , Charte normande , & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le onzième jour du mois d'Avril l'an de grace mil sept cent soixante-quatre , & de notre regne le quarante-neuvième. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Lib. & Imp. de Paris, 176, fol. 129, conformément au règlement de 1723. A Paris, ce 8 Juillet 1764.

DESPILLY, Adjoint.

Je reconnois que MM. DESAINT & SAILLANT, VINCENT & CELLOT sont associés audit privilège, chacun pour leur part. A Paris, ce 27 Janvier 1766.

P. FR. DIDOT le jeune.

